

BEST-SELLER  
du *NEW YORK TIMES*  
et du *SUNDAY TIMES*

LE  
PRIEURÉ  
DE  
L'ORANGER

"Mérite d'avoir autant de succès  
que *Game of Thrones*"

Laure Eve

SAMANTHA  
SHANNON

DE SAXLIS

fantasy

SAMANTHA  
SHANNON

LE  
PRIEURÉ  
DE  
L'ORANGER

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Benjamin Kuntzer  
et Jean-Baptiste Bernet

**DE SAXUS**  
*fantasy*

Le Prieuré de l'Oranger  
Par Samantha Shannon

© 2019 by Samantha Shannon

Illustration de couverture : Ivan Belikov  
Conception graphique Eilean Books LLC – Volodymyr Feshchuk  
Illustrations © Emily Faccini, 2019

Ouvrage publié sous la direction de Sam Souibgui  
Suivi éditorial : Christian Martin

© Éditions De Saxus, 2019 pour la présente édition.

EAN : 978-2-37876-042-7

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous  
pays.  
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans  
l'autorisation écrite de l'éditeur.  
Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une  
contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit  
d'auteur.

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

## Note de l'auteur

Les territoires fictionnels du *Prieuré de l'Oranger* sont inspirés d'événements et de légendes issus de diverses parties du monde. Ce récit n'a aucunement l'ambition d'être la représentation fidèle d'un pays ou d'une culture quelconques, à aucun moment de l'histoire.



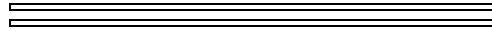






# I

# LÉGENDES D'ANTAN



Et je vis un ange descendre du ciel,  
portant la clef de l'Abyesse et tenant en sa  
main une grande chaîne. Il saisit le dragon,  
ce serpent immémorial, qui est le diable, ou Satan, et  
l'entrava pour un millénaire.

Il le jeta dans l'Abyesse, qu'il verrouilla et scella  
sur lui, afin de l'empêcher de duper encore les nations  
avant la fin du millénaire.

— Apocalypse 20.1-3



# Est

---

L'inconnu sortit de l'eau tel un spectre aquatique, pieds nus et arborant les cicatrices de son périple. Il fendait tel un ivrogne la brume qui s'accrochait par filaments à la Seiiki.

Les légendes d'antan affirmaient que les spectres aquatiques étaient condamnés à vivre dans le silence. Que leur langue s'était flétrie en même temps que leur peau, et que leurs os n'étaient plus recouverts que d'algues. Qu'ils se tapissaient dans les hauts-fonds pour entraîner les imprudents au cœur de l'Abysses.

Tané n'avait plus craint ces racontars depuis la petite enfance. Désormais, son poignard incurvé tel un sourire brandi devant elle, elle fixait du regard la silhouette avançant dans l'obscurité.

Quand le spectre l'appela, elle tressaillit.

Les nuages laissèrent alors filtrer le clair de lune qu'ils avaient retenu. Juste assez pour lui permettre de voir à qui elle avait affaire. Et réciproquement.

Il ne s'agissait pas d'un fantôme, mais d'un étranger. Elle l'avait vu, et il était trop tard pour revenir en arrière.

Sa peau était brûlée par le soleil ; ses cheveux étaient semblables à de la paille, et sa barbe dégouttait d'eau. Les passeurs avaient dû l'abandonner au large, le laissant nager jusqu'à la rive. Il ne savait manifestement rien de sa langue, mais elle comprenait suffisamment la sienne pour deviner qu'il réclamait de l'aide. Qu'il voulait voir le seigneur de guerre de Seiiki.

Elle avait le cœur comme une poignée de tonnerre. Elle n'osa parler, car lui montrer qu'elle connaissait sa langue aurait suffi à forger un lien entre eux et à se trahir. À trahir le fait que, si elle était présentement témoin de son crime, il l'était également du sien.

Elle aurait dû vivre en recluse, bien à l'abri derrière les murailles de la maison Sud, prête à s'élever, purifiée, pour le jour le plus important de son existence. À présent, elle était salie. Souillée par-delà toute rédemption. Tout ça parce qu'elle avait voulu s'immerger une fois encore dans la mer avant le jour de la Sélection. D'après certaines rumeurs, le grand Kwiriki avait un penchant pour celles qui avaient le cran de s'éclipser pour chercher les vagues durant leur réclusion. Au lieu de quoi, il lui avait envoyé ce cauchemar.

Elle avait été trop chanceuse toute sa vie.

C'était son châtiment.

Elle tint l'étranger à distance à l'aide de son poignard. Confronté à la mort, il se mit à trembler.

Elle envisagea alors une multitude de possibilités, chacune plus terrible que la précédente. Si elle livrait l'inconnu aux autorités, elle révélerait qu'elle avait contrevenu à la réclusion.

Le jour de la Sélection n'aurait peut-être pas lieu. L'honoré gouverneur du Cap-Hisan – cette province de Seiiki – ne laisserait jamais les dieux entrer dans un lieu potentiellement vicié par le mal rouge. Il faudrait des semaines avant que la ville soit à nouveau déclarée sûre, et l'on décréterait sans doute que l'étranger était un signe de mauvais augure et qu'il faudrait

attendre la prochaine génération d'apprentis, pas la sienne, pour désigner les nouveaux dragonniers. Cela lui coûterait tout.

Elle ne pouvait pas le dénoncer. Pas non plus l'abandonner. S'il était effectivement affecté du mal rouge, le laisser divaguer sans surveillance mettrait en péril l'île tout entière.

Il n'y avait qu'une solution.

---

Elle lui noua un morceau de tissu autour du visage pour lui éviter de transmettre ses miasmes. Ses mains tremblaient. Quand elle eut terminé, elle l'accompagna depuis la plage de sable noir jusqu'à la ville, restant aussi près de lui qu'elle l'osait, la lame appuyée contre son dos.

Le Cap-Hisan ne dormait jamais. Elle fit traverser à l'étranger ses marchés de nuit, longeant des autels sculptés dans du bois flotté, passant sous des guirlandes de lanternes bleues et blanches suspendues en prévision du jour de la Sélection. Son prisonnier observait tout cela en silence. L'obscurité assombrissait ses traits, mais elle lui tapota la tête du plat de la lame pour le contraindre à baisser le front. Cependant, elle s'efforçait de le tenir à l'écart du reste de la population.

Elle pensait savoir comment l'isoler pour de bon.

Une île artificielle était accrochée au cap : Orisima. Elle faisait figure de curiosité pour les gens du coin. Ce comptoir commercial avait été bâti pour accueillir une poignée de marchands et de savants venus de l'État libre de Mentendon. Mis à part les Lacustrins, qui vivaient de l'autre côté du cap, seuls les Mentendoniens avaient obtenu l'autorisation de continuer à faire des affaires en Seiiki après que l'île avait été fermée au reste du monde.

Orisima.

Voilà où elle allait emmener l'étranger.

Des sentinelles armées gardaient le pont illuminé de flambeaux qui menait au comptoir. De rares Seiikinois avaient le droit d'y pénétrer, et

elle n'en faisait pas partie. Le seul autre moyen de franchir la clôture était le portail du débarcadère, qui n'était ouvert qu'une fois l'an pour décharger les marchandises mentendoniennes. Tané fit longer le canal à l'étranger. Elle ne pouvait pas se faufiler elle-même sur Orisima, mais elle connaissait une femme qui en était capable. Et qui saurait exactement où le cacher au sein du comptoir commercial.

---

Il y avait fort longtemps que Niclays Roos n'avait plus reçu de visiteurs.

Il se servait un peu de vin – une goutte de sa misérable pension – quand on frappa à sa porte. Le vin était l'un de ses ultimes plaisirs en ce monde, et il avait pris l'habitude d'en humer les arômes et de savourer l'instant délicieux précédant la première gorgée.

Et voilà qu'on l'interrompait. Naturellement. Il se déracina avec un soupir, grogna en éprouvant un élancement dans la cheville. La goutte était revenue le contrarier.

Nouveau coup à la porte.

« Oh, *la ferme* », maugréa-t-il.

La pluie tambourinait contre le toit tandis qu'il cherchait sa canne à tâtons. *Une pluie de prunes*, comme l'appelaient les Seiikinois en cette période de l'année où l'air était aussi dense et humide qu'un nuage et où les fruits gorgés de sucre s'épanouissaient sur les arbres. Il clopina sur les nattes tout en jurant dans sa barbe pour aller entrouvrir la porte.

Une femme se tenait dans la pénombre. Ses cheveux bruns lui tombaient à la taille, et sa robe était constellée de fleurs de sel. La pluie ne suffisait pas à justifier qu'elle soit trempée à ce point.

« Bonsoir, éminent docteur Roos », dit-elle.

Niclays haussa les sourcils. « Je déteste recevoir de la visite à cette heure, répliqua-t-il. Ou à n'importe quelle heure. » Il aurait dû la saluer,

mais il n'avait aucune raison de vouloir impressionner l'inconnue.  
« Comment connaissez-vous mon nom ?

— On me l'a dit. » Pas d'autre explication. « L'un de vos concitoyens m'accompagne. Il va passer la nuit chez vous, et je reviendrai le chercher demain, au coucher du soleil.

— L'un de mes concitoyens », répéta-t-il.

Sa visiteuse tourna très légèrement la tête. Une silhouette s'écarta d'un arbre voisin.

« Des passeurs l'ont amené en Seiiki, reprit la femme. Je le conduirai demain devant l'honoré gouverneur. »

Lorsque le nouveau venu s'avança dans le rai de lumière filtrant par l'embrasure, Niclays se glaça.

Un homme aux cheveux dorés, aussi trempé que la femme, se trouvait sur le pas de sa porte. Un homme qu'il n'avait jamais vu à Orisima.

Vingt personnes vivaient au comptoir. Il les connaissait toutes de visage et de nom. Et aucun vaisseau mentendonien ne devait amener d'arrivants si tôt dans la saison.

D'une manière ou d'une autre, tous deux avaient réussi à débarquer sans se faire remarquer.

« Non. » Niclays la fixa du regard. « Par le Saint, femme, chercheriez-vous à m'impliquer dans une affaire de contrebande ? » Il tenta nerveusement de repousser le battant. « Je *ne peux pas* abriter un intrus. Si quelqu'un l'apprenait...

— Une nuit.

— Une nuit, une année... on nous trancherait la tête quoi qu'il en soit. Bonne soirée. »

Alors qu'il s'apprêtait à claquer la porte, la femme coinça son coude dans l'entrebâillement.

« Si vous acceptez », reprit-elle, désormais si proche que Niclays pouvait percevoir son haleine, « vous serez récompensé en bon argent.

Plus que vous ne pourriez en transporter. »

Niclays Roos hésita.

C'était tentant. Il avait joué une partie de cartes enivrée de trop avec les sentinelles et leur devait plus qu'il ne pourrait jamais amasser. Jusqu'à présent, il avait réussi à gagner du temps en leur promettant des bijoux par le prochain arrivage mentendonien, mais il savait pertinemment qu'il ne s'en trouverait pas un seul à bord. Pas pour les gens comme lui.

Son côté immature voulait accepter la proposition, ne serait-ce que pour l'adrénaline. Et avant que son côté plus mûr et plus sage ne puisse intervenir, la femme s'écarta.

« Je reviendrai demain soir, déclara-t-elle. Ne le laissez pas se montrer.

— Attendez », la rappela-t-il, furieux. « Qui êtes-vous ? »

Elle était déjà partie. Après un coup d'œil dans la rue et un grommellement agacé, Niclays attira l'homme apeuré à l'intérieur.

C'était de la folie. Si ses voisins se rendaient compte qu'il accueillait un clandestin, on le traînerait devant le seigneur de guerre, qui serait fort courroucé et n'était pas réputé pour sa clémence.

Pourtant, Niclays en était là.

Il verrouilla la porte. En dépit de la chaleur, le nouveau venu tremblait sur les nattes. Sa peau olivâtre était brûlée au niveau des joues, ses yeux bleus rougis par le sel. Au moins dans le but de reprendre contenance, Niclays alla chercher une couverture rapportée de Mentendon et la tendit à l'inconnu, qui s'en saisit sans un mot. Il avait de quoi être effrayé.

« D'où arrivez-vous ? lui demanda Niclays d'un ton cassant.

— Désolé, murmura son hôte. Je ne comprends pas. Vous parlez seiikinois ? »

De l'ynsse. Une langue qu'il n'avait plus entendue depuis des années.

« Ce n'était pas du seiikinois, le détrompa Niclays en changeant de dialecte, mais du mentendonien. Je pensais que vous veniez de là-bas.



— Non, monsieur. Je viens d'Ascalon, fit-il d'une voix douce. Puis-je vous demander votre nom, puisque je dois vous remercier de m'abriter ? »

Typique des Inyssiens. La courtoisie avant tout. « Roos, cracha Niclays. Docteur Niclays Roos. Maître chirurgien. Dont vous mettez la vie en péril par votre simple présence. »

Le jeune homme le dévisagea.

« Docteur... » Il déglutit. « Docteur Niclays Roos ?

— Félicitations, mon garçon. L'eau de mer n'a pas affecté votre ouïe. »

Son invité prit une inspiration tremblante. « Docteur Roos, c'est l'œuvre de la divine Providence. Le fait que le Chevalier de la Communion m'ait conduit à *vous*, directement...

— À *moi*. » Niclays fronça les sourcils. « Nous sommes-nous déjà rencontrés ? »

Il fouilla dans ses souvenirs de l'époque passée en Inys, mais il était certain de ne jamais avoir posé l'œil sur cette personne. À moins qu'il ait été ivre, naturellement. Il l'avait souvent été, là-bas.

« Non, monsieur, mais une amie m'a dit votre nom. » L'homme se tamponna le visage de sa manche. « J'étais certain de périr en mer, mais vous voir m'a ranimé. Merci le Saint.

— Votre Saint n'a aucun pouvoir ici, marmonna Niclays. Bon, et comment vous appelez-vous ?

— Sulyard. Maître Triam Sulyard, monsieur, à votre service. J'étais écuyer pour la maison de Sa Majesté Sabran Berethnet, reine d'Inys. »

Niclays grinça des dents. Ce nom alimentait une ire profonde cuisant dans ses entrailles.

« Un écuyer. » Il s'assit. « Sabran s'est-elle lassée de vous, ainsi qu'elle se lasse de tous ses sujets ? »

Sulyard se hérissa. « Si vous insultez ma reine, je vais...

— Qu'allez-vous faire ? » Niclays le considéra par-dessus la monture de ses lunettes. « Peut-être devrais-je vous appeler Triam Nullard. Avez-

vous la moindre idée du sort qu'ils réservent aux étrangers, par ici ? Sabran vous a-t-elle envoyé subir une mort particulièrement lente ?

— Sa Majesté ignore tout de ma présence ici. »

*Intéressant.* Niclays lui servit un verre de vin. « Buvez, dit-il à contrecœur. Cul sec. »

Sulyard s'exécuta.

« À présent, Maître Sulyard, écoutez-moi très attentivement. Combien de personnes vous ont-elles vu ?

— Ils m'ont forcé à nager jusqu'à la rive. Je suis d'abord arrivé dans une anse. Le sable y était noir. » Sulyard grelottait. « Une femme m'a trouvé et m'a conduit en ville à la pointe du couteau. Elle m'a abandonné dans une étable... puis une autre femme est arrivée et m'a ordonné de la suivre. Elle m'a ramené dans la mer, et nous avons nagé jusqu'à une jetée. Il y avait un portail tout au bout.

— Et était-il ouvert ?

— Oui. »

La femme devait connaître l'une des sentinelles. Elle avait dû lui demander de laisser libre l'accès au débarcadère.

Sulyard se frotta les yeux. Le temps passé en mer l'avait tanné, mais Niclays voyait désormais à quel point il était jeune, peut-être une vingtaine d'années.

« Docteur Roos, reprit l'étranger, je suis chargé d'une mission de la plus haute importance. Je dois m'entretenir avec l...

— Je dois vous interrompre ici, Maître Sulyard. Les raisons de votre présence ici ne m'intéressent en rien.

— Mais...

— Quelles que soient vos motivations, vous êtes venu ici sans autorisation quelconque, ce qui est pure folie. Si le capitaine vous découvre ici et vous emmène pour vous interroger, j'aimerais pouvoir lui dire en toute honnêteté que je n'ai pas la moindre idée de la raison de

votre apparition sur le pas de ma porte au milieu de la nuit ni de ce qui a pu vous faire croire que vous seriez le bienvenu en Seiiki. »

Sulyard cilla. « Le capitaine ?

— L'officiel seiikinois responsable de cette décharge flottante, même s'il semble se prendre pour un dieu mineur. Savez-vous au moins où nous sommes ?

— À Orisima, le dernier comptoir commercial occidental de l'Est. C'est son existence même qui m'a fait espérer que le seigneur de guerre accepterait de me recevoir.

— Je vous assure que Pitosu Nadama n'accueillera jamais un intrus à sa cour, quelles que soient les circonstances. Ce qu'il fera en revanche, s'il a vent de votre présence ici, c'est vous exécuter. »

Sulyard ne répondit rien.

Niclays envisagea brièvement d'expliquer à son hôte que sa sauveteuse avait prévu de revenir le chercher, peut-être après avoir prévenu les autorités de son arrivée. Il s'en abstint finalement. Sulyard risquait de paniquer et de tenter de s'enfuir, alors qu'il n'avait nulle part où aller.

Demain. Il serait parti demain.

Niclays entendit alors des voix à l'extérieur. Des bottes foulaient avec fracas les marches en bois des habitations voisines. Il réprima un frisson.

« Cachez-vous », ordonna-t-il en empoignant sa canne.

Sulyard disparut derrière un paravent. Niclays ouvrit sa porte, les mains tremblantes.

Des siècles plus tôt, le premier seigneur de guerre de Seiiki avait signé le Grand Édikt interdisant l'île à tous, sauf aux Lacustrins et aux Mentendoniens, et ce, dans l'espoir de protéger son peuple de la peste draconique. Même après la fin de l'épidémie, la séparation était restée. Tout étranger arrivé sans permission devait être éliminé. Ainsi que tous ses complices.

Il n'y avait aucune sentinelle dans les rues, mais plusieurs de ses voisins s'étaient rassemblés. Niclays alla se joindre à eux.

« Au nom de Galian, que se passe-t-il ? » demanda-t-il au cuisinier, qui observait un point au-dessus de leur tête, la bouche suffisamment béante pour gober des papillons. « Je te conseille de ne plus jamais faire cette tête, Harolt. On pourrait te prendre pour un demeuré.

— Regarde, Roos, souffla le cuisinier. Regarde !

— J'espère que c'est... »

Il s'interrompit en l'apercevant.

Une tête énorme se dressait au-dessus de la clôture d'Orisima. Elle appartenait à une créature née d'un joyau et de la mer.

Des nuages s'élevaient de ses écailles – des écailles en pierre de lune, si lumineuses qu'elles paraissaient luire de l'intérieur. Une croûte de gouttelettes semblables à des gemmes scintillait sur chacune. Chaque œil était une étoile en fusion, chaque corne du vif-argent éclairé par la lune blafarde. La créature voleta au-dessus du pont avec la grâce d'un ruban et prit son essor vers le firmament, aussi légère et discrète qu'un cerf-volant.

Un dragon. Et alors qu'il s'élevait au-dessus du Cap-Hisan, d'autres s'envolaient depuis l'eau, laissant derrière eux un sillage d'embruns. Niclays porta une main à son cœur qui battait à tout rompre.

« Ça alors, murmura-t-il. Que font-ils ici ? »



## Ouest

---

Il était masqué, bien entendu. Ils l'étaient toujours. Seul un imbécile s'introduirait clandestinement dans le donjon de la reine sans s'assurer de son anonymat, et si ce coupe-jarret avait réussi à atteindre l'antichambre, c'est qu'il était loin d'être idiot.

Dans la grande chambre à coucher de l'autre côté, Sabran dormait profondément. Les cheveux détachés et ses longs cils noirs reposant sur ses joues, la reine d'Inys était l'illustration parfaite du sommeil. Ce soir, c'était Roslain Crest qui partageait sa couche.

Toutes deux étaient inconscientes de l'ombre assoiffée de sang qui se rapprochait à chaque instant.

Lorsque Sabran se retirait, la clef de son espace le plus intime était conservée par l'une de ses dames de la chambre. Katryen d'Osier en avait pour l'instant la charge, et elle se trouvait dans la galerie des cors. Les appartements royaux étaient gardés par les chevaliers du corps, mais la porte de la grande chambre n'était pas toujours surveillée. Après tout, il n'en existait qu'une seule clef.

Aucun risque d'intrusion.

Dans l'antichambre – ultime rempart entre la couche royale et le monde extérieur –, l'assassin jeta un coup d'œil en arrière. Sire Gueules Lande était revenu de son poste à l'extérieur, ignorant de la menace qui s'était introduite furtivement durant son absence. Inconscient de la présence d'Ead, dissimulée parmi les chevrons, qui observait le coupe-jarret toucher la porte qui le conduirait à la reine. Dans le silence, l'intrus tira une clef de son manteau et l'introduisit dans la serrure.

Où elle pivota.

Pendant un long moment, il demeura immobile. Attendant le bon moment.

Celui-ci était infiniment plus prudent que les autres. Lorsque Lande fut en proie à l'une de ses quintes de toux fréquentes, l'intrus entrouvrit la porte de la grande chambre. De sa main libre, il dégaina une lame. Le même genre de lame que les autres avaient utilisé.

Lorsqu'il bougea, Ead en fit autant. Elle se laissa silencieusement tomber de la poutre qui le surplombait.

Ses pieds nus se posèrent sans bruit sur le marbre. Alors que le coupe-jarret s'introduisait dans la pièce, la dague au clair, elle lui couvrit la bouche et lui enfonça son poignard entre les côtes.

L'assassin se débattit. Ead tint bon, veillant à ne pas se laisser souiller par la moindre goutte de sang. Lorsque le corps s'immobilisa, elle l'allongea au sol et souleva le masque de velours que portait sa victime, à l'instar de ses prédécesseurs.

Le visage en dessous était bien trop jeune, à peine sorti de l'enfance. Ses grands yeux troubles étaient rivés sur le plafond.

Ead ne le reconnut pas. Elle lui embrassa le front et l'abandonna sur le marbre.

Dès l'instant où elle retourna se tapir dans l'ombre, elle entendit un appel au secours.

---

Au point du jour, elle se trouvait sur les terres du palais. Ses cheveux étaient prisonniers d'une résille d'or parsemée d'émeraudes.

Tous les matins, elle s'attelait à la même routine. Rester prévisible était une sécurité. Elle commença par aller trouver le maître des postes, qui confirma qu'il n'avait pas reçu de lettre à son intention. Puis elle se rendit au portail pour contempler la ville d'Ascalon, dans laquelle elle s'imaginait déambuler un jour, jusqu'à aboutir à un port et un bateau qui la ramènerait au Lasia. Parfois, elle avisait quelqu'un qu'elle connaissait, et ils échangeaient un signe de tête presque imperceptible. Enfin, elle gagna le pavillon des banquets, où elle petit-déjeuna en compagnie de Margret. Puis, à huit heures, ses obligations commencèrent.

La première du jour était de dépister la blanchisseuse royale. Ead la retrouva derrière la grande cuisine, dans un renforcement drapé de lierre. Un garçon d'écurie semblait compter du bout de la langue les taches de rousseur sur son cou.

« Bien le bonjour à tous les deux », lança Ead.

Les tourtereaux s'écartèrent l'un de l'autre avec un hoquet de surprise. Les yeux écarquillés, le lad détala comme l'un de ses chevaux.

« Mademoiselle Duryan ! » La blanchisseuse lissa ses jupons et inclina respectueusement la tête pour la saluer. Elle avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. « Oh, par pitié, ne dites rien à personne, mademoiselle, ou je serais perdue.

— Inutile de me faire la révérence. Je ne suis pas une dame. » Ead sourit. « Je jugeais plus prudent de te rappeler que tu devais t'occuper de Sa Majesté *tous les jours*. Tu as fait preuve de relâchement, dernièrement.

— Oh, Mademoiselle Duryan, j'avoue avoir eu l'esprit ailleurs, mais je suis tellement inquiète. » La domestique tordit ses mains calleuses. « Les servantes ne cessent de chuchoter, mademoiselle. Elles prétendent qu'une vouivrette a ravi du bétail près des lacs il n'y a pas deux jours de



cela. Une vouivrette ! N'est-il pas effrayant que les serviteurs du Sans-Nom se réveillent ?

— Eh bien, tu viens justement de mettre le doigt sur la raison qui t'oblige à te montrer diligente dans ton travail. Ces serviteurs du Sans-Nom souhaitent voir Sa Majesté disparaître, car sa mort ramènerait leur maître dans ce monde. Voilà en quoi ton rôle est *vital*. Tu dois impérativement chercher chaque jour la trace d'un poison sur ses draps, et t'assurer que sa couche demeure pure et fraîche.

— Naturellement, oui. Je vous promets de me montrer plus appliquée.

— Oh, mais tu n'as rien à me promettre. Tu dois t'engager devant le Saint. » Ead inclina la tête en direction du sanctuaire royal. « Va le voir sans tarder. Tu pourrais même en profiter pour demander pardon pour ton... imprudence. Vas-y avec ton amoureux, et implore sa clémence. Hâte-toi ! »

Tandis que la blanchisseuse s'éloignait en courant, Ead réprima un sourire. Jouer avec les nerfs des Inyssiens était presque trop facile.

Son sourire mourut bientôt. Une vouivrette avait effectivement osé voler le bétail des humains. Même si les créatures draconiques étaient sorties de leur longue torpeur depuis maintenant des années, elles se faisaient toutefois discrètes – pourtant, on en avait aperçu plusieurs au cours des derniers mois. Que les bêtes trouvent l'audace de venir chasser dans les régions habitées ne présageait rien de bon.

S'en tenant à l'ombre, Ead effectua un large détour pour rejoindre les appartements royaux. Elle contourna la bibliothèque royale, évita l'un des paons blancs qui erraient sur les terres et pénétra dans les cloîtres.

Le palais d'Ascalon – édifice vertigineux de calcaire clair – était la plus vaste et la plus ancienne des résidences de la maison Berethnet, qui régnait sur le reyaume d'Inys. Les dégâts subis par la nation durant le Chagrin des Siècles, au cours duquel l'armée draconique avait mené sa guerre d'un an contre l'humanité, avaient depuis longtemps été effacés.

Chaque fenêtre était ornée d'un vitrail multicolore. Le domaine accueillait un sanctuaire des Vertus, des jardins aux pelouses bien entretenues, ainsi que l'immense bibliothèque royale et son clocher en marbre. C'était le seul endroit où Sabran acceptait de passer l'été avec sa suite.

Un pommier se dressait au milieu de la cour. Ead s'immobilisa en l'apercevant, le cœur serré.

Il y avait cinq jours que Loth avait disparu du palais au cœur de la nuit, en compagnie de Lord Kitston Sommière. Nul ne savait où ils étaient partis ni pourquoi ils avaient quitté la cour sans autorisation. Sabran n'avait pas hésité à exhiber son trouble, mais Ead avait gardé le sien pour elle.

Elle se rappelait l'odeur de bois brûlé sentie pour sa première fête de la Communion, lorsqu'elle avait fait la connaissance de Lord Arteloth Ru. Chaque automne, la cour se rassemblait pour échanger des présents et se réjouir de leur appartenance au règne de la Vertu. C'était la première fois qu'ils se rencontraient en personne, mais Loth lui avait plus tard avoué s'être depuis longtemps renseigné sur cette nouvelle demoiselle d'honneur. Il avait eu vent d'une Sudienne de dix-huit ans, ni noble ni paysanne, fraîchement convertie aux Vertus de la Chevalerie. De nombreux courtisans avaient vu l'ambassadeur des Ersyr la présenter à la reine.

*Je n'apporte ni bijoux ni or pour célébrer la nouvelle année, Votre Majesté. Seulement une dame pour votre royale maisonnée, avait déclaré Chassar. La loyauté est le plus beau présent qui soit.*

La reine elle-même n'avait alors que vingt ans. Une demoiselle d'honneur sans titre ni sang noble faisait un étrange cadeau, mais la courtoisie l'avait contrainte à l'accepter.

Cela s'appelait la fête de la Communion, mais la communion avait ses limites. Personne n'avait proposé à Ead de danser ce soir-là – personne, sauf Loth, large d'épaules, plus grand qu'elle d'une bonne tête, la peau

d'un noir profond et un chaleureux accent du nord. Tout le monde à la cour connaissait son nom. Il était l'héritier de Bouleaudor – lieu de naissance du Saint – et un proche ami de la reine Sabran.

*Mademoiselle Duryan, l'avait-il abordée avec une révérence, si vous acceptiez de me faire l'honneur d'une danse pour me permettre d'échapper à la terne conversation du chancelier du Trésor, je vous en serais infiniment reconnaissant. En contrepartie, j'irais chercher une cruche du meilleur vin d'Ascalon, dont la moitié vous reviendrait. Qu'en dites-vous ?*

Elle avait alors grand besoin d'un ami. Et d'une boisson plus forte. Ainsi, même s'il était Lord Arteloth Ru, et même s'il lui était parfaitement étranger, ils avaient dansé trois pavanés et passé le reste de la soirée auprès du pommier, à boire et à discuter sous les étoiles. Et en un rien de temps, une amitié était née.

À présent, il était parti, et il n'y avait qu'une explication possible. Loth n'aurait jamais quitté la cour de son propre chef – certainement pas sans en informer sa sœur ni sans demander congé à Sabran. Il y avait donc été contraint.

Margret et elle avaient bien essayé de l'avertir. Elles lui avaient dit que son amitié avec Sabran – née dès leur tendre enfance – finirait par faire de lui une menace pour les prétendants de la reine. Il devait donc prendre ses distances avec elle, maintenant qu'ils étaient plus âgés.

Loth n'avait jamais voulu entendre raison.

Ead secoua la tête pour se tirer de sa rêverie. En quittant les cloîtres, elle se tint à l'écart d'un groupe de servantes attachées à Lady Igrain Crest, duchesse de la Justice. Le symbole de sa livrée était cousu sur leur tabard.

Le jardin du cadran buvait la lumière matinale. Ses sentiers étaient baignés d'une lumière de la couleur du miel, et les roses qui bordaient les pelouses rougissaient discrètement. Les lieux étaient dominés par les

statues des cinq Grandes Reines de la maison Berethnet, qui se dressaient sur un linteau au-dessus de l'entrée de la tour obscure. Habituellement, Sabran aimait à se promener là, bras dessus bras dessous avec l'une de ses dames de compagnie, mais ce jour-là, les chemins étaient déserts. La reine ne serait pas d'humeur à se baguenauder alors qu'un cadavre avait été retrouvé si près de son lit.

Ead s'approcha du donjon de la reine. Les vignes qui serpentaient sur sa façade croulaient sous les fleurs pourpres. Elle gravit les nombreuses marches à l'intérieur pour gagner les appartements royaux.

Douze chevaliers du corps, revêtus de leur armure dorée et de leur manteau d'hiver sinople, flanquaient les portes de l'antichambre. Des motifs floraux couvraient leurs canons d'avant-bras, tandis que les armes des Berethnet trônaient fièrement sur leur plastron. Ils redressèrent brusquement la tête à l'arrivée d'Ead.

« Bon matin », lança-t-elle.

Ils se détendirent et s'effacèrent pour laisser entrer l'une des dames de l'antichambre.

Ead retrouva bientôt Lady Katryen d'Osier, nièce du duc de la Communion. À vingt-quatre ans, elle était la plus jeune et la plus grande des dames de la chambre. Dotée d'une peau brune et lisse et de lèvres pleines, elle arborait une crinière crépue d'un rouge si profond qu'il en paraissait presque noir.

« Mademoiselle Duryan », dit-elle. Comme tout le monde au palais, elle portait le sinople et l'or de l'été. « Sa Majesté est encore couchée. Avez-vous pu trouver la blanchisseuse ?

— Oui, ma dame. » Ead fit une révérence. « Il semble que des... obligations familiales l'aient retenue.

— Aucune obligation ne prime sur notre devoir envers la couronne. » Katryen lança un regard vers les portes. « Il y a eu une nouvelle intrusion.

Cette fois, le scélérat était bien moins maladroit. Non seulement a-t-il réussi à atteindre la grande chambre, mais il en possédait la clef.

— La grande chambre », répéta Ead, qui espérait paraître sincèrement choquée. « Cela signifie que quelqu'un de la royale maisonnée a trahi Sa Majesté. »

Katryen opina du chef. « Nous pensons qu'il est arrivé par l'escalier dérobé. Cela lui aura permis d'échapper à la plupart des chevaliers du corps pour aboutir directement dans l'antichambre. Et étant donné que cet escalier était scellé depuis... » Elle soupira. « Le sergent Porter a été congédié pour son laxisme. Dorénavant, la porte de la grande chambre ne devra jamais plus être quittée des yeux. »

Ead acquiesça. « Qu'attendez-vous de nous, aujourd'hui ?

— J'ai une mission particulière à vous confier. Comme vous le savez, l'ambassadeur mentendonien, Oscarde utt Zeedeur, doit arriver ce jour. Sa fille a eu du relâchement dans ses tenues ces derniers temps, ajouta Katryen en pinçant les lèvres. Lady Truyde était toujours élégante à son arrivée à la cour, mais à présent... tenez, elle avait une *feuille* dans les cheveux lors de l'oraison d'hier. Quant à la veille, elle avait tout bonnement oublié sa gaine. » Elle étudia Ead longuement. « Vous semblez savoir vous vêtir conformément à votre condition. Veillez à ce que Lady Truyde soit prête.

— Oui, ma dame.

— Oh, et Ead, pas un mot sur l'intrusion. Sa Majesté ne souhaite pas semer le trouble à la cour.

— Naturellement. »

En repassant devant les gardes, Ead coula un regard vers leurs visages inexpressifs.

Elle savait depuis longtemps que quelqu'un laissait entrer des coupe-jarrets au palais. Et voilà qu'on avait confié au dernier d'entre eux la clef lui permettant d'atteindre la reine d'Inys dans son sommeil.

Ead avait la ferme intention de démasquer le coupable.

---

À l'instar de la plupart des maisons royales, la maison Berethnet avait connu son lot de morts prématurées. Glorian Ire avait bu du vin empoisonné. Jillian III n'avait régné qu'un an, avant d'être poignardée par l'une de ses domestiques. La propre mère de Sabran, Rosarian IV, avait succombé à une robe imprégnée de venin de basilic. Nul ne savait comment cette tenue avait abouti dans la garde-robe royale, mais on soupçonnait un acte de trahison.

Et voilà que les assassins revenaient s'occuper de la dernière descendante de la famille Berethnet. Ils se rapprochaient un peu plus de la souveraine à chacune de leurs tentatives. L'un d'eux s'était trahi en renversant un buste, une autre avait été surprise à voler dans la galerie des cors, un troisième avait hurlé des insanités devant les portes du donjon jusqu'à ce que les gardes interviennent. Aucun lien n'avait pu être établi entre les meurtriers en herbe, mais Ead était convaincue qu'ils servaient le même maître. Quelqu'un qui connaissait bien le palais. Quelqu'un qui aurait pu voler la clef, la reproduire et la remettre en place en l'espace d'une journée. Quelqu'un qui savait comment ouvrir l'escalier dérobé, demeuré verrouillé depuis la mort de la reine Rosarian.

Si Ead faisait partie des dames de la chambre, du cercle de confiance de Sabran, protéger celle-ci serait plus aisé. Elle attendait donc que l'occasion se présente depuis son arrivée en Inys, mais elle commençait à croire que cela n'advierait pas. Une convertie sans titre ne faisait pas une candidate convenable.

Ead trouva Truyde dans la chambre des coffres, où dormaient les demoiselles d'honneur. Douze lits y étaient disposés côte à côte. Leurs quartiers étaient plus confortables ici que dans bien des palais, mais trop exigus au goût de filles de noble famille.

Les plus jeunes, hilares, faisaient les imbéciles avec des oreillers, mais elles cessèrent dès qu'Ead apparut. La fille que celle-ci cherchait était encore au lit.

Lady Truyde, marquise de Zeedeur, était une jeune femme sérieuse, à la peau laiteuse couverte de taches de son et aux yeux charbonneux. Elle avait été envoyée en Inys à l'âge de quinze ans, deux ans plus tôt, pour y apprendre les manières de la cour avant d'hériter de son père le duché de Zeedeur. Il y avait chez elle une vigilance évoquant à Ead celle du moineau. Elle passait de longues heures dans la salle de lecture, à mi-hauteur des échelles ou compulsant des ouvrages fragiles.

« Lady Truyde, dit Ead en se fendant d'une révérence.

— Qu'y a-t-il ? » s'enquit la fille d'un air las. Son accent était toujours à couper au couteau.

« Lady Katryen m'a envoyée vous aider à vous habiller, répondit Ead. Si cela vous sied.

— J'ai dix-sept ans, Mademoiselle Duryan, et m'estime suffisamment maligne pour me vêtir moi-même. »

Les autres jeunes filles retinrent leur souffle.

« Je crains fort que Lady Katryen ne partage pas votre opinion, répliqua Ead d'un ton égal.

— Lady Katryen se fourvoie. »

Nouvelles inspirations stupéfaites. Ead se demanda s'il restait le moindre souffle d'air dans la pièce.

« Mesdames, lança-t-elle à la cantonade, allez chercher une servante et faites remplir la cuvette, je vous prie. »

Elles s'exécutèrent. Sans la moindre révérence. Elle avait beau occuper une place plus importante qu'elles au sein de la maisonnée, elles avaient toutes le sang bleu.

Truyde contempla la fenêtre au plomb quelques instants avant de se lever. Elle alla s'installer sur le tabouret près de la cuvette.

« Pardonnez-moi, Mademoiselle Duryan. Je suis d'humeur maussade, aujourd'hui. C'est que je dors très mal, ces derniers temps. » Elle croisa les mains sur son giron. « Si Lady Katryen le souhaite, vous pouvez m'aider à m'habiller. »

Elle semblait effectivement fatiguée. Ead alla réchauffer du linge près du feu. Lorsqu'une domestique eut apporté de l'eau, elle vint se placer derrière Truyde et rassembla ses boucles abondantes. Celles-ci, d'un vrai rouge de garance, lui cascadaient jusqu'à la taille. Une chevelure pareille était banale dans l'État libre de Mentendon, de l'autre côté du détroit du Cygne, mais inhabituelle en Inys.

Truyde se lava la figure. Ead lui frictionna les cheveux avec un onguent crémeux, puis rinça le tout et les démêla longuement. La fille n'ouvrit pas la bouche de tout le processus.

« Vous sentez-vous bien, madame ?

— Plutôt. » Truyde fit pivoter sa bague de pouce, révélant la tache verte qu'elle dissimulait. « Seulement... agacée par la présence des autres demoiselles et leurs ragots constants. Dites-moi, Mademoiselle Duryan, savez-vous quelque chose de Maître Triam Sulyard, l'ancien écuyer de sire Marke Bouleaunay ? »

Ead tamponna les cheveux de Truyde à l'aide du linge réchauffé. « Pas grand-chose. Je sais juste qu'il a quitté la cour sans permission cet hiver et qu'il a contracté des dettes de jeu. Pourquoi ?

— Les filles parlent sans arrêt de son absence, inventant les histoires les plus folles. J'espérais apprendre de quoi les faire taire.

— Navrée de vous décevoir. »

Truyde l'observa par-dessous ses longs cils auburn. « Vous avez naguère été demoiselle d'honneur.

— Oui. » Ead tordit le linge. « Pendant quatre ans, après que l'ambassadeur uq-Ispad m'a amenée à la cour.



— Puis vous avez été promue. Peut-être la reine Sabran me fera-t-elle un jour dame de l'antichambre à mon tour. Je n'aurais alors plus à dormir dans cette cage.

— Le monde entier est une cage aux yeux d'une jeune fille. » Ead lui posa la main sur l'épaule. « Je vais chercher votre robe. »

Truyde alla s'asseoir devant le feu et se coiffa avec les doigts. Ead la laissa se sécher.

De l'autre côté de la porte, Lady Oliva Marchyn, Mère des Demoiselles, bousculait ses protégées de sa voix pareille à celle d'un tournebout. En apercevant Ead, elle lança avec raideur : « Mademoiselle Duryan. »

Elle prononça son nom comme s'il s'agissait d'une maladie. Ead en avait pris l'habitude, avec certains membres de la cour. Après tout, elle n'était qu'une Sudienne, née en dehors du règne de la Vertu, ce qui rendait les Inyssiens soupçonneux.

« Lady Olivia, dit-elle calmement. Lady Katryen m'a chargée de venir aider Lady Tuyde. Pourrais-je avoir sa robe ?

— Hum. Suivez-moi. » Oliva la conduisit dans un autre couloir. Une mèche de cheveux gris s'échappa de sa coiffe. « J'aimerais bien qu'elle mange. Elle va flétrir comme un bourgeon en hiver.

— Depuis combien de temps n'a-t-elle plus d'appétit ?

— Depuis la fête du début de printemps. » Olivia lui jeta un regard dédaigneux. « Donnez-lui fière allure. Son père sera contrarié s'il la trouve mal nourrie.

— Elle n'est pas malade, au moins ?

— Je sais reconnaître les signes d'une maladie, mademoiselle. »

Ead eut un léger sourire. « Peut-être un mal d'amour, alors ? »

Oliva fit la moue. « C'est une demoiselle d'honneur. Et je ne saurais tolérer aucun commérage dans la chambre des coffres.

— Veuillez m'excuser, ma dame. C'était une plaisanterie.

— Vous êtes la dame d'honneur de la reine Sabran, pas sa bouffonne. »

Oliva retira la robe de la presse avec un reniflement méprisant et la tendit à Ead. Celle-ci fit la révérence et prit congé.

Elle abhorrait cette femme de toute son âme. Les quatre années qu'elle avait passées en tant que demoiselle d'honneur avaient été les plus misérables de son existence. Même après sa conversion publique aux Six Vertus, son dévouement envers la maison Berethnet n'avait cessé d'être remis en question.

Elle se rappelait les moments passés sur son matelas trop ferme de la chambre des coffres, avec les pieds en compote, à endurer les quolibets des autres filles qui se moquaient de son accent du sud et se demandaient quelles hérésies elle avait bien pu commettre dans les Ersyr. Oliva n'avait jamais tenté de les faire taire. Au fond d'elle, Ead avait su que cela finirait par se tarir, mais cela avait heurté sa fierté d'être ainsi ridiculisée. Lorsqu'un poste s'était libéré dans l'antichambre, la Mère des Demoiselles avait été trop heureuse de se débarrasser d'elle. Ead avait cessé de danser pour la reine, et s'occupait à présent de vider sa baignoire et de nettoyer les appartements royaux. Elle disposait désormais de sa propre chambre et de meilleurs émoluments.

Dans la chambre des coffres, Truyde avait enfilé une chemise propre. Ead l'aida à mettre son corset et son jupon d'été, avant de l'habiller d'une robe de soie noire aux manches bouffantes et une pèlerine en dentelle. Une broche à l'effigie de son protecteur, le Chevalier du Courage, miroitait sur son cœur. Tous les enfants du règne de la Vertu choisissaient leur chevalier patron le jour de leur douzième anniversaire.

Ead portait une broche différente. Une gerbe de blé, pour la générosité. Elle l'avait reçue à l'occasion de sa conversion.

« Mademoiselle, dit Truyde, les autres demoiselles d'honneur prétendent que vous êtes une hérétique.

— Je dis mes oraisons au sanctuaire, contrairement à certaines d'entre elles », se défendit Ead.

Truyde scruta son visage. « Est-ce qu'Ead Duryan est votre véritable nom ? s'enquit-elle subitement. Ça ne sonne pas très ersyrien. »

Ead ramassa un rouleau de ruban doré. « Vous parlez donc ersyrien, ma dame ?

— Non, mais j'ai lu des histoires sur le pays.

— La lecture, fit Ead d'un ton badin. Un passe-temps dangereux. »

Truyde la dévisagea d'un air mauvais. « Vous vous moquez de moi. En aucune manière. Les histoires recèlent de grands pouvoirs.

— Toutes les histoires germent d'une graine de vérité, renchérit Tuyde. Elles regorgent de connaissances dissimulées.

— En ce cas, je vous fais confiance pour employer la vôtre à bon escient. » Ead fit glisser ses doigts parmi les boucles rousses. « Et puisque vous tenez tant à le savoir... non, ce n'est pas mon vrai nom.

— C'est ce que je me disais. Alors, quel est-il ? »

Ead sépara deux mèches de cheveux et les tressa avec le ruban. « Personne ici ne l'a jamais entendu. »

Truyde haussa les sourcils. « Pas même Sa Majesté ?

— Non. » Ead fit pivoter la fille afin de lui faire face. « La Mère des Demoiselles s'inquiète pour votre santé. Êtes-vous sûre d'aller bien ? » Tuyde hésita. Ead lui posa une main amicale sur le bras. « Vous connaissez l'un de mes secrets. Nous sommes liées par un vœu de silence. Vous êtes enceinte, n'est-ce pas ? »

Truyde se raidit. « Pas du tout.

— En ce cas, qu'y a-t-il ?

— Cela ne vous concerne pas. J'ai l'estomac fragile, voilà tout, depuis...

— Depuis le départ de Maître Sulyard. »

Truyde la dévisagea comme si elle l'avait giflée.

« Il est parti au printemps, reprit Ead. Lady Oliva affirme que vous n'avez plus d'appétit depuis lors.

— Vous conjecturez trop, Mademoiselle Duryan. Beaucoup trop. » Truyde s'écarta d'elle, les narines dilatées. « Je suis Truyde utt Zeedeur, de la lignée des Vatten, marquise de Zeedeur. L'idée même de m'abaisser à fricoter avec un simple écuyer... » Elle lui tourna le dos. « Dégagez de ma vue, où je dirai à Lady Oliva que vous colportez des mensonges sur une demoiselle d'honneur. »

Ead se retira avec un léger sourire. Elle était à la cour depuis trop longtemps pour se laisser contrarier par une enfant.

Oliva la regarda disparaître au bout du couloir. En sortant à la lumière du jour, Ead inspira à pleins poumons l'odeur de l'herbe fraîchement coupée.

Une chose était certaine. Truyde utt Zeedeur avait secrètement fréquenté Triam Sulyard – et Ead mettait un point d'honneur à connaître les secrets de la cour. Si la Mère le voulait, elle percerait également ce mystère à jour.



## Est

---

L'aube fendillait tel un œuf de héron le ciel de la Seiiki. Une pâle lueur se déversait lentement dans la pièce. Les volets avaient été ouverts pour la première fois depuis huit jours.

Tané contemplait le plafond, les yeux à vif. Elle n'avait pas dormi de la nuit, ayant eu tour à tour trop chaud ou trop froid.

Elle ne se réveillerait jamais plus dans cette chambre. Le jour de la Sélection était venu. Ce jour qu'elle attendait depuis l'enfance – et que, comme une imbécile, elle avait mis en péril en décidant de transgresser la réclusion. En demandant à Susa de cacher l'étranger à Orisima, elle avait en outre mis leurs deux vies en péril.

Son ventre tournait tel un moulin à eau. Elle ramassa uniforme et trousse de toilette, passa devant une Ishari encore endormie et sortit furtivement de la pièce.

La maison Sud se dressait sur les contreforts de la Mâchoire-de-l'Ours, la chaîne de montagnes qui dominait le Cap-Hisan. Avec les trois autres maisons d'apprentissage, elle servait à former les apprentis pour la garde de haute mer. Tané vivait entre ces murs depuis ses trois ans.

Sortir lui fit l'effet d'entrer dans un four. La chaleur lui vernissa la peau et lui épaissit la chevelure.

La Seiiki avait sa propre odeur. Le parfum du duramen des arbres, révélé par la pluie, et de la chlorophylle des feuilles. Généralement, Tané trouvait ces senteurs apaisantes, mais rien n'aurait su la reconforter ce jour-là.

Les sources d'eau chaude fumaient dans la brume matinale. Tané se dépouilla de son peignoir, entra dans le bassin le plus proche et se frictionna à l'aide d'une poignée de son. À l'ombre des pruniers, elle se para de son uniforme et peigna ses longs cheveux d'un côté de son cou, afin que le dragon bleu puisse être visible sur sa tunique. Quand elle retourna à l'intérieur, il y avait du mouvement dans les chambres.

Elle petit-déjeuna de thé et de bouillon. Quelques apprentis lui souhaitèrent bonne chance en passant.

Lorsque l'heure fut venue, elle fut la première à partir.

Dehors, les servantes attendaient avec les chevaux. Elles saluèrent à l'unisson. Alors que Tané montait sur son coursier, Ishari sortit de la maison en courant, dans tous ses états. Elle grimpa en selle à son tour.

Tané l'observa faire, la gorge obstruée. Ishari et elle partageaient leur chambre depuis six ans. Après la cérémonie, elles ne se reverraient peut-être plus jamais.

Elles chevauchèrent jusqu'au portail séparant les maisons d'apprentissage du reste du Cap-Hisan, franchirent le pont et le ruisseau qui descendait de la montagne, et allèrent rejoindre les apprentis venus d'ailleurs dans la région. Tané aperçut Turosa, son rival, qui ricanait depuis sa rangée. Elle soutint son regard jusqu'à ce qu'il talonne sa monture et parte au grand galop vers la ville, accompagné de ses amis.

Tané jeta un dernier coup d'œil en arrière pour graver dans sa mémoire la verdure luxuriante des collines et les silhouettes des mélèzes qui se dessinaient devant le ciel bleu pâle. Puis elle riva son regard sur l'horizon.

---

Ce fut une lente procession à travers le Cap-Hisan. De nombreux citoyens s'étaient réveillés tôt pour voir les apprentis chevaucher jusqu'au temple. Ils lançaient des fleurs de sel sur la chaussée et bouchaient chaque allée, tendant le cou pour apercevoir ceux qui seraient peut-être bientôt choisis par les dieux. Tané essayait de se concentrer sur la chaleur de son cheval, sur le claquement de ses sabots – tout ce qui pouvait lui permettre d'éviter de penser à l'étranger.

Susa avait accepté d'emmener l'Inyssien à Orisima. Évidemment. Elle aurait fait n'importe quoi pour Tané, et réciproquement.

Il se trouvait que Susa avait autrefois eu une liaison avec l'une des sentinelles du comptoir commercial ; l'homme était depuis déterminé à la reconquérir. Une fois le portail déverrouillé, Susa prévoyait de l'atteindre à la nage en compagnie de l'inconnu et d'accompagner celui-ci chez le maître chirurgien d'Orisima, en lui promettant de le couvrir d'un argent imaginaire s'il acceptait. Il croulait apparemment sous les dettes de jeu.

Si l'intrus souffrait du mal rouge, la maladie serait confinée à Orisima. Après la cérémonie, Susa le dénoncerait anonymement au gouverneur du Cap-Hisan. Le chirurgien serait fouetté quand ils découvriraient un étranger chez lui, mais Tané ne pensait pas qu'il serait condamné à mort – cela mettrait en péril l'alliance conclue avec l'État libre de Mentendon. Si la torture permettait de lui délier la langue, l'intrus dénoncerait peut-être aux autorités les deux femmes intervenues au soir de son arrivée, mais il n'aurait guère de temps pour plaider sa cause. Il serait passé par l'épée pour éviter tout risque de contamination.

Tané contempla alors ses mains, où apparaîtraient les premières rougeurs. Elle n'avait pas touché sa peau, mais le simple fait de s'approcher de lui avait représenté un risque considérable. Un instant de pure folie. Et si Susa avait contracté le mal rouge, elle ne se le pardonnerait jamais.



Son amie avait tout mis en péril pour s'assurer que cette journée soit conforme à ce dont Tané avait toujours rêvé. Susa n'avait pas remis en cause ses scrupules ni sa santé mentale. Elle s'était contentée d'accepter de l'aider.

Les portes du grand temple du Cap étaient ouvertes pour la première fois depuis une décennie. Elles étaient flanquées de deux statues colossales représentant des dragons, la gueule béante, rugissant pour l'éternité. Quarante chevaux trottèrent entre elles. Jadis fait de bois, le temple avait été réduit en cendres au cours du Grand Chagrin avant d'être rebâti en pierre. Des centaines de lanternes en verre bleu pendaient à ses avant-toits, exsudant une lumière froide. On eût dit des bouchons de pêche.

Tané mit pied à terre et accompagna Ishari vers l'entrée en bois flotté. Turosa leur emboîta le pas.

« Que le grand Kwiriki te sourie, aujourd'hui, Tané, déclara-t-il. Quelle honte ce serait, pour une apprentie de ton rang, d'être expédiée sur l'île Plume.

— Ce serait une vie respectable, rétorqua Tané en confiant son cheval à un valet d'écurie.

— Je suis sûr que tu parviendras à t'en convaincre quand tu y habiteras.

— Peut-être m'y accompagneras-tu, honorable Turosa. »

Il eut un tic nerveux et partit à grands pas rejoindre ses amis de la maison Nord.

« Il devrait s'adresser à toi avec davantage de respect, murmura Ishari. Dumu dit que tu obtiens de meilleurs résultats que lui dans la plupart des disciplines. »

Tané ne répondit rien. Elle avait des fourmis plein les bras. Elle était la meilleure de sa maison, mais Turosa également.

Une fontaine sculptée à l'effigie du grand Kwiriki – le premier dragon à avoir jamais accepté un humain sur son dos – se dressait dans la cour extérieure du temple. De l'eau de mer se déversait de sa bouche. Tané s'y lava les mains et en déposa une goutte sur ses lèvres.

Elle semblait pure.

« Tané, dit Ishari. J'espère que tout se passera comme tu le désires.

— Je te souhaite la même chose. » Tout le monde aspirait à la même issue.

« Je me suis réveillée tard. » Ishari pratiqua à son tour ses ablutions. « J'ai cru entendre coulisser les cloisons de notre chambre cette nuit. Ça m'a perturbée... Je n'ai pas réussi à me rendormir avant un moment. Tu es sortie de la pièce ?

— Non. C'était peut-être notre éminent professeur.

— Oui, peut-être. »

Les apprentis avancèrent jusqu'à la vaste cour intérieure, où le soleil illuminait les toits.

Un homme doté d'une longue moustache se tenait au sommet des marches, un casque coincé sous le bras. Son visage était bronzé et buriné. Équipé de brassards et de gantelets, d'une cuirasse légère recouvrant une cote bleu nuit, ainsi que d'un surcot à haut col de velours noir et de brocart doré, il était à l'évidence à la fois une personne de haut rang et un soldat.

Tané oublia brièvement ses craintes. Elle était redevenue une enfant rêvant de dragons.

Cet homme était l'honoré général de mer de Seiiki. Chef du clan Miduchi, la dynastie des dragonniers – une dynastie unie non par le sang, mais par un but. Tané espérait prendre ce nom.

En atteignant les marches, les apprentis formèrent deux lignes, s'agenouillèrent et posèrent le front contre le sol. Tané entendait le souffle d'Ishari. Nul ne se releva. Nul ne bougea.

Une écaille racla contre la pierre. Chaque tendon du corps de Tané sembla se crispier.

Elle leva les yeux.

Ils étaient huit. Elle avait passé des années à prier devant des statues de dragon, à les étudier, à les observer de loin, mais jamais n'en avait-elle vu d'aussi près.

Leur taille était époustouflante. La plupart étaient seiikinois, avec leur cuir souple et argenté, leur forme de badine. Des corps d'une longueur impossible soutenant une tête magnifique. Chaque créature avait quatre pattes musclées, qui s'achevaient sur des pieds dotés de trois serres. De longs barbillons tombaient en tourbillonnant de leur museau telles des lignes de cerf-volant. La majorité d'entre elles étaient encore jeunes, peut-être quatre cents ans, mais plusieurs arboraient les stigmates du Grand Chagrin. Toutes étaient couvertes d'écailles et cernées de marques de succion, souvenirs de leurs querelles avec les calmarissimes.

Deux possédaient un quatrième orteil : il s'agissait des dragons venus de l'empire des Douze-Lacs. L'un d'eux – un mâle – était muni d'ailes. La plupart des dragons n'en avaient pas et volaient grâce à un organe situé au niveau de la tête, que les savants avaient baptisé la *couronne*. Les ailes ne poussaient jamais avant au moins deux mille ans d'existence.

Le dragon ailé était le plus massif. Si Tané s'était mise debout, elle n'aurait sans doute pas pu le toucher entre les yeux et le museau. Même si ses ailes paraissaient aussi fragiles que de la soie, elles étaient suffisamment solides pour provoquer un typhon. Tané scruta la poche sous son menton. Comme les huîtres, les dragons pouvaient fabriquer des perles, une seule par vie. Elle ne quittait jamais cette poche.

La dragonne près du mâle, une Lacustrine elle aussi, partageait presque sa stature. La femelle avait des écailles pâles d'un vert trouble, comme du jade laiteux ; sa crinière était du brun doré des algues de rivière.

« Bienvenue », lança le général de mer.

Sa voix retentit tel l'appel d'une conque de guerre.

« Debout », ordonna-t-il alors. Et tous obéirent. « Vous êtes rassemblés aujourd'hui pour être voués à l'une ou l'autre vie : celle de garde de haute mer, avec la mission de défendre la Seiiki de la maladie et des invasions, ou celle de l'apprentissage et de la prière sur l'île Plume. Parmi les premiers, douze d'entre eux auront l'insigne honneur de devenir dragonniers. »

Douze seulement. Habituellement, il y en avait plus.

« Comme vous le savez sans doute, aucun œuf n'a éclos au cours des deux siècles écoulés. Plusieurs dragons ont par ailleurs été capturés par la flotte de l'Œil-de-Tigre, qui poursuit son commerce répugnant de chair de dragon, sous le joug de la prétendue Impératrice Dorée. »

Des têtes se ployèrent.

« Pour renforcer nos rangs, nous sommes honorés d'accueillir ces deux grands guerriers issus de l'empire des Douze-Lacs. Gageons que cela augurera d'un rapprochement amical avec nos alliés du Nord. »

Le général de mer inclina la tête devant les deux dragons lacustrins. Ils n'auraient pas autant l'habitude du large que les dragons seiikinois, puisqu'ils préféreraient vivre dans des rivières ou autres étendues d'eau douce, mais les dragons des deux nations avaient combattu côte à côte durant le Grand Chagrin, et ils avaient un certain nombre d'ancêtres communs.

Tané sentit que Turosa la regardait. S'il devenait dragonnier, il clamerait que son dragon était le plus grand d'entre tous.

« Aujourd'hui, votre destinée vous sera révélée. » Le général tira un parchemin de son surcot et le déroula. « Commençons. »

Tané s'arma de courage.

La première apprentie à être appelée fut élevée au noble rang de garde de haute mer. Le général de mer lui tendit une tunique de la couleur d'un

ciel d'été. Quand elle s'en saisit, un dragon seiikinois noir cracha un nuage de fumée qui la fit sursauter. Le dragon respira bruyamment.

Dumusa de la maison Ouest devint également une garde de mer. Petite-fille de deux dragonniers, elle avait des origines sudiennes autant que seiikinoises. Tané l'observa accepter son nouvel uniforme, faire la révérence au général, puis prendre place à sa droite.

L'apprenti suivant fut le premier à rejoindre les rangs des érudits. Sa soie était du rouge profond des griottes, et ses épaules tremblaient quand il salua. Tané perçut la tension chez les autres apprentis, aussi soudaine qu'une lame de fond.

Turosa rejoignit la garde de haute mer, sans surprise. Une éternité sembla s'écouler avant que Tané entende enfin son nom :

« L'honorable Tané, de la maison Sud. »

Elle avança d'un pas.

Les dragons la considérèrent. L'on disait qu'ils pouvaient lire au plus profond des âmes, car les êtres humains étaient faits d'eau, et l'eau était leur élément.

Et s'ils découvraient ce qu'elle avait fait ?

Elle se concentra sur la position de ses pieds. Quand elle vint se placer devant le général de mer, celui-ci sembla la dévisager pendant des années. Elle dut rassembler tout son courage pour ne pas flageoler.

Il finit par empoigner un uniforme bleu. Tané souffla longuement. Des larmes de soulagement lui piquaient les yeux.

« Pour votre aptitude et votre dévouement, vous voici élevée au rang de garde de haute mer. Vous devez jurer de suivre la voie du dragon jusqu'à votre dernier souffle. » Il se pencha vers elle. « Vos professeurs disent beaucoup de bien de vous. Ce sera un privilège de vous compter parmi mes gardes. »

Elle fit une profonde révérence. « Vous me faites honneur, grand seigneur. »

Le général de mer sourit.

Tané alla rejoindre les quatre apprentis déjà placés à sa droite, dans un état de félicité incroyable. Son sang s'écoulait en elle tel le courant sur des galets. Alors que le prochain candidat s'avavançait, Turosa lui chuchota à l'oreille : « Alors comme ça, nous nous affronterons lors des épreuves de l'eau. » Son haleine sentait le lait. « Bien.

— Ce sera un plaisir de me mesurer à un guerrier de ton talent, honorable Turosa, répliqua calmement Tané.

— Je vois clair dans ton jeu, bouseuse. Je lis dans ton cœur la même chose que dans le mien. De l'ambition. » Il marqua une pause alors qu'un jeune homme allait rejoindre l'autre groupe. « La différence vient de ce que je suis, et de ce que tu es. »

Elle se tourna vers lui. « Nous sommes sur un pied d'égalité, honorable Turosa. »

Son rire lui donna le frisson.

« L'honorable Ishari, de la maison Sud », appela le général.

Celle-ci gravit lentement les marches. Quand elle se trouva devant lui, le général de mer lui tendit un ballot de soie rouge.

« Pour votre aptitude et votre dévouement, lui dit-il, vous voici élevée au rang d'érudite. Vous devez jurer de vous consacrer à l'approfondissement de la connaissance jusqu'à votre dernier souffle. »

Même si ces mots la firent tressaillir, Ishari se saisit de la robe et s'inclina profondément. « Merci, grand seigneur », murmura-t-elle.

Tané la regarda aller se placer du côté gauche.

Ishari devait être affolée. Cependant, elle s'en sortirait peut-être très bien sur l'île Plume, et finirait par revenir en Seiiki en tant qu'enseignante.

« Dommage, commenta Turosa. N'est-ce pas ton amie ? »

Tané se mordit la langue.

La principale apprentie de la maison Est rejoignit ensuite leurs rangs. Onren était petite et solidement charpentée ; son visage bruni par le soleil était parsemé de taches de rousseur. Son épaisse chevelure, asséchée par le sel et aux pointes cassantes, lui tombait aux épaules. Du sang de bivalve lui assombrissait les lèvres.

« Tané, dit-elle en venant se positionner près d'elle. Félicitations.

— À toi aussi, Onren. »

Elles étaient les deux seules apprenties à se lever invariablement à l'aube pour aller nager, et une forme d'amitié était née de cette habitude. Tané ne doutait pas qu'Onren ait également prêté l'oreille aux rumeurs et soit allée s'immerger une dernière fois avant la cérémonie.

Cette pensée la troubla. Le rivage du Cap-Hisan était festonné de nombreuses criques, mais le sort l'avait fait choisir celle par laquelle l'étranger était arrivé.

Onren contempla sa soie bleue. Comme Tané, elle était issue d'une famille pauvre.

« Ils sont magnifiques, chuchota-t-elle en désignant les dragons. Je parie que tu espères faire partie des douze.

— N'es-tu pas trop petite pour chevaucher un dragon, Onren ? commenta Turosa d'une voix traînante. Remarque, tu parviendrais peut-être à te percher sur une queue... »

Onren lui retourna un regard noir.

« Il me semblait t'avoir entendu parler. On se connaît ? » Alors qu'il ouvrait la bouche pour répondre, elle reprit : « Ne te donne pas la peine. Tu es clairement un imbécile, et je n'ai pas de temps à perdre avec les imbéciles. »

Tané dissimula son sourire derrière ses cheveux. Pour une fois, Turosa fermait sa grande bouche.

Lorsque le dernier apprenti eut accepté son uniforme, les deux groupes se tournèrent vers le général de mer. Ishari, dont les joues étaient maculées

de larmes, ne détourna pas le regard du morceau de tissu entre ses bras.

« Vous n'êtes plus des enfants. Votre avenir vous attend. » Le général regarda à sa droite. « Quatre des gardes de mer ont réussi au-delà de nos espérances : Turosa, de la maison Nord ; Onren, de la maison Est ; Tané, de la maison Sud ; et Dumusa, de la maison Ouest. Tournez-vous face à nos anciens, qu'ils connaissent votre nom et votre visage. »

Ils s'exécutèrent. Tané s'avança en même temps que les autres et posa à nouveau le front par terre.

« Debout », dit l'un des dragons.

Sa voix fit trembler le sol. Elle était si profonde, si grave que Tané peina tout d'abord à la comprendre.

Tous quatre obéirent et se redressèrent. Le plus gros des dragons seiikinois abaissa la tête pour pouvoir les regarder en face. Il darda sa longue langue entre ses dents.

D'une puissante poussée sur ses membres, il prit subitement son essor. Les apprentis se jetèrent tous à plat ventre. Le général, qui, seul, était encore debout, éclata d'un rire tonitruant.

La dragonne lacustrine d'un vert laiteux exhiba ses dents en un large sourire. Tané se retrouva captivée par le tourbillon incessant de ses yeux.

La dragonne et ses autres congénères allèrent alors se jucher sur les toits de la ville. De l'eau faite chair. Alors qu'une brume de pluie divine ruisselait de leurs écailles, trempant les humains en contrebas, un mâle seiikinois se cabra, prit une grande inspiration et cracha une puissante bourrasque de vent.

Toutes les cloches du temple sonnèrent en réaction.

---

Niclays se réveilla avec la bouche sèche et une migraine redoutable, comme un millier de fois auparavant. Il cligna des paupières et se frotta le coin de l'œil.

Des cloches.



Voilà ce qui l'avait réveillé. Il vivait sur cette île depuis des années, mais n'en avait jamais entendu aucune. Il empoigna sa canne et se leva, son bras tremblant sous l'effort.

Il devait s'agir d'une alarme. Ils venaient chercher Sulyard, les arrêter tous les deux.

Niclays tourna sur lui-même, au désespoir. Sa seule chance était de faire croire que l'autre s'était caché chez lui à son insu.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté du paravent. Sulyard dormait profondément, la tête tournée vers le mur. Eh bien, au moins mourrait-il paisiblement.

Le soleil déversait bien trop de lumière. Non loin de la petite maison qu'occupait Niclays, son assistant, Muste, était assis sous un prunier avec sa compagne seiikinoise, Panaya.

« Muste ! s'écria Niclays. Quel est ce raffut ? »

Muste se contenta d'un signe de la main. Niclays enfila ses sandales en jurant et se dirigea vers le jeune couple, s'efforçant de réprimer le sentiment de se précipiter vers sa perte.

« Bonjour à toi, honorable Panaya », lança-t-il en seiikinois, et se fendant d'une révérence.

« Éminent Niclays. » Elle plissa le coin des yeux. Elle portait une robe légère, à motifs de fleurs blanches sur fond bleu, et dont les manches et l'encolure étaient brodées d'argent. « Les cloches vous ont-elles réveillé ?

— Oui. Puis-je te demander ce qu'elles signifient ?

— Elles sonnent pour le jour de la Sélection, répondit-elle. Les apprentis les plus âgés des maisons d'apprentissage ont terminé leurs études et ont été répartis parmi les érudits ou la garde de haute mer. »

Rien à voir avec les intrus, donc. Niclays sortit son mouchoir et se tamponna la figure.

« Est-ce que vous allez bien, Roos ? s'inquiéta Muste en plaçant une main en visière sur son front.

— Tu sais à quel point je déteste l'été ici. » Niclays remisa son mouchoir dans son pourpoint. « Le jour de la Sélection a pourtant lieu une fois par an, non ? demanda-t-il à Panaya. Je n'avais encore jamais entendu les cloches. »

Pas des cloches, mais des tambours. Le bruit enivrant de la joie et des festivités.

« Ah », répondit Panaya, dont le sourire s'élargissait. « Mais cette Sélection n'est pas comme les autres.

— Vraiment ?

— L'ignorez-vous, Roos ? Pouffa Muste. Vous habitez ici depuis plus longtemps que moi.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on lui aurait dit, le défendit Panaya d'une voix douce. Voyez-vous, Niclays, il a été convenu après le Grand Chagrin que, tous les cinquante ans, un certain nombre de dragons seiikinois accepteraient sur leur dos des humains, afin que nous soyons toujours préparés à combattre ensemble une fois encore. Ceux qui ont été désignés pour la garde de haute mer ce matin vont avoir cette opportunité. Mais avant, ils vont devoir subir les épreuves de l'eau pour déterminer lesquels deviendront dragonniers.

— Je vois », répondit Niclays, suffisamment passionné pour oublier un instant sa terreur. « Et ensuite, je suppose qu'ils s'envoleront sur leurs destriers pour combattre pirates et contrebandiers.

— Pas des *destriers*, Niclays. Les dragons ne sont pas des chevaux.

— Mille excuses, honorable dame. J'ai mal choisi mes mots. »

Panaya hocha la tête. Elle porta la main à son pendentif en forme de dragon.

Un tel bijou serait détruit sous le règne de la Vertu, où l'on ne faisait plus la différence entre les anciens dragons de l'Est et les wyrms cracheurs de feu, plus jeunes, qui avaient autrefois terrorisé le monde. Les deux

espèces étaient jugées malveillantes. La porte de l'Est était fermée depuis si longtemps que des malentendus autour de ses coutumes étaient nés.

Niclays avait cru la même chose avant son arrivée à Orisima. Il avait été à moitié convaincu, la veille de son départ de Mentendon, qu'il avait été banni vers une terre où la population était asservie à des créatures tout aussi pernicieuses que le Sans-Nom.

Comme il avait été effrayé, ce jour-là. Tous les enfants mentendoniens connaissaient les histoires du Sans-Nom depuis le jour où ils découvraient le langage. Sa chère mère avait pris un malin plaisir à le terrifier aux larmes en lui décrivant le père et suzerain de tous les cracheurs de feu – celui qui avait émergé du mont Effroi à califourchon sur le chaos et la destruction. Sire Galian Berethnet l'avait alors blessé grièvement avant qu'il puisse assujettir l'humanité. Mille ans plus tard, son spectre rôdait encore dans les cauchemars de chacun.

Juste alors, un fracas de sabots traversa le pont d'Orisima, tirant brusquement Niclays de sa rêverie.

Des soldats.

Il se décomposa. Ils venaient le chercher – et maintenant que l'heure était venue, il se sentait plus exalté qu'effrayé. Ainsi soit-il. De toute façon, c'était soit ça, soit mourir aux mains des sentinelles à cause de ses dettes de jeu.

*Saint, pria-t-il, accordez-moi seulement de ne pas me faire dessus.*

Les soldats portaient une tunique verte sous leur cotte. À leur tête se trouvait, bien sûr, leur capitaine – ce beau capitaine, toujours accommodant, qui refusait de dire son nom à quiconque sur Orisima. Il dominait Niclays d'un pied complet et était toujours en armure.

Le capitaine mit pied à terre et se dirigea à grands pas vers la maison de Niclays. Il était entouré de ses sentinelles, une main posée sur le pommeau de son épée.

« Roos ! » Un poing prisonnier d'un gantelet frappa contre la porte.  
« Roos, ouvrez cette porte, ou je l'enfonce !

— Inutile de casser quoi que ce soit, honorable capitaine, intervint Muste. L'éminent docteur Roos est ici. »

Le capitaine tourna les talons. Ses yeux noirs s'embrasèrent, et il s'approcha d'eux.

« Roos. »

Niclays aurait aimé prétendre que nul ne s'adressait jamais à lui avec un tel mépris, mais c'eût été mentir. « Vous pouvez tout à fait m'appeler Niclays, honorable capitaine, répondit-il avec toute la gaieté qu'il pouvait feindre. Nous nous connaissons depuis assez longt...

— Silence », aboya le capitaine. Niclays se tut. « Mes sentinelles ont trouvé la porte du débarcadère ouverte, hier soir. Un vaisseau pirate a été aperçu non loin. Si l'un d'entre vous abrite des intrus ou de la contrebande, parlez maintenant, et le dragon fera peut-être preuve de merci. »

Panaya et Muste restèrent muets. Niclays, cependant, était violemment tiraillé. Sulyard n'avait nulle part où se cacher. Ferait-il mieux de tout avouer ?

Avant qu'il ait pu se décider, le capitaine fit signe à ses sentinelles.  
« Fouillez les maisons. » Niclays retint son souffle.

Il y avait, en Seiiki, une espèce d'oiseau dont le cri ressemblait au début d'un geignement de bébé. Niclays percevait cela comme un symbole douloureux de sa vie à Orisima. Le gémississement ne se transformait jamais totalement en hurlement. Il se trouvait dans l'attente permanente d'un coup qui ne tombait jamais. Alors que les sentinelles retournaient son intérieur, ce maudit oiseau se mit à chanter, et Niclays n'entendit plus que ça.

Les soldats finirent par revenir les mains vides. « Personne là-dedans », affirma l'un d'eux.

Niclays dut fournir un gros effort pour ne pas s'effondrer à genoux. Le capitaine le dévisagea longuement, la mine insondable, puis s'en alla vers la rue voisine.

Et l'oiseau continuait de glapir. *Hic, hic, hic.*



## Ouest

---

Quelque part dans le palais d'Ascalon, les aiguilles noires d'une horloge en verre laiteux s'approchaient lentement de midi.

La chambre de présence était comble pour accueillir la délégation mentendonienne, comme toujours lorsque des ambassadeurs étrangers se présentaient en Inys. Les fenêtres avaient été ouvertes pour laisser entrer la brise aux senteurs de chèvrefeuille. Celle-ci ne suffisait toutefois pas à dissiper la chaleur. Les fronts étaient moites de sueur et les éventails en plume étaient de sortie, si bien que la pièce semblait envahie d'oiseaux batifolant.

Ead se tenait parmi la foule avec les autres dames de l'antichambre ; Margret Ru se trouvait à sa droite. Les demoiselles d'honneur leur faisaient face, de l'autre côté du tapis. Tryde utt Zeedeur rajusta son carcanet. Ead n'arrivait pas à comprendre pourquoi les Occidentaux n'acceptaient pas de se dépouiller de quelques couches de vêtements durant l'été.

Des murmures résonnaient dans la salle caverneuse. Assise bien au-dessus de ses sujets, Sabran IX observait la scène depuis son trône de marbre.

La reine d'Inys était le portrait craché de sa mère, et de sa grand-mère, et ainsi de suite sur plusieurs générations. La ressemblance était troublante. À l'instar de ses ancêtres, elle était dotée de cheveux noirs et d'yeux vert d'eau qui semblaient se fracturer au soleil. L'on prétendait que, tant que sa lignée perdurerait, le Sans-Nom ne pourrait jamais s'éveiller de son sommeil.

Sabran embrassait tous ses sujets d'un regard détaché, qui ne s'attardait sur personne en particulier. Elle avait vingt-huit ans, mais ses prunelles recelaient la sagesse d'une dame bien plus âgée.

Aujourd'hui, elle incarnait la richesse du reyaume d'Inys. Sa robe en satin noir, rendant hommage à la mode mentendonienne, était ouverte jusqu'à la taille pour laisser paraître une pièce d'estomac aussi pâle que sa peau, dont les broderies argentées et les semences de perles scintillaient. Une couronne de diamants attestait son sang royal.

Les trompettes annoncèrent l'arrivée de la délégation mentendonienne. Sabran chuchota quelques mots à Lady Arbella Valon, vicomtesse de Suth, qui sourit et posa sa main couverte de taches brunes sur la sienne.

Les porte-étendard entrèrent les premiers. Ils brandissaient le cygne argenté de Mentendon reposant sur un fond noir, l'Épée Véritable tournée pointe vers le bas entre ses ailes.

Puis vinrent les domestiques et les gardes, les interprètes et les officiels. Enfin, Lord Oscarde, duc de Zeedeur, pénétra d'un bon pas dans la pièce, accompagné de l'ambassadeur d'Inys à Mentendon. Zeedeur était fortement charpenté. Sa barbe et sa chevelure étaient aussi rouges que le bout de son nez. Contrairement à sa fille, il avait les yeux gris des Vatten.

« Majesté. » Il se fendit d'une révérence élaborée. « Quel honneur d'être à nouveau reçu à votre cour.

— Bienvenue, Monsieur le Duc. » La voix de Sabran était basse, chargée d'autorité. Elle tendit la main à Zeedeur, qui gravit les marches



pour embrasser l'anneau royal. « Cela nous réchauffe le cœur de vous revoir en Inys. Votre voyage a-t-il été paisible ? »

Ead avait toujours du mal avec le nous de majesté. En public, Sabran s'exprimait tant en son nom qu'en celui de son ancêtre, le Saint.

« Hélas, madame, répondit Zeedeur d'une voix sombre, nous avons été attaqués par une vouivre adulte dans les Dunes. Mes archers l'ont abattue, mais si elle avait été plus alerte, nous n'aurions pas échappé au bain de sang. »

Des murmures. Ead remarqua les regards stupéfaits qui se faisaient écho dans toute la pièce.

« Encore, marmonna Margret pour elle-même. Deux vouivres en deux jours.

— Nous sommes extrêmement contrariés de l'apprendre, affirma Sabran à l'ambassadeur. Nos meilleurs chevaliers errants vous raccompagneront à Perchette. Votre voyage de retour sera moins mouvementé.

— Je vous en remercie, Majesté.

— À présent, vous désirez sans doute voir votre fille. » Sabran se tourna vers la demoiselle en question. « Approchez, mon enfant. »

Truyde s'avança sur le tapis et fit la révérence. Quand elle se redressa, son père l'étreignit.

« Ma fille. » Il lui prit les mains et son visage se fendit d'un sourire immense. « Tu es radieuse. Comme tu as grandi. Dis-moi, comment te traite-t-on, en Inys ?

— Mieux que je ne le mérite, père, répondit Tuyde.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Cette cour est si grandiose, indiqua-t-elle en désignant le dôme qui les surplombait. Parfois, je me sens bien petite et bien terne, comme si ces plafonds étaient plus magnifiques que je ne le serai jamais. »

Des éclats de rire emplirent la pièce. « Elle est si vive d'esprit, chuchota Linora à Ead. N'est-ce pas ? »

Ead ferma les yeux. *Ah, ces gens.*

« Balivernes, intervint Sabran en s'adressant à Zeedeur. Votre fille est très appréciée à la cour. Elle fera une digne compagne pour celui que son cœur choisira. »

Truyde baissa les yeux avec un sourire. Son père pouffa près d'elle. « Ah, Majesté, je crains que Truyde soit trop indépendante pour prendre déjà époux, même s'il me tarde d'être grand-père. Je vous remercie de prendre si bien soin d'elle.

— Inutile de me remercier. » Sabran empoigna les accoudoirs de son trône. « Nous sommes toujours ravis de recevoir nos amis des Vertus à la cour. Nous sommes cependant curieux de savoir ce qui vous amène de Mentendon.

— Monseigneur de Zeedeur vous apporte une proposition, Majesté, intervint l'ambassadeur d'Inys. Une proposition que nous pensons digne d'intérêt.

— En effet. » Zeedeur toussota pour s'éclaircir la voix. « Son Altesse Royale Aubrecht II, Grand Prince de l'État libre de Mentendon, admire Votre Majesté depuis longtemps. Il a entendu parler de votre courage, de votre beauté et de votre fervent dévouement aux Six Vertus. À présent que feu son grand-oncle a été enseveli, il sollicite un renforcement de l'alliance entre nos deux pays.

— Et comment Son Altesse Royale compte-t-elle raffermir une telle alliance ? s'enquit Sabran.

— Par le mariage, Majesté. »

Toutes les têtes pivotèrent vers le trône.

Il y avait toujours une période de fragilité avant qu'une souveraine Berethnet attende un héritier. Leur maison était une maison de filles, une

par reine. Leurs sujets estimaient qu'il s'agissait là d'une preuve de leur sainteté.

Chaque reine d'Inys était supposée se marier et engendrer aussi vite que possible, afin de ne pas mourir sans héritière véritable. Cela se révélerait dangereux dans n'importe quel pays, car cela précipiterait une guerre civile, mais selon les croyances inyssiennes, l'effondrement de la maison Berethnet causerait en outre la résurrection du Sans-Nom et la dévastation du monde.

Pourtant, Sabran avait jusqu'à présent refusé toute proposition de mariage.

La reine se rencogna dans son trône et considéra Zeedeur. Le visage de Sa Majesté ne trahissait rien, comme à son habitude.

« Mon cher Oscarde, déclara-t-elle. Si flattés que nous soyons, nous pensons nous souvenir que vous êtes déjà marié. »

La cour éclata de rire. Zeedeur avait jusqu'à présent eu l'air nerveux, mais il souriait désormais.

« Majesté ! s'esclaffa-t-il. C'est mon maître qui sollicite votre main.

— Poursuivez, je vous prie », l'encouragea Sabran avec l'ombre d'un sourire.

La vouivre était oubliée. Enhardi, Zeedeur avança d'un autre pas.

« Madame, reprit-il, comme vous le savez, votre ancêtre la reine Sabran VII était mariée à mon propre lointain parent, Haynrick Vatten, intendant prospectif de Mentendon, tant que le pays était sous contrôle étranger. Depuis que la maison Lievelyn a chassé les Vatten, en revanche, il n'y a plus eu aucun lien formel entre nos nations, en dehors de notre religion commune. »

Sabran l'écouta avec un air d'indifférence qui ne confinait jamais à l'ennui ni au mépris.

« Le prince Aubrecht est conscient que la demande en mariage de feu son grand-oncle a été déclinée par Votre Majesté... et, euh, aussi par la

reine mère... » Zeedeur se racla à nouveau la gorge. « Toutefois, mon maître pense offrir une autre sorte de compagnie. Il estime également qu'il y aurait de nombreux avantages à renouer une alliance entre l'Inys et Mentendon. Nous sommes le seul pays à disposer d'une présence commerciale à l'Est, et à présent que la Yscalin est tombée dans le péché, il juge qu'une alliance embrassant notre foi serait vitale. »

Quelques murmures suivirent cette dernière déclaration. Peu de temps auparavant, le royaume de Yscalin, au Sud, vivait également sous le règne de la Vertu, avant d'adopter le Sans-Nom comme nouveau dieu.

« Le Grand Prince souhaite vous offrir un gage de son affection, si Votre Majesté veut bien avoir la grâce de l'accepter, reprit Zeedeur. Il connaît votre amour pour les perles issues de la mer de Dansoleil. »

Il claqua des doigts. Une domestique mentendonienne approcha du trône et s'agenouilla. Une huître reposait sur le coussin de velours qu'elle tenait devant elle. La coquille entrouverte laissait apparaître une perle noire iridescente, aussi grosse qu'une cerise et légèrement teintée de vert. Elle brillait tel de l'acier plié exposé au soleil.

« C'est la plus belle perle dansante de sa collection, capturée au large de la Seiiki, expliqua Zeedeur. Elle a plus de valeur que le vaisseau qui lui a fait traverser l'Abyssé. »

Sabran se pencha en avant. La servante souleva le coussin un peu plus haut.

« Il est vrai que nous avons une tendresse particulière pour les perles dansantes, et que nous en manquons, répondit la reine. Nous l'acceptons donc volontiers. Cela ne signifie pas pour autant que la proposition l'est également.

— Naturellement, Majesté. Il s'agit d'un simple présent d'un ami de la Vertu, rien de plus.

— Fort bien. »

Sabran coula alors un regard vers Lady Roslain Crest, principale gente dame de la chambre, qui portait une robe en soie émeraude et une pèlerine de fine dentelle blanche. Sa broche exhibait deux coupes, comme celle de quiconque prenait la Chevaleresse de la Justice comme patronne, sauf que la sienne était dorée, preuve qu'elle était de la lignée de ladite chevaleresse. Roslain fit un signe à peine perceptible à l'une de ses demoiselles d'honneur, qui se hâta d'emporter le coussin.

« Même si nous sommes touchés par ce présent, votre maître doit savoir notre mépris pour les pratiques hérétiques des Seiikinois, déclara Sabran. Nous ne désirons aucun rapport avec l'Est.

— Naturellement, répondit Zeedeur. Malgré tout, notre maître pense que l'origine de la perle n'atténue en rien sa beauté.

— Votre maître a peut-être raison. » Sabran se réinstalla confortablement dans son trône. « Nous avons appris que Son Altesse Royale se préparait à devenir sanctarien avant d'être nommée Grand Prince de Mentendon. Parlez-nous de ses autres... attributs. »

Gloussements.

« Le prince Aubrecht est très intelligent et doux, Majesté, en plus d'être doté d'un grand flair politique, détailla Zeedeur. Il a trente-quatre ans, et les cheveux d'un roux plus clair que le mien. Il joue magnifiquement du luth et danse avec une grande vigueur.

— Avec qui, aimerions-nous savoir ?

— Souvent avec ses nobles sœurs, Majesté. Il en a trois : les princesses Ermuna, Bédona et Bétriese. Toutes sont impatientes de faire votre connaissance.

— Prie-t-il souvent ?

— Trois fois par jour. Il est essentiellement dévoué au Chevalier de la Générosité, son saint patron.

— Votre prince a-t-il le moindre défaut, Oscarde ?

— Ah, Majesté, tous les mortels en ont – mis à part vous, naturellement. Le seul défaut de mon maître est qu’il s’épuise à force de s’inquiéter pour son peuple. »

Sabran recouvra son sérieux.

« En cela, nous ne faisons déjà qu’un. »

Des chuchotements se répandirent dans la pièce telle une traînée de poudre.

« Notre âme est touchée. Nous allons considérer la proposition de votre maître. » Quelques applaudissements timides retentirent. « Notre conseil des Vertus va prendre des dispositions pour approfondir le sujet. Avant cela, cependant, vous et votre suite nous honoreriez en acceptant de banqueter en notre compagnie. »

Zeedeur se fendit d’une profonde révérence. « Tout l’honneur serait pour nous, Majesté. »

La cour sembla onduler sous l’effet des salutations et des courbettes. Sabran descendit les marches, suivie de ses dames de la chambre. Les demoiselles d’honneur leur emboîtèrent le pas.

Ead savait que Sabran n’épouserait jamais le Prince rouge. Elle fonctionnait ainsi. Elle jouait avec ses prétendants comme avec des poissons au bout de sa ligne, acceptant présents et flatteries, sans jamais offrir sa main en contrepartie.

Alors que les courtisans se dispersaient, Ead s’éclipssa par une autre porte avec les autres dames de l’antichambre. Lady Linora Payance, une blonde aux joues bien roses, était l’une des quatorze enfants du comte et de la comtesse de Mont-Payance. Son passe-temps préféré était les commérages. Ead la trouvait particulièrement agaçante.

Lady Margret Ru, en revanche, était sa proche amie depuis longtemps, désormais. Elle avait rejoint la royale maisonnée trois ans plus tôt, et s’était rapprochée d’Ead aussi vite que son frère, Loth, de six ans son aîné. Ead avait rapidement découvert que Margret et elle partageaient un même

sens de l'humour et qu'elles se comprenaient d'un regard. Elles avaient, en outre, le même avis sur la plupart des gens de la cour.

« Nous devons travailler vite, aujourd'hui, dit Margret. Sabran s'attend à nous voir au banquet. »

Margret ressemblait énormément à son frère, avec sa peau d'ébène et ses traits affirmés. Loth avait disparu depuis une semaine, et elle en avait encore les yeux gonflés.

« Une demande en mariage », commenta Linora alors qu'elles enfilaient le couloir, hors de portée d'oreilles du reste de la cour. « Et de la part du prince Aubrecht ! Je le pensais trop pieux pour se marier.

— Aucun prince n'est trop pieux pour épouser la reine d'Inys, la détrompa Ead. C'est elle qui l'est trop pour accepter.

— Mais le reinaume *doit* avoir une princesse.

— Linora, intervint Margret d'un air pincé, un peu de modération, voyons.

— C'est pourtant vrai.

— La reine Sabran n'a pas encore trente ans. Elle a tout le temps du monde. »

Ead comprit qu'elles n'avaient pas eu vent de l'assassin, ou Linora aurait eu la mine plus grave. D'un autre côté, Linora ne paraissait jamais sérieuse. Pour elle, une tragédie était une source de bon ragot.

« J'ai entendu dire que le Grand Prince était immensément riche », reprit-elle sans se laisser démonter. Margret soupira. « Et nous pourrions tirer profit de leur comptoir commercial à l'Est. Imaginez donc : pouvoir accéder à toutes les perles de la mer de Dansoleil, au plus bel argent, aux épices et aux bijoux...

— La reine Sabran dédaigne l'Est, ainsi que nous devrions toutes le faire, rétorqua Ead. Ce sont des adorateurs de wyrms.

— L'Inys n'aurait aucun négoce à y faire, idiote. Nous pourrions tout acheter aux Mentendoniens. »

La souillure n'en serait pas moins grande. Les Mentendoniens commerçaient avec l'Est, et l'Est idolâtrait les wyrms.

« Je m'inquiète surtout pour des questions d'affinité, réagit Margret. Le Grand Prince a un temps été promis à la Donmata Marosa. Une femme qui est désormais princesse héritière d'un royaume draconique.

— Oh, ces fiançailles ont été dissoutes il y a longtemps, contra Linora en rejetant ses cheveux en arrière. Et puis, je ne pense pas qu'il l'appréciait beaucoup. Il a dû percevoir qu'elle avait le cœur maléfique. »

Une fois aux portes de l'antichambre, Ead se tourna vers les deux autres femmes.

« Mesdames, je m'occuperai de vos corvées, aujourd'hui. Vous devriez assister au banquet. »

Margret fronça les sourcils. « Sans toi ?

— Je ne manquerai à personne. » Ead sourit. « Allez-y toutes les deux. Et profitez-en.

— Le Chevalier de la Générosité te bénisse, Ead. » Linora avait déjà remonté la moitié du couloir. « Tu es tellement bonne ! »

Alors que Margret s'apprêtait à la suivre, Ead la rattrapa par le coude. « As-tu eu des nouvelles de Loth ? murmura-t-elle.

— Pas encore. » Margret lui toucha le bras. « Mais il se trame quelque chose. Le Faucon-de-Nuit m'a convoquée ce soir. »

Lord Seyton Combe. Le maître-espion en personne. Tout le monde ou presque l'appelait le Faucon-de-Nuit, car il cueillait ses proies sous le couvert des ténèbres. Les mécontents, les seigneurs affamés de pouvoir, ceux qui se montraient trop entreprenants avec la reine – il pouvait faire disparaître n'importe quel problème.

« Penses-tu qu'il sache quelque chose ? s'enquit doucement Ead.

— Je suppose que nous le découvrirons vite. » Margret lui pressa la main avant de partir rejoindre Linora.



Lorsque Margret Ru souffrait, elle souffrait seule. Elle détestait se délester de son fardeau sur quelqu'un d'autre. Même ses plus proches amies.

Ead n'avait jamais voulu faire partie de celles-ci. À son arrivée en Inys, elle s'était résolue à rester seule autant que possible, ce qui était le meilleur moyen de préserver son secret. Toutefois, elle avait été éduquée dans un environnement très uni, et elle s'était très vite sentie en mal de compagnie et de conversation. Jondu, sa sœur en tout point sauf le sang, avait été à son côté depuis sa naissance ou presque, et Ead s'était sentie désespérée sans elle. Ainsi, quand les Ru lui avaient proposé leur amitié, elle avait fini par céder, et ne le regrettait pas.

Elle reverrait Jondu, quand on la rappellerait enfin au pays, mais elle perdrait alors Loth et Margret. Cependant, si elle pouvait se fier au silence du Prieuré, ce jour n'était pas pour demain.

La grande chambre du palais d'Ascalon était haute de plafond et dotée de murs pâles, d'un sol de marbre et du vaste lit à baldaquin qui trônait en son centre. Les traversins et la courtepointe étaient en brocart ivoire, les draps tissés dans le lin mentendonien le plus délicat. Le lit était par surcroît équipé de deux jeux de rideaux, un lourd et un léger, en fonction de la quantité de lumière que Sabran souhaitait laisser filtrer.

Un panier en osier attendait au pied du lit, et le pot de chambre était absent de son placard. Apparemment, la blanchisseuse royale s'était remise à l'ouvrage.

La maisonnée avait été si occupée à préparer la visite de l'ambassadeur que le changement de draps avait été repoussé. Ead ouvrit les portes du balcon pour laisser s'échapper la chaleur étouffante, retira les draps et la courtepointe, et fit glisser ses mains sur le matelas en plume pour découvrir la moindre lame ou bouteille de poison susceptibles d'y être dissimulées.

Même sans l'aide de Margret et Linora, elle travaillait vite. Tant que les demoiselles d'honneur étaient au banquet, la chambre des coffres demeurerait vide. L'occasion idéale d'enquêter sur la relation qu'elle soupçonnait Truyde utt Zeedeur d'entretenir avec Triam Sulyard, l'écuyer disparu. Connaître les affaires de la cour, des cuisines jusqu'au trône, payait toujours. Seule une certitude absolue lui permettrait de protéger la reine.

Truyde était une fille de bonne famille, héritière d'une grande fortune. Elle n'avait aucune raison de s'éprendre d'un écuyer sans titre. Pourtant, lorsque Ead avait évoqué un lien entre elle et lui, elle avait paru coupable, comme un écureuil surpris avec un gland.

Ead connaissait l'odeur des secrets. Elle la portait tel du parfum.

Une fois la grande chambre inspectée en profondeur, Ead laissa le lit s'aérer et se dirigea vers la salle des coffres. Oliva Marchyn se trouverait au pavillon des banquets, mais elle avait un espion. Ead gravit doucement l'escalier et franchit le seuil.

« Ohé, croassa une voix. Qui va là ? »

Elle s'immobilisa. Personne d'autre n'aurait pu l'entendre, mais l'espion avait l'ouïe fine.

« Intrus. Qui va là ? »

— Maudit volatile », chuchota Ead.

Une goutte de sueur dégouлина le long de son échine. Elle retroussa ses jupons et dégaina le couteau rangé dans l'étui accroché à son mollet.

L'espion était assis sur un perchoir, juste devant la porte. Quand Ead s'approcha de lui, il inclina la tête.

« Intrus, répéta-t-il d'un ton menaçant. Vilaine fille. Hors de mon palais.

— Écoute-moi bien, coquin. » Ead lui montra la lame, et il hérissa ses plumes. « Tu te crois peut-être intouchable ici, mais tôt ou tard, Sa

Majesté aura envie d'une tourte au pigeon. Je doute fort qu'elle s'en rende compte si *tu* fais office de farce. »

En vérité, il s'agissait d'un fort bel oiseau, un mainate arc-en-ciel. Ses plumes allaient du bleu, au vert, au rouge carthame, alors que sa tête était d'un rose criard. Elle rangea son couteau, pinça les lèvres et plongea la main dans la bourse de soie à sa ceinture.

« Tiens. » Elle déposa trois dragées dans son assiette. « Je te donnerai le reste si tu te tiens bien. »

L'oiseau était trop occupé à picorer les sucreries pour répondre.

La chambre des coffres n'était jamais verrouillée. Les jeunes dames n'étaient pas censées avoir quoi que ce soit à cacher. À l'intérieur, les rideaux étaient tirés, le feu étouffé, les lits faits.

Une demoiselle d'honneur un peu maligne n'avait qu'un endroit où dissimuler ses trésors secrets.

Ead souleva le tapis et se servit de sa lame pour déloger une latte de parquet. En dessous, dans la poussière, reposait une boîte en chêne poli. Elle la posa sur ses genoux.

Elle y découvrit un ensemble d'objets qu'Olivia aurait joyeusement confisqués. Un livre épais, embossé du symbole alchimique de l'or. Une plume et un encrier. Des morceaux de parchemin. Un pendentif sculpté dans du bois. Et une liasse de lettres, retenues par un ruban.

Ead en déroula une. À en juger par la date légèrement effacée, elle avait été écrite l'été précédent.

Il lui fallut un moment pour en déchiffrer le codage. Il était un poil plus sophistiqué que la plupart de ceux traditionnellement employés pour les correspondances amoureuses à la cour, mais Ead avait été formée à décrypter les messages depuis sa plus tendre enfance.

*Pour vous*, disait la lettre dans une écriture peu soignée. *Je l'ai acheté à Pointe Albatros. Portez-le parfois en pensant à moi. Je vous réécrirai bientôt.* Elle se saisit d'une autre missive, rédigée sur un papier plus épais.

Celle-ci datait de l'année d'avant. *Pardonnez-moi de me montrer si direct, ma dame, mais je ne pense à rien d'autre que vous. Une autre. Mon amour. Retrouvez-moi sous le clocher après les oraisons.*

Sans s'attarder trop longtemps, il était évident que Truyde et Sulyard entretenaient une liaison amoureuse, et que leur désir avait été consommé. Les sornettes habituelles. Certaines phrases retenaient toutefois son attention.

*Notre entreprise ébranlera le monde. Cette besogne est notre vocation divine.* Deux jeunes amoureux ne décriraient jamais leur passion comme une « besogne » (à moins, bien sûr, que leurs rapports ne soient pas à la hauteur de leur poésie). *Nous devrions entamer les préparatifs, mon amour.*

Ead compulsa ce mélange d'énigmes et de conversations sur l'oreiller jusqu'à découvrir une lettre datée du début du printemps, quand Sulyard avait disparu. L'écriture avait coulé.

*Pardonnez-moi. J'ai dû partir. J'ai rencontré une femme marin à Perchette, qui m'a fait une proposition que je n'ai pas pu refuser. Je sais que nous avons prévu de partir ensemble, et peut-être me détesterez-vous jusqu'à la fin de nos jours, mais c'est mieux ainsi, ma bien-aimée. Vous pourrez être utile où vous êtes, à la cour. Quand je vous aviserai de mon succès, convainquez la reine Sabran de poser un œil aimable sur notre entreprise. Faites en sorte qu'elle mesure l'importance du danger.*

*Brûlez cette lettre. Que personne ne sache ce que nous préparons jusqu'à ce que tout soit accompli. Nous entrerons bientôt dans la légende, Truyde.*

Perchette. Le plus grand port d'Inys, porte principale vers le continent. Sulyard avait donc fui en bateau.

Il y avait autre chose, sous ce plancher. Un livre fin, relié de cuir. Ead fit courir son doigt sur le titre, rédigé en une écriture indiscutablement orientale.

Truyde n'aurait pas pu trouver cet ouvrage dans une bibliothèque inyssienne. Se renseigner sur l'Est était une hérésie. Si quiconque découvrait le tome, elle s'attirerait bien plus qu'une réprimande.

« Quelqu'un vient », croassa le mainate.

Une porte se referma en bas. Ead dissimula le livre et les lettres sous sa cape, puis rangea la boîte dans sa cachette.

Des pas retentirent à travers les chevrons. Elle replaça la latte. En passant devant le perchoir, elle vida ses dernières dragées dans l'assiette.

« Pas un mot, chuchota-t-elle à l'espion, ou je te plume. »

Le mainate ricana sinistrement tandis qu'Ead disparaissait par la fenêtre.

---

Ils étaient allongés côte à côte sous le pommier de la cour, comme souvent durant le plein été. Une cruche de vin sortie de la grande cuisine reposait près d'eux, ainsi qu'un plat de fromage épicé et de pain frais. Ead lui rapportait une farce que les demoiselles d'honneur avaient jouée à Lady Oliva Marchyn, et il riait si fort qu'il en avait mal au ventre. Elle était en partie poète et en partie bouffonne, quand il était question de raconter des histoires.

Le soleil faisait sortir les taches de rousseur sur son nez. Ses cheveux noirs s'étalaient en corolle sur l'herbe. Par-delà l'éclat du soleil, il distinguait le clocher qui les dominait, ainsi que les vitraux des cloîtres et les pommes sur leurs branches. Tout allait bien.

« *Mon seigneur.* »

Le souvenir se brisa. Loth leva les yeux vers un homme édenté.

L'auberge était pleine de campagnards. Quelque part, un luthiste jouait une ballade vantant la beauté de la reine Sabran. Quelques jours plus tôt, il

chassait avec elle. À présent, il se trouvait à des lieues de là, à écouter une chanson l'évoquant tel un mythe. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il se dirigeait vers une mort quasi certaine en Yscalin, et que les Ducs Spirituels le détestaient suffisamment pour l'avoir envoyé à sa perte.

Comme une vie pouvait s'écrouler rapidement...

L'aubergiste déposa un tranchoir devant lui. Deux bols de potage reposaient dessus, au côté d'un bon morceau de fromage et d'une miche de pain d'orge.

« Autre chose pour votre service, mes seigneurs ?

— Non, répondit Loth. Merci. »

Le patron s'inclina bassement. Ce n'était sans doute pas tous les jours qu'il accueillait les nobles fils de Comtes Provinciaux dans son établissement.

Sur l'autre banc, Lord Kitston Sommière, son cher ami, croquait dans le pain à pleines dents.

« Oh, pour... » Il recracha sa bouchée. « Aussi rassis qu'un livre de prières. Oserai-je goûter le fromage ? »

Loth sirotait son hydromel, regrettant qu'il ne soit pas frais.

« Si la nourriture de ta province est aussi infecte, tu devrais en parler à ton seigneur de père », lui dit-il.

Kit ricana. « Oui, il apprécie ce genre de conversation assommante.

— Tu devrais t'estimer heureux de faire une telle pitance. Tu ne trouveras sans doute rien de meilleur à bord.

— Je sais, je sais. Je ne suis qu'un noble aux mains douces qui dort sur du duvet de cygne, qui aime de trop nombreuses courtisanes et qui se gave de confiseries. La cour m'a fichu en l'air. Voilà ce que mon père m'a dit quand je suis devenu poète, tu sais ? » Kit poussa délicatement le morceau de fromage. « D'ailleurs, je devrais écrire quelque chose tant que je suis ici – peut-être une pastorale. Mon peuple n'est-il pas charmant ?

— Si fait », confirma Loth.

Il ne parvenait pas à feindre l'enjouement, aujourd'hui. Kit tendit le bras par-dessus la table pour lui serrer l'épaule.

« Reste avec moi, Arteloth. » Loth grommela. « Le cocher t'a-t-il donné le nom de notre capitaine ? »

— Harman, je crois.

— Tu veux dire Harlowe ? » Loth haussa les épaules. « Oh, Loth, tu as forcément entendu parler de Gian Harlowe. Le pirate ! Tout le monde en Ascalon...

— Je ne suis manifestement pas comme tout le monde en Ascalon. » Loth se massa l'arête du nez. « Je t'en prie, explique-moi qui est ce fripon qui nous emmène en Yscalin.

— Un fripon de légende, répondit Kit à mi-voix. Harlowe est arrivé en Inys quand il n'était encore qu'un garçon issu de côtes lointaines. Il a rejoint la marine à neuf ans et commandait son propre navire à dix-huit — mais à l'instar de nombreux jeunes officiers prometteurs, il s'est laissé tenter par la piraterie. » Il remplit leurs chopes d'hydromel. « Il a parcouru toutes les mers du monde, des mers qu'aucun cartographe n'a jamais recensées. À force de piller des navires, on dit qu'il a amassé avant ses trente ans une fortune rivalisant avec celle des Ducs Spirituels. »

Loth but une nouvelle gorgée. Il avait le sentiment qu'il aurait besoin d'une chope supplémentaire avant leur départ.

« Dans ce cas, Kit, je me demande bien pourquoi ce hors-la-loi tristement célèbre nous emmène en Yscalin.

— C'est peut-être le seul capitaine assez courageux pour effectuer la traversée. C'est un homme intrépide. La reine Rosarian tenait beaucoup à lui, tu sais ? »

La mère de Sabran. Loth redressa la tête, enfin intéressé. « Vraiment ? »

— Oui. Il paraît même qu'il était amoureux d'elle.

— J'espère que tu ne sous-entends pas que la reine Rosarian ait jamais été infidèle envers le prince Wilstan.

— Arteloth, mon triste ami nordien – je n’ai jamais dit que ses sentiments étaient partagés, répondit Kit flegmatiquement. Mais elle l’appréciait suffisamment pour lui confier le plus grand cuirassé de sa flotte, qu’il baptisa la *Rose éternelle*. À présent, il se prétend corsaire en toute impunité.

— Ah. Corsaire. » Loth parvint à pouffer doucement. « Le titre le plus convoité du monde.

— Son équipage a capturé plusieurs navires yscalins ces deux dernières années. Je doute qu’ils nous accueillent à bras ouverts.

— J’imagine que les Yscalins n’accueillent pas grand monde à bras ouverts, ces temps-ci. »

Ils restèrent attablés un moment. Pendant que Kit mangeait, Loth regardait par la fenêtre.

Cela s’était déroulé au milieu de la nuit. Des serviteurs portant comme insigne le livre ailé de Lord Seyton Combe avaient pénétré dans ses appartements et lui avaient ordonné de les suivre. En un rien de temps, il s’était retrouvé jeté dans un coche avec Kit – qui avait lui aussi été arraché à son logement en pleine nuit –, où on lui avait remis une note pour lui expliquer les circonstances.

*Lord Arteloth Ru,*

*Vous et Lord Kitston êtes les nouveaux ambassadeurs en résidence au royaume draconique de Yscalin. Les Yscalins ont été informés de votre venue.*

*Renseignez-vous sur le précédent ambassadeur, le Duc de la Tempérance. Observez la cour des Vetalda. Et surtout, découvrez ce qu’ils tramont, et s’ils prévoient l’invasion de l’Inys.*

*Pour la reine, et pour le pays.*



Le billet lui avait été arraché des mains quelques instants plus tard, pour sans doute être brûlé.

Loth n'arrivait pas à comprendre le *pourquoi* de la chose. Pourquoi lui, et pas un autre, était envoyé en Yscalin. L'Inys devait savoir ce qui se déroulait à Cárscaro, mais il n'avait rien d'un espion.

Le désespoir était à ses trousses, mais il ne pouvait pas se laisser fléchir. Il n'était pas seul.

« Kit, pardonne-moi. Tu as été contraint de m'accompagner en exil, et je me suis montré de bien piètre compagnie.

— Ne t'avise pas de t'excuser. J'ai toujours aimé l'aventure. » Kit lissa des deux mains ses cheveux de lin. « Mais puisque tu sembles enfin décidé à parler, autant en profiter pour évoquer notre... situation.

— Non. Pas maintenant, Kit. Ce qui est fait est fait.

— Tu ne dois surtout pas croire que la reine Sabran a ordonné ton bannissement, affirma Kit d'un ton assuré. Crois-moi, tout ceci a été organisé sans qu'elle en ait connaissance. Combe lui aura dit que tu as quitté la cour de ton propre gré, et elle aura des doutes sur son maître-espion. Tu dois lui révéler la vérité. Écris-lui. Explique-lui ce qu'ils ont fait, et...

— Combe lit chaque lettre avant qu'elle lui parvienne.

— Ne pourrais-tu pas employer une sorte de code ?

— Aucun code n'échappe à la surveillance du Faucon-de-Nuit. Ce n'est pas pour rien que Sabran l'a nommé maître-espion.

— Dans ce cas, écris à ta famille. Sollicite leur aide.

— Sabran ne les recevra pas avant que Combe les ait interrogés d'abord. Et même s'ils parvenaient à lui parler, il serait alors trop tard pour nous. Nous serions déjà à Cárscaro.

— N'empêche qu'ils devraient savoir où tu es. » Kit secoua la tête. « Par le Saint, je commence à croire que tu avais vraiment envie de partir.

— Si les Ducs Spirituels estiment que je suis le mieux placé pour découvrir ce qui se trame en Yscalin, alors peut-être qu'ils ne se trompent pas.

— Oh, arrête, Loth. Tu sais très bien ce qui se passe. Tout le monde a essayé de te prévenir. »

Loth attendit la suite, les sourcils froncés. Avec un soupir, Kit vida sa chope et se pencha vers lui.

« La reine Sabran n'est pas encore mariée », murmura-t-il. Loth se crispa. « Si les Ducs Spirituels lui cherchent un époux étranger, alors ta présence à son côté... eh bien, cela complique les choses.

— Tu sais que Sab et moi n'avons *jamais*...

— Ce que je sais importe moins que ce que voit le monde, l'interrompit Kit. Permits-moi de me fendre d'une petite allégorie. L'art. L'art n'est pas un grand acte de création, mais un ensemble de petites choses. Lorsque tu lis l'un de mes poèmes, tu ignores tout des semaines de travail soigneux qu'il m'a fallu fournir pour le produire – la réflexion, les mots biffés, les pages brûlées par dépit. Ce que tu vois finalement est ce que je veux que tu voies. Ainsi va la politique. »

Loth plissa un peu plus le front.

« Pour s'assurer une héritière, les Ducs Spirituels doivent peindre un certain tableau de la cour inyssienne et de sa reine éligible, précisa Kit. S'ils estiment que ta proximité avec Sabran risque de gâcher cette image – de dissuader d'éventuels prétendants étrangers –, cela explique qu'ils t'aient choisi pour cette mission diplomatique bien particulière. Ils avaient besoin de t'éloigner, alors ils t'ont... chassé du tableau. »

Un nouveau silence s'imposa. Loth joignit ses doigts lestés de bagues et reposa la tête dessus.

Quel imbécile il faisait.

« Maintenant, si mon pressentiment est exact, la bonne nouvelle est que nous devrions être autorisés à regagner la cour dès que la reine Sabran

sera mariée, reprit Kit. Je suggère qu'on survive aux prochaines semaines, qu'on retrouve le pauvre vieux prince Wilstan si on y parvient, puis qu'on rentre en Inys par tous les moyens possibles. Combe ne nous en empêchera pas. Pas après qu'il aura eu ce qu'il désire.

— Tu oublies que, si nous rentrons, nous pourrions révéler ses machinations à Sabran. Il va forcément y penser. Nous ne pourrions jamais plus approcher des portes de la ville.

— Nous écrirons d'abord à Sa Grâce. Nous lui ferons une proposition. Notre silence contre la paix.

— Je ne pourrai pas garder cela pour moi, cracha Loth. Si le conseil des Vertus complotte derrière son dos, Sab doit impérativement l'apprendre. Combe sait que je le lui dirai. Crois-moi, Kit : il tient à ce qu'on reste à Cárscaro pour de bon. Qu'on lui serve d'yeux dans la cour la plus dangereuse de l'Ouest.

— Maudit soit-il. On trouvera le moyen de rentrer, insista Kit. Après tout, le Saint ne promet-il pas que ce sera le cas pour chacun d'entre nous ? »

Loth vida sa chope.

« Tu sais te montrer très sage, mon ami. » Puis il ajouta dans un soupir : « J'imagine ce que doit ressentir Margret à cet instant. Elle va peut-être hériter de Bouleaudor.

— Meg ne doit surtout pas encombrer son brillant cerveau avec ça. Bouleaudor n'aura pas besoin d'elle comme héritière, car nous serons de retour en Inys en un rien de temps. Cette mission semble peut-être vouée à l'échec », insista Kit, qui avait retrouvé de sa jovialité, « mais on ne sait jamais. On reviendra peut-être comme des princes.

— Je n'aurais jamais imaginé que tu puisses avoir plus la foi que moi. » Loth inspira longuement par le nez. « Allons réveiller le cocher. Nous nous sommes attardés ici bien assez longtemps. »



## Est

---

Les nouveaux soldats de la garde de haute mer avaient été autorisés à passer leurs dernières heures au Cap-Hisan de la manière qu'il leur plaisait. La plupart d'entre eux étaient rentrés dire adieu à leurs amis. À la neuvième heure de la nuit, ils rallieraient la capitale à bord de palanquins.

Les érudits avaient déjà pris place à bord du vaisseau qui les mènerait à l'île Plume. Ishari n'était pas restée sur le pont avec les autres pour voir la Seiiki disparaître à l'horizon.

Elles avaient été proches pendant des années. Tané avait soigné Ishari durant une fièvre qui avait failli l'emporter. Ishari avait été comme une sœur pour Tané quand celle-ci avait eu ses premières règles, lui apprenant comment se protéger à l'aide de tampons de papier. À présent, elles risquaient de ne jamais plus se revoir. Si seulement Ishari avait étudié plus dur – s'était davantage consacrée à son apprentissage –, elles auraient pu devenir dragonnières ensemble.

Pour l'heure, Tané devait se tourner vers une autre amie. Elle traversa, tête basse, la clameur du Cap-Hisan, où danseurs et percussionnistes étaient venus célébrer le jour de la Sélection. Des enfants sautillaient çà et là en riant, faisant flotter des cerfs-volants colorés haut dans le ciel.

Les rues grouillaient de personnes en nage qui se tamponnaient la figure. En esquivant les colporteurs, elle perçut des effluves d'encens, l'odeur de la pluie mêlée à la sueur, les bouffées de poisson frais. Elle écouta les appels des ferblantiers et des négociants, ainsi que les hoquets de ravissement quand un minuscule oiseau jaune entonna une chanson.

C'était peut-être bien la dernière fois qu'elle déambulait à Cap-Hisan, la seule ville qu'elle ait jamais connue.

Venir ici avait toujours représenté un risque. La cité était un lieu dangereux où les apprentis risquaient d'être tentés d'agir selon des manières qui les corrompraient. On y trouvait des lupanars et des tavernes, des parties de cartes et des combats de coqs, des recruteurs venus leur ouvrir les portes de la piraterie. Tané s'était souvent demandé si les maisons d'apprentissage avaient été bâties si près de toutes ces distractions pour éprouver leur volonté.

Quand elle atteignit l'auberge, elle poussa un long soupir de soulagement. Il n'y avait pas de sentinelles.

« Excusez-moi », appela-t-elle à travers les barreaux.

Une minuscule fillette s'approcha du portail. Quand elle avisa Tané et la tunique bleue de la garde de haute mer, la gamine s'agenouilla et posa le front entre ses mains.

« Je cherche l'honorable Susa, dit Tané avec douceur. Veux-tu bien aller la trouver pour moi ? »

La fillette retourna en courant dans l'établissement.

Personne ne s'était encore incliné ainsi devant Tané. Issue d'une famille de pêcheurs, elle était née dans un village pauvre, Ampiki, à la pointe méridionale de la Seiiki. Par un jour d'hiver glacial, un feu avait pris dans la forêt voisine et englouti presque chaque demeure.

Tané ne conservait aucun souvenir de ses parents. Si, contrairement à eux, elle en avait réchappé, c'était parce qu'elle avait poursuivi un papillon depuis chez elle jusqu'à la mer. La plupart des enfants trouvés et

des orphelins aboutissaient dans l'armée de terre, mais une femme sainte avait interprété le papillon comme une intervention divine et décidé que Tané méritait un meilleur sort.

Susa s'approcha du portail dans une robe de soie blanche ornée de riches broderies. Sa chevelure tombait librement sur ses épaules.

« Tané. » Elle entrouvrit le battant. « On a à parler. »

Tané reconnut son expression. Elles se glissèrent dans une allée près de la bâtisse, où Susa déploya son parapluie au-dessus de leurs têtes.

« Il est parti. »

Tané s'humecta les lèvres. « L'étranger ?

— Oui. » Susa semblait nerveuse. Elle ne l'était pourtant jamais. « Il y a eu des rumeurs sur le marché, tout à l'heure. Un vaisseau pirate a été repéré au large. Les sentinelles ont fouillé la ville en quête de marchandises de contrebande, mais quand elles sont reparties, elles n'avaient rien trouvé.

— Elles sont allées à Orisima », comprit Tané. Susa acquiesça. « Et l'étranger n'y était pas ?

— Non. Mais il n'y a nulle part où se cacher, là-bas. » Susa se tourna vers la rue, dont la lumière des lanternes se refléta dans ses prunelles. « Il a dû s'enfuir pendant que les sentinelles étaient distraites.

— C'est impossible de traverser le pont sans se faire remarquer. Il est forcément encore là-bas.

— Il doit être à moitié fantôme, s'il peut se cacher si bien. » Susa raffermit sa prise sur le parapluie. « Tané, penses-tu toujours que nous devrions parler de lui à l'honoré gouverneur ? »

Tané n'avait cessé de se poser la même question depuis la cérémonie.

« J'ai dit à Roos que nous viendrions le chercher, mais... peut-être que s'il restait caché à Orisima, il parviendrait à échapper à l'épée et à embarquer à bord du prochain navire pour Mentendon, poursuivit Susa. Ils pourraient le prendre pour un colon légal. Il n'était pas plus âgé que nous,

Tané, et il n'a pas forcément choisi de venir ici. Je n'ai aucune envie de le condamner à mort.

— Alors, évitons. Qu'il suive sa propre route.

— Et le mal rouge ?

— Il n'en porte aucun symptôme. S'il est encore à Orisima – et je ne vois pas comment il pourrait en être autrement –, la maladie ne se répandra pas bien loin. On ne peut pas se permettre de frayer avec lui, Susa, c'est beaucoup trop dangereux. Tu l'as mené en sécurité, le reste ne nous appartient pas.

— Mais s'ils le retrouvent, il risque de leur parler de nous, chuchota Susa.

— Et qui le croira ? »

Susa prit une profonde inspiration, et ses épaules s'affaissèrent. Elle observa Tané des pieds à la tête.

« Apparemment, ça valait le coup de courir le risque. » Son sourire fit scintiller ses yeux. « Le jour de la Sélection était-il à la hauteur de tes attentes ? »

Elle éprouvait le besoin d'en parler depuis des heures. « Encore mieux que ça. Les dragons sont tellement magnifiques, expliqua Tané. Tu les as vus ?

— Non. Je dormais », avoua Susa. Elle avait dû rester debout toute la nuit. « Combien de dragonniers y aura-t-il cette année ?

— Douze. L'honoré empereur continuel a envoyé deux grands guerriers pour accroître nos troupes.

— Je n'ai jamais vu de dragon lacustrin. Sont-ils très différents des nôtres ?

— Leur corps est plus épais, et ils ont un orteil supplémentaire. Ce serait un privilège de chevaucher sur l'un d'eux. » Tané se rapprocha de son amie pour s'abriter mieux. « Il faut absolument que je devienne



dragonnière, Susa. Je culpabilise d'être si exigeante alors que j'ai déjà eu tant de chance, mais...

— Tu en rêves depuis que tu es toute petite. Tu as de l'ambition, Tané. Ne t'excuse jamais pour cela. » Susa hésita. « Est-ce que tu as peur ?

— Bien sûr.

— Tant mieux. La peur te poussera à te battre. Ne laisse pas un petit merdeux comme ce Turosa prendre le meilleur sur toi, qui que soit sa mère. » Tané lui décocha un regard réprobateur, mais elle sourit. « Maintenant, tu dois te dépêcher. Mais souviens-toi : aussi loin du Cap-Hisan que tu puisses être, je resterai toujours ton amie.

— Et moi la tienne. »

La porte de l'auberge s'entrebâilla alors, les faisant sursauter toutes deux. « Susa, appela la fillette. Tu dois rentrer tout de suite. »

Susa se tourna vers la maison. « Il faut que j'y aille. » Elle regarda Tané, hésita à nouveau. « Est-ce qu'ils me laisseront t'écrire ?

— Ils n'auront pas le choix. » Tané n'avait jamais eu vent d'une roturière entretenant une amitié avec une garde de mer, mais elle priait pour qu'elles fassent figure d'exceptions. « Je t'en prie, Susa, sois prudente.

— Toujours. » Son sourire vacilla. « Je ne vais pas te manquer tant que ça. Quand tu t'envoleras au-dessus des nuages, on te paraîtra tous très petits.

— Où que je sois, tu m'accompagneras toujours », promit Tané. Susa avait tout risqué pour un rêve qui n'était pas le sien. Ce genre d'amitié ne se trouvait qu'une fois dans une vie. Parfois même jamais.

L'air ambiant était saturé de souvenirs, et leurs visages n'étaient plus uniquement mouillés à cause de la pluie. Tané reviendrait peut-être au Cap-Hisan pour surveiller la côte, ou Susa serait peut-être autorisée à lui rendre visite, mais pour une fois dans sa vie, elle n'avait aucune certitude.

Leurs chemins étaient sur le point de se séparer, et à moins que le dragon le désire, ils ne se recroiseraient probablement jamais.

« S'il arrive quoi que ce soit – si quiconque mentionne ton nom en lien avec l'étranger –, hâte-toi de venir à Ginura, dit doucement Tané. Viens me chercher, Susa. Je te protégerai toujours. »

---

Dans une piètre imitation de salle de travail à Orisima, une lanterne crachota quand Niclays Roos porta une fiole à sa lueur. L'étiquette ternie indiquait EXTRAIT DE REIN. Il peinait à ne plus penser à Sulyard, mais l'un des moyens les plus sûrs d'y parvenir était de se lancer à corps perdu dans son grand projet.

Même s'il n'accomplissait pas grand-chose, d'important ou non. Il était en manque cruel d'ingrédients, et son matériel d'alchimie était aussi vieux que lui, mais il tenait à effectuer une dernière tentative avant de solliciter davantage de fournitures. Le gouverneur du Cap-Hisan était bien disposé à son égard, mais sa générosité était souvent mise à mal par le seigneur de guerre, qui semblait avoir vent de tout ce qui se tramait en Seiiki.

Le seigneur de guerre était un être quasi mythique. Sa famille s'était emparée du pouvoir après que la maison impériale de Noziken avait été détruite durant le Grand Chagrin. Tout ce que Niclays savait réellement de cet homme était qu'il vivait dans un château à Ginura. Chaque année, la vice-reine d'Orisima s'y rendait dans un palanquin verrouillé pour lui payer tribut, lui offrir des présents venus de Mentendon et en recevoir en retour.

Niclays était la seule personne du poste de garde à n'avoir jamais été invité à l'accompagner dans son voyage. Ses concitoyens mentendoniens étaient de simples civils, mais contrairement à eux, il était là, car il y avait été exilé. Le fait qu'aucun d'entre eux ne sache pourquoi n'arrangeait pas l'opinion qu'il se faisait de ses compatriotes.

Parfois, il voulait se dévoiler, juste pour voir leur tête. Leur apprendre que c'était lui, l'alchimiste qui avait convaincu la jeune reine d'Inys qu'il pouvait lui concocter un élixir de jouvence, la dispensant ainsi de prendre mari ou de donner vie à une héritière. Que c'était lui, le panier percé qui avait dilapidé l'argent des Berethnet pour financer des années d'hypothèses, d'expériences et de débauche.

Comme ils seraient tous horrifiés. Comme ils seraient scandalisés par son absence de vertu. Ils ignoraient aussi que, même lorsqu'il était arrivé en Inys dix ans plus tôt, véritable poudrière de douleur et de colère, il était resté fidèle, dans les confins de son cœur, aux principes de l'alchimie. La Distillation, la Cération, la Sublimation – telles étaient les seules divinités qu'il glorifierait jamais. Ils ne pouvaient pas non plus savoir que, tandis qu'il suait au-dessus du creuset, convaincu de pouvoir trouver le moyen de prolonger éternellement la prime jeunesse, il cherchait également le moyen de faire fondre le couteau du chagrin enfoui dans son flanc. Un couteau qui l'avait finalement éloigné du creuset pour le rapprocher du confort et de l'oubli permis par le vin.

Il avait échoué dans ses deux entreprises. Et pour cela, Sabran Berethnet lui avait fait payer le prix fort.

Pas en lui ôtant la vie. Léovart lui avait dit qu'il devrait être reconnaissant à Son Inimitié pour sa prétendue clémence. Non, Sabran ne lui avait pas pris sa tête – mais elle l'avait dépouillé de tout le reste. À présent, il se retrouvait piégé au bord du monde, entouré de personnes qui le détestaient.

Qu'ils chuchotent entre eux. Si cette expérience fonctionnait, tous viendraient frapper à sa porte pour réclamer sa potion. La langue pincée entre les dents, il versa l'extrait de rein dans son creuset.

Il aurait aussi bien pu s'agir de poudre à canon. En un rien de temps, le breuvage bouillonnait. Il déborda sur la table en éructant un nuage de fumée nauséabonde.

Niclays observa l'intérieur du récipient avec désespoir. Il ne subsistait qu'un résidu goudronneux. Avec un soupir, il essuya la suie qui noircissait ses lunettes. Sa création évoquait davantage des selles nocturnes qu'un élixir de vie.

L'extrait de rein n'était pas la solution. D'un autre côté, cette poudre n'était peut-être pas du tout de l'extrait de rein. Panaya l'avait achetée à un marchand pour son compte, et les marchands n'étaient pas réputés pour leur honnêteté.

*Que le Sans-Nom emporte tout cela.* Il aurait depuis longtemps laissé tomber cet élixir s'il avait eu les moyens d'échapper à cette île en se payant la traversée vers l'Ouest.

Naturellement, il n'avait aucunement l'intention de l'offrir à Sabran Berethnet. Qu'elle aille se faire pendre. Mais s'il faisait savoir à quelque souverain qu'il possédait une telle recette, l'on veillerait à ce qu'il soit rapatrié à Mentendon pour y couler une retraite dans le luxe et l'opulence. Il s'assurerait alors que Sabran sache de quoi il était capable, et quand elle viendrait le chercher, l'implorant de lui concéder une goutte d'éternité, il ne connaîtrait pas de plaisir plus délicat que celui de la lui refuser.

Il était toutefois encore loin de ce jour de gloire. Il lui fallait ces produits coûteux que les anciens souverains lacustrins avaient convoités pour étendre leur durée de vie, comme l'or, l'orpiment et des plantes rares. Même si la plupart de ces dirigeants s'étaient empoisonnés en essayant d'acquérir la vie éternelle, il subsistait une chance que leurs recettes pour l'élixir fassent naître en lui l'étincelle de l'inspiration.

Le temps était à nouveau venu d'écrire à Léovart pour lui demander de flatter le seigneur de guerre d'une missive bien tournée. Seul un prince pourrait le convaincre d'offrir son or à la fonte.

Niclays finit sa tasse de thé froid en regrettant qu'il ne soit pas plus fort. La vice-reine d'Orisima lui avait interdit l'accès à la taverne et le

limitait à deux coupes de vin par semaine. Ses mains avaient tremblé pendant des mois.

Elles tremblaient à présent, mais pas à cause du manque. Il n'y avait toujours aucune nouvelle de Triam Sulyard.

Les cloches retentirent de nouveau bruyamment en ville. Les gardes de la mer devaient être en chemin pour la capitale. Les autres apprentis mettaient cependant le cap vers l'île Plume, en pleine mer de Dansoleil, où étaient archivées toutes les connaissances relatives aux dragons. Niclays avait écrit à plusieurs reprises au gouverneur du Cap-Hisan, sollicitant la permission d'y voyager, mais il avait essuyé autant de rebuffades. L'île Plume n'était pas autorisée aux étrangers.

Les dragons pouvaient cependant receler la clef de sa quête. Ils pouvaient vivre des milliers d'années. Quelque chose dans leur corps devait leur permettre de se renouveler sans cesse.

Ils n'étaient plus comme antan. Selon la légende orientale, les dragons avaient possédé des facultés mystiques, comme la métamorphose ou la façon des rêves. La dernière fois qu'ils avaient exhibé ces pouvoirs, c'était durant les années qui avaient suivi la fin du Grand Chagrin. Ce soir-là, une comète avait traversé le ciel, et si les wyrms du monde étaient tombés dans un sommeil de pierre, les dragons de l'Est s'étaient retrouvés plus puissants que depuis des siècles.

À présent, leurs pouvoirs avaient décliné de nouveau. Et pourtant, ils vivaient encore. L'élixir incarné.

Même si cette théorie n'aiderait guère Niclays. Au contraire, cette prise de conscience avait précipité ses recherches dans une impasse. Les insulaires considéraient leurs dragons comme sacrés. En conséquence, toute forme de commerce impliquant la moindre substance issue de leur corps était passible d'une mort particulièrement lente et atroce. Seuls les pirates s'y risquaient encore.

Les dents serrées, en proie à la migraine, Niclays sortit de son atelier en clopinant. Quand il posa le pied sur les nattes, il hoqueta de stupeur.

Triam Sulyard était assis près de la cheminée. Il était trempé jusqu'à l'os.

« Par la braguette du Saint... » Niclays le dévisagea. « Sulyard ! »

Le garçon paraissait blessé. « Vous ne devriez pas invoquer en vain l'intimité du Saint.

— Tenez votre langue », aboya Niclays, le cœur battant. « Ma parole, vous êtes un affreux veinard. Si vous avez trouvé le moyen de quitter cet endroit, dites-le-moi maintenant.

— J'ai essayé de partir, confirma Sulyard. J'ai réussi à échapper aux gardes et à m'éclipser hors de la maison, mais il y en avait d'autres près du portail. Alors j'ai plongé dans l'eau et je me suis caché sous le pont en attendant que le chevalier de l'Est s'en aille.

— Le capitaine n'est pas un chevalier, pauvre idiot. » Niclays laissa échapper un grognement agacé. « Par le Saint, pourquoi a-t-il fallu que vous reveniez ? Qu'ai-je donc fait pour que vous ne cessiez de venir menacer ce qu'il me reste d'existence ? » Il s'interrompit. « Non, ne répondez pas. »

Sulyard demeura silencieux. Niclays lui passa devant en furie et entreprit d'allumer un feu.

« Docteur Roos, reprit Sulyard après une hésitation. Pourquoi Orisima est-il si bien surveillé ?

— Parce que les étrangers ne peuvent pas poser le pied en Seiiki sous peine de mort. Et les Seiikinois, pour leur part, n'ont pas le droit de partir. » Niclays suspendit la bouilloire au-dessus de l'âtre. « Ils nous autorisent à rester pour pouvoir commercer avec nous et absorber quelques bribes du savoir mentendonien, et pour que nous puissions donner au seigneur de guerre un vague aperçu de l'autre côté de l'Abyssé, mais nous

ne pouvons pas quitter Orisima ni faire preuve d'hérésie envers les Seiikinois.

— D'hérésie comme les Six Vertus ?

— Exactement. Ils soupçonnent en outre, de façon très compréhensible, tous les étrangers d'être porteurs de la peste draconique – le mal rouge, comme ils l'appellent. Si vous vous étiez donné la peine d'effectuer quelques recherches avant de venir ici...

— Mais ils nous écouteront sans doute si nous sollicitons leur aide, l'interrompit Sulyard avec conviction. À vrai dire, pendant que je me cachais, j'ai eu l'idée de me laisser découvrir, afin qu'ils m'emmènent à la capitale. » Il ne sembla pas remarquer le regard consterné que lui retourna Niclays. « Je dois impérativement m'entretenir avec le seigneur de guerre, docteur Roos. Si vous vouliez bien écouter ce que je suis venu...

— Comme je vous l'ai déjà dit, rétorqua Niclays d'un ton cinglant, votre mission ne m'intéresse en rien, Maître Sulyard.

— Mais le règne de la Vertu est en péril. Le *monde* tout entier est en péril, insista Sulyard. La reine Sabran a besoin de notre aide.

— Elle est en grand danger, c'est bien ça ? » Il essaya de ne pas laisser transparaître son espoir. « En danger de mort ?

— Oui, docteur Roos. Et je sais comment la sauver.

— La femme la plus riche de l'Ouest, vénérée par trois nations, a besoin qu'un écuyer vienne la sauver. Fascinant. » Niclays poussa un soupir. « Très bien, Sulyard. Je vais vous faire ce plaisir. Expliquez-moi comment vous comptez sauver la reine Sabran de ce fameux péril.

— En intercédant auprès de l'Est. » Sulyard avait l'air déterminé. « Le seigneur de guerre de la Seiiki doit envoyer ses dragons au secours de Sa Majesté. Je compte le convaincre de le faire. Il doit aider la Vertu à éliminer les créatures draconiques avant leur plein essor. Avant que...

— Attendez, l'interrompit Niclays. Voulez-vous dire que vous souhaitez... une *alliance* entre l'Inys et la Seiiki ?

— Pas seulement entre l’Inys et la Seiiki, docteur Roos. Entre la Vertu et l’Est. »

Niclays prit le temps de digérer ces paroles. Le coin de sa bouche tressaillit. Et comme Sulyard paraissait toujours grave comme un sanctuaire, Niclays rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

« Oh, c’est magnifique. Splendide. » Le garçon le dévisagea. « Oh, Sulyard. J’ai rarement l’occasion de m’amuser par ici. Merci.

— Ce n’est pas une blague, docteur Roos, s’indigna Triam.

— Oh, mais bien sûr que si, mon garçon. Vous pensez à vous seul pouvoir renverser le Grand Édit, une loi en vigueur depuis cinq *siècles*, et ce en demandant gentiment ? Que vous êtes naïf. » Niclays pouffa à nouveau. « Et je présume que cette brillante idée ne vous est pas venue toute seule ? »

Sulyard se rembrunit. « Je sais que vous vous moquez de moi, messire, mais vous ne devez pas vous gausser de ma dame. Je donnerais mille fois ma vie pour elle dont je ne peux dire le nom. Une personne qui est le phare de mon existence, le souffle dans mon sein, le soleil de...

— Oui, c’est bon, cela suffit. N’a-t-elle pas souhaité vous accompagner en Seiiki ?

— Nous avions prévu de venir ensemble, mais lorsque je suis allé rendre visite à ma mère, à Perchette, durant l’hiver, j’ai croisé par hasard une navigatrice. Elle m’a offert une place à bord de son navire pour la Seiiki. » Ses épaules se voûtèrent. « J’ai envoyé un message à mon amour de la cour... je prie pour qu’elle comprenne ma décision. Pour qu’elle me pardonne. »

Il y avait longtemps que Niclays n’avait plus eu l’occasion de goûter à quelque ragot de la cour. Qu’il ait hâte d’en entendre en disait long sur son ennui. Il remplit deux tasses d’une infusion de saule et s’assit sur les nattes, étendant devant lui sa jambe douloureuse. « J’en déduis que cette dame est votre promise.



— Ma compagne. » Un sourire étira ses lèvres craquelées. « Nous avons déjà formulé nos vœux.

— Et je présume que Sabran a donné sa bénédiction à cette union ? »

Sulyard rougit. « Nous... n'avons pas demandé l'accord de Sa Majesté. Nul n'est informé. »

Il était plus courageux qu'il en avait l'air. Sabran châtiait sévèrement ceux qui se mariaient en secret. C'était en cela qu'elle différait de feu la reine mère, toujours avide d'une bonne histoire d'amour.

« Votre dame doit être de bien basse extraction, pour que *vous* ayez dû l'épouser en secret, songea Niclays.

— Non ! Ma dame a le sang bleu. Elle est aussi douce que le plus riche des miels, aussi magnifique qu'un soleil d'aut...

— Par le Saint, assez ! Vous me donnez mal à la tête. » C'était à se demander comment Sabran avait pu le garder auprès d'elle sans lui faire arracher la langue. « Quel âge avez-vous exactement, Sulyard ?

— Dix-huit ans.

— Un homme adulte, donc. En tout cas suffisamment âgé pour comprendre que tous les rêves ne doivent pas être assouvis, surtout ceux engendrés sur le lit de plume de l'amour. Si le capitaine vous avait découvert, il vous aurait mené droit au gouverneur du Cap-Hisan. Pas au seigneur de guerre. » Niclays sirota son infusion. « Laissez-moi vous faire plaisir à nouveau, Sulyard. Si vous savez que Sabran court un grand danger – un danger tel qu'elle aurait besoin de l'aide de la Seiiki, ce dont je doute –, pourquoi ne pas le lui avoir dit ? »

Sulyard hésita.

« Sa Majesté se méfie de l'Orient, à son propre détriment, finit-il par répliquer. Mais eux seuls peuvent nous aider. Même lorsqu'elle aura conscience du danger qui la menace, ce qui n'est pas pour tout de suite, sa fierté l'empêchera de solliciter l'aide des Estriens. Si je parvenais

seulement à m'entretenir avec le seigneur de guerre en son nom, Truyde affirme qu'elle pourrait accomplir le...

— Truyde. » La tasse trembla entre ses mains. « Truyde, chuchota-t-il encore. Pas... pas Truyde utt Zeedeur, fille de Lord Oscarde ? »

Sulyard était tétanisé.

« Docteur Roos, finit-il par reprendre dans un bégaiement douloureux, cela doit rester secret. »

Niclays ne put s'empêcher d'éclater de rire de nouveau. Mais cette fois, avec une pointe d'hystérie.

« Ça, par exemple, s'esclaffa-t-il, vous êtes vraiment un sacré numéro, Maître Sulyard ! D'abord, vous épousez la marquise de Zeedeur sans autorisation, ce qui pourrait ruiner sa réputation. Puis vous l'abandonnez. Et enfin, vous glissez son nom à un homme qui connaît parfaitement son grand-père. » Il se tamponna les yeux de la manche. Sulyard semblait sur le point de défaillir. « Ah, comme vous méritez son amour. Qu'allez-vous m'annoncer ensuite ? Que vous l'avez laissée enceinte ?

— Non, non... » Sulyard s'approcha de lui. « Je vous en conjure, docteur Roos, ne faites part à personne de nos péchés. Je ne mérite clairement pas son amour, pourtant... je l'aime de tout mon cœur. Et j'ai l'âme en peine. »

Niclays le repoussa d'un coup de pied, dégoûté. Lui avait l'âme en peine d'apprendre que Truyde avait choisi de s'unir à ce blanc-bec d'Inyssien.

« Je ne la trahirai pas, rassurez-vous », ricana-t-il. Sulyard se mit à sangloter de plus belle. « Elle est l'héritière du duché de Zeedeur, le sang des Vatten. Prions pour qu'un jour elle choisisse d'épouser un homme avec un peu de cran. » Il retourna s'asseoir. « Et puis, même si je voulais écrire au prince Léovart pour l'informer que Lady Truyde s'était secrètement mariée en deçà de sa condition, il faudrait des semaines pour que ma

missive franchisse l’Abyse. Elle aura alors oublié jusqu’à votre existence. »

Sulyard renifla et parvint à déclarer : « Le prince Léovart est mort. »

Le Grand Prince de Mentendon. La seule personne qui ait un jour essayé de venir en aide à Niclays, depuis qu’il était à Orisima.

« Cela expliquerait qu’il ne réponde plus à mes lettres. » Niclays porta sa tasse à ses lèvres. « Quand ?

— Il y a moins d’un an, docteur Roos. Une vouivre a réduit en cendres son pavillon de chasse. »

Niclays éprouva un pincement au cœur en apprenant la disparition de Léovart. La vice-reine d’Orisima en avait sans doute été informée, mais avait choisi de ne rien lui révéler.

« Je vois, commenta-t-il. Et qui règne sur Mentendon, à présent ?

— Le prince Aubrecht. »

Aubrecht. Niclays se souvenait d’un jeune homme réservé qui ne s’intéressait à rien d’autre que ses livres de prières. Même s’il était déjà adulte lorsque la fièvre avait emporté son oncle, Edvart, il avait été décidé que Léovart – le propre oncle d’Edvart – régnerait le premier, afin de montrer la voie à cet Aubrecht au cœur tendre. Et naturellement, dès que Léovart était monté sur le trône, il avait trouvé de bonnes raisons pour ne plus le quitter.

À présent, Aubrecht avait récupéré sa place légitime. Il lui faudrait s’armer d’une volonté de fer s’il entendait contrôler Mentendon.

Niclays s’arracha à ses pensées nostalgiques, de crainte de s’y laisser entraîner pour de bon. Sulyard le contemplait encore, la figure marbrée de taches roses.

« Sulyard, déclara Niclays, rentrez chez vous. Lorsque le vaisseau mentendonien arrivera, embarquez clandestinement. Allez retrouver Tryude et fuyez au lagon Lacté ou... qui sait où se rendent les amoureux

de nos jours ? » Lorsque Sulyard ouvrit la bouche pour répondre, il reprit :  
« Croyez-moi. Vous ne trouverez rien d'autre que la mort, ici.

— Mais ma besogne...

— Nous ne pouvons pas tous achever nos grands projets. »

Sulyard se tut. Niclays retira ses lunettes et les nettoya sur sa manche.

« Je n'ai aucune affection pour votre reine. En réalité, je la déteste catégoriquement, assena-t-il pour le plaisir de voir tressaillir son compagnon, mais je ne pense pas que Sabran souhaiterait qu'un écuyer de dix-huit ans meure pour elle. » Il ne put empêcher sa voix de chevroter.  
« Je veux que vous partiez, Triam. Et je veux que vous disiez pour moi à Tryde d'arrêter de se mêler d'affaires qui pourraient la conduire à sa perte. »

Sulyard baissa les yeux.

« Pardonnez-moi, docteur Roos, mais c'est impossible. Je dois rester. »

Niclays le dévisagea avec lassitude. « Pour accomplir quoi ?

— Je trouverai le moyen de m'entretenir avec le seigneur de guerre... mais je ne vous impliquerai pas davantage dans cette entreprise.

— Le fait que vous vous trouviez chez moi m'implique suffisamment pour me coûter la tête. »

Même si Sulyard resta coi, il serrait les dents d'un air déterminé. Niclays fit la moue.

« Vous semblez pieux, Maître Sulyard. Je vous suggère de prier. Priez pour que les sentinelles ne s'approchent plus de ma maison avant la cargaison mentendonienne, afin que vous ayez le temps de recouvrer vos esprits. Si nous survivons aux quelques prochains jours, il se pourrait bien que je me remette moi-même à croire. »



## Ouest

---

Lorsqu'elle évitait le pavillon des banquets, ce qui lui arrivait souvent, la reine d'Inys soupaît dans son antichambre. Ce soir-là, Ead et Linora avaient été invitées à casser la croûte avec elle, un honneur ordinairement réservé aux trois femmes qui avaient l'habitude de partager sa couche.

Margret souffrait de l'une de ses migraines. Des *brise-crâne*, ainsi qu'elle les surnommait. La plupart du temps, cela ne la détournait pas de ses obligations, mais elle devait être malade d'inquiétude pour Loth.

En dépit de la chaleur estivale, un feu crépitait dans l'âtre. Jusqu'à présent, nul ne s'était adressé à Ead.

Parfois, elle avait l'impression que les autres pouvaient sentir ses secrets. Comme si elles percevaient qu'elle n'était pas venue à la cour pour devenir dame d'honneur.

Comme si elles savaient pour le Prieuré.

« Que penses-tu de ses yeux, Ros ? »

Sabran contemplait la miniature entre ses mains. Les femmes se l'étaient déjà fait passer pour l'étudier sous tous les angles. À présent, Roslain Crest la reprit en main pour l'analyser à nouveau.

La principale gente dame de l'antichambre, héritière présomptive du duché de la Justice, était née six jours à peine avant Sabran. Son épaisse chevelure était noire comme la mélasse, ses yeux d'un bleu de smalt très pâle. Toujours habillée à la dernière mode, elle avait passé presque toute sa vie en compagnie de la reine. Sa mère avait en son temps été principale gente dame de la reine Rosarian.

« Ils sont agréables, Votre Majesté, conclut Roslain. Gentils.

— Je les trouve un soupçon trop rapprochés, commenta Sabran. Ils me font penser à un loir. »

Linora partit de son petit rire sot et délicat.

« Mieux vaut une souris qu'un animal plus bruyant, dit Roslain à la reine. Il a intérêt à se souvenir de son rang s'il vous épouse. Ce n'est pas lui qui descend du Saint. »

Sabran lui tapota la main. « Comment fais-tu pour être toujours si sage ?

— Je vous écoute, Majesté.

— Mais pas ta grand-mère, en l'occurrence. » Sabran releva le front vers elle. « Lady Igrain pense que Mentendon pompera les ressources de l'Inys. Et que les Lievelyn ne devraient pas commercer avec la Seiiki. Elle m'a prévenue qu'elle en parlerait à la prochaine réunion du conseil des Vertus.

— Dame ma grand-mère s'inquiète pour vous. Cela la rend trop prudente. » Roslain s'assit près d'elle. « Je sais qu'elle préfère le chef d'Askrdal. Il est à la fois riche et dévot. Un candidat plus sûr. Je comprends également ses réserves par rapport à Lievelyn.

— Mais... ? »

Roslain se fendit d'un sourire timide. « Je crois qu'il est dans notre intérêt de laisser sa chance à ce nouveau Prince rouge.

— Je suis d'accord. » Katrien était étendue sur une banquette, à feuilleter un ouvrage de poésie. « Le conseil des Vertus est là pour vous

mettre en garde, mais vos dames doivent vous enhardir pour ce genre d'affaires. »

Assise à côté d'Ead, Linora buvait la conversation dans un silence vorace.

« Mademoiselle Duryan, déclara subitement Sabran, quelle est votre opinion au sujet du prince Aubrecht ? »

Tous les regards se portèrent sur Ead. Lentement, celle-ci posa son couteau. « Vous voudriez connaître *mon* opinion, Majesté ?

— À moins qu'il y ait une autre mademoiselle Duryan dans cette pièce ? »

Personne ne rit. La salle était silencieuse quand Roslain lui déposa la miniature dans les mains.

Ead observa le Prince rouge. Pommettes hautes. Cheveux cuivrés et lissés. Sourcils affirmés dominant des yeux sombres, qui contrastaient de façon marquante avec la pâleur de son teint. L'expression de sa bouche était plutôt sévère, mais, dans l'ensemble, son visage était beau.

Néanmoins, les miniatures mentaient souvent. L'artiste l'avait sans doute mis en valeur.

« Il est relativement avenant, commenta-t-elle.

— Ce n'est pas très glorieux. » Sabran plongea les lèvres dans sa coupe. « Vous êtes plus difficile que mes autres dames, Mademoiselle Duryan. Les hommes des Ersyr seraient-ils plus séduisants que le prince ?

— Ils sont différents, Votre Majesté. » Ead marqua une pause avant d'ajouter : « Ils ressemblent moins à des loirs. »

La reine la dévisagea, sans expression. Pendant un instant, Ead se demanda si elle était allée trop loin. Le regard dévasté de Katryen ne fit qu'alimenter ses doutes.

« Vous avez la langue aussi déliée que les pieds légers. » La reine d'Inys se rencogna dans son fauteuil. « Nous n'avons pas parlé souvent



depuis votre arrivée à la cour. Beaucoup de temps s'est écoulé – six ans, je crois.

— Huit, Majesté. »

Roslain lui décocha un regard menaçant. On ne contredisait pas la descendante du Saint.

« Bien sûr. Huit, se contenta de répondre Sabran. Dites-moi, arrive-t-il à l'ambassadeur uq-Ispad de vous écrire ?

— Pas souvent, ma reine. Son Excellence est occupée par d'autres affaires.

— Quelle hérésie. »

Ead baissa les yeux. « L'ambassadeur est un fervent adepte du Chantaube, Majesté.

— Mais ce n'est naturellement plus votre cas », insista Sabran. Et Ead inclina la tête. « Lady Arbella m'a dit que vous priez souvent au sanctuaire. »

Qu'Arbella Valon parvienne à livrer des informations à la reine était un mystère, puisqu'elle semblait ne jamais parler.

« Les Six Vertus sont une foi magnifique, Majesté, se défendit Ead. Et comment ne pas y croire, alors que la véritable descendante du Saint se trouve parmi nous ? »

Il s'agissait bien entendu d'un mensonge. Sa foi véritable – sa foi en la Mère – brûlait aussi ardemment que jamais.

« L'on doit conter les légendes de mes ancêtres, dans les Ersyr, répondit Sabran. Surtout de la Damosielle.

— Oui, ma dame. Elle est considérée dans le Sud comme la femme la plus sage et la plus altruiste de son époque. »

Cléolind Onjenyu était également perçue là-bas comme la plus grande guerrière de son temps, mais les Inyssiens refusaient d'y croire. Ils étaient convaincus qu'elle avait dû être secourue.

Pour Ead, Cléolind n'était pas la Damosielle.

C'était la Mère.

« Lady Oliva m'a rapporté que Mademoiselle Duryan était une conteuse née », intervint Roslain, en la gratifiant d'un air glacial. « Ne voudriez-vous pas nous narrer l'histoire du Saint et de la Damoiselle ainsi qu'on vous l'a enseignée dans le Sud, mademoiselle ? »

Ead perçut le piège. Les Inyssiens n'aimaient généralement pas entendre d'autre point de vue que le leur, surtout au sujet de leur récit le plus sacré. Roslain voulait la pousser à faire un faux pas.

« Ma dame, répondit Ead, je ne pourrais la dire mieux que le Sanctarien. De toute manière, nous l'entendrons dem...

— Nous l'entendrons maintenant, trancha Sabran. En ces temps où les wyrms s'éveillent, cela réconfortera mes dames. »

Le feu crépita. En observant Sabran, Ead perçut une étrange tension, comme si un fil les unissait. Finalement, elle se leva pour aller s'installer près de l'âtre. La place de la conteuse.

« Comme vous le souhaiterez. » Elle lissa ses jupons. « Par où dois-je commencer ?

— Par la naissance du Sans-Nom, décida Sabran. Lorsque le grand démon est sorti du mont Effroi. »

Katryen prit la reine par la main. Ead inspira longuement pour apaiser son trouble. Si elle racontait la véritable histoire, elle serait sans conteste condamnée au bûcher.

Elle allait devoir réciter celle qu'elle entendait quotidiennement au sanctuaire. La version massacrée.

Une demi-légende.

« Il existe une matrice de feu qui brûle sous ce monde, commença-t-elle. Il y a plus d'un millénaire, le magma à l'intérieur s'aggloméra subitement, formant une bête d'une ampleur indicible – à l'instar d'une épée façonnée dans une forge. Elle se nourrissait du feu de la matrice, dont

elle avait une soif inextinguible. Elle en but jusqu'à ce que son cœur entre en fusion. »

Katryen frissonna.

« Bientôt, cette créature, ce wyrm, devint trop grosse pour la Matrice. Il lui tardait d'utiliser ces ailes dont on l'avait dotée. Ayant réussi à se frayer un chemin jusqu'à la surface, elle brisa la cime d'une montagne de Mentendon, le mont Effroi, entraînant dans son sillage un flot de feu fondu. Des éclairs rouges illuminèrent le sommet. Les ténèbres tombèrent sur la ville de Gulthaga, dont tous les habitants moururent étouffés par la fumée pernicieuse.

» Ce wyrm avait le désir de conquérir tout ce qu'il voyait. Il vola vers le sud jusqu'au Lasia, où la maison Onjenyu régnait sur un puissant royaume, et s'installa près de leur siège de Yikala. » Ead but une gorgée de bière pour s'humidifier la gorge. « La bête sans nom était porteuse d'un mal terrible – un mal qu'aucun humain n'avait encore jamais rencontré. Le sang de ceux qui en souffraient se mettait à brûler, ce qui les rendait fous. Pour tenir le wyrm à l'écart, la population de Yikala lui envoya des moutons et des bœufs, mais le Sans-Nom n'était jamais rassasié. Il convoitait une chair plus tendre – la chair humaine. Ainsi, quotidiennement, les habitants tiraient au sort, et l'un d'eux était sacrifié. »

La pièce était plongée dans le silence.

« Le Lasia était alors gouverné par Sélinu, Souverain Suprême de la maison Onjenyu. Un jour, sa fille, la princesse Cléolind, fut désignée pour le sacrifice. » Ead prononça son nom doucement, avec révérence. « Bien que son père offrît à ses sujets or et bijoux, les implorant de choisir quelqu'un d'autre, ils ne cédèrent pas. Et Cléolind s'en alla avec dignité, car elle savait que c'était ce qui était juste.

» Ce matin-là, un chevalier venu des îles Inysca chevauchait vers Yikala. À cette époque, les îles étaient déchirées par la guerre et la

superstition, de trop nombreux rois voulant régner sur des roitelets, et le peuple tremblait dans l'ombre d'une sorcière. Toutefois, de nombreux hommes bons demeuraient là, dévoués aux Vertus de la Chevalerie. Ce chevalier, poursuivit Ead, se nommait sire Galian Berethnet. »

*L'Imposteur.*

Voilà comment on le surnommait dans de nombreuses parties du Lasia, même si Sabran l'ignorait.

« Sire Galian avait eu vent de la terreur qui planait désormais sur le Lasia, et il souhaitait proposer ses services à Sélinu. Il portait une épée d'une extraordinaire beauté : elle s'appelait Ascalon. En arrivant près de Yikala, il vit une damoiselle pleurer dans l'ombre des arbres et lui demanda ce qui l'effrayait à ce point. *Bon chevalier*, répondit Cléolind, *vous avez le cœur pur, mais pour votre bien, laissez-moi à mes prières, car un wyrm va venir réclamer ma vie.* »

Parler de la Mère ainsi, comme d'une pauvre orpheline misérable, lui donnait la nausée.

« Le chevalier, poursuivit-elle, en fut ému aux larmes. *Ma douce dame*, dit-il, *je préférerais m'enfoncer mon épée dans le cœur à voir votre sang inonder cette terre. Si votre peuple accepte de dédier son âme aux Vertus de la Chevalerie, et si vous acceptez de m'offrir votre main, je chasserai cette créature féroce de ces terres.* Telle fut sa promesse. »

Ead marqua une pause pour reprendre son souffle. Et soudain, un goût inattendu pénétra dans sa bouche.

Le goût de la vérité.

« Cléolind demanda au chevalier de partir, insultée par les conditions qu'il posait, se surprit-elle à déclarer. Mais sire Galian ne se laissa pas décourager. Déterminé à s'approprier toute la gloire, il...

— Non, l'interrompit Sabran. Cléolind a accepté la proposition avec reconnaissance.

— Je vous livre la version que l'on m'a enseignée dans le Sud. » Ead haussa les sourcils, même si son cœur battait à tout rompre. « Lady Roslain m'a demandé de...

— Et à présent, votre reine vous ordonne le contraire. Racontez la suite comme le fait le Sanctarien.

— Oui, Majesté. »

Sabran lui fit signe de poursuivre.

« Alors que sire Galian livrait bataille contre le Sans-Nom, reprit Ead, il fut grièvement blessé. Néanmoins, avec un courage surhumain, il trouva la force de pourfendre le monstre. Le Sans-Nom s'éloigna en rampant, affaibli et perdant beaucoup de sang. Il parvint à replonger dans la Matrice de Feu, où il demeure encore ce jour. »

Elle avait trop conscience du regard scrutateur de Sabran.

« Sire Galian regagna les îles Inysca en compagnie de la princesse, constituant en chemin une Sainte Escorte de chevaliers. Puis il fut couronné roi d'Inys – un nouveau nom pour une nouvelle ère –, et son premier décret fut d'imposer les Vertus de la Chevalerie comme seule et véritable religion. Il fit bâtir la cité d'Ascalon, à laquelle il donna le nom de l'épée qui avait blessé le Sans-Nom, et ce fut là que la reine Cléolind et lui se marièrent dans la liesse. En moins d'un an, la reine enfanta une fille. Et le roi Galian, le Saint, jura à son peuple que tant que sa lignée régnerait sur Inys, le Sans-Nom ne reviendrait jamais. »

Une belle histoire, que les Inyssiens se racontaient sans arrêt. Mais une histoire incomplète.

Les Inyssiens ignoraient notamment que c'était Cléolind, et non Galian, qui avait banni le Sans-Nom.

Et ils ne savaient rien de l'Oranger.

« Cinq cents ans plus tard, reprit Ead d'une voix plus douce, la faille du mont Effroi s'ouvrit de nouveau, et d'autres wyrms en sortirent. Il y eut d'abord les cinq hauts-ouestriens, les plus grandes et les plus cruelles des

créatures draconiques, menées par Feúdel, le plus dévoué au Sans-Nom. Leurs serviteurs les vouivres les suivirent bientôt, chacune embrasée par le feu de l'un des hauts-ouestriens. Ces vouivres construisirent leur nid dans les montagnes et les grottes, et elles s'unirent à des oiseaux pour donner naissance au coquatrix, à des serpents pour engendrer le basilic et l'amphiptère, à des bœufs pour accoucher de l'ophitaure, et à des loups pour créer les jaculus. Et de toutes ces unions naquit l'armée draconique.

» Feúdel aspirait à accomplir ce que le Sans-Nom n'avait pas réussi à faire : conquérir l'humanité. Pendant plus d'une année, il fit s'abattre la puissance de son armée sur le monde. De nombreux grands royaumes s'écroulèrent durant cette période que nous appelons le Chagrin des Siècles. Pourtant, l'Inys, dirigée par Glorian III, était encore debout quand une comète survola le monde, replongeant les wyrms dans leur sommeil séculaire, mettant un terme à la terreur et au bain de sang. Et à ce jour, le Sans-Nom demeure dans son tombeau sous le monde, enchaîné par le sang sacré des Berethnet. »

Un silence.

Ead croisa les mains dans son giron et regarda Sabran droit dans les yeux. Le visage glacial de la souveraine était indéchiffrable.

« Lady Oliva avait raison, finit par déclarer la reine. Vous avez effectivement la langue d'une conteuse – mais je crains que vous ayez entendu trop de racontars et pas assez de vérités. Je vous invite à bien écouter au sanctuaire. » Elle déposa sa coupe. « Je suis fatiguée. Bonne nuit, mesdames. »

Ead se leva, imitée par Linora. Elles firent la révérence et prirent congé.

« Sa Majesté était contrariée, lâcha Linora avec humeur lorsqu'elles se furent suffisamment éloignées. Tu avais tellement bien commencé. Pourquoi as-tu fini par dire que la Damaoiselle avait éconduit le Saint ? Aucun sanctarien n'a jamais dit ça. Quelle idée !

— Si Sa Majesté était mécontente, j'en suis navrée.

— Maintenant, elle risque de ne plus jamais nous inviter à souper avec elle. » Linora était fâchée. « Tu aurais pu au moins lui présenter tes excuses. Tu devrais peut-être aller prier plus souvent la Chevaleresse de la Courtoisie. »

Par bonheur, Linora refusa de parler encore après tous ces reproches. Elles se séparèrent quand Ead atteignit sa chambre.

Elle alluma quelques cierges à l'intérieur. La pièce était exiguë, mais elle était à elle.

Elle délaça ses manches et retira la pièce d'estomac de sa robe. Quand elle en fut libérée, elle se dépouilla aussi de son jupon et de son vertugadin, avant d'ôter finalement son corset.

La nuit était encore jeune. Ead s'installa à son bureau. Elle avait rangé dans un tiroir le livre emprunté à Truyde utt Zeedeur. Elle était incapable de décrypter les langues orientales, mais l'ouvrage portait la marque d'un imprimeur mentendonien. Il avait dû être publié avant le Chagrin des Siècles, à l'époque où les textes estriens étaient encore autorisés sous le règne de la Vertu. Truyde était donc une hérétique en devenir, fascinée par ces terres où les wyrms jouissaient de l'idolâtrie humaine.

À la fin du volume, sur une page de garde, se trouvait un nom écrit à l'encre fraîche dans une écriture déliée.

*Niclays.*

Ead y réfléchit en tressant ses cheveux. C'était un nom courant à Mentendon, mais il y avait eu un Niclays Roos à son arrivée à la cour. Il s'était distingué en anatomie à l'université de Brygstad, et l'on disait qu'il pratiquait l'alchimie. Elle se rappelait quelqu'un de bedonnant et d'enjoué, assez affable pour la saluer alors que tant d'autres l'ignoraient complètement. Des ennuis avaient précipité son départ d'Inys, mais la nature de l'incident demeurait un secret bien protégé.

Dans le silence de la nuit, elle écouta son corps. La dernière fois, le coupe-jarret avait failli atteindre la grande chambre avant elle. Elle n'avait pas ressenti la vibration de ses protections avant qu'il soit presque trop tard.

Son siden était faible. Les protections qu'elle avait conçues avec avaient maintenu Sabran en sécurité pendant des années, mais le pouvoir se mourait finalement, telle une chandelle en bout de mèche. Le siden, le don de l'oranger – une magie de feu, de bois et de terre. Les Inyssiens, dans leur grande stupidité, appelleraient cela de la *sorcellerie*. Leur conception de la magie était née de leur peur de ce qu'ils ne comprenaient pas.

C'était Margret qui lui avait un jour expliqué pourquoi les Inyssiens redoutaient tant la magie. Il y avait dans ces îles une ancienne légende, encore racontée aux enfants du nord, celle d'un personnage surnommé la Dame des Bois. Son véritable nom était oublié depuis longtemps, mais la crainte de ses enchantements et de sa grande malice était profondément ancrée dans les croyances inyssiennes et s'était perpétuée au fil des générations. Même Margret, pondérée en toute chose ou presque, rechignait à l'évoquer.

Ead leva la main. Elle rassembla son pouvoir, et une lumière dorée crachota au bout de ses doigts. Au Lasia, lorsqu'elle s'était trouvée près de l'oranger, le siden avait flamboyé tel du verre fondu dans ses veines.

Puis la Prieure l'avait envoyée ici pour protéger Sabran. Si des années d'éloignement éteignaient son pouvoir pour de bon, la reine demeurerait à jamais vulnérable. Dormir à son côté serait le seul moyen de la défendre, et seules les dames de la chambre en avaient l'autorisation. Ead était loin de devenir une favorite.

Elle avait perdu la mesure au souper, en racontant cette histoire. Elle avait appris à jouer un jeu au fil des années, à répéter les faussetés des Inyssiens et à réciter leurs prières, mais respecter cette histoire massacrée



avait été une torture. Et même si son instant de rébellion pouvait mettre en péril ses chances de gravir les échelons au sein de la cour, elle ne le regrettait pas complètement. Le livre et les lettres sous le bras, Ead grimpa sur le dossier de sa chaise et appuya sur le plafond tressé, décalant de côté un panneau flottant. Elle glissa ses trésors dans l'alcôve, où était également dissimulé son arc droit. Quand elle était demoiselle d'honneur, elle l'enfouissait sur le domaine des palais que la cour occupait, mais elle était certaine que même le Faucon-de-Nuit ne le débusquerait pas ici.

Lorsqu'elle fut prête à se mettre au lit, elle s'attabla une fois de plus pour écrire un message à Chassar. En langage codé, elle lui expliqua que Sabran avait essuyé une nouvelle attaque et qu'elle l'avait arrêtée.

Chassar avait promis de répondre à ses lettres, mais il ne l'avait jamais fait. Pas depuis huit ans qu'elle se trouvait ici.

Elle plia sa missive. Le maître des postes la lirait pour le compte du Faucon-de-Nuit, mais il n'y découvrirait rien d'autre que des amabilités. Chassar, lui, saurait la vérité.

On frappa à sa porte.

« Mademoiselle Duryan ? »

Ead enfila sa robe de chambre et ôta le loquet. Dans le couloir, une femme portait un insigne en forme de livre ailé, prouvant son appartenance au service de Seyton Combe.

« Oui ? »

— Mademoiselle Duryan, bonsoir. On m'a chargée de vous informer que le secrétaire principal souhaitait vous voir à neuf heures trente demain. Je vous escorterai à la tour alabastrine.

— Moi toute seule ?

— Lady Katryen et Lady Margret ont toutes deux été interrogées dans la journée. »

Ead serra plus fort la poignée de sa porte. « Il s'agit donc d'un interrogatoire.

— Je le crois. »

De sa main libre, Ead resserra sa robe de chambre contre elle. « Très bien, répondit-elle. Y avait-il autre chose ?

— Non. Bonne nuit, mademoiselle.

— Bonne nuit. »

Lorsque la servante s'éloigna, les ténèbres envahirent à nouveau le corridor. Ead referma la porte et posa la tête dessus.

Elle ne dormirait pas cette nuit.

---

La *Rose éternelle* gîtait sur l'eau, subissant le fort vent d'est. C'était ce vaisseau qui lui ferait traverser la mer jusqu'à la Yscalin.

« C'est un très beau navire, déclara Kit tandis qu'ils marchaient dans sa direction. Je crois que je l'épouserais, si j'étais un bateau moi-même. »

Loth ne pouvait qu'abonder dans son sens. La *Rose* portait les stigmates des combats, mais demeurait très belle – et colossale. Même lorsqu'il avait eu l'occasion d'aller inspecter la marine en compagnie de Sabran, il n'avait jamais posé les yeux sur un vaisseau aussi immense que ce cuirassé. Elle exhibait cent huit canons, un rostre terrifiant et dix-huit voiles, chacune étant ornée de l'Épée Véritable, l'emblème de la Vertu. Le pavillon attestait qu'il s'agissait d'un vaisseau inyssien et que les actes de son équipage, si douteux moralement qu'ils puissent paraître, étaient approuvés par la monarchie.

La figure de proue encaustiquée avec amour et qui fixait les flots depuis l'avant était à l'effigie de Rosarian IV. Cheveux noirs, peau laiteuse. Des yeux verre de mer. Son corps s'achevait en une queue dorée.

Loth gardait de tendres souvenirs de la reine Rosarian qu'il avait connue quelques années avant sa mort. La reine mère, ainsi qu'on l'appelait désormais, l'avait souvent regardé jouer avec Sabran et Roslain dans les vergers. Elle était plus douce que sa fille, prompte à rire et à s'amuser, contrairement à cette dernière.

« C'est une beauté, pour sûr », se rengorgea Gautfred Plume, le maître de manœuvre, un nain issu d'une famille de Lasians. « Pas autant qu'la dame qu'l'a offerte au cap'taine, quand même.

— Ah, oui. » Kit ôta son chapeau à plumes et l'agita en direction de la figure de proue. « Qu'elle repose pour l'éternité dans les bras du Saint. »

Plume émit un bruit de langue. « La reine Rosarian avait une âme de merrow. Elle devrait r'poser dans les bras d'la mer.

— Oh, par le Saint, comme c'est joliment dit. Est-ce que les merrows existent, d'ailleurs ? En avez-vous déjà vu, en franchissant l'Abyse ?

— Non. Des orques, des calmarissimes ou des baleines, oui, mais point l'bout du chapeau d'une fille de mer. »

Kit parut découragé.

Des mouettes tournoyaient dans le ciel zébré de nuages. Le port de Perchette était toujours paré au pire. Les jetées crépitaient sous le poids des soldats armés de mousquets à longue portée. Des rangées de mangonneaux et de canons dégueulant de boulets chaînés, protégés de mantelets de pierre, patientaient, menaçants, sur la berge. Des archers occupaient les tours de guet, prêts à embraser leurs fanaux au moindre souffle d'ailes ou à la vue d'un vaisseau ennemi.

Plus haut, une petite ville vacillait. Perchette était baptisée ainsi, car elle était juchée sur deux grandes saillies qui émergeaient à flanc de falaise. Un long escalier de travers permettait de gagner la plage ou le sommet de l'escarpement. Les bâtiments étaient blottis les uns contre les autres, tels des oiseaux sur une branche. Kit s'était amusé de la précarité de l'endroit (« Par le Saint, l'architecte a dû sacrément abuser de la boisson »), mais Loth était nerveux. Une simple bourrasque semblait capable de précipiter la ville entière dans la mer.

Néanmoins, il l'observa longuement pour en mémoriser les moindres détails. C'était peut-être la dernière vision qu'il aurait de l'Inys, le seul pays qu'il ait jamais connu.

Ils retrouvèrent Gian Harlowe dans sa cabine, perdu dans sa correspondance. L'homme que la reine mère avait ainsi gâté n'était pas tel que Loth l'avait imaginé. Rasé de frais, les manchettes amidonnées, il demeurait toutefois menaçant. Sa mâchoire était tendue tel un piège prêt à claquer.

Il leva les yeux à leur arrivée. La variole avait grêlé son visage profondément buriné.

« Gautfred. » Une crinière de cheveux d'étain scintilla au soleil. « J'en déduis qu'c'est nos... invités. »

Même si son accent était profondément inyssien, Kit avait précisé qu'Harlowe venait de lointains rivages. Selon la rumeur, c'était un descendant de Carmentum, une république du Sud autrefois prospère, tombée durant le Chagrin des Siècles. Les survivants s'étaient dispersés aux quatre coins du monde.

« Ouais, confirma Plume d'un air blasé. Lord Arteloth Ru et Lord Kitston Sommière.

— Kit », corrigea l'intéressé.

Harlowe posa sa plume. « Messieurs, déclara-t-il froidement. Bienvenue à bord d'*la Rose éternelle*.

— Merci de nous avoir trouvé des cabines dans des délais aussi courts, capitaine Harlowe, répondit Loth. Il s'agit d'une mission de la plus haute importance.

— Et t'nue au plus grand secret, m'a-t-on dit. Étrange que nul autre qu'l'héritier d'Bouleaudor ait pu s'en charger. » Harlowe considéra Loth. « On mettra les voiles pour l'port yscalin de Perunta au crépuscule. Mon équipage a pas l'habitude d'avoir des nobles dans les pattes, il s'rait p'têt mieux pour nous tous qu'vous restiez dans vos cabines l'temps d'la traversée.

— Oui, acquiesça Kit. Bonne idée.

— J'en manque pas, se flatta le capitaine. L'un d'vous s'est d'jà rendu en Yscalin par l'passé ? » Comme tous deux secouaient la tête, il ajouta : « Lequel d'entre vous a offensé l'secrétaire principal ? »

Loth sentit, sans le voir, que Kit le désignait du pouce.

« Lord Arteloth. » Harlowe éclata d'un rire rocailleux. « Un homme si respectable. À l'évidence, z'avez contrarié Sa Grâce au point qu'elle veuille plus vous r'voir en vie. » Le capitaine se rencogna contre son dossier. « J'suis sûr qu'vous savez tous deux qu'la maison Vetalda a désormais officiellement r'vendiqué son allégeance draconique ? »

Loth frissonna. Apprendre qu'un pays pouvait, en quelques années à peine, abandonner le Saint pour vénérer son ennemi juré avait ébranlé tout le règne de la Vertu.

« Et tous obéissent ? s'inquiéta-t-il.

— L'peuple fait c'que son roi commande, mais il souffre. On tient des débardeurs qu'l'épidémie sévit dans toute la Yscalin. » Harlowe reprit sa plume. « À propos, mon équipage vous accompagnera pas jusqu'à la côte. Vous gagnerez Perunta en canot. »

Kit déglutit. « Et ensuite ?

— Un émissaire viendra à vot' rencontre, avant d'vous emmener à Cárscaro. La cour est probablement à l'abri d'la maladie, puisqu' les nobles familles peuvent s'payer le luxe de s'barricader dans leur forteresse quand c'genre d'chose arrive. Essayez c'pendant d'toucher personne. L'infection la plus courante s'transmet par la peau.

— Comment le savez-vous ? l'interrogea Loth. La peste draconique a été éradiquée depuis des siècles.

— J'm'intéresse à tout c'qui touche à la survie, lord Arteloth. J'vous recommande d'en faire autant. » Le capitaine se leva. « Maître Plume, prépare le bateau. Veille à c'que messeigneurs arrivent à bon bord, même s'ils doivent mourir une fois sur place. »



## Ouest

---

La tour alabastrine était l'une des plus hautes du palais d'Ascalon. Au sommet de son escalier en colimaçon se trouvait la salle du conseil, circulaire et lumineuse, dont les fenêtres étaient encadrées de simples rideaux.

Ead fut introduite alors que le clocher sonnait neuf heures trente. Outre l'une de ses plus belles robes, elle avait enfilé une modeste collerette et son unique carcanet.

Un portrait du Saint la toisait depuis un mur. Sire Galian Berethnet, ancêtre direct de Sabran. Il brandissait Ascalon, l'Épée Véritable, qui avait donné son nom à la capitale.

Ead lui trouva l'air balourd.

Le conseil des Vertus était constitué de trois corps. Les plus puissants étaient les Ducs Spirituels, chacun issu de l'une des lignées de la Sainte Escorte – les six chevaliers de Galian Berethnet –, chacun le gardien de l'une des Vertus de la Chevalerie. Venaient ensuite les Comtes Provinciaux – les chefs de nobles familles qui contrôlaient les six comtés d'Inys –, puis les Chevaliers Solitaires, nés roturiers.

Ce jour-là, seuls quatre membres du conseil trônaient à la table qui dominait la pièce.

L'huissière frappa son bâton à terre.

« Mademoiselle Ead Duryan, annonça-t-elle. Servante ordinaire de l'antichambre de Sa Majesté. »

La reine d'Inys siégeait en haut de table. Ses lèvres étaient peintes d'un rouge sang.

« Mademoiselle Duryan, dit-elle.

— Majesté. » Ead rendit hommage. « Vos Grâces.

— Asseyez-vous. »

Alors qu'elle s'exécutait, Ead surprit sire Tharian Lintley, capitaine des chevaliers du corps, à lui adresser un sourire rassurant depuis son poste, près des portes. À l'instar de la plupart des membres de la garde royale, Lintley était grand, robuste et ne manquait pas d'admiratrices à la cour. Il s'était épris de Margret depuis l'arrivée de celle-ci, et Ead savait ses sentiments partagés, mais leur différence de rang leur empêchait tout rapprochement.

« Mademoiselle Duryan », dit Lord Seyton Combe en haussant les sourcils. Le Duc de la Courtoisie était assis à la gauche de la reine. « Vous sentez-vous mal ?

— Je vous demande pardon, monseigneur ?

— Vous êtes toute cernée.

— Je vais très bien, Votre Grâce. Je suis seulement fatiguée à cause de l'agitation liée à la visite de la délégation mentendonienne. »

Combe la jaugea par-dessus le rebord de sa tasse. Approchant la soixantaine, avec des yeux tels des orages, le teint cireux et des lèvres presque inexistantes, le secrétaire principal était une présence redoutable. L'on disait que si un complot était ourdi contre la reine Sabran le matin, il mettrait les complices au supplice avant midi. Dommage que le maître des coupe-jarrets lui échappât encore...



« En effet. Une visite imprévue, mais agréable », répliqua Combe, et une esquisse de sourire vint étirer ses lèvres. Toutes ses expressions étaient dissolues, comme du vin coupé à l'eau. « Nous avons déjà interrogé de nombreux membres de la royale maisonnée, mais nous jugions prudent de préserver les dames de Sa Majesté pour la fin, toutes occupées que vous étiez par la visite de l'ambassadeur. »

Ead soutint son regard. Combe avait beau maîtriser le langage des secrets, il ignorait les siens.

Lady Igrain Crest, la Duchesse de la Justice, était assise de l'autre côté de la reine. Elle avait été la principale conseillère de Sabran durant sa minorité, après la mort de la reine Rosarian, et avait apparemment contribué largement à la façonner en un parangon de vertu.

« À présent que Mademoiselle Duryan est arrivée, dit-elle en souriant à Ead, nous pourrions peut-être commencer. »

Crest partageait la même ossature fine et les mêmes yeux azur que sa petite-fille Roslain – bien que sa chevelure, qui frisait aux tempes, eût depuis longtemps viré à l'argent. Des rides légères creusaient la peau autour de ses lèvres presque aussi blêmes que le reste de sa figure.

« Tout à fait », répondit Lady Nelda Eaucalme. La Duchesse du Courage était une femme bien en chair, à la peau d'un brun profond et au crâne couvert de boucles noires. Un carcanet de rubis scintillait à son cou. « Mademoiselle Duryan, un homme a été retrouvé mort sur le seuil de la grande chambre il y a deux nuits de cela. Il était armé d'une dague yscaline. »

Une dague de parade, plus précisément. Lors des duels, celles-ci étaient employées en lieu et place des boucliers pour protéger et défendre leur propriétaire, mais elles étaient également capables de tuer. Tous les assassins en avaient possédé une.

« Il semble qu'il ait eu l'intention d'éliminer Sa Majesté, poursuit Eaucalme, mais qu'il se soit fait tuer avant cela.

— C'est terrible », marmonna le Duc de la Générosité. Lord Ritshard Eller, qui devait avoir au moins quatre-vingt-dix ans, portait d'épaisses fourrures, même en plein été. De ce qu'Ead avait pu en observer, ce n'était qu'un pauvre imbécile moralisateur.

Elle contrôla ses expressions. « Encore un coupe-jarret ?

— Oui, confirma Eaucalme en plissant le front. Comme vous l'aurez sans doute appris, ce n'est pas la première fois que cela arrive au cours de l'année écoulée. Des neuf tueurs potentiels ayant réussi à accéder au palais d'Ascalon, cinq ont été tués avant d'avoir pu être appréhendés.

— Tout cela est très étrange, intervint Combe d'un air songeur, mais il semble raisonnable de conclure qu'une personne de la royale maisonnée a éliminé ce fripon.

— Un bien noble exploit », commenta Ead.

Crest pouffa. « Non pas, ma chère, rétorqua-t-elle. Ce *protecteur*, qui qu'il soit, est aussi un tueur, et tous doivent être démasqués. » Sa voix n'était qu'un filet de frustration. « À l'instar de l'assassin, cette personne a pénétré sans être vue dans les appartements royaux, parvenant on ne sait comment à échapper à la surveillance des chevaliers du corps. Puis elle a commis un meurtre et abandonné le corps devant Sa Majesté. Son intention était-elle d'effrayer notre souveraine à mort ?

— J'imagine plutôt qu'elle était d'empêcher notre reine d'être *poignardée* à mort, Votre Grâce. »

Sabran haussa un sourcil.

« La Chevaleresse de la Justice réproouve tout sang versé, Mademoiselle Duryan, répliqua Crest. Si l'assassin des coupe-jarrets s'était présenté à nous, nous aurions pu le pardonner, mais ce refus de se révéler laisse augurer de quelque sinistre intention. Nous finirons par découvrir de qui il s'agit.

— Nous comptons sur des témoins pour nous y aider, mademoiselle. Cet incident s'est déroulé avant-hier soir, aux alentours de minuit, précisa

Combe. Dites-moi, avez-vous vu ou entendu quoi que ce soit de suspect ?

— Rien qui me vienne à l'esprit, Votre Grâce »

Sabran n'avait cessé de la dévisager. Cette insistance donna un coup de chaud à Ead.

« Mademoiselle Duryan, reprit Combe, vous êtes une dévouée servante de la cour. Je doute sincèrement que l'ambassadeur uq-Ispad ait présenté à Sa Majesté une dame n'étant pas dépourvue de défauts. Néanmoins, je dois vous informer que taire quelque chose aujourd'hui s'apparenterait à un acte de trahison. Alors, savez-vous *quoi que ce soit* sur ce coupe-jarret ? Avez-vous entendu quiconque exprimer de l'antipathie à l'encontre de Sa Majesté, ou de la sympathie pour le royaume draconique de Yscalin ?

— Non, Votre Grâce, affirma Ead. Mais si je devais surprendre des rumeurs, je ne manquerais pas de vous les rapporter. »

Combe et Sabran échangèrent un regard.

« Bonne journée à vous, mademoiselle, la congédia la reine. Attelez-vous à vos obligations. »

Ead fit la révérence et quitta la pièce. Lintley referma les portes derrière elle.

Il n'y avait pas de gardes ici ; ceux-ci patientaient à la base de la tour. Ead s'assura de se diriger bruyamment vers l'escalier, mais elle s'immobilisa dès les premières marches.

Elle avait l'ouïe plus fine que la plupart. L'un des avantages prodigués par la magie qui coulait encore dans ses veines.

«... semble sincère, disait Crest, mais j'ai entendu dire que certains Ersyriens versaient dans les arts interdits.

— Balivernes, s'exclama Combe. Vous ne croyez tout de même pas à ces histoires d'alchimie et de sorcellerie.

— En tant que Duchesse de la Justice, je me dois de tenir compte de chaque possibilité, Seyton. Nous savons tous que ces assassins ont été

envoyés par la Yscalin, bien sûr – nul ne désire plus qu’eux voir périr Sa Majesté –, mais nous devons également dénicher ce *protecteur*, qui tue avec une expertise si manifeste. Je serais très intéressée de m’entretenir avec lui de son... art.

— Mademoiselle Duryan a toujours été une dame d’honneur appliquée, Igrain, intervint Sabran. Si vous n’avez aucune preuve de son implication, nous devrions peut-être passer à autre chose.

— Comme vous le souhaitez, Majesté. »

Ead laissa échapper un long soupir de soulagement.

Son secret était préservé. Nul ne l’avait vue pénétrer dans les appartements royaux ce soir-là. Se déplacer sans être vue était un autre de ses talents, car la flamme s’accompagnait de la subtilité des ombres.

Un bruit venu d’en bas. Des solerets sur les marches. Les chevaliers du corps effectuant leur ronde.

Elle devait trouver un endroit moins exposé pour continuer d’épier la conversation. Lestement, elle descendit d’un étage et se glissa sur un balcon.

«... du même âge que vous, très agréable et intelligent selon tous les rapports, en plus d’être un souverain de la Vertu. » dit Combe. « Comme vous le savez, Majesté, les cinq dernières reines Berethnet ont pris des maris inyssiens. Il n’y a plus eu de mariage étranger depuis plus de deux siècles.

— Vous semblez préoccupé, Votre Grâce, répondit Sabran. Ne prêtez-vous si peu de foi aux charmes des Inyssiens pour paraître surpris que mes ancêtres les aient choisis pour époux ? »

Des ricanements.

« En tant qu’Inyssien, je me dois de réfuter cette assertion, répliqua Combe d’un ton badin, mais les temps ont changé. Une union avec un royaume étranger est cruciale. Notre plus vieil allié a désormais trahi la véritable religion, nous *devons* montrer au monde que les trois derniers

pays à avoir juré allégeance au Saint font toujours front ensemble, quoi qu'il advienne, et qu'aucun d'eux n'aura l'idée de soutenir la Yscalin dans sa conviction erronée que le Sans-Nom reparaitra bientôt.

— Leur revendication est dangereuse, intervint Crest. Les Estriens vénèrent les wyrms. Ils pourraient être tentés par l'idée d'une alliance avec un territoire draconique.

— Je crois que vous méjugez le véritable danger, Igrain, la détrompa Eaucalme. Aux dernières nouvelles, les Orientaux craignaient encore la peste draconique.

— Tout comme les Yscalins jadis.

— Une chose est certaine, souligna Combe, nous ne pouvons pas nous autoriser le moindre signe de faiblesse. Si vous deviez épouser Lievelyn, Majesté, cela ferait savoir que les mailles de la Vertu n'ont jamais été aussi serrées.

— Le Prince rouge fait du commerce avec les adorateurs de wyrms, insista Sabran. Il serait sans doute malavisé de donner notre accord implicite à de telles pratiques. Surtout maintenant. N'êtes-vous point d'accord, Igrain ? »

Tandis qu'elle écoutait, Ead ne put s'empêcher de sourire. La reine avait déjà trouvé une raison d'évincer son soupirant.

« Même si assurer la lignée au plus tôt est le devoir impérieux d'une Berethnet, je partage votre avis, Votre Majesté. C'est finement observé, la flatta Crest d'un ton maternel. Lievelyn ne mérite pas la descendante du Saint. Son négoce avec la Seiiki couvre d'opprobre toute la Vertu. En faisant valoir la moindre tolérance vis-à-vis de cette hérésie, nous risquerions d'enhardir ceux qui adorent le Sans-Nom. N'oublions pas que Lievelyn était fiancé à la Donmata Marosa, désormais l'héritière d'un territoire draconique. Une forme d'affection subsiste peut-être encore entre eux. »

Un chevalier du corps passa devant le balcon. Ead se plaqua contre le mur.

« Les fiançailles ont été rompues dès l’instant où les Yscalins ont trahi la foi, bredouilla Combe. Quant au commerce avec l’Est, les Lievelyn ne s’y adonneraient pas si ce n’était strictement nécessaire. Les Vatten ont peut-être converti Mentendon à la foi, mais ils l’ont également ruiné. Si nous propositions aux Mentendoniens des termes favorables pour une alliance, et si une union royale se dessinait à l’horizon, ils interrompraient peut-être ces pratiques.

— Mon cher Seyton, ce n’est pas la nécessité qui contraint les Mentendoniens, mais l’avidité, riposta Crest. Ils se délectent de jouir du monopole commercial avec l’Est. Par ailleurs, nous ne pouvons pas non plus les soutenir éternellement. Non, il est inutile d’envisager Lievelyn. Une union bien plus puissante – dont je vous vante les mérites depuis longtemps, Majesté – pourrait être conclue avec le Grand Chef d’Askrdal. Nous devons entretenir des liens forts avec le Hróth.

Il a soixante-dix ans, fit remarquer Eaucalme d’un air consterné.

— Et Glorian Cœurdeçu n’a-t-elle pas épousé Guma Vetalda, qui en avait alors soixante-quatorze ? fit valoir Eller.

— Si, en effet, et il lui a donné un enfant en pleine santé. » Crest paraissait ravie. « L’Askrdal apporterait une expérience et une sagesse dont Lievelyn, prince d’un jeune royaume, est dépourvu. »

Après une courte pause, Sabran reprit la parole. « N’existe-t-il pas d’autres prétendants ? »

Il y eut un silence prolongé. « La rumeur de votre proximité avec Lord Arteloth s’est propagée, Majesté, expliqua Eller d’une voix tremblante. D’aucuns pensent même que vous êtes secrètement *mariée* à...

— Épargnez-moi les ragots de bas étage, Votre Grâce, rétorqua la reine. Mais puisque l’on parle de Lord Arteloth, il a quitté la cour sans raison ni avertissement. Je ne veux plus entendre parler de lui. »

Silence tendu.

« Majesté, reprit finalement Combe, mes informateurs m'ont appris que Lord Arteloth avait embarqué en compagnie de Lord Kitston Sommière à bord d'un navire en partance pour la Yscalin. Il aurait apparemment eu vent de mon intention d'envoyer un espion pour retrouver le seigneur votre père... et il pense être le seul à même d'accomplir une mission qui concerne d'aussi près Votre Majesté. »

*La Yscalin.*

L'espace d'un terrible instant, Ead ne put plus ni bouger ni respirer.

*Loth.*

« C'est peut-être pour le mieux, poursuivit Combe dans le silence stupéfait. L'absence de Lord Arteloth permettra aux rumeurs qui vous concernent de se dissiper – et il est grand temps que nous découvriions ce qui se trame en Yscalin. Et que nous apprenions si le prince Wilstan est vivant. »

Combe mentait. Il était impossible que Loth ait appris par hasard l'imminence de l'envoi d'un espion en Yscalin, ou qu'il ait choisi de s'y rendre en personne. Cette perspective était tout bonnement absurde. Non seulement Loth n'aurait jamais été si téméraire, mais le Faucon-de-Nuit n'aurait jamais laissé un tel plan s'ébruiter.

Il avait combiné tout ceci.

« Il y a quelque chose qui cloche, flaira finalement Sabran. Cela ne lui ressemble pas de se comporter aussi imprudemment. Et j'ai énormément de mal à croire qu'aucun de vous n'ait deviné ses intentions. N'êtes-vous pas mes conseillers ? N'avez-vous pas des yeux à chaque coin de ma cour ? »

Le silence qui s'ensuivit fut aussi lourd qu'un massepain.

« Je vous ai demandé d'envoyer quelqu'un récupérer mon père il y a deux ans de cela, Lord Seyton, reprit la reine d'un ton radouci. Vous m'avez répondu que le risque était trop grand.

— C'est ce que je craignais, Majesté. Mais j'estime aujourd'hui qu'il s'agit d'un risque nécessaire si nous souhaitons connaître la vérité.

— La vie de Lord Arteloth ne doit pas être mise en péril. » Il y avait une tension évidente dans sa voix. « Vous allez charger vos informateurs de le ramener en Inys. Vous devez impérativement l'arrêter, Seyton.

— Pardonnez-moi, Majesté, mais il doit déjà se trouver en territoire draconique, à présent. Il est presque impossible d'envoyer quelqu'un le chercher sans trahir la nature non autorisée de sa quête auprès des Vetalda, qui doivent déjà soupçonner quelque chose. Nous ne ferions que mettre sa vie en danger. »

Ead tenta de ravalier la boule qui lui obstruait la gorge. Non seulement Combe avait-il envoyé Loth loin de là, mais il l'avait expédié à un endroit où Sabran n'exerçait plus aucune influence. Il n'y avait rien qu'elle puisse y faire. Pas alors que la Yscalin était devenue cet ennemi imprévisible, capable de détruire en un rien de temps la paix fragile qui subsistait encore.

« Votre Majesté, intervint Eaucalme, je comprends que cette nouvelle vous attriste, mais nous devons prendre une décision par rapport à cette demande en mariage.

— Sa Majesté s'est déjà opposée à épouser Lievelyn, trancha Crest. L'Askrdal est le seul...

— Je me dois d'insister pour que nous en débattions plus avant, Igrain. Lievelyn fait un meilleur candidat par bien des aspects, et je ne vous laisserai pas l'écarter sans l'avoir sérieusement considéré. » Le ton d'Eaucalme était des plus secs. « Pardonnez-moi, Majesté, il s'agit d'une affaire délicate – mais vous devez assurer votre succession, et vite, afin de rassurer votre peuple et de sécuriser le trône pour la prochaine génération. Cela ne serait pas aussi urgent si l'on n'avait attenté à votre vie. Si seulement vous aviez une fille...



— Je vous remercie pour votre sollicitude, Votre Grâce, répondit Sabran d'un ton cassant, mais je ne suis pas assez remise d'avoir découvert un cadavre auprès de mon lit pour envisager de m'en servir pour enfanter. » Une chaise racla le sol, imitée par quatre autres. « Vous pouvez interroger Lady Linora à votre guise.

— Majesté... commença Combe.

— Je vais déjeuner. Bonne matinée. »

Ead était rentrée et avait commencé à descendre avant que les portes de la salle du conseil ne s'ouvrent. Au pied de la tour, elle suivit le chemin, le cœur battant la chamade.

Margret serait dévastée d'apprendre cela. Son frère était trop naïf, trop tendre pour servir d'espion à la cour des Vetalda.

Il n'y ferait pas de vieux os.

Dans le donjon de la reine, la royale maisonnée s'agitait sous le concert des oiseaux. Valets et domestiques circulaient d'une chambre à l'autre. L'odeur du pain chaud se déversait de la cuisine privée. Ravalant son amertume, Ead traversa la chambre de présence, où les requérants étaient, comme à leur habitude, agglutinés en attendant la reine.

Ead sentit ses sortilèges de défense tandis qu'elle approchait de la grande chambre. Elle les avait disposés tels des pièges dans tout le palais. Durant sa première année à la cour, elle n'avait été qu'un bouquet de nerfs, incapable de dormir comme ils s'éveillaient à chaque mouvement, mais peu à peu, elle avait appris à reconnaître les sensations qui grésillaient en elle, et à les déplacer comme sur un boulier. Elle avait appris à remarquer seulement quand une personne n'était pas à sa place. Ou quand un étranger arrivait à la cour.

À l'intérieur, Margret défaisait les draps et Roslain Crest secouait de simples linges en toile. Sabran devait être proche de ses menstrues, qui venaient lui rappeler chaque mois qu'elle n'était pas enceinte.

Ead alla aider Margret dans sa tâche. Il fallait qu'elle lui parle de Loth, mais ça allait devoir attendre qu'elles se retrouvent seules.

Roslain rompit le silence. « Mademoiselle Duryan ? »

Ead se redressa. « Ma dame ? »

— Lady Katryen était malade, ce matin. » La principale gente dame accrocha l'un des linges à une ceinture de soie. « Vous goûterez la nourriture de Sa Majesté à sa place. »

Margret fronça les sourcils.

« Naturellement », répondit Ead calmement.

C'était son châtiement pour avoir failli en racontant l'histoire du Saint. Les dames de la chambre étaient récompensées en nature des risques qu'elles couraient en tant que goûteuses, mais pour une simple femme de chambre, il s'agissait d'une corvée gratuite et dangereuse.

Pour Ead, c'était aussi une occasion en or.

En se dirigeant vers le solarium royal, une autre opportunité se présenta à elle. Truyde utt Zeedeur marchait derrière deux autres demoiselles d'honneur. Quand elle la croisa, Ead l'attrapa par l'épaule pour l'attirer à l'écart et lui chuchoter à l'oreille : « Retrouvez-moi demain soir après les oraisons, ou je veillerai à ce que Sa Majesté reçoive vos lettres. »

Lorsque les autres demoiselles d'honneur se retournèrent, Truyde sourit, comme si Ead venait de lui raconter une plaisanterie. Rusée comme un renard.

« Où ? » demanda-t-elle, toujours souriante.

« L'escalier dérobé. »

Elles repartirent chacune d'un côté.

Le solarium royal était un havre de paix. Trois de ses murs faisaient saillie depuis le donjon, offrant une vue sans pareille sur la capitale inyssienne, Ascalon, et le fleuve qui s'enroulait autour. Des colonnes de

pierre et de fumée s'élevaient de ses rues. Quelque deux cent mille âmes étaient ici chez elles.

Ead s'y rendait rarement. Il n'était pas convenable, pour des dames d'honneur, d'être vues en train de chicaner avec des marchands ou de marcher dans la fange.

Le soleil projetait des ombres au sol. La reine apparaissait à sa table, seule, en dehors des chevaliers du corps qui gardaient la porte. Ils croisèrent leur pertuisane devant Ead.

« Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous n'êtes pas supposée servir le repas de Sa Majesté aujourd'hui. »

Avant qu'elle puisse s'expliquer, Sabran demanda : « Qui va là ? »

— Mademoiselle Ead Duryan, Votre Majesté. Votre femme de chambre. »

Un silence. Puis : « Laissez-la entrer. »

Les chevaliers s'effacèrent aussitôt. Ead s'approcha de la reine, les talons de ses chaussures ne produisant aucun son.

« Bon jour, Majesté. » Elle fit la révérence.

Sabran avait déjà reporté les yeux sur son livre de prières en émail doré. « Je m'attendais à voir Kate.

— Lady Katryen est tombée malade.

— Elle a partagé ma couche la nuit dernière. Je le saurais, si elle était malade.

— C'est ce que m'a dit Lady Roslain, révéla Ead. Si vous le voulez bien, c'est moi qui goûterai votre nourriture aujourd'hui. »

Comme elle ne reçut pas de réponse, Ead s'assit. Elle était si près de Sabran qu'elle pouvait sentir son diffuseur de parfum, bourré de racines d'iris et de clous de girofle. Les Inyssiens pensaient ces odeurs capables de repousser les maladies.

Elles restèrent assises muettement pendant un moment. La poitrine de Sabran se soulevait et s'abaissait à un rythme régulier, mais ses dents

serrées trahissaient sa colère.

« Majesté, finit par dire Ead, pardonnez mon impertinence, mais vous ne semblez pas bien disposée, aujourd'hui.

— C'est effectivement très impertinent. Vous êtes ici pour vous assurer que ma nourriture n'est pas empoisonnée, pas pour vous autoriser des commentaires sur mon humeur.

— Pardonnez-moi.

— J'ai déjà été bien trop clémente. » Sabran referma brusquement son livre de prières. « À l'évidence, vous ne tenez aucun compte des enseignements de la Chevaleresse de la Courtoisie, Mademoiselle Duryan. Peut-être n'êtes-vous pas une véritable convertie. Peut-être faites-vous seulement semblant de rendre hommage à mon ancêtre, tout en vous adonnant secrètement à une religion impie. »

Elle était là depuis une minute à peine, et déjà Ead se trouvait sur des charbons ardents.

« Madame, reprit-elle avec prudence, la reine Cléolind, votre ancêtre, était une princesse couronnée du Lasia.

— Il est inutile de me le rappeler. Me prenez-vous pour une idiote ?

— Je ne voulais pas vous insulter », affirma Ead. Sabran repoussa son livre de prières. « La reine Cléolind était noble et avait grand cœur. Ce n'était pas sa faute si elle ne savait rien des Six Vertus à sa naissance. Je suis peut-être naïve, mais plutôt que de les punir, nous devrions sans doute avoir pitié de ceux qui sont dans l'ignorance et les mener vers la lumière.

— En effet, répartit flegmatiquement Sabran. Vers la lumière du bûcher.

— Si vous envisagez de me faire rôtir, Madame, vous m'en voyez navrée. Il paraît que nous autres Erysiens faisons un piètre combustible. Nous sommes tel le sable : trop habitués au soleil pour brûler. »

La reine la dévisagea. Son regard se posa ensuite sur la broche épinglée à sa robe.

« Vous avez adopté le Chevalier de la Générosité comme patron. »

Ead toucha le bijou.

« Oui, confirma-t-elle. En tant que l'une de vos dames, je vous offre ma loyauté, Majesté. Pour offrir, il faut être généreux.

— La Générosité. Comme Lievelyn. » Sabran formula ce commentaire presque pour elle-même. « Vous vous révélez peut-être plus généreuse que certaines autres dames. D'abord, Ros a insisté pour tomber enceinte, elle était donc trop fatiguée pour me servir ; puis Arbella s'est mise à refuser les promenades avec moi ; et voilà que Kate feint d'être malade. Cela me rappelle quotidiennement qu'aucune d'elles n'a choisi la Générosité comme patron. »

Ead savait Sabran en colère, mais il lui fallut fournir un gros effort de sang-froid pour ne pas lui renverser son vin sur la tête. Les dames de la chambre consentaient énormément de sacrifices pour être au service de la reine toute la journée et toute la nuit. Elles goûtaient sa nourriture, essayaient ses robes, mettaient leur vie en péril. Kattryen, l'une des femmes les plus désirables de la cour, ne prendrait sans doute jamais de compagnon. Quant à Arbella, elle avait soixante-dix ans, avait servi tant Sabran que sa mère, et ne faisait toujours pas valoir ses droits à la retraite.

Ead fut dispensée de répondre par l'arrivée du repas. Truyde utt Zeedeur faisait partie des demoiselles d'honneur qui l'apportèrent, mais elle refusa de croiser le regard d'Ead.

De nombreuses traditions inyssiennes l'avaient déconcertée au fil des années, mais les repas royaux comptaient parmi les plus absurdes. Tout d'abord, la reine choisissait le vin qu'elle voulait qu'on lui serve – puis, ce n'était pas un, ni deux, mais *dix-huit* plats qui lui étaient proposés. Des tranches de viande brune coupées en lamelles presque transparentes ; des fromentées aux groseilles ; d'épaisses crêpes couvertes de miel noir, de beurre de pomme ou d'œufs de caille ; du poisson fumé venu de Limber ; des fraises des bois sur un lit de crème fouettée...

Comme toujours, Sabran ne choisissait qu'une boule de pain doré. Un hochement de tête dans sa direction était sa seule indication.

Un silence. Truyde observait par la fenêtre. L'une des autres demoiselles d'honneur, l'air paniqué, lui donna de petits coups de coude. Subitement rappelée à sa tâche, Truyde se saisit d'une boule à l'aide d'un chiffon et la déposa sur l'assiette royale avec une révérence ; une autre demoiselle d'honneur apporta un tortillon de beurre doux.

L'heure était finalement venue de goûter. Avec un sourire narquois, Truyde tendit à Ead le couteau au manche en os.

Ead commença par siroter une gorgée de vin. Puis elle testa le beurre. Ni l'un ni l'autre n'avaient été trafiqués. Elle découpa alors un morceau de pain et le toucha du bout de la langue. Une goutte de douairière lui picoterait le palais, du venin de dipsas lui brûlerait les lèvres et la poussière d'éternité – le plus rare des poisons – laisserait à chaque bouchée un arrière-goût écœurant.

Il n'y avait rien qu'un pain bien dense. Elle fit glisser les plats devant la reine et rendit le couteau de dégustation à Truyde, qui l'essuya une fois avant de l'enrouler dans un torchon.

« Laissez-nous », décréta Sabran.

On échangea des regards. Généralement, la reine demandait à être distraite par ses demoiselles d'honneur à l'heure des repas. Dans un même élan, toutes firent néanmoins la révérence avant de quitter la pièce. Ead fut la dernière à se lever.

« Pas vous. »

Elle se rassit.

Le soleil brillait désormais plus ardemment, emplissant le solarium de lumière. Celle-ci dansait sur la carafe de vin d'églantier.

« Lady Truyde semble distraite, depuis quelque temps. » Sabran contemplait la porte. « Peut-être est-elle malade, comme Kate. Ce genre d'affection frappe pourtant plutôt la cour en hiver.

— C'est probablement le rhume des roses, Madame, rien de plus. Mais je pense que Lady Truyde est surtout nostalgique. À moins... qu'elle soit malade d'amour, comme c'est souvent le cas chez les jeunes filles.

— Vous êtes trop jeune pour dire des choses pareilles. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans, Majesté.

— Pas beaucoup moins que moi, donc. Et vous, êtes-vous malade d'amour, ainsi que le sont si souvent les jeunes filles ? »

La question aurait pu paraître malicieuse sur d'autres lèvres, mais les yeux qui les accompagnaient étaient aussi froids que les bijoux que la reine portait à la gorge.

« Je crains qu'un Inyssien ait du mal à aimer une personne autrefois dévouée à une autre foi », répliqua Ead après un instant de réflexion.

La question de Sabran n'était pas si innocente. Faire la cour était une affaire sérieuse, en Inys.

« Balivernes », rétorqua la reine. Le soleil jouait dans ses cheveux. « J'ai cru comprendre que vous étiez proche de Lord Arteloth. Il m'a confié que vous vous échangiez des présents à chaque fête de la Communion.

— Oui, Madame, confirma Ead. Nous sommes proches. J'ai été peinée d'apprendre qu'il avait quitté la ville.

— Il reviendra. » Sabran la jaugea du regard. « Vous a-t-il courtisée ?

— Non, répondit Ead en toute sincérité. Je considère Lord Arteloth comme un proche ami, et cela me satisfait pleinement. Et même dans le cas contraire, je ne suis pas digne d'épouser le futur duc de Bouleaudor.

— En effet. L'ambassadeur uq-Ispad m'a rapporté que vous étiez de basse extraction. » Sabran sirota de son vin. « Vous n'êtes donc pas amoureuse. »

Une femme si prompte à insulter ceux qui étaient nés en dessous de sa condition devait être sensible à la flagornerie. « Non, Madame, répondit

Ead. Je ne suis pas ici pour perdre du temps à courir après un compagnon. Je suis venue servir la très gracieuse reine d'Inys. Cela me suffit amplement. »

Sabran ne sourit pas, mais son visage perdit un peu de sa sévérité.

« Peut-être accepteriez-vous de vous promener avec moi dans les jardins privés demain, dit-elle. Enfin, si Lady Arbella est toujours indisposée.

— Si tel est votre bon plaisir, Majesté », répondit Ead.

---

La cabine était à peine assez vaste pour accueillir deux couchettes. Un Mentendonien solidement charpenté leur apporta un souper composé de bœuf salé, d'un morceau de poisson gros comme le pouce et de pain suffisamment rassis pour s'y casser les dents. Kit parvint à avaler la moitié de sa viande avant de fuir sur le pont.

Loth capitula au milieu de son pain. On était à mille lieues des mets somptueux servis à la cour, mais une si piètre pitance était le cadet de ses soucis. Combe l'envoyait droit à sa perte, et tout ça pour rien.

Il avait toujours su le Faucon-de-Nuit capable de faire disparaître les gêneurs. Des gens qu'il percevait comme des menaces envers la maison Berethnet, qui se comportaient de façon dégradante pour ceux de leur rang ou qui convoitaient plus de pouvoir qu'il ne leur en était dû.

Même avant que Margret et Ead l'avertissent des rumeurs qui circulaient sur son compte, Loth en avait eu vent. L'on disait qu'il avait séduit Sabran, qu'il l'avait épousée en secret. À présent, les Ducs Spirituels cherchaient un mari étranger à la souveraine, et les ragots, quoiqu'infondés, constituaient un obstacle. Loth était devenu un problème que Combe avait résolu.

Il devait exister un moyen de faire parvenir un mot à Sabran. Pour l'instant, cependant, il allait devoir se concentrer sur sa mission : apprendre à devenir un espion à Cárscaro.



Loth se frotta l'arête du nez en réfléchissant à tout ce qu'il pouvait savoir sur Lord Wilstan Pynson.

Enfant, Sabran n'avait jamais été très proche de son père. Soigné, barbu, d'allure martiale, Pynson avait toujours incarné aux yeux de Loth les qualités de son ancêtre, le Chevalier de la Tempérance. Le prince consort n'avait jamais été en proie aux effusions, mais il avait toujours choyé sa famille, et donnait l'impression à Loth et Roslain – les plus proches amis de sa fille – qu'ils en faisaient partie.

Lorsque Sabran avait été couronnée, leur relation avait changé. Père et fille lisaient souvent dans la bibliothèque royale, et il l'avait conseillée sur les affaires courantes du reyaume. La mort de la reine Rosarian leur avait donné à tous deux un peu d'espace pour vivre leur vie, ce qui leur avait permis de se rapprocher l'un de l'autre – mais cela n'avait pas suffi à Pynson. Rosarian avait été son phare dans la nuit et, sans elle, il s'était senti perdu dans l'immensité de la cour inyssienne. Il avait demandé à Sabran l'autorisation d'élire domicile en Yscalin en tant qu'ambassadeur, et s'était depuis satisfait de ce rôle, lui écrivant chaque saison. Elle attendait toujours avec beaucoup d'impatience ses lettres venues de Cárscaro, où la maison Vetalda régnait sur une cour joyeuse. Loth supposait qu'il était plus simple pour Pynson d'oublier son chagrin loin de cette demeure qu'il avait partagée avec Rosarian.

Sa dernière missive avait été différente. Il avait longuement expliqué à Sabran qu'il pensait que les Vetalda avaient joué un rôle dans l'assassinat de Rosarian. C'était la dernière fois que quiconque en Inys avait eu des nouvelles du Duc de la Tempérance, avant que des pigeons bisets s'envolent depuis Cárscaro pour annoncer que la Yscalin avait désormais adopté le Sans-Nom comme son dieu et maître.

Loth entendait découvrir ce qui s'était passé dans cette ville. Ce qui avait pu causer ce schisme avec la Vertu, et ce qu'il était advenu de Pynson. La moindre information pourrait se révéler inestimable si la

Yscalin décidait un jour de déclarer la guerre à la maison Berethnet, ainsi que Sabran le redoutait depuis longtemps.

Il s'essuya le front. Kit devait bouillir comme un lapin sur le pont. À bien y réfléchir, son ami était d'ailleurs dehors depuis un très long moment.

Loth se leva avec un profond soupir. Il n'y avait pas de verrou à la porte, mais il supposait de toute façon que les pirates ne pourraient pas aller bien loin avec le coffre de voyage rempli de vêtements et d'autres effets qui les avait suivis depuis le coche. Combe avait dû envoyer ses agents chercher ses affaires tandis que Loth se trouvait dans l'antichambre, à souper tranquillement en compagnie de Sabran et Roslain.

L'air était frais à l'extérieur. Une brise soufflait au-dessus des vagues. Tout en s'affairant, l'équipage beuglait une chanson trop rapide et mouillée de jargon pour que Loth puisse la comprendre. Malgré les dires d'Harlowe, nul ne le remarqua quand il grimpa jusqu'au gaillard d'arrière.

Le détroit du Cygne séparait le reinaume d'Inys du grand continent englobant l'Ouest et le Sud. Même en plein été, des vents glacials balayaient ce chenal depuis la mer Cendrée.

Il trouva Kit accroché au bastingage, en train d'essuyer une coulure de vomi sur son menton. « Bon soir à toi, coquin. » Loth lui tapa dans le dos. « Aurais-tu bu trop de vin pirate ? »

Kit était blanc comme un lis. « Arteloth, répondit-il, je ne me sens pas très bien.

— Tu as besoin d'une bonne bière.

— Je n'ose leur en demander. Ils n'ont cessé de mugir de la sorte depuis que je suis sorti.

— C'est des chansons d'marins », les avisa une voix voilée.

Loth dévisagea la femme au large chapeau noir qui était accoudée au plat-bord.

« Des chansons d'travail. » Elle lança une outre à vin à Kit. « Ça aide les fauberts à passer l'temps. »

Kit dévissa le bouchon. « Avez-vous dit les *fauberts*, mademoiselle ?

— Ceux qui nettoient les ponts. »

À en juger par son allure et son accent, la pirate venait de Yscalin. Une peau profondément olivâtre, tannée et couverte de taches de rousseur. Des cheveux pareils à du vin d'orge. Des yeux d'un ambre clair, légèrement soulignés de peinture noire, une cicatrice sous le gauche. Elle présentait bien, pour une pirate, jusqu'au lustre de ses bottes et à son pourpoint immaculé. Une rapière pendait à son côté.

« Si j'étais vous, j'retourn'rais dans ma cabine avant la nuit, dit-elle. L'essentiel d'l'équipage aime pas trop les p'tits marquis. Plume les surveille, mais quand il dort, leurs bonnes manières s'endorment aussi.

— Je ne crois pas que nous ayons déjà fait connaissance, mademoiselle », répondit Kit.

Le sourire de la femme s'accentua. « Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'j'ai envie d'faire la vôtre, nob' seigneur ?

— Eh bien, c'est vous qui êtes venue nous parler.

— P'têt que j'm'ennuyais.

— Peut-être que nous sommes intéressants. » Il se fendit d'une révérence extravagante. « Je suis lord Kitston Sommière, poète à la cour. Futur comte de Ruissemiel, au grand désespoir de mon père. Enchanté de vous rencontrer.

— Lord Arteloth Ru. » Loth inclina la tête. « Héritier du comte et de la comtesse de Bouleaudor. »

La femme haussa un sourcil. « Estina Melaugo. Héritière d'mes prop' ch'veux gris. Maît' d'équipage d'la *Rose éternelle*. »

À l'expression de Kit, Loth devina qu'il connaissait cette femme. Il préféra ne pas l'interroger pour l'instant.

« Alors, reprit Melaugo, z'êtes en route pour Cárscaro ?

— Êtes-vous originaire de cette ville, mademoiselle ? s'enquit Loth.

— Non. D'Vazuva. »

Loth la regarda boire au goulot d'une bouteille en verre.

« Mademoiselle, reprit-il, pourriez-vous nous dire à quoi ressemble la cour du roi Sigoso ? Nous ne savons presque rien de ce qui s'est passé en Yscalin au cours des deux années écoulées.

— J'en sais autant qu vous, mon seigneur. J'ai fui la Yscalin, moi et queques autres, l'jour où la maison Vetalda a annoncé son allégeance au Sans-Nom. »

Kit reprit la parole : « Et tous les fuyards sont-ils devenus pirates ?

— *Corsaires*, s'il vous plaît. » Melaugo désigna le pavillon. « Et non. La plupart des exilés sont partis r'faire leur vie à Mentendon ou aux Ersyr. Mais tout l'monde s'en est pas tiré.

— Se pourrait-il donc que tous les Yscalins ne ploient pas le genou devant le Sans-Nom ? s'étonna Loth. Qu'ils aient simplement peur de leur roi, ou se retrouvent piégés dans le pays ?

— Probab'. Plus personne sort, désormais, et pas grand monde entre. Cárscaro accepte encore les ambassadeurs étrangers, comme l'atteste vot' présence, mais l'reste du pays pourrait bien avoir succombé à la fièvre, pour autant qu'j'le sache. » Une mèche se rabattit devant ses yeux. « Si vous arrivez à en r'partir, faudra me dire à quoi ressemble Cárscaro aujourd'hui. Paraît qu'y a eu un grand incendie juste avant l'envol des oiseaux. Y avait des champs d'lavande autour d'la capitale, mais z'auraient tous cramé. »

Ces nouvelles rendaient Loth encore plus mal à l'aise qu'il ne l'était déjà.

« J'avoue qu'j'me d'mande pourquoi vot' reine vous envoie dans c'nid d'serpents. J'croyais qu'vous étiez un d'ses favoris, lord Arteloth.

— Ce n'est pas la reine Sabran qui nous envoie, mademoiselle, la détrompa Kit, mais le sinistre Seyton Combe. » Il poussa un soupir. « Il

n'a jamais aimé ma poésie, savez-vous ? Seul un rustre sans âme peut détester la poésie.

— Ah, l'Faucon-de-Nuit, pouffa Melaugo. Un familier approprié pour not' reine. »

Loth se crispa. « Qu'entendez-vous par là ?

— Par le Saint. » Kit paraissait fasciné. « Une hérétique en plus d'une pirate. Voulez-vous dire que la reine Sabran serait une espèce de sorcière ?

— *Corsaire*, le corrigea une fois encore Melaugo. Et parlez pas si fort. » Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Vous méprenez pas, messeigneurs. À tit' personnel, j'ai aucune antipathie pour la reine Sabran, mais j viens d'une région superstitieuse d'la Yscalin, et y a quand même que'que chose d'étrange chez les Berethnet. Chaque reine enfante qu'un seul enfant, toujours une fille, et elles se ressemblent tant... J'sais pas. Ça r'ssemble bien à de la sorcel...

— Ombre ! »

Melaugo se retourna. Le rugissement émanait du nid-de-pie.

« Encore une vouivre, commenta-t-elle à mi-voix. Pardonnez-moi. »

Elle bondit sur les cordages et grimpa. Kit courut vers le bord. « Une vouivre ? Je n'en ai jamais vu.

— Et c'est très bien comme ça », lui assura Loth, dont les bras étaient hérissés de chair de poule. « Nous n'avons rien à faire là, Kit. Viens, redescendons sous le pont avant que...

— Attends. » Kit mit sa main en visière. Ses boucles dansaient dans le vent. « Loth, tu as vu ça ? »

Loth jeta un coup d'œil soupçonneux vers l'horizon. Le soleil était bas et rouge, presque aveuglant.

Melaugo, accrochée aux enfléchures, avait l'œil vissé à sa longue-vue. « Mère de... » Elle abaissa sa lunette, puis la releva. « Plume, c'est... J'arrive pas à en croire mes yeux.

— C'est quoi ? demanda le maître de manœuvre. Estina ?

— C'est un... un haut-ouestrien. » Son cri était rauque. « Un haut-ouestrien ! »

Ces mots produisirent l'effet d'une étincelle dans une poudrière. L'ordre explosa au profit du chaos. Loth sentit ses jambes se raidir.

*Un haut-ouestrien.*

« Préparez les harpons et les boulets chaînés ! ordonna une Mentendonienne. Ça va chauffer ! Engagez pas le combat à moins qu'il attaque ! »

En avisant la créature, Loth se sentit geler jusqu'à la moelle. Il ne sentait plus ses mains ni son visage.

C'était impossible, et pourtant...

Un wyrm. Un monstrueux wyrm à quatre pattes, long de plus de deux cents pieds du museau jusqu'à la pointe de la queue.

Ce n'était pas une simple vouivrette chassant le bétail. C'était une espèce qu'on n'avait plus vue depuis une éternité, depuis les dernières heures sombres du Chagrin des Siècles. La plus formidable des créatures draconiques. Les hauts-ouestriens étaient les plus grands et les plus brutaux des dragons, les seigneurs redoutés de tous les wyrms.

L'un d'entre eux s'était *réveillé*.

La bête plana au-dessus du navire. Quand elle passa, Loth sentit sa chaleur, le mélange fétide de fumée et de soufre.

Le piège à ours qui lui tenait lieu de gueule. Les charbons noirs de ses yeux. Tout cela s'inscrivit dans sa mémoire. Il avait entendu des histoires depuis sa plus tendre enfance, vu d'atroces illustrations dans certains bestiaires – mais même ses pires cauchemars n'avaient jamais donné naissance à une chose aussi terrifiante.

« Engagez pas le combat, répéta la Mentendonienne. Calme ! »

Loth s'adossa au grand mât.

Il ne pouvait nier ce que ses yeux voyaient. Cette créature n'était peut-être pas dotée des écailles rouges du Sans-Nom, mais c'était l'un de ses

congénères.

L'équipage se déplaçait tels les membres d'une fourmilière prenant l'eau, mais le wyrm semblait avoir un autre objectif en tête. Il vola au-dessus du détroit du Cygne. Loth voyait le feu palpiter dans son corps, sur toute la longueur de sa gorge et de son ventre. Sa queue hérissée de piquants s'achevait en un fouet imposant.

Loth s'agrippa au plat-bord pour ne pas s'effondrer. Ses oreilles sifflaient. Non loin de lui, l'un des plus jeunes marins tremblait de tous ses membres, debout dans une flaque jaune foncé.

Harlowe avait émergé de sa cabine. Il observa le haut-ouestrien s'éloigner.

« Z'avez intérêt à prier pour vot' salut, messeigneurs, lança-t-il doucement. Feúdel, l'aile droite du Sans-Nom, semble s'êt' réveillé. »





## Est

---

Sulyard ronflait. Encore une raison pour laquelle Truyde avait eu tort de s'engager avec lui. Niclays n'aurait de toute façon pas pu trouver le sommeil même avec un invité silencieux, car un typhon s'était déclaré.

Le tonnerre grondait, faisant hennir un cheval dehors. Une seule coupe de vin avait suffi à enivrer Sulyard, qui dormait désormais comme un sonneur.

Niclays demeurait allongé sur son lit, lui-même légèrement saoul. Sulyard et lui avaient passé la soirée à jouer aux cartes et à échanger des histoires. Sulyard avait raconté la sombre légende de la Reine de Jamais, tandis que Niclays s'était contenté des charmes plus réjouissants d'Escarboucle et Scade.

Il ne nourrissait toujours aucune affection pour son hôte, mais il devait à Truyde de protéger son compagnon. Il le devait à Jannart.

*Jan.*

L'étau du chagrin se referma autour de son cœur. Il ferma les yeux et fut renvoyé à ce matin d'automne où ils s'étaient rencontrés pour la première fois dans la roseraie du palais de Brygstad, alors qu'Edvart II, tout juste couronné, regorgeait de perspectives d'avenir.

Au début de la vingtaine, alors qu'il était encore marquis de Zeedeur, Jannart était grand et d'une beauté saisissante, avec des magnifiques cheveux roux qui ondoyaient jusqu'au bas de son dos. À cette époque, Niclays était l'un des rares Mentendoniens à être doté d'une crinière de l'auburn le plus clair, tirant davantage sur l'or que sur le cuivre.

C'était ce qui avait poussé Jannart à l'approcher ce jour-là. *Rose d'or*, avait-il surnommé sa tignasse. Il avait demandé à Niclays l'autorisation de peindre son portrait, pour capturer cette teinte pour la postérité, et Roos, à l'instar de n'importe quel jeune courtisan imbu de sa personne, avait été plus que ravi d'y consentir.

Des cheveux roux dans une roseraie. Voilà comment tout avait commencé.

Ils avaient passé toute la saison ensemble, avec le chevalet, la musique et leurs rires pour seule compagnie. Même après l'achèvement du portrait, ils étaient restés unis comme les doigts de la main.

Niclays n'avait encore jamais été amoureux. C'était Jannart qui avait été suffisamment intrigué pour vouloir lui tirer le portrait, mais bientôt, Niclays avait regretté de ne savoir peindre lui aussi, afin de reproduire la teinte foncée de ses longs cils, la façon dont le soleil brillait dans ses cheveux, l'élégance de ses mains sur le clavecin. Il avait contemplé ses lèvres de soie et l'endroit où son cou rencontrait sa mâchoire ; il avait observé la veine qui battait dans ce berceau de vie. Il avait imaginé, en détails vivifiants, à quoi ressembleraient ses prunelles à l'aube, lorsque le sommeil alourdissait encore les paupières. Cet ambre profond si exquis, semblable au miel des abeilles noires.

Il avait vécu pour entendre cette voix, à la fois grave et suave. Oh, ce ténor savait chanter des ballades, et avait le don de se passionner pour les conversations tendant vers l'art ou l'histoire. Ces sujets allumaient en Jannart un brasier dont la chaleur attirait son entourage. Grâce à ses mots seuls, il était capable de magnifier un objet banal ou de faire revivre des

civilisations ancestrales. Pour Niclays, il avait été un rayon de soleil illuminant toutes les facettes de son monde.

Il avait toujours su qu'il n'y avait aucun espoir. Après tout, Jannart était un marquis, héritier d'un duché, en plus d'être le plus proche ami du prince Edvart, alors que Niclays, lui, n'était qu'un arriviste de Rozentun.

Et pourtant, Jannart l'avait remarqué. Il l'avait vu et ne s'était plus détourné.

Dehors, de nouvelles vagues vinrent s'écraser contre la clôture. Niclays roula sur le côté, souffrant de partout.

« Jan, murmura-t-il doucement, quand sommes-nous devenus si vieux ? »

La cargaison mentendonienne devait désormais arriver d'un jour à l'autre ; et quand le navire repartirait, Sulyard serait à son bord. Encore quelques jours, et Niclays serait débarrassé de ce rappel vivant de Truyde et Jannart, ainsi que de la cour inyssienne abandonnée du Saint. Il pourrait recommencer à bricoler ses potions dans sa prison au bord du monde, exilé et oublié.

Il finit par s'endormir, son oreiller serré contre sa poitrine. Lorsqu'il se réveilla, il faisait encore nuit, mais les petits cheveux de sa nuque étaient hérissés.

Il s'assit pour scruter les ténèbres.

« Sulyard. »

Pas de réponse. Quelque chose remua dans le noir.

« Sulyard, c'est vous ? »

Lorsque l'éclair fit apparaître la silhouette devant lui, il reconnut aussitôt son visage.

« Honoré capitaine », dit-il d'une voix rauque. Mais on était déjà en train de l'arracher du lit.

Deux sentinelles le bousculèrent jusqu'à la porte. Étranglé par la terreur, il parvint cependant à ramasser sa canne, dont il donna un coup

fulgurant. Elle claqua comme un fouet contre une joue. Il n'eut qu'un instant pour se féliciter de sa précision avant de recevoir un coup de matraque en fer.

Il n'avait jamais éprouvé une telle douleur. Sa lèvre inférieure éclata comme un fruit trop mûr. Toutes ses dents tremblèrent dans leurs alvéoles. Son ventre se souleva quand un goût cuivré lui coula sur la langue.

La sentinelle brandit à nouveau sa matraque et lui assena un second coup terrible, sur le genou. Implorant pitié, Niclays se protégea la tête de ses bras et laissa tomber sa canne. Une botte en cuir la brisa en deux. Les assauts se mirent à pleuvoir de toutes parts, atteignant tant son dos que sa figure. Il s'écroula sur les nattes en poussant de petits couinements de soumission et d'excuse. La maison était réduite en miettes autour de lui.

Le bruit distinct du verre qui se brise émanait de son atelier. Tout son équipement, qui valait plus d'argent qu'il n'en gagnerait jamais.

« Pitié. » Du sang lui dégoulinait sur le menton. « Honorées sentinelles, je vous en prie, vous ne comprenez pas. Ce travail... »

Ignorant ses plaintes, ils le firent sortir sous l'orage. Il était simplement vêtu de sa chemise de nuit. Sa cheville était trop faible pour le porter, ils le traînèrent donc tel un sac de millet. Les quelques Mentendoniens qui travaillaient de nuit émergeaient de leur logement.

« Docteur Roos ! s'exclama l'un d'eux. Que se passe-t-il ? »

Niclays chercha son souffle. « Qui est-ce ? » Sa voix fut couverte par le bruit du tonnerre. « Muste », cria-t-il, la langue pâteuse. « Muste, aide-moi, espèce d'imbécile ! »

Une main se plaqua contre sa bouche ensanglantée. Il entendait désormais Sulyard appeler à l'aide dans les ténèbres.

« Niclays ! »

Il leva les yeux, s'attendant à découvrir Muste, mais c'était Panaya qui se précipitait dans la mêlée. D'une manière ou d'une autre, elle parvint à se faufiler entre les sentinelles et se dressa devant lui tel le Chevalier du

Courage. « S'il se trouve en état d'arrestation, dit-elle, alors montrez-moi le mandat délivré par l'honoré gouverneur du Cap-Hisan. »

Niclays l'aurait embrassée. Le capitaine se tenait non loin de là, pour observer ses hommes mettre la maison à sac.

« Retourne chez toi, lança-t-il à Panaya sans un regard pour elle.

— L'éminent docteur Roos mérite le respect. Si vous lui faites du mal, le Grand Prince de Mentendon le saura.

— Le Prince rouge n'a aucun pouvoir ici. »

Panaya se mit en garde en face de lui. Niclays ne pouvait que considérer avec admiration cette femme en tenue de nuit qui défiait un soldat en armure.

« Tant que des Mentendoniens vivent ici, ils jouissent de la protection du très honoré seigneur de guerre, affirma-t-elle. Que dira-t-il quand il apprendra que vous avez fait couler le sang à Orisima ? »

Le capitaine se rapprocha alors d'elle. « Peut-être estimera-t-il que j'ai été trop clément, rétorqua-t-il d'un ton méprisant, car ce menteur dissimulait un *intrus* chez lui. »

Panaya resta muette, manifestement stupéfaite.

« Panaya, chuchota Niclays. Je peux tout expliquer.

— Niclays, souffla-t-elle. Oh, Niclays. Vous avez défié le Grand Édité. »

La cheville de Roos palpitait. « Où vont-ils m'emmener ? »

Panaya jeta un coup d'œil nerveux vers le capitaine en train de beugler ses ordres à ses sentinelles. « Chez l'honoré gouverneur du Cap-Hisan. Ils vous soupçonneront d'avoir contracté le mal rouge », murmura-t-elle en mentendonien. Soudain, elle se crispa. « L'avez-vous touché ? »

Niclays y réfléchit, en panique. « Non, finit-il par affirmer. Non, pas sa peau directement.

— Vous devez le leur dire. Jurez-le sur votre Saint, lui conseilla-t-elle. S'ils vous soupçonnent de leur mentir, ils feront tout ce qu'ils peuvent

pour vous arracher la vérité.

— La torture ? » Son visage ruisselait de sueur. « Pas la torture. Vous ne parliez tout de même pas de torture, si ?

— Suffit, aboya le capitaine. Emmenez ce traître ! »

Sur ce, les sentinelles empoignèrent Niclays pour le conduire de force, tel un agneau à l'abattoir. « Je veux un avocat ! hurla-t-il. Soyez maudits, il doit bien y avoir un avocat à moitié compétent sur cette foutue île abandonnée par le Saint ? » Comme personne ne répondait, il implora désespérément Panaya. « Demande à Muste de réparer mon matériel. Continuez mon œuvre ! » Elle le considéra, impuissante. « Et protégez mes livres ! Pour l'amour du Saint, *sauvez mes livres*, Panaya ! »



## Ouest

---

« Je présume que l'on peut rarement s'adonner à ce genre de promenade, dans les Ersyr. La chaleur doit y être intolérable. »

Elles marchaient dans le jardin royal. Ead n'y avait jusqu'alors jamais mis les pieds. Cette retraite était réservée au plaisir de la reine, de ses dames de la chambre et des membres du conseil des Vertus.

Lady Arbella Valon était toujours alitée. La cour bruissait de murmures. Si elle mourait, une nouvelle dame de la chambre serait nommée. Celles de l'antichambre s'efforçaient déjà de faire étalage de leur vivacité d'esprit et de leurs talents devant Sabran.

C'était à n'en pas douter pour cela que Linora avait été tellement contrariée par le fait qu'Ead ait, à ses yeux, saboté son récit. Elle ne voulait pas que ses chances soient amoindries par ricochet.

« Pas pendant l'hiver. En été, nous portons des soies amples pour dissiper la chaleur, expliqua Ead. Quand je vivais sur le domaine de Son Excellence, à Rumelabar, je m'asseyais souvent pour lire près du bassin de la cour. Des citronniers doux ombrageaient les chemins et les fontaines pour rafraîchir l'air. C'était une époque paisible. »



En vérité, elle n'y était allée qu'une fois. Elle avait passé son enfance au Prieuré.

« Je vois. » Sabran tenait un éventail très orné. « Et vous priez le Chantaube.

— Oui, Madame. Dans une maison de silence. »

Elles flânèrent jusqu'à l'un des vergers, où les reines-claude étaient en pleine floraison. Douze chevaliers du corps les suivaient à distance.

Au cours des dernières heures, Ead avait découvert que, sous ses dehors d'omniscience, la reine d'Inys disposait d'une vision limitée du monde. Prisonnière des murailles de ses palais, sa connaissance des terres au-delà des frontières d'Inys provenait de globes en bois et de lettres reçues de ses ambassadeurs ou d'autres souverains. Elle parlait couramment l'yscalin et le hróthin, et ses tuteurs lui avaient enseigné l'histoire du règne de la Vertu, mais elle ne savait à part ça pas grand-chose. Ead sentait qu'elle se retenait de l'interroger sur le Sud.

Les Ersyriens n'adhéraient pas aux Six Vertus. Pas plus que leurs voisins du Domaine de Lasia, en dépit du rôle important de celui-ci dans la légende fondatrice inyssienne.

Ead s'était publiquement convertie aux Six Vertus peu après son arrivée à la cour. Par un après-midi de printemps, elle s'était présentée au sanctuaire royal, avait prêté allégeance à la maison Berethnet et avait reçu les éperons et la ceinture des adorateurs de Galian. En retour, elle s'était vu promettre une place au Halgalant, la cour céleste. Elle avait déclaré à l'archisanctarien qu'avant son arrivée en Inys, elle croyait en le Chantaube, la divinité la plus appréciée aux Ersyr. Nul n'avait jamais remis sa parole en doute.

Ead n'avait jamais été une adepte du Chantaube. Bien qu'elle eût du sang ersyrien, elle n'était pas née là-bas et n'y avait presque jamais mis les pieds. Son véritable credo n'était connu qu'au Prieuré.

« Son Excellence m'a dit que votre mère ne venait pas des Ersyr, dit Sabran.

— Non. Elle est née au Lasia.

— Comment s'appelait-elle ?

— Zāla.

— Je suis sincèrement navrée pour votre perte.

— Merci, Madame. Elle est morte il y a longtemps. »

Malgré tout ce qui pouvait les séparer, elles savaient toutes deux ce que c'était que de perdre sa mère.

Alors que le clocher frappait onze coups, Sabran s'arrêta sous sa volière privée. Elle en ôta le loquet, et un minuscule oiseau vert lui sauta sur le poignet.

« Ces oiseaux viennent des monts Uluma », déclara-t-elle. Des rayons de soleil dansaient dans les émeraudes qui lui ceignaient le cou. « Ils viennent souvent passer l'hiver là-bas.

— Êtes-vous déjà allée au Lasia, Majesté ? s'enquit Ead.

— Non. Je n'ai jamais pu quitter la Vertu. »

Ead éprouva une pointe d'agacement désormais familière. Quelle hypocrisie pour les Inyssiens de considérer le Lasia comme la pierre angulaire de leur légende fondatrice, tout en traitant, avec condescendance, son peuple d'hérétique.

« Naturellement », répondit-elle.

Sabran coula un regard dans sa direction. Elle saisit une bourse à sa ceinture et fit tomber quelques graines dans sa paume.

« En Inys, cet oiseau s'appelle le geai d'amour », lui apprit-elle. L'oiseau poussa un pépiement joyeux. « Ils restent toute leur vie avec le même partenaire et se souviennent de leur chant des années après leur séparation. Voilà pourquoi le geai d'amour était sacré pour le Chevalier de la Communion. Ces oiseaux incarnent son désir de voir toutes les âmes entrer en communion.

— Je les connais bien », répondit Ead. L’oiseau picora les graines.  
« Dans le Sud, on les appelle des mainates à tête de pêche.

— À tête de pêche ?

— Une pêche est un fruit orange très sucré, Majesté, avec un noyau au milieu. Il en pousse dans les Ersyr et dans certaines régions de l’Est. »

Sabran observa l’oiseau manger. « Ne parlons pas de l’Est », décréta-t-elle en reposant l’animal sur son perchoir.

Le soleil était brûlant, mais la reine ne montrait aucun désir de rentrer. Elles continuèrent donc à cheminer le long d’un sentier flanqué de cerisiers.

« Sentez-vous la fumée, mademoiselle ? demanda Sabran. C’est l’odeur d’un feu en ville. Ce matin, deux prophètes de malheur ont été brûlés sur la place Marian. Trouvez-vous cela bien ? »

Il existait deux sortes d’hérétiques en Inys. Quelques-uns, éparpillés, restaient fidèles à la religion primordiale du pays, une forme de vénération de la nature adoptée avant la fondation de la maison Berethnet, à l’époque où la chevalerie était encore jeune et le pays hanté par la Dame des Bois. Ils pouvaient abjurer ou être emprisonnés.

Et puis il y avait ceux qui professaient le retour du Sans-Nom. Au cours des deux années écoulées, ces prophètes de malheur étaient arrivés de Yscalin au compte-gouttes et prêchaient dans les villes aussi longtemps qu’ils le pouvaient. Ils étaient ensuite brûlés, par décret de la Duchesse de la Justice.

« C’est une mort cruelle, commenta Ead.

— Ils veulent voir l’Inys consumée par les flammes. Ils veulent que nous ouvrons grand les bras au Sans-Nom, que nous fassions de lui notre dieu. Lady Igrain estime que nous devons infliger à nos ennemis ce qu’ils nous infligeraient.

— Est-ce également ce que disait le Saint, Madame ? s’enquit Ead d’un ton posé. Je ne suis pas aussi versée dans les Six Vertus que vous.

— Le Chevalier du Courage nous ordonne de défendre la foi.

— Et pourtant, vous avez accepté un présent de la part du prince Aubrecht de Mentendon, qui commerce avec l'Est. Il vous a même offert une perle orientale. D'aucuns pourraient prétendre qu'il finance l'hérésie. »

Elle avait été incapable de retenir ses paroles. Sabran la gratifia d'un regard glacial.

« Je ne suis pas une sanctarienne dont le rôle est de vous enseigner les complexités des Six Vertus, rétorqua-t-elle. Si vous souhaitez débattre de ces problématiques, Mademoiselle Duryan, je vous conseille de vous tourner vers quelqu'un d'autre. Dans la tour obscure, peut-être, là où se rendent ceux qui mettent en doute mon jugement – qui émane, ainsi que je ne devrais pas avoir à vous le rappeler, du Saint en personne. » Elle se détourna. « Bonne journée. »

Elle s'éloigna à grands pas, suivie de ses chevaliers du corps. Ead resta seule sous les arbres.

Lorsque la reine eut disparu, elle traversa la pelouse pour aller s'asseoir au bord d'une fontaine en se morigénant. La chaleur la rendait irrationnelle.

Elle s'aspergea la figure d'un peu d'eau, puis but dans ses mains en coupe sous le regard de la statue de Carnélian Ire, la Fleur d'Ascalon, quatrième reine de la maison Berethnet. Bientôt, la dynastie régnerait sur l'Inys depuis mille six ans.

Ead ferma les yeux et laissa l'eau lui dégouliner dans le cou. Voilà huit années qu'elle se trouvait à la cour de la reine Sabran IX. Pendant tout ce temps, elle n'avait jamais rien dit qui pût la contrarier. Et voilà qu'elle se comportait telle une vipère, incapable de tenir sa langue. Quelque chose lui donnait envie d'asticoter la reine d'Inys.

Elle devait impérativement se défaire de cette propension, sinon la cour finirait par la dévorer vivante.

---

Elle effectua ses corvées du jour dans un état second. La chaleur rendait chacune de ses tâches un peu plus difficile. Même Linora semblait au ralenti, ses cheveux blonds plaqués par la sueur ; quant à Roslain Crest, elle passa l'après-midi à s'éventer avec une fureur croissante.

Après le souper, Ead rejoignit les autres femmes au sanctuaire des Vertus pour les oraisons. La reine mère avait ordonné que l'on installe des vitraux bleus dans la salle, afin que l'on ait l'impression de se trouver sous l'eau.

Il y avait une statue dans le sanctuaire, sur le côté droit de l'autel. Galian Berethnet se dressait là, les mains croisées sur le pommeau d'Ascalon.

Sur la gauche, un simple socle avait été érigé en mémoire de la femme que les Inyssiens appelaient la reine Cléolind : la Damaoiselle.

Les Inyssiens ne possédaient aucune archive détaillant l'apparence de Cléolind. Toutes les images d'elle, pour autant qu'elles aient jamais existé, avaient été détruites après sa mort, et aucun sculpteur n'avait jamais tenté de la recréer depuis. Nombreux étaient ceux qui mettaient cela sur le compte du fait que le roi Galian n'avait pas supporté de voir la femme qu'il avait perdue en couches.

Même le Prieuré ne possédait que peu de documents concernant la Mère. Tant de vestiges avaient été détruits ou perdus.

Tandis que les autres priaient, Ead en fit autant de son côté.

*Mère, je vous en conjure, guidez-moi sur les terres de l'Imposteur. Mère, je vous implore, aidez-moi à me comporter avec dignité en présence de cette femme qui se prétend votre descendante et que j'ai juré de protéger. Mère, je vous en prie, donnez-moi le courage digne de mon manteau.*

Sabran se leva et toucha la statue de son ancêtre. Tandis qu'elle et ses dames sortaient en file du sanctuaire, Ead aperçut Truyde. Celle-ci

regardait droit devant elle, mais avait les mains jointes un peu trop fermement.

---

Lorsque la nuit tomba et qu'elle eut achevé son travail au donjon, Ead descendit par l'escalier dérobé jusqu'à la poterne, où des barges apportaient des marchandises depuis la ville, et patienta dans l'alcôve renfermant le puits.

Truyde utt Zeedeur vint la rejoindre, tout encapuchonnée.

« Je n'ai pas le droit de sortir de la chambre des coffres sans chaperon après la nuit tombée. » Elle rentra une mèche de cheveux roux dans sa capuche. « Si Lady Oliva découvre que je suis sortie...

— Vous êtes maintes fois sortie rejoindre votre amant, ma dame, lui signala Ead. Vraisemblablement sans chaperon. »

Des yeux sombres l'observèrent depuis sous la capuche. « Que voulez-vous ?

— Je veux savoir ce que Sulyard et vous tramiez. Vous faites allusion à une besogne dans vos lettres.

— Cela ne vous concerne en rien.

— En ce cas, permettez-moi d'avancer une théorie. J'en ai vu assez pour savoir que vous portez un intérêt inhabituel à l'Est. Je pense que Sulyard et vous aviez l'intention de traverser l'Abyesse ensemble pour accomplir quelque sinistre dessein, mais qu'il est parti sans vous. Me trompé-je ?

— Oui. Si vous tenez absolument à vous en mêler, autant que vous sachiez la vérité. » Tuyde paraissait presque s'ennuyer. « Triam est parti au lagon Lacté. Nous comptons vivre ensemble, en couple, sans que la reine Sabran ni mon père ne puissent s'offusquer de notre union.

— Ne me mentez pas, ma dame. Vous sortez votre masque d'innocence à la cour, mais je pense que vous en avez un second. »

La poterne s'ouvrit. Elles se tapirent plus profondément dans l'alcôve tandis qu'un garde passait en sifflant, flambeau à la main. Il se rendit droit à l'escalier dérobé sans les voir.

« Je dois retourner à la chambre des coffres, souffla Truyde. J'ai dû trouver *seize* dragées pour cet horrible oiseau. Il va faire du pétard si je pars trop longtemps.

— Dans ce cas, dites-moi ce que vous fomentiez avec Sulyard.

— Sinon quoi ? » Truyde laissa échapper un petit éclat de rire. « Que comptez-vous faire, Mademoiselle Duryan ?

— Peut-être rapporter au secrétaire principal que je vous soupçonne de conspirer contre Sa Majesté. Souvenez-vous, mon enfant, que vos lettres sont en ma possession. Ou peut-être devrais-je vous faire parler par d'autres moyens ? »

Truyde plissa les paupières.

« Ce ne sont pas des manières courtoises, commenta-t-elle doucement. Qui êtes-vous ? Pourquoi les secrets de la cour inyssienne vous intéressent-ils tant ? » Un air de prudence parcourut son regard. « Vous faites partie des agents de Combe, c'est bien ça ? Il paraît qu'il a recours à des espions de la plus basse espèce.

— Tout ce que vous devez savoir, c'est que je prends très à cœur la sécurité de Sa Majesté.

— Vous êtes une femme de chambre, pas une chevaleresse du corps. N'avez-vous pas des draps à étendre ? »

Ead se rapprocha d'un pas. Elle dominait Truyde d'une demi-tête, alors que celle-ci avait désormais la main posée sur le couteau passé à sa ceinture.

« Je ne suis peut-être pas chevaleresse, répliqua Ead, mais quand je suis arrivée à la cour, j'ai juré de protéger la reine Sabran de tous ses ennemis.

— Et j'en ai fait autant, rétorqua Truyde avec passion. Je ne suis pas son ennemie – et le peuple de l'Est non plus. Ils détestent le Sans-Nom autant que nous. Les nobles créatures qu'ils vénèrent n'ont rien à voir avec les *wyrms*. » Elle se redressa. « Les bêtes draconiques se réveillent, Ead. Bientôt, le Sans-Nom et ses serviteurs prendront leur essor, et leur courroux sera terrible. Et lorsqu'ils se rallieront contre nous, nous aurons besoin d'aide pour les affronter. »

Un frisson parcourut Ead.

« Vous voulez négocier une alliance militaire avec l'Est, murmura-t-elle. Vous voulez vous servir de *leurs* *wyrms*... pour nous aider à lutter contre l'éveil. » Truyde la dévisageait, les yeux brillants. « Imbéciles. Imbéciles impétueux. Lorsque la reine découvrira que vous voulez frayer avec des *wyrms*...

— Ce ne sont pas des *wyrms* ! Ce sont des *dragons*, des créatures d'une grande douceur. J'en ai vu des images, j'ai lu des tas de livres à leur sujet.

— Des livres orientaux.

— *Oui*. Leurs dragons ne font qu'un avec l'air et l'eau, pas avec le feu. Nous sommes brouillés avec l'Est depuis si longtemps que nous en avons oublié la différence. » Alors qu'Ead se contentait de la contempler, incrédule, Truyde tenta une approche différente. « Je vous parle d'étrangère à étrangère, alors écoutez-moi : et si les Inyssiens se trompaient, et si la perpétuation de la lignée des Berethnet ne suffisait pas à maintenir le Sans-Nom endormi ?

— Qu'est-ce que vous babillez, fillette ?

— Vous savez que quelque chose a changé. Les créatures draconiques se réveillent, la scission de la Yscalin avec la Vertu – ces événements ne sont qu'un début ». Elle baissa d'un ton. « Le Sans-Nom revient. Et je pense que son avènement est pour bientôt. »

Ead demeura d'abord muette de stupeur.



*Et si la perpétuation de la lignée des Berethnet ne suffisait pas à maintenir le Sans-Nom endormi ?*

Comment une jeune femme issue de la Vertu pouvait-elle en arriver à tirer une conclusion aussi hérétique ?

Naturellement, elle n'avait pas forcément tort. La Prieure en avait dit autant à Ead avant sa venue en Inys, expliquant pourquoi une sœur devait être envoyée pour protéger la reine Sabran.

*La maison Berethnet pourrait nous protéger du Sans-Nom, ou pas. Il n'y a aucune certitude dans un sens ni dans l'autre. Nous n'en avons pas non plus sur le fait que les reines Berethnet soient effectivement les descendantes de la Mère. Si c'est bien le cas, leur sang est sacré et doit être protégé. Elle visualisait désormais parfaitement la Prieure, claire comme de l'eau de roche. C'est le problème avec les histoires, mon enfant. Leur véracité ne peut pas être attestée.*

Voilà pourquoi Ead avait été envoyée en Inys. Pour protéger Sabran, au cas où le mythe soit vrai et où son sang puisse permettre d'empêcher le réveil de l'ennemi.

« Et vous entendez nous préparer à ce... second avènement ? » déclara Ead en feignant l'amusement.

Truyde dressa le menton. « Oui. Les Estriens possèdent de nombreux dragons qui vivent au côté des humains. Et qui ne répondent pas au Sans-Nom. Quand il reviendra, nous aurons besoin de ces dragons orientaux pour le défaire. Nous devons nous tenir unis pour empêcher un deuxième Chagrin des Siècles. Triam et moi ne laisserons pas l'humanité se précipiter vers son extinction. Nous sommes peut-être petits, et nous sommes peut-être jeunes, mais nous remuerons ciel et terre pour faire entendre nos croyances. »

Quelle que soit la vérité, la fille avait de grandes ambitions.

« Comment pouvez-vous être aussi certaine que le Sans-Nom reviendra ? demanda Ead. N'êtes-vous pas une fille de la Vertu, née pour

croire que la reine Sabran le garde enchaîné ? »

Truyde leva fièrement le front.

« J'adore la reine Sabran, affirma-t-elle, mais je ne suis pas non plus naïve au point de croire tout ce qu'on m'annonce. Les Inyssiens sont sans doute aveuglés par leur foi, mais à Mentendon, nous préférons avoir des preuves.

— Et en avez-vous que le Sans-Nom reviendra ? Ou n'est-ce qu'une intuition ?

— Pas une intuition. Une conjecture.

— Quoi que vous puissiez conjecturer, votre projet relève de l'hérésie.

— Ne me parlez pas d'hérésie, riposta Tuyde. Ne vénériez-vous pas autrefois le Chantaube ?

— Ce n'est pas la question. » Ead marqua une pause. « Voilà donc où Sulyard est parti. Lancé dans une quête insensée pour l'Est, déterminé à négocier une alliance impossible pour le compte d'une reine qui ignore tout de cette entreprise. » Elle se laissa tomber sur le muret du puits. « Votre amant mourra en essayant.

— Non. Les Seiikinois l'écouteront...

— Il n'est même pas l'ambassadeur officiel d'Inys. Pourquoi l'écouteraient-ils ?

— Triam parviendra à les convaincre. Nul ne parle mieux du cœur que lui. Et lorsque les dirigeants estriens seront convaincus de la menace, nous irons trouver la reine Sabran. Et elle se rendra compte de la nécessité d'une alliance. »

La fille était aveuglée par la passion. Sulyard serait exécuté dès l'instant où il poserait le pied à l'Est, et Sabran préférerait se sectionner le nez plutôt que de conclure un pacte avec les adorateurs de wyrms, même si elle finissait par croire que le Sans-Nom risquait bien de reparaître sous son règne.

« Le Nord est faible, insista Truyde, et le Sud est trop fier pour traiter avec la Vertu. » Ses joues s'étaient embrasées. « Vous osez me juger pour vouloir chercher de l'aide ailleurs ? »

Ead la regarda droit dans les yeux.

« Vous imaginez peut-être être la seule à chercher à protéger ce monde, lança-t-elle, mais vous n'avez pas idée de là où vous mettez les pieds. Vous l'ignorez tous. » Lorsque Truyde fronça les sourcils, Ead ajouta : « Sulyard a sollicité votre aide. Qu'avez-vous fait pour lui prêter main-forte ? Quels projets avez-vous élaborés ? » Truyde demeura silencieuse. « Si vous avez fait *quoi que ce soit* pour le soutenir dans cette entreprise, c'est de la trahison.

— Je n'ajouterai pas un mot. » Truyde s'écarta. « Allez trouver lady Oliva, si vous le souhaitez. Mais d'abord, vous devrez lui expliquer ce que vous faisiez dans la chambre des coffres. »

Comme elle tournait les talons pour partir, Ead la rattrapa par le poignet.

« Vous avez écrit un nom dans le livre. *Niclays*. Je crois qu'il s'agit de Niclays Roos, l'anatomiste. » Truyde secoua la tête, mais Ead lut la confirmation dans son regard. « Qu'a-t-il à voir avec ça ? »

Avant que Truyde puisse répondre, une bourrasque secoua les terres.

Toutes les branches de tous les arbres tremblèrent. Les oiseaux de la volière cessèrent de chanter. Ead lâcha la main de Truyde et sortit de l'alcôve.

Des canons se mirent à cracher dans toute la ville. Les mousquets crépitèrent telles des châtaignes laissées au feu. Truyde, pour sa part, resta en retrait.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'inquiéta-t-elle.

Ead souffla en sentant son pouls s'accélérer. Il y avait longtemps que ce sentiment ne l'avait plus envahie. Pour la première fois depuis des années, son siden avait été attisé.

Quelque chose arrivait. S'il était parvenu si loin, il devait avoir trouvé le moyen de franchir les défenses côtières. Ou de les détruire.

Un éclat aussi puissant que le soleil fendit la nuée, si chaud qu'elle lui brûla les yeux et les lèvres, et un wyrm s'éleva au-dessus du mur-rideau. Le jet de feu carbonisa les archers et les mousquetaires, réduisant en éclats une rangée de catapultes. Tryde se laissa glisser au sol.

Ead comprit de quoi il s'agissait à l'ampleur du phénomène. Un haut-ouestrien. Un monstre depuis les dents jusqu'à sa queue en fouet, d'où des piquants mortels saillaient. Son abdomen portant les stigmates de batailles passées était d'un brun rouille, mais le reste de son corps était aussi noir que le goudron. Les flèches qui jaillirent depuis les tours de guet rebondirent contre ses écailles.

Ces projectiles étaient inefficaces. Les mousquets l'étaient tout autant. Il ne s'agissait pas de n'importe quel wyrm, ni même de n'importe quel haut-ouestrien. Aucun être vivant n'avait jamais posé les yeux sur cette créature, mais Ead en connaissait le nom.

Feúdel.

Celui qui s'était autoproclamé aile droite du Sans-Nom. Feúdel, qui avait élevé et conduit l'armée draconique contre l'humanité durant le Chagrin des Siècles.

Il s'était réveillé.

La bête tournoya au-dessus du palais d'Ascalon, projetant son ombre sur les pelouses et les vergers. Ead en eut mal au cœur ; la peau lui brûlait, et l'odeur du monstre embrasa le siden dans son sang.

Son arc droit était resté dans sa chambre, hors de sa portée. Des années de routine avaient émoussé sa vigilance.

Feúdel se posa sur la tour obscure. Sa queue s'enroula autour, tandis que ses griffes s'enfonçaient dans le toit. Des tuiles s'effondrèrent, contraignant gardes et serviteurs en contrebas à se disperser.

Sa tête était couronnée de deux cornes cruelles. Des yeux pareils à des puits de magma rougeoyaient dans le noir.

« REINE SABRAN. »

Le ciel lui-même sembla répercuter ses paroles. La moitié d'Ascalon avait dû les entendre.

« FILLE DES CŒURDÉÇU » D'autres pierres dégringolèrent de la tour. De nouveaux traits rebondirent contre son armure. « VIENS AFFRONTER TON ENNEMI DE TOUJOURS, OU REGARDE TA CITÉ BRÛLER. »

Sabran ne répondrait pas à la menace. Quelqu'un l'en empêcherait. Le conseil des Vertus enverrait un représentant pour négocier.

Feúdel exposa ses dents métalliques scintillantes. La tour alabastrine était trop haute pour qu'Ead en aperçoive le dernier balcon, mais son ouïe nouvellement affûtée perçut une deuxième voix. « Je suis là, abomination. »

Ead se figea.

L'imbécile. L'imbécile complète. En se montrant, Sabran venait de signer son arrêt de mort.

Des hurlements s'élevaient de chaque bâtiment. Courtisans et domestiques se penchaient par la fenêtre pour observer le démon. D'autres couraient comme des dératés pour gagner les portes de la ville. Ead s'élança dans l'escalier dérobé.

« Tu es donc réveillé, Feúdel, déclara Sabran avec mépris. Pourquoi être venu ici ?

— Pour t'avertir, reine d'Inys. Le temps de choisir ton camp approche. » Feúdel poussa un sifflement qui couvrit Ead de chair de poule. « Les miens s'agitent dans leurs grottes. Mon frère, Orsul, s'est déjà envolé, et notre sœur, Valeysa, en fera bientôt autant. Avant la fin de l'année, tous nos partisans se seront réveillés. L'armée draconique sera de nouveau sur pied.

— Je n'ai que faire de tes avertissements, rétorqua Sabran. Je n'ai pas peur de toi, lézard. Tes menaces ne pèsent rien. »

Ead entendait ces paroles comme un grondement dans sa tête. Les émanations qui s'élevaient de Feúdel affûtaient ses sens.

« Mon maître s'éveille dans l'Abyesse, reprit-il en faisant darder sa langue. Le millénaire touche à son terme. Ta maison était notre plus grand ennemi de l'époque, Sabran Berethnet, lors de ce que vous nommez le Chagrin des Siècles.

— Mon ancêtre vous a alors montré la fougue des Inyssiens, et j'en ferai autant aujourd'hui, riposta Sabran. Tu parles d'un millénaire, wyrm. Quelle tromperie ta langue fourchue vend-elle ? »

Sa voix était aussi tranchante que de l'acier.

« Tu le découvriras sous peu. » Le wyrm étendit son long cou pour rapprocher sa tête de l'autre tour. « Je t'offre une chance de jurer fidélité à mon maître et de te nommer reine de chair de l'Inys. » Des flammes rugissaient derrière ses yeux. « Viens avec moi. Capitule. Choisis le bon côté, comme la Yscalin a pu le faire. Résiste, et tu brûleras. »

Ead observa le beffroi. Elle ne pouvait pas atteindre son arc, mais elle n'était pas dépourvue pour autant.

« Tes mensonges ne s'ancreront dans aucun cœur inyssien. Je ne suis pas le roi Sigoso. Mon peuple sait que ton maître ne se réveillera pas tant que la lignée du Saint perdurera. Si tu t'imagines que je nommerai un jour cette nation le reinaume draconique d'Inys, tu risques d'être profondément déçu, wyrm.

— Tu prétends que ton sang protège ce royaume, répondit Feúdel. Et pourtant, tu es sortie m'affronter. » Ses dents étaient chauffées au rouge. « Ne crains-tu pas ma flamme ?

— Le Saint me protégera. »

Même le plus convaincu des dévots ne pensait pas un instant que sire Galian Berethnet allait tendre la main depuis sa cour céleste pour les

protéger d'un ventre plein de feu.

« Tu t'adresses à quelqu'un qui connaît la faiblesse de la chair. J'ai massacré Sabran l'Ambitieuse dès le premier jour du Chagrin. Ton Saint », cracha Feúdel, la bouche fumante, « ne l'a pas protégée. Incline-toi devant moi, et je t'épargnerai cette fin. Refuse, et tu la rejoindras sans tarder. »

Si Sabran répondit, Ead ne l'entendit pas. Le vent sifflait à ses oreilles tandis qu'elle traversait le jardin du Cadran en courant. Les archers décochaient flèche après flèche, mais pas une pointe ne perça les écailles.

Sabran continuerait à provoquer Feúdel jusqu'à ce qu'il l'embrase. Cette idiote devait réellement penser que ce satané Saint la protégerait.

Ead passa devant la tour alabastrine. Des débris continuaient de tomber, et un garde s'effondra, mort, devant elle. Pestant contre le poids de sa robe, elle finit par atteindre la bibliothèque royale, dont elle ouvrit les portes à la volée avant de sinuer entre les étagères jusqu'à atteindre l'entrée du beffroi.

Elle se dépouilla alors de son manteau, déboucla sa ceinture. Elle entama l'ascension du long colimaçon.

Dehors, Feúdel continuait de persifler Sabran. Ead s'arrêta dans le beffroi, où le vent hurlait entre les fenêtres en plein cintre. Elle avisa alors cette scène improbable.

La reine d'Inys se trouvait sur le balcon supérieur de la tour alabastrine. Celle-ci était située au sud-est de la tour obscure, où était juché Feúdel. Un wyrm sur un bâtiment, une reine sur un autre. La souveraine tenait dans sa main la lame cérémonielle qui représentait Ascalon, l'Épée Véritable.

Inutile.

« Quitte la ville sans faire de mal à personne, ordonna-t-elle, ou je te jure par le Saint dont le sang coule en moi que tu subiras la pire défaite que la maison Berethnet ait jamais infligée aux tiens. » Feúdel exhiba à nouveau ses crocs, mais Sabran s'avança d'un pas de plus vers le rebord.

« Avant de quitter ce monde, je veillerai à ce que ton engeance soit replongée pour l'éternité dans le gouffre de la montagne. »

Feúdel se cabra et déploya ses ailes. Face à ce béhémoth, la reine d'Inys paraissait plus petite qu'une poupée.

Néanmoins, elle ne se déroba pas.

La soif de sang du wyrm se lisait dans ses yeux. Ceux-ci brûlaient aussi fort que la fournaise dans son ventre. Ead comprit qu'elle ne disposait que de quelques instants pour décider quoi faire ensuite.

Il faudrait employer un sort de vent. Ce genre de sortilège nécessitait une grande quantité de siden, et il lui en restait si peu... Mais peut-être qu'en puisant dans ses dernières réserves pour fournir un ultime effort, elle parviendrait à en jeter un sur Sabran.

Elle tendit la main vers la tour alabastrine, projetant son siden et l'enroulant en volutes autour de la reine d'Inys.

Quand Feúdel cracha sa flamme, Ead brisa les chaînes de son pouvoir resté si longtemps endormi. Le feu vint heurter la pierre ancestrale. Sabran disparut dans un nuage de lumière et de fumée. Ead était vaguement consciente de l'arrivée de Truyde dans le beffroi, mais il était trop tard pour dissimuler son acte.

Ses sens se focalisèrent sur Sabran. Elle sentit la tension sur le treillis de protection autour de la reine, le feu cherchant à affirmer sa supériorité, la douleur dans son propre corps tandis que le sortilège engloutissait son siden. Son corset était inondé de sueur. Son bras tremblait sous l'effort fourni par cette main tendue.

Lorsque Feúdel referma ses mâchoires, tout devint silencieux. Des vapeurs noires s'élevaient de la tour, se dissipant lentement. Ead attendit, le cœur tendu comme un tambour, jusqu'à apercevoir une silhouette au milieu du nuage.

Sabran Berethnet était indemne.



« À mon tour de te donner un avertissement, dit-elle à court de souffle. Un avertissement émanant de mon ancêtre : si tu declares la guerre à la Vertu, ce sang sanctifié éteindra ton feu. Pour toujours. »

Feúdel ne réagit pas. Pas cette fois. Il contemplait la pierre noircie et le cercle immaculé autour de Sabran.

Un cercle parfait.

Ses naseaux se dilatèrent. Ses pupilles s'étrécirent jusqu'à n'être plus que deux fentes. Il avait déjà vu un sortilège. Ead se tenait aussi immobile qu'une statue, tandis que le regard de la bête parcourait les alentours à sa recherche. Sabran ne bougeait pas non plus. Quand Feúdel fut tourné face au beffroi, il renifla, et Ead comprit qu'il avait flairé sa piste. Elle sortit de l'ombre sous l'horloge.

Feúdel dévoila ses dents. Toutes les épines de son dos se hérissèrent, et un long sifflement glissa sur sa langue. Soutenant son regard, Ead dégaina son couteau et le pointa vers lui.

« Je suis là, déclara-t-elle doucement. Je suis là. »

Le haut-ouestrien poussa un hurlement de rage. D'une poussée sur ses pattes arrière, il décolla de la tour obscure, emportant avec lui une partie de la flèche et l'essentiel de la façade est. Ead se jeta derrière une colonne quand une boule de feu explosa contre le beffroi.

La cadence du battement d'ailes s'estompa. Ead retourna vers la balustrade en titubant. Sabran était toujours sur son balcon, au milieu de son cercle de pierre pâle. L'épée lui avait échappé de la main. Elle n'avait pas regardé le beffroi ni vu Ead l'observer. Lorsque Combe vint à sa hauteur, elle se laissa aller contre lui, et il la ramena à l'intérieur de la tour alabastrine.

« Qu'avez-vous fait ? » demanda une voix tremblante derrière Ead. Truyde. « Je vous ai vue. Qu'avez-vous fait ? »

Ead se laissa glisser sur le sol du beffroi, la tête pendante. De grands frissons lui secouaient le corps.

L'essence contenue dans son sang avait été dépensée. Ses os lui paraissaient creux, sa peau à vif, comme si elle avait été écorchée. Elle avait besoin de l'arbre, d'une bouchée de son fruit. L'oranger la sauverait...

« Vous êtes une sorcière. » Truyde s'éloigna, blême. « Sorcière. Vous pratiquez la sorcellerie. Je l'ai vu...

— Tu n'as rien vu du tout.

— C'était de l'aéromancie, souffla Truyde. À présent, je connais votre secret, et il pue bien plus que le mien. Voyons si vous arrivez à poursuivre Triam depuis le bûcher. »

Elle tourna les talons vers l'escalier. Ead lança son couteau.

Même dans son état, elle atteignit sa cible. Truyde fut brusquement tirée en arrière et poussa un hoquet étranglé, la cape clouée au chambranle de la porte. Avant qu'elle puisse prendre la fuite, Ead se dressait devant elle.

« Mon devoir est d'éliminer les serviteurs du Sans-Nom. Je tuerai également ceux qui menacent la maison Berethnet, murmura-t-elle. Si tu comptes m'accuser de sorcellerie devant le conseil des Vertus, je te conseille de trouver le moyen de prouver tes dires – et vite, avant que je fabrique des poupées à l'effigie de ton amant et toi, et que je les poignarde en plein cœur. Crois-tu que, sous prétexte que Triam Sulyard se trouve à l'Est, je ne puisse plus l'atteindre ? »

Truyde respirait laborieusement, sans desserrer les dents.

« Si vous touchez à un seul de ses cheveux, chuchota Truyde, je veillerai à ce que vous brûliez place Marian.

— Le feu ne peut rien contre moi. »

Elle libéra son couteau. Truyde s'écroula contre le mur, haletante, une main portée à sa gorge.

Ead se tourna vers la porte. Son haleine était chaude et saccadée, ses oreilles bourdonnaient.

Elle fit un pas avant de s'effondrer.



## Est

---

Ginura était conforme aux espérances de Tané. Depuis l'enfance, elle avait visualisé la capitale sous toutes les coutures. Inspirée par ce qu'elle avait entendu de la bouche de ses éminents professeurs, son imagination avait développé une chimère de châteaux, de maisons de thé et de bateaux de plaisance.

Elle avait vu juste. Les lieux saints étaient plus vastes que n'importe lequel de ceux du Cap-Hisan, les rues scintillaient comme le sable sous le soleil, et des pétales flottaient le long des canaux. Toutefois, plus d'habitants signifiait plus de bruit et d'agitation. De la fumée de charbon épaississait l'air. Des bœufs tractaient des chariots de biens, des messagers couraient ou chevauchaient parmi les bâtiments, des chiens errants fouillaient parmi les détritiques et, çà et là, un ivrogne invectivait la foule.

Et quelle foule ! Tané trouvait déjà que le Cap-Hisan grouillait d'activité, mais cent mille personnes se bousculaient à Ginura, et pour la première fois de sa vie, elle mesurait quelle faible proportion du monde elle avait vue.

Les palanquins emmenaient les apprentis plus profondément dans la ville. Les arbres des saisons étaient aussi colorés que Tané l'avait toujours

entendu dire, avec leurs feuilles estivales jaune beurre, et les artistes de rue jouaient de la musique que Susa aurait adorée. Elle repéra deux singes des neiges perchés sur un toit. Des marchands vantaient leur soie, leur étain et leurs raisins de mer venus de la côte septentrionale.

Alors que les litières traversaient les canaux en empruntant d'innombrables ponts, les gens leur tournaient le dos, comme s'ils n'étaient pas dignes de regarder les gardes de mer. Parmi eux se trouvaient les hommes-poissons, ainsi qu'on les surnommait de façon méprisante au Cap-Hisan : les courtisans vêtus comme s'ils venaient de sortir de l'océan. L'on disait que certains d'entre eux raclaient les écailles des poissons-arc-en-ciel pour s'en orner les cheveux.

Lorsque Tané aperçut le château de Ginura, elle en eut le souffle coupé. Les toits étaient de la couleur du corail blanchi par le soleil, les murs ressemblaient à des os de seiche. Le bâtiment avait été conçu pour ressembler au palais des Maintes-Perles, où les dragons seiikinois entraient en sommeil chaque année pour, pensait-on, relier les plans maritime et céleste.

Autrefois, à l'époque où ils avaient été en pleine possession de leurs pouvoirs, les dragons n'avaient pas eu besoin de cette saison de repos. Le cortège s'arrêta devant l'école de guerre de Ginura, où les gardes de mer seraient répartis pour la dernière fois. Il s'agissait de la plus vieille et de la plus prestigieuse institution de ce genre, où les nouveaux soldats étaient cantonnés et poursuivaient leur formation dans l'art de la guerre. C'était là que Tané prouverait qu'elle méritait d'intégrer le clan Miduchi. Là qu'elle ferait étalage des capacités qu'elle affûtait depuis l'enfance.

Le tonnerre grondait dans le ciel. Quand elle émergea de son palanquin, ses jambes menacèrent de la trahir, engourdis d'être restées ployées si longtemps. Turosa ricana, mais un domestique la rattrapa.

« Je vous tiens, honorable dame.

— Merci », répondit Tané. Voyant qu'elle avait recouvré une forme de stabilité, il lui déploya un parapluie au-dessus de la tête.

Les premières gouttes de pluie lui trempèrent les bottes tandis qu'elle franchissait le portail avec les autres, admirant la magnificence de ses feuilles d'argent et de son bois blanchi par l'iode. Des sculptures des grands guerriers de l'histoire seiikinoise se côtoyaient sous son pignon, comme pour se cacher de l'orage. Tané remarqua parmi eux l'honorée de longue date princesse Dumai, ainsi que le premier seigneur de guerre. Les héros de son enfance.

Une femme les attendait dans l'entrée, où ils retirèrent leurs bottes. Ses cheveux étaient soigneusement lustrés et coiffés.

« Bienvenue à Ginura, déclara-t-elle d'une voix froide. Vous avez la matinée pour vous laver et vous reposer dans vos quartiers. À midi, vous commencerez la première de vos épreuves de l'eau. Vous serez alors observés par l'honoré général de mer, et par ceux qui deviendront peut-être vos pairs. »

*Le clan Miduchi.* Tané frétilait d'impatience.

La femme les accompagna plus loin dans l'école, à travers des cours et des galeries couvertes. Chacun des gardes de mer se vit attribuer une petite chambre. Tané se retrouva installée à l'étage supérieur, près des trois autres principaux apprentis. Sa fenêtre donnait sur une cour intérieure, où un bassin à poissons bouillonnait à cause de l'averse.

Ses vêtements de voyage empestaient. Voilà trois jours qu'ils s'étaient arrêtés dans une auberge en bord de route.

Elle trouva une baignoire en cyprès derrière un paravent. Des huiles parfumées et des pétales flottaient dans l'eau. Ses cheveux se déployèrent autour d'elle quand elle s'immergea dans la cuve en repensant au Cap-Hisan. À Susa.

Elle s'en sortirait. À l'instar d'un chat, son amie avait le don de toujours retomber sur ses pattes. Quand elles étaient jeunes et que Tané se

rendait encore régulièrement en ville, Susa déroba des racines de lotus sautées ou des prunes salées, détalant comme un renard si toutefois on la remarquait. Elles se cachaient alors quelque part et se gointraient à s'en donner mal au ventre sans cesser de rire. La seule fois que Susa avait eu peur, c'était lors de sa première rencontre avec Tané.

Cet hiver-là était long et rigoureux. Par une soirée particulièrement froide, Tané avait bravé le blizzard avec l'un de ses professeurs pour acheter du bois de chauffage au Cap-Hisan. Tandis que l'adulte négociait avec le marchand, Tané s'était légèrement éloignée pour aller se réchauffer les mains au-dessus d'un fourneau de charbons ardents.

C'était alors qu'elle avait entendu les rires, et une voix brisée appelant à l'aide. Dans une ruelle voisine, elle avait trouvé une autre enfant, que des garmements rouaient de coups de pied dans la neige. Tané avait dégainé son épée de bois en criant. Même si elle n'avait que onze ans, elle savait déjà s'en servir.

Les gamins du Cap-Hisan étaient des combattants aguerris. L'un d'eux, visant l'œil, avait remonté sa lame sur sa pommette, y inscrivant une cicatrice en forme d'hameçon.

Ils avaient rossé Susa – une orpheline affamée – pour avoir mangé un morceau de viande dérobé dans un temple. Une fois que Tané eut effrayé les petits vauriens, elle était allée chercher son professeur pour solliciter son aide. Âgée de dix ans, Susa ne pouvait plus entamer un cursus normal dans les maisons d'apprentissage, mais elle fut bien vite adoptée par une aubergiste au cœur tendre. Elles riaient parfois du fait qu'elles pourraient être sœurs, puisque Susa ignorait tout de ses parents.

*Sœurs de mer*, avait un jour suggéré Susa. *Deux perles formées dans la même huître.*

Tané sortit de son bain.

Comme elle avait changé, depuis ce soir-là dans la neige. Si la même chose se produisait maintenant, elle déciderait peut-être que ce n'était pas



un comportement digne d'une apprentie. Elle considérerait peut-être même que cette fillette méritait son sort, pour avoir volé ce qui était destiné aux dieux. À une époque, elle avait commencé à mesurer la chance qu'elle avait de pouvoir espérer devenir dragonnière. C'était alors que son cœur s'était endurci, telle une coque de navire se couvrant de patelles.

Et pourtant, une partie de la petite fille qu'elle avait été subsistait en elle. La partie qui avait caché l'homme croisé à la plage.

Elle n'aurait pas de deuxième chance, si elle était trop fatiguée durant sa première journée de formation. Tané se sécha à l'aide d'un linge, enfila le peignoir uni posé sur le lit et s'allongea.

Quand elle se réveilla, l'extérieur était encore brumeux, mais un filet de lumière cireuse fendait les nuages. Sa peau avait séché, et elle se sentait plus fraîche, avec les idées plus claires.

Un groupe de servantes arriva peu après. Elle n'avait plus été vêtue par quiconque depuis l'enfance, mais elle eut la jugeote de ne pas discuter.

La première épreuve se tiendrait dans une cour au milieu de l'école, où le général de mer patientait. Les gardes de mer s'installèrent sur des gradins en pierre. Les dragons étaient déjà là, à les observer depuis les toits. Tané essaya de ne pas les regarder.

« Bienvenue à votre première épreuve de l'eau. Vous avez voyagé plusieurs jours, mais les soldats de la garde de haute mer n'ont guère le temps de se reposer, déclara le général. Aujourd'hui, vous allez démontrer votre capacité à manier la hallebarde. Commençons par deux apprentis dont les éminents professeurs vantent les mérites. Honorable Onren, de la maison Est, honorable Tané, de la maison Sud, voyons laquelle d'entre vous parviendra à défaire l'autre. »

Tané se leva, la gorge serrée. Quand elle atteignit le bas des gradins, un homme lui tendit une hallebarde, une arme d'hast légère à la hampe de chêne blanc et dont la lame d'acier était incurvée. Elle la retira de son fourreau laqué et fit courir son doigt jusqu'à la pointe.

Dans la maison Sud, les lames étaient en bois. Maintenant, elle allait enfin pouvoir se servir de l'acier. Lorsque Onren reçut son arme à son tour, elles se dirigèrent l'une vers l'autre.

Onren sourit. Tané conserva une expression neutre, malgré la moiteur de ses paumes. Son cœur était tel un papillon en cage. *L'eau qui s'écoule en toi est froide*, lui avait un jour dit son professeur. *Quand tu brandis une arme, tu deviens un fantôme sans visage. Tu ne trahis plus rien.*

Elles se saluèrent. Un voile se posa sur son esprit, comme le calme naissant au crépuscule.

« Combattez », ordonna le général.

Aussitôt, Onren combla l'espace qui les séparait. Tané fit tournoyer sa hallebarde entre ses mains, et les lames se fracassèrent l'une contre l'autre. Onren poussa un cri bref et sonore.

Tané demeura silencieuse.

Onren rompit l'assaut en reculant, la hallebarde pointée vers la poitrine de Tané. Celle-ci attendit l'attaque suivante. Il y avait forcément une raison pour qu'Onren ait été désignée principale apprentie de la maison Est.

Comme capable de lire dans ses pensées, Onren commença à faire tournoyer sa hallebarde autour d'elle, la faisant aisément passer au-dessus de ses bras et entre ses mains pour exhiber sa grande confiance. Tané raffermi son étreinte et étudia ses mouvements.

Onren avait un côté favori. Elle évitait systématiquement de mettre trop de poids sur son genou gauche. Tané se rappelait vaguement que son adversaire du jour avait essuyé une ruade de cheval étant plus jeune.

Enhardie, Tané avança, hallebarde brandie. Onren vint à sa rencontre. Cette fois, elles furent plus rapides. Un, deux, trois chocs. Onren aboyait des menaces inarticulées à chaque coup porté. Tané paraît en silence.

Quatre, cinq, six. Tané levait et baissait sa hallebarde, se servant de la hampe autant que de la lame.

Sept, huit, neuf.

Lorsqu'un coup plongeant tomba, elle mania son arme comme si elle était fixée sur un pivot – une extrémité en haut, puis l'autre, écartant l'assaut et exposant Onren. Celle-ci récupéra à temps pour dévier l'attaque suivante – mais quand elle frappa à nouveau, Tané n'entendit que du vent. Elle porta la main à son oreille, s'attendant à y trouver du sang, mais il n'y avait rien.

Sa distraction lui coûta cher. Onren lui tomba dessus dans une rafale de chêne et d'acier, déployant sa force considérable. Elles se battaient pour l'honneur, pour la gloire, pour des rêves qu'elles couvaient depuis l'enfance. Tané serra les dents tout en dansant pour esquiver ; sa tunique était trempée de sueur, les cheveux lui collaient à la nuque. L'un des dragons souffla bruyamment.

Ce rappel de leur présence renforça sa détermination. Pour l'emporter, elle allait devoir toucher son adversaire.

Elle laissa Onren lui frapper le bras de sa hampe, suffisamment fort pour la faire souffrir. Elle ressentit la douleur en profondeur. Onren maniait son arme tel un trident de pêche. Tané recula d'un bond pour prendre ses distances – puis, alors qu'Onren armait son coup décisif, Tané roula de côté et visa son genou faible. Le bois heurta l'os dans un son caractéristique.

Onren dérapa en haletant. Son genou céda. Sans lui laisser le temps de se relever, Tané plaça sa lame entre les épaules de sa victime.

« Debout », ordonna le général de mer, l'air satisfait. « Beau combat. Honorable Tané de la maison Sud, la victoire vous revient. »

Les spectateurs applaudirent. Tané rendit la hallebarde à un domestique et tendit la main à Onren.

« Je t'ai fait mal ? » s'inquiéta-t-elle.

Onren se laissa relever. « Eh bien, répondit-elle en haletant, je crois que tu m'as cassé la rotule. »

Un souffle d'air saumâtre s'éleva derrière eux. La dragonne lacustrine verte souriait à Tané depuis le toit, dévoilant toutes ses dents. Pour la première fois, Tané lui sourit en retour.

Elle se rendit vaguement compte qu'Onren lui parlait encore.

« Pardon », fit-elle, grisée par le succès. « Tu disais ? »

— Je faisais simplement remarquer que les guerriers les plus féroces peuvent parfois se cacher derrière des visages d'ange. » Elles se saluèrent avant qu'Onren lui désigne les gradins, où les apprentis applaudissaient encore. « Regarde bien Turosa. Il sait qu'il a du pain sur la planche. »

Tané suivit la direction indiquée. Turosa n'avait jamais eu l'air aussi furieux – ni aussi déterminé.



## Ouest

---

« **E**t voilà », dit Estina Melaugo en embrassant la terre d'un vaste geste du bras. « Régalez-vous les yeux du cloaque draconique d'la Yscalin.

— Non, merci. » Kit but une rasade à la bouteille qu'ils partageaient. « J'aimerais autant mourir par surprise. »

Loth observa à la longue-vue. Même maintenant, un jour après avoir vu le haut-ouestrien, ses mains tremblaient encore.

Feúdel. L'aile droite du Sans-Nom. Commandant de l'armée draconique. S'il s'était réveillé, ses congénères en feraient sans doute autant bientôt. C'était en eux que le reste des wyrms puisaient leur force. Lorsqu'un haut-ouestrien mourait, le feu de ses vouivres et de leur progéniture s'éteignait avec lui.

Le Sans-Nom lui-même ne pouvait pas revenir – pas tant que la maison Berethnet régnait –, mais ses serviteurs pouvaient tout ravager sans lui. Le Chagrin des Siècles l'avait prouvé.

Il devait y avoir une raison à leur essor. Ils s'étaient endormis à la fin du Grand Chagrin, en même temps qu'une comète avait traversé le ciel. Pendant des siècles, des savants avaient tenté de deviner quand, et dans quelles circonstances, ils pourraient se réveiller, mais aucun n'avait trouvé

de réponse à ces interrogations. Peu à peu, tout le monde s'était mis à croire que cela ne se produirait plus. Que les wyrms s'étaient transformés en fossiles vivants.

Loth reporta son attention sur ce qu'il voyait par la lunette. La lune formait un œil à moitié clos, et ils flottaient sur des eaux aussi sombres que ses pensées. Il ne distinguait rien d'autre que les nids de lumière de Perunta. Un lieu potentiellement ravagé par la peste draconique.

Ce mal était d'abord né du Sans-Nom, dont le souffle, disait-on, était un poison à action lente. Une souche bien plus terrible était apparue avec l'émergence des cinq hauts-ouestriens. À l'instar des rats pour d'autres épidémies, eux et leurs vouivres en avaient été les vecteurs. Ce fléau n'existait que dans certaines poches depuis la fin du Chagrin des Siècles, mais Loth en avait lu les symptômes dans des livres.

Cela commençait par un rougissement des mains. Puis une urticaire squameuse. À mesure que l'inflammation se répandait à tout le corps, le malade se mettait à souffrir de douleurs articulaires, de fièvre et d'hallucinations. S'il avait l'infortune de survivre à cette étape, le sang s'embrasait. C'était là qu'il devenait le plus contagieux, car faute d'être entravé, il se mettait à courir partout en hurlant, comme s'il se consumait, et tous ceux avec lesquels sa peau entraît en contact se retrouvaient à leur tour contaminés. Généralement, on en mourait en quelques jours, même si, dans de rares cas recensés, le supplice se prolongeait.

Il n'existait aucun remède à cette épidémie. Ni remède ni protection.

Loth referma la longue-vue et la tendit à Melaugo.

« Je suppose que les dés sont jetés, commenta-t-il.

— Abandonnez pas tout espoir, lord Arteloth. » Elle avait un air détaché. « J'doute que l'mal soit entré au palais. C'sont les personnes comme moi, celles que vous appelez les gens du commun, qui souffrent le plus aux heures difficiles. »

Plume et Harlowe s'approchaient de la proue, le second avec sa pipe en terre à la main.

« Bon, messeigneurs, déclara le capitaine. On a été ravis d'vous accueillir, sincèrement, mais toutes les bonnes choses ont une fin. »

Kit sembla alors prendre la mesure du danger auquel ils se trouvaient confrontés. Soit il était pris de boisson, soit il avait perdu l'esprit, mais il lui empoigna les mains. « Je vous en conjure, capitaine Harlowe, laissez-nous rejoindre votre équipage. » Son regard était enfiévré. « Inutile d'en aviser Lord Seyton. Nos familles ont de l'argent.

— Quoi ? siffla Loth. Kit...

— Laissez-le parler. » Harlowe agita sa pipe en signe d'encouragement. « Continuez, Lord Kitston.

— Nous avons des terres, dans les Dunes. De bonnes terres. Épargnez-nous, et elles sont à vous.

— J'ai les flots sous mes pieds, répliqua Harlowe. J'ai nul besoin d'terres. C'qu'il me faut, c'est des marins.

— Avec vos conseils, je parie que nous deviendrons des marins hors du commun. Je descends d'une longue lignée de cartographes, savez-vous ? » Un mensonge éhonté. « Et Arteloth manœuvrait sur le lac Elsand. »

Harlowe les dévisagea de ses yeux sombres.

« Non, déclara Loth d'un ton catégorique. Capitaine, Lord Kitston n'est pas à l'aise avec notre tâche, mais le devoir nous impose de nous rendre en Yscalin. Afin de nous assurer que justice soit faite. »

Aussi livide qu'une pomme pelée, Kit l'empoigna par le pourpoint et l'attira à l'écart.

« Arteloth, souffla-t-il, j'essaie de nous sortir de là. Parce que ça... » Il fit pivoter son ami vers les lumières au loin. « Cela n'a rien à voir avec la justice. C'est l'œuvre du Faucon-de-Nuit, qui nous envoie à la mort pour des ragots sans valeur.



— Combe m'a peut-être banni dans un autre but, mais pour l'heure, je me trouve au bord de la Yscalin, et je tiens à découvrir ce qu'il est arrivé au prince Wilstan. » Loth lui posa la main sur l'épaule. « Si tu veux me laisser y aller seul, Kit, je ne t'en tiendrai pas rigueur. Ce n'était pas ton châtement. »

Kit le dévisagea avec un air de profond agacement. « Oh, Loth », reprit-il, radouci. « Tu n'es pas le Saint.

— Non, mais il a des couilles, commenta Melaugo.

— J'pas d'temps à perdre avec ces paroles pieuses, les interrompit Harlowe, mais j'partage l'opinion d'Estina pour c'qui est d'vos couilles, Lord Arteloth. » Son regard était perçant. « J'ai b'soin d'hommes qui aient vot' cœur. Si vous pensez pouvoir supporter la mer, dites-le maintenant, et j'vous incorpore à l'équipage. »

Kit cligna des paupières. « Vraiment ? »

Harlowe demeura insondable. Comme Loth ne réagissait pas, Kit soupira.

« C'est c'que j'pensais. » Harlowe le gratifia d'un regard froid. « À présent, dégagez d'mon vaisseau. »

Les pirates les raillèrent. Melaugo, une moue aux lèvres, fit signe à Loth et Kit. Tandis que son ami se tournait pour l'accompagner, Loth le rattrapa par le bras.

« Kit, murmura-t-il, saisis cette chance et joins-toi à eux. Contrairement à moi, tu ne représentes pas une menace aux yeux de Combe. Tu pourrais toujours rentrer en Inys. »

Kit secoua la tête, une ébauche de sourire aux lèvres.

« Viens, Arteloth, dit-il. Le peu de foi qu'il me reste, je te le dois. Il n'est peut-être pas mon patron, mais je sais que le Chevalier de la Communion nous enjoint de ne pas laisser tomber un ami. »

Loth voulut tenter de le convaincre, mais il se surprit à lui sourire. Ils emboîtèrent le pas à Melaugo.

Ils durent descendre de la *Rose éternelle* par une échelle de corde. Leurs bottes polies glissaient sur les barreaux. Lorsqu'ils furent installés dans leur canot, où leurs coffres de voyage les attendaient déjà, Melaugo les y rejoignit.

« Passez-moi les rames, Lord Arteloth. » Quand Loth s'exécuta, elle siffla. « À bientôt, cap'taine. Partez pas sans moi.

— Jamais, Estina. » Harlowe se pencha par-dessus le bastingage. « Adieu, messeigneurs.

— Gardez vos diffuseurs d'parfum sur vous, p'tits marquis, ajouta Plume. Allez pas choper que'que chose. »

L'équipage partit d'un rire tonitruant tandis que Melaugo s'éloignait de la *Rose*.

« Faites pas attention à eux. Ils s'pisseraient d'sus s'ils d'vaient faire la même chose que vous. » Elle lorgna ses passagers. « Qu'est-ce qui vous a poussé à proposer vos services comme pirate, Lord Kitston ? Cette vie est pas comme dans les chansons, vous savez. Y a plus de merdes et d'scorbut.

— Un éclair de génie, sans doute. » Kit lui retourna un regard faussement affecté. « J'ai choisi la Chevaleresse de la Courtoisie comme patronne, mademoiselle. Elle ordonne aux poètes de magnifier le monde – mais comment le ferais-je, si je ne le visite pas ?

— Y m'faudrait que'ques verres pour répondre à c'te question. »

Alors qu'ils se rapprochaient de la côte, Loth sortit son mouchoir et le plaqua contre son nez. Un mélange de vinaigre, de poisson et de fumée âcre constituait le bouquet putride de Perunta. Kit s'efforçait de sourire, mais ses yeux s'humidifièrent.

« Comme c'est rafraîchissant », parvint-il à plaisanter.

Melaugo ne souriait pas. « Gardez effectivement vos diffuseurs, déclara-t-elle. Ça vaut la peine, ne serait-ce que pour vot' confort personnel.

— N’y a-t-il rien avec quoi nous pourrions nous protéger ? s’enquit Loth.

— V’pouvez essayer d’pas respirer. Paraît qu’l’épidémie est partout, et nul sait avec certitude comment elle s’propage. Certains portent un voile ou un masque pour s’en prémunir.

— Rien d’autre ?

— Oh, vous verrez des marchands vendre toute sorte de choses. Des miroirs pour repousser les vapeurs viciées, d’innombrables potions et cataplasmes... autant avaler directement votre or. L’mieux à faire est d’mettre un terme aux souffrances des malades. » Elle effectua une manœuvre autour d’un rocher. « J’imagine qu’vous avez pas dû voir beaucoup d’morts.

— Je m’inscris en faux ! s’offusqua Kit. J’ai vu ma chère vieille tante reposant dans sa bière.

— Oui, et j’suppose qu’elle portait une robe rouge en prévision d’sa rencontre avec le Saint. Elle devait être propre comme un sou neuf et embaumer l’romarin. » Comme Kit faisait la grimace, elle ajouta : « Vous avez jamais vu la mort, mon seigneur. Seulement l’masque qu’on pose dessus. »

Ils restèrent alors assis silencieusement. Lorsque l’eau fut suffisamment peu profonde pour y barboter, Melaugo cessa de ramer.

« Je m’approcherai pas davantage. » Elle désigna la ville d’un geste du menton. « Rendez-vous dans une taverne nommée *La Vigne*. Quelqu’un d’vrait v’nir vous chercher. » Elle bouscula Kit de la pointe de sa botte. « Allez-y, maintenant. J’suis une corsaire, pas une nourrice. »

Loth se leva. « Nos remerciements, Mademoiselle Melaugo. Nous n’oublierons pas votre bonté.

— Si, j’vous en prie. J’ai une réputation à t’nir. »

Ils descendirent de l’embarcation avec leurs coffres. Lorsqu’ils furent tous les deux dégoulinants sur le sable, Melaugo retourna à la *Rose*

*éternelle* en chantant dans un yscalin chevrotant.

Harlowe aurait pu les engager tous les deux. Ils auraient pu visiter des lieux qui ne portaient plus de nom, des océans qui n'avaient jamais été franchis par des navires commerciaux. Loth aurait pu se retrouver à la proue de son propre bâtiment un jour – mais il n'était pas ce genre d'homme, et ne le serait jamais.

« Pas notre entrée la plus digne. » Haletant, Kit laissa tomber son coffre. « Alors, comment va-t-on trouver cette taverne ?

— En... s'en remettant à notre instinct », répondit Loth, incertain. « Les gens du commun doivent bien y parvenir.

— Arteloth, nous sommes des courtisans. Notre instinct ne nous sert à rien. »

Loth n'avait pas de répartie.

Ils entrèrent lentement en ville. Leurs coffres étaient lourds, et ils n'avaient ni carte ni boussole pour s'orienter.

Perunta avait autrefois eu la réputation d'être le plus beau port de l'Ouest. Ses rues maculées de boue, regorgeant d'arêtes de poisson, de cendres et d'eaux grasses n'étaient pas conformes à ce que Loth avait imaginé. Un oiseau mort grouillait d'asticots. Les fosses d'aisances débordaient. Sur une place non éclairée, un sanctuaire était en ruines. Sabran avait reçu des rapports lui signalant que le roi Sigoso avait exécuté les sanctariens qui refusaient de renoncer au Saint, mais elle n'avait pas voulu les croire.

Loth essaya de ne pas respirer quand il enjamba un ruisseau de liquide noirâtre. Il n'osait trop s'éloigner de Kit. Des gens se bousculaient autour d'eux, le visage dissimulé derrière un voile ou un morceau de chiffon.

Ils aperçurent le premier dispensaire sur la rue voisine. Les fenêtres avaient été barricadées à l'aide de planches, la porte de chêne était peinte d'ailes écarlates. Des mots en yscalin avaient été écrits au-dessus à la craie.

« *Pitié pour cette maison, car nous sommes tous maudits* », traduisit Kit.

Loth lui jeta un regard de biais. « Tu sais lire l'yscalin ?

— Je sais. Ça t'étonne, répliqua Kit d'un ton grave. Après tout, je suis un tel maître de l'inyse, un tel prodige du vers, qu'il semble impossible qu'il demeure la moindre place dans mon crâne pour maîtriser une autre langue, mais...

— Kit.

— Melaugo m'a appris la traduction. »

L'obscurité leur faisait perdre tout sens de l'orientation. Peu de bougies brûlaient à Perunta, même si des brasiers fumigeaient les chaussées les plus larges. À force d'avancer avec une confiance chancelante, Loth et Kit finirent par tomber sur la taverne où ils devaient retrouver la personne censée les escorter à Cárscaro. L'enseigne montrait une grappe d'appétissant raisin noir qui n'avait pas sa place dans cette fosse.

Un coche stationnait devant le bâtiment. Construit dans ce qui ressemblait à du fer, Loth s'en inquiéta avant même de réfléchir au cheval qui pouvait être capable de tracter une chose pareille. Puis il le vit.

Une énorme tête de loup se tourna vers lui, dotée d'une mâchoire impressionnante remplie de crocs d'où dégoulinait un filet de bave.

La créature était plus imposante qu'un ours. Son cou épais prenait naissance sur un corps de serpent, que pouvaient déplacer ses membres musclés ou une paire d'ailes de chauve-souris. Un deuxième monstre, celui-ci couvert d'une fourrure grise, se tenait à son côté. Leurs yeux étaient identiques. Des tisons issus de la Matrice de Feu.

Des jaculus.

Les rejetons d'une vouivre et d'un loup.

« Ne bouge pas, chuchota Kit. J'ai lu qu'ils bondissaient au moins geste brusque. »

L'une des bêtes grogna. Loth voulut faire le signe de l'épée, mais il n'osa esquisser le moindre geste.

Combien de créatures draconiques étaient-elles réveillées en Yscalin ?

Le cocher était un Yscalin aux cheveux grasseux. « Lords Arteloth et Kitston, je présume ? »

Kit fit un bruit inintelligible. Le postillon tira sur un levier, et quelques marches se déployèrent. « Laissez vos coffres, ordonna-t-il. Montez. »

Ils s'exécutèrent.

Une femme vêtue d'une lourde robe écarlate et d'un voile de dentelle noire les attendait à l'intérieur du véhicule. Elle portait de longs gants de velours, ornés d'une ruche au niveau du coude. Un diffuseur de parfum en filigrane pendait à son côté.

« Lord Arteloth. Lord Kitston », dit-elle d'une voix douce. Loth distinguait à peine ses yeux noirs au travers de son voile. « Bienvenue à Perunta. Je suis Priessa Yelarigas, première dame de la chambre de Sa Splendeur, la Donmata Marosa du royaume draconique de Yscalin. »

Elle n'était pas contaminée. Aucune personne atteinte de cette peste ne s'exprimerait de manière si raffinée.

« Merci d'être venue nous chercher, ma dame. » Loth s'évertuait à parler d'une voix stable. Kit se tassa contre lui dans la voiture. « Nous sommes honorés d'être reçus à la cour du roi Sigoso.

— Sa Majesté est honorée de vous recevoir. »

Un fouet claqua à l'extérieur, et le coche s'ébranla.

« Je dois m'avouer surpris que Sa Splendeur envoie une dame d'aussi haut rang à notre rencontre, reprit Loth. D'autant que la ville est en proie à la maladie.

— Si le Sans-Nom souhaite que je livre ma vie à son fléau, ainsi soit-il », répliqua-t-elle d'un ton neutre.

Loth serra les dents. Dire que ce peuple avait autrefois juré fidélité à Sabran et à la Vertu...

« Vous devez avoir l'habitude de voir des chevaux tracter les coches, mes seigneurs, reprit Lady Priessa, mais il faudrait plusieurs jours pour traverser la Yscalin de cette manière. Les jaculus sont plus rapides et ne se fatiguent jamais. »

Elle croisa les mains dans son giron. Ses doigts accueillèrent plusieurs bagues en or, ajustées par-dessus ses gants.

« Vous devriez vous reposer, dit-elle. Si rapide soit notre voiture, la route sera longue, messeigneurs. »

Loth essaya de sourire. « Je préfère observer le paysage.

— Comme vous le souhaitez. »

En vérité, il faisait bien trop sombre pour y voir quoi que ce soit, mais il refusait de dormir en la présence d'une adoratrice de wyrms.

Ils se trouvaient en territoire draconique. Il s'élèverait du coussin de soie de la noblesse et trouverait l'espion en lui. Il s'endurcirait pour se mettre au diapason des dangers de sa mission. Ainsi, tandis que Kit s'assoupissait, Loth demeura assis, aussi immobile qu'il le pouvait, les yeux maintenus ouverts par la seule force de sa volonté, et il adressa une promesse au Saint.

Il accepterait cette route sur laquelle on l'avait précipité. Il chercherait le prince Wilstan. Il réunirait la reine et son père. Et il trouverait le moyen de rentrer chez lui.

Il aurait été bien incapable de déterminer si Priessa Yelarigas dormit, ou si elle l'observa toute la nuit.

---

Elle avait de la fumée dans les cheveux. Elle le sentait.

« Où dans la Vertu l'avez-vous trouvée ?

— Dans le beffroi ! »

Des bruits de pas. « Par le Saint, c'est Mademoiselle Duryan. Faites prévenir Sa Majesté sur-le-champ. Et ramenez un médecin. »

Sa langue était telle une énorme braise dans sa bouche. Quand les inconnus la lâchèrent, elle plongea dans un rêve enfiévré.

Elle était à nouveau une enfant, abritée du soleil par les branches de l'arbre. Le fruit pendait au-dessus de sa tête, trop haut pour qu'elle puisse l'atteindre, et Jondu lui disait : *viens ici, Eadaz, viens voir.*

Puis la Prieure portait une coupe à ses lèvres, en lui disant que c'était le sang de la Mère. Le liquide avait le goût du soleil, du rire et de la prière. Elle avait brûlé de la même manière dans les jours qui avaient suivi, brûlé jusqu'à ce que le feu fasse fondre son ignorance. Ce jour-là, elle était née à nouveau.

Lorsqu'elle se réveilla, une femme qu'elle connaissait se trouvait à son chevet. Elle versait l'eau d'une aiguière dans une cuvette.

« Meg. »

Margret se retourna si brusquement vers elle qu'elle manqua renverser l'aiguière.

« Ead ! » Avec un rire de soulagement, elle se pencha pour l'embrasser sur le front. « Oh, merci le Saint. Tu es restée inconsciente pendant des jours. Les médecins disaient que tu avais une fièvre, puis la suée, puis la peste...

— Sabran, articula Ead d'une voix râpeuse. Meg, est-ce qu'elle va bien ?

— Nous devons d'abord déterminer si *tu* vas bien. » Margret lui toucha les joues, le cou. « Tu as mal quelque part ? Tu veux que j'aille chercher un médecin ?

Pas de médecin. Je me sens très bien. » Ead s'humecta les lèvres. « Je peux avoir à boire ?

— Bien sûr. »

Margret remplit une coupe et la porta à sa bouche. Ead déglutit un peu de la bière qu'elle contenait.



« Tu étais dans le beffroi, expliqua Margret. Qu'est-ce que tu faisais là-haut ? »

Ead inventa un mensonge. « Je me suis trompée d'allée dans la bibliothèque. J'ai vu que la porte du beffroi était ouverte, je me suis dit que j'allais en profiter pour explorer un peu. C'est là que la bête est apparue... J'imagine que ses... exhalaisons atroces m'ont donné la fièvre. » Avant que Margret puisse mettre en doute sa version des faits, elle ajouta : « Maintenant, dis-moi si Sabran va bien.

— Sabran n'a jamais été en si bonne forme, et toute l'Inys sait que Feúdel en personne n'a pas pu l'atteindre avec ses flammes.

— Où est le wyrm, maintenant ? »

Margret reposa la coupe sur la table de nuit et trempa un linge dans la cuvette.

« Parti. » Elle plissa le front. « Il n'y a pas eu de morts, mais il a mis le feu à quelques entrepôts. Le capitaine Lintley dit que la ville est à cran. Sabran a envoyé des hérauts pour assurer le peuple de sa protection, mais tout le monde peine à croire qu'un haut-ouestrien se soit réveillé.

— Ça devait arriver un jour. Des créatures plus petites s'agitent depuis quelque temps.

— Oui, mais jamais l'un des suzerains. Par chance, la plupart des habitants ignorent qu'ils ont vu l'aile droite du Sans-Nom. Toutes les tapisseries qui le décrivent sont cachées ici. » Margret essora le linge. « Lui et ses frères infernaux...

— Il a dit qu'Orsul était déjà réveillé. » Ead but une nouvelle gorgée de bière. « Et que Valeysa ne tarderait plus.

— Au moins, les autres sont morts depuis longtemps. Et, bien sûr, le Sans-Nom ne peut pas revenir en personne. Pas tant que la maison Berethnet régnera. »

Quand Ead essaya de s'asseoir, ses bras se mirent à trembler, et elle retomba sur son oreiller. Margret alla prévenir une domestique à la porte

avant de revenir vers elle.

« Meg, fit Ead tandis que son amie lui tamponnait le front. J'ai entendu les Ducs Spirituels parler avec Sabran. Combe prétend que Loth a été envoyé à Cárscaro en tant qu'espion – pour découvrir ce qui se trame là-bas, et pour chercher Wilstan Pynson. Il affirme que Loth est parti sans autorisation... mais je pense que nous connaissons toutes les deux la vérité. »

Lentement, Margret s'assit sur le lit. Elle porta la main à son ventre.

« Saint, sauvez mon frère, murmura-t-elle. Ce n'est pas un espion. Combe l'a condamné à mort. »

Un silence s'ensuivit, tout juste brisé par le chant des oiseaux à l'extérieur.

« Je lui avais dit, Ead, finit par déclarer Margret. Je l'avais prévenu qu'une amitié avec une reine n'était pas une amitié comme les autres, et qu'il devait se montrer prudent. Mais Loth n'en fait toujours qu'à sa tête. » Elle se fendit d'un léger sourire empreint d'ironie. « Mon frère pense que tout le monde est aussi bon que lui. »

Ead chercha des mots de réconfort, mais n'en trouva aucun. Loth courait un trop grand danger.

« Je sais. J'ai essayé de l'avertir, moi aussi. » Elle saisit la main de son amie. « Il trouvera peut-être le moyen de rentrer.

— Tu sais qu'il ne survivra pas longtemps à Cárscaro.

— Tu pourrais prier Combe de le faire revenir. Tu es Lady Margret Ru.

— Et Combe est le Duc de la Courtoisie. Il a plus d'influence et de fortune que je n'en aurai jamais.

— Ne pourrais-tu pas le dire à Sabran directement, en ce cas ? s'enquit Ead. À l'évidence, elle ne soupçonne rien.

— Je ne peux pas accuser Combe ni personne d'autre sans avoir la moindre preuve de complot. S'il a dit à Sab que Loth était parti de son

plein gré, et si je n'ai aucun moyen d'attester qu'il s'agit d'un mensonge, même elle ne pourra rien y faire. »

Ead savait que Margret disait vrai. Elle serra sa main plus fort, et son amie laissa échapper un soupir tremblant.

Quelqu'un frappa alors doucement à la porte. Margret murmura quelque chose à la personne dehors. À présent que son siden était muet et tous ses sens émoussés, Ead ne pouvait plus entendre ce qui se racontait.

Son amie revint avec une coupe. « Du lait de poule, expliqua-t-elle. Tallys l'a préparé exprès pour toi. Elle est tellement gentille. »

La boisson chaude, si sucrée qu'elle en était presque écœurante, était la réponse à tous les maux, en Inys. Trop faible pour attraper les anses, Ead laissa son amie la faire boire à la cuiller.

On frappa derechef. Cette fois, quand Margret ouvrit la porte, elle se fendit d'une profonde révérence.

« Laissez-nous un instant, Meg. »

Ead reconnut cette voix. Margret lui jeta un coup d'œil, puis s'éclipsa.

La reine d'Inys entra dans la chambre. Sa tenue d'amazone était du vert sombre du houx.

« Appelez si vous avez besoin de nous, Majesté, lança une voix bourrue venue de l'extérieur.

— Je ne pense pas qu'une femme alitée représente un trop grand danger pour ma personne, sire Gueules, mais merci. »

La porte se referma. Ead s'assit du mieux qu'elle put, consciente de sa chemise trempée de sueur et de l'aigreur de son haleine.

« Ead », dit Sabran en la jugeant du regard. Elle s'empourpra légèrement. « Vous êtes enfin réveillée. Vous êtes restée absente de chez moi bien trop longtemps.

— Pardonnez-moi, Majesté.

— Votre générosité manque à beaucoup de monde. Je voulais vous rendre visite plus tôt, mais les médecins craignaient que vous ayez la

suée. » Le soleil illuminait ses prunelles. « Vous étiez dans le beffroi le jour de la venue du wyrm. J'aimerais savoir pourquoi.

— Madame ?

— La bibliothécaire royale vous a trouvée là. Lady Oliva Marchyn m'a informée que certains domestiques et courtisans se servaient du beffroi pour... la débauche.

— Je n'ai pas d'amant, Majesté.

— Je ne tolérerai aucune lubricité dans ce palais. Avouez, et la Chevaleresse de la Courtoisie se montrera peut-être clémente. »

Ead comprit que la reine n'avalerait pas l'histoire de la mauvaise allée visitée dans la bibliothèque. « Je suis montée au beffroi... pour essayer de détourner l'attention de la bête de Votre Majesté. » Elle aurait aimé avoir la force de se défendre avec davantage de conviction. « Mais je n'aurais pas dû craindre pour votre santé. »

C'était la vérité, dépouillée de ses principales caractéristiques.

« Je me doute que l'ambassadeur uq-Ispad ne recommanderait pas pour la royale maisonnée une personne aux mœurs dissolues, décida Sabran, mais que je n'entende plus dire que vous avez visité le beffroi.

— Bien sûr, Madame. »

La reine s'approcha de la fenêtre ouverte. Elle posa une main sur le rebord et contempla le domaine du palais.

« Majesté, dit Ead, puis-je vous demander pourquoi vous êtes sortie affronter le wyrm ? » Une brise délicate soufflait depuis l'extérieur. « Si Feúdel vous avait terrassée, tout aurait été perdu. »

Sabran ne répondit pas immédiatement.

« Il a menacé mon peuple, murmura-t-elle enfin. Je suis sortie avant même d'avoir réfléchi à une autre solution. » Elle se retourna vers Ead. « J'ai reçu un autre rapport vous concernant. Lady Truyde utt Zeedeur ne cesse de raconter à mes courtisans que vous êtes une sorcière. »

Cette fichue petite fouine rousse. Ead admirait presque son courage d'ignorer ainsi la menace d'une malédiction.

« Madame, je ne connais rien à la sorcellerie », répondit-elle en teintant ses paroles d'une pointe de mépris.

Le terme *sorcellerie* n'était pas très apprécié de la Prieure.

« Probablement pas, admit Sabran, mais Lady Truyde a dans l'idée que c'est *vous* qui m'avez protégée de Feúdel. Elle prétend vous avoir vue jeter un sort dans ma direction depuis le beffroi. »

Cette fois, Ead demeura silencieuse. Il n'existait aucun argument pour contrer cette accusation.

« Bien sûr, reprit la reine, c'est une menteuse. »

Ead n'osait plus parler.

« C'est le Saint qui a repoussé ce wyrm. Il a brandi son bouclier céleste pour me protéger du feu. Suggérer qu'il puisse s'agir de sorcellerie de bas étage confine à la trahison, déclara Sabran d'une voix plate. J'ai presque envie de l'envoyer à la tour obscure. »

Toute la tension emmagasinée s'évanouit. Ead sentit un rire de soulagement gargouiller dans sa gorge, menaçant de déborder.

« Ce n'est qu'une enfant, Votre Majesté, affirma-t-elle pour le réprimer. Elle a la folie de son jeune âge.

— Elle est suffisamment âgée pour vous accuser à tort, fit remarquer Sabran. N'allez-vous pas réclamer vengeance ?

— Je préfère la saveur du pardon. Cela m'aide à mieux dormir la nuit. »

Des yeux glacials la jaugèrent longuement. « Sous-entendez-vous que je devrais faire preuve de clémence plus souvent ? »

Ead était trop épuisée pour craindre ce regard. « Non. Simplement, je doute que Lady Truyde ait voulu insulter Votre Majesté. Il est plus vraisemblable qu'elle ait une dent contre moi, puisque j'ai été promue à une position qu'elle convoite. »

Sabran dressa le menton.

« Vous retournerez à vos devoirs dans trois jours. D'ici là, je demanderai au médecin royal de prendre soin de vous », déclara-t-elle. Ead haussa les sourcils. « J'ai besoin de vous, continua Sabran en se levant pour partir. Lorsque l'annonce sera faite, j'aurai besoin de toutes mes dames à mon côté.

— L'annonce, Madame ? »

Sabran lui tournait le dos, désormais, mais Ead vit ses épaules se crispier.

« L'annonce, répondit-elle, de mes fiançailles avec Aubrecht Lievelyn, Grand Prince de l'État libre de Mentendon. »



## Est

---

Les épreuves de l'eau se déroulèrent comme dans un long rêve. La plupart des citoyens se barricadèrent chez eux quand la tempête se mit à battre la côte occidentale de la Seiki, mais les gardes de mer étaient censés endurer les pires conditions climatiques.

« La pluie, c'est de l'eau, comme nous », leur cria le général pour couvrir le tonnerre tandis qu'il passait parmi les rangs. Ses cheveux étaient plaqués contre son crâne, et des gouttes roulaient jusqu'au bout de son nez. « Si un peu d'eau suffit à vous abattre, vous ne pouvez ni chevaucher un dragon ni garder la mer, vous n'êtes donc pas à votre place. » Il haussa le ton. « Allez-vous vous laisser abattre par de l'eau ?

— Non, honoré général de mer », s'écrièrent les apprentis.

Tané dégoulinait déjà. Au moins, la pluie était chaude.

Le tir, à l'arc ou à l'arme à feu, était relativement simple. Malgré l'averse, Tané avait une bonne vue et la main sûre. Dumusa était meilleure qu'elle à l'arc – elle aurait pu atteindre n'importe quelle cible les yeux bandés –, mais Tané était juste derrière. Aucun d'eux, pas même Dumusa, ne prenait le meilleur sur elle au pistolet, mais un gardien de mer de la maison Ouest la concurrençait : Kanperu, le plus âgé et le plus grand



d'entre tous, dont la mâchoire semblait pouvoir encaisser un coup d'épée, et dont les mains paraissaient assez larges pour s'enrouler autour d'un tronc.

Vint ensuite l'épreuve d'archerie montée. Chacun devait viser six flotteurs en verre suspendus à une poutre. Dumusa n'était pas aussi à l'aise à dos de cheval qu'à pied, et elle n'en atteignit que cinq. Onren, qui n'aimait guère les chevaux, serra les dents pendant tout l'exercice, perdit le contrôle de son coursier et en manqua trois. Tané, en revanche, fit mouche chaque fois – jusqu'à ce que sa monture trébuche et fasse dévier son dernier tir, ce qui permit à Turosa de s'emparer de la première place.

Ils ramenèrent les chevaux à l'écurie. « Pas de bol, bouseuse, la railla Turosa quand elle mit pied à terre. J'imagine que certaines choses sont dans le sang. Peut-être qu'un jour l'honoré général de mer se rendra compte qu'être dragonnier est inné, pas acquis. »

Tané contracta les mâchoires tandis qu'un valet d'écurie récupérait la bride de son étalon. La robe de ce dernier était assombrie par la pluie et la sueur.

« Ne fais pas attention à lui, Tané », lui conseilla Dumusa en descendant de selle. Ses cheveux détremés s'enroulaient autour de ses épaules. « Nous sommes tous constitués de la même eau. »

Turosa fit la moue, mais s'en alla. Il ne se disputait jamais avec les autres descendants de dragonniers.

Quand il fut parti, Tané s'inclina devant sa camarade. « Tu as beaucoup de talent, honorable Dumusa, déclara-t-elle. J'espère un jour devenir aussi bonne archère que toi. »

Dumusa la salua en retour. « Et j'espère acquérir ta maîtrise des armes à feu, honorable Tané. »

Elles quittèrent l'écurie ensemble. Tané avait déjà parlé à Dumusa par le passé, mais à présent qu'elles se retrouvaient seules, elle ne savait plus trop quoi lui dire. Elle s'était souvent demandé ce que l'on ressentait

quand on grandissait sur un domaine de Ginura en compagnie de ses grands-parents Miduchi.

Quand elles atteignirent la salle d'entraînement, elles s'assirent l'une près de l'autre, et Tané entreprit de nettoyer la boue sur ses flèches. Kanperu, l'apprenti grand et discret, était déjà là à fourbir son pistolet en argent.

Tandis qu'ils s'affairaient, Onren entra dans la salle.

« Je n'ai jamais tiré aussi mal de ma vie, déclara-t-elle en peignant ses cheveux trempés en arrière. Je devrais me trouver un temple et implorer le grand Kwiriki de supprimer tous les chevaux de cette planète. Ils ne font que me contrarier depuis ma naissance.

— Sois en paix, lui dit Dumusa sans se détourner de son arc. Tu as tout le temps de prouver tes talents aux Miduchi.

— C'est facile à dire, pour toi. Leur sang coule dans tes veines. Vous finissez tous par devenir dragonniers.

— Il y a toujours le risque que je sois la première à échouer.

— En effet, convint Onren, mais nous savons tous qu'il est infime. »

Son genou était encore enflé depuis le duel. Elle allait devoir travailler dur si elle voulait devenir dragonnière.

Kanperu rangea son arme au râtelier. Avant de quitter la pièce, il adressa à Onren un regard indéchiffrable.

« Il paraît que l'honorable Kanperu s'est mis à fréquenter une taverne près du marché aux fruits, murmura Dumusa à Onren quand le garçon fut hors de portée de voix. Il s'y rendrait chaque soir.

— Et alors ?

— Je me disais qu'on pourrait y aller nous aussi. Quand on sera dragonniers, on passera tous beaucoup de temps ensemble. Nous avons intérêt à bien nous entendre. Tu n'es pas d'accord ? »

Onren sourit. « Dumu, répondit-elle, essaierais-tu de me distraire pour nuire à mes résultats ?

— Tu sais pertinemment que tu me domines en tout sauf en tir à l'arc. » Dumusa se remit à inspecter son arme. « Allez. J'ai besoin de sortir d'ici pendant quelques heures.

— Je devrais faire savoir au général de mer que tu as mauvaise influence. » Onren se leva et s'étira. « Tu viens, Tané ? »

Il lui fallut un moment pour se rendre compte qu'elles la dévisageaient toutes deux, dans l'attente d'une réponse.

Elles étaient sérieuses. En plein pendant les épreuves de l'eau, elles comptaient se rendre dans une taverne.

« Merci, répondit-elle doucement, mais je dois rester ici pour m'entraîner à la prochaine épreuve. » Elle marqua une pause. « Tu ne devrais pas te préparer pour demain, toi aussi, Onren ? »

Celle-ci ricana. « Je me suis entraînée toute ma vie. Et le faire hier soir ne m'a servi à rien aujourd'hui. Non, pour l'heure, j'ai juste besoin de boire un coup. Et peut-être d'en tirer un... » Elle coula un regard vers Dumusa, et même si elles pincèrent les lèvres pour se retenir, elles finirent toutes deux par éclater de rire.

Elles avaient perdu la tête. En de telles circonstances, elles ne pouvaient pas s'autoriser la moindre distraction.

« Profitez bien de votre soirée, leur lança Tané en se levant. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Tané », répondit Onren. Son sourire s'évanouit et elle fronça les sourcils. « Essaie de dormir un peu, d'accord ?

— Bien sûr. »

Tané traversa la salle pour aller accrocher son arc. Turosa, qui allait s'entraîner au combat à mains nues avec des amis, croisa son regard et frappa du poing dans sa paume.

Une brise humide parcourait les couloirs, aussi chaude que la vapeur d'une soupe tout juste servie. Les sols lustrés claquaient sous ses pieds tandis qu'elle traversait l'école.

Elle se débarbouilla et s'exerça à l'épée, seule dans sa chambre. Quand elle finit par avoir mal au bras, l'inquiétude se mit à la ronger. Son cheval n'avait eu aucune raison de trébucher durant l'épreuve. Et si Turosa lui avait fait quelque chose, juste pour la contrarier ?

Elle se décida à retourner aux écuries. Quand elle trouva le maréchal-ferrant, celui-ci lui assura que tout allait bien. La terre était mouillée. Sans doute la bête avait-elle glissé.

*Ne laisse pas un petit merdeux comme ce Turosa prendre le meilleur sur toi,* lui avait dit Susa. Mais sa voix lui semblait désormais si lointaine.

Tané passa le reste de la soirée dans la salle d'entraînement, à cribler les épouvantails de couteaux de jet. Seulement après avoir percé l'œil de chacun d'eux s'autorisa-t-elle à retourner dans sa chambre, où elle alluma sa lampe à pétrole pour écrire sa première lettre à Susa.

*Pour l'instant, les épreuves sont aussi difficiles que je le craignais. Aujourd'hui, mon cheval a glissé, et j'en ai payé le prix.*

*Même si j'ai l'impression de m'être tuée à l'entraînement, certains autres s'en sortent aussi bien que moi sans pour autant s'exercer sans relâche. Ils boivent, ils fument et ils s'amusent ensemble, alors que je ne fais que perfectionner mon talent. Après quatorze années de préparation, l'eau refuse toujours de s'écouler en moi de façon fluide. Et je suis terrifiée, Susa.*

*Ces quatorze années ne valent plus rien, ici. Nous sommes jugés sur aujourd'hui, pas sur hier.*

Elle chargea une servante de l'expédier au Cap-Hisan, puis alla s'allonger et se concentra sur le bruit de sa respiration.

Dehors, une chouette hulula. Au bout de quelques minutes, Tané se releva et se faufila hors de sa chambre.

Elle pouvait bien s'exercer encore un peu.

---

Le gouverneur du Cap-Hisan était un homme mince et propre sur lui, qui vivait dans un illustre manoir au milieu de la ville. Contrairement au capitaine, il savait sourire. Il avait les cheveux gris, le visage affable et la réputation de fermer facilement les yeux sur la petite délinquance.

Domage que Niclays, qui avait transgressé la règle cardinale de Seiiki, ne pût en aucun cas être considéré comme un *petit* délinquant.

« Alors, dit le gouverneur, la femme a amené l'étranger à votre porte.

— Oui », confirma Niclays. Il peinait à articuler tant sa gorge était sèche. « Oui, en effet, honoré gouverneur. Je buvais une coupe de votre remarquable vin seiikinois juste avant leur arrivée. »

Ils l'avaient détenu dans une cellule pendant plusieurs jours. Il avait perdu le compte, à cause de l'obscurité. Lorsque des soldats étaient enfin venus l'y chercher, il s'était presque évanoui, craignant qu'ils l'emmenent au billot. Au lieu de quoi, ils l'avaient présenté à un médecin, qui lui avait examiné les mains et les yeux. Les gardes lui avaient ensuite donné des vêtements propres, avant de l'escorter vers l'officiel le plus puissant de cette région de la Seiiki.

« Et donc, vous avez accueilli cet homme chez vous, poursuivit le fonctionnaire. Pensiez-vous qu'il s'agissait d'un résident légal d'Orisima ? »

Niclays se racla la gorge. « Je, ah... non. Je connais tout le monde à Orisima. Mais la femme m'a menacé, confessa-t-il en s'efforçant d'avoir l'air hanté par ce souvenir. Elle... elle m'a plaqué un couteau sous la gorge et m'a... m'a dit que si je ne l'accueillais pas, elle me t... tuerait. »

Panaya lui avait conseillé de faire preuve d'honnêteté, mais pour qu'elle soit bonne, une histoire méritait toujours d'être embellie.

Deux fantassins le surveillaient de près. Leur tête et leur nuque disparaissaient sous un heaume attaché à l'aide d'un cordon vert noué sous le menton. Dans un même élan, ils firent coulisser les panneaux muraux et laissèrent entrer deux autres soldates, traînant entre elles une prisonnière.

« S’agissait-il de cette femme ? » s’enquit le gouverneur.

Elle avait les cheveux ramassés autour des épaules. L’un de ses yeux était tuméfié. À en juger par la lèvre éclatée de la garde à sa gauche, elle s’était débattue. Quelqu’un de galant aurait nié.

« Oui », confirma Niclays.

Elle lui décocha un regard haineux.

« Oui, répéta le gouverneur. Elle est musicienne dans un théâtre du Cap-Hisan. Le très honoré seigneur de guerre autorise quelques artistes seiikinois à venir distraire ou faire la conversation aux gens d’Orisima certains jours. » Il haussa les sourcils. « Avez-vous déjà reçu ce genre de visite ? »

Niclays se fendit d’un sourire pincé. « Je me satisfais généralement de ma propre compagnie.

— Tant mieux, lui cracha la femme. Dans ce cas, va donc te tripoter, espèce de menteur assoiffé d’argent. »

L’une des soldates la cogna. « Silence. »

Niclays tressaillit. La femme tomba au sol, où elle rentra les épaules et porta la main à sa joue.

« Merci d’avoir confirmé qu’il s’agissait bien de cette femme. » Le gouverneur tira à lui son nécessaire d’écriture, contenu dans une boîte laquée. « Elle refuse de révéler comment un étranger a pu aboutir sur cette île. Le savez-vous ? »

Niclays peina à avaler sa salive, épaisse comme du potage.

Tant pis pour l’honnêteté. Si loin d’ici qu’elle puisse être, il ne pouvait pas compromettre Truyde.

« Non, mentit-il. Il n’a rien voulu me dire. »

Le gouverneur le scruta par-dessus ses montures. Ses petits yeux noirs étaient profondément cernés.

« Éminent docteur Roos, dit-il en diluant un bâton d’encre dans de l’eau, je respecte votre érudition, je vais donc être honnête avec vous. Si

vous ne pouvez rien m'apprendre de plus, cette femme sera torturée. »

La prisonnière se mit à trembler.

« Nous n'avons habituellement pas recours à de telles méthodes, sauf lorsque les circonstances l'exigent. Nous possédons assez de preuves pour déterminer qu'elle est partie prenante d'un complot susceptible de menacer la Seiiki tout entière. Si elle a fait entrer cet étranger à Orisima, elle doit bien savoir d'où il arrive à l'origine. Ainsi, elle doit soit être de mèche avec les passeurs, ce qui est passible de mort... soit protéger quelqu'un d'autre, que nous n'aurions pas encore identifié. » Le gouverneur choisit un pinceau dans sa boîte. « S'il s'avère qu'elle a été utilisée, le très honoré seigneur de guerre se montrera peut-être clément. Êtes-vous certain de ne rien savoir de plus sur les raisons de la présence ici de ce Sulyard, ou sur l'identité de ses complices éventuels ? »

Niclays considéra la femme prostrée. Elle le toisait d'un œil noir caché derrière ses cheveux.

« J'en suis certain. »

Dès qu'il eut prononcé ces mots, il eut l'impression de recevoir un nouveau coup de matraque dans le foie.

« Emmenez-la au cachot », ordonna le gouverneur. Quand les gardes la hissèrent sur ses pieds, la femme se mit à hoqueter d'un air paniqué. Pour la première fois, Niclays vit à quel point elle était jeune. Pas plus âgée que Truyde.

Jannart aurait eu honte de lui. Il baissa la tête, dégoûté par son comportement.

« Merci, éminent docteur Roos, déclara le gouverneur. Je soupçonnais qu'il en soit ainsi, mais j'avais besoin de votre confirmation. »

Lorsque les bruits de pas eurent disparu au bout du couloir, le gouverneur passa plusieurs minutes penché sur sa feuille de papier. Niclays n'osa pas l'interrompre.

« Votre seiikinois est excellent », fit enfin remarquer le gouverneur. Niclays sursauta. « J'ai cru comprendre que vous enseigniez l'anatomie à Orisima. Comment avez-vous trouvé nos étudiants ? »

C'était comme si la femme n'avait pas existé.

« J'apprends autant d'eux qu'eux de moi », avoua Niclays en toute sincérité. Le gouverneur sourit. Niclays profita de l'aubaine pour ajouter : « Il me manque cependant certains ingrédients pour... une autre tâche, que l'honoré de longue date Grand Prince de Mentendon a assuré qu'il me fournirait. Je crains en outre que l'honoré capitaine d'Orisima ait détruit mon matériel.

— L'honorable capitaine peut en effet se montrer trop... empressé. » Le gouverneur reposa son pinceau. « Vous ne pouvez pas retourner à Orisima avant que cette histoire soit réglée. Nul ne doit apprendre qu'un intrus a pu franchir les murs, et nous devons purifier le comptoir commercial pour nous assurer qu'il n'y a pas de trace du mal rouge. J'ai bien peur de devoir vous contraindre à l'assignation à résidence à Ginura le temps que nous menions notre enquête. »

Niclays le dévisagea.

Il ne pouvait pas avoir tant de chance. Au lieu de le torturer, ils allaient lui rendre sa liberté.

« Ginura, répéta-t-il.

— Pour quelques semaines. C'est le meilleur moyen de vous tirer de ce mauvais pas. »

Niclays comprit qu'il s'agissait d'une décision diplomatique. Il avait abrité un intrus. Dans la même situation, un citoyen seiikinois aurait été condamné à mort, mais l'exécution d'un colon mentendonien risquerait de mettre à mal l'alliance fragile avec la maison Livelyn.

« Oui. » Il adopta une mine contrite. « Oui, honoré gouverneur, bien sûr. Je comprends.



— À votre retour, je prie pour que tout soit résolu. Pour vous remercier pour vos informations, je vais m'assurer que vous obteniez les ingrédients dont vous avez besoin, mais vous ne devez pas dire un mot de toute cette histoire. » Il darda sur Niclays un regard pénétrant. « Ces conditions vous semblent-elles acceptables, éminent docteur Roos ?

— Parfaitement. Je vous remercie pour votre bonté. » Niclays hésita. « Et Sulyard ?

— L'intrus est en détention. Nous attendions de voir s'il développerait des symptômes du mal rouge. S'il ne nous révèle pas qui l'a aidé à entrer en Seiiki, il sera lui aussi torturé. »

Niclays s'humecta les lèvres.

« Je peux peut-être vous aider », déclara-t-il en se demandant ce qui pouvait bien le pousser à se retrouver plus impliqué qu'il ne l'était déjà dans cette histoire. « En tant que son prochain dans la Vertu, je parviendrai peut-être à le convaincre de se confesser – si vous m'autorisez à lui rendre visite avant de partir. »

Le gouverneur sembla y réfléchir.

« Je n'aime pas verser de sang quand cela peut être évité. Peut-être demain, concéda-t-il. Pour l'heure, je dois aviser le très honoré seigneur de guerre de cette malheureuse situation. » Il reporta son attention sur sa table d'écriture. « Reposez-vous bien cette nuit, éminent docteur Roos. »



## Est

---

L'épreuve suivante était celle des couteaux. Comme pour les précédentes, elle fut supervisée par le général de mer et un groupe d'inconnus en robe bleue. D'autres membres du clan Miduchi, qui avaient connu leurs propres épreuves cinquante ans plus tôt. Ceux dont Tané partagerait peut-être l'héritage, si son corps ne la trahissait pas.

Ses yeux lui semblaient trop gros pour son crâne. Elle ramassa chaque couteau de ses mains moites et maladroitement. Elle s'en tira malgré tout mieux que tous les autres apprentis à part Turosa, dont les aptitudes avec ces lames lui avaient permis de forger sa réputation au sein de la maison Nord.

Onren pénétra dans la salle juste après le score parfait de Turosa. Ses cheveux étaient détachés et non peignés. Le général haussa les sourcils, mais elle se contenta de s'incliner devant lui avant de se diriger vers les couteaux.

Kanperu apparut alors. Le général de mer haussa les sourcils encore plus haut. Onren se saisit d'une lame, se mit en position et la lança vers le premier épouvantail.

Tous les projectiles atteignirent leur cible.

« Un score parfait, commenta le général, mais tâchez de ne plus être en retard à l'avenir, honorable Onren.

— Oui, honoré général. »

Ce soir-là, les gardes de mer furent réveillés par les domestiques et escortés, toujours en tenue de nuit, jusqu'à une rangée de palanquins. Bien installée dans le sien, Tané se rongait les ongles au sang.

Ils émergèrent de leurs litières auprès d'un vaste lac arrosé par une source. Des gouttes de pluie en perforaient la surface.

« Les membres de la garde de haute mer sont souvent réveillés en pleine nuit pour répondre aux menaces pesant sur la Seiiki, expliqua le général. Ils doivent nager mieux que des poissons, car ils peuvent à tout moment se retrouver séparés de leur vaisseau ou de leur dragon. Huit perles dansantes ont été éparpillées dans ce lac. Si vous en trouvez une, votre note n'en sera que meilleure. »

Turosa se déshabillait déjà. Lentement, Tané se dépouilla de sa chemise de nuit et s'immergea jusqu'à la taille.

Vingt-six gardes de mer pour seulement huit perles. Celles-ci seraient des plus difficiles à repérer dans les ténèbres.

Elle ferma les paupières et tâcha de ne pas y songer. Lorsque le général de mer en donna l'ordre, elle se laissa glisser dans le lac.

L'eau l'engloutit. Une eau pure et douce, rafraîchissante. Ses cheveux se déployèrent autour d'elle telles des algues quand elle tourna sur elle-même, tentant d'apercevoir un éclat vert argenté.

Onren entra dans l'eau sans presque produire la moindre éclaboussure. Elle plongea, ramassa son trésor et remonta vers la surface en un arc gracieux. Elle nageait comme un dragon.

Déterminée à être la prochaine, Tané plongea plus profondément. La source, réfléchit-elle, avait dû repousser les perles vers l'ouest. Elle se tourna dans cette direction, plongea habilement vers le lit du lac et nagea

en ne se servant que de ses jambes, laissant glisser ses mains dans le limon en avançant.

Ses poumons lui brûlaient quand ses doigts effleurèrent une perle minuscule. Elle refit surface presque en même temps que Turosa, qui s'ébroua avant d'examiner sa trouvaille.

« Des perles dansantes. Portées par les élus. Elles étaient autrefois les symboles d'un héritage, d'une histoire. » Il déploya un sourire acéré. « À présent, elles sont arborées par de si nombreux paysans qu'il pourrait s'agir de grains de poussière. »

Tané le regarda droit dans les yeux et lui dit : « Tu as bien nagé, honorable Turosa. »

Cela le fit pouffer. « Oh, villageoise. Je vais tellement te ridiculiser qu'ils ne laisseront plus jamais une bouseuse souiller le clan Miduchi. » Il s'éloigna en nageant. « Prépare-toi à couler. »

Il s'élança vers la berge du lac. Tané le suivit de loin.

La rumeur voulait que, pour l'ultime épreuve, les principaux apprentis s'affronteraient. Elle avait déjà remporté son duel contre Onren. Son adversaire serait donc Turosa ou Dumusa.

Si c'était le premier, il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour la briser.

---

Niclays passa une nuit agitée au manoir du gouverneur du Cap-Hisan. La literie était bien plus luxueuse que celle dont il bénéficiait à Orisima, mais la pluie n'avait cessé de marteler le toit de tuiles, l'empêchant de trouver le repos. Pour couronner le tout, l'humidité était insupportable, comme toujours pendant l'été seiikinois.

Au petit matin, il se leva de son lit moite pour aller ouvrir le panneau de la fenêtre. La braise était chaude et épaisse comme du moût, mais au moins pouvait-il voir les étoiles. Et réfléchir.

Aucune personne instruite ne croyait aux fantômes. Des charlatans affirmaient que les esprits des morts survivaient dans un élément nommé l'éther – pures imbécillités. Et pourtant, il entendait la voix de Jannart lui murmurer à l'oreille, lui chuchoter qu'il avait commis un crime en envoyant cette musicienne à la torture.

Les fantômes étaient les voix oubliées par les morts. Les échos d'une âme partie trop tôt.

Jannart aurait menti pour sauver la vie de la jeune femme. D'un autre côté, Jannart savait bien mentir. Il avait joué un rôle l'essentiel de sa vie. Trente années passées à mentir à Truyde. À Oscarde.

Et, bien sûr, à Aleidine.

Niclays trembla. Un frisson glacial lui parcourut le ventre quand il se rappela son regard le jour où on l'avait mis au tombeau. Elle avait toujours su. Elle avait toujours su, et jamais rien dit.

*Ce n'est pas sa faute si mon cœur t'appartient*, lui avait un jour affirmé Jannart, et c'était la vérité. À l'instar de nombreuses unions entre personnes de sang noble, la leur avait été arrangée par leurs familles. Les fiançailles avaient été conclues le jour des vingt ans de Jannart, une année avant sa rencontre avec Niclays.

Il n'avait pas trouvé le courage de s'opposer à ce mariage. Le nœud qui unissait les fils de leurs destinées l'avait torturé. Si seulement il était arrivé plus tôt à la cour, ils auraient pu devenir compagnons.

Il ricana. Le marquis de Zeedeur n'aurait jamais été autorisé à épouser un fils de rien sans le sou venu de Rozentun. Aleidine était une roturière, mais au moins sa main avait-elle été sertie de bijoux. Niclays, frais émoulu de l'université, n'aurait rien rapporté d'autre à la famille que des dettes.

Aleidine devait avoir désormais dépassé la soixantaine. Ses cheveux auburn étaient sans doute entrelacés d'argent, sa bouche cernée de rides.

Oscarde devait avoir au moins quarante ans. Par le Saint, comme le temps passait.

La brise ne le rafraîchissait nullement. Vaincu, il referma le panneau et retourna s'allonger.

Sa peau lui cuisait. Il tenta de dormir, mais son esprit refusait de le laisser en paix, et un feu lui consumait doucement la cheville.

Au matin, rien ne laissait présager la fin prochaine de la tempête. Il observa la pluie détremper le domaine. Des domestiques lui apportèrent du fromage caillé aux fèves, de la loche grillée et du thé d'orge pour le petit-déjeuner.

À midi, une servante l'informa que le gouverneur avait accédé à sa requête. Il irait rendre visite à Triam Sulyard dans sa cellule pour arracher au garçon les informations qu'il pourrait. On lui fournirait en outre une nouvelle canne, faite d'un bois plus léger et robuste. Il supplia qu'on lui donne un peu d'eau. On lui en apporta une gourde.

Un palanquin fermé l'emmena à la maison d'arrêt au crépuscule. Bien à l'abri à l'intérieur de sa litière, Niclays observa les alentours au travers des volets.

En sept ans, il n'avait jamais mis le pied au Cap-Hisan. Il en avait entendu la musique et les bavardages, aperçu les lumières – telles des étoiles tombées du ciel – et avait voulu en arpenter les rues, mais les lieux lui étaient demeurés mystérieux. Son monde avait été limité à une poignée de hautes murailles.

La lumière des lanternes révélait une ville grouillant d'activité. À Orisima, il avait été entouré de souvenirs de Mentendon. À présent, il se rappelait à quel point sa maison était loin. Aucune colonie occidentale ne sentait le cèdre ni l'encens. Aucune colonie occidentale ne vendait d'encre d'encornet ou de flotteurs irisés pour la pêche.

Et, naturellement, aucune colonie occidentale ne faisait honneur aux dragons. Ici, les signes de leur présence étaient partout. Des marchands

vendaient des amulettes à tous les coins de rue, promettant chance et secours de la part des seigneurs des mers et de la pluie. Presque chaque rue abritait un autel en bois flotté et un bassin d'eau salée.

Le palanquin s'arrêta juste devant la prison. Lorsque la portière en fut déverrouillée, Niclays descendit et chassa un moucheron qui lui tournait autour de la figure. Deux sentinelles s'empressèrent de lui faire franchir le portail.

La première chose qui le frappa fut l'odeur prégnante de merde et de pisse. Il se plaqua la manche devant le nez et la bouche. Quand ils traversèrent la cour réservée aux exécutions, il sentit ses jambes se dérober. Des têtes en décomposition étaient exhibées sur un étal, la langue gonflée comme une grosse larve recroquevillée sur elle-même.

Sulyard était détenu dans une geôle souterraine. Il était allongé sur le ventre dans sa cellule, un linge enroulé autour de la taille. Les sentinelles eurent la bonté de confier une lanterne à Niclays avant de partir.

Le bruit de leurs pas décrut dans l'obscurité. Niclays s'agenouilla et agrippa l'un des barreaux de bois.

« Sulyard. » Il fit racler sa canne sur le sol. « Remuez-vous. »

Rien. Niclays glissa sa canne entre les barreaux pour bousculer le prisonnier. Celui-ci se retourna.

« Truyde, murmura-t-il.

— Navré de vous décevoir. C'est Roos. »

Il y eut une pause. « Docteur Roos. » Sulyard se redressa. « Je croyais être en train de rêver.

— Si seulement. »

Sulyard était dans un sale état. Son visage avait gonflé comme de la pâte au four, et sur son front était écrit le mot *intrus*. Du sang séché émaillait son dos et ses cuisses.

De ce côté de la mer, Sulyard ne bénéficiait de la protection d'aucun prince. Niclays aurait sans doute été choqué par cet accès de brutalité



quelque temps plus tôt, mais les nations de la Vertu employaient des moyens parfois encore plus cruels pour arracher la vérité à leurs prisonniers.

« Sulyard, reprit Niclays, dites-moi ce que vous avez révélé lors de vos interrogatoires.

— Seulement la vérité. » Il toussa. « Que je suis venu ici pour solliciter l'aide du seigneur de guerre.

— Pas à ce sujet. Concernant la manière dont vous avez atteint Orisima. » Niclays se rapprocha. « L'autre femme – la première que vous avez vue, celle sur la plage. Leur avez-vous parlé d'elle ?

— Non. »

Niclays se retint d'attraper l'imbécile à la gorge. Au lieu de quoi, il ouvrit sa gourde.

« Buvez. » Il la fit glisser entre les barreaux. « La première femme vous a conduit au quartier des théâtres au lieu de vous dénoncer. C'est son crime qui vous a fait atterrir à Orisima. Vous devez bien pouvoir la décrire – son visage, ses vêtements, *quelque chose*. Cela vous aiderait, Sulyard. »

Une main maculée de sang s'empara de la gourde. « Elle avait de longs cheveux bruns, et une cicatrice en haut de la joue gauche. Comme un hameçon. » Sulyard but. « Je crois... qu'elle devait avoir mon âge, peut-être moins. Elle portait des sandales et un manteau gris par-dessus une tunique noire.

— Donnez ces informations à vos geôliers, l'encouragea Niclays. Échangez-les contre votre vie. Aidez-les à la retrouver, et ils feront peut-être preuve de clémence.

— Je les ai implorés de m'écouter. » Sulyard paraissait délirer. « Je leur ai dit que je venais de la part de Sa Majesté, que j'étais son ambassadeur, que mon navire avait sombré. Personne n'a voulu me croire.

— Même si vous étiez véritablement un ambassadeur, ce que vous n'êtes à l'évidence pas, vous ne seriez pas le bienvenu. » Niclays jeta un

coup d'œil par-dessus son épaule. Les sentinelles ne tarderaient pas à revenir le chercher. « Écoutez-moi bien attentivement, Sulyard. Le gouverneur du Cap-Hisan va m'envoyer à la capitale le temps de l'enquête. Laissez-moi porter votre message au seigneur de guerre. »

Des larmes emplirent les yeux du prisonnier. « Vous feriez cela pour moi, docteur Roos ?

— Si vous m'en dites plus sur votre entreprise. Expliquez-moi pourquoi vous pensez que Sabran a besoin de s'allier avec la Seiiki. »

Il ignorait s'il serait capable de tenir parole, mais il devait découvrir exactement pourquoi ce garçon était là. Ce que Truyde et lui avaient combiné.

« Merci. » Sulyard attrapa la main de Niclays à travers les barreaux. « Merci, docteur Roos. Le Chevalier de la Communion m'a béni en m'envoyant à vous.

— Je n'en doute pas », répondit Niclays avec flegme.

Il patienta. Sulyard lui pressa la main, puis expliqua dans un murmure à peine audible : « Truyde et moi... nous pensons que le Sans-Nom se réveillera très bientôt. Que ça n'a jamais été la lignée Berethnet qui l'a tenu à l'écart. Que, quoi qu'il advienne, il finira par revenir, et que c'est pour cela que ses serviteurs s'agitent. Ils répondent à son appel. »

Ses lèvres tremblaient tandis qu'il parlait. Émettre l'idée que ce n'était pas la maison Berethnet qui empêchait le Sans-Nom de se réveiller était considéré comme de la haute trahison dans la Vertu.

« Qu'est-ce qui vous pousse à croire ça ? » s'enquit Niclays, étonné. « Quel prophète de malheur vous a effrayés, mon garçon ?

— Aucun prophète, monsieur. Des livres. *Vos* livres, docteur Roos.

— Les *miens* ?

— Oui. Les livres d'alchimie que vous avez laissés à la cour, chuchota Sulyard. Truyde et moi avons prévu de venir vous retrouver à Orisima. Le

Chevalier de la Communion m'a mené à vous. Ne voyez-vous pas qu'il s'agit d'une quête divine ?

— Non, absolument pas, espèce d'écervelé.

— Mais...

— Vous pensiez réellement que les dirigeants de l'Est se montreraient plus réceptifs que Sabran à cette proposition insensée ? » Niclays ricana. « Vous croyiez pouvoir franchir l'Abysses et risquer vos têtes... sous prétexte que vous avez feuilleté quelques ouvrages d'alchimie ? Des livres que les spécialistes de la discipline mettent des décennies, voire une vie entière, à comprendre ? Quand ils y parviennent... »

Il avait presque envie de plaindre Sulyard pour sa sottise. Il était jeune et ivre d'amour. Le garçon avait dû se convaincre qu'il était tel lord Wulf Valon ou sire Antor Duval, les héros romantiques de l'histoire inyssienne, et qu'il devait honorer sa dame en fonçant affronter le danger.

« Pitié, docteur Roos, je vous en conjure, écoutez-moi. Truyde comprend réellement ces traités. À l'instar des alchimistes du temps jadis, elle pense qu'il règne un équilibre naturel dans le monde. Elle croit sincèrement en votre travail, et elle est convaincue d'avoir trouvé le moyen de le mettre en relation avec notre vie. Avec notre histoire. »

Un équilibre naturel. Il faisait référence aux mots gravés sur la célèbre Tablette de Rumelabar, longtemps disparue, et qui fascinait tant les alchimistes depuis des siècles.

*Ce qu'il y a en dessous doit être en équilibre avec ce qu'il y a au-dessus,*

*en ceci réside la précision de l'univers.*

*Le feu s'élève de la terre, la lumière descend du ciel.*

*Trop de l'un embrase l'autre,*

*en ceci réside l'extinction de l'univers.*

« Sulyard, grogna Niclays sans desserrer les dents, nul ne comprend cette fichue tablette. Ce n'est que conjectures et folie.

— Je n'étais pas non plus convaincu, au début. J'étais dans le déni. Mais quand j'ai vu la passion qui animait Truyde... » Sulyard raffermi son étreinte. « Elle m'a tout expliqué. Quand les wyrms ont perdu leur flamme et ont plongé dans leur profond sommeil, les dragons de l'Est sont devenus plus puissants. À présent, ils perdent des forces à nouveau, et l'engeance draconique se réveille. Ne comprenez-vous pas ? Il s'agit d'un cycle. »

Niclays considéra à nouveau le visage fervent. Sulyard n'était pas à l'origine de cette mission.

Truyde. C'était Truyde. C'était de son cœur, de son esprit que cette idée avait germé. Elle était devenue si semblable à son aïeul. L'obsession qui l'avait tué avait perduré dans son sang.

« Vous êtes deux imbéciles, déclara-t-il d'une voix rauque.

— Non.

— Si. Si vous savez que les dragons perdent de leur puissance, pourquoi donc solliciter leur aide ?

— Parce qu'ils demeurent plus puissants que *nous*, docteur Roos. Et parce que nos chances seront meilleures avec eux que sans eux. Si nous voulons avoir le moindre espoir de victoire...

— Sulyard, l'interrompit Niclays d'une voix plus basse. Taisez-vous. Le seigneur de guerre refusera d'entendre cela. Tout comme Sabran.

— Je voulais essayer. Le Chevalier du Courage nous enseigne d'élever la voix lorsque les autres redoutent de parler. » Sulyard secoua la tête, des larmes plein les yeux. « Avons-nous eu tort d'espérer, docteur Roos ? »

Soudain, Niclays se sentit épuisé. Cet homme allait mourir en vain, dans un monde bien loin du sien. Il n'y avait qu'une chose à faire. Mentir.

« Il est exact qu'ils commercent avec Mentendon. Peut-être qu'ils écouteront. » Niclays tapota la main crasseuse qui étreignait la sienne.

« Pardonnez son cynisme à un vieillard, Sulyard. Je mesure votre passion. Je suis convaincu de votre sincérité. Je vais solliciter une audience auprès du seigneur de guerre pour en discuter avec lui. »

Sulyard fit basculer son poids sur son coude. « Docteur Roos... » Sa voix se fit pâteuse. « Ne vont-ils point vous tuer ? »

— Je vais courir le risque. Les Seikinois me respectent en tant qu'anatomiste, et je suis un citoyen en règle. Laissez-moi essayer. Je pense qu'ils risqueront, au pire, de se moquer de moi. »

De nouvelles larmes vinrent arroser les yeux injectés de sang du prisonnier. « Je ne sais comment vous remercier.

— Moi, je le sais. » Niclays lui empoigna l'épaule. « Essayez au moins de sauver votre peau. Lorsqu'ils viendront vous chercher, parlez-leur de la femme sur la plage. Jurez-moi que vous le ferez. »

Sulyard acquiesça. « Je le jure. » Il embrassa la main de Niclays. « Que le Saint vous bénisse, docteur Roos. Il y a un siège pour vous à sa grande table, auprès du Chevalier du Courage.

— Qu'il se le garde », marmonna Niclays. Il n'imaginait pas plus grand tourment que de festoyer pour l'éternité avec une bande de vantards morts.

Quant au Saint, il allait avoir du pain sur la planche s'il voulait sauver ce misérable.

Il entendit les sentinelles approcher et se recula. Sulyard posa la joue par terre.

« Merci, docteur Roos. De m'avoir redonné espoir.

— Bonne chance, Triam l'Idiot », répondit doucement Niclays. Puis il se laissa raccompagner sous la pluie.

Un autre palanquin patientait à l'entrée de la prison. Il était bien moins majestueux que celui qui l'avait conduit devant le gouverneur, et quatre nouveaux porteurs étaient venus remplacer les anciens. L'un d'eux, une femme, s'inclina devant lui.

« Éminent docteur Roos, dit-elle, nous avons reçu l'ordre de vous ramener chez l'honoré gouverneur du Cap-Hisan, afin que vous puissiez lui rapporter ce que vous avez appris. Après quoi, nous vous conduirons à Ginura. »

Niclays acquiesça, moulu de fatigue. Il ne révélerait qu'une seule chose au gouverneur : que l'étranger souhaitait contribuer à identifier une deuxième personne lui étant venue en aide. Il ne s'impliquerait pas davantage dans cette histoire.

En grimpant dans la litière, il se demanda s'il reverrait un jour Triam Sulyard. Pour le bien de Truyde, il espérait que oui.

Pour le sien, il ne préférerait pas.



## Ouest

---

Peu après que les hérauts eurent porté la nouvelle des fiançailles dans toute l'Inys, Aubrecht Lievelyn fit savoir qu'il se préparait à mettre les voiles avec son escorte, qui comprenait quelque huit cents personnes. Les jours suivants se déroulèrent dans une effervescence qu'Ead n'avait jamais connue.

De la nourriture arriva par barges entières depuis les Prés et les Dunes. La famille Sommière envoya des tonneaux issus de ses vignobles. Les femmes de chambre extraordinaires, susceptibles d'être appelées à la royale maisonnée pour des occasions particulières – un anniversaire à commémorer, les Saintes Célébrations – élurent domicile à la cour. De nouvelles robes furent cousues pour la reine et ses dames. Les moindres recoins du palais d'Ascalon furent astiqués et lustrés, jusqu'au plus petit bougeoir. Pour la première fois, la reine Sabran semblait accepter l'idée d'avoir une suite. L'excitation consumait le domaine tel un feu de forêt.

Ead s'efforçait tant bien que mal de tenir le rythme. Même si la fièvre l'avait éprouvée, le médecin royal avait personnellement validé sa reprise du travail. Encore une preuve que les médecins inyssiens étaient des charlatans.



Au moins Truyde utt Zeedeur faisait-elle profil bas. Ead n'avait plus eu vent de rumeurs faisant état de sa sorcellerie.

Pour l'instant, son secret était sauf. En temps normal, il y avait près de mille résidents permanents à la cour, mais alors qu'Ead traversait le palais, chargée de paniers de fleurs et de brassées de draps d'argent, elle avait l'impression de croiser de plus en plus de gens. Elle guettait chaque jour l'arrivée des bannières dorées des Ersyr, et de l'homme qui chevaucherait dessous, déguisé en ambassadeur du roi Jantar et de la reine Saiyma. Chassar uq-Ispad, celui qui l'avait amenée en Inys.

Vinrent d'abord des invités venus d'autres coins du reinaume. Les Ducs Provinciaux et leur famille comptaient parmi les plus reconnaissables. En entrant dans les cloîtres un matin, Ead remarqua Lord Ranulf Lande le Jeune, cousin de feu la reine Rosarian, de l'autre côté de la cour. Il était en pleine conversation avec Lady Igrain Crest. Comme souvent, Ead s'arrêta pour écouter.

« Et comment se porte votre compagnon, mon seigneur ? demandait Crest.

— Il est profondément navré de ne pouvoir être là, Votre Grâce, mais il nous rejoindra bientôt », répondit Lande. Sa peau était brune et couverte de taches de rousseur, sa barbe à peine grisonnante. « Comme je suis heureux que Sa Majesté connaisse bientôt la joie que j'ai trouvée dans l'union.

— Espérons-le. Le Duc de la Courtoisie pense que cette alliance servira à renforcer les mailles de la Vertu, expliqua Crest, même si nous ignorons encore si son intuition se révélera être la bonne.

— J'espère qu'il a une intuition hors pair, pouffa Lande, étant donné son... rôle particulier.

— Oh, certains signes échappent même à Seyton, fit remarquer Crest avec un sourire inhabituel. La chute de ses cheveux, par exemple. Même un faucon ne peut pas distinguer le dessus de sa tête. » Lande réprima un

rire. « Naturellement, nous prions tous pour que Sa Majesté donne bientôt vie à une fille.

— Oui, mais elle est encore jeune, Votre Grâce, et Lievelyn également. Laissons-leur déjà le temps d'apprendre à se connaître. »

Ead ne pouvait qu'abonder dans son sens. La plupart des Inyssiens semblaient se moquer du fait que Sabran et Lievelyn se soient à peine croisés ; tout ce qui comptait, c'était ce mariage.

« Il est vital que nous ayons une héritière aussi tôt que possible, récita Crest. Sa Majesté connaît son devoir en la matière.

— Eh bien, nul n'a mieux su guider Sa Majesté dans son devoir que vous, Votre Grâce.

— Vous êtes trop aimable. Elle a fait ma fierté et ma joie. Hélas, mes conseils ne sont plus les seuls à avoir son oreille. Notre jeune reine est déterminée à suivre sa propre voie.

— Comme nous tous, Votre Grâce. »

Ils se séparèrent. Ead eut à peine le temps de se mettre à l'abri avant que la duchesse tourne à l'angle, manquant lui rentrer dedans.

« Mademoiselle Duryan. » Crest reprit contenance. « Bonjour, ma chère. »

Ead fit la révérence. « Votre Grâce. » Crest hocha la tête et quitta les cloîtres. Ead s'en alla dans la direction opposée.

Crest pouvait bien railler Combe, la vérité était que rien n'échappait au Faucon-de-Nuit. Ead trouvait extraordinaire qu'il ne parvienne pas à identifier le commanditaire des coupe-jarrets.

Elle ralentit le pas quand une possibilité lui traversa l'esprit. Pour la première fois, elle songea que Combe pouvait être à l'origine de ces attaques. Il avait les moyens de les mettre au point. De faire venir des personnes invisibles à la cour, cependant qu'il en éjectait d'autres. Il s'était en outre occupé de l'interrogatoire des survivants. Dont il s'était débarrassé.

Combe n'avait aucune raison de souhaiter la mort de Sabran. Lui-même était un descendant de la Sainte Escorte, et son pouvoir était lié à celui de la maison Berethnet... mais peut-être pensait-il pouvoir en grappiller davantage si la reine d'Inys tombait. Si Sabran mourait sans héritier, la population lui laisserait le champ libre par peur de l'avènement du Sans-Nom. En plein chaos, le Faucon-de-Nuit pourrait prendre son essor.

Toutefois, chaque assassin putatif avait bâclé le travail. Ead ne reconnaissait pas là sa patte. Elle n'était pas non plus convaincue qu'il fût prêt à risquer l'instabilité que provoquerait la fin de la maison Berethnet. Ce n'était pas la façon d'agir du maître-espion. Celui-ci ne laissait jamais rien au hasard.

Elle avait à moitié traversé le jardin du Cadran quand elle eut une illumination.

Les échecs des assassins avaient été volontaires.

Chaque attaque semblait avoir été mise en scène. Chaque coupe-jarret s'était trahi tout seul. Même le dernier n'avait pas foncé pour saisir sa chance. Il avait pris tout son temps.

Voilà qui correspondait davantage à Combe. Peut-être n'avait-il jamais voulu tuer Sabran, simplement la manipuler. Lui rappeler qu'elle n'était pas immortelle, que donner naissance à une héritière était primordial. L'effrayer pour la convaincre d'accepter la demande de Lievelyn. Cela ressemblait bien à sa façon d'arranger la cour pour lui donner l'apparence voulue.

Sauf qu'il ne s'était pas attendu à trouver Ead sur son chemin. Elle avait arrêté la plupart des mercenaires avant qu'ils puissent s'approcher suffisamment pour terrifier la reine. Voilà sans doute pourquoi il avait confié au dernier la clef de l'escalier dérobé. Pour accroître ses chances d'atteindre la grande chambre.

Ead s'autorisa à sourire. Pas étonnant que Combe tienne tant à découvrir l'anonyme protecteur. Si elle ne se trompait pas, elle tuait les propres hommes du Faucon.

Bien sûr, tout ceci n'était que pure spéculation. Elle n'avait pas la moindre preuve, comme pour le bannissement de Loth. Et pourtant, elle savait au fond d'elle-même qu'elle était sur la bonne voie.

Le mariage avec Lievelyn était pratiquement scellé. Combe était satisfait. S'il n'y avait plus d'autre tentative d'assassinat, cela confirmerait que son intuition était la bonne. En ce cas, Sabran ne risquerait rien tant qu'elle ne contrarierait pas son maître-espion. Mais lorsqu'elle le ferait, le Faucon-de-Nuit reprendrait son essor, déployant ses ailes sombres au-dessus du trône.

Ead avait la ferme intention de les lui couper. Tout ce qu'il lui fallait pour cela était une preuve – ainsi que l'occasion d'y parvenir.

---

Les invités continuaient d'affluer. Les familles des Ducs Spirituels. Des chevaliers errants, qui traquaient les petits criminels et pourfendaient les wyrms endormis. Des Sanctariens avec leur hérihaut à manches longues. Des barons et des baronets. Des maires et des magistrats.

Bientôt, les visiteurs tant attendus du royaume de Hróth commencèrent à arriver. Le roi Raunus de la maison Hraustr avait envoyé une armée de nobles représentants pour assister à l'union. Sabran les accueillit avec une affection sincère, et le palais résonna bientôt des chansons et des rires nordiens.

Il y avait encore peu, les Yscalins se seraient joints aux festivités. Ead se souvenait parfaitement de la dernière visite des représentants de la maison Vetalda, lorsque la Donmata Marosa était venue célébrer les mille ans du règne Berethnet. À présent, leur absence était un nouveau rappel de leur avenir incertain.

Au matin de l'arrivée prévue d'Aubrecht Lievelyn, les principaux convives et courtisans se rassemblèrent dans la chambre de présence. L'essentiel du conseil des Vertus était également réuni. Arbella Valon s'était remise de sa maladie, au grand regret de certaines des dames de l'antichambre les plus ambitieuses. Elle se tenait désormais à la droite du trône.

Déjà en temps normal, Arbella paraissait frêle, avec ses yeux chassieux et ses doigts noués par les travaux d'aiguille, mais Ead était convaincue qu'elle aurait dû rester au lit ce jour-là. Même si elle souriait à la reine telle une mère emplie de fierté, il émanait de sa personne une forme de tristesse.

Le reste de la salle vrombissait comme une ruche. Sabran, flanquée des six Ducs Spirituels, resplendissants dans leur tenue d'apparat, attendait son fiancé au pied de son trône. Elle était sobrement vêtue d'une robe de velours et de satin cramoisie, qui contrastait élégamment avec sa coiffe bleu nuit. Elle n'arborait ni collerette ni bijoux. Ead l'étudia depuis sa position, au milieu des autres dames de l'antichambre.

La souveraine était des plus resplendissantes. Les Inyssiens semblaient croire que ses ornements faisaient sa beauté, mais en réalité, ils la dissimulaient.

Sabran croisa son regard. Ead se détourna.

« Où sont tes parents ? » demanda-t-elle à Margret, debout à sa droite.

« Ils ont prétexté une indisposition de papa, mais je suis à peu près sûre que c'est parce que maman n'a aucune envie de voir Combe. » Margret gardait la bouche dissimulée derrière son éventail en plumes de paon. « Il lui a dit dans une lettre que Loth était parti pour Cárscaro de son propre chef. Elle n'en croit pas un mot. »

Lady Annes Ru avait été dame de la chambre pour la reine Rosarian. « Elle doit bien connaître les rouages de la cour.

— Mieux que quiconque. Je vois que dame de Ruissemiel n'est pas présente non plus. » Margret secoua la tête. « Pauvre Kit. »

Le comte de Ruissemiel se trouvait avec les autres membres du conseil des Vertus. Il ne paraissait pas le moins du monde troublé par l'absence de son fils, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un détail près : la bouche, qui ne souriait jamais chez le père.

Des trompettes annoncèrent la venue du Grand Prince. Même les tapisseries délicates qui drapaient la chambre de présence parurent frémir d'impatience. Ead loucha vers Combe, dont l'expression rappelait celle d'un chat tenant une souris au bout de sa patte.

Ead sentit ses côtes se serrer de dégoût quand elle le remarqua. Même s'il n'était pas forcément le commanditaire des coupe-jarrets, c'était lui qui avait envoyé Loth risquer sa vie pour permettre la tenue de ce mariage, le tout pour contrecarrer des rumeurs complètement dénuées de fondement. Qu'il pourrisse.

Porte-étendard et trompettistes entrèrent en grande pompe dans la pièce. Des cous se tendirent pour apercevoir l'homme qui allait devenir le prince consort d'Inys. Linora Payance était dressée sur la pointe des pieds, et s'éventait comme si elle risquait de tomber en pâmoison d'un instant à l'autre. Même Ead s'autorisa un accès de curiosité.

Sabran déroula les épaules. Le bruit de la fanfare enfla jusqu'à l'apparition du Grand Prince de l'État libre de Mentendon.

Aubrecht Lievelyn avait les bras puissants et la carrure d'un chevalier chevronné. Rasé de frais, encore plus grand que Sabran, il n'avait en réalité rien d'un loir. Ses cheveux ondulés semblèrent luire comme du cuivre quand il avança dans un rayon de soleil. Ses épaules étaient drapées d'un manteau, qui dissimulait partiellement son pourpoint noir enfilé par-dessus un justaucorps ivoire à manches longues.

« Oh, il est tellement beau », commenta Linora dans un souffle.

Quand il eut rejoint sa fiancée, Lievelyn s'agenouilla devant elle et abaissa le front.

« Majesté. »

Elle conserva un air indéchiffrable. « Votre Altesse Royale, répondit-elle en lui présentant sa main. Bienvenue au reyaume d'Inys. »

Lievelyn baisa son anneau royal.

« Majesté, répéta-t-il, je suis déjà épris de votre ville, et ému par votre acceptation. C'est pour moi un immense honneur de me trouver en votre présence. »

Sa voix était posée. Ead était surprise par sa réserve. Généralement, les prétendants se répandaient en éloges mielleux à l'égard de la personne royale, mais Lievelyn se contentait de contempler la reine d'Inys, cheffe de file de sa religion.

Sabran, qui haussait les épaules, récupéra sa main.

« Les Ducs Spirituels, descendants de la Sainte Escorte », dit-elle. Ceux-ci s'inclinèrent devant Lievelyn, qui ploya la tête encore plus profondément en réaction.

« Vous êtes plus que bienvenu ici, Votre Altesse Royale, déclara Combe chaleureusement. Nous attendions cette rencontre depuis longtemps.

— Relevez-vous, je vous en prie », demanda Sabran.

Lievelyn s'exécuta. Il y eut un bref silence tandis que les futurs mariés se jaugeaient du regard.

« Nous avons cru comprendre que Votre Altesse Royale avait déjà visité Ascalon par le passé, reprit Sabran.

— En effet, Majesté, pour le mariage de vos parents. Je n'avais alors que deux ans, mais ma mère m'a souvent répété combien la reine Rosarian était belle ce jour-là, et combien son bon peuple priait pour la voir donner rapidement vie à une fille aussi gracieuse et résistante qu'elle. Et vous avez répondu à leurs attentes. Lorsque j'ai appris que Votre Majesté avait

intimidé l'aile droite du Sans-Nom, cela n'a fait que confirmer ce que je savais déjà de votre force. »

Sabran ne sourit pas, mais ses yeux se mirent à briller. « Nous nous attendions à rencontrer vos nobles sœurs.

— Elles seront bientôt là, Majesté. La princesse Bétriese est tombée malade, et les autres n'ont pas voulu la laisser seule.

— Nous sommes navrés de l'apprendre. » Sabran tendit la main à nouveau, cette fois-ci à l'intention de l'ambassadeur. « Ravis de vous revoir, Oscarde.

— Majesté. » L'ambassadeur se pencha pour embrasser la bague. « Si je peux me permettre, je souhaiterais vous présenter ma mère, Lady Aleidine Teldan utt Kantmarkt, duchesse douairière de Zeedeur. »

Cette dernière fit la révérence. « Majesté. » C'était une femme époustouflante, à la riche chevelure cuivrée et aux paupières tombantes. Quelques pattes-d'oie semblaient gravées sur sa peau olivâtre. « Quel formidable honneur.

— Soyez la bienvenue en Ascalon, Votre Grâce. Vous aussi, Excellence », ajouta Sabran en regardant la personne derrière elle.

Lorsque Lievelyn s'effaça, Ead retint son souffle. L'ambassadeur qui venait de pénétrer dans la chambre de présence portait une coiffe dorée et une cape de satin éclatante, d'un bleu pied-d'alouette profond. Derrière lui se trouvaient les délégations ersyrienne et lasiane.

« Majesté. » Chassar uq-Ispad s'inclina avec un sourire. Les têtes se tournèrent vers cet homme colossal, à la tête emmaillotée et à l'épaisse barbe noire. « Cela fait très longtemps. »

Il était là.

Après toutes ces années, il avait fini par revenir.

« En effet, confirma Sabran. Nous commençons à croire que Sa Très Éminente Majesté n'enverrait pas de représentants.



— Mon maître n’insulterait jamais Votre Majesté de pareille manière. Le roi Jantar vous transmet ses félicitations, de même que la Grande Souveraine Kagudo, dont la délégation nous a rejoints à Perchette. »

Kagudo était la Grande Souveraine du Domaine de Lasia, à la tête de la plus vieille maison royale du monde connu. Elle descendait en droite lignée de Sélinu le Gardeur de Serment, et était ainsi du même sang que la Mère. Ead ne l’avait jamais rencontrée, mais elle écrivait souvent à la Prieure.

« Fort heureusement, poursuivit Chassar, le prince Aubrecht venait d’arriver à quai lorsque nous avons mis pied à terre, j’ai donc pu profiter de sa charmante compagnie pour le reste du voyage.

— Nous espérons profiter à notre tour de la charmante compagnie du prince Aubrecht dans un avenir proche », répondit Sabran.

Quelques-unes des demoiselles d’honneur dissimulèrent leurs gloussements derrière leurs éventails. Lievelyn sourit à nouveau.

Les civilités se poursuivirent, les deux fiancés ne se quittant presque jamais des yeux. Chassar coula un regard vers Ead et lui adressa un hochement de tête presque imperceptible avant de se détourner.

Lorsque les présentations furent faites, Sabran invita ses hôtes à la carrière, pour assister à un tournoi. Les participants jouteraient devant un millier de spectateurs. Ils manquèrent perdre la tête en apercevant la reine, l’acclamant pour avoir repoussé un haut-ouestrien. Elle était Glorian Cœurdéçu réincarnée.

« Nous vous saluons, Sabran la Magnifique ! s’exclamèrent-ils. Longue vie à la maison Berethnet ! » Les hurlements d’appréciation redoublèrent quand Lievelyn vint s’asseoir près d’elle dans la tribune royale.

« Protégez-nous, Majesté !

— Majesté, votre courage nous donne de l’espoir ! »

Ead trouva une place sur les bancs à l'ombre, aux côtés des autres dames de compagnie. Elle scruta la foule, s'attendant à voir une arbalète ou un pistolet apparaître dans les gradins. Son siden était épuisé, mais il lui restait ses couteaux pour abattre les assassins.

Chassar se trouvait de l'autre côté de la tribune royale. Elle devrait attendre que Sabran se soit retirée pour s'entretenir avec lui.

« Par le Saint, j'ai bien cru que cette présentation n'en finirait jamais. » Margret se saisit d'un verre de vin de fraise qu'un page lui tendait. Deux chevaliers errants abaissèrent leur visièrre. « J'ai bien l'impression que Sabran apprécie son Prince rouge. Elle s'efforce de le cacher, mais je crois qu'elle en est déjà éprise.

— Lievelyn l'est aussi », répondit distraitement Ead.

Combe était également installé dans la tribune. Elle le jaugea du regard, tentant de déterminer s'il lorgnait la reine comme sa reine ou comme un pion sur son échiquier.

Margret suivit son regard. « Je sais, dit-elle doucement. Il s'en tire à bon compte. » Elle sirota son vin. « Et je déteste ses serviteurs. Ils sont complices de ses crimes.

— Sabran doit impérativement le savoir, murmura Ead. Ne pourrait-elle pas trouver le moyen de se débarrasser de lui ?

— Même s'il m'en coûte de l'admettre, l'Inys a besoin de ses informateurs. Et si Sab le chassait sans bonne raison, d'autres nobles pourraient croire leur position tout aussi fragile. Elle ne peut pas se permettre de faire des mécontents, pas alors qu'il règne une telle incertitude quant à la menace yscaline. » Margret fit la grimace quand les chevaliers errants brisèrent leur lance l'un sur l'autre sous les vivats de la foule. « Après tout, il est déjà arrivé que des nobles se révoltent. »

Ead acquiesça. « La Révolte des coteaux d'Ajonc.

— Oui. Au moins, il y a des lois pour éviter que cela se reproduise. À une époque, on aurait vu les domestiques de Combe parader dans sa livrée,

comme si leur loyauté n'allait pas principalement à la reine. Désormais, ils doivent se contenter d'arborer son insigne. » Elle fit la moue. « Je déteste que le symbole de sa vertu soit un livre, tu sais ? Les livres sont trop bien pour lui. »

Les deux combattants tournèrent bride pour s'affronter à nouveau. Igrain Crest, qui jusqu'alors discutait avec un baron, traversa les gradins jusqu'à la tribune royale et alla se placer juste derrière Sabran et Livelyn. Elle se pencha pour murmurer quelque chose à la reine, qui lui sourit en retour.

« Il paraît qu'Igrain est contre cette union, dit Margret, même si elle se réjouit de la perspective d'avoir bientôt une nouvelle héritière. » Elle haussa un sourcil. « Elle était pratiquement Protectrice du Royaume quand Sab était encore enfant. Presque une deuxième mère. Et pourtant, si la rumeur dit vrai, elle préférerait que la reine se marie avec quelqu'un qui a déjà un pied dans la tombe.

— Elle finira peut-être par avoir gain de cause », commenta Ead.

Margret la dévisagea. « Tu penses que Sab va changer d'avis pour le Prince rouge ?

— Tant qu'elle n'aura pas la bague au doigt, je dirais qu'il y a de grandes chances.

— La cour t'a rendue cynique, Ead Duryan. Nous sommes peut-être sur le point d'assister à une romance digne de celle de Rosarian Ire et sire Antor Duval. » Margret entrelaça son bras à celui de son amie. « Tu dois être ravie de revoir l'ambassadeur uq-Ispad après toutes ces années. »

Ead sourit. « Tu n'imagines même pas à quel point. »

Les joutes se poursuivirent pendant plusieurs heures. Ead essaya de rester à l'abri des toiles en compagnie de Margret, sans jamais quitter les gradins des yeux. Enfin, Lord Lemand Pynson, le Duc de la Tempérance en activité, fut déclaré champion. Après avoir offert une bague à son cousin en guise de trophée, Sabran se retira pour échapper à la chaleur.

---

À cinq heures, Ead se trouvait confortablement installée dans l'antichambre, où Sabran jouait du virginal. Tandis que Roslain et Kattryen se chuchotaient des choses, et que la pauvre Arbella s'adonnait péniblement à ses travaux d'aiguille, Ead faisait mine d'être absorbée dans un livre de prières.

La reine faisait plus attention à elle depuis sa fièvre. Elle avait été invitée plusieurs fois à jouer aux cartes ou à écouter les dames de la chambre tenir Sabran informée des dernières péripéties de la cour. Ead avait remarqué qu'elles disaient parfois du bien de certaines personnes et conseillait à Sabran de les considérer mieux qu'elle ne le faisait. Si ces recommandations ne faisaient pas suite à des actes de corruption, alors Ead était reine des Ersyr.

« Ead. »

Elle redressa la tête. « Majesté ?

— Venez me voir. »

Sabran tapota un tabouret. Quand Ead s'y installa, la reine se pencha vers elle avec un air de conspiratrice. « Il semblerait que le Prince rouge ne soit pas le loir que nous redoutions. Que pensez-vous de lui ? »

Ead sentait que Roslain la scrutait.

« Il semble courtois et galant, Madame. Si c'est un rongeur, ajouta-t-il d'un ton badin, ce doit être leur prince. »

Sabran rit. Un événement rare. Tel un filon d'or dissimulé dans un rocher, rechignant à se montrer.

« En effet. Reste à savoir s'il ferait un bon consort. » Elle fit planer un doigt au-dessus du virginal. « Bien sûr, je ne suis pas encore mariée. Des fiançailles peuvent toujours être annulées.

— Vous ferez ce qui vous semble le mieux. Il y aura toujours des voix pour vous souffler que faire, comment agir, mais c'est vous qui portez la couronne, déclara Ead. Que Son Altesse Royale se montre digne de trôner

près de vous. Elle doit mériter cet honneur, car c'est le plus grand d'entre tous. »

Sabran la considéra longuement.

« Vous dites de belles paroles, fit-elle remarquer. Je me demande si vous les pensez.

— Je suis on ne peut plus honnête, Madame. On trouve toujours à la cour des personnes capables de cajoleries et de duperies, le tout sous couvert de courtoisie, mais je me targue de parler avec le cœur.

— Nous nous adressons toutes avec le cœur à Sa Majesté », intervint Roslain, les yeux brillants de colère. « Sous-entendriez-vous que la courtoisie soit une forme d'artifice, mademoiselle Duryan ? Car la Chevaleresse de la Courtoisie ne...

— Ros, la coupa Sabran, je ne m'adressais pas à toi. » Roslain se tut, abasourdie.

Dans le silence tendu qui s'ensuivit, l'un des chevaliers du corps pénétra dans l'antichambre.

« Majesté. » Il s'inclina. « Son Excellence, l'ambassadeur uq-Ispad, demande si vous pourriez libérer mademoiselle Duryan un court moment. Si cela vous sied, il l'attend sur la terrasse du Pacifieur. »

Sabran ramena sa cascade de cheveux sur une épaule.

« Je crois que je peux me passer d'elle, répondit-elle. Vous pouvez disposer, Ead. Mais soyez de retour pour les oraisons.

— Oui, Madame. » Elle se leva aussitôt. « Merci. »

Tandis qu'elle quittait l'antichambre, elle évita de regarder les autres femmes. Elle ne devait pas se faire une ennemie de Roslain Crest si elle pouvait l'éviter.

Ead quitta le donjon de la reine et grimpa sur les remparts du côté sud du palais, où la terrasse du Pacifieur dominait le Leste. Son cœur papillonnait telle une pyrale. Pour la première fois depuis huit ans, elle

allait pouvoir parler à quelqu'un du Prieuré. Et pas n'importe qui : Chassar, qui l'avait élevée.

Le soleil du soir avait transformé le fleuve en un flot d'or fondu. Ead traversa le pont la séparant du sol carrelé de la terrasse. Chassar l'attendait près de la balustrade. En entendant ses pas, il se retourna et lui sourit. Elle se précipita vers lui telle une enfant vers son père.

« Chassar. »

Elle enfouit son visage contre son torse. Il la serra dans ses bras.

« Eadaz. » Il lui déposa un baiser au sommet du crâne. « Là, lueur de mes yeux, je suis là.

— Je n'avais plus entendu ce nom depuis si longtemps, dit-elle dans un sélinien maladroit. Pour l'amour de la Mère, Chassar, je croyais que tu m'avais oubliée pour de bon.

— Jamais. Tu sais que t'abandonner ici a été comme laisser un morceau de mon âme. » Ils s'avancèrent ensemble jusqu'à une pergola d'églantier et de chèvrefeuille. « Assieds-toi avec moi. »

Chassar avait dû réserver la terrasse pour son usage personnel. Ead s'assit à la table, où une jatte débordait de fruits des Ersyr séchés. Il lui servit un verre de vin blanc de Rumelabar.

« J'ai fait venir tout cela pour toi, dit-il. Je pensais que tu serais heureuse d'avoir un petit souvenir du Sud.

— Après huit ans, j'aurais même pu oublier jusqu'à son existence. » Elle lui décocha un regard sévère. « Je n'avais pas de nouvelles. Tu n'as pas répondu à une seule de mes lettres. »

Le sourire de Chassar s'évanouit. « Pardonne mon long silence, Eadaz. » Il soupira. « Je voulais t'écrire, mais la Prieure a décrété qu'il fallait te laisser seule pour te permettre d'apprendre en paix les us et coutumes inyssiens. »

Ead voulait se mettre en colère, mais elle se trouvait face à l'homme qui la faisait sauter sur ses genoux quand elle était petite, celui qui lui

avait appris à lire, et le soulagement des retrouvailles dépassait sa contrariété.

« La mission qui t'a été confiée était de protéger Sabran, reprit Chassar, et tu as honoré la Mère en la gardant saine et sauve. Cela n'a pas dû être facile. » Il marqua une pause. « Les assassins qui la menacent. Tu disais dans tes lettres qu'ils étaient équipés de lames yscalines.

— Oui. Des dagues de parade, plus précisément, venues de Cárscaro.

— Des dagues de parade, répéta Chassar. Un choix d'arme bien étrange, pour commettre un meurtre.

— Je me suis dit la même chose. Ce sont plutôt des armes défensives.

— Mmm. » Chassar se caressa la barbe, comme souvent lorsqu'il réfléchissait. « Peut-être est-ce aussi simple que ça en a l'air, et que le roi Sigoso recrute des sujets inyssiens pour éliminer une reine qu'il méprise... ou peut-être que ces dagues ne sont que des leurres. Pour couvrir la trace du véritable commanditaire.

— Je pencherais pour cette hypothèse. Un membre de la cour est impliqué, affirma Ead. Ces armes ont pu être dégottées au marché noir. Et quelqu'un a laissé les coupe-jarrets s'introduire dans le donjon de la reine.

— Et tu n'as pas idée de qui, dans la royale maisonnée, pourrait vouloir la mort de Sabran ?

— Personne. Ils sont tous convaincus que c'est sa présence qui entrave le Sans-Nom. » Ead fit tourner son vin dans son verre. « Tu m'as toujours dit de me fier à mon instinct.

— Toujours.

— Dans ce cas, je peux t'assurer que quelque chose cloche dans ces attentats contre Sabran. Ça ne se limite pas au choix des armes. Seule la dernière intrusion paraissait... sérieuse. Toutes les autres ont été sabotées. Comme si les assassins tenaient à se faire prendre.

— Ils étaient sans doute mal entraînés. De pauvres désespérés, achetés pour une somme dérisoire.

— Peut-être. Ou peut-être était-ce un fait exprès. Chassar, te rappelles-tu Lord Arteloth ?

— Bien sûr, répliqua-t-il. J'étais surpris de ne pas le trouver en compagnie de Sabran à mon arrivée.

— Il n'est plus là. Combe le jugeait trop proche d'elle, il l'a exilé en Yscalin pour faciliter le mariage avec Lievelyn. »

Chassar haussa les sourcils. « Les rumeurs, murmura-t-il. Je les ai entendues jusqu'à Rumelabar. »

Ead acquiesça. « Combe voulait envoyer Loth à la mort. Et maintenant, je crains que le Faucon-de-Nuit déplace ses pions une fois de plus. Qu'en faisant peur à Sabran, il l'ait poussée dans les bras de Lievelyn.

— Pour qu'elle engendre une héritière au plus vite. » Chassar sembla y réfléchir. « D'un certain côté, ce serait une bonne chose. Sabran serait en sécurité, maintenant qu'il aurait eu gain de cause.

— Mais si elle se met en travers de sa route à l'avenir ?

— Je ne pense pas qu'il irait plus loin que ça. Sans elle, son pouvoir se dissoudrait.

— Je ne suis pas convaincue qu'il le pense. Et je ne trouve pas bien que Sabran ignore tout de ses combines. »

Chassar se figea. « Tu ne dois pas lui faire part de tes soupçons, Eadaz. Pas sans preuve. Combe est un homme puissant, il trouverait le moyen de se venger de toi.

— Je n'en ferai rien. Je ne peux que continuer d'observer. » Elle chercha son regard. « Chassar, mes sortilèges commencent à faire défaut.

— Je sais, répondit-il d'une voix basse. Quand nous avons appris que Feúdel s'était montré, et que Sabran l'avait chassé d'Ascalon, nous avons aussitôt compris la vérité. Nous savions également que cela avait dû consumer ton siden. Tu es restée loin de l'arbre trop longtemps. Tu es une racine, ma chérie. Tu dois boire, sous peine de dépérir.



— Cela n'aura pas forcément d'importance. Je vais peut-être finalement avoir une chance de devenir dame de la chambre. Je pourrai la protéger de ma propre lame.

— Non, Eadaz. »

Chassar lui couvrit la main de la sienne. Une fleur d'oranger, taillée dans une héliolite presque transparente, était montée sur un anneau d'argent passé à son index. Le symbole de leur véritable allégeance.

« Mon enfant, murmura-t-il, la Prieure est morte. Elle était âgée, comme tu le sais, et elle est partie en paix. »

Ead en fut peinée, mais pas surprise. La Prieure lui avait toujours paru vieille, avec sa peau aussi noueuse et ridée qu'un olivier. « Quand ?

— Il y a trois mois.

— Que sa flamme vienne illuminer l'arbre, dit Ead. Qui a repris sa mante ?

— Les Dames rouges ont élu Mita Yedanya, la *munguna*, répondit Chassar. Te souviens-tu d'elle ?

— Oui, bien entendu. » D'après le peu qu'Ead se rappelait, Mita était une femme discrète et sérieuse. La *munguna* était l'héritière présomptive du Prieuré, même s'il arrivait que les Dames rouges élisent quelqu'un d'autre si elles la jugeaient indigne de ce poste. « Je lui souhaite beaucoup de réussite dans son nouveau rôle. A-t-elle déjà choisi sa propre *munguna* ?

— La plupart des sœurs pensent qu'il s'agira de Nairuj, mais en vérité, Mita n'a encore rien décidé. »

Chassar se pencha plus près. Dans la faible lueur qui subsistait, Ead remarqua les rides qui cernaient sa bouche et ses yeux. Il paraissait bien plus âgé que lors de leur dernière rencontre.

« Quelque chose a changé, Eadaz, déclara-t-il. Tu dois le sentir. Les wyrms sortent de leur torpeur, et voilà qu'un haut-ouestrien s'est éveillé.

La Prieure craint qu'il s'agisse des prémices de l'avènement du Sans-Nom en personne. »

Ead laissa ces paroles infuser dans son esprit. « Vous n'êtes pas les seuls à le craindre, répondit-elle. Une demoiselle d'honneur, Truyde utt Zeedeur, a envoyé un messager en Seiiki.

— La jeune héritière du duché de Zeedeur. » Chassar fronça les sourcils. « Pour quelle raison voudrait-elle parlementer avec l'Est ?

— La fille s'est mise en tête de solliciter l'aide de leurs wyrms pour nous protéger du Sans-Nom. Elle est convaincue qu'il reviendra – que la maison Berethnet perdure ou non. »

Chassar siffla entre ses dents. « Qu'est-ce qui la pousse à croire ça ?

— Les réveils draconiques. Et sa propre imagination, sans doute. » Ead leur servit à tous deux un peu plus de vin. « Feúdel a dit quelque chose à Sabran. *Le millénaire touche à son terme*. Il a également affirmé que son maître s'éveillait dans l'Abyesse. »

L'océan qui s'ouvrait entre les deux côtés du monde. Une eau noire que le soleil ne pouvait pénétrer. Un puits ténébreux que les marins avaient toujours redouté de traverser.

« Des paroles effectivement terribles. » Chassar contempla l'horizon. « À l'instar de lady Truyde et de la Prieure, Feúdel doit croire que le Sans-Nom est voué à revenir.

— La Mère l'a vaincu il y a plus de mille ans, dit Ead. N'est-ce pas ? Si c'est à cela que le wyrm faisait référence, le Sans-Nom devrait déjà s'être réveillé. »

Chassar trempa pensivement les lèvres dans son vin. « Je me demande si cette menace a un lien avec les années perdues de la Mère. »

Toutes les sœurs connaissaient l'histoire des années perdues. Peu après avoir vaincu le Sans-Nom et fondé le Prieuré, la Mère était partie accomplir quelque mystérieuse entreprise et avait péri avant de rentrer.

Son corps avait été renvoyé au Prieuré. Nul ne savait qui s'était chargé de le rapatrier.

Une petite faction de sœurs pensait que la Mère était partie rejoindre son soupirant, Galian Berethnet, pour faire un enfant avec lui, donnant ainsi naissance à la maison Berethnet. Cette idée, impopulaire au Prieuré, constituait la légende fondatrice de la Vertu – et justifiait la venue d'Ead en Inys.

« Comment serait-ce possible ? s'enquit-elle.

— Eh bien, répondit Chassar, la plupart des sœurs pensent que la Mère est partie pour protéger le Prieuré d'une menace inconnue. » Il pinça les lèvres. « Je vais écrire à la Prieure pour l'informer de ce que Feúdel a raconté. Elle saura peut-être résoudre cette énigme. » Ils laissèrent alors s'instaurer un court silence. Le crépuscule avait désormais envahi le ciel, et des bougies commençaient à brûler aux fenêtres du palais.

« Je vais devoir y aller, murmura Ead. Pour prier l'Imposteur.

— Mange un peu, d'abord. » Chassar poussa vers elle la jatte remplie de fruits. « Tu sembles fatiguée.

— Eh bien, répondit Ead d'un ton pince-sans-rire, il s'avère que repousser seule un haut-ouestrien est une affaire très éprouvante. »

Elle piocha parmi les cerises et les dattes délicieusement sucrées. Des parfums d'une vie qu'elle n'avait jamais oubliée.

« Ma chérie, reprit Chassar. Pardonne-moi, mais avant que tu partes, il y a une chose que je dois te confier. Au sujet de Jondu. »

Elle leva les yeux.

« Jondu. » Sa mentor, et sa très chère amie. Son ventre se noua. « Chassar, qu'y a-t-il ?

— L'année dernière, la Prieure a décrété que nous devons reprendre nos efforts pour retrouver Ascalon. Avec les éveils draconiques qui se multipliaient, elle estimait que nous devons faire tout notre possible pour

mettre la main sur l'épée avec laquelle la Mère a vaincu le Sans-Nom. Jondu a entamé ses recherches en Inys.

— En Inys, répéta-t-elle en sentant sa poitrine se serrer. Elle serait venue me voir.

— Elle a reçu l'ordre de ne pas s'approcher de la cour. Pour te laisser te concentrer sur ta mission. »

Ead ferma les paupières. Jondu était impétueuse, mais pas au point de désobéir à un ordre direct de la Prieure.

« Nous n'avons plus reçu de nouvelles de sa part depuis son séjour à Perunta, poursuivit Chassar, alors qu'elle était sans doute sur le chemin du retour.

— À quand cela remonte-t-il ?

— À la fin de l'hiver. Elle n'a pas trouvé Ascalon, mais elle nous a écrit pour nous informer qu'elle était entrée en possession d'un objet d'importance et qu'elle avait besoin d'une escorte. Nous avons envoyé des sœurs à sa rencontre, mais elles n'ont pas retrouvé sa trace. Je redoute le pire. »

Ead se leva brusquement et se dirigea vers la balustrade. Soudain, la douceur du fruit avait perdu de son attrait.

Elle se souvenait de la façon dont Jondu lui avait appris à assujettir la flamme pure qui lui brûlait le sang. Ou à manier une épée, à bander un arc. À ouvrir une vouivre du gésier jusqu'à la queue. Jondu, sa plus chère amie – qui, à l'aide de Chassar, l'avait façonnée.

« Elle est peut-être encore en vie, déclara-t-elle d'une voix rauque.

— Les sœurs la cherchent toujours. Nous ne baisserons pas les bras, affirma Chassar, mais quelqu'un doit la remplacer au sein des Damoiselles rouges. Voilà le message que m'a chargé de te transmettre Mita Yedanya, notre nouvelle Prieure. Elle t'ordonne de rentrer, Eadaz. Pour porter le manteau de sang. Nous aurons besoin de toi dans les jours à venir. »

Un frisson à la fois froid et brûlant la parcourut de la nuque jusqu'au bas du dos.

C'était tout ce qu'elle avait toujours souhaité. Devenir une Damoiselle rouge, une tueuse en puissance, était le rêve de chaque petite fille née au Prieuré.

Et pourtant.

« Ainsi, résuma Ead, la nouvelle Prieure se moque de protéger Sabran ? »

Chassar vint la rejoindre près de la rambarde. « La nouvelle Prieure est plus sceptique que l'ancienne concernant le pouvoir de la lignée Berethnet, admit-il, mais elle ne laissera pas Sabran sans défense. Je suis venu avec l'une de tes jeunes sœurs, et je compte la présenter à la reine Sabran pour te remplacer. Je lui expliquerai que l'un de tes proches est mourant et que tu dois rentrer aux Ersyr de toute urgence.

— Cela lui semblera suspect.

— Nous n'avons pas le choix. » Il la contempla. « Tu es Eadaz du Zāla uq-Nāra, servante de Cléolind. Tu ne resteras pas plus longtemps à cette cour de blasphémateurs. »

Son nom complet. Cela faisait si longtemps. Tandis qu'elle digérait ces paroles, un voile d'inquiétude déforma les traits de Chassar.

« Eadaz, reprit-il, ne me dis pas que tu souhaites rester. Te serais-tu attachée à Sabran ?

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle d'un ton catégorique. Cette femme est arrogante et capricieuse... néanmoins, il subsiste une chance, si infime soit-elle, qu'elle soit bel et bien la véritable descendante de la Mère. Non seulement ça, mais si elle meurt, le pays doté de la plus grande puissance navale de tout l'Ouest s'effondrera – ce qui ne servira pas nos intérêts. Elle a besoin de protection.

— Et elle en aura. La sœur que j'ai amenée est douée – mais tu dois suivre une autre route, à présent. » Il lui posa une main dans le dos.

« L'heure est venue de rentrer à la maison. »

Une chance de retrouver la proximité de l'oranger. Elle pourrait parler sa propre langue et prier la véritable image de la Mère, sans être rôtie sur la place Marian.

Et pourtant, elle avait consacré huit années à apprendre à connaître les Inyssiens – à tout savoir de leurs coutumes, de leur religion, des rouages de ce nid de vipères qu'était cette cour. Elle ne pouvait pas gâcher tout ce savoir.

« Chassar, dit-elle, j'ai très envie de quitter ce palais avec toi, mais tu me demandes de rentrer juste alors que Sabran commence à me faire confiance. Toutes ces années passées ici l'auraient été en vain. Penses-tu pouvoir convaincre la Prieure de me laisser un peu plus de temps ?

— Combien ?

— Jusqu'à ce que la succession soit assurée. » Ead se tourna face à lui. « Permettez-moi de la protéger jusqu'à ce qu'elle enfante. Puis je rentrerai à la maison. »

Il y réfléchit un moment, la ligne fine de ses lèvres pincées disparaissant dans sa barbe broussailleuse.

« Je vais essayer, promit-il. Je vais essayer, ma chérie. Mais si la Prieure refuse, tu devras te soumettre à sa décision. »

Ead l'embrassa sur la joue. « Tu es trop bon avec moi.

— Nul ne sera jamais assez bon avec toi. » Il posa les mains sur ses épaules. « Mais sois attentive, Eadaz. Ne te trompe pas d'objectif. C'est la Mère qui te commande, pas cette reine inyssienne. »

Elle se retourna vers les tours de la ville. « Que la Mère nous commande dans tout ce que nous entreprenons. »



## Ouest

---

### Cárscaro.

Capitale du royaume draconique de Yscalin.

Dominant une vaste plaine, la ville trônait sur une crête des Fuseaux, la chaîne de montagnes couvertes de neige éternelle entre la Yscalin et les Ersyr.

Loth observa par la fenêtre du coche qui approchait du chemin qui grimpait. Il avait entendu parler de Cárscaro toute sa vie, mais n'avait jamais eu occasion de poser les yeux dessus.

La Yscalin était devenue la deuxième maille de la cotte de la Vertu, quand le roi Isalarico IV avait épousé la reine Glorian II. Pour l'amour de son épouse, celui-là avait abjuré les anciens dieux de son pays pour se consacrer au Saint. À cette époque, Cárscaro était célèbre pour ses masques, sa musique, et les poiriers rouges qui poussaient le long de ses rues.

Plus maintenant. Depuis que la Yscalin avait renoncé à sa dévotion ancestrale pour le Saint et adopté le Sans-Nom comme dieu unique, elle faisait tout son possible pour ébranler la Vertu.



Au point du jour, des fils de nuages lumineux apparurent au-dessus de la Vaste Plaine yscaline. Jadis, cette étendue de terre avait été couverte de lavande, dont le vent charriait parfois les effluves jusqu'à la ville.

Loth aurait aimé voir ça. Il n'en restait malheureusement qu'une immense friche carbonisée.

« Combien d'âmes vivent-elles à Cárscaro ? » demanda-t-il à Lady Priessa, ne serait-ce que pour passer le temps.

« Cinquante mille environ, répondit-elle. C'est une petite capitale. À votre arrivée, vous serez conduits à vos quartiers, sur la galerie des ambassadeurs. Sa Splendeur vous recevra dès qu'elle le pourra lors d'une audience spéciale pour recueillir vos lettres de créance.

— Rencontrerons-nous aussi le roi Sigoso ?

— Sa Majesté est indisposée.

— Je suis navré de l'apprendre. »

Loth plaqua le front contre la fenêtre et contempla la ville dans les montagnes. Bientôt, il serait au cœur du mystère et découvrirait de ses yeux ce qu'il était advenu de la Yscalin.

Un mouvement indistinct attira son attention. Il tendit la main vers le loquet pour avoir une meilleure vision du ciel, mais une main gantée referma brusquement la fenêtre.

« Qu'est-ce que c'était ? » s'enquit Loth, troublé.

« Un coquatrix. » Lady Priessa croisa les mains sur son giron. « Vous feriez bien de ne pas trop vous éloigner du palais, Lord Arteloth. De nombreuses créatures draconiques rôdent dans les montagnes. »

Des coquatrix. Le croisement d'un oiseau et d'une vouivre. « Font-ils du mal aux citoyens ?

— S'ils ont faim, ils peuvent en faire à n'importe qui, sauf à ceux qui sont déjà atteints du mal. Nous les nourrissons bien.

— Comment ? »

Pas de réponse.

Le coche entama son ascension cahoteuse. Kit sortit alors de sa torpeur et se frotta les yeux. Il afficha aussitôt son sourire, mais Loth voyait bien qu'il était effrayé.

La nuit était tombée lorsque la porte de Niunda leur apparut. Aussi colossale que la divinité qui lui avait donné son nom, taillée dans du granit vert et noir et illuminé de torches, elle représentait l'unique point d'entrée à Cárscaro. À mesure qu'ils se rapprochaient, Loth commença à distinguer les formes sous son linteau.

« Qu'y a-t-il, là-haut ? »

Kit fut le premier à le comprendre.

« À ta place, je tournerais la tête, Arteloth. » Il se rencogna contre le dossier de la banquette. « À moins que tu veuilles que cet instant vienne hanter le restant de tes nuits. »

Il était trop tard. Il avait vu les hommes et les femmes attachés à la porte par les poignets. Certains étaient déjà morts, ou en avaient tout l'air, mais d'autres, bien vivants et tout ensanglantés, luttèrent contre leurs entraves.

« *Voilà* comment nous les nourrissons, Lord Arteloth, déclara Lady Priessa. Grâce à nos traîtres et à nos criminels. »

L'espace d'un terrible instant, Loth se crut sur le point de rendre son dernier repas sur le sol du coche.

« Je vois », commenta-t-il, la bouche pleine de salive chaude. « Bien. »

Il fut tenté de faire le signe de l'épée, mais il aurait alors signé son arrêt de mort.

À l'arrivée de la voiture, la porte de Niunda s'ouvrit. Pas moins de six vouivres étaient là pour la garder. Elles étaient plus petites que leurs suzerains hauts-ouestriens et n'étaient dotées que de deux pattes, mais leurs yeux brûlaient du même feu. Loth se détourna jusqu'à ce qu'ils aient franchi le rempart.

C'était un vrai cauchemar. Les bestiaires, les légendes du passé avaient pris vie en Yscalin.

Une tour de verre et de roche volcanique se dressait au milieu de la cité. Il devait s'agir du Palais du Salut, siège de la maison Vetalda. Le mont sur lequel Cárscaro était bâtie était l'un des plus bas des Fuseaux, mais il était suffisamment imposant pour que son sommet disparaisse derrière la brume qui surplombait le plateau.

Le palais était un édifice terrifiant, mais c'était la rivière de lave qui perturbait le plus Loth. Elle s'écoulait en six cours différents autour et au travers de Cárscaro, avant de plonger dans un unique bassin et de descendre en cascade sur les pentes en contrebas, où elle refroidissait pour former du verre volcanique.

Les chutes de lave étaient apparues à Cárscaro une décennie plus tôt. Les Yscalins avaient mis un temps certain pour construire des canaux permettant de dompter la rivière enflammée. En Ascalon, on murmurait désormais que le Saint avait ainsi envoyé un avertissement aux Yscalins – les prévenant qu'un jour le Sans-Nom deviendrait le faux dieu de leur pays.

Les rues sinuaient telles des queues de rat autour des bâtiments. Loth distinguait à présent les grands ponts de pierre qui les reliaient. Des éventaires surmontés de bannes rouges étaient cernés de personnages en lourde robe. Nombre d'entre eux avaient en outre le visage voilé. Des protections contre l'épidémie apparaissaient un peu partout, allant des simples colifichets accrochés aux portes aux masques ornés d'yeux de verre et d'un long bec, mais certaines habitations portaient malgré tout l'inscription rouge.

Le coche les amena jusqu'aux immenses portes du Palais du Salut, où une rangée de domestiques patientait. Des sculptures de créatures draconiques plus vraies que nature formaient une arche au-dessus de l'entrée. On eût dit le col de la Matrice de Feu.

Loth descendit du véhicule et offrit avec raideur sa main à Lady Priessa, qui la déclina. La proposition avait certes été ridicule. Melaugo lui avait conseillé de garder ses distances.

Les jaculus grognèrent quand le petit groupe s'éloigna du coche. Loth emboîta le pas à Kit, et ils suivirent les serviteurs jusqu'à un vestibule haut de plafond, où pendait un lustre. Il aurait juré que les flammes des chandelles étaient rouges.

Lady Priessa disparut par une porte latérale. Loth et Kit échangèrent un regard déconcerté.

Deux braseros flanquaient un escalier majestueux. Un domestique alluma un flambeau à l'un d'eux. Il conduisit Loth et Kit à travers des couloirs déserts et des tunnels dissimulés derrière des tapisseries et des passages secrets. Ils gravirent des escaliers étriqués, qui donnèrent un peu plus la nausée à Loth, passèrent devant des portraits à l'huile d'anciens monarques de la maison Vetalda, avant d'aboutir enfin dans une galerie au plafond en voûte. Le domestique désigna une première porte, puis une seconde, et leur tendit une clef à chacun.

« Nous pourrions peut-être avoir de quoi... » commença Kit, mais l'homme avait déjà disparu derrière une tapisserie. « Manger.

— Nous mangerons demain », décida Loth. Chaque mot résonnait dans ce couloir. « À ton avis, qui d'autre se trouve ici ?

— Je ne suis pas expert en la matière, mais j'imagine qu'il doit y avoir des Mentendoniens. » Kit frota son ventre qui gargouillait. « Ils se mêlent toujours de tout. »

C'était vrai. L'on disait même qu'il n'existait pas un endroit au monde où les Mentendoniens refusaient de se rendre.

« Retrouve-moi ici à midi, lui dit Loth. Nous aurons à discuter de la suite des événements. »

Kit le gratifia d'une tape dans le dos et entra dans l'une des pièces. Loth glissa sa clef dans la serrure de la seconde.

Il lui fallut quelques secondes pour s'habituer aux ombres de sa chambre. Les Yscalins avaient peut-être prêté allégeance au Sans-Nom, mais ils ne rechignaient manifestement pas à la dépense pour accueillir les ambassadeurs étrangers. Neuf fenêtres longeaient le mur ouest, dont l'une était plus petite que les autres. En y regardant de plus près, elle s'avéra être la porte d'un petit balcon.

Un lit à baldaquin dominait le mur nord de la pièce. Un bougeoir en fer se dressait à côté. Les bougies étaient dans une espèce de cire irisée, et leur flamme était rouge. Véritablement rouge. Son coffre avait été déposé non loin. Du côté sud, il écarta un rideau de velours et découvrit une baignoire de pierre, remplie d'une eau fumante.

Avec toutes ces fenêtres, il avait l'impression que toute la Yscalin pouvait épier ses faits et gestes. Il tira les rideaux et moucha presque toutes les bougies. Elles libérèrent alors une bouffée de fumée noire.

Il se plongea dans l'eau et y resta allongé un long moment. Quand ses douleurs se furent atténuées, il trouva un savon parfumé à l'olive et entreprit de laver ses cheveux de la poussière qui s'y était déposée.

Wilstan Pynson avait peut-être dormi dans cette chambre-ci, lorsqu'il était venu enquêter sur le meurtre de la reine Rosarian, la femme qu'il avait aimée. Il s'y trouvait peut-être encore quand les champs de lavande avaient brûlé, et quand les pigeons s'étaient envolés pour annoncer que la cotte de la Vertu avait perdu une maille.

Loth se versa de l'eau sur la tête. Si quelqu'un à Cárscaro s'était arrangé pour que la reine Rosarian trouve la mort, cette même personne avait pu essayer de tuer Sabran. De la faire disparaître avant qu'elle offre un héritier à la Vertu. Afin de ressusciter le Sans-Nom.

Avec un frisson, Loth se leva de son bain et s'empara de la serviette pliée non loin. Il se rase à l'aide de son couteau, ne laissant qu'une touffe de poils à la pointe de son menton et au-dessus de sa lèvre supérieure. Ce faisant, il songea à Ead.

Il était sûr que Sabran était en sécurité avec elle. Dès l'instant où il l'avait aperçue au pavillon des banquets – une femme à la peau acajou et aux yeux scrutateurs, à la posture presque majestueuse –, il avait éprouvé une chaleur intérieure. Pas celle d'un feu de wrym, mais quelque chose de doré et délicat, comme les premiers rayons d'un soleil estival.

Margret lui avait conseillé pendant un an d'épouser Ead. Elle était belle, elle le faisait rire, et ils pouvaient discuter pendant des heures. Il avait repoussé les conseils de sa sœur – non seulement parce que le futur comte de Bouleaudor ne pouvait pas prendre pour femme une roturière, mais aussi parce qu'il aimait Ead comme il aimait Margret ou Sabran : à la manière d'une sœur.

Il n'avait pas encore connu l'amour qui consume tout sur son passage. Âgé de trente ans, il avait largement l'âge de se marier, et il avait longtemps voulu honorer le Chevalier de la Communion en s'inscrivant dans cette institution des plus sacrées.

À présent, il n'aurait sans doute plus jamais cette chance.

Une chemise de nuit en soie était disposée sur le lit, mais il revêtit la sienne, toute froissée par le voyage, avant de sortir sur le balcon.

L'air était désormais plus frais. Loth posa les bras sur la balustrade. En contrebas, Cárscaro s'étendait vers la falaise la séparant du plateau. L'éclat de la lave arrosait chaque rue. Loth vit une silhouette plonger depuis le ciel pour aller s'abreuver dans la rivière de feu.

À minuit, il se glissa prudemment dans son lit et remonta la courtepointe jusqu'à son menton.

Durant son sommeil, il rêva que ses draps étaient empoisonnés.

---

Peu avant midi, Kit le trouva assis à sa table, dans la partie ombragée du balcon, à contempler le plateau.

« Bien le bonjour, coquin, l'accueillit Loth.

— Ah, malin, quelle merveilleuse journée sur la terre de la mort et du mal. » Kit apportait un tranchoir. « Ces gens vénèrent peut-être le Sans-Nom, mais quelle literie ! Je n'ai jamais mieux dormi que cette nuit. »

Kit n'était jamais grave, et Loth ne put s'empêcher de sourire à son attitude, même ici. « Où as-tu trouvé de quoi manger ?

— La première pièce que je cherche, quand j'arrive dans un lieu que je ne connais pas, c'est la cuisine. J'ai fait des signes aux domestiques jusqu'à ce qu'ils comprennent que j'étais affamé. Tiens. » Il posa le tranchoir sur la table. « Ils vont nous apporter quelque chose de plus substantiel tout à l'heure. »

La planche était couverte de fruits et de noix grillées, d'un pichet de vin de paille et de deux gobelets.

« Tu n'aurais pas dû aller te promener seul, Kit, le rabroua Loth.

— Le ventre a ses raisons », répondit-il. En découvrant la moue de son ami, il poussa un soupir. « D'accord. »

Le soleil était une plaie béante, le ciel un camaïeu de rose. Une brume pâle flottait au-dessus de la plaine. Loth n'avait jamais rien vu de semblable. Ils étaient à l'abri du plus gros de la chaleur, mais leurs clavicules étaient déjà constellées de sueur.

Le spectacle avait dû être à couper le souffle, à l'époque où les lavandes florissaient encore. Loth essaya de s'imaginer déambuler en plein été parmi les couloirs à ciel ouvert, sous la caresse d'une brise chaude et parfumée.

Était-ce la peur ou le mal qui avait poussé le roi Sigoso à corrompre cet endroit ainsi qu'il l'avait fait ?

« Alors », dit Kit, la bouche pleine d'amandes. « Comment va-t-on approcher la Donmata ?

— Avec la plus grande courtoisie. Pour autant qu'elle le sache, nous sommes ici en tant qu'ambassadeurs permanents. Je ne pense pas qu'elle trouvera cela suspect que nous nous enquérions de notre prédécesseur.

— S'ils ont fait quoi que ce soit à Pynson, elle va nous mentir.

— Dans ce cas, nous lui demanderons la preuve qu'il est bien vivant.

— On n'exige pas une preuve auprès d'une princesse. Sa parole est loi. » Kit pela une orange sanguine. « Nous sommes des espions, à présent, Loth. Tu ferais mieux d'arrêter d'écouter ta nature confiante.

— Que suggères-tu, alors ?

— Qu'on se fonde dans la masse, qu'on agisse comme de bons ambassadeurs, et qu'on découvre ce que l'on peut. Il y a peut-être d'autres diplomates étrangers, ici. Quelqu'un doit bien savoir quelque chose d'utile. » Il adressa à Loth un sourire rayonnant. « Et si tout le reste échoue, je séduirai la Donmata Marosa jusqu'à ce qu'elle m'ouvre son cœur. »

Loth secoua la tête. « Fripon. »

Un grondement parcourut Cárscaro. Kit rattrapa sa coupe avant qu'elle se renverse.

« Qu'est-ce que c'était ?

— Un tremblement de terre », répondit Loth, mal à l'aise. « Papa m'a dit un jour que les montagnes de feu pouvaient en provoquer. »

Les Yscalins n'auraient jamais bâti leur ville ici si elle avait risqué d'être rasée par un séisme. S'efforçant de ne plus y penser, Loth but une gorgée de vin, toujours hanté par l'idée de la splendeur passée de la ville. Fredonnant, Kit sortit sa plume et un canif.

« Poésie ? s'enquit Loth.

— Je n'ai pas encore été frappé d'inspiration. Je sais d'expérience que terreur et créativité ne vont pas souvent de pair. » Kit entreprit d'affûter sa plume. « Non, je vais écrire une lettre. Pour une certaine dame. »

Loth fit claquer sa langue. « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu n'as encore pas dit à Kate ce que tu ressentais.

— Parce que même si je suis quelqu'un de charmant, je reste sire Antor Duval sur le papier. » Kit lui décocha un regard amusé. « Penses-tu



qu'ils fassent partir le courrier par pigeons ou par basilics, de nos jours ?

— Par coquatrix, plutôt. Ils allient les qualités des deux. » Loth observa son ami tirer un encier d'une bourse. « Tu sais que Combe brûlera toutes les missives que nous pourrons envoyer ?

— Oh, j'ai la ferme intention d'essayer malgré tout. Si Lady Katryen ne me lit jamais, tant pis, mais lorsque le cœur est trop lourd, il finit par déborder. Et le mien déborde inévitablement sur une feuille. »

On frappa à la porte de la chambre. Loth coula un regard vers Kit avant d'aller ouvrir, prêt à faire usage de sa baselarde.

Un domestique en pourpoint et hauts-de-chausse noirs attendait là.

« Lord Arteloth. » Il tenait un diffuseur de parfum. « Je suis venu vous informer que Sa Splendeur, la Donmata Marosa, vous recevra en son lieu. En attendant, Lord Kitston et vous devez consulter le médecin, afin que Sa Splendeur soit assurée que vous ne convoyiez aucune maladie.

— Maintenant ?

— Oui, mon seigneur. »

La dernière chose que Loth voulait était se faire palper par un médecin d'obédience draconique, mais il ne pensait pas avoir le choix.

« Dans ce cas, répondit-il, je vous en prie, montrez-nous le chemin. »



## Est

---

Les épreuves de l'eau se succédèrent inlassablement. La nuit où ils durent nager contre le courant dans la rivière rapide. Le duel de filets. La démonstration des facultés à communiquer par signaux avec d'autres cavaliers. Parfois, une journée s'écoulait entre deux rencontres, d'autres fois plusieurs jours. Et bientôt, ce fut l'heure de la dernière.

À minuit, Tané se trouvait dans la salle d'entraînement, à oindre la lame de son épée d'essence de girofle. L'odeur en paraissait incrustée au bout de ses doigts. Elle avait les épaules douloureuses et le cou raide comme une souche.

Demain, cette épée pourrait lui permettre de tout gagner ou de tout perdre. Elle pouvait voir le reflet de ses yeux injectés de sang sur son plat.

De la pluie dégoulinait depuis les toits de l'école. Alors qu'elle retournait à ses quartiers, elle entendit un rire étouffé.

La porte d'un petit balcon était ouverte. Tané jeta un coup d'œil par-dessus la balustrade. Dans la cour en contrebas, là où poussaient les poiriers, Onren et Kanperu étaient assis de part et d'autre d'un échiquier, la tête penchée en avant, les doigts entrelacés.

« Tané. »

Elle sursauta. Dumusa l'observait depuis sa propre chambre, vêtue d'une robe à manches courtes, une pipe à la main. Elle alla rejoindre Tané sur le balcon et suivit son regard.

« Tu ne dois pas être jalouse, déclara-t-elle après un long silence.

— Je ne suis pas...

— Doucement. Moi aussi, je les envie, parfois. Comme ça semble leur venir facilement. À Onren, surtout. »

Tané dissimula sa figure derrière ses cheveux.

« Elle excelle avec tellement peu... » Les mots moururent dans sa gorge. « Avec tellement peu.

— Elle excelle, car elle est sûre de ses capacités. Je suis certain que tu crains que les tiennes ne t'échappent si tu relâches ton effort ne serait-ce qu'un instant. Je suis une descendante de dragonniers. C'est une vraie bénédiction, et j'ai toujours voulu me prouver que j'en étais digne. Quand j'avais seize ans, j'ai tout laissé tomber sauf mes études. J'ai cessé d'aller en ville. Cessé de peindre. Cessé de voir Ishari. Je n'ai fait que m'entraîner, jusqu'à devenir principale apprentie. J'ai oublié comment posséder une faculté. Au lieu de quoi, je me laissais posséder par elle. Tout entière. »

Tané fut parcourue d'un frisson.

« Mais... » Elle hésita. « Je n'ai pas l'impression que tu sois comme moi. »

Dumusa recracha une bouffée de fumée.

« J'ai pris conscience que, si j'avais la chance de devenir dragonnière, je devrais répondre présente dès que la Seiiki m'appellerait. Que je n'aurais pas l'occasion de m'entraîner auparavant. Souviens-toi, Tané, qu'une épée n'a pas besoin d'être aiguisée pendant des heures pour conserver son tranchant.

— Je sais. »

Dumusa lui lança un regard de biais. « Alors arrête de l'affûter. Et va dormir. »

---

L'ultime épreuve aurait lieu dans la cour. Tané déjeuna tôt et trouva une place dans les gradins.

Onren vint s'asseoir près d'elle à l'aube. Elles écoutèrent le roulement lointain du tonnerre.

« Alors, commença Onren, tu es prête ? »

Tané acquiesça, puis secoua la tête.

« Moi pareil. » Onren leva la tête vers la pluie battante. « Tu chevaucheras, Tané. Les Miduchi nous jugent en fonction de nos performances durant toutes les épreuves, et tu as suffisamment fait tes preuves.

— Celle-ci est la plus importante, murmura Tané. Nous nous servons plus souvent de notre épée que de n'importe quelle autre arme. Si nous n'arrivons pas à remporter un duel à l'école...

— Nous savons tous à quel point tu es douée avec une lame. Ça va aller. »

Tané se tortilla les mains entre les genoux.

Les autres sortaient au compte-gouttes. Quand tout le monde fut réuni, le général de mer émergea à son tour. Le domestique qui l'accompagnait se dressait sur la pointe des pieds pour l'abriter sous son parapluie.

« Votre dernière épreuve sera celle des épées, leur annonça le général. Pour commencer, l'honorable Tané, de la maison Sud. » Elle se leva.

« Honorable Tané, reprit-il, vous allez aujourd'hui affronter l'honorable Turosa, de la maison Nord. »

Turosa se mit debout sans la moindre hésitation.

« C'est un combat au premier sang. »

Ils se dirigèrent chacun vers une extrémité de la cour pour aller chercher leur épée. Ils se mesurèrent du regard, l'arme au clair, puis

s'avancèrent l'un vers l'autre.

Elle allait lui montrer de quoi une simple villageoise était capable.

Ils s'inclinèrent légèrement, avec raideur. Tané empoigna son arme des deux mains. Elle ne voyait que Turosa, les cheveux dégoulinants, les narines dilatées.

Le général de mer ordonna l'assaut, et Tané se précipita vers son adversaire. Ils croisèrent le fer. Turosa approcha tant son visage du sien qu'elle put sentir son haleine et les relents de sueur sur sa tunique.

« Quand je commanderai les dragonniers, siffla-t-il, je veillerai à ce qu'aucun paysan ne monte plus jamais sur un dragon. » Un fracas de lames. « Bientôt, tu retourneras vivre dans le taudis dont ils t'ont sortie. »

Tané se fendit. Il bloqua son assaut juste à hauteur de sa taille.

« Rappelle-moi d'où tu viens ? » lui souffla-t-il si bas qu'elle seule pouvait l'entendre. Il repoussa sa lame. « Les tas de merde dans lesquels vous habitez ont-ils seulement des noms ? »

S'il espérait la provoquer en insultant la famille qu'elle n'avait jamais connue, il se fourrait le doigt dans l'œil.

Il attaqua à son tour. Tané para, et le duel débuta sérieusement.

Il ne s'agissait plus de danser avec des épées en bois. Il n'y avait pas de leçon à retenir, cette fois, pas de talent à affiner. Finalement, sa confrontation avec son rival fut aussi rapide et impitoyable qu'un arrachage de dent.

Son monde était un supplice de pluie et de métal. Turosa bondit très haut. Tané remonta son épée pour dévier le coup porté vers le bas, et son adversaire atterrit accroupi. Il se rua aussitôt sur elle, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, son épée scintillant tel un oiseau fendant l'eau. Elle rendit coup pour coup jusqu'à ce qu'il feinte en lui décochant un coup de poing au menton. Puis un coup de pied dans le ventre l'envoya rouler plus loin.

Elle aurait dû anticiper cette ruse depuis longtemps. Son épuisement avait causé sa perte. Entre les gouttelettes qui pendaient à ses cils, elle vit le général de mer, qui les observait d'un air neutre.

« C'est ça, bouseuse, ricana Turosa. Reste à terre. À ta place. »

Telle une condamnée à mort attendant son exécution, Tané baissa la tête. Turosa la toisa longuement, comme pour décider où lui infliger la blessure la plus douloureuse possible. Encore un pas, et elle serait à sa portée.

C'est alors qu'elle redressa le front et balança les jambes vers Turosa, qui dut sauter pour les éviter. Elle se releva d'une poussée fulgurante en tourbillonnant tel un vent de tempête. Turosa para son premier coup, mais elle l'avait pris au dépourvu. Elle le voyait dans ses yeux. Il n'avait plus le même jeu de jambes sur le sol humide, et quand elle lança un nouvel assaut, il fut trop lent à relever le bras.

La lame de Tané lui rase la joue, aussi délicate qu'un brin d'herbe.

Une fraction de seconde plus tard, il lui lacéra l'épaule. Elle poussa un hoquet de douleur et il s'éloigna brusquement, l'écume aux lèvres.

Les autres gardiens de mer peinaient à voir. Tané considéra son adversaire, le souffle court.

Si elle n'avait pas entamé la peau, le combat était perdu.

Lentement, de petits rubis germèrent le long de l'estafilade qu'elle lui avait infligée. Tremblant et trempé, Turosa porta un doigt à sa mâchoire et étala un liquide vermillon.

« Honorable Tané de la maison Sud », annonça le général de mer, tout sourire, « la victoire est à vous. »

Elle n'avait jamais rien entendu d'aussi beau.

Quand elle salua Turosa, du sang dégouлина de sa plaie à l'épaule tel du cuivre fondu. Les traits de son adversaire semblaient perdus dans les eaux troubles et profondes de la colère. Il s'était laissé piéger – un piège qui n'aurait dû tromper personne –, parce qu'il s'était attendu à la trouver

faible. En le dévisageant, Tané sut qu'il ne la traiterait plus jamais de bouseuse. Le faire reviendrait à reconnaître qu'il s'était laissé dominer par une inférieure.

À présent, le seul moyen qu'il avait de sauver la face était de la traiter en égale.

Sous les cieux déchaînés, le descendant des dragonniers s'inclina devant elle, plus bas qu'il ne l'avait jamais fait.





## Ouest

---

Ayant été déclarés sains de corps, Loth et Kit furent admis en présence de la Donmata Marosa quelques jours après leur arrivée. En attendant, ils étaient restés cantonnés dans leurs quartiers, que des gardes postés dans le couloir leur avaient empêchés de quitter. Loth frémissait encore d'angoisse au souvenir du médecin royal, qui avait placé des sangsues là où aucune sangsue n'aurait jamais dû être placée.

Quoi qu'il en soit, Loth se retrouva à pénétrer avec Kit dans la salle du trône caverneuse du Palais du Salut. L'endroit était inondé de courtisans et de nobles, mais ils ne virent aucun signe du prince Wilstan.

La Donmata Marosa, princesse héritière du royaume draconique de Yscalin, était assise sur un trône de verre volcanique, protégé par un dais. Sa figure disparaissait derrière un masque de fer cornu, façonné telle une tête de haut-ouestrien. Son poids devait être considérable.

« Par le Saint, chuchota Kit si bas que seul Loth pouvait l'entendre. Elle porte le visage de Feúdel. »

Des gardes en armure dorée se tenaient devant le trône. Le baldaquin portait les armes de la maison Vetalda. Deux vouivres noires et une épée brisée en deux.

Pas n'importe quelle épée : Ascalon. Le symbole de la Vertu.

Les dames d'honneur avaient replié le voile d'épidémie, suspendu à de petits diadèmes très ornés. Lady Priessa Yelarigas était postée à la droite du trône. À présent que son visage était visible, Loth y découvrit des joues pâles couvertes de taches de son, des yeux caves et un port de menton fier.

Le ronron des conversations se tarit quand les deux hommes s'arrêtèrent devant le trône.

« Votre Splendeur, annonça l'intendant, permettez-moi de vous présenter deux gentilshommes inyssiens : Lord Arteloth Ru, fils du comte et de la comtesse de Bouleaudor, et Lord Kitston Sommière, fils du comte et de la comtesse de Ruissemiel, ambassadeurs du reinaume d'Inys. »

Un silence emplit la salle du trône, rapidement suivi de sifflements. Loth posa un genou en terre et ploya la tête.

« Votre Splendeur, dit-il, nous vous remercions de nous recevoir à votre cour. »

Les sifflements cessèrent quand la Donmata leva la main.

« Lord Arteloth et Lord Kitston », répéta-t-elle. Son casque de fer conférait à sa voix un écho étrange. « Mon père bien-aimé et moi vous souhaitons la bienvenue dans le royaume draconique de Yscalin. Mes plus sincères excuses pour avoir reporté cette audience – j'étais occupée par ailleurs.

— Inutile de vous justifier, Votre Splendeur, répondit Loth. Il vous appartient de nous recevoir selon votre bon plaisir. » Il s'éclaircit la voix. « Lord Kitston détient nos lettres de créance, si vous voulez bien les recevoir.

— Naturellement. »

Lady Priessa adressa un signe de tête à une domestique, qui vint s'en emparer.

« Lorsque le Duc de la Courtoisie a écrit à mon père, nous avons été ravis que l'Inys souhaite renforcer ses liens diplomatiques avec la Yscalin,

reprit la Donmata. Nous aurions eu du mal à croire que la reine Sabran mette en péril notre vieille amitié pour des histoires de... diversité religieuse. »

*La diversité religieuse...*

« À propos de Sabran, il y a si longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles d'elle, fit remarquer la Donmata. Dites-moi, est-elle enfin enceinte ? »

Un muscle tressaillit sous l'œil de Loth. Qu'elle puisse rester assise sous ce symbole blasphématoire tout en vantant son amitié avec Sabran était révoltant.

« Sa Majesté n'est pas mariée, Madame, répondit Kit.

— Mais elle le sera bientôt. » Elle posa une main sur chaque bras de son trône. Comme aucun des visiteurs ne réagit à son commentaire, elle ajouta : « Je crois que vous n'avez pas encore eu vent de la grande nouvelle, messeigneurs. Sabran s'est fiancée à Aubrecht Lievelyn, Grand Prince de l'État libre de Mentendon. Mon ancien promis. »

Loth ne put que la dévisager.

Bien sûr, il savait que Sabran finirait par accepter de prendre époux — une reine n'avait jamais le choix —, mais il avait toujours supposé que ce serait quelqu'un de Hróth, le mieux établi des deux autres pays de la Vertu. Au lieu de quoi, elle avait jeté son dévolu sur Aubrecht Lievelyn, petit-neveu de feu le prince Léovart, qui avait lui aussi courtsié Sabran malgré les décennies qui les séparaient.

« Malheureusement, reprit la Donmata, je n'ai pas été invitée à la cérémonie. » Elle se rencogna dans son siège. « Vous paraissez troublé, Lord Arteloth. Allons, dites-moi ce que vous avez sur le cœur. Le Prince rouge ne serait-il pas digne de partager la couche de votre maîtresse ?

— Les amours de Sabran sont une affaire privée, cracha Loth. Elles n'ont pas à être débattues dans un endroit pareil. »

Un éclat de rire vint rompre le silence de la salle du trône. Loth fut parcouru d'un frisson désagréable. La Donmata se joignit à l'hilarité depuis derrière son masque de fer. « Les amours de Sa Majesté sont peut-être une affaire privée, mais pas ses couches ! Après tout, il paraît que quand la lignée Berethnet s'interrompra, le Sans-Nom reviendra parmi nous. Si elle tient à prolonger sa captivité, ne ferait-elle pas mieux d'ouvrir... son pays au prince Aubrecht ? »

Nouveaux éclats de rire.

« Je prie pour que la lignée Berethnet perdure jusqu'à la fin des temps, répliqua Loth sans trop savoir où il mettait les pieds, car elle nous protège du chaos. »

Dans un geste fluide, les gardes dégainèrent leur rapière. Les rires se turent.

« Prenez garde, Lord Arteloth, l'avertit la Donmata. Ne dites rien qui risquerait d'être interprété comme un blasphème à l'encontre du Sans-Nom. » Elle tendit la main vers ses soldats, qui rangèrent leurs armes. « Vous savez, j'ai entendu dire que *vous* rêviez de devenir prince consort. Seriez-vous de trop basse extraction pour aimer une reine ? » Avant qu'il ait pu réagir, elle tapa dans ses mains. « Peu importe. Nous pouvons remédier à votre célibat ici, en Yscalin. Musiciens ! Jouez la valse des trente tours ! Lady Priessa va danser avec Lord Arteloth. »

Aussitôt, la suivante désignée descendit jusqu'au sol de marbre. Loth s'arma de courage et s'avança dans sa direction.

La valse des trente tours avait autrefois été enseignée dans de nombreuses cours. Elle avait été interdite en Inys par Jillian V, qui la jugeait obscène, mais d'autres reines s'étaient depuis montrées plus conciliantes. La plupart des courtisans finissaient par la connaître, par un biais ou par un autre.

Lady Priessa fit la révérence quand l'orchestre se mit à jouer un air alerte. Loth s'inclina devant sa partenaire avant qu'ils se tournent tous

deux face à la Donmata et se prennent par la main.

Loth eut d'abord les jambes raides. Lady Priessa, elle, voletait sur ses pieds. Il sautilla en cercle autour d'elle, sans jamais toucher le sol de ses talons.

Elle l'imita. Ils cabriolèrent et sautèrent çà et là, côte à côte ou face à face – puis la musique s'emballa, et Loth posa une main dans le creux des reins de sa partenaire, l'autre au niveau de sa taille, et la fit décoller de terre. Il la souleva ainsi à plusieurs reprises, jusqu'à en avoir mal aux bras. Son visage et sa nuque étaient alors ruisselants de sueur.

Il entendait Lady Priessa respirer laborieusement. Une mèche de cheveux bruns se libéra tandis qu'ils tournoyaient l'un autour de l'autre, ralentissant à chaque pas, jusqu'à ce qu'ils finissent par joindre les mains pour retourner se poster en face de la Donmata Marosa.

Quelque chose craqua entre leurs paumes. Loth n'osa pas regarder ce qu'elle lui avait glissé dans la main. La Donmata et sa cour applaudirent.

« Vous êtes fatigué, Lord Arteloth, fit la voix sortie du masque. Lady Priessa était-elle trop lourde pour vous ?

— Je crois que les robes yscalines pèsent plus lourd que les dames, Votre Splendeur, répondit Loth en haletant.

— Oh, non, mon seigneur. C'est bien le poids des dames, des gentilshommes et de tout le monde, tant nous sommes remplis du chagrin de n'avoir point encore vu le Sans-Nom revenir pour nous guider. » La Donmata se leva. « Je vous souhaite une longue et paisible nuit. » Le heaume s'inclina. « À moins que vous souhaitiez me demander quelque chose ? »

Loth était douloureusement conscient de la présence du papier dans sa main, mais il tenait là une magnifique occasion.

« Une seule chose, Votre Splendeur. » Il se racla la gorge. « Il y a un autre ambassadeur à votre cour, qui a servi la reine Sabran ici pendant de nombreuses années. Wilstan Pynson, le Duc de la Tempérance. Je me

demandais dans quel endroit du palais il logeait, afin que nous puissions nous entretenir avec lui. »

Nul ne bougea ni ne parla.

« L'ambassadeur Pynson, finit par dire la Donmata. Eh bien, Lord Arteloth, nous sommes vous et moi plongés dans les mêmes ténèbres le concernant. Sa Grâce est partie pour Córvguar il y a de cela plusieurs semaines.

— Córvguar », répéta Loth. Il s'agissait d'un port, à l'extrémité sud de la Yscalin. « Que serait-il allé y faire ?

— Il disait avoir des affaires à conduire ailleurs, sans toutefois nous révéler lesquelles. Je suis surprise qu'il n'ait pas écrit à Sabran pour l'en aviser.

— Je le suis moi aussi, Votre Splendeur, répliqua Loth. En réalité, j'ai même de la peine à y croire. »

Il y eut un instant de flottement, durant lequel son sous-entendu navigua dans la pièce.

« J'espère, Lord Arteloth, que vous n'êtes pas en train de m'accuser de mentir ? »

Les courtisans s'étaient rapprochés, tels des limiers ayant flairé l'odeur du sang. Kit agrippa Loth par l'épaule, et ce dernier ferma les yeux.

S'ils espéraient découvrir la vérité, ils allaient déjà devoir survivre à cette cour. Et pour survivre, il leur faudrait en respecter les règles.

« Non, Votre Splendeur. Bien sûr que non. Pardonnez-moi. »

Sans un mot de plus, la Donmata Marosa se glissa hors de la salle du trône, accompagnée de ses dames.

Les courtisans se mirent à murmurer. Mâchoires serrées, Loth tourna le dos aux gardes et sortit d'un pas assuré, Kit se précipitant à sa suite.

« Elle aurait pu te faire arracher la langue pour ça, marmotta son ami. Par le Saint, qu'est-ce qui t'a pris d'accuser une princesse de mensonge en

pleine salle du trône ?

— Je n'arrive pas à le digérer, Kit. Le blasphème. La trahison. Le mépris non dissimulé pour l'Inys.

— Tu ne peux pas leur laisser voir que leurs provocations t'atteignent. Ton saint patron est le Chevalier de la Communion. Donne-leur au moins l'impression que tu possèdes cette vertu. » Kit l'attrapa par le coude pour le forcer à s'arrêter. « Arteloth, *écoute-moi*. Morts, nous ne serons plus d'aucune utilité à l'Inys. »

De la sueur perlait sur son visage, et son pouls battait distinctement dans son cou. Loth ne lui avait encore jamais vu l'air si inquiet.

« La Chevaleresse de la Courtoisie est ta patronne, Kit. » Il soupira. « Gageons qu'elle m'aidera à dissimuler mes intentions.

— Même avec son aide, ça ne sera pas facile. » Kit s'approcha des fenêtres de la galerie.

« J'ai dissimulé ma colère à l'encontre de mon père toute ma vie, dit-il doucement. J'ai appris à sourire tandis qu'il ricanait de ma poésie. Qu'il me traitait d'hédoniste et de chiffe molle. Qu'il maudissait son absence d'autre héritier, qu'il reprochait à ma pauvre mère de ne pas lui en avoir donné. » Il inspira profondément. « Tu m'as aidé à y parvenir, Loth. Car tant que je pouvais me permettre d'être moi-même avec quelqu'un, je pouvais supporter d'être un autre avec lui.

— Je sais, murmura Loth. Et je te promets qu'à compter de maintenant, je ne montrerai mon véritable visage qu'à toi seul.

— Bien. » Kit se retourna vers lui avec un sourire. « Garde la foi : comme toujours, nous survivrons à cette épreuve. La reine Sabran doit se marier. Notre exil ne durera pas trop longtemps. » Il lui frappa amicalement l'épaule. « En attendant, je vais nous chercher de quoi souper. »

Ils se séparèrent. Ce n'est qu'une fois dans la sécurité relative de sa chambre que Loth s'autorisa à regarder le morceau de parchemin que



Priessa Yelarigas lui avait glissé dans la main.

*Le sanctuaire privé, à trois heures.*

*La porte se trouve près de la bibliothèque. Venez seul.*

Le sanctuaire privé. À présent que la maison Vetalda avait abandonné les Six Vertus, celui-ci devait être bien poussiéreux.

Il pouvait s'agir d'un piège. Peut-être le prince Wilstan avait-il reçu le même genre de message avant de disparaître.

Loth se frotta la tête à deux mains. Le Chevalier du Courage était de son côté. Il verrait ce que Lady Priessa avait à lui dire.

---

Kit revint à onze heures du soir, lesté d'un agneau baignant dans le vin, d'un morceau de fromage épiced et de tresses de pain d'olives agrémenté d'ail. Ils s'assirent sur le balcon pour manger, tandis que les flambeaux de Cárscaro tremblotaient en contrebas.

« Je paierais cher pour disposer d'un goûteur, déclara Loth en picorant dans le plat.

— Je trouve ça succulent », répondit Kit, la bouche pleine d'un morceau de pain imbibé d'huile. Il s'essuya les lèvres. « À présent, nous devons présumer que le prince Wilstan n'est pas en train de profiter du soleil de Córvgar. Jamais quelqu'un de sain d'esprit ne se rendrait là-bas de son propre chef. Il n'y trouverait que des tombeaux et des corbeaux.

— Tu penses que Sa Grâce est morte ?

— Je le crains.

— Nous devons nous en assurer. » Loth se tourna vers la porte et baissa d'un ton. « Lady Priessa m'a fait passer un message pendant que nous dansions. Elle veut que nous nous retrouvions cette nuit. Elle a peut-être des révélations à me faire.

— À moins qu'elle veuille t'enfoncer un poignard dans le dos. » Kit haussa un sourcil. « Attends. Tu ne comptes tout de même pas la rejoindre, si ?

— À moins que tu aies une autre piste, si. Et avant que tu me poses la question : elle a stipulé que je devais m'y rendre seul. »

Kit fit la grimace et but. « Le Chevalier du Courage t'a prêté son épée, mon ami. »

Quelque part dans les montagnes, une vouivre poussa un cri de guerre. Un hurlement de mort glacial qui transperça Loth.

« Bon, fit Kit en se raclant la gorge. Aubrecht Lievelyn. L'ancien fiancé de notre chère Donmata la tête de wyrm.

— Oui. » Loth contemplait le firmament dépourvu d'étoiles. « Lievelyn semble être un choix respectable. À ce que je sais, il est bon et vertueux. Il fera un bon compagnon pour Sab.

— Sans doute, sauf qu'elle va devoir l'épouser en l'absence de son ami le plus cher. »

Loth acquiesça, perdu dans ses souvenirs. Sabran et lui s'étaient toujours promis qu'au jour de leurs épousailles, ils se conduiraient l'un l'autre vers l'état de communion. Le fait de manquer la cérémonie était un coup de plus que la fatalité lui portait.

En découvrant son expression, Kit poussa un soupir théâtral. « Pauvre de nous deux, dit-il. Je m'étais promis solennellement que, si la reine Sabran se mariait un jour, je demanderais à Kate d'Osier de danser avec moi, et que je révélerais que je suis celui qui lui envoie ces poèmes d'amour depuis trois ans. Désormais, je ne découvrirai jamais si j'aurais trouvé le courage de le faire. »

Loth laissa Kit le distraire tandis qu'ils finissaient de souper. Heureusement que cet ami l'avait accompagné pour ce voyage, sans quoi il serait probablement déjà devenu fou.

À minuit, le palais se tut peu à peu, à mesure que les Yscalins se retiraient dans leurs appartements. Kit regagna sa chambre après avoir fait promettre à Loth de frapper à sa porte au retour de son rendez-vous avec la dame.

Une cloche quelque part à Cárscaro sonnait toutes les heures. Peu avant trois heures, Loth se leva et glissa sa baselarde dans le fourreau à son côté. Il sortit une bougie à la flamme rouge d'un chandelier et quitta la colonnade.

La bibliothèque d'Isalarico constituait le cœur du Palais du Salut. Alors que Loth s'en approchait, il faillit passer sans le voir devant un couloir sur sa gauche. Il se dirigea vers la porte tout au fond, trouva la clef dans la serrure et pénétra dans les ténèbres du sanctuaire privé.

L'éclat de sa chandelle faisait trembler la voûte du plafond. Des livres de prières et des statues brisées jonchaient le sol. Un portrait de la reine Rosarian gisait parmi les décombres, si tailladé qu'elle en était à peine reconnaissable. Tous les symboles de la Vertu avaient été cachés ici et oubliés.

Une silhouette se tenait devant le vitrail au bout du sanctuaire. Elle tenait une bougie brûlant d'une flamme naturelle. Quand il fut assez près d'elle pour la toucher, Loth rompit le silence.

« Lady Priessa.

— Non, Lord Arteloth. » Elle abaissa son capuchon. « Vous êtes en présence d'une princesse de l'Ouest. »

Dans la lumière de sa bougie, ses traits lui furent révélés. Une peau brun foncé, des sourcils fournis, un nez aquilin. Ses cheveux semblables à du velours noir étaient si longs qu'ils lui tombaient aux coudes, et ses yeux étaient d'un ambre si saisissant qu'on eût dit deux topazes. Les yeux de la maison Vetalda.

« Donmata », murmura Loth. Elle soutint son regard.

L'unique héritière du roi Sigoso et de la défunte reine Sahar. Il avait vu Marosa Vetalda une seule fois auparavant, lorsqu'elle était venue en Inys pour célébrer le millième anniversaire de la fondation d'Ascalon. Elle était alors encore fiancée à Aubrecht Lievelyn.

« Je ne comprends pas. » Il raffermir sa prise sur sa chandelle.  
« Pourquoi êtes-vous vêtue comme vos dames d'honneur ?

— Priessa est la seule en qui j'aie confiance. Elle me prête sa livrée pour que je puisse me déplacer anonymement dans le palais.

— Est-ce vous qui êtes venue nous chercher à Perunta ?

— Non. C'était bien Priessa. » Lorsque Loth voulut reprendre la parole, elle porta un doigt ganté à ses lèvres. « Écoutez-moi bien attentivement, Lord Arteloth. La Yscalin ne se contente pas de vénérer le Sans-Nom. Nous sommes également sous régime draconique. Feúdel est le véritable roi du pays, et ses espions sont partout. Voilà pourquoi j'ai dû agir comme je l'ai fait dans la salle du trône. Ce n'était qu'une représentation.

— Mais...

— Vous cherchez le Duc de la Tempérance. Pynson est mort depuis des mois. Je l'ai envoyé accomplir une mission pour moi, au nom de la Vertu, mais... il n'est jamais revenu.

— De la Vertu... » Loth la dévisagea. « Qu'attendez-vous de moi ?

— J'ai besoin de votre aide, Lord Arteloth. Je voudrais que vous réalisiez pour moi ce que Wilstan Pynson n'a pu réussir. »

---

L'été touchait à sa fin. La brise charriait un air froid, et les jours raccourcissaient. Dans la bibliothèque privée, Margret avait montré à Ead une grappe de coccinelles nichée parmi les rouleaux d'une étagère, et elles avaient compris qu'il serait bientôt temps de partir vers le sud.

Le lendemain, Sabran avait décrété que la cour irait s'installer à la Maison des Ronces, l'un des plus anciens palais d'Inys. Bâtie sous le

règne de Marian II, la demeure s'étendait dans la périphérie d'Ascalon et jusqu'à l'ancienne réserve de chasse de la forêt Coffrée. La cour voyageait généralement à l'automne, mais puisque Sabran avait choisi d'épouser Lievelyn dans un sanctuaire, elle devrait y élire domicile plus tôt qu'à l'accoutumée.

Les déplacements de la cour s'effectuaient toujours dans un chaos de pliage et d'emballage. Ead était montée avec Margret et Linora dans l'une des nombreuses voitures. Leurs biens, enfermés dans des coffres, les suivaient.

Sabran voyageait avec Lievelyn dans un carrosse aux roues dorées. Alors que la procession cahotait sur la Voie Berethnet – la chaussée majestueuse qui coupait la capitale en deux –, le peuple d'Ascalon applaudit et acclama la reine et le futur consort.

La Maison des Ronces était plus confortable que le palais d'Ascalon. Ses fenêtres étaient en verre de forêt, le sol de ses couloirs construit en un damier de pierre couleur de miel ; le mur de brique noire conservait mieux la chaleur que n'importe quel autre matériau. Ead aimait bien cet endroit.

Deux jours après l'arrivée de la cour, elle se retrouva à participer à un bal dans une chambre de présence éclairée à la bougie. Ce soir-là, la reine avait intimé à ses femmes de chambre et à ses demoiselles d'honneur de s'amuser, tandis qu'elle jouerait aux cartes avec les dames de la chambre.

Un ensemble de violes jouait une musique douce. Ead sirotait son vin chaud. C'était étrange, mais elle était presque navrée d'être là, et non avec la reine. L'antichambre de la Maison des Ronces était accueillante, avec ses étagères, sa cheminée, et Sabran y jouant du virginal. Sa musique se faisait plus mélancolique à chaque jour qui passait, ses rires se muaient en silences.

Ead se tourna vers l'autre bout de la pièce. Lord Seyton Combe, le Faucon-de-Nuit, l'observait.

Elle se détourna, comme si elle ne l'avait point remarqué, mais il s'approcha. Telle une ombre traversant une parcelle ensoleillée.

« Mademoiselle Duryan », la salua-t-il. Il portait une lourde chaîne ornée d'un pendentif en forme de livre d'étiquette. « Bonsoir. »

Ead se fendit d'une petite révérence et adopta un masque d'indifférence. Elle était capable de ravalier sa haine, pas de lui accorder un sourire. « Bonsoir, Votre Grâce. »

Il y eut un long silence. Combe la considéra de ses yeux gris si particuliers.

« J'ai le sentiment que vous ne me tenez pas en haute estime, Mademoiselle Duryan.

— Je ne pense pas assez souvent à vous pour me forger une quelconque opinion à votre sujet, Votre Grâce. »

Le coin de sa bouche tressaillit légèrement. « Une pique fort acérée. »

Elle ne présenta aucune excuse.

Un page vint leur proposer du vin, mais Combe déclina d'un geste de la main. « Ne buvez-vous pas, mon seigneur ? » lui demanda Ead poliment, alors même qu'elle s'imaginait l'écarteler à l'un de ses propres chevaux.

« Jamais. Mes yeux et mes oreilles doivent en permanence rester attentifs à la moindre menace envers la couronne, et l'alcool contribue beaucoup à les endormir. » Combe baissa d'un ton. « Que vous pensiez ou non à moi, je tiens à vous assurer que vous trouverez en moi un ami. D'autres personnes à la cour murmurent peut-être à votre sujet, mais je sais que Sa Majesté apprécie vos conseils. Comme les miens.

— C'est très aimable à vous.

— Pas aimable. Sincère. » Il se fendit d'une révérence courtoise. « Pardonnez-moi. »

Il s'éloigna en fendant la foule, laissant Ead songeuse. Combe ne faisait jamais rien sans un but précis. Peut-être était-il venu lui parler

parce qu'il avait besoin d'une nouvelle informatrice. Peut-être pensait-il qu'elle parviendrait à extorquer des informations sur les Ersyr auprès de Chassar, afin de les lui transmettre.

*Plutôt mourir, charognard.*

Aubrecht Lievelyn occupait l'un des hauts sièges. Tandis que Sabran se cachait dans ses appartements, son promis demeurait toujours parmi les sujets de la reine, flattant les Inyssiens de son enthousiasme. Pour le moment, il discutait avec ses sœurs, qui venaient de débarquer du bateau en provenance de Zeedeur.

Les jumelles, les princesses Bédona et Bétriese, avaient vingt ans. Elles semblaient passer leurs journées à rire des secrets que ne peuvent partager que ceux qui se sont formés ensemble dans le même utérus.

La princesse Ermuna, sœur aînée et héritière présomptive, avait une demi-année de plus que Sabran. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à son frère, étant grande, saisissante et dotée du même teint blafard. Une épaisse toison écarlate descendait en ondulant jusqu'à ses hanches. Ses manches étaient fendues pour révéler une doublure de soie dorée, mais consolidées par six parements de brocart représentant les Six Vertus. Les demoiselles d'honneur inyssiennes nouaient déjà des rubans autour de leurs propres manches pour l'imiter.

« Mademoiselle Duryan. »

Ead se retourna, puis se fendit d'une profonde révérence. « Votre Grâce. »

Aleidine Teldan utt Kantmarkt, duchesse douairière de Zeedeur et grand-mère de Truyde, s'était rapprochée d'elle. Des rubis de la taille de pièces de monnaie ruisselaient à ses oreilles.

« J'étais particulièrement curieuse de vous rencontrer. » Sa voix était suave et argentine. « L'ambassadeur uq-Ispad affirme que vous faites sa fierté et sa joie. Un parangon de vertu.

— Son Excellence est trop aimable.

— La reine Sabran dit également le plus grand bien de vous. Cela me ravit de constater qu'une convertie peut vivre ici en paix. » Elle jeta un coup d'œil vers les hauts sièges. « Nous sommes plus libres d'esprit à Mentendon. J'espère que notre influence adoucira le sort réservé aux sceptiques et aux apostats de ce pays. »

Ead but.

« Puis-je vous demander comment vous connaissez Son Excellence, Votre Grâce ? s'enquit-elle en orientant la conversation vers un sujet moins compromettant.

— Nous nous sommes rencontrés à Brygstad il y a bien des années. C'était un ami de mon compagnon, feu le duc de Zeedeur, répondit la douairière. Son Excellence était présente aux funérailles de Jannart.

— Sincères condoléances.

— Merci. Le duc était un homme bon, et un père aimant pour Oscarde. Tryde tient de lui. » Quand elle se tourna vers sa petite-fille, en grande conversation avec Chassar, ses traits se contractèrent soudain sous l'effet du chagrin. « Pardonnez-moi, Mademoiselle Duryan...

— Venez vous asseoir avec moi, Votre Grâce. » Ead la conduisit jusqu'à un banc à haut dossier. « Petit, apportez un peu de vin à madame », ajouta-t-elle à l'intention d'un page, qui s'empressa d'obéir.

« Merci. » Alors qu'Ead s'installait près d'elle, la duchesse douairière lui tapota la main. « Je vais bien. » Elle accepta le vin que lui tendait le page. « Comme je le disais, Tryde... Tryde est le portrait craché de Jannart. Elle a en outre hérité de son amour pour les livres et la langue. Il possédait tant de cartes et de manuscrits dans sa bibliothèque que j'ai eu du mal à en disposer après sa mort. Naturellement, il en a légué la plupart à Niclays. »

Encore ce nom qui revenait. « S'agirait-il du docteur Niclays Roos ?

— Oui. C'était un grand ami de Jannart. » Elle marqua une pause. « Et de moi. Même s'il l'ignorait.



— Il était présent durant ma première année à la cour. Son départ m’a beaucoup attristée.

— Ce n’était pas un choix de sa part. » La douairière se pencha si près d’elle qu’Ead put sentir le romarin de son diffuseur. « Je ne révélerais pas ça à n’importe qui, mademoiselle... mais l’ambassadeur uq-Ispad est un vieil ami, et il semble vous faire confiance. » Elle déplia un éventail pour s’en cacher les lèvres. « Niclays a été banni de la cour parce qu’il n’a pas réussi à créer un élixir de jouvence pour la reine Sabran. »

Ead s’efforça de ne pas varier d’expression. « Sa Majesté lui a *demandé* de lui concocter cela ?

— Oh, oui. Il est arrivé en Inys pour son dix-huitième anniversaire, peu après la mort de Jannart, et lui a proposé ses services d’alchimiste.

— En échange de son patronage, je suppose ?

— Exactement. »

De nombreux souverains avaient convoité l’eau de la vie. Jouer sur leur peur de la mort devait être un commerce très lucratif – et l’on murmurait depuis longtemps à la cour que Sabran redoutait l’accouchement. Roos avait ciblé une jeune reine, qu’il avait éblouie de ses immenses connaissances. Un charlatan.

« Niclays n’était pas un imposteur », la détrompa la duchesse, comme si elle avait lu dans ses pensées. « Il était sincèrement convaincu de pouvoir y parvenir. L’élixir de jouvence était sa passion depuis des décennies. » Il y avait une pointe de tristesse dans son timbre. « Sa Majesté lui a offert de somptueux appartements, ainsi qu’un atelier au palais d’Ascalon – mais si j’ai bien compris, il s’est perdu dans les affres du vin et du jeu. Et il s’est servi de ses émoluments royaux pour financer ses addictions. » Elle marqua une pause, le temps que le page lui remplisse son verre. « Au bout de deux ans, Sabran a décrété que Niclays s’était joué d’elle. Elle l’a banni d’Inys et a fait savoir qu’aucun pays allié ne devait

lui donner refuge. Feu le Grand Prince Léovart a décidé de l'envoyer à Orisima. »

Le comptoir commercial. « Je suppose que Sa Majesté n'a pas changé d'avis concernant son exil ?

— Non. Il y réside depuis sept ans. »

Ead haussa les sourcils. « Sept ans ? »

À ce qu'elle en savait, Orisima était une île minuscule – peut-être que le terme d'*îlot* eût été plus approprié – rattachée au port seiikinois du Cap-Hisan. Sept années là-bas auraient fait sombrer n'importe qui dans la folie.

« Oui, confirma la duchesse douairière en découvrant son expression. J'ai imploré le prince Aubrecht de le rapatrier chez nous, mais il n'acceptera de le faire que si la reine Sabran le gracie.

— Ne... Ne pensez-vous pas qu'il mérite d'être en exil, Votre Grâce ? » osa Ead.

Après une courte hésitation vint la réponse : « Je crois qu'il a suffisamment payé pour ses erreurs. Niclays est un homme bon. S'il n'avait pas été aussi affecté par le trépas de Jannart, je ne pense pas qu'il se serait comporté comme il l'a fait. Il voulait oublier. »

Ead repensa au nom griffonné à l'intérieur du petit livre d'hérésie de Truyde. *Niclays*. La fille comptait-elle se servir de lui dans son entreprise ?

« J'imagine que votre petite-fille connaît également le docteur Roos ? demanda-t-elle.

— Oh, oui. Niclays était comme un oncle pour elle, quand elle était petite. » La douairière marqua une nouvelle pause. « J'ai cru comprendre que vous aviez quelque influence sur Sa Majesté. En tant que l'une de ses dames, votre opinion doit beaucoup compter pour elle. »

À présent, Ead comprenait pourquoi cette noble dame était venue lui parler.

« La Teldan de Kantmarkt n'est pas étrangère au commerce », reprit Aleidine Teldan d'une voix plus douce. Il y avait une lueur d'espoir dans son regard. « Si vous intercédez en faveur de Niclays, je ferai de vous une femme riche, Mademoiselle Duryan. »

Voilà ce qui devait se produire avec Roslain et Katryen. Une requête chuchotée, un pot-de-vin, un mot glissé à Sabran. Ead ne comprenait toutefois pas pourquoi la douairière s'adressait à elle.

« Je ne suis pas une dame de la chambre, expliqua-t-elle. Je ne pense pas avoir la moindre influence sur Sa Majesté.

— Je crois que vous êtes bien trop modeste. » La douairière esquissa un sourire. « Je l'ai vue se promener en votre compagnie dans les jardins du bécasseau pas plus tard que ce matin. »

Ead sirota une gorgée de vin pour gagner du temps.

Elle ne pouvait pas se retrouver impliquée dans de telles transactions. Ce serait folie que de plaider en faveur d'une personne que Sabran détestait, alors que la reine commençait tout juste à s'intéresser à elle.

« Je ne peux pas vous aider, Votre Grâce, répondit Ead. Vous feriez mieux de vous adresser à Lady Roslain ou Lady Katryen. » Elle se leva et fit la révérence. « Pardonnez-moi. Le devoir m'appelle. »

Avant que la duchesse douairière puisse insister davantage, Ead se faufila vers les portes.

---

La chambre royale de la Maison des Ronces était bien plus petite que son équivalente du palais d'Ascalon. Le plafond était bas, les murs lambrissés de panneaux de chêne sculptés, et des rideaux cramoisis entouraient le lit. Ead était arrivée tôt, mais elle trouva Magret déjà assise à l'intérieur.

« Ead, dit celle-ci d'une voix enrouée par le rhume qui avait contaminé la moitié de la cour. Tu as gâché la surprise. J'espérais avoir fini le lit avant ton arrivée.

— Pour que je puisse continuer à faire la conversation à des nobles que je connais à peine ?

— Pour que tu puisses danser. Tu adorais ça, avant.

— C'était quand la vue du Faucon-de-Nuit me rendait moins nauséuse qu'aujourd'hui. »

Avec un grognement de dégoût, Margret se leva, une lettre à la main. « Ça vient de chez toi ?

— Oui. Maman dit que Papa réclame à me voir depuis des semaines. Apparemment, il a quelque chose d'important à m'annoncer, mais je peux difficilement m'absenter en cette période.

— Sabran t'y autoriserait.

— Je le sais. Cependant, Maman insiste pour que je reste. Elle pense que Papa ne sait sans doute pas ce qu'il dit, et qu'il est de mon devoir de rester – mais en vérité, je crois qu'elle vit ma vie par procuration. » Margret rangea la lettre dans son corsage avec un soupir. « Tu sais... J'ai été assez bête pour penser que le maître des postes m'apporterait une missive de Loth.

— Il t'a peut-être écrit. » Ead l'aida à soulever une futaine.

« Mais Combe intercepte tous les courriers.

— Dans ce cas, je devrais peut-être écrire une lettre pour dire quel mufle il est », maugréa Margret.

Ead sourit. « Je donnerais cher pour voir sa tête. À ce propos, ajouta-t-elle plus bas, on vient de me proposer une grosse somme d'argent. En échange d'une requête à présenter à la reine. »

Margret la considéra en haussant les sourcils. « De la part de qui ?

— La duchesse douairière de Zeedeur. Elle veut que je plaide la cause de Niclays Roos.

— Ça risque de te nuire. Loth m'a dit que Sabran détestait cet homme avec ferveur. » Margret coula un regard vers la porte. « Sois prudente, Ead.

Elle a laissé Ros et Kate s'en tirer, mais Sab est loin d'être idiote. Elle sait quand les murmures qu'on lui glisse à l'oreille sont trop doux.

— Je n'ai aucune intention d'entrer dans ce jeu-là. » Ead se toucha le coude. « Je pense que Loth va s'en sortir, Meg. Il sait désormais que le monde est plus dangereux qu'il n'en a l'air. »

Margret renifla avec morgue. « Tu le surestimes. Loth se fiera à quiconque lui sourira.

— Je le sais. » Ead la saisit par les épaules et la fit pivoter vers la porte. « À présent, va donc boire un peu de vin chaud au bal. Je suis sûre que le capitaine Lintley sera ravi de te voir.

— Le capitaine Lintley ?

— Oui. Le très galant capitaine Lintley. »

Margret quitta la pièce, les yeux légèrement brillants.

Linora n'était nulle part en vue. Sans doute était-elle encore en train de danser. Ead s'assura seule de la sécurité de la chambre. Contrairement à celle du palais d'Ascalon, celle-ci comportait deux entrées. La Grande Porte pour la reine, la Petite Porte pour son époux.

Nul n'avait plus attenté à la vie de Sabran depuis l'annonce de ses fiançailles, mais Ead savait que ce n'était qu'une question de temps. Elle vérifia le matelas de plumes, regarda derrière les rideaux, sonda chaque cloison, chaque tapisserie et chaque latte du plancher. Il n'y avait pas de troisième entrée secrète, elle en était certaine, mais la sensation d'avoir laissé échapper quelque chose la tirait. Au moins Chassar avait-il disposé de nouveaux sortilèges, plus puissants que les siens, sur le seuil. Il avait récemment croqué dans le fruit.

Ead tapota les coussins rebondis et remplit l'armoire. Elle était en train de charger des tisons dans la bassinoire quand Sabran arriva dans la pièce. Ead se leva et fit la révérence.

« Majesté. »

Sabran la contempla de pied en cap en plissant les paupières. Elle portait une veste sans manches par-dessus une chemise de nuit, et une large ceinture bleue autour de la taille. Ead ne l'avait jamais vue si dévêtue.

« Pardonnez-moi, dit-elle pour combler le silence. Je pensais que vous vous retireriez plus tard.

— J'ai mal dormi ces dernières nuits. Le docteur Bourne m'a dit d'essayer d'aller me coucher vers dix heures pour m'apaiser l'esprit, ou quelque chose comme ça. Connaîtriez-vous un remède contre les insomnies, Ead ?

— Prenez-vous déjà quelque chose, madame ?

— De l'eau-de-nuit. Parfois un lait de poule, lorsqu'il fait froid. »

L'eau-de-nuit était le nom inyssien pour une décoction de valériane. Si elle n'était pas dépourvue de propriétés médicinales, elle était manifestement inefficace.

« Je vous recommanderais un mélange de lavande, de topinambour et de racine, laissé à mijoter dans du lait avec une cuillerée d'eau de rose.

— De l'eau de rose.

— Oui, Madame. Dans les Ersyr, on prétend que l'odeur de la rose provoque de doux rêves. »

Sabran dénoua lentement sa ceinture.

« Je goûterai à votre remède. Jusqu'à présent, rien d'autre n'a fonctionné. Quand Kate arrivera, dites-lui ce qu'elle doit apporter. »

Ead s'approcha d'elle avec un hochement de tête imperceptible et lui prit la ceinture des mains. Les yeux de Sabran étaient profondément cernés.

« Quelque chose perturbe-t-il Sa Majesté ? » Ead l'aida à se dépouiller de sa veste. « Quelque chose qui nuirait à votre sommeil ? »

Elle avait demandé par simple courtoisie, sans attendre de réponse. À sa grande surprise, Sabran lui en donna une malgré tout.

« Le wyrm. » Son regard était rivé sur le feu. « Il a dit que le millénaire touche à son terme. Et cela fait un peu plus de mille ans que mon ancêtre a terrassé le Sans-Nom. »

Elle fronçait les sourcils. Ainsi debout, en tenue de nuit, elle paraissait aussi vulnérable que lorsque l'assassin l'avait observée.

« Les wyrms sont connus pour leur duplicité, Madame. » Ead suspendit la veste au dossier d'une chaise. « Feúdel est encore affaibli par son long sommeil, et son feu n'est pas complètement allumé. Il redoute l'union des Berethnet et des Lievelyn. Il s'exprime par énigmes pour semer la graine du doute dans votre esprit.

— C'est réussi. » Sabran s'écroula sur le lit. « Il semblerait que je doive me marier. Pour l'Inys. »

Ead ne trouva pas de façon acceptable de répondre à cette assertion.

« Ne désirez-vous pas cette union, Madame ? finit-elle par s'enquérir.

— Cela n'importe pas. »

Sabran avait le pouvoir sur tout, sauf là-dessus. Pour concevoir une héritière légitime, il lui fallait prendre époux.

Roslain ou Katryen auraient dû être là. Elles auraient apaisé ses peurs tout en la peignant pour la nuit. Elles savaient ce qu'il fallait dire, connaissaient les bonnes manières de la reconforter, tout en s'assurant qu'elle reste dans le bon état d'esprit pour épouser le prince Aubrecht.

« Rêvez-vous, Ead ? »

Cela sortait de nulle part, mais Ead ne se laissa pas décontenancer. « Je rêve de mon enfance, répliqua-t-elle, et des choses que j'ai pu voir le jour, tissées dans de nouvelles tapisseries.

— Je vous envie. Je rêve de... de choses terribles, murmura Sabran. Je n'en parle pas à mes dames de la chambre, car je pense qu'elles auraient peur de moi, mais... je vais vous les confier, Ead Duryan, si vous voulez bien les entendre. Vous paraissez plus solide qu'elles.

— Naturellement. »

Elle se pelotonna sur le tapis près du feu, à côté de Sabran, qui restait assise, le dos bien droit.

« Je rêve d'une tonnelle dans l'ombre d'une forêt, commença-t-elle, où l'herbe est tachetée de rayons de soleil. L'entrée est une passerelle de fleurs pourpres – des fleurs de sabra, me semble-t-il. »

Elles poussaient à l'autre bout du monde connu. L'on disait que leur nectar scintillait comme la lumière des étoiles. Si loin au nord, elles relevaient de la légende.

« Tout dans cette tonnelle est magnifique et plaisant à l'oreille. Des oiseaux gazouillent de façon charmante, la brise est douce, et pourtant le chemin sur lequel je marche est constellé de sang. »

Ead hocha la tête en signe de réconfort, même si une image commençait à se former au fond de son esprit.

« Au bout du sentier, je découvre un gros rocher, poursuivit Sabran. Je tends la main pour le toucher, mais la main ne semble pas être la mienne. La pierre se fend en deux, et à l'intérieur... » Sa voix se mit à trembler. « À l'intérieur... »

Une femme de chambre n'avait pas le droit de toucher la personne royale. Et pourtant, en voyant son visage tiré, Ead se surprit à saisir les doigts de Sabran entre les siens.

« Madame, lui dit-elle, je suis là. »

Sabran leva la tête. Un instant s'écoula. Elle posa lentement sa main libre sur leurs doigts entrelacés.

« Du sang s'écoule de la fissure, et mes bras, mon ventre en sont recouverts. Je franchis la paroi rocheuse et me retrouve au milieu d'un dolmen, comme on en trouve dans le nord. Je suis entourée d'ossements. De tout petits os. » Elle ferma les paupières, et ses lèvres se mirent à trembloter. « J'entends un rire terrible, et je me rends compte qu'il s'agit du mien. Puis je me réveille. »

Ead n'avait pas quitté la reine des yeux.



Sabran avait raison : Roslain et Katryen auraient été terrifiées.

« Ce n'est pas réel. » Ead raffermi son étreinte. « Rien de tout ceci n'est réel.

— On raconte, dans ce pays, l'histoire d'une sorcière », expliqua Sabran, trop perdue dans ses souvenirs pour l'entendre. « Elle volait des enfants pour les emmener dans la forêt. La connaissez-vous, Ead ? »

Après quelques instants d'hésitation, celle-ci finit par répondre : « La Dame des Bois.

— Je suppose que Lord Arteloth vous l'a racontée, comme à moi.

— Lady Margret. »

Sabran acquiesça, le regard distant. « Tous les enfants du Nord la connaissent. On la leur raconte pour les tenir éloignés des bois maudits où elle rôdait. Elle vivait bien avant mon ancêtre, et pourtant mes sujets continuent de la craindre. » Son encolure se couvrit de chair de poule. « Ma mère me racontait des histoires de la mer, pas de la terre. Je n'ai jamais cru en la Dame des Bois. À présent, je crains non seulement qu'il y ait eu une sorcière, mais qu'elle vive encore et pratique son art sur moi. »

Ead demeura silencieuse.

« Mais ce n'est qu'un rêve parmi d'autres, reprit Sabran. D'autres fois, je rêve de mon accouchement. Comme depuis que j'ai eu mes premières règles. Je suis en train de mourir en couches, tandis que ma fille se débat pour sortir de mon ventre. Je la sens qui me lacère le corps, tel un couteau passant au travers de la soie. Entre mes jambes, attendant de la dévorer, se trouve le Sans-Nom. »

Pour la première fois en huit années passées à la cour, Ead vit des larmes perler sur les cils de Sabran.

« Le sang continue de couler, aussi brûlant que l'acier d'une forge. Il s'accroche à mes cuisses, les soude l'une à l'autre. Je sais que je suis en train d'écraser mon enfant, mais que si je la laisse respirer... elle tombera

entre les mâchoires de la bête. » Sabran ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, ils étaient secs. « C'est ce cauchemar qui me tourmente le plus. »

Le poids de la couronne avait prélevé sa dîme sur elle. « Les rêves trouvent parfois leur source loin dans notre passé, déclara Ead doucement. Lord Arteloth vous a raconté l'histoire de la Dame des Bois, et celle-ci revient vous hanter aujourd'hui. L'esprit s'en va souvent vagabonder dans des endroits étranges.

— Je partagerais peut-être votre avis si je n'avais pas fait ces deux rêves bien avant que Lord Arteloth ne me fasse part de cette légende. »

Loth avait un jour confié à Ead que Sabran ne pouvait s'endormir sans bougie. À présent, elle comprenait pourquoi.

« Alors, vous voyez, Ead, reprit la reine. Mes problèmes de sommeil ne sont pas uniquement liés à la peur des monstres qui se trouvent à ma porte, mais aussi à ceux que mon propre esprit peut faire naître. Ceux qui vivent à l'intérieur de moi. »

Ead serra encore un peu plus sa main.

« Vous êtes la reine d'Inys, dit-elle. Toute votre vie, vous avez su que vous revêtiriez un jour la couronne. » Sabran la dévisageait. « Vous avez peur pour votre peuple, mais vous n'en pouvez rien montrer à la cour. Vous portez une telle armure le jour, que vous êtes bien obligée de la retirer la nuit. La nuit, vous redevenez une femme de chair. Et même la chair d'une reine est sujette à la peur. »

Sabran l'écoutait. Ses pupilles étaient à ce point dilatées qu'elles faisaient presque disparaître le vert de ses iris.

« Dans les ténèbres, nous sommes mis à nu. Notre moi véritable. C'est la nuit que la peur nous assaille le plus violemment, lorsque nous ne pouvons pas la combattre, poursuivit Ead. Elle fera tout ce qu'elle peut pour s'insinuer en nous. Parfois, elle y parviendra peut-être – mais vous ne devez jamais croire que vous *êtes* la nuit. »

La reine sembla y réfléchir. Elle observa leurs mains et décrivit de petits cercles dans la paume d'Ead.

« Toutes vos belles paroles, dit-elle. Je les aime bien, Ead Duryan. »

Ead la regarda dans les yeux. Elle s'imagina deux bijoux tomber au sol et se fracasser de l'intérieur. Tels étaient les prunelles de Sabran Berethnet.

Des bruits de pas devant la porte. Ead se leva et joignit les mains devant elle, tandis que Katryen faisait son apparition en soutenant par la taille Lady Arbella Valon, qui portait sa chemise de nuit. Sabran tendit les bras vers sa plus vieille compagne.

« Bella, dit-elle, venez me voir. Je voudrais discuter des préparatifs du mariage avec vous. »

Arbella sourit et clopina jusqu'à la reine, qui lui saisit la main. Avec des yeux humides et une expression sereine, Arbella se mit à caresser la chevelure noire de Sabran, repoussant des mèches derrière son oreille à la manière d'une mère s'occupant d'une enfant.

« Bella, murmura Sabran, ne pleurez pas. Je ne le supporte pas. »

Ead s'éclipsa.

Lorsque Sabran et Arbella furent couchées, Ead parla de la décoction à Katryen, et même si la demoiselle d'atour parut sceptique, elle s'en alla en chercher. Après qu'elle fut goûtée et servie, les appartements royaux furent scellés, et Ead prit place pour son devoir nocturne.

*Kalyba.*

Voilà le nom que portait la Dame des Bois au Lasia. Les Inyssiens ignoraient que la sorcière était bel et bien vivante, bien que loin de là. Et que l'entrée de sa tanière était protégée de fleurs de sabra.

Sabran n'avait jamais vu la Tonnelle de l'éternité. Si elle en rêvait, quelque chose se tramait.

Les heures s'égrenèrent doucement. Ead demeura immobile, scrutant le moindre mouvement entre l'ombre et la clarté lunaire.

Son siden l'autorisait à se draper dans les ténèbres. Aucun assassin, si talentueux soit-il, ne possédait ce don. Si un autre coupe-jarret se présentait à l'une ou l'autre porte, elle le verrait.

Aux alentours d'une heure du matin, Roslain Crest, qui était elle aussi de service de nuit, apparut avec une bougie.

« Mademoiselle Duryan, dit-elle.

— Lady Roslain. »

Elles demeurèrent en silence pendant un temps.

« N'allez pas vous figurer que je ne vois pas clair dans vos intentions, finit par déclarer Roslain. J'ai parfaitement conscience de vos manigances. Et Lady Katryen également.

— Je ne pensais pas vous avoir offensée, ma...

— Ne me prenez pas pour une imbécile. Je vous vois vous rapprocher peu à peu de la reine. Essayer de gagner ses faveurs. » Dans la pénombre, ses yeux paraissaient aussi sombres que des saphirs. « Lady Truyde a dit que vous étiez une sorcière. Je peine à croire qu'elle formulerait une telle accusation sans raison.

— J'ai pris les éperons et la ceinture. J'ai renoncé à la foi impie du Chantaube, se défendit Ead. Le Chevalier de la Communion nous demande d'embrasser les convertis. Vous devriez peut-être l'écouter davantage, ma dame.

— Je suis du sang de la Chevaleresse de la Justice. Surveillez votre langage avec moi, Mademoiselle Duryan. »

Un silence pesant s'installa entre elles.

« Si vous tenez réellement à elle », reprit Roslain, radoucie, « votre nouveau rang ne me pose aucun problème. Contrairement à de nombreux Inyssiens, je n'ai rien contre les convertis. Nous sommes tous égaux aux yeux du Saint. Mais si vous ne convoitez que présents et richesses, je m'assurerai que vous soyez chassée de son entourage.

— Je ne convoite ni présents ni richesses. Seulement de servir le Saint de la meilleure des manières possibles. Ne pourrions-nous pas convenir que Sa Majesté est déjà suffisamment isolée ? »

Roslain se détourna.

« Je sais que Loth pensait beaucoup de bien de vous, admit-elle non sans difficulté. Pour cela, je me dois de vous tenir en haute estime. » Elle poursuivit, avec plus de mal encore : « Pardonnez mes réserves. Il est épuisant de surveiller les araignées qui l'entourent et ne pensent qu'à gravir les... »

Un cri s'éleva de la chambre royale. Ead se tourna vers la porte, le cœur tambourinant.

Ses défenses n'avaient trahi aucun mouvement. Il était impossible qu'un coupe-jarret ait pénétré dans la pièce.

Roslain la dévisagea, lèvres entrouvertes, yeux écarquillés. Ead saisit la clef dans la main tétanisée de la dame de la chambre et grimpa les marches en courant.

« Vite, Ead, ouvrez ! s'écria Roslain. Capitaine Lintley ! Sire Gueules ! »

Ead fit pivoter la clef dans la serrure et poussa brusquement le battant. Le feu brûlait bas dans l'âtre.

« Ead. » Une forme remua sur le lit. « Ead, Ros, pitié, vous *devez* réveiller Arbella. » Sabran, dont des cheveux emmêlés s'échappaient de la tresse. « Je me suis réveillée, et sa main était si froide... » Elle se mit à sangloter. « Oh, par le Saint, dites-moi qu'elle... »

Le capitaine Lintley et sire Gueules Lande apparurent à la porte, l'épée au clair. « Par le Saint, Lady Roslain, est-elle blessée ? » aboya Lande.

Tandis que Roslain accourait auprès de sa reine, Ead contourna le lit pour aller s'enquérir de la frêle silhouette recroquevillée sous la courtepointe. Avant même de chercher son pouls en vain, elle comprit. Un silence terrible s'abattit quand elle se recula.

« Je suis désolée, Majesté », dit-elle.

Les deux hommes ployèrent la tête. Roslain fondit en larmes, une main plaquée devant la bouche.

« Elle n'aura pas assisté à mon mariage », commenta faiblement Sabran. Une larme roula sur sa joue. « Elle m'avait promis qu'elle y serait. »



## Est

---

Le voyage jusqu'à la capitale fut atroce. Niclays fut ballotté pendant des jours dans le palanquin mal aéré, sans rien d'autre à faire que de somnoler ou d'apercevoir des détails de décor entre les volets en bois.

Ginura se trouvait au nord de la Mâchoire-de-l'Ours, la chaîne de montagnes qui protégeait le Cap-Hisan. La voie commerciale la divisait jusqu'à ses contreforts, où elle croisait une autre route.

Depuis que Niclays était arrivé en Seiiki, il rêvait de visiter Ginura. À l'époque, il avait été heureux d'avoir la chance de vivre dans un endroit que seuls de rares Ouestriens verraient jamais.

Il se rappelait avoir été appelé au palais de Brygstad, où Léovart lui avait appris que Sabran avait ordonné son bannissement de la Vertu. Il avait cru la rage de la reine étanchée après que Seyton Combe l'avait longuement interrogé dans la tour obscure quant à la dilapidation des deniers des Berethnet. Naïvement, il avait pensé que son exil serait de courte durée.

Ce n'était qu'après la troisième année qu'il avait compris que cette minuscule bicoque du bout du monde était censée lui servir de dernière



demeure. Il avait alors cessé de rêver de découvertes pour ne plus rêver que de chez lui. À présent, il sentait sa curiosité d'antan se réveiller.

Au premier soir du voyage, ils s'étaient arrêtés dans une auberge au pied des montagnes, où Niclays s'était baigné dans une source d'eau chaude. En observant les lumières lointaines du Cap-Hisan, et la petite pointe que formait Orisima, il avait eu l'impression de pouvoir respirer à nouveau pour la première fois depuis sept ans.

Cette sensation n'avait pas duré. Le matin suivant, les porteurs avaient commencé à se plaindre du Mentendonien au visage de hibou qu'ils traînaient vers le nord, l'espion d'un prince qui crachait sur les dragons et qui devait être affecté du mal rouge. Certains mots avaient alors été échangés, et de là, les cahots avaient empiré. Les porteurs s'étaient en outre mis à chanter l'histoire d'un vieil insolent que personne n'aimait, et qui se retrouvait abandonné au bord d'une route de montagne pour servir de pitance aux lynx.

« Oui, oui, très drôle », leur avait aboyé Niclays en seiikinois. « Et vous connaissez celle des quatre porteurs qui sont tombés d'une falaise et n'ont jamais été retrouvés ? »

Cela les avait fait rire de plus belle.

D'innombrables incidents avaient émaillé la suite du trajet. L'un des brancards du palanquin s'était brisé (« Que le grand Kwiriki emporte cet homme-hibou ! ») et ils avaient été forcés de s'arrêter le temps qu'un menuisier répare les dégâts. Quand ils avaient pu repartir, les porteurs avaient finalement accepté de laisser Niclays dormir.

Lorsqu'il entendit des voix, il entrouvrit les yeux. Les porteurs entonnaient une berceuse datant du Grand Chagrin.

*Dors, mon enfant, le vent se lève.*

*Même les oiseaux se taisent.*

*Sèche tes larmes. Les cracheurs de feu vont nous entendre*

*Dors, maintenant, dors, ou tu les verras venir.  
Blottis-toi contre moi et ferme les yeux.*

Le même genre de chanson existait à Mentendon. Niclays tenta de se rappeler sa tendre enfance, quand sa mère l'asseyait dans son giron pour l'apaiser, tandis que son père partait dans des colères éthyliques qui les laissaient tous deux tremblants de peur à l'idée de tâter du ceinturon. Par chance, il était parti dans l'une de ces fureurs un jour qu'il se promenait au bord d'une falaise, et ils n'avaient plus eu à subir ses accès.

Pendant un temps, tout avait été paisible. C'était alors qu'Helchen Roos s'était convaincue que son fils devait devenir sanctarien pour expier les nombreux péchés de son père. Elle avait prié quotidiennement pour cette issue. Finalement, Niclays s'était à ses yeux transformé en un hédoniste morbide qui passait son temps à disséquer des cadavres ou à concocter des potions tel un sorcier, tout en s'abrutissant d'alcool. (Force était de reconnaître que cette vision des choses n'était pas tout à fait dénuée de fondement.) Pour elle, la science était le plus grand des péchés, l'antithèse de la vertu.

Évidemment, elle lui avait malgré tout écrit aussitôt qu'elle avait appris ses amitiés inattendues avec le marquis de Zeedeur et le prince Edvart, lui demandant de l'inviter à la cour, comme si les années passées à le tourmenter au sujet de toutes les facettes de son existence ne comptaient pas. Jannart et lui s'étaient amusés à trouver des façons originales de détruire chacune de ses lettres.

Repenser à cela lui permit de sourire pour la première fois depuis des jours. Le trille des insectes forestiers l'aida à se rendormir.

Après deux jours des plus pénibles, durant lesquels il craignit de mourir de chaud, d'ennui et de confinement, le palanquin s'arrêta. Un coup porté sur le toit le tira de sa torpeur.

« Dehors. »

La porte s'ouvrit, laissant pénétrer un rayon de soleil à l'intérieur. Niclays descendit péniblement de sa litière et s'enfonça dans une flaque.

« Par la *ceinture* de Galian... »

L'un des porteurs lui balança sa canne. Puis ils épaulèrent les brancards et repartirent en direction de la route.

« Attendez une minute ! les rappela Niclays. J'ai dit *attendez*, maudits ! Où suis-je censé aller ? »

Leurs rires furent la seule réponse qu'il obtint. Niclays jura, ramassa sa canne et clopina en direction de la porte ouest de la ville. Quand il l'atteignit enfin, le bas de sa robe était détrempé et son visage ruisselait de sueur. Il s'était attendu à trouver des soldats, mais il n'aperçut personne en armure. Le soleil lui cuisait le sommet du crâne quand il pénétra dans l'ancienne capitale de la Seiiki.

Le château de Ginura était colossal. L'édifice en pierre blanche enjambait une grande colline en plein cœur de la ville. Un ami avait expliqué à Niclays que les sentiers des jardins étaient couverts de coquillages et que ses douves d'eau salée scintillaient de poissons transparents.

Il longea les marchés grouillant d'activité de ce qui devait être Bormer, le quartier le plus extérieur de la ville. Ses rues pavées paraissaient onduler sous l'effet des ombrelles en papier, des éventails et des chapeaux. Si près de la cour, les habitants portaient des teintes plus froides qu'au Cap-Hisan – du vert, du bleu ou du gris argenté –, et leurs cheveux pommadés et ostensiblement coiffés étaient ornés de bijoux en verre de mer, de fleurs de sel et de cauris. Les robes de la région étaient chatoyantes et insaisissables, si bien qu'à chaque mouvement de leur propriétaire, elles chatoyaient au soleil. Niclays se rappelait vaguement que le dernier chic à Ginura était de donner l'impression d'émerger tout juste de la mer. Certains courtisans allaient même jusqu'à se lubrifier les cils.

Les cous étaient cerclés de branches de corail ou de minuscules plaques d'acier disposées telles des écailles de poissons superposées. Les lèvres et les joues étincelaient de perles écrasées. La plupart des citoyens n'avaient pas le droit d'arborer des perles dansantes, car elles étaient le symbole de la royauté et de la divinité, mais Niclays avait entendu dire que certaines, difformes et sans noyau, étaient souvent poudrées et vendues aux plus fortunés.

À l'ombre d'un érable, deux femmes se renvoyaient une boule de plumes à coups de raquette. Le soleil se réverbérait sur les canaux, où marchands et pêcheurs déchargeaient leur matériel depuis de gracieux bateaux en cèdre. Il était difficile d'imaginer que l'essentiel de la cité avait été ravagé au cours du Grand Chagrin, cinq siècles plus tôt.

Tandis que Niclays avançait, le malaise finit par éclipser l'émerveillement. Les porteurs, qu'ils soient maudits jusqu'à la Matrice de Feu, avaient emporté la lettre du gouverneur en même temps que tous ses autres biens. Ce qui signifiait qu'il pouvait désormais aisément passer pour un étranger ; il aurait en outre beaucoup de mal à se présenter au château de Ginura pour s'expliquer dans cette tenue. Les sentinelles le prendraient pour un assassin.

Il n'avait toutefois pas le choix. Il ne passait pas inaperçu. Des regards nerveux se portaient régulièrement sur lui.

« Docteur Roos ? » l'appela-t-on en mentendonien. Niclays se retourna.

Quand il vit qui l'avait ainsi hélé, son visage s'illumina. Un homme à l'ossature fine et aux lunettes en écailles de tortue fendait la foule pour venir le rejoindre. Ses cheveux noirs, coupés courts, grisonnaient au niveau des tempes.

« Docteur Moyaka », répondit Niclays, ravi. « Oh, Eizaru, comme je suis heureux de vous voir ! »

Enfin la chance lui souriait. Eizaru était un chirurgien talentueux auquel Niclays avait enseigné pendant un an à Orisima. Lui et sa fille, Purumé, avaient compté parmi les premiers à s'inscrire à ses leçons d'anatomie, et jamais de sa vie Niclays n'avait-il rencontré des personnes aussi avides d'apprendre. Ils l'avaient beaucoup renseigné sur la médecine seiikinoise en échange de son enseignement. Croiser leur chemin avait constitué l'une des rares éclaircies de son exil.

Eizaru parvint à s'extraire de la foule, et ils se saluèrent avant de s'embrasser. En constatant que l'étranger n'était pas seul, les autres s'en retournèrent à leurs affaires.

« Mon ami », déclara chaleureusement Eizaru, toujours en mentendonien. « Je songeais justement à vous écrire. Que faites-vous à Ginura ?

— Après un certain nombre de circonstances désagréables, j'ai obtenu quelque répit en me voyant octroyer le droit de quitter Orisima, répondit Niclays en seiikinois. L'honoré gouverneur du Cap-Hisan a décidé de m'envoyer ici pour m'assigner à résidence.

— Ceux qui vous ont amené ici n'auraient en tout cas pas dû vous abandonner dans ces rues. Êtes-vous arrivé en palanquin ?

— Malheureusement.

— Ah. Ces porteurs sont souvent des fauteurs de troubles. » Eizaru fit la grimace. « Je vous en prie, venez chez moi avant que quelqu'un s'interroge sur votre présence ici. Je veillerai à ce que l'honorée gouverneure de Ginura sache ce qui s'est passé.

— Vous êtes trop aimable. »

Niclays traversa un pont sur les talons d'Eizaru, et ils aboutirent dans une rue autrement plus large, qui conduisait droit à la porte principale du château. Des musiciens jouaient dans des flaques d'ombre, tandis que des vendeurs proposaient palourdes fraîches et raisins de mer.

Il n'aurait jamais pensé pouvoir poser un jour les yeux sur les célèbres arbres des saisons de Ginura. Leurs branches formaient comme un pavillon naturel au-dessus de la chaussée. À présent, ils arboraient le jaune époustouflant de l'été.

Eizaru habitait une modeste demeure près du marché de la soie, adossé à l'un des nombreux canaux qui parcouraient la ville. Il était veuf depuis une décennie, mais sa fille logeait toujours avec lui, afin qu'ils puissent s'adonner ensemble à leur passion pour la médecine. Des fleurs de pluie recouvraient la façade extérieure, et le jardin embaumait l'armoïse, la pérille et d'autres herbes aromatiques.

Ce fut Purumé qui leur ouvrit la porte. Un chat à la queue écourtée lui sinuait entre les chevilles.

« Niclays ! » Purumé sourit avant de s'incliner. Elle arborait les mêmes lunettes que son père, mais elle avait la peau beaucoup plus mate ; ses cheveux, retenus en arrière par une bande de tissu, étaient toujours noirs au niveau des racines. « Je vous en prie, entrez. Quel plaisir inattendu. »

Niclays la salua en retour. « Je vous prie de me pardonner de vous importuner, Purumé. Je ne m'y attendais pas non plus.

— Nous étions vos hôtes honorés à Orisima. Vous serez toujours le bienvenu chez nous. » Elle embrassa du regard ses vêtements souillés par le voyage et pouffa. « Mais vous allez devoir vous changer.

— Je suis on ne peut plus d'accord. »

Quand ils furent à l'intérieur, Eizaru envoya deux domestiques au puits. « Reposez-vous un moment, suggéra-t-il à Niclays. J'espère que vous n'aurez pas attrapé une insolation après une journée pareille. Je vais sans tarder me rendre au château de la Rivière blanche pour solliciter un entretien avec l'honorée gouverneure. Puis nous mangerons. »

Niclays poussa un soupir de soulagement. « Ce serait merveilleux. »

Lorsque les servantes furent revenues avec assez d'eau pour remplir une baignoire, Niclays se déshabilla et lava la boue et la sueur qui le recouvraient. La fraîcheur de l'eau était une bénédiction.

Plutôt mourir que de voyager à nouveau dans une litière. Ils le traîneraient pour rentrer à Orisima.

Revigoré, il enfila la robe d'été que les domestiques avaient laissée dans la chambre d'amis. Une tasse de thé fumant l'attendait sur le balcon. Il s'assit à l'ombre pour la boire, regardant les bateaux glisser sur le canal. Après des années d'emprisonnement, Orisima ne lui avait jamais semblé plus lointaine.

« Éminent docteur Roos. »

Il sortit de son rêve éveillé. L'une des servantes était apparue sur le balcon.

« L'éminent docteur Moyaka est de retour, annonça-t-elle. Il réclame votre présence.

— Merci. »

Au rez-de-chaussée, Eizaru l'attendait.

« Niclays. » Son sourire était légèrement malicieux. « Je me suis entretenu avec l'honorée gouverneure. Elle a accédé à ma requête et vous autorise à demeurer ici, avec Purumé et moi, le temps de votre séjour en ville.

— Oh, Eizaru. » Peut-être était-ce dû à la chaleur ou à la fatigue, mais Niclays faillit fondre en larmes à l'annonce de cette bonne nouvelle. « Vous êtes certain que cela ne vous posera pas de problème ?

— Évidemment. » Eizaru le fit pénétrer dans la pièce voisine. « Allons, venez. Vous devez être affamé. »

Les domestiques avaient fait leur possible pour tenir la chaleur à l'extérieur. Toutes les portes avaient été ouvertes, des écrans bloquaient la lumière du soleil, et des bols de glace trônaient sur la table. Niclays s'agenouilla avec Purumé et Eizaru, et ils dînèrent de bœuf marbré, de

légumes marinés, de poisson sucré, de laitue de mer et de petites tasses d'algues grillées recouvertes d'œufs de poisson. Tout en mangeant, ils expliquèrent ce qu'ils avaient pu faire depuis leur dernière rencontre.

Il y avait bien longtemps que Niclays n'avait plus eu le plaisir de partager une conversation avec des esprits bien faits. Eizaru exerçait toujours, et proposait désormais tant des remèdes seiikinois que mentendonniens. Purumé, pour sa part, travaillait à une concoction d'herbes permettant de plonger un patient dans un profond sommeil, afin qu'un chirurgien puisse retirer des carnosités sans provoquer de douleurs.

« Je l'appelle le sommeil fleuri, expliqua-t-elle, car le dernier ingrédient est une fleur issue des montagnes du Sud.

— Elle a marché pendant des jours pour trouver cette fleur au printemps, précisa Eizaru avec un sourire fier.

— Ça semble révolutionnaire », commenta Niclays, abasourdi. « On pourrait s'en servir pour étudier l'intérieur de corps *vivants*. À Mentendon, nous ne sommes autorisés qu'à ouvrir des cadavres. » Son cœur s'emballa. « Purumé, vous devez publier ces découvertes. Songez combien cela bouleverserait l'anatomie.

— Je le ferais, répondit-elle avec un sourire las, à un détail près. Le nufeu.

— Le nufeu ?

— Une substance interdite. Les alchimistes l'obtiennent à partir de la bile des cracheurs de feu, détailla Eizaru. La bile est importée clandestinement à l'Est par des pirates sudiens, légèrement transformée, puis fourrée dans une sphère de céramique avec une pincée de poudre à canon. Quand on allume la mèche, la bille explose et laisse échapper une fumée aussi noire et épaisse que du goudron. Si un dragon l'inhale, il s'endort pendant plusieurs jours. Les pirates peuvent ensuite vendre ses membres et organes.

— Une pratique maléfique », confirma Eizaru.



Niclays secoua la tête. « Quel rapport avec le sommeil fleuri ?

— Si les autorités pensent que ma création risque de servir les mêmes buts, elles interrompront mes recherches. Elles pourraient même nous interdire d'exercer. »

Niclays demeura muet de stupeur.

« Tout cela est bien triste, souffla Eizaru. Dites-nous, Niclays – y a-t-il des documents médicaux seiikinois traduits en mentendonien ? Purumé pourrait peut-être publier ses découvertes dans ce cadre. »

Niclays soupira. « À moins que les choses aient évolué de façon spectaculaire depuis mon départ, j'en doute fort. On s'échange des brochures dans certains cercles restreints, mais elles ne sont pas approuvées par la couronne. La Vertu ne tolère pas l'hérésie, ni même le savoir des hérétiques. »

Purumé secoua la tête. Alors que Niclays se servait en crevettes, un jeune homme moite de sueur apparut à la porte.

« Éminent docteur Roos. » Il les salua en haletant. « Je viens de la part de l'honorée gouverneure de Ginura. »

Niclays se prépara au pire. Elle avait dû changer d'avis quant à son séjour ici.

« Elle m'a chargé de vous informer que vous serez convoqué à une audience au château de Ginura quand le très honoré seigneur de guerre le jugera opportun. »

Niclays haussa les sourcils. « Le très honoré seigneur de guerre souhaite me voir ? Vous en êtes sûr ?

— Oui. »

Le messenger prit congé après avoir effectué une révérence.

« Ainsi donc, vous allez être reçu à la cour. » Eizaru paraissait amusé. « Préparez-vous. Il paraît que c'est un véritable récif de fleurs de mer. Magnifique, mais urticant.

— J'ai hâte d'y être », commenta Niclays, le front toujours plissé. « Je me demande pourquoi il désire me voir.

— Le très honoré seigneur de guerre aime s'entretenir avec les colons mentendoniens, répondit Eizaru. Parfois, il souhaite juste entendre une chanson ou une histoire de votre pays. À moins qu'il veuille savoir sur quoi vous travaillez. En tout cas, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, Niclays, vraiment.

Et en attendant, vous êtes libre », fit remarquer Purumé, les yeux pétillant de malice. « Permettez-nous de profiter de votre séjour ici pour vous faire visiter notre ville. Nous pourrions aller au théâtre, parler médecine, admirer des dragons en vol... tout ce que vous avez toujours voulu faire depuis votre arrivée. »

Niclays en aurait pleuré de gratitude.

« Sincèrement, mes amis, rien ne me ferait plus plaisir. »



## Ouest

---

Loth suivit la Donmata Marosa dans un nouveau couloir. La lumière du flambeau lui cuisait les yeux tandis qu'il progressait difficilement entre les murs suintants.

Après des jours sans lui avoir donné de nouvelles, elle lui avait enjoint de la rejoindre à nouveau dans une pièce enténébrée. À présent, ils se trouvaient dans un dédale de tunnels derrière les murs, où un système de tuyaux en cuivre bien pensé permettait de conduire l'eau depuis les sources chaudes jusqu'aux chambres.

Ils aboutirent enfin sur un escalier en colimaçon. La Donmata en entama l'ascension.

« Où m'emmenez-vous ? s'enquit Loth avec raideur.

— Rencontrer la personne qui a ourdi l'assassinat de la reine Rosarian. »

Il sentit sa paume devenir moite.

« Je suis navrée, au fait, ajouta-t-elle soudain. De vous avoir forcé à danser avec Priessa. C'était le seul moyen de vous transmettre le message.

— N'aurait-elle pu me le faire passer dans le coche ? marmonna-t-il.

— Non. Elle a été fouillée avant de quitter le palais, et le cocher était un espion chargé de s'assurer qu'elle ne s'enfuirait pas. Nul n'est autorisé à quitter Cárscaro très longtemps. »

La Donmata décrocha une clef de sa ceinture. Quand Loth la suivit au travers de la porte qu'elle venait de déverrouiller, la poussière accumulée dans la pièce au-delà le fit tousser. La seule lumière restante émanait de son flambeau. Les meubles empestaient la maladie et la pourriture, l'odeur mordante du vinaigre.

La Donmata souleva son voile et le drapa autour d'une chaise. Loth la suivit vers un lit à baldaquin. Il peinait à respirer tant son souffle était court, et leva sa torche plus haut.

Une silhouette aux yeux bandés était assise sur le lit. Loth distingua une peau cireuse, des lèvres charbonneuses et des cheveux châtain qui tombaient en désordre sur le col d'une chemise de nuit cramoisie. Des chaînes entravaient deux bras émaciés. Des lignes rouges parcouraient ceux-ci, suivant le réseau veineux.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Loth. C'est l'assassin ? »

La Donmata croisa les bras, mâchoires serrées. Ses yeux ne trahissaient pas la moindre émotion.

« Lord Arteloth, dit-elle, je vous présente son seigneur mon père, Sigoso III de la maison Vetalda, roi de chair du royaume draconique de Yscalin. Ou ce qu'il reste de lui. »

Loth contempla l'homme, incrédule.

Même avant la trahison de la Yscalin, il n'avait jamais vu le roi Sigoso autrement qu'en portrait ; celui-ci lui avait alors toujours paru beau et robuste, bien que froid, avec les yeux d'ambre des Vetalda. Sabran l'avait invité à la cour à plusieurs reprises, mais il avait toujours préféré y envoyer des représentants.

« Un roi de chair règne en tant que pantin d'un wyrm. Un titre que Feúdel espère conférer à chaque souverain du monde. » La Donmata fit le

tour du lit. « Père souffre d'une forme rare de la peste draconique. Cela permet à Feúdel de... converser avec lui, d'une certaine manière. D'avoir des yeux et des oreilles à l'intérieur du palais.

— Vous voulez dire qu'à cet instant précis...

— Soyez tranquille. J'ai versé un sédatif dans sa boisson du soir, expliqua-t-elle. Je ne peux le faire trop souvent, pour éviter d'éveiller les soupçons de Feúdel, mais cela empêche le wyrm de se servir de lui. Pendant un court moment. »

En entendant sa voix, Sigoso se mit à remuer.

« J'ignorais les wyrms capables de ce genre de chose. » Loth déglutit avec angoisse. « De contrôler un corps.

— Quand un haut-ouestrien meurt, le feu s'éteint dans les vouivres qui le servent, et dans la progéniture de celles-ci. Peut-être s'agit-il du même genre de lien.

— Depuis combien de temps se trouve-t-il dans cet état ?

— Deux ans. »

Il était donc tombé malade quand la Yscalin avait trahi la Vertu. « Et *comment* a-t-il pu se transformer ainsi ?

— Vous devez d'abord entendre la vérité, répondit la Donmata. Mon père conserve assez de mémoire pour vous en faire part.

— Marosa, grommela Sigoso d'une voix rauque. Marossssa. »

Sa voix fit tressaillir Loth. On eût dit qu'un nœud de serpents à sonnette logeait dans sa gorge.

« Où es-tu, ma fille ? s'enquit le roi très tendrement. Dois-je venir te chercher ? »

Conservant son air neutre, la Donmata se tourna vers lui et entreprit de lui retirer son bandeau. Même si des gants de velours la protégeaient jusqu'aux coudes, Loth retint son souffle pendant toute la durée de l'opération, de peur que Sigoso la morde au travers du tissu ou tente de lui griffer le visage. Lorsque le bandeau fut retiré, le roi dévoila les dents. Ses

yeux n'étaient plus de la couleur de la topaze jaune, mais parfaitement gris. Deux cavités de cendre froide.

« J'espère que vous avez bien dormi, Père, répondit la Donmata en inyssien.

— J'ai rêvé d'un clocher et d'une femme à l'intérieur de feu. J'ai rêvé qu'elle était mon ennemie. » Le roi Sigoso considéra Loth en faisant jouer ses bras dans leurs chaînes. « Qui est-ce ?

— Voici Lord Arteloth Ru, de Bouleaudor. Notre nouvel ambassadeur venu d'Inys. » La Donmata se força à sourire. « Je me demandais si vous accepteriez de lui expliquer comment la reine Rosarian était morte. »

Sigoso souffla bruyamment. Il les considéra tour à tour, tel un chasseur jaugeant deux proies potentielles.

« J'ai mis fin aux jours de Rosarian. »

La manière dont il prononça son nom, en le faisant rouler sur sa langue telle une dragée, donna le frisson à Loth.

« Pourquoi ? demanda la Donmata.

— Cette garce vérolée a refusé ma main. La main de la *royauté* », cracha Sigoso. Les tendons de son cou saillaient. « Elle préférait se vendre à des pirates ou à des petits marquis, plutôt que de s'unir avec le sang de la maison Vetalda... » De la bave dégoulinait de sa bouche. « Ma fille, je brûle. »

La Donmata jeta un coup d'œil à Loth avant de se diriger vers la table de chevet, où un linge reposait près d'une cuvette d'eau. Elle le trempa à l'intérieur avant de l'apposer sur le front de son père.

« J'ai fait faire sa robe, reprit Sigoso. Une robe d'une telle beauté qu'une catin aussi vaniteuse que Rosarian ne pourrait y résister. J'ai fait en sorte qu'elle soit arrosée de venin de basilic acheté à un prince marchand, et je l'ai envoyée en Inys pour qu'elle soit dissimulée parmi ses vêtements. »

Loth frissonnait d'effroi. « Qui l'a cachée ? chuchota-t-il. Qui a caché la robe ?

— Il n'accepte de parler qu'à moi, murmura la Donmata. Père, qui a caché la robe ?

— Quelqu'un de proche, au palais.

— Au palais, répéta Loth. Par le Saint. Qui ? »

La Donmata répéta la question. Sigoso gloussa, mais son rire dégénéra en une quinte de toux.

« L'échanson », révéla-t-il.

Loth le dévisagea. Le poste d'échanson n'existait plus depuis des siècles.

La robe avait dû être dissimulée dans la garde-robe royale. La demoiselle d'atour de l'époque était Lady Arbella Valon, qui n'aurait jamais fait de mal à sa reine.

« J'espère, reprit Sigoso, qu'il restait un peu de cette putain à enterrer. Le venin de basilic est si puissant. » Il partit d'un rire haché. « Même les os finissent par céder devant sa morsure. »

Loth dégaina alors sa baselarde.

« Pardonnez le seigneur mon père. » La Donmata contemplait le roi de chair d'un air distant. « Je dirais bien qu'il n'est plus lui-même, mais je pense qu'il l'est autant qu'il l'a jamais été. »

Dégoûté, Loth effectua un pas vers le lit. « Le Chevalier du Courage vous tourne le dos, Sigoso Vetalda, lança-t-il d'une voix tremblante. Il lui appartenait de donner sa main à qui elle jugeait bon. Soyez maudit jusqu'à la Matrice de Feu. »

Sigoso sourit. « J'y suis déjà, répliqua-t-il, et c'est le paradis. »

Le gris de ses yeux tremblota. Des mouchetures rouges semblables à des tisons s'embrasèrent à l'intérieur.

« Feúdel. » La Donmata saisit une coupe sur la table de chevet. « Père, buvez ceci. Cela soulagera votre douleur. »



Elle porta le récipient à ses lèvres. Sans jamais quitter Loth du regard, Sigoso en avala le contenu d'un trait. Submergé par ce qu'il venait d'entendre, Loth laissa la Donmata le reconduire.

Sa propre mère, Lady Annes Ru, s'était trouvée au côté de la reine mère à la mort de celle-ci. Désormais, il comprenait pourquoi ni elle ni Sabran n'avaient jamais pu lui parler du jour où Rosarian avait été parée de cette robe magnifique. Pourquoi Lady Arbella Valon, qui l'avait aimée comme sa fille, n'avait plus jamais émis un son.

Loth s'effondra sur les marches. Agité de tremblements, il prit peu à peu conscience de la présence de la Donmata derrière lui.

« Pourquoi m'avez-vous forcé à l'écouter ? s'enquit-il. Pourquoi ne pas me l'avoir dit, tout simplement ? »

— Pour que vous puissiez voir et entendre la vérité, répondit-elle, et la transmettre à Sabran. Et pour que vous y croyiez, et ne quittiez pas la Yscalin en pensant qu'un mystère subsiste. »

La Donmata s'assit sur la marche derrière lui, de sorte que leurs têtes se retrouvent à la même hauteur. Elle déposa un ballot de soie dans son giron.

« Peut-il nous entendre ? Voulut savoir Loth.

— Non. Il s'est rendormi. » Elle-même paraissait éprouvée. « J'espère que Feúdel ne se rendra pas compte que c'est moi qui l'ai interrompu. Il pense peut-être que Père est mourant. Je crois qu'il l'est réellement. » Elle redressa le menton. « Je ne doute pas que le wyrm ait l'intention de le faire remplacer par moi. De faire de moi sa prochaine marionnette.

— Feúdel ne s'offusque-t-il pas de savoir que vous conservez le roi ainsi enchaîné dans une pièce sombre ?

— Il comprend que mon père n'a pas l'air... *royal* dans son état actuel, et que son corps se décompose alors même qu'il respire encore, mais je dois le sortir de ses quartiers dès qu'il l'ordonne. Ainsi, notre seigneur et maître peut observer l'intérieur du palais à loisir. Il peut dispenser ses

ordres au sein du conseil restreint. S'assurer que nous ne fomentons pas une rébellion. Nous empêcher d'appeler au secours.

— Si vous tuiez votre père, Feúdel le saurait, comprit Loth. Et il vous punirait.

— La dernière fois que je l'ai défié, il a fait suspendre l'une de mes dames à la porte de Niunda. » Son visage se crispa. « J'ai dû regarder ses coquatrix la réduire en lambeaux. »

Ils restèrent immobiles et silencieux pendant quelques instants.

« La reine Rosarian est morte il y a quatorze ans, songea Loth. Ce qui signifie... que Sigoso n'a pas agi sous contrôle draconique.

— Tous les maux du monde ne proviennent pas des wyrms. »

La Donmata se tourna face à lui, plaquant le dos au mur.

« Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mon père durant mon enfance. Juste de son regard froid, murmura-t-elle. Quand j'avais seize ans, ma mère est entrée dans ma chambre au milieu de la nuit. Leur mariage avait toujours été tendu, mais cette fois, elle semblait terrifiée. Et furieuse. Elle m'a dit que nous allions rejoindre son frère, le roi Jantar, à Rauca. Nous nous sommes vêtues comme des domestiques pour nous éclipser du palais.

» Naturellement, des gardes nous ont arrêtées. Ils nous ont enfermées dans nos quartiers en nous interdisant de parler. Je n'ai jamais autant pleuré de toute ma vie. Maman a soudoyé un soldat pour me transmettre une lettre m'enjoignant de rester forte. » Elle porta la main à son pendentif serti d'émeraudes. « Une semaine plus tard, Père est venu m'informer de sa mort. Il a expliqué à la cour qu'elle s'était ôtée la vie, honteuse d'avoir cherché à abandonner son roi... mais je connais la vérité. Elle ne m'aurait jamais laissée seule avec lui.

— Je suis navré, compatit Loth.

— Pas autant que moi. » Le dégoût déformait ses traits. « La Yscalin ne mérite pas son sort, mais mon père, si. Il mérite d'être aussi pourri à l'extérieur qu'il l'a toujours été à l'intérieur. »

Sahar Taumargam et Rosarian Berethnet, toutes deux mortes de la main du même roi. Et pendant tout ce temps, l'Inys l'avait considéré comme un ami dans la Vertu.

« Je voulais révéler la vérité à Sabran. Implorer son aide, lui demander d'envoyer des troupes... mais ce palais est un donjon. Le conseil restreint est tout entier entre les griffes de Feúdel, qu'il a trop peur de contrarier. Tous ses membres ont des proches en ville qui mourraient si l'on provoquait son courroux. »

Loth essuya d'un revers de manche la sueur qui lui perlait au front.

« Sabran était mon amie, lui rappela la Donmata. Le prince Aubrecht a longtemps été mon fiancé. Je sais tout le mal qu'ils doivent penser de moi. »

Loth éprouva soudain une culpabilité certaine. « Pardonnez-nous, souffla-t-il. Nous n'aurions pas dû supposer...

— Vous ne pouviez pas deviner que Feúdel était réveillé. Ni qu'il nous tenait tous sous son aile.

— Expliquez-moi la chute de Cárscaro. Aidez-moi à comprendre. »

La Donmata expira par le nez.

« Il y a deux ans, il y a eu un tremblement de terre dans les Fuseaux. Feúdel s'était éveillé dans une chambre du mont Fruma, où il était allé s'endormir après le Chagrin des Siècles. Nous étions sur le seuil de sa tanière. Prêts à être cueillis.

» Les champs de lavande ont brûlé les premiers. Une fumée noire a étouffé le ciel nocturne. » Elle secoua la tête. « Tout s'est passé si rapidement. Des vouivres encerclaient Cárscaro avant même que la garde ait eu le temps de ressortir les vieilles défenses. Feúdel est apparu pour la première fois depuis des siècles. Il a dit qu'il nous ferait tous brûler si mon père ne venait pas lui rendre hommage.

— Et il l'a fait ?

— Il a d’abord envoyé un leurre, mais Feúdel ne s’y est pas laissé prendre. Il a carbonisé l’émissaire, et mon père a été obligé de se montrer. Feúdel l’a emmené dans les montagnes. Entre cet instant et la fin de la nuit, Cárscaro a sombré dans le chaos. Les habitants pensaient même qu’un deuxième Chagrin des Siècles avait commencé – ce qui était bien le cas, d’une certaine façon. » Une profonde tristesse assombrit son regard. « La panique a gagné tout le monde. Des milliers de gens ont cherché à fuir, mais la seule issue possible était la porte de Niunda, que les vouivres surveillaient. » Elle pinça les lèvres. « Père est revenu à l’aube. Voyant que leur roi était sain et sauf, ses sujets n’ont plus su quoi penser. Il leur a dit qu’ils seraient les premiers témoins de l’essor du monde draconique – à condition qu’ils obéissent.

» Derrière les murs de ce palais, Père a ordonné au conseil restreint d’annoncer notre allégeance au Sans-Nom. Ils ont envoyé des pigeons dans chaque nation, trop lâches pour le défier. Trop lâches aussi lorsqu’il a ordonné le démantèlement de nos défenses. Trop lâches encore quand il a fait brûler la volière, et tous les oiseaux qui se trouvaient encore à l’intérieur. J’ai essayé d’organiser une contre-offensive, en vain. En allant plus loin, j’aurais mis ma vie en péril.

— Mais le reste du pays ignorait la vérité, comprit Loth.

— Cárscaro s’est transformée en une forteresse, cette nuit-là. Nul n’a pu prévenir quiconque. » Elle reposa sa tête contre le mur. « Les wyrms sont encore faibles à leur éveil. Pendant un an, Feúdel est demeuré sous le mont Fruma pour recouvrer des forces. Je l’ai vu se servir de mon père pour faire de notre pays le socle de son pouvoir. Je l’ai vu détruire les Six Vertus. J’ai vu l’épidémie reprendre et se propager parmi mon peuple. Puis ma maison est devenue ma prison. »

Arteloth Ru fit alors précisément ce que Gian Harlowe lui avait déconseillé de faire.

Il saisit la main de Marosa Vetalda.

Elle portait des gants de velours. Il subsistait tout de même un risque, et pourtant il le fit sans l'ombre d'une hésitation.

« Vous êtes le courage incarné, lui dit-il. Et vos alliés de la Vertu vous ont fait défaut. »

La Donmata considéra leurs mains en fronçant les sourcils. Loth se demanda depuis quand personne ne l'avait ainsi touchée.

« Dites-moi comment vous aider », l'encouragea-t-il.

Lentement, elle recouvrit leurs doigts entrelacés de sa main libre. « Vous pouvez retourner dans cette chambre et poser vos mains nues sur mon père », répondit-elle en soutenant son regard.

Il lui fallut un instant pour comprendre. « Vous voulez que je me... contamine ?

— Je vous expliquerai, affirma-t-elle. Mais si vous acceptez, je vous offre une chance de fuir Cárscaro.

— Vous disiez que c'était une véritable forteresse.

— Ma mère connaissait une issue. » Elle tapota alors le ballot dans son giron. « Je voudrais que vous traversiez les Fuseaux pour remettre ça à Chassar uq-Ispad, l'ambassadeur ersyrien. Vous devez le lui transmettre en mains propres. »

L'homme qui avait éduqué Ead, celui qui l'avait présentée à la cour huit ans plus tôt. La Donmata dénoua le ballot de soie. Il renfermait une boîte en fer gravée de symboles.

« Au printemps, une femme a été capturée près de Perunta, en essayant de trouver un navire susceptible de la mener au Lasia. Ses tortionnaires l'ont détenue plusieurs jours, mais elle n'a jamais parlé. Quand mon père a posé les yeux sur le manteau rouge qu'elle portait, Feúdel s'est mis en rage. Il a ordonné qu'elle passe ses dernières heures dans les plus grandes souffrances. »

Loth n'était pas certain de vouloir entendre la suite.

« Cette nuit-là, je suis allée la voir. » La Donmata fit courir ses doigts sur la boîte. « J'ai d'abord cru qu'ils lui avaient arraché la langue, mais quand je lui ai donné du vin, elle m'a révélé s'appeler Jondu. Elle m'a dit que, si la vie humaine avait une quelconque valeur à mes yeux, je récupérerais l'objet qu'elle voulait apporter à Chassar uq-Ispad. » Elle marqua une pause. « J'ai achevé Jondu moi-même. J'ai dit à Feúdel qu'elle avait succombé à ses blessures. C'était toujours mieux que la porte. La boîte qu'on lui avait prise était verrouillée. Personne n'arrivait à l'ouvrir, et ils ont fini par s'en désintéresser. Je n'ai eu aucun mal à la dérober. Je suis sûre qu'elle joue un rôle crucial dans notre combat, et que l'ambassadeur uq-Ispad en saura plus. »

Elle traça du doigt les motifs sur le couvercle.

« Il se trouve sans doute à Rumelabar. Pour atteindre les Ersyr en évitant les frontières armées, il faut traverser les Fuseaux. Le moyen le plus sûr d'y parvenir sans se faire attaquer par les créatures draconiques qui y vivent désormais est d'être contaminé, pour qu'elles ne s'en prennent pas à vous en vous sentant. Jondu m'a juré que l'ambassadeur connaissait un remède contre l'épidémie. Si vous arrivez à lui à temps, vous pourrez tout lui raconter. »

Loth comprit alors. « Vous avez chargé le prince Wilstan de cette mission, devina-t-il. Ou essayé.

— J'ai procédé exactement de la même manière. Je lui ai fait voir mon père pour qu'il lui révèle comment Rosarian était morte. Puis je lui ai confié la boîte. Mais Pynson attendait d'avoir l'occasion de prendre la fuite pour retourner informer sa fille. Il m'a assuré qu'il s'était inoculé la peste. Quand je me suis rendu compte qu'il m'avait menti, je me suis lancée à ses trousses en toute hâte. Il avait abandonné la boîte dans le tunnel secret qui mène aux montagnes. À l'évidence, il n'avait jamais eu l'intention d'honorer ma requête... mais je ne peux lui reprocher d'avoir cru pouvoir rejoindre Sabran.

— Où est-il, à présent ? s'enquit Loth calmement.

— Je l'ai retrouvé non loin du bout du tunnel, révéla-t-elle. Victime d'un amphiptère. »

Loth posa le front sur ses mains jointes.

Les amphiptères étaient des créatures draconiques brutales et dépourvues de membres. Ils étaient dotés de mâchoires puissantes, et l'on disait qu'ils secouaient leurs proies telles des poupées de chiffon, jusqu'à ce qu'elles soient trop faibles pour s'enfuir.

« J'ai voulu rapatrier ses restes, mais j'ai moi-même été attaquée quand je me suis approchée de trop près. J'ai toutefois dit les prières nécessaires.

— Merci.

— Malgré les apparences, je suis restée fidèle au Saint. Et il a besoin de nous à présent, Lord Arteloth. » La Donmata posa la main sur son avant-bras. « Accepterez-vous le sacrifice que je vous demande ? »

Il avala sa salive. « Et Lord Kitston ? »

— Il peut rester ici, où je veillerai sur lui. Ou il peut partir avec vous... à condition d'être contaminé lui aussi. »

Même le Chevalier de la Communion n'attendrait pas de lui qu'il y consente. Kit avait déjà beaucoup donné pour son ami et sa patrie.

« Feúdel verra-t-il à travers mes yeux ? s'inquiéta Loth.

— Non. Vous ne contracterez que la version normale de la maladie, assura-t-elle. J'ai déjà éprouvé cette théorie. »

Il préféra ne pas lui demander comment. « Il doit bien exister d'autres personnes restées fidèles au Saint au palais, reprit-il. Pourquoi ne pas envoyer plutôt l'un de vos propres serviteurs ? »

— Je n'ai confiance qu'en Priessa, et sa disparition éveillerait des soupçons. Je pourrais y aller moi-même, mais je ne peux abandonner mon peuple à son sort. À défaut de pouvoir le sauver, je me dois de rester et de faire mon possible pour affaiblir Feúdel. »

Il avait mal jugé la Donmata Marosa. C'était une véritable femme de la Vertu, emprisonnée dans cette demeure sans âme qu'elle avait jadis dû adorer.

« Il est trop tard pour moi, mon seigneur, mais pas pour la Vertu. Ce qui s'est passé ici, en Yscalin, ne doit pas se reproduire ailleurs. »

Loth se détourna de ces prunelles pareilles à deux opales de feu et considéra l'insigne de son patron accroché à son pourpoint. Deux mains jointes en communion. Un entrelacement de doigts évoquant le lacs d'amour d'une bague.

Si le Chevalier de la Communion était présent, Loth savait ce qu'il ferait.

« Si vous acceptez, ajouta la Donmata, je vous reconduirai devant le roi de chair, et vous apposerez vos mains sur lui. Puis je vous ferai quitter la Yscalin. » Elle se leva. « Si vous refusez, préparez-vous à passer de longues années à Cárscaro, Lord Arteloth Ru. »





## Est

---

Tandis que les autres gardiens de mer célébraient la fin des épreuves dans la salle des banquets, Tané resta allongée dans ses quartiers, éreintée. Elle n'avait plus reparu depuis son affrontement avec Turosa. Un chirurgien avait nettoyé et recousu son épaule, mais le moindre geste l'épuisait, et l'élancement était incessant.

Le lendemain, elle découvrirait ce que c'était de chevaucher.

Elle se rongea au sang l'ongle de l'auriculaire. Pour ne plus se faire souffrir autant, elle se saisit de son exemplaire des *Souvenirs du Grand Chagrin*. Ce livre lui avait été offert par l'un de ses professeurs le jour de son quinzième anniversaire. Elle ne l'avait plus ouvert depuis longtemps, mais ses illustrations la distrairaient.

Aux alentours de minuit, alors que le chant des grillons enflait au-dehors, elle lisait toujours.

Une image représentait une Seiikinoise atteinte du mal rouge. Ses mains et ses yeux étaient cramoisis. Sur une autre page, on découvrait les cracheurs de feu. Leurs ailes de chauve-souris avaient effrayé la Tané de quinze ans, et elles lui donnaient encore le frisson. Sur le dessin suivant, des habitants du Cap-Hisan assistaient, depuis la côte, à un formidable

affrontement. Des dragons tournoyaient et ruaient parmi les vagues. Leurs mâchoires se refermaient en claquant sur les démons qui faisaient pleuvoir du feu sur la Seiiki.

La dernière illustration représentait la comète apparue la dernière nuit du Grand Chagrin – la Lanterne de Kwiriki –, qui pleurait des météores dans la mer. Les démons s'enfuyaient à tire-d'aile, tandis que les dragons de la Seiiki s'élevaient des flots, peints dans des bleus et des argents lumineux.

Un coup porté à la porte interrompit sa réflexion. Tané se leva douloureusement. Quand elle fit coulisser le panneau, elle vit Onren, parée d'une robe vert sombre, les cheveux ornés de fleurs de sel. Elle avait un plateau à la main.

« Je t'ai apporté de quoi souper », annonça-t-elle.

Tané s'effaça. « Entre. »

Elle retourna à son lit. Les chandelles presque éteintes allongeaient les ombres. Onren posa son chargement, révélant un véritable festin. Des brèmes de mer délicates, du fromage de soja roulé dans des œufs de poisson, du varech mariné flottant dans un bouillon à l'odeur agréable, ainsi qu'un pichet de vin épicé accompagné d'une tasse.

« L'honoré général de mer nous a permis de goûter son célèbre vin vieilli en mer, déclara Onren avec un sourire fugace. Je t'en aurais bien gardé un peu, mais il a disparu presque aussitôt qu'il est arrivé. Celui-ci est un peu moins original, mais il suffira peut-être à atténuer ta douleur, lui expliqua-t-elle en la servant.

— Merci, dit Tané. C'est très gentil d'avoir pensé à moi, mais je n'ai jamais trop aimé le vin. Tu peux le boire.

— Les épreuves sont terminées, Tané. Tu peux lâcher prise. Mais... je ne suis pas contre. » Onren s'agenouilla sur les nattes. « Tu nous as manqué, pendant le repas.

— J'étais fatiguée.

— J'étais sûre que tu dirais ça. Ne le prends pas mal, mais tu as l'air de ne pas avoir dormi depuis des années. Et tu as bien mérité un peu de repos. » Elle se saisit de la tasse. « Tu t'es bien débrouillée, contre Turosa. Ce salopard a peut-être fini par comprendre qu'il n'était pas tellement supérieur à ces paysans qu'il déteste.

— Nous ne sommes plus des paysans. » Tané l'étudia. « Tu sembles inquiète.

— Je crois que j'ai laissé échapper ma chance de devenir dragonnière, aujourd'hui. Kanperu se bat aussi bien qu'il... » Elle but une gorgée. « Bref. »

Ainsi donc, elle avait affronté Kanperu. Tané avait été conduite chez le médecin avant d'avoir pu assister aux autres épreuves.

« Tu t'es surpassée tous les autres jours, lui rappela-t-elle. L'honoré général de mer nous jugera équitablement.

— Comment le sais-tu ?

— C'est un dragonnier.

— Turosa en sera un demain également, et pourtant il a passé des années à s'en prendre aux moins nobles que lui. Il paraît qu'il a un jour rossé un domestique qui ne s'est pas incliné assez bas. N'importe lequel d'entre nous aurait été chassé de sa maison d'apprentissage pour s'être comporté de la sorte... mais son sang détient encore le pouvoir.

— Il ne deviendra pas forcément dragonnier pour autant.

— Je suis prête à parier tout ce que je possède. »

Le silence se fit. Tané grignota du fromage de soja.

« Quand j'avais seize ans, on m'a réprimandée pour être allée parier en ville, expliqua Onren. Comme c'était déshonorant, on m'a exclue de tous les cours en me disant que je devrais regagner ma place au sein de la maison Est. J'ai récuré les communs pendant tout le reste de la saison. En attendant, Turosa avait encore une épée à la main, quelques jours à peine après avoir presque assassiné un domestique.

— Nos éminents professeurs avaient leurs raisons. Ils connaissent le véritable sens de la justice.

— Leur raison est qu’il est petit-fils de dragonnier, et pas moi. Et ce sera la même demain, si je suis mise à l’écart en sa faveur.

— Ce ne sera pas la raison », cracha Tané.

Cela lui avait échappé avant qu’elle puisse fermer la bouche, tel un poisson lui ayant glissé entre les doigts.

Onren haussa les sourcils. Le silence s’éternisa, tel un coup de cloche en suspens, pendant lequel Tané se débattit intérieurement.

« Allons, Tané. Dis-moi ce que tu as sur le cœur. » Onren afficha un sourire prudent. « Après tout, nous sommes amies. »

Il était désormais trop tard pour reculer. Les épreuves, l’étranger, sa fatigue et sa culpabilité – tout cela ressurgit violemment, telles des bulles d’eau bouillonnante qu’elle ne pouvait plus contenir.

« Tu sembles croire que si tu n’es pas désignée dragonnière demain, ce ne sera en aucun cas ta faute, s’entendit-elle dire. J’ai travaillé jour et nuit durant notre séjour ici. Alors que toi, tu n’as fait montre d’aucun respect. Tu es arrivée *en retard* à tes épreuves, devant les Miduchi. Tu as passé tes nuits dans des tavernes au lieu de t’entraîner, et tu te demandes pourquoi tu n’étais pas à la hauteur de ton adversaire. Peut-être que ce sera à cause de *cela*, si tu ne deviens pas dragonnière. »

Onren ne souriait plus.

« Alors, répondit-elle d’un ton cassant, tu penses que je ne le mérite pas. Sous prétexte que... je suis allée dans une taverne. » Elle marqua une pause. « Ou est-ce parce que je suis allée dans une taverne, mais que je m’en suis malgré tout mieux tirée que toi à l’épreuve des couteaux ? »

Tané se crispa.

« Tu avais les yeux injectés de sang, ce matin-là, insista Onren. C’est encore le cas. Tu n’as pas dormi de la nuit pour t’entraîner.

— Évidemment.

— Et tu m'en veux de n'en avoir pas fait autant. » Onren secoua la tête. « L'équilibre est nécessaire en toute chose, Tané – cela n'a rien à voir avec un quelconque manque de respect. Ce statut est la chance d'une vie, on ne peut pas la laisser échapper.

— Je le sais, répliqua Tané d'un ton sec. J'espère seulement que toi aussi. »

Sur ce, Onren esquissa un sourire, mais Tané perçut la douleur dans ses prunelles.

« Eh bien, fit son hôte en se levant, dans ce cas, je ferais mieux de te laisser. Je ne voudrais pas t'entraîner dans ma chute. »

La colère retomba aussi vite qu'elle était née en Tané. Elle resta assise, parfaitement immobile, les mains à plat sur le lit, à essayer de ravalier la boule de honte logée dans sa gorge. Elle finit par se lever et par s'incliner bien bas.

« Je suis désolée, honorable Onren, murmura-t-elle. Je n'aurais jamais dû dire ça. C'était inexcusable. »

Onren finit par se radoucir. « Tu es pardonnée. Sincèrement. » Elle soupira. « Je m'inquiète pour toi. » Tané garda le regard baissé. « Tu as toujours travaillé dur, mais durant ces épreuves, j'ai eu l'impression que tu te punissais. Pourquoi ? »

Quand elle lui parlait de la sorte, Tané avait le sentiment de retrouver Susa. Un visage tendre et un esprit ouvert. L'espace d'un instant, Tané fut tentée de tout lui révéler. Peut-être Onren la comprendrait-elle.

« Non, finit-elle par affirmer. J'avais seulement peur. Et j'étais fatiguée. » Elle s'allongea alors. « Ça ira mieux demain. Quand on aura les résultats. »

Cela fit rire Onren. « Oh, Tané. À t'entendre, on croirait que la seule alternative est la prison. »

Tané tressaillit, mais parvint à sourire.

« Je vais te laisser. Nous avons toutes les deux besoin de repos. »  
Onren vida sa coupe. « Bonne nuit, Tané.

— Bonne nuit. »

Dès que son amie fut partie, Tané éteignit les lampes à pétrole et se glissa sous les draps. L'épuisement et la douleur l'engloutirent enfin, et elle sombra dans un sommeil sans rêves.

Quand elle se réveilla, la lumière était dorée. Elle eut du mal à comprendre pourquoi sa chambre était si lumineuse. C'était comme si elle était restée plongée dans le noir pendant une éternité.

Elle ouvrit une fenêtre. Le soleil se reflétait sur les toits de Ginura, alors même que des rideaux de pluie continuaient de s'abattre.

Une averse solaire. Un heureux présage.

Les domestiques viendraient bientôt lui apporter son nouvel uniforme. Si le dragon au dos du surcot était argenté, elle demeurerait une garde de mer et servirait d'officier dans la marine.

S'il était doré, elle serait une élue.

Elle arpenta sa chambre et alluma un bâton d'encens à son petit autel pour une dernière prière. Elle demanda pardon pour l'impolitesse dont elle avait fait preuve envers Onren, et une fois encore pour la négligence dont elle avait fait preuve à la veille de la cérémonie. Si le grand Kwiriki acceptait de l'absoudre, elle consacrerait sa vie à lui prouver sa dévotion.

Les domestiques arrivèrent en fin d'après-midi. Tané patienta, les paupières closes, avant de se tourner vers elles.

La tunique était en soie aquatique. Bleue comme un saphir. Sur le dos du surcot figurait l'emblème du dragon, brodé de fil doré.

---

Ses nouvelles domestiques lui plumèrent le crâne dans un style militaire. La cicatrice sur sa joue ressortait davantage, et son épaule la faisait souffrir, mais ses yeux étaient aussi brillants que de l'encre fraîche.

Alors que le soleil se retirait, elle émergea de son palanquin et foula le sable pâle de la baie de Ginura. La sélection avait toujours lieu en fin de journée, car leur ancienne vie s'achevait ici. Elle portait de nouvelles bottes en cuir dotées d'un épais talon, afin de mieux accrocher aux étriers.

Un arc-en-ciel nocturne brûlait devant le pourpre fumant du firmament, qui barbouillait sur l'horizon ses intensités de rouge. Des spectateurs se rassemblaient sur les falaises pour admirer ce signe particulier du grand Kwiriki et voir les douze nouveaux dragonniers s'avancer vers l'eau.

Turosa figurait parmi eux. Ainsi que tous les autres descendants de dragonniers. Tané emboîta le pas à Onren, qui lui sourit. Elle avait gagné sa place au sein du clan Miduchi.

La dernière fois que Tané s'était trouvée sur une plage, l'étranger avait émergé des ténèbres telle une malédiction. Pourtant, les vagues en elle, qui l'avaient poussée vers ce jour depuis le berceau, étaient étrangement calmes et paisibles.

Dix dragons seiikinois patientaient dans la mer, souples et magnifiques. Le couchant et l'arc-en-ciel illuminaient les flots qui clapotaient contre leur corps. Les deux guerriers lacustrins, en revanche, ne semblaient pas encore arrivés.

Quand il fut appelé, Kanperu salua le général de mer, qui lui passa un collier de perles dansantes autour du cou. Il confia ensuite au jeune homme un heaume et une selle rembourrée. Puis le général lui donna un masque pour protéger son visage des éléments, ainsi qu'une épée trempée dans de l'eau de mer, réalisée par le meilleur forgeron de Seiiki, et dont le fourreau était incrusté de nacre.

Kanperu noua les sangles de son heaume autour de son cou, puis s'enfonça dans l'eau, la selle sous le bras. Lorsqu'il fut immergé jusqu'à la taille, il tendit la main droite, paume vers le ciel.



Une dragonne bleu-gris tendit le cou et le considéra de ses yeux pareils à deux pleines lunes. Quand elle inclina la tête un peu plus, Kanperu enroula les doigts dans sa crinière et lui grimpa maladroitement dessus, attentif à ses épines. Dès qu'il fut en selle, sa dragonne poussa un cri obsédant et plongea dans la mer, inondant tous ceux qui se trouvaient sur la plage.

Onren s'approcha ensuite de la berge, tout sourire. Elle ne tendit la main qu'un instant avant que le plus gros des dragons – un imposant seiikinois à la crinière noire et aux écailles pareilles à de l'argent battu – s'approche de la plage en scintillant. Onren eut d'abord un mouvement de recul, mais dès qu'elle eut établi le contact, elle se détendit et escalada son cou comme une échelle.

« L'honorable Miduchi Tané, appela ensuite le général de mer. Avancez d'un pas. »

Onren rabattit son masque sur son visage. Son dragon abaissa la tête et s'éloigna en nageant.

Tané s'inclina devant le général et lui laissa accrocher les perles à la base de son cou, preuve qu'elle faisait partie des élus. Elle empoigna le heaume et la selle, puis l'épée dans son fourreau. Celle-ci lui apparaissait déjà comme le prolongement naturel de son bras. Elle l'attacha à son ceinturon et barbota dans l'eau.

Alors qu'une onde tiède s'enroulait autour de ses mollets, son souffle se raccourcit. Elle tendit la main. Baissa la tête. Ferma les paupières. Son bras était ferme, mais le reste de son corps tremblait.

Une écaille froide effleura ses doigts. Elle n'osait regarder. Elle le devait pourtant. Quand elle le fit, deux yeux brillants comme des feux d'artifice l'observaient depuis la figure d'une dragonne lacustrine.



## Ouest

---

Au milieu de la nuit, Loth quitta ses quartiers du Palais du Salut pour la dernière fois.

La peste draconique le contaminait. Un simple contact avec le front du roi de chair, un picotement dans la main, et c'était comme si un sablier s'était retourné dans sa tête. Bientôt, les grains les plus fins de sa raison lui couleraient entre les doigts.

Il avait jeté sur son épaule un sac en cuir rempli des provisions nécessaires à un périple à travers les montagnes. Sa baselarde et son épée pendaient à son côté, dissimulées sous son manteau d'hiver.

Kit le suivait dans l'escalier en colimaçon. « J'espère sincèrement que c'était une bonne idée, Arteloth, déclara-t-il.

— C'était tout le contraire d'une bonne idée.

— La piraterie aurait été une meilleure option.

— Indéniablement. »

Ils s'enfonçaient dans les entrailles de Cárscaro. La Donmata Marosa lui avait expliqué comment atteindre un escalier dérobé à partir du sanctuaire privé, mais les marches étaient de plus en plus étroites. Loth

essuya la sueur froide qui lui mouillait le front. Il avait supplié Kit de ne pas le suivre, mais son ami avait insisté pour l'accompagner.

Une éternité s'écoula avant qu'ils foulent à nouveau un sol plat. Loth leva sa torche bien haut.

La Donmata Marosa patientait au pied des marches, dissimulée dans l'ombre de son capuchon. Elle se tenait devant une vaste faille dans la muraille.

« Quel est cet endroit ? s'enquit Loth.

— Une voie de détresse oubliée. Sans doute en cas de siège, conjectura-t-elle. C'est par ici que ma mère et moi devions fuir.

— Et pourquoi ne vous en êtes-vous pas servie pour donner l'alerte ?

— J'ai essayé. » Elle repoussa sa capuche. « Lord Kitston. Êtes-vous désormais contaminé ? »

Kit inclina la tête. « Oui, Votre Splendeur. Je me sens suffisamment parcouru par la peste.

— Bien. » Elle reporta le regard sur Loth. « J'ai envoyé l'une de mes dames. C'était avant que je sache combien de créatures draconiques vivaient dans les montagnes. »

Le sous-entendu était limpide.

La Donmata tendit le bras derrière elle pour attraper deux bâtons de bois, chacun coiffé d'un crochet. « Des houlettes de glace, expliqua-t-elle. Pour garder l'équilibre. »

Ils s'en saisirent. Puis elle confia à Loth un autre sac, lesté de la boîte en fer.

« Je vous en conjure, Lord Arteloth, n'abandonnez pas cette tâche que je vous ai confiée. » Ses prunelles étaient tels deux bijoux à la lumière des flammes. « Faites cela pour moi. Et pour la Vertu. »

Sur ces mots, elle fit un pas de côté.

« Nous vous enverrons de l'aide, promit Loth d'un ton égal. Maintenez votre père en vie aussi longtemps que vous le pourrez. S'il meurt, cachez-

vous de Feúdel. Quand nous aurons accompli notre mission, nous aviserons les souverains de la Vertu de ce qui s'est passé ici. Vous ne succomberez pas seule en cet endroit. »

La Donmata Marosa sourit enfin, bien que légèrement. Comme si elle ne savait plus faire.

« Vous avez bon cœur, Lord Arteloth, déclara-t-elle. Si vous parvenez à regagner l'Inys, saluez Sabran et Aubrecht pour moi.

— Je n'y manquerai pas. » Il lui fit la révérence. « Au revoir, Votre Splendeur.

— Au revoir, mon seigneur. »

Ils ne se quittèrent plus des yeux pendant un long moment. Loth finit par incliner la tête une nouvelle fois et s'engouffra dans le passage.

« Que le Chevalier du Courage vous apporte de la joie dans ces heures sombres, dit Kit à Marosa.

— À vous également, Lord Kitston. »

Le bruit de ses pas résonna tandis qu'elle s'éloignait. Loth regretta subitement de ne pouvoir l'emmener. Marosa Vetalda, Donmata de Yscalin, emprisonnée dans sa tour.

Le conduit était d'une obscurité indicible. Une brise attirait Loth telle une main malicieuse. Il trébucha sur le sol irrégulier, manquant se brûler l'œil de son flambeau. Ils étaient cernés des scintillements du verre volcanique et des renflements poreux de la pierre ponce. Le verre réfléchissait la lumière de sa torche, projetant une centaine de reflets différents.

Ils marchèrent pendant ce qui leur parut être des heures, tournant parfois l'angle, mais progressant essentiellement en ligne droite. Leurs bâtons frappaient le sol en rythme.

Quand Kit toussa, Loth se crispa. « Chut, le rabroua-t-il. J'aimerais mieux ne pas réveiller ce qui peut dormir ici.

— Il ne faut pas se retenir de tousser. Et *rien* ne dort par ici.

— Dis-moi que ces murs ne te donnent pas l'impression d'avoir été creusés par un basilic.

— Oh, ne joue donc pas les prophètes de malheur. Considère cela comme une nouvelle aventure.

— Je n'ai jamais cherché l'aventure, répliqua Loth d'un ton las. Pas même une fois. Si on m'avait laissé le choix, je serais à la Maison des Ronces avec une bonne tasse de vin chaud, m'apprêtant à emmener ma reine vers l'état de communion.

— Et j'aimerais me réveiller au côté de Kate d'Osier, mais hélas, on ne peut pas tout avoir. »

Loth sourit. « Je suis content que tu sois venu, Kit.

— J'espère bien », répondit son ami, les yeux pétillants.

Cet endroit évoquait à Loth le Sans-Nom et la façon dont celui-ci avait lacéré la terre jusqu'à retrouver le chemin du monde en surface. Sa mère lui avait souvent raconté cette histoire quand il était enfant, adoptant des voix différentes pour l'effrayer et le faire rire.

Il fit un pas de plus. Le sol fut alors parcouru d'un grondement creux, comme le ventre d'un géant.

Loth se figea, s'accrochant à sa torche. La flamme crachota tandis qu'une bourrasque froide parcourait le tunnel.

« Un tremblement de terre ? » murmura Kit. Comme Loth ne répondait pas, il insista d'un ton tendu. « Loth, est-ce que c'était un tremblement de terre ?

— Chut. Je n'en sais rien. »

Il y eut un nouveau roulement, cette fois plus sonore, et le sol sembla s'incliner. Loth perdit l'équilibre. Il s'était à peine rattrapé qu'une secousse terrible survint – d'abord légère, comme un frisson de terreur, puis de plus en plus violente, au point de lui faire claquer les dents.

« C'est un séisme ! s'écria-t-il. Cours. Cours, Kit. Cours ! »

La boîte métallique rebondissait dans son dos. Ils s'élancèrent dans les ténèbres, cherchant désespérément la moindre trace de lumière devant eux. C'était comme si le manteau de la terre se convulsait.

« Loth ! hurla Kit d'une voix paniquée. Ma torche... Ma torche s'est éteinte ! »

Loth se retourna, à court de souffle, et brandit la sienne. Son compagnon était déjà loin derrière.

« Kit ! » Il rebroussa chemin en hâte. « Debout, mon ami, dépêche-toi. Suis ma voix ! »

Un craquement. Comme de la glace qui se brise. De petits rochers, des gravillons, lui criblèrent le dos. Il se couvrit la tête des deux mains tandis que le plafond du tunnel s'effondrait.

Pendant un long moment, il s'attendit à mourir. Le Chevalier du Courage l'abandonna, et il se mit à gémir tel un enfant. L'obscurité l'aveuglait. Des roches se fracassèrent. Du verre se fêla en tintant. Il se mit à tousser, la bouche pleine d'une poussière écœurante.

Puis, subitement, tout s'arrêta.

« Kit, appela Loth à pleins poumons. Kit ! »

Haletant, il chercha son flambeau – resté miraculeusement allumé – et l'agita dans la direction depuis laquelle son compagnon l'avait appelé. Le tunnel était plein de pierre et de verre volcaniques.

« Kitston ! »

Il ne pouvait pas être mort. Il ne *devait* pas être mort. Loth bouscula le mur de débris avec toute sa fougue, s'y jeta, l'épaule la première, à plusieurs reprises, la frappa de sa houlette puis de ses poings bientôt ensanglantés. Quand la paroi céda enfin, il plongea les mains dans les gravats et entreprit de les déblayer à mains nues. L'air dans ce sous-terrain était tel du miel à moitié figé, il collait à la gorge...

Ses doigts se refermèrent sur une main molle. Il repoussa quelques débris supplémentaires, les muscles déjà douloureux.

Puis, finalement, apparut Kit. C'étaient bien ses yeux, que Loth connaissait par cœur, mais dépourvus de leur humour habituel. Cette bouche, si prompt à sourire, ne le ferait plus jamais. Une tablette, jumelle de celle qu'il avait offerte à Loth lors de la dernière fête de la Communion, pendait à son cou. Le reste de son corps était invisible. Loth distinguait à peine le sang qui suintait entre les pierres.

Un sanglot désespéré l'assaillit. Ses joues étaient humides de sueur et de larmes, ses jointures écorchées, sa salive avait un goût de ferraille.

« Pardonne-moi, dit-il d'une voix pâteuse. Pardonne-moi, Kitston Sommière. »





## Ouest

---

Les noces de Sabran IX et Aubrecht II furent célébrées alors que l'été glissait vers l'automne. La coutume voulait que les vœux soient échangés à minuit, un soir de nouvelle lune, car c'était durant les heures les plus sombres qu'avoir de la compagnie était le plus indispensable.

Et il faisait effectivement sombre. Jamais dans l'histoire des Berethnet, un mariage n'avait-il eu lieu si tôt après des funérailles.

Le Grand Sanctuaire de la Maison des Ronces, à l'instar de la plupart des sanctuaires, était rond, comme la forme des boucliers utilisés par les premiers chevaliers d'Inys. Après le Chagrin des Siècles, lorsque son toit s'était effondré, Rosarian II avait ordonné que des vitraux rouges soient installés dans les arches, en mémoire de ceux dont le sang avait été versé.

Au fil des siècles, trois arbres à crapules avaient poussé au travers du plancher et pointé leurs branches au-dessus du sentier. Leurs feuilles brûlaient déjà d'or et d'ombre. Six cents personnes s'étaient rassemblées dessous pour la cérémonie, dont le Très Vertueux Ordre des Sanctariens.

Lorsque la reine d'Inys apparut aux portes sud, les témoins se turent. Ses cheveux étaient enduits d'un lustre ébène et parcourus de fleurs blanches. Une pèlerine recouvrait son encolure. Elle portait une couronne

en filigrane d'or, sertie de rubis qui réfléchissaient la flamme de chaque bougie.

Le chœur se mit à chanter, les voix s'envolant haut et clair. Sabran avança d'un pas, puis s'arrêta.

Depuis sa position parmi les porteurs de bougies, Ead observa la reine, figée comme une statue de marbre. Roslain, sa donatrice, lui pressa le bras.

« Sab », chuchota-t-elle.

Sabran se leva. Dans la pénombre du sanctuaire, rares étaient ceux qui pourraient distinguer la raideur de ses épaules, ou le frisson peut-être dû à la fraîcheur ambiante.

Un instant plus tard, elle avança.

Seyton Combe assista à son approche depuis l'endroit où les Ducs Spirituels et leur famille étaient rassemblés. La lueur des bougies révélait le pincement satisfait à la commissure de ses lèvres.

Il avait envoyé Loth à une mort certaine pour que cette nuit puisse s'accomplir. Loth, qui aurait dû accompagner Sabran. La tradition inyssienne voulait en effet que les plus proches amis des fiancés les conduisent jusqu'à l'état de communion.

Igrain Crest, non loin de lui, demeurait insondable. Ead supposait qu'il s'agissait pour elle à la fois d'une victoire et d'une défaite. Elle voulait une héritière, mais pas d'un autre père. Cela prouvait également que Sabran n'était plus cette fille accablée par le chagrin qui avait tant eu besoin de conseils durant sa minorité.

Le Prince rouge entra par la porte à l'opposé du sanctuaire. Sa sœur aînée faisait office de donatrice. Il portait une cape assortie à celle de sa fiancée, doublée de soie cramoisie et d'hermine, ainsi qu'un pourpoint aux attaches dorées. À l'instar de Sabran, il portait des gants aux manchettes ostentatoires, afin de mieux attirer l'œil au cours de la cérémonie. Un brassard d'or blanc témoignait de sa royauté.

Sabran se dirigea vers lui, le port altier. Sa robe de mariage resterait dans les annales. Elle était d'un cramoisi profond, celui des cerises à vin, et dotée d'une pièce avant noire, enrichie de pièces d'orfèvrerie et de perles. Ses dames d'honneur, dont Ead faisait partie, étaient vêtues à l'inverse, leur robe noire étant rehaussée d'une pièce d'estomac rouge.

Les futurs époux se rejoignirent sur l'ombon du sanctuaire, à l'aplomb d'un baldaquin de brocart tendu entre des piliers ornementés. Les témoins étaient déployés en cercle tout autour. À présent que Sabran, dans la lumière des flammes, se trouvait assez proche de Livelyn pour qu'il puisse la distinguer clairement, il déglutit.

Sabran saisit la main de Roslain tandis que Livelyn entrelaçait ses doigts à ceux de sa grande sœur. Tous quatre s'agenouillèrent sur des coussins. Les autres se dispersèrent. Ead moucha son cierge, tout en épiant Chassar parmi la foule.

L'archisanctarien d'Inys, dont les doigts étaient arachnéens, avait une complexion si pâle que des veines bleues étaient visibles au niveau de ses tempes. Une Épée Véritable argentée apparaissait sur l'avant de son hérigaut.

« Mes amis. » Sa voix porta loin dans le silence. « Nous sommes réunis ce soir, dans ce havre de paix, pour témoigner de l'union de ces deux âmes dans l'état sacré de la communion. À l'instar de la Damesse et du Saint, ils veulent s'unir dans l'âme et dans la chair pour la sauvegarde de la Vertu. La communion est un grand service, car l'Inys elle-même est née de l'amour entre Galian, chevalier des Inysca, et Cléolind, hérétique du Lasia. »

La cérémonie venait de commencer, et déjà quelqu'un traitait la Mère d'hérétique. Ead échangea un bref coup d'œil avec Chassar, installé de l'autre côté de l'allée.

Après s'être raclé la gorge, l'archisanctarien ouvrit un livre de prières à la couverture argentée et lut l'histoire du Chevalier de la Communion,

qui avait été le premier à rejoindre la Sainte Escorte. Ead l'écoula d'une oreille distraite. Son regard était rivé sur Sabran, qui demeurait parfaitement immobile. Lievelyn l'observait en coin.

À la fin de l'histoire, Roslain et Ermuna, ayant accompli leur devoir, s'écartèrent du couple royal. Roslain alla se poster près de son compagnon, Lord Calidor Eaucalme, qui l'attira près de lui. Elle ne se détourna jamais de Sabran, qui regarda à son tour son amie disparaître sous le baldaquin, au bras d'un homme qu'elle connaissait bien.

« Nous pouvons commencer. » L'archisanctarien adressa un signe de tête à Lievelyn. Le Grand Prince retira le gant de sa main gauche et le tendit. « Sabran la Neuvième de la maison Berethnet, reine d'Inys, votre promis vous tend la main de la communion. L'acceptez-vous, devenant ainsi sa fidèle compagne, depuis ce jour et jusqu'à la fin des jours ? »

Lievelyn réserva à Sabran un sourire qui atteignit à peine ses yeux. Dans la pénombre, il était difficile de déterminer si elle souriait en retour en se saisissant de l'anneau en forme de lacs d'amour que lui offrait l'archisanctarien.

« Ami, déclara-t-elle, je l'accepte. »

Elle hésita, mâchoires serrées, et Ead vit sa poitrine se soulever légèrement.

« Aubrecht Lievelyn, poursuivit-elle, je vous prends à présent comme compagnon. » Elle lui glissa la bague à l'index. De l'or, réservé aux souverains. « Mon ami, mon amant, mon partenaire en toute chose. » Nouvelle pause. « Je jure de vous aimer de toute mon âme, de vous défendre de mon épée, de n'accorder ma faveur à personne d'autre. Je vous en fais le serment. »

L'archisanctarien hocha à nouveau la tête. Ce fut désormais Sabran qui retira son gant gauche.

« Aubrecht Second de la maison Lievelyn, Grand Prince de l'État libre de Mentendon, récita le sanctarien, votre promise vous tend la main de la

communion. L'acceptez-vous, devenant ainsi son fidèle compagnon, depuis ce jour et jusqu'à la fin des jours ?

— Amie, répondit Lievelyn, je l'accepte. »

Quand il saisit l'alliance que lui tendait l'archisanctarien, la main de la reine trembla imperceptiblement. C'était là sa dernière chance de renoncer à cette union avant qu'elle soit légalement entérinée. Ead Iorgna Roslain, dont les lèvres remuaient à peine, comme pour formuler des encouragements. Ou une prière.

Sabran contempla Lievelyn et lui adressa finalement un léger hochement de tête. Il lui prit alors la main gauche, aussi délicatement que s'il s'était agi d'un papillon, et y plaça l'anneau. Celui-ci rutila à son doigt.

« Sabran Berethnet, clama-t-il, je vous prends à présent comme compagne. Mon amie, mon amante, ma partenaire en toute chose. Je jure de vous aimer de toute mon âme, de vous défendre de mon épée, de n'accorder ma faveur à personne d'autre. » Il lui pressa la main. « Je vous en fais le serment. »

Il y eut un bref silence, durant lequel ils se dévisagèrent. Puis l'archisanctarien ouvrit les bras comme pour étreindre chacun des témoins, rompant ainsi le charme de l'instant.

« Je déclare désormais ces deux âmes unies dans le saint état de la communion sous le regard du Saint et, à travers lui, de toute la Vertu. »

Des acclamations retentirent dans tout le sanctuaire. Cette liesse partagée semblait suffisamment sonore pour faire s'effondrer à nouveau le toit de l'édifice. Tout en applaudissant, Ead étudia les Ducs Spirituels présents dans son champ de vision. Nelda Eaucalme et Lemand Pynson paraissaient ravis. Crest se tenait pareille à un spectre, sa bouche pincée en une ligne dépourvue de lèvres, mais elle tapotait de la pointe de ses doigts dans sa paume, en une pâle imitation d'applaudissements. Derrière eux, le Faucon-de-Nuit était radieux.

Les compagnons s’embrassaient généralement une fois leur union célébrée, mais une telle démonstration ne seyait pas aux personnes royales. Sabran se contenta de saisir le bras que Lievelyn lui présentait, et ils descendirent ensemble de la tribune. Et Ead découvrit que, malgré ses traits tirés, la reine d’Inys souriait pour son peuple.

Ead échangea un regard avec Margret, qui entraîna par le coude une Linora aux yeux mouillés de larmes. Semblables à des fantômes, elles s’éclipsèrent toutes trois.

---

Dans la chambre royale, elles préparèrent le lit et vérifièrent les moindres recoins. Une figurine de bronze à l’effigie du Chevalier de la Communion avait été placée sous la fenêtre au plomb. Ead alluma les bougies disposées sur le manteau de cheminée, tira les rideaux et s’accroupit pour allumer un feu. L’archisanctarien avait insisté pour que la chambre soit particulièrement chaude. Un livre de prières reposait sur la table de chevet, ouvert sur la légende du Chevalier de la Communion. Une pomme rouge était disposée dessus. Un symbole de fertilité, expliqua Linora à Ead tandis qu’elles s’affairaient. « C’est une vieille tradition païenne, développa-t-elle, mais qui plaisait tant à Carnélian II qu’elle a demandé à l’Ordre des Sanctariens de l’inclure au rituel de la consommation. »

Ead s’essuya le front. L’archisanctarien avait manifestement l’ambition de voir cuire une héritière telle une miche de pain.

« Je dois aller leur chercher de quoi boire. » Margret toucha le bras d’Ead avant de prendre congé. Tout en fredonnant, Linora remplit deux bassinoires de tisons et les glissa sous la courtepointe.

« Linora, va donc participer à la fête, lui suggéra Ead. Je me charge de finir.

— Oh, tu es vraiment trop bonne, Ead. »

Quand Linora fut partie, Ead s'assura que la fenêtre était bien verrouillée. La chambre royale avait été scellée et placée sous surveillance toute la journée, et seule Roslain en détenait la clef, mais elle ne se fiait à personne à la cour.

Après un long moment, au cours duquel elle réfléchit à la sagesse de cette décision, Ead sortit la rose qu'elle avait cueillie cet après-midi-là et la glissa sous l'oreiller, du côté droit du lit. L'oreiller brodé de l'insigne des Berethnet.

Que la reine fasse au moins de beaux rêves cette nuit-là.

Les protections se déclenchèrent sous l'effet d'un pas qu'elle connaissait. Une ombre apparut sur le seuil, et Roslain Crest étudia la pièce en se pinçant le menton.

Une mèche de cheveux s'était échappée de sa coiffe en forme de cœur. Elle observa les lieux comme si elle ne les connaissait pas, alors qu'elle y avait dormi d'innombrables fois en compagnie de la reine.

« Ma dame. » Ead fit la révérence. « Est-ce que tout va bien ? »

— Oui. » Roslain souffla par le nez. « Sa Majesté requiert votre présence, Ead. »

Voilà qui était inattendu. « Seules les dames de la chambre sont autorisées à la déshabiller le soir de...

— Comme je le disais, l'interrompit Roslain, elle vous a demandée. Et vous semblez avoir achevé votre devoir ici. » Après un dernier coup d'œil à l'intérieur, elle retourna dans le corridor, où Ead la rejoignit. « Une femme de chambre n'est pas autorisée à toucher la royale personne, comme vous le savez, mais je fermerai les yeux pour ce soir. Tant que c'est justifié.

— Naturellement. »

Le boudoir, où Sabran était lavée et vêtue quotidiennement, était une pièce carrée au plafond de plâtre orné de moulures, la plus petite salle de ses appartements royaux. Les rideaux en étaient tirés.



Sabran se tenait pieds nus près du feu, et ôtait ses boucles d'oreilles en contemplant les flammes. Sa robe avait probablement été rangée dans la penderie royale, ce qui expliquait qu'elle se trouve en chemise. Kattrien retirait le vertugadin qu'elle portait encore autour des hanches.

Ead s'approcha de la reine et écarta ses cheveux pour accéder à sa nuque, où se trouvait le fermoir de son carcanet.

« Ead, dit Sabran. La cérémonie vous a-t-elle plu ?

— Oui, Majesté. Vous étiez magnifique.

— Ne le suis-je plus ? »

La question avait été posée avec légèreté, mais Ead décela une pointe de doute dans son timbre.

« Vous êtes toujours belle, Madame. » Ead détacha le crochet et ôta les bijoux de la gorge royale. « Mais à mes yeux... jamais autant que maintenant. »

Sabran se tourna vers elle.

« Pensez-vous que le prince Aubrecht sera du même avis ?

— Son Altesse Royale serait folle ou aveugle de ne point le penser. »

Leurs regards se séparèrent quand Roslain reparut dans la pièce. Elle s'approcha de Sabran et entreprit de délayer son corset.

« Ead, commanda-t-elle, la chemise de nuit.

— Oui, ma dame. »

Tandis qu'elle cherchait une casserole pour réchauffer l'habit, Sabran leva les bras pour permettre à Roslain de la débarrasser de sa chemise. Les deux dames de la chambre emmenèrent leur reine jusqu'à la cuvette, où elles la lavèrent de la tête aux pieds. Tout en repassant la chemise de nuit, Ead lui jeta un regard furtif.

Dépouillée de ses atours royaux, Sabran Berethnet ne ressemblait plus à la descendante d'un saint, prétendue ou véritable. Elle était mortelle. Toujours imposante, toujours gracieuse, mais plus douce, d'une certaine manière.

Son corps était tel un sablier. Des hanches rondes, la taille fine, des seins charnus aux mamelons tendus. Des jambes longues, musclées par l'équitation. Quand elle aperçut l'obscurité entre elles, Ead fut parcourue d'un frisson.

Elle reporta son attention sur la tâche en cours. Les Inyssiens n'étaient pas très à l'aise avec la nudité. En dehors du sien, elle n'avait plus vu un corps dévêtu depuis des années.

« Ros, dit Sabran, est-ce que ce sera douloureux ? »

Roslain lui séchait la peau en la tamponnant d'un linge propre. « C'est possible, au début, mais cela ne dure pas. Et pas si Son Altesse Royale se montre... prévenante. »

Sabran considéra la pièce sans paraître la voir. Elle fit tourner autour de son doigt son lacs d'amour.

« Et si je ne peux concevoir ? »

On aurait pu entendre une mouche voler, tant le silence qui s'ensuivit était profond.

« Sabran, intervint Katryen en lui saisissant le bras doucement, bien sûr, que vous le pouvez. »

Ead ne pipa mot. Cette conversation semblait réservée aux intimes, mais nul ne lui avait demandé de sortir.

« Ma grand-mère n'a pas réussi pendant des années, murmura Sabran. Les hauts-ouestriens ont pris leur essor. La Yscalin m'a trahie. Si Feúdel et Sigoso envahissent l'Inys et que je n'ai pas d'héritière...

— Vous en aurez une. La reine Jillian a donné vie à une magnifique petite fille, la dame votre mère. Et bientôt, vous serez maman à votre tour. » Roslain posa le menton sur l'épaule de sa reine. « Quand vous aurez fini, restez immobile un moment, et dormez sur le dos. »

Sabran se pencha vers elle.

« J'aurais tellement aimé que Loth soit là, dit-elle. C'est lui qui devait me conduire. Je le lui avais promis. » À présent que sa poudre avait été

lavée, les marques profondes inscrites sous ses yeux paraissaient plus prononcées que jamais. « Et maintenant, il est... perdu. Quelque part à Cárscaro. Et je n'ai aucun moyen de le rejoindre.

— Loth va s'en sortir. Je suis sûre qu'il sera rentré bientôt. » Roslain la serra contre elle. « Il vous apportera alors des nouvelles du seigneur votre père.

— Encore un disparu. Loth, Père... et Bella. Ma fidèle Bella, qui a servi trois reines. » Sabran ferma les paupières. « Qu'elle soit morte si proche de ce jour est de mauvais augure. Qui plus est dans le lit où...

— Sabran, l'interrompit Roslain, c'est votre nuit de noces. Vous ne devez pas couvrir ces idées noires, elles risqueraient de souiller la semence. »

Ead vida la casserole dans l'âtre. Elle se demandait si les Inyssiens savaient quoi que ce soit d'utile au sujet de l'enfantement, ou si leurs médecins se contentaient de conjectures.

Alors que l'heure approchait, la reine cessa de parler. Roslain lui chuchota quelques conseils à l'oreille, et Katryen la peigna longuement pour retirer le moindre pétale.

Elles la vêtirent de sa chemise de nuit et d'une veste doublée de fourrure. Katryen sortit les cheveux coincés dans son col.

« Ead, lança Sabran tandis qu'elles faisaient face à la porte, les choses se déroulent-elles ainsi, dans les Ersyr ? »

Un pli s'était formé au milieu de son front. Le même pli que lorsqu'elle lui avait rapporté son cauchemar. Ead se surprit à vouloir le lisser.

« À peu près, Madame. »

Quelque part au-dehors, un feu d'artifice siffla vers le ciel. Les célébrations commençaient en ville.

Elles accompagnèrent Sabran hors du boudoir. La souveraine frissonnait, mais parvenait à garder la tête haute.

Une reine ne devait pas montrer sa peur.

Lorsque les portes de la chambre royale leur apparurent, Roslain et Katryen se rapprochèrent de Sabran. Sire Tharian Lintley et deux de ses chevaliers du corps, qui jusqu'à présent montaient la garde, s'agenouillèrent devant elle.

« Majesté, déclara Lintley, par courtoisie, je ne puis protéger votre chambre pour votre nuit de noces. Je remets donc votre protection entre les mains de votre compagnon et de vos dames de la chambre. »

Sabran lui posa la main sur la tête. « Mon bon sire Tharian, répondit-elle, la Chevaleresse de la Courtoisie vous sourit. »

Il se releva, et lui et ses hommes la saluèrent. Lorsqu'ils eurent pris congé, Katryen récupéra la clef que détenait Roslain pour ouvrir les portes.

L'archisanctarien, un livre de prières à la main, se tenait au pied du lit à murmurer. Aubrecht Lievelyn patientait avec ses valets de la chambre. Sa chemise de nuit, brodée de fil noir, révélait ses clavicules.

« Majesté », déclara-t-il. À la lumière des flammes, ses yeux étaient pareils à deux puits d'encre.

Sabran inclina très légèrement la tête. « Votre Altesse. »

L'archisanctarien fit le signe de l'épée.

« Que le Saint bénisse cette couche. Qu'elle porte le fruit de sa lignée éternelle. » Il referma son livre. « Maintenant, il est temps pour les amis de prendre congé, afin que ces nouveaux amis puissent apprendre à se connaître. Que le Saint nous accorde à tous une bonne nuit, car il nous protège dans les ténèbres.

— Il nous protège dans les ténèbres », répétèrent les autres en écho. Seule Ead demeura muette.

Les dames et valets saluèrent. Quand Roslain se redressa, Sabran lui souffla : « Ros. »

Celle-ci soutint son regard. Sans que les hommes puissent la voir, elle saisit si fermement la main de sa reine que leurs doigts blanchirent.

Katryen raccompagna Roslain. Alors qu'Ead franchissait la porte à leur suite, elle se tourna vers la reine, et leurs yeux se croisèrent.

Pour la première fois, Ead vit Sabran Berethnet telle qu'elle était sous son masque : une jeune femme fragile, qui portait sur ses épaules un héritage millénaire. Une reine dont le pouvoir demeurerait absolu à condition qu'elle donne vie à une fille. Une partie d'Ead voulait la prendre par la main pour l'emmener loin de cette chambre, mais cette partie était bien trop lâche pour agir. Elle abandonna Sabran à son sort, comme tous les autres.

Margret et Linora l'attendaient. Les cinq dames de la suite se réunirent dans la pénombre.

« Comment allait-elle ? » s'inquiéta Margret.

Roslain lissa sa robe des deux mains. « Je n'en suis pas sûre. » Elle se mit à faire les cent pas. « Pour la première fois de ma vie, je ne saurais le dire.

— C'est normal qu'elle soit nerveuse, chuchota Katryen. Comment t'es-tu sentie, avec Cal ?

— C'était différent. Cal et moi étions promis l'un à l'autre depuis l'enfance. Ce n'était pas un inconnu. Et le sort de nos nations ne reposait pas sur le fruit de notre union. »

Elles restèrent à veiller, aux aguets du moindre changement dans la chambre royale. Au bout d'un quart d'heure, Katryen alla coller l'oreille à la porte.

« Il lui parle de Brygstad.

— Qu'ils discutent, intervint Ead à voix basse. Ils se connaissent à peine.

— Mais que ferons-nous si leur union n'est pas consommée ?

— Sabran sait ce qu'elle a à faire », affirma Roslain, les yeux dans le vague. « Elle connaît son devoir impérieux. »

L'attente se prolongea un moment. Linora, qui avait fini par s'installer par terre, s'assoupit contre le mur. Roslain, qui semblait s'être transformée en statue de pierre, finit par recommencer à tourner en rond.

« Et si... » Elle se tortilla les doigts. « Et si c'était un monstre ? »

Katryen fit un pas vers elle. « Ros...

— Vous savez, madame ma mère m'a expliqué que Sabran VIII était maltraitée par son compagnon. Il buvait, courait la gueuse et lui disait des choses cruelles. Elle n'en a jamais parlé à personne. Pas même à ses dames d'honneur. Jusqu'à ce qu'un soir... » Elle posa la main à plat sur sa pièce d'estomac. « Jusqu'à ce que cette horrible crapule la *frappe*. Il lui a fêlé la pommette et cassé le poignet...

— Et il a été exécuté pour cela. » Katryen la prit dans ses bras. « Écoute-moi bien. Il ne va rien arriver à Sab. J'ai vu comment Lievelyn se comportait avec ses sœurs. Il a le cœur d'un agnelet.

— Il a peut-être tout d'un agnelet, tempéra Ead, mais les monstres ont souvent des dehors plaisants. Ils savent passer inaperçus. » Elle les regarda tour à tour dans les yeux. « Nous la surveillerons. Nous tendrons l'oreille. Souvenez-vous pourquoi nous portons des couteaux en plus de nos bijoux. »

Roslain soutint longuement son regard avant d'opiner. Un instant plus tard, Katryen en fit autant. Ead vit qu'elles étaient prêtes à tout pour leur reine. Prêtes à prendre une vie, ou à céder la leur.

Au bout d'une heure, quelque chose se passa dans la chambre royale. Linora se réveilla doucement et se plaqua la main sur la bouche.

Ead se rapprocha de la porte. Malgré l'épaisseur du battant, elle en entendit suffisamment pour comprendre ce qui se déroulait à l'intérieur. Quand tout fut terminé, elle adressa un signe de tête aux dames de la chambre.

Sabran avait accompli son devoir.

---

Au matin, Lievelyn sortit de la chambre royale peu après neuf heures. Ce n'est que lorsqu'il eut refermé la Petite Porte derrière lui que les dames d'honneur purent aller rejoindre leur reine.

Sabran était allongée, les draps remontés sur sa poitrine. Lievelyn ou elle avait tiré les rideaux, mais le ciel était couvert, ne prodiguant que peu de lumière.

Elle se tourna vers elles à leur arrivée. Roslain se précipita à son côté.

« Allez-vous bien, Majesté ?

— Oui. » Sabran paraissait fatiguée. « Je crois que oui, Ros. »

Roslain lui baisa la main.

Lorsque Sabran se leva, Katryen lui apporta aussitôt une mante. Alors qu'Ead s'approchait du lit en compagnie de Margret et Linora, les deux dames de la chambre guidèrent la souveraine jusqu'à la chaise auprès du feu.

« Aujourd'hui, je vais rester dans mes appartements. » Sabran repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille. « J'ai une soudaine envie de fruits.

— Lady Linora, allez chercher des mûres et des poires pour Sa Majesté, ordonna Katryen. Ainsi qu'une tasse de lait de poule, je vous prie. »

Linora s'exécuta, contrariée d'être ainsi congédiée. Dès que la porte fut refermée, Roslain s'agenouilla devant Sabran, faisant bouffer ses jupons autour d'elle.

« Oh, Sab, j'étais tellement... » Elle secoua la tête. « Est-ce que tout s'est bien passé, avec Son Altesse Royale ?

— Parfaitement, confirma Sabran.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. C'était étrange, mais Son Altesse s'est montrée... prévenante. » Elle posa la main sur son ventre. « Se pourrait-il que je sois déjà enceinte ? »

Une grossesse dès le premier soir était peu probable, mais les Inyssiens ne savaient pas grand-chose du corps ni de son fonctionnement. « Vous devrez attendre la date habituelle de votre cycle, répondit Roslain en se levant posément. Si vous ne saignez pas, c'est que vous attendez un enfant.

— Pas nécessairement », intervint Ead. Comme Sabran et ses deux dames de la chambre la dévisageaient, elle se fendit d'une révérence. « Parfois, le corps nous joue des tours, Majesté. Cela s'appelle une grossesse nerveuse. » Margret confirma d'un signe de tête. « Il est difficile de s'en assurer avant que l'enfant se mette à remuer.

— Mais bien sûr, s'empressa d'ajouter Kattryen, nous sommes convaincues que vous serez bien vite enceinte. »

Sabran s'accrocha aux bras de son fauteuil.

« Dans ce cas, je vais devoir dormir à nouveau avec Aubrecht, déclara-t-elle. Jusqu'à ce que le doute ne soit plus permis.

— L'enfant viendra en temps et en heure. » Roslain lui embrassa le crâne. « Pour l'heure, attalez-vous à rendre votre mariage heureux. Peut-être que le prince Aubrecht et vous pourriez prendre un mois de miel. Le château de Glowan est ravissant, à cette période de l'année.

— Je ne peux pas quitter la capitale, répliqua Sabran. Pas avec un haut-ouestrien dans les parages.

— Ne parlons pas de hauts-ouestriens, la réprimanda gentiment Roslain en lui caressant les cheveux. Pas maintenant. »

Margret sauta sur l'occasion. « Puisque nous cherchons un nouveau sujet de conversation », déclara-t-elle, une lueur malicieuse dans les prunelles, « si tu nous parlais de ta nuit de noces, Ros ? »

Kattryen gloussa, et Roslain eut un léger sourire, tandis que Sabran la gratifiait d'un regard entendu.

Linora reparut avec les fruits tandis que Roslain racontait son union à Lord Calidor Eaucalme. Quand le lit fut fait, elles se replièrent toutes dans



le boudoir, où Sabran alla s'asseoir près de la cuvette. Elle demeura silencieuse pendant que Katryen lui enduisait les cheveux de graille et lui versait de l'eau de rose pour se rincer la bouche. À sa demande, Margret joua du virginal.

« Mademoiselle Duryan, dit Katryen, venez aider à rincer la tête de Sa Majesté, je vous prie. Je dois aller voir le grand chambellan.

— Bien sûr. »

Katryen ramassa le panier en osier et sortit. Ead alla alors rejoindre Roslain.

Elle versa l'eau contenue dans l'aiguière, chassant la mousse délicatement parfumée. Alors qu'elle tendait le bras vers un linge, Sabran lui attrapa le poignet.

Ead se figea aussitôt. Une femme de chambre n'avait pas l'autorisation de toucher la reine, et cette fois Roslain n'avait pas promis de fermer les yeux.

« La rose sentait très bon, Mademoiselle Duryan. »

Sabran entremêla ses doigts aux siens. Pensant qu'elle souhaitait en dire davantage, Ead se pencha vers elle – mais Sabran Berethnet l'embrassa sur la joue.

Ses lèvres étaient aussi douces que du duvet de cygne. Ead se retrouva aussitôt couverte de chair de poule et réprima un soupir d'aise.

« Merci, reprit Sabran. C'était très attentionné. »

Ead se tourna vers Roslain, qui paraissait frappée d'horreur.

« Tout le plaisir était pour moi, Madame. »

Dehors, le domaine reposait sous un voile de brouillard. Des gouttes de pluie glissaient sur les fenêtres embuées du boudoir. La reine se rencogna dans son fauteuil comme s'il s'agissait de son trône.

« Ros, dit-elle, quand Kate reviendra, demande-lui de retourner voir le grand chambellan. Elle lui annoncera que Mademoiselle Ead Duryan vient d'être promue au rang de dame de la chambre. »

II

# ME DÉCLARER JE N'OSE



Pensez à la route qu'elle a dû suivre,  
Songez au piège avide,  
Au filet qu'elle avait elle-même tressé,  
Consciemment ou inconsciemment...

— Marion Angus



## Sud

---

Le crochet de la houlette de glace s'enfonça dans la neige, et Lord Arteloth Ru ploya la tête pour lutter contre le vent qui mugissait au travers des Fuseaux. Sous ses gants, ses doigts étaient aussi rouges que s'il les avait plongés dans de la garance. La carcasse d'une brebis de montagne était jetée sur son épaule.

Les larmes avaient gelé sur ses joues pendant des jours, mais désormais le froid le pénétrait. Il ne pouvait plus guère penser à Kit maintenant que chaque pas était une torture. Quelque part, le Saint avait fait preuve de miséricorde.

La nuit était tombée. De la neige s'attachait à sa barbe. Il traversa un ruisselet de lave, qui suintait depuis une fissure dans la montagne, et rampa à l'intérieur d'une grotte, où il dormit par intermittence. Quand il en eut la force, il se contraignit à préparer un feu avec le bois qu'il avait ramassé. Il battit le briquet et souffla, aidant la flamme à prendre. Puis il prit sur lui de dépecer la brebis. Quand il avait dépouillé son premier animal au troisième soir, il avait vomi et pleuré à s'en irriter la gorge. À présent, ses mains étaient versées dans les gestes de la survie.

Quand ce fut fait, il se confectionna une broche. Il avait d'abord craint que les wyrms ne remarquent ses feux de camp et se précipitent tels des papillons de nuit vers une bougie, mais cela ne s'était jamais produit.

Il se lava les mains dans la neige devant sa caverne, puis recouvrit les traces de sang pour étouffer l'odeur. De retour dans son abri, il croqua à pleines dents dans la bête et implora la Chevaleresse de la Courtoisie de ne point regarder. Lorsqu'il eut mangé autant qu'il le pouvait, il découpa ce qu'il restait de viande, enterra la carcasse et replongea les mains dans ses gants. La vue de ses doigts maculés de rouge lui donnait la nausée.

Il avait déjà des éruptions cutanées sur tout le dos – du moins en avait-il l'impression. Il ne pouvait pas savoir si les démangeaisons étaient réelles ou issues de son imagination. La Donmata Marosa ne lui avait pas indiqué avec précision de combien de temps il disposait, sans doute pour lui épargner de compter les jours.

Gelé, il retourna près du feu et posa la tête sur son sac. Il se reposerait quelques heures avant de reprendre la route.

Allongé là, emmitouflé dans son manteau, il consulta la boussole qui pendait à son cou. La Donmata lui avait enjoint d'avancer vers le sud-est jusqu'au désert, qu'il traverserait jusqu'à Rauca, la capitale des Ersyr, avant de se joindre à une caravane pour Rumelabar, où Chassar uq-Ispad possédait un vaste domaine. Ead y avait grandi, en tant que sa pupille.

Le périple serait éprouvant, et s'il ne voulait pas connaître le même sort que les autres contaminés, il allait devoir se dépêcher. Il n'y avait aucune carte dans son paquetage, mais il y trouva une bourse pleine de soleils d'or et d'argent. Chaque pièce était à l'effigie de Jantar le Splendide, roi des Ersyr.

Loth remisa la boussole dans sa chemise. Il était brûlant de fièvre. Depuis que ses mains avaient rougi, ses rêves le laissaient trempé de sueur. Il rêvait de Kit, enseveli sous du verre souillé de sang, piégé pour l'éternité entre deux mondes. Il rêvait de Sabran mourant en couches, de

son impuissance à empêcher cela. Et, inexplicablement, il rêvait de la Donmata Marosa dansant en Ascalon avant d'être enfermée dans son donjon, à la merci du pantin que son père était devenu.

Il se retourna en percevant un bruissement à l'entrée de la caverne. Les oreilles aux aguets, il resta immobile et attendit.

Des griffes cliquetèrent sur la pierre. Le feu n'était plus que braises, mais il subsistait suffisamment de lumière pour que Loth aperçoive la monstruosité.

Un plumage d'un blanc d'os et des pattes roses squameuses. Trois orteils à chaque pied, une crête de chair au-dessus d'un bec. Loth n'avait jamais posé les yeux sur quelque chose d'aussi hideux, d'aussi *anormal*. Il en appela au Chevalier du Courage, mais ne parvint à sortir de sa terreur.

Un coquatrix.

Un son guttural naquit au fond de la gorge de la créature et vint agiter sa caroncule. Ses yeux étaient pareils à deux ampoules de sang plantées dans son crâne. Toujours immobile, Loth observa son aile déchirée et ensanglantée, ainsi que la terre qui maculait son plumage. Une langue râpeuse, semblable à une limace, vint nettoyer ses plaies.

Débilité par la peur, Loth souleva la lanière du sac attaché à son ventre et s'empara de sa houlette. Tandis que le coquatrix léchait ses blessures, il dégaina son épée et s'approcha discrètement de l'embouchure de la grotte, longeant le mur le plus proche.

La bête redressa brusquement la tête. Elle poussa un hurlement déchirant et se redressa sur ses griffes. Loth s'élança, sauta par-dessus sa queue et détala comme il ne l'avait jamais fait, sortit de son abri et dévala la pente, ses bottes dérapant sur la glace. Tout à sa hâte, il perdit l'équilibre et roula au sol, s'accrochant à son paquetage comme à la main du Saint en personne.

Des serres s'enfoncèrent dans son épaule. Il poussa un cri quand la terre se déroba sous ses pieds. Son épée lui échappa, mais il parvint à

retenir sa houlette du bout des doigts.

Le coquatrix s'envola vers le ciel, par-dessus un ravin. Son corps penchait du côté de son aile brisée. Loth se débattit tant et plus, jusqu'à se rendre compte que si l'animal le lâchait, sa chute serait fatale. Il demeura donc inerte entre ses serres, et la chose poussa un cri victorieux.

Ils touchèrent bientôt la terre ferme. Dès l'instant où l'étreinte de la bête se relâcha, Loth jeta un violent coup d'épaule et roula. La collision sembla secouer chaque os de son squelette.

La bête l'avait emmené au sommet d'une petite montagne. Haletant, Loth se mit debout et empoigna sa houlette. Il avait souvent chassé à dos de cheval en compagnie de Sabran, mais il n'avait encore jamais été la proie.

Une queue blanche couverte d'écailles l'atteignit au ventre. Il fut précipité en arrière et se fracassa le crâne contre un rocher, mais il ne lâcha pas son arme.

Qu'il meure ici si tel était le sort qui lui était réservé, mais il emporterait ce monstre avec lui.

Plié en deux par la douleur, il donna néanmoins un coup de son bâton. Le coquatrix tapa des pieds, hérissa les plumes de son cou et se précipita vers lui. Loth projeta sa houlette telle une lance. Le coquatrix s'aplatit pour l'éviter, et seul le bâton bascula dans le ravin.

Cette fois, le coup de queue manqua envoyer Loth au fond du précipice. La chose fonça sur lui dans un frémissement de gloussements humides. Les ergots cliquetèrent à nouveau. Loth se roula en boule et serra les dents si fort qu'il en eut mal aux mâchoires. Un liquide chaud se répandit sur ses hauts-de-chausse.

Un pied puissant s'écrasa dans son dos. Un bec massacra son manteau. Il essaya, secoué d'un sanglot, de s'accrocher à un souvenir joyeux. Le premier qui lui vint fut celui de la naissance de Margret ; c'était un bébé si adorable, avec ses yeux immenses et ses mains minuscules. Et puis il y

avait eu ses danses avec Ead, à chaque fête de la Communion. Les parties de chasse, de l'aube jusqu'au crépuscule, en compagnie de Sabran. Des heures passées assis, dans la bibliothèque royale, à écouter Kit lui réciter ses poèmes.

Il y eut un nouveau bruit, et le poids disparut. Loth entrouvrit les paupières et vit le coquatrix tituber tel un géant abruti par l'alcool. Il combattait une autre créature, poilue, celle-là. La bête draconique brailla et hurla en agitant la queue, mais ses efforts furent vains : le nouveau venu lui arracha la gorge.

Le coquatrix s'effondra. Du sang jaillissait en geysers de sa carcasse. Son bourreau poussa un aboiement et l'expédia dans le ravin.

À présent qu'il ne bougeait plus, Loth put distinguer son sauveur. Il avait la forme d'une mangouste, avec sa longue queue et sa fourrure aulne qui blanchissait autour des pattes et du museau – mais d'une mangouste géante, aussi grosse qu'un ours nordien. Ses bajoues étaient noires de sang.

Un ichneumon. L'ennemi juré des wyrms. Les héros de nombreuses légendes inyssiennes, même s'il n'avait jamais réellement cru en leur existence.

Le Saint avait rencontré l'une de ces créatures sur la route reliant le Lasia à l'Inys. Elle avait pris la Damoselle sur son dos quand celle-ci s'était trouvée trop épuisée pour avancer.

L'ichneumon se lécha les babines pour les nettoyer. Quand il le dévisagea, il les retroussa à nouveau.

Ses yeux ronds étaient de la couleur de l'ambre, semblables à ceux d'un loup, cernés d'une peau noire. Des taches blanches maculaient le bout de sa queue. Pour l'heure, son museau était couvert de touffes de plumes ensanglantées. Il s'approcha de Loth d'un pas étonnamment lesté étant donné sa stature, et il renifla son manteau.



Loth tendit la main avec hésitation. Après avoir flairé le gant, l'ichneumon gronda. Il devait sentir le mal qui le rongait, l'odeur de son ennemi ancestral. Loth resta immobile tandis que son souffle chaud humidifiait sa joue. Après de longues secondes, l'ichneumon ploya les membres antérieurs et laissa échapper un aboiement.

« Qu'y a-t-il, mon ami ? demanda Loth. Qu'est-ce que tu attends de moi ? »

Il aurait juré avoir entendu la bête soupirer. Celle-ci lui passa la tête sous le bras.

« Non. Je suis infecté, avoua-t-il d'une voix épuisée. Ne t'approche pas. »

Il songea alors qu'il n'avait jamais eu vent d'un animal ayant contracté la peste draconique. La fourrure était chaude – une chaleur douce et animale, sans comparaison avec la brûlure d'un feu de wurm.

Sentant ses forces revenir, Loth épaula son sac. Il referma les doigts sur l'épaisse toison et grimpa sur l'ichneumon.

« Je dois me rendre à Rauca, si tu veux me montrer le chemin. »

L'ichneumon aboya de nouveau et dévala le flanc de la montagne en bondissant. Tandis qu'il courait, vif comme le vent, Loth murmura une prière de remerciement à l'intention de la Damoselle et du Saint. Il savait désormais pourquoi ils l'avaient envoyé sur cette route, et il entendait la suivre jusqu'à sa fin amère.

À l'aube, l'ichneumon s'arrêta au sommet d'un rocher escarpé. Loth sentit l'odeur de la terre cuite par le soleil et le parfum épicé des fleurs. Devant eux s'étendaient les contreforts arides des Fuseaux – et par-delà ceux-ci, un désert à perte de vue, qui scintillait telle de la poudre d'or sous l'astre de jour. Il aurait presque pu s'agir d'un mirage de chaleur, mais il savait que c'était bien réel.

Contre toute attente, il était parvenu jusqu'au désert du Rêve-Tourmenté.



## Ouest

---

Ce début d'automne était d'une douceur amère. Ead attendait que Chassar lui dise si la Prieure acceptait qu'elle reste en Inys un peu plus longtemps, mais aucun message n'arrivait.

Alors que les vents devenaient plus froids et que les tenues estivales étaient peu à peu remplacées par des rouges et des marrons doublés de fourrure, la cour tomba sous le charme du prince consort. À la surprise générale, Sabran et Aubrecht commencèrent à assister ensemble à des spectacles de masques, dans la chambre de présence. De tels divertissements avaient toujours eu lieu, mais la reine n'y participait plus depuis des années, sauf lors des cérémonies de fiançailles. À présent, elle convoquait ses bouffons pour rire de leurs galipettes. Elle demandait à ses demoiselles d'honneur de danser pour elle. Parfois, elle saisissait la main de son compagnon, et ils se souriaient comme s'ils étaient seuls au monde.

Ead restait très proche des événements. Désormais, elle se trouvait rarement loin de la reine.

Peu après le mariage, Sabran avait découvert du sang sur ses draps en se réveillant. Elle s'était mise dans une rage telle que Roslain avait passé la journée à se tordre les mains, cependant que le reste de la royale

maisonnée faisait profil bas. Même le prince Aubrecht préféra aller chasser jusqu'à la nuit dans la forêt Coffrée.

Ead trouva cela somme toute prévisible. Sabran était une reine, habituée depuis sa naissance à se voir accorder tout ce qu'elle désirait, quand elle le désirait – sauf qu'elle ne pouvait pas commander à son utérus de se montrer fertile.

« Je me suis réveillée avec une grosse envie de cerises, avait-elle fait remarquer à Ead un matin. À ton avis, qu'est-ce que cela signifie ?

— Les cerises ne sont plus de saison, Madame, avait répondu Ead. Peut-être l'été vous manque-t-il ? »

La reine avait levé le menton en signe de mépris, sans toutefois rien ajouter. Ead avait continué à brosser son manteau.

Elle ne ferait pas ce plaisir à Sabran. Katryen et Roslain gratifiaient la reine de ce que celle-ci voulait entendre, mais Ead était bien résolue à lui dire ce qu'elle devait savoir.

Sabran n'avait jamais été une femme patiente. Elle rechigna bientôt à rejoindre son compagnon pour la nuit, préférant jouer aux cartes avec ses suivantes jusqu'au petit matin. Le jour, elle se montrait fatiguée et vétilleuse. Katryen se plaignait auprès de Roslain que cet état d'esprit ne ferait que rendre son ventre moins fertile, ce qui donnait envie à Ead de lui fracasser la tête jusqu'à ce que toutes ses dents en tombent.

La reine n'était toutefois pas seulement troublée par l'absence de progéniture. Défendre Mentendon des wyrms des Fuseaux se révélait déjà un gouffre financier plus important que prévu. Lievelyn était venu avec une dot, mais celle-ci était déjà presque épuisée.

Ead était désormais dans le secret de ce genre de considérations. Elle faisait partie des intimes. Elle savait que Sabran pouvait passer des heures au lit, clouée sur son matelas par un chagrin qui avait toujours affecté sa lignée. Elle savait qu'elle portait une cicatrice en haut de la cuisse gauche, due à une mauvaise chute depuis un arbre quand elle avait douze ans. Et

elle savait à quel point elle espérait une grossesse, qu'elle redoutait au moins autant.

Sabran avait beau appeler la Maison des Ronces son nid, elle s'y trouvait à présent plutôt comme dans une cage. Ses couloirs et ses cloîtres bruissaient de rumeurs. Les murs mêmes semblaient retenir leur souffle.

Ead n'était pas ignorante des ragots. Nul n'aurait pu empêcher les spéculations cherchant à expliquer comment une convertie de basse extraction avait pu devenir dame de la chambre. Elle-même ignorait pourquoi Sabran l'avait choisie parmi toutes les nobles dames de la royale maisonnée. Linora coulait dans sa direction de nombreux regards amers, mais Ead n'en avait cure. Cela faisait huit ans qu'elle endurait les imbécillités de ces rustres de courtisans.

Un matin, elle se vêtit de l'une de ses robes d'automne et sortit prendre l'air avant le réveil de Sabran. À présent, elle devait se lever au chant du coq pour avoir une chance de rester seule avec ses pensées. Elle passait l'essentiel de ses journées avec la reine, qu'elle pouvait approcher presque sans restriction.

L'aube était fraîche et piquante, les cloîtres miséricordieusement silencieux. Seul le roucoulement d'un pigeon ramier brisait la monotonie ambiante. Ead s'enfonça dans le col de fourrure de son manteau en passant devant la statue de Glorian III, la reine qui avait gouverné l'Inys durant le Chagrin des Siècles. Elle y était représentée en armure, enceinte jusqu'aux sourcils, l'épée brandie en signe de défi.

Glorian avait hérité du pouvoir le jour où Feúdel avait massacré ses parents. La guerre était alors inattendue, mais Glorian Cœurdécu ne s'était pas dérobée. Elle avait épousé le vieux duc de Córvgar et avait fiancé leur fille pas encore née à Haynrick Vatten de Mentendon, tout en menant la défense inyssienne. Le jour de la naissance, elle avait emmené son bébé sur le champ de bataille pour prouver à ses troupes qu'il demeurait encore

de l'espoir. Ead n'arrivait pas à décider s'il s'agissait de folie ou de bravoure.

Il existait d'autres légendes semblables à la sienne. D'autres reines d'Inys ayant consenti d'énormes sacrifices pour la nation. Telles étaient les femmes dont Sabran portait l'héritage comme un fardeau.

Ead emprunta un passage sur sa droite et aboutit sur un chemin de gravier flanqué de marronniers blancs. Au bout de celui-ci, par-delà les murs du domaine, s'étendait la forêt Coffrée, aussi ancienne que l'Inys elle-même.

Il y avait une serre sur le terrain, tout en verre et fer forgé. Un rouge-gorge s'envola depuis le toit quand Ead pénétra dans sa chaleur moite.

Des nénuphars flottaient dans un bassin. Quand elle trouva les crocus, elle s'accroupit devant et décrocha la paire de ciseaux à sa ceinture. Au Prieuré, une femme devait consommer du safran pendant plusieurs jours avant d'essayer de tomber enceinte.

« Mademoiselle Duryan. »

Elle redressa la tête, surprise. Aubrecht Lievelyn se tenait tout près, emmitouflé dans un manteau brun-roux.

« Votre Altesse Royale. » Elle se leva et fit la révérence, glissant la fleur dans son habit. « Pardonnez-moi, je ne vous avais pas vu.

— Au contraire, c'est moi qui suis désolé de vous déranger. Je ne pensais pas que quiconque se promenait aussi tôt.

— Pas tous les jours, mais j'apprécie la luminosité avant le levant.

— Et moi le calme. Cette cour est tellement bruyante.

— La vie de cour est-elle si différente à Brygstad ?

— Peut-être pas. Il y a des yeux et des murmures partout, mais ceux d'ici sont... non, je ne devrais pas me plaindre. » Il lui adressa un sourire aimable. « Puis-je vous demander ce que vous faites ? »

Son premier instinct fut de se méfier de sa curiosité, mais Lievelyn ne lui avait jamais paru du genre à intriguer. « Je suis sûre que vous n'ignorez

pas que Sa Majesté souffre de terreurs nocturnes, répondit-elle. Je voulais broyer un peu de lavande pour la glisser sous son oreiller.

— De la lavande ?

— Elle favorise un sommeil paisible. »

Il acquiesça. « Vous devriez peut-être chercher dans le jardin de l'apothicaire, suggéra-t-il. Puis-je me joindre à vous ? »

La proposition la surprit, et elle pouvait difficilement la décliner. « Oui, naturellement, Votre Altesse. »

Ils quittèrent la serre alors que le sommet de l'orbe solaire poignait au-dessus de l'horizon. Ead se demandait si elle était censée lui faire la conversation, mais Lievelyn paraissait se satisfaire de la beauté du domaine couvert de givre tandis qu'ils progressaient côte à côte. Sa garde royale le suivait à distance.

« Il est vrai que Sa Majesté ne dort pas bien, finit-il par admettre. Ses devoirs lui pèsent.

— Comme les vôtres doivent vous peser.

— Ah, mais j'ai la vie plus facile. C'est Sabran qui portera notre fille. Sabran qui lui donnera la vie. » Se fendant d'un nouveau sourire, il désigna la forêt Coffrée. « Dites-moi, Mademoiselle Duryan. La Dame des Bois est-elle connue pour avoir jamais marché parmi ces arbres ? »

Ead fut parcourue d'un frisson glacial. « Il s'agit d'une légende très ancienne, Altesse. Je dois avouer que je suis surprise d'apprendre que vous la connaissez.

— L'un de mes vieux domestiques inyssiens me l'a contée. Je lui ai demandé de m'éclairer sur certaines des histoires et coutumes du pays. Nous avons nos elfes des bois, nos loups rouges et ainsi de suite à Mentendon, bien sûr – mais une sorcière ayant assassiné des enfants... voilà qui semble particulièrement sanglant.

— L'Inys était autrefois un pays violent.

— En effet. Et grâce au Saint, ça n'est plus le cas. »

Ead considéra la forêt. « À ma connaissance, la Dame des Bois n'a jamais vécu ici, répondit-elle. Son repaire se trouve au nord, près de Bouleaudor, le lieu de naissance du Saint. Les gens ne s'y rendent qu'au printemps, pour faire pèlerinage.

— Ah. » Il pouffa. « Quel soulagement. Je me disais presque que je risquais de la découvrir juste sous ma fenêtre en me réveillant le matin.

— Il n'y a rien à craindre, Altesse. »

Ils arrivèrent bientôt au jardin de l'apothicaire. Celui-ci se trouvait dans une cour, non loin de la grande cuisine, où l'on s'affairait justement à allumer les fourneaux.

« Me ferez-vous l'honneur ? » demanda Lievelyn.

Ead lui tendit ses ciseaux. « Naturellement.

— Merci. »

Ils s'agenouillèrent devant le buisson de lavande. Lievelyn retira ses gants, un sourire enfantin sur les lèvres. Peut-être trouvait-il exaspérant d'être autorisé à faire si peu de choses de ses propres mains. Ses valets de la chambre devaient s'occuper de tout, qu'il s'agisse de lui servir sa nourriture ou de lui laver les cheveux.

« Votre Altesse Royale, dit Ead, pardonnez mon ignorance, mais qui règne sur Mentendon pendant votre absence ?

— La princesse Ermuna fait office d'intendante. J'espère bien sûr que la reine Sabran et moi parviendrons à trouver un arrangement grâce auquel je pourrai passer plus de temps chez moi, afin d'être à la fois consort et souverain. » Il fit glisser une tige entre ses doigts. « Ma sœur est une force de la nature, mais j'ai peur pour elle. Mentendon est un royaume fragile, et notre maison est encore jeune. »

Ead scruta son visage tandis qu'il parlait. Il ne quittait pas des yeux son lacs d'amour.

« Ce royaume est fragile également, Altesse, répondit-elle.

— C'est ce que je découvre. »



Il coupa un brin de lavande et le lui tendit. Ead se leva et s'épousseta, mais Lievelyn ne paraissait pas pressé de partir.

« J'ai cru comprendre que vous étiez née aux Ersyr, dit-il.

— Oui, Altesse. Je suis une lointaine parente de Chassar uq-Ispad, l'ambassadeur du roi Jantar et de la reine Saiyma, et j'ai grandi sous sa tutelle. »

Cela faisait huit ans qu'elle servait le même mensonge, et celui-ci lui venait désormais facilement.

« Ah, commenta Lievelyn. Vous êtes donc de Rumelabar.

— Oui. »

Lievelyn renfila ses gants. Il jeta un coup d'œil vers sa garde, qui patientait à l'entrée du jardin.

« Mademoiselle Duryan, reprit-il d'un ton plus bas. Je suis heureux d'être tombé sur vous ce matin, car j'aurais besoin de vos conseils pour une affaire privée, si vous voulez bien avoir la gentillesse de me les offrir.

— À quel titre, Altesse ?

— En tant que dame de la chambre. » Il se racla la gorge. « J'aimerais emmener Sa Majesté dans les rues, pour faire l'aumône au peuple d'Ascalon, avec la perspective d'un plus long voyage l'été prochain. J'ai cru comprendre qu'elle ne s'était jamais rendue officiellement dans aucune de ses provinces. Avant de lui soumettre l'idée... je me demandais si vous en connaissiez la raison. »

Un prince sollicitant son conseil. Comme les choses avaient changé.

« Sa Majesté ne s'est jamais effectivement promenée parmi ses sujets depuis son couronnement, confirma Ead. À cause de... la reine Rosarian. »

Lievelyn fronça les sourcils. « Je sais que la reine mère a été cruellement assassinée, mais je crois que cela a eu lieu dans son propre palais, pas dans la rue. »

Ead observa son visage sincère. Quelque chose en lui la poussait à l'honnêteté.

« Certaines personnes ne sont pas saines d'esprit en Ascalon, ivres du même mal que celui qui souille la Yscalin. Celles-là se languissent du retour du Sans-Nom. Elles seraient prêtes à faire tomber la maison Berethnet pour arriver à leurs fins. Certaines d'entre elles ont même réussi à pénétrer dans le palais d'Ascalon. Des coupe-jarrets. »

Lievelyn demeura silencieux pendant quelques instants. « J'ignorais cela. » Il paraissait troublé, et Ead se demanda de quoi Sabran pouvait bien lui parler. « Jusqu'où se sont-ils approchés d'elle ?

— Près. Il n'y en a plus eu depuis l'été dernier, mais je suis convaincue que leur maître complotte encore contre Sa Majesté. »

Il contracta les mâchoires.

« Je vois, murmura-t-il. Naturellement, je ne souhaite en aucun cas mettre Sa Majesté en danger. Cependant... pour le peuple de la Vertu, elle représente une véritable lueur d'espoir. Maintenant qu'un haut-ouestrien s'est réveillé, il importe de rappeler à ses sujets qu'elle les aime, ainsi que l'attachement qu'elle leur porte. Surtout si elle se voit contrainte de lever davantage d'impôts pour créer, par exemple, de nouvelles armes ou une nouvelle flotte. »

Il était sérieux.

« Altesse, reprit Ead, je vous en conjure, attendez que votre fille soit née avant de soumettre cette idée à Sa Majesté. Une princesse fournira au peuple tout le réconfort dont il a besoin.

— Hélas, il ne suffit pas de vouloir cette enfant pour le faire arriver. Il n'y aura peut-être pas d'héritière avant longtemps, Mademoiselle Duryan. » Lievelyn souffla par le nez. « En tant que son compagnon, je devrais la connaître mieux que personne, mais mon épouse est la descendante du Saint. Quel mortel pourrait jamais prétendre la connaître ?

— Vous y parviendrez, lui assura Ead. Je ne l'avais jamais vue regarder quiconque de la manière dont elle vous regarde.

— Pas même Lord Arteloth Ru ? »

Cela la fit tiquer. « Altesse ? »

— J'ai eu vent des rumeurs. On parle d'une histoire d'amour, ajouta-t-il après une courte hésitation. J'ai fait ma demande à la reine Sabran en connaissance de cause, mais... De temps à autre, il m'arrive de me demander si... » Il se racla la gorge, l'air honteux.

« Lord Arteloth compte énormément pour Sa Majesté, lui expliqua Ead. Ils se connaissent depuis l'enfance, et ils s'aiment comme un frère et une sœur. Voilà tout. » Elle ne le quitta pas des yeux. « Quoi que les rumeurs aient pu vous porter à croire. »

Il se radoucit et lui sourit à nouveau. « Je devrais sans doute savoir qu'il ne faut pas se fier à ce que l'on entend. Il y a probablement de nombreux bruits qui courent sur mon compte, ajouta-t-il. Lord Seyton m'a informé que Lord Arteloth était actuellement en Yscalin. Ce doit être un homme d'un grand courage, pour aller affronter le danger aussi intrépidement.

— Oui, Votre Altesse. C'est le cas. »

Il y eut un bref silence, tout juste saupoudré du chant des oiseaux.

« Merci pour vos conseils, Mademoiselle Duryan. C'était fort généreux de votre part. » Lievelyn porta la main à sa broche patronale, la même que celle d'Ead. « Je comprends pourquoi Sa Majesté vous tient en si haute estime. »

Ead fit la révérence. « Son Altesse est trop bonne. De même que Sa Majesté. »

Avec un salut courtois, il finit par prendre congé.

Aubrecht Lievelyn n'avait effectivement rien d'un loir. Il avait suffisamment d'ambition pour amorcer le changement, et il possédait l'espèce d'attrance innée que les Mentendoniens avaient pour les idées dangereuses. Ead espérait sincèrement qu'il tiendrait compte de son conseil. Ce serait pure folie pour Sabran de se montrer en public alors que sa vie était menacée.

Dans les appartements royaux, Ead trouva la reine éveillée. Celle-ci ordonna une partie de chasse. Ne possédant pas de monture rapide, Ead se vit confier un étalon pur-sang issu des écuries royales.

Truyde utt Zeedeur, qui avait hérité du poste de dame de l'antichambre laissé vacant par Ead, serait de la partie. Lorsqu'elles se retrouvèrent face à face, Ead haussa les sourcils. La fille se détourna sans rien laisser paraître pour grimper sur son alezan.

Elle devait perdre espoir concernant son amant. Si Sulyard lui avait écrit, elle n'aurait pas eu l'air si maussade.

Sabran refusa de chasser avec des limiers. Ils devraient abattre leur gibier proprement, ou pas du tout. Alors que le groupe s'enfonçait dans la forêt Coffrée, Ead éprouva un engouement soudain pour cette traque. Elle goûtait la sensation du vent dans ses cheveux. Il lui démangeait de bander la corde de son arc.

La mesure était capitale. Trop de cibles atteintes susciteraient des interrogations quant à ses talents d'archère. Elle resta tout d'abord en retrait, observant les autres.

Roslain, que l'on disait adepte de la fauconnerie, se révéla très maladroite avec un arc. Elle perdit patience dès la première heure. Tuyde utt Zeedeur abattit une bécasse. Margret était la meilleure chasseuse des dames d'honneur – Loth et elle pratiquaient souvent ensemble –, mais nul ne se révéla plus doué que la reine. Les rabatteurs avaient peine à la suivre tandis qu'elle filait à travers bois. À midi, elle s'était déjà constitué une belle collection de peaux de lapin.

Quand elle avisa un cerf entre les arbres, Ead faillit le laisser filer. Une dame d'honneur raisonnable aurait abandonné un tel butin à la souveraine, mais elle pouvait sans doute abattre une bête sans éveiller les soupçons.

Sa flèche vola. Le cerf tomba. Margret, montée sur un hongre, fut la première à l'atteindre.

« Sab ! » appela-t-elle.

Ead suivit la reine au trot, jusqu'à la clairière. La flèche avait percé l'œil de l'animal.

Exactement à l'endroit désiré.

Truyde utt Zeedeur fut la deuxième à rejoindre la bête. Elle étudia la carcasse, les traits tendus.

« Apparemment, nous aurons du gibier pour le dîner », se félicita Sabran, les joues rosies par le froid. « J'avais l'impression que tu n'avais pas chassé souvent, Ead. »

Celle-ci inclina la tête. « J'ai peut-être un talent inné, Majesté. »

Sabran sourit. Ead l'imita.

« Voyons si tu en as d'autres en réserve. » Sabran fit volter sa monture. « Allons, mesdames – faisons la course jusqu'à la Maison des Ronces. Une bourse pour la gagnante. »

Les femmes poussèrent des exclamations de joie et éperonnèrent leur monture, laissant aux palefreniers la charge de ramasser leurs proies.

Elles émergèrent de la forêt et traversèrent la prairie au galop. Bientôt, Ead remonta à hauteur de la reine, et toutes deux se retrouvèrent à court d'haleine à force de rire, incapables de se départager. Les cheveux ébouriffés par le vent et les yeux pétillant de bonheur, Sabran Berethnet paraissait presque insouciant – et pour la première fois depuis des années, Ead se sentit soulagée de son propre fardeau. Tels les pistils s'envolant d'un pissenlit.

---

Sabran resta dans d'excellentes dispositions tout le reste de la journée. Le soir venu, elle autorisa toutes les dames d'honneur à se retirer pour qu'elle puisse s'occuper d'affaires d'État dans sa bibliothèque privée.

Ead avait hérité du logement double d'Arbella Valon, plus proche des appartements royaux que ses anciens quartiers. Ces deux pièces contiguës étaient lambrissées et ornées de tapisseries ; il y trônait un vaste lit à baldaquin. Des fenêtres à meneaux ouvraient sur le domaine.

Les domestiques y avaient déjà allumé le feu. Ead retira sa tenue d'équitation et s'épongea à l'aide d'un linge propre.

On frappa à sa porte à huit heures. C'était Tallys, l'adorable jeune servante.

« Votre souper, Mademoiselle Duryan. » Elle lui fit la révérence. Ead avait beau lui répéter que ce n'était pas nécessaire, elle insistait malgré tout. « Le pain est tout chaud. Il paraît qu'un froid terrible approche.

— Merci, Tallys. » Ead se saisit de l'assiette. « Dis-moi, ma petite, comment se portent tes parents ?

— Ma mère ne va pas très bien, admit-elle. Elle s'est cassé le bras et ne va plus pouvoir travailler pendant un moment. Et leur logeur est si exigeant... Je leur envoie tous mes émoluments, mais je ne gagne pas grand-chose. » Elle s'empressa d'ajouter : « Je ne me plains pas, bien sûr, mademoiselle. J'ai énormément de chance de travailler ici. C'est juste une période un peu difficile, voilà tout. »

Ead plongea la main dans sa bourse.

« Tiens. » Elle tendit quelques pièces à la fille. « Cela devrait payer le loyer jusqu'au creux de l'hiver. »

Tallys contempla le trésor. « Oh, Mademoiselle Duryan, je ne pourrais jamais...

— Je t'en prie. J'ai quelques économies, et pas de gros besoins. Et puis, ne sommes-nous pas censés pratiquer la générosité ? » Tallys acquiesça, les lèvres tremblotantes. « Merci », murmura-t-elle.

Quand elle fut partie, Ead mangea son souper à table. Du pain frais, de l'hydromel et un potage garni de sauge fraîche.

Quelque chose tapota contre la vitre.

Un aigle des sables était juché dehors, les yeux rivés sur elle. Son plumage était doré comme du beurre d'amande, la pointe de ses ailes légèrement plus brune. Ead s'empressa d'aller ouvrir la fenêtre.

« Sarsun. »

Il sautilla à l'intérieur et inclina la tête. Elle lissa du bout des doigts ses plumes ébouriffées.

« Cela faisait longtemps, mon ami, dit-elle en sélinien. Je vois que tu as réussi à échapper au Faucon-de-Nuit. » Il gazouilla. « Chut. Tu vas finir dans la volière, avec ces stupides pigeons. »

Il frotta sa tête contre la paume d'Ead. Celle-ci sourit et lui caressa les ailes jusqu'à ce qu'il tende une patte. Elle récupéra délicatement le rouleau qui y était accroché. Sarsun alla se poser sur son lit.

« Tu as raison, fais comme chez toi ! »

Il l'ignora et entreprit de se lisser les plumes.

Le sceau n'avait pas été brisé. Combe pouvait intercepter tout ce qui leur parvenait par messenger ou par pigeon, mais Sarsun était assez malin pour échapper à sa vigilance. Ead décrypta le message.

*La Prieure t'autorise à rester en Inys jusqu'à ce que la reine ait une fille. Dès que nous apprendrons la naissance, je viendrai te chercher.*

*Pas de discussion, cette fois.*

Chassar avait réussi.

La fatigue l'assaillit à nouveau. Elle jeta la missive au feu. Quand elle fut bien au chaud sous ses couvertures, Sarsun vint se loger dans le creux de son bras, comme pour s'y nicher. Ead lui caressa la tête d'un doigt.

Découvrir ce message l'avait emplie d'un mélange de chagrin et de soulagement. L'occasion de rentrer chez elle lui avait été présentée sur un plateau – et pourtant, elle se retrouvait, par choix, toujours en ce lieu qu'elle avait voulu fuir pendant tout ce temps. D'un autre côté, cela signifiait au moins que ses années passées à la cour ne seraient pas perdues. Elle pourrait veiller à ce que Sabran prolonge la lignée.

Au bout du compte, peu importait combien de temps elle resterait. Sa destinée était d'enfiler le manteau rouge. Rien ne pourrait changer cela.

Elle pensa au contact froid de la main de Sabran sur la sienne. Pendant son sommeil, elle rêva d'une rose rouge sang posée sur ses lèvres.

---

À l'aube, Ead était vêtue et en chemin pour les appartements royaux, prête pour la fête du début d'automne. Sarsun avait pris son essor pendant la nuit. Un long voyage l'attendait.

Quand elle passa devant les chevaliers du corps et pénétra dans la chambre royale, Ead eut la surprise de découvrir Sabran debout. La reine portait une robe de soie couleur châtaigne dotée de manches drap d'or ; ses cheveux étaient délicatement tressés de topazes.

« Majesté, dit Ead avec une révérence. J'ignorais que vous étiez levée.

— Les oiseaux m'ont réveillée. » Sabran posa son livre de côté.  
« Viens t'asseoir près de moi. »

Ead alla la rejoindre sur le banc.

« Je suis heureuse que tu sois là. Il y a quelque chose que j'aimerais te confier en privé avant les festivités. » Son sourire la trahit. « Je suis enceinte. »

Ead réagit d'abord avec prudence. « En êtes-vous certaine, Majesté ?

— Plus que certaine. J'ai largement dépassé la date de mes menstrues. »

Enfin. « Madame, c'est merveilleux, s'enthousiasma Ead. Félicitations. Je suis tellement heureuse pour le prince Aubrecht et vous.

— Merci. »

Alors que Sabran contemplait son ventre, son sourire s'évanouit. Ead vit son front se plisser.

« Tu ne dois le dire à personne, reprit la reine en recouvrant ses esprits. Même Aubrecht n'en sait encore rien. Seulement Meg, les Ducs Spirituels et mes dames de la chambre sont informés de ma condition. Mes



conseillers sont d'accord pour ne l'annoncer que lorsque cela commencera à se voir.

— Et quand allez-vous en aviser Son Altesse Royale ?

— Bientôt. Je voulais lui faire la surprise.

— Assurez-vous qu'il ait de quoi s'asseoir quand vous le ferez. »

Sabran lui sourit. « Compte sur moi. Je vais devoir me montrer délicate avec mon petit loir. »

Une enfant assurerait définitivement la place du consort à la cour. Il allait être le plus heureux des hommes.

---

À dix heures, Lievelyn retrouva la reine aux portes du pavillon des banquets. Un dégel argenté faisait luire le sol. Le prince consort portait un surcot épais, doublé de fourrure de loup, qui le faisait paraître plus carré qu'il ne l'était réellement. Il s'inclina devant Sabran, mais là, au vu et au su de tous, elle l'attrapa par la nuque et l'embrassa.

Ead se glaça. Elle regarda Lievelyn prendre son épouse dans ses bras et l'attirer contre lui.

Les demoiselles d'honneur gloussaient toutes. Lorsque le couple se sépara, Lievelyn sourit et embrassa Sabran sur le front.

« Bonjour, Majesté », dit-il. Et ils entrèrent, bras dessus bras dessous, la reine appuyée sur son compagnon, si bien que leurs manteaux se mêlaient telle de l'encre dans leur sillage.

« Ead, s'inquiéta Margret, ça va ? »

Elle acquiesça. Le froid qui lui avait envahi la poitrine se dissipait déjà, mais une ombre indescriptible y subsistait.

Lorsque Sabran et Lievelyn furent à l'intérieur du pavillon, une foule de courtisans se leva pour les acclamer. Le couple royal se dirigea vers la haute table en compagnie des Ducs Spirituels, tandis que les dames d'honneur se répartissaient sur les bancs. Ead n'avait jamais vu les Ducs Spirituels si heureux. Igrain Crest souriait, et Seyton Combe, qui

assombrissait généralement chaque seuil qu'il franchissait, semblait ne pouvoir s'empêcher de se frotter les mains.

La fête du début d'automne était l'occasion d'une somptueuse célébration. Le vin noir coula à flots, épais, lourd et sucré ; Lievelyn se vit présenter un énorme cake dégoulinant de rhum – son gâteau préféré depuis l'enfance –, confectionné selon une célèbre recette mentendonienne.

Sur les tables, la récolte de la saison recouvrait des plateaux de cuivre doré. Du paon blanc au bec en feuille d'or, rôti et imprégné de miel et d'une sauce à l'oignon qui lui collait les plumes pour lui donner une impression de vie ; des prunes trempées dans de l'eau de rose ; des demi-pommes en gelée écarlate ; une tarte aux mûres épicée, à la croûte cannellée ; et de minuscules tartelettes de chevreuil. Ead et Margret émirent des commentaires compatissants lorsque Katryen se lamenta sur la disparition de son admirateur secret, dont les lettres avaient cessé d'arriver.

« Sabran vous a-t-elle annoncé la nouvelle ? s'enquit alors Katryen à voix basse. Elle voulait que vous le sachiez, toutes les deux.

— Oui. Gloire à la Damaioiselle pour sa miséricorde, répondit Margret. Je commençais à me dire que j'allais mourir d'agacement si j'entendais encore quelqu'un me faire remarquer que Sa Majesté semblait se porter *très bien* ces temps-ci. »

Ead jeta un coup d'œil derrière elles pour s'assurer que personne ne les écoutait.

« Katryen, murmura-t-elle, es-tu vraiment sûre que Sabran n'a pas eu ses menstrues ?

— Certaines. Ne te fais pas de souci, Ead. » Katryen sirota un peu de son vin de mûres. « Sa Majesté devra bientôt composer une maisonnée pour la princesse.

— Par le Saint. Cela provoquera encore plus de parades que la mort d'Arbella, répliqua Margret avec flegme.

— Une maisonnée. » Ead haussa un sourcil. « Une enfant a-t-elle besoin de sa propre suite ?

— Oh, oui. Une reine n'a pas le temps d'élever qui que ce soit. Enfin, ajouta Katryen, Carnélian III a insisté pour allaiter sa fille elle-même, à bien y réfléchir, mais cela ne se produit pas souvent. La princesse aura besoin de nourrices, d'une gouvernante, de précepteurs et ainsi de suite.

— Et combien de personnes composeront cette maisonnée ?

— Environ deux cents. »

Cela paraissait excessif. D'un autre côté, tout en Inys l'était.

« Dis-moi », reprit Ead, toujours curieuse. « Que se passerait-il si Sa Majesté accouchait d'un garçon ? »

Katryen inclina la tête. « Je suppose que cela n'aurait pas d'importance, songea-t-elle, mais cela ne s'est jamais produit, dans toute l'histoire des Berethnet. Le Saint tient manifestement à ce que cette île demeure un reinaume. »

Lorsque les plats furent finalement débarrassés et que les conversations purent battre leur plein, l'intendant frappa le sol de son bâton.

« Sa Majesté la reine Sabran », annonça-t-il.

Lievelyn se leva et tendit la main à sa compagne. Celle-ci s'en saisit et se mit debout. Toute la cour l'imita.

« Gens de la cour, commença-t-elle, nous vous souhaitons la bienvenue au festival du début d'automne. L'époque des moissons, adorée par-dessus tout par le Chevalier de la Générosité. À compter de ce jour, l'hiver entame sa lente approche vers l'Inys. C'est aussi une période que les wyrms détestent, car c'est la chaleur qui entretient leur feu intestin. »

Applaudissements.

« Aujourd'hui, reprit-elle, nous vous proposons une autre raison de nous réjouir. Cette année, pour célébrer la fête de la Générosité, nous effectuerons une sortie en Ascalon. »

Des murmures résonnèrent jusqu'au toit. Seyton Combe s'étrangla sur son vin chaud.

« Durant cette visite, ajouta Sabran d'un air résolu, nous irons prier au sanctuaire de Notre-Dame, nous donnerons l'aumône aux pauvres et nous réconforterons ceux dont les vies et les maisons ont été endommagées par Feúdel. En nous montrant à nos sujets, nous leur rappellerons que nous sommes unis sous l'Épée Véritable, et qu'aucun haut-ouestrien ne pourra nous briser. »

Ead chercha le regard de Livelyn, qui détourna les yeux.

Son conseil n'avait pas été entendu. Elle aurait dû insister davantage pour qu'il prenne la mesure véritable du danger.

C'était un imbécile, et Sabran également. Des imbéciles couronnés.

« J'en ai terminé. » La reine retourna à sa place. « À présent, je crois qu'il reste un dernier service. »

Des acclamations éclatèrent dans tout le pavillon. Subitement, les domestiques arrivèrent lestés de nouveaux plateaux, et toute inquiétude se dissipa.

Ead ne put rien avaler de plus. Elle n'était pas devineresse, mais toute personne sensée pouvait pressentir que cela s'achèverait dans un bain de sang.



## Est

---

Par suite de son arrivée peu glorieuse à Ginura, Niclays Roos devint un hôte honoré de la maison Moyaka. En attendant que le seigneur de guerre daigne le recevoir, il était libre d'aller et venir à sa guise, tant qu'il était accompagné de ses chaperons seiikinois. Par chance, Eizaru et Purumé étaient tout heureux de remplir ce rôle.

Tous trois se joignirent à la foule nombreuse rassemblée pour le festival de la chute de l'été, qui célébrait le commencement de l'automne. De nombreux citoyens seiikinois se rendaient à Ginura pour assister à ce qui était unanimement reconnu comme le plus spectaculaire des quatre festivals des arbres. Des marchands faisaient griller des poissons-lames sur leurs réchauds ou frémir des cubes de citrouille douce dans du bouillon ; ils distribuaient en outre des verres de vin chaud ou de thé pour chasser la fraîcheur. Chacun mangeait à l'extérieur, sous les feuilles dorées qui bruissaient telles des samares en se décrochant des branches ; et quand la dernière feuille fut tombée, tous assistèrent à la naissance des nouvelles, rouges comme le levant, au cours de la nuit.

Pour Niclays, chaque jour était comme une nouvelle vie. Ses amis l'emmenaient se promener sur la plage. Ils lui montraient l'Orphelin-

Éploré, la plus grosse masse volcanique de l'Est, qui formait comme une dent unique dans la bouche de la baie. Ils se servaient d'une longue-vue pour admirer les marsouins au large.

Et lentement, *périlleusement*, Niclays se mit à croire à un avenir dans cette ville. Peut-être que les autorités seiikinoises finiraient par oublier son existence. Peut-être que, puisqu'il s'était si bien comporté, elles décideraient de lui laisser vivre le reste de son exil hors d'Orisima. L'espoir était mince, mais il s'y raccrochait tel un marin en perdition à son épave.

Panaya lui envoya ses livres ainsi qu'un message de Muste lui expliquant que ses amis du comptoir commercial lui adressaient leurs chaleureuses salutations et espéraient le revoir bientôt. Niclays en aurait probablement été touché s'il avait considéré un seul d'entre eux comme un ami véritable ou si leurs salutations, chaleureuses ou pas, avaient eu pour lui la moindre importance. Maintenant qu'il avait goûté à la liberté, la simple idée de retourner à Orisima, d'y retrouver les vingt mêmes visages et les mêmes rues, lui était intolérable.

Le *Gadeltha*, un navire mentendonien, mouillait à l'entrée du débarcadère, porteur d'une pile de lettres venant du pays. Deux lui étaient destinées.

La première portait le sceau de la maison Lievelyn. Il l'ouvrit précipitamment et lut la belle écriture manuscrite.

*Brygstad, État libre de Mentendon,  
par le biais du port d'Ostendeur  
Fin du printemps, 1005 EA*

*Monsieur,*

*J'ai cru comprendre par les archives de feu mon grand-oncle  
que vous étiez toujours en exil dans notre comptoir commercial*

*d'Orisima, et que vous aviez sollicité la clémence de la maison Lievelyn. Après étude de votre cas, j'ai le regret de vous informer que vous ne pouvez être autorisé à retourner au Mentendon. Vous avez, par votre comportement, profondément insulté la reine Sabran d'Inys, et vous inviter à revenir à la cour risquerait d'attiser sa rancœur.*

*Si vous trouviez le moyen d'apaiser la reine Sabran, je serais ravi de reconsidérer cette conclusion malheureuse.*

*Votre dévoué,*

*Aubrecht II, Grand Prince de l'État libre de Mentendon, Archiduc de Brygstad, Défenseur des Vertus, Protecteur de la Souveraineté de Mentendon, etc.*

Niclays froissa la missive. Une raison politique devait pouvoir expliquer que le nouveau Grand Prince redoute tant de provoquer Sabran. Au moins s'était-il montré courtois, et prêt à revoir sa position si Niclays trouvait le moyen de calmer Son Acrimonie. Ou de s'attirer les grâces de Lievelyn. Lui aussi pourrait être tenté par l'élixir de jouvence.

Il ouvrit la deuxième lettre, le cœur battant. Celle-ci avait été écrite plus d'un an auparavant.

*Ascalon, reinaume d'Inys,  
par le biais des douanes de Zeedeur  
Début de l'été, 1004 EA*

*Très cher oncle Niclays,*

*Pardonnez-moi de ne plus avoir écrit depuis si longtemps. Mes corvées au sein de la royale maisonnée m'occupent énormément et m'autorisent rarement à sortir sans chaperon. La cour inyssienne*



*semble profondément concernée par ce à quoi ses jeunes dames consacrent leur temps libre ! Je prie pour que cette missive atteigne Ostendeur avant la prochaine cargaison vers l'est.*

*Je vous supplie de m'envoyer des nouvelles de votre vie à Orisima. Depuis votre départ, j'ai été très occupée à ne pas oublier les livres que vous m'avez laissés, et qui sont actuellement rangés dans la salle de soie. Je pense avoir une théorie & suis convaincue que l'importance d'un certain objet a été sous-estimée. Voulez-vous bien m'écrire tout ce que vous savez de la Tablette de Rumelabar ? Avez-vous une réponse à cette énigme ?*

*Avec toute mon affection, Tryde*

*(Note à l'intention des douanes de Zeedeur : Veuillez remettre au plus vite cette missive aux autorités portuaires d'Ostendeur. Salutations, votre Marquise.)*

Niclays relut ces mots, une esquisse de sourire aux lèvres, le regard brûlant.

Il était censé recevoir cette lettre bien avant l'arrivée de Sulyard. Elle aurait pu l'avertir de la venue du garçon, mais Lord Seyton Combe, le maître-espion d'Inys, aurait percé le moindre code.

Il avait répondu à ses lettres précédentes, mais il soupçonnait que ses envois avaient été détruits. Les exilés n'étaient pas autorisés à envoyer du courrier. Et même s'il avait été capable de transmettre un message à Tryde, il n'aurait pas eu de bonnes nouvelles à lui apporter.

Ce soir-là, Purumé et Eizaru l'emmenèrent au bord du fleuve pour observer le vol nocturne des hérons. Le lendemain, Niclays préféra rester dans sa chambre pour reposer sa cheville dans un seau de glace. Tout en soignant une migraine provoquée par l'excitation, il se surprit à penser à Sulyard.

Il aurait dû se sentir honteux de passer du bon temps alors que le garçon croupissait en prison, d'autant que Niclays était censé mener à bien la mission qui lui avait été confiée. Une mission reposant sur une énigme non éclaircie et sur la dangereuse passion que Truyde avait héritée de Jannart.

Une passion pour la vérité. Une énigme qui assaillait désormais Niclays sans relâche. À midi, il demanda un complet d'écriture aux domestiques et coucha les mots sur le papier afin de les avoir sous les yeux.

*Ce qu'il y a en dessous doit être en équilibre avec ce qu'il y a au-dessus,*

*en ceci réside la précision de l'univers.*

*Le feu s'élève de la terre, la lumière descend du ciel.*

*Trop de l'un embrase l'autre,*

*en ceci réside l'extinction de l'univers.*

Niclays réfléchit à ce qu'il avait appris à ce sujet lorsqu'il étudiait à l'université. Cela provenait de la Tablette de Rumelabar, découverte plusieurs siècles plus tôt dans la chaîne des Sarras.

Des mineurs ersyriens avaient mis au jour un temple souterrain dans ces montagnes. Le plafond était constellé d'étoiles gravées, le sol d'arbres incendiés. Un bloc de pierre de ciel se dressait en son cœur, et les mots inscrits dessus, dans l'alphabet des premières civilisations sudiennes, avaient alors captivé les esprits érudits du monde entier.

Niclays souligna une partie de l'énigme et réfléchit à son sens.

*Le feu s'élève de la terre.*

Des wyrms, peut-être. Le Sans-Nom et ses sbires étaient censés émerger de la Matrice de Feu, dans le noyau du monde.

Il souligna un autre passage.

*La lumière descend du ciel.*

L'averse météorique. Celle qui avait mis un terme au Chagrin des Siècles, affaibli les wyrms, conféré de la force aux dragons estriens.

*Trop de l'un embrase l'autre, en ceci réside l'extinction de l'univers.*

Une alerte sur la disparité. Selon cette théorie, l'univers se retrouvait sous le joug de l'équilibre entre le feu et les étoiles, pesés sur une espèce de balance cosmique. Trop de l'un suffirait à la faire basculer.

*L'extinction de l'univers.*

Le monde n'avait jamais été aussi près de péricliter qu'à l'arrivée du Sans-Nom et de ses fidèles. Une sorte de déséquilibre dans l'univers avait-il pu *créer* ces créatures de feu ?

Le soleil lui cognait sur le crâne. Il s'assoupit sans s'en rendre compte. Quand Eizaru vint le réveiller, sa joue était collée au parchemin, et il se sentait aussi lourd qu'un sac de millet.

« Bon après-midi, mon ami. » Eizaru pouffa. « Travaillez-vous sur quelque chose ?

— Eizaru. » Niclays décolla la feuille de son visage et se racla la gorge. « Non, non. C'est une vétille.

— Je vois. Bien, si vous avez terminé, je me demandais si vous voudriez m'accompagner en ville. Les pêcheurs ont remonté un filet de crabes argentés venant de la mer Infinie, mais ils partent comme des petits pains sur le marché. Vous devez absolument y goûter avant de retourner à Orisima.

— J'espère très sincèrement ne *jamais* avoir à y retourner. »

Son ami hésita.

« Eizaru, s'inquiéta Niclays, qu'y a-t-il ? »

Eizaru plongea la main dans sa robe, les lèvres pincées, et en tira un rouleau qu'il lui tendit. Le sceau était brisé, mais Niclays vit que c'était celui de la vice-reine d'Orisima.

« J'ai reçu ceci aujourd'hui, déclara Eizaru. Après votre audience avec le très honoré seigneur de guerre, vous devrez repartir. Un palanquin viendra vous chercher. »

Soudain, le rouleau lui parut plus lourd qu'un rocher. Il aurait aussi bien pu s'agir de son arrêt de mort.

« Ne perdez pas espoir, Niclays. » Eizaru posa la main sur son épaule. « L'honorée reine Sabran finira par se laisser fléchir. En attendant, Purumé et moi demanderons la permission de venir vous visiter là-bas. »

Niclays dut fournir un gros effort de volonté pour ravalier sa déception. Elle lui irritait le ventre telle une poignée d'épines.

« Ce serait merveilleux. » Il se fendit d'un sourire. « Alors, allons-y. Autant profiter de la ville tant que je peux encore le faire. »

---

Purumé était absorbée dans la réparation d'un os, si bien que, lorsqu'il fut habillé, Niclays partit seul avec Eizaru vers le marché aux poissons. Un vent vigoureux soufflait vers la ville depuis la mer. Ses lunettes étaient couvertes d'embruns, et dans son humeur du jour, les regards qu'on lui décochait semblaient plus soupçonneux que jamais. Quand ils passèrent devant une boutique de vêtements, la propriétaire le toisa d'un œil torve. « Porteur de maladies », cracha-t-elle.

Niclays était trop abattu pour répondre. Eizaru lorgna la femme avec sévérité, et elle se détourna.

Dans cet instant d'inattention, Niclays marcha sur une botte. Il entendit une brusque inspiration. Eizaru le rattrapa à temps pour lui éviter la chute, mais la jeune Seiikinoise qu'il venait de piétiner n'eut pas cette chance. Son coude heurta un vase, qui vint se fracasser sur les pavés.

Malédiction, il était tel un oliphant dans un magasin de porcelaine.

« Pardonnez-moi, honorable dame, dit-il en se fendant d'une profonde révérence. J'avais l'esprit ailleurs. »

Le marchand contempla les tessons d'un air sombre. Lentement, la femme se retourna vers Niclays.

Ses cheveux noirs étaient rassemblés en un chignon sur le sommet de son crâne. Elle portait un pantalon plissé, une tunique de soie bleu nuit et un surcot de velours. Une belle épée pendait à son côté. En avisant le lustre de sa tunique, Niclays en resta bouche bée. S'il ne se trompait pas, il s'agissait de soie *aquatique*. Ainsi nommée à tort – ce n'était pas de la soie, mais du poil. Des poils de crinière de dragon, plus précisément. Ils repoussaient l'humidité aussi bien qu'une nappe d'huile.

La femme fit un pas vers lui. Elle avait un visage mat et anguleux, des lèvres gercées. Des perles dansantes ornaient son cou.

Mais ce qui le marqua le plus, durant les quelques secondes que se prolongea leur jeu de regards, fut la cicatrice. Elle lui cinglait la pommette gauche, avant de remonter en arc de cercle vers le coin de son œil.

Exactement comme un hameçon.

« Étranger », murmura-t-elle.

Niclays se rendit alors compte que la foule autour d'eux était désormais silencieuse. Sa nuque lui picota. Il avait l'impression qu'il venait de commettre plus qu'une simple bévue.

« Honorable citoyen, que fait cet homme à Ginura ? s'enquit sèchement la femme auprès d'Eizaru. Il devrait être à Orisima, avec les autres colons mentendoniens.

— Honorée Miduchi. » Eizaru la salua. « Nous vous présentons nos humbles excuses pour avoir interrompu votre journée. Voici l'éminent docteur Roos, un anatomiste de l'État libre de Mentendon. Il est ici pour rencontrer le très honoré seigneur de guerre. »

La femme les observa tour à tour. L'âpreté de ses traits témoignait de ses nuits difficiles.

« Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle à Eizaru.

— Moyaka Eizaru, honorée Miduchi.

— Ne quittez jamais cet homme des yeux, honorable Moyaka. Il doit toujours demeurer sous escorte.

— Je comprends. »

Elle décocha un dernier regard à Niclays avant de s'éloigner. Quand elle se retourna, il avisa le dragon doré brodé au dos de sa veste.

*Elle avait de longs cheveux bruns, et une cicatrice en haut de la joue gauche. Comme un hameçon.*

Par le Saint, c'était forcément elle.

Eizaru dédommagea le marchand et s'empressa d'entraîner Niclays dans une allée pavée. « Qui était-ce, Eizaru ? lui demanda le banni en mentendonien.

— L'honorée dame Tané. C'est une Miduchi. Elle chevauche la grande Nayimathun des Neiges profondes. » Eizaru se tamponna le cou de son mouchoir. « J'aurais dû m'incliner plus bas.

— Je vous rembourserai pour le vase. Un jour ou l'autre.

— Ce n'étaient que quelques pièces, Niclays. Toutes ces choses que vous m'avez apprises à Orisima valent bien davantage. »

Eizaru, décida Niclays, était décidément aussi dépourvu de défauts qu'on peut l'être.

Ils atteignirent le marché aux poissons juste à temps. Des nasses débordaient de crabes argentés, qui scintillaient tels des chevaliers en armure. Niclays faillit perdre de vue Eizaru dans la mêlée qui s'ensuivit, mais son ami finit par émerger, triomphant, les lunettes de guingois.

Le soleil était presque couché quand ils regagnèrent la maison. Niclays fit valoir une nouvelle migraine pour aller s'isoler dans sa chambre, où il s'assit près de sa lanterne et se massa le front.

Il s'était toujours targué de sa vivacité d'esprit, mais son cerveau avait plutôt tendance à lambiner, depuis quelque temps. L'heure était largement venue de se remettre à l'ouvrage.

Tané Miduchi était indubitablement la femme que Sulyard avait croisée sur la plage. Sa cicatrice la trahissait. Elle avait fait entrer un étranger au Cap-Hisan cette nuit-là, avant de le livrer à une musicienne qui pourrissait désormais en prison. À moins qu'elle ait déjà été décapitée.

Le chat sans queue lui sauta sur les genoux en ronronnant. Niclays le grattouilla distraitemment entre les oreilles.

Le Grand Édît imposait aux insulaires de signaler les intrus aux autorités toutes affaires cessantes. Cette Miduchi aurait dû le faire. Pourquoi donc avait-elle chargé une amie de le cacher au sein du comptoir commercial mentendonien ?

Quand il comprit enfin, Niclays laissa échapper un « Ha ! » si bruyant que le chat bondit de terreur.

*Les cloches.*

Les cloches avaient sonné le lendemain, annonçant la cérémonie qui avait dû permettre à Miduchi de devenir dragonnière. Si un étranger avait été repéré au Cap-Hisan le soir précédent, le port aurait été fermé le temps de s'assurer que le mal rouge ne s'était pas propagé. Miduchi avait caché Sulyard à Orisima – l'avait isolé du reste de la ville – afin de ne pas perturber la cérémonie. Elle avait fait passer son ambition personnelle avant la loi.

Niclays considéra ses options.

Sulyard avait accepté de parler à ses interrogateurs de la femme à la cicatrice en forme d'hameçon. Peut-être qu'il l'avait fait, mais que personne n'avait su de qui il parlait. Ni voulu croire un intrus sur parole. Niclays, en revanche, était protégé par l'alliance qui unissait la Seiiki à Mentendon. Cela lui avait déjà épargné une condamnation dans un passé récent, et cela pourrait l'aider à nouveau.

Il disposait peut-être encore d'une chance de sauver Sulyard. S'il trouvait le courage d'accuser Miduchi devant témoins au cours de son audience avec le seigneur de guerre, la maison Nadama n'aurait d'autre

choix que de diligenter une enquête, sous peine de donner l'impression de trahir ses partenaires commerciaux mentendoniens.

Niclays était à peu près sûr qu'il existait un moyen de tourner cela à son avantage. Si seulement il parvenait à déterminer lequel...

Purumé rentra à la nuit tombée, les yeux injectés de sang ; les domestiques préparèrent le crabe argenté avec un émincé de légumes et un mélange de riz et de marrons cuits à la vapeur. La chair blanche et floconneuse était succulente, mais Niclays était trop absorbé dans ses pensées pour s'en délecter. À la fin du repas, Purumé prit congé, mais les deux hommes restèrent à table.

« Mon ami, dit Niclays, permettez-moi de vous poser une question idiote.

— Seuls les idiots ne posent pas de questions. »

Niclays s'éclaircit la voix. « Cette jeune femme, dame Tané, commença-t-il. Si je ne me trompe, les dragonniers sont presque aussi estimés que les dragons. Est-ce exact ? »

Son ami y réfléchit quelques instants.

« Ce ne sont pas des dieux, finit-il par répondre. On n'érige pas de temples en leur honneur – mais ils sont vénérés. Le très honoré seigneur de guerre est issu d'un dragonnier qui a combattu durant le Grand Chagrin, comme vous le savez sans doute. Les dragons considèrent leur dragonnier comme leur égal humain, ce qui est le plus grand des honneurs.

— À cet égard, poursuivit Niclays d'un ton aussi détaché que possible, si vous saviez qu'un dragonnier avait commis un crime, que feriez-vous ?

— Si j'avais la conviction absolue que c'était le cas, je le signalerais à leur commandant, l'honoré général de mer, au château Fleur-de-Sel. » Eizaru inclina la tête. « Pourquoi cette question, mon ami ? Pensez-vous que l'un d'eux se soit rendu coupable de quelque chose ? »

Niclays eut un sourire entendu.



« Non, Eizaru. Je ne faisais que conjecturer. » Il changea de sujet :  
« J'ai ouï dire que les douves qui entourent le château de Ginura étaient remplies de poissons transparents. Que lorsqu'ils brillent la nuit, on peut distinguer leurs arêtes. Se pourrait-il que ce soit vrai ? »

Il raffolait des prémices délicieuses d'une excellente idée.

---

Tané trouva une prise du bout du pied et poussa de toute sa force pour attraper une saillie. Derrière elle, la mer s'écrasait contre un lit de pierres.

Elle était à mi-hauteur de l'éminence volcanique qui sortait de la mer à l'embouchure de la baie de Ginura. Cette montagne s'appelait l'Orphelin-Éploré, car elle se dressait seule, tel un enfant dont les parents auraient été emportés par les flots. Alors que ses doigts s'accrochaient à la pierre, son autre main glissa sur des algues.

Son cœur s'emballa. L'espace d'un instant, elle crut qu'elle allait dégringoler et se briser les os – puis elle parvint à se hisser, agrippa la corniche et s'y cramponna telle une patelle. Dans un ultime effort, elle grimpa sur le rebord et s'y allongea, le souffle court. Monter ici sans gants avait été imprudent, mais elle avait voulu se prouver qu'elle en était capable.

Son esprit n'arrêtait pas de retourner vers ce Mentendonien rencontré dans la rue et la façon dont il l'avait dévisagée. Comme s'il l'avait *reconnue*. Ce qui était naturellement impossible, puisqu'elle ne l'avait jamais vu jusqu'alors. Mais pourquoi avait-il arboré cet air surpris ?

C'était un homme robuste. Large d'épaules, le torse imposant, la bedaine proéminente. Les yeux pareils à deux gousses d'ail, rendus tombants par les années, enfoncés dans une figure ronde et cireuse. Ses cheveux gris recelaient encore quelques reflets cuivrés. Une bouche cernée de nombreuses rides d'expression. Des lunettes rondes.

*Roos.*

Cela lui revint finalement.

Roos. Un nom que Susa lui avait chuchoté si brièvement qu'il avait failli lui échapper.

C'était lui qui avait abrité l'étranger.

Il n'avait rien à faire à Ginura. À moins qu'il soit venu témoigner au sujet de cette fameuse nuit. Cette possibilité s'ancra en elle. Elle se rappela son regard scrutateur et fut parcourue d'un soudain frisson.

Les dents serrées, elle chercha sa prise suivante. Quoique Roos puisse savoir sur Susa ou sur elle, il n'avait aucune preuve. Et l'étranger devait déjà être mort.

Quand elle atteignit le sommet, elle se mit debout, les paumes ensanglantées. Les soies aquatiques fonctionnaient telles des plumes – une brusque secousse, et elles étaient déjà sèches.

De là où elle se trouvait, elle jouissait d'une vue imprenable sur tout Ginura. Le château Fleur-de-Sel brillait dans les ultimes rayons du couchant.

La dragonne l'attendait dans un abri naturel. Son nom véritable était impossible à prononcer pour les humains, qui l'appelaient donc Nayimathun. Éclore bien longtemps auparavant dans le lac des Neiges profondes, elle arborait d'innombrables cicatrices depuis le Grand Chagrin. Chaque nuit, Tané grimpait jusqu'à sa tanière pour s'asseoir auprès de sa dragonne en attendant le lever du soleil. Ainsi qu'elle en avait toujours rêvé.

Parler avait d'abord été difficile. Nayimathun refusait d'entendre Tané employer le langage respectueux qui s'imposait lorsque l'on s'adressait à un dieu. Elles devaient se comporter en égales. En sœurs. Sinon, elles ne pourraient jamais voler ensemble. Dragonne et dragonnière devaient partager un même cœur.

Tané n'avait d'abord pas su comment gérer cette règle. Toute sa vie, elle avait appris à traiter ses aînés avec déférence, et voilà qu'une *déesse* souhaitait qu'elles discutent comme deux proches amies. Peu à peu, avec

hésitation, elle avait commencé à raconter son enfance à Ampiki, l'incendie qui avait emporté ses parents, ses années d'entraînement dans la maison Sud. Nayimathun l'avait écoutée patiemment.

À présent, alors que l'océan avalait le soleil, Tané marchait pieds nus pour rejoindre la dragonne, dont la tête était enroulée contre son cou. Cette position évoqua à Tané celle d'un canard endormi.

Elle s'agenouilla près de Nayimathun et posa la main à plat sur ses écailles. Les dragons n'entendaient pas de la même manière que les humains. Le contact les aidait à percevoir les vibrations d'une voix.

« Bonsoir, Nayimathun.

— Tané. » La dragonne entrouvrit un œil. « Assieds-toi avec moi. »

Sa voix était un mélange de conque de guerre, de chant de baleine et de grondement de tonnerre, le tout lissé dans des mots pareils à du verre façonné par la mer. Le simple fait de l'entendre faisait somnoler Tané.

Elle s'assit contre les écailles perpétuellement humides de sa dragonne. Elles étaient délicieusement fraîches.

Nayimathun renifla. « Tu es blessée. »

Du sang perlait encore au niveau de sa main. Tané serra le poing. « Ce n'est rien de grave, répondit-elle. Je suis partie en hâte et j'ai oublié mes gants.

— Inutile de te hâter pour moi, petite chose. La nuit est encore jeune. » Un souffle tremblant parcourut tout le corps de la dragonne. « Je me disais qu'on pourrait parler des étoiles. »

Tané leva le nez vers le ciel, où de minuscules yeux argentés commençaient à poindre. « Des étoiles, Nayimathun ?

— Oui. Vous enseigne-t-on les usages des étoiles, dans vos maisons d'apprentissage ?

— Un peu. Dans la maison Sud, nos professeurs nous apprenaient les noms des constellations, et la manière dont on pouvait s'en servir pour se repérer. » Tané hésita. « Dans le village où je suis née, on disait que les

étoiles incarnaient l'esprit de ceux qui avaient fui le Sans-Nom. Qu'ils avaient grimpé à des échelles pour se cacher dans les cieux en attendant le jour où tous les cracheurs de feu reposeraient, morts, dans la mer.

— Les villageois sont parfois plus sages que les érudits. » Nayimathun la contempla. « Tu es ma dragonnière, désormais, Tané. Tu es donc autorisée à partager le savoir de mon espèce. »

Aucun de ses enseignants ne l'avait prévenue que cela se produirait.

« Ce serait un honneur que de les recevoir. »

Nayimathun observa alors le ciel. Ses yeux se firent plus lumineux, comme s'ils reflétaient les rayons de la lune.

« Nous sommes nés de la lumière des étoiles, commença-t-elle. Tous les dragons de l'Est descendent des cieux. »

Assise près de la créature, Tané admira ses cornes claires, le liseré d'épines qui longeait sa mâchoire, et sa couronne, aussi bleue qu'un hématome. Il s'agissait de l'organe qui lui permettait de voler.

Nayimathun la vit la scruter. « Cette partie de moi représente l'endroit où mes ancêtres se sont cognés au fond de la mer en tombant des étoiles, expliqua-t-elle.

— Je croyais... » Tané s'humecta les lèvres. « Nayimathun, pardonne-moi, mais je croyais que les dragons naissaient dans des œufs. »

Elle en était même sûre. Des œufs pareils à du verre couvert de buée, lisses et humides, chacun doté d'un lustre iridescent. Ils pouvaient demeurer pendant des siècles dans l'eau avant qu'un dragon, encore minuscule et fragile, s'en extirpe. Toutefois, mettre en doute la parole d'une déesse faisait trembler sa voix.

« À présent, oui, confirma Nayimathun. Mais cela n'a pas toujours été le cas. » Elle releva le museau vers le ciel. « Nos ancêtres sont issus de la comète que vous nommez la Lanterne de Kwiriki, bien avant qu'il n'existe des enfants de la chair. De la lumière a plu dans l'eau, et de cette eau sont nés les dragons. »

Tané la dévisagea. « Mais, Nayimathun, comment une comète a-t-elle pu accoucher de dragons ?

— En laissant derrière elle une substance. De la lumière d'étoile fondue, tombée dans la mer et les lacs. Quant à la manière dont cette substance s'est transformée en dragons, je l'ignore. La comète vient du plan céleste, que je n'ai pas encore occupé.

» Quand la comète nous survole, poursuit Nayimathun, nous sommes à l'apogée de notre puissance. Nous pondons des œufs qui éclosent, et nous regagnons tous les dons que nous avons jadis possédés. Mais peu à peu, nos forces décroissent. Et nous devons attendre le prochain passage de la comète pour les recouvrer.

— N'avez-vous aucun autre moyen de reprendre des forces ? »

Nayimathun la contempla de ses yeux millénaires. Tané se sentit soudain toute petite face à ce regard.

« Les autres dragons ne partagent pas forcément cela avec leur dragonnier, Miduchi Tané, gronda-t-elle, mais je vais t'offrir un autre élément de savoir.

— Merci. »

De nouveaux frissons la firent se convulser. Aucun être vivant ne devait être digne d'une telle sagesse divine.

« La comète a mis fin au Grand Chagrin, mais elle avait déjà survolé ce monde de nombreuses fois auparavant, confia Nayimathun. Un jour, il y a bien des lunes de cela, elle a laissé dans son sillage deux joyaux célestes, chacun infusé de son pouvoir. Des fragments solides. Grâce à eux, nos ancêtres pouvaient contrôler les vagues. Leur présence nous permettait de retenir notre force plus longtemps qu'avant. Mais ils sont à présent perdus depuis presque mille ans. »

Percevant la détresse de la dragonne, Tané lui caressa les écailles. Même si celles-ci luisaient comme celles d'un poisson, elles étaient jalonnées de cicatrices, de traces de dents et de cornes.

« Comment des objets aussi précieux ont-ils pu être perdus ? » s'étonna-t-elle.

Nayimathun laissa échapper un crépitement délicat entre ses dents. « Il y a près d'un millénaire, un humain s'en est servi pour replier les flots sur le Sans-Nom, expliqua-t-elle. Voilà comment il a été vaincu. Après quoi, ces deux bijoux ont tout bonnement disparu, comme s'ils n'avaient jamais existé. »

Tané secoua la tête. « Un humain », répéta-t-elle. Elle se rappela les légendes de l'Ouest. « S'appelait-il Berethnet ?

— Non. Il s'agissait d'une femme de l'Est. »

Elles demeurèrent assises silencieusement. De l'eau dégouttait du rocher au-dessus de leur tête.

« Nous disposions autrefois de nombreux pouvoirs, Tané, reprit Nayimathun. Nous pouvions muer tels des serpents, et changer de forme. Connais-tu la légende seiikinoise de Kwiriki et de Celle-qui-marche-dans-la-neige ?

— Oui. » Tané l'avait entendue à de nombreuses reprises au sein de la maison Sud. C'était l'une des plus anciennes histoires de la Seiiki.

Il y a fort longtemps, alors qu'ils avaient émergé des flots pour la première fois, les dragons de la mer de Dansoleil étaient convenus de se lier d'amitié avec les enfants de la chair, dont ils avaient remarqué les feux sur une plage voisine. Ils leur apportèrent des poissons dorés en offrandes, afin de démontrer leurs bonnes intentions – mais les insulaires, effrayés et suspicieux, leur jetèrent des lances, et les dragons disparurent tristement dans les profondeurs de la mer, pour n'en pas reparaitre avant des années. Une jeune femme, cependant, avait été témoin de l'avènement des dragons, et regrettait leur départ. Chaque jour, elle s'en allait errer dans la grande forêt et chanter le chagrin qu'elle éprouvait pour ces

magnifiques créatures apparues sur l'île si fugacement. Dans l'histoire, elle ne portait pas de nom, comme de trop nombreuses femmes dans les légendes d'antan. On l'appelait seulement *Celle-qui-marche-dans-la-neige*.

Par un matin glacial, Celle-qui-marche-dans-la-neige aperçut un oiseau blessé dans un ruisseau. Elle soigna son aile et le nourrit de gouttes de lait. Après une année de soins, l'oiseau devint fort et elle le porta jusqu'aux falaises pour lui laisser prendre son essor.

Ce fut alors que l'oiseau se transforma en Kwiriki, le Grand Ancien, qui, après avoir été blessé en mer, avait adopté une autre forme pour s'échapper. Celle-qui-marche-dans-la-neige avait été emplie de joie, et le grand Kwiriki également, car il savait désormais que les enfants de la chair avaient du bon en eux.

Pour remercier Celle-qui-marche-dans-la-neige d'avoir si bien pris soin de lui, le grand Kwiriki lui sculpta un trône dans sa propre corne – le trône Arc-en-ciel – et lui fabriqua un beau consort, le prince Dansenuit, à partir de l'écume de mer. Celle-qui-marche-dans-la-neige devint la première impératrice de Seiiki, et elle survola l'île avec le grand Kwiriki, enseignant à son peuple à aimer les dragons et à ne plus leur faire du mal. Sa lignée régna sur la Seiiki jusqu'à ce qu'elle s'éteigne au cours du Grand Chagrin et que le premier seigneur de guerre prenne les armes pour la venger.

« Cette histoire est vraie. Kwiriki a effectivement embrassé la forme d'un oiseau. Avec le temps, nous avons pu apprendre à adopter un grand nombre d'apparences, reprit Nayimathun. Nous pouvions changer de taille, créer des illusions, provoquer des rêves ; tel était notre pouvoir. »

Mais plus maintenant.

Tané écouta la mer mugir en contrebas. Elle s'imagina telle une conque, portant ce rugissement au creux de son ventre. Alors que ses

paupières s'alourdissaient, Nayimathun l'observa.

« Quelque chose te perturbe. »

Tané se crispa.

« Non, répondit-elle. Je savourais juste mon immense bonheur. J'ai tout ce que j'ai toujours voulu avoir. »

Nayimathun gronda, et des embruns jaillirent de ses naseaux. « Il n'y a rien que tu ne puisses me dire. »

Tané était incapable de soutenir son regard. Chaque particule de son être lui intimait de ne pas mentir en présence d'une divinité, mais elle ne pouvait avouer la vérité au sujet de l'étranger. Pour ce crime, sa dragonne la rejetterait.

Plutôt mourir que de subir cette déchéance.

« Je sais », se contenta-t-elle de répondre.

La pupille du dragon se dilata jusqu'à devenir une flaque ténébreuse. Tané voyait son propre visage s'y refléter. « Je voulais te ramener au château, dit Nayimathun, mais je dois me reposer cette nuit.

— Je comprends. »

Un roulement sourd parcourut Nayimathun. Elle parla comme pour elle-même. « Il s'éveille. L'ombre plane lourdement sur l'Ouest.

— Qui s'éveille ? »

La dragonne ferma les yeux et abaissa la tête, la reposant contre son cou. « Reste avec moi jusqu'au levant, Tané.

— Bien sûr. »

Tané s'allongea sur le côté. Nayimathun se rapprocha d'elle et s'enroula tout autour.

« Dors, dit-elle. Les étoiles veilleront sur nous. »

Son corps immense la protégeait du vent. Tandis que Tané s'assoupissait contre ce dragon dont elle avait toujours rêvé, bercée par les battements de son cœur, elle eut l'étrange sensation de se retrouver dans le ventre de sa mère.



Elle eut aussi le sentiment que quelque chose se refermait sur elle.  
Comme un filet autour d'un poisson pris au piège.



## Ouest

---

La nouvelle de la visite royale en Ascalon se répandit dans toute l'Inys, depuis la baie du Brasero jusqu'aux falaises brumeuses des Monts. Après quatorze longues années, la reine Sabran allait se montrer au peuple de la capitale, qui se préparait à l'accueillir. Et en un rien de temps, le grand jour arriva.

Elle dissimula ses lames en s'habillant. Deux étaient cachées sous ses jupons, une autre derrière sa pièce d'estomac, une quatrième dans l'une de ses bottes. La dague ornementale que portaient toutes les dames de la chambre était la seule qu'elle pouvait exhiber.

À cinq heures, elle rejoignit Katryen dans les appartements royaux, et elles allèrent ensemble réveiller Sabran et Roslain.

Pour sa première apparition publique depuis son couronnement, les dames d'honneur se devaient de rendre la reine plus que magnifique : divine. Elle était parée de velours bleu nuit, d'une ceinture de cornaline et d'une étole de fourrure de chat sauvage qui la faisait ressortir devant le satin bronze et les pelleteries marron qui l'entouraient. Ainsi, elle susciterait des souvenirs de la reine Rosarian, qui adorait le bleu.

Une broche en forme d'épée était épinglée à son corsage. Elle seule, dans toute la Vertu, avait choisi le Saint en personne comme patron.

Roslain, dont les cheveux étaient parés de verre ambre et de rubis doré, s'occupa de choisir les bijoux. Ead se saisit d'un peigne. Tenant Sabran par l'épaule, elle coiffa la cascade brune jusqu'à ce que chaque mèche glisse librement entre ses doigts.

La reine restait raide comme un piquet. Ses yeux étaient irrités par le manque de sommeil.

Ead la coiffa plus délicatement. Sabran inclina la tête à son contact. À chaque coup de peigne, elle se détendait ostensiblement, et ses dents se desserraient. Tout en s'affairant, Ead gardait les doigts posés sur la zone de peau nue derrière l'oreille de Sabran, pour empêcher sa tête de bouger.

« Tu es très belle aujourd'hui, Ead », lui dit la souveraine.

C'était la première fois qu'elle parlait depuis le réveil.

« Sa Majesté est trop bonne. » Ead insista sur un nœud réticent.  
« Avez-vous hâte de visiter la ville ? »

Sabran ne répondit pas immédiatement. Ead continua de la coiffer.

« J'ai surtout hâte de voir mon peuple, affirma la reine. Mon père m'a toujours encouragée à le faire, mais... j'en étais incapable. »

Elle devait penser à sa mère. La raison pour laquelle elle n'avait vu guère d'autre chose que les intérieurs rutilants du palais pendant quatorze années.

« J'aimerais pouvoir leur annoncer ma grossesse. » Elle caressa sa pièce d'estomac incrustée de pierres précieuses. « Le médecin royal m'a conseillé d'attendre que ma fille s'agite.

— Tout ce que vos sujets désirent, c'est vous voir, répondit Ead. Peu importe la taille de votre ventre. Quoi qu'il en soit, vous pourrez le leur révéler dans quelques semaines. Imaginez combien cela les mettra alors en joie. »

La reine la dévisagea. Puis, subitement, elle lui saisit la main.

« Dis-moi, Ead, comment se fait-il que tu trouves toujours les mots pour me reconforter ? »

Avant qu'Ead ait eu le temps de répondre, Roslain s'approcha. Ead s'effaça, et même si la main de Sabran quitta la sienne, elle en sentait la présence fantôme contre sa paume. Son ossature délicate. Ses jointures rugueuses.

Sabran laissa ses dames la conduire jusqu'à la cuvette. Katrien s'occupa de lui rougir les lèvres, tandis que Ead réalisait six tresses, qu'elle enroula en rosette à l'arrière de sa tête, laissant le reste de sa chevelure ondulée tomber librement. Elles la coiffèrent de sa couronne d'argent.

Quand elle fut prête, la reine se mira dans sa glace. Roslain redressa la couronne.

« Et la touche finale », annonça-t-elle en lui passant un collier autour du cou. Une succession de saphirs et de perles, et un pendentif en forme d'hippocampe. « Vous vous rappelez ? »

— Naturellement. » Sabran joua avec le bijou, le regard dans le vague. « Ma mère me l'a offert. »

Roslain lui posa la main sur l'épaule. « Laissez-la vous accompagner, aujourd'hui. Elle serait tellement fière. »

La reine d'Inys se regarda encore quelques instants. Puis elle inspira profondément et se retourna.

« Mesdames, déclara-t-elle avec un léger sourire, de quoi ai-je l'air ? »

Katrien rangea une mèche échappée sous sa couronne et hocha la tête d'un air approbateur. « De la descendante du Saint, Majesté. »

---

À dix heures, le ciel était d'un bleu aveuglant. Les dames d'honneur escortèrent Sabran jusqu'aux portes de la Maison des Ronces, où Aubrecht Lievelyn patientait dans un manteau long en compagnie des six Ducs

Spirituels. Seyton Combe, comme à son habitude, arborait un sourire clément. Ead eut envie de le lui faire avaler.

Si fier de lui qu'il puisse paraître, il n'avait pas beaucoup avancé sur l'affaire des coupe-jarrets. Et, à sa grande frustration, Ead non plus. Même si elle désirait plus que tout mener l'enquête, ses tâches ne lui laissaient plus guère de temps libre.

Si les tueurs devaient frapper à nouveau, ce serait ce jour-là.

Tandis qu'on aidait Sabran à grimper dans le carrosse royal, Igrain Crest tendit la main à sa petite-fille.

« Roslain, dit-elle en souriant. Comme tu es belle aujourd'hui, ma fille. Le trésor de mon univers.

— Oh, Grand-mère, vous êtes trop généreuse. » Roslain fit la révérence avant de l'embrasser sur la joue. « Bonjour.

— Espérons qu'il le soit réellement, Lady Roslain, marmonna Ritshard Eller. Je n'aime pas voir la reine se promener au milieu des communs.

— Tout ira bien », le rassura Combe. Sa lourde chaîne reflétait les rayons du soleil. « Sa Majesté et Son Altesse Royale sont bien protégées. N'est-ce pas, sire Tharian ?

— Jamais aussi bien qu'aujourd'hui, Votre Grâce, répondit Lintley avec un salut élégant.

— Mmm. » Eller ne paraissait pas convaincu. « Très bien, sire Tharian. »

Ead partageait une voiture avec Roslain et Katryen. Tandis que le cortège s'éloignait bruyamment du palais pour plonger dans la ville, elle regarda par la fenêtre.

Ascalon était la première et unique capitale d'Inys. Ses rues pavées accueillait des milliers de personnes venues des quatre coins de la Vertu et au-delà. Avant que Galian regagne l'archipel, ses îles formaient un ensemble de territoires guerroyant constamment, dirigés par

d'innombrables souverains et principicules. Galian les avait tous unis sous une couronne unique. *Sa couronne.*

Cette capitale qu'il avait bâtie et nommée comme son épée aurait prétendument été jadis un véritable paradis. À présent, elle était aussi souillée par la filouterie et la crasse que n'importe quelle autre cité.

La plupart des bâtiments étaient en pierre. Après le Chagrin des Siècles, lorsque le feu avait ravagé le royaume, les toits de chaume avaient été interdits par la loi. Seule une poignée de maisons en bois, dessinées par Rosarian II, avaient été autorisées à subsister tant elles étaient belles. Des chevrons sombres, assemblés selon des motifs somptueux, contrastaient fortement avec le blanc des façades.

Les pavillons les plus élégants appartenaient à des familles réellement fortunées. Le quartier de la Reine accueillait une cinquantaine de bijoutiers et deux fois plus d'orfèvres. La rue Mein était réservée aux ateliers, où les inventeurs concevaient de nouvelles armes pour défendre le pays. Sur l'île de Glas, l'allée des Bonds regorgeait de poètes et de dramaturges, l'allée des Hardis de libraires. Des marchandises venues du monde entier étaient vendues sur le grand marché de la place du Globe. Du cuivre lasian rutilant, de la céramique, des bijoux en or. Des peintures mentendoniennes, de la marqueterie, des poteries lustrées. Du verre groseille très rare en provenance de la vieille République sereine de Carmentum. Des brûle-parfums et de la pierre de ciel venus des Ersyr.

Dans les quartiers les plus pauvres que traverserait le cortège royal, comme les Impasses ou les Pavés, la vie était bien moins belle. C'était là que se trouvaient les taudis, les bordels – déguisés en auberges pour échapper à l'Ordre des Sanctariens – et les tavernes où les voleurs de grand chemin venaient compter leur butin.

Des dizaines de milliers d'Inyssiens étaient dehors, en force, attendant d'apercevoir leur reine. Leur présence mit Ead mal à l'aise. Il n'y avait

pas eu de tentative de meurtre depuis le mariage, mais elle était certaine que la menace demeurait.

Le cortège s'arrêta devant le sanctuaire de Notre-Dame, censé abriter la dépouille de Cléolind. (Ead savait que ça n'était pas le cas.) Il s'agissait du plus haut bâtiment d'Inys – plus vertigineux encore que la tour alabastrine –, fait d'une pierre pâle qui brillait au soleil.

Ead descendit du carrosse. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus arpenté les rues d'Ascalon, mais elle les connaissait bien. Avant que Chassar ne la présente à Sabran, elle avait consacré un mois à mémoriser les coins et recoins de la cité, afin de ne pas s'y perdre si elle devait un jour fuir la cour.

Une foule s'était rassemblée au sommet des marches du sanctuaire, avide d'attirer l'attention de sa souveraine. Les badauds avaient éparpillé des fleurs-de-reine et des fleurs de nénuphar sur les pavés. Tandis que les demoiselles d'honneur et les femmes de chambre extraordinaires émergeaient des voitures sous la houlette d'Oliva Marchyn, Ead jaugeait l'assemblée.

« Je ne vois pas Lady Truyde, dit-elle à Katryen.

— Elle a la migraine. » Katryen fit la moue. « Je m'attendais à rencontrer beaucoup de monde, dit-elle dans un nuage de buée, mais par le Saint, j'ai l'impression que toute la ville est venue. » Elle désigna le carrosse royal d'un hochement de tête. « Nous y voici. »

Ead s'arma de courage.

Lorsque Livelyn émergea, les Inyssiens l'acclamèrent, comme si le Saint en personne était revenu. Imperturbable, il les salua de la main avant de la tendre à Sabran, qui descendit avec grâce.

Les acclamations se firent si bruyantes si vite qu'Ead eut l'impression que le son en devenait presque tangible. Elle en eut le souffle coupé et le ventre noué. Elle sentit Katryen frémir d'euphorie près d'elle et vit Margret observer les Inyssiens tomber à genoux devant leur reine. Les



chapeaux furent ôtés, les larmes lâchées, et Ead eut le sentiment que la liesse aurait pu faire décoller de terre le sanctuaire de Notre-Dame. Sabran resta figée, comme frappée par la foudre. Ead la vit prendre la mesure de la situation. Depuis le jour de son couronnement, elle était restée recluse dans ses palais. Elle avait oublié ce qu'elle représentait pour son peuple. L'espoir incarné. Son bouclier et son salut.

Sabran recouvra rapidement ses esprits. Même si elle ne salua pas, elle sourit et serra la main de Lievelyn. Ils restèrent un moment côte à côte, laissant leurs sujets les vénérer.

Le capitaine Lintley ouvrit alors la marche, la main posée sur la poignée de sa rapière. Les chevaliers du corps et quelque trois cents gardes, postés le long de la route qu'ils allaient suivre, avaient été réunis pour protéger la reine et le prince consort durant toute leur visite de la ville.

Tout en suivant Sabran, Ead scrutait la foule, épiait visage après visage, main après main. Aucun assassin digne de ce nom ne laisserait filer une occasion pareille.

Le sanctuaire de Notre-Dame était aussi magnifique à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec son plafond en voûte. D'immenses fenêtres en trèfle dominaient l'intérieur, arrosant le cortège de flèches de lumière pourpre. Les gardes attendirent à l'extérieur.

Sabran et Lievelyn s'avancèrent vers le tombeau, un majestueux bloc de marbre érigé dans une alcôve derrière l'autel. La Damoselle était supposée reposer, parfaitement conservée, dans un caveau scellé en dessous. Il n'y avait aucune effigie.

Le couple royal s'agenouilla sur des coussins et ploya la tête. Puis Lievelyn recula d'un pas pour laisser Sabran prier en privé. Les dames de la chambre vinrent prendre place autour d'elle.

« Sainte Damoselle, dit Sabran à la tombe, je suis Sabran la Neuvième. Ma couronne est la vôtre, mon renaume est le vôtre, et chaque

jour je m'efforce d'apporter la gloire sur la maison Berethnet. Je prie pour être animée de votre compassion, de votre courage et de votre tolérance. »

Elle ferma les paupières, et sa voix ne fut plus qu'un souffle spectral.

« J'avoue ne pas vous ressembler beaucoup. J'ai été impatiente et arrogante. Pendant trop longtemps, j'ai renoncé à mon devoir envers ce royaume, refusant de donner une princesse à mon peuple, cherchant cependant des manières dévoyées de prolonger ma vie. »

Ead l'observait. La reine retira son gant doublé de fourrure et apposa sa main sur le marbre.

Elle pria devant une tombe vide.

« Je vous le demande, en tant que votre descendante aimante. Permettez-moi de mener ma grossesse à terme. Que ma fille soit vigoureuse et pleine de fougue. Qu'elle apporte de l'espoir au peuple de la Vertu. Je donnerais tout pour cela. Je mourrais pour donner vie à ma fille. Je sacrifierais tout le reste pour elle – mais faites que notre maison ne s'achève pas avec moi. »

Sa voix était ferme, mais son visage était une ode à la fatigue. Ead hésita, puis tendit la main vers elle.

Sabran se crispa d'abord. Un instant plus tard, elle se détendit et entrelaça ses doigts aux siens.

Il n'était pas normal qu'une femme en vînt à redouter de n'être point suffisante.

Lorsque Sabran se releva, ses dames en firent autant. Ead se prépara au pire. La prochaine partie du voyage serait la plus périlleuse. Sabran et Lievelyn devaient rencontrer les indigents d'Ascalon et leur distribuer des bourses d'or. En descendant les marches du sanctuaire, la reine resta près de son compagnon.

Désormais, le cortège irait à pied. Ils suivirent à travers la cité la voie Berethnet, flanquée de la garde de la ville. À mi-chemin, alors qu'ils franchissaient la place Marian, un rétameur lança : « Engrosse-la, ou

retourne à Mentendon ! » Lievelyn demeura impassible, mais Sabran serra les dents. Alors que l'homme était emmené par les soldats, elle reprit la main du prince.

Pour rallier les Impasses, ils devaient d'abord franchir le quartier de Sylvan-lès-Fleuve, où les rues étaient dans l'ombre des arbres persistants ; le théâtre Carnélian dominait les éventaires. Le bruit était assourdissant, l'air saturé d'excitation.

Alors que Sabran s'arrêtait pour admirer un rouleau de tissu, quelque chose attira l'œil d'Ead vers la boulangerie de l'autre côté de la rue. Accroupie à son balcon, une silhouette avait le nez et la bouche dissimulés derrière un masque. L'homme tendit le bras.

Un pistolet refléta les rayons du soleil.

« Mort à la maison Berethnet ! » s'écria-t-il.

Tout se déroula comme au ralenti. Sabran leva brusquement les yeux, quelqu'un poussa un cri d'horreur, mais Ead était déjà là. Elle percuta la reine et lui enroula le bras autour de la taille en tombant. Elles heurtèrent les pavés tandis que l'arme faisait feu dans un fracas de fin du monde. Des hurlements jaillirent de la foule, et un vieil homme s'écroula, atteint par la balle destinée à la reine.

Ead atterrit douloureusement sur la hanche, enroulée autour de la reine qui l'étreignait en retour, un bras protégeant son ventre. Ead la releva et la confia à Lievelyn. Celui-ci lui fit aussitôt rebrousser chemin. « La reine ! beugla le capitaine Lintley. Les épées pour la reine !

— Là-haut, désigna Ead. Tuez-le ! »

Le tireur avait déjà sauté sur le balcon voisin. Lintley le visa de son arbalète, mais son carreau le manqua d'un cheveu. Il jura et rechargea aussitôt.

Ead se plaça devant Sabran. Lievelyn dégaina son épée large et protégea le dos de la reine. Les autres dames d'honneur se déployèrent autour de leur souveraine. En observant le tireur, qui bondissait désormais

telle une antilope de toit en toit, Ead sentit un frisson glacial la parcourir. Elle regarda l'autre côté de la rue.

Ils ne portaient pas de masque de velours, contrairement aux coupe-jarrets du palais. En revanche, leur visage était dissimulé derrière ces espèces de becs que les médecins portaient pour se protéger de la peste durant le Chagrin des Siècles. Quand le premier s'élança depuis la foule et se précipita vers le cortège royal, Ead lança la dague passée à sa ceinture. Elle transperça la gorge de l'assaillant le plus proche.

La foule se dispersa. Dans le chaos ambiant, un autre complice se retrouva à leur hauteur. « Fot-en-cul de Berethnet ! » cria-t-il à Sabran. Il percuta l'une des Chevalereses du Corps, qui le repoussa et brandit son épée. « Vive le Sans-Nom !

— Le Dieu de la Montagne ! » L'invocation venait de très près. « Que son règne vienne ! »

Des prophètes de malheur. En un rien de temps, Lintley avait troqué son arbalète pour son épée et pourfendait la menace la plus proche. Le chevalier galant avait disparu, remplacé par un homme trié sur le volet pour protéger la reine d'Inys. La prochaine tentative fut l'œuvre d'une femme, qui tourna les talons et détala dès que Lintley la menaça. Un mousquet déchargea et lui éparpilla les viscères sur les pavés.

Ead chercha le Faucon-de-Nuit du regard, mais la panique était trop grande, les corps trop nombreux. Sabran demeura plantée sur place, les poings serrés le long des flancs, la tête haute.

Ead était envahie d'un calme surnaturel. En dégainant deux autres lames, elle oublia que les dames de la chambre n'étaient pas censées être formées au combat. Elle se départit de ce voile de secret dans lequel elle s'était drapée pendant toutes ces années. Elle ne connaissait plus que son devoir. S'assurer que Sabran ait la vie sauve.

La danse guerrière l'appelait. Comme la première fois qu'elle avait traqué un basilic. Tel le vent sur le feu, elle fondit sur la prochaine vague

d'assaillants, faisant tournoyer ses poignards, et ils tombèrent autour d'elle comme des mouches.

Elle revint se mettre en position. Lintley la dévisageait, le visage maculé de sang. Un hurlement lui fit tourner la tête. Linora. Elle gémissait de terreur, implorante, alors que deux prophètes de malheur la jetaient à terre. Ead et Lintley se précipitèrent tous deux vers elle, mais un couteau lui trancha la gorge, faisant gicler le sang. Il était trop tard pour la sauver.

Ead s'efforça de juguler sa stupeur, mais une remontée bilieuse lui brûla la gorge. Sabran observa fixement sa suivante mourante. Les chevaliers du corps encerclaient leur reine, mais eux-mêmes étaient cernés, submergés par la menace. Une autre silhouette masquée fonça sur le couple royal, mais Roslain, avec une férocité qu'Ead ne soupçonnait pas, lui planta sa dague dans la cuisse. L'homme poussa un cri.

« Le Sans-Nom prendra son essor, haleta-t-il. Nous lui jurons allégeance. » Le regard était vitreux. « Mort à la maison Berethnet ! »

Roslain se jeta à sa gorge, mais il l'assomma d'un coup de poing. Sabran laissa échapper un cri de rage. Ead sortit de la mêlée et courut vers elle alors que le filou se fendait en direction de Lievelyn, qui releva l'épée juste à temps pour parer l'assaut.

La lutte qui s'ensuivit fut aussi brève que violente. Lievelyn eut rapidement le dessus, fort de ses années d'entraînement. Un coup de taille brutal suffit à mettre un terme au duel.

Sabran s'écarta du cadavre. Son compagnon contempla son épée et déglutit. La lame dégouttait de sang.

« Majesté, Altesse, suivez-moi », lança un chevalier du corps. Son armure cuivrée était plus rouge qu'auparavant. « Je connais un endroit sûr. Le capitaine Lintley m'a commandé de vous y emmener sans tarder. Nous devons partir sur-le-champ. »

Ead brandit l'un de ses couteaux dans sa direction. La plupart des chevaliers du corps fermaient leur heaume à l'extérieur, et la voix

émanant de celui-ci était étouffée. « N'approchez plus, ordonna-t-elle. Qui êtes-vous ? »

— Sire Grance Lambren.

— Retirez votre casque.

— Du calme, Mademoiselle Duryan. Je reconnais sa voix, la rassura Lievelyn. Sire Grance courrait un risque en ôtant son heaume.

— Ros... » Sabran essayait d'atteindre sa principale gente dame. « Aubrecht, je vous en prie, portez-la. »

Ead chercha des yeux Margret et Katryen, mais ne les trouva pas. Linora gisait dans une flaque de son propre sang, les prunelles ternies par la mort.

Lievelyn souleva Roslain et suivit sire Grance, qui entraîna Sabran à l'écart. Maudissant vertement le prince pour sa confiance aveugle, Ead s'élança à leur suite. Les autres chevaliers du corps tentèrent de rejoindre leur reine, mais ils étaient submergés.

Qui avait pu organiser un tel essaim ?

Elle rattrapa Sabran et Lievelyn juste alors que Lambren leur faisait tourner l'angle de la voie Berethnet. Il les emmena au travers d'un charnier mal entretenu de l'allée Tremblante pour gagner un sanctuaire en ruine. Il y fit pénétrer le couple royal, mais lorsque Ead en atteignit l'entrée, il lui en interdit l'accès.

« Vous devriez aller chercher les autres dames, mademoiselle.

— Je suivrai la reine, sire, ou vous ne la suivrez pas non plus. »

Lambren resta figé. Ead raffermi sa prise sur ses couteaux.

« Ead. » La voix de Sabran. « Ead, où es-tu ? »

Le chevalier demeura immobile un instant de plus avant de s'écarter. Dès qu'Ead fut passée, il rengaina son épée et verrouilla les vantaux derrière eux. Quand il retira son heaume, Ead reconnut le visage rougeaud de sire Grance Lambren. Il lui jeta un regard de profond mépris.

L'intérieur du sanctuaire était en aussi piteux état que le charnier. Des plantes tendaient leurs vrilles au travers des fenêtres brisées. Roslain reposait sur l'autel ; elle respirait encore. Sabran, qui l'avait couverte de son manteau, tenait sa main molle en s'efforçant de garder contenance.

Lievelyn faisait les cent pas, le visage fermé. « Ces pauvres âmes. Lady Linora... » Il avait une longue traînée de sang sur la joue. « Sabran, je dois retourner dans la rue pour aider le capitaine Lintley. Restez ici avec sire Grance et Mademoiselle Duryan. »

Sabran fut aussitôt devant lui. « Non. » Elle lui saisit les coudes. « Je vous ordonne de rester.

— Je suis aussi fine lame que n'importe qui, répliqua-t-il. Ma garde royale...

— Mes chevaliers du corps sont eux aussi dehors, l'interrompit la reine, mais si nous mourons, leurs efforts pour nous protéger auront été vains. Avoir à nous défendre les exposerait davantage aux assauts. »

Lievelyn lui prit le visage en coupe.

« Ma douce, dit-il, je m'en sortirai. »

Pour la première fois, Ead vit combien il était amoureux de Sabran, et cela l'ébranla. « Maudit, vous êtes mon compagnon. Vous avez partagé ma couche. Ma chair. Mon... mon cœur », le rabroua Sabran. Sa mine était crispée, sa voix rauque. « Et vous ne laisserez pas notre fille orpheline, Aubrecht Lievelyn. Vous ne nous abandonnerez pas là, à vous pleurer. »

Il exprima tout un éventail de sentiments. Une lueur d'espoir illumina ses pupilles.

« Est-ce vrai ? »

Soutenant son regard, Sabran lui prit la main pour la poser sur son ventre.

« C'est vrai », confirma-t-elle tout doucement.

Lievelyn souffla. Un sourire étira ses lèvres, et il lui caressa la joue du pouce.

« Dans ce cas, je suis le plus chanceux des princes, chuchota-t-il. Et je vous jure que notre fille sera la princesse la plus chérie de l'histoire. » Il serra alors Sabran contre lui. « Ma reine. Ma bénédiction. Je vous aimerai tous deux jusqu'à être digne de ma bonne fortune.

— Vous l'êtes déjà. » Sabran lui embrassa la joue. « Ne portez-vous pas mon lacs d'amour ? »

Elle posa le menton sur son épaule. Puis elle lui caressa le dos et ferma les yeux quand il lui déposa un baiser sur la tempe. Toute tension venait d'être effacée. Une flamme mouchée par le rapprochement de deux corps.

On tambourina à coups de poing contre la porte.

« Sabran, appela une voix. Majesté, c'est Kate, avec Margret ! Je vous en conjure, laissez-nous entrer !

— Kate, Meg... » Sabran s'écarta aussitôt de Lievelyn. « Ouvrez-leur, aboya-t-elle à l'intention de Lambren. Faites vite, sire Grance. »

Ead décela la ruse trop tard. Il ne s'agissait pas de Lady Katryen d'Osier, mais d'une imitation. Une pâle imitation.

« Non, s'écria-t-elle d'un ton sec. Arrêtez.

— Comment osez-vous contredire mes ordres ? tempêta Sabran en se retournant vers elle. Qui vous a donné autorité ? »

Elle écumait de colère, mais Ead demeura de marbre. « Majesté, ce n'est pas Katryen...

— Je sais encore reconnaître sa voix. » Sabran fit signe à Lambren. « Laissez entrer mes dames. Tout de suite. »

En tant que chevalier du corps, il obéit.

Ead ne perdit pas un instant. L'un de ses couteaux fendait déjà l'air quand Lambren acheva de déverrouiller les portes et que quelqu'un déboula dans le sanctuaire. L'intrus évita la mort d'une esquive agile, tira sur Lambren, puis braqua son pistolet sur Ead.

Le garde tomba dans un fracas d'armure. La balle s'était logée en plein front.



« Ne bouge pas, l'Ersyrienne », dit une voix féminine. Le canon de l'arme fumait encore. « Lâche ce couteau.

— Pour que vous puissiez assassiner la reine d'Inys ? » Ead ne bougea pas. « Je préfère encore que ce pistolet soit braqué sur *mon* cœur. Mais j'imagine que vous n'aviez qu'une seule balle, sans quoi nous serions tous morts. »

L'assassin ne répondit pas.

« Qui vous a envoyés ? demanda Sabran en carrant les épaules. Qui conspire à mettre un terme à la lignée du Saint ?

— L'Échanson ne vous veut aucun mal, Majesté, sauf quand vous refusez d'entendre la voix de la raison. Sauf quand vous entraînez l'Inys sur des chemins qu'elle ne devrait pas suivre. »

*L'Échanson.*

« Des chemins », reprit la femme, dont la voix était étouffée par le masque anticontagion, « qui conduiront la nation au péché. »

Alors que le pistolet pivotait vers le couple royal, Ead lança son dernier couteau. Celui-ci atteignit l'assassin en plein cœur au moment où le coup partit.

Sabran tressaillit. Ead, malade de terreur, s'empressa d'aller la rejoindre et chercha une trace d'humidité sur son corsage, mais ne trouva pas de sang. La robe était encore virginale.

Derrière elles, Aubrecht Lievelyn posa un genou à terre. Ses mains étaient plaquées contre son pourpoint, où une tache sombre s'étalait.

« Sabran », murmura-t-il.

La souveraine se retourna.

« Non, fit-elle d'une voix râpeuse. Aubrecht... »

Ead vit, comme de loin, la reine d'Inys se précipiter vers son compagnon et l'aider à s'allonger en hoquetant son nom, tandis que le sang du cœur princier inondait ses jupons. Elle le serrait contre lui en le

suppliant de ne pas l'abandonner alors que la vie le quittait. Elle se pencha sur lui, sa tête dans son giron.

Il cessa de bouger.

« Aubrecht. » Sabran leva la tête, les yeux mouillés de larmes. « Ead. Ead, aide-le, par pitié... »

Ead n'eut pas le temps d'aller jusqu'à elle. Les portes s'ouvrirent à nouveau, et un nouvel assassin pénétra dans le sanctuaire, le souffle court. Ead dépouilla le défunt Lambren de son épée et plaqua le coupe-jarret contre le mur.

« Retire ton masque, cracha-t-elle, ou je te jure que je t'arrache le visage en même temps. »

Deux mains gantées révélèrent une complexion pâle. Truyde utt Zeedeur fixa du regard la dépouille du Grand Prince de Mentendon.

« Je ne voulais pas qu'il meure, murmura-t-elle. Je voulais simplement vous aider, Majesté. Je voulais vous forcer à écouter. »



## Est

---

Niclays Roos *intriguait*. Et son plan était si dangereux et indéfectible qu'il se demandait presque s'il en était réellement à l'initiative, éternel pleutre qu'il était.

Il allait concevoir l'élixir et racheter son passage vers l'Ouest, même s'il lui en coûtait la vie. Et cela risquait bien de se produire. Pour s'échapper d'Orisima pour de bon, et pour réinsuffler un peu d'allant à ses recherches, il allait devoir courir un risque. Il lui faudrait obtenir ce que la loi estrienne lui avait interdit.

Il lui fallait du sang de dragon, afin d'étudier comment les dieux se régénéraient.

Et il savait précisément par où commencer.

Les domestiques s'affairaient dans la cuisine. « En quoi pouvons-nous vous être utiles, éminent docteur Roos ? demanda l'une d'elles quand il apparut à la porte.

— J'ai besoin d'envoyer un message. » Avant de perdre le peu de courage qu'il lui restait, il lui tendit la lettre. « Elle doit parvenir à l'honorée Tané, au château Fleur-de-Sel, avant le coucher du soleil. Voulez-vous bien la confier aux coursiers de ma part ?

— Oui, éminent docteur Roos. Ce sera fait.

— Ne lui dites pas qui l’envoie », ajouta-t-il d’un ton calme. Elle parut dubitative, mais promit de s’exécuter. Il lui donna suffisamment d’argent pour payer pour la course, et elle partit.

Il ne lui restait désormais plus qu’à attendre.

Le point positif étant que cela lui laissait davantage de temps pour lire. Pendant qu’Eizaru était au marché et que Purumé s’occupait de ses patients, Niclays s’installa dans sa chambre, le chat ronronnant près de lui, et consulta *Le Prix de l’or*, son traité d’alchimie préféré. Son exemplaire était désormais bien utilisé.

Tandis qu’il s’attaquait à un nouveau chapitre, un fragment de soie délicate s’en échappa.

Son souffle se bloqua. Il ramassa le morceau de tissu et le lissa avant que le chat puisse mettre ses griffes dessus. Voilà des années qu’il n’avait plus réfléchi au plus grand mystère de son existence.

La plupart des livres et documents en sa possession avaient autrefois appartenu à Jannart, qui lui avait légué la moitié de sa bibliothèque, ainsi que sa sphère armillaire, une horloge à bougie lacustrine et quantité d’autres curiosités. Sa collection avait contenu d’innombrables tomes magnifiques – des manuscrits enluminés, des traités rares, des livres de prières miniatures –, mais rien n’avait davantage obsédé Niclays que ce minuscule papier de soie. Pas parce qu’il était couvert d’une écriture qu’il ne pouvait déchiffrer, pas non plus parce qu’il était manifestement très ancien, mais parce qu’en tentant de percer ses secrets, Jannart avait perdu la vie.

Aleidine, sa veuve, l’avait donné à Truyde, qui avait fait le deuil de son grand-père en se passionnant pour ses biens. L’enfant avait conservé ce papier dans un médaillon pendant une année entière.

Juste avant le départ de Niclays pour l’Inys, Truyde était venue le trouver dans sa maison de Brygstad. Elle portait alors une petite collerette,

et ses cheveux – les mêmes que ceux de Jannart – s’enroulaient autour de ses épaules.

*Oncle Niclays, avait-elle déclaré avec gravité, je sais que vous allez partir bientôt. Le seigneur mon grand-père était en possession de ce document à sa mort. J’ai essayé de le traduire, mais l’école ne m’a pas enseigné suffisamment de choses. Elle le lui avait confié d’une main gantée. Papa dit que vous êtes très intelligent. Je pense que vous arriverez à comprendre ce que ça raconte.*

*Cela t’appartient, mon enfant, avait-il répondu, même s’il mourait d’envie d’accepter l’offrande. La dame ta grand-mère te l’a donné.*

*Je crois que ça vous était destiné. J’ai envie que vous l’ayez. Mais promettez-moi de m’écrire pour me révéler ce que cela signifie quand vous l’aurez compris.*

Il n’avait jamais été en mesure de lui envoyer la bonne nouvelle. À en juger par l’écriture et le matériau, ce fragment provenait sans doute de l’Est antique, mais c’était à peu près tout ce que Jannart avait pu glaner avant de périr. Des années s’étaient écoulées, et Niclays ne savait toujours pas pourquoi son ami s’y était accroché sur son lit de mort.

Il le roula précautionneusement et le glissa dans la boîte ornementée qu’Eizaru lui avait offerte. Il se sécha les yeux, inspira profondément, et rouvrit *Le Prix de l’or*.

---

Ce soir-là, Niclays soupa avec Eizaru et Purumé avant de faire mine d’aller se coucher. À la nuit tombée, il sortit discrètement de sa chambre et enfila le chapeau d’Eizaru. Puis il se faufila dans l’obscurité.

Il connaissait le chemin. Échappant aux sentinelles, il traversa en hâte les marchés de nuit, la tête baissée et la canne à la main.

Aucune lanterne ne brûlait pour trahir son arrivée sur la plage. Celle-ci était déserte, ou presque.

Tané Miduchi patientait auprès d'un bassin rocheux. Le rebord d'un casque plongeait sa figure dans les ténèbres. Niclays s'installa à bonne distance.

« Votre présence m'honore, dame Tané. »

Elle mit du temps à lui répondre. « Vous parlez seiikinois.

— Bien sûr.

— Que voulez-vous ?

— Un service.

— Je ne vous dois aucun service, rétorqua-t-elle d'une voix basse et froide. Je pourrais vous tuer sans attendre.

— Je me doutais que vous me menaceriez, c'est pourquoi j'ai laissé un message à l'éminent docteur Moyaka pour l'informer de votre crime. » Un mensonge, mais elle ne pouvait pas s'en douter. « Tout le monde dort, chez lui – mais si je ne rentre pas à temps pour brûler ce papier, chacun saura ce que vous avez fait. Je doute que le général de mer vous autorise à demeurer parmi ses dragonniers – vous qui avez risqué de faire entrer le mal rouge en Seiiki.

— Vous ne mesurez pas ce que je serais prête à faire pour conserver ma place. »

Niclays pouffa. « Vous avez laissé un homme innocent et une jeune femme crever dans leurs excréments dans une geôle pour que votre petite cérémonie puisse avoir lieu, lui rappela-t-il. Non, dame Tané. Je ne vous ai pas méjugée. J'ai au contraire l'impression de très bien vous connaître. »

Elle demeura d'abord silencieuse. Puis : « Vous avez parlé d'une jeune femme. »

Évidemment, elle ne pouvait pas s'en douter. « Je doute que vous vous souciez du sort de ce pauvre Sulyard, mais votre amie du théâtre a été arrêtée, elle aussi. Je tremble à l'idée de ce qu'ils ont pu lui faire subir pour essayer de lui arracher votre nom.

— Vous mentez. »

Niclays la vit pincer les lèvres. La seule partie de son visage qu'il distinguait.

« Je suis venu vous proposer un marché honnête. Je vais rentrer ce soir sans rien divulguer de votre lien avec Sulyard. En échange de mon silence, vous m'apporterez un peu de sang de votre dragon, ainsi que l'une de ses écailles. »

Elle se déplaça tel un oiseau prenant son vol. Soudain, une lame bien affûtée se retrouva plaquée contre la gorge de Niclays.

« Du sang, chuchota-t-elle, et une écaille ? »

Sa main tremblait. Niclays était tenté de battre en retraite, mais il se surprit à rester campé sur ses jambes.

« Vous voulez que je mutile un dragon. Que je profane la chair d'un dieu. » Il voyait ses yeux, à présent, et ils semblaient encore plus dangereux que son arme. « Les autorités ne se contenteront pas de vous décapiter. Vous serez brûlé vif. L'eau qui vous constitue est trop souillée pour être purifiée.

— Je me demande s'ils vous brûleront aussi pour vos crimes. Venir en aide à un intrus. Mépriser l'embargo. Mettre toute la Seiiki en danger... » Niclays serra les dents quand la lame entama la chair de son cou. « Sulyard confirmera tous mes dires. Il se souvient parfaitement de votre visage, je le crains, et notamment de votre jolie cicatrice. Naturellement, personne ne l'a écouté jusque-là, mais si je joins ma voix à la sienne... »

Elle tremblait de plus en plus ostensiblement.

« Donc, résuma-t-elle, vous me menacez. » Elle retira son couteau. « Mais pas pour sauver Sulyard. Vous tirez profit de la souffrance des autres pour votre propre intérêt. Vous êtes à la solde du Sans-Nom.

— Oh non, rien d'aussi excitant que cela, dame Tané. Je ne suis qu'un pauvre vieillard cherchant à quitter cette île pour rentrer mourir au pays. » Un liquide chaud lui coulait dans le cou. « Je comprends que vous ayez besoin de temps pour obtenir ce dont j'ai besoin. Je reviendrai sur cette



plage dans quatre jours, au crépuscule. Si vous ne vous présentez pas, je vous conseille de quitter Ginura toutes affaires cessantes. »

Il se fendit d'une profonde révérence et la laissa là, seule avec les étoiles.

---

Le soleil enflait tel le sang coulant d'une plaie. Tané était assise sur la falaise dominant la baie de Ginura ; elle observait les vagues se fracasser en cristaux blancs sur les rochers en contrebas.

La blessure que Turosa lui avait infligée à l'épaule l'élançait encore. Elle but le vin qu'elle avait dérobé aux cuisines, qui la brûla du palais jusqu'à la poitrine.

Elle vivait ses dernières heures en tant que dame Tané du clan Miduchi. Quelques jours à peine après avoir hérité de sa nouvelle identité, elle en serait dépouillée.

Tané fit courir son doigt sur la cicatrice qui lui barrait la joue, cette cicatrice qui avait causé sa perte. Celle qu'elle s'était faite en secourant Susa. Ce n'était pas sa seule balafre – elle avait une autre marque, encore plus profonde, au niveau du flanc. Elle n'avait aucun souvenir de la manière dont elle l'avait reçue.

Elle songea à Susa, qui se morfondait en prison. Puis elle pensa à ce que Roos attendait d'elle, et son ventre se convulsa tel un poisson sur la terre.

Le simple fait de défigurer l'image d'un dragon était passible de mort. Voler le sang et l'armure d'un dieu était plus que criminel. Certains pirates se servaient de nufeu pour endormir les dragons, les hisser sur des galions volés et les dépouiller de tout ce qui pouvait se vendre au marché noir de Kawontay, depuis leurs dents jusqu'au blanc de la chair. Il n'existait pas de crime plus grand dans l'Est et, par le passé, les seigneurs de guerre condamnaient les coupables de telles exactions à des exécutions publiques des plus brutales.

Elle ne commettrait pas un acte aussi cruel. Après toutes les batailles que Nayimathun avait dû livrer durant le Grand Chagrin, Tané refusait de lui infliger une cicatrice de plus. Quoi que Roos puisse vouloir faire de son sang sacré, ce n'était probablement pas pour le bien de la Seiiki.

Et pourtant, elle ne pouvait pas jouer ainsi avec la vie de Susa – pas alors que c'était elle qui l'avait mise dans ce pétrin.

Tané se gratta le crâne et se tira les cheveux ainsi qu'elle le faisait parfois quand elle était plus jeune. Ses professeurs lui avaient toujours tapé sur les doigts pour la forcer à s'arrêter.

Non. Elle n'obéirait pas à Roos. Elle irait trouver le général de mer et lui avouerait tout. Cela lui coûterait Nayimathun et sa place de dragonnière. Cela lui coûterait tout ce pour quoi elle avait travaillé depuis l'enfance – mais c'était le sort qu'elle méritait, et cela pourrait sauver son amie de l'épée.

« Tané. »

Elle leva les yeux.

Nayimathun flottait au bord de la falaise. Une lumière palpait au niveau de sa couronne.

« Grande Nayimathun », la salua Tané d'une voix râpeuse.

La dragonne inclina la tête. Son corps dérivait au gré du vent, comme si elle était aussi légère que du papier. Tané posa les mains devant elle et plaqua le front contre le sol.

« Tu n'es pas venue à l'Orphelin-Éploré, ce soir, lui reprocha Nayimathun.

— Pardonne-moi. » Puisqu'elle ne pouvait pas toucher la créature, Tané s'exprimait aussi par signes, tout en lui parlant. « Je ne peux plus te voir. Sincèrement, grande Nayimathun, j'en suis désolée. » Sa voix se brisa, tel du bois putride sous la contrainte. « Je dois aller voir l'honoré général de mer. J'ai un aveu à lui faire.

— J'aimerais que tu voles avec moi, Tané. Nous pourrions parler de ce qui te perturbe.

— Je te déshonorerais.

— Souhaites-tu en plus me désobéir, enfant de chair ? »

Ses prunelles brûlaient tels des cercles de feu, et cette gueule pleine de dents ne souffrait aucune contestation. Tané ne pouvait désobéir à une déesse. Son corps était un vaisseau d'eau, et l'eau leur appartenait.

Il était possible, bien que dangereux, de chevaucher un dragon sans selle. Tané se leva et s'approcha du bord de la falaise. Elle frissonna quand Nayimathun baissa la tête pour la laisser agripper sa crinière, planter une botte sur son cou et se hisser sur son dos. Nayimathun s'envola loin du château...

... et plongea.

Un frémissement chanta dans tout le corps de Tané tandis qu'elles fonçaient vers la mer. Elle ne pouvait respirer, tant à cause de la terreur que de la joie. C'était comme si son cœur avait été hameçonné par sa bouche, tel un poisson pris au bout d'une ligne.

Un éperon rocheux fonçait à leur rencontre. Le vent rugissait à ses oreilles. Juste avant de toucher l'onde, elle rentra instinctivement le menton.

L'impact manqua la désarçonner. De l'eau lui envahit la bouche et le nez. Ses cuisses la faisaient souffrir et ses doigts étaient perclus de crampes tant elle s'accrochait pour ne pas tomber tandis que Nayimathun nageait, faisant onduler sa queue, battant des pattes, aussi gracieuse qu'une orque. Tané se força à garder les yeux ouverts. Son épaule brûlait à cause du feu guérisseur que seuls les flots pouvaient embraser.

Des bulles s'élevaient telles des lunes de mer tout autour d'elles. Nayimathun remonta à la surface, et Tané avec.

« En haut ? s'enquit la dragonne. Ou en bas ?

— En haut. »

Muscles et écailles fléchirent sous la dragonnière. Elle raffermi sa prise sur la crinière humide. D'un bond immense, Nayimathun se mit à survoler la baie, faisant pleuvoir de l'eau dans les vagues.

Tané se retourna pour regarder derrière elle. Ginura était déjà loin en contrebas. On eût dit une peinture, à la fois réelle et irréelle, un monde flottant au bord de la mer. Elle se sentait vivante, *vraiment* vivante, comme si elle n'avait jamais respiré avant ce jour. Là, elle n'était plus dame Tané du clan Miduchi, ni personne d'autre. Elle n'était qu'une figure anonyme au milieu du crépuscule. Un souffle de vent sur l'onde.

Voilà à quoi sa mort ressemblerait. Des tortues serties escorteraient son esprit jusqu'au palais des Maintes-Perles, et son corps serait offert aux vagues. Il n'en subsisterait que de l'écume.

C'était du moins ce qu'il serait advenu d'elle si elle n'avait pas fauté. Seuls les dragonniers pouvaient reposer avec leur dragon. Quant à elle, elle hanterait l'océan pour l'éternité.

L'alcool ingurgité produisait son effet. Nayimathun s'envola plus haut, chantant dans une langue oubliée. Les souffles de l'humaine et de la dragonne se mêlaient dans un même nuage.

La mer était vaste. Tané se blottit contre la crinière de Nayimathun, là où le vent ne l'atteignait qu'à peine. D'innombrables étoiles scintillaient au firmament, parfaitement limpide à présent qu'elles flottaient au-dessus des nuées. Des yeux de dragons à naître. Lorsqu'elle dormait, elle rêvait de cette armée tombant du ciel pour repousser les ombres. Elle se figurait aussi petite qu'un semis, mais ses espoirs se déployaient telles des branches.

Elle remua, sans énergie, plongée dans une chaleur confortable, avec une légère douleur aux tempes.

Il lui fallut quelque temps pour se réveiller pleinement, tant elle avait été profondément absorbée dans son rêve. Quand elle se souvint de tout, sa peau se glaça à nouveau, et elle eut conscience de reposer sur un rocher.

Elle roula de côté. Dans la pénombre, elle distinguait à peine la silhouette de sa dragonne.

« Où sommes-nous, Nayimathun ? »

Un bruit d'écaillés sifflant sur la pierre.

« Quelque part, gronda la créature. Nulle part. »

Elles se trouvaient dans une grotte littorale. De l'eau pénétra par l'embouchure. À l'endroit où les vagues se brisaient contre la pierre, des lumières pâles naissaient et vacillaient, comme le minuscule calmar luisant qui s'échouait parfois sur les plages du Cap-Hisan.

« Explique-moi comment tu nous as déshonorées », demanda Nayimathun.

Tané ramena ses genoux contre elle. Si elle conservait encore un peu de courage, elle n'en avait pas assez pour refuser par deux fois d'obéir à un dragon.

Elle parla doucement. Rien n'était plus secret. Tandis qu'elle racontait tout ce qui s'était passé depuis que cet étranger s'était échoué sur cette plage, Nayimathun ne produisit aucun son. Tané colla le front au sol et attendit son jugement.

« Debout », ordonna Nayimathun.

Elle obéit.

« Ce qui s'est produit ne me déshonore pas, affirma la dragonne. Cela déshonore le monde. »

Tané baissa la tête. Elle s'était promis de ne plus pleurer.

« Je sais que je suis impardonnable, grande Nayimathun. » Elle ne quitta pas ses bottes des yeux, mais sentit sa mâchoire trembloter. « J'irai trouver l'honoré général de mer au matin. Tu p-peux choisir un autre dragonnier.

— Non, enfant de chair. Tu es ma cavalière, qui m'a été confiée devant la mer. Et tu as raison, tu ne peux être pardonnée, mais seulement parce qu'il n'y a pas *eu* de crime. »

Tané la dévisagea. « Mais il y a eu un crime. » Sa voix chevrotait. « J'ai contrevenu à la réclusion. J'ai caché un étranger. J'ai désobéi au Grand Édité.

— Non. » Un sifflement résonna dans la grotte. « L'Ouest ou l'Est, le Nord ou le Sud... cela ne fait aucune différence pour le feu. La menace vient d'en dessous, pas de loin. » Le dragon s'allongea sur le sol, afin de rapprocher ses yeux de Tané. « Tu as caché le garçon. Tu l'as préservé de l'épée.

— Je ne l'ai pas fait par grandeur d'âme. Seulement parce que... » Son ventre se contracta. « Parce que je voulais que ma vie poursuive son cours normal. Et parce que je pensais qu'il gâcherait tout.

— Cela me déçoit. Cela te déshonore. Mais pas au-delà du pardon. » Nayimathun inclina la tête. « Dis-moi, petite chose. Pourquoi l'Inyssien est-il venu en Seiiki ?

— Il voulait rencontrer le très honoré seigneur de guerre. » Tané s'humecta les lèvres. « Il paraissait désespéré.

— Dans ce cas, le seigneur de guerre doit le recevoir. L'empereur des Douze-Lacs doit entendre ses mots. » Les piquants sur son dos se hérissèrent. « La terre tremblera sous la mer. Il s'éveille. »

Tané n'osa demander ce que cela signifiait. « Que dois-je faire, Nayimathun ?

— Ce n'est pas la question à poser. Tu dois demander ce que *nous* devons faire. »



## Sud

---

Rauca, la capitale des Ersyr, était la plus vaste colonie restant au Sud. Alors qu'il progressait péniblement parmi son dédale d'allées cernées de hautes murailles, Loth était submergé par les sensations. Des monticules d'épices multicolores, des jardins d'agrément qui embaumaient les rues, de hauts badguirs ornés de smalt – rien ici ne ressemblait à ce qu'il connaissait.

Dans la confusion de la cité, de rares regards étaient accordés à l'ichneumon à son côté. Ses congénères ne devaient pas être aussi rares ici que plus loin au nord. Contrairement à la créature légendaire, celle-ci semblait incapable de parler.

Loth évitait la foule autant que possible. Malgré la chaleur, il s'était emmitouflé jusqu'au cou dans son manteau, ce qui ne l'empêchait pas de paniquer dès lors que quelqu'un s'approchait de trop près.

Le palais d'ivoire, siège de la maison Taumargam, dominait la ville tel un dieu silencieux. Des colombes voletaient tout autour, transportant des messages entre les habitants de la cité. Ses dômes en or, argent ou bronze étaient aussi brillants que le soleil qu'ils reflétaient ; dans ses parois d'un



blanc immaculé, des fenêtres cintrées formaient comme des motifs de dentelle.

C'était de cette maison que Chassar uq-Ispad était l'ambassadeur. Loth voulait se rendre directement au palais, mais l'ichneumon semblait avoir une autre idée en tête. Il conduisit Loth jusqu'à un marché couvert, où l'odeur était aussi douce qu'une pâtisserie.

« Je ne sais vraiment pas où tu comptes aller », maugréa Loth entre ses lèvres gercées. Il était certain que l'animal le comprenait. « On ne pourrait pas s'arrêter boire quelque part, s'il te plaît, coquin ? »

Il aurait mieux fait d'économiser sa salive. Quand ils franchirent un trésor de flasques de selle, chacune remplie d'une eau cristalline, il ne peut plus résister. Il farfouilla dans son sac, en quête de quelques pièces. L'ichneumon se retourna vers lui et grogna.

« Pitié », plaida Loth avec lassitude.

L'ichneumon souffla, mais s'assit sur son arrière-train. Loth se tourna vers un marchand et lui désigna la plus petite bouteille en verre iridescent. L'homme lui répondit dans sa propre langue.

« Je ne parle pas ersyrien, s'excusa Loth d'un air contrit.

— Ah, vous êtes inyssien. Toutes mes excuses. » Le marchand lui sourit, plissant le coin des yeux. À l'instar de la plupart des Ersyriens, il avait la peau dorée et les cheveux bruns. « Cela fera huit soleils. »

Loth hésita. N'ayant jamais eu à se soucier de l'argent, il ignorait comment se comporter devant un marchand. « Ça me... semble très cher », marmonna-t-il, conscient de sa mesquinerie.

« Ma famille compte parmi les meilleurs souffleurs de verre de Rauca. Je ne peux point souiller notre nom en vendant mes articles en dessous de leur prix, mon ami.

— Très bien. » Loth s'essuya le front, trop assoiffé pour discuter. « J'ai vu des gens se protéger le visage derrière du tissu. Je peux vous en acheter ?

— Vous êtes venu sans *pargh*... Eh bien, vous avez de la chance de ne pas être aveuglé par le sable. » Avec un claquement de langue, le marchand secoua un carré de tissu blanc. « Tenez. C'est cadeau.

— Vous êtes trop aimable. »

Loth tendit la main pour s'en saisir. Il avait tellement peur que la peste puisse contaminer l'autre à travers son gant qu'il faillit le lâcher. Lorsque le *pargh* recouvrit toute sa figure à l'exception de ses yeux bleus, il donna à l'homme une poignée de pièces d'or.

« Que l'aube vous éclaire, mon ami, lui lança le marchand.

— Et vous également, répondit Loth de façon maladroite. Vous vous êtes déjà montré fort généreux, mais peut-être pourriez-vous m'aider. Je suis venu aux Ersyr pour rencontrer Son Excellence Chassar uq-Ispad, ambassadeur du roi Jantar et de la reine Saiyma. Savez-vous s'il réside au palais d'ivoire ?

— Ha. Vous auriez bien de la chance de l'y trouver. Son Excellence est presque toujours à l'étranger, ricana le marchand. Mais si vous voulez avoir une chance de le voir à cette période de l'année, c'est plutôt sur son domaine de Rumelabar. » Il donna la bouteille à Loth. « Des caravanes partent de la place des Colombes à l'aube.

— Est-il possible de lui transmettre un courrier par ce biais ?

— Naturellement.

— Merci. Bonne journée à vous, monsieur. »

Loth s'éloigna et vida sa bouteille en trois longues gorgées. Puis il s'essuya la bouche en haletant.

« La place des Colombes, commenta-t-il à l'intention de l'ichneumon. Quel fort joli nom. Veux-tu bien m'y conduire, mon ami ? »

L'ichneumon l'emmena vers ce qui semblait être l'allée centrale du marché, où les éventaires proposaient des sacs de pétales de rose séchés, des jattes de sucre filé et du thé bleu saphir, tout droit extrait de la

bouilloire. Le temps qu'ils ressortent, le soleil avait plongé vers l'horizon et les lanternes en verre coloré étaient progressivement allumées.

La place des Colombes était immanquable. Couverte de pavés roses et carrés, elle était entourée d'une muraille reliant quatre pigeonniers en forme de ruche. Loth s'avisait rapidement que le plus proche de lui était destiné au courrier en partance pour l'Ouest. Il pénétra dans la fraîcheur du bâtiment, où des milliers de pigeons bisets nichaient dans des alcôves.

Lors de sa dernière nuit à Cárscaro, il avait écrit une lettre à Margret. Et il pensait savoir comment la lui faire parvenir malgré la surveillance de Combe. Un oiselier s'en saisit en même temps que d'une pièce et promit qu'elle serait expédiée dès l'aube.

Fourbu, Loth autorisa l'ichneumon à le guider vers une auberge, dont les fenêtres étaient aussi finement treillissées que celles du palais. Même si les Ersyriennes à l'intérieur ne parlaient pas l'inyssé, il parvint à leur communiquer, à force de gestes amples et de sourires exagérés, son envie de passer la nuit sur place.

L'ichneumon resta dehors. Loth le gratta entre les oreilles.

« Attends-moi, mon ami, murmura-t-il. J'ai très envie de traverser un autre désert avec toi. »

Il obtint un bref aboiement pour toute réponse. Bientôt, la queue de l'ichneumon disparut dans une allée.

Près de cette venelle se tenait une femme. Elle était appuyée contre un pilier, les bras croisés. Son visage était dissimulé par un masque de bronze. Elle portait un pantalon évasé, rentré dans des bottes laissant paraître ses orteils, ainsi qu'un manteau de brocart lui tombant à mi-cuisses. Troublé par son regard insistant, Loth se détourna et rentra dans l'auberge.

On lui réserva une petite chambre donnant sur une cour, où des citronniers doux entouraient un bassin. L'odeur sirupeuse lui fit tourner la tête. Il avisa le lit couvert de traversins et de couvertures en nigelle tressée

qui n'attendait que lui. Même s'il n'aspirait qu'à dormir, il s'agenouilla devant la fenêtre pour pleurer Kitston Sommière.

---

Le Saint lui accorda le repos quand il n'eut plus de larmes. Il se réveilla au milieu de la nuit, les yeux bouffis et douloureux, avec une vessie pleine qui menaçait d'exploser. Lorsqu'il se fut soulagé, il retourna dans sa chambre à tâtons.

Penser à Kit lui fendait le cœur. Le chagrin était tel un courant intérieur qui asséchait toutes ses pensées positives.

Dehors, les oiseaux étaient rentrés se percher. Les dômes polis du palais d'ivoire absorbaient les lumières et scintillaient telles des bougies. Au-dessus, les étoiles jalonnaient les ténèbres.

Il n'était plus dans l'Ouest. Cette terre n'était pas jurée à la Vertu, mais à un faux prophète. Quand Ead avait confessé avoir trouvé magnifiques les enseignements du Chantaube lorsqu'elle était enfant, Loth avait frissonné. Il n'imaginait pas à quoi pouvait ressembler la vie sans le confort et la structure des Six Vertus. Il était heureux qu'elle se soit convertie à son arrivée à la cour.

Une brise lui rafraîchit la peau. Il rêvait d'un bain, mais craignait que son mal ne contamine l'eau. Il brûlerait les draps en se levant au matin, et rembourserait l'aubergiste.

Le feu lui démangeait le dos. Ses mains étaient déjà squameuses, et il éveillerait les soupçons à force de porter des gants. Il espérait de toutes ses forces que Chassar uq-Ispad soit bel et bien en possession d'un remède.

Si le Chevalier de la Communion lui avait envoyé l'ichneumon, c'était sans doute qu'il n'était pas censé mourir de la sorte.

Il se recoucha et dormit d'un sommeil sans rêves.

À son réveil, ses membres tremblaient de façon incontrôlable. Il était brûlant de fièvre, mais convaincu qu'autre chose l'avait tiré de sa torpeur. Il chercha son épée à tâtons avant de se souvenir qu'il l'avait perdue.

« Qui est-ce ? » Ses lèvres étaient salées. « Ead ? »

Une ombre bougea devant un rayon de lune. Un masque de bronze se pencha sur lui. Puis tout devint noir.



## Est

---

La pluie tombait de nouveau sur la capitale. Tané était agenouillée à la table de ses appartements privés de Fleur-de-Sel.

Après sa confession, Nayimathun l'avait ramenée au château, où elle était restée. La dragonne avait dit qu'elle retournerait chercher Sulyard au Cap-Hisan. S'il bénéficiait de la protection d'un dieu, la cour accepterait de l'entendre. Nayimathun ordonnerait également que Susa soit libérée sur-le-champ. Elles devaient se retrouver sur la plage au lever du soleil, puis aller quérir ensemble le général de mer pour tout lui révéler.

Tané essaya de souper, mais ses mains tremblaient trop. La plupart des dragonniers avaient été réquisitionnés pour aider la garde de haute mer sur la colonie côtière de Sidupi. La flotte de l'Œil-de-Tigre, forte d'une centaine de pirates, avait attaqué et pillait à loisir.

Elle réclama du thé. L'une de ses domestiques attitrées lui en apporta, puis resta près d'elle pour la servir dès qu'elle en avait besoin.

Sa chambre à coucher était plus belle que dans ses rêves les plus fous, avec un plafond à caissons treillissés et des nattes à l'odeur délicate. Des feuilles d'or brillaient aux murs peints et ornementés, et le plus confortable des couchages n'attendait que sa présence.

Malheureusement, au cœur de tout ce luxe, elle était incapable de manger ni de dormir.

Ses mains tremblaient toujours quand elle finit son thé. Si au moins elle parvenait à se reposer, Nayimathun serait là à son réveil.

Tané se dirigeait vers le lit quand le sol bascula ; un roulement de tonnerre gronda sous le château. Elle se précipita près du mur. La force de la secousse lui fit perdre l'équilibre et elle s'affala sur les nattes.

La lanterne crachota. Trois de ses domestiques accoururent jusqu'à sa chambre. L'une d'elles s'agenouilla à son côté, tandis que les autres la saisissaient par les coudes pour la relever. Elle hoqueta en posant le pied gauche, et les filles s'empressèrent de l'accompagner vers le lit.

« Dame Tané, vous êtes blessée ?

— Je me suis foulé la cheville, rien de plus.

— Nous allons vous apporter quelque chose pour la douleur, répondit la plus jeune des domestiques. Attendez ici, honorée Miduchi. » Les trois servantes s'éclipsèrent.

Des cris lointains et indistincts se déversèrent par la fenêtre ouverte. Des séismes pouvaient se produire en Seiiki, mais il n'y en avait plus eu depuis longtemps.

Les domestiques reparurent avec une cuvette pleine de glace. Tané en enroula quelques morceaux dans un tissu, qu'elle plaqua sur sa cheville fragilisée. La chute avait réveillé sa douleur à l'épaule et à son flanc gauche, où se trouvait sa vieille cicatrice.

Lorsque la glace eut pratiquement fondu, elle moucha la lanterne et s'allongea, essayant de trouver une position confortable. Elle avait mal au côté, comme si elle avait reçu un coup de sabot. Et même quand le sommeil l'emporta, l'ancienne blessure palpitait encore, tel un second cœur.

Elle se réveilla brutalement en entendant frapper. Pendant un instant, elle se crut de retour dans la maison Sud, en retard pour ses cours.



« Dame Tané. »

Ce n'était pas la voix d'une de ses domestiques.

Son flanc la faisait souffrir de plus en plus. Les yeux troubles, elle parvint à se lever, essayant de ne pas poser trop de poids sur sa cheville.

Six fantassins masqués patientaient devant sa chambre. Tous portaient la tunique verte de l'armée de terre.

« Dame Tané, reprit l'un d'eux en la saluant, pardonnez notre intrusion, mais vous devez nous accompagner sans tarder. »

Il n'était pas courant que l'armée de terre entre au château. « C'est le milieu de la nuit, dit-elle d'un ton qui se voulait impérieux. Qui me convoque, honorable soldat ?

— L'honorée gouverneure de Ginura. »

La représentante de l'État la plus puissante de la région. Magistrate en chef de la Seiiki, seule autorisée à rendre la justice aux personnes de haut rang.

Soudain, Tané eut conscience de la moindre goutte de sang qui s'écoulait en elle. Son corps semblait déconnecté du sol, et son esprit envisageait mille possibilités terribles, la pire d'entre toutes étant que Roos soit déjà allé consulter les autorités. Mieux valait sans doute y aller prudemment, jouer l'innocente. Si elle fuyait maintenant, ils prendraient cela pour un aveu de culpabilité.

Nayimathun reviendrait bientôt. Quoi qu'il advienne, où qu'on puisse l'emmener, sa dragonne arriverait à sa rescousse.

« Très bien. »

Le soldat se détendit. « Merci, dame Tané. Nous allons demander à vos servantes de vous aider à vous habiller. »

Ses domestiques lui apportèrent son uniforme. Elles posèrent son surcot sur ses épaules et nouèrent une ceinture bleue autour de sa taille. Dès que les filles eurent tourné le dos, prêtes à partir, Tané attrapa un couteau sous son oreiller et le dissimula dans sa manche.

Les soldats l'accompagnèrent le long du couloir. Chaque fois que son pied gauche touchait le sol, une flèche de douleur remontait dans son mollet. Ils lui firent traverser le château à moitié désert, puis sortirent dans la nuit. Un palanquin l'attendait au portail. Elle s'arrêta. Son instinct lui hurlait de ne pas grimper à l'intérieur.

« Dame Tané, lui dit l'un des soldats, vous ne pouvez pas refuser une convocation de l'honorée gouverneure. »

Elle avisa un mouvement du coin de l'œil. Onren rentrait au château en compagnie de Kanperu. En apercevant Tané, ils se précipitèrent vers elle.

« En tant que membre du clan Miduchi », répliqua-t-elle, enhardie par la présence de ses amis, « je crois pouvoir faire comme bon me semble. »

Les yeux du soldat, profondément enfoncés derrière son masque, se plissèrent.

Onren et Kanperu étaient désormais à sa hauteur. « Honorable Tané, s'enquit ce dernier, quelque chose ne va pas ? »

Sa voix était à la fois claire et râpeuse. Une épée sortant de son fourreau. Confrontés à deux autres dragonniers, les fantassins perdirent de leur superbe.

« Ces soldats veulent m'emmener au château de la Rivière blanche, honorable Kanperu, répondit Tané. Ils ne veulent me dire pourquoi je suis convoquée. »

Kanperu observa le capitaine en fronçant les sourcils. Il dominait chacun des soldats de presque une tête. « De quel droit convoquez-vous une dragonnière sans avertissement ? s'enquit-il. Dame Tané est une élue, et pourtant vous l'emmenez d'ici comme une criminelle.

— L'honoré général de mer en a été informé, Lord Kanperu. »

Onren haussa les sourcils. « Très bien. Je veillerai à lui en demander confirmation dès son retour. »

Les soldats restèrent muets. Onren leur jeta un regard sévère avant d'entraîner Tané à l'écart.

« Ne t'inquiète pas, lui dit-elle à mi-voix. Il doit s'agir d'une affaire sans importance. Il paraît que l'honorée gouverneure aime à faire valoir son autorité, même auprès du clan Miduchi. » Elle marqua une pause. « Tané, tu n'as pas l'air bien. »

L'intéressée déglutit.

« Si je ne suis pas de retour dans l'heure, répondit-elle, voudras-tu bien prévenir la grande Nayimathun ? »

— Bien sûr. » Onren sourit. « Quel que soit le problème, tout sera bientôt résolu. On se voit demain. »

Tané acquiesça et essaya de sourire en retour. Onren la regarda grimper dans la litière et quitter le domaine.

C'était une dragonnière. Elle n'avait rien à craindre.

Les soldats l'emmenèrent par les rues, lui firent traverser le marché de nuit, passer sous les arbres des saisons. Des rires s'élevaient des tavernes bondées. Ce n'est qu'en dépassant le théâtre impérial que Tané comprit qu'ils ne se rendaient pas au château de la Rivière blanche, où vivait l'honorée gouverneure. Ils se dirigeaient vers les quartiers sud de la ville.

La peur lui comprima la poitrine. Elle tenta d'ouvrir la portière du palanquin, mais elle était verrouillée de l'extérieur.

« Ce n'est pas la bonne route, s'écria-t-elle. Où m'emmenez-vous ? »

Pas de réponse.

« Je suis une Miduchi. Je suis la dragonnière de la grande Nayimathun des Neiges profondes. » Sa voix se brisa. « Comment osez-vous me traiter de la sorte ? »

Elle n'entendait que le bruit de leurs pas.

Lorsque les porteurs s'arrêtèrent enfin, qu'elle découvrit où ils se trouvaient, son ventre se noua. Ils déverrouillèrent la portière et la firent coulisser. « Honorée Miduchi, lui dit l'un des soldats, veuillez me suivre.

— Comment osez-vous ? souffla Tané. Comment osez-vous m'emmener dans un endroit pareil ? »

Une odeur de putréfaction lui envahit les narines, affûtant sa terreur. Elle avait laissé échapper sa chance de prendre la fuite. Même une dragonnière ne pouvait pas affronter toutes ces sentinelles, pas sans épée. Et de toute façon, elle n'aurait nulle part où aller. Elle descendit de la litière et s'avança, tête haute et poings serrés, son côté l'élançant à chaque pas.

Ils ne pouvaient pas l'avoir amenée ici pour la tuer. Pas sans procès. Pas sans Nayimathun. En tant qu'élue des dieux, elle était protégée, en sécurité.

Tandis que les soldats la conduisaient vers la prison de Ginura, le bourdonnement des insectes lui fit lever les yeux. Trois têtes, gonflées par la décomposition et couvertes de chiures de mouches, surveillaient la rue depuis le linteau du portail.

Tané observa la plus fraîche d'entre elles. La touffe de cheveux, maculée de sang, la langue enflée par la mort. Ses traits s'étaient déjà ramollis, mais elle le reconnut. Sulyard. Elle essaya de ne pas perdre contenance, mais sa colonne vertébrale se raidit, son ventre se convulsa et sa bouche s'assécha.

Elle avait entendu dire que, bien loin de là, en Inys, là d'où venait le spectre aquatique, les gens se rassemblaient pour assister à des exécutions publiques. Ce n'était pas le cas en Seiiki. Rares étaient ceux qui savaient que, dans l'enceinte de la prison, une jeune femme de dix-sept ans se trouvait agenouillée près d'un fossé, les bras liés derrière le dos, en attendant le coup de grâce. Ses longs cheveux avaient été rasés.

Les soldats firent avancer Tané jusqu'à la prisonnière et la maintinrent en place. Un officiel lui parlait, mais elle ne l'entendait pas à cause du sang qui lui battait aux tempes. La femme avait levé les yeux en entendant les pas, et Tané le regretta aussitôt, car elle la connaissait.

« Non, dit Tané d'une voix chevrotante. Non. Je vous ordonne de vous arrêter ! »

Susa la contempla. Une fugace lueur d'espoir dans ses prunelles fut rapidement remplacée par le chagrin.

« Je suis choisie des dieux ! s'exclama Tané à l'intention du bourreau. Elle est sous ma protection. La grande Nayimathun vous fera tomber le ciel sur la tête pour ce crime ! » L'homme restait de marbre. « Ce n'est pas elle. C'est moi. *Ma faute, mon crime...* »

Susa secoua la tête, les lèvres tremblantes. Des gouttes de pluie perlaient à ses cils.

« Tané, dit-elle d'une voix rauque, ne regarde pas.

— Susa... »

Elle étrangla quelques sanglots. *C'était une erreur. Arrêtez.* Des doigts s'enfoncèrent dans ses bras tandis qu'elle se débattait, perdant toute maîtrise d'elle-même. D'autres soldats arrivèrent en renfort. *Arrêtez.* Elle ne voyait plus que Susa, enfant, couronnée de flocons de neige, qui lui avait souri quand Tané lui avait pris la main.

Le bourreau souleva son épée. Quand la tête roula dans le fossé, Tané tomba à genoux.

*Je te protégerai toujours.*

---

Comme la dragonnière ne se présenta pas à la plage au jour et à l'heure convenue, Niclays supposa généreusement qu'elle avait eu un contretemps, et il s'installa confortablement. Il était venu avec une sacoche contenant certains de ses livres et rouleaux, dont le fragment que Tryde lui avait confié, qu'il lut attentivement à la lumière de sa lanterne en fer.

Sa montre de gousset était ouverte près de lui. L'horloge – le symbole moderne du Chevalier de la Tempérance. Signe de réglementation, de mesure, de retenue. C'était la vertu des nullards, mais aussi celle des érudits et des philosophes, qui estimaient que cela encourageait

l'introspection et la quête de sagesse. Certainement la vertu parmi les six qui était la plus proche d'une pensée rationnelle.

Cela aurait dû être son saint patron. Au lieu de quoi, à son douzième anniversaire, il avait choisi le Chevalier du Courage.

Sa broche rouillait désormais quelque part à Brygstad. Il l'avait arrachée à son vêtement le jour de son bannissement.

Une heure s'écoula, puis une autre. La vérité était indéniable.

Dame Tané avait vu clair dans son jeu.

La promesse de l'aube poignait à l'horizon. Niclays referma brusquement sa montre. C'en était fini de ses espoirs de retour glorieux à Ostendeur, avec son élixir de jouvence nouvellement concocté.

Purumé et Eizaru seraient horrifiés d'apprendre ce qu'il avait exigé de la dragonnière. Cela le rabaissait au rang de vulgaire pirate ; cependant, créer ce fichu élixir était son unique chance de rentrer un jour chez lui, son seul levier potentiel avec les maisons royales de l'autre côté de l'Abysse.

Il soupira. Pour sauver Sulyard, il devait parler avec le seigneur de guerre de Tané Miduchi du crime contre la Seiiki commis par sa subordonnée. Voilà ce qu'il aurait fait d'emblée, s'il avait été quelqu'un de plus respectable.

Alors qu'il remontait la plage d'un pas pesant, il s'arrêta. L'espace d'un instant, il crut que les étoiles s'étaient effacées. Quand il plissa les yeux pour y voir mieux, il aperçut un éclat de lumière et se figea.

Quelque chose descendait.

Quelque chose d'immense.

La créature se mouvait comme si elle s'enfonçait dans l'eau. Une bannière d'un vert iridescent et couturé. Un organe en forme de vessie trônait sur sa tête, luisant d'un bleu chatoyant. La même clarté palpait sous ses écailles.

Un dragon lacustrin. Niclays le regarda avidement se poser sur la plage, aussi gracieux qu'un oiseau.

Un gros rocher érodé par les flots émergeait du sable telle une épaule. Il se replia derrière, sans jamais quitter le dragon des yeux. À sa manière de tourner la tête, la créature cherchait manifestement quelque chose.

Niclays s'accroupit et éteignit sa lampe. Il observa la créature remonter le rivage en sinuant, se rapprochant de sa cachette. La bête parla.

« Tané. »

Ses membres antérieurs imposants baignaient encore dans l'eau. Niclays était presque assez proche pour toucher ses écailles. L'ingrédient crucial de son projet, presque à portée de sa main. Il resta tapi derrière le rocher, tendant le cou pour ne pas en perdre une miette. Les yeux du dragon étaient pareils à deux têtes d'épingle.

« Tané, le garçon est mort, dit la créature en seiikinois. Ton amie aussi. » Elle montra les dents. « Tané, où es-tu ? »

C'était donc sa dragonne. Cette dernière renifla, ses naseaux se dilatant.

Une lame lui glaça alors le cou et une main lui couvrit la bouche. Niclays laissa échapper un cri étouffé.

La dragonne tourna la tête vers le rocher.

Niclays tremblait comme une feuille. Il n'entendait rien de son propre corps – ni les battements de son cœur, ni sa respiration –, mais il pouvait visualiser en détail l'épée plaquée contre sa gorge. Une lame incurvée. Un tranchant suffisamment affûté pour lui ôter la vie s'il bougeait d'un cheveu.

Un *sifflement* fendit la nuit. Puis un autre.

Et un autre.

La dragonne gronda. Ses griffes résonnèrent contre la pierre, tels deux bretteurs croisant le fer.

Une fumée noire envahit la plage. L'odeur était âcre, un mélange de poils brûlés et de soufre. Et de poudre à canon. *Nufeu*. Soudain, Niclays fut relevé de force – puis il trébucha au travers du nuage de fumée, s'étouffant

à chaque bouffée, traîné par une silhouette protégée par un linge. Le sable glissait sous ses pieds, rendant chaque pas périlleux.

« Attendez, haleta-t-il à l'intention de son ravisseur. Attendez, maudit... »

Une queue jaillit hors du nuage et lui porta un coup formidable en plein ventre. Il fut projeté en arrière sur le sable, où il resta à gésir, engourdi et le souffle coupé, ses lunettes pendant à une oreille.

Il remua, enivré par la fumée qui remontait par ses narines avant d'en ressortir.

Un gémissement, semblable à celui d'une baleine échouée. Un bruit sourd qui ébranla le sol. Il vit Jannart s'avancer pieds nus sur la plage, un léger sourire aux lèvres. « Jan », souffla-t-il. Mais son ami avait disparu.

Deux bottes s'enfoncèrent dans le sable près de sa tête.

« Donne-moi une bonne raison d'pas t'étriper », lança quelqu'un en seiikinois. Un poignard au manche en os remuait devant lui. « T'as que'que chose à offrir à la flotte d'l'Œil-de-Tigre ? »

Il essaya de parler, mais sa langue était aussi enflée qu'après une piqûre d'abeille. *Alchimiste*, voulait-il dire. *Je suis alchimiste. Épargnez-moi.*

Quelqu'un souleva sa sacoche. Le temps se fragmenta tandis que des mains couturées fouillaient parmi ses livres et ses rouleaux. Puis le manche du couteau percuta sa tempe, et une vague noire emporta ses soucis.





## Ouest

---

Tryde utt Zeedeur était emprisonnée dans la tour obscure. Menacée du chevalet, elle avait fini par avouer de trop nombreux crimes. Après l'annonce de la visite royale, elle avait approché une troupe de théâtre appelée les Serviteurs de la Vérité, une compagnie prétendument indépendante, ne jouissant du patronage d'aucune famille noble et dont les membres étaient traités comme des vagabonds par les autorités. Tryde leur avait promis son propre soutien, ainsi que de l'argent pour leur famille, en échange de leur aide.

L'attaque planifiée était censée convaincre Sabran qu'elle courait un danger mortel, tant à cause de la Yscalin que du Sans-Nom. Elle voulait s'en servir pour forcer la souveraine à ouvrir les négociations avec l'Est.

La suite était relativement évidente. Ceux qui haïssaient réellement la maison Berethnet avaient subrepticement infiltré la performance. L'un d'eux – Bess Sylvestre, dont la maison du quartier de la Reine était truffée d'opuscules rédigés par des prophètes de malheur – avait assassiné Lievelyn. Plusieurs membres innocents des Serviteurs de la Vérité avaient également été abattus dans la mêlée, ainsi que nombre de gardes de la

ville, deux chevaliers du corps et Linora Payance, dont les parents endeuillés étaient déjà venus réclamer la dépouille.

Même si Truyde n'avait pas voulu la mort de qui que ce soit, ses bonnes intentions avaient été vaines.

Ead avait déjà écrit à Chassar pour l'informer de la situation. La Prieure ne serait pas ravie d'apprendre que Sabran et son enfant à naître avaient frôlé la mort de si près.

La Maison des Ronces fut drapée de samit gris en signe de deuil. Sabran s'enferma dans sa chambre. La dépouille de Lievelyn fut exposée dans le sanctuaire de Notre-Dame jusqu'à ce qu'un navire arrive pour la rapatrier. Sa sœur Ermuna devait être couronnée, la princesse Bédona devenant héritière présomptive.

Quelques jours après le départ de Lievelyn, Ead se rendit dans les appartements royaux. Généralement, le début de matinée était paisible, mais elle ne parvenait pas à évacuer la tension qui l'habitait.

Tharian Lintley l'avait vue prendre quatre vies durant l'embuscade. Il avait dû se rendre compte qu'elle avait été formée. Elle ne pensait pas que qui que ce soit d'autre ait assisté au bain de sang, et il était évident que Lintley n'avait fait part à personne de son affinité pour les lames, mais elle préférait néanmoins faire profil bas.

Plus facile à dire qu'à faire, pour une dame de la chambre. D'autant que la reine l'avait elle aussi vue tuer.

« Ead. »

Elle se retourna vers une Margret à court de souffle qui la rattrapa par le coude. « C'est Loth, lui chuchota son amie. Il m'a envoyé une lettre.

— Quoi ?

— Viens avec moi, vite. »

Le cœur battant, Ead la suivit dans une pièce inoccupée. « Comment a-t-il fait pour ne pas se la faire intercepter ?

— Il l’a adressée à un dramaturge que Maman finance. Celui-ci a réussi à me la transmettre durant la visite en Ascalon. » Margret tira de ses jupons un message chiffonné. « Regarde. »

Ead reconnut aussitôt son écriture. La revoir lui fit chaud au cœur.

*Ma très chère M, je ne peux trop en dire de peur que cette lettre tombe entre de mauvaises mains. Les choses ne sont pas telles qu’elles paraissent à Cárscaro. Kit est mort, et je crains que Sam soit en danger. Méfie-toi de l’Échanson.*

« Lord Kitston est mort, murmura Ead. Comment ? »

Margret avala sa salive. « Je prie pour qu’il se trompe, mais… Kit ferait n’importe quoi pour mon frère. » Elle toucha le timbre. « Ead, cela a été envoyé depuis la place des Colombes.

— Rauca », comprit Ead, sous le choc. « Il a quitté Cárscaro.

— Ou il s’en est *échappé*. C’est peut-être comme ça que Kit… » Margret lui désigna la dernière ligne. « Regarde. N’as-tu pas dit que la femme qui avait tiré sur Lievelyn avait évoqué un échanson ?

— Si. » Ead relut le message. « Je suppose que Sam désigne Sabran.

— Oui. Loth disait que c’était un diminutif de Sa Majesté. Cependant, j’ai du mal à comprendre cette énigme. Il n’y a pas d’échanson officiel à la cour.

— Loth a été envoyé chercher le prince Wilstan. Celui-ci enquêtait sur la mort de la reine Rosarian. Peut-être que tout est lié.

— Peut-être », admit Margret, dont le front était couvert de sueur. « Oh, Ead, j’ai tellement envie d’informer Sab qu’il est vivant. Mais Combe découvrira alors comment j’ai reçu cette lettre. J’ai peur que cela se retourne contre mon frère.

— Elle pleure encore Lievelyn. Ne lui donne pas de faux espoirs quant au retour de son grand ami. » Ead lui pressa la main. « Laisse-moi

m'occuper de l'Échanson. Je vais le débusquer. »

Margret prit une grande inspiration et acquiesça.

« J'ai aussi reçu une lettre de Papa. » Elle secoua la tête. « Maman le trouve très agité. Il n'arrête pas de répéter qu'il a une information de la plus haute importance à transmettre à l'héritier de Bouleaudor. À moins que Loth revienne...

— Tu penses que c'est l'âge ?

— Possible. Maman me dit de ne pas m'inquiéter. Je rentrerai bientôt, mais pas tout de suite. » Margret remisa la lettre dans ses jupons. « Je dois filer. On se verra peut-être au souper.

— Oui. »

Elles se séparèrent.

Loth avait couru un risque insensé en envoyant cette lettre. Ead ne prendrait pas son avertissement à la légère. Sabran était déjà passée trop près de la mort en ville, cela ne se reproduirait plus.

Pas en sa présence.

---

La grossesse rendait Sabran malade. Roslain se levait au chant du coq pour lui tenir les cheveux tandis qu'elle vomissait dans son pot de chambre. Certaines nuits, Katryen dormait près d'elles, sur un lit gigogne.

Toutefois, seule une poignée de personnes était informée de l'existence de l'enfant. Ce n'était pas le bon moment pour l'annoncer, en ce début de deuil.

Chaque jour, la reine émergeait de la chambre où elle avait passé sa nuit de noces la mine un peu plus défaite que la veille. Chaque jour, les ombres sous ses yeux semblaient plus prononcées. Les rares fois où elle parlait, c'était d'un ton cassant.

« Ead, dit la reine d'Inys, tu partageras ma couche ce soir. »

À neuf heures, les dames de la chambre déshabillèrent leur souveraine, mais pour la première fois, Ead enfila également sa chemise de nuit.

Roslain l'entraîna à l'écart.

« Il doit y avoir de la lumière dans la chambre en permanence, l'informa-t-elle. Sabran aura peur si elle se réveille dans le noir. Le plus facile à mon sens est de laisser une bougie brûler sur la table de chevet. »

Ead acquiesça. « Ce sera fait.

— Bien. »

Roslain sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais elle se retint. Lorsque la chambre royale fut sécurisée, elle fit sortir les autres dames d'honneur et verrouilla les portes.

Sabran était allongée sur le lit. Ead vint s'installer à côté d'elle et remonta la courtepointe jusque sous son menton.

Elles demeurèrent silencieuses un long moment. Katryen savait comment entretenir la bonne humeur de Sabran, et Roslain savait la conseiller. Ead se demandait quel pouvait être son rôle. De l'écouter, peut-être ?

Ou de lui dire la vérité. C'était sans doute la qualité que Sabran préférait chez elle.

Cela faisait des années qu'elle n'avait plus dormi si près de quelqu'un. Elle était trop consciente de la présence de la reine, du papillonnement de ses cils noirs comme la suie, de la chaleur de son corps, du va-et-vient de sa poitrine.

La souveraine brisa le silence. « J'ai fait beaucoup de cauchemars, ces derniers temps. Ton remède m'a aidée, mais le docteur Bourne m'interdit de prendre quoi que ce soit pendant ma grossesse. Même de l'eau-de-nuit.

— Je ne voudrais pas le contredire, répondit Ead. Vous pourriez toutefois utiliser de l'eau de rose comme onguent. Cela apaiserait votre peau et repousserait peut-être les mauvais rêves. »

Sabran acquiesça et posa la main sur son ventre. « J'en demanderai demain. Mais ta présence suffira peut-être à repousser les cauchemars, Ead. Même si les roses n'y parviennent pas. »

Ses cheveux détachés formaient comme des rideaux au travers desquels sa figure pointait.

« Je ne t'ai jamais remerciée. Pour tout ce que tu as fait sur l'allée Tremblante. Malgré mon état, j'ai remarqué comme tu t'étais battue pour me protéger. » Elle leva le menton. « Est-ce aussi toi qui as éliminé les autres assassins ? Es-tu le guetteur de la nuit ? »

Son expression était impénétrable. Ead voulait s'en tenir à sa résolution – dire la vérité –, mais le risque était trop grand. Si la nouvelle revenait aux oreilles de Combe, elle serait d'une manière ou d'un autre chassée de la cour.

« Non, Madame, répondit-elle. Peut-être aurait-il su protéger le prince Aubrecht comme je n'ai pas pu le faire.

— Ce n'était pas ton devoir de le défendre », la rassura Sabran. Son profil était mi-or mi-ténèbres. « C'est ma faute si Aubrecht est mort. Tu m'avais dit de ne pas ouvrir cette porte.

— L'assassin aurait trouvé le moyen de l'atteindre, ce jour-là ou un autre, affirma Ead. Quelqu'un a payé une somme rondelette à Bess Sylvestre pour s'assurer de la mort du prince Aubrecht. Son sort était scellé.

— C'est peut-être vrai, mais j'aurais dû t'écouter. Tu ne m'as jamais fait défaut. Je ne peux plus implorer son pardon à Aubrecht, mais... j'implore le tien, Ead Duryan. »

Il lui fallut fournir un gros effort pour soutenir son regard. Elle ignorait à quel point Ead l'avait trahie.

« Accordé », répondit-elle sobrement.

Sabran souffla par le nez. Pour la première fois en huit ans, Ead éprouva une pointe de remords pour tous les mensonges qu'elle avait formulés.

« Truyde utt Zeedeur doit payer le prix de sa trahison, malgré sa jeunesse, déclara Sabran. Je devrais exiger que la Grande Princesse

Ermuna la condamne à mort. Mais peut-être préférerais-tu que je lui accorde mon pardon, Ead, puisque tu en trouves le goût réconfortant.

— Vous devez faire ce qui s'impose. »

En réalité, Ead ne souhaitait pas la mort de la fille. C'était une dangereuse imbécile, et sa stupidité avait provoqué une pluie de morts, mais elle n'avait que dix-sept ans. Largement le temps de se racheter.

Un autre silence s'écoula avant que la reine se tourne vers elle. De si près, Ead distinguait les épais cercles noirs qui entouraient ses iris d'un vert si saisissant.

« Ead, reprit la reine, je ne peux m'en ouvrir à Ros ou Kate, mais je vais le faire avec toi. Je ne pense pas que cela affectera l'opinion que tu te fais de moi. J'ai le sentiment que tu... me comprendras. »

Ead prit la main de la reine.

« Vous pouvez toujours me parler librement », lui assura-t-elle.

Sabran se rapprocha. Ses doigts étaient froids et délicats, dépouillés de leurs bijoux. Elle avait enterré son lacs d'amour dans les jardins engloutis, à l'endroit où serait érigé un monument.

« Tu m'as demandé, avant que j'épouse Aubrecht, si je souhaitais me marier, dit-elle d'un ton presque inaudible. Je peux t'avouer, à toi seule, que ce n'était pas le cas. Et... ça ne l'est toujours pas. »

Cette révélation flotta dans la pièce. C'était une assertion dangereuse. Avec la menace d'invasion, les Ducs Spirituels exhorteraient bientôt Sabran à prendre un autre compagnon, même si elle portait le bébé du précédent.

« Je n'aurais jamais pensé avouer cela à voix haute. » Elle se mit à rire. « Je sais que l'Inys risque une guerre. Je sais que les créatures draconiques sont en train d'ébranler le monde en s'éveillant. Je sais que ma main permettrait de renforcer n'importe quelle alliance existante, et que les autres nations de la Vertu se sont ralliées à nous grâce à l'institution sacrée de la communion. »



Ead hocha la tête. « Mais ?

— J'en ai peur.

— Pourquoi ? »

Sabran resta d'abord immobile. L'une de ses mains reposait sur son ventre, tandis que l'autre était toujours tenue par Ead.

« Aubrecht a été bon avec moi. Tendre et délicat, finit-elle par admettre d'une voix voilée, mais quand il était en moi, et même quand j'ai éprouvé du plaisir, j'ai eu l'impression... » Elle ferma les paupières. « J'ai eu l'impression que mon corps ne m'appartenait plus totalement. Cela... persiste encore aujourd'hui. »

Elle baissa les yeux vers la bosse à peine visible qui déformait son ventre, enveloppé dans la soie de sa chemise.

« Des alliances ont été forgées et renforcées par le biais de mariages royaux, reprit-elle. Si l'Inys dispose de la plus grande flotte de tout l'Ouest, nous manquons d'une armée terrestre digne de ce nom. Notre population est limitée. En cas d'invasion, nous aurons besoin de tout le soutien que nous pourrions recevoir... mais chaque nation de la Vertu s'estimera contrainte de protéger d'abord ses propres côtes. Un mariage, en revanche, peut aller de pair avec des dispositions légales. Une garantie d'assistance militaire. »

Ead resta muette.

« Je n'ai jamais été très attirée par le mariage, Ead, murmura Sabran. Pas le genre de mariage que se doivent d'accomplir les membres de la royauté – né non pas de l'amour, mais de la peur de l'isolement. Et je sais que, si je m'abstiens, le monde ne manquera pas de me juger. Trop fière pour unir ma nation à une autre. Trop pleine de soi pour offrir un père aimant à ma fille s'il devait m'arriver quelque chose. Voilà comment ma décision serait perçue. Qui prendrait la défense d'une telle monarque ?

— Ceux qui l'appellent Sabran la Magnifique. Ceux qui l'ont vue vaincre Feúdel.

— Ils auront tôt fait de l’oublier, lorsque les vaisseaux ennemis noirciront l’horizon, répliqua la reine. Mon sang ne peut chasser les armées yscalines. » Ses paupières semblaient lourdes. « Je ne m’attends pas à ce que tu me réconfortes, Ead. Tu m’as laissée me décharger de mon fardeau, même si mes craintes sont égoïstes. La Damesse m’a accordé l’enfant que je lui avais réclamé, et pourtant je ne sais plus que... trembler. »

Même si un feu brûlait dans l’âtre, la souveraine avait la chair de poule.

« Là d’où je viens, expliqua Ead, nous ne considérerions pas vos accomplissements comme *égoïstes*. »

Sabran la dévisagea.

« Vous venez de perdre votre compagnon. Vous portez son enfant. Il est normal de vous sentir vulnérable. » Elle lui serra la main. « Enfanter n’est pas toujours facile. J’ai l’impression que c’est le secret le mieux gardé du monde. Nous en parlons comme s’il n’existait rien de plus merveilleux, mais la vérité est autrement plus complexe. Nul n’évoque ouvertement les difficultés. Les désagréments. L’incertitude. Si bien qu’aujourd’hui, vous éprouvez le poids de votre condition, et vous vous pensez seule à en souffrir. Et vous vous le reprochez. »

Sabran déglutit alors péniblement.

« Vos craintes sont naturelles. » Ead soutint son regard. « Ne laissez jamais personne vous convaincre du contraire. »

Pour la première fois depuis l’embuscade, la reine d’Inys s’autorisa à sourire.

« Ead, dit-elle, je ne sais plus comment je faisais sans toi. »



## Est

---

Le château de la Rivière blanche n'était pas ainsi nommé d'après une rivière, mais à cause des douves remplies de coquillages qui entouraient le domaine. Derrière l'édifice se trouvait la forêt millénaire de l'Oiseau-Blessé, et au-delà des bois, le mont Tégo, rude et austère. Une année avant le jour de la Sélection, tous les apprentis avaient été mis au défi de grimper jusqu'à son sommet, où l'esprit du grand Kwiriki était censé descendre pour bénir les méritants.

De tous les apprentis de la maison Sud, seule Tané avait atteint le pic. À moitié gelée, souffrant du mal des montagnes, elle avait gravi la dernière pente en vomissant du sang sur la neige.

Elle n'avait pas été humaine durant cette dernière heure d'ascension. Seulement une lanterne en papier, fine et déchirée par le vent, s'accrochant aux vestiges d'une âme faiblissante. Et pourtant, une fois en haut, elle avait observé le ciel sans rien voir de plus que sa beauté terrible, et elle avait trouvé la force de se mettre debout. Alors elle avait su que le grand Kwiriki était avec elle, *en* elle.

À cet instant précis, ce sentiment ne lui avait jamais paru si lointain. Elle était redevenue cette lanterne abîmée. Presque éteinte.

Elle ignorait combien de temps ils l'avaient retenue à la prison. Les heures étaient devenues un puits sans fond. Elle était restée allongée, les mains posées sur les oreilles, afin de ne rien entendre d'autre que le bruit de la mer.

Puis d'autres mains l'avaient hissée à bord d'un palanquin. À présent, elle était escortée devant un poste de garde, puis jusqu'à une salle dotée d'un haut plafond et de murs sur lesquels étaient reproduites des scènes du Grand Chagrin. Elle aboutit enfin à un balcon couvert.

La gouverneure de Ginura congédia ses soldats. Elle se dressait de toute sa hauteur, l'air profondément dédaigneux.

« Dame Tané », déclara-t-elle froidement.

Tané la salua avant de s'agenouiller sur les nattes. Son titre semblait déjà n'être qu'un vestige d'une autre vie.

Dehors, un pleureur chantait. Ses *hic-hic-hic* de garçon pleurnichard étaient censés avoir fait perdre la tête à une impératrice. Tané se demanda si elle deviendrait folle, elle aussi, en prêtant l'oreille assez attentivement.

À moins que son esprit soit déjà ailleurs.

« Il y a plusieurs jours, reprit la gouverneure, un prisonnier vous a accusée d'un crime des plus sérieux. Il est arrivé clandestinement en Seiiki depuis Mentendon. Conformément au Grand Édité, il a été condamné à mort. »

Une tête sur le portail, les cheveux poisseux de sang.

« Le prisonnier a affirmé aux magistrats du Cap-Hisan qu'à son arrivée ici, une femme l'avait trouvé sur la plage. Il leur a décrit la cicatrice sous son œil. »

Tané posa ses paumes moites sur ses cuisses.

« Dites-moi, reprit la gouverneure, pourquoi une apprentie au dossier immaculé, partie de rien, ayant bénéficié de la chance rare d'être choisie des dieux, risquerait tout – y compris la sécurité des citoyens de l'île – pour faire une chose pareille ? »

Tané mit un temps certain à recouvrer l'usage de sa voix. Elle l'avait jusqu'alors abandonnée dans un fossé souillé de sang.

« Il y avait des rumeurs. Que ceux qui ne respectaient pas la réclusion seraient récompensés. Juste une fois, j'ai voulu faire preuve de témérité. Prendre un risque. » Ce n'était pas son timbre habituel. « Il... il est sorti de la mer.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas signalé aux autorités ?

— Je craignais que la cérémonie n'ait pas lieu. Que le port soit fermé, et les dieux empêchés d'entrer. Que je ne puisse jamais voler. »

Comme cela paraissait lâche. Lâche, égoïste et insensé. Quand elle l'avait expliqué à Nayimathun, sa dragonne avait compris. Désormais, la honte l'accablait.

« J'ai cru à un message. Comme s'il était envoyé des dieux. » Elle avait du mal à trouver ses mots. « J'avais été trop chanceuse. Toute ma vie, le grand Kwiriki avait été trop bon avec moi. Chaque jour, j'attendais que son indulgence se dissipe. Quand j'ai vu l'étranger, j'ai compris que l'heure était venue. Mais je n'étais pas prête. Je devais... couper tout lien entre lui et moi. Le cacher jusqu'à avoir obtenu ce que je convoitais. »

Elle ne voyait plus que ses mains, ses ongles rongés au sang, ses doigts noueux et couverts de petites cicatrices.

« Le grand Kwiriki vous a en effet favorisée, dame Tané. » La gouverneure semblait presque compatissante. « Si vous aviez pris une autre décision ce soir-là, vous bénéficieriez peut-être encore de ses grâces. »

L'oiseau dehors continuait son *hic-hic-hic*. Un enfant inconsolable.

« Susa était innocente, honorée gouverneure. Je l'ai contrainte à m'aider.

— Non. Nous avons interrogé la sentinelle qu'elle a convaincue de la laisser pénétrer à Orisima. Elle a agi de son plein gré. Fidèle à vous plus qu'à la Seiiki. » La gouverneure pinça les lèvres. « J'ai appris qu'une

dragonne avait réclamé la clémence à son égard. Malheureusement, la nouvelle m'est parvenue trop tard.

— Nayimathun, souffla Tané. Où est-elle ?

— Ce qui me mène à une deuxième question, plus grave encore. Peu avant l'aube, un groupe de chasseurs a débarqué sur la baie de Ginura.

— Des chasseurs ?

— La flotte de l'Œil-de-Tigre. La grande Nayimathun des Neiges profondes a été... capturée. »

Tané oublia tous les autres sentiments. Elle serra les poings.

« La garde de haute mer fera son possible pour la secourir, mais il est rare que nos dieux se voient épargner la boucherie qui les attend à Kawontay. » La gouverneure serra les dents. « Il m'en coûte de l'admettre, mais la grande Nayimathun est très probablement déjà inatteignable. »

Tané fut prise de frissons.

Son ventre se tordait, comme sous l'effet d'un poison. Elle essaya de ne pas imaginer ce que sa dragonne pouvait endurer. C'était si intolérable que sa vision se troubla et ses lèvres tremblèrent.

Elle était condamnée, et n'avait plus rien ni personne à perdre. Peut-être, dans cet acte ultime, parviendrait-elle à ponctionner un peu de la corruption qui souillait la Seiiki.

« Il y a une autre personne impliquée, déclara-t-elle calmement. Roos. Un chirurgien d'Orisima. Il a essayé de me faire chanter. Il m'a demandé de lui apporter des écailles et du sang de dragon pour ses expériences. Il n'y a rien de bon ni de moral en lui. » Ses yeux s'embuèrent. « Il doit les avoir aidés à ravir la grande Nayimathun. Faites en sorte qu'il ne puisse plus faire souffrir aucun autre dragon. Faites-le comparaître devant la justice. »

La gouverneure la contempla quelques instants.

« Roos a été déclaré disparu », finit-elle par répondre. Tané la dévisagea. « Selon ses amis, il s'est rendu à la plage hier soir. Nous

pensons qu'il a pu fuir l'île. »

Si Roos accompagnait la flotte de l'Œil-de-Tigre, il était déjà mort. Un homme tel que lui ne tarderait pas à croiser la mauvaise personne.

Cela ne reconforta nullement Tané. Son ennemi était parti, mais sa dragonne aussi. Ainsi que son amie. Et que ce rêve qu'elle n'avait jamais mérité.

« J'ai commis une erreur. » Elle ne pouvait rien ajouter d'autre. « Une terrible erreur.

— Effectivement. »

Un silence s'instaura entre elles.

« Selon la loi, vous devriez être exécutée, reprit la gouverneure. Votre égoïsme et votre avidité auraient pu causer la perte de la Seiiki. Par respect pour la grande Nayimathun, cependant, et pour ce que vous avez pu être, je ferai preuve de clémence. Vous finirez vos jours sur l'île Plume. Vous apprendrez peut-être à bien servir le grand Kwiriki. »

Tané se leva et salua, puis les soldats la ramenèrent au palanquin. Elle avait cru qu'elle supplierait, pleurerait ou implorerait pardon, mais au bout du compte, elle ne ressentait rien.





## Sud

---

Le reflet de l'eau dansait sur un plafond en voûte. L'air était frais, mais pas au point de lui donner la chair de poule. Loth prit conscience de tout ceci peu après s'être rendu compte qu'il était nu.

Il était allongé sur un tapis tressé. À sa droite se trouvait un bassin rectangulaire, à sa gauche une alcôve ménagée dans la roche, où brûlait une lampe à pétrole.

Une douleur subite lui laboura le dos. Il se mit sur le ventre pour vomir, puis comprit.

Le feu du sang.

Il ne s'agissait encore que d'un lointain cauchemar avant qu'il quitte l'Inys. Une histoire qu'on se racontait au coin du feu pour se faire peur la nuit. À présent, il savait ce à quoi le monde avait été confronté durant le Chagrin des Siècles. Il savait pourquoi l'Est avait fermé ses portes.

Son sang était pareil à de l'huile bouillante. Il hurla dans le noir de son chaudron, et les ténèbres lui répondirent. Une ruche s'était ouverte quelque part en lui, et un essaim d'abeilles enragées se déversait dans ses organes, les embrasant tour à tour. Et alors que ses os crépitaient dans ce

brasier, alors que les larmes faisaient fondre ses joues, il ne désirait rien tant que de mourir.

Un souvenir fugace. À travers la brume cramoisie, il sut qu'il devait s'approcher du bassin qu'il avait vu et s'en servir pour éteindre son feu intérieur. Il chercha à se lever, se mouvant comme sur un lit de tisons ardents, mais une main fraîche lui toucha le front.

« Non. »

Une voix parla, une voix semblable à un rayon de soleil. « Qui êtes-vous ? »

Ses lèvres le brûlaient. « Lord Arteloth Ru, répondit-il. S'il vous plaît, ne v-vous approchez pas. J'ai la peste.

— Où avez-vous trouvé la boîte en fer ?

— La Donmata Marosa. » Il frissonna. « Pitié... »

La peur le fit sangloter, mais quelqu'un d'autre s'approcha pour lui porter une cruche à la bouche. Il but.

---

Quand il se réveilla ensuite, il était dans un lit, bien que toujours nu, dans la même cavité souterraine que précédemment.

Il mit un long moment avant d'oser bouger. Il n'éprouvait plus de douleur, et le rouge avait déserté ses mains.

Loth fit le signe de la croix. Le Saint, dans sa grande miséricorde, avait jugé bon de l'épargner.

Il resta d'abord silencieux, tendant l'oreille en quête de bruits de pas ou de voix. Il finit par se lever sur ses jambes tremblantes ; il était si faible que la tête lui tourna. Les hématomes que lui avait infligés le coquatrix étaient recouverts d'un onguent. Le simple souvenir de sa souffrance était éprouvant, mais de bonnes âmes l'avaient soigné et lui avaient offert l'hospitalité, et il comptait bien être présentable lorsqu'il les rencontrerait.

Il s'immergea dans le bassin. Le contact du sol lisse fut un délice pour ses plantes de pied fatiguées.

Il n'avait aucun souvenir postérieur à son arrivée à Rauca. Une vague image de marché lui revint, le sentiment de se déplacer, puis l'auberge... Après quoi, plus rien.

Sa barbe était trop longue à son goût, mais il ne semblait pas y avoir de rasoir. Quand il fut rafraîchi, il se leva et enfila le juste plié sur la table de chevet.

Il sursauta en la voyant. Une femme en manteau vert, tenant une lampe dans sa paume. Sa peau était d'un brun profond, comme ses yeux, et ses cheveux tombaient en spirales autour de son visage.

« Vous devez venir avec moi. »

Elle parlait l'ynsse avec un accent lasian. Loth s'ébroua. « Qui êtes-vous, mademoiselle ?

— Chassar uq-Ispad vous invite à sa table. »

Ainsi donc, l'ambassadeur l'avait d'une manière ou d'une autre retrouvé. Loth voulut l'interroger plus avant, mais il n'eut pas l'audace de questionner cette femme qui le toisait de son regard froid et imperturbable.

Il la suivit à travers une succession de corridors sans fenêtres, taillés dans une pierre rosée et illuminés de lampes à pétrole. Il devait s'agir du lieu de vie de l'ambassadeur, même si cela n'avait aucun lien avec la description qu'Ead lui avait faite de l'endroit où elle avait passé son enfance. Point de galerie à ciel ouvert ni de vue imprenable sur les Sarras. Seulement quelques alcôves de loin en loin, chacune accueillant une statuette de bronze tenant une épée et un globe.

Sa guide s'arrêta devant une entrée protégée d'un rideau translucide.

« Par ici », indiqua-t-elle.

Elle s'éloigna alors, emportant sa lampe.

La pièce derrière la tenture était exigüe, le plafond bas. Un grand Ersyrien était assis à table. Il portait un turban argenté autour du crâne. Il leva la tête à l'arrivée de Loth.

Chassar uq-Ispad.

« Lord Arteloth. » L'ambassadeur lui désigna la chaise vacante. « Je vous en prie, asseyez-vous. Vous devez être très fatigué. »

La table croulait sous les fruits. Loth s'installa en face de son hôte.

« Ambassadeur uq-Ispad, dit-il d'une voix rauque. Est-ce à vous que je dois la vie ?

— Je me suis porté garant de vous, répondit-il, mais non. Nous ne sommes pas sur mon domaine, et le remède que vous avez pris n'est pas le mien. Dans l'esprit d'hospitalité cher aux Ersyr, en revanche, je vous prie de m'appeler Chassar. »

Sa voix n'était pas la même que dans le souvenir de Loth. Celle du Chassar uq-Ispad de la cour était rieuse, sans commune mesure avec ce calme troublant.

« Vous avez beaucoup de chance de vous trouver à cette table, reprit Chassar. Rares sont les hommes qui cherchent le Prieuré et survivent jusqu'à le trouver. »

Un autre homme vint servir à Loth une coupe de vin clair.

« Le Prieuré, Excellence ? s'étonna Loth.

— Vous vous trouvez au Prieuré de l'Oranger, Lord Arteloth. Au Lasia. »

Le Lasia. Certainement pas. « J'étais à Rauca, répondit-il de plus en plus perplexe. Comment est-ce possible ?

— L'ichneumon. » Chassar se servit à boire à son tour. « Ce sont de vieux alliés du Prieuré. »

Loth n'était guère plus avancé.

« Aralaq vous a trouvé dans les montagnes. » Il posa sa coupe. « Il a sommé l'une des sœurs de venir vous chercher. »

*Le Prieuré. Les sœurs.*

« Aralaq, répéta Loth.

— L'ichneumon. »

Chassar sirotait son breuvage. Pour la première fois, Loth remarqua qu'un aigle des sables était perché non loin, la tête inclinée. Ead avait toujours vanté l'intelligence de ces oiseaux de proie.

« Vous semblez troublé, Lord Arteloth, dit Chassar d'un ton léger. Je vais vous expliquer. Mais d'abord, je dois vous raconter une histoire. »

Il s'agissait, à n'en pas douter, de la cérémonie d'accueil la plus étrange qui soit.

« Vous connaissez la légende de la Damoiselle et du Saint. Vous savez qu'un chevalier a secouru une princesse d'un dragon avant de l'emmener dans un royaume de l'autre côté de la mer. Vous savez qu'ils ont fondé une grande ville et ont vécu heureux jusqu'à leur mort. » Il sourit. « Tout ce que vous pensez savoir est faux. »

Le silence qui régnait dans la pièce était si profond que Loth entendait l'aigle s'ébouriffer les plumes.

« Vous êtes un adepte du Chantaube, Excellence, finit-il par dire, mais je vous demanderai de ne pas blasphémer devant moi.

— Les Berethnet sont les véritables blasphémateurs. Ce sont *eux*, les menteurs. »

Loth en fut si choqué qu'il ne protesta pas. Il savait que Chassar uq-Ispad était un mécréant, mais la stupeur était grande.

« Quand le Sans-Nom descendit dans le Sud, jusqu'à la ville d'Yikala, reprit Chassar, le Grand Souverain Sélinu tenta de l'apaiser en tirant des vies au sort. Même les enfants étaient sacrifiés, si leur nom était choisi. Sa fille unique, la princesse Cléolind, jura à son père d'être capable de tuer la bête, mais Sélinu l'interdit. Cléolind fut contrainte de regarder son peuple souffrir sans réagir. Un jour, toutefois, son nom sortit du chapeau.

— C'est exactement la version du Sanctarien, intervint Loth.

— Taisez-vous et apprenez. » Chassar choisit un fruit violet dans la jatte devant lui. « Le jour de la mort programmée de Cléolind, un chevalier ouestrien arriva en ville. Il portait une épée baptisée Ascalon.

— C'est précisément...

— Plus un mot, ou je vous tranche la langue. »

Loth ferma la bouche.

« Ce chevalier *galant*, reprit Chassar d'un timbre dédaigneux, promit de tuer le Sans-Nom de son épée enchantée. Mais il posa d'abord deux conditions : premièrement, Cléolind devrait l'épouser et retourner aux Inysca en tant que son épouse et reine ; deuxièmement, le peuple de celle-ci devait se convertir aux Six Vertus de la Chevalerie – un code d'honneur de chevaliers qu'il avait décidé de transformer en religion, dont il serait la divinité. Une foi inventée. »

Entendre décrire le Saint comme un fou vagabond lui était insupportable. *Une foi inventée*. Les Six Vertus étaient le code par lequel tous les chevaliers inyssiens vivaient à l'époque. Loth ouvrit la bouche, se souvint de la menace de son hôte, et la referma.

« Malgré leur terreur, reprit Chassar, les Lasians ne voulaient pas se convertir à cette nouvelle religion. Cléolind l'expliqua au chevalier, et refusa en outre de l'épouser. Toutefois, Galian était à ce point aveuglé par le désir et l'avarice qu'il affronta la bête malgré tout. »

Loth manqua s'étrangler. « Il n'y avait aucun désir en lui. Son amour pour la princesse Cléolind était chaste.

— Tâchez de ne pas vous montrer si agaçant, mon seigneur. Galian l'Imposteur était une brute égoïste et assoiffée de pouvoir. À ses yeux, le Lasia n'était qu'un champ sur lequel récolter une moisson de sang royal et de fidèles adorateurs d'une religion qu'il avait fondée pour son propre profit. Il entendait devenir un dieu et unir les Inysca sous sa couronne. » Chassar resservit du vin tandis que Loth bouillait de rage. « Naturellement, votre Saint bien-aimé souffrit instantanément d'une

blessure anodine et se pissa dessus. Et Cléolind, en femme de courage, ramassa son épée.

» Elle suivit le Sans-Nom dans les profondeurs du bassin lasian, où il avait établi son antre. Rares étaient ceux qui osaient pénétrer dans cette forêt, car sa mer d'arbres était vaste et inexplorée. Elle traqua la créature jusqu'à une grande vallée. Poussait là un oranger d'une taille impressionnante et d'une beauté indescriptible.

» Le Sans-Nom était enroulé tel un serpent autour de son tronc. Tous deux se battirent dans la vallée, et même si Cléolind était une valeureuse guerrière, la bête parvint à l'embraser. Dans sa souffrance, Cléolind rampa jusqu'à l'arbre. Le Sans-Nom poussa un hurlement de triomphe, sûr de sa victoire, et ouvrit la bouche pour la brûler à nouveau – mais tant qu'elle se trouvait sous les branches de l'oranger, son feu ne pouvait pas l'atteindre.

» Alors même que Cléolind peinait à y croire, l'arbre se mit à donner des fruits. En en mangeant un, elle fut instantanément guérie – pas seulement guérie, mais *changée*. Elle entendait les murmures de la terre. La danse du vent. Elle était ressuscitée en une flamme vivante. Elle repartit à l'assaut de la bête et plongea Ascalon entre ses écailles. Grièvement blessé, le Sans-Nom s'éloigna en rampant. Cléolind retourna, triomphante, à Yikala, et bannit sire Galian Berethnet de sa terre, lui rendant son épée dans le seul but de lui éviter de revenir la chercher. Il s'empressa de fuir vers les îles Inysca, où il raconta une version arrangée des événements afin de se voir couronné roi d... »

Loth abattit le poing sur la table. L'aigle de sable poussa un cri perçant de protestation.

« Je ne resterai pas assis ici à vous écouter souiller ma foi, déclara-t-il calmement. Cléolind est rentrée avec lui en Inys, et les reines Berethnet sont leurs descendants.

— Cléolind distribua ses richesses, reprit Chassar comme si Loth ne l'avait pas interrompu, et retourna dans le bassin lasian avec ses servantes.



Là, elle fonda le Prieuré de l'Oranger, une maison de femmes bénies d'une flamme sacrée. Une maison, Lord Arteloth, de mages. »

*De la sorcellerie.*

« L'objectif du Prieuré est d'éliminer les wyrms et de protéger le Sud des pouvoirs draconiques. Sa guide est la Prieure – la bien-aimée de la Mère. Et je crains fort, Lord Arteloth, que cette grande dame pense que vous avez assassiné l'une de ses filles. » Loth blêmit, et Chassar se pencha en avant, le regard scrutateur. « Vous possédez une boîte en fer qui se trouvait dernièrement entre les mains d'une dénommée Jondu.

— Je ne suis pas un assassin, se défendit Loth. Jondu a été capturée par les Yscalins. Avant sa mort, elle a confié cette boîte à la Donmata de Yscalin, qui me l'a transmise. » Il s'appuya sur le dossier de sa chaise pour se lever. « Celle-ci m'a supplié de vous la rapporter. C'est chose faite, ajouta-t-il d'un ton désespéré. À présent, permettez-moi de partir.

— Ainsi donc, Jondu est morte. Asseyez-vous, Lord Arteloth, ordonna Chassar d'une voix froide. Vous n'irez nulle part.

— Pour que je vous entende continuer d'insulter ma foi ?

— Parce que celui qui trouve le Prieuré ne doit jamais quitter ses murs. »

Loth demeura interdit.

« C'est une nouvelle difficile à vous annoncer, Lord Arteloth. Je connais bien dame votre mère, et cela me peine de savoir qu'elle ne reverra jamais son fils... mais vous ne pouvez partir. Aucun étranger ne le peut. Le risque serait trop grand que vous parliez du Prieuré.

— Vous... » Loth secoua la tête. « Vous ne pouvez pas... C'est de la folie.

— La vie ici est confortable. Peut-être pas autant que la vôtre en Inys, admit Chassar, mais vous serez en sécurité, à l'abri du regard du monde.

— Je suis l'héritier de Bouleaudor. Je suis un ami de la reine Sabran IX. Je ne me laisserai pas ridiculiser ainsi ! » Son dos heurta le mur. « Ead

m'a toujours dit que vous aviez beaucoup d'humour. S'il s'agit d'une plaisanterie, Excellence, dites-le-moi maintenant.

— Ah. » Chassar soupira. « Eadaz. Elle m'a fait part de votre amitié. »

Un déclic se fit dans l'esprit de Loth. Et, lentement, il commença à comprendre.

Pas Ead, mais *Eadaz*. Son rayonnement. Ses secrets. Son enfance obscure. Mais non, cela ne se pouvait pas... Ead s'était convertie aux Six Vertus. Elle allait prier au sanctuaire deux fois par jour. Il était absolument impensable qu'elle soit une hérétique, une praticienne des arts interdits.

« La femme que vous connaissez sous le nom d'Ead Duryan n'existe pas, Arteloth. J'ai façonné cette identité pour elle. Elle s'appelle en réalité Eadaz du Zāla uq-Nāra, et c'est l'une des sœurs du Prieuré. Je l'ai introduite en Inys, sur ordre de la précédente Prieure, pour protéger Sabran IX.

— Non. »

Ead, avec qui il avait partagé son vin et maintes danses à chaque fête de la Communion depuis qu'il avait vingt-deux ans. Ead, la femme qu'on lui avait conseillé d'épouser.

Ead Duryan.

« C'est une mage. L'une des plus douées, renchérit Chassar. Elle reviendra ici dès que Sabran aura donné vie à son enfant. »

Chaque mot était tel un nouveau couteau planté dans son dos. C'en fut trop pour lui. Il repoussa le rideau et s'enfuit au hasard des couloirs, jusqu'à se retrouver face à face avec la dame en vert. Il constata alors qu'elle ne tenait pas une lampe à pétrole.

Elle tenait *une flamme*.

« La Mère est avec vous, Arteloth. » Elle lui sourit. « Dormez. »



## Est

---

Ils étaient confortablement installés dans la pièce la plus haute du palais de Brygstad, où ils s'accordaient souvent une nuit seuls lorsque le Grand Prince était en déplacement. Des tapisseries pendaient aux murs, les fenêtres étaient embuées par la chaleur de l'âtre. Voilà où le couple royal donnerait naissance. Sous une voûte étoilée.

D'autres fois, ils s'enfuyaient vers le Vieux Quartier, où Jannart possédait une chambre dans une auberge baptisée le *Soleil resplendissant*, réputée pour sa discrétion. Elle accueillait de nombreux amants fuyant les règles du Chevalier de la Communion. Certains, comme Jannart, étaient prisonniers d'un mariage qu'ils n'avaient pas choisi. D'autres n'étaient pas mariés. D'autres encore s'étaient épris de personnes de bien trop haute ou trop basse extraction. Tous s'aimaient d'une manière que la Vertu leur ferait payer.

Ce jour-là, Edvart était parti avec la moitié de sa cour, sa fille et son neveu, pour gagner la résidence d'été de la Forêt nuptiale. Jannart avait promis à Edvart qu'ils le rejoindraient bientôt pour chasser Sanguyn, le loup légendaire, qui rôdait au nord de Mentendon.

Niclays ignorait si Edvart saisissait la nature de sa relation avec Jannart. Peut-être choisissait-il de fermer les yeux. Si l'affaire devenait publique, le Grand Prince n'aurait d'autre choix que de bannir Jannart, son plus proche ami, pour avoir rompu la promesse faite au Chevalier de la Communion.

Une bûche s'effondra dans le feu. Tout près, Jannart était absorbé dans ses manuscrits, étalés en éventail sur le tapis devant lui. Depuis quelques années, il délaissait son art pour s'adonner à sa passion pour l'histoire. Il avait toujours été ému par la perte calamiteuse de savoir durant le Chagrin des Siècles – les bibliothèques incendiées, les archives ravagées, la destruction irrévocable de monuments anciens –, et maintenant que son fils Oscarde s'occupait de certains de ses devoirs envers le duché, il pouvait enfin s'autoriser à reconstituer les trous dans l'histoire.

Niclays était allongé, nu, dans le lit, les yeux rivés sur les étoiles peintes. Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour qu'elles reproduisent la véritable voûte céleste.

« Que se passe-t-il ? »

Jannart n'avait même pas eu besoin de le regarder pour savoir que quelque chose n'allait pas. Niclays soupira. « La présence d'une vouivre aux portes de la capitale devrait t'affecter, toi aussi. »

Trois jours plus tôt, deux hommes s'étaient aventurés dans une grotte à l'ouest de Brygstad et avaient rencontré une vouivre endormie. Tout le monde savait que les créatures draconiques s'étaient disséminées un peu partout pour se reposer après le Chagrin des Siècles, et qu'en fouillant assez attentivement n'importe quel pays, on était sûr de tomber sur l'une d'elles.

Dans l'État libre de Mentendon, la loi stipulait que, lorsqu'elles étaient découvertes, ces bêtes devaient être laissées en paix, sous peine de mort. Chacun redoutait qu'en éveiller une réveillerait les autres. Cependant, ces hommes s'étaient crus au-dessus des lois. Ivres de leurs rêves de

chevalerie, ils avaient dégainé leur épée et essayé de pourfendre la chose. Contrariée par la brutalité de ce réveil, la vouivre avait dévoré ses assaillants et était sortie de sa grotte en furie, toutes griffes dehors. Manquant trop d'énergie pour cracher du feu, elle avait malgré tout réussi à déchiqeter plusieurs habitants d'un bourg voisin avant qu'une âme courageuse lui transperce le cœur d'une flèche.

« Clay, répondit Jannart, c'étaient deux gamins arrogants qui ont fait les imbéciles. Ed veillera à ce que cela ne se reproduise pas.

— Les ducs l'ignorent peut-être, mais les gamins arrogants courent les rues. » Niclays se servit un verre de vin noir. « Quand j'étais petit, il y avait une mine abandonnée non loin de Rozentun. Les enfants racontaient qu'un coquatrix était allé y pondre des œufs d'or avant de s'endormir. Une fillette de ma connaissance s'est cassé le dos en essayant d'y entrer. Un garçon s'est perdu dans le noir. On ne l'a jamais retrouvé. C'étaient deux gamins arrogants.

— Je trouve incroyable d'apprendre encore des choses sur ton enfance après toutes ces années. » Jannart haussa un sourcil avec une moue. « Es-tu jamais parti en quête de la couvée d'or ? »

Niclays pouffa. « Quelle idée. Oh, je me suis bien approché de l'entrée une fois ou deux, mais l'amour de ta vie n'était qu'un abject pleutre, déjà à l'époque. J'ai bien trop peur de la mort pour me lancer dans des aventures pareilles.

— Eh bien, j'en sais gré à ton manque de courage. Je t'avoue avoir moi aussi peur de la mort.

— Je te rappelle que tu es de deux ans mon aîné, et que tu devrais y passer avant moi. »

Jannart sourit. « Ne parlons pas de mort alors que nous avons encore tant d'années à vivre. »

Il se leva, et Niclays se délecta de sa stature puissante, façonnée par des années d'escrime. Désormais âgé de cinquante ans, il était d'une

beauté aussi éblouissante qu'à leur première rencontre. Ses cheveux lui tombaient à la taille et s'étaient assombrés pour adopter une teinte grenat somptueuse, légèrement argentée aux racines. Niclays ignorait comment il avait pu occuper toutes ces années le cœur de cet homme.

« Très bientôt, j'ai l'intention de t'emmener au lagon Lacté, où nous vivrons sans nom ni titre. » Jannart grimpa sur le lit, posa les mains de part et d'autre de Niclays et l'embrassa. « Et puis, il y a des chances que tu meures avant moi, à ce rythme-là. Si tu arrêtais de me cocufier avec le vin d'Ed... » Il approcha furtivement la main du verre.

« Tu as tes vieux livres poussiéreux, j'ai mon vin. » Niclays gloussa et maintint son verre hors de la portée de son amant. « Nous étions d'accord.

— Je vois. » Jannart fit à nouveau mine de l'attraper. « Et quand sommes-nous tombés d'accord ?

— Aujourd'hui même. Pendant que tu dormais. »

Jannart capitula et roula sur le dos près de lui. Niclays essaya de réprimer la pointe de remords qu'il éprouvait.

Ils s'étaient maintes fois querellés au sujet de son penchant pour la boisson. Il avait suffisamment ralenti pour ne plus subir ces longues heures d'oubli dont il souffrait souvent dans sa jeunesse, mais ses mains tremblaient s'il s'abstenait trop longtemps. Depuis quelques jours, Jannart semblait trop las pour le harceler à ce sujet. Niclays s'en voulait de décevoir de la sorte la seule personne qui l'aimait.

Le vin noir était sa source de réconfort. Sa douceur épaisse emplissait le vide qui s'ouvrait en lui chaque fois qu'il contemplait son doigt dépourvu de lacs d'amour. Cela le torturait de vivre un mensonge.

« Crois-tu réellement que le lagon Lacté existe ? » murmura-t-il.

Un lieu de légendes et de berceuses. Le refuge des amoureux.

Jannart traça du doigt le contour de son nombril. « Oui, répondit-il. En tout cas, j'ai rassemblé suffisamment de preuves pour me convaincre qu'il existait avant le Chagrin des Siècles. Ed a entendu dire que les derniers

descendants de la famille de Nerafriss savent où il se trouve, mais qu'ils ne dévoileraient ce secret qu'à ceux qui le méritent.

— Tant pis pour moi, alors. Tu ferais mieux de t'y rendre seul.

— Tu ne te débarrasseras pas de moi si facilement, Niclays Roos. » Jannart se rapprocha suffisamment pour que leurs nez se touchent. « Même si on ne trouvait pas le lagon Lacté, on pourrait partir ailleurs.

— Où ça ?

— Quelque part dans le Sud, peut-être. Là où le Chevalier de la Communion n'a aucune influence. Il existe encore des endroits non cartographiés, par-delà la porte d'Ungulus. Peut-être d'autres continents.

— Je n'ai pas l'âme d'un explorateur.

— Ça pourrait changer, Clay. Tu peux devenir qui tu désires, ne t'avise jamais de croire le contraire. » Jannart lui caressa la pommette du pouce. « Si je m'étais convaincu que je n'étais pas un pécheur, je n'aurais jamais embrassé ces lèvres que je convoitais tant. Les lèvres d'un homme aux cheveux d'or rose, et que la naissance, selon les préceptes d'un chevalier d'un autre temps, rendait indigne de mon amour. »

Niclays essaya de ne pas regarder comme un idiot ces yeux gris de Vatten. Même après tant d'années, contempler cet homme lui coupait encore le souffle.

« Et Aleidine ? » demanda-t-il.

Il essaya de sembler plus curieux qu'amer. La situation était difficile pour Jannart, qui avait passé des années à voler entre sa compagne et son amant, quitte à mettre en péril son statut à la cour. Niclays ne connaissait pas ce genre de souci. Il ne s'était jamais marié, et nul n'avait jamais cherché à l'y contraindre.

« Elle s'en remettra, lui assura Jannart en plissant le front. Elle deviendra duchesse douairière de Zeedeur, et sera de plein droit riche et puissante. »



Jannart tenait à Aleidine. Même s'ils ne s'étaient jamais aimés comme s'aiment deux compagnons, ils avaient développé une solide amitié durant leurs trente années de mariage. Elle avait géré ses affaires, porté son enfant, dirigé le duché de Zeedeur à son côté, sans jamais cesser de l'aimer d'un amour inconditionnel.

Quand ils partiraient, Niclays savait qu'elle manquerait à Jannart. Sa famille entière lui manquerait – mais à ses yeux, il leur avait fait don de sa jeunesse. Désormais, il voulait vivre ses dernières années avec l'homme qu'il aimait.

Niclays lui attrapa la main, celle qui portait le lacs d'amour en argent.

« Partons bientôt, dit-il pour le distraire. Me cacher tout le temps me fait vieillir prématurément.

Tu te bonifies avec l'âge, mon renard doré. » Jannart l'embrassa.  
« Mais on partira. Je te le promets.

— Quand ?

— J'ai envie de passer encore quelques années avec Truyde. Pour qu'elle conserve quelques souvenirs de son grand-père. »

La fillette n'avait que cinq ans, mais elle feuilletait déjà maladroitement, mais avec une moue déterminée, les tomes que Jannart pouvait déposer devant elle. Elle avait ses cheveux.

« menteur, rétorqua Niclays. Tu veux t'assurer qu'elle prenne ta relève en peinture, puisque Oscarde n'a aucun talent artistique. »

Jannart rit de bon cœur. « Peut-être. »

Ils restèrent allongés silencieusement pendant un moment, les doigts entrelacés. Le soleil baignait la chambre d'or.

Ils seraient bientôt seuls tous les deux. Niclays cherchait à s'en convaincre, comme chaque jour depuis des années. Encore un an à attendre, peut-être deux, le temps que Truyde grandisse un peu. Puis ils quitteraient la Vertu pour de bon.

Lorsque Niclays se tourna vers lui, Jannart lui sourit – ce sourire coquin qui ne lui soulevait qu’un côté des lèvres. Maintenant qu’il était plus âgé, sa joue se plissait alors, ce qui ne faisait qu’ajouter à son charme. Niclays tendit la tête pour accueillir son baiser, et Jannart lui prit la figure à deux mains, comme s’il encadrait l’un de ses portraits. Niclays traça une ligne sur le tissu blanc qui recouvrait le ventre de Jannart, éveillant ses sens. Et même s’ils se connaissaient désormais par cœur, la puissance de leur étreinte sembla toute neuve.

Lorsque le crépuscule tomba, ils étaient dans les bras l’un de l’autre auprès du feu, les paupières lourdes et couverts de sueur. Jannart passa les doigts dans les cheveux de Niclays.

« Clay, murmura-t-il, je dois partir un moment. »

Niclays se redressa. « Quoi ?

— Tu te demandes à quoi je consacre mes journées dans mon bureau. Il y a quelques semaines, j’ai hérité d’un fragment de texte qui appartenait à ma tante, qui a été vice-reine d’Orisima pendant quarante ans. »

Niclays soupira. Lorsque Jannart partait en quête d’un mystère, il était aussi diligent qu’un corbeau sur une carcasse. Si Niclays avait un besoin maladif d’alchimie et de vin, Jannart était mû par sa volonté de restaurer le savoir.

« Dis-m’en plus, l’encouragea Niclays d’un ton aussi enjoué que possible.

— Ce fragment est vieux de plusieurs siècles. J’ai presque peur de le manipuler, tant je crains de le voir tomber en lambeaux. D’après son journal, ma tante le tenait d’un homme qui lui avait demandé de l’emporter le plus loin possible à l’Est, et de ne jamais plus le rapporter.

— Comme c’est mystérieux. » Niclays reposa sa tête sur ses bras. « Mais quel rapport avec ton départ ?

— Je ne parviens pas à déchiffrer ce texte. Je dois me rendre à l’université d’Ostendeur pour voir si quelqu’un connaît cette langue. Je

pense qu'il s'agit d'une forme ancienne de seiikinois, mais quelque chose dans ces caractères m'intrigue. Certains sont plus gros, d'autres plus petits, et ils sont espacés d'une étrange manière. » Son regard se fit distant. « C'est un message codé, Clay. Mon intuition me dit qu'il s'agit d'une information capitale d'un point de vue historique. Une chose plus importante que tout ce que j'ai pu étudier jusqu'à présent. Il faut impérativement que je comprenne. J'ai eu vent d'une bibliothèque qui pourrait m'y aider.

— Et où se trouve cet endroit, au juste ? s'enquit Niclays. À l'université ?

— Non. C'est... plutôt reculé. À quelques lieues de Wilgastrōm.

— Oh, *Wilgastrōm*. Palpitant. » Il s'agissait d'une bourgade endormie sur la Lint. Il ne devait pas y avoir de vouivres, là-bas. « Eh bien, reviens vite. Chaque fois que tu pars, Ed essaie de m'enrôler dans quelque partie de chasse ou de raquettes, voire dans un de ces atroces passe-temps qui impliquent de *parler à des courtisanes*. »

Jannart se serra contre lui. « Tu survivras. » Son sourire s'étiola, puis un voile sombre ternit fugacement ses prunelles. « Je ne te quitterais pas si je n'avais pas une bonne raison de le faire, Clay. Je t'en donne ma parole.

— Tu as intérêt à la tenir, Zeedeur. »

---

Il existait un royaume entre l'éveil et le rêve, et Niclays en était prisonnier. Alors qu'il sortait de sa torpeur, une larme coula du coin de son œil.

La pluie lui saupoudrait le visage. Il se trouvait dans une barque, aussi secoué qu'un enfant dans un berceau. Des silhouettes l'entouraient, échangeaient des paroles, et une soif redoutable lui brûlait la gorge.

De vagues souvenirs remontèrent à la surface de son esprit. Des mains qui le traînaient. De la nourriture glissée de force entre ses lèvres, manquant l'étouffer. Un tissu plaqué contre son nez et sa bouche.

Il agrippa le rebord de l'embarcation et fut pris d'un haut-le-cœur. Tout autour de lui n'était que vagues vertes, aussi limpides qu'une forêt de cristal.

« Par le Saint... » Sa voix était rauque. « De l'eau, dit-il en seiikinois. Pitié. »

Nul ne lui répondit.

C'était le crépuscule. Ou l'aube. Le ciel était obscurci de nuages, mais le soleil y laissait une traînée mielleuse. Niclays cligna des paupières pour chasser la pluie qui l'aveuglait et observa les voiles orange qui s'élevaient au-dessus de l'esquif, illuminées par un nombre impressionnant de lanternes. Un vaisseau fantôme, enrubanné de brume marine. L'un de ses ravisseurs lui tapa sur la tête et lui aboya quelque chose en lacustrin.

« D'accord, marmonna Niclays, d'accord. »

Il fut relevé par les cordes qui lui entravaient les poignets, et on lui ordonna à la pointe du couteau de s'approcher d'une échelle. La vue de ce navire le laissa bouche bée et acheva de le tirer de sa torpeur.

Un galion de neuf mâts, dont la coque était bardée de fer ; il était au moins deux fois plus long qu'un haut-ouestrien. Niclays n'avait jamais vu de navire aussi colossal, pas même dans les eaux inyssiennes. Il posa ses pieds nus sur les lattes et grimpa, sous les cris et les quolibets.

Il avait été capturé par des pirates, aucun doute là-dessus. À en juger par le vert de jade des vagues, ils devaient se trouver dans la mer de Dansoleil, qui s'écoulait dans l'Abyssé – cet océan sombre qui séparait l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud. La mer qu'il avait traversée quand il avait mis le cap vers la Seiiki, tant d'années auparavant.

La mer dans laquelle il mourrait. Les pirates n'étaient pas réputés pour leur clémence, ni pour leur traitement respectueux des otages. Qu'il ait survécu jusque-là sans se faire trancher la gorge relevait même du miracle.

Au sommet de l'échelle, on le mena par sa longe vers l'autre côté du pont. Il était cerné d'Estriens et d'Estriennes, parmi lesquels s'étaient

immiscés quelques Sudiens. Plusieurs des pirates dardaient sur lui des regards soupçonneux, mais la plupart l'ignoraient. Nombre d'entre eux avaient un mot en seiikinois tatoué sur le front : *meurtre, vol, incendie, blasphème* – les crimes pour lesquels ils avaient été punis.

Niclays fut ligoté à l'un des mâts, où il eut tout loisir de réfléchir à la tristesse de sa condition. Il n'avait jamais eu vent de navire plus grand que celui-ci, ce qui signifiait donc qu'il avait été ravi par la flotte de l'Œil-de-Tigre : des pirates spécialisés dans la contrebande d'organes prélevés sur des dragons. Entre autres méfaits perpétrés traditionnellement par leur engeance.

Ils lui avaient confisqué tous ses biens, y compris le texte pour lequel Jannart était mort – le fragment qui n'aurait jamais dû revenir dans l'Est. C'était le dernier souvenir tangible de lui qu'il restait à Niclays et, maudite soit son âme, il l'avait perdu. Cette idée lui donna envie de pleurer, mais il devait impérativement convaincre ces pirates qu'ils avaient besoin d'un vieillard dans son genre. Sangloter de terreur n'était pas le meilleur moyen d'y parvenir.

Il eut l'impression que des mois s'écoulèrent avant que quelqu'un l'approche enfin. Le soleil se levait alors.

Une Lacustrine vint se poster devant lui. De la peinture assombrissait ses lèvres. Ses cheveux grisonnants étaient coiffés d'une tiare lourde et dorée, sertie d'ornements affûtés comme des rasoirs ; une vraie petite œuvre d'art. À son côté pendait une épée, tout aussi dorée et deux fois plus tranchante. Les rides qui parcouraient sa peau tannée témoignaient de ses nombreuses années passées en mer.

Elle était flanquée de six pirates, dont un géant moustachu – sans doute un Sépulien –, dont le torse nu était si couvert de tatouages qu'on ne distinguait pas un pigment de peau vierge. Des tigres géants déchiraient des dragons en lambeaux sur son poitrail, et le sang tourbillonnait parmi

les embruns jusqu'à ses épaules. Une perle trônait juste au niveau de son cœur.

La cheffe – car il s'agissait indiscutablement de leur cheffe – portait un long manteau de soie aquatique noire. Son bras droit manquant avait été remplacé par une prothèse en bois articulée, dotée d'un coude, de doigts et d'un pouce, le tout encagé au niveau de son épaule et attaché par une sangle de cuir qui lui barrait la poitrine. Niclays ne pensait pas que ce membre rajouté lui était d'une grande utilité en plein cœur d'une bataille, mais il s'agissait d'une innovation remarquable, incomparable à tout ce qu'il avait pu voir dans l'Ouest.

La femme l'examina, puis s'en retourna parmi la foule de pirates, qui s'ouvrit devant elle. Le géant détacha les cordes et emmena Niclays jusqu'à une cabine décorée de sabres et de pavillons ensanglantés.

Deux personnes se tenaient dans un coin. Une femme râblée, à la peau mate couverte de taches de son et à la bouche cernée de ridules, et un homme osseux, aussi grand que pâle, qui paraissait extrêmement vieux. Une tunique de soie rouge en haillons descendait sous ses genoux.

La cheffe des pirates se vautra sur un trône, accepta la pipe de bois et de bronze que l'homme lui tendait, et aspira les vapeurs qu'elle contenait. Elle considéra Niclays à travers un nuage bleuté, puis s'adressa à lui en lacustrin. Sa voix était grave et mesurée.

« Mes pirates prennent généralement pas d'otages, traduisit en seiikinois la femme aux taches de rousseur, sauf quand ils manquent de matelots. » Elle leva un sourcil en étudiant Niclays. « T'es un cas à part. »

Il avait assez de jugeote pour ne pas parler sans permission, mais il inclina la tête. L'interprète attendit que la capitaine reprenne la parole.

« T'as été découvert sur la plage de Ginura en possession d certains documents, poursuivit-elle. L'un d'eux fait partie d'un manuscrit ancien. Comment tu l'as eu ? »

Niclays les salua bien bas. « Honorée capitaine, répondit-il en s'adressant directement à la Lacustrine, il m'a été légué à sa mort par un ami très cher. Je suis parti avec quand je suis venu m'installer en Seiiki depuis l'État libre de Mentendon, dans l'espoir de découvrir sa signification. »

Ses paroles furent aussitôt traduites.

« T'y es parvenu ? lui demanda-t-on en réponse.

— Pas encore. »

Les prunelles de la capitaine étaient tels des éclats de verre volcanique.

« T'as c'truc depuis une décennie, tu l'portes sur toi comme un talisman, et pourtant t'affirmes rien en savoir. Une allégation fascinante, traduisit l'interprète après que la capitaine eut parlé. P'têt qu'un passage à tabac t'encouragera à dire la vérité. Quand une personne vomit du sang, ses secrets jaillissent souvent en même temps. »

Niclays sentit la sueur inonder son dos.

« Pitié, plaida-t-il, c'est la vérité. Soyez clément. »

Elle pouffa doucement avant de répondre.

« J'suis pas d'venue suz'raine d'tous les pirates en f'sant preuve de clémence envers les menteurs et les voleurs. »

*Suzeraine de tous les pirates.*

Il ne s'agissait donc pas de n'importe quelle capitaine. C'était la redoutée suzeraine de la mer de Dansoleil, de la conquérante d'innombrables vaisseaux, d'une maîtresse du chaos à la tête d'une armée de quarante mille pirates. Il s'agissait de l'Impératrice Dorée, l'ennemie de l'ordre, qui s'était arrachée à l'indigence pour bâtir sa propre nation sur les flots – une nation au-delà de la domination des dragons.

« Très honorée Impératrice Dorée. » Niclays se prosterna. « Pardonnez-moi de ne pas avoir fait montre du respect approprié. J'ignorais qui vous étiez. » Ses genoux lui faisaient souffrir le martyre, mais il garda le front contre le plancher. « Laissez-moi voguer avec vous.

Je vous offrirai mes talents d'anatomiste, mon savoir, ma loyauté. Je ferai tout ce que vous me demanderez. Mais par pitié, épargnez-moi. »

L'Impératrice reprit sa pipe. « J't'aurais bien d'mandé ton nom, si t'avais fait preuve d'un peu d'courage, mais dorénavant, on t'appellera Lune-de-Mer. »

Les pirates à la porte éclatèrent d'un rire tonitruant. Niclays grimaça. *Lune-de-Mer* – le terme seiikinois pour désigner une méduse. Un amas gélatineux voguant au gré du courant.

« Tu disais être anatomiste, reprit l'interprète en s'interrompant de temps à autre pour écouter la capitaine. Y s'trouve qu'j'ai b'soin d'un chirurgien sur c'navire. Celle qui officiait encore y a peu s'est prise pour une empoisonneuse de génie. Elle voulait s'venger d'moi pour avoir rasé l'tas d'merde qui lui servait d'village, et elle a fait tomber l'ver à soie doré dans mon vin. » L'Impératrice tira à nouveau sur sa pipe, puis recracha une volute de fumée. « Elle a découvert qu'l'eau d'mer pouvait être tout aussi fatale. »

Niclays déglutit.

« J'aime pas gâcher c'qui peut m'servir. Prouve tes compétences, et on r'parlera p'têt.

— Merci, dit-il d'une voix chevrotante. Merci, très honorée capitaine. Pour votre clémence.

— L'est point question d'clémence, Lune-de-Mer. C'est les affaires. » Elle se rencogna dans son fauteuil avant de reprendre la parole. « Veille à toujours m'êt' loyal, reprit l'interprète. Y a pas d'deuxième chance au sein d'la flotte de l'Œil-de-Tigre.

— Je comprends. » Niclays rassembla tout son courage. « Très honorée Impératrice Dorée, j'aurais une question à vous poser, si vous m'y autorisez. » Elle le toisa longuement. « Où est le dragon que vous avez capturé sur la plage ?



— Dans les cales. Ivre de nufeu. Mais plus pour longtemps. » Elle le détailla de pied en cap. « On s'reparle bientôt, Lune-de-Mer. Mais d'abord, tu vas accomplir ta première opération. »



## Ouest

---

Lorsque la grossesse de la reine Sabran fut officiellement annoncée, le peuple d'Inys cessa son deuil et alla célébrer la bonne nouvelle dans les rues. Le prince Aubrecht était mort, mais en leur faisant don de l'héritier de la Vertu, il leur avait offert une nouvelle génération de tranquillité face à la menace du Sans-Nom.

Même si elle demeurait traditionnellement la moitié de l'année à la Maison des Ronces, nul ne s'offusqua lorsque Sabran décréta que la cour allait retourner au palais d'Ascalon pour le reste de sa grossesse. Les couloirs de la résidence d'hiver étaient saturés de souvenirs liés au consort, et chacun reconnaissait qu'il était dans l'intérêt de la reine de changer de perspective.

De nombreuses robes furent taillées pour s'adapter à la nouvelle physionomie de Sabran. La chambre d'accouchement fut aérée pour la première fois depuis des décennies. Le palais bruissait sous les bavardages, et à chaque repas, les courtisans levaient leur coupe à la reine. Les rires tintaient et résonnaient telles des cloches.

Ils ne voyaient pas la même chose que les dames de la chambre. Le mal qui la rongait à toute heure. La fatigue incessante. La façon dont elle

restait éveillée la nuit, mal à l'aise avec les changements qui se produisaient dans son corps.

Roslain avait expliqué aux dames d'honneur qu'il s'agissait de la période la plus périlleuse de la grossesse. Sabran ne devait pas se fatiguer. Elle ne devait plus ni chasser, ni marcher trop vigoureusement, ni entretenir de tristes pensées. Toutes allaient devoir faire en sorte qu'elle conserve en permanence son calme et sa bonne humeur.

La vie de l'enfant importait plus que celle de la mère, puisque rien ne prouvait que les femmes de la maison Berethnet étaient capables de concevoir plus d'une fois. Rien d'étonnant, donc, à ce que Sabran vive en recluse depuis quelque temps. Son lit d'accouchement était le seul endroit où son autorité divine ne la protégerait pas, et chaque jour la rapprochait du terme.

Et si elle doutait encore des dangers qui l'entouraient en permanence, les Ducs Spirituels jugeaient bon de les lui rappeler quotidiennement.

« Il est vital que nous décidions de la marche à suivre. La Yscalin pourrait lancer une invasion d'une minute à l'autre, l'avis a Igrain Crest un matin. Nos défenses côtières ont été renforcées depuis la venue de Feúdel, conformément à vos directives, mais cela ne suffit pas. Nous avons appris que le roi de chair construisait une nouvelle flotte dans la baie des Quarls. Quelque cinquante vaisseaux sont déjà prêts. »

Sabran mit un long moment à répondre. « Une flotte d'invasion. »

Des cernes profonds soulignaient ses yeux.

« Je le crains, Majesté », confirma Crest, radoucie. « Tout comme votre cousin le lord-amiral. »

La Duchesse de la Justice était arrivée pendant le petit-déjeuner de Sabran. Elle se tenait dans un rayon de soleil, qui faisait étinceler sa broche patronale.

« Nous allons immédiatement ouvrir des négociations avec le Hróth, dit-elle. Les peaux-de-loup vont faire peur à Sigoso. Pour renforcer les

chances de soutien, nous ferons savoir que Votre Majesté a finalement accepté l'offre de longue date du chef d'Askrdal. Lorsque le roi Raunus entendra...

— Il n'y aura pas d'accord avec l'Askrdal, l'interrompit Sabran. Le roi Raunus est un souverain de la Vertu et mon lointain parent. Voyons combien de troupes il nous offre avant de lui faire la moindre proposition. »

Katryen inspira longuement. Cela ne ressemblait pas à Sabran de contredire Crest.

Cette dernière sembla prise de court. Elle sourit néanmoins.

« Majesté, dit-elle, je comprends que ce puisse être difficile, étant donné la mort récente du prince Aubrecht, mais je pense que vous vous souviendrez de ce que je vous ai dit à la veille de votre couronnement. Une épée doit être ointe, et une union renouvelée. Mieux vaut ne pas être une lointaine parente de Raunus, mais une parente proche et chère. Vous devez vous remarier. »

Sabran regarda par la fenêtre d'un air distant. « Je n'en vois pas l'intérêt pour le moment. »

Cette fois, Crest laissa retomber son sourire. Son attention se porta d'abord sur Katryen, puis sur Ead.

« Majesté, reprit-elle d'un ton raisonnable, peut-être devrions-nous poursuivre cette conversation en privé ?

— Et pourquoi cela, Igrain ? s'enquit Sabran d'un ton égal.

— Parce qu'il s'agit d'une question diplomatique sensible. » Après une pause calculée, elle poursuivit : « Si vous voulez bien nous excuser, Lady Katryen, Mademoiselle Duryan. J'aimerais m'entretenir avec la reine Sabran, seule à seule. »

Les deux jeunes femmes firent la révérence et s'apprêtèrent à prendre congé, mais Sabran intervint : « Non. Ead, Kate, restez ici. »

Après un instant d'hésitation, elles reprirent toutes deux leur place initiale. Sabran s'installa sur son fauteuil et posa les bras sur les accoudoirs.

« Votre Grâce, dit-elle à Crest, quoi que vous souhaitiez dire à ce sujet, vous pouvez le faire devant mes dames. Elles ne se trouveraient pas dans cette chambre si je ne leur accordais pas ma confiance pleine et entière. »

Ead échangea un regard avec Katryen.

Crest se fendit d'un nouveau sourire forcé. « En ce qui concerne le roi Raunus, poursuivit-elle, nous devons obtenir confirmation que Sa Majesté prendra effectivement la défense de l'Inys. J'enverrai sans tarder l'ambassadeur Sterbein à Elding, mais cela renforcerait sa position d'avoir dans ses bagages une lettre d'acceptation. »

Sabran posa alors la main sur son ventre.

« Igrain, répliqua-t-elle d'un ton paisible, vous m'avez longtemps poussée à avoir une héritière. C'était mon devoir impérieux. Pour l'honorer, je ne prendrai pas d'autre compagnon ni même ne l'envisagerai, tant que je serai encore enceinte, de peur que la fatigue engendrée puisse causer du tort à ma fille. » Son regard était perçant. « N'offrez rien de plus à Raunus. Nous verrons ce qu'il nous propose en retour. »

La dérobadé était habile. Crest ne pouvait insister davantage sans donner l'impression de négliger le bien-être de l'héritière.

« Majesté, déclara-t-elle avec une déception évidente, je ne peux que vous conseiller. La décision et ses conséquences vous reviennent. »

Elle fit la révérence et quitta l'antichambre. Sabran la regarda partir sans expression particulière.

« Elle est trop insistante », commenta-t-elle doucement, lorsque les portes furent refermées. « Je ne m'en étais jamais rendu compte, plus jeune. Je la vénértais trop pour voir à quel point elle détestait qu'on la contredise. »

— C'est simplement que Sa Grâce pense tout savoir. Et qu'elle a autant de volonté que vous.

— Je n'en ai pas toujours eu assez. Autrefois, j'étais du verre fondu, malléable à l'envi. J'ai l'impression d'avoir adopté une forme qui lui déplait.

— Ne soyez pas sotte. » Elle se jucha sur le bras du trône. « Laissez Sa Grâce manger son pain noir pendant quelques jours. Elle s'en remettra, comme lorsque vous avez choisi le prince Aubrecht. » Elle caressa affectueusement le ventre de Sabran. « Pour l'instant, vous ne devez penser qu'à cela. »

Deux jours plus tard, un signal lumineux fut allumé à Perchette, annonçant une menace envers la côte. Sabran reçut Lord Lemand Pynson, son cousin, alors qu'elle était encore en tenue de nuit.

« Majesté, j'ai le regret de vous informer que l'*Anbaura* a été repéré dans le détroit du Cygne ce matin, annonça-t-il. Même s'il n'a pas attaqué, la maison Vetalda prend manifestement la mesure des défenses de nos côtes. En tant que lord-amiral, j'ai ordonné à notre marine de repousser d'autres éclaireurs potentiels – mais je vous en conjure, cousine, demandez son aide au roi Raunus. Ses vaisseaux nous seraient fort utiles pour protéger notre littoral est.

— L'ambassadeur Sterbein est déjà en route pour Elding. J'ai également réclamé des brûlots à la Grande Princesse Ermuna en échange de notre soutien le long de sa frontière commune avec la Yscalin, expliqua Sabran. Si le roi de chair revenait darder sa langue près de nos côtes, veuillez lui rappeler pourquoi la marine inyssienne est la plus grande du monde.

— Oui, Majesté.

— Envoyez également des mercenaires à la baie des Quarls. Je tiens à ce que vous les choisissiez personnellement, et qu'ils soient d'une loyauté

indiscutable envers l'Inys. » Son regard était aussi dur que l'émeraude.  
« Brûlez-moi cette flotte. »

Son cousin y réfléchit. « Une incursion en territoire draconique pourrait provoquer une réponse armée.

— Le Chevalier du Courage nous enjoint d'avancer au péril du danger lorsqu'il y va de la défense de la Vertu, Votre Grâce. Je ne vois aucune raison d'attendre que le sang coule pour défendre cette île. Envoyez un message à Sigoso. S'il veut jouer avec le feu, c'est lui qui se brûlera le premier. »

Pynson fit la révérence. « Majesté, comptez sur moi. »

Il sortit à reculons. Deux des chevaliers du corps refermèrent les portes derrière lui.

« Si les Yscalins veulent la guerre, je la leur accorderai, mais nous devons nous tenir prêts, murmura Sabran. Si Raunus n'est pas d'humeur généreuse, je serai peut-être contrainte d'épouser ce chef d'Askrdal. Pour l'Inys. »

Se marier à un homme assez âgé pour être son grand-père. Même Katryen, versée dans les manières de la courtoisie, plissa le nez de dégoût. Sabran croisa les bras sur son ventre.

« Venez, dit Ead en lui posant une main dans le dos. Allons prendre l'air tant que la neige est fraîche.

— Oh, *oui*. » Katryen se leva avec impatience. « Nous pourrions cueillir des prunes et des mûres. Et vous savez, Sabran, Meg m'a dit avoir vu un mignon petit hérisson il y a quelques jours. Peut-être pourrions-nous aider les domestiques à chasser ces pauvres petites choses qui se cachent sous les braseros. »

Sabran acquiesça, mais ses traits étaient figés. Et Ead savait que, dans son esprit, elle-même était piégée sous un brasero, qu'une main invisible ne tarderait plus à embraser.

---



Peu après l'annonce, Ead se retrouva à nouveau dans l'antichambre, à broder des roses sur un bonnet de naissance. Puisque l'odeur de ces fleurs lui avait permis d'éloigner les cauchemars, Sabran voulait en voir sur tout ce que sa fille serait susceptible de porter durant ses premiers jours.

La reine était allongée sur un divan dans sa chemise de nuit molletonnée. Elle avait perdu du poids dans les jours qui avaient suivi l'embuscade d'Ascalon, et elle ne pouvait plus dissimuler son ventre.

« Je ne sens rien, dit-elle. Pourquoi ne bouge-t-elle pas ?

— C'est normal, Majesté. » Roslain surfilait l'extrémité d'un lange. Katryen travaillait sur l'autre bout. « Vous ne la sentirez peut-être pas avant un moment. »

Sabran continuait d'explorer du bout des doigts la rondeur de son ventre.

« Je crois que j'ai trouvé un nom pour ma fille. »

La dame en chef redressa si brusquement la tête qu'elle manqua se faire un torticolis. Katryen et elle oublièrent la couverture pour se précipiter vers leur reine. Seule Ead demeura à sa place.

« C'est merveilleux, Sab. » Tout sourire, Katryen posa la main sur celle de la souveraine. « Qu'avez-vous choisi ? »

Les monarques Berethnet portaient six prénoms historiques, parmi lesquels Sabran et Jillian étaient les plus populaires.

« Sylvan. Comme Sylvan-lès-Fleuve, où le seigneur son père a péri. »  
Ce prénom n'en faisait pas partie.

Roslain et Katryen échangèrent un regard inquiet. « Sabran, osa la première, ce n'est pas traditionnel. Je ne suis pas sûre que votre peuple l'accepterait bien.

— Ne suis-je point la reine ?

— La superstition se moque du rang. »

Sabran se tourna brusquement vers la fenêtre. « Kate ?

— Je suis d'accord, Majesté. Que l'enfant ne porte pas sur elle l'ombre de la mort.

— Et toi, Ead ? »

Ead voulait lui apporter son soutien. Elle aurait dû pouvoir nommer son enfant comme il lui semblait bon, mais les Inyssiens n'aimaient guère le changement.

« Je suis d'accord. » Elle fit ressortir l'aiguille du tissu. « Sylvan est un nom magnifique, Majesté, mais cela risquerait de rendre votre fille mélancolique. Mieux vaudrait la baptiser comme l'une de vos ancêtres royales. »

Sabran parut soudain en proie à une profonde lassitude. Elle se tourna sur le côté, la joue sur un coussin.

« Alors ce sera Glorian. »

Un nom prestigieux s'il en était. Depuis la mort de Glorian Cœurdeçu, il n'avait jamais plus été attribué à une princesse.

Katryen et Roslain émirent toutes deux des bruits approuvateurs. « Son Altesse Royale, la princesse Glorian, déclara Katryen sur le ton d'un intendant annonçant son entrée. Cela lui sied déjà. Cela donnera cœur et espoir à vos sujets. »

Roslain acquiesça avec gravité. « Il est grand temps qu'un nom aussi magnifique soit ressuscité. »

Sabran contempla le plafond comme elle l'aurait fait d'un trou sans fond.

En moins d'une journée, la nouvelle s'était répandue dans toute la capitale. On préparait déjà les festivités pour le jour de la naissance, et l'Ordre des Sanctariens prophétisa la grandeur de Glorian IV, qui ferait entrer l'Inys dans un âge d'or.

Ead observa tout ceci avec lassitude et détachement. Bientôt, la Prieure la rappellerait chez elle. Une partie d'elle avait hâte d'être parmi ses

sœurs, unies dans la prière adressée à la Mère. Mais une autre partie ne désirait rien tant que de rester.

Elle dut réprimer cette dernière.

---

Ead avait encore une chose à faire avant de partir. Un soir, alors que les autres dames étaient occupées et que Sabran se reposait, elle se rendit jusqu'à la tour obscure, où Truyde utt Zeedeur demeurait emprisonnée.

Les gardes étaient sur le qui-vive, mais elle n'avait pas besoin de siden pour pénétrer dans des lieux interdits. Lorsque l'horloge frappa onze heures, elle atteignit l'étage supérieur.

Seulement vêtue d'un jupon souillé, la marquise de Zeedeur n'était que l'ombre de la beauté de naguère. Ses boucles étaient tout emmêlées et graisseuses, et ses pommettes saillaient sous la peau de sa figure émaciée. Une chaîne sinuait entre ses chevilles et le mur.

« Mademoiselle Duryan. » Son regard restait en revanche aussi intense que jamais. « Êtes-vous venue pour vous vanter de votre victoire ? »

Elle avait pleuré en découvrant son prince mort. Son chagrin semblait s'être apaisé.

« Ce ne serait pas très courtois, répliqua Ead. Et seule la Chevaleresse de la Justice est en mesure de te juger.

— Vous ne croyez pas au Saint, hérétique.

— Quel langage fleuri, traîtresse. » Ead observa la paille trempée d'urine. « Tu ne sembles pas apeurée.

— Pourquoi devrais-je l'être ?

— Tu es responsable de la mort du prince consort. Il s'agit de haute trahison.

— Vous apprendrez que je suis protégée ici, en tant que citoyenne mentendonienne, rétorqua Truyde. La Grande Princesse me jugera à Brygstad, mais je suis convaincue que je ne serai pas exécutée. Après tout, je suis *tellement* jeune. »

Ses lèvres étaient craquelées. Ead sortit une outre à vin de son corsage et la lui tendit. Après quelques secondes d'hésitation, Truyde finit par boire.

« Je suis venue te demander ce que tu espérais accomplir », expliqua Ead.

Truyde avala sa gorgée. « Vous le savez déjà. » Elle s'essuya les lèvres. « Je ne vous le répéterai pas.

— Tu voulais que Sabran craigne pour sa vie. Tu voulais qu'elle ait le sentiment d'avoir trop de batailles à mener seule. Tu imaginais que ça la pousserait à solliciter l'aide de l'Est, résuma Ead. Est-ce aussi toi qui as fait entrer les coupe-jarrets au palais d'Ascalon ?

— Des coupe-jarrets ? »

En tant que demoiselle d'honneur, nul n'avait dû l'en informer.

« Quelqu'un avait déjà tenté de la tuer ? » insista Truyde.

Ead acquiesça. « Sais-tu qui peut être cet Échanson dont la tireuse a parlé ?

— Non. Comme je l'ai déjà dit au Faucon-de-Nuit. » Truyde se détourna. « Il m'a assuré qu'il finirait par m'arracher son nom, d'une manière ou d'une autre. »

Ead estima qu'elle ne mentait pas. Quelles que soient ses fautes, la fille semblait réellement vouloir protéger l'Inys.

« Le Sans-Nom se réveillera, comme l'ont fait ses serviteurs, déclara Truyde. Qu'il y ait une reine en Inys ou le soleil dans le ciel, il prendra son essor. » La chaîne lui avait fait saigner la cheville à force de frottements. « Vous êtes une sorcière. Une hérétique. Pensez-vous réellement que la maison Berethnet soit la seule chose qui retienne cette créature ? »

Ead reboucha l'outre et s'assit.

« Je ne suis pas une sorcière, la détrompa-t-elle. Je suis une mage. Je pratique ce que tu pourrais appeler de la magie.

— La magie n'existe pas.

— Si, affirma Ead, et elle s'appelle le *siden*. Je m'en suis servie pour protéger Sabran des flammes de Feúdel. Cela te confortera peut-être dans l'idée que nous sommes dans le même camp, même si nos méthodes diffèrent. Et même si tu es une dangereuse fanatique dont la folie a causé la mort du prince.

— Je n'ai jamais voulu sa mort. Ce n'était qu'une mascarade. Des intrus mal intentionnés sont venus tout gâcher. » Truyde s'interrompt pour tousser pitoyablement. « Cependant, la mort du prince Aubrecht ouvre grand la porte à une alliance avec l'Est. Sabran pourrait épouser un noble estrien – l'empereur continuel des Douze-Lacs, par exemple. Qu'elle lui offre sa main en échange d'une armée pour éliminer tous les wyrms. »

Ead étouffa un rire. « Elle préférerait boire une coupe de poison à partager la couche d'un adorateur de wyrms.

— Attendez que le Sans-Nom se montre en Inys. Attendez que le peuple comprenne que la maison Berethnet repose sur un mensonge. Certains doivent déjà le penser. » Truyde haussa les sourcils. « Ils ont vu un haut-ouestrien. Ils ont vu que la Yscalin s'enhardissait. Sigoso connaît la vérité. »

Ead lui offrit l'outre à nouveau.

« Tu as couru de grands risques à cause de cette... croyance, commenta-t-elle tandis que Truyde déglutissait. Ce doit aller au-delà du simple soupçon. Dis-moi ce qui t'a convaincue. »

Truyde se recroquevilla, et Ead crut d'abord qu'elle n'allait pas répondre.

« Je vais vous le révéler, car je sais que personne d'autre ne voudra écouter une traîtresse. Peut-être que cela vous fera réfléchir également. » Elle ramassa ses genoux contre elle. « Vous venez de Rumelabar. J'imagine donc que vous avez entendu parler de l'antique tablette de pierre de ciel qui a été déterrée dans une mine.

— En effet, confirma Ead. Un objet d'une grande valeur alchimique.

— J'ai découvert son existence pour la première fois dans la bibliothèque de Niclays Roos, l'ami très cher de mon grand-père. Quand il a été banni, il m'a confié l'essentiel de ses livres, l'informa Truyde. La Tablette de Rumelabar évoque un équilibre entre le feu et les étoiles. Nul n'a jamais su comment l'interpréter. Alchimistes et savants ont théorisé le fait que l'équilibre symbolisait le matériel et le mystique, la colère et la tempérance, l'humanité et la divinité – mais je pense qu'il faut prendre ces mots au pied de la lettre.

— Tu *penses*. » Ead sourit. « Parce que tu es tellement plus intelligente que les alchimistes qui se sont interrogés là-dessus depuis des siècles ?

— Peut-être pas, admit Truyde, même si l'histoire vante les mérites de prétendus érudits qui n'étaient en réalité que médiocres. Non, je ne suis sans doute pas plus intelligente... mais plus disposée à prendre des risques.

— Et quels risques as-tu pris ?

— Je suis allée à Gulthaga. »

La ville qui s'était autrefois dressée dans l'ombre du mont Effroi, et qui se trouvait désormais enfouie sous la cendre.

« Mon grand-père nous a dit qu'il allait visiter Wilgaström, reprit Truyde, mais il est mort de la peste draconique, qu'il a contractée à Gulthaga. Mon père m'a révélé la vérité quand j'avais quinze ans. Je me suis rendue en personne à la Cité ensevelie. Dans l'espoir de découvrir ce qui avait pu attirer mon grand-père à ce point. »

Tout le monde pensait que feu le duc de Zeedeur était mort de la variole. La famille avait probablement ordonné qu'on entretienne ce mensonge pour éviter un vent de panique.

« Gulthaga n'a jamais été excavée, mais il existe un moyen de rejoindre les ruines, expliqua Truyde. Quelques textes anciens ont subsisté. J'ai trouvé ceux que mon grand-père étudiait.

— Tu es allée à Gulthaga en *sachant* que l'épidémie de peste draconique y avait cours ? Tu es folle.

— C'est à cause de cela qu'on m'a envoyée en Inys. Pour que j'y apprenne la tempérance – mais comme vous avez pu le constater, Mademoiselle Duryan, la Tempérance n'est pas mon chevalier patron. »  
Truyde sourit. « Le mien est celui du Courage. »

Ead patienta.

« Mon aïeule était vice-reine d'Orisima. J'ai appris dans ses journaux que la comète qui avait mis un terme au Chagrin des Siècles – et précipité la chute des wyrms – avait également donné de la force aux dragons estriens. » Ses yeux pétillaient. « Mon grand-père possédait quelques rudiments de la langue de Gulthaga. Il a traduit certains traités astronomiques. Ceux-ci révélaient que cette comète, l'Étoile-à-la-longue-chevelure, causait une pluie de météores à chacun de ses passages.

— Et quel rapport avec tout le reste ?

— Je crois que c'est en lien avec la Tablette de Rumelabar. Je pense que le rôle de la comète est de tempérer le feu qui brûle sous le monde. Au fil du temps, celui-ci se renforce, puis la pluie de météores vient le refroidir. Avant qu'il devienne trop puissant.

— Et pourtant, c'est justement en train de se produire. Où est ta comète ?

— C'est bien le problème. Je crois qu'à une période de l'histoire, quelque chose a bouleversé le cycle. Maintenant, le feu brûle trop fort, trop vite. La comète n'a plus le temps de le soumettre.

— Tu *crois* », souligna Ead, agacée.

« Comme d'autres croient aux dieux. Souvent avec moins de preuves, renchérit Tuyde. Nous avons eu de la chance durant le Chagrin des Siècles. L'avènement de l'Étoile-à-la-longue-chevelure coïncidait avec celui de l'armée draconique. Elle nous a sauvés à l'époque – mais cette fois, quand elle reviendra, Feúdel aura conquis l'humanité. » Elle attrapa

Ead par le poignet et la regarda avec un air de démente. « Le feu reprendra comme à l'époque où le Sans-Nom est venu dans ce monde. Sauf que, cette fois, il nous consumera tous. »

Son intime conviction se lisait à son visage tendu, à sa mâchoire contractée.

Elle conclut triomphalement : « *Voilà* pourquoi je pense qu'il reviendra. Et pourquoi je pense que la maison Berethnet n'a rien à voir avec tout cela. »

Elles se jaugèrent longuement du regard. Ead libéra son poignet d'une secousse.

« J'aimerais avoir pitié de toi, mais je n'y parviens pas, rétorqua-t-elle. Tu as puisé dans les réserves de l'histoire et assemblé des données morcelées pour faire sens à la mort de ton grand-père – mais ta détermination à imposer cette vérité ne suffit pas.

— C'est *ma* vérité.

— Ta vérité a causé de nombreuses morts, Truyde. J'imagine que ça ne t'empêche pas de vivre. »

Un courant d'air se faufila par la meurtrière. Truyde se détourna du froid et se frictionna les bras.

« Retournez auprès de la reine Sabran, Ead. Laissez-moi à mes croyances, et je vous laisserai aux vôtres. De toute façon, nous découvrirons bientôt quelle version de la vérité est la bonne. »

---

En retournant vers le donjon, Ead tentait de se souvenir des mots exacts gravés sur la Tablette de Rumelabar. Les deux premières lignes lui échappaient, mais le reste lui revint :

*Le feu s'élève de la terre, la lumière descend du ciel.  
Trop de l'un embrase l'autre,  
en ceci réside l'extinction de l'univers.*



Une énigme. Le genre d'absurdité au sujet desquelles les alchimistes se prenaient le bec, faute d'avoir quelque chose de plus utile à faire. Lasse de son existence de privilégiée, la fille avait mis au point sa propre interprétation de ce texte.

Et pourtant, Ead ne pouvait s'empêcher d'y réfléchir. Après tout, le feu s'élevait effectivement de la terre – par le biais des wyrms et de l'oranger. Les mages en mangeaient les fruits, devenant à leur tour des vaisseaux pour la flamme.

Les Sudiens de l'ancien temps avaient-ils été porteurs d'une vérité désormais oubliée de l'histoire ?

L'incertitude la tiraillait. S'il existait effectivement un lien entre l'arbre, la comète et le Sans-Nom, le Prieuré le saurait sans doute. Mais tant de connaissances s'étaient perdues au fil des siècles, tant d'archives avaient été détruites...

Ead repoussa ces pensées en pénétrant dans les appartements royaux. Elle ne songerait plus à la prisonnière.

---

Dans la grande chambre, la reine d'Inys était assise dans son lit, serrant entre ses mains une coupe de lait d'amande. Alors qu'Ead était assise auprès du feu à se tresser les cheveux, elle sentait peser sur elle le regard de Sabran, aussi affûté que la lame d'un couteau.

« Tu as pris leur parti. »

Ead s'interrompit. « Madame ?

— Tu t'es rangée à l'avis de Ros et Kate au sujet du prénom. »

Des journées entières s'étaient écoulées depuis cette conversation. Elle devait la ressasser depuis tout ce temps.

« Je voulais que mon enfant puisse porter une partie de son père, expliqua Sabran amèrement. Si morose que cela puisse paraître, il s'agit du dernier endroit où nous nous sommes rendus ensemble. C'est là qu'il a

appris que nous allions avoir une fille. Là qu'il m'a promis qu'elle serait toujours aimée. »

Ead fut prise de remords.

« Je voulais vous soutenir, se justifia-t-elle, mais je me suis dit que Lady Roslain avait raison quant à l'importance de respecter la tradition. Je le crois encore. » Elle dénoua sa tresse. « Pardonnez-moi, Majesté. »

Sabran tapota le lit avec un soupir. « Viens. La nuit est froide. »

Ead se leva avec un hochement de tête. Le palais d'Ascalon ne maintenait pas aussi bien la chaleur que la Maison des Ronces. Elle moucha toutes les chandelles sauf deux avant de se glisser sous les couvertures.

« Tu n'es pas toi-même, devina la reine. Qu'est-ce qui te tracasse, Ead ? »

*Une fille au crâne rempli d'idées dangereuses.*

« Seulement ces rumeurs d'invasion, répondit Ead. Nous vivons une époque troublée.

— Une époque de duperie. Sigoso n'a pas seulement trahi le Saint, mais l'humanité tout entière. » Sabran étreignit sa tasse des deux mains. L'Inys a survécu au Chagrin des Siècles, mais de justesse. Des villages ont été réduits en cendres, des villes incendiées. Notre population a été décimée, et même plusieurs siècles plus tard, mon armée ne pourrait être aussi vaste que celle dont nous disposions à l'époque. » Elle reposa sa coupe. « Je ne veux pas y penser maintenant. Je dois d'abord... donner vie à Glorian. Même si les trois hauts-ouestriens unissaient leurs forces contre mon renaume, le Sans-Nom ne pourrait pas les rejoindre. »

Sa chemise de nuit était retroussée au-dessus de son ventre, comme pour laisser l'enfant respirer. Des veines bleutées couraient le long de ses côtés.

« J'ai prié la Damoselle pour qu'elle fasse germer la vie en moi. » Sabran souffla. « Je ne peux pas être bonne reine. Ni bonne mère.

Aujourd'hui, pour la première fois, je lui en ai presque... voulu.

— À la Damoselle ?

— Jamais. La Damoselle fait ce qu'elle doit faire. » Elle posa une main pâle sur son nombril. « J'en ai voulu à... mon enfant à naître. Une innocente. » Sa voix se tendit. « Le peuple la considère déjà comme sa prochaine reine, Ead. On vante sa beauté et sa splendeur. Je ne m'attendais pas à cela. Une telle soudaineté. À sa naissance, je ne servirai plus à rien.

— Madame, cela n'est pas vrai, la détrompa Ead gentiment.

— Ah bon ? » Sabran fit glisser sa main sur la périphérie de son ventre. « Glorian sera bientôt en âge de régner, et tôt ou tard, on attendra de moi que j'abdique en sa faveur. Quand on me jugera trop vieille.

— Toutes les reines Berethnet n'ont pas abdicué. Le trône restera vôtre aussi longtemps que vous le désirerez.

— Trop s'y accrocher est considéré comme un acte d'avidité. Même Glorian Cœurdeçu a fini par abdiquer, en dépit de sa popularité.

— Peut-être que lorsque votre enfant sera grande, vous serez prête à lui passer le flambeau. À couler des jours plus paisibles.

— Peut-être. Peut-être pas. Que je vive ou que je meure en couches, on pourra toujours me jeter ensuite. Telle une coquille d'œuf.

— Sabran. »

Sans s'en rendre compte, Ead avait posé la main sur sa joue. Sabran la dévisagea.

« Il y aura toujours des imbéciles et des flatteurs prêts à vous abandonner en faveur d'un nouveau-né. Laissez faire. Vous les repérerez bien vite. » Elle gardait captif le regard de sa reine. « Je vous ai déjà dit que la peur était naturelle, mais vous ne devez pas vous laisser consumer par elle. Pas alors que les enjeux sont tels. »

La peau de la reine était fraîche et douce comme un pétale. Une haleine chaude léchait le poignet d'Ead.

« Reste près de moi pour l'accouchement. Et pour la suite, ajouta Sabran dans un murmure. Tu dois toujours rester avec moi, Ead Duryan. »

Chassar reviendrait la chercher d'ici une demi-année. « Je resterai auprès de vous aussi longtemps que je le pourrai », promit Ead. Elle ne pouvait rien garantir de plus.

Sabran hocha la tête et se rapprocha d'elle pour poser la tempe sur son épaule. Ead resta immobile – s'autorisant à s'habituer à sa proximité, à la forme de son corps.

Sa peau n'était que fraîcheur. Elle humait la douceur laiteuse du graille crémeux dont elle s'était oint les cheveux, percevait le renflement de son ventre. Ead craignait de bousculer l'enfant en dormant, elle fit donc pivoter leurs corps afin que Sabran se retrouve dos à elle et qu'elles puissent s'emboîter comme le gland et sa cupule. Sabran saisit la main d'Ead pour la ramener sur son ventre. Celle-ci remonta les couvertures sur leurs épaules. Bientôt, la reine dormait profondément.

Son étreinte était légère, mais Ead percevait malgré tout un battement de cœur sous ses doigts. Elle songea à ce que la Prieure dirait en la découvrant ainsi. Sans doute la rabrouerait-elle. En tant que sœur du Prieuré, elle était vouée à terrasser des wyrms, pas à soulager une Berethnet en détresse.

Quelque chose en elle se métamorphosait. Un sentiment, aussi infime qu'un bourgeon, déployait ses pétales.

Elle n'aurait jamais dû éprouver autre chose que de l'indifférence pour cette femme. Et pourtant, elle savait désormais que, lorsque Chassar reviendrait, elle aurait de la peine à partir. Sabran aurait plus que jamais besoin d'une amie. Roslain et Katryen seraient occupées avec la nouveauté et ne parleraient que de langes, de berceaux et de nourrices pendant des mois. Sabran ne vivrait pas bien cette période. Elle ne serait plus le soleil de la cour, mais l'ombre d'une enfant.

Ead s'endormit contre un sillage de cheveux bruns. Quand elle se réveilla, Sabran reposait près d'elle, silencieuse.

Un battement de tambour lui martelait la tempe. Son siden demeurait inactif, mais son instinct s'était mis en branle.

Quelque chose clochait.

Le feu brûlait bas, les chandelles avaient presque achevé de se consumer. Ead se leva pour tailler les mèches.

« Non, souffla Sabran. Le sang. »

À son air torturé, Ead comprit qu'elle dormait. Qu'elle rêvait, probablement, de la Dame des Bois.

Kalyba n'était pas une mage ordinaire. D'après les rares souvenirs qu'en conservait Ead, elle possédait des dons inconnus du Prieuré, y compris celui d'immortalité. Peut-être que transmettre des rêves en était un autre. Mais pourquoi se donnerait-elle la peine de tourmenter la reine d'Inys ?

Ead retourna auprès de Sabran. Celle-ci était trempée. Sa chemise de nuit lui collait à la peau, et des mèches de cheveux étaient plaquées sur sa figure. Inquiète, Ead posa la main sur son front pour s'assurer qu'elle n'avait pas de fièvre et la découvrit gelée. Des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

« Chut. » Ead se saisit du gobelet pour le porter à sa bouche. « Buvez un peu, Sabran. »

La reine avala une gorgée de lait et se laissa retomber sur ses coussins, se contorsionnant tel un chaton attrapé par la peau du cou. Comme si elle essayait de s'extirper de son cauchemar. Ead s'assit à côté d'elle et caressa ses cheveux poisseux.

C'était peut-être parce que Sabran était si froide qu'Ead remarqua à quel point elle-même était chaude.

Une créature draconique rôdait non loin.

Ead s'efforça de rester calme. Quand Sabran fut immobile, elle épongea sa sueur et disposa les draps de manière que seul son visage demeure exposé à la nuit. Elle ne pouvait prévenir personne, car cela trahirait ses dons.

Elle ne pouvait qu'attendre.

La première alerte vint de cris poussés depuis les remparts. Ead fut aussitôt debout.

« Sabran, vite. » Elle passa un bras autour de la reine. « Vous devez m'accompagner immédiatement. »

Les paupières de la souveraine papillotèrent. « Ead, qu'y a-t-il ? » s'inquiéta-t-elle.

Ead l'aida à enfiler pantoufles et mante. « Vous devez vous rendre à la cave à vins sans tarder. »

La clef tourna dans la serrure. Le capitaine Lintley apparut, armé de son arbalète.

« Majesté, dit-il avec une révérence raide, une volée de créatures draconiques menée par un haut-ouestrien est en approche. Nos troupes sont prêtes, mais vous devez nous accompagner tout de suite, avant qu'elles transpercent nos défenses.

— Une volée, répéta Sabran.

— Oui. »

Ead la vit chanceler. Cette femme qui était sortie affronter Feúdel.

Il n'était pas dans sa nature de se cacher.

« Majesté, insista Lintley. Je vous en conjure. Votre sécurité est primordiale. »

Sabran acquiesça. « Très bien. »

Ead enroula la plus chaude des courtepointes autour de ses épaules. Roslain apparut à la porte, le visage austère dans la lumière vacillante de la bougie qu'elle avait à la main.

« Sabran, dit-elle, vite, dépêchez-vous... »

Sabran jeta un dernier regard indéchiffrable à Ead, puis Lintley et sire Gueules Lande l'escortèrent, une main rassurante posée dans le bas de son dos. Ead attendit qu'ils aient déserté la chambre royale pour se mettre à courir.

Une fois dans ses quartiers, elle se changea et enfila en hâte une cape à capuche avant de se saisir de son arc droit. Elle allait devoir viser juste. Seules certaines parties du corps d'un haut-ouestrien étaient vulnérables.

Ses flèches étaient immenses. Elle les ramassa, puis se protégea le bras d'une manchette de cuir. Il y avait douze ans qu'elle n'avait plus affronté de wyrm sans son siden, mais de la ville entière, c'était elle qui avait le plus de chance de repousser le haut-ouestrien.

Elle devait trouver un poste en hauteur. La maison Carnélian, où logeaient de nombreux courtisans, lui conférerait une vue dégagée.

Elle emprunta l'escalier Florelle, qui rejoignait au troisième étage l'escalier principal du donjon. Elle entendait les chevaliers du corps dévaler celui-ci.

Elle força l'allure. Les marches descendaient en spirale. Elle émergea bientôt dans le froid mordant de la nuit. Le pas leste, invisible aux yeux des gardes, elle longea le jardin du cadran et, d'un bond magistral, attrapa le rebord d'une baie aveugle de la façade nord de la maison Carnélian. Les nombreux ornements de ses murs lui fournirent autant de prises.

Un vent cinglant lui soulevait les cheveux tandis qu'elle grimpait. Son corps n'était plus aussi puissant qu'au Lasia, et elle n'avait plus éprouvé ses membres de la sorte depuis des mois. Lorsqu'elle se hissa enfin sur le toit, elle souffrait de partout.

Les chevaliers du corps et les dames d'honneur émergèrent de la tour de la reine et se rassemblèrent en un essaim protecteur autour de Sabran et Lande. La grappe sortit rapidement du vestibule pour traverser le jardin du cadran.

Tandis que les fuyards étaient à mi-parcours, Ead découvrit une chose encore impensable une année plus tôt.

Des vouivres fondaient vers le palais d'Ascalon en hurlant tels des corbeaux entourant une carcasse.

Elle n'avait rien vu de pareil de toute sa vie. Ce n'étaient pas des créatures ensommeillées, tout juste tirées de la torpeur, qui chassaient le bétail pour recouvrer des forces. Il s'agissait d'une déclaration de guerre. Nous seulement ces vouivres étaient-elles assez hardies pour se montrer dans la capitale, mais elles se déplaçaient en *volée*. Alors que la terreur menaçait de la submerger, elle repensa à ses années de formation au Prieuré.

Les vouivres ne pouvaient voler en nombre que lorsqu'elles étaient unies par un haut-ouestrien. Si elle abattait le maître, elles se disperseraient.

Son souffle formait un nuage de buée devant elle. Le haut-ouestrien ne s'était pas encore montré, mais elle percevait sa pestilence dans le vent, des émanations pareilles à celle d'une montagne de feu. Elle tira une flèche de son carquois.

La Mère avait conçu ces traits. Assez longs pour pourfendre la plus épaisse armure draconique, fabriqués dans un métal du mont Effroi, ils gelaient au moindre contact de la neige ou de la glace.

Ses doigts fourmillaient. Les relents de soufre balayaient la cour, et la neige dégelait autour de ses bottes.

Elle reconnut la cadence du battement d'ailes dès qu'elle l'entendit. Un bruit aussi tonitruant que les pas d'un géant.

À chaque *wouf*, le sol tremblait. Un roulement de tambour de souffrance imminente.

Le haut-ouestrien, presque aussi gros que Feúdel, fendit la nuit. Ses écailles étaient d'une pâleur d'os. Il se posa sans douceur près du beffroi et, d'un coup de queue fracassant, précipita un groupe de gardes dans la



cour. D'autres chargèrent, armés d'épées et de pertuisanes. Avec cette monstruosité qui leur bloquait le passage, Lintley et ses chevaliers du corps ne pouvaient plus atteindre l'entrée des caves.

Dans les jours qui avaient suivi la venue de Feúdel, plusieurs armes sur les murailles du palais d'Ascalon avaient été montées sur des billots de bois, afin qu'on puisse les faire pivoter. Des canons crachèrent leurs boulets sur l'intrus. Deux l'atteignirent au flanc, un autre à la cuisse – assez puissants pour briser l'os d'une vouivre –, mais ils ne firent qu'attiser le courroux du haut-ouestrien. Celui-ci frotta les remparts de sa queue hérissée de piquants, balayant les gardes qui essayaient de charger un harpon. Leurs hurlements moururent aussi vite qu'ils étaient nés.

Ead traîna sa flèche dans la neige pour la geler, puis l'encocha. Elle avait vu Jondu abattre une vouivre d'un seul tir bien placé, mais il s'agissait ici d'un haut-ouestrien, et son bras n'était plus assez puissant pour bander l'arc à fond. Des années de travaux d'aiguille l'avaient dépouillée de ses forces. Sans ça, et sans son siden, ses chances d'atteindre la cible étaient maigres.

Elle vida ses poumons. Elle lâcha la corde, et dans un grand claquement, la flèche vola vers le wyrm. Celui-ci bougea au dernier moment, et le trait le manqua de peu. Ead avisa Lintley, à l'angle nord-ouest du jardin du cadran. Il envoyait ses protégés dans la galerie de marbre.

Se replier vers le donjon mettrait Sabran dans la ligne de mire du monstre. Ils étaient pris au piège. Si Ead parvenait à distraire la créature, et s'ils étaient suffisamment rapides, ils parviendraient peut-être à se glisser derrière elle sans se faire remarquer et à rejoindre les caves.

Elle décocha une autre flèche un instant plus tard. Cette fois, elle visa une partie plus tendre de la tête avant de lâcher la corde. La pointe rebondit contre une paupière en écailles.

La pupille se contracta, et le haut-ouestrien pivota dans sa direction. À présent, elle avait toute son attention.

Elle arma une troisième flèche.

*Vite, Lintley.*

« Wurm, lança-t-elle en sélinien. Je suis Eadaz du Zāla uq-Nāra, servante de Cléolind. Je porte en moi la flamme sacrée. Laisse cette ville en paix, ou je veillerai à ce que tu sois abattu. »

Les chevaliers du corps avaient atteint l'extrémité de la galerie de marbre. Le wurm la toisait de ses yeux aussi verts qu'une feuille de saule. Elle n'avait encore jamais vu d'iris pareils chez une créature draconique.

« Mage, répondit la bête dans la même langue. Ta flamme est épuisée. Le Dieu de la Montagne arrive. »

Sa voix tourbillonna à travers le palais. Ead ne broncha pas.

« Demande à Feúdel si ma flamme est épuisée », rétorqua-t-elle.

Le wurm siffla.

La plupart des créatures draconiques étaient faciles à distraire. Pas celle-ci. Son regard se tourna vers l'endroit où les chevaliers du corps avaient émergé. Leur armure cuivrée réfléchissait les flammes, attirant l'attention.

« Sabran. »

Ead éprouva un frisson glacial. Le wurm avait prononcé ce nom avec douceur. Et familiarité.

Cette tendresse ne dura pas. Dévoilant les crocs, la bête rejeta la tête en arrière et s'exprima dans la langue draconique. Alors que des boules de feu pleuvaient des vouivres, les chevaliers du corps, terrifiés, se dispersèrent. La moitié se replia dans la galerie de marbre, l'autre se précipita vers le pavillon des banquets. Lintley faisait partie du deuxième groupe. Margret également. Ainsi que Lande, toujours intrépide. Ead le voyait, le bouclier brandi bien haut, protégeant Sabran de son bras d'épée. La souveraine était pliée en deux sur son ventre.

Le wyrm ouvrit la gueule. La galerie de marbre fondit sous son souffle infernal, carbonisant les chevaliers à l'intérieur.

Ead lâcha sa corde. Avec une puissance formidable, son trait couvrit la distance qui séparait la mage du wyrm.

La pointe toucha.

L'aboiement de douleur fut assourdissant. Elle avait touché l'endroit que Jondu lui avait montré, la membrane souple en dessous de l'aile. Du sang dégouлина le long des écailles et bouillonna autour de la morsure de glace.

Un œil vert se braqua sur Ead. Celle-ci se sentit précipitée à l'intérieur. Dans la mémoire de la chose.

Puis cela se produisit. En décollant, ensanglanté et enragé, le wyrm donna un coup de queue – et le vestibule de la tour obscure, dont les fondations avaient déjà été affaiblies par Feúdel, s'écroula dans la cour. Ainsi que les statues des Grandes Reines qui le dominaient. Ead baissa les yeux à temps pour voir Lande écrasé sous un bloc de pierre. Sabran échappa à ses bras avant qu'un nuage de fumée les engloutisse tous deux.

Le silence qui s'ensuivit était à couper le souffle. Il résonnait d'un secret indicible.

Ead se laissa tomber du toit telle une ombre et courut comme jamais.

*Sabran.*

La reine était recroquevillée, comme une plume arrachée à un oiseau, près du cadavre de sire Gueules Lande. Les paupières closes. Le souffle court. Ead enveloppa la reine d'Inys dans ses bras et la releva, tandis qu'une tache humide assombrissait sa tenue, prenant naissance entre ses cuisses.

La tête de pierre de Glorian Cœurdécu la regarda saigner.



## Est

---

Tout bien considéré, sa première opération à bord de la *Poursuite* – le vaisseau amiral de la flotte de l'Œil-de-Tigre – s'était mieux déroulée que Niclays ne l'avait craint. On lui avait présenté un Lacustrin piqué par un quarl luisant à collerette, une espèce que l'on trouvait rarement dans ces eaux. Le pauvre homme avait hurlé de douleur tandis que sa jambe prenait une allure de cuir brut.

Par chance, Eizaru lui avait un jour expliqué précisément comment apaiser la piqûre de cette bête. Niclays avait donc rassemblé les ingrédients, et voilà le résultat : le pirate ne souffrait plus, même s'il demeurerait mutilé à vie. Il pourrait reprendre les massacres et les pillages très vite.

Quand elle apprit que les Seiikinois avaient envoyé la garde de haute mer pour récupérer le dragon, l'Impératrice Dorée avait ordonné à la flotte de se disperser dans toutes les directions. La *Poursuite* contournerait l'Abysse avant de mettre le cap vers la mer Inapaisée, puis de décharger sa marchandise interdite dans la ville de Kawontay, qui faisait fi des lois. Les dragons estriens, qui avaient peur de l'Abysse, tardaient à y pénétrer.

Cette nuit-là, Niclays se retrouva à grelotter sous la pluie, sur les trois pieds de ponts qu'on l'avait autorisé à occuper pour dormir. Quelques pirates lui avaient décoché des coups de pied dans les tibias en passant. Il se demanda vaguement si quelqu'un s'était déjà senti plus misérable que lui à ce moment.

Telle était sa vie, désormais. Il en venait à regretter sa mesure d'Orisima. Soudain, la crémaillère, le trou qui faisait office de foyer, son matelas qu'il laissait s'aérer au soleil, les murs sombres et les nattes tressées commençaient à lui manquer. Rien de tout cela ne lui avait appartenu, mais au moins avait-il eu un toit sur la tête.

Une paire de bottes apparut devant lui. Il se recroquevilla, s'attendant à recevoir un nouveau coup.

« Les dieux pleurent. R'garde-toi. »

L'interprète le toisait de toute sa hauteur, une main posée sur sa hanche. Cette fois, elle portait un châle et des gants qui firent pâlir d'envie Niclays. Un nuage de cheveux noirs marbrés de gris pendait en bouclettes étriquées autour de son visage. Un bandeau de soie empêchait les mèches de lui dégringoler devant les yeux.

« Pas encore l'pied marin, à c'que j'vois, Vieux Rouge », dit-elle.

Niclays cilla. Elle parlait sa langue impeccablement. Il fallait être mentendonien pour parler mentendonien.

« J'imagine que tu t'sens pas assez bien pour souper, mais j'l'ai apporté quand même. » Elle lui tendit un bol avec un large sourire. « L'Impératrice Dorée m'charge de t'dire qu't'es maintenant son maît'-chirurgien. Tu dois être paré à toute heure à t'occuper d'ses mat'lots.

— Le quarl était donc un test, commenta-t-il sinistrement.

— J'en ai peur. » Elle se pencha pour lui embrasser la joue. « Laya Yidagé. Bienv'nue à bord d'la *Poursuite*.

— Niclays Roos. Navré de ne pouvoir me présenter dans un état plus digne, chère madame. » Il lorgna la nourriture. Du riz et de petites boules

de viande rosâtres. « Par le Saint. Est-ce de l'anguille crue ?

— Estime-toi heureux qu'elle gigote pas encore. L'dernier otage a dû lui arracher la tête avec les dents. C'était avant qu'sa tête à lui tombe, bien sûr. » Laya se serra contre lui. « Guéris encore que'ques pirates, et tu l'auras p'têt cuite. T'auras p'têt même un vrai lit.

— Vous avez conscience que je risque surtout d'en tuer un. J'ai un diplôme en anatomie, mais je n'ai pas fait d'études de chirurgie.

— T'as qu'à continuer à prétendre le contraire. » Elle l'abrita sous un côté de son manteau. « Tiens. C'est chaud.

— Merci. » Niclays rabattit l'habit sur son épaule et lui adressa un sourire hésitant. « Je vous en prie, détournez mon attention de ce succédané de repas. Dites-moi comment vous en êtes venue à voguer avec la redoutable Impératrice Dorée. »

Tandis qu'il séparait les grains de riz propres de ceux qui étaient souillés de sang, elle lui raconta son histoire.

Laya était née dans la magnifique ville de Kumenga, célèbre pour ses grandes écoles, son vin gorgé de soleil et ses eaux limpides. Enfant, elle voulait tout savoir sur le monde. Sa curiosité était alimentée par son père, un explorateur qui lui avait appris plusieurs langues.

« Un jour, il est parti pour l'Est, déterminé à êt' le premier Sudien à poser l'pied là-bas, poursuivit-elle. Bien sûr, il est jamais rentré. Personne en r'vient jamais. Des années plus tard, j'ai payé les pirates d'la mer d'Carmentum pour m'emmener d'l'aut' côté d'l'Abyesse pour l'retrouver. » De la pluie ruisselait sur sa joue. « On a été attaqués par un vaisseau d'c'te flotte. Tout l'monde a été massacré, mais j'ai plaidé ma cause en lacustrin, c'qu'a surpris l'capitaine. Il m'a m'née à l'Impératrice Dorée, et j'suis d'venue son interprète. C'était ça ou l'épée.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour elle ? »

Elle soupira. « Trop longtemps.

— Vous devez souhaiter retourner dans le Sud.

— Bien sûr, mais j's'rais débile d'essayer d'm'enfuir. J'sais pas naviguer, Vieux Rouge, et l'Abysse est immense. »

Elle marquait un point.

« Pensez-vous, Mademoiselle Yidagé...

— Laya.

— Laya. Pensez-vous que l'Impératrice Dorée m'autoriserait à descendre voir le dragon dans les cales ? »

Laya haussa les sourcils. « Et pourquoi tu f'rais ça ? »

Niclays hésita.

Le plus prudent serait de n'en rien dire. Après tout, la plupart des gens redoutaient ou raillaient l'alchimie – mais il supposait qu'après plusieurs années passées sur un vaisseau pirate, Laya ne lâcherait pas le morceau si facilement.

« Je suis un alchimiste, marmonna-t-il. Pas un très grand – plutôt un amateur, en vérité –, mais j'essaie depuis dix ans de créer un élixir de jouvence. » Elle haussa davantage les sourcils. « J'ai jusqu'à présent échoué dans cette entreprise, surtout par manque d'ingrédients de qualité décente. Étant donné que les dragons peuvent vivre pendant des siècles, j'espérais... étudier celui-ci. Avant qu'on atteigne Kawontay.

— Et qu'il soit dépecé et vendu, comprit Laya. En temps normal, j'te l'déconseillerais.

— Mais ?

— L'Impératrice Dorée fait montre d'intérêt pour l'immortalité. Ton alchimie pourrait l'intéresser. » Elle se pencha plus près, si bien que leurs souffles joints ne formaient plus qu'un seul et même nuage. « C'pas pour rien qu'ce vaisseau s'appelle la *Poursuite*, Niclays. Tu connais l'histoire du mûrier ? »

Niclays fit la moue. « Du mûrier ?

— Une légende méconnue dans l'Est. Ça r'lève plus du mythe que d'l'histoire. » Laya se vautra contre le plat-bord. « Y a des siècles, une



sorcière régnait sur une île nommée Komoridu. Les colombes noires et les corbeaux blancs volaient pour la rejoindre, car c'était la mère des parias.

» L'histoire est racontée du point de vue d'une femme anonyme, que tout le peuple de Ginura évite. Elle entend parler de Komoridu, où tout le monde est le bienvenu, et décide qu'elle a pas d'aut' choix que d's'y rendre. Quand elle y arrive enfin, elle va voir la célèbre sorcière, qui tient son pouvoir d'un mûrier. Une source de vie éternelle. »

À présent, le cœur de Niclays battait comme un tambourin.

« Même si la légende a perduré, reprit Laya, personne a jamais pu trouver Komoridu. Pendant des siècles, l'rouleau sur lequel l'histoire était contée a été conservé sur l'île Plume. Puis quelqu'un l'a piqué aux archives sacrées et l'a donné à l'Impératrice Doré... mais il est bien vite dev'nu évident qu'y manquait un bout. Un bout qu'elle pense capital. »

Niclays était aussi électrisé que s'il avait pris la foudre.

*Ma tante le tenait d'un homme qui lui avait demandé de l'emporter le plus loin possible à l'Est, et de ne jamais plus le rapporter.*

« Oui. Tu lui as apporté. » En avisant son air ahuri, Laya lui sourit.  
« La dernière pièce de l'énigme. »

L'énigme.

*Jannart.*

Un grondement fit vrombir la panse du vaisseau. La *Poursuite* gâta, précipitant Niclays contre Laya.

« Est-ce un orage ? » s'enquit celui-ci, une octave plus haut qu'à l'habitude.

« Chut. »

Le bruit suivant fut un écho du premier. Laya se releva, sourcils froncés. Niclays se frictionna les jambes pour recouvrer quelques sensations, puis l'imita. L'Impératrice Dorée se tenait sur le gaillard d'arrière.

Ils se trouvaient sur le seuil de l'Abyse, l'endroit que même les dragons redoutaient, où l'eau était si profonde qu'elle ne paraissait plus verte, mais noire. Pas une vague n'en troublait la surface.

Dans cette mer impossible, chaque étoile, chaque constellation, chaque pli et chaque spirale du cosmos se reflétait. Comme s'il existait deux firmaments, comme s'ils voguaient à bord d'un vaisseau fantôme dérivant entre deux mondes. La mer s'était transformée en un miroir, afin que les cieux puissent enfin se contempler.

« Aviez-vous déjà vu une chose pareille ? » murmura Niclays.

Laya secoua la tête. « Ça a rien d'naturel. »

Pas une vague ne venait clapoter contre la coque. Chaque navire était aussi immobile qu'à terre. L'équipage de la *Poursuite* patientait dans un silence agité, mais Niclays Roos demeurait tranquille, fasciné par la vision de ce double univers. Un monde d'équilibre, comme celui décrit sur la Tablette de Rumelabar.

*Ce qu'il y a en dessous doit être en équilibre avec ce qu'il y a au-dessus, en ceci réside la précision de l'univers.*

Des mots qu'aucun être vivant ne comprenait. Des mots qui avaient poussé Tryde à envoyer son amoureux outre-mer, afin d'implorer une aide jusqu'alors inédite. Un amoureux qui devait désormais être mort.

Des imprécations s'élevèrent dans toutes les langues. Niclays chancela en arrière quand un nuage liquide balaya le pont, lui inondant les cheveux d'eau chaude. L'instant de calme dont il venait de jouir se dissipa subitement.

Des bulles se mirent à bouillonner autour de la coque. Laya lui attrapa le bras. Elle courut avec lui jusqu'au mât le plus proche et agrippa les cordages.

« Laya ! s'exclama-t-il. Que se passe-t-il ? »

— J'sais pas. Accroche-toi ! »

Niclays, hoquetant, battit des cils pour chasser l'eau salée. Il hurla lorsqu'une déferlante s'abattit sur la flotte, détruisant une barque et balayant des pirates par-dessus bord. Les cris étaient étouffés par un bruit qu'il prit d'abord pour du tonnerre.

Puis, la mer s'éleva à hauteur de la *Poursuite*, et il apparut.

Une masse d'écailles chauffées au rouge. Niclays observa, incrédule, la queue qui s'achevait par un bouquet de piquants cruels, ainsi que les ailes assez longues pour servir de pont reliant les deux berges du Bugen. Entre le rugissement de la mer et le mugissement du vent, un haut-ouestrien survola la flotte à basse altitude en poussant une exclamation triomphale.

« MAÎTRE ! hurla-t-il. BIENTÔT. BIENTÔT. BIENTÔT. »



## Ouest

---

Les rossignols ne savaient plus chanter. Ead était allongée sur le côté, sur le lit gigogne, à écouter Sabran respirer.

Souvent depuis la venue du wurm, elle s'était perdue dans des rêves relatifs à cette nuit-là. Comment elle avait porté Sabran jusqu'au médecin royal. La barbelure immonde qu'il avait ôtée de son ventre. Le sang. La forme emmitouflée dans un linge qu'ils avaient emportée. La reine gisant immobile sur son lit, qui paraissait être sa bière.

Une brise souffla au travers de la grande chambre. Ead se retourna.

Même si elle avait surveillé le docteur Bourne et ses assistants pour s'assurer qu'ils faisaient bien tout bouillir avant de toucher Sabran, cela n'avait pas suffi. L'inflammation avait pris racine. La fièvre l'avait ravagée, et elle était restée à l'article de la mort pendant des jours – mais elle s'était battue. Elle avait résisté de toutes ses forces pour survivre, comme Glorian Cœurdécu en son temps.

Finalement, elle avait réussi à sortir de la tombe où elle avait roulé, épuisée de corps et d'esprit. Lorsque la fièvre avait chuté, le médecin royal en avait déduit que la barbelure retirée avait appartenu au haut-ouestrien. Craignant qu'elle ait attrapé la peste, il avait mandé une experte

mentendonienne en anatomie draconique. Les conclusions de celles-ci furent effarantes.

La reine d'Inys n'avait pas attrapé le mal rouge, mais elle ne pourrait jamais plus avoir d'enfant.

Un autre courant d'air balaya la pièce. Ead se leva pour aller fermer la fenêtre.

Des étoiles clairsemaient le ciel de minuit. Dessous, Ascalon scintillait à la lumière de ses flambeaux. Certains habitants devaient être éveillés à ce moment même, priant pour qu'on les protège contre ce que les gens du commun nommaient désormais le Wyrn blanc.

Ils n'étaient pas avisés de l'information qui hantait les Ducs Spirituels et les dames de la chambre. En dehors du médecin royal, seuls ces derniers connaissaient le secret le plus dangereux du monde.

La lignée des Berethnet s'achèverait avec Sabran IX.

Ead tailla la mèche d'une chandelle avant de la rallumer. Depuis la venue du Wyrn blanc, la peur du noir de Sabran s'était accrue.

Des fragments de preuves historiques venus du monde entier concordaient : il y avait bien cinq hauts-ouestriens. On en retrouvait la représentation dans les grottes de Mentendon et les bestiaires réalisés après le Chagrin des Siècles.

Selon toute cette documentation, en revanche, aucun d'entre eux n'avait les yeux verts.

« Ead. »

Elle se retourna. La silhouette de Sabran se dessinait derrière les voilages de son lit.

« Majesté, répondit Ead.

— Ouvrez la fenêtre. »

Ead déposa la bougie sur le manteau de cheminée. « Mais vous allez prendre froid.

— Je suis peut-être stérile, cracha Sabran, mais jusqu'à mon dernier souffle, je demeurerai votre reine. Exécution.

— Vous êtes encore en convalescence. Si vous attrapez la mort, le secrétaire principal aura ma tête.

— Soyez maudite, chienne obstinée. J'aurai votre tête moi-même, si vous n'obéissez pas à mes ordres.

— N'empêche. Je doute qu'elle me soit très utile lorsqu'elle aura dit adieu à mon cou. »

Sabran pivota brusquement pour lui faire face.

« Je vais vous tuer. » La colère faisait saillir les tendons à son cou. « Je vous déteste tous, bande de vautours outrecuidants. Tout ce qui vous intéresse, c'est ce que vous pourrez picorer sur ma dépouille. Une pension, des terres, une héritière... » Sa voix se brisa. « Soyez tous maudits. Autant me jeter de la tour alabastrine plutôt qu'avaler une nouvelle cuillerée de votre pitié.

— Cela suffit, s'emporta Ead. Vous n'êtes plus une enfant. Arrêtez vos pleurnicheries.

— Ouvrez cette fenêtre.

— Venez l'ouvrir vous-même. »

Sabran partit d'un éclat de rire bref et sinistre. « Je pourrais vous faire brûler pour cette insolence.

— Si cela pouvait vous faire quitter ce lit, je danserais volontiers sur le bûcher. »

Le clocher sonna une fois. Frissonnant, Sabran se laissa retomber sur ses coussins.

« J'étais censée mourir en couches, chuchota-t-elle. J'étais censée donner vie à Glorian. Et donner la mienne en échange. »

Ses seins avaient versé du lait pendant des jours après la fausse couche, et son ventre était encore rond. Même si elle essayait de guérir, son corps ne cessait de raviver la plaie.

Ead alluma deux autres bougies. Elle avait pitié de Sabran, au point d'avoir l'impression que sa poitrine allait implorer, mais elle refusait de se plier aux accès de haine de soi par lesquels la reine se laissait parfois submerger. Les souveraines Berethnet souffraient de ce que les Inyssiens appelaient la *céphalogravité* – des périodes de tristesse, aux causes pas toujours évidentes. Carnélian V était surnommée la Colombe endeuillée, et l'on murmurait à la cour qu'elle s'était donné la mort en se laissant happer par le fleuve. Combe avait chargé les dames de la chambre de s'assurer que Sabran ne suivrait pas le même chemin.

Elle aurait bien aimé être une phalène à la fenêtre de la salle du conseil ce soir. Certains des Ducs Spirituels devaient suggérer que la vérité ne sorte jamais. De mettre du rembourrage sous les robes. De trouver une orpheline quelconque, aux cheveux noirs et aux yeux de jade. D'aucuns l'envisageaient peut-être, mais aucun d'entre eux ne pourrait souffrir de ployer le genou devant quelqu'un d'autre qu'une Berethnet.

« J'étais sûre... » Sabran s'agrippait de pleines poignées de cheveux. « Je dois être aimée du Saint. J'ai repoussé Feúdel. Pourquoi m'a-t-il subitement abandonnée ? »

Ead ravala une pointe de culpabilité. Son sortilège n'avait fait qu'alimenter le mensonge.

« Madame, dit-elle, vous devez garder la foi. Il ne sert à rien de vous appesantir sur... »

Un autre rire sans joie l'interrompit. « On croirait entendre Ros. Je n'ai pas besoin d'une autre Ros. » Sabran joignit les mains. « Peut-être que je devrais penser à des choses plus légères. C'est ce que Ros me dirait de faire. À quoi devrais-je penser, Ead ? Mon défunt compagnon, mon ventre stérile ou l'avènement imminent du Sans-Nom ? »

Ead s'agenouilla pour alimenter le feu.

Sabran ne parlait presque plus depuis des jours, mais chacune de ses paroles était une pique envoyée. Elle avait vertement reproché à Roslain



de se faire trop discrète. Elle avait persiflé ses demoiselles d'honneur venues lui servir ses repas. Elle avait fait pleurer une page en lui ordonnant de disparaître.

« Je serai la dernière des Berethnet. Je suis la destructrice de ma propre maison. » Elle empoigna les draps. « Tout est ma faute. Je n'aurais pas dû repousser la grossesse si longtemps. Ni essayer de l'éviter. »

Elle laissa sa tête basculer en avant.

Ead s'approcha de la reine d'Inys. Elle écarta le voilage et s'assit au bord du lit. Sabran était à moitié vautrée, recroquevillée sur son abdomen meurtri.

« J'ai été égoïste. Je voulais... » Sabran souffla par le nez. « J'ai demandé à Niclays Roos de me concocter un élixir, quelque chose qui préserverait ma jeunesse, afin de m'éviter d'avoir à tomber enceinte. Et quand il s'en est révélé incapable, chuchota-t-elle, je l'ai banni à l'Est.

— Sabran...

— J'ai tourné le dos au Chevalier de la Générosité, malgré tout ce qu'il m'avait donné. Je n'ai rien voulu offrir en retour.

— Arrêtez, commanda Ead d'un ton ferme. Vous aviez un immense fardeau à porter, et vous l'avez porté courageusement.

— C'était une mission divine. » Ses joues luisaient de larmes. « Pendant plus de mille ans, une seule dynastie. Trente-six femmes de la maison Berethnet ont accouché d'une fille au nom de l'Inys. Pourquoi pas moi ? » Elle posa la main sur son ventre. « Pourquoi est-ce arrivé ? »

Ead lui saisit alors tendrement le menton.

« Ce n'est *pas* votre faute, insista-t-elle. Ne l'oubliez pas, Sabran. Vous n'êtes en rien responsable. »

Sabran se déroba à son contact. « Le conseil des Vertus va tout essayer, mais mon peuple n'est pas idiot. La vérité finira par éclater. La Vertu s'effondrera, sans ses fondations. La foi dans le Saint sera détruite. Les sanctuaires se videront. »

Cette prophétie portait l'accent de la vérité. Même Ead savait que l'écroulement de la Vertu provoquerait des remous. C'était en partie pour cela qu'on l'avait envoyée ici. Pour préserver l'ordre.

Elle avait échoué.

« Je n'ai pas ma place à la cour céleste, reprit Sabran. Quand je me décomposerai dans la terre, les Ducs Spirituels, qui descendent de la Sainte Escorte, réclameront chacun d'occuper mon trône. » Un nouveau rire triste lui échappa. « Peut-être qu'ils n'attendront même pas mon trépas pour lancer leurs manigances. Ils croyaient mon pouvoir capable d'enchaîner le Sans-Nom, mais ce pouvoir mourra désormais avec moi.

— Dans ce cas, il devrait être dans leur intérêt de vous protéger. » Ead s'efforçait de paraître rassurante. « Pour gagner du temps afin de préparer sa venue.

— De me protéger, peut-être, mais pas forcément de me laisser sur le trône. Certains d'entre eux se demandent sans doute déjà s'ils n'ont pas intérêt à agir rapidement. À choisir un nouveau dirigeant avant que Feúdel revienne nous détruire. » Sabran parlait d'un ton sans vie. « Ils doivent aussi se demander si l'histoire de ma divinité a jamais été vraie. Je me pose la même question. » Elle reposa la main sur son ventre. « Après tout, j'ai montré que je n'étais qu'un être de chair. »

Ead secoua la tête.

« Ils me pousseront à nommer mon successeur, poursuivit la reine. Et si je le fais, les autres le disputeront sans doute. Les nobles hisseront leur bannière en faveur de l'un des prétendants. L'Inys sera divisée. L'armée draconique profitera de sa faiblesse pour revenir. Et la Yscalin semble déterminée à l'aider. » Elle ferma les paupières. « Je ne peux pas voir ça, Ead. Je ne peux pas regarder mon reyaume s'écrouler. »

Elle devait redouter cette issue depuis le début.

« Elle était si... fragile, déclara-t-elle d'une voix râpeuse. Glorian. Comme les nervures d'une feuille. Ce qu'il reste quand le vert l'a

désertée. » Elle avait le regard dans le vague. « Ils ont tenté de me la cacher, mais je l'ai vue. »

Une autre dame d'honneur lui aurait assuré que son enfant était en sécurité, à la cour céleste. Roslain aurait dépeint l'image d'un bébé aux cheveux de jais blotti dans les bras de Galian Berethnet, souriant pour l'éternité dans un château au ciel.

Pas Ead. Une telle image ne reconforterait pas Sabran dans son chagrin. Pas encore.

Elle saisit une main glaciale pour la réchauffer entre les siennes. Toute grelottante dans l'immensité de son lit, Sabran ressemblait davantage à une enfant perdue qu'à une reine.

« Ead, reprit-elle. Il y a une bourse d'or dans le coffre. » Elle désigna la boîte où ses bijoux étaient entreposés. « Va en ville. Au marché noir. Ils y vendent un poison nommé la douairière. »

Ead en eut le souffle coupé.

« Ne soyez pas sottre, murmura-t-elle.

— Ne t'avise pas de traiter de sottre la dernière des Berethnet.

— Sauf, bien sûr, si vous parlez comme telle.

— Je te demande cela non pas en tant que reine, mais en tant que pénitente », expliqua Sabran. Ses traits étaient tirés, sa mâchoire tremblait. « Je ne puis vivre en sachant que mon peuple est condamné par l'essor du Sans-Nom ou l'imminence d'une guerre civile. Je ne pourrai jamais être en paix avec moi-même. » Elle retira sa main. « Je pensais que tu comprendrais. Je pensais que tu accepterais de m'aider.

— J'en comprends davantage que vous ne le soupçonnez. » Ead posa la main sur sa joue. « Vous avez essayé de vous transformer en être de pierre. Ne craignez pas de découvrir que ce n'est pas le cas. Vous êtes peut-être une reine, mais vous êtes faites de chair et de sang. »

Sabran sourit d'une manière qui lui brisa le cœur.

« C'est justement ça, d'être une reine, Ead. Le corps et le royaume ne font qu'un.

— En ce cas, vous ne pouvez pas tuer le corps pour le royaume. » Ead soutint son regard. « Alors, non, Sabran Berethnet, je ne vous apporterai pas de poison. Pas maintenant. Ni jamais. »

Ses mots provenaient d'un endroit qu'elle s'était efforcée de tenir verrouillé. L'endroit où une rose avait éclos.

Sabran la considéra avec une expression qu'Ead ne lui avait jamais vue. Toute la mélancolie avait disparu, cédant le pas à une intense curiosité. Ead pouvait voir chaque éclat de vert dans ses iris, chaque cil, le reflet des bougies piégé dans ses pupilles. La lueur du feu dansait sur son épaule. Alors qu'Ead la balayait du bout des doigts, Sabran se pencha pour aller à son contact.

« Ead, dit-elle, reste avec moi. »

Sa voix était presque inaudible, mais Ead ressentit chaque mot dans sa chair.

Leurs lèvres étaient proches, à présent, à un souffle d'écart. Ead n'osait bouger, de peur de rompre le charme. Sa peau était tendre, presque douloureuse de sentir celle de Sabran.

Celle-ci lui prit le visage entre les mains. Dans son regard figuraient à la fois une question et la peur de la réponse.

Alors que des cheveux noirs lui caressaient la clavicule, Ead songea à la Prieure et à l'oranger. Elle songea à ce que Chassar lui dirait s'il savait que son cœur battait pour la prétendante, qui priait devant le tombeau vide de la Mère. La descendante de Galian l'Imposteur. Sabran l'attira à elle, et Ead embrassa la reine d'Inys comme elle l'aurait fait d'un amant.

Son corps était de verre filé. Une fleur tout juste ouverte au monde. Lorsque leurs lèvres se séparèrent, Ead comprit, avec une intensité qui lui coupa le souffle, que cela faisait des mois qu'elle désirait l'étreindre ainsi. Déjà lorsqu'elle se trouvait allongée au côté de Sabran, à écouter ses

secrets. Déjà lorsqu'elle avait glissé la rose derrière son oreiller. Cette prise de conscience la transperça jusqu'à la moelle.

Elles restèrent immobiles. Leurs lèvres s'attardèrent, se contentant de se toucher.

Son cœur battait trop vite, trop fort. Elle n'osa d'abord pas reprendre son souffle – le moindre mouvement était susceptible de les écarter –, mais Sabran l'enlaça, et sa voix se brisa quand elle prononça son nom. Ead sentit les palpitations d'un autre cœur contre le sien. Aussi douces et rapides que les ailes d'un papillon.

Elle était tout à la fois perdue, trouvée et errante. À l'orée d'un rêve, et pourtant plus éveillée que jamais. Ses doigts découvraient Sabran, déplacés sur sa peau par quelque instinct. Ils suivirent la cicatrice de sa cuisse, se perdirent dans ses cheveux, explorèrent le sillon sous ses seins gonflés.

Sabran se recula pour l'examiner. Ead eut un aperçu de son expression à la lueur des bougies – le front lisse, les yeux sombres et déterminés – avant qu'elles s'unissent à nouveau, et leur baiser fut cette fois chaud, novice, fondateur, la naissance d'une étoile sur leurs lèvres. Elles étaient des rayons de miel secrets, fragiles et complexes. Ead frissonna quand la nuit accueillit sa peau.

Elle sentit celle de Sabran se couvrir de chair de poule. Sa chemise de nuit glissa de son épaule, plus bas, jusqu'à venir reposer autour de ses hanches, si bien qu'Ead put caresser toute la longueur de sa colonne vertébrale et croiser ses mains dans le creux de ses reins. Elle embrassa le cou et la zone dégagée derrière l'oreille, et Sabran souffla son nom, la tête inclinée en arrière pour révéler le creux de sa gorge. Le clair de lune la nimbaît de lait.

Le silence de la grande chambre était vaste. Aussi vaste que la nuit et l'ensemble de ses étoiles. Ead perçut chaque bruissement de soie, chaque contact de la main sur la peau, de la peau sur les draps. Leurs souffles

étaient étouffés, redoutant un coup porté à la porte, une clef glissée dans la serrure, l'éclat d'une torche dévoilant leur union. Cela attiserait la flamme du scandale, et l'incendie grossirait jusqu'à la consumer toutes deux.

Mais Ead considérait le feu comme son ami, et elle plongeait dans la fournaise pour Sabran Berethnet, pour une nuit avec elle. Qu'ils viennent avec leurs épées et leurs torches.

Qu'ils viennent.

---

Plus tard, elles étaient allongées dans la clarté de la lune de sang. Pour la première fois depuis de nombreuses années, la reine d'Inys dort sans bougie allumée.

Ead avait le regard rivé sur le baldaquin. Elle savait une chose, désormais, et cela obscurcissait tout le reste de ses pensées.

Quoi que désirerait le Prieuré, elle ne pourrait pas abandonner Sabran.

Alors que celle-ci remuait dans les profondeurs du sommeil, Ead huma son odeur. Un mélange d'onguent et de lilas, mâtiné du trèfle de son diffuseur de parfum. Elle s'imagina disparaître avec elle au lagon Lacté, cette terre légendaire où son nom ne la retrouverait plus.

Cela n'arriverait jamais.

---

Les rayons du soleil coulaient de biais dans la grande chambre. Peu à peu, Ead prit conscience d'elle-même, et de Sabran. Des cheveux noirs drapaient l'oreiller. Peau, contre peau, contre peau. La lumière n'atteignait pas encore le lit, mais elle en avait pourtant l'impression tant elle avait chaud.

Elle n'éprouvait aucun regret. De la confusion, oui, et des gazouillis dans le ventre, mais aucun désir de remonter le temps pour procéder autrement.

On frappa alors à la porte, et ce fut comme si un nuage venait obscurcir le soleil.

« Votre Majesté. »

Katryen.

Sabran leva la tête. Elle contempla d'abord Ead, les paupières lourdes, puis la porte.

« Qu'y a-t-il, Kate ? » Sa voix était enrouée de sommeil.

« Je me demandais si vous aimeriez prendre un bain, ce matin. La nuit a été si froide. »

Voilà deux jours qu'elle essayait de convaincre sa reine de sortir de sa chambre. « Remplis la baignoire, répondit Sabran. Ead viendra frapper quand je serai prête.

— Oui, Madame. »

Les pas se replièrent. Sabran se retourna, et Ead croisa son regard incertain. À présent que le soleil était levé, elles se jaugèrent mutuellement, comme si elles se rencontraient pour la première fois.

« Ead, dit Sabran à voix basse, ne te sens pas obligée de continuer à partager ma couche. » Elle s'assit lentement. « Les devoirs d'une dame de la chambre n'incluent pas ce que nous avons fait cette nuit. »

Ead haussa les sourcils. « Vous pensez que je l'ai fait par obligation ? »

Sabran ramena ses genoux contre sa poitrine et se détourna. Irritée, Ead sortit du lit.

« Vous vous trompez, Majesté. » Elle enfila sa chemise de nuit et alla chercher sa mante sur la chaise. « Vous devriez vous lever. Kate vous attend. »

Sabran observa la fenêtre. Le soleil transformait ses iris en disques de béryl vert.

« Il est presque impossible, pour une reine, de faire la différence entre ce qui vient du cœur et ce qui vient par déférence. » Elle chercha son regard. « Dis-moi la vérité, Ead. Est-ce par choix que tu as couché avec moi cette nuit, ou t'y es-tu sentie contrainte par mon rang ? »

Ses cheveux étaient une touffe emmêlée tombant sur ses épaules. Ead se radoucit.

« Vous êtes sotté, répliqua-t-elle. Nul n'aurait pu m'y contraindre. Ni vous, ni qui que ce soit. Ne vous ai-je point toujours offert la vérité ? »

Sabran sourit alors. « Un peu trop souvent, admit-elle. Tu es la seule à le faire. »

Ead se pencha pour l'embrasser sur le front, mais Sabran lui attrapa la figure entre les mains et joignit aux siennes ses lèvres entrouvertes. Quand elles s'écartèrent enfin l'une de l'autre, le sourire de Sabran était sincère, et aussi rare qu'une rose en plein désert.

« Venez. » Ead lui passa la mante autour des épaules. « J'aimerais vous voir marcher au soleil, aujourd'hui. »

---

La cour recouvra un peu de vie ce matin-là. Sabran convoqua les Ducs Spirituels dans son antichambre. Elle leur montrerait que, bien que souffrant de corps et d'esprit, elle n'était pas encore morte. Elle ordonnerait la conscription de nouveaux soldats, ferait recruter des mercenaires et augmenterait les dotations accordées aux inventeurs, dans l'espoir qu'ils développent de meilleures armes. Lorsque les hauts-ouestriens reviendraient, l'Inys saurait les accueillir.

De l'avis d'Ead, les Ducs n'avaient pas encore évoqué la question d'un successeur, mais ce n'était qu'une affaire de temps. Ils devaient se tourner vers l'avenir, désormais, vers la guerre avec la Yiscalin et les deux hauts-ouestriens résolus à éveiller et à réunir l'armée draconique. Il n'y avait pas d'héritière, et il n'y en aurait pas. Le Sans-Nom s'ébranlait.

Ead retourna à ses devoirs. Mais ses nuits étaient réservées à Sabran. Leur secret était enivrant. Dès qu'elles se retrouvaient derrière les rideaux du lit, elles oubliaient tout le reste.

---



Dans l'antichambre, Sabran jouait du virginal. Elle était trop faible pour faire grand-chose d'autre, et elle n'avait guère d'autre activité pour occuper son temps libre. Le docteur Bourne avait annoncé qu'elle ne serait pas en état de chasser avant au moins un an.

Ead était assise non loin, à l'écouter. Roslain et Katryen demeuraient silencieusement à ses côtés, absorbées dans leurs travaux d'aiguille. Elles confectionnaient des faveurs brodées des initiales royales, qui seraient distribuées en ville pour rassurer le peuple.

« Majesté. »

Les têtes se tournèrent. Sire Marke Bouleauay, l'un des chevaliers du corps, se tenait à la porte dans son armure cuivrée.

« Bonsoir, sire Marke, répondit Sabran.

— La Duchesse du Courage sollicite une audience, Majesté. Elle est en possession de documents d'État requérant votre signature.

— Bien sûr. »

Sabran se leva. Elle chancela alors dangereusement et se raccrocha au virginal.

« Majesté... » Sire Marke fit un pas vers elle, mais Ead, qui était plus proche, la soutenait déjà. Roslain et Katryen s'empressèrent d'aller l'aider.

« Sabran, vous ne vous sentez pas bien ? » Roslain lui toucha le front.  
« Je vais mander le docteur Bourne.

— Du calme. » Sabran posa une main sur son ventre et inspira profondément. « Mesdames, laissez-moi seule pour signer les papiers de Sa Grâce, mais soyez de retour à onze heures pour m'aider à me déshabiller. »

Roslain fit la moue. « Je reviendrai avec le docteur Bourne, insista-t-elle. Laissez-le vous examiner, Sab, je vous en prie. »

La reine acquiesça. Tandis qu'elles prenaient toutes congé, Ead jeta un coup d'œil en arrière, et leurs regards se croisèrent.

La plupart du temps, la chambre de présence était bondée de courtisans attendant que Sabran apparaisse pour lui présenter leurs requêtes. Elle était à présent silencieuse, comme depuis que la reine restait cantonnée dans ses appartements. Roslain alla rendre visite à sa grand-mère, et Katrien retourna souper dans ses quartiers. N'ayant pas encore faim, et ne pouvant décrocher son esprit de Sabran, Ead s'installa à une table de la bibliothèque royale.

Alors que l'obscurité grandissait, elle réfléchit, pour la première fois depuis des jours, à la marche à suivre.

Elle devait révéler la vérité à Chassar. Si Sabran ne se trompait pas sur ce qu'il arriverait en Inys, Ead devait impérativement rester pour la protéger, et elle devait s'en expliquer personnellement à Chassar. Après avoir longtemps mûri ses pensées, elle alluma une chandelle, encre sa plume et écrivit :

*Ascalon, reinaume d'Inys,  
par le biais des douanes de Zeedeur  
Fin de l'automne, 1005 EA*

*Votre Excellence,*

*Voilà bien trop longtemps que je n'ai plus eu de nouvelles de votre part. Vous êtes sans doute trop occupé par votre diligence auprès du roi Jantar et de la reine Saiyma. Comptez-vous vous rendre en Inys bientôt ?*

*Votre amie dévouée et très humble pupille,  
Ead Duryan*

Elle adressa sa missive à l'ambassadeur uq-Ispad. Une lettre courtoise, envoyée par sa pupille.

Le bureau du maître des postes était voisin de la bibliothèque. Ead le découvrit désert. Elle glissa la lettre dans une boîte depuis laquelle elle serait triée, et y adjoignit la somme nécessaire pour un envoi par pigeon. Si Combe jugeait que ce courrier n'avait rien de suspect, un oiseau l'emporterait à Zeedeur, et un autre au centre postal de Brygstad. La missive serait alors acheminée jusqu'à la place des Colombes, d'où un coursier lui ferait traverser le désert.

Chassar recevrait sa convocation au creux de l'hiver. La Prieure ne serait pas ravie de découvrir sa requête, mais quand elle connaîtrait la nature du danger, elle comprendrait.

La nuit était bien tombée quand Ead quitta la bibliothèque royale, juste alors que sire Tharian Lintley y pénétrait.

« Mademoiselle Duryan. » Il inclina la tête. « Bonsoir. J'espérais vous trouver ici.

— Capitaine Lintley. » Ead le salua à son tour. « Comment vous portez-vous ?

— Suffisamment bien, répondit-il avec un léger pli d'angoisse entre les sourcils. Pardonnez-moi de vous déranger, Ead, mais Lord Seyton Combe m'a chargé de vous conduire à lui.

— Lord Seyton. » Son cœur s'emballa. « Sa Majesté m'a demandé d'être de retour dans ses appartements à onze heures.

— Sa Majesté s'est déjà retirée pour la nuit. Sur les ordres du docteur Bourne. » Lintley lui adressa un regard contrit. « Et... eh bien, je ne crois pas qu'il s'agisse d'une simple invitation. »

Naturellement. Le Faucon-de-Nuit n'envoyait pas d'invitations.

« Fort bien, répondit Ead en se contraignant à sourire. Je vous suis. »



## Ouest

---

Le secrétaire principal disposait d'un cabinet bien ordonné à l'étage en dessous de la salle du conseil. Son *antre*, ainsi que d'aucuns le surnommaient parfois, même si le prosaïsme de la pièce était presque décevant. À mille lieues de la splendeur dont Combe devait jouir dans sa demeure ancestrale de Castelstrathurn.

Le couloir qui menait à son bureau était longé de domestiques. Tous arboraient la broche de la Chevaleresse de la Courtoisie, avec les ailes indiquant qu'ils étaient les serviteurs de sa lignée.

« Mademoiselle Ead Duryan, Votre Grâce. » Lintley fit la révérence.  
« Dame de la chambre. »

Ead salua à son tour.

« Merci, sire Tharian. » Combe écrivait à sa table. « Ce sera tout. »

Lintley ferma la porte derrière lui. Combe leva les yeux vers Ead et retira ses lunettes.

Le silence se prolongea jusqu'à ce qu'une bûche s'écroule dans le foyer.

« Mademoiselle Duryan, j'ai le regret de vous informer que la reine Sabran n'a plus besoin de vos services de dame de la chambre. Le grand

chambellan vous a officiellement congédiée de la royale maisonnée, avec révocation immédiate des privilèges associés. »

Son cou la picota.

« Votre Grâce, répondit-elle, je ne pensais pas avoir offensé Sa Majesté de quelque manière. »

Combe se fendit d'un sourire. « Allons, Mademoiselle Duryan. Je vois clair dans votre jeu. Je sais à quel point vous me détestez. Vous savez pertinemment pour quelle raison vous êtes ici. » Comme elle ne répondait pas, il poursuivit : « J'ai reçu un rapport, cet après-midi. Stipulant que vous étiez... inconvenablement déshabillée dans la grande chambre la nuit dernière. Tout comme Sa Majesté. »

Même si toute sensation déserta ses jambes, elle parvint à ne pas perdre contenance.

« Qui vous a signalé cela ? s'enquit-elle.

— J'ai des yeux dans toutes les pièces. Même dans les appartements royaux. L'un des chevaliers du corps, tout dévoué qu'il soit à Sa Majesté, me l'a malgré tout rapporté. »

Ead ferma les paupières. Elle était à ce point enivrée par Sabran que la prudence lui avait manqué.

« Dites-moi, Combe, en quoi ce qui se passe dans son lit vous importe-t-il encore ?

— Parce que de son lit dépend la stabilité du royaume. Ou la fin de sa stabilité. Son lit, mademoiselle Duryan, est la seule chose qui se dresse entre l'Inys et le chaos. »

Ead le jaugea du regard.

« Sa Majesté doit se remarier. Afin de maintenir l'illusion qu'elle cherche à concevoir l'héritière qui sauvera l'Inys, expliqua Combe. Cela pourrait lui permettre de demeurer sur le trône plusieurs années de plus. Ainsi, elle ne peut se permettre de prendre pour maîtresses ses dames d'honneur.

— Je présume que vous avez convoqué Lord Arteloth de la même manière, riposta Ead. Au milieu de la nuit, tandis que Sabran dormait.

— Pas personnellement. J'ai la chance de disposer de loyaux serviteurs, prêts à agir en mon nom. Néanmoins, ajouta-t-il avec ironie, les rapports de mes dispositions nocturnes n'ont cessé de fleurir. J'ai conscience de ma réputation à la cour.

— Elle vous va comme un gant.

— Je me suis débarrassé d'un certain nombre de gêneurs au cours de ma carrière de secrétaire principal. Ma prédécesseure payait pour faire disparaître ceux qui la dérangent, mais je ne suis pas si dépensier. Je préfère me servir de mes exilés. Ils deviennent mes agents, et s'ils m'offrent ce dont j'ai besoin, je peux encore les rappeler à la cour. Selon des conditions qui profitent à tout le monde. » Combe croisa ses doigts aux jointures épaisses. « Ainsi, mon réseau me susurre des choses.

— Votre réseau vous a déjà susurré un certain nombre de mensonges. J'ai connu Sabran charnellement, mais Loth, non.

— Le cas de Lord Arteloth était différent, admit Combe. Un homme vertueux. Fidèle à Sa Majesté. Pour la première fois, j'ai été peiné de ce que j'avais à faire.

— Pardonnez-moi de ne pas compatir.

— Oh, je n'attends aucune compassion, mademoiselle. Nous qui sommes les dagues cachées de la couronne – les maîtres du chevalet, les chasseurs de rats, les espions et les bourreaux – n'en recevons que rarement.

— Et pourtant, souligna Ead, vous êtes un descendant de la Chevaleresse de la Courtoisie. Cela ne vous sied guère.

— Au contraire. C'est mon travail de l'ombre qui permet à la courtoisie de ne pas perdre la face à la cour. » Combe l'observa quelques instants. « Je pensais ce que je vous ai dit au bal. Vous aviez en moi un ami. J'admirais votre façon de grimper les échelons sans piétiner

personne, ainsi que votre comportement... mais vous avez dépassé des bornes infranchissables. Au moins avec elle. » Il paraissait presque navré. « Je le regrette profondément.

— Écartez-moi de son côté, et elle *saura*. Elle trouvera le moyen de se débarrasser de vous.

— Pour le bien de la reine, mademoiselle Duryan, j'espère que vous vous trompez. Je crains que vous estimiez mal la fragilité de son règne depuis qu'elle a perdu toute chance de concevoir. » Combe soutint son regard. « Elle a plus que jamais besoin de moi. Je lui reste fidèle pour ses qualités de souveraine, et pour l'héritage de sa lignée, mais certains des autres Ducs Spirituels ne souffrent plus de la voir sur ce trône. Pas alors qu'elle a failli dans sa principale mission de reine Berethnet. »

Ead s'efforça de demeurer inexpressive, mais son cœur tambourinait contre sa poitrine. « Qui ?

— Oh, j'ai des soupçons quant à l'identité de la personne qui agira en premier. Je compte bien lui servir de bouclier dans les jours à venir. Vous, malheureusement, n'entrez pas dans mes plans. Vous les menacez. »

*Peut-être qu'ils n'attendront même pas mon trépas pour lancer leurs manigances.*

« Falden, appela Combe plus fort, voulez-vous entrer ? » La porte s'ouvrit sur l'un des domestiques. « Si vous voulez bien avoir la gentillesse de conduire Mademoiselle Duryan jusqu'à son carrosse.

— Oui, Votre Grâce. »

L'homme saisit Ead par l'épaule. Alors qu'il la guidait vers la porte, Combe lança : « Attendez, Maître Falden. J'ai changé d'avis. » Son regard était de marbre. « Tuez-la. »

Ead se raidit. Subitement, le domestique l'attrapa par les cheveux et tira, exposant sa gorge à sa lame.

Les mains d'Ead se mirent à brûler. Elle tordit le bras qui la tenait, et, après un subtil jeu de corps, son bourreau se transforma en victime gisant



au sol, hurlant d'agonie, l'épaule déboîtée.

« Là », dit Combe doucement.

Le serviteur se tenait le bras en haletant. Ead contempla ses mains. Réagissant à la menace, ce qui lui restait de siden, ses réserves les plus profondes, avait trouvé le chemin de la surface.

« Lady Truyde a fait courir le bruit de votre sorcellerie il y a quelque temps. » Combe observait la lueur au bout de ses doigts.

« Je n'en ai pas tenu compte, naturellement. La rancœur jalouse d'une jeune courtisane, rien de plus. Puis j'ai eu vent de vos aptitudes... *étonnantes* avec vos lames, durant l'embuscade.

— Je me suis entraînée pour protéger la reine Sabran », rétorqua Ead. Extérieurement, elle paraissait calme, mais son sang palpitait dans ses veines.

« Je comprends, désormais. » Combe souffla par le nez. « Vous êtes le guetteur de la nuit. »

Elle avait révélé sa véritable nature. Le point de non-retour était franchi.

« Je ne crois pas en la sorcellerie, Mademoiselle Duryan. Peut-être s'agissait-il d'alchimie dans vos mains. Ce que je crois, en revanche, c'est que vous n'êtes jamais venue ici dans le but de servir la reine Sabran, contrairement à ce que vous prétendiez. Je pense plus vraisemblable que l'ambassadeur uq-Ispad vous a placée ici en tant qu'espionne. Une bonne raison de plus de vous expédier loin de la cour. »

Ead fit un pas vers lui. Le Faucon-de-Nuit ne bougea pas, ni ne tressaillit.

« Je me suis demandé si vous pouviez être l'Échanson, déclara Ead d'une voix grave. Si vous aviez fait venir ces coupe-jarrets pour effrayer Sa Majesté et la... convaincre d'épouser Lievelyn. C'est peut-être pour cette raison que vous voulez vous débarrasser de moi. Sa protectrice.

Après tout, qu'est-ce qu'un échanton, sinon un fidèle serviteur de la couronne, à tout moment susceptible d'empoisonner le vin ? »

Combe lui offrit un sourire las.

« Comme il serait facile pour vous de me mettre tous les maux de la terre sur le dos, murmura-t-il. L'Échanton est effectivement tout près, Mademoiselle Duryan. Je n'en doute pas. Mais je ne suis que le Faucon-de-Nuit. » Il se rassit. « Une voiture vous attend aux portes du palais.

— Et où va-t-elle m'emmener ?

— Là où je pourrai vous tenir à l'œil. En attendant de voir dans quel sens les pièces retombent. Vous connaissez le plus grand secret de la Vertu. Un seul mot de votre part pourrait mettre l'Inys à genoux.

— Vous comptez donc me faire taire en m'incarcérant. » Ead marqua une pause. « Ou comptez-vous vous débarrasser de moi de façon plus définitive ? »

Le coin de la bouche du maître-espion tressaillit. « Vous me peinez. Le meurtre n'a rien de courtois. »

Il la détiendrait là où ni Sabran ni le Prieuré ne pourraient la retrouver. Elle ne monterait pas dans ce carrosse, sous peine de ne jamais revoir la lumière du jour.

Cette fois, de nombreuses paires de mains l'agrippèrent. La lumière s'estompa de ses doigts tandis qu'on l'escortait.

Elle n'avait aucune intention de se laisser enfermer par Combe. Ni de finir avec un poignard entre les omoplates. Alors qu'ils sortaient de la tour alabastrine, elle glissa la main sous son manteau pour en dénouer les manches. Les domestiques continuèrent de l'escorter vers les portes du palais.

Vive comme une flèche, elle libéra ses bras de son habit. Avant que ses ravisseurs puissent l'immobiliser, elle bondit sur le mur le plus proche et se réfugia dans le jardin royal. Des cris de surprise retentirent.

Son cœur cognait contre ses côtes. Une fenêtre était ouverte au-dessus d'elle. La muraille du donjon de la reine était lisse, impossible à escalader, mais du lierre s'y accrochait, suffisamment épais pour supporter son poids. Ead posa le pied sur une branche noueuse.

Le vent lui soufflait les cheveux dans les yeux durant son ascension. La plante craquait sinistrement. Une tige lui claqua entre les doigts, et son ventre se noua, mais elle parvint à agripper une poignée de feuilles et à poursuivre sa progression. Elle finit par se glisser par la fenêtre béante, atterrissant sans un bruit.

Elle enfila des couloirs déserts. Grimpa l'escalier menant aux appartements royaux. Une rangée de domestiques armés en tabard noir se tenait devant la chambre de présence enténébrée. Chaque livrée était ornée des coupes jumelles de la Duchesse de la Justice.

« Je souhaiterais voir la reine, dit Ead à court d'haleine. Sans tarder.

— Sa Majesté est couchée, Mademoiselle Duryan, et le service de nuit a commencé, lui répondit une femme.

— Lady Roslain, dans ce cas.

— Les portes de la grande chambre sont verrouillées, lui répondit-on sèchement, et elles le demeureront jusqu'au matin.

— Je dois impérativement voir la reine, insista Ead avec agacement. C'est une affaire de la plus haute importance. »

Les domestiques échangèrent des regards. Finalement, l'un d'eux, manifestement contrarié, se saisit d'une chandelle et avança dans le noir.

Le cœur battant, Ead tâchait de reprendre son souffle. Elle ne savait pas encore ce qu'elle dirait à Sabran. Il fallait cependant qu'elle la tienne informée des agissements de Combe.

Une Roslain aux yeux lourds de sommeil apparut dans sa tenue de nuit. Des mèches de cheveux s'échappaient de sa tresse.

« Ead, lança-t-elle d'un timbre impatient, peux-tu me dire ce qui se passe ?

— Je dois voir Sabran. »

Les lèvres pincées, Roslain l'attira à l'écart.

« Sa Majesté est fiévreuse. » Elle avait l'air sinistre. « Le docteur Bourne prétend qu'une bonne nuit de sommeil la remettra d'aplomb, mais ma grand-mère a disposé ses domestiques ici pour la protéger jusqu'à ce qu'elle aille mieux. Je vais rester pour prendre soin d'elle.

— Tu dois le lui dire. » Ead lui attrapa le bras. « Roslain, Combe m'envoie en exil. Tu dois...

— Mademoiselle Duryan ! »

Roslain tressaillit. Des domestiques porteurs du livre ailé se tenaient au bout du couloir, accompagnés de deux chevaliers du corps.

« Emparez-vous d'elle, s'écria sire Marke Bouleau. Ead Duryan, vous êtes en état d'arrestation. Rendez-vous immédiatement ! »

Ead ouvrit à la volée la porte la plus proche et se précipita dans l'obscurité.

« Ead ! » s'écria Roslain, frappée d'horreur. « Sire Marke, qu'est-ce que cela signifie ? »

Une rangée de balcons mena Ead jusqu'à une autre porte ouverte. Elle courut au hasard des couloirs jusqu'à surgir dans la cuisine privée, où Tallys, la commise, était accroupie dans un coin à dévorer un flan. En apercevant Ead, elle hoqueta.

« Mademoiselle Duryan. » Elle paraissait terrifiée. « Mademoiselle, je ne... »

Ead porta un doigt à ses lèvres. « Tallys, lui dit-elle, y a-t-il une issue discrète ? »

La commise acquiesça aussitôt. Elle prit Ead par la main et la mena à une petite porte, dissimulée derrière une tapisserie.

« Par ici. L'escalier de service, chuchota-t-elle. Partez-vous pour toujours ? »

— Pour un temps, répondit Ead.

— Pourquoi ?

— Je ne peux rien te dire. » Ead la regarda droit dans les yeux. « Ne révèle à personne que tu m'as vue. Jure-le sur ton honneur de dame, Tallys. »

Celle-ci déglutit. « Je le jure. »

Des bruits de pas dans le couloir. Ead franchit la porte, que Tallys verrouilla derrière elle.

Elle descendit l'escalier quatre à quatre. Si elle voulait quitter le palais, il lui faudrait un cheval et un déguisement. Il n'y avait qu'une personne susceptible de les lui fournir.

Elle trouva Margret Ru assise dans ses quartiers, en chemise de nuit. Celle-ci leva les yeux et réprima un cri à l'arrivée d'Ead.

« Qu'est-ce que... » Elle se leva. « Ead ? »

La fuyarde referma la porte derrière elle. « Meg, je n'ai pas le temps. Je dois... »

À peine eut-elle formulé ces mots qu'un bruit métallique retentit à la porte, le son d'un poing couvert d'un gantelet.

« Lady Margret. » On frappa à nouveau. « Lady Margret, ici dame Joan Dale, des chevaliers du corps. » Un nouveau coup. « Ma dame, je viens pour une affaire urgente. Ouvrez la porte. »

Margret désigna à Ead son lit défait. Son amie se glissa dessous et laissa les franges retomber derrière elle. Elle entendit Margret marcher sur les dalles.

« Pardonnez-moi, dame Joan. Je dormais. » Elle parlait d'une voix lente et enrouée. « Que se passe-t-il ?

— Lady Margret, le secrétaire principal a ordonné l'arrestation de Mademoiselle Ead Duryan. L'avez-vous vue ?

— Ead ? » Margret se laissa tomber sur le lit, comme stupéfiée. « C'est impossible. Pour quel motif ? »

C'était une actrice émérite. Son timbre chevrotait, entre la stupeur et l'incrédulité.

« Je n'ai pas la liberté de vous en dire davantage. » Des solerets traversèrent la chambre. « Si vous voyez Mademoiselle Duryan, donnez l'alarme aussitôt.

— Naturellement. »

La chevaleresse du corps sortit, refermant la porte derrière elle. Margret mit le verrou et tira les rideaux avant de retourner chercher Ead sous le lit.

« Ead, chuchota-t-elle, par la Damoiselle, qu'as-tu fait ?

— Je me suis trop rapprochée de Sabran. Comme Loth.

— Non. » Margret la dévisagea. « Tu étais pourtant si *prudente*, à cette cour. Ead...

— Je sais. Pardonne-moi. » Elle moucha les bougies et jeta un coup d'œil entre les rideaux. Gardes et écuyers en armes patrouillaient dans tout le domaine. « Meg, j'ai besoin de ton aide. Je dois retourner aux Ersyr, ou Combe me tuera.

— Il n'oserait pas.

— Il ne peut pas me laisser quitter le palais vivante. Pas en sachant... » Ead la considéra avec gravité. « Tu vas entendre des rumeurs sur mon compte, des choses qui te feront douter de moi, mais tu dois savoir que j'aime la reine. Et que je suis certaine qu'elle court un grave danger.

— À cause de l'Échanson ?

— Et de ses propres Ducs Spirituels. Je crois qu'ils comptent se retourner contre elle. Et je suis convaincue que Combe y contribue. Tu *dois* surveiller Sabran, Meg. Reste proche d'elle. »

Margret scruta son visage. « Jusqu'à ton retour ? »

Ead soutint son regard plein d'espoir. Elle risquait de ne pas pouvoir tenir quelque promesse formulée à cet instant.

« Jusqu'à mon retour », finit-elle par confirmer.

Cela sembla redonner courage à son amie. Mâchoires serrées, elle se dirigea vers son armoire et jeta un manteau en laine, une chemise à jabot et une robe chasuble sur le lit. « Tu n'irais pas loin dans cette tenue, commenta-t-elle. Heureusement qu'on fait la même taille. »

Ead se déshabilla pour enfiler les nouveaux vêtements, remerciant la Mère d'avoir mis Margret Ru sur sa route. Une fois le manteau refermé et le capuchon rabattu, Margret la raccompagna à la porte.

« À l'étage inférieur, il y a un tableau de lady Brilda Sommière. Un escalier descendant au corps de garde se trouve juste derrière. De là, tu pourras contourner le jardin royal jusqu'aux écuries. Prends Bravoure. »

Ce cheval faisait sa fierté et sa joie. « Meg, dit Ead en lui serrant les mains, ils vont soupçonner que tu m'as aidée.

— Peu importe. » Elle glissa une bourse de soie dans la paume d'Ead. « Tiens. Il y a de quoi payer ton voyage jusqu'à Zeedeur.

— Je n'oublierai jamais ta bonté, Margret. »

Celle-ci la serra contre elle, si fort qu'Ead en eut le souffle coupé. « Je sais que c'est fort peu probable, dit Margret d'une voix pâteuse, mais si tu venais à croiser Loth sur la route...

— Je sais.

— Je t'aime comme ma propre sœur, Ead Duryan. Nous nous reverrons. » Elle lui déposa un baiser sur la joue. « Que le Saint t'accompagne.

— Je ne connais pas de Saint », répondit Ead avec honnêteté, ce qui suscita le trouble de son amie, « mais j'accepte ta bénédiction, Meg. »

Elle quitta la pièce et traversa rapidement les couloirs, évitant les gardes. Quand elle repéra le portrait, elle emprunta l'escalier dissimulé derrière et émergea dans un corridor aboutissant à une fenêtre. Elle sauta dans la nuit.

Tout était très sombre, dans les écuries royales. Bravoure, que le père de Margret lui avait offert pour son vingtième anniversaire, excitait l'envie de tous les cavaliers de la cour. Il occupait toute la stalle, du haut de ses dix-huit paumes au garrot. Ead posa sa main gantée sur sa robe bai cerise.

Bravoure s'ébroua quand elle le sella. Si la rumeur disait vrai, il pouvait distancer à la course même les chevaux de Sabran.

Ead posa sa botte sur l'étrier, monta et fit claquer les rênes. Bravoure sortit aussitôt de sa stalle et fonça vers les portes ouvertes. Ils franchirent le portail du palais avant qu'Ead entende le premier cri, mais il était dès lors trop tard pour la rattraper. Des flèches tombèrent dans leur sillage. Bravoure poussa un hennissement, mais Ead lui murmura des mots en sélinien, l'encourageant à continuer.

Quand les archers capitulèrent, Ead jeta un dernier coup d'œil à cet endroit qui lui avait servi de prison et de maison pendant huit ans. L'endroit où elle avait rencontré Loth et Margret, deux personnes avec lesquelles elle ne s'était pas attendue à se lier d'amitié. L'endroit où elle avait fini par s'éprendre de la progéniture de l'Imposteur.

Les gardes étaient à ses trousses. Ils traquaient un fantôme, car Ead Duryan n'existait plus.

---

Elle chevaucha sans relâche pendant six jours et six nuits à travers la neige fondue, ne s'arrêtant que le temps de soulager Bravoure. Elle devait conserver son avance sur les hérauts. Combe leur avait sans doute déjà transmis l'ordre de signaler son évasion aux quatre coins du pays.

Au lieu d'emprunter le col du Sud, elle s'en tint aux chemins de campagne et aux champs. La neige recommença à tomber au quatrième jour. Son voyage lui fit traverser les terres généreuses des Dunes, où lord et lady Ruissemiel possédaient leur fief de Coursuave, jusqu'à la bourgade



du Boqueteau-du-Corbeau. Elle abreuva Bravoure et remplit son outre d'eau avant de reprendre la route sous le couvert de la nuit.

Elle se concentrait sur tout sauf Sabran, mais même le galop le plus rapide lui laissait tout loisir de penser. Maintenant que la reine était malade, elle était encore plus vulnérable qu'avant.

Alors qu'Ead poussait son hongre à travers une ferme, elle maudit sa propre folie. La cour inyssienne lui avait ramolli le cœur. Elle ne pouvait révéler à la Prieure ce qui s'était passé avec Sabran. Même Chassar ne le comprendrait pas forcément. Elle-même peinait à bien saisir. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne pouvait laisser la reine à la merci des Ducs Spirituels.

À l'aube du septième jour, elle aperçut les eaux du détroit à l'horizon. Pour un œil non averti, les falaises abruptes marquaient la fin de la terre et le début de la mer infinie. L'on pouvait regarder attentivement, sans se dire un instant qu'une ville se dressait entre les deux.

Sauf qu'aujourd'hui, la fumée trahissait sa présence. Une épaisse nuée noire s'envolant vers le ciel.

Ead observa longuement. Il ne s'agissait pas d'un simple feu de cheminée. Elle avança jusqu'au bord des falaises et observa les toits en contrebas.

« Viens, Bravoure », murmura-t-elle en mettant pied à terre. Elle le conduisit par la bride jusqu'aux premières marches.

Perchette était sens dessus dessous. Les pavés étaient maculés de sang. Le vent charriait des odeurs grasses d'os carbonisés et de chair fondue. Les vivants pleuraient sur les dépouilles de leurs proches, ou erraient dans la plus grande confusion. Nul ne s'intéressa à Ead.

Une femme brune était assise devant les vestiges d'une boulangerie. « Vous, l'apostropha Ead. Que s'est-il passé ici ? »

La femme tremblait comme une feuille. « Ils sont venus cette nuit. Les serviteurs des hauts-ouestriens, ajouta-t-elle dans un souffle. Les machines

de guerre les ont repoussés, mais pas avant qu'ils aient pu faire... ça. » Une larme roula jusqu'à son menton. « Il y aura un autre Chagrin des Siècles avant la fin de l'année.

— Pas si je peux l'empêcher », répondit Ead si doucement que l'autre ne put l'entendre.

Elle mena Bravoure jusqu'à la plage. Catapultes et autres pièces d'artillerie gisaient, fracassées, sur le sable. Des cadavres fumants étaient éparpillés çà et là – soldats et wyrms, entremêlés dans une bataille éternelle, par-delà la mort. Coquatrix et basilics jonchaient le sol dans des contorsions monstrueuses, la langue pendante, les yeux picorés par les goélands. Ead marcha au côté de son hongre.

« Chut, lui dit-elle quand il renâcla. Du calme, Bravoure. Les morts ont fait leur lit sur cette plage. »

Apparemment, toutes les créatures draconiques impliquées dans l'attaque avaient été abattues, soit par des machines de guerre, soit à coups d'épée. Sabran en serait bientôt avisée. Heureusement pour elle, sa marine mouillait dans divers ports d'Inys, sans quoi sa flotte entière aurait pu être carbonisée.

Ead traversa la plage. Le vent repoussa sa capuche, faisant sécher la sueur sur son front. D'ordinaire, Perchette regorgeait de navires, mais chacun d'entre eux avait été incendié. Ceux qui n'avaient pas été détruits nécessiteraient un certain nombre de réparations avant de reprendre le large. Seule une chaloupe paraissait intacte.

« T'es perdue ? »

Elle empoigna un couteau sans même s'en rendre compte, et elle pivota, prête à lancer. Une femme leva les mains.

« Doucement. » Elle portait un chapeau à larges bords. « Doucement.

— Qui es-tu, l'Yscaline ?

— Estina Melaugo. D'*la Rose éternelle*. » La femme haussa un sourcil. « T'arrives un peu tard pour embarquer.

— C'est ce que je constate. Ce bateau est à toi, je présume.

— En effet.

— Tu veux bien m'emmener ? » Ead remisa son couteau. « Je cherche à rallier Zeedeur. »

Melaugo la détailla de pied en cap. « Comment dois-je t'appeler ?

— Meg.

— Meg. » Son sourire indiquait qu'elle comprenait que ce n'était pas son vrai nom. « À en juger par ton manteau crasseux, j'dirais qu't'as cavale sec pendant plusieurs jours. Et t'as pas dû beaucoup dormir, à voir ta trombine.

— Tu cavalerais sec toi aussi, si le Faucon-de-Nuit voulait ta tête. »

Melaugo sourit, révélant un léger diastème entre ses incisives. « Encore une ennemie du Faucon-de-Nuit. Y d'vrait nous payer.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Oh, rien. » Melaugo lui désigna l'horizon. « L'navire est là-bas. Généralement, j'reclame d'l'argent pour traverser – mais p'têt qu'avec tous ces wyrms qui nous survolent, on d'vrait apprendre à être plus généreux.

— Jolies paroles pour une pirate.

— J'm'suis tournée vers la piraterie plus par nécessité que par choix, Meg. » Melaugo lorgna Bravoure. « Tu peux pas prendre le canasson.

— Le canasson ira là où j'irai, rétorqua Ead.

— Me force pas à t'laisser là, Meg. » Comme Ead ne lâchait pas la bride de Bravoure, Melaugo croisa les bras en soupirant. « Va falloir faire v'nir l'bateau. Le cap'taine réclam'ra un dédommagement. »

Ead lui lança sa bourse. De l'argent inyssien ne lui servirait à rien dans le Sud.

« Je n'accepte pas la charité, pirate. »

---

Il ne leur faudrait pas longtemps, pour atteindre Mentendon. Ead était allongée dans sa couchette, essayant de somnoler. Quand elle y parvint enfin, elle fut envahie de rêves tourmentés où figuraient Sabran et l'Échanson sans visage. Quand elle n'y parvint plus, elle se rendit sur le pont pour observer les étoiles cristallines, les laissant apaiser son esprit.

Le capitaine, Gian Harlowe, sortit fumer sa pipe. C'était l'homme qui, selon la rumeur, avait aimé la reine mère. Yeux sombres, bouche sévère, cicatrices de variole sur le front et les joues. Il avait l'air d'avoir été sculpté par le vent du large.

Leurs regards se croisèrent d'un bout à l'autre du vaisseau, et Harlowe la salua. Ead l'imita.

Aux premières lueurs de l'aube, le ciel n'était qu'une traînée cendreuse, et Zeedeur pointait à l'horizon. Voilà où Truyde avait passé son enfance, où ses idées périlleuses étaient nées. C'était dans ces étoiles que la mort d'Aubrecht Lievelyn avait été écrite.

Estina Melaugo vint rejoindre Ead à la proue.

« Sois prudente, là-bas, lui conseilla-t-elle. La route est difficile, jusqu'aux Ersyr, et les montagnes sont infestées d'wyrms.

— Je n'ai pas peur des wyrms. » Ead lui adressa un signe de tête.  
« Merci, Melaugo. Adieu.

— Adieu, Meg. » Melaugo tira sur le rebord de son chapeau et tourna les talons. « Prends soin de toi. »

---

Coincé entre la mer et le fleuve Hundert, le port de Zeedeur avait la forme d'une pointe de flèche. Des canaux hachuraient le quartier nord, bordé d'ormes et de demeures élégantes. Ead n'avait traversé la ville qu'une seule fois, quand Chassar et elle s'étaient rendus en Inys. Ici, les maisons à pignons étaient bâties dans la pure tradition mentendonienne. La flèche ciselée du sanctuaire s'élevait au cœur de la cité.

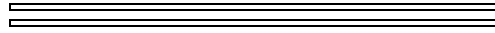
Le dernier sanctuaire qu'elle verrait avant longtemps.

Elle monta sur Bravoure et l'éperonna pour dépasser les marchés et les bouquinistes, afin de gagner la route du sel qui lui permettrait de quitter la capitale. D'ici quelques jours, elle se trouverait à Brygstad, puis mettrait le cap vers les Ersyr – très loin de la cour qu'elle avait dupée si longtemps. Très loin de l'ouest.

Et de Sabran.

III

# UN DÉSIR DE SORCIÈRE



Les lauriers de notre pays sont tout flétris,  
Et les météores effraient les étoiles immobiles du ciel.

— William Shakespeare



## Est

---

La cloche sonnait à toute volée, chaque matin à l'aurore. Dès qu'ils l'entendaient, les érudits de l'île Plume repliaient leurs couches et se dirigeaient vers les bains. Une fois lavés, ils petit-déjeunaient tous ensemble, puis disposaient encore d'une heure pour prier et se recueillir avant que les doyens se réveillent. C'était son moment préféré de la journée.

Elle s'agenouilla devant l'effigie du grand Kwiriki. De petits filets d'eau coulaient le long des murs de la caverne souterraine pour alimenter un bassin. L'endroit n'était éclairé que par une simple lanterne.

La statue du Grand Ancien ne ressemblait pas à celles devant lesquelles elle priait en Seiiki. Il arborait ici des caractéristiques issues de chacune des formes qu'il avait adoptées de son vivant : les bois d'un cerf, les serres d'un oiseau et la queue d'un serpent.

Tané ne perçut pas immédiatement le tintement d'une jambe en métal sur la pierre. Elle se releva et vit l'éminent doyen Vara dans l'entrée de la grotte.

« Érudite Tané, la salua-t-il en inclinant la tête. Pardon de t'interrompre en plein recueillement. »



Elle s'inclina en retour.

Le doyen Vara était considéré par la plupart des pensionnaires de la salle de la Barbe comme un vieil excentrique. C'était un homme mince, à la peau brune et tannée, avec des pattes-d'oie au coin des yeux. Il lui réservait toujours un sourire et un mot gentil. Sa mission principale consistait à gérer et protéger les archives, mais il pouvait aussi se faire guérisseur, au besoin.

« Je serais honoré que tu m'accompagnes au dépôt ce matin, dit-il. Quelqu'un se chargera de tes corvées pour toi. Et je t'en prie, prends ton temps. »

Tané hésita.

« Mais je n'ai pas le droit d'y aller.

— Eh bien, aujourd'hui, si. »

Il repartit sans lui laisser le temps de répondre. Lentement, elle se remit à genoux.

La caverne était le seul endroit où Tané pouvait oublier qui elle était. La grotte faisait partie d'un réseau dissimulé derrière une cascade, et que se partageaient les érudits seiikinois de ce côté de l'île.

Tané disposa en éventail des bâtonnets d'encens et s'inclina devant la statue. Les bijoux qui servaient d'yeux à celle-ci la fixèrent en luisant.

Elle retrouva la lumière du jour au sommet des marches. Le ciel avait la teinte jaunâtre de la soie écrue. Pieds nus, elle avança prudemment d'une pierre à l'autre.

L'île Plume, isolée et sauvage, se trouvait loin de tout. Ses falaises et la calotte de nuages qui la couronnait en permanence offraient un spectacle intimidant aux navires qui osaient s'en approcher. Des serpents se prélassaient sur ses plages de galets. Elle accueillait des gens venus de l'Est tout entier –, ainsi que les os du grand Kwiriki qui, racontait-on, était descendu pousser son dernier soupir au fond du Chemin de l'Ancien, le ravin qui séparait l'île en deux. On racontait aussi que c'étaient ses

ossements qui offraient à l'île son linceul de brouillard, car un dragon continuait d'attirer l'eau à lui longtemps après sa mort. Voilà pourquoi la Seiiki était si brumeuse.

La Seiiki.

La salle du Vent se dressait au sommet du cap Penne, au nord de l'île, tandis que la plus petite salle de la Barbe – où Tané était affectée – était perchée sur un volcan depuis longtemps éteint, au milieu de la forêt. On trouvait juste au-dessous des glaciers naturelles, où jadis s'écoulait de la lave. Il fallait, pour passer d'un ermitage à l'autre, emprunter un pont branlant qui enjambait le ravin.

Il n'y avait pas d'autres habitations. Les érudits étaient seuls au milieu de la mer.

L'ermitage était une véritable boîte à secrets remplie de connaissances : il fallait pour passer à une nouvelle découverte comprendre la précédente. Entre ses murs, Tané avait commencé par étudier le feu et l'eau. Le feu, l'élément des démons ailés, demandait à être alimenté en permanence. C'était l'élément de la guerre, de l'avidité et de la vengeance – toujours affamé, jamais satisfait.

L'eau n'avait besoin ni de charbon ni de bois pour exister. Elle pouvait se loger n'importe où. Elle nourrissait les êtres et la terre sans rien demander en retour. Voilà pourquoi les dragons de l'Est, les seigneurs de la pluie, des lacs et des mers, triompheraient toujours des cracheurs de feu. Quand l'océan engloutirait le monde tout entier et que l'humanité se retrouverait balayée, ils seraient encore là.

Un balbuzard vint happer une bouvière dans la rivière. Un petit vent froid murmurait entre les arbres. Le Dragon de l'Automne allait bientôt s'assoupir de nouveau, et celui de l'Hiver se réveiller dans le douzième lac.

Tandis qu'elle avançait sous le passage couvert qui revenait vers l'ermitage, Tané rabattit son capuchon en grosse toile sur ses cheveux,

qu'elle avait coupés avant de quitter Ginura, et qui effleuraient maintenant ses épaules. La Tané des Miduchi avait les cheveux longs, le fantôme qu'elle était devenue, non.

Après le recueillement, elle s'employait d'ordinaire à balayer les sols, à aider à cueillir des fruits en forêt, à dégager les feuilles mortes sur les tombes ou à nourrir les poules. Il n'y avait pas de domestiques sur l'île Plume, aussi les érudits se partageaient-ils les corvées, les plus jeunes et les plus robustes se chargeant du gros du travail. Bizarre que Vara lui ait demandé de se rendre aux archives, où l'on conservait tous les documents les plus importants.

Tané avait passé ses premiers jours sur l'île dans sa chambre, allongée sur son lit, sans rien manger ni prononcer un mot. On l'avait dépouillée de ses armes à Ginura, elle s'était donc meurtrie de l'intérieur. Elle voulait seulement pleurer son rêve en attendant la mort.

C'était Vara qui l'avait un tant soit peu poussée à se reprendre. Il l'avait convaincue de sortir au soleil quand le manque de nourriture commençait à avoir raison de ses forces. Il lui avait montré des fleurs qu'elle n'avait jamais vues jusqu'ici. Le jour suivant, il lui avait préparé à manger, et elle n'avait pas voulu le décevoir en refusant d'y goûter.

Les autres érudits s'étaient mis à l'appeler le fantôme de la Barbe. Elle mangeait, travaillait et lisait comme les autres, mais son regard restait perdu dans un monde où Susa vivait toujours.

Tané quitta le passage et se dirigea vers les archives. Habituellement, seuls les doyens étaient autorisés à y pénétrer. Elle était presque arrivée au perron quand l'île tout entière se mit à gronder. Tané se jeta à terre, la tête dans les mains. Pendant que l'ermitage vibrait, elle se retrouva à gémir, les dents serrées, terrassée par une vive douleur.

Ce qui n'était jusque-là qu'un nœud au niveau de ses côtes avait maintenant tout d'un coup de poignard. Une froide morsure – celle de la

glace sur sa peau nue, une brûlure de givre dans ses entrailles. Traversée de vagues insoutenables, elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

Elle devait avoir perdu connaissance, car une voix douce la ramena à elle.

« Tané... » Des mains parcheminées lui saisirent les coudes. « Érudite Tané, tu peux parler ? »

*Oui*, essaya-t-elle de répondre, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Le tremblement de terre s'était arrêté – pas la douleur. Vara la prit dans ses bras osseux. Tané avait honte d'être ainsi soulevée comme un enfant, mais elle avait trop mal pour faire autrement.

Il l'emmena dans la cour derrière les archives et l'allongea sur un banc en pierre, près du bassin à poissons. Une théière était posée à son extrémité.

« Je comptais t'emmener faire un tour sur les falaises aujourd'hui, mais je crois que tu as besoin de repos, dit-il. Ce sera pour une autre fois. » Il servit à chacun du thé. « Tu as mal ? »

Elle avait l'impression que sa cage thoracique était remplie de glace.

« Ce n'est rien, doyen Vara, une vieille blessure, répondit-elle d'une voix rauque. Ces tremblements de terre sont de plus en plus fréquents.

— En effet. On jurerait que le monde veut changer de forme, comme à l'époque des dragons de jadis. »

Elle repensa à sa conversation avec la grande Nayimathun. Tandis qu'elle essayait de retrouver une respiration normale, Vara vint s'asseoir à côté d'elle.

« J'ai peur des tremblements de terre, avoua-t-il. Quand je vivais encore en Seiiki, ma mère et moi nous blottissions l'un contre l'autre dans notre petite maison de Basai chaque fois que la terre tremblait, et nous nous racontions des histoires pour penser à autre chose. »

Tané essaya de sourire.

« Je ne me rappelle pas si ma mère faisait la même chose. »

Avant qu'elle ait fini sa phrase, la terre se remit à bouger.

« Je pourrais t'en raconter une, afin de respecter la tradition, dit Vara.

— S'il vous plaît. »

Il lui tendit une tasse fumante, que Tané accepta en silence.

« Il y a bien longtemps, avant le Grand Chagrin, un cracheur de feu vola jusqu'à l'empire des Douze-Lacs et arracha la perle qui pendait à la gorge de la Dragonne du Printemps – celle qui apporte les fleurs et les douces pluies. Les démons ailés n'aiment rien tant qu'amasser les richesses, et il n'est pas de plus grand trésor que la perle d'un dragon. Pourtant grièvement blessée, la Dragonne du Printemps interdit à quiconque de se lancer à la poursuite du voleur, de peur qu'il arrive malheur à quelqu'un d'autre – mais une jeune fille décida de ne pas l'écouter. Elle avait douze ans et elle était petite, preste, et si silencieuse que ses frères la surnommaient la Petite Ombre.

» Tandis que la Dragonne du Printemps pleurait sa perle perdue, un hiver comme on n'en avait jamais vu s'abattit sur la contrée. Le froid lui brûlait la peau et elle n'avait pas de chaussures, mais la Petite Ombre alla jusqu'à la montagne où le cracheur de feu avait caché son trésor. La bête partie chasser, la jeune fille se glissa dans sa grotte pour reprendre la perle. »

Ce qui devait être un bien lourd fardeau : la moindre perle de dragon était aussi grosse qu'un crâne humain.

« Le cracheur de feu revint au moment précis où elle venait de poser les mains sur le trésor. Fou de rage, il attaqua la voleuse et, d'un coup de dent, lui arracha un morceau de chair sur la cuisse. La jeune fille se jeta dans une rivière, et le courant l'emporta hors de la caverne. Elle avait réussi à s'échapper avec la perle, mais quand elle parvint à s'extirper de l'eau, elle ne trouva personne pour recoudre sa blessure, car les gens craignaient, à cause du sang, qu'elle ait attrapé le mal rouge. »

Tané observa Vara à travers les volutes de fumée.

« Et que lui est-il arrivé ? »

— Elle est morte aux pieds de la Dragonne du Printemps. Et alors que les fleurs renaissaient et que le soleil commençait à faire fondre la neige, la dragonne déclara que la rivière dans laquelle la Petite Ombre avait nagé porterait désormais son nom, en son honneur, car elle lui avait rendu sa perle, son cœur. On raconte que le fantôme de la jeune fille parcourt encore ses berges, pour protéger les voyageurs. »

Jamais Tané n'avait entendu le récit d'une telle bravoure chez une personne ordinaire.

« D'aucuns trouvent cette histoire triste, d'autres y voient un magnifique exemple de sacrifice », dit Vara.

Une nouvelle secousse fit trembler le sol, et quelque chose en Tané y réagit. Elle s'efforça de masquer sa douleur, mais Vara était trop observateur.

« Tané, puis-je voir cette vieille blessure, je te prie ? »

Elle retroussa sa tunique, juste assez pour lui montrer sa cicatrice ; celle-ci semblait plus saillante qu'à l'ordinaire, à la lumière du jour.

« Puis-je ? » demanda-t-il. Tané hocha la tête. Il toucha la cicatrice du bout du doigt et fronça les sourcils. « Il y a quelque chose d'enflé en dessous. »

La marque était dure comme un caillou.

« Mon professeur m'a dit que je l'avais déjà quand j'étais enfant. Avant d'entrer dans les maisons d'apprentissage.

— Et tu n'es jamais allée voir un médecin ? »

Elle secoua la tête et recouvrit sa cicatrice.

« Tané, je crois qu'il va falloir ouvrir pour regarder, annonça Vara d'un ton décidé. Je vais mander le docteur seiikinois qui s'occupe de nous. La plupart des grosseurs de ce type sont bénignes, mais parfois, certaines peuvent te ronger de l'intérieur. Pas question de te laisser mourir en vain, comme c'est arrivé à la Petite Ombre.

— Elle n'est pas morte en vain », répondit Tané, le regard dans le vide.  
« Elle a, dans son dernier souffle, rendu la joie à un dragon et, ainsi, rétabli l'ordre du monde. Y a-t-il objectif de vie plus honorable ? »





## Sud

---

Une caravane d'une quarantaine d'âmes sinuait au travers du désert. Dans la faible lueur du couchant, le sable scintillait.

Juchée sur un chameau, Eadaz uq-Nāra regardait le ciel virer au rouge. Sa peau hâlée était désormais brun foncé, et ses cheveux, coupés à hauteur d'épaules, étaient recouverts d'un *pargh* blanc.

La caravane qu'elle avait rejointe sur la place des Colombes se trouvait à présent dans les étendues septentrionales du Burlah – la partie du désert qui se déroulait vers Rumelabar. Le Burlah était le domaine des tribus nurames. La caravane avait déjà croisé la route de certains de leurs marchands, qui avaient partagé leurs ressources tout en les avertissant que les wyrms s'étaient aventurés par-delà les montagnes, probablement enhardis par les rumeurs de l'apparition d'un nouveau haut-ouestrien dans l'Est.

Ead s'était arrêtée à la Cité ensevelie, sur le chemin de Rauca. Le mont Effroi, lieu de naissance des wyrms et de leurs congénères, était aussi terrible que dans son souvenir, épée brisée faisant saillie vers le ciel. Une fois ou deux, alors qu'elle progressait entre les colonnes effondrées, elle

avait aperçu un lointain battement d'ailes à son sommet. Des vouivres retournant là où elles avaient vu le jour.

Dans l'ombre de la montagne se trouvaient les vestiges de la cité jadis majestueuse de Gulthaga. Le peu qu'il restait en surface donnait une fausse impression de la structure souterraine. Quelque part à l'intérieur, Jannart utt Zeedeur était mort dans sa quête de connaissance

Ead avait envisagé de suivre ses pas, pour voir si elle pourrait en découvrir plus sur cette Étoile-à-la-longue-chevelure, la comète qui équilibrait le monde. Elle avait fouillé les ruines en quête du passage qu'il avait emprunté pour s'enfoncer sous la cendre pétrifiée. Après des heures de recherches, elle avait été sur le point de capituler quand elle avait aperçu un tunnel, à peine assez large pour s'y faufiler. Celui-ci avait été bouché par un éboulement.

Explorer serait sans doute vain. Après tout, elle ne parlait pas un mot de gulthagarien – mais la prophétie de Truyde la tarabustait.

Elle s'était imaginé que son retour dans le Sud lui insufflerait un regain de vie. Et en effet, ses premiers pas dans le désert du Rêve-Tourmenté avaient été une véritable renaissance. Après avoir abandonné Bravoure, sain et sauf, au col d'Harmur, elle avait traversé seule les sables de Rauca. Revoir la ville lui avait redonné de la force, mais celle-ci avait bientôt été dissipée par les vents brûlants qui soufflaient depuis le Burlah.

Sa peau avait oublié le contact du désert. Elle n'était plus dorénavant qu'une voyageuse poussiéreuse parmi d'autres, et ses souvenirs n'étaient que mirages. Certains jours, il lui semblait presque qu'elle n'avait jamais porté ni belles soies ni riches bijoux à la cour de la reine ouestrienne. Qu'elle n'avait jamais été Ead Duryan.

Un scorpion fit un mouvement brusque devant son chameau. Ses compagnons de route chantaient pour faire passer le temps. Ead les écoutait en silence. Elle n'avait plus entendu personne chanter en ersyrien depuis une éternité.

*Un bel oiseau chanteur perché dans un cyprès,  
Cherchait une compagne, sensible à ses apprêts.  
« Danse, danse », chantait-il, « sur les dunes d'or.  
Viens, mon tendre amour, viens, nous prendrons notre  
essor. »*

Rumelabar était encore tellement loin. La caravane mettrait des semaines à vaincre le Burlah en plein hiver, lorsque les nuits glaciales étaient aussi promptes à tuer que le soleil de plomb. Elle se demandait si Chassar avait reçu la nouvelle de son départ d'Inys, ce qui ne manquerait pas d'avoir des conséquences diplomatiques avec les Ersyr.

« On se dirige vers le camp des Nurames, annonça le caravanier. Une tempête se prépare. »

Le message fut transmis de monture en monture. Ead, d'agacement, étreignit ses rênes plus fort. Elle n'avait pas de temps à perdre à attendre que la tempête ait fini de balayer le Burlah.

« Eadaz. »

Elle se retourna sur sa selle. Un autre chameau était venu à sa hauteur. Ragab était un coursier grisonnant, qui faisait cap au sud avec une sacoche pleine de courrier.

« Une tempête de sable, commenta-t-il d'une voix grave et lasse. Ce voyage n'en finira donc jamais. »

Ead appréciait de voyager à son côté, car il était plein d'anecdotes intéressantes glanées au fil de ses nombreux voyages, lui qui se targuait d'avoir effectué la traversée près de cent fois. Il avait survécu à une attaque de basilic contre son village, qui lui avait cependant coûté toute sa famille ainsi qu'un œil ; il en conservait de surcroît d'innombrables cicatrices. Les autres voyageurs le considéraient avec pitié.

Ils en faisaient d'ailleurs autant avec Ead. Celle-ci les avait entendus murmurer qu'elle n'était qu'une âme en peine dans le corps d'une femme,

piégée entre deux mondes. Seul Ragab avait osé l'approcher.

« J'avais oublié à quel point le Burlah pouvait être difficile, répondit Ead. Et aride.

— Tu l'as déjà traversé ?

— Deux fois.

— Quand tu l'auras fait aussi souvent que moi, tu trouveras de la beauté dans cette désolation. Même si, de tous les déserts des Ersyr, mon favori restera toujours celui du Rêve-Tourmenté. Mon histoire préférée, quand j'étais gamin, explique pourquoi il a été baptisé ainsi.

— Un conte très triste, estima Ead.

— Moi, je le trouve magnifique. Une belle histoire d'amour. »

Ead attrapa sa flasque de selle. « Je ne l'ai plus entendue depuis longtemps. » Elle en retira le bouchon. « Tu veux bien me la raconter ?

— D'accord, accepta Ragab. La route est encore longue. »

Elle offrit une gorgée au coursier, avant de boire à son tour. Il s'éclaircit la voix.

« Il y avait une fois un roi, adoré de son peuple. Il régnait depuis un palais de verre bleu, à Rauca. Son épouse, la Reine-Papillon, qu'il aimait plus que tout au monde, était morte jeune, et il la pleurait de toute son âme. Ses conseillers dirigeaient en son nom tandis qu'il s'enfermait dans une prison qu'il avait lui-même façonnée, entouré de richesses qu'il en était venu à détester. Aucun joyau ni aucune pièce ne pourrait racheter la vie de celle qu'il avait perdue. Ainsi devint-il connu sous le nom de Roi-Mélancolie.

» Une nuit, il se leva du lit pour la première fois depuis un an pour observer la lune de sang. Quand il baissa les yeux vers les terres – eh bien, il n'en crut pas ses yeux. Sa reine se trouvait là, dans les jardins du palais, parée des mêmes habits que le jour de leur mariage. Elle l'appelait à le rejoindre sur le sable. Ses yeux étaient rieurs, et elle tenait la rose qu'il lui avait offerte pour leur première rencontre. Se croyant en train de rêver, le

roi traversa le palais, puis la ville, pour gagner le désert – sans eau ni nourriture, sans robe, sans même ses chaussures. Il marcha et marcha, suivant l'ombre lointaine. Même lorsque le froid s'enroula autour de sa peau, même lorsque la soif l'affaiblit, que les goules marchaient dans ses pas, il se répétait : *Ce n'est qu'un rêve. Ce n'est qu'un rêve.* Il marchait à la suite de son amour, sachant qu'il finirait par la rattraper et qu'il pourrait passer une dernière nuit avec elle – juste une, au moins dans son rêve – avant de se réveiller seul dans son lit. »

Ead se rappela la suite de l'histoire. Un frisson la parcourut.

« Naturellement, poursuivit Ragab, le Roi-Mélancolie n'était pas en train de rêver, mais de suivre un mirage. Le désert s'était joué de lui. Il mourut là, et ses os restèrent à jamais perdus dans le sable. Et le désert hérita de son nom. » Il tapota l'échine de son chameau quand celui-ci s'ébroua. « L'amour et la peur ont des conséquences étranges sur notre âme. Les rêves qu'ils apportent nous laissent dégoulinants d'eau salée et le souffle court, comme à l'agonie – voilà ce qu'on appelle les rêves tourmentés. Et seule l'odeur d'une rose peut les prévenir. »

Ead fut parcourue de chair de poule quand elle se souvint d'une autre rose, glissée sous un oreiller.

La caravane arriva au camp juste alors que la tempête pointait à l'horizon. Tout le monde se réfugia dans la tente principale, où Ead s'assit près de Ragab sur des coussins ; les Nurames, toujours ravis d'avoir de la compagnie, partagèrent volontiers du fromage et du pain salé. Ils firent aussi tourner une pipe à eau, qu'Ead refusa. Ragab, en revanche, accepta de bon cœur.

« Personne ne dormira bien cette nuit. » Il recracha un nuage de fumée parfumée. « Après la tempête, on devrait pouvoir atteindre l'oasis de Gaudaya en trois jours, d'après mes calculs. Puis ce sera la longue route. »

Ead contempla la lune.

« Combien de temps durent ces tempêtes ? »

Ragab secoua la tête. « Difficile à dire. Quelques minutes, une heure, parfois beaucoup plus. »

Ead rompit une galette du bout des doigts tandis qu'une Nurame leur servait du thé rose et sucré. Même le désert conspirait contre elle. Elle brûlait d'envie de planter là la caravane, de chevaucher seule jusqu'à retrouver Chassar – mais elle n'était pas le Roi-Mélancolie. La peur ne lui ferait pas perdre la raison. Elle n'était pas assez orgueilleuse pour se penser capable de traverser seule le Burlah.

Alors que les autres voyageurs écoutaient l'histoire du voleur de verre bleu de Drayasta, elle chassa le sable de ses vêtements en mastiquant une brindille souple pour se laver les dents ; puis elle trouva un endroit où s'allonger derrière une tenture.

Les Nurames dormaient souvent à la belle étoile, mais ce soir, avec la tempête qui approchait, ils allaient tous s'enfermer dans leurs tentes. Peu à peu, les nomades et leurs hôtes se retirèrent, et l'on éteignit les lampes à pétrole.

Ead s'emmitoufla dans une couverture de laine. Les ténèbres l'engloutirent, et elle se rêva auprès de Sabran, sa chair se languissant cruellement de son contact. Puis la Mère eut pitié d'elle et lui accorda un sommeil sans rêves.

Un bruit lourd et sourd la réveilla.

Elle ouvrit grand les yeux. La tente frémissait autour d'elle, mais par-delà le vacarme, elle percevait un autre son, venu de l'extérieur. Des pas sûrs. Elle tira un poignard de son sac et sortit dans la nuit.

Du sable volait au travers du camp. Ead plaqua son *pargh* contre sa bouche. Quand elle avisa la silhouette, elle brandit son arme, convaincue qu'il s'agissait d'une vouivrette – puis la créature émergea dans toute sa splendeur à travers la poussière du Burlah.

Elle sourit.

---

Parspa était la dernière *hawiz* connue. Complètement blancs, en dehors de la pointe de leurs ailes de la couleur du bronze, ces oiseaux pouvaient devenir aussi gros que des vouivres, avec lesquelles ils pouvaient se reproduire pour donner vie au coquatrix. Chassar, qui avait toujours eu un faible pour les créatures ailées, avait trouvé Parspa alors qu'elle était encore dans son œuf, et l'avait ramenée au Prieuré. À présent, elle n'obéissait plus qu'à lui. Ead rassembla ses affaires et grimpa sur l'oiseau, et bientôt le camp fut loin derrière elles.

Elles fuyaient le levant. Ead comprit qu'elles se rapprochaient quand le cèdre de sel commença à poindre sous le sable ; puis, subitement, elles volaient au-dessus du domaine de Lasia.

Son lieu de naissance était une étendue de déserts rouges et de pics déchiquetés, de grottes cachées et de cascades tonitruantes, de plages dorées blanchies par l'écume de la Halassa. Pour l'essentiel, il s'agissait d'une terre aride, comme les Ersyr – sauf que de vastes rivières bordées de verdure la parcouraient. En contemplant les plaines en contrebas, Ead sentit enfin la nostalgie s'estomper. Même si elle avait vu bien des endroits du monde, celui-ci resterait pour l'éternité le plus magnifique.

Bientôt, Parspa survolait les ruines d'Yíkala. Ead et Jondu y étaient souvent allées farfouiller étant enfants, avides de babioles datant de l'époque de la Mère.

Parspa dériva vers le bassin lasian. C'était cette immense forêt millénaire, arrosée par le Minara, qui entourait le Prieuré. Au lever du soleil, Parspa planait au-dessus de ses arbres, son ombre glissant sur la dense canopée.

L'oiseau finit par descendre se poser dans l'une des rares clairières. Ead glissa à bas de son dos.

« Merci, mon amie, dit-elle en sélinien. Je connais la route, maintenant. »

Parspa redécolla sans un bruit.

Ead avança entre les arbres, se sentant aussi petite que l'une de leurs feuilles. Des vignes étrangleuses grimpaient le long des troncs. Ses pieds fatigués se rappelaient le chemin, alors que son esprit l'aurait égarée. L'embouchure de la grotte était toute proche, protégée de sortilèges puissants, dissimulée dans le feuillage le plus dense. Elle descendrait sous terre, profondément, jusqu'à un labyrinthe de couloirs secrets.

Un murmure dans son sang. Elle se retourna. Une femme se tenait dans une flaque de soleil, très visiblement enceinte.

« Nairuj, dit Ead.

— Eadaz, répondit la femme. Bienvenue à la maison. »

---

De la lumière filtrait par les hautes fenêtres cintrées et treillissées. Ead prit conscience qu'elle était dans un lit, la tête reposant sur des coussins de soie. Elle avait la plante des pieds en feu, après tant de jours passés sur la route.

Un rugissement étouffé la poussa à s'asseoir. Le souffle court, elle chercha une arme à tâtons.

« Eadaz. » Des mains calleuses se posèrent sur les siennes. « Eadaz, reste calme. »

Elle contempla le visage barbu qui lui faisait face. Des yeux sombres qui remontaient aux commissures, comme les siens.

« Chassar, murmura-t-elle. Chassar, est-ce... ?

— Oui. » Il lui sourit. « Tu es à la maison, ma chérie. »

Elle posa la tête sur son torse. La robe de son ami absorba l'humidité de ses cils.

« Tu as fait un long voyage. » Il porta la main à ses cheveux encroûtés de sable. « Si tu avais écrit avant de quitter Ascalon, j'aurais envoyé Parspa bien plus tôt. »

Ead lui attrapa le bras. « Je n'en ai pas eu le temps. Chassar, il faut que tu le saches. Sabran est en danger – les Ducs Spirituels, je crois qu'ils



comptent se battre pour son trône...

— Rien de ce qui se passe en Inys n'a plus d'importance, à présent. La Prieure veut te parler bientôt. »

Elle se rendormit. À son réveil, le ciel était du rouge des braises mourantes. Le Lasia restait chaud l'essentiel de l'année, mais le vent du soir charriait une fraîcheur certaine. Elle se leva et s'enroula dans une robe de brocart avant de sortir sur le balcon. Et elle le vit.

L'oranger.

Il s'élevait du cœur du bassin lasian, encore plus grand et magnifique que lorsqu'elle en rêvait en Inys. Des fleurs blanches parsemaient ses branches et la pelouse. Autour de lui s'étendait le Val de Sang, où la Mère avait vaincu le Sans-Nom. Ead soupira d'aise.

Elle était rentrée chez elle.

Les pièces souterraines aboutissaient dans cette vallée. Seules quelques chambres – les chambres solaires – avaient le privilège de la dominer. La Prieure l'avait honorée en l'autorisant à loger dans l'une d'elles. Elles étaient généralement réservées à la prière et aux accouchements.

Trois mille pieds d'eau indomptée grondaient loin en amont. C'était le rugissement qu'elle avait entendu. Siyāti uq-Nāra avait baptisé ces chutes le Vagissement de Galian, pour se moquer de la couardise de celui-ci. Loin en dessous d'elle, le Minara déferlait puissamment à travers la vallée, nourrissant les racines des arbres.

Son regard s'attarda sur son labyrinthe de branches. Des fruits poussaient çà et là, brillant sur les rameaux. Cette vision lui assécha la bouche. Aucune eau ne pourrait éteindre cette soif qui palpitait en elle.

En retournant dans sa chambre, elle s'arrêta pour poser son front sur la pierre fraîche et dorée de la porte.

*Sa patrie.*

Un léger grognement lui hérissa les cheveux de la nuque. Elle découvrit un ichneumon adulte dans le passage.

« Aralaq ? »

— Eadaz, répondit-il d'une voix basse et dure. Tu n'étais qu'une enfant quand je t'ai vue pour la dernière fois. »

Elle avait peine à croire la taille qu'il faisait à présent. Autrefois, il avait été assez petit pour tenir sur ses genoux. À présent, il était imposant, large de torse, et la dominait d'une bonne tête. « Toi aussi. » Elle se fendit d'un sourire tendre. « Tu m'as surveillée toute la journée ? »

— Cela fait trois jours. »

Son sourire s'évanouit. « Trois jours, murmura-t-elle. Je devais être plus fatiguée que je ne le croyais. »

— Tu t'es attardée trop longtemps loin de l'oranger. »

Aralaq s'approcha d'elle pour venir fourrer son museau dans sa main. Ead pouffa quand il lui lécha le visage de sa langue râpeuse. Elle se souvenait de lui comme d'une petite boule de poils couinant sans cesse, tout en yeux et en truffe, qui trébuchait sur sa longue queue.

L'une des sœurs l'avait trouvé abandonné dans les Ersyr et l'avait ramené au Prieuré, où Jondu et elle avaient été chargées de prendre soin de lui. Elles l'avaient nourri de lait et de restes de viande de serpent.

« Tu devrais prendre un bain, lui dit Aralaq en lui léchant les doigts. Tu sens le chameau. »

Ead claqua la langue d'un air réprobateur. « Merci. Tu ne sens pas la fleur non plus, tu sais ? »

Elle alla chercher la lampe à pétrole sur sa table de chevet et le suivit.

Il la guida à travers les tunnels et les volées de marches. Ils croisèrent deux Lasians – des Fils de Siyāti, qui étaient au service des sœurs. Tous deux inclinèrent la tête au passage d'Ead.

Quand ils atteignirent les bains, Aralaq la poussa au niveau de la hanche.

« Vas-y. Un domestique t’emmènera voir la Prieure ensuite. » Des yeux dorés la contemplaient solennellement. « Fais attention où tu mets les pieds avec elle, fille de Zāla. »

Il balaya le sol de sa queue en repartant. Elle le regarda s’éloigner, avant de pénétrer dans la salle éclairée à la bougie.

Ces bains, à l’instar des chambres solaires, se trouvaient du côté ouvert du Prieuré. Une brise faisait tourbillonner la surface de l’eau, formant comme des embruns. Ead posa sa lampe et se dépouilla de sa robe avant d’entrer dans le bassin. Chaque pas lui ôtait une couche de sable, de poussière ou de sueur, la laissant lisse et régénérée.

Elle se récura à l’aide de savon de cendre. Puis, lorsque ses cheveux furent propres, elle laissa la chaleur apaiser ses os moulus par le voyage.

*Fais attention où tu mets les pieds.*

Les ichneumons ne donnaient pas de conseils inconsidérés. La Prieure voudrait savoir pourquoi elle avait tant insisté pour rester en Inys.

*Tu dois toujours rester avec moi, Ead Duryan.*

« Ma sœur. »

Elle tourna la tête. L’un des Fils de Siyāti se trouvait sur le seuil.

« La Prieure te prie de bien vouloir te joindre à elle pour le repas du soir, dit-il. Tes habits sont prêts.

— Merci. »

De retour dans sa chambre, elle prit tout son temps pour s’habiller. La tenue qui avait été laissée là à son intention n’avait rien de formel, mais elle correspondait à son nouveau rang de postulante. Partie en Inys en tant qu’initiée, elle avait désormais accompli une mission d’importance pour le Prieuré, ce qui la rendait éligible au statut de Damoiselle rouge. Seule la Prieure était en mesure de décider si elle était digne de cet honneur.

Il y avait d’abord un mantelet de soie maritime, qui brillait comme de l’or filé et la couvrait jusqu’au nombril. Venait ensuite une jupe blanche brodée. Un anneau de verre en guise de bracelet – du côté de sa main

d'épée – et des perles en bois à suspendre à son cou. Elle garda les cheveux mouillés et détachés.

Cette nouvelle Prieure ne l'avait plus vue depuis ses dix-sept ans. En se servant du vin pour s'armer de courage, elle avisa son reflet dans la lame de son couteau de table.

Lèvres pleines. Des yeux pareils à du miel de chêne, les sourcils bas et droits pour les surplomber. Son nez était fin au niveau de l'arête, large à l'extrémité. Elle reconnaissait tout ceci. Et pourtant, elle découvrait pour la première fois la façon dont la féminité l'avait changée, faisant ressortir ses pommettes et dissipant les rondeurs de la jeunesse. Elle paraissait aussi légèrement émaciée, à cause du genre d'inanition que seules les guerrières du Prieuré pouvaient comprendre.

Elle ressemblait à la femme qu'elle voulait devenir en grandissant. Comme si elle était faite de pierre.

« Tu es prête, ma sœur ? »

L'homme était revenu. Ead lissa sa jupe.

« Oui, répondit-elle. Conduis-moi à elle. »

---

Lorsque Cléolind Onjenyu avait fondé le Prieuré de l'Oranger, elle avait abandonné son existence de princesse du Sud et disparu en compagnie de ses servantes dans le Val de Sang. Elles avaient baptisé leur fief ainsi en signe de défi contre Galian. À l'époque de sa venue, les chevaliers des îles Inysca avaient prêté serment dans des bâtiments appelés prieurés. Galian avait prévu de fonder le premier prieuré sudien à Yíkala.

*Je fonderai un prieuré d'une autre sorte, avait déclaré Cléolind, et aucun lâche de chevalier ne viendra en souiller le jardin.*

La Mère elle-même avait été la première Prieure. La deuxième avait été Siyāti uq-Nāra, dont de nombreux frères et sœurs du Prieuré, comme

Ead, se prétendaient être les descendants. Après la mort de chaque Prieure, la suivante était choisie par les Damoiselles rouges.

La nouvelle Prieure était attablée en compagnie de Chassar. En voyant Ead, elle se leva pour lui prendre les mains.

« Fille bien-aimée. » Elle l’embrassa sur la joue. « Bon retour au Lasia. »

Ead lui serra les mains à son tour. « Que la flamme de la Mère te sustente, Prieure.

— Et toi également. »

Des yeux noisette la scrutèrent, prenant note des changements apparus. Puis la femme retourna s’asseoir.

Mita Yedanya, ancienne *munguna* – héritière présomptive –, devait se trouver désormais dans sa cinquième décennie. Elle était bâtie tel un glaive, large d’épaules et longue de corps. Comme Ead, elle était d’ascendance tant lasiane qu’ersyrienne, et sa peau était pareille à du sable léché par la mer. Ses cheveux bruns, à présent entrelacés d’argent, étaient maintenus en place par une épingle en bois.

Sarsun gazouilla une salutation depuis son perchoir. Chassar avait à moitié avalé un mélange de yogush et d’agneau braisé. Il s’interrompit pour lui sourire. Ead s’installa près de lui, et un Fils de Siyāti déposa un bol de ragoût d’arachide devant elle.

Des plateaux de nourriture étaient disposés tout autour de la table. Du fromage blanc, des dates confites, des pommes de palme et des abricots, des galettes chaudes couvertes de pois chiches concassés, de riz sauté à l’oignon et à la tomate prune, du poisson séché, des palourdes fumantes, des plantains rouges fourrés et épicés. Des goûts qui lui manquaient depuis près d’une décennie.

« Une fille nous a quittés, une femme nous revient », déclara la Prieure tandis que le Fils de Siyāti remplissait pour Ead une assiette de nourriture. « Je suis navrée d’avoir à te presser, mais nous devons connaître les

circonstances qui t'ont poussée à quitter l'Inys. Chassar m'a dit que tu avais été exilée ?

— Je me suis enfuie pour éviter une arrestation.

— Que s'est-il passé, ma fille ? »

Ead se servit du vin de datte, s'octroyant quelques instants de réflexion.

Elle commença son récit en évoquant Truyde utt Zeedeur et sa liaison avec l'écuyer. Elle leur parla ensuite de Triam Sulyard et de sa traversée vers l'Est. Elle expliqua la théorie que Truyde avait élaborée à partir de la Tablette de Rumelabar. Une histoire d'équilibre cosmique – de feu et d'étoiles.

« Ce n'est peut-être pas si absurde, Prieure, commenta Chassar d'un air pensif. Il est des périodes d'abondance, durant lesquelles l'arbre donne librement – nous sommes dans l'une d'elles –, et d'autres où il fournit moins de fruits. Il y a eu deux époques de pénurie, dont l'une juste après le Chagrin des Siècles. Cette théorie d'équilibre cosmique pourrait contribuer à l'expliquer. »

La Prieure sembla y réfléchir, sans leur faire part de ses conclusions.

« Continue, Eadaz », commanda-t-elle.

Ead s'exécuta. Elle leur parla du mariage, de l'assassinat, de l'enfant, de la perte de celui-ci. Des Ducs Spirituels et de ce que Combe avait laissé entendre de leurs intentions vis-à-vis de Sabran.

Elle omit certains détails, naturellement.

« Maintenant qu'elle n'est plus capable de concevoir, sa légitimité est menacée. Au moins une personne au palais, ce fameux Échanson, a tenté de l'assassiner, ou du moins de l'effrayer, conclut Ead. Nous devons envoyer d'autres sœurs, ou les Ducs Spirituels tenteront de s'emparer du trône. À présent qu'ils connaissent son secret, elle est à leur merci. Ils pourraient s'en servir pour la faire chanter. Ou simplement pour l'évincer.

— La guerre civile. » La Prieure fit la moue. « J'avais prévenu notre précédente Prieure que cela arriverait tôt ou tard, mais elle ne voulait rien entendre. » Elle entama une tranche de cantaloup. « Nous ne nous mêlerons plus des affaires inyssiennes. »

Ead était certaine d'avoir mal entendu.

« Prieure, puis-je te demander ce que cela signifie ?

— C'est pourtant clair. Le Prieuré ne s'ingérera plus dans la politique inyssienne. »

Déconcertée, Ead se tourna vers Chassar, qui semblait soudain profondément absorbé par son repas.

« Prieure... » Elle s'efforça de maîtriser son timbre de voix. « Tu n'entends tout de même pas *abandonner* la Vertu à son sort incertain ? »

Pas de réaction.

« Si l'infertilité de Sabran est révélée, il n'y aura pas seulement une guerre civile en Inys, mais un schisme dangereux fera éclater la Vertu. Différentes factions soutiendront différents Ducs Spirituels. Même les Comtes Provinciaux pourraient tenter d'usurper le trône. Les prophètes de malheur envahiront les villes. Et Feúdel profitera de ce chaos pour s'emparer du pouvoir. »

La Prieure plongea les doigts dans une bassine d'eau pour en rincer le jus de melon.

« Eadaz, répondit-elle, le Prieuré de l'Oranger est à l'avant-garde contre les wyrms. C'est le cas depuis un millénaire. » Elle regarda Ead dans les yeux. « Il n'a pas été créé pour soutenir des monarchies bancales. Ni pour se mêler de guerres étrangères. Nous ne sommes ni des politiciens, ni des gardes du corps, ni des mercenaires. Nous sommes les vaisseaux de la flamme sacrée. »

Ead attendit qu'elle poursuive.

« Comme le soulignait Chassar, certaines archives indiquent des périodes de pénurie au Prieuré. Si nos savants ne se trompent pas, il y en

aura une autre bientôt. Nous risquons fort d'être en guerre contre l'armée draconique jusqu'à et pendant toute cette période. Peut-être contre le Sans-Nom en personne, poursuivit la Prieure. Nous devons nous préparer aux affrontements les plus cruels depuis le Chagrin des Siècles. En conséquence, nous devons concentrer nos efforts dans le Sud, et préserver nos ressources autant que possible. Nous devons essayer la tempête.

— Naturellement, mais...

— Ainsi, l'interrompit la Prieure, je n'enverrai *aucune* sœur au cœur de cette guerre civile qui menace la Vertu, pas pour sauver une reine déjà presque déchue. Je ne prendrai pas non plus le risque de les voir exécutées pour hérésie. Pas alors qu'elles pourraient chasser les hauts-ouestriens. Ou soutenir nos alliés des cours du Sud.

— Prieure », insista Ead, agacée, « il me semble que le but du Prieuré est de protéger l'humanité.

— En vainquant le mal draconique en ce monde.

— Si nous voulons remporter cette guerre, il doit régner une certaine stabilité. Le Prieuré monte en première ligne contre les wyrms, mais nous ne pourrons gagner seuls, souligna Ead. La Vertu dispose d'une grande puissance militaire et navale. Le seul moyen de la maintenir unie, pour éviter qu'elle se détruise de l'intérieur, est de s'assurer que Sabran Berethnet vive et demeure sur le tr...

— Assez. »

Ead se tut. Le silence qui s'ensuivit sembla durer des heures.

« Tu ne manques pas de volonté, Eadaz. Comme Zāla en son temps », ajouta la Prieure, radoucie. « J'ai respecté la décision de notre ancienne Prieure en te maintenant à ton poste en Inys. Elle pensait que c'était ce que la Mère voulait... mais je crois autrement. Il est temps de nous préparer. Temps de penser aux nôtres, d'anticiper la guerre. » Elle secoua la tête. « Je ne souffrirai pas de te voir répéter ces prières répugnantes en Ascalon une saison de plus.



— En ce cas, j'ai perdu tout ce temps pour rien, riposta Ead avec aigreur. Des années passées à changer les draps, en vain. »

Le regard que la Prieure lui décocha la glaça jusqu'à l'âme. Chassar se racla la gorge.

« Encore un peu de vin, Prieure ? »

Elle répondit d'un léger hochement de tête, et il la servit.

« Ce n'était pas pour rien. » La Prieure l'interrompit quand sa coupe fut presque pleine. « Ma prédécesseure pensait que l'assertion des Berethnet était peut-être vraie, et cette éventualité rendait leurs reines dignes d'être protégées – mais quoi qu'il en soit, tu nous as appris que Sabran serait la dernière de sa lignée. La Vertu va s'écrouler, aujourd'hui ou dans un avenir proche, quand sa stérilité sera révélée.

— Et le Prieuré ne tentera en aucune manière d'adoucir cette chute. » Ead n'arrivait pas à le digérer. « Tu voudrais qu'on regarde les bras croisés la moitié du monde sombrer dans le chaos.

— Il ne nous incombe pas de changer le cours naturel de l'histoire. » La Prieure prit son verre. « Nous devons nous tourner vers le Sud, désormais, Eadaz. Dans notre intérêt. »

Ead resta assise, très raide, sur sa chaise.

Elle pensait à Loth et Margret. Aux enfants innocents comme Tallys. À Sabran, seule et endeuillée dans sa tour. À leur fin à tous.

La précédente Prieure n'aurait pu rester indifférente. Elle avait toujours estimé que la Mère voulait que le Prieuré protège et soutienne l'humanité, aux quatre coins du monde.

« Feúdel est à présent éveillé », reprit la Prieure. Ead ne desserrait pas les dents. « Sa sœur et son frère, Valeysa et Orsul, ont également été repérés – la première dans l'Est, le second ici, dans le Sud. Tu nous as parlé de ce Wyrn blanc, que nous devons considérer comme un nouvel ennemi, de mèche avec les précédents. Nous devons abattre les quatre pour éteindre la flamme de l'armée draconique. »

Chassar acquiesça.

« Où dans le Sud se trouve Orsul ? » s'enquit Ead, quand elle fut capable de parler sans s'emporter.

« Il a été vu pour la dernière fois à la porte d'Ungulus. »

La Prieure se tamponna le coin de la bouche d'une serviette. Un Fils de Siyāti vint débarrasser son assiette.

« Eadaz, dit-elle, tu as rempli une mission capitale pour le Prieuré. Il est temps, ma fille, que tu endosses le manteau des Dames rouges. Je ne doute pas que tu deviendras l'une de nos meilleures guerrières. »

Mita Yedanya était une femme brusque sous tout rapport. Elle venait d'accorder à Ead son rêve, comme elle l'aurait fait d'un morceau de fruit sur un plateau. Les années qu'elle avait passées en Inys n'avaient eu pour but que de la rapprocher de ce manteau.

Et pourtant, le fait qu'elle ait si spécifiquement choisi son moment lui restait en travers de la gorge. La Prieure se servait de cette promotion pour l'apaiser. Comme si Ead n'était qu'un enfant que l'on pouvait distraire à l'aide d'un jouet.

« Merci, répondit-elle malgré tout. J'en suis honorée. »

Ead et Chassar mangèrent en silence. Ead but quelques gorgées de vin trouble.

« Prieure, finit-elle par déclarer, je dois te demander ce qu'il est advenu de Jondu. Est-elle jamais rentrée au Lasia ? »

Quand la Prieure se détourna en pinçant les lèvres, Chassar secoua la tête. « Non, ma chérie. » Il posa une main sur la sienne. « Jondu est avec la Mère, à présent. »

Quelque chose mourut à l'intérieur d'Ead. Elle avait été certaine, *certaine* que Jondu trouverait le moyen de rentrer. Jondu au pas si sûr, Jondu l'indomptable, Jondu l'intrépide. Mentor, sœur et amie indéfectible.

« Tu en es certain ? »

— Oui. »

Cela lui fit l'effet d'un coup de poignard. Elle ferma les paupières, s'imagina cette douleur sous l'aspect d'une bougie, et la moucha.

Plus tard. Que le chagrin l'assaille quand elle aurait la place de l'accueillir.

« Elle n'est pas morte en vain, poursuivit Chassar. Elle s'était lancée à la recherche de l'épée de Galian l'Imposteur. Elle n'a pas trouvé Ascalon en Inys... mais elle a découvert autre chose. »

Sarsun tapota d'une serre sur son perchoir. Encore sous le choc, Ead observa distraitemment l'objet posé à côté de lui.

Une boîte.

« Nous ignorons comment l'ouvrir, admit Chassar quand Ead se leva. Une énigme se dresse encore entre nous et le secret qu'elle renferme. »

Lentement, Ead s'approcha du coffret et fit courir son doigt sur les rainures à sa surface. Ce qu'un œil inexercé aurait pris pour une simple décoration était en réalité du sélinien, le langage antique du Sud. Les lettres enroulées et entremêlées étaient difficiles à décrypter. Néanmoins :

*une clef sans cadenas ni soudure  
pour soulever les flots en temps de guerre  
elle renferme des nuages de sel et de vapeur  
elle s'ouvre à l'aide d'une lame dorée*

« Je suppose que vous avez essayé toutes les lames du Prieuré ? devina Ead.

— Bien sûr.

— Dans ce cas, cela désigne peut-être Ascalon.

— Selon la légende, Ascalon avait une lame en argent. » Chassar soupira. « Les Fils de Siyāti épluchent les archives en quête d'une réponse.

— Prions pour qu'ils la trouvent, intervint la Prieure. Si Jondu s'est sacrifiée pour nous remettre ce coffret, c'est qu'elle avait la sensation que

nous parviendrions à l'ouvrir. Dévouée jusqu'au bout. » Elle se tourna vers Ead. « Pour l'heure, Eadaz, tu dois aller manger à l'arbre. Au bout de huit années, je sais que ton feu est éteint. » Elle marqua une pause. « Voudrais-tu qu'une de tes sœurs t'y accompagne ?

— Non, répondit Ead. Je préfère m'y rendre seule. »

---

Le soir devint la nuit. Quand les étoiles brillèrent au-dessus du Val de Sang, Ead entama sa descente.

Mille marches la menèrent jusqu'au fond de la vallée. Ses pieds nus s'enfonçaient dans l'herbe et dans la terre. Elle s'arrêta un moment pour humer la nuit, puis se dépouilla de sa robe.

Des fleurs blanches parsemaient les lieux. L'oranger se dressait de toute sa hauteur, déployant ses branches telles des mains ouvertes. Chaque pas effectué dans sa direction lui asséchait la gorge. Elle avait traversé la moitié du monde pour revenir ici, à la source de son pouvoir.

La nuit sembla l'embrasser quand elle se mit à genoux. Lorsqu'elle plongea ses doigts dans le terreau, des larmes de soulagement s'écoulèrent, et chacune de ses respirations fut pareille à une traînée de couteau dans sa gorge. Elle oublia tous ceux qu'elle avait jamais connus. Il n'existait plus que l'arbre. Le donateur de feu. C'était son seul objectif, sa raison d'être. Et il l'appelait, après ces huit années, lui promettant sa flamme sacrée.

Non loin de là, la Prieure, ou l'une des Damoiselles rouges, devait l'observer. Elles devaient s'assurer qu'elle était encore digne de son rang. Seul l'arbre était en mesure d'en juger.

Ead tourna les paumes vers le ciel et attendit, comme les cultures attendent la pluie.

*Remplis-moi de ton feu.* Elle pria silencieusement. *Permetts-moi de te servir.*

La nuit devint soudain trop silencieuse. Puis – lentement, comme s’il s’enfonçait dans l’eau –, un fruit doré tomba.

Elle l’attrapa des deux mains. Avec un sanglot, elle enfonça ses dents dans sa pulpe.

Un sentiment de mort et de renaissance. Le sang de l’arbre se répandant sur sa langue, apaisant la brûlure dans sa gorge. Ses veines charriant de l’or. Aussitôt qu’il étanchait un feu, le fruit en allumait un nouveau, un incendie qui la consumait toute entière. Et la chaleur la fit craqueler, telle l’argile qu’elle était, et son corps appela à pleins poumons.

Tout autour d’elle, le monde lui répondit.



## Est

---

Des rideaux de pluie s'abattaient sur la mer de Dansoleil. La matinée était bien avancée, mais la flotte de l'Œil-de-Tigre maintenait ses lanternes allumées.

Laya Yidagé traversait la *Poursuite* à grands pas. Essayant de la suivre, et grelottant de froid dans son manteau trempé, Niclays ne pouvait s'empêcher de jeter des regards inquiets en direction du ciel contusionné, ainsi qu'il le faisait quotidiennement depuis des semaines.

Valeysa la Herseuse était éveillée. L'avoir vue au-dessus des vaisseaux, hurlante et infernale, resterait gravé dans sa mémoire pour l'éternité.

Il avait étudié suffisamment de peintures pour la reconnaître. Avec ses écailles orange foncé et ses épines dorées, elle était la braise incarnée, aussi brillante que si elle venait d'être vomie du mont Effroi.

Maintenant qu'elle était de retour, elle était susceptible de reparaître à tout moment pour réduire la *Poursuite* en cendres. Au moins, la mort serait plus expéditive que le sort épouvantable que les pirates lui réserveraient s'il avait l'infortune de les contrarier. Il voguait sur ce navire depuis des semaines et avait jusqu'à présent réussi à ne pas se faire

arracher la langue ni trancher une main, mais c'était une issue qu'il redoutait en permanence.

Il scruta l'horizon. Trois bateaux en fer seiikinois croisaient dans leur sillage depuis des jours, sans jamais se rapprocher suffisamment pour engager le combat, conformément aux prévisions de l'Impératrice Dorée. À présent, la *Poursuite* avait remis le cap à l'est, direction Kawontay, où les pirates vendraient la dragonne lacustrine. Niclays aurait aimé savoir ce que ses ravisseurs feraient alors de lui.

Il avait de la pluie plein les lunettes. Il essuya celles-ci en vain, tout en essayant péniblement de suivre Laya.

L'Impératrice les avait convoqués tous deux dans sa cabine, où un poêle repoussait le froid. La cheffe des pirates se tenait en bout de table, vêtue d'un manteau rembourré et d'un chapeau en fourrure de loutre.

« Lune-de-Mer, l'accueillit-elle à son arrivée. Assieds-toi. »

Niclays avait à peine osé ouvrir la bouche depuis que Valeysa l'avait terrorisé, mais il se surprit subitement à répondre : « Vous parlez seiikinois, très honorée capitaine ?

— Évidemment qu'je parle ton putain d'seiikinois. » Elle gardait le regard vissé sur la table, sur laquelle était peinte une carte détaillée de l'Est. « Tu m'prenais pour une andouille ?

— Eh bien, euh, non. Mais la présence de votre interprète m'avait conduit à croire...

— J'ai une interprète pour qu'mes otages m'prennent pour une andouille. Yidagé a été si nulle ?

— Non, non », répondit Niclays, atterré. « Non, très honorée Impératrice Dorée. Elle a été parfaite.

— Donc tu m'prends vraiment pour une andouille. »

Faute de mots, il se tut. Elle finit par l'examiner.

« Assis. »



Il obtempéra. Tout en le lorgnant, l'Impératrice Dorée tira un couteau de cuisine de sa ceinture et entreprit de curer ses ongles longs d'un pouce, tous peints en noir.

« Ça fait trente ans que j'vogue en haute mer, dit-elle. J'ai eu affaire à des tas d'gens, des pêcheurs comme des vice-rois. J'ai appris à déterminer qui j'devais torturer, qui j'devais tuer, ou qui m'dira ses secrets ou partagera ses richesses sans qu'une goutte de sang soit versée. » Elle fit tourner le couteau dans sa main. « Avant que j'sois prise en otage par des pirates, j'tenais un bordel à Xothu. J'en sais plus sur les gens qu'ils en savent eux-mêmes. J'connais les femmes. J'connais les hommes, aussi, du cerveau jusqu'à la bite. Et j'arrive à les juger presq' du premier coup d'œil. »

Niclays déglutit.

« Si on pouvait éviter de parler de bites... » Il eut un sourire crispé. « Si vieille que soit la mienne, j'y reste très attaché. »

L'Impératrice Dorée éclata de rire.

« T'es un marrant, Lune-de-Mer. Vous aut', d'l'aut' côté d'l'Abyse, vous faites que rire. Pas étonnant qu'y ait tant d'bouffons à vos cours. » Ses yeux noirs le sondaient. « J'vois clair dans ton jeu. J'sais c'que tu veux, et ça a rien à voir avec ta bite. Mais tout à voir avec le dragon qu'on a capturé à Ginura. »

Niclays s'efforça dès lors de demeurer silencieux. Une femme, folle et armée, ne devait pas être prise à la légère.

« Qu'est-ce tu lui veux ? s'enquit-elle. Sa salive, p'têt, pour parfumer une maîtresse ? Sa cervelle, pour guérir la dysenterie ?

— N'importe quoi fera l'affaire. » Niclays s'éclaircit la voix. « Voyez-vous, très honorée Impératrice Dorée, je suis un alchimiste.

— Un alchimiste. »

Son ton était méprisant. « Oui, confirma Niclays avec assurance. Un maître de méthode. J'ai étudié cet art à l'université.

— J’crois qu’t’avais étudié l’anatomie ? C’est pour ça qu’j’t’ai offert c’poste. Laissé la vie sauve.

— Oh, *oui*, s’empressa-t-il de confirmer. Je suis effectivement anatomiste – et un excellent, je puis vous l’assurer, un géant dans mon domaine –, mais je me suis également intéressé à l’alchimie par pure passion pour le sujet. Je cherche depuis bien des années à percer le secret de la vie éternelle. Et si je n’ai pas encore réussi à concocter un élixir, je pense que les dragons estriens pourraient m’y aider. Ils peuvent vivre plusieurs milliers d’années, et si je parvenais à reproduire ce miracle... »

Il laissa sa phrase en suspens, en attente d’une réaction. Elle ne l’avait pas quitté des yeux un instant.

« Et donc, résuma-t-elle, t’espères m’convaincre qu’t’as plus d’cervelle que d’cran ? L’plus simple s’rait qu’j’t’ouvre le crâne pour vérifier. »

Niclays n’osa répondre.

« J’crois qu’on pourrait faire un marché, Lune-de-Mer. T’es p’têt le genre d’homme qui sait faire des affaires. » Elle plongea la main dans son manteau. « Tu disais qu’ce truc t’avait été légué par un ami. Parle-moi d’lui. »

Elle présenta le morceau de parchemin si familier. Dans sa main gantée se trouvait le dernier vestige de Jannart.

« J’veux savoir qui t’a filé ça. » Comme il demeurait silencieux, elle le tendit vers le poêle. « Réponds. »

— L’amour de ma vie », avoua Niclays, le cœur battant. « Jannart, duc de Zeedeur.

— T’sais c’que c’est ?

— Non. Seulement qu’il me l’a légué.

— Pourquoi ?

— J’aimerais le comprendre. » L’Impératrice

Dorée plissa les yeux.

« Je vous en prie, plaida Niclays d'une voix rauque. Ce fragment d'écriture est tout ce qu'il me reste de lui. Je n'ai plus rien d'autre. »

La pirate esquissa un sourire. Elle déposa le morceau de papier de soie sur la table. La douceur avec laquelle elle le manipulait fit comprendre à Niclays qu'elle n'y aurait jamais mis le feu.

*Imbécile, songea-t-il. Ne montre jamais tes faiblesses.*

« C'passage est un extrait d'un très vieux texte estrien, expliqua l'Impératrice. Il révèle la source d'la vie éternelle. Un mûrier. » Elle tapota le document. « J'cherche ce fragment d'puis d'nombreuses années. J'm'attendais à c'qu'il donne des indications, mais il spécifie pas l'emplacement de c't'arbre. Il sert qu'à compléter l'histoire.

— Ne s'agit-il pas seulement d'une... légende, très honorée Impératrice Dorée ?

— Toutes les légendes ont un fond d'vérité. J'suis bien placée pour l'savoir. On raconte qu'j'ai bouffé l'cœur d'un tigre et qu'ça m'a rendue dingue. Ou qu'j'suis un spectre aquatique. C'qui a d'vrai, c'est qu'j'déteste les prétendus dieux d'l'Est. Toutes les rumeurs qui courent sur mon compte viennent de là. » Elle tapota le fragment d'un ongle. « J'doute que l'mûrier ait poussé du cœur du monde, comme l'dit la légende. Mais j'doute pas qu'il recèle l'secret d'la vie éternelle. Alors tu vois, t'auras pas b'soin d'découper un dragon. »

Niclays avait du mal à l'admettre. Jannart avait hérité de la clef de l'alchimie.

L'Impératrice Dorée le dévisagea. Pour la première fois, il remarqua les encoches faites le long de son bras de bois. Elle adressa un signe à Laya, qui avait récupéré un coffret de bois doré sous le trône.

« Voici mon offre. S't'arrives à résoudre c't'énigme et à trouver la route du mûrier, proposa l'Impératrice, j'te laisserai y boire d'l'élixir de vie. Tu partageras not' butin. »

Laya approcha le coffret de Niclays et en souleva le couvercle. L'intérieur, doublé de soie aquatique, accueillait un court ouvrage. Sa couverture en bois portait encore les restes d'un mûrier en feuille d'or. Niclays s'en saisit avec déférence. La reliure était dans le plus pur style seiikinois, les pages étant cousues pour former un dos ouvert. Chacune était en papier de soie. Celui qui avait façonné ce tome voulait le voir perdurer plusieurs siècles, et il avait réussi.

Le livre que Jannart aurait rêvé de voir.

« J'ai lu chaque acception possible d'chaque mot en vieux seiikinois, mais j'ai rien trouvé d'aut' qu'une histoire, expliqua l'Impératrice. P'têt qu'un esprit mentendonien verrait les choses autrement. Ou p'têt que l'amour d'ta vie t'a envoyé un message qu't'as pas encore saisi. Apporte-moi la réponse avant l'aube dans trois jours, ou j'pourrais bien m'laisser d'mon nouveau chirurgien. Et quand j'me lasse des choses, elles ont tendance à pas durer. »

Le ventre noué, Niclays caressa l'ouvrage des pouces.

« Oui, très honorée Impératrice Dorée », murmura-t-il. Laya le raccompagna.

Dehors, l'air était froid et vif. « Eh bien, commenta Niclays d'un ton pesant, j'imagine que nous ne nous reverrons plus, Laya. »

Elle fronça les sourcils. « Tu capitules, Niclays ?

— Je n'arriverai pas à résoudre ce mystère en *trois jours*, Laya. Même trois cents ne me suffiraient pas. »

Laya l'attrapa par les épaules, et la puissance de son étreinte le força à s'arrêter. « C'Jannart – l'homme que t'aimais... l'interrogea-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Tu crois qu'il voudrait qu'tu baisses les bras, ou qu'tu continues ?

— Je *ne veux pas* continuer ! Tu ne comprends donc pas ? Personne en ce monde ne veut donc le comprendre, maudits ? Suis-je le seul à être hanté ? » Un trémolo furieux modula son timbre. « Tout ce que j'ai fait –

tout ce que j'étais – tout ce que je suis, c'est à cause de lui. Il était déjà quelqu'un avant moi. Je ne suis personne sans lui. J'en ai marre de vivre sans lui à mes côtés. Il m'a délaissé au profit de ce livre et, par le Saint, je lui en veux profondément. Je lui en veux chaque minute de chaque jour. » Sa voix se brisa. « Vous, les Lasians, vous croyez en la vie après la mort, n'est-ce pas ? »

Laya le considéra.

« Certains d'entre nous, oui. L'Verger des divinités, confirma-t-elle. Il t'attend p'têt là-bas. Ou à la Grande Table du Saint. Ou p'têt qu'il est nulle part. Quoi qu'il en soit, *toi*, t'es encore là. Et c'est pas sans raison. » Elle porta une main calleuse à sa joue. « T'as un fantôme, Niclays. N'en d'viens pas un toi-même. »

Depuis combien d'années ne lui avait-on plus touché le visage, ou témoigné de la compassion ?

« Bonne nuit, dit-il. Et merci, Laya. »

Il la laissa là.

Il s'allongea sur le flanc, sur son petit bout de pont, et se mordit le poing. Il avait fui Mentendon. Il avait fui l'Ouest. Et il avait beau fuir, son fantôme ne le lâchait pas.

Il était trop tard. Il était fou de chagrin. Et ce, depuis des années. Il avait perdu l'esprit le soir où il avait retrouvé Jannart, mort, au *Soleil resplendissant*, l'auberge qui leur avait servi de nid d'amour.

Jannart était censé être rentré de son voyage depuis une semaine, mais nul ne l'avait vu. Incapable de le trouver à la cour, et ayant entendu dire par Aleidine qu'il ne se trouvait pas à Zeedeur, Niclays s'était rendu au seul autre endroit possible.

L'odeur de vinaigre l'avait assailli aussitôt. Une médecin portant un masque anti peste peignait des ailes rouges sur la porte. Et quand Niclays l'avait bousculée pour passer, il avait trouvé Jannart, comme endormi, ses mains rouges repliées sur sa poitrine. Jannart avait menti à tout le monde.

La bibliothèque où il avait espéré dénicher des réponses ne se situait pas à Wilgaström, mais à Gulthaga, la cité rasée par l'éruption du mont Effroi. Il avait sans doute pensé que les ruines seraient sans grand risque, mais il devait forcément être conscient du danger. Il avait trompé sa famille, ainsi que l'homme qu'il aimait. Tout ça dans l'espoir de combler un trou dans l'histoire.

Une vouivre dormait dans les couloirs depuis longtemps abandonnés de Gulthaga. Une morsure avait suffi.

Il n'existait aucun remède. Jannart le savait, et il avait voulu partir avant que son sang se mette à brûler et que son âme se consume. Il s'était donc rendu déguisé au marché noir, où il s'était procuré un poison nommé poudre d'éternité. Cela lui avait valu une mort paisible.

Niclays tremblait. Il revoyait encore la scène, tant d'années après, dans le moindre détail. Jannart gisant sur le lit, *leur* lit. Dans une main, le médaillon que Niclays lui avait offert le matin qui avait suivi leur premier baiser, avec le fragment de texte dissimulé à l'intérieur. Dans l'autre, une fiole vide.

La médecin, l'aubergiste et quatre autres personnes avaient dû joindre leurs forces pour le retenir. Il entendait encore ses propres hurlements de déni, se souvenait du goût des larmes, percevait l'odeur douceâtre du poison.

*Imbécile, s'était-il écrié. Espèce de salopard d'égoïste d'imbécile. Je t'ai attendu. J'ai attendu trente ans...*

Certains couples atteignaient-ils jamais le lagon Lacté, ou en rêvaient-ils seulement ?

Il se prit la tête à deux mains. Avec la mort de Jannart, il avait perdu la moitié de lui-même. La moitié qui méritait de vivre. Il ferma les yeux, les tempes palpitantes, la poitrine serrée – et lorsqu'il sombra dans un sommeil agité, il rêva de la chambre tout en haut du palais de Brygstad.

*C'est un message codé, Clay.*

Il sentait encore le vin noir sur sa langue.

*Mon intuition me dit qu'il s'agit d'une information capitale d'un point de vue historique.*

Il profitait de la chaleur du feu sur sa peau. Il voyait les étoiles, peintes avec précision au sein de leurs constellations, aussi réelles que si leur nid d'amour s'ouvrait directement sur le ciel.

*Quelque chose dans ces caractères m'intrigue. Certains sont plus gros, d'autres plus petits, et ils sont espacés d'une étrange manière.*

Il rouvrit subitement les paupières.

« Jan, souffla-t-il. Oh, Jan. Ton renard doré n'a pas perdu tout son flair. »





## Sud

---

Ead reposait dans son aire, luisante de sueur. Son sang brûlant s'écoulait à toute allure.

Cela lui était déjà arrivé. La fièvre. Elle avait passé huit ans dans le brouillard, les sens amoindris, et voilà que le ciel venait de dissiper la brume. Chaque souffle de vent était comme la caresse d'un doigt épais sur sa peau.

Le bruit de la cascade était limpide. Elle entendait les appels des indicateurs, des souï-mangas et des ménures dans la forêt. Elle sentait les ichneumons, les orchidées blanches et le parfum de l'oranger.

Sabran et sa peau si tendre lui manquaient. Se souvenir d'elle était une torture. Elle glissa une main entre ses jambes et imagina un contact froid sur son corps, des lèvres soyeuses, de la douceur du vin. Ses hanches se cambrèrent, avant qu'elle s'écroule sur le lit.

Après quoi, elle resta allongée, brûlante.

L'aube devait être proche, désormais. Encore une journée que Sabran passerait seule en Inys, cernée par les loups. Margret ne pourrait pas réaliser des miracles pour la sauver. Elle était vive d'esprit, mais elle n'avait rien d'une guerrière.

Il devait exister un moyen de convaincre la Prieure de défendre le trône inyssien.

Les domestiques avaient laissé un plateau de fruits et un couteau sur sa table de chevet. Pendant quelque temps, elle mangerait autant que trois hommes. Elle se saisit d'une grenade.

Tandis qu'elle en coupait la fleur, sa main, que la fièvre rendait maladroite, ripa. La lame lui entama l'autre poignet, et du sang dégoutta de la plaie. Un filet vermillon ruissela jusqu'à son coude.

Ead le considéra longuement, songeuse. Puis elle enfila une robe et alluma une lampe à pétrole d'un claquement de doigts.

Une idée commençait à germer dans son esprit.

Les couloirs étaient très silencieux, cette nuit-là. À l'approche de la salle à manger, elle s'arrêta subitement devant l'une des portes.

Elle se rappelait avoir couru dans ces tunnels en compagnie de Jondu, portant l'une ou l'autre un Aralaq glapissant. Comme elle avait pu redouter ce corridor, sachant que c'était là que sa génitrice avait rendu son dernier soupir.

Zāla du Agriya uq-Nāra, qui avait été *munguna* avant Mita Yedanya. Derrière cette porte se trouvait la chambre où elle avait péri.

Il y avait de nombreuses sœurs remarquables au Prieuré, mais être remarquable était devenu la marque de fabrique de Zāla. À dix-neuf ans, pendant son deuxième mois de grossesse, elle avait répondu à l'appel de la jeune Sahar Taumargam, future reine de Yscalin, alors princesse des Ersyr. Une tribu nurame avait malencontreusement réveillé deux vouivres dans les Basses-Montagnes. Zāla avait découvert non pas deux, mais six créatures harcelant les nomades. En dépit du déséquilibre des forces évident, elle les avait toutes éliminées sans aucune aide. Puis elle s'était époussetée et avait chevauché jusqu'au marché de Zirin pour assouvir son envie de bonbons à la rose.

Ead était née prématurément une demi-année plus tard. *Tu étais si petite que tu tenais dans une main*, lui avait un jour raconté Chassar en riant. *Mais tu criais si fort que tu aurais pu renverser des montagnes, ma chérie*. Les sœurs n'étaient pas censées trop s'impliquer émotionnellement avec leur progéniture, car le Prieuré ne formait qu'une seule et même famille, mais Zāla avait souvent fait passer des pâtisseries au miel à Ead, qu'elle serrait contre elle lorsque personne n'était là pour le voir.

*Mon Ead*, lui avait-elle chuchoté en humant son odeur de bébé. *Mon étoile du soir. Si le soleil devait s'éteindre demain, ta flamme éclairerait le monde*.

Ce souvenir donna à Ead l'envie de se blottir contre quelqu'un. Elle avait six ans, lorsque Zāla était morte de son lit.

Elle apposa la main sur la porte avant de reprendre son chemin. *Puisse ta flamme s'élever pour illuminer l'arbre*.

La salle à manger était sombre et silencieuse. Seul Sarsun était là, la tête repliée contre sa poitrine. Quand elle pénétra dans la pièce, il se réveilla brusquement.

« Chut. »

Sarsun ébouriffa ses ailes.

Ead déposa sa lampe près de son perchoir. Semblant sentir son intention, l'oiseau descendit d'un bond pour scruter la boîte énigmatique. Ead empoigna son couteau. Quand elle porta la lame à sa peau, Sarsun laissa échapper un léger sifflement. Elle s'entama la paume, assez profondément pour que du sang s'en écoule généreusement, puis elle plaça sa main sur le couvercle.

*elle renferme des nuages de sel et de vapeur – elle s'ouvre à l'aide d'une lame dorée*.

« Siyāti uq-Nāra a dit un jour que le sang des mages était doré, vois-tu, expliqua-t-elle à Sarsun. Pour que mon couteau soit doré, je dois m'en servir pour faire couler le sang. »

Elle n'aurait jamais cru qu'un oiseau puisse avoir l'air sceptique avant de voir son expression.

« Je sais, ce n'est pas *vraiment* doré. »

Sarsun inclina la tête.

Les lettres gravées se remplirent progressivement, comme incrustées de rubis. Ead patienta. Quand le sang atteignit la fin du dernier mot, la boîte s'ouvrit par le milieu. Ead s'écarta en tressaillant, et Sarsun remonta se jucher sur son perchoir, tandis que la relique se déployait telle une fleur nocturne en pleine éclosion.

Elle renfermait une clef.

Ead la sortit de son lit de satin. Longue comme son index, elle était en forme de fleur à cinq pétales et à la tige arquée. Une fleur d'oranger. Le symbole du Prieuré.

« Créature de peu de foi », lança-t-elle à Sarsun.

Celui-ci lui picora la manche et s'envola jusqu'à la porte, où il se percha pour l'observer.

« Oui ? »

Il la toisa de ses deux billes noires, puis reprit son essor.

Ead le suivit au travers d'une étroite porte, descendit une volée de marches en spirale. Elle possédait une mémoire caligineuse de l'endroit. Quelqu'un l'avait amenée ici lorsqu'elle était toute petite.

Au pied de l'escalier, elle se retrouva dans une pièce voûtée, dépourvue de lumière.

La Mère se dressait devant elle.

Ead brandit sa lampe en direction de l'effigie. Il ne s'agissait pas de la Damoiselle en pâmoison de la légende inyssienne. C'était la Mère telle qu'elle apparaissait dans la vraie vie. Le cheveu ras, une hache dans une main, une épée dans l'autre. Sa robe était taillée pour la guerre, tressée dans le style qu'appréciaient les guerriers de la maison Onjenyu. Protectrice, combattante et née pour commander – telle était la véritable

Cléolind du Lasia, fille de Sélinu le Gardeur de Serment. Entre ses pieds reposait une figurine de Washtu, la déesse du feu.

Cléolind n'avait jamais été ensevelie dans le sanctuaire de Notre-Dame. Ses ossements reposaient ici, dans son pays chéri, à l'intérieur d'un tombeau de pierre placé sous la statue. La plupart des gisants étaient représentés sur le dos, mais pas celui-ci. Ead tendit la main vers l'épée avant de se tourner vers Sarsun.

« Eh bien ? » l'interrogea-t-elle.

Il inclina la tête. Ead baissa sa lampe, cherchant ce qu'elle était censée trouver.

Le cercueil était posé sur un socle. À l'avant de celui-ci se trouvait une serrure, au milieu d'un renforcement carré. Sarsun tapa de la serre, et Ead s'agenouilla pour y introduire la clef.

Elle la fit tourner, une sueur froide lui ruisselant dans le cou. Elle prit une profonde inspiration et tira.

Un compartiment glissa hors du socle. Une boîte en fer y était enfermée. Ead fit pivoter le fermoir en forme de fleur d'oranger et l'ouvrit.

Un joyau reposait devant elle. Sa surface était d'un blanc nacré, comme du brouillard piégé dans une goutte de verre.

Sarsun gazouilla. Il y avait également un rouleau de la taille de son auriculaire, qu'Ead n'avait d'abord pas remarqué. Fascinée par la lumière qui dansait dans la pierre, elle la ramassa du bout des doigts.

Dès qu'elle en effleura la surface, un hurlement franchit ses lèvres. Sarsun cria à son tour quand Ead s'effondra devant la Mère, les doigts liés au joyau, à l'instar d'une langue collée à de la glace. La dernière chose qu'elle entendit fut un bruissement d'ailes.

---

« Tiens, ma chérie. »

Chassar tendit à Ead une coupe de lait de noix. Aralaq était allongé sur le lit, la tête sur les pattes avant.

Le joyau reposait sur la table. Nul ne l'avait touché depuis que Chassar, alerté par Sarsun, avait découvert et ramené dans la chambre solaire une Ead inconsciente. Ses doigts n'avaient libéré la pierre que lorsqu'elle était revenue à elle.

Elle tenait à présent la traduction du rouleau qui s'était trouvé dans la boîte. Le sceau en avait déjà été brisé. Les mots étaient tracés sur un papier fragile recouvert d'un lustre étonnant ; les érudits avaient estimé que le message en vieux seiikinois était parsemé de termes étranges en sélinien.

*Gloire à l'honorable Siyāti, sœur aimée de l'éminente et honorée de longue date Cléolind.*

*En ce troisième jour de printemps de la vingtième année du règne de la très honorée impératrice Mokwo, Cléolind et moi avons entravé le Sans-Nom à l'aide de deux joyaux sacrés. Nous n'avons pu le détruire, car son cœur féroce n'a point été pourfendu par l'épée. Il sera détenu mille années, et pas un lever de soleil supplémentaire.*

*Je vous envoie avec regret les restes de notre chère amie, ainsi que son joyau déclinant pour le jour où il reviendra. Vous trouverez l'autre sur Komoridu. Je joins une carte du ciel pour y mener vos descendants. Ils devront se servir de l'épée et des joyaux contre lui. Les pierres s'attacheront au mage qui les touchera, et seule la mort pourra en changer le porteur.*

*Je prie pour que nos enfants, dans bien des siècles, acceptent notre fardeau de leur plein gré.*

*Je soussignée,*

*Néporo, reine de Komoridu*

« Depuis tout ce temps, l'avertissement reposait avec la Mère, commenta la Prieure dans un filet de voix. La vérité était juste sous nos pieds. Pourquoi une sœur du passé se serait-elle donné tant de mal pour dissimuler cela ? Pourquoi avoir caché la clef de la tombe et l'avoir enfouie *en Inys* ?

— Peut-être pour la protéger, suggéra Chassar. De Kalyba. » Le silence fut assourdissant.

« Ne prononce pas ce nom, le rabroua très doucement la Prieure. Pas ici, Chassar. »

Celui-ci inclina la tête, contrit.

« Je suis sûr qu'une sœur nous aurait laissé autre chose, mais sans doute aux archives. Avant le déluge. »

La Prieure se mit à faire les cent pas dans sa robe de chambre rouge. « Il n'y avait pas de carte du ciel dans la boîte. » Elle caressa d'une main son collier doré. « Et pourtant... ce message nous en apprend beaucoup. Si nous pouvons croire cette Néporo de Komoridu, la Mère a échoué à pourfendre le cœur du Sans-Nom. Durant ses années d'absence, elle a réussi à lui faire suffisamment de mal pour l'entraver, sans parvenir à l'empêcher de revenir. »

*Il sera détenu mille années, et pas un lever de soleil supplémentaire.*

Son absence n'avait jamais eu le moindre lien avec Sabran.

« Le Sans-Nom reviendra donc », déclara la Prieure, presque pour elle-même, « mais cette note nous permet de déterminer quand exactement. Mille années après le troisième jour du printemps de la *vingtième* année de règne de l'impératrice Mokwo de Seiiki... » Elle se dirigea vers la porte. « Je dois mander nos érudits pour connaître ses dates de règne. Et ils connaîtront peut-être des légendes au sujet de ces joyaux. »

Ead avait peine à réfléchir. Elle avait aussi froid que si l'on venait de la sortir de la mer Cendrée.

Chassar s'en rendit compte. « Eadaz, repose-toi encore un peu. » Il lui embrassa le sommet du crâne. « Et pour l'instant, ne touche plus à ce joyau.

— Je suis une fouineuse, marmotta-t-elle, pas une imbécile. »

Après son départ, Ead se lova contre la fourrure chaude d'Aralaq, perdue dans un amas de pensées.

« Eadaz, dit Aralaq.

— Oui ?

— Ne suis plus jamais des oiseaux stupides dans des endroits sombres. »

---

Elle rêva de Jondu dans une pièce ténébreuse. L'entendit hurler tandis qu'une pince chauffée au rouge lui arrachait la peau. Aralaq la réveilla d'un coup de truffe.

« Tu rêvais », gronda-t-il.

Elle avait les joues mouillées de larmes. Il la poussa du museau et elle se blottit contre lui.

Le roi de Yscalin était réputé disposer d'une chambre de torture dans les profondeurs de son palais. Jondu avait dû y trouver la mort. Pendant ce temps, Ead vivait dans le luxe de la cour inyssienne, touchait des émoluments et se parait d'atours. Elle porterait ce deuil jusqu'à la fin de ses jours.

Le joyau avait cessé de scintiller. Elle le lorgna prudemment tout en sirotant le thé saphir laissé à son intention.

La Prieure entra majestueusement dans la chambre solaire.

« Nous n'avons *rien* sur cette Néporo de Komoridu dans nos archives, annonça-t-elle sans cérémonie. Ni sur ce joyau. Quelle que soit sa nature, ce n'est pas notre sorte de magie. » Elle s'arrêta près du lit. « C'est une chose... inconnue. Dangereuse. »

Ead posa sa tasse.



« Cela ne va pas te plaire, Prieure, mais Kalyba saurait de quoi il retourne. »

Une fois encore, la Prieure se raidit en entendant ce nom. La crispation de ses mâchoires trahissait son mécontentement.

« La sorcière des Inysca a forgé Ascalon, développa Ead. Un objet imprégné de pouvoir. Ce joyau pourrait être une autre de ses créations. Kalyba arpentaient déjà ce monde bien avant que la Mère vienne au monde.

— En effet. Puis elle a arpenté les couloirs du Prieuré. Et tué ta génitrice.

— Quoi qu’il en soit, elle sait beaucoup de choses que nous ignorons.

— Une décennie en Inys t’aurait-elle embrouillé les sens ? rétorqua la Prieure d’un ton cassant. La sorcière n’est pas fiable.

— Le Sans-Nom va peut-être venir. Notre but, en tant que sœurs du Prieuré, est de protéger le monde de ce monstre. Si, pour ce faire, nous devons traiter avec des ennemis moins dangereux, qu’il en soit ainsi. »

La Prieure la dévisagea.

« Je te l’ai déjà dit, Eadaz : notre objectif à présent est de protéger le Sud. Pas le monde.

— Alors permets-moi de protéger le Sud. » La Prieure soupira et empoigna la balustrade.

« Il y a une autre raison pour laquelle je pense que nous devrions approcher Kalyba, reprit Ead. Sabran rêvait souvent de la Tonnelle de l’éternité. Elle ignorait de quoi il s’agissait, bien sûr, mais elle m’a dit avoir vu une passerelle de fleurs de sabra et un endroit terrible au-delà. J’aimerais savoir pourquoi ces images sont venues hanter la reine inyssienne. »

La Prieure resta longuement plantée devant la fenêtre, raide comme une tourelle.

« Tu n’es pas obligée d’inviter Kalyba ici, insista Ead. Laisse-moi aller la trouver. Je pourrais emmener Aralaq. »

La Prieure fit la moue.

« Alors vas-y, céda-t-elle, mais je ne pense pas qu'elle pourra ni voudra te révéler quoi que ce soit. Son bannissement l'a rendue amère. » Elle ramassa le joyau à l'aide d'un mouchoir. « Je préfère conserver cela ici. »

Ead éprouva un sentiment de malaise inattendu.

« J'aurai peut-être besoin de son pouvoir, plaida-t-elle. Kalyba est une mage plus puissante que je ne le serai jamais.

— Non. Je ne veux pas courir le risque que cela tombe entre ses mains. » La Prieure glissa le bijou dans une bourse à son côté. « Tu porteras des armes. Kalyba est puissante – inutile de le nier –, mais elle n'a pas goûté au fruit de l'arbre depuis des années. Je sais que tu triompheras, Eadaz uq-Nāra. »



## Est

---

Une goutte de sueur tremblait au bout de son nez. Alors que Niclays trempait son pinceau en gardant la main en dessous pour ne pas courir le risque de renverser de l'encre sur son chef-d'œuvre, Laya lui déposa une tasse de bouillon sur la table.

« Désolée d't'interrompre, Vieux Rouge, mais t'as pas mangé d'puis des heures, lui dit-elle. S'tu tombes dans les pommes, ton *p'tit dessin* s'ra détruit avant qu'la cap'taine ait pu cracher d'sus.

— Ce petit dessin, Laya, est la clef de l'immortalité.

— Pour moi, ça r'semble surtout à du délire.

— Tous les alchimistes délirent un peu. C'est dans leur sang. Mais c'est pour ce genre de chose, ma petite dame, qu'on se donne tant de mal. »

Il était recroquevillé sur la table depuis une éternité, à recopier les caractères gros et petits de *La Légende de Komoridu* sur un rouleau de soie colossal, tout en omettant ceux de taille moyenne. Si son effort se révélait vain, il reposerait sans doute au fond de la mer lorsque poindrait l'aube.

Dès qu'il s'était souvenu de la voûte étoilée du palais de Brygstad, il avait compris. D'abord, il avait essayé de trier en cercle les caractères

étranges, comme le faisaient les astronomes mentendoniens, mais il n'en était rien ressorti de probant. À force de flatteries, il avait réussi à convaincre Padar, le navigateur sépulien, de lui céder ses cartes du ciel, qui étaient rectangulaires. De là, Niclays avait continué à traduire chaque page sur des carreaux dessinés sur la soie, sans changer l'ordre dans lequel ils apparaissaient dans le livre.

Lorsque les carreaux seraient remplis des caractères gros et petits, il était convaincu qu'ils formeraient une carte du ciel. Il supposait que la taille de chaque signe correspondrait à une mesure de l'éclat de l'étoile associée, les plus gros renvoyant aux plus lumineuses.

Quelque part dans la cale, la dragonne se remit à s'agiter tel un poisson sorti de l'eau, faisant tanguer le navire.

« Maudite créature, pesta Niclays en notant la position du caractère suivant. Elle ne veut pas se calmer ?

— Ça doit lui manquer, d'être vénérée. »

Laya tendit la soie pour lui faciliter la tâche. Alors qu'il s'affairait, elle étudiait son visage.

« Niclays, murmura-t-elle, comment est mort Jannart ? »

Il éprouva la boule de chagrin habituelle, mais elle fut plus facile à avaler à présent qu'il avait de quoi s'occuper l'esprit.

« La peste, répondit-il.

— Désolée.

— Pas autant que moi. »

Il n'avait jamais parlé de Jannart à qui que ce soit. Comment l'aurait-il pu, alors que personne ne savait à quel point ils avaient été proches ? Encore aujourd'hui, cela lui donnait des palpitations, mais Laya ne faisait partie d'aucune cour de la Vertu, et il se surprenait à lui accorder déjà sa confiance. Elle saurait garder ses secrets.

« Il ne t'aurait pas plu. Et il ne t'aurait pas aimée non plus. » Sa voix était rauque. « Jannart adorait les langues. Surtout les langues anciennes

ou mortes. Il adorait le savoir. »

Elle sourit. « C'est pas l'cas d'tous les Mentendoniens, Niclays ?

— Au grand désespoir de nos cousins de la Vertu, confirma-t-il. Ils se demandent souvent comment nous pouvons remettre en question les fondements de notre religion d'adoption, alors qu'elle est basée sur une seule lignée n'ayant rien d'extraordinaire, ce qui sembl... »

La porte s'ouvrit alors à la volée, laissant pénétrer une rafale de vent. Ils s'empressèrent d'aplatir la soie tandis que l'Impératrice Dorée entrait, suivie de Padar, dont le visage et le torse dégouлинаient de sang, et de Ghonra, prétendue princesse de la mer de Dansoleil et capitaine du *Corbeau Blanc*. Laya avait assuré à Niclays que sa rare beauté n'avait d'égale que sa soif de sang tout aussi rare. Le tatouage sur son front était une énigme à ce jour irrésolue : il indiquait simplement *amour*.

Niclays garda la tête baissée à son passage. L'Impératrice Dorée se remplit une coupe de vin.

« J'espère qu't'as bientôt terminé, Lune-de-Mer.

— Oui, très honorée Impératrice Dorée, répondit-il jovialement. Je connaîtrai bientôt l'emplacement de l'arbre. »

Il se concentra du mieux qu'il put, sentant le souffle de Padar et de Ghonra à l'arrière de son cou. Quand il eut transféré les derniers caractères, il souffla délicatement sur l'encre. L'Impératrice Dorée apporta sa coupe à table (Niclays pria très fort pour qu'elle ne la renverse pas) et contempla sa création.

« C'est quoi ? »

Il la salua. « Très honorée Impératrice Dorée, répondit-il, je pense que ces caractères de *La Légende de Komoridu* représentent les étoiles – notre plus ancien système de navigation. Si nous parvenions à les faire correspondre avec une carte du ciel existante, je pense qu'elles nous mèneraient droit au mûrier. »

Elle l'étudia par-dessous la ferrière de sa coiffe, dont les perles projetaient des ombres rondes sur son front.

« Yidagé, dit à Laya l'Impératrice Dorée, tu connais l'vieux seiikinois ?

— Un peu, très honorée capitaine.

— Lis.

— Je pense que ces caractères ne sont pas censés être lus comme des mots, intervint Niclays, mais...

— Tu *penses* trop, Lune-de-Mer, l'interrompit l'Impératrice. Les penseurs m'ennuient. Maint'nant, lis, Yidagé. »

Niclays réussit à tenir sa langue. Laya fit courir son doigt sous chaque ligne.

« Niclays. » Un pli fronça son front. « J'pense qu'ils *sont* censés êt' lus comme des mots. Y a un message, ici. »

Il eut un accès d'excitation. « Vraiment ? » Il remonta ses lunettes sur son nez. « Alors, qu'est-ce que ça raconte ?

— *La Voie des Exclus débute à la neuvième heure de la nuit*, lut Laya à voix haute. *Le... joyau qui s'élève...* » Elle plissa les paupières. « Oui, *le joyau qui s'élève est planté dans la terre de Komoridu. De sous l'œil de la pie, partez au Sud vers l'Étoile rêveuse, et regardez sous le...* » Quand elle atteignit le dernier caractère du dernier panneau, elle laissa échapper un hoquet de surprise. « Oh. Ce sont les caractères qui désignent le *mûrier*.

— Les cartes du ciel, souffla Niclays. Ces motifs correspondent-ils ? »

L'Impératrice Dorée se tourna vers Padar, qui déploya ses propres documents sur le sol. Après les avoir étudiés un moment, il ramassa le pinceau encore humide et traça des lignes entre certains des caractères sur la soie. Niclays tressaillit au premier coup de brosse, puis il comprit ce que le navigateur dessinait.

Des constellations.

Son cœur battait aussi fort qu'une hache sur un billot. Quand Padar eut terminé, il posa son pinceau et admira son œuvre.

« Tu comprends, Padar ? s'enquit l'Impératrice.

— Oui. » Il acquiesça lentement. « Oui. Chaque panneau montre le ciel à une différente époque de l'année.

— Et celui-ci ? Voulut savoir Niclays en désignant le dernier. Comment s'appelle cette constellation ? »

L'Impératrice échangea un regard avec son navigateur, dont la bouche fut prise d'un tic nerveux.

« Les Seiikinois l'appellent la Pie, expliqua-t-elle. Les caractères désignant le *mûrier* forment son œil. »

*De sous l'œil de la pie, partez au Sud vers l'Étoile rêveuse, et regardez sous le mûrier.*

« Oui. » Padar fit le tour de la table. « L'livre nous indique un point fixe. Puisqu'les étoiles bougent chaque nuit, on d'vra commencer à suivre l'itinéraire seulement quand l'œil d'la Pie s'ra au zénith à la neuvième heure du soir, à la bonne période d'l'année. »

Niclays ne tenait plus en place. « Laquelle est-ce ?

— La fin d'l'hiver. Après ça, faudra gouverner ent' l'Étoile rêveuse et l'Étoile du Sud. »

Un silence crispé se fit, et l'Impératrice finit par sourire. Niclays sentit clairement ses genoux flageoler, soit de fatigue, soit de soulagement, après plusieurs jours passés dans la terreur.

Depuis sa tombe, Jannart leur avait désigné l'étoile qu'ils devraient suivre pour se repérer. Sans elle, l'Impératrice Dorée n'aurait jamais su comment atteindre cet endroit.

Il eut cependant l'ombre d'un doute. Peut-être n'aurait-il jamais dû lui montrer cela. Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour empêcher ce savoir de tomber entre les mains de l'Est, et il venait de le confier à des hors-la-loi.



« Yidagé, t'as parlé d'un joyau. » Ghonra la lorgnait d'un œil pétillant.  
« Un joyau qui s'élève. »

Laya secoua la tête. « La description poétique d'une graine, j'suppose.  
Un noyau qui s'transforme en arbre.

— Ou un trésor », suggéra Padar. Il échangea un regard avide avec Ghonra. « Un trésor enfoui.

— Padar, déclara l'Impératrice, annonce à l'équipage qu'on s'lance dans la quête d'not' vie. On fonce à Kawontay pour remplir nos réserves, puis cap vers l'mûrier. Ghonra, informe ceux d'la *Colombe Noire* et du *Corbeau Blanc*. Un long voyage nous attend. »

Tous deux sortirent sur-le-champ.

« Est-ce que... » Niclays se racla la gorge. « Êtes-vous satisfaite de cette solution, très honorée capitaine ?

— Pour l'instant, répondit l'Impératrice. Mais si on trouve rien au bout du ch'min, j'saurai qui nous a trahis.

— Je n'ai aucune intention de vous trahir.

— J'espère. »

Elle chercha sous la table et lui tendit ce qui ressemblait à une branche de cèdre. « Tout mon équipage est armé. C'bâton est pour toi. Fais-en bon usage. »

Il s'en saisit. Il était léger, et pourtant il comprit qu'il était capable d'assener un coup fatal.

« Merci, déclara-t-il avec une révérence. Très honorée capitaine.

— La vie éternelle nous attend, mais s'tu veux encore voir l'dragon et en prendre un bout, tu peux. P'têt qu'ça nous en dira plus sur l'joyau d'la *Légende* ou sur l'île. Yidagé, emmène-le. »

Ils quittèrent la cabine. Dès l'instant où la porte fut refermée derrière eux, Laya attrapa Niclays par le cou et l'étreignit. Elle lui écrasa le nez contre son épaule, et ses perles s'enfoncèrent dans son torse, mais il se mit soudain à rire aussi fort qu'elle, jusqu'à ce que le souffle lui manque.

Il avait des larmes plein les joues. Il était ivre de soulagement, mais aussi du bonheur d'avoir résolu cette énigme. Durant toutes ses années passées à Orisima, il n'avait jamais trouvé la clef de l'élixir, et voilà qu'il venait d'en déterrer le chemin. Il avait achevé ce que Jannart avait commencé.

Son cœur semblait trop gros pour sa poitrine. Laya lui prit la tête entre ses mains et sourit de façon contagieuse.

« T'es un génie, Lune-de-Mer. Un vrai génie ! »

Les pirates étaient tous sur les ponts. Padar rugissait ses ordres en lacustrin. Les étoiles brillaient dans le ciel nocturne, les invitant vers l'horizon.

« Pas un génie », la démentit Niclays, qui peinait à tenir sur ses jambes. « Un fou. Et un veinard. » Il lui tapota le bras. « Merci, Laya. Pour ton aide, et ta confiance. Peut-être goûtera-t-on tous deux au fruit de l'immortalité. »

Elle eut un air circonspect.

« P'têt. » Forçant son sourire, elle lui posa une main entre les omoplates pour le guider parmi la foule de pirates. « Viens. C'est l'heure d'toucher ta récompense. »

---

Dans les cales de la *Poursuite*, une dragonne lacustrine était enchaînée du museau jusqu'au bout de la queue. Niclays l'avait trouvée magnifique en la découvrant sur la plage. À présent, elle lui apparaissait presque faible.

Laya attendait dans l'ombre avec lui. « J'dois y r'tourner, lui dit-elle. Ça va aller ? »

Il s'appuya sur son nouveau bâton. « Bien sûr. La bête est ligotée. » Il avait la bouche toute sèche. « File. »

Elle jeta un dernier coup d'œil au monstre avant de plonger la main dans son manteau. Elle en tira un couteau dans sa gaine de cuir.

« Cadeau. » Elle le lui tendit par la lame. « Au cas où. »

Niclays s'en saisit. Il avait eu une épée, à Mentendon, mais il ne s'en était servi que lors de ses leçons d'escrime avec Edvart, qui l'avait toujours désarmé en quelques secondes. Avant qu'il ait pu la remercier, Laya avait déjà remonté les marches.

La dragonne paraissait endormie. Une crinière emmêlée se déployait autour de ses cornes. Sa tête était plus large que celle, serpentine, des wyrms, et plus colorée, avec sa collerette décorative.

*Nayimathun*, l'avait appelée Eizaru. Un nom sans origine marquée.

Niclays s'approcha de la créature, se tenant en retrait de sa tête. La mâchoire endormie tombait dans son sommeil, révélant des dents longues comme un avant-bras.

Le sommet du crâne était éteint. Panaya lui en avait parlé, la fois où il avait vu un dragon pour la première fois. Lorsqu'il était illuminé, ce dôme en appelait au plan céleste, propulsant la créature vers les étoiles. Contrairement aux wyrms, les dragons n'avaient pas besoin d'ailes pour voler.

Il avait tenté de rationaliser la chose pendant des semaines. Des mois. Le dôme agissait peut-être comme une sorte d'aimant, attiré par les particules de l'air ou le noyau de mondes lointains. Ou peut-être les dragons avaient-ils les os creux, ce qui leur permettait de chevaucher le vent. L'alchimiste qu'il était théorisait. Et pourtant, il savait au fond de lui qu'à moins de pouvoir disséquer l'animal afin de l'observer par la lentille d'un anatomiste, sa nature demeurerait inexplicable. Magique, presque.

Alors qu'il étudiait la créature, celle-ci ouvrit brusquement les yeux, et Niclays recula malgré lui. La prunelle de la chose renfermait un univers de connaissances : un mélange de glace, de vide et de constellations – absolument rien d'humain. Sa pupille était aussi large qu'un écu, cernée d'un lustre bleu.

Ils se dévisagèrent ainsi un long moment. Un homme de l'Ouest et une dragonne de l'Est. Niclays se trouva submergé par l'envie de se laisser tomber à genoux, mais il s'agrippa à sa canne.

« Toi. » La voix était froide et susurrante. Le gonflement d'une voile.

« C'est toi qui voulais mon écaille et mon sang. » La bête darda entre ses crocs une langue bleu sombre. « Tu es Roos. »

La créature s'exprimait en seiikinois. Chaque syllabe s'étirait telle une ombre au lever du soleil.

« Oui, confirma Niclays. Et tu es la grande Nayimathun. Ou peut-être pas si grande », ajouta-t-il malicieusement.

Nayimathun observait ses lèvres tandis qu'il parlait. Sur terre, lui avait expliqué Panaya, les dragons entendaient aussi mal que les humains sous l'eau.

« Celui qui porte les chaînes est mille fois plus grand que celui qui l'entrave, rétorqua Nayimathun. Les chaînes sont preuves de lâcheté. » Un grondement emplit la cale caverneuse. « Où est Tané ?

— En Seiiki, j'imagine. Je la connais à peine.

— Tu la connaissais assez pour la menacer. Pour essayer de la manipuler pour ton propre bénéfice.

— Le monde est cruel, créature. C'était une simple négociation. J'avais besoin de ton sang et de ton écaille pour poursuivre mes recherches, pour percer le secret de ton immortalité. Je voulais offrir aux humains une chance de survivre dans un monde où règnent les géants.

— Nous avons essayé de vous défendre durant le Grand Chagrin. » L'œil se ferma un instant, assombrissant la pièce. « Nombre d'entre vous ont péri. Mais nous avons essayé.

— Ton espèce n'est peut-être pas aussi violente que celle qui constitue l'armée draconique, répondit Niclays, mais vous tenez quand même à ce que les humains vous vénèrent et vous implorent pour obtenir la pluie qui

fait pousser les cultures. Comme si l'homme n'était pas lui aussi assez merveilleux pour mériter d'être adulé. »

La créature souffla un nuage d'embruns par ses narines.

Niclays se décida alors. Même si ses outils alchimiques étaient perdus, et même s'il était sur le point de découvrir la source de la vie éternelle, il allait prélever ce qu'on lui avait si longtemps refusé.

Il posa son bâton et dégaina le couteau que Laya lui avait offert. Le manche était laqué, la lame dentelée d'un côté. Il laissa courir son regard sur la richesse des écailles. Lorsqu'il eut repéré une zone intacte, il posa la main dessus.

La dragonne était aussi lisse et froide qu'un poisson. Niclays se servit de sa lame pour soulever l'écaille, révélant le lustre de la chair argentée en dessous.

« Vous n'êtes pas faits pour vivre éternellement. »

Niclays jeta un regard méprisant en direction de la tête. « En tant qu'alchimiste, je ne peux être d'accord. Je crois en l'éventualité, vois-tu. Même si je ne trouvais pas l'élixir de vie dans ton corps, l'Impératrice Dorée s'apprête à mouiller sur l'île de Komoridu. Là, nous découvrirons le mûrier et le joyau qui repose en dessous. »

L'œil s'ouvrit très grand.

« Le joyau. » Une vibration s'éleva du dragon. « Tu parles des bijoux célestes.

— *Les bijoux ?* répéta Niclays en écho. Mais oui, le joyau qui s'élève. » Il se radoucit. « Comment le sais-tu ? »

Nayimathun demeura silencieuse. Niclays fit levier avec la lame, mordant dans l'écaille, et la dragonne se tortilla entre ses chaînes.

« Je ne te dirai rien. Sauf qu'ils ne doivent pas tomber entre les mains de pirates, fils de Mentendon. »

*D'après son journal, ma tante le tenait d'un homme qui lui avait demandé de l'emporter le plus loin possible à l'Est, et de ne jamais plus le*

*rapporter*. Les mots de Jannart ne cessaient de revenir le hanter, tournant incessamment dans son esprit. *De ne jamais plus le rapporter*.

« Je ne m'attends pas à ce que tu interrompes cette quête. Il est trop tard pour ça, admit la dragonne. Mais ne laisse pas ce trésor tomber dans les mains de ceux qui l'utiliseraient pour détruire le peu de cette planète qui subsiste encore. L'eau en toi est stagnante, Roos, mais il est encore temps de la purifier. »

Niclays ne relâcha pas sa prise sur le couteau, mais sa main tremblait.

*Stagnante*.

La dragonne disait vrai. Tout autour de lui s'était arrêté. Sa vie, mise en suspens lorsque Sabran l'avait exilé à Orisima. Il n'avait pas depuis su résoudre le moindre mystère. Pas celui de la vie éternelle. Ni celui de la mort de Jannart.

C'était un alchimiste, un perceur d'énigmes. Et il ne se remettrait pas à stagner.

« Suffit », siffla-t-il. Et il commença à couper.



## Sud

---

L'armurier fournit à Ead un arc en os d'ichneumon, une épée en fer, une dague légère au manche en bois et une hache sur laquelle étaient gravées à l'eau-forte des prières en sélinien. Au lieu du manteau olive de son enfance, elle arborait désormais le blanc des postulantes, preuve de son passage à l'âge adulte. Chassar, qui était venu lui dire adieu en compagnie de Sarsun, lui posa les mains sur les épaules.

« Zāla serait tellement fière de toi. Bientôt, le manteau rouge sera tien.

— Si je reviens vivante.

— Tu reviendras. Kalyba est une créature terrifiante, mais elle n'est plus aussi forte qu'avant. Elle n'a plus mangé à l'oranger depuis vingt ans et doit être dépourvue de siden.

— Elle possède d'autres magies.

— Je compte sur toi pour t'en emparer, ma chérie. Ou pour battre en retraite, si le risque devient trop grand. » Il tapota l'ichneumon à son côté. « Assure-toi de me la ramener en un seul morceau, Aralaq.

— Je ne suis pas un oiseau stupide, fit remarquer la créature. Les ichneumons ne précipitent pas leurs petites sœurs en plein danger. »

Sarsun croassa d'indignation.



---

Quand elle avait été bannie, Kalyba avait fui pour gagner une partie de la forêt qu'elle avait nommée la Tonnelle de l'éternité. L'on disait qu'elle y avait associé un enchantement pour tromper le regard. Nul ne savait comment elle s'y prenait pour créer des illusions.

Le soleil se couchait lorsque Ead et Aralaq quittèrent le Val de Sang pour s'enfoncer dans la forêt. Les ichneumons couraient plus vite que les chevaux, plus vite même que les léopards de chasse qui vivaient autrefois au Lasia. Ead garda la tête baissée tandis que sa monture arrachait les lianes, glissait sous les racines ou bondissait par-dessus les nombreux ruisseaux qui abreuvaient le Minara.

L'ichneumon se fatigua juste avant l'aube, et ils campèrent dans une grotte derrière une cascade. Aralaq disparut pour chasser, tandis qu'Ead se rafraîchit dans le bassin en contrebas. En retournant dans la caverne, elle se rappela l'époque où Kalyba vivait au Prieuré.

Dans son souvenir, Kalyba était une rousse aux yeux sombres d'une profondeur infinie. Elle était arrivée au Prieuré alors qu'Ead n'avait que deux ans, prétendant y être déjà passée à plusieurs reprises durant ses nombreux siècles d'existence – car elle affirmait également être immortelle. Son siden lui avait été accordé non pas par l'oranger, mais par une aubépine qui poussait jadis sur l'île inyssienne de Nurtha.

La Prieure l'avait accueillie à bras ouverts. Les sœurs l'appelaient la Sœur Aubépine ou Langue-de-Vipère, selon qu'elles croyaient ou non à son histoire. La plupart d'entre elles conservaient leurs distances, car Kalyba possédait des dons troublants. Des dons qui ne lui avaient pas été conférés par un arbre quelconque.

Un jour, Kalyba avait croisé Ead et Jondu tandis qu'elles jouaient au soleil, et elle leur avait souri d'une manière qui avait poussé Ead à lui accorder une confiance aveugle. *Que voudriez-vous devenir, petites sœurs, si vous pouviez devenir tout ce que vous souhaitez ?* leur avait-elle demandé.

*Un oiseau, avait répondu Jondu, pour pouvoir voyager n'importe où.*

*Moi aussi, avait renchéri Ead, qui faisait toujours la même chose que son amie. Et je pourrais tuer les wyrms pour la Mère, même quand ils s'enfuiraient.*

*Regardez, leur avait dit Kalyba.*

Son souvenir s'obscurcissait alors, mais Ead était certaine que Kalyba avait transformé ses longs doigts en plumes. Sans doute avait-elle réalisé quelque chose qui avait hypnotisé les deux fillettes, pour qu'elles se mettent à croire que Kalyba devait être la plus sacrée des servantes.

Les raisons de son exil n'avaient jamais été très claires, mais la rumeur disait que c'était elle qui avait empoisonné Zāla pendant son sommeil. Peut-être était-ce à cet instant que la Prieure avait compris qu'elle était la Dame des Bois, la terreur de la légende inyssienne, célèbre pour être assoiffée de sang.

Alors qu'Ead fourbissait son épée, Aralaq traversa la cascade. Il lui décocha un regard mauvais.

« Tu es folle de faire ce voyage. La sorcière des Inysca va te réduire en bouillie.

— À ce que je sais, Kalyba aime à s'amuser avec sa proie. » Ead polit sa lame sur son manteau. « Et puis, la sorcière est curieuse de nature. Elle va vouloir savoir pourquoi je suis venue la voir.

— Elle te racontera des mensonges.

— Ou elle fera étalage de son savoir. Elle en a suffisamment pour cela. » Elle poussa un soupir las, puis empoigna son arc. « Je suppose que je dois aller chasser mon propre dîner. »

Aralaq grogna avant de traverser la cascade dans l'autre sens. Ead sourit. Il lui rapporterait quelque chose. Si revêches qu'ils fussent, les ichneumons étaient de nature fidèle.

Elle ramassa le petit bois qu'elle put trouver dans les broussailles et alluma un feu dans la grotte. Quand Aralaq reparut, il jeta à ses pieds un

poisson tacheté.

« C'est bien parce que tu me nourrissais quand j'étais petit, ronchon-  
t-il avant de se rouler en boule dans les ténèbres.

— Merci, Aralaq. »

Il poussa un grognement mécontent.

Ead enveloppa le poisson dans une feuille de plantain, qu'elle posa sur le feu. Pendant la cuisson, puis pendant qu'elle grignotait machinalement, ses pensées la ramenèrent en Inys, comme charriées là-bas par le vent du sud.

Sabran devait dormir, à cette heure, sans doute au côté de Roslain ou de Kattrien. Peut-être était-elle encore fiévreuse. Ou peut-être était-elle guérie. Elle avait probablement choisi une nouvelle dame de la chambre – ou, plus vraisemblablement, quelqu'un s'en était chargé pour elle. Maintenant que les Ducs Spirituels convoitaient le trône, il devait s'agir d'une femme de leur famille, afin qu'ils puissent espionner la souveraine plus efficacement.

Que lui avaient-ils raconté au sujet d'Ead ? Qu'elle était une sorcière et une traîtresse, sûrement. Que Sabran le croie au fond d'elle était moins certain. Elle refusait sans doute de l'accepter – mais comment s'opposer aux Ducs Spirituels alors qu'ils connaissaient son secret ? qu'ils pouvaient la détruire d'une parole ?

Sabran lui faisait-elle encore confiance ? Elle ne le méritait guère. Elles avaient partagé un lit, leurs corps, mais Ead ne lui avait jamais révélé qui elle était. Sabran ne connaissait même pas sa véritable identité.

Aralaq se réveillerait bientôt. Elle alla s'allonger contre lui, suffisamment proche de la cascade pour que les éclaboussures la rafraîchissent. Elle essaya de trouver le sommeil. Pour affronter Kalyba, elle allait devoir être en pleine possession de ses moyens. Quand Aralaq ouvrit l'œil, elle rassembla ses armes et remonta sur son dos.

Ils traversèrent la forêt jusqu'à midi. Quand ils aboutirent devant le Minara, Ead se protégea les yeux du soleil. Le fleuve était impitoyable, aussi rapide que profond. Aralaq bondit d'un rocher à l'autre dans les hauts-fonds ; puis, quand il n'eut plus d'autre choix, il nagea, Ead agrippée à sa fourrure.

Une pluie tiède commença à tomber tandis qu'ils atteignaient l'autre berge. Des mèches de cheveux bouclés collaient à son visage et à son cou. Elle mangea quelques kakis pendant qu'Aralaq s'enfonçait dans la forêt. Il ne s'arrêta qu'alors que le soleil s'apprêtait à se coucher.

« La Tonnelle est toute proche. » Il renifla. « Si tu n'es pas revenue d'ici une heure, je viens à ta recherche.

— Entendu. »

Ead se laissa glisser au sol.

« Souviens-toi, Eadaz : tout ce que tu verras sur place ne sera qu'illusion.

— Je sais. » Elle enfila une manchette. « À bientôt. »

Aralaq poussa un grondement mécontent. La hache à la main, Ead s'avança dans la brume.

Une arche parcourue de fleurs de la couleur de nuages d'orage se dessina dans les branchages, formant une porte.

*Je rêve d'une tonnelle dans l'ombre d'une forêt, où l'herbe est tachetée de rayons de soleil. L'entrée est une passerelle de fleurs pourpres – des fleurs de sabra, me semble-t-il.*

Ead leva la main et, pour la première fois depuis des années, elle fit naître le feumage. Il dansa au bout de ses doigts et embrasa les fleurs, réveillant leurs épines par-delà l'illusion.

Elle serra les poings. La flamme bleue de feumage était capable de défaire un enchantement si elle brûlait assez longtemps, mais elle devrait en user avec modération si elle voulait conserver suffisamment de forces pour se défendre. Après un dernier coup d'œil à Aralaq, elle trancha les

ronces de sa hache pour se frayer un chemin et émergea, indemne, dans la clairière de l'autre côté.

Elle se trouvait dans le Verger des divinités. Au pas suivant, une odeur s'éleva du tapis de verdure, si dense et écœurante qu'elle avait presque l'impression de pouvoir la faire rouler sur sa langue. Une lumière dorée tachetait une herbe assez haute pour qu'elle s'y enfonce jusqu'aux chevilles.

Les arbres se rapprochaient, à cet endroit. Des voix résonnaient derrière eux – proches et lointaines à la fois, dansant au ronronnement de l'eau.

Existaient-elles réellement, ou cela faisait-il partie de l'enchantement ?

*« Ma fyle de payle, te tif minuscul  
Aufi ptite li fouri den li prayrie dor.  
Vec te en la terre, le blé pouf bin,  
Vec toi jay grayne en devenir. »*

Un point d'eau abreuvé par le printemps apparut. Ead se surprit à marcher dans sa direction. À chaque pas, les voix dans les arbres gagnaient en intensité, et sa tête se mit à tourbillonner. La langue dans laquelle les voix chantaient lui semblait inconnue, mais certains mots étaient indubitablement dans une forme ancienne d'inyssien. Plus ancienne que le vieil inyssien. Aussi ancienne que les bois maudits.

*« Del fol jay plante li fyle de payle,  
Mays en li ventr enfan dor pa.  
Mas home est dor en le boi gelie,  
Il chaf la biche, autre que moi. »*

Sa paume était moite autour du manche de la hache. Les voix évoquaient un rituel datant de l'aube d'une époque depuis longtemps révolue. Tout en observant l'enchevêtrement des branches au-dessus de sa tête, Ead se força à les imaginer trempées de sang, à se convaincre que les voix l'attiraient dans un piège.

*Au bout du sentier, je découvre un gros rocher. Je tends la main pour le toucher, mais la main ne semble pas être la mienne.* Ead se retourna. Elle était là, une pierre presque aussi grande qu'elle, protégeant l'embouchure d'une grotte. *La pierre se fend en deux, et à l'intérieur...*

« Bonjour. »

Ead leva la tête. Un petit garçon était juché sur une branche au-dessus d'elle.

« Bonjour », répéta-t-il en sélinien. Sa voix était douce et aiguë. « Tu es venue jouer avec moi ? »

— Je suis venue voir la Dame des Bois, répondit Ead. Veux-tu bien aller la chercher, mon enfant ? »

Le garçon laissa échapper un rire cristallin. En un clin d'œil, il se volatilisa.

Quelque chose poussa Ead à se tourner vers le plan d'eau. Une sueur froide lui coula le long de la nuque quand elle ne découvrit pas la moindre ondulation à sa surface.

Elle prit une brusque inspiration lorsqu'une tête y naquit. Puis une femme aux yeux de biche en émergea, nue comme au premier jour.

« Eadaz du Zāla uq-Nāra. » Kalyba s'avança dans la clairière. « Cela faisait longtemps. »

La sorcière des Inysca. La Dame des Bois. Sa voix était aussi profonde et limpide que la mare, dotée d'une inflexion étrange. Presque comme de l'inyssien du nord, mais pas tout à fait.

« Kalyba, répondit Ead.

— La dernière fois que je t’ai vue, tu ne devais pas avoir plus de six ans. À présent, tu es une femme, fit remarquer Kalyba. Comme les années passent. On a tendance à l’oublier, quand elles n’ont aucune emprise sur la chair. »

Ead se souvenait bien de son visage, à présent, avec ses pommettes hautes et sa lèvre supérieure pleine. Sa peau était hâlée, ses membres longs et bien faits. Des cheveux auburn tombaient en cascades ondulées sur ses seins. Quiconque l’aurait vue aurait juré qu’elle ne pouvait avoir plus de vingt-cinq ans. Belle, mais affligée de la même vacuité qu’Ead décelait dans son propre reflet.

« Ma dernière visiteuse était l’une de tes sœurs, venue rapporter ma tête à Mita Yedanya, pour me châtier d’un crime que je n’ai pas commis. Je suppose que tu es ici pour la même raison, rulina Kalyba. Je te déconseillerais volontiers d’essayer, mais les sœurs du Prieuré sont devenues arrogantes durant mes années d’absence.

— Je ne suis pas là pour te faire du mal.

— Que veux-tu, alors, douce mage ?

— Apprendre. »

Kalyba demeura immobile et sans expression. De l’eau dégoulinait le long de son ventre et de ses cuisses.

« Je rentre juste d’Inys, reprit Ead. L’ancienne Prieure m’y avait envoyée servir la reine. Pendant mon séjour en Ascalon, j’ai eu vent du grand pouvoir de la Dame des Bois.

— La Dame des Bois. » Kalyba ferma les paupières et inspira longuement, comme si ce nom possédait une odeur puissante.

« Oh, voilà *très* longtemps qu’on ne m’avait plus nommée de la sorte.

— Tu es redoutée et révérée en Inys, aujourd’hui encore.

— Certainement. Étrange, car je me suis rarement rendue aux bois maudits, même enfant. Les villageois refusaient d’y mettre le pied à cause de moi, mais j’ai passé l’essentiel de mon existence loin de mon lieu de

naissance. Ils ont mis bien trop longtemps à comprendre que ma demeure se trouvait au sein de l'aubépine.

— Les gens redoutent les bois maudits à cause de toi. Seule une route les traverse, et ceux qui l'empruntent évoquent des feux follets et des hurlements. Des vestiges de ta magie, selon eux. »

Kalyba sourit faiblement.

« Mita Yedanya m'a rappelée au Lasia, mais j'ai préféré confier ma lame à une mage plus puissante. » Ead fit un pas vers elle. « Je suis venue te proposer d'être ton élève, Dame. Pour apprendre l'entière vérité sur la magie. »

Elle se surprit elle-même par l'admiration dans sa voix. Si elle avait su duper la cour inyssienne pendant près d'une décennie, elle pouvait bien se jouer également d'une sorcière.

« Je suis flattée, répondit Kalyba, mais je suis sûre que ta Prieure peut t'offrir la vérité.

— Mita Yedanya n'est pas comme ses prédécesseurs. Elle est centrée sur elle-même. Pas moi. »

Cette partie au moins était vraie.

« Une sœur qui regarde plus loin que le bout de son nez. C'est aussi rare que du miel gris, il faut bien l'avouer. N'as-tu pas peur des histoires qui courent à mon sujet, sur ma terre natale, Eadaz uq-Nāra ? Ne crains-tu pas que je sois une voleuse d'enfants, une harpie, une meurtrière ? Un monstre de légende ?

— Des racontars pour effrayer les enfants indisciplinés. Je ne crains pas ce que je ne comprends pas.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que tu peux être *digne* du pouvoir que j'exerce depuis des siècles ?

— Dame, je ne le suis pas, répondit Ead. Mais grâce à tes conseils, je pourrais peut-être le devenir. Si tu veux bien me faire l'honneur de partager ton savoir. »



Kalyba l'examina quelques instants, tel un loup observant un agneau.

« Dis-moi, reprit-elle, comment va Sabran ? »

Ead frissonna presque à la façon intime dont la sorcière avait prononcé ce nom, comme si elle évoquait une amie proche.

« La reine d'Inys se porte bien, répliqua-t-elle.

— Tu exiges la vérité, et pourtant tes propres lèvres mentent. »

Ead soutint son regard. Le visage de Kalyba était pareil à une gravure trop ancienne pour être déchiffrée. « La reine d'Inys est en danger, admit-elle.

— C'est mieux. » La sorcière inclina la tête. « Si ton offre est sincère, tu me feras la gentillesse de me remettre tes armes. Quand je vivais aux Inysca, c'était une grave insulte pour un hôte de se présenter, armé, sur le seuil d'une maison. » Son regard dériva vers l'arche épineuse. « Et encore plus d'en forcer l'entrée.

— Pardonne-moi. Je ne cherchais pas à t'insulter. »

Kalyba la dévisagea d'un air inexpressif. Avec le sentiment de signer son arrêt de mort, Ead se dépouilla de ses armes, qu'elle laissa choir dans l'herbe.

« Bien. Maintenant, tu m'as accordé ta confiance, fit Kalyba d'un ton presque agréable, et je ne te ferai aucun mal en retour.

— Mes remerciements, Dame. »

Elles demeurèrent un moment face à face, la moitié de la clairière les séparant.

Kalyba n'avait aucune raison de lui parler. Ead le savait pertinemment, et la sorcière sans doute également.

« Tu disais vouloir la vérité, mais la vérité est une trame composée de nombreux fils, déclara Kalyba. Tu sais que je suis une mage. Une artisane du siden, comme toi – du moins, je l'étais, jusqu'à ce que l'ancienne Prieure me refuse le fruit de l'oranger. Tout ça parce que Mita Yedanya lui

a dit que j'avais empoisonné ta génitrice. » Elle sourit. « Comme si j'allais me rabaisser à empoisonner quelqu'un. »

Ainsi donc, Mita était personnellement responsable de son bannissement. La précédente Prieure était une femme bonne, mais qui se laissait facilement influencer par son entourage, notamment sa *munguna*.

« Je suis le Premier-Sang. J'ai été la première et la dernière à manger à l'aubépine, qui m'a conféré la vie éternelle, expliqua Kalyba. Mais naturellement, tu n'es pas venue par curiosité pour mon siden, car le siden t'est familier. Tu souhaites connaître la source de mon *autre* pouvoir – celui qu'aucune sœur ne comprend. Le pouvoir des rêves et des illusions. Le pouvoir d'Ascalon, mon *hildistérron*. »

*Étoile-guerrière*. Un terme poétique pour désigner l'épée. Ead l'avait déjà vu écrit, dans des livres de prières – mais cette fois, cela lui provoqua un déclic, une illumination aussi limpide qu'une note de musique.

*Le feu s'élève de la terre, la lumière descend du ciel.*

La lumière du ciel.

*Hildistérron*.

Et *Ascalon*. Un autre nom issu de l'ancienne langue des îles Inysca. Une déformation d'*astra* – un autre mot pour *étoile* – et *lun*, la force. Loth le lui avait expliqué.

*L'étoile forte*.

« Quand j'étais en Inys... je me suis souvenue du texte de la Tablette de Rumelabar. Il y est question d'équilibre entre le feu et la lumière des étoiles. » Tout en parlant, Ead élaborait une explication qui lui paraissait de plus en plus crédible. « Les arbres de siden accordent le feu aux mages. Je me demandais si ton pouvoir – ton *autre* pouvoir – pouvait venir du ciel. De l'Étoile-à-la-longue-chevelure ? »

Le visage de Kalyba n'était pas très expressif, mais Ead y vit de la surprise. Un éclat fugace dans le regard.

« Bien. Oh, *très* bien. » Un léger éclat de rire lui échappa. « Je croyais que ce nom était oublié de tous. Comment une mage a-t-elle pu avoir connaissance de l'Étoile-à-la-longue-chevelure ?

— Je suis allée à Gulthaga. »

Truyde utt Zeedeur avait prononcé ces mots. La fille avait agi comme une idiote, mais son instinct ne l'avait pas trompée.

« Intelligente *et* courageuse, pour s'aventurer dans la Cité ensevelie. » Kalyba la considéra. « Il serait agréable d'avoir de la compagnie dans ma Tonnelle, puis qu'on me refuse la communauté du Prieuré. Et comme tu possèdes déjà l'essentiel de la vérité... je ne vois aucun obstacle à te révéler le reste.

— Je chérirai ce savoir.

— Certainement. Bien sûr, songea Kalyba, pour bien comprendre mon pouvoir, il faudra que tu saches tout sur le siden et les deux branches de la magie, et Mita comprend si mal ces choses-là. Elle tient ses filles dans le noir, drapées dans le réconfort d'ouvrages usagés. Vous baignez toutes dans l'ignorance. Mon savoir – le savoir *véritable* – est un bien précieux. »

Kalyba déployait ses pions sur l'échiquier. « On pourrait même le juger inestimable, convint Ead.

— J'en ai payé le prix, reprit la sorcière. Et tu devras en faire autant. »

Kalyba s'approcha enfin. De l'eau dégouttait de ses cheveux tandis qu'elle tournait autour d'Ead.

« Je ne serais pas contre un baiser », lui susurra-t-elle à l'oreille. Ead resta plantée sur place. « Je suis seule depuis tellement d'années. Un baiser de ta part, ma douce Eadaz, et mon savoir est à toi. »

Une odeur métallique s'accrochait à sa peau. L'espace d'un bref instant surnaturel, Ead sentit quelque chose dans son sang – quelque chose de vital – chanter en réponse à ce parfum. « Dame, murmura Ead, comment saurai-je si tu dis la vérité ?

— Poses-tu la même question à Mita Yedanya, ou peut-elle compter sur ta confiance inconditionnelle ? » Ne recevant aucune réponse, Kalyba reprit : « Je te donne ma parole que je te dirai la vérité. Dans ma jeunesse, une parole valait un serment. De nombreuses années se sont écoulées depuis, mais je respecte toujours les vieilles traditions. »

Elle n'avait d'autre choix que de courir ce risque. S'armant de courage, Ead se pencha vers la sorcière et lui planta un baiser sur la joue.

« Là », fit Kalyba. Son souffle était glacial. « Le prix est payé. »

Ead se recula aussi vite qu'elle l'osa. Elle réprima l'image de Sabran qui vint l'assaillir.

« Il existe deux branches de magie », commença Kalyba. Le soleil isolait les fils dorés de ses cheveux et dessinait chaque goutte d'eau. « Les sœurs du Prieuré, comme tu le sais, pratiquent le *siden* – la magie terrestre. Il provient du noyau du monde, et est canalisé par l'arbre. Ceux qui en mangent le fruit peuvent en utiliser le pouvoir. Autrefois, il existait au moins trois arbres à *siden* – l'oranger, l'aubépine et le mûrier –, mais il n'en demeure, à ma connaissance, plus qu'un seul.

» Or le *siden*, chère Eadaz, a son opposé naturel. La magie sidérale, ou *astren*, le pouvoir des étoiles. Cette sorte de magie est froide et indéfinissable, gracieuse et insaisissable. Elle permet à celui qui en use de projeter des illusions, de contrôler l'eau... et même de changer de forme. Elle est bien plus difficile à maîtriser. »

Ead n'avait plus à feindre la curiosité.

« À chacun de ses passages, l'Étoile-à-la-longue-chevelure laisse dans son sillage un liquide argenté. Je l'appelle pourriture stellaire. C'est dans la *pourriture stellaire* que vit l'*astren*, tout comme c'est dans le fruit que vit le *siden*.

— Ce doit être très rare.

— Effroyablement. Il n'y a plus eu d'averse météorique depuis la fin du Chagrin des Siècles – et comprends bien, Eadaz, que l'averse *était* la

fin du Chagrin des Siècles. Ce n'est pas une coïncidence si elle a eu lieu à la chute des wyrms. Les Estriens croient que la comète a été envoyée par leur roi-dragon, Kwiriki. » Kalyba sourit. « L'averse a mis un terme à une ère durant laquelle le siden était plus fort, et a contraint les wyrms, qui en sont composés, à s'endormir.

— L'astren devint alors plus puissant, devina Ead.

— Pendant un temps, confirma Kalyba. Il existe un équilibre entre les deux branches de magie. Elles se neutralisent mutuellement. Lorsque l'une croît, l'autre décroît. Une ère de feu sera suivie d'une ère stellaire. À présent, le siden est bien plus puissant, et l'astren n'est que l'ombre de lui-même. Mais à la prochaine averse météorique... l'astren rayonnera à nouveau de toute sa splendeur. » Le monde avait raillé les alchimistes pour la fascination qu'ils entretenaient à l'égard de la Tablette de Rumelabar, mais ils tournaient autour de la vérité depuis des siècles.

Car c'était la vérité. Ead le sentait au plus profond d'elle-même, dans chaque fibre de son cœur. Elle ne l'aurait pas cru si Kalyba seule lui en avait parlé, mais son explication formait le fil qui maintenait en place tout l'ouvrage. L'Étoile-à-la-longue-chevelure. La Tablette de Rumelabar. La chute des wyrms au terme du Chagrin des Siècles. Les dons étranges de la femme debout devant elle.

Tout était lié. Et tout se résumait à une vérité : le feu d'en dessous, la lumière d'au-dessus. Un univers bâti sur cette réalité.

« La Tablette de Rumelabar évoque cet équilibre, mais aussi ce qui se passe lorsque cet équilibre est bouleversé, comprit Ead.

— *Trop de l'un embrase l'autre, en ceci réside l'extinction de l'univers*, récita Kalyba. Un sinistre avertissement. Maintenant, qu'est-ce que – ou qui est – l'extinction de l'univers ? »

Ead secoua la tête. Elle ne connaissait que trop bien la réponse, mais mieux valait jouer l'imbécile. Pour que la sorcière ne se doute de rien.

« Oh, Eadaz, tu t'en sortais si bien. Mais bon, tu es encore jeune. Je ne dois pas te juger trop sévèrement. »

Kalyba se détourna. Tout en bougeant, elle porta une main à son flanc droit. Un geste fluide et aussi impeccable que le reste de sa personne, mais sa démarche trahissait la douleur qui l'avait provoqué.

« Tu es blessée, Dame ? » s'enquit Ead.

Kalyba ne répondit pas.

« Il y a bien longtemps, la dualité cosmique a été... contrariée », dit-elle seulement. Ead crut percevoir une lueur terrible dans son regard. Un éclat de haine. « L'astren est devenu trop puissant et, en réaction, le feu sous nos pieds a forgé une abomination. Une *anomalie* du siden. »

*L'extinction de l'univers.*

« Le Sans-Nom, conclut Ead.

— Et ses serviteurs. Ce sont les enfants du déséquilibre. Du chaos. » Kalyba s'assit sur un rocher. « Les Prieures qui se sont succédé ont longtemps perçu le lien entre l'arbre et les wyrms, tout en persistant à le nier, à elles-mêmes et à leurs filles. Les mages peuvent même créer une flamme draconique durant les ères du feu comme celle-ci... mais, naturellement, vous n'avez pas le droit de l'utiliser. »

Toutes les sœurs savaient qu'elles avaient le potentiel pour créer le feu wyrm, mais cela ne leur était pas enseigné.

« Tes illusions proviennent de l'astren, murmura Ead, ce qui explique que le siden les dissolve.

— Le siden et l'astren peuvent se détruire mutuellement en des circonstances bien particulières, admit Kalyba, mais ils *s'attirent* également. Les deux formes de magie sont avant tout appelées par elles-mêmes, mais aussi par leur opposé. » Ses yeux sombres pétillaient d'intérêt. « Alors, ma perceuse d'énigmes. Si l'oranger est le canal naturel du siden, quels sont ceux de l'astren ? »

Ead y réfléchit. « Peut-être les dragons de l'Est ? »

D'après le peu qu'elle savait d'eux, c'étaient des créatures de l'eau. Ce n'était qu'une hypothèse, mais Kalyba sourit.

« Très bien. Ils sont nés de l'astren. Au passage de l'Étoile-à-la-longue-chevelure, ils peuvent donner des rêves, changer de forme et tisser des illusions. »

Comme pour en donner la preuve, la sorcière abaissa la main le long de son corps. Subitement, elle portait une robe inyssienne de samit marron et une ceinture ornée de cornalines et de perles. Des fleurs de nénuphar s'épanouirent dans ses cheveux. Comment savoir laquelle de sa nudité précédente ou de sa tenue actuelle était l'illusion ?

« Il y a fort longtemps, je me suis servie de mon feu pour remodeler la pourriture stellaire que j'avais amassée. » Kalyba se coiffa des doigts. « Pour créer l'arme la plus remarquable jamais conçue.

— Ascalon.

— Une épée d'astren, forgée au siden. L'union parfaite. C'est en la brandissant – cette épée que j'avais façonnée à partir des larmes d'une comète – que j'ai compris que je n'étais pas une simple mage. » Sa bouche tressaillit. « La Prieure m'appelle *sorcière* à cause de mes dons, mais je préfère le terme *enchanteresse*. La sonorité est plus douce. »

Ead en avait appris plus qu'elle ne l'avait initialement négocié, mais elle était avant tout venue pour se renseigner sur le joyau.

« Dame, dit-elle, tes dons sont en effet miraculeux. As-tu jamais créé autre chose à partir de l'astren ?

— Jamais. Je voulais qu'Ascalon n'ait pas son pareil dans ce monde. Que ce soit un don pour le plus grand chevalier de son époque. Naturellement, cela ne signifie pas qu'il n'existe pas d'autres objets... mais ils n'ont pas été forgés par moi. Et s'ils existent, ils ont disparu depuis longtemps. »

Il était tentant de l'interroger directement, mais mieux valait que Kalyba ignore tout du bijou, sans quoi elle tenterait de se l'approprier.

« Je n'aimerais rien tant que poser les yeux sur l'épée. Toute l'Inys ne parle que d'elle, ajouta Ead. Veux-tu bien me la montrer, Dame ? »

Kalyba pouffa tout bas. « Si je l'avais, j'en serais heureuse. J'ai cherché Ascalon pendant des siècles, mais Galian l'a bien cachée.

— Il n'a laissé aucun indice quant à son emplacement ?

— Seulement qu'il comptait l'abandonner entre les mains de ceux qui seraient prêts à mourir pour m'empêcher de la récupérer. » Son sourire s'évanouit. « Les reines d'Inys l'ont cherchée également, étant donné qu'elle leur est sacrée... mais elles ne la trouveront pas. Si je n'y suis pas parvenue, nul n'y arrivera. »

Le fait que Kalyba ait forgé Ascalon pour Galian Berethnet était de notoriété publique au Prieuré. C'était l'une des raisons pour lesquelles tant de sœurs se méfiaient d'elle. Tous deux étaient nés dans la même région et avaient vécu au village de Bouleaudor ou dans sa périphérie, mais en dehors de ces maigres faits, nul ne comprenait la nature de leur relation.

« La reine Sabran a rêvé de cette Tonnelle de l'éternité, déclara Ead. Elle me l'a confié, quand j'étais sa dame d'honneur. Toi seule peux tisser des rêves, Dame. Est-ce toi qui les lui as envoyés ?

— La réponse à cette question te coûtera davantage. »

Sur ce, la sorcière glissa à bas de son rocher. De nouveau nue, elle s'allongea sur le côté, et la pierre en dessous d'elle se transforma en un lit de fleurs. Elles avaient une odeur de crème et de miel.

« Viens à moi. » Elle lissa les pétales de la main. « Viens t'allonger près de moi dans ma Tonnelle, et je te chanterai la nature des rêves.

— Dame, répondit Ead, je ne désire rien tant que de te plaire et de te prouver ma loyauté, mais mon cœur est déjà pris.

— Le secret du tissage des rêves doit sûrement valoir le prix d'une nuit. Voilà des siècles que je n'ai plus senti le toucher de l'amour. » Kalyba fit courir son doigt le long de son ventre, s'interrompant juste au-dessus de l'endroit où ses cuisses se rejoignaient. « Mais... j'admire ta



loyauté. J'accepterai donc un autre présent de ta part. En échange de ma connaissance des étoiles et de *leurs* dons.

— Tout ce que tu voudras.

— Vingt ans qu'elles me tiennent éloignée de l'oranger. Lorsqu'une mage a goûté le feu, elle ne peut plus s'en passer. La faim me ronge de l'intérieur. J'aimerais beaucoup récupérer ma flamme. » Kalyba soutint son regard. « Rapporte-moi le fruit, et tu seras mon héritière. Jure-le-moi, Eadaz du Zāla uq-Nāra. Jure-moi que tu m'apporteras ce que je désire.

— Dame, répondit Ead, je te le jure devant la Mère. »

---

« Et elle n'a rien dit au sujet des bijoux, résuma la Prieure. Seulement qu'elle ne les avait pas conçus. »

Ead se tenait face à elle dans la chambre solaire.

« Oui, Prieure, confirma-t-elle. Ascalon est sa seule création. J'ai jugé bon de ne pas lui parler des joyaux, de peur qu'elle les convoite.

— Bien. »

Chassar arborait un air sinistre. La Prieure posa les mains sur la balustrade, et sa bague scintilla au soleil.

« Deux branches de magie. Je n'avais jamais rien entendu de tel. » Elle prit une grande inspiration. « Cela me déplaît profondément. Cette sorcière est menteuse de nature. Ce n'est pas pour rien qu'on la surnomme Langue-de-Vipère.

— Elle embellit peut-être la vérité, répondit Chassar, mais si cruelle et glaciale qu'elle soit, elle ne m'a jamais fait l'impression d'être une menteuse. Quand elle vivait aux Inysca, ceux qui rompaient leurs serments étaient sévèrement punis.

— Tu sembles oublier, Chassar, qu'elle nous a déjà menti pour Zāla. Elle prétend ne l'avoir jamais empoisonnée, mais seule une étrangère aurait assassiné une sœur. »

Chassar baissa les yeux.

« Les bijoux doivent être astren, intervint Ead. Même si Kalyba ne les a pas créés. S'ils ne sont pas de notre magie, ils doivent être de l'autre. » La Prieure opina lentement du chef. « Je lui ai juré de lui apporter le fruit. Risque-t-elle de s'en prendre à moi si je n'en fais rien ?

— Je doute qu'elle gaspille sa magie pour une traque. Dans tous les cas, tu es protégée, ici. » La Prieure regarda le soleil descendre vers l'horizon. « Ne révèle rien de tout ceci à tes sœurs. Notre prochaine enquête concerne... Néporo.

— Une Estrienne, dit Ead doucement. Cela indique sans l'ombre d'un doute que la Mère ne s'intéressait pas qu'au Sud.

— Tu me fatigues, avec ce sujet, Eadaz. »

Elle se mordit la langue. Chassar lui lança un regard d'avertissement.

« Si Néporo disait vrai, cela signifie que nous aurons besoin d'Ascalon et des bijoux pour vaincre notre ennemi. » La Prieure se massa la tempe. « Laisse-moi, Eadaz. Je dois... réfléchir à la marche à suivre. »

Ead inclina la tête et sortit.

Dans sa chambre solaire, elle retrouva Aralaq, somnolant au pied du lit, fatigué par leur voyage. Elle s'assit près de lui et caressa ses oreilles soyeuses. Celles-ci se redressèrent dans son sommeil.

Elle avait l'esprit en ébullition. Le Sans-Nom allait revenir, et le Prieuré ne disposait que d'un des trois instruments nécessaires à le détruire. À chaque heure qui s'écoulait, le danger grandissait en la Vertu, et la vie de Sabran s'en trouvait de plus en plus menacée. Pendant ce temps, Sigoso Vetalda bâtissait sa flotte d'invasion dans la baie des Quarls. Un Ouest divisé ne serait pas de taille à affronter le roi de chair.

Ead se serra contre Aralaq et ferma les yeux. D'une manière ou d'une autre, elle devait trouver le moyen de lui venir en aide.

« Eadaz. »

Elle leva la tête.

Une femme se tenait sur le seuil. Des boucles serrées encadraient son visage brun et dégringolaient dans ses yeux mordorés.

« Nairuj », l'accueillit Ead en se levant.

Elles avaient été rivales lorsqu'elles étaient enfants. Nairuj avait toujours été en concurrence avec Jondu pour attirer l'attention de la Prieure, ce qu'Ead, aimant Jondu comme une grande sœur, avait pris très à cœur. Aujourd'hui, cependant, Ead lui saisit les mains et l'embrassa sur la joue.

« Je suis contente de te voir, dit Ead. Tu fais honneur au manteau.

— Et tu nous as fait honneur à tous en protégeant Sabran si longtemps. J'avoue avoir ri quand tu as embarqué pour cette cour ridicule, mais j'étais alors jeune et bête, admit Nairuj avec un sourire contrit. À présent, je comprends que nous œuvrons tous de manière différente pour servir la Mère.

— Je constate que tu la sers en ce moment même, répondit Ead en lui retournant son sourire. Tu dois être presque à terme.

— C'est prévu d'un jour à l'autre, en effet. » Nairuj posa une main sur son ventre. « Je suis venue te préparer pour ton initiation de Damselle rouge. »

Le sourire d'Ead s'étendit. « Ce soir ?

— Oui. Ce soir. » Nairuj gloussa. « Après avoir repoussé Feúdel, tu pensais sincèrement que tu ne serais pas promue immédiatement à ton retour ? »

Nairuj guida Ead jusqu'à une chaise. Un garçon entra alors déposer un plateau avant de prendre congé.

Ead croisa les mains dans son giron. Son cœur battait telles les ailes d'une volée d'oiseaux.

Ce soir, elle oublierait ce que Kalyba lui avait enseigné. Elle oublierait tout ce qui s'était passé en dehors de ces murs. Depuis qu'elle était en âge

de comprendre qui elle était, elle savait qu'elle était destinée à devenir Damoiselle rouge.

Son rêve s'accomplissait. Elle comptait bien le savourer.

« Pour toi. » Nairuj lui tendit une tasse. « De la part de la Prieure. »

Ead but une gorgée. « Mère. » Un mélange de saveurs sucrées se déploya sur sa langue. « Qu'est-ce que c'est ?

— Du vin de soleil. De Kumenga. La Prieure en conserve quelques tonneaux, précisa Nairuj dans un murmure. Tulgus, à la cuisine, m'en laisse goûter de temps à autre. Il te laissera faire, toi aussi, si tu dis que tu viens de ma part. Mais n'en parle pas à la Prieure.

— Jamais. »

Ead but à nouveau. Le goût était exquis. Nairuj ramassa un peigne en bois posé sur le plateau.

« Eadaz, dit-elle, je voulais t'adresser mes condoléances. Pour Jondu. On avait nos différends, mais je la respectais beaucoup.

— Merci », répondit Ead doucement. Elle secoua la tête pour chasser la tristesse. « Allons, Nairuj. Raconte-moi tout ce qui s'est passé ces huit dernières années.

— Compte sur moi, répondit sa sœur en tapotant son peigne contre sa paume, à condition que tu me révèles tous les secrets de la cour inyssienne. » Elle se saisit d'un bol d'huile. « Il paraît qu'on vit en permanence sur des charbons ardents. Que les courtisans ne cessent de s'écraser mutuellement pour accéder à la reine. Qu'il y a plus d'intrigues à la cour de Sabran IX que de pierres de ciel à Rumelabar. »

Ead se tourna vers la fenêtre. Les étoiles commençaient à sortir.

« Sincèrement, répondit-elle, tu n'imagines même pas. »

---

Tout en préparant Ead, Nairuj lui raconta l'éveil régulier des wyrms du Sud, et la façon dont les Damoiselles rouges étaient quotidiennement sollicitées pour gérer la menace. Le roi Jantar et la Grande Souveraine

Kagudo – les seuls monarques à connaître l’existence du Prieuré – avaient réclamé la présence d’un plus grand nombre de sœurs dans leurs villes et leur cour. En conséquence, les hommes du Prieuré, qui s’occupaient des affaires domestiques, devraient peut-être bientôt être formés au combat.

À son tour, Ead lui dévoila les aspects les plus grotesques de l’Inys. Les inimitiés mesquines existant entre courtisans, amants et poètes. Ses années passées en tant que demoiselle d’honneur, sous la direction d’Olivia Marchyn. Les charlatans qui soignaient la fièvre par des excréments et la migraine par des sangsues. Les dix-huit plats présentés chaque matin à Sabran, alors qu’elle n’en mangeait qu’un seul.

« Et Sabran. Est-elle aussi capricieuse qu’on le prétend ? Voulut savoir Nairuj. Il paraît qu’en l’espace d’une matinée, elle peut être tour à tour fière comme à la parade, triste comme à une veillée funèbre, et aussi furieuse qu’un chat sauvage. »

Ead mit très longtemps à répondre.

« C’est vrai », finit-elle par admettre.

Une rose derrière son oreiller. Ses mains sur le virginal. Son rire pendant la chasse.

« J’imagine qu’il faut s’attendre à ce qu’une femme née pour s’asseoir sur le trône et endosser de telles responsabilités soit capricieuse. » Nairuj se tapota le ventre. « C’est un poids suffisamment lourd à porter sans que le sort de nations vienne s’y rajouter. »

L’heure de la cérémonie approchait. Ead laissa Nairuj et trois autres sœurs l’aider à enfiler sa tenue. Lorsqu’elle fut peignée, elles la coiffèrent d’un bandeau de fleurs d’oranger. Elles lui glissèrent aux bras des bracelets de verre et d’or. Finalement, Nairuj la saisit par les épaules.

« Prête ? »

Ead acquiesça. Elle l’avait été toute sa vie.

« Je t’envie, lui dit Nairuj. La tâche que s’appête à te confier la Prieure semble...

— La tâche ? » Ead la dévisagea. « Quelle tâche ? »

Nairuj balaya le sujet d'un geste de la main. « Je ne peux t'en dire plus. Tu le découvriras bien assez tôt. » Elle la prit par le bras. « Viens. »

---

Elles la menèrent jusqu'au tombeau de la Mère. Le caveau avait été éclairé de cent vingt bougies, soit le nombre de personnes ayant été tirées au sort pour être sacrifiées au Sans-Nom avant que Cléolind mette enfin un terme à ce règne sanglant.

La Prieure patientait devant la statue. Toutes les sœurs non affectées ailleurs étaient là pour voir la fille de Zāla devenir une Damoselle rouge.

Les cérémonies étaient succinctes, au Prieuré. Cléolind n'avait pas voulu du faste et de l'opulence de la cour pour ses servantes. L'intimité primait. La réunion de sœurs, dans le soutien et le respect les unes des autres. Dans la pénombre utérine du caveau, sous l'œil scrutateur de la Mère, Ead se sentit plus proche d'elle que jamais.

Chassar se tenait à la gauche de la Prieure. Il paraissait aussi fier que s'il avait été son géniteur.

Ead s'agenouilla.

« Eadaz du Zāla uq-Nāra, commença la Prieure d'une voix caverneuse. Tu as fidèlement servi la Mère, sans poser de questions. Nous t'accueillons, en tant que sœur et amie, au sein des Damoselles rouges.

— Je suis Eadaz du Zāla uq-Nāra, répondit Ead. Je réitère mon engagement auprès de la Mère, ainsi que je l'ai fait étant enfant.

— Qu'elle veille à ce que ta lame reste affûtée et ton manteau rouge de sang, clamèrent les sœurs en chœur, et que le Sans-Nom redoute ta lumière. »

La tradition voulait que la génitrice tende son manteau à la sœur concernée. En l'absence de Zāla, ce fut Chassar qui lui en drapa les épaules. Il l'attacha dans le creux de son cou à l'aide d'une broche, et quand il lui caressa la joue, Ead lui rendit son sourire.

Elle tendit la main droite. La Prieure y glissa l'anneau d'argent surmonté de la fleur à cinq pétales en héliolite. La bague qu'elle s'était imaginée porter depuis toute petite.

« Que tu fasses ton chemin en ce monde, déclara la Prieure, et te dresses contre le feu impitoyable. Aujourd'hui et à jamais. »

Ead serra le brocart contre sa peau. La luminosité de ce rouge était impossible à obtenir artificiellement. Seul du sang draconique pouvait teinter un tissu de la sorte.

La Prieure tendit les deux mains, paumes vers le haut, et sourit. Ead les attrapa pour se lever, et des applaudissements retentirent dans tout le caveau. Tandis que la Prieure se retournait pour faire face aux autres sœurs et leur présenter la nouvelle Damoiselle rouge, Ead tourna nonchalamment les yeux vers les Fils de Siyāti. Et là, parmi eux, se tenait un homme au visage connu.

Il était plus grand qu'elle. Avait de longs membres puissants. Une peau profondément noire. Quand il leva le front, ses traits apparurent à la lumière de la bougie.

Elle devait se tromper. Kalyba lui avait embrouillé les sens. Il était mort. Il était perdu. Il ne pouvait pas être là.

Et pourtant... et pourtant, il y était.

Loth.





## Sud

---

Ead.

Elle le contemplait comme s'il était un fantôme.

Pendant des mois, il avait arpenté ces couloirs dans un demi-sommeil. Il les soupçonnait de mettre quelque chose dans sa nourriture, pour le forcer à oublier l'homme qu'il avait été. Les détails de son visage commençaient à lui échapper – son amie d'un autre monde.

Et pourtant elle se trouvait là, drapée de rouge, des fleurs dans les cheveux. Et elle paraissait... entière, comblée, flambant neuve. Comme si elle avait longtemps survécu sans eau, mais qu'elle s'épanouissait enfin.

Ead détourna les yeux. Comme si elle ne l'avait pas remarqué. La Prieure – la femme à la tête de cette secte – la guida hors du caveau. La trahison l'avait frappé quand il l'avait aperçue, mais il avait compris, à ce regard égaré et à ces lèvres entrouvertes, qu'elle avait été aussi surprise de le découvrir là que l'inverse.

Qui qu'elle soit, elle demeurait Ead Duryan, son amie. D'une manière ou d'une autre, il devait la contacter.

Avant d'avoir perdu tous ses souvenirs.

---

Chassar était couché quand Ead le retrouva. Les lunettes fixées sur l'arête de son nez, il lisait à la lumière d'une bougie. Il leva les yeux quand elle entra en trombe dans sa chambre.

« Que fait lord Arteloth ici ? » Elle ne chercha aucunement à parler doucement.

Il fronça les sourcils. « Eadaz, répondit-il, calme-toi. »

Sarsun, qui somnolait jusqu'alors, laissa échapper un croassement indigné.

« Le Faucon-de-Nuit a envoyé Loth à Cárscaro, reprit Ead d'un ton glacial. Qu'est-ce qu'il fait ici ? »

Chassar poussa un long soupir.

« C'est lui qui nous a apporté la fameuse boîte mystérieuse. Il la tenait de la Donmata Marosa. » Il retira ses lunettes. « Elle l'a chargé de me retrouver. Après avoir rencontré Jondu.

— La Donmata est notre alliée ?

— Il semblerait. » Chassar resserra les pans de sa robe de chambre, dont il noua la ceinture. « Lord Arteloth n'était pas censé se trouver au caveau ce soir.

— Ce qui signifie que tu m'as volontairement dissimulé sa présence. »

La trahison lui aurait fait mal dans tous les cas, mais le fait qu'elle vienne de lui était encore plus douloureux.

« Je savais que tu ne serais pas contente, murmura-t-il. Je comptais te l'annoncer moi-même, après la cérémonie. Tu sais que, quand on découvre des étrangers au Prieuré, ils n'ont jamais le droit d'en repartir.

— Il a une famille. On ne peut pas...

— Si. Pour le Prieuré. » Chassar se leva lentement. « Si nous le laissons partir, il pourrait tout révéler à Sabran.

— N'aie aucune crainte. Le Faucon-de-Nuit ne le laissera jamais regagner la cour.

— Eadaz, écoute-moi. Arteloth Ru est un disciple de l'Imposteur. Il s'est peut-être montré bon envers toi, mais il ne pourra jamais te *comprendre*. Bientôt, tu vas m'expliquer que tu as fini par t'attacher à Sabran Bereth...

— Et si c'était le cas ? » l'interrompit-elle.

Il scruta son visage. Sa bouche n'était qu'une fente perdue dans les profondeurs de sa barbe.

« Tu as entendu les blasphèmes des Inyssiens, reprit-il. Tu sais qu'ils ont souillé la mémoire de la Mère.

— Tu m'as demandé de me rapprocher d'elle. C'est si étonnant que j'y sois parvenue ? rétorqua Ead. Tu m'as laissée me défendre seule à cette cour, pendant près d'une décennie. J'étais une étrangère. Une convertie. Si je n'avais trouvé personne à qui m'attacher, pour rendre l'attente supportable...

— Je sais. Et je m'en voudrai pour le restant de mes jours. » Il posa tendrement la main sur son épaule. « Tu es fatiguée. Et contrariée. Nous en reparlerons au matin. »

Elle voulut rétorquer quelque chose, mais il s'agissait de Chassar, qui avait aidé les Fils de Siyāti à l'élever, qui l'avait fait gazouiller de rire quand elle était petite, qui avait veillé sur elle à la mort de Zāla...

« Nairuj m'a dit que la Prieure me confierait une nouvelle tâche bientôt. Je veux savoir de quoi il s'agit », exigea-t-elle.

Chassar se massa entre les deux yeux. Elle attendit sa réponse, les poings sur les hanches.

« Tu as protégé Sabran de Feúdel près de neuf ans après avoir quitté le Lasia. Le lien profond que tu entretiens avec l'arbre – un lien préservé malgré le temps et la distance – est une chose rare. Très rare. » Il se laissa retomber sur son lit. « La Prieure comptait en profiter. Elle a l'intention de t'envoyer dans les terres par-delà la porte d'Ungulus. »

Son cœur s'emballa. « Dans quel but ?

— Une sœur nous a rapporté des rumeurs venues de Drayasta. Un groupe de pirates prétend que Valeysa a pondu quelque part dans l'Éria durant le Chagrin des Siècles. La Prieure voudrait que tu retrouves l'œuf pour le détruire. Avant qu'il éclore.

— Ungulus. » Ead ne sentait plus l'essentiel de son corps. « Je pourrais n'en plus revenir avant des années.

— Oui. »

La porte d'Ungulus se situait à la lisière du monde connu. Le continent méridional qui s'étendait au-delà n'avait jamais été cartographié. Les rares explorateurs qui s'y étaient aventurés avaient évoqué un désert sans fin nommé l'Éria – des étendues de sel scintillantes, un soleil de plomb, et pas une goutte d'eau. Si quiconque avait jamais réussi à le traverser, il n'était pas rentré pour s'en vanter.

« Il y a toujours eu des rumeurs à Drayasta. » Ead s'approcha lentement du balcon. « Par la Mère, qu'ai-je donc fait pour mériter d'être exilée encore ?

— Il s'agit d'une mission d'une importance capitale, la détrompa Chassar. Mais je pense qu'elle t'a choisie non seulement pour ton endurance, mais parce que tu as besoin de te reconcentrer sur le Sud.

— Tu veux dire que ma loyauté est en question.

— Non », répondit Chassar, radouci. « Simplement, elle pense que ce voyage pourrait te faire du bien. Cela te donnerait une chance de te souvenir de ton rôle et de te purifier des souillures du Nord. »

La Prieure voulait l'éloigner autant que possible de la Vertu, afin qu'elle ne puisse assister aux bouleversements qui s'y produiraient prochainement. Elle espérait que, lorsque Ead rentrerait, elle ne soutiendrait plus qu'autre chose que le Sud pouvait compter.

« Il y a une alternative. »

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Laquelle ?

— Tu pourrais lui faire don d'une progéniture. » Chassar soutint son regard. « Nous manquons de guerriers au Prieuré. La Prieure pensera que ton enfant héritera de ton lien avec l'arbre. Ainsi, elle pourrait envoyer Nairuj à ta place, lorsqu'elle aura donné naissance au sien. »

Elle eut mal à la mâchoire tant il lui en coûta de réprimer un rire cynique.

« Je n'appelle pas ça une alternative. »

Elle quitta la pièce à grands pas. « Eadaz », la rappela Chassar. Elle ne se retourna pas. « Où est-ce que tu vas ? »

— La voir.

— Non. » Il la doubla pour la forcer à s'arrêter. « Eadaz, regarde-moi. Sa décision est prise. Oppose-toi à elle, et elle ne fera que prolonger ta mission.

— Je ne suis pas une enfant qu'il faut isoler pour la forcer à réfléchir. Je suis...

— Que se passe-t-il ? »

Ead fit volte-face. La Prieure, resplendissante dans ses soies couleur prune, se tenait à l'entrée du couloir.

« Prieure. » Ead se dirigea vers elle. « Je te prie de ne pas m'envoyer accomplir cette tâche par-delà Ungulus.

— Tout est déjà prévu. Nous soupçonnons depuis longtemps l'existence d'un nid de haut-ouestrien. La sœur qui ira le détruire devra survivre sans le fruit. Je sais que tu y parviendras pour moi, ma fille. Que tu serviras bien la Mère, une fois encore.

— Ce n'est pas comme ça que je suis censée la servir.

— Tu n'accepteras rien d'autre que mon autorisation de retourner en Inys. Tu es focalisée là-dessus. Tu dois franchir la porte d'Ungulus pour te rappeler qui tu es.

— Je sais pertinemment qui je suis, rétorqua Ead. Ce que j'ignore, c'est pourquoi, durant mes années d'absence, notre maison est devenue

incapable de regarder plus loin que le bout de son nez. »

Elle comprit au silence qui s'ensuivit qu'elle avait dépassé les bornes.

La Prieure la dévisagea un long moment, si immobile qu'il aurait pu s'agir d'une statue de bronze.

« Si tu demandes une fois encore à être exemptée de ton devoir, finit-elle par déclarer, je n'aurai d'autre choix que de te reprendre ton manteau. »

Ead demeura muette de stupeur. Un frisson glacial la parcourut.

La Prieure alla s'enfermer dans sa chambre solaire. Chassar gratifia Ead d'un regard contrit avant de s'éloigner, la laissant seule et tremblotante.

Une société si vieille et son secret devaient être manipulés avec précaution. Et elle, Eadaz du Zāla uq-Nāra, savait désormais ce que cela faisait d'être manipulée.

Elle regagna sa chambre dans un état second. Elle sortit directement sur son balcon pour admirer le Val de Sang une fois encore. L'oranger était plus magnifique que jamais. D'une perfection presque effroyable.

La Prieure n'empêcherait pas la chute de l'Inys. Lorsque la guerre civile déchirerait la Vertu, celle-ci deviendrait une proie facile pour le roi de chair et l'armée draconique. Ead ne pouvait pas supporter cette perspective.

Le vin de soleil était encore sur sa table de chevet. Elle but ce qu'il en restait, s'efforçant de contenir ses tremblements de colère. Quand elle eut vidé sa coupe, elle se surprit à l'examiner. Et tandis qu'elle la faisait tourner entre ses mains, un souvenir lui revint.

Les coupes jumelles. Le symbole ancestral de la Chevaleresse de la Justice. Et de sa lignée.

Les Crest.

Descendants de la Chevaleresse de la Justice. Elle qui soupesait les coupes de la culpabilité et de l'innocence, du soutien et de l'opposition, de

la vertu et du vice. Fidèle servante de la couronne.

*L'Échanson.*

Igrain Crest, qui s'était toujours opposée à l'union avec Aubrecht Lievelyn. Dont les domestiques avaient pris le contrôle du donjon de la reine alors qu'Ead s'en enfuyait, soi-disant pour protéger Sabran.

Ead agrippa la balustrade. Loth avait envoyé un avertissement depuis Cárscaro. *Méfie-toi de l'Échanson.* Il avait enquêté sur la disparition du prince Wilstan, qui lui-même avait soupçonné les Vetalda d'être impliqués dans le meurtre de la reine Rosarian.

Crest avait-elle pu s'arranger pour que Rosarian Berethnet meure prématurément, afin de laisser une jeune fille régner sur l'Inys ?

Une reine ayant besoin d'une protectrice avant de pouvoir diriger seule. Une princesse inexpérimentée que Crest avait entrepris de façonner...

Ead sut presque immédiatement que son instinct ne la trompait pas. Elle s'était à ce point laissé aveugler par sa haine à l'encontre de Combe, avait tant voulu le tenir responsable de tout ce qui se déroulait en Inys, qu'elle avait laissé échapper quelque chose de flagrant.

*Comme il serait facile pour vous de me mettre tous les maux de la terre sur le dos,* lui avait dit Combe.

Si l'Échanson était bien Crest, cela signifiait que Roslain pouvait être impliquée dans la manigance. Son dévouement envers Sabran s'était peut-être envolé en même temps que l'enfant. La famille Crest tout entière pouvait bien comploter pour usurper le trône.

Ce qui s'était produit au donjon.

Ead faisait les cent pas dans la pénombre. Malgré la chaleur moite du bassin lasian, elle avait si froid qu'elle en claquait des dents.

Si elle retournait en Inys, elle serait frappée d'anathème au Prieuré. Son nom serait banni, sa vie criminalisée.

Si elle ne retournait pas en Inys, elle ferait défaut à toute la Vertu. Pour Ead, cela revenait à trahir tout ce qui était bon, et tout ce que le Prieuré incarnait. Elle était dévouée à la Mère, pas à Mita Yedanya.

Elle devait suivre la flamme qui éclairait son cœur. La flamme que l'arbre lui avait conférée.

Comprendre ce qu'elle avait à faire lui lacéra l'âme. Elle sentit le goût du sel sur ses lèvres. Des larmes roulaient jusqu'à son menton, puis en tombaient en gouttes épaisses.

Elle était née ici. Sa place était ici. Et de toute sa vie, la seule chose qu'elle eût réellement désirée était le manteau rouge. Le manteau qu'elle allait devoir abandonner.

Elle poursuivrait l'œuvre de la Mère. En Inys, elle pourrait achever ce que Jondu avait commencé.

Ascalon. Sans l'épée, il n'existait aucune chance de vaincre le Sans-Nom. Les Dames rouges l'avaient cherchée. Kalyba l'avait cherchée. En vain.

Mais aucune d'elles ne possédait le joyau déclinant.

*Les deux formes de magie sont avant tout appelées par elles-mêmes, mais aussi par leur opposé.*

Le joyau devait être astren. Ascalon y répondrait peut-être et, en conséquence, ne répondrait qu'à elle.

Ead observa l'arbre, la gorge nouée. Elle se laissa tomber à genoux et pria pour s'assurer de prendre la bonne décision.

---

Aralaq la trouva là au matin, alors que le soleil brillait dans le ciel bleu perle.

« Eadaz. »

Elle tourna la tête vers lui, épuisée par le manque de sommeil. Il la gratifia d'un coup de langue râpeuse sur la joue. « Mon ami, lui dit-elle, j'ai besoin de ton aide. » Elle lui prit la tête à deux mains. « Tu te



rappelles comme je t'ai nourri, quand tu étais petit ? Comme j'ai bien pris soin de toi ? »

Ses yeux d'ambre semblaient capter les rayons solaires.

« Oui », répondit-il.

Évidemment qu'il s'en souvenait. Les ichneumons n'oubliaient jamais la première main qui les avait nourris.

« Il y a un homme ici, parmi les Fils de Siyāti. Il s'appelle Arteloth.

— Oui. C'est moi qui l'ai amené.

— Tu as eu raison de le secourir. » Elle ravala la boule qui lui obstruait la gorge. « Il faut que tu l'aides à quitter le Prieuré pour rejoindre l'embouchure de la grotte dans la forêt, après le coucher du soleil. »

Il la contempla longuement. « Tu pars.

— Je le dois. »

Les deux fentes de ses narines se dilatèrent. « Ils te suivront.

— C'est pour ça que j'ai besoin de toi. » Elle lui caressa les oreilles. « Tu dois découvrir où la Prieure conserve le joyau blanc récupéré dans ma chambre.

— Tu es une imbécile. » Il lui poussa le front de la truffe. « Sans l'arbre, tu déperiras. Comme toutes les autres sœurs avant toi.

— Ainsi soit-il. C'est toujours mieux que de rester ici sans agir. »

Il souffla d'un air réprobateur. « Mita a le joyau sur elle, gronda-t-il. Elle en porte l'odeur. L'odeur de la mer. »

Ead ferma les yeux.

« Je trouverai un moyen », affirma-t-elle.



## Est

---

Les plages de l'île Plume étaient submergées d'eau de mer. Tané avait passé des heures en compagnie du doyen Vara tandis que l'île tremblait, rendant toute lecture impossible.

Vara avait malgré tout réussi, bien sûr. Le monde pouvait s'arrêter de tourner qu'il trouverait le moyen de continuer à lire.

Après l'inondation, un terrible silence était tombé. Tous les oiseaux de la forêt semblaient avoir perdu leur voix. Ce fut alors que les érudits commencèrent à examiner les dégâts provoqués par la secousse. La plupart d'entre eux étaient indemnes, mais deux hommes avaient été précipités depuis les falaises. La mer n'avait pas rendu leurs dépouilles – mais un autre cadavre s'échoua le lendemain.

Celui d'un dragon.

Au coucher du soleil, Tané était allée se recueillir sur le corps inerte du dieu, en compagnie du doyen Vara. Chaque pas effectué avec sa jambe de fer coûtait à ce dernier, et ils avaient mis longtemps à atteindre la plage, mais il était déterminé à s'y rendre, et Tané n'avait pas quitté son côté.

Ils avaient trouvé une jeune dragonne seiikinoise toute désarticulée sur la plage, la mâchoire pendant dans la mort. Des oiseaux avaient déjà

picoré le lustre de ses écailles, tandis que des embruns restaient accrochés à son squelette. Tané avait frémi et, quand elle n'avait plus pu le tolérer, elle avait tourné le dos, abattue.

Elle n'avait encore jamais vu la carcasse d'un dragon. C'était la chose la plus terrible sur laquelle elle eût jamais posé les yeux. Ils avaient d'abord cru que la petite femelle avait été massacrée à Kawontay, et ses restes jetés à la mer – Tané avait eu la nausée en songeant à Nayimathun –, mais le corps était entier, possédant encore toutes ses écailles, tous ses crocs et toutes ses griffes.

Les dieux ne pouvaient pas se noyer. Ils ne faisaient qu'un avec l'eau. Les doyens avaient fini par conclure que la dragonne avait été ébouillantée.

Bouillie vivante par la mer elle-même.

Il n'existait rien de moins naturel. Les augures ne pouvaient être plus néfastes.

Même en joignant toutes leurs forces, les érudits n'auraient jamais pu déplacer la dépouille. La dragonne demeurerait donc là jusqu'à ce qu'elle fonde et disparaisse. À terme, il ne resterait plus que des ossements irisés.

---

Le chirurgien arriva tandis que Tané balayait les feuilles avec trois autres érudits, qui travaillaient en silence. Certains étaient secoués de sanglots. Le dragon mort avait laissé tout le monde en état de choc.

« Érudite Tané », l'appela le doyen Vara.

Elle marcha près de lui telle une ombre, enfilant les couloirs.

« Le chirurgien est enfin là. Je me suis dit qu'il pourrait examiner ton flanc, dit-il. L'éminent docteur Moyaka pratique à la fois la médecine seiikinoise et mentendonienne. »

Tané s'immobilisa subitement.

*Moyaka.* Elle connaissait ce nom.

Le doyen Vara se tourna vers elle, les sourcils froncés. « Érudite Tané, tu sembles perturbée.

— Je ne veux pas voir ce chirurgien. Je vous en prie, éminent doyen Vara. Le docteur Moyaka a... » Elle eut un haut-le-cœur. « Il connaît quelqu'un qui m'a menacée. Qui a menacé ma dragonne. »

Elle revoyait Roos, sur la plage. Son sourire insensible quand il lui avait ordonné de mutiler Nayimathun, sous peine de tout perdre. Moyaka avait accueilli ce monstre chez lui.

« Je sais que tes derniers jours en Seiiki n'ont pas été heureux, Tané, reprit le doyen d'une voix douce. Je sais également combien il est difficile d'oublier le passé. Mais sur l'île Plume, tu dois t'y résoudre. »

Tané contempla son visage ridé. « Que savez-vous ? chuchota-t-elle.

— Tout.

— Qui d'autre est au courant ?

— Seulement l'honoré Grand Doyen. »

Elle eut soudain l'impression de se retrouver à nu. Au fond d'elle, elle avait espéré que la gouverneure de Ginura ne révélerait à personne pourquoi elle avait été chassée de Seiiki.

« Si tu es sûre de ne pas vouloir rencontrer l'éminent docteur Moyaka, reprit Vara, répète-le-moi, et je te raccompagnerai dans ta chambre. »

Elle n'avait aucun désir de consulter ce Moyaka, mais elle ne voulait pas non plus jeter l'embarras sur le doyen Vara en se comportant comme une enfant.

« Je vais le voir, consentit-elle.

— *La voir* », la détrompa Vara.

Une Seiikinoise corpulente les attendait dans la salle des soins, où gargouillait une fontaine. Tané ne l'avait jamais rencontrée, mais elle était très manifestement une parente du Dr Moyaka, qu'elle avait croisé à Ginura.

« Bonjour, honorable érudite. » La femme la salua. « J'ai cru comprendre que vous souffriez d'une blessure au côté.

— Une vieille plaie, lui expliqua le doyen Vara tandis que Tané se contentait de saluer à son tour. Une grosseur qu'elle a depuis l'enfance.

— Je vois. » L'éminente Moyaka tapota les nattes, où une couverture et un repose-tête avaient été disposés. « Ouvrez votre tunique, je vous prie, honorable érudite, et allongez-vous. »

Tané s'exécuta.

« Dites-moi, Purumé, demanda Vara à la doctoresse, y a-t-il eu d'autres attaques de la flotte de l'Œil-de-Tigre en Seiiki ?

— Pas depuis le soir où ils ont débarqué à Ginura, à ce que je sais, répondit tristement Moyaka. Mais ils reviendront bientôt. L'Impératrice Dorée s'est enhardie. »

Tané dut fournir un gros effort de volonté pour ne pas chercher à échapper à son contact. La grosseur était encore sensible.

« Ah, la voici, dit Moyaka en en traçant le contour du bout des doigts. Quel âge avez-vous, honorable érudite ?

— Vingt ans, répondit doucement Tané.

— Et vous avez cela depuis toujours ?

— Depuis que je suis toute petite. Mon éminent professeur m'a dit que j'avais eu les côtes cassées.

— Est-ce que cela vous fait souffrir ?

— Parfois.

— Hum. » Moyaka la palpa de deux doigts. « À ce que je sens, il doit s'agir d'une saillie osseuse – rien d'inquiétant –, mais j'aimerais pratiquer une petite incision pour m'en assurer. » Elle ouvrit une sacoche en cuir. « Avez-vous besoin de quelque chose pour la douleur ? »

L'ancienne Tané aurait refusé, mais depuis son arrivée sur l'île, elle n'aspirait qu'à ne rien ressentir. À oublier.

L'un des plus jeunes érudits rapporta de la glace des cavernes, enveloppée dans de la laine pour la maintenir froide. Moyaka prépara son remède, et Tané l'absorba à l'aide d'une pipe. La fumée lui écorcha la gorge. Quand elle atteignit ses poumons, elle lui procura un réconfort sombre et délicieux. Son corps était à la fois léger comme une plume et lourd comme une pierre, sombrant tandis que ses pensées s'apaisaient.

Le poids de la honte se dissipa. Pour la première fois depuis des semaines, elle parvenait à respirer normalement.

Moyaka porta la glace à son côté. Quand Tané fut tout engourdie, la doctoresse sélectionna un instrument, le lava dans l'eau bouillante et en apposa le fil près de la grosseur.

Tané éprouva une douleur lointaine. Ou plutôt l'ombre d'une douleur. Elle plaqua les paumes contre le sol.

« Te sens-tu bien, mon enfant ? » s'inquiéta le doyen Vara.

Tané voyait triple. Elle hochait la tête, et le reste du monde semblait opiner avec elle. Moyaka écarta la peau incisée.

« C'est... » Elle battit des cils. « Étrange. Très étrange. »

Tané essaya de redresser la tête, mais son cou était aussi faible qu'un brin d'herbe. Le doyen Vara lui posa une main sur l'épaule. « De quoi s'agit-il, Purumé ?

— Je ne pourrai pas en être certaine avant de l'avoir extrait, mais... eh bien, on dirait presque un... »

Elle fut interrompue par un violent fracas venu de l'extérieur.

« Encore un séisme, pesta le doyen Vara d'une voix distante.

— Ça n'avait pas l'air d'un séisme. » Moyaka se crispa. « Grand Kwiriki, porte-nous secours... »

Un rougeoiement apparut à la fenêtre. Le sol trembla, et quelqu'un cria au feu. Quelques instants plus tard, la même voix poussa un hurlement déchirant, qui s'interrompit brutalement.

« Des cracheurs de feu. » Le doyen Vara s'était déjà relevé. « Vite, Tané. Nous devons nous abriter au ravin. »

*Des cracheurs de feu.* Mais on n'en avait plus vu dans l'Est depuis des siècles...

Vara passa le bras de la patiente autour de ses épaules osseuses et la souleva. Tané chancela. Bien que dans le brouillard, elle eut le réflexe de marcher. Engourdie et pieds nus, elle accompagna le doyen et la doctoresse au travers des couloirs menant à la salle à manger, où Vara fit coulisser la porte donnant sur la cour. D'autres érudits se dirigeaient déjà vers la forêt.

Les odeurs de pluie et de feu se mélangeaient autour d'elle. Le doyen Vara désigna le pont.

« Traverse. Il y a une grotte de l'autre côté – attends-moi à l'intérieur, on descendra ensemble. Le Dr Moyaka et moi devons nous assurer qu'il ne reste personne. » Il l'encouragea d'une poussée dans le dos. « Vas-y, Tané. Cours !

— Et maintenez la pression sur la plaie », lui conseilla la doctoresse.

L'air semblait être fait d'eau. Tané voulut s'élancer, mais elle eut l'impression de barboter.

On distinguait la salle de la Barbe depuis le pont. Elle s'en rapprochait quand une ombre ailée la survola. Elle sentit une onde de chaleur dans son dos. Elle essaya d'accélérer, mais la fatigue la rendait gauche et, à chaque pas, du sang s'écoulait de sa plaie. La douleur cognait contre l'armure cotonneuse dont le médicament l'avait parée.

Le pont traversait le ravin près des chutes de Kwiriki. Un doyen aidait déjà une grappe d'érudits à le franchir. Tané se joignit à eux en trébuchant, une main plaquée sur son flanc.

En dessous, un à-pic vertigineux jusqu'au Chemin de l'Ancien. La cime des arbres en émergeait comme d'une cuvette de brouillard. Une nouvelle ombre sembla tomber du ciel. Tané essaya d'avertir les autres,



mais sa langue formait comme un tampon de ouate dans sa bouche. Une boule de feu vint s'écraser sur la toiture du pont. Quelques secondes plus tard, une queue hérissée de piquants le fit exploser en une gerbe d'échardes. Le bois gémit et craqua sous leurs pieds. Tané manqua tomber en interrompant brusquement sa course. Impuissante, elle regarda la structure trembler, un trou béant percé en son cœur. Un troisième cracheur de feu détruisit l'un des piliers qui le soutenaient. Des silhouettes invisibles hurlèrent en glissant par-dessus bord, basculant dans le vide.

Les flammes dévoraient la chair comme le bois. Un autre pan du pont s'écroula, telle une bûche ayant brûlé trop longtemps. Le vent mugissait dans le sillage des ailes.

Il n'y avait pas le choix. Elle allait devoir sauter. Tané prit son élan, de la fumée plein les yeux. Les cracheurs de feu se retournèrent pour lancer un nouvel assaut.

Ses genoux se déroberent avant qu'elle puisse atteindre le trou. Elle roula sur elle-même pour atténuer sa chute, et sa peau se déchira comme du papier humide. Sanglotant de douleur, elle porta la main à son flanc – et la grosseur, cette chose qu'elle portait en elle depuis des années, s'échappa par la déchirure de son corps. Elle la contempla en frissonnant.

Un joyau. Maculé de sang, et guère plus gros qu'un marron. Une étoile emprisonnée dans une pierre.

Elle n'eut pas le temps de s'en étonner. D'autres cracheurs de feu approchaient. Affaiblie, Tané ramassa le bijou. Alors qu'elle cherchait encore à traverser le pont, prise de vertiges, quelque chose vint fracasser la toiture pour atterrir devant elle.

Elle se retrouva confrontée à une vision de cauchemar.

Cela avait l'apparence et l'odeur des vestiges d'une éruption volcanique. Deux charbons ardents avaient pris la place des yeux. Des écailles noires comme de la cendre. De la vapeur s'élevait en sifflant là où la pluie crépitait sur le cuir. Deux jambes musclées supportaient l'essentiel

du poids, et les articulations de ses ailes s'achevaient par des crochets cruels – et ces *ailes*. Des ailes de chauve-souris. Une queue de lézard fouettait l'air à l'arrière. Même la tête baissée, la créature la dominait largement, exhibant ses crocs maculés de sang.

Tané se mit à trembler face à ce regard. Elle ne tenait ni épée ni hallebarde. Pas même une dague à enfoncer dans un œil. Naguère, elle aurait peut-être prié, mais aucun dieu ne prêterait l'oreille à une dragonnière en disgrâce.

Le cracheur de feu poussa un hurlement de défi. De la lumière lui écorchait la gorge, et Tané comprit avec détachement qu'elle était sur le point de périr. Le doyen Vara ne retrouverait que sa dépouille fumante.

Elle ne craignait pas la mort. Les dragonniers se mettaient quotidiennement en danger et, depuis qu'elle était enfant, elle savait les risques qu'elle encourrait quand elle rejoindrait le clan Miduchi. Une heure plus tôt, elle aurait peut-être même espéré cette issue. C'était toujours mieux que de continuer à vivre couverte de honte.

Et pourtant, quand son instinct lui indiqua de s'accrocher à son joyau – de lutter jusqu'à ses dernières forces –, elle obéit.

La pierre semblait chauffée à blanc à l'intérieur de sa paume quand elle la brandit devant la créature. Une lumière aveuglante en éclata.

Elle tenait un lever de lune dans la main.

Avec un hurlement, le cracheur de feu battit en retraite. Levant les ailes pour se cacher les yeux, il poussa un cri déchirant qu'il répéta encore, et encore, tel un corbeau invitant le crépuscule.

Le ciel s'anima en réponse.

Tané se rapprocha de la bête, le joyau toujours tendu devant elle. Avec un dernier regard haineux, le cracheur de feu rugit une fois de plus et, dans un battement d'ailes qui décoiffa l'érudite, il reprit son essor. Quand il mit le cap vers la mer, ses congénères l'imitèrent, et tous disparurent dans la nuit.

L'autre côté du pont tomba dans le ravin, soulevant un nuage de cendres. Ses yeux s'emplirent de larmes. À quatre pattes, elle regagna péniblement la salle de la Barbe. Sa tunique était à moitié couverte de rouge.

Elle enterra le joyau dans la cour. Quoi que cela puisse être, mieux valait le maintenir caché. Comme depuis sa naissance.

Le toit de la salle des soins s'était affaissé. Elle chercha la sacoche de Moyaka sur les nattes humides et finit par la retrouver retournée dans un coin. Elle découvrit au fond un rouleau de ficelle en boyau et une aiguille pliée.

La pipe à laquelle elle avait fumé était brisée. Quand elle ôta la main de sa blessure, du sang en jaillit.

Elle enfila maladroitement le fil dans le chas de l'aiguille. Elle nettoya la plaie aussi proprement qu'elle le put, mais les bords demeuraient sales. Le simple fait de la toucher lui obscurcissait la vue, tant la douleur était fulgurante. Assaillie de vertiges, la bouche sèche, elle farfouilla à nouveau dans la sacoche pour en exhumer un flacon ambré.

Le pire était à venir. Elle devait rester éveillée encore quelque temps. Nayimathun et Susa avaient souffert par sa faute. À présent, c'était son tour.

L'aiguille perça la peau.



## Sud

---

Les cuisines étaient situées derrière la cascade, juste en dessous des chambres solaires. Enfant, Ead adorait s’y faufiler avec Jondu pour dérober des bonbons à la rose à Tulgus, le chef cuisinier.

L’arrière-cuisine était constellée de taches de soleil et embaumait les épices. Les domestiques préparaient du riz pilaf, des poireaux et du poulet mariné au citron pour le repas du soir.

Elle trouva Loth en train d’arranger un plateau de fruits en compagnie de Tulgus. Il avait les paupières lourdes.

De la racine de rêve. Ils devaient essayer de le faire oublier.

« Bonjour, ma sœur », l’accueillit le cuisinier, dont les cheveux avaient blanchi.

Ead sourit, en s’efforçant de ne pas regarder Loth. « Tu te souviens de moi, Tulgus ?

— Oui, ma sœur. » Il lui retourna son sourire. « Je me rappelle très bien que tu me piquais mes ingrédients. »

Ses yeux avaient le jaune pâle de l’huile d’arachide. Peut-être était-ce de lui que Nairuj tenait ses iris.

« J'ai grandi, depuis. Maintenant, je demande. » Ead baissa d'un ton et se rapprocha de lui. « Nairuj m'a dit que tu me laisserais goûter un peu du vin de soleil de la Prieure.

— Mmm. » Tulgus essuya sur un torchon ses mains tachetées par les années. « Un fond. En cadeau de bienvenue de la part des Fils de Siyāti. J'en ferai porter un verre dans ta chambre.

— Merci. »

Loth la considérait comme s'il ne la connaissait pas. Ead devait prendre sur elle pour ne pas chercher son regard.

En retournant vers la porte, elle avisa l'endroit où les urnes d'herbes et d'épices étaient entreposées. Découvrant Tulgus préoccupé, elle trouva celle dont elle avait besoin, puisa une pincée généreuse de son contenu et la laissa tomber dans sa gibecière.

Elle déroba une pâtisserie au miel avant de partir. Elle n'aurait plus l'occasion d'en manger avant longtemps.

Elle passa le reste de la journée comme l'aurait fait n'importe quelle Damoiselle rouge sur le point de partir pour un long voyage. Elle s'entraîna à l'arc sous le regard scrutateur des Damoiselles argentées. Chacune de ses flèches trouva sa cible. Entre deux tirs, Ead s'assurait d'avoir l'air calme et tranquille. La moindre goutte de sueur risquait de la trahir.

Quand elle regagna la chambre solaire, elle la trouva vide de ses sacoches de selle et de ses armes. Aralaq avait dû s'en occuper.

Une sensation de froid l'envahit. Ça y était.

Le point de non-retour.

Elle prit une grande inspiration pour s'armer de courage. La Mère n'aurait pas regardé le monde brûler sans réagir. Étouffant les dernières braises du doute, elle enfila sa chemise de nuit et s'allongea sur le lit, où elle fit mine de lire. Dehors, les dernières lueurs du jour s'estompaient.

Loth et Aralaq devaient l'attendre, à présent. Quand il fit nuit noire et qu'on frappa à sa porte, elle répondit : « Entrez. »

L'un des domestiques apportait deux tasses et une cruche disposées sur un plateau.

« Tulgus m'a dit que tu souhaitais goûter le vin de soleil, ma sœur.

— Oui. » Elle lui désigna la table de chevet. « Pose ça ici. Et ouvre les portes, tu veux bien ? »

Quand il déposa son plateau, Ead conserva une expression neutre et tourna une page de son livre. Alors que le domestique s'approchait du balcon, elle vida dans une des coupes la poudre de racine de rêve qu'elle avait chapardée. Lorsque l'homme se retourna, elle avait l'autre coupe en main, et avait fait disparaître sa bourse. Il récupéra son plateau et partit.

Elle patienta quelques minutes. Une bourrasque souffla dans la pièce, mouchant la lampe à pétrole. Ead enfila ses vêtements de voyage et ses bottes, encore pleines du sable du Burlah. La Prieure devait être en train de boire le vin trafiqué, à présent.

Elle récupéra le seul couteau qu'elle n'avait pas encore empaqueté et le glissa dans un étui au niveau de sa cuisse. Quand elle fut certaine qu'il n'y avait personne à l'extérieur, elle rabattit son capuchon sur ses yeux et ne fit plus qu'une avec la nuit.

La Prieure dormait dans la chambre solaire la plus haute du Prieuré, tout près du sommet de la cascade, d'où elle pouvait voir l'aube poindre au-dessus du Val de Sang. Ead s'arrêta devant l'entrée voûtée du couloir. Deux Damoiselles rouges protégeaient la porte.

La manœuvre suivante était délicate. Une technique très ancienne, qui n'était plus enseignée au Prieuré. Jondu appelait ça le *mirage*. Allumer la plus petite flamme qui soit à l'intérieur d'un être vivant, juste de quoi lui couper le souffle. Cela nécessitait une grande précision de toucher.

D'une infime torsion des doigts, elle alluma une bougie dans chacune des femmes.

Il y avait longtemps qu'une sœur ne s'était pas retournée contre ses pairs. Les jumelles ne s'attendaient pas à ressentir cette chaleur sèche dans leur gorge. De la fumée sortit en volutes de leur bouche et de leur nez, dardant des vrilles noires dans leur esprit, amoindrissant leurs sens. Tandis qu'elles s'effondraient, Ead les dépassa d'un pas léger et alla écouter à la porte. Tout était silencieux.

À l'intérieur, la lune envoyait ses aiguilles lumineuses à travers les fenêtres. Elle resta immobile dans les ombres profondes.

La Prieure était au lit, entourée de voilages. La coupe reposait sur sa table de chevet. Ead s'en approcha, le cœur battant, et regarda à l'intérieur.

Le gobelet était vide.

Son regard glissa jusqu'à la Prieure. De la sueur perlait à l'extrémité d'une mèche juste au-dessus de ses yeux.

Il lui fallut quelques instants pour trouver le joyau. Mita l'avait fait monter sur un peu d'argile, qui pendait à son cou.

« Tu dois me prendre pour une idiote. »

Un frisson glacial transperça Ead. La Prieure se retourna sur le dos.

« Curieusement, j'ai senti que je ne devais pas boire de vin ce soir. Une prémonition envoyée par la Mère. » Elle referma la main autour du bijou. « Je suppose que tu n'es pas seule responsable de cette... rébellion que tu éprouves. Il était inévitable que l'Inys te contamine. »

Ead n'osait plus bouger.

« Tu comptes y retourner. Pour protéger la prétendante. Ta génitrice vit en toi. Zāla pensait elle aussi que nous devons employer nos ressources limitées à protéger l'humanité tout entière. Elle murmurait toujours à l'oreille de l'ancienne Prieure, lui conseillant de protéger les souverains de toutes les cours – même celles de l'Est, où ils vénèrent les wyrms de la mer. Où ils les idolâtrèrent tels des *dieux*. Comme ce que le Sans-Nom aimerait nous imposer. Oh, oui... Zāla tenait à ce qu'on les protège également. »



Quelque chose dans son ton ne plaisait pas à Ead. La haine qu'elle y percevait.

« La Mère adorait le Sud, poursuivit la Prieure. C'est le Sud qu'elle voulait préserver du Sans-Nom, c'est le Sud que j'ai juré de protéger en son nom. Zāla souhaitait que nous accueillions le monde entier à bras ouverts, nous exposant ainsi à la pointe de leurs épées. »

*Tout ça parce que Mita Yedanya lui a dit que j'avais empoisonné ta génitrice. Kalyba avait arboré un sourire moqueur. Comme si j'allais me rabaisser à empoisonner quelqu'un.*

Mita avait banni la sorcière, lui interdisant de revenir à tout jamais. Il était somme toute facile de transformer une étrangère en brebis galeuse.

« Ce n'est pas la sorcière qui a tué Zāla. » Ead referma la main autour du manche de son couteau. « C'était *toi*. »

Elle était gelée jusqu'à la moelle. La Prieure haussa les sourcils. « Que veux-tu dire, Eadaz ?

— Tu détestais le fait que Zāla cherche à défendre le monde par-delà le Sud. Tu haïssais l'influence qu'elle exerçait sur la Prieure. Et tu savais que cela ne ferait que s'intensifier lorsqu'elle lui succéderait. » Sa peau se couvrit de chair de poule. « Pour contrôler le Prieuré... tu devais te débarrasser d'elle.

— Je l'ai fait pour la Mère. »

Cet aveu était aussi brutal que le reste de sa personne.

« Meurtrière, chuchota Ead. Tu as assassiné une *sœur*. »

Des pâtisseries au miel. De chaudes embrassades. Tous ses vagues souvenirs de Zāla affluèrent, et ses paupières se mirent à brûler.

« Pour *protéger* mes sœurs et assurer au Sud la protection dont il avait besoin, j'étais prête à tout. » La Prieure s'assit avec un soupir presque exaspéré. « Je lui ai octroyé une mort rapide. La plupart des sœurs avaient déjà condamné Kalyba avant même que j'ouvre la bouche. Sa présence ici

était une insulte à la Mère – cette sorcière aimait tant l’Imposteur qu’elle lui a forgé une épée. Elle est notre ennemie. »

Ead ne l’entendait plus qu’à peine. Pour la première fois, elle sentait le feu draconique dans ses veines. La rage transformait son ventre en une fournaise dont le rugissement submergeait tous ses autres sens.

« Le joyau. Donne-le-moi, et je partirai en paix. » Sa voix était distante, même à ses oreilles. « Je m’en servirai pour retrouver Ascalon. Laisse-moi terminer ce que Jondu a commencé et protéger l’intégrité de la Vertu ; en contrepartie, je ne dirai rien à personne de ton crime.

— Quelqu’un brandira le joyau, confirma la Prieure, mais ce ne sera pas toi. »

Son geste fut plus vif qu’une morsure de vipère, trop rapide pour être évité. Une violente brûlure lui cingla la peau. Ead eut un mouvement de recul et porta la main sous sa gorge, où le sang affluait déjà.

La Prieure découpa ce qu’il restait de voilage. La lame qu’elle tenait était teintée de rouge.

« *Seule la mort pourra en changer le porteur.* » Ead contempla le sang sur ses doigts. « Comptes-tu tuer *et* la génitrice *et* la progéniture ?

— Je ne laisserai pas un don de la Mère tomber entre les mains d’une femme si prompte à désertir, répondit Mita calmement. Le joyau demeurera sous sa dépouille jusqu’à ce que le Sans-Nom vienne menacer le peuple du Sud. Il ne servira pas à protéger une prétendante ouestrienne. »

Elle brandit le couteau dans un mouvement fluide, telle une envolée musicale.

« Non, Eadaz, reprit-elle. C’est hors de question. »

Ead soutint son regard déterminé. Elle raffermi sa prise sur son couteau.

« Nous servons toutes les deux la Mère, Mita, dit Ead. Voyons laquelle de nous elle soutient. »

---

Seuls quelques rayons de lune atteignaient le sol du bassin lasian, tant la canopée était dense. Loth marchait au rythme du crépuscule, épongeant sur sa chemise la sueur de ses mains, tremblant comme s'il avait la fièvre.

L'ichneumon lui avait fait traverser un dédale de couloirs qui avait abouti là. Loth venait de comprendre que la créature était venue le secourir quand il sentit le souffle chaud de la forêt. La boisson qu'ils lui avaient fait boire se dissipait enfin.

À présent, l'ichneumon était roulé en boule sur une pierre voisine, les yeux rivés sur l'embouchure de la grotte. Loth avait attelé la selle qu'ils avaient apportée. Des sacs tressés et des flasques de voyage y étaient attachés.

« Où est-elle ? »

Il n'obtint pas de réponse. Loth s'essuya la lèvre supérieure d'un revers de main et marmonna une prière à l'intention du Chevalier du Courage.

Il n'avait pas oublié. Ils avaient essayé de l'intoxiquer avec leur fumée, mais le Saint avait subsisté dans son cœur. Tulgus lui avait déconseillé de lutter, il avait donc prié en attendant le salut. Celui-ci était apparu sous la forme de cette femme qu'il avait autrefois connue sous le nom d'Ead Duryan.

Celle-ci allait les ramener en Inys. Il y croyait aussi dur qu'en le Chevalier de la Communion.

L'ichneumon finit par se lever avec un grognement. Il bondit pour aller creuser entre les racines de l'arbre et en revint avec une Ead éreintée. Celle-ci s'accrochait à son cou, un sac tressé pendant à son épaule. Loth se précipita vers elle.

« Ead. »

Elle était luisante de sang et de sueur, et ses cheveux collaient en mèches épaisses à ses épaules. « Loth, il faut qu'on parte.

— Hisse-la sur moi, homme d'Inys. »

La voix grave et profonde terrifia Loth. Quand il comprit d'où elle provenait, il laissa échapper un hoquet de stupéfaction.

« Tu *parles* ? bredouilla-t-il.

— Oui », répondit simplement l'ichneumon, qui posa sur Ead ses yeux de loup. « Tu saignes.

— Ça va s'arrêter. On doit y aller.

— Les sœurs du Prieuré seront bientôt là. Les chevaux sont lents. Et stupides. Nul ne peut devancer un ichneumon à moins d'en monter un autre. »

Elle enfouit son visage dans sa fourrure. « Ils te massacreront s'ils nous attrapent. Reste ici, Aralaq. S'il te plaît.

— Non. » Ses oreilles tressaillirent. « J'irai où tu iras. »

L'ichneumon ploya les pattes avant. Ead se tourna vers l'Inyssien.

« Loth, fit-elle d'une voix râpeuse, est-ce que tu me fais encore confiance ? »

Il déglutit difficilement.

« Je ne sais pas si je fais confiance à celle que tu es, admit-il, mais je fais confiance à celle que je connaissais.

— Dans ce cas, monte avec moi, dit-elle en lui caressant la joue. Et si je perds connaissance, continue vers le nord-ouest, en direction de Córvgar. » Elle laissa une traînée sanguinolente sur sa figure. « Quoiqu'il advienne, Loth, ne les laisse pas s'emparer de ça. Même si tu dois m'abandonner en route. »

Sa main était serrée autour d'un objet pendant au bout d'un cordon. Un joyau rond et blanc, enfoncé dans de l'argile.

« Qu'est-ce que c'est ? » murmura-t-il.

Elle secoua la tête.

Rassemblant ses forces, Loth l'aida à se mettre en selle. Puis il monta en croupe, lui passa un bras autour de la taille et la plaqua contre son torse, agrippant la fourrure de l'ichneumon de sa main libre.

« Accroche-toi à moi, souffla-t-il à l'oreille de son amie. Je veillerai à ce qu'on arrive à Córvgar. Comme tu as veillé à me tirer de là. »



## Sud

---

Aralaq s'élança à travers la forêt à une allure folle. Loth pensait avoir eu une démonstration de sa rapidité dans les Fuseaux, mais il devait désormais se cramponner pour ne pas tomber tandis que l'ichneumon bondissait par-dessus les racines, les rivières et entre les arbres, aussi leste qu'une pierre ricochant sur l'eau.

Il s'assoupit tandis qu'Aralaq les conduisait plus loin vers le nord, loin de l'épaisseur des bois. Ses rêves l'emmenèrent d'abord vers ce maudit tunnel de la Yscalin, où Kit devait encore gésir – puis plus loin en arrière, vers la salle des cartes du fief familial, où son précepteur lui enseignait l'histoire du domaine du Lasia, alors que Margret était assise auprès de lui. Elle avait toujours été une élève appliquée, avide d'en apprendre plus sur leurs lointaines racines sudiennes.

Il avait abandonné tout espoir de revoir un jour sa sœur. À présent, cependant, peut-être y avait-il une chance.

La course du soleil dans le ciel. Le martèlement des pattes contre la terre. Quand l'ichneumon s'arrêta, Loth se réveilla enfin.

Il frotta ses yeux chassieux. Un lac s'était formé sur l'étendue de terre aride, une veine saphir sous le ciel bleu. Un plan d'eau dans les bas-fonds

duquel les oliphants se baignaient. Au-delà de cet étang s'élevaient les grands pics rocheux qui protégeaient Nzene, toute de terre cuite ocre rouge. Le mont Dinduru les dominait tous, presque parfait dans sa symétrie.

À midi, ils se trouvaient au pied des collines. Aralaq entreprit l'ascension d'un sentier abrupt menant vers le sommet de la première éminence. Quand ils furent si hauts que ses cuisses en tremblaient, Loth risqua un coup d'œil en contrebas.

Nzene s'étendait devant eux. La capitale lasiane reposait dans le berceau des Lames-des-Dieux, entourée de ses hautes murailles de grès. Les montagnes – les plus raides et vertigineuses du monde connu – projetaient leurs ombres acérées sur les rues. Une route immense se déployait de l'autre côté, sans doute une voie commerciale ralliant les Ersyr.

Dattiers et genévriers longeaient les rues, qui scintillaient au soleil. Loth avisa la grande bibliothèque de Nzene, bâtie à l'aide du grès prélevé dans les ruines d'Yikala. Un sentier la reliait au temple du Rêveur. Le palais de la Grande Onjenyu dominait l'ensemble. C'était là que la Grande Souveraine Kagudo et sa famille résidaient, sur un promontoire loin au-dessus des maisons. La Lase formait un embranchement autour de son verger sacré.

Aralaq renifla un abri potentiel sous une éminence rocheuse, une caverne juste assez profonde pour les abriter des éléments.

« Pourquoi est-ce qu'on s'arrête ? demanda Loth en essuyant la sueur qui lui dégoulinait sur la figure. Ead nous a dit de continuer d'avancer jusqu'à Córvgar. »

Aralaq ploya ses antérieurs pour laisser descendre Loth. « La lame qui l'a blessée était imprégnée de sécrétion de sangsue des glaces. Elle empêche le sang de coaguler, expliqua l'ichneumon. Nous trouverons un remède à Nzene. »



Loth souleva Ead de la selle. « Combien de temps cela va-t-il te prendre ? » s'enquit Loth.

L'animal ne répondit rien. Il lécha le front d'Ead avant de disparaître.

---

Lorsque Ead s'éveilla de son monde de ténèbres, le soleil se couchait. Elle avait la tête comme dans un étau. Elle était à peine consciente de se trouver dans une grotte, et n'avait aucun souvenir de la manière dont elle était arrivée là.

Elle porta une main tremblante entre ses clavicules. Y sentir la présence du joyau lui redonna espoir.

Récupérer ce bijou lui avait beaucoup coûté. Elle se souvenait de l'acier de la lame, de la coupure malsaine que Mita lui avait infligée juste avant qu'elle lui arrache son cordon. Du feu avait jailli de ses doigts, embrasant le lit. Puis elle avait basculé par-dessus la balustrade pour disparaître dans la nuit.

Elle avait atterri tel un chat sur un rebord de fenêtre devant la cuisine. Par chance, celle-ci était déserte, et elle avait pu s'échapper. Néanmoins, elle avait à peine réussi à rejoindre Aralaq et Loth avant que ses forces l'abandonnent.

Mita méritait une mort cruelle pour celle qu'elle avait infligée à Zāla, mais Ead ne ferait pas office de bourreau. Elle ne s'abaisserait pas à assassiner une sœur.

Une langue chaude repoussa une mèche plaquée sur son front. Elle se retrouva presque nez à nez avec Aralaq.

« Où ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Les Lames-des-Dieux. »

*Non.* Elle s'assit, réprimant un gémissement quand son abdomen l'élança. « Vous vous êtes arrêtés, leur reprocha-t-elle d'une voix cassée. Imbéciles. Les Dames-rouges...

— C’était ça, ou te laisser te vider de ton sang. » Aralaq renifla le cataplasme sur son ventre. « Tu ne nous avais pas dit que la Prieure avait trempé sa lame dans du poison.

— Je l’ignorais. »

Elle aurait toutefois dû s’en douter. La Prieure voulait sa mort, mais ne pouvait pas la lui infliger elle-même sans faire naître des soupçons. Mieux valait la ralentir en provoquant une hémorragie, puis dire aux Damoiselles rouges que la sœur fraîchement revenue était une traîtresse et leur ordonner de la tuer. Ainsi, elle garderait les mains propres.

Ead souleva le pansement. La plaie était douloureuse, mais la pâte de fleurs de sabra en avait aspiré le poison.

« Aralaq, lui dit-elle en inyssien, tu sais à quelle vitesse chassent les Damoiselles rouges. » La présence de Loth lui avait fait opérer naturellement ce changement de langue. « Tu n’étais pas censé t’arrêter, sous aucun prétexte.

— La Grande Souveraine Kagudo conserve des réserves du remède. Les ichneumons ne laissent pas mourir les petites sœurs. »

Ead se força à respirer calmement. Les Damoiselles rouges ne devaient pas encore être en train de fouiller les Lames-des-Dieux.

« Nous devons repartir, dit Aralaq en jetant un coup d’œil à Loth. Je vais m’assurer que la voie est libre. »

Un silence succéda à son départ.

« Tu m’en veux, Loth ? » finit par demander Ead.

Il contemplait la capitale. Des flambeaux illuminaient désormais les rues de Nzene, les faisant scintiller telles des braises.

« Je le devrais, murmura-t-il. Tu as menti sur tellement de choses. Ton nom. La raison de ta présence en Inys. Ta conversion.

— Nos religions sont inextricablement liées. Toutes deux s’opposent au Sans-Nom.

— Tu n’as jamais cru au Saint. Enfin, si, se corrigea-t-il. Mais tu le prends pour une brute et un lâche ayant essayé de forcer un pays à accepter sa religion.

— Et qui a exigé d’épouser la princesse Cléolind avant de s’attaquer au monstre, oui.

— Comment peux-tu dire une chose pareille, Ead, alors que tu l’as tant de fois prié au sanctuaire ?

— Je l’ai fait pour survivre. » Comme il refusait toujours obstinément de se tourner vers elle, elle ajouta : « Je dois t’avouer que je suis également ce que vous appelez une sorcière, mais aucune magie n’est mauvaise. Tout dépend de l’usage qu’on en fait. »

Il coula un regard maussade dans sa direction. « De quoi es-tu capable ?

— Je peux repousser le feu des wyrms. Je suis immunisée contre la peste draconique. Je peux créer des barrières de protection. Mes blessures guérissent rapidement. Je peux me mouvoir parmi les ombres. Je peux faire chanter le métal mieux qu’aucun chevalier.

— Peux-tu produire le feu toi-même ?

— Oui. » Elle ouvrit sa paume, et une flamme vacillante y naquit. « Un feu naturel. » La flamme devint argentée. « Du feumage, pour éliminer les enchantements. » Puis la flamme vira au rouge et chauffa tant que Loth se mit à transpirer. « Du feu de wyrm. »

Loth fit le signe de l’épée. Ead referma sa main, éteignant l’hérésie.

« Loth, nous devons décider maintenant si nous pouvons êtres amis. Nous devons tous deux soutenir Sabran si nous voulons que ce monde survive.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Il y a tant de choses que tu ignores. » Un doux euphémisme. « Sabran est tombée enceinte d’Aubrecht Lievelyn, le Grand Prince de Mentendon. Ce dernier a été tué. Je te raconterai plus tard, ajouta-t-elle

devant son air hébété. Peu après, un haut-ouestrien s'est présenté au palais d'Ascalon. Ils l'ont baptisé le Wyrm blanc. » Elle marqua une pause. « Sabran a fait une fausse couche.

— Par le Saint. Sab... » Il était ravagé par le chagrin. « Je suis navré de ne pas avoir été présent.

— Moi aussi. » Ead étudia son visage. « Elle n'aura pas d'autre enfant, Loth. La lignée des Berethnet s'achèvera avec elle. Les wyrms s'éveillent, la Yscalin a pratiquement déclaré la guerre, et le Sans-Nom reprendra bientôt son essor, j'en suis certaine. »

Loth commençait à blêmir. « Le Sans-Nom.

— Oui. Il reviendra, ajouta Ead, mais pas à cause de Sabran. Cela n'a rien à voir avec elle. Qu'il y ait une reine en Inys ou le soleil dans le ciel, il reviendra. »

Il suait désormais à grosses gouttes.

« Je crois connaître le moyen de vaincre le Sans-Nom, mais nous devons d'abord réunir la Vertu. Si une guerre civile éclate, l'armée draconique et le roi de chair auront la partie gagnée. » Ead appuya sur son pansement. « Certains membres des Ducs Spirituels ont abusé de leur pouvoir pendant des années. Maintenant qu'ils savent que Sabran n'aura pas d'héritier, je pense qu'ils vont essayer de la manipuler, voire d'usurper son trône.

— Par le Saint, pesta Loth à nouveau.

— Tu as mis Meg en garde contre l'Échanson. Sais-tu de qui il est question ?

— Non. C'est tout ce que Sigoso m'a révélé.

— J'ai d'abord cru que cela désignait le Faucon-de-Nuit, admit Ead. Mais je suis désormais certaine qu'il s'agit d'Igrain Crest. Les coupes jumelles de son insigne.

— Lady Igrain. Mais Sab l'adore », répondit Loth, manifestement sous le choc. « Et puis, tous ceux qui choisissent la Chevaleresse de la Justice

comme patronne arborent les gobelets – et l'Échanson a conspiré avec le roi Sigoso pour assassiner la reine Rosarian. Pourquoi Crest aurait-elle fait une chose pareille ?

— Je l'ignore, répondit Ead franchement, mais elle a poussé Sabran à épouser le chef d'Askrdal. Sabran a finalement jeté son dévolu sur Lievelyn, qui a été assassiné. Quant aux coupe-jarrets...

— C'est *toi* qui les as tués ?

— Oui », admit Ead, profondément plongée dans ses pensées. « Mais je ne suis pas certaine qu'ils avaient vocation à réellement passer à l'acte. Peut-être que Crest voulait qu'ils se fassent arrêter. À chaque invasion, Sabran devait être un peu plus terrifiée. Son châtement pour résister à l'appel de la maternité était sa peur de la mort presque permanente.

— Et la reine mère ?

— On murmure depuis longtemps que la reine Rosarian a couché avec Gian Harlowe alors même qu'elle était mariée au prince Wilstan, déclara Ead. L'infidélité va à l'encontre des enseignements du Chevalier de la Communion. Crest préfère peut-être ses reines... obéissantes. »

Loth serra alors les dents.

« Tu voudrais donc qu'on prenne position contre Crest, comprit-il. Pour protéger Sabran.

— Oui. Puis qu'on s'unisse contre un ennemi bien plus ancien. » Ead jeta un coup d'œil vers l'embouchure de la grotte. « Ascalon repose peut-être en Inys. Si nous parvenions à la retrouver, nous pourrions nous en servir pour affaiblir le Sans-Nom. »

Un oiseau gazouilla quelque part au-dessus de leur abri. Loth tendit une flasque à Ead.

« Tu ne crois même pas aux Six Vertus, répliqua-t-il en la regardant dans les yeux. Pourquoi tout mettre en péril pour Sabran ? »

Elle but.

Voilà une question qu'elle aurait dû se poser depuis longtemps. Ses sentiments s'étaient épanouis telle une fleur sur un arbre. Un bouton, se formant lentement – et soudain, une floraison éternelle.

« J'ai compris, avoua-t-elle après un long silence, qu'on lui avait rabâché la même histoire depuis sa naissance. Qu'elle ne connaissait qu'une seule façon d'être. Et pourtant, j'ai découvert que, malgré tout, une partie d'elle ne devait rien à personne. Cette partie, si infime qu'elle me soit apparue initialement, a été forgée au feu de sa propre force de caractère, et a résisté à la cage dans laquelle elle était enfermée. Et j'ai compris... que cette partie était faite d'acier. Voilà qui elle est réellement. » Elle soutint son regard. « Elle sera la reine dont l'Inys aura besoin dans les jours à venir. »

Loth vint s'asseoir près d'elle. Quand il lui toucha le coude, elle leva les yeux vers lui.

« Je suis ravi que nous nous soyons retrouvés, Ead Duryan. » Il marqua une pause. « Eadaz uq-Nāra. »

Elle posa la tête sur son épaule. Avec un soupir, il lui passa le bras autour du cou.

Aralaq revint alors, les surprenant tous deux. « Le grand oiseau est en route, annonça-t-il. Les Dames rouges se rapprochent. »

Loth bondit aussitôt sur ses pieds. Ead ramassa son arc et son carquois avec un calme étonnant.

« Aralaq, traversons les terres écorchées jusqu'en Yscalin. Ne nous arrêtons plus avant d'avoir atteint Córugar. »

Loth monta en selle. Ead lui tendit son manteau, et quand elle se hissa devant lui, il le déploya autour d'eux deux.

Aralaq glissa et progressa à pas prudents jusqu'au pied de la montagne, puis sortit de son ombre pour entrevoir le lac. Parspa décrivait de grands cercles dans le ciel silencieux.

Il faisait suffisamment sombre pour qu'ils passent inaperçus. Ils se déplacèrent derrière les autres Lames-des-Dieux. Lorsqu'ils n'eurent plus nulle part où prendre abri, Aralaq quitta les montagnes et courut.

Les terres écorchées du Lasia, où se dressait jadis la ville de Joteny, s'étendaient jusqu'au nord du pays. Durant le Chagrin des Siècles, la terre avait été brûlée par le feu, mais de nouvelles herbes avaient regagné du terrain et des arbres aux feuilles en forme d'ailes émergeaient des cendres de loin en loin.

Le sol commença à changer de nature. Aralaq prit de la vitesse, si bien que ses pattes semblaient voler au-dessus de l'herbe jaune. Ead s'agrippait à sa fourrure. Sa blessure l'élançait toujours, mais elle se devait de rester alerte et sur ses gardes. Les autres ichneumons devaient désormais avoir flairé leur piste.

Les étoiles tournoyaient et scintillaient au firmament, pareilles à des braises au milieu d'un lit de charbon. Ce n'étaient pas les mêmes que celles qui constellaient le ciel nocturne d'Inys.

D'autres arbres sortaient de terre. Ead avait les yeux secs à cause des assauts du vent. Derrière elle, Loth grelottait de froid. Ead serra plus fermement les pans du manteau pour lui couvrir les mains, et s'autorisa à imaginer le navire à bord duquel ils embarqueraient à Córvgar.

Une flèche siffla tout près d'Aralaq, le manquant d'un cheveu.

Ead se retourna pour voir à qui ils avaient affaire.

Elles étaient six en tout. Des flammes rouges, chevauchant toutes un ichneumon. Le blanc appartenait à Nairuj.

Aralaq poussa un grognement et accéléra encore. Ça y était. Rassemblant toutes ses forces, Ead se libéra du manteau, prit appui sur l'épaule de Loth et bascula derrière lui, dos contre dos.

Sa meilleure chance était de blesser les ichneumons. Aralaq était rapide, même parmi ses pairs, mais le blanc pouvait le rattraper. Tout en

encochant une flèche, elle se souvint de la jeune Nairuj se targuant de la vitesse à laquelle sa monture pouvait traverser le bassin lasian.

Elle prit d'abord le temps de s'habituer au rythme d'Aralaq. Quand elle fut accoutumée à la cadence de sa foulée, elle leva son arc. Loth tendit les bras derrière lui pour l'attraper par les hanches, comme s'il craignait qu'elle tombe.

Sa flèche survola l'herbe, suivant une trajectoire franche et rectiligne. Au dernier moment, l'ichneumon blanc sauta par-dessus. Son deuxième tir partit de guingois quand Aralaq esquiva la carcasse d'un chien sauvage.

Ils ne pourraient les distancer. Ils ne pouvaient pas non plus s'arrêter pour les affronter. Elle aurait ses chances contre deux mages, peut-être trois, mais pas six Dames rouges, surtout avec sa blessure. Loth serait trop lent pour être efficace, et les autres ichneumons réduiraient Aralaq en bouillie. Tout en bandant sa corde pour la troisième fois, elle adressa une prière à la Mère.

La flèche perça la patte avant d'un ichneumon, qui s'effondra avec sa passagère.

Il en restait cinq. Elle s'apprêtait à tirer de nouveau quand un trait lui perfora la jambe. Elle laissa échapper un cri étranglé.

« Ead ! »

À tout moment maintenant, une autre flèche risquait d'estropier Aralaq, de précipiter leur fin à tous.

Nairuj éperonnait sa monture. Elle était désormais assez près pour qu'Ead distingue ses yeux ocre et sa bouche pincée. Son regard ne trahissait aucune haine, seulement une froide détermination. L'expression d'une chasseuse concentrée sur sa proie. Nairuj banda son arc en visant Aralaq.

Ce fut alors que le feu incendia les terres écorchées.

L'éruption manqua aveugler Ead. Les arbres les plus proches s'embrasèrent. Elle leva les yeux, cherchant la source des flammes, alors



que Loth poussait un cri inarticulé. Des ombres fendaient le ciel au-dessus d'eux – des ombres ailées, dotées de queues semblables à des fouets.

Des vouivrettes. Elles devaient s'être éloignées des Basses-Montagnes, affamées après des siècles de torpeur. En un éclair, Ead perça l'œil de la plus proche. Avec un hurlement glaçant, la bête s'écrasa dans l'herbe juste devant les Damoiselles rouges, qui durent se séparer pour l'éviter.

Trois d'entre elles unirent leurs forces pour affronter les créatures, tandis que Nairuj et une autre sœur poursuivaient leur traque. Lorsqu'un monstre squelettique passa en rase-mottes pour tenter de les croquer, Aralaq trébucha. Ead pivota, le cœur serré, craignant qu'il ait été mordu. Une flèche lui avait éraflé le flanc.

« Tu peux y arriver, l'encouragea-t-elle en sélinien. Aralaq, continue de courir. Continue... »

Une autre vouivrette dégringola du ciel et percuta un arbre du voyageur devant eux. Le tronc bascula, étirant dans sa chute des racines, qui gémirent de protestation. Aralaq fit une embardée pour les éviter. Ead sentit l'odeur de soufre émanant de la chair de la créature, qui poussa un long râle d'agonie.

L'une des poursuivantes se rapprochait. L'ichneumon était noir, ses dents pareilles à de petits couteaux.

Tous aperçurent la vouivrette un instant trop tard. Du feu tomba du ciel et engloutit la Damoiselle rouge, dont le manteau s'embrasa. Elle se roula au sol pour l'éteindre. Les flammes carbonisaient l'herbe en direction d'Aralaq.

Ead tendit brusquement la main.

Son sort repoussa la chaleur comme un bouclier repousserait une massue. Loth cria quand les flammes se refermèrent autour de lui sans l'atteindre. La vouivrette fit un écart et cria en ravalant son feu. Les Damoiselles rouges, prises pour cible, se retrouvaient cernées. Ead chercha Nairuj du regard.

L'ichneumon blanc gisait au sol, blessé. Une vouivre était penchée sur Nairuj, les mâchoires rougies par le sang de sa monture. Sans hésiter, Ead encocha sa dernière flèche.

Elle toucha le monstre en plein cœur.

Loth la ramena sur la selle. Ead vit Nairuj suivre leur fuite des yeux, un bras posé sur son ventre. Puis Aralaq les fit disparaître loin des arbres, dans les ténèbres.

Une odeur de brûlé. Loth entoura à nouveau Ead de son manteau. Même lorsqu'ils furent loin, elle voyait encore les langues de feu au milieu des terres écorchées, luisant telles les prunelles du Sans-Nom. Puis sa tête roula en avant et elle perdit connaissance.

---

Elle se réveilla en entendant Loth appeler son nom. À l'herbe, au feu et aux arbres avaient succédé des maisons en chiffons de corail. Des corbeaux étaient perchés sur les toits. Et tout était calme. Parfaitement immobile.

Cette ville avait enterré plus d'âmes qu'elle n'en accueillait encore. Un vaisseau aux voiles décolorées et à la figure de proue en forme d'oiseau de mer en plein essor mouillait au port – un port silencieux de la côte ouest. L'aube tachait le ciel d'une délicate ombre rosée, et les eaux noires s'étendaient à perte de vue.

Córvugar.



## Est

---

Les arbres de l'île Plume avaient enfin cessé de brûler. De grosses gouttes de pluie achevaient d'éteindre les branches, dont s'élevait une fumée jaune écœurante. La Petite Ombre sortit de son lieu d'exil et enfouit ses mains dans la terre.

*La comète a mis fin au Grand Chagrin, mais elle avait déjà survolé ce monde de nombreuses fois auparavant. Un jour, il y a bien des lunes de cela, elle a laissé dans son sillage deux joyaux célestes, chacun infusé de son pouvoir. Des fragments solides.*

Elle brandit le joyau qui avait été dissimulé dans son côté, ce bijou qu'elle avait protégé et nourri de son corps, et laissa la pluie le laver. Un mélange d'eau et de boue tombait à ses pieds.

*Grâce à eux, nos ancêtres pouvaient contrôler les vagues. Leur présence nous permettait de retenir notre force plus longtemps qu'avant.*

Le joyau brillait dans le creux de ses mains. Il était d'un bleu aussi profond que l'Abysse, que son cœur.

*Mais ils sont à présent perdus depuis presque mille ans.*

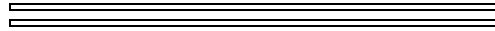
Pas perdus. Cachés.

Tané porta le joyau à son sein. Dans l'œil du cyclone, où des promesses sacrées avaient été formulées devant les dieux à une époque révolue depuis longtemps, elle prêta serment.

Elle jura que, dût-elle y laisser la vie, elle retrouverait Nayimathun, la libérerait de sa captivité et lui ferait don de ce joyau. Dorénavant, elle n'aurait de cesse de réunir le dragon et ce qui lui avait été dérobé.

IV

CAR C'EST À ELLE  
QU'APPARTIENNENT LE RÈGNE,  
LA PUISSANCE ET LA GLOIRE.



Pourquoi n'inhalas-tu pas  
Des essences de lune et d'étoiles,  
Et imprègnas ton esprit de textes dorés ?

— Lu Qingzi



## Ouest

---

Posté sur le pont de l'*Oiseau de Vérité*, Loth regardait l'Inys approcher, la gorge serrée.

*Mélancolie.* C'était le premier mot qui lui venait à l'esprit tandis qu'il contemplait sa côte lugubre. On eût dit que l'endroit n'avait jamais vu le soleil ni entendu une chanson gaie. Ils se dirigeaient vers Pointe-Albatros, le bourg le plus à l'ouest de l'Inys, qui avait autrefois été le principal centre d'échanges commerciaux avec la Yscalin. S'ils chevauchaient à bride abattue, s'arrêtaient le moins possible et ne tombaient pas sur des brigands, ils pouvaient atteindre Ascalon en une semaine.

À côté de lui, Ead restait aux aguets. Elle semblait déjà moins vivante qu'au Lasia.

L'*Oiseau de Vérité* était passé au large de la baie des Quarls en arrivant. Des bateaux mouillant au large la protégeaient – mais ils avaient compris, en observant à la longue-vue, que la flotte naissante de l'armée draconique en effectuait le siège.

Le roi Sigoso lancerait bientôt son invasion, et l'Inys devrait être prête à le repousser.



Ead n'avait pas formulé le moindre commentaire en découvrant ce spectacle. Seulement levé sa main ouverte vers les cinq navires amarrés – et de grandes flammes venues de nulle part s'étaient aussitôt mises à courir le long de leurs mâts. Elle les avait regardées les dévorer, le visage vide de toute expression, tandis qu'une lueur orange dansait dans ses yeux.

Une rafale de vent glacé arracha Loth à ses pensées, et il s'enfonça encore davantage dans son manteau.

« L'Inys, murmura-t-il en exhalant un épais nuage de vapeur blanche. Je n'aurais jamais cru la revoir. »

Ead posa une main sur son bras.

« Meg n'a jamais cessé de croire en toi. Sabran non plus. »

Loth laissa s'écouler quelques secondes et mit sa main sur la sienne.

Un mur s'était dressé entre eux au début du voyage. Loth se sentait mal à l'aise en sa présence, et Ead l'avait laissé broyer du noir. Pourtant, peu à peu, leur affection mutuelle avait fini par reprendre le dessus. Ils s'étaient retrouvés à rattraper le temps perdu, au sein de leur misérable cabine de l'*Oiseau de Vérité*.

Ils évitaient d'évoquer la question religieuse. Sans doute ne tomberaient-ils jamais d'accord sur la question. Pourtant, ils partageaient, pour l'instant du moins, le même désir de voir le règne de la Vertu perdurer.

Loth se gratta le menton. Il n'appréciait guère sa barbe, mais Ead avait argué qu'ils devraient se déguiser en arrivant en Ascalon, étant l'un comme l'autre bannis de la cour.

« Si j'avais pu brûler tous ces bateaux jusqu'au dernier... » commenta-t-elle, les bras croisés. « Mais je dois ménager mon siden. Je ne regoûterai peut-être pas le fruit de l'arbre avant plusieurs années. »

— Tu en as détruit cinq, répondit Loth. C'est déjà ça de moins pour Sigoso.

— Tu as l'air d'avoir moins peur de moi maintenant. »

Loth contempla la fleur qui brillait au doigt d'Ead. Il avait vu d'autres sœurs du Prieuré porter des bagues similaires.

« Nous portons tous une part d'ombre en nous, expliqua-t-il. J'accepte la tienne. » Il posa la main sur le bijou. « Et j'espère que tu en feras de même avec la mienne. »

Ead entrelaça leurs doigts avec un sourire fatigué.

« Volontiers. »

Le vent se chargea bientôt d'une odeur de poissons et d'algues en décomposition. L'*Oiseau de Vérité* accosta le quai non sans difficulté, laissant ses passagers épuisés se disperser à terre. Loth tendit la main à Ead pour l'aider à descendre. Elle n'avait boité que quelques jours, alors que la flèche avait transpercé sa cuisse de part en part. Loth avait vu des chevaliers errants sangloter pour moins que ça.

Aralaq attendrait que tout le monde soit descendu avant de débarquer. Ead le rappellerait le moment venu.

Ils marchèrent le long de l'embarcadère, en direction des maisons. Loth s'arrêta en voyant les sachets qui se balançaient aux portes de certaines. Ead les contemplait elle aussi.

« Qu'y a-t-il à l'intérieur, à ton avis ? demanda-t-elle.

— Des fleurs d'aubépine séchées et des baies. C'est une tradition qui remonte à bien avant la fondation d'Ascalon. Ils sont censés repousser les forces maléfiques qui voudraient s'introduire là. » Loth s'humecta les lèvres. « C'est la première fois de ma vie que j'en vois. »

Ils se remirent en marche, la boue séchée collant aux semelles de leurs bottes. Bientôt, chaque porte qu'ils virent était ornée de son petit sac.

« Tu dis que c'est une vieille tradition. Quelle religion pratiquait-on en Inys avant les Six Vertus ? s'enquit Ead.

— Aucune d'officielle, mais à en croire le peu d'écrits dont on dispose sur la question, les gens de l'époque considéraient l'aubépine comme un arbre sacré. »

Ead s'enferma dans un silence maussade. Ils escaladèrent un mur de pierre sèche pour rejoindre les pavés de la rue principale.

La seule écurie du village n'avait à disposition que deux bidets mal en point. Ils chevauchèrent côte à côte. Le dos labouré par une pluie battante, ils dépassèrent des champs gelés et leurs troupeaux de moutons détrempés. Ils décidèrent de continuer à progresser de nuit tant qu'ils se trouveraient dans les Marais, où les bandits étaient rares. Quand vint l'aube, Loth avait certes le derrière endolori, mais il était toujours éveillé.

Devant lui, Ead menait sa monture au petit galop. Son corps tout entier vibrait d'impatience.

Loth se demandait si elle avait raison. Si Igrain Crest avait réellement manipulé dans l'ombre toute la cour d'Inys. Poussé Sabran à bout, jusqu'à lui donner peur du noir. Pris un être cher pour chacune de ses fautes. Il sentait un feu couver dans son ventre. Sabran s'en était toujours remise d'abord à Crest, durant sa minorité. Elle lui vouait une confiance absolue.

Loth éperonna son cheval pour rattraper Ead. Ils traversèrent un village ravagé par un incendie, dont le sanctuaire crachait encore de grosses bouffées de fumée. Ces inconscients avaient construit leurs maisons avec des toits en chaume.

« Des wyrms », murmura Loth.

Ead écarta les cheveux que le vent rabattait furieusement sur son visage.

« Les hauts-ouestriens les envoient sûrement pour intimider Sabran, en attendant leur maître pour attaquer pour de bon. Cette fois, le Sans-Nom mènera son armée lui-même. »

Au coucher du soleil, ils trouvèrent une petite auberge humide sur les berges de la Saule. Loth était si épuisé qu'il parvenait à peine à rester en selle. Ils mirent leurs chevaux à l'écurie et rentrèrent dans la salle principale, frissonnants et trempés jusqu'à l'os.

Ead, la capuche toujours relevée, alla immédiatement trouver le tenancier. Loth aurait bien aimé rester dans la salle, à profiter du feu, mais le risque était trop grand qu'on les reconnaisse.

Sa compagne d'infortune revint avec une clef et une chandelle, dont Loth se saisit avant de monter à l'étage. La chambre qu'on leur avait assignée était exiguë et pleine de courants d'air, mais c'était toujours mieux que leur cabine sordide de l'*Oiseau de Vérité*.

Ead entra avec leur dîner, les sourcils froncés.

« Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Loth.

— J'ai laissé traîner l'oreille, en bas. Sabran ne s'est plus montrée depuis son apparition en public avec Lievelyn. Le peuple pense qu'elle est toujours enceinte... mais entre le manque de nouvelles et les attaques draconiques, les gens commencent à s'inquiéter.

— Tu dis que sa grossesse était déjà bien avancée quand elle a perdu le bébé. Si ça n'était pas arrivé, elle serait peut-être sur le point d'accoucher, non ? C'est l'excuse idéale pour justifier son absence.

— Et elle est peut-être même dans le coup – mais je ne crois pas que les traîtres que comptent les Ducs Spirituels ont l'intention de la laisser continuer à régner. » Ead posa leur repas et étendit son manteau sur le dossier d'une chaise pour le mettre à sécher. « Sabran l'avait prédit. Elle court un grave danger, Loth.

— Elle reste la descendante du Saint ! Le peuple ne va pas se rallier derrière je ne sais quel duc tant qu'elle sera en vie.

— Je n'en suis pas si sûre. S'ils découvrent que Sabran ne peut pas leur donner d'héritière, on va penser qu'elle est responsable du retour du Sans-Nom. » Ead s'assit à la table. « La cicatrice sur son ventre, et tout ce qu'elle représente, la dépouilleront à leurs yeux de toute légitimité.

— Mais c'est encore une Berethnet !

— Oui, la dernière de sa lignée. »

L'aubergiste leur avait servi deux bols d'un ragoût plein de tendons et un morceau de pain rassis. Loth se força à avaler sa pitance, qu'il fit descendre avec un peu de bière.

« Je vais me laver », annonça Ead.

La jeune femme sortie, Loth s'allongea sur sa paille et écouta la pluie crépiter sur le toit.

Igrain Crest hantait ses pensées. Enfant, il l'avait toujours perçue comme une présence réconfortante. Sévère, mais douce. Le simple fait qu'elle soit là vous donnait l'impression que tout irait bien.

Mais il savait aussi qu'elle avait œuvré à faire ployer Sabran au cours des quatre années qu'avait duré son règne avant sa majorité, et même avant, quand la reine n'était encore qu'une toute jeune princesse, en lui insufflant de force un besoin de tempérance, de perfection, de dévotion. À cette époque, Sabran n'avait pas le droit de parler à d'autres enfants que Roslain et Loth, et Crest était toujours dans les parages, à la surveiller. Le prince Wilstan, protecteur du reyaume, était alors bien trop affecté par la mort de son épouse pour s'occuper de l'éducation de sa fille, et Igrain Crest avait pris les choses en main.

Et puis il y avait eu cet incident, avant la mort de la reine mère...

Il se souvenait de cet après-midi glacial. De Sabran, âgée de douze ans, qui se tenait à l'orée de la forêt Coffrée, en train de façonner une boule de neige entre ses mains gantées, les joues rougies. Ils riaient tous les deux à en perdre haleine. Ils avaient ensuite grimpé dans l'un des chênes blanchis pour se blottir l'un contre l'autre sur une branche noueuse, à la grande consternation des chevaliers du corps.

Ils étaient montés presque au sommet de l'arbre, assez haut pour regarder à l'intérieur de la Maison des Ronces – et apercevoir la reine Rosarian qui serrait une lettre dans son poing, manifestement furieuse.

Igrain Crest était avec elle, les mains dans le dos. Rosarian avait fini par quitter la pièce en claquant la porte. Loth se rappelait bien cette scène,

car, quelques secondes plus tard, Sabran était tombée de l'arbre.

Ead mit un moment à revenir de la rivière, les cheveux encore mouillés. Elle ôta ses bottes et s'installa sur l'autre paille.

« Tu regrettes d'avoir quitté le Prieuré ? » lui demanda Loth. Elle contempla longuement le plafond.

« Je ne l'ai pas quitté. Tout ce que je fais, je le fais pour la Mère. » Elle ferma les yeux. « Mais je prie pour qu'un jour mon chemin me ramène vers le sud. »

Loth, qui ne supportait pas d'entendre tant de peine dans sa voix, tendit la main vers elle et effleura doucement sa joue.

« Je suis heureux qu'il t'entraîne vers l'ouest aujourd'hui. » Elle lui sourit à son tour.

« Tu m'as manqué, Loth », dit-elle.

---

Ils chevauchaient déjà quand le soleil se leva, et continuèrent ainsi pendant plusieurs jours. Une tempête de neige avait balayé la région, ce qui ralentissait leurs bêtes. Une nuit, des brigands leur tombèrent dessus. Seul, Loth n'aurait jamais fait le poids, mais Ead se battit avec une telle hargne que les bandits finirent par prendre la fuite.

Elle n'avait même pas attendu qu'ils aient disparu avant de remonter en selle. Ils ne prenaient plus le temps de dormir, et Loth faisait tout son possible pour tenir l'allure. Arrivés au Boqueteau-du-Corbeau, ils obliquèrent vers le nord-ouest et franchirent le col du Sud au galop, en veillant à garder la tête baissée quand ils rejoignirent le défilé de chariots, chevaux de bât et autres coches qui faisaient route vers Ascalon. Le crépuscule était tombé quand, enfin, ils y parvinrent.

Loth fit ralentir sa monture. Les silhouettes noires des flèches d'Ascalon se découpaient sur la trame du ciel. Même sous la pluie, elle restait la ville de son cœur.

Ils continuèrent vers la voie Berethnet. L'avenue était recouverte d'un voile de neige encore immaculé. Loin de là, à son extrémité, se dressait le portail en fer forgé du palais d'Ascalon. Même dans la demi-obscurité, Loth pouvait voir les dommages qu'avait subis la tour obscure. Il avait jusque-là eu du mal à croire que Feúdel s'y soit perché.

Il sentait l'odeur du Leste. Les cloches du sanctuaire de Notre-Dame sonnaient.

« Passons devant le palais, dit Ead. Je veux voir s'ils ont renforcé les défenses. » Loth acquiesça.

Chaque quartier de la ville disposait de ses propres portes, et le quartier de la Reine – le plus proche du palais – possédait les plus impressionnantes de toutes, hautes, dorées et ornées des portraits en bronze de reines passées. À mesure de leur approche, la rue, qui à cette heure-là était normalement remplie de fidèles allant prier, se taisait peu à peu.

La neige sous les portes était teintée de noir. Loth leva le front et sentit son visage se glacer. Tout là-haut, au-dessus d'eux, deux têtes coupées avaient été fichées sur des piques.

La première était impossible à reconnaître ; il n'en restait guère plus que le crâne. L'autre avait été bouillie dans la poix, ce qui n'avait pas empêché ses traits de s'affaisser. De la pourriture s'écoulait de son nez et de ses oreilles. Sa peau livide était constellée de mouches noires.

Il ne l'aurait peut-être pas reconnue sans sa longue chevelure rousse qui ondulait comme une coulée de sang.

« Truyde... » souffla Ead.

Loth n'arrivait pas à détacher son regard de la tête. De ces cheveux qui se tordaient comme de grotesques créatures.

Il se revoyait devant l'âtre de l'antichambre de la reine, avec Sabran et Roslain, à écouter Arbella Valon leur parler de Sabran V – la seule despote qu'ait comptée la maison Berethnet –, qui avait orné tous les fleurons des

portes du palais des têtes de ceux qui lui déplaisaient. Aucune reine n'avait depuis osé en faire autant, de peur d'invoquer son fantôme.

« Viens, vite ! » le pressa Ead en tournant bride.

Il la suivit vers les quais sud, où régnaient en maîtres marchands de soie et tailleurs. Ils arrivèrent bientôt à *La Rose au Cierge*, l'une des auberges les plus réputées de la ville, où ils confièrent leurs bêtes à un valet d'écurie. Loth s'arrêta, pris de haut-le-cœur. Il sentait la bile lui bouillonner dans les entrailles.

« Viens, Loth », lui dit Ead en le faisant entrer. « Je connais la tenancière. Nous serons en sécurité ici. »

Loth ne savait même plus ce que ça signifiait. L'odeur de pourriture était comme incrustée dans sa gorge.

Un domestique les mena jusqu'à une porte à laquelle il frappa, et une femme au visage rougeaud et vêtue d'un large pourpoint leur répondit. Elle s'arrêta sur Ead et ouvrit de grands yeux.

« Eh bien ça alors... dit-elle une fois remise. Entrez vite. »

Sitôt la porte de ses appartements fermée derrière eux, la femme étreignit Ead.

« Ma chère enfant, ça fait si longtemps ! murmura-t-elle. Mais qu'est-ce que tu fabriques à traîner dans les rues, nomdam ?

— On n'a pas eu le choix. » Ead recula. « Et notre ami commun m'a dit que tu m'offrirais refuge si les circonstances l'exigeaient.

— Une promesse est une promesse. » La femme salua Loth d'un petit signe de la tête. « Bienvenue à *La Rose au Cierge*, Lord Arteloth. »

Loth s'essuya la bouche.

« Merci pour votre hospitalité, madame.

— Il nous faudrait une chambre, annonça Ead. Peux-tu nous aider ?

— Je peux. Mais vous arrivez juste en Ascalon ? » Ils hochèrent tous les deux la tête. La femme prit alors un parchemin sur sa table. « Lisez. »

Ead le déroula, et Loth vint lire par-dessus son épaule.



*Au nom de Sa Majesté la REINE SABRAN, la DUCHESSE DE LA JUSTICE offre une récompense de dix-huit mille couronnes à qui capturera Ead Duryan, Sudienne de basse extraction se faisant passer pour une noble dame. Elle est recherchée pour actes de sorcellerie, hérésie et haute trahison à l'encontre de SA MAJESTÉ. Cheveux noirs frisés, yeux marron foncé. Si vous l'apercevez, prévenez immédiatement la garde de la ville.*

« Les hérauts claironnent chaque jour ton nom et ta description, expliqua l'aubergiste. Je fais confiance à ceux que vous avez pu croiser dans la cour, mais vous ne devez parler à personne d'autre, et quitter la ville dès que possible. » Elle frissonna. « Il se passe des choses étranges au palais. On raconte que cette pauvre gamine était une traîtresse, mais je n'imagine pas la reine Sabran exécuter quelqu'un d'aussi jeune. »

Ead lui rendit l'avis.

« Il y avait une autre tête, dit-elle. Qui était-ce ?

— Bess Sylvestre. Beth l'Infâme, comme on l'appelle maintenant. »

Ce nom ne disait rien à Loth, mais Ead acquiesça.

« Pas question de partir, annonça-t-elle. Nous avons une affaire de la plus haute importance à régler. »

L'aubergiste poussa un long soupir.

« Entre toi qui veux rester et moi qui ai promis à l'ambassadeur de t'aider... » Elle prit une chandelle « Venez avec moi. »

Elle leur fit monter un escalier. On entendait de la musique et des rires venus de la grande salle. L'aubergiste ouvrit une porte et en confia la clef à Ead.

« Je vais faire monter vos bagages.

— Merci, répondit Ead. Je saurai m'en souvenir, et Son Excellence aussi. Nous allons également avoir besoin de vêtements. Et d'armes, si tu peux nous en procurer.

— Je peux. »

Loth prit sa chandelle à l'aubergiste et rejoignit Ead, qui ferma la porte à clef derrière eux. Ils trouvèrent dans la chambre un lit, un feu qui crépitait gaiement et une baignoire en cuivre, remplie et fumante.

« Bess Sylvestre... la marchande qui a abattu Lievelyn. » Ead déglutit.  
« C'est signé Igrain Crest.

— Mais pourquoi aurait-elle fait tuer Truyde ?

— Pour la faire taire. Nous n'étions que trois – Truyde, Sabran et moi – à savoir que cette Bess Sylvestre obéissait à l'Échanson. Quatre, avec Combe, ajouta-t-elle après un instant de réflexion. Crest est en train de couvrir ses traces. Ma tête aurait tôt ou tard fini là-haut elle aussi, si je n'avais pas fui la cour. » Elle se mit à arpenter la pièce. « Crest n'a pas pu faire exécuter Truyde sans que Sabran le sache. Les condamnations à mort doivent forcément être approuvées par la reine.

— Non. La signature de la personne à la tête du duché de la Justice suffit, la détrompa Loth. Mais seulement si la reine est incapable de ratifier l'acte de sa propre main. »

Ils se figèrent en songeant à ce qu'impliquait cette dernière phrase.

« Nous devons nous rendre au palais, et ce dès ce soir », décréta Ead, d'une voix de plus en plus impatiente. « Je dois d'abord aller parler à quelqu'un. Dans un autre quartier.

— Ead, non ! La ville tout entière est à ta...

— Je sais passer inaperçue. » Elle rabattit sa capuche. « Ferme derrière moi. On élaborera un plan à mon retour. » Elle lui déposa un baiser sur la joue et se dirigea vers la porte. « Ne t'inquiète pas pour moi, mon ami. »

La seconde d'après, elle n'était déjà plus là.

Loth se déshabilla et se laissa glisser dans la baignoire. Il n'arrivait pas à penser à autre chose qu'aux têtes plantées sur le portail, premiers signes d'une Inys qu'il ne reconnaissait plus. Une Inys sans sa reine.

Il lutta contre le sommeil aussi longtemps qu'il le put, mais c'était compter sans le poids de ces longues journées passées à chevaucher dans le froid. Quand il s'effondra sur son lit, ce fut pour rêver non pas de têtes coupées, mais de la Donmata Marosa. Elle approchait de lui, entièrement nue, les yeux remplis de cendres ; ses lèvres avaient un goût d'armoise. *Vous m'avez laissée*, soufflait-elle. *Vous m'avez laissée mourir, comme vous avez abandonné votre ami.*

Quand on frappa à la porte, il se réveilla d'un bond.

« Loth. »

Il s'empressa de déverrouiller. Ead était dans le couloir, et il s'écarta pour la laisser entrer.

« J'ai trouvé comment pénétrer dans le palais, annonça-t-elle. Grâce aux bateliers. »

Les hommes et femmes qui traversaient tous les jours le Leste sur des chalands et des bachots, faisant passer gens et marchandises d'une rive à l'autre.

« J'imagine que tu as des amis chez eux aussi ?

— Un, confirma Ead. Il doit livrer une cargaison de vin pour la fête du plein hiver, et il a accepté qu'on se joigne à son équipage. La voilà, notre porte d'entrée.

— Et une fois à l'intérieur ?

— J'ai l'intention d'aller parler à Sabran. » Ead le regarda droit dans les yeux. « Si tu préfères rester ici, j'irai seule.

— Non, répondit Loth. Nous irons ensemble. »

---

Ead et Loth se mirent en route, habillés comme des marchands et armés jusqu'aux dents sous leur manteau. Ils entrèrent bientôt dans le quartier de Poistreuil et descendirent furtivement les marches qui menaient à l'embarcadère des bachots, sur la rue Delphine. L'escalier était

pressé contre le mur d'une taverne, le *Grippeminaud*, où les bateliers avaient coutume de boire après une longue journée sur le Leste.

L'établissement faisait face à la façade ouest du palais d'Ascalon. Loth suivit Ead. Les coquilles vides, sur la berge, craquaient sous les semelles de leurs bottes.

Il n'était jamais venu dans cette partie de la ville. Poistreuil avait la réputation d'être plutôt mal famé.

Ead se dirigea vers l'un des hommes rassemblés devant la taverne.

« Bonjour, mon ami, lui dit-elle.

— Mademoiselle... » Il était crasseux comme un rat, mais avait le regard perçant. « Vous voulez toujours vous joindre à nous ?

— Oui, si vous n'avez pas changé d'avis.

— Je n'ai qu'une parole. » Il jeta un coup d'œil en direction de la gargote. « Attendez-moi près du chaland. Je vais arracher quelques-uns de mes camarades à leurs chopes. »

Ils trouvèrent l'embarcation en question non loin de là, et des hommes en train d'y charger des barriques de vin. Loth marcha jusqu'au bord de l'eau et regarda les flammes des bougies scintiller à l'intérieur de la tour alabastrine. Il parvenait à peine à distinguer le sommet du donjon. Les appartements royaux étaient plongés dans l'obscurité.

« Tu peux m'expliquer comment l'ambassadeur uq-Ispad s'y prend pour que tous tes amis se montrent si serviables ? demanda-t-il à Ead.

— Chassar verse une pension à l'aubergiste, et il a réglé les dettes de jeu de cet homme, répondit-elle. Il les appelle "les amis du Prieuré." »

Le batelier arriva à la tête du groupe de confrères qu'il avait pu trouver dans la taverne. Une fois les dernières barriques chargées, Loth et Ead montèrent à bord et se trouvèrent une place sur un banc.

Ead sortit une casquette sous laquelle elle glissa jusqu'à la dernière de ses boucles. Les bateliers prirent chacun une rame et se mirent à l'œuvre.

Le Leste était large, le courant vigoureux. Il leur fallut un certain temps pour atteindre le débarcadère.

De là, un escalier menait à une poterne ménagée dans le mur du palais, afin que la famille royale puisse s'en éclipser discrètement. Sabran n'utilisait jamais son coche de plaisance, mais sa mère adorait en son temps se rendre sur le fleuve pour saluer les gens ou simplement laisser ses doigts effleurer la surface de l'eau. Loth se demanda malgré lui si la reine Rosarian avait jamais emprunté ces marches pour retrouver Gian Harlowe.

Il ne savait plus vraiment s'il devait accorder crédit aux rumeurs sur leur relation. Toutes ses convictions avaient récemment été mises à mal. Peut-être que rien de ce qu'il pensait savoir sur la cour depuis toutes ces années n'était vrai.

Ou peut-être sa foi était-elle mise à l'épreuve.

Ils gravirent les marches à la suite des bateliers. Loth vit, sitôt le mur franchi, que trois chevaliers errants leur bloquaient le passage. Ead l'attira dans une petite niche, sur la gauche, et ils s'accroupirent derrière le puits.

« Bonsoir, mes braves, dit l'un des chevaliers. Vous apportez le vin ?

— C'est bien ça, messires, répondit le batelier en chef en ôtant son couvre-chef. Soixante barriques.

— Emportez-moi ça dans la grande cuisine – mais montrez-nous vos visages, avant. Allez, on baisse les capuches et on enlève les bonnets ! »

Les bateliers s'exécutèrent.

« Parfait. Vous pouvez y aller », dit le chevalier.

Les hommes reprirent leur ascension avec leur cargaison. Ead se glissa prudemment près de l'entrée de la niche – et recula aussitôt.

L'un des chevaliers descendait l'escalier. Il avança sa torche dans leur cachette, et Loth l'entendit marmonner :

« Mais qu'est-ce qui se passe ici ? » La flamme s'approcha d'eux.  
« Une atteinte au Chevalier de la Communion ? »

L'homme aperçut alors Loth, puis Ead, et sous l'ombre que projetait son heaume, sa bouche s'ouvrit en grand, prête à donner l'alerte.

La lame qui lui trancha la gorge ne lui en laissa pas le temps. Tandis que le sang coulait à gros bouillons, Ead fit basculer l'homme dans le puits.

Trois secondes plus tard, il s'écrasa au fond.



## Ouest

---

Ead avait espéré ne pas avoir à tuer quiconque dans le palais. Si l'homme lui en avait laissé le temps, elle aurait pu se contenter de l'assommer.

Elle ramassa la torche et la lâcha dans le puits avant d'essayer sa lame.

« Va trouver Meg et cache-toi dans ses appartements, commanda-t-elle à voix basse. Je vais repérer les lieux. »

Loth la contempla comme si elle était une parfaite inconnue, et elle le poussa en direction des marches.

« Dépêche-toi ! Ils vont se mettre à fouiller partout une fois qu'ils auront découvert le corps. »

Il s'élança enfin.

Ead le suivit un instant avant de bifurquer. Elle traversa la cour au pommier et se pressa contre le mur blanchi à la chaux de la grande cuisine. Elle laissa passer un groupe de gardes avant de se faufiler dans la galerie menant au sanctuaire royal.

Deux autres chevaliers errants, tous deux vêtus de surcots noirs et armés de pertuisanes, étaient postés de part et d'autre de ses portes.



Elle les assomma tour à tour. Si la Mère le voulait bien, ils se réveilleraient trop sonnés pour expliquer ce qui leur était arrivé. Une fois à l'intérieur, elle se cacha derrière un pilier et scruta la pénombre. Comme toujours, de nombreux courtisans s'étaient pressés pour écouter les oraisons. Le chœur de leurs voix réunies résonnait sous les voûtes du plafond.

Aucun signe de Sabran – ni de Margret.

Ead releva la façon dont les fidèles s'étaient assis. D'ordinaire, ils se serraient tous sur les bancs en signe de communion, mais ce soir-là, une faction bien distincte se détachait du reste du groupe. Des serviteurs en livrée complète, noir et pourpre, avec les coupes jumelles brodées sur leur tabard. *À une époque, on aurait vu les domestiques de Combe parader dans sa livrée, comme si leur loyauté n'allait pas principalement à la reine*, lui avait dit Margret.

« Nous allons à présent prier le Chevalier de la Générosité au nom de Sa Majesté, qui préfère se recueillir seule en ce moment des plus sacrés, annonça l'archisanctarien une fois le cantique achevé. Prions pour la princesse qui grandit en elle et deviendra un jour notre reine. Rendons d'ailleurs grâce à Madame la Duchesse de la Justice, qui s'occupe d'elles avec un tel dévouement. »

Ead quitta le sanctuaire aussi silencieusement qu'elle y était entrée. Elle en avait assez vu.

---

La maison Carnélian se dressait non loin de l'escalier privé. Loth esquiva deux domestiques arborant l'emblème de la Duchesse de la Justice et s'introduisit sans un bruit par la porte laissée ouverte.

Il gravit un escalier en colimaçon pour déboucher dans un couloir qu'il connaissait bien, aux murs tapissés des portraits de dames de la chambre ayant servi des reines mortes depuis longtemps. Loth remarqua qu'on y avait ajouté celui d'une jeune Arbella Valon, tout au bout.

Une fois devant la bonne porte, il tendit l'oreille. Pas un bruit à l'intérieur. Il tourna la poignée et entra.

Des bougies éclairaient la chambre. Sa sœur, qu'il avait surprise penchée sur un livre, se leva d'un bond en entendant la porte grincer.

« On ne vous a jamais appris à frapp... » Elle attrapa son couteau sur la table de nuit, les yeux écarquillés. « Déguerpissez sur-le-champ, fripon, si vous ne voulez pas que je vous arrache le cœur. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Mon devoir de frère, répondit Loth en relevant sa capuche. Et la peur de devoir affronter ta fureur si je restais une seconde de plus loin de toi. »

Margret lâcha son couteau, les yeux pleins de larmes. Elle se jeta sur lui pour l'étreindre.

« Loth... » Son corps était secoué par les sanglots.

Il l'enlaça à son tour, tout aussi ému qu'elle. Ce n'était que maintenant, alors qu'il la serrait dans ses bras, qu'il osait enfin se sentir revenu chez lui.

« Tu mérites vraiment que je t'arrache le cœur, Arteloth. Tu m'abandonnes plusieurs mois, tu entres ici comme un vagabond... » Elle posa les mains sur ses joues, alors que les siennes ruisselaient de larmes. « Et je ne parle même pas de cette chose sur ton visage.

— Si tu dois t'en prendre à quelqu'un pour mon absence, c'est au Faucon-de-Nuit... même s'il n'est pas responsable de cette barbe. » Il l'embrassa sur le front. « Je t'expliquerai tout plus tard, Meg. Ead est ici.

— Ead ? »

Une étincelle de joie s'alluma dans son regard, pour disparaître aussitôt.

« C'est trop dangereux pour vous !

— Où est Sab ?

— Dans les appartements royaux, je suppose. » Margret lui serra l'épaule d'une main tout en s'essuyant les yeux de l'autre. « On dit qu'elle est confinée dans sa chambre à cause de sa grossesse. Seule Roslain est autorisée à s'occuper d'elle, et des valets de la maison Crest montent en permanence la garde devant sa porte.

— Et Combe ?

— Le Faucon-de-Nuit s'est envolé il y a quelques jours. Eaucalme et Pynson aussi. J'ignore si c'était de leur propre chef.

— Et les autres Ducs Spirituels ?

— Ils semblent soutenir Crest. » Elle regarda par la fenêtre. « Tu as remarqué qu'il n'y avait pas de lumière, là-haut ? »

Loth hocha la tête. Il avait compris.

« Sabran ne peut pas dormir dans le noir.

— Exactement. » Margret alla tirer ses rideaux. « Quand je l'imagine accoucher dans cette pièce sinistre...

— Meg... »

Elle se retourna.

« Il n'y aura pas de princesse Glorian, murmura-t-il. Sab n'attend plus d'enfant, et ne pourra jamais en avoir. »

Margret resta immobile un long moment.

« Que s'est-il passé ? finit-elle par demander.

— Elle a été... blessée au ventre, quand le Wurm blanc a attaqué. »

Margret chercha son banc à tâtons.

« Tout commence à s'expliquer, dit-elle en s'asseyant. Crest ne veut pas attendre que Sabran meure pour s'emparer du trône. »

Elle avait le souffle court. Loth vint s'asseoir à côté d'elle et lui laissa le temps de digérer la nouvelle.

« Le Sans-Nom va revenir, dit Margret une fois remise. Et j'imagine que nous n'avons plus d'autre choix que de nous y préparer.

— Ce qui sera impossible si l’Inys est divisée », intervint alors une nouvelle voix.

Loth se leva, l’épée tirée, et reconnut Ead dans l’encadrement de la porte. Margret laissa échapper un cri de soulagement et lui sauta dans les bras. Elles s’étreignirent comme des sœurs.

« Je rêve, c’est ça ? souffla Margret contre son épaule. Tu es revenue.

— Tu m’avais dit que nous nous reverrions. » Ead la serra plus fort contre elle. « Je ne voulais pas te faire mentir.

— Tu vas avoir quelques explications à me donner... Mais cela attendra. Ead, Sabran se trouve dans le donjon. »

Ead verrouilla la porte.

« Dis-moi tout. »

Margret répéta ce qu’elle avait raconté à Loth. Ead l’écoula, aussi immobile qu’une statue.

« Nous devons aller la retrouver, annonça-t-elle finalement.

— Nous n’irons pas loin à trois, marmonna Loth.

— Qu’est-il arrivé aux chevaliers du corps ? »

Les fidèles gardes du corps de la reine d’Inys. Loth ne s’était même pas posé la question.

« Je n’ai pas vu le capitaine Lintley depuis une bonne semaine, admit Margret. Quelques-uns des autres montent la garde à l’extérieur du donjon.

— Ne sont-ils pas censés protéger Sa Majesté ? s’étonna Ead.

— Ils n’ont aucune raison de soupçonner la Duchesse de la Justice de vouloir lui nuire. Ils croient que Sab se repose.

— Dans ce cas, il faut leur faire comprendre qu’elle est retenue contre sa volonté. Ce sont de formidables combattants. Il nous suffirait de rallier la moitié d’entre eux pour écraser l’insurrection, déclara Ead. Nous devons retrouver Lintley. Ils l’ont peut-être affecté au corps de garde ?

— Nous pourrions emprunter le chemin secret que je t'ai montré, suggéra Margret.

— Parfait, répondit Ead en s'élançant vers la porte.

— Attends ! » Margret tendit la main vers Loth. « Prête-moi une arme, cher frère, si tu ne veux pas que je sois aussi utile qu'un feu dans une glacière. »

Loth lui abandonna sa baselarde sans protester.

Margret prit une chandelle et ouvrit la voie dans le couloir. Elle les conduisit jusqu'au portrait d'une femme, et tira sur l'un des côtés pour révéler un passage secret. Ead grimpa dans l'ouverture et tendit la main pour aider Margret. Loth remit le cadre en place derrière eux.

Un courant d'air éteignit leur bougie, les plongeant dans l'obscurité ; Loth n'entendait plus que le bruit de leur respiration. Ead claqua alors des doigts, et une flamme d'un bleu argenté apparut. Loth et sa sœur échangèrent un rapide surpris.

« Tous les feux ne sont pas à craindre, expliqua Ead.

— Débrouille-toi juste pour que Crest craigne le tien d'ici l'aube », répondit Margret avec fermeté.

Ils suivirent une volée de marches jusqu'à une issue qu'Ead entrouvrit prudemment.

« La voie est libre, chuchota-t-elle. Meg, quelle porte ?

— La première », répondit-elle sans hésiter. Loth la regarda en haussant les sourcils, et elle lui écrasa le pied.

Ead s'avança dans le passage obscur et essaya la poignée concernée, sans succès.

« Capitaine Lintley ? » appela-t-elle à voix basse. N'obtenant pas de réponse, elle frappa. « Sire Tharian ! »

Après quelques secondes de silence, une voix demanda :

« Qui va là ?

— Tharian, intervint Margret en rejoignant Ead. C'est moi, Meg.

— Meg ? » Un juron étouffé. « Je vous en prie, Margret, partez. Crest m'a fait enfermer ici.

— C'est une raison pour vous faire sortir, pas pour m'en aller, nigaud ! »

Loth surveillait le bout du couloir. Si quelqu'un ouvrait la porte du corps de garde, ils n'auraient nulle part où se cacher.

Ead s'agenouilla, replia les doigts, et la flamme vint flotter près d'elle tel un feu follet. Elle étudia la serrure et, de son autre main, retira une épingle de ses cheveux pour la glisser à l'intérieur. Il y eut un déclic, et Margret ouvrit délicatement la porte, veillant à ne pas faire grincer les charnières.

Ils trouvèrent sire Tharian Lintley en chemise et hauts-de-chausse, et toutes les bougies de sa chambre presque entièrement consumées. Il se précipita vers Margret pour lui caresser la joue.

« Margret, vous n'auriez pas... » Lintley remarqua alors Loth et s'empressa de s'incliner, à sa manière de soldat. « Par le Saint, Lord Arteloth, j'ignorais que vous étiez revenu. Et qui... » Sa posture changea. « Mademoiselle Duryan.

— Capitaine Lintley », répondit Ead, sa flamme toujours à la main. « Avez-vous l'intention de me mettre aux arrêts ? »

Lintley déglutit.

« J'ai d'abord cru que vous étiez la Dame des Bois en personne. Les serviteurs du secrétaire principal ont beaucoup parlé de vos actes de sorcellerie.

— Du calme, je vous en prie, dit Margret en lui touchant le bras. Je n'y comprends encore rien moi non plus, mais Ead est mon amie. Elle est revenue pour nous aider, au péril de sa vie. Et elle m'a ramené Loth. »

Il lui avait suffi d'un seul regard pour apaiser Lintley.

« Ce soir-là, Combe nous avait ordonné de vous arrêter, dit-il à Ead. Complote-t-il avec Crest ?

— Je l'ignore. Son sens moral est des plus discutables, c'est le moins que l'on puisse dire, mais ce n'est peut-être pas notre véritable ennemi. » Ead referma la porte. « Nous pensons que Sa Majesté est retenue contre son gré. Nous n'avons plus beaucoup de temps si nous voulons la libérer.

— J'ai déjà essayé », répondit Lintley, qui semblait vidé de tout espoir. « C'est d'ailleurs ce qui me va me valoir d'être banni.

— Que s'est-il passé ?

— Le bruit courait que vous étiez une espionne du roi Sigoso et que vous étiez retournée auprès de lui, mais tout cela arrivait si vite après la disparition de Lord Arteloth que j'ai aussitôt soupçonné un complot visant à affaiblir Sa Majesté.

— Continuez, l'encouragea Ead.

— Sa Majesté n'est pas sortie du donjon depuis l'attaque du Wyrms blanc, et il n'y avait plus de lumière à sa fenêtre. Dame Joan Dale et moi avons demandé à pouvoir entrer dans la grande chambre pour nous assurer qu'elle se portait bien, et Crest nous a fait dépouiller de nos armures pour insubordination. Depuis, je suis retenu ici.

— Et les autres chevaliers du corps ? s'enquit Margret.

— Ils sont ici, eux aussi. Pour avoir protesté.

— Plus pour longtemps, trancha Ead. À combien de domestiques aurions-nous affaire si nous décidions d'agir cette nuit ?

— Sur les trente-six dont Crest dispose à la cour, je dirais que la moitié sont armés. Elle dispose aussi de quelques chevaliers errants. »

Les chevaliers du corps comptaient parmi les meilleurs guerriers d'Inys, triés sur le volet pour leur aptitude au combat. Ils n'auraient aucun mal à vaincre un groupe de serviteurs.

« Vous pensez qu'ils restent loyaux à la couronne ? Voulut savoir Ead.

— Absolument. Ils serviront toujours Sa Majesté avant tout.

— Parfait, répondit-elle. Réunissez-les et trouvez Crest. Dès que vous l'aurez arrêtée, ses serviteurs rendront les armes. »

Ils quittèrent la chambre, et Ead crocheta les serrures de trois nouvelles portes, laissant chaque fois Lintley expliquer leur plan à ses soldats. Ils se retrouvèrent bientôt en compagnie de dame Joan Dale, dame Suzanne Chaume et sire Marke Bouleaunay.

« Je n'ai pas vu beaucoup de gardes autour de l'armurerie, signala Ead en tendant à Lintley l'une de ses propres lames. Récupérez vos armes, mais je vous déconseille de prendre vos armures. Elles vous ralentiront. Et vous ferez trop de bruit.

— Que comptez-vous faire, de votre côté ? demanda Lintley en acceptant l'arme.

— Retrouver Sa Majesté.

— Mais elle sera cernée par les sbires de Crest, insista Lintley. Ils étaient postés à pratiquement chaque étage du donjon, la dernière fois que j'y suis passé.

— Je peux me charger d'eux. »

Lintley secoua la tête.

« Je ne saurais dire si vous avez perdu la tête ou si vous êtes le Chevalier du Courage réincarné, Ead, soupira-t-il.

— Laisse-moi t'accompagner, intervint Loth. Je peux t'aider.

— Si tu crois qu'une poignée de traîtres va m'empêcher de la retrouver... » répondit Ead du tac au tac. Puis elle ajouta, radoucie : « Je peux m'en sortir seule. »

Son assurance le laissa pantois. Il l'avait cependant vue abattre une vouivrette. Ce n'étaient pas quelques serviteurs qui allaient lui poser un problème.

« Dans ce cas, je vous accompagne, sire Tharian », annonça-t-il.

« Je serai honoré de me battre à vos côtés, Lord Arteloth.

— Je viens aussi, si vous le voulez bien, proposa Margret.

— Je le veux, Lady Margret », répondit Lintley avec un sourire en coin.



Ils se regardèrent un peu plus longtemps que de raison. Loth se racla la gorge, poussant Lintley à se détourner.

« Vous vous ferez arrêter avant d'être arrivée aux portes », affirma à Ead l'un des chevaliers, la mine sombre.

« Vous semblez croire que c'est une fatalité, répondit-elle les bras croisés. Si l'un d'entre vous préfère capituler, qu'il le dise maintenant. Nous ne pouvons pas nous permettre la moindre hésitation.

— Nous sommes le même nombre que le Saint et son escorte, dit Margret d'un ton décidé. S'ils ont réussi à eux sept à fonder une religion, j'espère sincèrement que nous serons capables de mettre en déroute une poignée de valets. »

---

Ead escalada les vignebois qui couraient sur le mur du donjon, comme elle l'avait déjà fait par le passé. Une fois à hauteur de la cuisine privée, elle prit une impulsion et s'accrocha au rebord de la fenêtre. Fragilisées par sa précédente ascension, les branches cédèrent sous sa botte et s'abattirent sur la serre, loin en contrebas.

Ead se hissa à la force des bras et retomba dans la cuisine, en position de combat. Quelque part, dans les étages inférieurs, une cloche se mit à sonner. On venait sûrement de retrouver le corps dans le puits.

Ce qui était une bonne nouvelle pour Lintley et ses chevaliers. Ils pourraient profiter de cette diversion pour récupérer leurs épées dans l'armurerie. Les choses s'annonçaient hélas moins bien pour Ead : ce tapage ne manquerait pas de tirer de leurs lits tous les serviteurs du donjon.

Elle n'était plus séparée de Sabran que par quelques pièces.

La galerie du sang royal était déserte. Elle passa au pas de course devant les portraits des femmes de la maison Berethnet, dont les yeux verts semblèrent la suivre alors qu'elle approchait de l'escalier. Il y avait bien quelques différences d'une reine à une autre – des cheveux un peu

plus bouclés, une fossette, une mâchoire plus prononcée... –, mais elles ne s'en ressemblaient pas moins de façon troublante. On aurait pu les croire toutes sœurs.

Son siden se mit à vibrer, et soudain elle put entendre ce qui se passait à l'étage du dessus. Des pas approchaient. Lorsque surgit dans l'escalier un groupe de serviteurs vêtus de vert, elle s'était déjà plaquée contre une tapisserie pour se rendre invisible.

La cloche les avait poussés à délaisser les appartements royaux. Ead tenait là sa chance de rejoindre Sabran.

Elle retrouva à l'étage suivant le couloir dans lequel elle vivait quand elle était dame de la chambre. Elle se figea quand une voix cria, tout en bas :

« Chevaliers du corps, tous au donjon ! » C'était Lintley. « Vos lames pour la reine ! »

On les avait vus, et trop tôt. Ead se précipita à la fenêtre.

Grâce à ses facultés amplifiées, elle distinguait la situation dans ses plus infimes détails. Les sbires de Crest étaient en train de croiser le fer avec les chevaliers du corps dans le jardin du cadran. Elle aperçut Loth, une épée étincelante à la main, et Margret, qui se tenait près de lui, son dos contre le sien.

Les flammes demandaient à être libérées. Pour la première fois depuis qu'elle était enfant, Ead fit apparaître une boule de feu draconique, rouge comme le soleil levant, qu'elle projeta dans le jardin, au milieu du groupe des traîtres. La panique fut totale : les malheureux se retournaient dans tous les sens pour voir d'où venaient les flammes, sans doute persuadés qu'un wyrm tournoyait au-dessus de leurs têtes. Loth profita du désordre pour décocher un grand coup de coude à son adversaire immédiat. Ead vit son visage se durcir, sa gorge se contracter...

« Gens de la cour, écoutez-moi ! » tonna-t-il, le poing levé.

La cloche et le bruit des affrontements avaient déjà réveillé tout le palais. Un peu partout, des fenêtres s'ouvraient.

« Je suis le seigneur Arteloth Ru, banni d'Inys pour ma loyauté envers la couronne ! » Il s'avança au milieu du jardin. « Igrain Crest s'est retournée contre notre reine ! s'époumona-t-il pour couvrir le fracas des épées. Elle a armé ses propres serviteurs, et leur fait porter les couleurs royales ! Elle crache au visage du Chevalier de la Communion en les laissant se battre comme des chiens à la cour ! Il s'agit là de haute trahison ! »

C'était un homme nouveau.

« Je vous implore, au nom des valeurs qui nous unissent, de vous soulever pour votre reine ! Aidez-nous à atteindre le donjon et à assurer sa protection ! »

Des cris indignés fusaient par les fenêtres.

« Hé toi ! Qu'est-ce que tu fais là ? »

Ead se retourna précipitamment. Une dizaine de domestiques lui faisaient face.

« C'est elle ! » aboya l'un d'eux, et tous se mirent alors à courir dans sa direction. « Rends-toi, Ead Duryan ! »

Impossible de les assommer tous.

De ne pas faire couler le sang.

Ead avait déjà une épée dans chaque main. Elle bondit et retomba comme un chat au milieu du groupe d'hommes, tranchant doigts et tendons d'un seul geste, et faisant se répandre les viscères comme un voleur les pièces d'or. La mort s'abattait sur les malheureux comme un vent venu du désert.

Ses lames étaient aussi rouges que le manteau auquel elle avait renoncé. Quand elle n'eut plus que des cadavres à ses pieds, elle leva les yeux, un goût de fer dans la bouche, ses mains gantées de sang.

Lady Igrain Crest se tenait à l'autre bout du couloir, flanquée de deux chevaliers errants.

« Assez, Votre Grâce, dit Ead en rengainant ses épées. Cela suffit. »

Crest ne semblait pas s'émouvoir du carnage.

« Mademoiselle Duryan, répondit-elle en haussant les sourcils. Verser le sang n'a jamais été une solution, ma chère.

— C'est un peu fort, de la part de quelqu'un qui en a tellement sur les mains. »

Crest ne broncha pas.

« Depuis quand vous prenez-vous pour la juge des reines ? » Ead s'avança d'un pas menaçant. « Depuis quand les punissez-vous dès lors qu'elles s'éloignent de ce que vous estimez être le droit chemin ?

— Vous divaguez, Mademoiselle Duryan.

— Le meurtre va à l'encontre de tous les enseignements de votre ancêtre, et pourtant... vous avez jugé les Berethnet, et décidé qu'elles n'étaient pas à la hauteur de vos exigences. Il a suffi que la reine Rosarian commette un écart de conduite pour qu'à vos yeux elle soit souillée. » Ead marqua une pause. « Rosarian est morte par votre faute. »

C'était une flèche tirée à l'aveugle, guère plus qu'une intuition... et pourtant, Crest sourit.

Ead sut alors, avec certitude.

« La reine Rosarian a été tuée par Sigoso Vetalda, répondit la Duchesse de la Justice.

— Avec votre assentiment et votre aide, de l'intérieur. Il a été votre arme et votre bouc émissaire, mais c'est vous qui avez tout manigancé. J'imagine que, les choses s'étant déroulées à la perfection, vous avez pris pleinement conscience de votre pouvoir. Vous avez espéré parvenir à modeler la nouvelle reine, à en faire une marionnette plus docile que sa mère. Vous avez tout fait pour que Sabran s'en remette complètement à vous, pour qu'elle vous aime comme une deuxième mère. » Ead imita le

petit sourire de la duchesse. « Mais malheureusement, Sabran a développé sa propre personnalité.

— Je suis l'héritière de dame Lorain Crest, Chevaleresse de la Justice, rétorqua Igrain d'une voix posée. Elle qui veillait à ce que le grand duel de la vie soit mené équitablement, qui pesait les coupes de la culpabilité et de l'innocence, qui punissait les plus indignes et s'assurait que les justes triomphent des pécheurs. La favorite du Saint, dont j'ai juré de défendre l'héritage. »

Son regard brûlait désormais de ferveur.

« Sabran Berethnet a détruit sa maison, souffla-t-elle. C'est une bâtarde infertile, et en aucun cas une héritière de Galian Berethnet. C'est à une Crest qu'il revient de porter la couronne et de rendre gloire au Saint.

— Le Saint ne tolérerait jamais qu'un tyran s'asseye sur le trône », s'éleva une voix derrière Ead.

Tharian Lintley apparut à son côté, flanqué de neuf de ses chevaliers. Ils entreprirent immédiatement de cerner Crest et ses gardes.

« Igrain Crest, je vous arrête pour haute trahison. Veuillez nous suivre jusqu'à la tour obscure.

— Vous ne pouvez pas m'arrêter sans mandat signé par Sa Majesté... ou par moi-même. » Crest regardait droit devant elle, comme si les chevaliers n'étaient pas dignes de son attention. « Qui êtes-vous pour menacer de vos épées le sang sacré ? »

Lintley ne lui fit pas l'honneur de répondre.

« Allez retrouver Sa Majesté », dit-il à Ead.

Il n'eut pas besoin de l'encourager davantage ; elle jeta un dernier regard à Crest et partit vers le bout du couloir.

« Nous pouvons adopter une transition pacifique maintenant, ou subir une guerre quand la vérité éclatera au grand jour ! lança Crest derrière elle. Car, croyez-moi, c'est ce qui arrivera, Mademoiselle Duryan. Les justes finissent toujours par l'emporter. »

Ead continua à s'éloigner, la mâchoire serrée.

Elle se mit alors à courir, laissant dans son sillage des gouttelettes de sang alors qu'elle empruntait un chemin qu'elle avait déjà suivi mille fois.

Elle se rua dans une chambre de présence glacée et enténébrée, prit le virage et se retrouva devant les portes de la grande chambre – portes qu'elle avait si souvent franchies pour retrouver la reine d'Inys.

Une silhouette bougea dans l'obscurité. Ead s'arrêta net et éclaira de la pâle lumière de sa flamme une créature recroquevillée près des portes. Des yeux bleu cobalt derrière un rideau de cheveux noirs.

Roslain.

« Reculez ! » Un poignard luisait dans sa main. « Grand-mère, posez la main sur elle et je vous égorge, je vous le jure !

— Roslain, c'est moi. Ead. »

Les yeux de la principale dame de la chambre accommodèrent enfin.

« Ead ? » Elle gardait son arme levée et respirait à toute allure. « Je n'ai pas écouté les rumeurs quand on t'a accusée de sorcellerie... mais tu es peut-être bien la Dame des Bois, en fin de compte.

— Crois-moi, je ne suis qu'une humble sorcière à côté d'elle. »

Ead s'accroupit auprès de Roslain et essaya de lui saisir la main, mais la noble dame tressaillit. Trois de ses doigts étaient horriblement tordus, et un éclat d'os saillait juste au-dessus de son lacs d'amour.

« Est-ce ta grand-mère qui t'a fait ça ? s'inquiéta doucement Ead. Ou es-tu de son côté ? »

Roslain la gratifia d'un petit rire amer.

« Par le Saint, Ead...

— Tu as grandi dans l'ombre d'une reine. Peut-être en es-tu venue à lui en vouloir.

— Je ne suis pas dans son ombre, je *suis* son ombre, cracha Roslain. Ce qui est, et a toujours été pour moi un privilège. »

Ead l'étudia attentivement, mais ne décela aucun signe de duperie sur son visage baigné de larmes.

« Tu peux aller la voir, mais reste sur tes gardes, la prévint-elle. Si jamais ma grand-mère arrive...

— Ta grand-mère vient d'être mise aux fers. »

Roslain laissa échapper un sanglot étouffé ; Ead lui serra l'épaule, puis se releva et, pour la première fois depuis bien longtemps, se présenta devant les portes de la grande chambre. Chacun de ses muscles était tendu comme la corde d'une harpe, prêt à lâcher.

Les ténèbres à l'intérieur étaient béantes, sinistres. La flamme se détacha de sa main et vint flotter au milieu de la pièce. À sa faible lueur, Ead distingua une silhouette au pied du lit.

« Sabran. »

La forme bougea.

« Laisse-moi tranquille. Je prie. »

Ead était déjà à son côté, et lui souleva le menton. La reine eut un mouvement de recul, frissonnant de tous ses membres.

« Sabran, regardez-moi », implora Ead d'une voix tremblante.

La reine leva les yeux, et Ead ne put retenir un hoquet. Émaciée et affaiblie, enveloppée dans le linceul de ses propres cheveux, Sabran Berethnet ressemblait davantage à un cadavre qu'à une reine. Ses yeux, autrefois limpides, semblaient ne plus rien voir, et il émanait de sa chemise de nuit l'odeur de quelqu'un qui ne s'était pas lavé depuis plusieurs jours.

« Ead ? » Elle leva la main vers elle, et Ead pressa sur sa joue ses doigts glacés. « Non, tu n'es qu'un rêve de plus, venu me tourmenter. » Elle se détourna. « Laisse-moi. »

Ead la contempla longuement puis, pour la première fois depuis des semaines, se mit à rire. Un rire franc, venu du plus profond de son ventre.

« Mais quelle ingrate ! haleta-t-elle en manquant s'étrangler. J'ai traversé le Sud et l'Ouest pour vous retrouver, et c'est comme ça que vous me récompensez, Sabran Berethnet ? »

Sabran la considéra à son tour, le visage un peu apaisé, et se mit soudain à pleurer.

« Ead », sanglota-t-elle, et Ead la serra dans ses bras, enveloppant tout ce qu'elle pouvait de son être. Sabran se blottit contre elle tel un chaton.

Il ne restait plus rien d'elle. Ead prit la courtepoinette sur son lit et l'enroula autour de ses épaules. Les explications attendraient, la vengeance aussi. Pour l'instant, elle voulait seulement que Sabran soit en sécurité, et bien au chaud.

« Elle a tué Truyde utt Zeedeur... Igrain... » Sabran tremblait si fort qu'elle arrivait à peine à parler. « Elle a emprisonné mes chevaliers du corps. J'ai essayé... essayé... »

« Doucement, dit Ead en lui déposant un baiser sur le front. Je suis là, et Loth aussi. Tout va s'arranger. »





## Est

---

L'aube venait tout juste de s'achever et, dans la cour de la salle de la Barbe, Vara huilait sa jambe de fer. Tané approcha, les phalanges rougies par le froid.

« Bonjour, doyen Vara. » Elle déposa le plateau qu'elle apportait. « J'ai pensé que vous voudriez petit-déjeuner.

— Bonjour Tané. Que c'est gentil de ta part, répondit l'homme avec un sourire fatigué. Mes vieux os seraient en effet ravis d'avoir de quoi les réchauffer un peu. »

Elle s'assit à côté de lui.

« Vous devez l'huiler souvent ? s'enquit-elle.

— Tous les jours quand il fait humide, si je ne veux pas qu'elle rouille. » Vara tapota sa jambe. « Et puisque le ferronnier qui me l'a fabriquée est à présent mort, je fais mon possible pour ne pas la perdre. »

Tané avait appris à déchiffrer les expressions de son visage. Depuis l'attaque, la peur avait pris racine dans les bâtisses de l'île Plume, mais l'inquiétude qui marquait à présent les traits du doyen était chose nouvelle.

« Quelque chose ne va pas ? »

Vara lui lança un rapide regard. « L'éminente Dr Moyaka m'a écrit peu de temps après son arrivée en Seiiki. La garde de haute mer pense que la flotte de l'Œil-de-Tigre retient un dragon prisonnier. Il semblerait qu'ils aient l'intention de le garder en vie, et de se servir de lui pour circuler librement dans toutes les eaux qui leur chanteront. Prendre nos dieux en otage, quel désolant stratagème. »

Tané s'obligea à verser le thé, la gorge serrée par la colère.

« On raconte que l'Impératrice Dorée est en quête du légendaire mûrier, sur l'île perdue de Komoridu.

— En savez-vous davantage sur ce dragon ? le pressa Tané. Connaissez-vous son nom ?

— Tané, je suis navré de te l'apprendre, mais... » Vara soupira. « C'est la grande Nayimathun.

— Elle est vivante ?

— Oui, si ces rumeurs sont vraies. » Le doyen lui prit délicatement la théière. « Comme tu le sais, Tané, les dragons dépérissent vite hors de l'eau. J'ai bien peur que si elle est encore de ce monde, cela ne dure pas. »

Tané avait fait le deuil de sa dragonne, et voilà qu'il existait une possibilité, même infime, qu'elle soit toujours en vie.

Ce qui changeait tout.

« Espérons que la garde de haute mer trouvera un moyen de la libérer. Je suis sûr qu'ils y arriveront. » Vara lui passa une tasse. « Mais changeons de sujet, si ça ne te dérange pas. Tu avais quelque chose à me demander ? »

Tané s'efforça de chasser Nayimathun de ses pensées, mais tout tournait autour d'elle.

« Je souhaiterais pouvoir accéder aux archives », dit-elle, comme si quelqu'un d'autre avait parlé à sa place. « Pour me documenter sur les joyaux célestes. »

Vara fronça les sourcils.

« Tu évoques un secret très bien gardé. Je pensais que seuls les doyens connaissaient leur existence.

— La grande Nayimathun m'en a parlé.

— Je vois. » Il réfléchit un instant. « Soit, si c'est ce que tu désires, tu y seras la bienvenue. On y trouve peu d'écrits sur ces joyaux – qui étaient parfois aussi appelés “joyaux de la marée” ou “pierres à souhaits” –, mais libre à toi de les compiler. » Il désigna le nord. « Tu auras besoin de documents sur le règne de la très honorée impératrice Mokwo, qui sont conservés dans la salle du Vent. Je t'écrirai une lettre pour t'en autoriser la consultation.

— Merci, doyen Vara. »

---

Tané s'habilla chaudement pour le voyage. Un manteau rembourré par-dessus son uniforme, une étoffe enroulée autour de la tête pour se couvrir le visage, et les bottes doublées de fourrure qu'on lui avait données pour l'hiver. En plus d'un parchemin adressé au grand érudit de la salle du Vent, Vara lui avait préparé une besace remplie de nourriture.

Le trajet serait long, surtout avec ce froid. Elle devrait d'abord descendre jusqu'au Chemin de l'Ancien, escalader les rochers qui se trouvaient de l'autre côté, puis marcher encore avant de profiter de la chaleur de la salle du Vent. À peine s'était-elle mise en route que les flocons commencèrent à tomber.

Il n'y avait qu'un seul moyen d'arriver en bas du ravin : les rochers escarpés qui bordaient les chutes de Kwiriki. Pendant toute la descente, son cœur battit à lui en donner la nausée. Nayimathun était peut-être en cet instant même entre la vie et la mort, dans la cale d'un bateau-abattoir.

Et sans doute qu'un joyau céleste – si c'était vraiment ce qu'on avait cousu en elle...

Un joyau céleste pourrait libérer un dragon.

Il était presque midi quand elle atteignit le pied du ravin, où une porte en bois flotté marquait l'entrée du site le plus sacré de l'Est. Tané se lava les mains dans l'eau salée et s'avança sur un chemin pavé.

Le brouillard était si épais sur le Chemin de l'Ancien qu'il en masquait complètement le ciel. Tané n'arrivait même pas à distinguer la cime des cèdres qui se dressaient dans la grisaille.

Le silence était parfois troublé par un bruissement de feuilles, comme si le souffle de quelque créature venait les soulever.

Une série de lanternes la guidait le long des tombes d'érudits, de doyens et des dirigeants adoreurs de dragons de l'Est ayant demandé à reposer près du Grand Ancien. Certaines étaient si anciennes que leurs inscriptions avaient été effacées par le temps, laissant leurs occupants anonymes.

Vara lui avait dit de ne pas songer au passé, mais elle ne put s'empêcher de penser à Susa en traversant ce lieu. On laissait pourrir les corps des condamnés à mort, avant de se débarrasser de leurs os.

Une tête jetée dans un fossé, un corps débouché comme une vulgaire bouteille. Des taches noires commencèrent à apparaître dans son champ de vision.

Il lui fallut la plus grande partie de la journée pour traverser le charnier et gravir la paroi rocheuse à son extrémité. Le ciel avait déjà viré au violet quand elle aperçut enfin le cap Penne – l'avancée de terre la plus proéminente de l'île –, et la seule lumière encore visible était un filet doré à l'horizon.

Les kakis pendaient tels de petits soleils dans la cour devant la salle du Vent, au sommet du cap. Tané fut accueillie sur le perron par un Lacustrin au crâne rasé – un chantre aux os, l'un de ces érudits qui passaient l'essentiel de leur temps sur le Chemin de l'Ancien afin d'entretenir les tombes des fidèles et de chanter pour la dépouille du grand Kwiriki.

« Bienvenue dans la salle du Vent, honorable érudite. »

L'homme s'inclina, et Tané en fit de même.

« Merci, éminent chantre. »

Elle ôta et rangea ses bottes ; le chantre la fit entrer dans l'ermitage, une pièce plongée dans la pénombre, réchauffée par un poêle à charbon.

« Alors, que pouvons-nous faire pour vous ? demanda-t-il.

— J'ai avec moi une lettre de l'éminent doyen Vara, dit-elle en lui tendant le message. Une requête pour me laisser accéder à vos archives. »

Le jeune homme prit la feuille, l'air intrigué.

« Nous nous devons de respecter les souhaits du doyen, mais vous devez être fatiguée, après toute cette marche. Voulez-vous vous rendre sans attendre aux archives, ou patienter jusqu'à demain matin et vous reposer dans les quartiers des invités ?

— J'aimerais commencer tout de suite, si vous le voulez bien. »

---

« Pour autant que nous le sachions, l'île Plume est le seul territoire de l'Est que le Grand Chagrin ait épargné, lui expliqua le chantre tout en marchant. Nombre de documents anciens ont été envoyés ici pour les préserver d'un sort funeste... documents qui sont hélas aujourd'hui en danger, maintenant que les cracheurs de feu se sont réveillés et savent où nous sommes.

— En avez-vous perdu pendant l'attaque ?

— Quelques-uns. Nos archives sont organisées par règne. Savez-vous auquel remonte précisément ce que vous cherchez ?

— Oui, à celui de la très honorée impératrice Mokwo.

— Ah, un personnage mystérieux ! On raconte qu'elle avait pour ambition d'asservir l'Est tout entier au trône Arc-en-ciel. Que les papillons pleuraient de jalousie devant sa beauté. » Quand le chantre souriait, de petites fossettes lui creusaient les joues. « Quand l'histoire est incapable de déterminer la vérité, les mythes se chargent d'inventer la leur. »

Tané descendit un escalier derrière lui, puis le suivit dans un tunnel.

Le tambour des archives occupait toute une caverne, posté telle une sentinelle à l'arrière de l'ermitage. Des alcôves dans les murs accueillait les statues des grands érudits du passé, et une multitude de petites gouttes de lumière bleues pendaient du plafond, aussi délicates que de la soie d'araignée.

« Nous n'avons pas à redouter les flammes, ici, expliqua le chantre. Par bonheur, cette grotte dispose de son propre éclairage.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tané, fascinée.

— Des gouttes de lune. Ce sont les œufs des lumioles. » Il se tourna vers le tambour. « Nous traitons tous nos documents à l'huile de crin de dragon avant de les laisser sécher dans une glacière. L'érudite Ishari était justement en train de s'occuper de nos dernières acquisitions quand les cracheurs de feu ont attaqué.

— Ishari ? » répéta Tané, l'estomac noué. « Elle est... ici, dans l'ermitage ?

— Elle a hélas été blessée pendant l'assaut, alors qu'elle essayait de sauver ces documents. Elle en est morte. »

L'homme parlait de la mort comme seuls le faisaient les chantres aux os, avec quiétude et acceptation. Tané ravala des regrets au goût de cendres. Ishari n'avait que dix-neuf ans, dont la plupart avaient été passés à se préparer pour une vie qui lui avait été finalement refusée.

Le chantre ouvrit l'une des portes du tambour.

« Les documents que vous trouverez ici remontent au règne de la très honorée impératrice Mokwo. » Il n'y en avait pas beaucoup. « Je vous demande de les manipuler aussi peu que possible. Prenez tout le temps qu'il vous faudra.

— Merci. »

Il s'inclina de nouveau et prit congé. Tané parcourut les parchemins du regard et déroula le plus proche, qu'elle se mit à lire à la lumière bleue et

tremblotante des gouttes de lune, en faisant tout son possible pour ne plus penser à Ishari.

C'était une lettre écrite par un diplomate de la Cité des Mille Fleurs. Tané parlait couramment le lacustrin, mais la missive était rédigée dans une forme ancienne d'écriture de chancellerie, et traduire son contenu lui donna mal au crâne.

*Nous nous adressons dans cette lettre à Néporo, reine autoproclamée de Komoridu, un nom qui nous était inconnu jusqu'ici, afin de vous remercier pour votre ambassadeur et son tribut. Même si nous saluons votre déférence, sachez qu'en revendiquant de façon très inattendue un territoire de la mer Infinie, vous avez grandement offensé nos voisins seiikinois, avec qui nous sommes liés dans notre vénération de l'espèce draconique. Nous regrettons ainsi de ne pouvoir vous considérer comme reine tant que la situation posera un problème à la maison Noziken. Nous vous conférons à la place le titre de Dame de Komoridu, Amie des Lacustrins. Nous espérons que vous régnerez paisiblement sur votre peuple et vous montrerez dévouée et obéissante envers nous-mêmes et la Seiiki.*

Komoridu. Tané n'avait jamais entendu parler de cet endroit, pas plus que d'une reine nommée Néporo.

Elle déroula un autre parchemin. Celui-ci était en vieux seiikinois, écrit tout petit et parsemé de traînées d'encre, mais elle parvint tout de même à en déchiffrer le contenu. Il semblait être adressé à la très honorée Noziken Mokwo elle-même.

*Majesté, me voilà qui vous écris de nouveau. Néporo est en deuil : son amie, la sorcière de l'outre-mer, n'est plus. Ce sont elles deux*



*qui, usant des deux objets que je vous ai décrits dans ma missive précédente – le joyau déclinant et le joyau ascendant –, ont provoqué le grand chaos dans l’Abysses au cours du troisième jour du printemps. La dépouille de la sorcière lasiane va à présent être rendue à sa patrie, et Néporo a mandé douze de ses sujets pour l’escorter, de même que le joyau blanc que la sorcière portait souvent à son cou. Puisque Son Auguste Excellence le grand Kwiriki nous a accordé cette opportunité, je m’appliquerai à faire selon vos ordres.*

Les autres documents étaient tous des comptes rendus de cour, que Tané éplucha jusqu’à ce que le pli qui se creusait entre ses sourcils lui donne l’impression d’avoir été gravé à la pointe d’un couteau.

Elle s’endormit dans la douce lueur de la grotte, à force d’inspecter inlassablement chaque texte en quête de tout ce qui aurait pu lui échapper, de vérifier encore et encore ses traductions. Elle finit par battre en retraite dans les quartiers des invités, les paupières lourdes et le pas incertain. On lui avait laissé un repas et une chemise de nuit. Elle resta un long moment allongée sur son lit, à contempler l’obscurité.

Il était temps de révéler ce qu’elle avait caché. De libérer le pouvoir renfermé à l’intérieur, quel qu’il soit.

*Le grand chaos dans l’Abysses.*

Mais de quel chaos s’agissait-il au juste ? Et qu’est-ce qui l’avait provoqué ?



## Ouest

---

« **S**i vous ne parlez ni l'un ni l'autre, tout ceci risque de prendre très, très longtemps », dit la reine d'Inys.

Loth lança un regard à Ead. Elle était assise de l'autre côté de la table, vêtue d'une chemise ivoire et de hauts-de-chausse, ses cheveux négligemment tirés en arrière.

Ils se trouvaient dans la salle du conseil, au dernier étage de la tour alabastrine. Une lumière dorée se déversait par les fenêtres. Grâce seulement à un peu d'aide pour se baigner et s'habiller, la reine avait réussi à se remettre sur pied avec le cran d'un soldat de métier.

Libérer Sabran avait été la première victoire de la nuit. La plupart des serviteurs d'Igrain Crest avaient rendu les armes en apprenant que la Duchesse de la Justice avait été arrêtée pour haute trahison. Les chevaliers du corps, avec l'aide des gardes du palais, avaient œuvré jusqu'à l'aube pour dénicher les derniers traîtres et les empêcher de prendre la fuite.

Nelda Eaucalme, Lemand Pynson et le Faucon-de-Nuit étaient arrivés à la cour peu de temps après, chacun suivi par son groupe de serviteurs. Ils avaient affirmé être venus tirer la reine des griffes de Crest, mais Sabran

ne les en avait pas moins fait mettre aux arrêts le temps de démêler la vérité.

Ead avait de son côté reconstitué l'enchaînement des événements : le soir où elle avait été contrainte de fuir l'Inys, Sabran avait soudain souffert d'une poussée de fièvre puis, quelques jours plus tard, et alors qu'elle semblait rétablie, avait perdu connaissance. Crest avait alors ostensiblement endossé le rôle de garde-malade, mais pendant plusieurs semaines, derrière les portes de la grande chambre, elle avait poussé la reine à signer un document nommé le serment de renoncement. En y apposant son nom, Sabran aurait abandonné le trône d'Inys à la famille Crest, du moment où l'encre avait séché jusqu'à la fin des temps. Si elle refusait, Crest l'avait menacée de révéler publiquement qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfants – et même de la tuer.

Sabran n'avait pas cédé. Même quand elle s'était trouvée trop faible pour se nourrir. Même quand Crest l'avait enfermée dans le noir.

« Je vois que je n'aurai pas besoin de vous faire arracher la langue, puisque vous l'avez apparemment tous les deux avalée », déclara Sabran.

Ead sirotait une coupe de bière. C'était la première fois depuis plusieurs heures qu'elle se trouvait à plus de quelques centimètres de Sabran.

« Par quoi voulez-vous commencer ? demanda Ead d'une voix égale.

— Vous pourriez déjà me révéler qui vous êtes réellement, Mademoiselle Duryan. On m'a raconté que vous étiez une sorcière, que vous aviez quitté la cour pour prêter allégeance au roi de chair.

— Et vous avez cru à ces absurdités.

— Je n'avais aucune idée de ce que je devais croire ou pas ! Et voilà que vous me revenez, couverte de sang, laissant dans votre sillage un tas de cadavres haut comme un cheval. Je ne suis sûre que d'une chose : vous n'êtes pas une dame de compagnie. »

Ead se massa la tempe du bout du doigt puis, finalement, regarda Sabran droit dans les yeux.

« Je m'appelle Eadaz du Zāla uq-Nāra. » Si sa voix restait calme, son regard trahissait un profond conflit intérieur. « J'ai été amenée ici par Chassar uq-Ispad pour assurer votre protection.

— Et je peux savoir pourquoi Son Excellence vous a pensée plus qualifiée pour cette mission que mes chevaliers du corps ?

— Je suis une mage. Une praticienne d'une branche de la magie nommée siden. Elle a pour source ce même oranger du Lasia qui a protégé Cléolind Onjenyu quand celle-ci a vaincu le Sans-Nom.

— Un oranger enchanté, ricana Sabran. Vous allez bientôt me dire que les poires savent chanter ?

— La reine d'Inys se moquerait-elle de ce qu'elle ne comprend pas ? »

Loth ne cessait de passer d'une jeune femme à l'autre. Ead osait à peine s'adresser à Sabran avant qu'il ne quitte la cour, et voilà qu'elle pouvait apparemment lui lancer des piques en toute impunité.

« Sire Arteloth, peut-être pourriez-vous de votre côté m'éclairer sur les circonstances qui vous ont amené à quitter la cour, et m'expliquer comment vous avez pu retrouver Mademoiselle Duryan sur votre route. J'ai bien peur que notre amie ait l'esprit embrouillé. »

Ead grogna dans sa coupe. Loth tendit le bras pour attraper le pichet de bière et se resservir.

« Si je suis parti, c'est parce que sire Seyton Combe nous a envoyés en mission à Cárscaro, Kit et moi, dit-il. Je représentais selon lui un frein à vos perspectives de mariage. Une fois là-bas, nous avons rencontré la Donmata Marosa dans le Palais du Salut, et elle nous a à son tour confié une mission... à partir de là, les choses n'ont fait que devenir de plus en plus étranges, je le crains. »

Il lui raconta tout. Le roi de chair qui avait avoué avoir ordonné l'assassinat de la reine mère, l'existence du mystérieux Échanson, qui lui

aussi avait son sang sur les mains. Il revint sur la mort de Kit, lui parla de la boîte en fer avec laquelle il avait traversé le désert, de sa captivité au Prieuré, de leur évasion spectaculaire et de leur retour en Inys à bord de l'*Oiseau de Vérité*.

Ead intervenait de temps à autre pour ajouter un détail ou apporter un point de vue plus large sur son récit. Elle parla à Sabran de son exil et de sa visite des ruines de Gulthaga, de l'Étoile-à-la-longue-chevelure et de la Tablette de Rumelabar. Elle fit également un récit détaillé de la création du Prieuré de l'Oranger et expliqua les croyances liées à celui-ci, puis la raison qui l'avait conduite à l'origine en Inys. Sabran écouta le tout sans bouger d'un pouce. Seuls les mouvements de ses yeux trahissaient ses émotions à chaque nouvelle découverte.

« Supposons que Sabran Ire ne soit pas la fille de Cléolind – et je ne dis pas que je le crois, Ead –, dans ce cas, qui était vraiment sa mère ? Qui fut la première reine d'Inys ? demanda-t-elle enfin.

— Je l'ignore. »

Sabran haussa les sourcils.

« Au Lasia, j'en ai appris davantage sur la Tablette de Rumelabar, reprit Ead. Et pour mieux comprendre ses mystères, je suis allée trouver Kalyba, la sorcière des Inysca. » Elle lança un regard à Loth. « Celle que vous appelez ici la Dame des Bois. C'est elle qui a forgé Ascalon pour Galian Berethnet. »

Ead ne lui avait pas parlé de ça, sur le bateau.

« La Dame des Bois existe vraiment ? s'exclama-t-il.

— Parfaitement. »

Il déglutit bruyamment.

« Et vous dites qu'elle a forgé l'Épée Véritable, dit Sabran. La terreur des bois maudits.

— Celle-là même, répondit Ead sans se laisser démonter. Ascalon a été façonnée grâce à deux magies : le siden, et la magie sidérale – l'astren –,

venue d'une substance laissée par l'Étoile-à-la-longue-chevelure. Ce sont ces deux branches du pouvoir que décrit la Tablette de Rumelabar. Quand l'une d'entre elles décline, l'autre croît. »

Le visage de Sabran était devenu ce masque d'indifférence qu'elle arborait si souvent dans la chambre de présence.

« Récapitulons, fit-elle d'une voix cassante. Vous pensez que mon ancêtre – le Saint, béni soit-il – était un être lâche, libidineux et assoiffé de pouvoir, qui a tenté de forcer un pays entier à accepter sa religion, portait à la ceinture une épée que lui avait donnée une sorcière et n'a jamais vaincu le Sans-Nom ?

— Et qui s'est approprié la victoire de la princesse Cléolind. C'est exact.

— Vous pensez donc que je suis la descendante d'un homme pareil ?

— Les graines les plus difformes donnent parfois les plus belles roses.

— Ce que vous avez fait pour moi ne vous donne pas le droit de blasphémer en ma présence.

— Vous voulez donc que votre nouveau conseil des Vertus ne vous dise que ce que vous avez envie d'entendre ? » Ead leva sa coupe. « Comme vous voudrez, Majesté. Loth pourra être Duc des Flatteries, et moi Duchesse du Mensonge.

— Ça suffit ! aboya Sabran.

— Je vous en prie, du calme ! » intervint Loth, et les deux femmes se turent. « Nous ne pouvons plus nous déchirer. Nous devons rester unis pour affronter... » Sa bouche lui parut soudain très sèche. « Ce qui va arriver.

— C'est-à-dire ? »

Loth essaya de répondre, mais les mots lui échappèrent. Il lança à Ead un regard défait.

« Le Sans-Nom va revenir, Sabran », souffla Ead.

Pendant un long moment, la reine sembla se retirer dans son propre monde. Elle finit par se lever et alla se planter sur le balcon, sa silhouette

baignée par les rayons du soleil.

« C'est la vérité, insista Ead. C'est une lettre adressée au Prieuré, et écrite par une femme nommée Néporo, qui m'en a fait prendre conscience. C'est avec elle que Cléolind a réussi à entraver le Sans-Nom – mais seulement pour mille ans. Et ce millénaire touche à son terme. »

Sabran s'appuya sur la balustrade. Une brise légère souleva quelques mèches de ses cheveux.

« Ainsi mon ancêtre disait vrai, murmura-t-elle. La fin de la maison Berethnet marquera bien le retour du Sans-Nom.

— Ça n'a rien à voir avec vous ou vos aïeux, répondit Ead. Galian aura probablement fait cette prédiction pour asseoir un pouvoir encore fraîchement acquis et faire de lui un dieu aux yeux de son peuple. Il a jeté ses descendants en pâture à son mensonge. »

Sabran ne répondit rien.

Loth aurait voulu la reconforter, mais comment aurait-il pu, avec de tels auspices ?

« Le Sans-Nom a été vaincu au troisième jour du printemps, au cours de la vingtième année du règne de Mokwo, l'impératrice de Seiiki, expliqua Ead. J'ignore cependant quand Mokwo a régné : vous devez demander à la Grande Princesse Ermuna de retrouver les dates précises. Elle est archiduchesse d'Ostendeur, or c'est là que les documents sur l'Est sont conservés. » Voyant que Sabran n'ouvrait toujours pas la bouche, Ead soupira. « Écoutez, je sais que tout ceci n'est qu'un ramassis d'hérésies pour vous, mais si vous aimez celle que vous appelez la Damoiselle – si vous avez une once de respect pour la mémoire de Cléolind Onjenyu –, alors vous devez le faire. »

Sabran leva le menton.

« Et alors ? Qu'arrivera-t-il si nous retrouvons la date en question ? »

Ead glissa une main dans son col et en tira le joyau laiteux qu'elle avait récupéré au Prieuré.



« Voici le joyau déclinant. Il y en a un autre, avec qui il forme une paire. » Elle posa la pierre sur la table. « Celui-ci est fait d’astren. Son jumeau se trouve très probablement dans l’Est. Selon la lettre, nous avons besoin des deux. »

Sabran considéra le bijou par-dessus son épaule.

Les rayons du soleil le teintaient d’une lueur dorée. Loth éprouvait, en se retrouvant si près de lui, une sensation de calme, de fraîcheur – l’exact opposé de ce qui émanait d’Ead. Elle était les flammes du soleil incarnées, et ce joyau, de la lumière d’étoile.

« Après avoir blessé le Sans-Nom, Cléolind s’est apparemment rendue dans l’Est, poursuivit Ead. C’est là qu’elle a rencontré Néporo de Komoridu, et toutes deux ont alors enchaîné le Sans-Nom dans l’Abysses. » Elle tapota la pierre. « Nous devons reproduire ce qui a été accompli il y a mille ans – mais cette fois, en finir pour de bon. Et pour ça, nous allons aussi avoir besoin d’Ascalon. »

Sabran se remit à contempler l’horizon.

« Toutes les Berethnet qui m’ont précédée sur le trône ont cherché en leur temps l’Épée de Vérité, sans jamais la trouver.

— Elles n’avaient pas une pierre pour l’appeler, répliqua Ead en remettant le joyau autour de son cou. Kalyba m’a appris que Galian souhaitait confier Ascalon à ceux qui seraient prêts à mourir pour qu’elle ne soit jamais découverte. Nous savons qu’il était entouré d’amis fidèles, mais est-ce qu’un nom en particulier vous viendrait à l’esprit ?

— Edrig d’Arondine ! répondit immédiatement Loth. Le Saint avait été son écuyer, avant de devenir lui-même chevalier. Il était comme un père pour lui.

— Où vivait-il ? »

Loth sourit.

« Figure-toi que c’est l’un des fondateurs de la famille Ru. »

Ead haussa les sourcils.

« Bouleaudor, donc. Je vais peut-être commencer par chercher là-bas, avec Meg et toi, si vous voulez bien me tenir compagnie. De plus, ton père souhaitait s'entretenir avec ta sœur.

— Tu penses vraiment que l'épée pourrait être là-bas ?

— Il faut bien commencer quelque part. »

Loth songea à la nuit qui venait de s'écouler.

« L'un d'entre nous doit rester ici, déclara-t-il. Meg peut t'accompagner. »

Sabran se retourna enfin vers eux.

« Que cette légende soit vraie ou non, je n'ai pas le choix. Je dois te faire confiance, Ead. » Son visage se durcit. « Notre ennemi commun va se réveiller, nos deux religions le confirment, et nous allons nous dresser contre lui. J'ai bien l'intention de faire triompher l'Inys, comme jadis Glorian Cœurdeçu.

— Je vous en crois capable », affirma Ead.

Sabran se rassit à la table.

« Puisqu'aucun navire ne partira vers le nord ce soir, j'aimerais que vous assistiez au festin du plein hiver. Toi aussi, Loth.

— Il va tout de même avoir lieu ? s'étonna celui-ci.

— En effet, et je crois qu'il est plus nécessaire que jamais. Les préparatifs devraient d'ailleurs être achevés à l'heure qu'il est.

— Les gens vont se rendre compte que vous n'attendez pas d'enfant, fit remarquer Loth d'un ton hésitant. Comptez-vous leur annoncer que vous êtes... infertile ? »

Sabran baissa les yeux sur son ventre.

« Infertile. » Un pâle sourire se dessina sur son visage. « Nous devons trouver un autre mot, qui ne me donnera pas l'air d'une terre aride n'ayant plus rien à offrir. »

Elle avait raison. C'était une façon bien cruelle de décrire un être humain.

« Pardonnez-moi », murmura-t-il.

Sabran accepta ses excuses d'un signe de la tête.

« Je vais annoncer à la cour que j'ai perdu mon enfant – mais c'est tout. Mes sujets continueront d'ignorer que je ne peux pas en avoir d'autres. »

Le peuple serait accablé de chagrin, mais elle lui laisserait une petite lueur d'espoir.

« Ead, j'aimerais t'adouber Chevaleresse Solitaire.

— Je n'ai pas besoin d'un titre.

— Tu vas pourtant devoir l'accepter si tu ne souhaites pas que la cour devienne trop dangereuse pour toi. Crest a fait courir le bruit que tu étais une sorcière. Ce titre dissiperait tous les doutes quant à ta loyauté.

— Elle a raison », renchérit Loth.

Ead acquiesça imperceptiblement.

« Et donc, me voilà dame », commenta-t-elle enfin.

Un long silence s'installa entre eux. Ils étaient alliés, et pourtant ils avaient l'impression en cet instant de se tenir sur une plaque de verre fragilisée par les fissures de leurs religions et de leurs héritages respectifs.

« Je vais aviser Margret de notre voyage, décida Ead en se levant. Oh, Sabran, un détail : les habits de cour, c'est fini pour moi. J'en ai plus qu'assez de me prendre les pieds dans mes jupons en m'efforçant de vous protéger. »

Elle sortit sans attendre qu'on lui accorde son congé. Sabran la regarda s'éloigner avec un air étrange.

« Tout va bien ? lui demanda Loth à voix basse.

— Enfin, je te retrouve. »

Ils sourirent tous deux, et Sabran posa la main sur celle de son ami. Sa peau était toujours aussi froide que dans le souvenir de Loth, ses ongles toujours teintés de violet. Il la taquinait souvent là-dessus, quand ils étaient enfants. *Sam des neiges.*

« Je ne t'ai pas encore remercié pour tout ce que tu as fait afin de me libérer, dit-elle. J'ai cru comprendre que c'est toi qui as soulevé toute la cour afin qu'elle prenne ma défense. »

Il lui serra doucement la main.

« Tu es ma reine, et mon amie.

— J'ai cru devenir folle quand j'ai appris que tu étais parti... je savais que tu ne l'aurais jamais fait volontairement, mais je n'en avais aucune preuve. J'étais impuissante au sein de ma propre cour.

— Je le sais. »

Elle lui pressa de nouveau la main.

« Je te confie jusqu'à nouvel ordre la charge du Duché de la Justice. À toi de juger si Combe, Pynson et Eaucalme sont vraiment revenus pour m'aider.

— C'est une grave obligation, faite pour un sang sacré, répondit Loth. Un Comte Provincial ferait sûrement mieux l'affaire que moi.

— Tu es le seul à qui je puisse confier une telle responsabilité. » Sabran poussa un parchemin vers lui. « Voici le serment de renoncement que Crest voulait me forcer à signer. Avec mon nom apposé dessus, ce document aurait cédé le trône à sa famille. »

Loth lut le parchemin, et sa bouche s'assécha lorsqu'il remarqua le cachet en cire qui l'ornait, avec ses coupes jumelles.

« J'étais trop affaiblie par la fièvre et la douleur pour comprendre l'essentiel de ce qui m'arrivait. Je me souciais uniquement de survivre, l'informa Sabran. Je me souviens cependant avoir entendu un jour Crest se disputer avec Roslain, et lui expliquer que grâce au serment de renoncement, elle serait reine un jour, puis sa fille après elle, et qu'elle était une ingrate de s'opposer ainsi à elle. Ros lui a alors rétorqué qu'elle préférerait mourir plutôt que de me prendre le trône. »

Loth sourit. Il n'en attendait pas moins de Roslain.

« La nuit avant votre arrivée, je me suis réveillée en sursaut, incapable de respirer, poursuivit Sabran. Crest était en train de presser un oreiller sur mon visage. Elle n'arrêtait pas de répéter que je n'étais pas plus digne d'être reine que ma mère avant moi. Que notre lignée était viciée. Que même les Berethnet devaient répondre de leurs actes devant la justice. » Elle passa une main devant sa bouche. « Ros s'est brisé les doigts en la forçant à me lâcher. »

Tant de souffrance, tout ça pour rien.

« Crest doit mourir, décréta Sabran. Quant à Eller et d'Osier, je les ferai cloîtrer dans leurs châteaux respectifs, et ce aussi longtemps que je le jugerai bon, pour les châtier de n'avoir rien fait contre elle. Je les dépouillerai aussi de leurs duchés, qui seront transmis à leurs héritiers. » Son visage se ferma. « Crois-moi, sang sacré ou non, Crest va brûler pour ce qu'elle a fait. »

Loth se serait jadis opposé à un châtiment d'une telle brutalité, mais Crest ne méritait aucune pitié.

« Pendant un temps, j'ai presque cru qu'il valait mieux que je cède le trône. Que Crest voulait le bien du royaume. » Sabran redressa le menton. « Mais nous devons faire front face à la menace draconique. Je resterai fidèle à mon trône, et advienne que pourra. »

Elle avait plus l'air d'une reine que jamais.

« Loth, reprit-elle d'une voix alors plus basse. Tu étais avec Ead dans ce... Prieuré de l'Oranger. Tu as vu qui elle est vraiment. » Elle le regardait droit dans les yeux. « Lui fais-tu toujours confiance ? »

Loth leur resservit un peu de bière à tous les deux.

« Le Prieuré m'a forcé à remettre en question les fondations mêmes de notre monde, admit-il. Mais je n'ai jamais douté d'Ead. Elle m'a sauvé la vie, au péril de la sienne. » Il lui tendit une coupe. « Elle veut te protéger, Sab. Je crois que rien ne compte davantage pour elle. »

Quelque chose changea dans le visage de la reine.

« Je dois écrire à Ermuna. Tes appartements t'attendent, l'avisa-t-elle. Mais assure-toi de ne pas être en retard pour le festin. » Quand elle se tourna vers lui, il retrouva dans ses yeux un peu de la Sabran qu'il avait connue. « Heureuse de vous revoir à la cour, Lord Arteloth. »

---

Au dernier étage de la tour obscure, dans la cellule où Truyde utt Zeedeur avait passé ses derniers jours, Igrain Crest priait. La pièce n'était éclairée que par un rai de lumière venu d'une meurtrière ménagée dans le mur. La captive ne leva pas la tête quand Loth entra ni n'ouvrit les mains.

« Lady Igrain », la salua-t-il.

Elle ne bougea pas.

« Je suis venu vous poser quelques questions, si vous n'y voyez pas d'objection.

— Je ne répondrai de mes actes qu'une fois au Halgalant.

— Vous ne serez jamais accueillie à la cour céleste, rétorqua calmement Loth. Alors venons-en aux faits maintenant. »



## Ouest

---

Le festin du plein hiver débuta à six heures dans le pavillon des banquets du palais d'Ascalon. Il serait comme toujours suivi par de la musique et des danses dans la chambre de présence.

Ead étudiait son reflet au son des cloches qui sonnaient dans le beffroi. Elle portait une robe de soie bleu pâle, presque blanche, saupoudrée de perles, avec une collerette en dentelle.

Pour une nuit encore, elle s'habillerait comme une courtisane. Elle passerait encore davantage pour une traîtresse aux yeux de ses sœurs quand ces dernières apprendraient qu'elle avait accepté un titre de la reine d'Inys, mais elle n'avait apparemment pas le choix si elle voulait survivre ici.

On frappa à la porte, et Margret entra. Elle était vêtue de satin ivoire, avec une ceinture en argent et un attifet orné de pierres de lune.

« Je sors d'une conversation avec Sabran, annonça-t-elle. Tu as devant toi une future dame de la chambre. » Elle posa sa chandelle. « Je me suis dit que tu ne voudrais pas te rendre seule au pavillon des banquets.

— Et tu as vu juste, comme toujours. » Ead chercha son regard, dans le miroir. « Meg, que t'a dit Loth, à mon sujet ?



— Tout. » Meg vint la prendre par les épaules. « Tu sais que j'ai embrassé le Chevalier du Courage comme patron – or, je considère qu'il est courageux de se montrer ouvert d'esprit et de penser par soi-même. Si tu es bien une sorcière, ça veut peut-être dire que les sorcières ne sont pas des êtres si maléfiques, après tout. » Son expression devint grave. « Une question : préfères-tu que je t'appelle Eadaz, dorénavant ?

— Non, mais merci d'y avoir pensé », répondit Ead, touchée. « Appelle-moi Ead, et je continuerai de t'appeler Meg.

— Entendu, répondit Margret en lui prenant le bras. Il ne me reste plus qu'à te présenter de nouveau à la cour. »

Une épaisse couche de neige avait recouvert chaque rebord, chaque marche. Des courtisans arrivaient des quatre coins du palais, attirés par la lumière qui émanait du pavillon des banquets. L'intendant, en voyant arriver les deux jeunes femmes, annonça : « Lady Margret Ru et Mademoiselle Ead Duryan ! » Son ancien nom. Son faux nom.

Le silence s'abattit sur le pavillon. Des centaines d'yeux se tournèrent vers la sorcière. Margret serra son bras plus fort.

Loth était assis seul à la table royale, à la gauche du trône. Il les invita du geste à le rejoindre.

Elles se frayèrent un chemin jusqu'à lui. Margret choisit une chaise face au trône, de l'autre côté de la table, et Ead s'assit à côté d'elle. Elle n'avait jamais mangé à la table royale, d'ordinaire réservée à la reine, aux Ducs Spirituels et à deux invités d'honneur – ce qui, autrefois, voulait le plus souvent dire Loth et Roslain.

« J'ai connu des charniers plus joyeux, murmura Margret. As-tu parlé à Roslain, Loth ? »

Loth appuya le poing contre sa joue et se tourna vers elles, les lèvres cachées.

« Oui, après que le rebouteur s'est occupé de sa main, répondit-il tout bas. Il semblerait que tu aies vu juste, Ead. Crest est convaincue d'avoir

pour mission de juger les reines. »

Ead ne tira aucun plaisir de voir ses intuitions ainsi confirmées.

« Je ne saurais dire quand sa folie a commencé à se manifester, poursuivit Loth, mais à l'époque où la reine Rosarian était encore de ce monde, l'une de ses dames a confié à Crest que Sa Majesté avait pour amant le capitaine Gian Harlowe ; aux yeux de Crest, Rosarian est alors devenue... une catin, indigne de régner. Elle l'a châtiée de bien des manières, avant de finalement décider qu'elle était irrécupérable. »

Ead voyait à son expression que Loth avait lui-même du mal à accepter tout ceci. Il avait cru pendant trop longtemps au fragile artifice qu'était la cour, mais un coup de vent avait balayé les feuilles habilement posées, révélant les mâchoires rutilantes du piège qu'elles cachaient.

« Elle a mis en garde la reine mère », poursuivit Loth, les sourcils froncés. « Mais ça n'a pas suffi à la convaincre de mettre un terme à sa liaison avec Harlowe... » Il lança un rapide regard vers les portes. « Même après la naissance de Sab. »

Margret fit les yeux ronds.

« Sabran pourrait être la fille d'Harlowe ?

— Si ce que prétend Crest est vrai... et je crois que c'est le cas. Une fois qu'elle s'est mise à parler, elle a eu l'air d'avoir tout à coup besoin de me révéler le moindre détail de son... entreprise. »

Un autre secret à garder. Une nouvelle fissure dans le marbre du trône.

« Dès que Sabran a été en âge de concevoir à son tour, Crest a demandé de l'aide au roi Sigoso. Elle savait qu'il haïssait Rosarian depuis qu'elle lui avait refusé sa main. Ainsi, ils ont conspiré ensemble pour l'assassiner, Crest espérant que les soupçons se porteraient sur la Yscalin.

— Et elle se considère toujours comme une vraie croyante, après avoir tué une Berethnet ? s'étonna Margret avec un petit rire incrédule.

— La piété peut transformer ceux qui ont soif de pouvoir en véritables monstres, prêts à distordre n'importe quel précepte pour justifier leurs

actions », affirma Ead.

C'était exactement ce qui était arrivé à Mita, persuadée de servir la Mère quand elle avait éliminé Zāla.

« Crest a ensuite attendu, pour voir si Sabran se révélerait plus dévote que sa mère. Quand la nouvelle reine a montré des réticences pour concevoir une héritière, Crest a senti qu'elle se montrerait peut-être plus rétive que prévu, et a donc payé des soi-disant assassins pour qu'ils s'immiscent dans le donjon, armés de poignards, afin de l'effrayer. Tu avais tout compris, Ead : ils étaient censés être arrêtés. Crest leur avait promis que leurs familles seraient dédommagées.

— Elle a aussi infiltré le groupe de Truyde, pour tuer Lievelyn ? » s'enquit Margret. Loth acquiesça. « Mais pourquoi ?

— Parce que Lievelyn faisait commerce avec la Seiiki, c'est en tout cas la raison qu'elle m'a donnée. Elle trouvait aussi qu'il était un parasite pour l'Inys – mais en vérité, je crois qu'elle ne supportait simplement pas que Sabran ait éconduit le prétendant qu'elle lui avait choisi. Qu'elle soit influencée par quelqu'un d'autre qu'elle.

— Il est vrai que Sabran semblait écouter Lievelyn, admit Margret. Elle est sortie du palais pour la première fois depuis quatorze ans à sa demande.

— Exactement, répondit Loth. Un pécheur arriviste, avec bien trop de pouvoir. Une fois son rôle rempli et Sabran enceinte, ses jours étaient comptés. Quand le médecin a révélé à Crest que Sabran ne pourrait plus jamais enfanter, elle y a vu la preuve définitive que notre reine n'était qu'une graine pourrie, et que la maison Berethnet n'était plus apte à servir le Saint. Elle a alors décidé que le trône devait être transmis aux seuls descendants de la Sainte Escorte dignes de ce nom. Autrement dit, à sa propre héritière.

— Cette confession devrait à elle seule suffire à la faire condamner, estima Ead.

— C'est ce que je pense aussi, » confirma Loth avec un sourire sans joie.

Les coups de bâton péremptoires de l'intendant contre le plancher mirent un terme à leur conversation.

« Sa Majesté la reine Sabran ! »

La cour se tut et se leva comme un seul homme. Tout le monde retint son souffle quand Sabran s'avança dans la lumière, avec dans son sillage les chevaliers du corps et leur tenue argentée.

Elle n'avait jamais semblé à Ead aussi magnifiquement seule. D'ordinaire, elle faisait son entrée accompagnée de ses dames, ou de Seyton Combe – ou de n'importe quel autre membre éminent de la cour.

Elle ne s'était pas poudré le visage et n'arborait aucun bijou à part sa bague de couronnement. Sa robe de velours noir était ornée de manches et d'un devant de cotte d'un gris de deuil. Il fallait être bien peu observateur pour ne pas se rendre compte qu'elle n'attendait pas d'enfant.

Des murmures incrédules parcoururent l'assemblée. La coutume voulait qu'une reine apparaissant pour la première fois en public après avoir été en couches le fasse en portant sa fille dans ses bras.

Loth se leva pour laisser Sabran prendre place sur son trône. Elle s'assit lentement, observée par toute la cour.

« Mademoiselle Lidden, voulez-vous bien chanter pour nous ? » demanda-t-elle d'une voix posée et sonore.

Les chevaliers du corps se postèrent derrière la table royale. Lintley gardait la main sur la poignée de son épée. Les musiciens de cour entamèrent un air, et Jillet Lidden se mit à chanter.

Des plateaux en argent remplis de nourriture arrivèrent de la grande cuisine et furent déposés sur les tables, présentant un inventaire complet de tout ce que l'Inys avait à offrir pendant le plein hiver : tourtes au cygne, bécasses et oies rôties, venaison au four dans une sauce épaisse aux clous de girofle, lotte saupoudrée de flocons d'amandes et de feuille d'argent,

chou blanc et panais glacé au miel, moules revenues dans du beurre et du vinaigre de vin rouge... Les conversations reprirent peu à peu leurs droits, mais personne ne semblait pouvoir détacher ses yeux de la reine.

Un page remplit leurs coupes de vin de glace de Hróth. Ead accepta quelques moules et un morceau d'oie, et se mit à manger en observant Sabran du coin de l'œil.

Elle connaissait bien l'expression que la reine arborait, cette fragilité que cachait un masque inflexible. Ead fut la seule à remarquer que sa main tremblait quand elle porta sa coupe à ses lèvres.

Aux plats de résistance succédèrent biscuits, dragées, poires aux épices, tourtes aux aïelles, cornes fourrées de crème à la neige et tartelettes aux pommes bouillies, entre autres gourmandises. Sabran se leva, et l'intendant annonça qu'elle allait prendre la parole. Un silence de mort se fit une fois de plus dans la salle.

Pendant un long moment, Sabran ne dit rien. Elle se tenait bien droite, les mains croisées devant elle.

« Bonnes gens, dit-elle enfin, nous savons que le climat qui régnait ici ces derniers temps n'avait rien de rassurant, et que notre absence a dû vous inquiéter. » Elle parlait d'une voix grave, mais parvenait pourtant à se faire entendre dans toute la pièce. « Certains membres de cette cour ont récemment conspiré pour briser l'esprit de fraternité qui a toujours uni les sujets de la Vertu. »

Son visage restait impénétrable. La cour attendait sa révélation.

« Vous serez sans doute choqués d'apprendre qu'au cours de notre récente maladie, nous avons été retenue prisonnière dans notre donjon par l'une de nos propres conseillères, dans le but d'usurper notre pouvoir sacré. » Une nuée de chuchotements balaya le pavillon. « Cette conseillère – une femme de sang sacré – a profité de notre absence pour tenter d'usurper notre trône. »

Ead sentait ces mots la toucher en plein cœur et savait qu'il en était de même pour toute l'assistance. Ils vous frappaient comme une vague et n'épargnaient personne.

« Ce sont ses actions qui nous forcent aujourd'hui à vous annoncer la plus funeste des nouvelles. » Sabran posa une main sur son ventre. « Car au cours de cette pénible épreuve... nous avons perdu la fille adorée qui devait bientôt voir le jour. »

Le silence s'étira, encore et encore...

Et encore...

Puis l'une des demoiselles d'honneur laissa échapper un sanglot, qui eut sur la cour l'effet d'un coup de tonnerre. Le pavillon tout entier explosa autour d'elle.

Sabran restait immobile, stoïque. De grands cris résonnaient sous les voûtes, demandant que la responsable paie. L'intendant martelait le sol de son bâton en appelant au calme, sans succès, jusqu'à ce que Sabran lève la main.

Le vacarme s'interrompit instantanément.

« Nous vivons une époque incertaine, et nous n'avons pas le droit de nous abandonner au chagrin, déclara-t-elle. Les ténèbres menacent notre royaume. D'autres créatures draconiques sont en train de se réveiller, et leurs battements d'ailes ont soulevé un vent de terreur. Nous devinons cette peur sur vos visages. Nous l'avons même vue sur le nôtre. »

Ead observa la foule des convives. Le discours de Sabran faisait son effet. En leur laissant entrepercevoir son côté vulnérable – une minuscule craquelure dans sa cuirasse –, Sabran leur montrait qu'elle était comme eux.

« Mais c'est en des temps comme ceux-ci que nous devons plus que jamais nous tourner vers le Saint afin qu'il nous montre le chemin. Il accueille à bras ouverts les plus effrayés. Il nous protège de son bouclier.

Et son amour, telle une épée, nous rend plus forts. Rassemblés sous la cotte de mailles de la Vertu, rien ne peut nous vaincre.

» Nous comptons reforgé avec l'amour ce que la cupidité a détruit. En ce festin du plein hiver, nous pardonnons à tous ceux qui ont été si prompts à servir leur maîtresse qu'ils en ont oublié, dans leur hâte et leur peur, de servir leur reine. Ils ne seront pas exécutés, et connaîtront le baume du pardon.

», Mais celle qui s'est servie d'eux ne saurait être excusée. C'est sa soif de pouvoir, et l'utilisation irresponsable qu'elle a fait de celui qui lui était déjà accordé, qui ont poussé les autres à accomplir sa volonté. » L'assemblée sembla trembloter sous l'effet des hochements de tête. « Elle a déshonoré son sang sacré, et méprisé sa sainte vertu – car la Justice n'avait pas de place dans le cœur rongé par l'hypocrisie et la méchanceté d'Igrain Crest. »

À ce nom ainsi lâché, un frisson d'émoi parcourut les tablées.

« Par ses actions, Crest a fait honte non seulement à la Chevaleresse de la Justice, mais aussi au Saint et à tous ses descendants. Nous pensons donc qu'elle doit être jugée coupable de haute trahison. » Sabran fit le signe de l'épée, et toute la cour l'imita. « Les autres Ducs Spirituels sont tous interrogés en ce moment même. Nous espérons de tout notre cœur qu'ils se révéleront innocents, mais quoi qu'il advienne, nous nous inclinons devant les faits. »

Chacun de ses mots faisait l'effet d'un galet ricochant à la surface d'un lac, soulevant de petites vagues d'émotion. Même si la reine d'Inys ne pouvait pas créer d'illusions, ce soir-là, sa voix et sa contenance l'avaient changée en enchantresse.

« Nous prônons l'amour, l'espoir et la résistance. Résistance contre ceux qui ont essayé de nous détourner de nos valeurs, résistance contre la haine draconique. Nous nous dressons contre ces vents de terreur et, par le Saint, nous allons les retourner contre nos ennemis ! » Elle traversa

l'estrade, suivie par tous les regards. « Nous n'avons pas encore d'héritière, puisque notre fille est maintenant dans les bras du Saint – mais votre reine est bien vivante, et quoi qu'il arrive, nous irons au combat pour vous, comme Glorian Cœurdeçu l'a fait pour son peuple. »

On entendait à présent dans la salle un grondement approbateur entrecoupé de « Vive Sabran ! »

« Nous allons montrer au monde entier qu'il n'est pas né, le wyrm qui fera trembler le peuple de la Vertu !

— La Vertu ! répondit la cour en écho. La Vertu ! »

Tout le monde était maintenant debout, les yeux brillants, les coupes levées par des poings aux phalanges blanchies.

Elle les avait tirés des tréfonds de la peur pour les mener au faîte de l'adoration.

Cette femme était une oratrice de génie.

« À présent, et avec ce même esprit de résistance que ce royaume prône depuis un millénaire, il est temps de célébrer le festin du plein hiver – et de nous préparer pour le printemps, la saison du changement, de la douceur, de la générosité. Et ce qu'il nous donne, nous ne l'entasserons pas, mais nous vous le distribuerons. » Elle prit sa coupe sur la table et la leva bien haut. « À la Vertu !

— À LA VERTU ! tonnèrent en retour ses sujets. À LA VERTU !

Leurs voix emplirent la salle comme un hymne, montant jusqu'aux chevrons.

---

Les festivités se poursuivirent jusque tard dans la nuit. Même si l'on avait allumé des feux de joie dehors, les courtisans étaient visiblement heureux de se trouver réunis dans la chambre de présence, avec Sabran sur son trône de marbre et un grand feu qui crépitait dans l'immense cheminée. Ead s'était pour sa part réfugiée dans un coin, avec Margret.



Elle sirotait une coupe de vin chaud quand un éclat rouge attira son regard. Sa main se posa aussitôt sur le couteau qu'elle portait à la ceinture.

« Qu'y a-t-il, Ead ? » lui demanda Margret en lui touchant le bras.

Ce n'était que la chevelure rousse de l'ambassadeur mentendonien, pas un capuchon rouge – mais Ead n'en retrouva pas son calme pour autant. Elle savait que ses sœurs ne l'avaient pas oubliée. Elles attendaient simplement leur heure.

« Rien du tout, répondit-elle. Pardonne-moi, que disais-tu ?

— Dis-moi ce qui ne va pas.

— Des affaires dans lesquelles tu n'as pas envie de fourrer ton nez, Meg.

— Je ne fourrais mon nez nulle part ! protesta Margret. Enfin... peut-être un peu. Il le faut bien, à la cour, sinon de quoi parlerions-nous ? »

Ead sourit.

« Prête à embarquer à l'aube pour Bouleaudor ?

— Absolument. » Margret marqua une pause avant d'ajouter : « Ead, j'imagine que tu n'as pas pu ramener Bravoure... »

Une lueur d'espoir brillait dans ses yeux.

« Je l'ai laissé aux bons soins d'une famille d'Ersyriens à qui je fais totalement confiance, dans un domaine du col d'Harmur. Je ne pouvais pas l'emmener dans le désert. Tu le récupéreras, je te le promets.

— Merci, Ead, du fond du cœur. »

Quelqu'un s'arrêta à côté de Margret et lui toucha l'épaule. Katryen d'Osier, vêtue d'une robe en brume de soie, sa chevelure retenue par des perles enchâssées d'argent.

« Kate ! » Margret l'enlaça. « Comment vas-tu ?

— J'ai connu pire. » Katryen l'embrassa sur la joue, puis se tourna vers Ead. « Ead ! Je suis si heureuse que tu sois de retour !

— Bonsoir, Katryen. »

Ead l'observa plus attentivement. Elle avait une ecchymose légèrement violacée sous l'œil et sa joue était gonflée.

« Que t'est-il arrivé ? »

— J'ai voulu essayer de parler à Sabran. » Elle effleura son bleu avec précaution. « Et Crest m'a fait enfermer dans mes appartements. C'est l'un de ses gardes qui m'a infligé ceci quand j'ai résisté. »

Margret secoua la tête.

« Que serait-il arrivé si elle avait réussi à grimper sur le trône ? »

— La Damesse soit louée, nous ne le saurons jamais. » Sabran, qui était jusque-là en grande conversation avec Loth, se leva, et toute la salle se tut. L'heure était venue pour la reine de récompenser ses plus fidèles serviteurs.

La cérémonie fut remarquable par sa brièveté. Margret fut tout d'abord nommée dame de la chambre, puis les chevaliers du corps loués pour leur dévotion sans faille à la couronne. Ceux qui s'étaient joints à eux reçurent terres et pierres précieuses. Puis...

« Mademoiselle Ead Duryan. »

Ead s'avança ; murmures et regards accompagnèrent chacun de ses pas.

« Par la grâce des Six Vertus, lut l'intendant, Sa Majesté a le plaisir de vous nommer dame Eadaz uq-Nāra, vicomtesse de Nurtha, membre du conseil des Vertus. »

L'annonce fut accueillie avec force chuchotements. *Vicomtesse* était un titre honorifique en Inys, employé pour élever la condition d'une femme qui n'était pas de sang noble ou sacré. Jamais on ne l'avait accordé à une étrangère.

Sabran prit à Loth l'épée de cérémonie, et Ead se tint immobile pendant que le plat de sa lame effleurait chacune de ses épaules. Ce second titre ne ferait qu'aggraver le poids de sa trahison aux yeux de ses sœurs — mais elle s'en arrangerait, le temps de trouver Ascalon.

« Vous pouvez vous lever, ma dame. »

Ead s'exécuta et regarda Sabran droit dans les yeux.

« Merci, Votre Majesté. » Sa révérence fut des plus brèves.

Elle prit les lettres patentes que lui tendait l'intendant et retourna auprès de Margret tandis que, sur son chemin, les courtisans murmuraient des « ma dame... »

C'en était fini de Mademoiselle Duryan.

Il restait une dernière distinction à remettre : en récompense de son courage, sire Tharian Lintley, aussi roturier de naissance qu'Ead, reçut un nouveau titre, et fut nommé Vicomte de Mourve.

« Et à présent, Lord Mourve », dit Sabran d'un ton malicieux, une fois cette formalité accomplie, « vous avez, nous le croyons, toute légitimité pour demander en mariage l'une des filles des Comtes Provinciaux. Auriez-vous déjà... un nom en tête, à tout hasard ? »

À ces mots, la cour partit d'un éclat de rire bienvenu.

Lintley déglutit. Il avait le visage d'un homme à qui l'on vient d'accorder tout ce qu'il a jamais désiré.

« Oui, Majesté, c'est le cas. » Il balaya la salle du regard. « Mais je préférerais parler à la demoiselle en question en privé, pour être sûr de ses sentiments à mon égard. »

Margret, qui avait observé toute la scène les lèvres pincées, leva un sourcil.

« Vous avez déjà bien assez parlé, sire Tharian, lui lança-t-elle. Il est temps d'agir, maintenant. »

Cette saillie provoqua d'autres éclats de rire. Lintley pouffa, Margret également. Les flammes des bougies dansaient dans ses yeux. Elle traversa la pièce et prit la main que Lintley lui tendait.

« Majesté, dit-il, je vous demande la permission, ainsi qu'au Chevalier de la Communion, de prendre cette femme pour compagne et de l'épouser dans les jours qui viennent. » Il la contemplait comme on l'eût fait d'un

lever de soleil après une nuit de plusieurs années. « Afin que je puisse l'aimer comme elle l'a toujours mérité. »

Margret se tourna vers le trône, la gorge tremblante... mais Sabran avait déjà incliné la tête.

« Vous avez notre permission, déclara-t-elle. Et nous vous la donnons de bon cœur. »

La cour laissa échapper des vivats. Loth, constata Ead avec satisfaction, applaudissait aussi fort que les autres.

« Nous sommes d'avis qu'une danse est de rigueur », annonça Sabran. Elle fit signe aux musiciens. « Jouez donc la pavane du roi merrow. »

Les applaudissements furent, cette fois, assourdissants. Lintley murmura quelques mots à Margret, qui sourit et déposa un baiser sur sa joue. Alors que les danseurs prenaient place, Loth se leva de son siège et vint saluer Ead.

« Vicomtesse... dit-il d'un ton faussement grave. M'accordez-vous cette danse ?

— Volontiers, messire. » Elle posa la main sur la sienne, et Loth la conduisit au milieu de la pièce. « Que penses-tu de cette union ? demanda-t-elle en le voyant regarder Margret.

— Elle me satisfait grandement. Lintley est un très brave homme. »

La pavane commençait doucement, comme l'océan un jour sans vent, puis devenait plus tumultueuse au fur et à mesure que la musique gagnait en intensité. C'était une danse complexe, mais Ead et Loth n'en étaient pas à leur première fois.

« Mes parents auront eu le temps d'apprendre la nouvelle quand vous débarquerez à Bouleaudor, dit Loth tandis qu'ils sautillaient avec les autres couples. Mère sera d'autant plus contrariée de ne pas me voir, moi, fiancé.

— Elle sera trop soulagée de te retrouver vivant pour s'en soucier. Et puis, tu pourrais très bien ne pas vouloir te marier.

— C'est pourtant ce qu'on attend de moi, en tant que comte de Bouleaudor. Je n'ai en outre jamais voulu finir seul. » Il la regarda. « Et toi ?

— Moi ? » Ead glissa vers la droite, et Loth suivit le mouvement. « Si je compte prendre un compagnon, tu veux dire ?

— Tu ne peux plus retourner chez toi. Tu pourrais peut-être... refaire ta vie ici. Trouver quelqu'un. » Son expression se fit plus tendre. « À moins que ce soit déjà le cas ? »

Ead sentit sa poitrine se serrer.

La danse les força à se séparer un instant pour former une grande ronde avec les autres couples. Quand ils se retrouvèrent, Loth chuchota : « Crest m'a tout raconté. J'imagine qu'elle le tient du Faucon-de-Nuit. »

Il était risqué d'en parler à haute voix, et Loth le savait.

« J'espère que tu ne me l'as pas caché parce que tu pensais que je te jugerais. » Ils virèrent tous deux en un même mouvement. « Tu es ma meilleure amie, et je veux te savoir heureuse.

— Quitte à froisser le Chevalier de la Communion ? » Ead haussa les sourcils. « Nous ne sommes pas mariées.

— C'est ce que j'aurais pensé autrefois, admit Loth. Mais j'ai compris qu'il y avait plus important. »

Ead sourit.

« Tu as bel et bien changé. » Ils se reprirent les mains alors que la pavane accélérât. « Je ne voulais pas t'accabler d'un fardeau de plus. Tu t'inquiètes trop pour les autres.

— Je n'y peux rien, je suis comme ça. Mais ce qui me préoccuperait le plus serait de savoir que mon amie ne puisse pas m'ouvrir son cœur. » Il lui serra doucement la main. « Je serai toujours là pour toi.

— Et moi pour toi », répondit Ead, en espérant que ce puisse être vrai.

Alors que la danse touchait à sa fin, Ead se demandait s'ils pourraient un jour s'allonger de nouveau sous leur pommier, insouciant, et boire du

vin en bavardant jusqu'à l'aube, après tout ce qu'ils avaient vécu. Loth s'inclina, les yeux plissés par un grand sourire, et Ead le salua en retour. Elle se retourna presque aussitôt, décidée à s'éclipser discrètement pour regagner sa chambre – mais elle découvrit que Sabran attendait.

Ead l'observa pendant que les danseurs abandonnaient la piste – et vit que le reste de la cour en faisait de même.

« Jouez une danse des bougies », ordonna Sabran.

L'assistance poussa de petits cris ravis. La reine n'avait pas dansé une seule fois en public depuis qu'Ead était arrivée à la cour pour la première fois. Loth lui avait confié il y a bien longtemps que Sabran avait arrêté à la mort de sa mère.

La plupart des courtisans n'avaient jamais assisté à cette danse, mais les plus vieux des serviteurs, qui avaient vu la reine Rosarian virevolter dans cette même pièce, allèrent prendre des bougies sur les tables, vite imités par les autres. Sabran en reçut une, Ead aussi, et Loth, qui était suffisamment près pour se retrouver malgré lui entraîné dans cette affaire, tendit la main à Katryen.

Les musiciens commencèrent à jouer un air mélancolique, et Jillet Lidden se mit à chanter. Trois hommes joignirent bientôt leurs voix à la sienne.

Ead s'inclina profondément devant Sabran, qui en fit de même. Le mouvement, pourtant lent, suffit à faire vaciller la flamme de sa bougie.

Elles commencèrent à tourner l'une autour de l'autre, la chandelle dans la main droite, le dos de leurs mains gauches s'effleurant sans se toucher. Elles firent six tours sans se quitter des yeux, avant que la musique ne les envoie chacune à un bout du rang de danseurs. Ead virevolta brièvement avec Katryen, puis retrouva Sabran.

La reine était une formidable danseuse. Chacun de ses pas était à la fois d'une précision redoutable et délicat comme la soie. Elle n'avait peut-être pas dansé devant la cour depuis des années, mais elle avait dû

s'entraîner toute seule. Elle tournait autour d'Ead comme l'aiguille d'une pendule, se rapprochant à chaque seconde, aucun pas plus rapide que le précédent. Quand Ead tourna la tête, leurs fronts se touchèrent et leurs épaules s'effleurèrent, avant qu'elles ne se séparent de nouveau. Ead se rendit alors compte qu'elle n'avait pas pensé à respirer depuis déjà un petit moment.

Elles n'avaient jamais été si proches en public. Le parfum de Sabran, la chaleur de son corps aussitôt évanouie, étaient une torture que personne ne pouvait voir. Ead dansa avec Loth avant de rejoindre la reine, son sang battant aussi fort que la musique dans ses oreilles – plus fort, même.

L'instant lui sembla durer une éternité. Elle se perdait dans un rêve de voix obsédantes, dans les sonorités de la flûte, de la harpe et de la chalemie, et dans la silhouette de Sabran, à demi cachée par la pénombre.

Elle remarqua à peine quand la musique s'arrêta, assourdie par le martèlement de son cœur dans sa poitrine. La cour observa quelques secondes d'un silence enchanté avant d'applaudir à tout rompre. Sabran plaça la main autour de la flamme de sa bougie et la souffla.

« Nous allons à présent nous retirer pour la nuit, annonça Sabran tandis qu'une demoiselle d'honneur prenait sa chandelle. Mais je vous en prie, continuez à vous amuser. Bonne soirée à tous.

— Bonne nuit, Majesté », répondit la cour avec force révérences tandis que la reine s'éloignait. Une fois arrivée devant la porte de l'antichambre, Sabran lança un regard à Ead par-dessus son épaule.

C'était une injonction. Ead moucha sa bougie et la confia à un serviteur.

Son corset lui semblait subitement plus serré, et elle sentait une douleur presque agréable monter dans son ventre. Elle s'attarda un instant supplémentaire, à regarder Loth et Margret danser ensemble une gaillarde, puis quitta la chambre de présence. Les chevaliers du corps s'écartèrent pour la laisser passer.

Ead traversa l'antichambre glaciale et plongée dans le noir avec dans les oreilles le souvenir d'un air de virginal, puis ouvrit les portes de la grande chambre.

Sabran l'attendait près du feu. Elle ne portait plus que son rigide corset et une chemise.

« Que les choses soient bien claires, dit-elle. Je suis furieuse contre toi. »

Ead resta sur le seuil.

« Je t'ai confié tous mes secrets, Ead. » Sa voix n'était guère plus qu'un souffle. « Tu m'as vue comme seule la nuit le pouvait. Telle que je suis réellement. » Elle se tut un instant. « C'est toi qui as fait fuir Feúdel.

— Oui. »

Elle ferma les yeux.

« Rien dans ma vie n'était vrai. Même les tentatives pour me l'ôter étaient des mises en scène conçues pour m'influencer, me manipuler. Mais toi, Ead, je te pensais différente. J'ai traité Combe de menteur quand il m'a dit que tu n'étais pas celle que tu prétendais. Je me demande maintenant si ce qui s'est passé entre nous ne faisait pas partie de ton numéro. De ta mission. »

Ead cherchait les bons mots pour tout lui expliquer.

« Réponds-moi, dit Sabran. C'est ta reine qui te l'ordonne.

— Tu es peut-être une reine, mais pas la mienne, et je ne suis pas ta sujette, Sabran. » Ead entra dans la pièce et referma les portes. « Raison pour laquelle tu peux être sûre que ce que nous avons vécu était vrai. »

Sabran regarda le feu sans rien dire.

« Je t'ai dévoilé tout ce que je pouvais. T'en révéler plus m'aurait valu d'être exécutée.

— Tu me prends pour un tyran ?

— Non, pour une petite idiote moralisatrice avec une tête plus dure que la pierre. Et je ne te changerais pour rien au monde. »



Sabran la regarda enfin.

« Dis-moi, Eadaz uq-Nāra, ne suis-je pas encore plus idiote de te désirer malgré tout ? »

Ead traversa la distance qui les séparait.

« Pas plus que moi, de t'aimer ainsi. »

Elle ramena une mèche de cheveux de Sabran derrière son oreille, et la reine la regarda droit dans les yeux.

Elles restèrent face à face, se frôlant à peine, quand enfin Sabran prit les mains d'Ead et les posa sur ses hanches. Ead les glissa vers l'avant de son corset et entreprit d'en défaire le lacet.

Sabran la regarda faire. Ead aurait voulu que cet instant soit une autre danse des bougies, et savourer la lente évolution de leur intimité, mais elle avait trop besoin d'elle. Elle passa les doigts sous le cordon et tira pour le faire passer à travers chacun des œillets, jusqu'à ce qu'enfin le corset s'ouvre et tombe, laissant Sabran avec sa seule chemise. Ead fit glisser l'habit sur ses épaules et la prit par la taille.

La reine se tenait nue dans le clair-obscur. Ead s'imprégna de ses bras, de ses jambes, de sa chevelure, de ses yeux incandescents.

L'espace qui les séparait disparut. À présent, c'était Sabran qui se chargeait de la déshabiller. Ead ferma les yeux et la laissa faire.

Elles s'embrassèrent comme un jeune couple lors de sa nuit de noces. Sabran déposa un baiser dans son cou, juste derrière son oreille, et Ead laissa aller sa tête sur le côté. Sabran remonta les mains le long de son dos.

Ead la coucha sur le lit. Des lèvres avides se pressèrent contre les siennes et Sabran souffla son nom. Des siècles semblaient s'être écoulés depuis la dernière fois qu'elles s'étaient retrouvées ici.

Elles s'entrelacèrent au milieu des draps et des fourrures, fiévreuses et hors d'haleine. Ead frémissait en redécouvrant chaque détail de la femme qu'elle avait dû laisser. Ses pommettes, son nez retroussé, son front si lisse. Le petit calice à la base de son cou. Les creux jumeaux en bas de son

dos, comme des empreintes qu'auraient laissées des doigts. Sabran lui entrouvrit les lèvres avec les siennes, et Ead l'embrassa comme si c'était la dernière chose qu'elle devait faire sur terre. Comme si un baiser pouvait triompher du Sans-Nom.

Leurs langues dansaient la même pavane que leurs hanches. Ead baissa la tête et effleura de ses lèvres les délicates clavicules de Sabran, les boutons de rose au bout de ses seins. Elle embrassa son ventre, qui ne portait presque plus aucune trace d'ecchymose. Le seul vestige de la vérité était une petite cicatrice sous son nombril.

Sabran prit son visage entre ses mains. Ead contempla ces yeux qui l'avaient tant hantée, et continuaient à l'attirer. Ses doigts glissèrent sur la cicatrice qui courait le long de sa cuisse gauche, et trouvèrent la rosée là où ses jambes se rejoignaient.

Sabran la fit alors rouler sur le dos avec un sourire plein de malice. Ses cheveux masquaient la lueur des bougies. Ead croisa les doigts au creux de ses reins et l'attira à elle, entre ses jambes.

Le désir brûlait en elle comme les braises d'un feu couvert. Sabran passa une main sur sa cuisse et embrassa doucement ses seins, l'un après l'autre.

Elle était sûrement en train de rêver. Elle aurait été prête à s'abandonner au désert pour avoir cette femme.

Sabran continua à descendre. Ead ferma les yeux, son souffle piégé dans sa poitrine. Ses perceptions volèrent en éclats pour accueillir chaque nouvelle et merveilleuse sensation. Sa peau chauffée par le feu. Le graille crémeux et le clou de girofle. Elle était déjà frissonnante et baignée d'une fine couche de sueur, tout son corps tendu, quand un doigt effleura son nombril. Elle souleva ses hanches pour accueillir les lèvres qui exploraient le creux de sa cuisse.

Chacun de ses muscles était aussi tendu que la corde d'un virginal attendant d'être pincée. Ses sens s'enroulaient autour de centres de plus en

plus petits, accordés à la tessiture de Sabran Berethnet, et chaque caresse faisait vibrer jusqu'à ses os.

« Je ne suis pas ta reine », chuchota Sabran, les lèvres à quelques centimètres de sa peau, « mais je suis tienne. » Ead passa les doigts dans le noir de ses cheveux. « Et tu vas découvrir que je peux me montrer très généreuse quand je le désire. »

---

Elles ne s'endormirent que quand elles furent trop épuisées et comblées pour ignorer la fatigue. Elles furent tirées de leur sommeil au milieu de la nuit par le crépitement de la pluie contre la fenêtre, et se cherchèrent aussitôt l'une l'autre, leurs corps reflétant la lumière des braises.

Elles restèrent ensuite sous les couvertures, les membres entrelacés.

« Tu dois rester une dame de la chambre, murmura Sabran. Pour ceci. Pour nous. »

Ead contempla les pierres taillées avec expertise, au plafond.

« Je peux jouer à être Lady Nurtha, mais ce ne sera jamais qu'un rôle.

— Je sais. » Sabran fixa longuement les ténèbres. « Et ne suis-je pas après tout tombée amoureuse d'un rôle que tu jouais ? »

Ead essaya de ne pas laisser ces mots la toucher en plein cœur, mais Sabran avait un talent inné pour toujours y parvenir.

C'était Chassar qui avait façonné Ead Duryan, et elle l'avait si bien incarnée que tout le monde s'était laissé convaincre. Pour la première fois, elle comprenait à quel point Sabran avait dû se sentir perdue, trahie.

La reine lui prit la main et effleura le doigt qui portait sa pierre de soleil.

« Je ne te connaissais pas cette bague.

— C'est le symbole du Prieuré », expliqua Ead, sur le point de s'endormir. « La bague d'une chasseuse.

— Ce qui signifie que tu as abattu une créature draconique.

— Oui, il y a longtemps de ça, avec ma sœur Jondu. Une vouivre qui s'était réveillée dans les Lames-des-Dieux.

— Quel âge avais-tu ?

— Quinze ans. »

Sabran étudia longuement le bijou.

« J'aimerais tant ne pas avoir à croire à ta version de l'histoire de Galian et Cléolind. Je les ai priés toute ma vie. Si ce que tu as raconté est vrai, alors je ne connais ni l'un ni l'autre. »

Ead glissa une main dans son dos.

« Tu me crois ? demanda-t-elle. Tu sais que je ne peux pas le prouver.

— Je le sais », répondit Sabran. Leurs nez se touchèrent. « Il me faudra du temps pour l'accepter... mais je ne me fermerai pas à l'idée que Galian Berethnet n'était peut-être qu'un être de chair et de sang. »

Sa respiration se fit plus lente et, pendant un instant, Ead crut qu'elle s'était assoupie.

« J'ai peur de la guerre que désire tant Feúdel. » Elle lui prit la main.  
« Et de l'ombre du Sans-Nom. »

Ead se contenta de lui caresser les cheveux.

« Je vais bientôt m'adresser à mon peuple. Mes sujets doivent savoir que je compte me dresser contre l'armée draconique, et que nous avons un plan pour mettre un terme définitif à cette menace. Si tu trouves l'Épée Véritable, je pourrai alors la leur montrer, pour leur redonner espoir. » Sabran la contempla. « Tu t'es fixé pour but de vaincre le Sans-Nom... mais que feras-tu après, si tu y parviens ? »

Ead ferma les yeux. C'était une question qu'elle faisait tout pour ne pas se poser.

« Le Prieuré a été fondé pour protéger le monde contre lui. Si j'arrive à l'arrêter... je pourrai faire ce que je veux, j'imagine. »

Un étrange silence s'installa entre elles. Soudain, Sabran s'écarta et lui tourna le dos.

« Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Ead sans tenter de se rapprocher d'elle.

— J'ai trop chaud. »

Un rempart semblait s'être dressé autour de la voix de Sabran. Ead, qui n'avait plus qu'une épaule nue devant elle, s'efforça de se rendormir. Elle n'avait aucun droit d'exiger la vérité.

L'aube n'était pas encore levée quand elle se réveilla pour de bon. Sabran dormait encore, si immobile qu'on aurait pu la croire morte.

Ead se leva en veillant à ne pas la déranger. Sabran remua un peu quand elle déposa un baiser sur le sommet de son crâne. Elle aurait dû lui faire savoir qu'elle s'en allait, mais même endormie, la reine paraissait fatiguée. Au moins était-elle maintenant en sécurité, entourée de ceux qui l'aimaient.

Ead quitta la grande chambre et regagna ses propres appartements, où elle se lava et s'habilla. Margret était déjà dans les écuries, vêtue d'une amazone et coiffée d'un chapeau orné d'une plume d'autruche, occupée à seller un palefroi au regard mal réveillé. Elle lui sourit, et Ead l'étreignit.

« Je suis tellement heureuse pour toi, Meg Ru. » Elle l'embrassa sur la joue. « Ou plutôt madame la future vicomtesse Mourve.

— J'aurais aimé qu'il n'ait pas à devenir vicomte pour qu'on l'estime digne de moi, mais les choses sont comme elles sont. » Margret lui prit les mains. « Ead, veux-tu être ma donatrice ?

— Ce serait un grand honneur. Et maintenant, tu vas pouvoir annoncer la nouvelle à tes parents ! »

Margret soupira. Il était vrai que, parfois, son père ne reconnaissait même plus ses propres enfants.

« Oui, maman sera folle de joie. » Elle lissa le devant de sa veste blanc cassé. « De quoi ai-je l'air ?

— De Lady Margret Ru, un modèle d'élégance.

— Oh, merveilleux ! » souffla Margret, soulagée. « Je me disais que je devais avoir l'air d'une idiote du village avec ce chapeau. »

Elles chevauchèrent dans les rues encore somnolentes, puis traversèrent le Leste au niveau du pont des Suppliques et ses visages taillés dans la pierre à l'effigie de chaque reine de la maison Berethnet. En se dépêchant, elles pourraient être à Portlété – qui servait de relais avec tous les comtés du nord d'Inys – avant dix heures.

« Ta danse d'hier avec Sabran a fait beaucoup jaser, lui apprit Margret en lui lançant un regard en coin. On raconte que vous êtes amantes.

— Et que dirais-tu, si c'était le cas ?

— Que vous avez le droit de faire ce qui vous chante. »

Elle pouvait lui faire confiance, et la Mère savait qu'il serait agréable d'avoir quelqu'un à qui parler des sentiments qu'elle éprouvait pour Sabran – pourtant, quelque chose en elle l'incitait à ne rien révéler, à faire de ces quelques heures un moment volé.

« La cour a toujours aimé les rumeurs, se contenta-t-elle de répondre. Allons, parle-moi de tes projets pour votre mariage. Je suis sûre que tu serais superbe en jaune, qu'en dis-tu ? »

---

Le palais d'Ascalon était drapé de brume. Une averse tombée pendant la nuit avait gelé entre-temps, transformant chaque chemin en verre givré et ornant chaque rebord de fenêtre de stalactites.

Loth contemplait les ruines de la galerie de marbre, où Sabran et lui venaient souvent discuter pendant des heures, autrefois. Le spectacle de la pierre coulant vers le sol comme de la cire possédait une étrange beauté.

Un feu normal n'aurait jamais fait fondre la pierre ainsi. Seule une créature vomie par le mont Effroi était capable d'un tel carnage.

« C'est ici que j'ai perdu ma fille. »

Il lança un regard par-dessus son épaule. Sabran était tout près, le visage rougi par le froid sous une coiffe de fourrure. Ses chevaliers du corps attendaient quelques mètres plus loin, tous parés de leur armure d'hiver argentée.

« Je l'avais appelée Glorian, le nom le plus grandiose de ma lignée. Chacune de mes trois ancêtres qui l'ont porté a été une grande reine. » Le regard de Sabran était perdu dans le passé. « Je me demande souvent à quoi elle aurait ressemblé. Si son nom aurait été un fardeau, ou si elle serait devenue encore plus illustre que les autres.

— Je pense qu'elle aurait été encore plus courageuse et vertueuse que sa mère. »

Sabran le gratifia d'un sourire las.

« Tu aurais apprécié Aubrecht, affirma-t-elle en venant se placer à côté de lui. C'était un homme bon et honorable. Comme toi.

— J'aurais beaucoup aimé le connaître. »

Ils regardèrent le soleil se lever. Quelque part, dans les ruines, une alouette se mit à grisoller.

« Ce matin, j'ai prié pour Lord Kitston. » Sabran posa la tête sur son épaule, et il la serra contre lui. « Ead ne pense pas que le Halgalant nous attende après la mort. Elle a peut-être raison – mais je crois encore, et pour toujours, qu'il y a une vie après celle-ci, et je suis sûre qu'il l'a trouvée.

— Je le dois, moi aussi. » Loth repensa au tunnel. À cette tombe solitaire. « Merci, Sab.

— Je sais que son trépas doit t'affecter encore, et à raison, mais tu ne dois pas le laisser altérer ton jugement.

— Je le sais. » Il prit une grande inspiration. « Je dois aller voir Combe.

— Parfait. Je serai dans la bibliothèque privée, je dois rattraper mon retard sur les affaires d'État.

— Un programme qui s'annonce des plus revigorants.

— Exactement. » Elle lui sourit. « Bonne journée, Lord Arteloth.

— Bonne journée, Majesté. »

En dépit de tout ce qui était arrivé, il était bon de retrouver la cour.

Loth retrouva Seyton Combe dans la tour obscure, enroulé dans une couverture, occupé à lire un livre de prières, les yeux injectés de sang. Il frissonnait, ce qui n'avait rien d'étonnant.

« Lord Arteloth, le salua le Faucon-de-Nuit quand le geôlier le laissa entrer. Quel plaisir de vous revoir à la cour.

— J'aimerais avoir les mêmes sentiments à votre égard, Votre Grâce.

— Oh, je n'attends aucune sympathie de votre part. J'avais de bonnes raisons de vous éloigner du palais, mais elles risquent de ne pas vous plaire. »

Loth prit une chaise en s'efforçant de garder un visage dépourvu de toute expression.

« La reine Sabran m'a chargé jusqu'à nouvel ordre d'enquêter sur la tentative d'usurpation de pouvoir dont elle a été victime, expliqua-t-il. J'aimerais que vous me révéliez tout ce que vous savez au sujet de Crest. »

Combe se laissa aller en arrière. Le regard de cet homme le mettait toujours aussi mal à l'aise.

« Je n'avais initialement aucune raison de penser que la reine Sabran pouvait être maltraitée quand j'ai appris qu'elle devait rester alitée, commença Combe. Elle avait accepté de ne pas quitter le donjon pour dissimuler sa fausse couche, et Lady Roslain de rester avec elle pendant sa convalescence. Mais quand, peu de temps après, Mademoiselle Duryan a quitté la capitale...

— S'est enfuie, plutôt, le corrigea Loth, car elle craignait pour sa vie. Vous avez pris l'habitude de bannir les amis de la reine, dirait-on.

— J'ai pris l'habitude de la protéger, mon seigneur.

— Et vous avez échoué. »

Combe poussa un profond soupir.

« C'est vrai, je l'admets », répondit-il en frottant les cernes sous ses yeux.



Loth ressentit, à son grand agacement, un soupçon de compassion pour lui.

« Poursuivez. »

Combe eut besoin d'un moment avant de recommencer à parler.

« Un jour, le docteur Bourne est venu me trouver. On l'avait chassé du donjon, et il craignait que, loin d'y être soignée, Sa Majesté y fût plutôt retenue prisonnière. Lady Igrain et Lady Roslain étaient alors les seules à s'occuper d'elle.

» Igrain, depuis longtemps déjà, m'inquiétait un peu. Je n'appréciais guère sa piété, disons... implacable. » Du doigt, Combe décrivit des cercles au niveau de sa tempe. « Je lui ai révélé ce que j'avais appris de l'un de mes agents. Que Lady Nurtha, puisque tel est son nom, à présent, avait eu des relations charnelles avec la reine. J'ai vu quelque chose changer dans ses prunelles. Elle a alors fait une remarque sur la reine Rosarian et sa conduite en tant qu'épouse. »

Loth revit soudain le portrait de Rosarian à Cárscaro, défiguré dans un accès de rage et de jalousie.

« Je n'ai pas aimé le tableau qui commençait à se dessiner sous mes yeux, dit Combe. Je sentais Igrain ivre du pouvoir de sa propre vertu, et je me doutais qu'elle conspirait pour remplacer sa reine par quelqu'un d'autre plus à son goût.

— Roslain. »

Combe acquiesça.

« La future cheffe de la famille Crest. J'ai essayé d'entrer dans les appartements royaux, mais des serviteurs m'ont barré la route et m'ont expliqué que la reine était trop faible pour recevoir de la visite. Je suis reparti sans faire de difficultés, mais cette nuit-là, j'ai fait arrêter le secrétaire d'Igrain.

» La duchesse est une femme intelligente, qui avait veillé à ne rien laisser de compromettant dans son propre bureau, mais son secrétaire, une

fois un peu poussé, m'a remis une série de documents ayant trait à ses finances. » Combe sourit. « J'y ai trouvé plusieurs avis de sommes versées par le duché d'Askrdal, ainsi que trace d'un autre paiement, très conséquent, effectué par Cárscaro juste après la mort de la reine mère. De fines étoffes et des bijoux pour servir de pots-de-vin. Un nombre significatif de couronnes étaient également passées de ses coffres à ceux d'un certain Tam Atkin, marchand de son état. J'ai découvert qu'il s'agissait du demi-frère de Bess Sylvestre, la meurtrière de Lievelyn.

— Une conspiration qui s'est préparée sur plus de dix ans, commenta Loth. Et vous n'avez rien vu venir. » Le coin de sa bouche se mit à trembler. « Moi qui croyais que les faucons avaient les yeux perçants. À vous voir ainsi tâtonner dans le noir, je me dis qu'on devrait plutôt vous appeler la Taupe-de-Nuit. »

Combe laissa échapper un rire sans joie, qui s'acheva en quinte de toux.

« Et je le mériterais, admit-il d'une voix râpeuse. Voyez-vous, Lord Arteloth, si j'ai les yeux partout, j'ai fait l'erreur de les fermer dès qu'il s'agissait des sujets de sang sacré. J'ai considéré comme acquise la loyauté des autres Ducs Spirituels. Et ainsi, je ne les ai pas observés. »

Il tremblait plus que jamais.

« À présent que je disposais de preuves contre Igrain, je devais procéder prudemment. Elle occupait le donjon, voyez-vous, et toute action inconsidérée à son encontre risquait de mettre en danger Sa Majesté. J'ai me suis entretenu avec Lady Nelda et Lord Lemand, et nous avons décidé que la meilleure stratégie serait de retourner dans nos domaines respectifs et de revenir avec nos escortes pour étouffer cette tentative d'usurpation. Par bonheur, vous êtes arrivés avant nous ; sans vous, bien plus de sang aurait coulé. »

Pendant un long moment, Loth retourna dans sa tête ce qu'il venait d'entendre. Il n'appréciait guère le personnage, mais toute son histoire

sonnait vrai.

« J'ai compris qu'Igrain avait des vues sur le trône au moment même où je bannisais Lady Nurtha, aussi je comprends qu'on puisse me croire son complice, admit Combe. Mais le Saint m'en soit témoin, je n'ai rien fait de malhonnête, ou d'indigne d'un serviteur de la reine. » Il le regarda sans flancher. « Elle est peut-être la dernière de sa lignée, mais elle n'en reste pas moins une Berethnet, et j'ai bien l'intention de la voir régner encore longtemps. »

Loth examina l'homme qui l'avait envoyé au-devant d'une mort quasi certaine. Il y avait indéniablement une lueur de sincérité dans ses yeux, mais Loth n'était plus le garçon naïf qui avait embarqué pour Cárscaro. Il en avait trop vu.

« Seriez-vous prêt à témoigner contre Crest et à me remettre toutes vos preuves ? demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Et accepteriez-vous d'envoyer une compensation financière au comte et à la comtesse de Ruissemiel, en dédommagement de la perte de leur seul héritier, Kitston Sommière, leur fils bien-aimé... » Sa gorge se serra. « Et le meilleur ami qui ait jamais vécu ?

— Oui, bien entendu. » Combe baissa la tête. « Puisse la Chevaleresse de la Justice guider votre main, monsieur. J'espère que vous ferez preuve de davantage de bonté d'âme que sa descendante. »



## Est

---

La mer de Dansoleil était si transparente qu'elle semblait faite de rubis sous la lumière du couchant. Niclays Roos, debout à la proue de la *Poursuite*, regardait les vagues rouler.

Il était heureux de naviguer de nouveau. La *Poursuite* avait passé plusieurs semaines à quai dans la cité en ruine de Kawontay, où marchands et pirates qui s'opposaient à l'embargo maritime avaient construit un marché noir florissant. L'équipage avait rempli les cales avec suffisamment de vivres et d'eau douce pour un voyage retour, et assez de poudre à canon et de pièces d'artillerie pour raser une ville entière.

Ils n'avaient pas vendu Nayimathun, tout compte fait. L'Impératrice Dorée avait décidé de la garder pour servir de moyen de pression contre la garde de haute mer.

Niclays pressa une main sur le devant de sa tunique, là où il avait caché une fiole remplie de sang et l'écaille prélevée sur la créature. Soir après soir, il avait sorti l'écaille pour l'examiner, mais tout ce qu'il voyait, quand il passait le doigt sur sa surface, était le regard du dragon quand il avait arraché le fragment de cuirasse à sa chair.

Un bruissement lui fit lever la tête. La *Poursuite* arborait les voiles cramoisies d'un bateau de peste, achetées pour lui permettre de traverser la mer de Dansoleil sans être importunée. Elle n'en restait pas moins le navire le plus reconnaissable de l'Est, et n'avait pas manqué d'attirer l'attention de l'œil vengeur de la Seiiki. En voyant la garde de haute mer et ses dragonniers venir à leur rencontre, l'Impératrice Dorée avait envoyé un canot pour les mettre en garde : elle n'hésiterait pas à vider la grande Nayimathun comme un poisson si son vaisseau recevait ne serait-ce qu'une égratignure, ou si elle se rendait compte que l'un des leurs la suivait. Pour prouver qu'elle détenait toujours la dragonne prisonnière, elle avait assorti ses menaces d'une de ses dents.

Toute la garde, bateaux et dragons confondus, avait battu en retraite. Comme s'ils avaient le choix... Ils étaient cependant très probablement en train de les suivre à bonne distance.

« Te voilà. » Laya Yidagé vint s'installer à côté de lui. « T'as l'air bien pensif.

— Rien de plus normal pour un alchimiste, ma chère. »

Au moins, ils bougeaient. Chaque étoile sous laquelle ils passaient les rapprochait de la fin de leur voyage.

« J'suis allée voir l'dragon, annonça Laya en resserrant son châle autour de ses épaules. J'crois qu'il est en train d'claquer.

— Il n'a pas été nourri ?

— Ses écailles s'dessèchent. L'équipage a beau lui j'ter des seaux d'eau, il a b'soin d'être immergé. »

Un coup de vent balaya le pont, mais Niclays le remarqua à peine. Son épais manteau lui donnait l'impression d'être un ours revêtu d'une épaisse fourrure. C'était un cadeau de l'Impératrice Dorée, après qu'elle l'eut nommé maître des potions, un titre donné aux alchimistes de la cour, dans l'empire des Douze-Lacs.

« Niclays, j’crois qu’toi et moi, on d’vrait commencer à réfléchir à un plan.

— Pourquoi ?

— Parce que si, en fin de compte, on trouve pas d’mûrier, l’Impératrice Dorée t’f’ra trancher la tête. »

Niclays déglutit bruyamment.

« Et si nous en trouvons un ?

— Alors p’têt que tu mourras pas, mais j’en ai assez d’ces bateaux. J’vis p’têt une vie d’vieux loup de mer, mais c’est pas comme ça qu’j’ai l’intention de finir. » Elle le regarda bien en face. « J’veux rentrer chez moi. Pas toi ? »

Niclays réfléchit un instant à ce mot.

« Chez lui » ne voulait plus rien dire depuis si longtemps. Son nom, Roos, venait de Rozentun, une petite ville endormie qui surplombait le détroit de Vatten, et où personne ne se souviendrait de lui. Il ne lui restait plus que sa mère, et elle le méprisait.

Peut-être Truyde se souciait-elle de savoir s’il était mort ou vivant. Il se demanda si elle allait bien. Œuvrait-elle toujours pour une alliance avec l’Est, ou pleurerait-elle discrètement l’élus de son cœur ?

Pendant longtemps, son chez-lui avait été la cour de Mentendon, où il avait la faveur de la reine, et où il était tombé amoureux – mais Edvart était mort, sa lignée disparue, son souvenir réduit à des statues, des portraits. Niclays n’avait plus sa place là-bas. Quant à son passage en Inys, il s’était révélé parfaitement désastreux.

En fin de compte, son chez-lui n’avait toujours été que Jannart.

« Jan est mort pour ça. » Il s’humecta les lèvres. « Pour l’arbre. Je ne peux renoncer sans connaître son secret.

— T’es maître des potions. On t’laissera sûrement étudier l’arbre de vie, murmura Laya. Si on découvre l’élixir, que’que chose me dit qu’on partira ensuite pour la Cité des Mille Fleurs, au Nord. J’pense que

l'Impératrice compte l'offrir à la maison Lakseng en échange d'une levée d'l'embargo. On aurait qu'à lui fausser compagnie une fois en ville, et partir à Kawontay à pied. Tu pourrais prendre que'ques fioles d'l'élixir avec toi.

— À pied... répondit Niclays avec un petit rire. Et que ferions-nous ensuite, si d'aventure – chose improbable – nous devons survivre à ce périple ?

— On trouve à Kawontay des contrebandiers ersyriens qui écument la mer d'Carmentum. On d'vrait pouvoir les persuader d'nous faire franchir l'Abysse. Ma famille les paierait. »

Lui n'avait personne pour lui offrir cette traversée.

« Pour nous deux, ajouta Laya en voyant son expression. J'y veillerai.

— C'est d'une grande bonté de ta part. » Il hésita. « Mais que ferons-nous s'il n'y a pas de mûrier à l'arrivée ? »

Laya lui lança un regard en coin.

« S'ils trouvent rien, prends immédiatement la mer, Niclays. Ça vaudra toujours mieux qu'd'essuyer sa fureur. »

Niclays frémit.

« Je te crois volontiers.

— On va trouver quelque chose, affirma-t-elle d'une voix plus douce. Jannart croyait à c'te légende. J'suis convaincue qu'il veille sur toi à l'heure qu'il est, et qu'il t'aidera à rentrer chez toi. »

*Chez toi.*

Il pourrait proposer l'élixir au monarque de son choix, pour que celui-ci le protège de Sabran. À ce jeu-là, Brygstad avait sa préférence. Il louerait une mansarde dans le vieux quartier et joindrait les deux bouts en enseignant l'alchimie à des novices. Il trouverait sans doute même de quoi égayer ses jours dans ses bibliothèques et les amphithéâtres de son université. Et sinon, il n'aurait qu'à se rendre à Hróth.



Et il retrouverait Truyde. Il deviendrait comme un grand-père pour elle, afin de rendre Jannart fier de lui.

Tandis que la *Poursuite* s'avavançait dans des eaux plus profondes, Niclays resta à côté de Laya. Ensemble, ils regardèrent les étoiles apparaître les unes après les autres. Quoi qu'il advienne, une chose était certaine : Niclays – ou son fantôme – serait enfin en paix.



## Ouest

---

La *Fleur d'Ascalon*, un navire à passagers qui desservait la côte est de l'Inys, accosta à midi dans l'antique ville marchande de Port-Calibrûle. De là, Ead et Margret entamèrent leur traversée des Prés, le long de la Lissome gelée.

La neige, tombée pendant la nuit sur tout le nord, semblait avoir été étalée au couteau sur les plaines. Sur leur passage, les gens du commun ôtaient leur chapeau et saluaient Margret, qui leur répondait d'un sourire et d'un geste de la main. Elle aurait fait une magnifique comtesse de Bouleaudor, eût-elle été l'aînée.

Elles s'écartèrent de la rivière et s'enfoncèrent dans une poudreuse qui arrivait aux genoux de leurs montures. Il n'y avait personne dans les champs en cette saison, la terre étant bien trop froide pour être labourée, mais Ead n'en garda pas moins sa capuche sur la tête en permanence.

La famille Ru s'était établie dans une vaste demeure nommée Château-Serin, située à une demi-lieue de Bouleaudor, le lieu de naissance de Galian Berethnet. Le village en lui-même était en ruine, mais restait un lieu de pèlerinage dans la Vertu. Il se trouvait à l'ombre des bois maudits, qui séparaient les Prés des Lacs.

Après plusieurs heures à chevaucher, le visage rougi par le vent, Margret fit ralentir son cheval au sommet d'une colline, laissant Ead contempler le grand parc blanc qui s'étendait sous ses yeux, et au centre duquel se dressait Château-Serin, austère et magnifique, avec ses immenses fenêtres en saillie et les hauts dômes de ses toits.

« Nous y sommes, annonça Margret. Tu veux aller directement à Bouleaudor ?

— Pas encore. Si Galian a véritablement caché Ascalon dans la région, il l'aura dit à ceux qui veillent sur elle. C'était son bien le plus précieux. Le symbole de la maison Berethnet.

— Et ma famille l'aurait dissimulée à ses reines pendant tant de siècles ?

— Pourquoi pas ? »

Margret fronça les sourcils.

« Le Saint n'est venu à Château-Serin qu'une seule fois, l'année de la naissance de la princesse Sabran. S'il existe une preuve qu'il a bien laissé l'épée ici, papa le saura. Il a consacré sa vie à apprendre tout ce qu'il y a à savoir sur ce domaine. »

Lord Clarent Ru n'était plus vraiment lui-même, et ce depuis quelque temps déjà. Jadis vigoureux cavalier, il s'était blessé à la tête en tombant de cheval et souffrait depuis de ce que les Inyssiens appelaient la *brume de l'esprit*.

« Allez viens, nous n'avons pas de temps à perdre », dit Margret. Une lueur malicieuse éclaira soudain son regard. « Une petite course, Lady Nurtha ? »

Ead fit claquer ses rênes en guise de réponse. Son coursier dévala la colline et traversa le parc, dispersant au passage une harde de cerfs nobles. Dans son dos, Margret lui cria quelque chose de sans doute fort peu courtois. Ead éclata de rire, la capuche rejetée en arrière par le vent.

Elle atteignit le corps de garde juste avant Margret. Autour d'elles, des serviteurs portant les armoiries de la famille Ru s'affairaient à déneiger à l'aide de grandes pelles.

« Lady Margret ? » Un homme grand et très mince, à la barbe taillée en pointe, s'inclina profondément. « Heureux de vous revoir, ma dame.

— Bonjour, maître Brooke. » Margret descendit de cheval. « Je vous présente Eadaz uq-Nāra, vicomtesse de Nurtha. Pourriez-vous, je vous prie, nous conduire auprès de la comtesse ?

— Mais bien entendu. » L'homme se fendit d'une autre révérence. « Lady Nurtha, bienvenue à Château-Serin. »

Ead se força à hocher la tête. Elle ne se ferait donc jamais à ce titre.

Elle confia ses rênes à un palefrenier et franchit avec Margret les portes de la maison.

L'un des murs du vestibule était entièrement occupé par le portrait immense d'un homme à la peau d'ébène et au regard grave, vêtu de chausses et du genre de pourpoint ajusté à la mode en Inys quelques siècles plus tôt.

« Lord Rothurt Ru, expliqua Margret quand elles passèrent devant lui. Il est au centre de l'une des grandes tragédies inyssiennes. Carnélian III était tombée amoureuse de lui, mais il était déjà marié. » Margret désigna un autre portrait. « Et voici Margret Côtes-de-Fer, de qui je tiens mon prénom. C'est elle qui a mené nos troupes pendant la Révolte des coteaux d'Ajonc. »

Ead haussa les sourcils.

« Lord Mourve va entrer dans une bien noble famille.

— Le pauvre, soupira Margret. Maman veillera à ce qu'il ne l'oublie jamais. »

Maître Brooke les guida à travers un véritable dédale de couloirs lambrissés et de grandes portes en chêne. Tant d'espace pour seulement deux personnes et leurs serviteurs.

Lady Annes Ru était en train de lire quand elles entrèrent dans le séjour d'apparat. Naturellement très grande, la noble dame portait en outre un attifet qui lui rajoutait quelques pouces. Sa peau noire était pratiquement dépourvue de rides, mais quelques mèches grises ondulaient parmi les spirales de ses cheveux.

« Qu'y a-t-il, maître Brooke ? » Elle leva le nez et ôta ses besicles.  
« Par le Saint ! Margret ! »

Margret fit une révérence.

« Allons maman, ce n'est que moi, inutile de mêler le Saint à cette affaire.

— Mon enfant ! » Lady Annes se précipita sur sa fille, les bras grands ouverts. Contrairement à ses enfants, elle avait un accent du sud prononcé. « Je n'ai appris que ce matin la nouvelle de tes fiançailles ! dit-elle en la serrant contre elle. Je devrais te secouer comme un prunier pour avoir accepté sans notre permission, mais puisque la reine Sabran a donné la sienne... » Son visage rayonnait de joie. « Mais quelle beauté ce lord Mourve s'est trouvée, ma chérie !

— Merci maman...

— J'ai déjà fait commander le plus beau satin qui soit pour ta robe ! Un beau bleu bien profond qui t'ira à merveille. Mon marchand de tissus préféré de Grandherbage va faire venir l'étoffe de Kantmarkt. Tu porteras un attifet, bien entendu, avec des perles blanches et des saphirs, et tu dois absolument te marier dans le sanctuaire de Port-Calibrûle, comme moi. C'est l'endroit le plus charmant du monde.

— Parfait, on dirait que vous avez déjà tout prévu, commenta Margret en lui déposant un baiser sur la joue. Maman, vous souvenez-vous de Mademoiselle Duryan ? Elle est désormais Lady Eadaz uq-Nāra, vicomtesse de Nurtha, et ma plus chère amie. Ead, je te présente ma mère, la comtesse de Bouleaudor. »

Ead s'inclina. Elle avait déjà rencontré Lady Annes une ou deux fois à la cour, quand celle-ci était venue rendre visite à ses enfants, mais jamais assez longtemps pour qu'elles aient le temps de se faire un avis l'une sur l'autre.

« Dame Eadaz, la salua Lady Annes un peu froidement. Il n'y a pas quatre jours de cela, les hérauts vous annonçaient recherchée pour hérésie, si je ne m'abuse.

— Ils étaient payés par des traîtres, madame, répondit Ead. Sa Majesté n'accorde aucun crédit à leurs calomnies. »

Lady Annes la contempla des pieds à la tête.

« Clarent a toujours cru que vous finiriez pas épouser mon fils, vous savez. J'espère qu'il ne s'est rien passé d'indécent entre vous, même si vous êtes probablement un parti digne du futur comte de Bouleaudor, à présent. » La comtesse battit des mains sans lui laisser le temps de répondre. « Brooke ! Préparez-nous le dîner, je vous prie.

— Oui, madame » répondit le domestique, à plusieurs pièces de là.

« Maman, nous ne pouvons pas rester, protesta Margret. Nous devons vous entretenir de...

— Ne sois pas sottte, Margret. Il va falloir te remplumer un peu si tu veux donner un héritier à Lord Mourve. »

Margret semblait sur le point de mourir de honte. Quant à lady Annes, elle quitta la pièce d'un air affairé, les laissant seules dans la pièce.

Ead s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le parc.

« Quelle belle demeure, déclara-t-elle.

— Je sais. Elle me manque terriblement, répondit Margret en passant la main sur le virginal qui ornait la pièce. Pardonne maman. Elle a... son franc-parler, mais ses intentions sont louables.

— C'est généralement le cas, avec les mères. »

Margret sourit.

« Allez, viens. Nous ferions mieux de nous changer. »

Elle entraîna Ead dans de nouveaux couloirs, puis lui fit grimper une série de marches jusqu'à une chambre d'amis de l'aile est. Ead se dépouilla de ses vêtements de cheval. Elle s'aspergeait la figure au-dessus de la cuvette mise à sa disposition quand elle crut apercevoir quelque chose par la fenêtre – mais le temps qu'elle s'y rende, il n'y avait plus rien.

Elle commençait à avoir peur de tout, et pour cause. Ses sœurs allaient venir, tôt ou tard, que ce soit pour la réduire au silence à jamais ou la ramener de force au Lasia.

Ead tâcha de se reprendre ; elle vérifia que ses poignards étaient bien à portée de main et se prépara pour le dîner. Margret la retrouva dans le couloir, et toutes deux se rendirent dans le petit salon, où Lady Annes avait déjà pris place.

Ses serviteurs commencèrent par remplir leurs coupes de poiré – une spécialité régionale –, avant d'apporter un beau ragoût de gibier et du pain à la croûte épaisse.

« Allons, rapportez-moi les dernières nouvelles de la cour, demanda la maîtresse de maison. J'ai été tellement triste d'apprendre que la reine Sabran avait perdu son enfant. »

Elle porta involontairement la main à son ventre. Ead savait qu'elle-même avait fait une fausse couche avant d'avoir Margret.

« Sa Majesté va mieux maintenant, maman, répondit cette dernière. Et ceux qui ont essayé d'usurper son trône ont été mis aux arrêts.

— Usurper ? répéta la comtesse. Mais de qui parles-tu ?

— Crest. »

Lady Annes posa son couteau, le regard dans le vide.

« Igrain... Par le Saint, je n'arrive pas à y croire.

— Elle était aussi derrière la mort de la reine Rosarian. Elle a conspiré avec Sigoso Vetalda. »



La comtesse inspira profondément, une série d'émotions défilant sur son visage.

« Je savais que Sigoso lui garderait rancune. Il l'avait courtisée avec tant d'acharnement... » expliqua-t-elle, un soupçon d'amertume dans la voix. « Je n'ignorais pas non plus que Rosarian et Igrain ne s'entendaient guère, pour des raisons qu'il vaut mieux taire. Mais de là à faire assassiner sa reine, et d'une façon pareille... »

Ead se demanda si Annes Ru, une ancienne dame de la chambre, savait que la reine et Harlowe avaient eu une liaison – et même, peut-être, que la princesse était une bâtarde.

« Je suis désolée, maman, dit Margret en lui prenant la main. Crest ne fera plus jamais de mal à personne. »

Lady Annes se força à hocher la tête.

« Au moins, nous pouvons passer à autre chose, à présent. » Elle se tamponna les yeux. « Je suis seulement désolée qu'Arbella n'ait pas vécu assez longtemps pour entendre tout ceci. Elle s'en est toujours tellement voulu ! »

Pendant un court moment, elles mangèrent en silence.

« Comment se porte Lord Bouleaudor, madame ? s'enquit alors Ead.

— Son état n'évolue guère, hélas. Clarent est parfois dans le passé, parfois dans le présent, et parfois nulle part.

— Me demande-t-il toujours, maman ? voulut savoir Margret.

— Oui, tous les jours, répondit Annes d'une voix lasse. Tu voudras bien monter le voir, s'il te plaît ? »

Margret lança un regard à Ead.

« Oui, maman. Bien sûr. »

---

Lady Annes se targuant d'être une hôtesse modèle, Ead et Margret étaient encore à table deux heures plus tard.

Leurs habits séchaient devant la grande cheminée, et des plats prompts à vous réchauffer les os continuaient à arriver des cuisines. La conversation dériva vers le mariage à venir, et Lady Annes se mit bientôt à prodiguer des conseils à sa fille en vue de sa nuit de noces (« *Prépare-toi à être déçue, ma chérie, car la réalité est bien souvent très en deçà de nos espérances* »). Margret arborait le sourire stoïque qu'Ead lui avait si souvent vu à la cour.

« Maman, dit-elle quand elle parvint finalement à interrompre la comtesse, je faisais part à Ead de notre légende familiale... le passage du Saint à Château-Serin... »

Lady Annes fit descendre la bouchée qu'elle mâchait avec un peu de poiré.

« Vous êtes historienne, dame Eadaz ?

— Le sujet m'intéresse, ma dame.

— Soit. Si j'en crois les écrits, le Saint aurait passé trois nuits à Château-Serin, peu de temps après que la reine Cléolind est morte en couches. Nos ancêtres étaient des amis et alliés de longue date du roi Galian. On raconte que, pendant un temps, il ne se fiait plus qu'à eux, et leur faisait davantage confiance qu'à sa Sainte Escorte. »

Margret et Ead échangèrent un regard tandis qu'arrivaient une tarte au lait caillé, des pommes au four et du lait sucré.

---

Une fois le dîner terminé, Lady Annes les libéra enfin. Margret accompagna Ead dans l'escalier, une bougie à la main.

« Par le Saint, je suis vraiment désolée, Ead. Voilà des années qu'elle attend que l'un de nous deux se marie, et Loth l'a jusqu'ici plutôt déçue dans ce domaine.

— Ne t'en fais pas. Ta mère t'aime énormément. »

Quand elles furent arrivées devant les portes artistement sculptées de l'aile nord, Margret s'arrêta tout à coup.

« Et si... » Elle joua avec la bague qu'elle portait au majeur. « Et si papa ne se souvenait pas de moi ?

— Il a demandé à te voir », la rassura Ead en lui posant une main dans le dos.

Margret prit une grande inspiration, tendit sa bougie à Ead et ouvrit les portes.

Elles pénétrèrent dans une pièce à l'atmosphère étouffante. Lord Clarent Ru somnolait dans une bergère, une couverture sur les épaules. Seuls ses cheveux blancs et une ride ou deux le distinguaient de Loth. Ead remarqua que ses jambes s'étaient atrophiées depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu.

« Qui est là ? demanda-t-il. Annes ? »

Margret prit son visage dans ses mains.

« Papa, c'est moi. Margret. »

Ses yeux s'ouvrirent lentement.

« Meg... » Il lui prit le bras. « C'est vraiment toi ?

— Oui. » Elle laissa échapper un rire ému. « Je suis là, papa. Je suis désolée de vous avoir laissé si longtemps. » Elle lui embrassa la main.

« Pardonnez-moi. »

Il lui releva le menton du doigt.

« Margret, tu es ma fille. Je t'ai pardonné tous tes péchés au premier jour de ta vie. »

Elle passa les bras autour de lui et pressa le visage dans le creux de son cou. Lord Clarent lui caressa doucement les cheveux, une expression de sérénité absolue sur le visage. Ead regretta en cet instant de n'avoir jamais su qui était son père.

« Papa, vous souvenez-vous d'Ead ? » demanda Margret en se reculant.

Les yeux noirs aux paupières tombantes de Lord Clarent se posèrent sur l'intéressée. Ils étaient aussi doux que dans son souvenir.

« Ead... dit-il d'une voix un peu rauque. Ça par exemple, Ead Duryan ! » Il lui tendit la main, et elle déposa un baiser sur sa chevalière. « Qu'il est bon de vous voir, mon enfant. Avez-vous enfin épousé mon fils ? »

Savait-il que Loth avait été exilé ?

« Non, monseigneur. Nous nous aimons énormément, Loth et moi, mais pas de cette façon.

— Je savais que c'était trop beau pour être vrai, répondit Lord Clarent avec un petit rire. J'espérais le voir marié un jour, mais j'ai bien peur que cela n'arrive pas. »

Soudain, son front se plissa et ses traits semblèrent s'affaïsser. Margret encadra son visage de ses mains pour le forcer à fixer son attention sur elle.

« Papa, maman dit que vous m'aviez demandée. »

Lord Clarent cligna des yeux.

« Demandée... oui. J'ai quelque chose d'important à te dire, Margret.

— Je suis là.

— Alors je dois te confier le secret. Loth est mort, affirma-t-il d'une voix tremblante, ce qui fait de toi mon héritière. Seule l'héritière de Bouleaudor peut savoir. » Les rides sur son front se creusèrent davantage. « Loth est mort... »

Il devait sans arrêt oublier que Loth était revenu. Margret lança un rapide regard en direction d'Ead, puis revint vers son père, lui massant les pommettes de ses pouces.

Elles avaient besoin qu'il croie Loth mort. C'était le seul moyen pour qu'il leur révèle où était cachée l'épée.

« On le... dit mort, papa, c'est vrai, murmura-t-elle. C'est moi l'héritière de la famille, désormais. »

Le visage de l'homme se froissa. Ead savait à quel point Margret devait souffrir de lui mentir de la sorte, mais faire venir Loth depuis

Ascalon aurait pris des jours, un temps dont elles ne disposaient peut-être pas.

« Si Loth n'est plus, c'est à toi d'en hériter, Margret, reprit Clarent, les yeux humides. *Hildistérron*. »

Ce mot eut sur Ead l'effet d'un coup de poing.

« *Hildistérron*, murmura Margret. Ascalon.

— Quand je suis devenu comte de Bouleaudor, ta grand-mère m'a dit : “Elle doit être transmise à mes enfants, puis aux tiens, au cas où elle revienne un jour la chercher.”

— Qui est ce “elle”, Lord Clarent ? intervint Ead.

— La Dame des Bois. »

Kalyba.

*J'ai cherché Ascalon pendant des siècles, mais Galian l'a bien cachée.*

Clarent commençait à s'agiter. Il leur lança un regard effrayé.

« Mais qui êtes-vous ? murmura-t-il. Je ne vous connais pas !

— Papa. C'est Margret. » Confrontée à la mine de plus en plus confuse de son père, la voix de Margret se mit à chevroter. « Papa, je vous en supplie, restez avec moi. Si vous ne me le dites pas maintenant, ce sera perdu pour toujours dans votre esprit. » Elle lui serra les mains. « Je vous en conjure, dites-moi où Ascalon est cachée. »

Il se cramponna à elle comme si elle était l'incarnation de sa mémoire. Margret ne bougea pas tandis qu'il se penchait en avant. Ead regarda, le cœur battant, les lèvres craquelées du comte bouger, tout contre l'oreille de sa fille.

La porte s'ouvrit alors, et Lady Annes entra dans la pièce.

« Il est l'heure de prendre ton eau-de-nuit, Clarent, annonça-t-elle. Margret, il doit se reposer, à présent. »

Le comte se prit la tête dans les mains.

« Mon fils est mort », gémit-il, les épaules secouées par les sanglots.

Lady Annes fronça les sourcils.

« Mais non, Clarent. J'ai de bonnes nouvelles pour toi. Loth est revenu...

— Mon fils est mort ! »

Margret se plaqua une main sur la bouche, les larmes aux yeux. Ead la prit par le coude et la fit sortir, laissant Lady Annes s'occuper de son mari.

« Comment ai-je pu lui dire une chose pareille ? se morigéna Margret d'une voix tremblante.

— Il le fallait. »

Margret hocha la tête. Tout en s'essuyant les yeux, elle emmena Ead directement dans sa propre chambre, où elle se mit en quête d'une plume et d'un parchemin. Elle commença à écrire.

« Avant que j'oublie ce qu'il m'a dit », murmura-t-elle.

*On me connaît grâce aux chansons. Ma vérité est  
méconnue.*

*Je repose là où les étoiles ne peuvent pas voir.*

*J'ai été forgée par le feu, arrachée à une comète.*

*Je suis sur la feuille et sous l'arbre.*

*Mes fidèles sont poilus, leurs offrandes crottées...*

*Éteins le feu, brise la pierre, et libère-moi.*

« Encore une satanée énigme... »

Peut-être était-ce à cause de la fatigue accumulée au cours des dernières semaines, mais à la simple perspective de devoir résoudre une nouvelle charade, Ead sentait sa santé mentale déjà bien éprouvée s'effriter encore davantage.

« Maudits soient les anciens et leurs devinettes. Nous n'avons pas le temps de...

— Je sais exactement ce que ça signifie », l'interrompit Margret, qui glissait déjà le parchemin dans son corset. « Et je sais aussi où se trouve

Ascalon. Suis-moi. »

---

Margret annonça à l'intendant qu'elles sortaient pour leur promenade du soir, et que lady Annes ne devait pas les attendre. Elle réclama aussi deux pelles, que le palefrenier leur apporta, ainsi que les deux chevaux les plus rapides des écuries et qu'une paire de lanternes de selle.

Vêtues de leurs lourds manteaux, elles s'éloignèrent de Château-Serin au galop. Margret avait seulement dit à Ead qu'elles allaient à Bouleaudor. Elles devaient prendre l'ancien chemin des morts pour s'y rendre. Ce dernier était entièrement recouvert de neige, mais Margret semblait s'y retrouver sans problème.

À l'époque des rois, c'était sur cette route que les morts de Bouleaudor et des villages alentour étaient emportés vers une Arondine aujourd'hui détruite pour y être enterrés. Au printemps, les pèlerins y défilaient à la lueur de leurs bougies, pieds nus et chantants, pour déposer des offrandes à l'endroit où se trouvait autrefois l'Âtre des Berethnet.

Elles cheminèrent sous des chênes biscornus, traversèrent plusieurs prairies, et dépassèrent un cercle de pierres remontant aux premières heures de l'Inys.

« Margret ! appela Ead. Que signifie cette énigme ? »

Margret fit ralentir l'allure à son cheval.

« Ça m'est revenu dès que papa a prononcé les premiers mots. Je n'avais que six ans, mais je me souviens de tout.

— Et tu veux bien m'éclairer ? demanda Ead en baissant la tête pour éviter une branche chargée de neige.

— Comme tu le sais, Loth et moi n'avons pas grandi ensemble. Il a vécu depuis tout petit à la cour avec maman, et je suis restée ici avec papa – mais Loth revenait tous les ans, au printemps, pour le pèlerinage. Je détestais quand il devait repartir. J'étais tellement furieuse contre lui, une année, que j'avais juré de ne plus jamais lui parler. Pour m'apaiser, il

m'avait assuré qu'il passerait la dernière journée de son séjour avec moi, alors je lui ai fait promettre que nous ferions *tout* ce que je voulais. Et puis j'ai exigé que nous allions faire un tour dans les bois maudits.

— Courageux, pour une enfant du nord.

— Stupide, tu veux dire, oui. Quoi qu'il en soit, Loth avait promis, et même à douze ans, il était trop galant pour revenir sur sa parole. L'aube venue, nous nous sommes donc glissés hors de nos lits et avons suivi la route où nous nous trouvons en ce moment jusqu'à Bouleaudor – et alors, pour la première fois de nos vies, nous avons continué à marcher jusqu'aux bois maudits, où vivait la Dame des Bois.

» Nous nous sommes arrêtés juste à l'orée de la forêt. Les arbres ressemblaient à des géants sans visage pour la petite fille que j'étais, mais je trouvais cette aventure des plus palpitantes. Main dans la main, nous sommes restés en tremblant dans l'ombre des bois maudits, à nous demander si la sorcière allait venir nous attraper pour nous dépouiller et croquer nos os dès que nous aurions mis un pied dans la forêt. Finalement, j'ai perdu patience et bousculé Loth. »

Ead réprima un sourire.

« Si tu avais entendu le cri qu'il a poussé alors ! En tout cas, voyant que rien ne le happait pour l'entraîner vers une mort atroce, nous nous sommes enhardis, et avons bientôt commencé à cueillir des baies et, plus généralement, à faire les idiots. À force, le crépuscule avait commencé à tomber, et nous avons décidé qu'il était temps de rentrer – c'est là que Loth a remarqué un petit trou dans le sol. Il a dit que ce n'était que le terrier d'un lapin, mais j'étais persuadée que c'était un trou de wyrm, et que j'allais occire la vouivrette qui s'y cachait.

» Loth a alors éclaté de rire, ce qui m'a poussée, vexée, à ramper dans le trou. Il était très étroit, et j'ai dû creuser avec les mains pour l'élargir, avant de m'y enfoncer tête la première avec une bougie. Au départ, je n'ai trouvé que de la terre, mais alors que j'essayais de me retourner pour



remonter, j'ai glissé, et après une courte chute, je me suis retrouvée dans un tunnel assez haut pour y tenir debout.

» Ma chandelle était je ne sais comment restée allumée, j'ai donc osé m'aventurer un peu plus loin. Il était évident que ce tunnel n'était pas l'œuvre de vulgaires lapins. Je ne me rappelle plus jusqu'où je suis allée, seulement que ma terreur grandissait à chaque pas. Quand j'ai compris que j'allais finir par souiller mes jupons de peur, je suis remontée en courant et j'ai dit à Loth qu'il n'y avait rien à voir. » Des flocons de neige s'étaient pris dans les cils de Margret. « Je croyais être entrée par mégarde dans l'ancre de la Dame de la Forêt, et qu'elle viendrait me happer si j'en parlais à qui que ce soit. Pendant des années, par la suite, ce tunnel a hanté mes cauchemars. Je rêvais qu'on me vidait de mon sang, ou que j'étais enterrée vivante. »

Il était rare de voir Margret effrayée – et pourtant, dix-huit ans après les faits, elle semblait toujours aussi secouée.

« Je crois bien que j'ai fini par oublier... mais quand papa m'a parlé... tout m'est revenu. *Je suis sur la feuille et sous l'arbre. Mes fidèles sont poilus, leurs offrandes crottées...*

— Les lapins, murmura Ead. Kalyba m'a dit qu'elle n'avait presque jamais vécu dans les bois maudits, mais ce n'était pas forcément le cas pour Galian. Ou peut-être tes ancêtres lui avaient-ils parlé de ce tunnel. »

Margret acquiesça, la mâchoire serrée.

Elles poursuivirent leur route en silence.

La nuit était déjà tombée quand la silhouette de Bouleaudor se découpa devant eux.

Il régnait en ce lieu saint, le berceau de la Vertu, un silence absolu. Les flocons qui flottaient dans l'air ressemblaient à des cendres. Alors que leurs chevaux avançaient au milieu de ruines auxquelles personne n'avait touché depuis des siècles, Ead se prit à imaginer que la fin du monde avait bel et bien eu lieu, et qu'elles étaient les seules survivantes. Ou qu'elles

avaient remonté le temps jusqu'à une époque où l'Inys n'était encore que les îles Inysca.

Margret descendit de selle.

« C'est ici que Galian Berethnet est né. » Elle s'accroupit et balaya la neige de la main. « Ici qu'une jeune couturière a donné naissance à un fils, dont le front était marqué par des cendres d'aubépine. »

Elle mit au jour une plaque de marbre solidement enfoncée dans la terre.

ICI SE TROUVAIT AUTREFOIS L'ATRE DES  
BERETHNET  
OU NAQUIT LE ROI GALIAN D'INYS  
SAINT DE TOUTE LA VERTU

« J'ai entendu dire qu'il n'existait plus aucune trace de la dépouille mortelle de Galian, dit Ead. Est-ce inhabituel ?

— Oui, très. Les Inyssiens auraient normalement dû préserver le corps d'un roi. À moins...

— À moins que quoi ?

— Que ses serviteurs aient voulu tenir secrètes les circonstances de sa mort. » Margret remonta à cheval. « Personne ne sait comment le Saint a péri. Les écrits expliquent seulement qu'il a rejoint la reine Cléolind dans les cieux et qu'il y a bâti le Halgalant, comme il avait bâti Ascalon ici. »

Elle fit le signe de l'épée au-dessus de la plaque, puis toutes deux éperonnèrent leurs montures.

Ead comprit dès qu'elle les aperçut pourquoi, dans le nord, les bois maudits étaient synonymes de terreur. Avant que le Sans-Nom apprenne aux Inyssiens à craindre les flammes, cette forêt leur avait inculqué la peur du noir. Elle était en majeure partie composée de vieux gigantières,

serrés les uns contre les autres en un immense rideau de ténèbres. Il suffisait de la regarder pour se sentir oppressé.

Les deux jeunes femmes s'en approchèrent au trot et attachèrent leurs chevaux.

« Tu penses pouvoir retrouver ce terrier ? » demanda Ead à voix basse. Elle savait qu'elles étaient seules, mais l'endroit la mettait mal à l'aise.

« Je crois. » Margret décrocha de la selle sa lanterne et ses outils. « Reste près de moi. »

Les arbres absorbaient toute la lumière. Ead détacha sa propre lampe, prit la main de Margret, et, ensemble, elles firent leur premier pas dans les bois maudits.

La neige crissait sous leurs bottes. Les arbres avaient beau former comme un toit au-dessus de leurs têtes – les gigantiers ne perdaient jamais leurs aiguilles –, il avait neigé assez dru pour que le sol soit recouvert d'un épais tapis blanc.

Ead se sentait gagnée par un profond sentiment d'accablement. C'était peut-être le froid, ou ces ténèbres omniprésentes, mais la cheminée de Château-Serin lui semblait en cet instant aussi lointaine que le Burlah. Elle enfonça le menton dans le col en fourrure de son manteau. Margret s'arrêtait de temps en temps, comme pour tendre l'oreille. Une branche craqua, quelque part, et Ead elle-même se crispa. Le joyau devenait de plus en plus froid sous sa chemise.

« Il y avait des loups ici, autrefois, expliqua Margret, mais ils ont été chassés jusqu'au dernier. »

Ne serait-ce que pour la distraire, Ead demanda : « Pourquoi les bois maudits ? »

— À cause des aubépines qu'on y trouve, je crois, et de la réputation qu'ont ces plantes. »

Pendant un long moment, elles continuèrent à avancer sans parler. Ead ne pouvait que s'émerveiller du courage des jeunes Loth et Margret.

« Nous y sommes », annonça cette dernière en s'approchant d'un amoncellement de neige, au pied d'un vieux chêne noueux. « Aide-moi, tu veux ? »

Ead s'accroupit à côté d'elle avec sa pelle, et toutes deux se mirent à creuser. Pendant un temps, elle se dit que Margret s'était peut-être trompée – mais soudain, leurs pelles traversèrent la couche de neige et s'enfoncèrent dans le vide.

Ead dégagea les bords du passage. Le terrier était devenu trop étroit, même pour un enfant, et elles élargirent le conduit à l'aide de leurs outils, puis de leurs mains, jusqu'à ce qu'elles puissent s'y faufiler.

« Je passe la première », proposa Ead en voyant Margret contempler nerveusement l'ouverture.

Elle dégagea à coups de talon la terre qui obstruait encore le passage et se glissa à l'intérieur, laissant la lanterne à l'entrée.

Le terrier était à peine assez large pour un gros lapin. Ead alluma son feumage et tâcha d'avancer à plat ventre. Elle rampa jusqu'à ce que la galerie, comme Margret l'avait raconté, s'ouvre subitement sur un puits de ténèbres. Incapable de se retourner, Ead n'eut pas d'autre choix que de s'y laisser tomber la tête la première.

La chute fut courte et douloureuse. En se relevant, elle découvrit à la lueur de son feumage un tunnel aux parois en grès, avec un plafond en voûte, juste assez haut pour s'y tenir debout.

Margret la rejoignit, une lanterne dans une main, un petit couteau dans l'autre.

De petites niches avaient été creusées dans les murs, mais il ne restait plus grand-chose des bougies qu'elles avaient accueillies. Il faisait frais dans le passage, mais rien de comparable au froid glacial de la surface. Margret tremblait encore, emmitouflée dans son manteau.

Elles arrivèrent bientôt dans une salle au plafond bas, où deux cuves en fer flanquaient une nouvelle plaque, en pierrenoire celle-ci. Margret se

pencha au-dessus de l'un des récipients et renifla.

« De l'huile d'itchie. On peut en mettre là-dedans assez pour brûler une saison entière, expliqua-t-elle. Quelqu'un s'est occupé de cet endroit.

— Rappelle-moi, quand exactement ton père est-il tombé de cheval ?

— Il y a trois ans.

— Et avant cela, avait-il l'habitude de se rendre dans cette forêt ?

— Oui, souvent. Puisque les bois se trouvent sur son comté, il venait régulièrement les parcourir à pied avec ses serviteurs pour s'assurer que tout allait bien. Il y venait même seul, parfois, ce qui pour moi faisait de lui l'homme le plus courageux du monde. »

À la lueur du feu, Ead lut l'inscription sur la plaque.

JE SUIS LA LUMIÈRE DU FEU ET DE L'ÉTOILE  
CE QUE JE BOIS SE NOIERA.

« Meg, Loth t'a-t-il expliqué comment fonctionne ma magie ?

— Si j'ai bien compris, c'est la magie du feu, répondit-elle, et elle est attirée d'une façon ou d'une autre par la magie astrale – mais pas autant que la magie astrale s'attire elle-même. C'est ça ?

— Exactement. Galian devait savoir que l'épée serait attirée par l'astren, dont Kalyba disposait, et il ne voulait pas qu'elle entende son appel. Celui qui a enterré Ascalon a veillé à l'entourer de feu. Je suppose qu'au cours des premiers siècles, les Gardiens des Prés qui se sont succédé étaient chargés de maintenir l'entrée ouverte et ces cuves allumées.

— Et tu penses que papa faisait la même chose. Mais quand il a eu son accident...

— Le secret a failli être perdu à jamais. »

Les deux jeunes femmes considérèrent la plaque. Elle était trop lourde pour être soulevée à mains nues.

« Je vais retourner chercher une masse à Château-Serin, suggéra Margret.

— Attends. »

Ead prit le joyau qu'elle portait autour du cou. Il était froid comme le givre.

« Il sent Ascalon, dit-elle, mais son attraction n'est pas assez forte pour l'arracher à la pierre. » Elle réfléchit un instant. « Ascalon est faite de lumière d'astre, mais elle a été forgée avec du feu. Une union des deux éléments. »

Elle approcha son feuillage.

« Et elle réagit à ce qui lui ressemble le plus », compléta Margret, qui venait de comprendre.

La flamme lécha le joyau, et Ead craignit un bref instant que son intuition se révèle complètement absurde, mais une lueur apparut bientôt au cœur de la pierre – un éclat blanc, la caresse de la lune sur l'eau. Elle chantait telle la corde d'un luth.

La dalle se fendit en son milieu avec un claquement de tonnerre. Ead se jeta en arrière, un bras devant le visage, tandis que la pierre éclatait en morceaux. Le joyau lui vola des mains, et un grand rayon de lumière jaillit de la pierrenoire pour traverser la pièce. Quelque chose heurta le mur avec un tintement assourdissant et retomba, enveloppé de fumée, à côté du bijou, qui se mit alors à frémir. Les deux objets luisaient d'un éclat argenté.

La lumière commença à faiblir, et Margret se jeta à genoux.

Elles avaient sous les yeux une épée magnifique, entièrement – poignée, garde, lame – faite d'un acier argenté, limpide comme un miroir.

*J'ai été forgée par le feu, arrachée à une comète.*

Ascalon, dont le métal n'était pas de ce monde. Créée par Kalyba, brandie par Cléolind Onjenyu, souillée par le sang du Sans-Nom. Un long

glaive, avec une lame à double tranchant. De son pommeau à sa pointe, il était au moins aussi grand que Loth.

« Ascalon... » murmura Margret d'une voix rauque, les yeux emplis de respect. « L'Épée Véritable. »

Ead saisit la poignée de l'arme et sentit le pouvoir qui vibrait dans sa lame. L'objet frémit à son contact, son argent attiré par le sang doré de la jeune femme. Ead se releva et souleva l'épée, le souffle coupé. Elle ne pesait presque rien, et restait froide dans sa main. Un fragment de l'Étoile-à-la-longue-chevelure.

*Mère, faites que je sois digne d'elle.* Elle apposa les lèvres contre la lame glacée. *Je saurai achever ce que vous avez commencé.*

---

Elles ressortirent du terrier et traversèrent les bois maudits en sens inverse. Le ciel s'était entre-temps saupoudré d'étoiles. Ascalon, dépourvue de fourreau, semblait s'abreuver de leur éclat. Si dans la salle, elle avait paru faite d'acier, il était maintenant impossible de douter de sa nature céleste.

Elles ne trouveraient aucun bateau prêt à partir de nuit. Ne leur restait plus qu'à dormir à Château-Serin pour se rendre à Port-Calibrûle à l'aube. Ead était épuisée d'avance à la perspective d'un nouveau voyage. Même avec Ascalon à la main, les bois maudits semblaient avoir enserré son cœur de leurs branches pour le vider de sa chaleur.

« Qui va là ? »

Ead leva la tête. Margret s'arrêta près d'elle, sa lanterne brandie devant elle.

« Lady Margret Ru, fille du comte et de la comtesse de Bouleaudor, et vous vous trouvez sur nos terres. Je ne tolérerai aucun comportement répréhensible dans les bois maudits. » Ead connaissait suffisamment bien la voix de Margret pour savoir qu'elle était terrifiée, malgré son assurance de façade. « Montrez-vous ! »

Ead l’aperçut elle aussi. Une silhouette entre deux arbres, ses contours brouillés par l’obscurité. En un clin d’œil, elle disparut dans les ténèbres, comme si elle n’avait jamais été là.

« Tu as vu ça ? »

— J’ai vu », confirma Ead.

Une bise fit frémir les feuilles.

Elles rejoignirent leurs montures d’un pas pressé, et Ead fixa Ascalon à sa selle.

La pleine lune flottait dans le ciel, loin au-dessus de Bouleaudor, et ses rayons scintillaient sur la neige tandis qu’elles galopaient le long de la route des morts. Elles venaient de dépasser l’une des pierres qui la jalonnaient quand Ead entendit Margret pousser un cri. Elle tira sèchement sur ses rênes, et son cheval fit volte-face.

« Meg ! »

Son souffle resta pris dans sa gorge. L’autre monture avait disparu.

Et Margret était figée, un couteau contre le cou, dans les bras de la sorcière des Inysca.

*Cette sorte de magie est froide et indéfinissable, gracieuse et insaisissable. Elle permet à celui qui en use de projeter des illusions, de contrôler l’eau... et même de changer de forme.*

« Kalyba », cracha Ead.

La sorcière était pieds nus et portait une robe faite d’un tissu diaphane, blanc comme la neige, et serrée à la taille.

« Bonsoir, Eadaz. »

Ead sentit tout son être se tendre.

« Tu m’as suivie depuis le Lasia ? »

— En effet. Je t’ai regardée fuir le Prieuré, puis quitter Córvgar avec ce seigneur inyssien », confirma Kalyba, le visage vide de toute expression. « J’ai compris alors que tu n’avais aucunement l’intention de retrouver ma Tonnelle ni d’honorer ton serment. »



Prise dans son étreinte, Margret tremblait.

« Tu as peur, mon enfant ? lui demanda Kalyba. Ta nourrice t'a-t-elle raconté des histoires sur la Dame des Bois quand tu étais petite ? » Elle fit glisser la lame de son couteau le long de sa gorge. « J'ai cru comprendre que c'était ta famille qui avait caché mon épée.

— Lâche-la », lui lança Ead, alors que son cheval frappait le sol de ses sabots. « Elle n'a rien à voir là-dedans. C'est une histoire entre toi et moi.

— Une histoire ? » Malgré le froid, la sorcière n'avait même pas la chair de poule. « Tu m'as juré que tu me rapporterais ce que je désire. Jadis, sur cette île, on t'aurait saignée à mort pour avoir rompu une telle promesse. Heureusement pour toi, tu possèdes autre chose que je convoite. »

Ascalon luisait de nouveau – de même que le joyau déclinant, caché sous la chemise d'Ead.

« Elle était là depuis le début, dans les bois maudits », souffla Kalyba, les yeux fixés sur Ascalon. « Mon épée, abandonnée dans la terre et les ténèbres. Même si elle n'avait pas été ensevelie si profond que je ne l'entendais pas m'appeler, j'aurais dû ramper comme une vipère pour la retrouver. Galian a beau être mort, il continue de se moquer de moi. »

Margret ferma les paupières et se mit à prier silencieusement.

« Il l'aura sûrement cachée juste avant de se rendre à Nurtha... pour y mourir. » Kalyba leva les yeux. « Donne-moi cette épée, Eadaz, et tu auras tenu parole. Tu m'auras donné ce que je veux.

— Kalyba, je sais que j'ai rompu la promesse que je t'avais faite, et je suis prête à en payer le prix, mais j'ai besoin d'Ascalon. Grâce à elle, je vais occire le Sans-Nom, ce que Cléolind n'a pas réussi à faire. Elle seule peut éteindre le feu qui brûle en lui.

— C'est vrai, mais jamais tu ne porteras ce coup, Eadaz. »

La sorcière jeta Margret dans la neige ; la jeune femme se mit aussitôt à se griffer les bras et à hoqueter comme si elle avait les poumons remplis

d'eau.

« Ead ! haleta-t-elle. Ead, les épines !

— Que lui as-tu fait ? » Ead sauta à bas de sa monture. « Laisse-la tranquille.

— Ce n'est qu'une illusion, répondit Kalyba en tournant autour de Margret. Mais il est vrai que les mortels ont tendance à souffrir sous l'emprise de mes enchantements. Parfois, leur cœur succombe à la peur et les lâche. » Elle tendit la main. « C'est ta dernière chance de me remettre l'épée, Eadaz. Ne laisse pas Lady Margret Ru payer le prix de tes fautes. »

Ead ne céda pas ; elle refusait d'abandonner Ascalon. Elle n'avait pas non plus l'intention de laisser Margret mourir.

L'oranger ne lui avait pas offert son fruit pour rien.

Elle tendit les mains ouvertes devant elle. Les flammes qui en jaillirent engloutirent Margret et la sorcière, consumant l'illusion. Kalyba laissa échapper un hurlement déchirant, et son corps tout entier se convulsa. Ses mèches auburn brûlèrent sur son crâne, et la peau fondit de ses membres... pour laisser la place à une autre, plus pâle. De longs cheveux noirs se déversèrent sur ses épaules et retombèrent jusqu'à sa taille.

Ead, abasourdie, s'obligea à fermer les poings, et les flammes s'estompèrent. Margret était à genoux, une main sur la gorge, les yeux injectés de sang.

À côté d'elle se tenait Sabran Berethnet.

Ead contempla les paumes de ses mains, puis Kalyba, qui était devenue Sabran.

« Sabran ? » toussa Margret en s'écartant précipitamment.

Kalyba ouvrit les paupières. Ses yeux étaient verts comme le feuillage d'un saule.

« Comment as-tu fait pour prendre son visage ? souffla Ead en tirant l'une de ses lames. Réponds-moi, sorcière ! »

Elle n'arrivait pas à détacher son regard de cette apparition. Kalyba était devenue Sabran, jusqu'au bout de son nez retroussé et de la courbure de ses lèvres. Elle n'avait pas de cicatrices sur la cuisse ou le ventre, et arborait à la place une marque au côté droit que Sabran n'avait pas, mais la reine et cette créature auraient sinon pu être jumelles.

« Leurs visages sont leurs couronnes, et le mien est la vérité. » La voix qui sortait de ces lèvres était celle de la sorcière. « Ce jour-là, sous ma tonnelle, tu m'as dit que tu voulais apprendre, Eadaz. Eh bien, te voilà devant le plus grand secret de la Vertu.

— Toi », murmura Ead.

*Qui fut la première reine d'Inys ?*

« Ce n'est pas un enchantement. » Ead brandit son arme, le cœur battant. « C'est ta véritable forme. »

Margret se releva et courut rejoindre Ead, son petit couteau tendu devant elle.

« Tu voulais la vérité, tu l'as eue », dit Kalyba, sans se soucier de leurs armes. « Oui, Eadaz, c'est ma vraie forme, la toute première, celle que j'arborais avant de maîtriser l'astren. » Elle croisa les mains sur son nombril, ce qui la fit ressembler encore davantage à Sabran, si telle chose était possible. « Je pensais ne jamais en parler à qui que ce soit, mais puisque tu m'as vue telle que je suis... je vais te raconter mon histoire. »

Ead la suivait des yeux, sa lame pointée sur sa gorge. Kalyba lui tourna le dos pour faire face à la lune.

« Galian était mon fils... »

Ead ne savait pas à quoi elle s'attendait, mais certainement pas à cela.

« Même s'il n'était pas le fruit de mes entrailles. Je l'ai ravi à Bouleaudor quand il était encore nourrisson. Je voulais à l'époque me servir du sang d'un être innocent pour m'ouvrir les portes d'une magie encore plus puissante, mais c'était un bébé tellement adorable, avec ses

yeux couleur de bleuet... J'ai cédé à mes sentiments, je l'avoue, et je l'ai élevé comme mon propre fils, à Nurtha, dans le creux de l'aubépine. »

Margret était si près d'elle qu'Ead la sentait frissonner.

« Quand il a eu vingt-cinq ans, Galian m'a quittée pour devenir chevalier au service d'Edrig d'Arondine. Neuf ans plus tard, le Sans-Nom jaillissait du mont Effroi.

» Je n'avais plus vu Galian depuis bien des années, mais quand il a entendu parler de la peste et de la terreur que faisait régner le Sans-Nom au Lasia, il est venu me trouver pour me demander de l'aide. Il rêvait, vois-tu, de rassembler tous les rois et les principicules d'Inys sous l'autorité d'une seule couronne, et de gouverner ce royaume en se conformant aux Six Vertus de la Chevalerie. Pour cela, il lui fallait gagner le respect de tous ces monarques, et donc, selon lui, accomplir un grand exploit : tuer le Sans-Nom. Il avait besoin de ma magie pour y parvenir, et idiot que j'étais, j'ai accepté, car à l'époque, je ne l'aimais plus comme une mère aime son enfant, mais comme une femme aime un homme. Il m'a promis, en échange, de n'être plus qu'à moi.

» Aveuglée par l'amour, je lui ai donné Ascalon, l'épée que j'avais forgée dans les flammes et la lumière des astres. Il est ensuite aussitôt parti pour le Lasia, et la cité d'Yikala. » Kalyba laissa échapper un soupir amer. « Je n'avais pas compris que Galian désirait autre chose. Pour unir les monarques des Inysca et affirmer sa position de prétendant au pouvoir, il avait pour projet d'épouser une reine de sang royal – et il a voulu Cléolind Onjenyu dès qu'il a posé les yeux sur elle. Elle était belle et sans époux, et coulait dans ses veines le sang d'une vieille famille du Sud.

» Tu sais en partie ce qui est arrivé par la suite. Cléolind s'est refusée à mon chevalier et lui a pris son épée quand il était incapable de résister. Elle a ensuite blessé le Sans-Nom, avant de disparaître avec ses servantes dans le bassin lasian, où elle s'est unie à l'oranger pour l'éternité.

» Je pensais alors que Galian me reviendrait, mais il a brisé son serment, et mon cœur. J'étais folle d'amour pour lui, et maintenant folle de rage. » Kalyba détourna le regard. « Galian a pris le chemin du retour sans gloire ni épouse, et je l'ai suivi.

— Je t'imagine mal dans le rôle de l'amoureuse éconduite rongée par la jalousie.

— Le cœur est une créature cruelle, et son emprise sur le mien était des plus fermes. » La sorcière se mit à faire les cent pas autour d'elles. « Galian était anéanti par son échec, consumé par la rancœur, la colère. J'ignorais alors comment changer d'apparence, mais j'étais déjà très douée pour les rêves et les illusions. » Elle ferma les paupières. « Je suis sortie de la forêt, juste devant son cheval. Ses yeux se sont perdus dans le vide, il a souri... et m'a appelée Cléolind. »

Ead n'arrivait plus à se détourner d'elle.

« Comment as-tu fait ?

— Je ne peux te révéler tous les mystères de la magie des étoiles, Eadaz. Tu dois seulement savoir que l'astren m'a permis de m'immiscer dans son esprit. Je lui ai fait croire, grâce à un enchantement, que j'étais la princesse qui l'avait rejeté. Rêvant à moitié, ses souvenirs embrumés, il ne se rappelait plus à quoi Cléolind ressemblait réellement, ni qu'elle l'avait chassé, ni même que j'existais. Son désir le rendait influençable. Il voulait une reine, et j'étais là. Je l'ai amené à me désirer, comme il avait désiré Cléolind la première fois qu'il l'avait vue. » Un sourire se dessina sur les lèvres de la sorcière. « Il m'a ramenée sur les îles Inysca, a fait de moi sa reine, et je l'ai entraîné dans mon lit.

— Il était comme ton fils ! » s'écria Ead, l'estomac noué par le dégoût. « Tu l'as élevé !

— L'amour est une chose complexe, Eadaz. »

Margret ouvrait de grands yeux stupéfaits.

« Très vite, j'ai attendu un enfant », murmura Kalyba, les mains sur le ventre. « Mettre au monde ma fille m'a privée d'une grande partie de mes forces. J'avais perdu trop de sang. Consumée par la fièvre, aux portes de la mort, je ne pouvais plus maintenir Galian sous mon emprise. Enfin lucide, il m'a fait jeter au cachot. » Son ton se fit plus sombre. « Il avait l'épée, et j'étais affaiblie. On m'aida à m'échapper... mais je dus laisser ma Sabran. Ma petite princesse. »

Sabran Ire, la première reine régnante d'Inys.

Tous les fragments de vérité épars semblaient soudain s'emboîter, expliquant ce que le Prieuré n'avait jamais compris.

L'Imposteur lui-même avait été dupé.

« Galian a fait détruire tous les portraits de moi qui avaient été peints, toutes les statues à mon effigie, et a interdit qu'on en fasse d'autres, et ce à tout jamais. Il s'est ensuite rendu à Nurtha, où je l'avais élevé, et s'est pendu à mon aubépine – ou à ce qu'il en restait. » Kalyba serra les bras contre sa poitrine. « Il s'est assuré que sa honte le suive dans la tombe. »

Ead ne disait rien, écœurée par ce qu'elle venait de découvrir.

« J'ai vu une lignée de reines prendre le pouvoir à sa place. De grandes reines, dont les noms étaient connus dans le monde entier. Elles avaient toutes tant de moi en elle, et rien de lui. Une fille pour chacune, avec les yeux verts à chaque fois. Un effet imprévu de l'astren, j'imagine. »

L'histoire de Kalyba était presque trop invraisemblable pour être crue... oui, mais le feuimage n'avait pas brûlé son visage.

Et le feuimage ne mentait jamais.

« Tu te demandes pourquoi Sabran rêve de ma tonnelle ? demanda la sorcière. Si tu ne crois pas la vérité quand elle sort de mes lèvres, écoute-la, elle. Mon Premier-Sang vit en elle.

— Pourtant, tu l'as torturée ! » rétorqua Ead, la gorge serrée. « Si tout ce que tu dis est vrai, si toutes les reines Berethnet sont tes descendantes, pourquoi lui avoir donné ces cauchemars sanglants ?

— Je l’ai poussée à rêver de son accouchement pour qu’elle sache à quel point j’ai souffert en mettant au monde son ancêtre, et du Sans-Nom ou de moi pour qu’elle sache quel sera son destin.

— Quel destin ?

— Celui que je lui ai façonné. »

La sorcière se tourna vers elles, et son visage se disloqua. Sa peau se divisa en écailles, et ses yeux devinrent ceux d’un serpent, le blanc se mêlant à un vert maintenant incandescent. Une langue fourchue darda entre ses dents.

Cette dernière inconnue résolue, Ead sentit le monde se mettre à trembler autour d’elle. Elle se retrouva dans le palais, Sabran dans les bras, les mains souillées de sang.

« C’était toi le Wurm blanc, ce soir-là ! murmura-t-elle. Tu es le sixième haut-ouestrien ! »

Kalyba reprit sa forme véritable, celle d’une deuxième Sabran, un petit sourire aux lèvres.

« Mais pourquoi détruire la maison Berethnet quand c’est toi qui l’as fondée ? » voulut savoir Ead, abasourdie. « Tout cela n’est-il qu’un jeu pour toi ? Une façon alambiquée de te venger de Galian ?

— Je ne l’ai pas détruite, au contraire. Cette nuit-là, en m’en prenant à Sabran et à son enfant, je l’ai sauvée. En mettant un terme à cette lignée, j’ai gagné la confiance de Feúdel, qui vantera mes mérites auprès du Sans-Nom. » Il n’y avait désormais plus aucune trace de joie ou d’amusement dans sa voix. « Il va se réveiller, Eadaz, et personne ne peut l’arrêter. Même si tu arrivais à plonger Ascalon dans son cœur ou si l’Étoile-à-la-longue-chevelure revenait, il finirait toujours par se réveiller, encore et encore. Notre univers est en déséquilibre – ce même déséquilibre qui a créé le Sans-Nom – et on ne peut rien y changer. Il ne sera jamais en parfaite harmonie. »

Ead serra le manche de son couteau. Le joyau était glacé contre sa poitrine.

« Le Sans-Nom fera de moi sa reine de chair, affirma Kalyba. Je lui offrirai Sabran en cadeau et prendrai sa place sur le trône d'Inys – celui dont Galian m'a privée. Personne ne se rendra compte de rien. Je dirai à mon peuple que je suis Sabran et que le Sans-Nom s'est montré miséricordieux en m'autorisant à conserver ma couronne.

— Non... » protesta faiblement Ead.

Kalyba tendit de nouveau la main, et Margret posa la sienne sur Ascalon, toujours accrochée à la selle.

« Accomplis ta promesse et livre-moi cette épée », ordonna la sorcière. Son regard fila alors vers Margret. « Ou peut-être toi, jeune fille, pour réparer le tort que ta famille m'a causé en la cachant. »

Margret dévisagea la Dame des Bois, cet être qui l'avait tant terrifiée enfant, les doigts serrés sur Ascalon.

« Mes ancêtres ont fait montre d'un grand courage en protégeant Ascalon, et pour rien au monde je ne vous l'abandonnerai », jura-t-elle.

Ead regarda Kalyba droit dans les yeux. Elle qui avait trompé Galian l'Imposteur. Le Wyrn blanc. L'ancêtre de Sabran. Si elle récupérait l'arme, la victoire devenait impossible.

« Très bien, si vous tenez à ce que j'emploie la manière forte... » menaça Kalyba.

Alors, sous leurs yeux, elle se mit à changer.

Ses bras et ses jambes s'allongèrent et se replièrent sur eux-mêmes. Sa colonne vertébrale s'étira avec une série de craquements secs comme des coups de feu, et sa peau se tendit sur de nouveaux os, tandis qu'elle grandissait jusqu'à adopter la taille d'une maison. Les deux jeunes femmes se retrouvèrent alors devant le Wyrn blanc, immense et terrifiant. Ead poussa Margret juste avant que des dents aiguisées comme des rasoirs ne se referment sur le cheval, étouffant la lumière d'Ascalon.



De grandes ailes se mirent à battre, soulevant une bourrasque d'air chaud, et Kalyba prit son essor en éclaboussant la neige de sang de cheval.

Alors que le claquement d'ailes du wyrm se dissipait au loin, Ead se laissa tomber à genoux, les épaules tremblantes. Margret, maculée de sang, vint s'asseoir à côté d'elle.

« J'avais des épines... dans la gorge, dans la bouche, dit-elle en frissonnant.

— Ce n'était pas réel, répondit Ead en se laissant aller contre elle. Nous avons perdu l'épée, Meg. L'épée ! »

Ses mains brûlaient, mais elle les garda fermées. Elle aurait besoin de tout son siden pour la bataille qui se préparait.

« Ça ne peut pas être vrai, tout ce qu'elle a dit sur le Saint ? chercha à se rassurer Margret. Et le visage qu'elle portait ne pouvait être qu'un autre de ses tours.

— Je l'ai révélé avec du feumage, et le feumage ne montre que la vérité », répondit Ead.

Quelque part, dans les arbres, une chouette poussa un hululement glaçant. Margret sursauta, le regard affolé, et Ead lui prit la main.

« Nous ne pouvons pas tuer le Sans-Nom sans l'Épée Véritable, ni l'entraver si nous ne trouvons pas le deuxième joyau... mais nous pouvons toujours rassembler une armée assez grande pour le chasser très, très loin.

— Comment ? s'enquit Margret d'une voix désemparée. Qui va nous aider, maintenant ? »

Ead se leva et aida Margret à en faire de même. Elles restèrent ainsi un moment sous la lune, dans la neige souillée de sang.

« Je dois m'entretenir avec Sabran, annonça Ead. L'heure est venue d'ouvrir une nouvelle porte. »



## Ouest

---

Loth avait passé la matinée à écrire au conseil des Vertus pour les avertir de la menace qui se préparait et leur demander de rejoindre Ascalon. C'était un labeur assommant, même si Seyton Combe, qui avait pris en charge l'enquête sur Igrain Crest depuis que lui-même avait été libéré, le soulageait d'une partie de son fardeau.

Sabran le rejoignit dans l'après-midi, un pigeon roucoulant perché sur l'avant-bras. Loth sut en voyant le plumage tacheté de l'animal que celui-ci arrivait de Mentendon.

« Je viens de recevoir une réponse de la Grande Princesse Ermuna. Elle réclame justice pour l'exécution illégale de Lady Truyde. » Sabran posa la lettre sur la table. « Elle annonce également que le docteur Niclays Roos a été enlevé par des pirates, et me reproche de ne pas lui avoir accordé la grâce royale depuis tout ce temps. »

Loth déplia la feuille. Elle était marquée du cygne de la maison Lievalyn.

« La seule justice que je puisse offrir pour Truyde, c'est la tête d'Igrain Crest. » Sabran ouvrit les portes menant au balcon. « Et en ce qui concerne Roos... j'aurais dû céder il y a déjà bien longtemps. »

— C'était un escroc, répondit Loth. Il méritait un châtement.

— Pas de cette ampleur. »

Loth sut que rien de ce qu'il pourrait dire ne la ferait changer d'avis. En ce qui le concernait, il n'avait jamais aimé l'alchimiste.

« Par bonheur, reprit Sabran, Ermuna a accepté, au vu du caractère urgent de ma requête, de faire passer la bibliothèque d'Ostendeur au crible pour trouver tout ce qui pourrait concerner le règne de l'impératrice Mokwo. Elle a affecté l'un de ses serviteurs à la recherche des documents en question, et me fera parvenir un autre oiseau dès qu'elle les aura.

— Excellent. »

Sabran leva le bras, et le pigeon partit en voletant.

« Sab... »

Elle le regarda.

« Crest m'a donné la raison... pour laquelle elle a fait tuer ta mère.

— Parle. »

Loth lui laissa encore quelques secondes d'ignorance. Il s'efforça de ne pas penser à l'attitude de Crest pendant tout son interrogatoire. Son regard dédaigneux, sa complète absence de remords.

« Elle m'a confié que la reine mère entretenait une liaison avec un corsaire, le capitaine Gian Harlowe. » Loth hésita. « Liaison qui a commencé un an avant qu'elle ne tombe enceinte de toi. »

Sabran referma la porte du balcon et s'assit en bout de table.

« Ainsi, je serais peut-être une bâtarde, résuma-t-elle.

— C'est ce que pensait Crest, et c'est pour ça qu'elle s'est tant impliquée dans ton éducation. Elle voulait te modeler, faire de toi une reine plus vertueuse.

— Plus obéissante, tu veux dire, rétorqua sèchement Sabran. Une poupée à manipuler à l'envi.

— Le prince Wilstan était peut-être réellement ton père, et cette liaison une pure invention, suggéra Loth en posant sa main sur celle de

Sabran. Crest n'a clairement pas toute sa raison. »

Elle secoua la tête.

« D'une certaine façon, je l'ai toujours su. Mère et père se montraient affectueux l'un avec l'autre en public, mais ils étaient très froids dès qu'il n'y avait personne pour les voir. » Elle lui serra la main. « Merci de me l'avoir dit, Loth.

— Je t'en prie. »

Sans un mot de plus, elle prit sa plume de cygne. Loth se massa la nuque et se remit au travail.

Il était si agréable de se retrouver seul avec elle, au calme. Loth se surprit à contempler son amie d'enfance, la tête pleine de questions.

Sabran avait-elle été amoureuse de Livelyn, et avait-elle cherché du réconfort dans les bras d'Ead après la mort de celui-ci, ou avait-elle accepté un mariage de convenance, alors qu'Ead était réellement l'élue de son cœur ? Peut-être la vérité se trouvait-elle quelque part entre les deux.

« Je songe à faire de Roslain la nouvelle Duchesse de la Justice, annonça Sabran. Après tout, elle est l'héritière présomptive.

— Est-ce bien raisonnable ? » Voyant qu'elle continuait à écrire, Loth ajouta : « Roslain est une amie de longue date, et je sais à quel point elle t'est dévouée... mais comment être sûre qu'elle est vraiment innocente dans toute cette histoire ?

— Combe est convaincu qu'elle n'a jamais voulu que me sauver la vie. Ses doigts cassés sont la preuve de sa loyauté. » Elle trempa une nouvelle fois sa plume dans son encrier. « Sa grand-mère, cependant, aura la tête tranchée. Ead m'a maintes fois suggéré de faire montre de miséricorde, mais de la clémence à l'inconscience, il n'y a qu'un pas. »

Des pas résonnèrent dans le couloir, et Sabran se tendit en entendant le tintement des pertuisanes qu'on entrechoque.

« Qui est-ce ? s'enquit-elle.

— Madame la chancelière du Trésor, Votre Majesté », lui répondit-on.

Sabran se détendit un peu.

« Faites entrer. »

Lady Nelda Eaucalme s'avança dans la salle du conseil, arborant autour du cou la chaîne en rubis indiquant sa position.

« Madame, la salua Sabran.

— Majesté. Lord Arteloth. » La Duchesse du Courage s'inclina. « Je viens tout juste d'être libérée de la tour obscure, et je tenais à venir en personne vous faire part de la colère que j'ai éprouvée en découvrant qu'une duchesse avait osé s'en prendre à votre personne. » Elle avait le visage tendu, les lèvres pincées. « Je vous ai toujours été loyale. »

Sabran salua ces paroles d'un hochement de tête gracieux.

« Je vous en remercie, Nelda, et je suis très heureuse de vous voir libre.

— Je me dois également, au nom de mon fils et de ma petite-fille, de vous demander grâce pour dame Roslain. Elle n'a jamais tenu le moindre propos séditieux en ma présence, et je ne puis imaginer qu'elle ait voulu vous faire du mal.

— Soyez assurée que dame Roslain sera jugée équitablement. »

Loth opina. La petite Elain, qui n'avait que cinq ans, devait se faire un sang d'encre pour sa mère.

« Merci, Majesté, répondit Eaucalme. J'ai foi en votre discernement. Lord Seyton m'a aussi chargée de vous informer que Lady Margret et dame Eadaz ont débarqué à Portlété vers midi.

— Faites savoir qu'elles doivent se présenter ici, dans la salle du conseil, dès qu'elles arriveront au palais. »

Dame Eaucalme s'inclina une fois de plus et repartit.

« On dirait que Lord Seyton a déjà repris ses fonctions de maître-espion, nota Loth.

— En effet, répondit Sabran en reprenant sa plume. Tu es certain qu'il ignorait tout de ce complot ?

— “Certain” est un mot bien dangereux, mais je suis convaincu qu’il n’a que le bien de la couronne à cœur – et de celle qui la porte. Étrangement, je lui fais confiance.

— Même après qu’il t’a chassé du palais ? Sans lui, Lord Kitston serait encore de ce monde. » Sabran le regarda dans les yeux. « Je peux toujours le dépouiller de tous ses titres, Loth. Tu n’as qu’un mot à dire.

— Le Chevalier du Courage ne prône-t-il pas les vertus de la pitié et de l’indulgence ? Pour une fois, j’ai décidé de l’écouter. »

Sabran retourna à sa lettre, et Loth en fit de même.

L’après-midi touchait à sa fin quand un brouhaha subit, au pied de la tour, lui fit lever le nez de son travail. Il se dirigea vers le balcon et se pencha sur la balustrade. Une cinquantaine de personnes s’étaient rassemblées dans le jardin du cadran, pas plus grosses que des fourmis de là où il se trouvait, et d’autres arrivaient de tous côtés.

« Ead est de retour, et elle nous a rapporté un cadeau, annonça Loth avec un grand sourire.

— Un cadeau ? »

Il s’était déjà élancé vers la porte. Sabran le rejoignit dans le couloir, ses chevaliers du corps sur les talons.

« Loth ! s’écria-t-elle en riant presque. Quel genre de cadeau ?

— Tu vas voir ! »

Dehors, le soleil brillait d’un éclat vif et sans chaleur. Un véritable attroupement entourait à présent Ead et Margret – et, entre les deux jeunes femmes, Aralaq, qui contemplait les badauds avec une dignité lasse. En apercevant Sabran, Ead fit la révérence, imitée par toute la cour.

« Majesté...

— Lady Nurtha », répondit Sabran, le sourcil levé.

Ead se redressa en souriant.

« Madame, nous avons trouvé cette noble créature à Bouleaudor, près de l’Âtre des Berethnet. » Elle posa la main sur la nuque du nouveau venu.

« Je vous présente Aralaq. C'est un descendant de l'ichneumon sur le dos duquel la reine Cléolind est arrivée en Inys. Il est venu vous offrir son allégeance. »

Aralaq observa la reine avec ses grands yeux cerclés de noir, pendant que celle-ci tâchait d'accepter le miracle qui se trouvait devant elle.

« Vous êtes le bienvenu, Aralaq, dit Sabran en baissant la tête. Comme vos ancêtres avant vous. »

Aralaq s'inclina en retour, sa truffe touchant presque le gazon. Loth regarda les expressions changer autour de lui. Pour les gens de la cour, c'était une preuve supplémentaire du caractère divin de Sabran.

« Je vous protégerai comme je le ferais de mes propres petits, Sabran d'Inys, gronda Aralaq, car dans vos veines coule le sang du roi Galian, le bourreau du Sans-Nom. Je vous jure fidélité. »

Aralaq pressa sa truffe contre la paume de Sabran, et les courtisans ne purent qu'admirer le tableau qu'offraient leur reine et cette créature légendaire. Sabran caressa l'ichneumon entre les oreilles et sourit comme elle l'avait rarement fait depuis qu'elle était petite fille.

« Maître Dubois », appela-t-elle, et un jeune écuyer aux joues constellées de boutons s'inclina. « Veillez à ce qu'Aralaq soit traité comme l'un de nos frères de Vertu.

— Oui, Majesté », répondit Dubois, la pomme d'Adam tremblante.  
« Puis-je savoir, hum... ce que mange sire Aralaq ?

— Des wyrms, » répondit l'ichneumon.

Sabran éclata de rire.

« Nous en manquons un peu en ce moment, mais nous avons quantité de vipères. Voyez ceci avec la cuisinière, Maître Dubois. »

Aralaq se lécha les babines ; quant à Dubois, il semblait avoir le cœur au bord des lèvres. Sabran retrouva l'ombre de la tour alabastrine. Ead s'entretint brièvement avec l'ichneumon, qui la poussa du museau, puis suivit la reine.



Loth embrassa sa sœur.

« Comment se portent nos parents ? demanda-t-il.

— La santé de papa décline, et maman est ravie que j'épouse Lord Mourve. Tu devrais leur rendre visite, dès que tu en auras l'occasion.

— Vous avez trouvé Ascalon ?

— Oui, répondit Margret d'un ton étrangement amer. Loth, tu te souviens de ce terrier de lapin dans lequel j'étais entrée, petite ?

— Tu ne me parles tout de même pas du jeu idiot auquel nous nous sommes livrés, enfants, dans le bois maudit ?

— Viens, mon frère, dit-elle en le prenant par le bras. Je vais laisser Ead te raconter notre triste histoire. »

Une fois qu'ils furent enfermés dans la chambre du conseil, Sabran se retourna vers Ead. Margret ôta son chapeau avec sa plume d'autruche et s'assit à la grande table.

« Vous m'avez rapporté un cadeau des plus inattendus », dit Sabran, les mains croisées sur le dossier de sa chaise. « Avez-vous aussi l'Épée Véritable ?

— Nous l'avons trouvée, répondit Ead. Il semblerait qu'elle ait été pendant plusieurs siècles sous la protection de la famille Ru, qui veillait dans le plus grand secret sur elle, de génération en génération.

— C'est ridicule ! protesta Loth. Papa n'aurait jamais caché une telle chose à ses reines.

— Il ne faisait qu'attendre le jour où elles en auraient le plus besoin, Loth. Il t'aurait d'ailleurs tout révélé avant que tu hérites de vos terres. »

Loth était abasourdi. Ead ôta son manteau et s'assit à son tour.

« Nous avons trouvé Ascalon dans un terrier, au cœur des bois maudits, développa-t-elle. Malheureusement, Kalyba nous a trouvés, nous. Elle me suivait depuis mon départ du Lasia.

— La Dame des Bois, souffla Sabran.

— Oui. Elle nous a pris l'épée. »

La reine serra les dents. Loth observa Ead et sa sœur, et décela quelque chose d'étrange dans leurs expressions respectives.

Elles leur cachaient quelque chose.

« J'imagine qu'il serait complètement futile d'envoyer des mercenaires aux trousses d'une changeforme. » Sabran se laissa tomber sur sa chaise. « Si Ascalon est perdue pour de bon, et si nous n'avons aucune garantie de trouver le second joyau, il ne nous reste plus... qu'à nous préparer à nous défendre. Un deuxième Chagrin des Siècles débutera à la seconde même où le Sans-Nom surgira. Je vais lancer l'appel sacré aux armes afin que le roi Raunus et la Grand Princesse Ermuna se tiennent prêts à combattre. »

Sabran parlait d'une voix posée, mais Loth voyait à son regard qu'elle était sous le choc. Elle avait plus de temps pour se préparer que Glorian Cœurdécu, qui avait seize ans et se trouvait au lit, terrassée par la fièvre, quand le premier Chagrin des Siècles avait commencé, mais ce n'était tout de même qu'une question de semaines. Ou de jours.

Peut-être même d'heures.

« Le règne de la Vertu ne suffira pas, Sabran, pronostiqua Ead. Nous allons avoir besoin du Lasia, et des Ersyr. De tous ceux qui, dans ce monde, sont capables de lever une épée.

— Les autres monarques ne voudront jamais traiter avec nous.

— Dans ce cas, tu devras faire un geste, pour montrer tout le respect et l'affection que tu as pour eux, et abolir le décret interdisant toute autre religion que la tienne. Changer la loi, pour permettre à ceux qui ont d'autres valeurs que les tiennes de vivre en paix dans tes royaumes.

— Ce décret a mille ans, répondit sèchement Sabran. Le Saint a écrit de sa main que toutes les autres croyances ne sont que mensonges.

— Ce n'est pas parce qu'on a toujours fait quelque chose qu'on doit absolument continuer.

— Je suis d'accord », intervint Loth.

Ces mots étaient presque sortis tout seuls de sa bouche.

Les trois jeunes femmes se tournèrent vers lui. Margret haussait les sourcils.

« Je crois que c'est une bonne chose », admit-il, même s'il sentait sa propre foi grincer des dents. « J'ai eu l'occasion d'apprendre au cours de mes... aventures ce que cela fait d'être un hérétique. J'avais l'impression qu'on s'en prenait à mon existence même. Je pense que l'Inys rendrait un grand service au monde entier en étant la première à cesser d'employer ce terme. »

Sabran resta un moment sans rien dire, puis hocha la tête.

« Je vais soumettre cette idée au conseil des Vertus, consentit-elle. Mais je ne vois pas en quoi avoir les dirigeants du Sud avec nous changerait la donne. La Yscalin possède la plus grande armée du monde, et nous l'aurons contre nous. L'humanité n'est pas de taille à affronter le feu.

— Dans ce cas, elle va avoir besoin de plus d'aide », renchérit Ead.

Loth secoua la tête, perdu.

« As-tu reçu une réponse de la Grande Princesse Ermuna ? demanda Ead sans s'expliquer davantage.

— Oui. Elle aura bientôt pour moi la date que nous cherchons, répondit Sabran.

— Bien. Nous connaissons alors le jour où le Sans-Nom s'élèvera de l'Abyse. Et même sans l'épée et les deux joyaux, nous devons tout de même être présents pour le chasser, tant qu'il sera encore affaibli par son réveil.

— Mais le chasser où ? Et comment ? voulut savoir Loth.

— De l'autre côté de la mer Halassa, ou au-delà de la porte d'Ungulus. Si le mal doit exister, que ce soit le plus loin possible de nous. » Ead regarda Sabran droit dans les yeux. « Mais quoi que nous décidions, nous ne pourrons pas y arriver seuls. »

Sabran se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

« Tu veux solliciter l'aide de l'Est, comprit Sabran. Comme le souhaitait Truyde. »

La fin d'une brouille vieille de plusieurs siècles. Il n'y avait qu'Ead pour oser proposer une chose pareille à une Berethnet.

« Quand j'ai entendu parler pour la première fois de son projet, j'ai pensé que Truyde était inconsciente et ses idées dangereuses, affirma Ead d'un air contrit. Mais je comprends aujourd'hui qu'elle était plus courageuse que nous. Les dragons de l'Est sont faits d'astren, et s'ils ne sont pas forcément capables de détruire le Sans-Nom, leurs pouvoirs – quelle que soit leur étendue – peuvent nous aider à le repousser. Et tu pourrais demander aux autres souverains de faire diversion pour diviser les forces draconiques.

— Ils accepteront peut-être de nous aider, eux, mais les Estriens refuseront catégoriquement de parlementer avec nous, objecta Loth.

— La Seiiki commerce avec Mentendon, et les Estriens aideront peut-être l'Inys si nous leur faisons une offre qu'ils ne peuvent pas refuser.

— Et dis-moi ce que je devrais offrir aux hérétiques de l'Est, Ead, demanda froidement Sabran.

— La première alliance avec la Vertu de leur histoire. »

La salle du conseil devint tout d'un coup aussi silencieuse qu'un tombeau.

« Non, déclara fermement Loth, c'est trop. Personne n'acceptera jamais une chose pareille. Ni le conseil des Vertus, ni le peuple... ni moi.

— Tu viens à peine de nous dire que nous devons arrêter de nous considérer les uns les autres comme des hérétiques ! riposta Margret en croisant les bras. Te serais-tu cogné la tête sans que je m'en aperçoive au cours des cinq dernières minutes, cher frère ?

— Je parlais des gens de *ce* côté de l'Abyesse ! Les Estriens vénèrent les wyrms. C'est complètement différent, Meg.

— Les dragons de l’Est ne sont pas nos ennemis, assura Ead. Je le pensais avant, mais je ne comprenais pas alors la dualité sur laquelle notre monde est bâti. Ils sont par nature l’exact opposé des créatures infernales comme Feúdel. »

Loth ricana.

« Tu commences à parler comme une alchimiste. As-tu déjà rencontré un wyrm de l’Est ?

— Non. Et toi ? » repartit Ead, le sourcil levé.

« Je n’en ai pas besoin pour savoir qu’ils ont forcé les peuples de l’Est à les vénérer. Je ne me prosternerai pas devant l’autel de l’hérésie.

— Ils ne les ont peut-être pas forcés, suggéra Margret d’un air songeur. Et s’ils se respectaient mutuellement, tout simplement ?

— Tu t’entends, Margret ? » s’écria Loth, scandalisé. « Ce sont des wyrms !

— L’Est aussi craint le Sans-Nom, reprit Ead. Il est notre ennemi à tous, toutes les religions s’entendent là-dessus.

— Et l’ennemi de notre ennemi est un ami potentiel », ajouta Margret.

Loth s’abstint de répondre. Il craignait qu’un nouveau coup porté aux fondements de sa foi ne les fasse définitivement s’effondrer.

« Tu n’as pas conscience de ce que tu demandes, Ead », fit remarquer Sabran, la voix alourdie par une immense lassitude. « Si nous n’avons plus de relations avec l’Est, c’est certes en raison de leur hérésie... mais si je ne m’abuse, ce sont eux qui ont coupé les ponts en premier, par peur de la peste. Je ne pourrai pas les convaincre de s’allier à nous sans leur faire une offre très généreuse.

— Chasser le Sans-Nom nous profiterait à tous, répondit Ead. L’Est n’a pas été épargné par le Chagrin des Siècles, et il n’échappera pas non plus à ce qui se prépare.

— Non, mais ses habitants peuvent très bien décider de nous laisser nous faire tuer sans réagir, si ça leur permet d’avoir un peu plus de temps

pour se préparer », remarqua Sabran.

Un oiseau se posa dehors, sur le balcon. Loth se tourna vers la fenêtre, espérant apercevoir un pigeon, une missive à la patte, mais ce fut une corneille qui lui rendit son regard.

« Tu as semblé surprise quand je t'ai dit que même les pays de la Vertu ne viendraient pas aider l'Inys si ses côtes étaient prises d'assaut », poursuivit Sabran, trop concentrée sur Ead pour remarquer l'oiseau.

« C'est vrai.

— Tu n'aurais pas dû. Ma grand-mère m'a un jour conté l'histoire d'une bergère qui, voyant un loup arriver au village, s'occupa en premier lieu de protéger son propre troupeau. Le loup se repaissait des moutons des autres, et la bergère savait qu'un jour il s'en prendrait aux siens, mais elle continuait d'espérer qu'elle parviendrait à le repousser... jusqu'au jour où la bête se présenta à sa porte. »

Cette histoire ressemblait bien, en effet, au genre de paraboles qu'affectionnait la reine Jillian. Elle avait toujours prôné de meilleures relations avec le reste du monde.

« C'est ainsi que l'humanité se comporte depuis le Chagrin des Siècles, conclut Sabran.

— Mais si les monarques de l'Est ont une once de bon sens, ils comprendront à quel point une alliance est nécessaire ! soutint Ead. Contrairement à la reine Jillian, je suis sûre que certains bergers sauraient prendre la bonne décision. »

Sabran contempla sa propre main, posée sur la table. Cette main qui avait jadis porté un lacs d'amour.

« Ead, j'aimerais te parler en privé. » Elle se leva. « Loth, Meg, veuillez à ce que le conseil des Vertus au complet soit convoqué sans délai. Je dois évoquer la suite des événements avec eux.

— Ce sera fait », répondit Margret.

Sitôt Sabran et Ead sorties et les portes refermées derrière elles, Margret lança à Loth un regard qu'il connaissait bien, celui qu'elle lui réservait, petite fille, quand il faisait une fausse note lors de leurs leçons de musique.

« J'espère que tu ne comptes pas t'élever contre ce plan ? demanda-t-elle.

— Ead est folle, ne serait-ce que de le suggérer, marmonna Loth. Une alliance avec l'Est comme remède à nos problèmes... »

La corneille repartit.

« Je ne saurais le dire, répondit Margret. Peut-être que leurs dragons n'ont rien de commun avec nos wyrms ? Je me sens obligée de remettre en question tout ce que j'ai toujours cru savoir, ces derniers temps.

— Nous ne sommes pas censés remettre en question quoi que ce soit, Meg. La foi est un acte de confiance envers le Saint.

— Et tu ne doutes jamais de la tienne ?

— Bien sûr que si ! répondit Loth en se massant le front. Et chaque jour je redoute d'être damné pour ça, et de ne jamais connaître l'Halgaland.

— Loth, tu sais que je t'adore, mais parfois tu n'as pas plus de jugeote qu'un dé à coudre. »

Loth fit la moue.

« Parce que toi, tu es une grande sage, peut-être ?

— Parfaitement. Je suis née ainsi », répliqua Margret en faisant glisser jusqu'à elle un rouleau de parchemin.

« Qu'est-il arrivé d'autre à Bouleaudor ? » demanda Loth.

Le sourire de Margret s'estompa.

« Je te le raconterai demain. Et je te suggère de t'accorder une bonne nuit de sommeil, Loth, parce que ta foi va de nouveau être mise à rude épreuve. » Elle désigna du menton le tas de lettres.

« En attendant, dépêche-toi un peu, grand frère. Je dois aller porter tout ceci au maître des postes. »

Loth s'exécuta. Il se demandait parfois pourquoi le Saint n'avait pas fait de Margret l'aînée.

---

La nuit était tombée sur Ascalon. La moitié des chevaliers du corps avait suivi Ead et Sabran jusqu'au jardin royal, mais la reine leur ordonna d'attendre devant les portes.

Seules les étoiles pouvaient les voir dans l'obscurité drapée de neige. Ead se revit flâner avec la reine sur ces mêmes allées, au beau milieu de l'été. La première fois qu'elle avait marché seule avec elle.

Sabran, la descendante de Kalyba. Kalyba, la fondatrice de la dynastie Berethnet.

Cette pensée l'avait hantée pendant tout le trajet en bateau qui les avait ramenées de Port-Calibrûle, puis tandis qu'elles chevauchaient pour retrouver Aralaq. Le secret qui avait divisé le Prieuré pendant des siècles.

Intoxiqué par un enchantement, Galian Berethnet avait eu des relations charnelles avec une femme qu'il considérait comme une mère, et à qui il avait donné une fille. Il avait bâti cette religion comme un rempart pour emmurer sa honte, et pour sauver son héritage. Il n'avait eu d'autre choix que de sanctifier ce mensonge.

Elle aurait presque pu palper la tension qui émanait de Sabran telle la chaleur d'une flamme. Elles atteignirent la fontaine, avec ses petits ruisseaux gelés, et se retrouvèrent enfin face à face.

« Tu te rends compte de ce qu'impliquerait une nouvelle alliance ? »

Ead attendit que la reine finisse.

« L'Est a déjà des armes et de l'argent. Je peux leur en donner encore plus. Mais rappelle-toi ce que je t'ai dit : les alliances sont toujours forgées grâce à des mariages.

— Je suis sûre que certaines ne l'ont pas été, par le passé.



— C'est différent pour celle-ci. Il s'agit de réunir deux régions du monde brouillées depuis plusieurs siècles. Unis deux corps, et tu uniras deux royaumes. C'est la raison première pour laquelle nous nous marions, nous autres têtes couronnées – non par amour, mais pour renforcer nos maisons. Ainsi va le monde.

— Mais rien ne l'oblige ! Je t'en prie, Sabran, essaie de changer la façon dont il est fait.

— Tu parles comme s'il n'y avait rien de plus simple. Comme si les coutumes et les traditions n'avaient aucune importance, alors que ce sont elles qui font le monde tel qu'il est.

— Mais *c'est* simple ! répondit Ead sans détourner le regard. Il y a un an de ça, aurais-tu cru pouvoir aimer quelqu'un que tu considérais alors comme une hérétique ? »

Sabran exhala un nuage de fumée blanche qui flotta brièvement entre elles.

« Non », admit-elle.

Des flocons se pendaient à ses cils, s'accrochaient dans ses cheveux. Elle s'était précipitée dehors sans prendre de manteau, et serrait maintenant les bras sur sa poitrine pour se réchauffer.

« Je vais essayer, dit-elle. Je vais... présenter ceci comme une alliance militaire, uniquement. J'ai décidé de régner seule, comme je l'ai toujours désiré. Il n'est maintenant plus de mon devoir de me marier et d'avoir un enfant. Cependant, si c'est la coutume dans l'Est, comme généralement ici...

— Ça ne l'est peut-être pas. » Ead marqua une pause. « Mais dans le cas contraire... tu devras peut-être revenir sur ta décision de ne pas reprendre d'époux. »

Sabran la scruta longuement. Ead sentit sa gorge se serrer, mais soutint le regard de la reine.

« Pourquoi dis-tu une chose pareille ? demanda doucement Sabran. Tu sais bien que je ne voulais pas me marier au départ, et que je n'ai aucune envie de recommencer. C'est toi que je veux, et personne d'autre.

— Mais tu ne pourras jamais être vue avec moi tant que tu régneras. Je suis une hérétique et...

— Arrête ! » Sabran l'enlaça. « S'il te plaît, arrête. »

Ead la serra contre elle et respira son odeur. Elles se laissèrent lentement tomber sur un banc de marbre.

« Sabran VII, mon homonyme, était tombée amoureuse de sa dame de la chambre, murmura Sabran. Elle a abdiqué, cédé le trône à sa fille, et elle et sa compagne ont vécu ensemble jusqu'à la fin de leurs jours. Si j'arrive à triompher du Sans-Nom, j'aurai accompli ma mission.

— Et moi la mienne, répondit Ead en les enveloppant toutes les deux dans son manteau. Peut-être alors pourrions-nous disparaître.

— Disparaître ? Où ? »

Ead déposa un baiser sur sa tempe.

« Quelque part. »

Un rêve absurde de plus... pourtant, pendant un bref instant, elle s'autorisa à imaginer une vie aux côtés de Sabran.

« Vous ne m'avez pas tout raconté, Meg et toi, murmura alors la reine. Que s'est-il passé, à Bouleaudor ? »

Il fallut quelques secondes à Ead pour trouver la force de répondre.

« Tu m'as un jour demandé si je savais qui fut la première reine d'Inys, si ce n'était pas Cléolind. »

Sabran la dévisagea.

« Ma mère disait toujours qu'il vaut mieux recevoir les mauvaises nouvelles en hiver, quand tout est déjà sombre et gris, pour avoir le temps d'être remis quand vient le printemps, déclara-t-elle pendant qu'Ead cherchait ses mots. Or, j'ai besoin d'être plus forte que jamais pour celui qui s'annonce. »

Face à ces yeux – ceux de la sorcière –, Ead sut qu'elle ne pourrait tenir le secret plus longtemps. Après huit années passées à lui mentir, elle devait la vérité à Sabran.

Alors, sous les étoiles, elle la lui donna.



## Ouest

---

Loin des regards, dans un soubassement du palais d'Ascalon, une meurtrière de sang sacré attendait son exécution. Sabran, qui n'avait pourtant jamais montré le moindre goût pour la cruauté depuis que Loth la connaissait, avait décrété qu'elle voulait voir Crest écartelée et équarrie, mais les autres Ducs Spirituels avaient suggéré qu'un tel spectacle risquait de déstabiliser le peuple en cette période sensible. Mieux valait régler la situation aussi rapidement et discrètement que possible.

Après une nuit passée à arpenter seule les jardins, Sabran avait fini par céder. L'Échanson serait décapitée, et en privé, devant seulement une poignée de témoins.

Crest ne montra aucun remords en considérant ceux qui étaient venus la voir mourir. Roslain se tenait dans un coin de la pièce, une coiffe de deuil sur la tête. Loth savait qu'elle ne pleurerait pas sa grand-mère, mais l'infamie qui avait sali leur nom de famille.

Lord Calidor Eaucalme gardait une main sur la taille de sa compagne en signe de réconfort. Il avait chevauché depuis Château Cordain, demeure ancestrale de la famille Crest, pour être avec elle en ces heures douloureuses.

Loth s'était posté juste à côté, bras dessus bras dessous avec Margret. Sabran était là, elle aussi, portant le collier que sa mère lui avait offert pour son douzième anniversaire. Il n'était pas coutumier pour les membres de la famille royale d'être présents aux exécutions, mais elle pensait qu'il aurait été lâche de ne pas assister à celle-ci.

Un petit échafaud avait été dressé dans la salle et recouvert de tissu noir. Quand l'horloge sonna dix heures, Crest leva la tête, laissant la lumière éclairer ses traits.

« Je ne demanderai pas grâce ni ne m'excuserai pour ce que j'ai fait, déclara-t-elle. Aubrecht Lievelyn était un pécheur et une sangsue, Rosarian Berethnet une catin, et Sabran Berethnet une bâtarde qui ne mettra jamais une fille au monde. » Elle regarda Sabran droit dans les yeux. « Contrairement à elle, je n'ai pas manqué à mon devoir. Je n'ai pas refusé mon châtiment. Je m'en vais de bon gré vers l'Halgaland, où le Saint m'accueillera. »

Sabran ne réagit pas à cette provocation, mais son visage se ferma encore davantage.

Une cousine de Roslain, en habits de deuil elle aussi, dépouilla Crest de sa cape et de sa chevalière et lui plaça un bandeau sur les yeux. Le bourreau se tenait juste à côté, une main sur le manche de sa hache.

Igrain s'agenouilla devant le billot, le dos bien droit, et fit le signe de l'épée sur son front.

« Puisque le Saint l'a voulu, déclama-t-elle, je suis prête à mourir. »

Elle posa alors la tête sur le plot. Loth repensa une fois de plus à la reine Rosarian, qui avait été loin de connaître une mort aussi clémentine.

Le bourreau abattit sa hache, et la tête de l'Échanson roula à terre.

Il n'y eut pas un bruit dans la salle. Un serviteur souleva le chef décapité par les cheveux et le brandit afin que tous puissent le voir. Un autre se chargea de recueillir dans une coupe le sang sacré de la Chevaleresse de la Justice, qui coulait sur le billot. Tandis que le corps de

la défunte était enveloppé dans un linceul puis emporté, la cousine Crest alla trouver Roslain, qui s'écarta de son conjoint.

Les chevalières se portaient d'ordinaire à la main droite, mais celle de Roslain étant toujours immobilisée par une attelle, elle tendit la gauche, et laissa sa parente enfiler la bague sur son doigt.

« Voici Sa Grâce, Lady Roslain Crest, Duchesse de la Justice, annonça l'intendant. Puisse-t-elle rester droite et vertueuse, maintenant et à jamais. »

---

Igrain Crest était morte. Jamais plus l'ombre de l'Échanson ne planerait sur le reinaume d'Inys.

Sabran s'installa dans son fauteuil préféré de l'antichambre. Sur la cheminée, une horloge lanterne égrenait les secondes.

La reine n'avait pratiquement rien dit depuis qu'Ead lui avait raconté leur rencontre avec Kalyba. Le récit achevé, elle avait seulement demandé à rentrer, et elles avaient passé le reste de la nuit confinée sous les draps, Ead l'étreignant en silence pendant qu'elle fixait le baldaquin.

Elle semblait maintenant captivée par ses mains. Ead la regardait appuyer sur ses articulations, passer le pouce sur ses doigts, frotter le rubis de sa bague de sacre.

« Sabran, il n'y a pas la moindre trace de son pouvoir en toi. »

Sabran serra les dents.

« Si son sang coule dans mes veines, alors je peux porter le joyau déclinant, affirma-t-elle. Une part d'elle vit en moi.

— Sans pourriture stellaire ou l'un des fruits de l'oranger tu ne peux utiliser ni l'une ni l'autre des deux branches de la magie, répondit Ead. Tu n'es pas une mage. Et tu ne vas pas te transformer en wyrm. »

Sabran se pinçait frénétiquement la peau avec ses ongles, et Ead lui immobilisa la main pour l'en empêcher.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Je me dis que je suis probablement une bâtarde. La descendante d'un menteur et de la Dame des Bois – autrement dit, celle qui m'a pris mon enfant –, et qu'aucune maison digne de ce nom ne saurait être bâtie sur des fondations pareilles, répondit Sabran derrière le rideau de ses cheveux. Que tout ce que je suis n'est que mensonge.

— La maison Berethnet a accompli nombre de choses positives, et les circonstances de sa naissance n'y changeront rien, affirma Ead sans lui lâcher la main. Et puis, si tu es une bâtarde... cela signifie que ton vrai père est encore en vie.

— Je n'ai jamais vu ce Gian Harlowe. Mon père était et restera Lord Wilstan Pynson, dit Sabran, et il est mort. Comme ma mère, et Aubrecht, et les autres. »

La céphalogravité la tenait entre ses griffes. Ead essaya de lui caresser la main pour la réchauffer, mais elle resta glacée.

« Je ne comprends toujours pas pourquoi elle a plongé cette barbelure dans mon ventre, reprit Sabran en s'effleurant l'abdomen. Si elle dit la vérité, elle aimait sa fille, Sabran Ire, dont je suis la descendante. »

La barbelure en elle-même avait disparu. Selon le médecin qui l'avait extraite, il ne subsistait plus, à la place du bébé, qu'une mèche de cheveux.

« Kalyba a renoncé à son humanité. Son sang coule bien dans tes veines, mais votre lien n'est pas assez fort pour qu'elle puisse t'aimer : elle convoite seulement ton trône. Nous ne la comprendrons peut-être jamais. Tout ce qui importe, c'est qu'elle a rejoint les rangs du Sans-Nom, ce qui fait d'elle une ennemie. »

On frappa à la porte, et une chevaleresse du corps en armure argentée entra dans la pièce.

« Majesté, dit-elle en s'inclinant, un oiseau vient d'arriver de Brygstad porteur d'un message urgent de Son Altesse Royale la Grande Princesse Ermuna de la maison Lievelyn. »



Elle tendit la missive à Sabran et prit aussitôt congé. La reine brisa le sceau et se tourna vers la fenêtre pour lire.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Ead.

Sabran prit une grande inspiration.

« Nous connaissons la date... » La lettre flotta jusqu'au sol. « C'est le troisième jour... de ce printemps. »

Ainsi, le sablier venait d'être retourné. Ead aurait cru être submergée par la terreur en apprenant la nouvelle, mais elle se rendait compte qu'une part d'elle-même savait déjà ce qu'il en était.

*Le millénaire touche à son terme.*

« Néporo et Cléolind ont dû entraver le Sans-Nom six ans après la fondation d'Ascalon. » Elle posa les mains sur le rebord de la fenêtre. « Nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Suffisamment pour traverser l'Abysses, répondit Ead. Sabran, tu dois envoyer au plus vite tes ambassadeurs dans l'Est afin de conclure cette alliance. J'irai moi aussi, pour trouver l'autre joyau. Ainsi, nous pourrions au moins l'arrêter de nouveau.

— Tu ne peux pas partir comme ça, à l'aveugle, protesta nerveusement Sabran. Je dois d'abord écrire aux dirigeants de l'Est. Les Seiikinois et les Lacustrins exécutent tous les étrangers qui débarquent sur leurs côtes. Je dois leur demander la permission d'envoyer un détachement diplomatique.

— Nous n'avons pas le temps ! Une lettre mettra des semaines à arriver. » Ead se dirigea vers la porte. « Je partirai en tête, sur un vaisseau rapide, et...

— Tu tiens donc si peu à la vie ? » s'emporta Sabran. Ead s'arrêta net. « Je t'ai crue morte pendant plusieurs semaines quand tu as fui Ascalon, et maintenant tu veux traverser la mer sans protection d'aucune sorte, pour aller là où tu risques d'être abattue ou emprisonnée à vie ?

— C'est ce que j'ai fait en venant en Inys, répondit Ead avec un sourire las. Si j'ai survécu une fois, je peux recommencer. »

Sabran ferma les yeux, les mains crispées sur l'appui de fenêtre.

« Je sais que tu dois partir, admit-elle. Te demander de rester serait comme d'essayer de mettre le vent en cage – mais je t'en prie, Ead, attends un peu. Laisse-moi rassembler un groupe d'ambassadeurs. N'y va pas seule. »

Ead sentit sa main se serrer sur la poignée de la porte.

Sabran avait raison. Attendre quelques jours ici serait autant de temps perdu à l'Est, mais pourrait également lui sauver la vie.

« Soit, je resterai », dit-elle en se retournant.

Sabran traversa alors la pièce, les larmes aux yeux, et se jeta dans ses bras. Ead déposa un baiser sur sa tempe et la serra contre elle.

Le destin s'était montré cruel avec la souveraine. Sa dame de la chambre avait rendu l'âme pendant son sommeil, son époux dans ses bras, sa mère sous ses yeux. Sa fille avait péri avant même de prendre son premier souffle. Son père – si c'était bien lui – était mort loin d'elle, en Yscalin. Le deuil l'avait suivie toute sa vie. Rien d'étonnant à ce qu'elle se cramponne tant à elle.

« Te souviens-tu de la première fois où nous nous sommes promenées ensemble ? Tu m'avais parlé du geai d'amour, qui se rappelle toute sa vie le chant de son partenaire, même s'ils sont longtemps séparés, lui murmura Ead. Mon cœur connaît ton chant, et il en va de même pour le tien. Je te reviendrai toujours.

— Tu as intérêt à tenir parole, Eadaz uq-Nāra. »

Ead tâcha de graver dans sa mémoire son poids, son odeur, la tessiture exacte de sa voix. De l'enfermer dans son esprit.

« Aralaq restera ici pour te protéger. C'est la raison pour laquelle je l'ai ramené, expliqua-t-elle. Il est grincheux, mais loyal, et très doué dès qu'il s'agit de mettre une vouivre en pièces.

— Je m'occuperai bien de lui, promit Sabran. Je dois rassembler sur-le-champ les Ducs Spirituels pour évoquer avec eux la question de cette

délégation. Une fois le reste du conseil réuni, je leur présenterai ce projet de... proposition estrienne. Si je leur montre le joyau déclinant et que je leur explique la signification de la date donnée par l'impératrice, je suis convaincue qu'ils soutiendront la motion.

— Ils se battront jusqu'au bout, mais tu es une oratrice de génie. »

Sabran hocha la tête d'un air décidé. Ead sortit, la laissant contempler sa ville par la fenêtre.

Elle descendit une volée de marches et longea la galerie ouverte qui se trouvait sous le solarium royal, avec ses douze petits balcons débordants de fleurs d'hiver. Elle se dirigeait à grandes enjambées vers la porte de sa propre chambre quand elle entendit des pas derrière elle, feutrés comme ceux d'un chat.

Elle se retourna sans un bruit et découvrit une Damoiselle rouge éclairée par un rai de lumière, une sarbacane en bois aux lèvres.

La fléchette traversa sa chemise avant qu'elle ait le temps de réagir, et aussitôt la mort commença à se répandre en elle.

Elle tomba lourdement à genoux et porta une main tremblante à son ventre, où elle trouva le projectile effilé. Son bourreau la retint et l'allongea par terre.

« Pardonne-moi, Eadaz.

— Nairuj... » souffla Ead.

Elle avait su que ce jour viendrait. Qu'une sœur du Prieuré parviendrait à esquiver ses protections.

Le verre fondu commençait à se solidifier dans ses veines. Ses muscles se contractaient autour de la fléchette, rejetant le poison.

« Tu as accouché », parvint-elle à murmurer.

Des yeux ocre la regardaient fixement.

« Une fille, confirma Nairuj après une seconde d'hésitation. Je n'ai jamais voulu cela, ma sœur, mais la Prieure a ordonné qu'on te fasse

taire. » Ead sentit Nairuj lui ôter sa bague – cette bague qui avait incarné son rêve. « Où est le joyau blanc ? »

Ead était incapable de répondre. Ses sensations commençaient déjà à s’émousser. Elle avait l’étrange impression que ses côtes étaient en train de disparaître. Alors que Nairuj lui palpait la gorge, en quête du joyau, Ead arracha la fléchette de son ventre.

Elle avait terriblement froid. Le feu qui brûlait en elle la délaissait peu à peu, ne laissant que des cendres derrière lui.

« Le Sans-Nom... » Même respirer était une torture. « Le troisième jour du printemps...

— Que se passe-t-il, ici ? »

C’était Sabran, la voix tendue par la peur.

Ead vit à travers un rideau de larmes Nairuj, rapide comme une flèche, cacher le bas de son visage derrière un bandeau de soie et bondir par-dessus la balustrade la plus proche.

Des pas précipités résonnèrent dans la galerie.

« Ead ! » Sabran la prit dans ses bras en haletant. « Ead ! Regarde-moi ! » Son visage était flou, indistinct. « Je t’en prie, dis-moi ce qu’elle t’a fait ! Quel poison... »

Ead essaya de parler, de prononcer son nom une dernière fois. De lui demander pardon d’avoir manqué à sa parole.

*Je te reviendrai toujours.*

Les ténèbres se refermaient autour d’elle tel un cocon. Elle songea à l’oranger. *Non, Ead, pas toi !* La voix devenait de plus en plus faible. *Je t’en prie, ne me laisse pas seule !* Elle repensa à ce qu’elles avaient partagé, de la danse des bougies jusqu’à leur premier baiser.

Et puis elle ne pensa plus à rien.

---

Le soleil se couchait sur Ascalon. Loth observait par la fenêtre la tour alabastrine, éclairée de l’intérieur par des bougies, et dans laquelle le

conseil des Vertus débattait en cet instant de la proposition estrienne.

Ead était allongée sur son lit, les lèvres aussi noires que ses cheveux, son corset ouvert dévoilant une blessure pas plus grosse qu'un trou d'épingle sur son ventre.

Sabran ne quittait plus son chevet, comme si détourner le regard ne serait-ce qu'une seconde risquait de rompre le fil ténu qui la retenait à la vie. Aralaq, quant à lui, était sorti arpenter les jardins. Il avait fallu déployer des trésors de persuasion pour le convaincre de quitter la pièce le temps que le médecin royal puisse examiner Ead – et il avait tout de même fait claquer ses mâchoires la première fois que l'homme avait tenté de la toucher.

Le docteur Bourne tourna autour du lit comme l'aiguille d'une horloge. Il prit le pouls d'Ead, posa une main sur son front, inspecta sa blessure.

« Lady Nurtha a été empoisonnée », déclara-t-il finalement en ôtant ses besicles, poussant Sabran à lever la tête. « Avec quoi, en revanche, je ne saurais le dire. Je n'ai jamais vu de tels symptômes.

— La sœur cruelle, répondit Loth. C'est le nom de ce poison. » Et il était censé être mortel. Une fois encore, Ead avait défié le sort.

« Je n'ai jamais entendu parler d'une telle substance, mon seigneur, admit le médecin en fronçant les sourcils, et j'ignore comment en purger son corps. » Il lança un regard en direction d'Ead. « Majesté, j'ai l'impression que Lady Nurtha a été plongée dans un profond sommeil, dont elle pourra peut-être être tirée... et peut-être pas. Tout ce que nous pouvons faire pour l'instant, c'est essayer de la maintenir en vie aussi longtemps que possible – et prier.

— Vous *allez* trouver un moyen de la réveiller, murmura Sabran. Si jamais elle meurt... »

Sa voix se brisa et elle se prit la tête dans les mains.

« Je suis vraiment navré, lui assura le médecin en s'inclinant. Nous ferons tout notre possible. »

L'homme se retira ; sitôt la porte fermée, Sabran se mit à trembler.

« J'ai été maudite au berceau. La Dame des Bois m'a jeté un sort, chuchota-t-elle sans quitter Ead des yeux. Non seulement ma couronne est perdue, mais ceux que j'aime tombent les uns après les autres comme des roses en hiver, chaque fois sous mes yeux. »

Margret, qui veillait Ead de l'autre côté du lit, vint s'asseoir à côté d'elle.

« Arrête, Sab, tu n'es pas maudite », dit-elle avec douceur, mais aussi une indéniable fermeté. « Ead n'est pas morte, et il n'est pas question de la pleurer. Nous allons nous battre pour elle et pour tout ce en quoi elle croit. Et sache que je n'ai pas l'intention d'épouser Tharian tant qu'elle ne se sera pas réveillée. Si elle croit que ces sottises vont la dispenser d'être ma donatrice... »

Loth s'assit sur la chaise que Margret venait de libérer, les mains jointes devant la bouche.

Même quand elle se vidait de son sang, au Lasia, Ead ne lui avait pas paru aussi vulnérable. Toute vie, toute chaleur l'avait désertée.

« J'irai dans l'Est, annonça-t-il d'une voix rauque. Peu importe ce que décidera le conseil des Vertus, je dois franchir l'Abyesse et jouer le rôle d'ambassadeur pour négocier une alliance, et trouver l'autre joyau. »

Sabran resta un long moment sans rien dire. Dehors, Aralaq poussa un hurlement glaçant.

« Je veux que tu ailles d'abord trouver l'empereur continuel Dranghien Lakseng, annonça-t-elle. Il n'est pas marié, et par conséquent nous avons davantage à lui offrir. Et si nous le rallions à notre cause, il pourra peut-être persuader le seigneur de guerre de la Seiiki de suivre son exemple. »

Loth considéra Sabran, le cœur brisé.

« Tu seras accompagné d'une escorte de deux cents personnes. Si d'aventure tu parviens à être reçu par l'empereur continué, tu devras incarner toute la vigueur et l'autorité du reyaume d'Inys. » Sabran le dévisagea longuement. « Tu lui demanderas de nous retrouver avec ses dragons au-dessus de l'Abyse, au troisième jour du printemps. Tu n'auras pas le temps de revenir avec une contre-proposition. Je compte sur toi pour mener ta mission à bien tout en gardant nos intérêts à cœur.

— Je te le promets. »

Loth se rendit alors compte que cette pièce avait déjà tout d'une crypte. Il tâcha d'oublier cette idée et s'approcha d'Ead pour glisser une boucle de ses cheveux derrière son oreille. Il ne se laisserait pas aller à voir ceci comme un adieu.

Sabran se leva avec dignité.

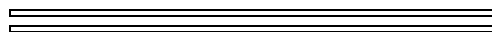
« Tu m'as promis que tu me reviendrais, et les reines n'oublient pas les promesses, Eadaz uq-Nāra. »

Elle se tenait très droite. Loth lui prit le bras et la guida délicatement vers la sortie, laissant Margret veiller Ead.

Il marchait au côté de sa reine quand, une fois arrivée au bout du couloir, Sabran finit par céder. Elle tomba à genoux et se mit à sangloter comme si on lui avait arraché l'âme, tandis que Loth la berçait dans ses bras.

V

# ICI SONT DES DRAGONS



Au discours de qui donc  
A-t-il bien pu se fier  
Pour ainsi se lancer  
Sur la mer redoutable  
Aux vagues hurlantes ?

– Anonyme, tiré du *Man'yōshū*  
(traduit du japonais par René Sieffert,  
Publications Orientalistes de France, 2003)





## Ouest

---

L'*Élégante* n'était partie que depuis quelques jours, mais Loth avait l'impression d'être déjà en mer depuis des siècles. Il avait de toute façon arrêté de compter, et ne désirait plus qu'une seule chose : retrouver la terre ferme au plus vite.

Sabran avait défendu bec et ongles sa Proposition estrienne, et on n'avait guère dormi au sein du conseil des Vertus le temps des discussions. Ses membres s'inquiétaient avant tout de la réaction qu'aurait le peuple de l'Inys à la perspective de s'allier avec des wyrms et des hérétiques, idée qui allait à l'encontre de tout ce en quoi ils croyaient.

Après des heures passées à débattre de la manière dont l'alliance pouvait se justifier d'un point de vue religieux, plusieurs consultations avec le Collège des Sanctariens et des échanges d'arguments enflammés, Sabran avait réussi à faire basculer le vote en sa faveur. Le détachement diplomatique s'était mis en route le jour même.

Leur plan, si désespéré fût-il, commençait à prendre forme. Pour améliorer leurs chances de victoire sur l'Abyesse, ils devaient forcer l'armée draconique à se diviser. Sabran avait eu recours à l'appel sacré aux armes et écrit aux souverains de la Vertu et du Sud pour leur demander de

l'aider à assiéger et reconquérir Cárscaro au deuxième jour du printemps. Attaquer la seule forteresse draconique inciterait peut-être Feúdel et ses sbires à rester en Yscalin pour la défendre.

C'était une entreprise dangereuse, et il y aurait beaucoup de morts – peut-être même périraient-ils tous –, mais avaient-ils le choix ? Ils pouvaient frapper le Sans-Nom à la minute même où il surgirait, ou attendre qu'il anéantisse tout, et Loth préférait largement mourir l'épée à la main.

Sa mère avait été bouleversée de le voir partir de nouveau, mais au moins avait-il cette fois pu lui faire ses adieux. Elle était venue avec Margret le voir embarquer à Perchette – en compagnie également de Sabran, qui lui avait confié sa bague de sacre afin qu'il la montre à l'empereur continuel. Loth la portait désormais autour du cou, accrochée à une chaîne.

Il n'avait jamais vu personne d'aussi déterminé que Sabran. Cette alliance lui faisait manifestement peur, mais elle était prête à tout pour le bien de ses sujets. Il sentait aussi que mener cette entreprise à terme était pour elle un moyen d'honorer Ead.

Ead. Chaque fois que Loth ouvrait l'œil, le matin, il avait l'impression qu'elle était là, à voyager avec lui.

On frappa à sa porte.

« Oui ? »

Une jeune mousse entra dans sa cabine et s'inclina.

« Lord Arteloth, votre prochain navire est en vue. Êtes-vous prêt à débarquer ? »

— Nous avons atteint la fosse de l'Ossuaire ?

— Oui, mon seigneur. »

Loth ramassa ses bottes. Ce deuxième vaisseau devait le conduire jusqu'à l'empire des Douze-Lacs.

« Très bien. Je vous rejoins sur le pont dans un instant. »

Une fois la jeune fille repartie, Loth récupéra manteau et sacoche.

Les gardes chargés de sa protection attendaient dans la coursive. Au lieu de leur armure habituelle, les chevaliers du corps que Sabran lui avait octroyés portaient une simple cotte de mailles sous leur surcot marqué des armoiries royales inyssiennes. Loth monta vers le pont, les hommes sur les talons.

Le ciel était saupoudré d'étoiles. Loth s'efforça de ne pas trop regarder l'eau alors qu'il se dirigeait vers la proue de l'*Élégante*, où la capitaine attendait, ses bras musculeux croisés sur la poitrine.

L'Abyesse accueillait nombre de créatures qu'on ne retrouvait nulle part ailleurs. Loth avait entendu parler de syrènes avec des aiguilles à la place des dents, de poissons qui luisaient comme des bougies, de baleines qui pouvaient ne faire qu'une bouchée d'un navire. Loth apercevait au loin la silhouette imposante d'un bâtiment de guerre éclairé par les flammes clignotantes d'une multitude de torches. Une fois suffisamment proche pour distinguer son pavillon, Loth haussa les sourcils.

« *La Rose éternelle...*

— Elle-même », répondit la capitaine, une Inyssienne de haute taille aux joues rouges. « Le capitaine Harlowe connaît bien les eaux estriennes. C'est lui qui va s'occuper de vous, à présent.

— Harlowe ? s'étonna un chevalier du corps. N'est-ce pas un pirate ?

— Un corsaire », le détrompa la capitaine.

L'homme répondit par un grognement.

L'*Élégante* se glissa à côté de la *Rose Éternelle*. Il était impossible de jeter l'ancre dans l'Abyesse, aussi les deux équipages attachèrent les navires ensemble, les laissant dériver dans le noir infini.

« Sans blague, Arteloth Ru ! » Estina Melaugo frappa la coque du plat de la main et lui adressa un grand sourire. « On pensait pas vous r'voir, vot' seigneurie.

— Bien le bonsoir, Mademoiselle Melaugo », répondit Loth, heureux de revoir un visage familier. « J'aurais préféré que nos retrouvailles s'effectuent en un lieu plus hospitalier. »

Melaugo fit claquer sa langue.

« M'sieur va en Yscalin comme si d'rien n'était, pis il a peur d'l'Abyse... Allez, séchez vos larmes et ram'nez vot' noble derrière ici, seigneur. » Elle lui lança une échelle de corde et tapota le bord de son chapeau. « Merci, cap'taine Lanthorn. Z'avez l'bonjour d'Harlowe.

— Saluez-le de ma part, répondit la capitaine de l'*Élégante*. Et bonne chance à vous, Estina. Soyez prudents.

— Toujours. »

Pendant que son cortège se rassemblait autour de lui, Loth commença à gravir l'échelle. Il enviait la capitaine Lanthorn, qui allait bientôt regagner les eaux bleues. Quand il fut arrivé en haut, Melaugo l'aida à enjamber le bastingage et lui donna une tape dans le dos.

« On était sûrs qu'vous étiez mort, lui dit-elle. Par l'Halgant, comment avez-vous fait pour réchapper d'Cárscaro ?

— Grâce à la Donmata Marosa, répondit Loth. Je n'aurais jamais pu en partir sans elle. »

Il sentait sa gorge se serrer douloureusement en pensant à la princesse. Elle était peut-être même reine de chair, à présent, les yeux pleins de cendres.

« Marosa ? » Melaugo leva un sourcil. « J'vais être honnête avec vous, j'm'attendais à tout sauf à ça. V'là en tout cas une histoire qu'j'ai très envie d'entendre – mais avant, l'capitaine Harlowe veut vous parler. » Elle siffla à l'attention des corsaires pendant que les chevaliers en armure se hissaient par-dessus le plat-bord. « Faites monter les hommes d'lord Artleloth et montrez-leur leurs cabines, et plus vite que ça ! »

Les membres d'équipage lui obéirent sans broncher. Certains saluèrent même Loth d'un signe de tête, tout en aidant le groupe d'ambassadeurs

inyssiens à grimper à bord de la *Rose Éternelle*.

Melaugo le conduisit jusqu'à la cabine du capitaine, qu'ils trouvèrent occupé à étudier une carte en compagnie de Gautfred Plume – le maître de manœuvre – et une femme au teint terreux et aux cheveux argentés.

« Tiens, Lord Arteloth ! l'accueillit l'homme d'un ton légèrement plus chaleureux que lors de leur dernière entrevue. Heureux d'avoir vu par chez nous. Asseyez-vous donc. » Il lui désigna une chaise. « J'ai présente Hafrid d'Elding, ma nouvelle cartographe.

— Joie et bonne santé à vous, m'seigneur », le salua la Nordienne, une main posée sur la poitrine.

« À vous aussi, mademoiselle. »

Harlowe leva les yeux. Il portait un gilet avec des boutons en or.

« Alors, m'seigneur, que pensez-vous d'l'Abyse ?

— Je ne l'apprécie guère.

— Ah ! J'vous traiterais volontiers d'poltron, mais force est d'reconnaître que même les vieux loups de mer sont pas tranquilles ici – et d'toute façon, comment douter d'vot' courage après vous avoir vu aller si bravement au-devant de la mort ? » L'expression de son visage changea brièvement. « J'vous d'manderai pas comment vous avez réchappé d'Cárscaro, c'que fait un homme pour survivre regarde que lui, et pas non plus c'qui est arrivé à votre ami. »

Loth ne répondit rien, mais sentit son estomac se tordre. Harlowe lui fit signe d'approcher.

« J'me disais qu'y s'rait bon d'vous montrer où on va, histoire qu'vous puissiez donner des explications à vos gens, si d'aventure ils viennent chougner. »

Harlowe se pencha sur la carte – qui représentait les trois continents connus de leur monde et les constellations d'îles qui les entouraient – et tapota de son doigt épais un point, sur le côté droit.

« On fait route vers la Cité des Mille Fleurs, et pour ça, on va traverser l’Abyesse par l’sud, pour profiter des vents d’ouest, c’qui nous f’ra gagner une s’maine ou deux. On d’vrait atteindre la Dansoleil d’ici trois ou quatre s’maines. » Il se frotta le menton. « C’est là qu’le voyage va s’compliquer. Faudra éviter l’armée seiikinoise, qui considère la *Rose* comme un vaisseau ennemi, d’même que les wyrms, qu’ont été aperçus dans l’Est, dans l’sillage de Valeysa. »

Ce que Loth avait vu de Feúdel lui suffisait pour décider qu’il n’avait aucune envie de rencontrer sa sœur.

« J’ai prévu d’accoster dans c’port fermé, sur la côte sud-ouest d’l’empire des Douze-Lacs, poursuivit Harlowe. On y trouvait jadis plusieurs fabriques, et c’tait là qu’la maison Lakseng m’nait ses affaires jusqu’à c’que l’embargo maritime soit instauré. Le tout avant l’Chagrin des Siècles, bien entendu. En débarquant dans c’port, vous annonc’rez d’office vos intentions à l’empereur.

— Que nous souhaitons rouvrir une porte fermée il y a longtemps, termina Loth. Que savez-vous de l’empereur continuel ?

— Quasiment rien. Lakseng vit dans un palais fortifié, en sort qu’pour sa tournée d’été, et est légèrement plus clément avec les intrus qu’les barons du sel seiikinois.

— Pourquoi ?

— La Seiiki est une nation insulaire : la peste draconique s’y est répandue comme une traînée de poudre et a presque anéanti sa population. Les Lacustrins avaient davantage de place pour s’enfuir. » Harlowe happa alors le regard de Loth et ne le lâcha plus. « Assurez-vous seulement qu’l’empereur continuel est digne d’la main d’la reine Sabran. Elle mérite un prince qui saura l’aimer. »

Un muscle de sa joue s’était mis à trembler alors qu’il prononçait ces paroles. Il baissa de nouveau la tête sur sa carte, la mâchoire serrée, et fit signe à sa cartographe.

« Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la reine, capitaine Harlowe, promet doucement Loth. Je le jure sur l'honneur. »

Harlowe accueillit cette promesse avec un grognement.

« On vous a préparé une cabine, reprit-il. Si que'que chose cogne cont' la coque, tâchez d'pas vous faire d'ssus : ce s'ra sûrement qu'une baleine. » Il désigna la porte de la tête. « Et maint'nant, Estina, va donc faire boire c'brave homme. »

Tandis qu'il traversait le gaillard d'arrière avec Melaugo, Loth jeta un dernier regard à l'*Élégante*, qui s'éloignait lentement. Il s'efforça d'oublier que la *Rose Éternelle* se retrouvait maintenant seule au milieu de l'Abyse.

La cabine qu'on lui avait attribuée était plus confortable que la précédente, sans doute moins par soudain respect pour son noble statut que parce qu'il avait survécu à son séjour en Yscalin.

Séjour dont il raconta tout à Melaugo, qui l'écouta attentivement, assise près de la fenêtre. Il lui parla de la captivité de la Donmata Marosa, lui révéla la vérité au sujet du roi de chair de Yscalin, lui décrivit le tunnel dans lequel Kit avait péri. Il omit cependant tout l'épisode concernant le Prieuré de l'Oranger, par loyauté envers Ead, et expliqua à la place qu'il avait traversé les Fuseaux et regagné l'Inys en passant par Mentendon.

« J'suis vraiment navrée », soupira Melaugo en secouant la tête une fois le récit de Loth achevé, avant de boire une rasade à sa flasque. « Et maint'nant, vous v'là en route pour l'Est. J'sais qu'vot' courage est plus à prouver, mais vous risquez d'trouver ces contrées bien rudes.

— Et c'est tout ce que je mérite, répondit Loth. Kit est mort par ma faute.

— Ah non, pas d'ça ! Il a choisi d'vous accompagner. Il aurait pu rester en Yscalin, ou à bord avec nous, ou même jamais partir. » Elle lui tendit sa flasque, qu'il accepta après une courte hésitation. « Vous voulez convaincre les Estriens qu'ils ont autant besoin d'l'aide de l'Ouest



qu’ nous d’ la leur, mais ils ont réussi à survivre tout seuls pendant plusieurs siècles – et une alliance avec Sabran, c’ qui serait une bénédiction pour n’ importe quel prince d’ not’ côté du monde, s’ avérera p’ têt pas aussi tentante pour l’ empereur continuel. Pour nous, c’ est une reine, mais lui la voit comme une blasphématrice. Vot’ religion est fondée sur la haine des dragons, alors qu’ celle de l’ empereur, au contraire, les vénère.

— Pas les cracheurs de feu, fit remarquer Loth en reniflant le goulot du récipient.

— Non, c’ est vrai, ils craignent autant qu’ nous l’ Sans-Nom et ceux d’ son espèce, admit Melaugo. Mais la reine Sabran devra tout d’ même renoncer à certains de ses principes, si elle veut arriver à ses fins. »

Loth but et recracha immédiatement le breuvage par le nez, provoquant l’ hilarité de Melaugo.

« Essayez encore, dit-elle. Ça passe généralement mieux la deuxième fois. »

Loth s’ exécuta ; il avait toujours l’ impression que cette boisson lui décapait l’ intérieur des joues, mais il devait bien admettre qu’ elle réchauffait aussi agréablement le ventre.

« Gardez la flasque, dit Melaugo. Z’ en aurez b’ soin dans l’ Abyse. » Elle se leva. « L’ devoir m’ appelle, mais j’ vais d’ mander à l’ un des Lacustrins qu’ on a à bord d’ vous renseigner sur les coutumes des siens et d’ vous apprendre au moins que’ ques mots d’ leur langue, histoire qu’ vous ayez pas l’ air d’ un parfait imbécile quand vous vous présenterez d’ vant Sa Majesté Impériale. »

---

La *Rose Éternelle* était ensevelie dans un épais brouillard qui plongeait le navire dans l’ obscurité, même en plein jour. Les lanternes éclairaient les vagues alentour d’ une lueur fantomatique. Pour fuir le froid, Loth s’ était

réfugié dans sa cabine, où un canonier lacustrin nommé Thim avait été chargé de lui apprendre ce qu'il pouvait sur l'empire des Douze-Lacs.

Thim avait dix-huit ans et faisait montre d'une patience inépuisable. Il parla à Loth de son pays natal, qui était divisé en douze régions, une pour chaque grand lac. C'était une vaste nation qui s'étendait jusqu'au pied des Seigneurs de la Nuit Tombée – une chaîne de montagnes qui barrait l'accès au reste du continent, la plus haute d'entre elles étant l'impitoyable Brhazat. Thim expliqua que nombre d'Estriens – et notamment la dernière reine de Sépul – avaient tenté d'échapper au Grand Chagrin en les franchissant, mais qu'aucun n'était jamais revenu. Leurs corps gelés se trouvaient encore dans la neige à l'heure qu'il était.

L'empereur continuel en exercice était le chef de la maison Lakseng, qui avait été élevé par sa grand-mère, la grande impératrice douairière. Thim enseigna à Loth comment saluer correctement, s'adresser à lui, et se comporter en sa présence.

Il découvrit que Dranghien Lakseng, s'il n'était pas techniquement un dieu aux yeux de ses sujets, n'en était pas très loin. Sa maison affirmait descendre du premier humain à avoir trouvé un dragon après que celui-ci fut tombé du plan céleste. La rumeur circulait parmi le peuple – « *rumeur que la maison Lakseng ne nie ni ne confirme* » – que certains membres de la dynastie étaient des dragons ayant pris forme humaine. Quoi qu'il en soit, chaque fois qu'un souverain lacustrin arrivait au terme de sa vie, le Dragon impérial lui choisissait un successeur parmi ses héritiers légitimes.

La perspective d'avoir un dragon à la cour ne plaisait guère à Loth. Qu'il devait être étrange d'être ainsi surveillé par un wyrm.

« C'mot est interdit », le prévint Thim, la mine grave, quand Loth le prononça. « On appelle nos dragons par leur nom, et les bêtes ailées d'l'Ouest sont pour nous des *cracheurs de feu*. »

Loth en prit note. Sa vie serait peut-être amenée à dépendre de ce qu'il apprenait dans cette cabine.

Quand Thim était occupé ailleurs, Loth tuait le temps en jouant aux cartes avec les chevaliers du corps, et parfois même Melaugo, au cours des rares moments de liberté de celle-ci. Elle les battait chaque fois. Quand la nuit tombait, il essayait de dormir – sauf une fois, où il s'aventura seul sur le pont, tiré de sa couchette par une mélodie obsédante.

Les lanternes étaient éteintes, mais les étoiles se suffisaient presque à elles seules. Loth aperçut Harlowe qui fumait la pipe, à la proue, et le rejoignit.

« Bonsoir Capitaine...

— Chut ! » Harlowe était figé comme une statue. « Écoutez. »

La mélodie flottait au-dessus des vagues noires.

« Qu'est-ce ? s'enquit Loth en sentant un frisson le parcourir.

— Des syrènes.

— Ne vont-elles pas nous entraîner vers la mort ?

— Seulement dans les histoires », répondit Harlowe, une volute de fumée s'échappant de sa bouche. « R'gardez : c'est la mer, qu'elles appellent. »

Tout d'abord, Loth ne vit que le vide... puis une phosphorescence apparut dans l'eau, semblable à une fleur qui s'ouvre, illuminant la surface. Bientôt, il aperçut des milliers et des milliers de poissons, chacun brillant d'une lueur aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Il avait entendu parler des lumières célestes de Hróth, mais jamais il n'aurait cru assister à une version sous-marine de ce spectacle.

« V'savez, m'seigneur », murmura Harlowe, toutes ces lumières scintillant dans ses yeux, « la beauté est partout. »



## Est

---

La *Rose Éternelle* poussait une plainte lugubre à chaque nouvelle vague qui la soulevait. La tempête avait commencé à souffler une semaine après qu'ils eurent commencé à naviguer dans les eaux de la mer de Dansoleil et ne s'était plus arrêtée depuis.

La houle s'écrasait contre la coque comme autant de coups de bélier, le vent hurlait et le tonnerre grondait en permanence, noyant les cris de l'équipage qui s'efforçait de lutter contre les éléments. Loth, retranché dans sa cabine, priait le Saint à voix basse, les yeux fermés, faisant de son mieux pour contenir ses haut-le-cœur, quand la lanterne qui se balançait au-dessus de sa tête s'éteignit soudain avec un crachotement.

C'en était trop pour lui. S'il devait mourir cette nuit-là, ce ne serait pas confiné entre ces quatre murs. Il enfila son manteau, ses doigts glissant sur le fermoir, et ouvrit sa porte d'un coup d'épaule.

« Mon seigneur, le capitaine nous a demandé de rester dans nos cabines ! protesta l'un de ses gardes.

— Et le Chevalier du Courage nous enjoint de regarder la mort en face, ce que j'ai l'intention de faire », rétorqua Loth, d'une voix bien plus assurée qu'il ne l'était réellement.

Il déboucha sur le pont et sentit immédiatement dans l'air l'odeur propre à une tempête. Le vent lui rentrait dans les yeux. Ses bottes glissaient sur les planches du pont tandis que, penché en avant, il enlaçait l'un des mâts, déjà trempé jusqu'aux os. Un grand éclair déchira le ciel au-dessus du navire, l'aveuglant momentanément.

« R'tournez dans vot' cabine, m'seigneur ! » lui hurla Melaugo, des traînées de khôl sous les yeux. « V'voulez mourir, c'est ça ? »

Harlowe était posté sur le gaillard d'arrière, la mâchoire serrée, alors que Plume tenait la barre. Une vague colossale souleva la *Rose*, et les marins se mirent tous à crier. L'un des fauberts passa par-dessus bord, ses hurlements couverts par un coup de tonnerre, alors qu'un autre lâchait prise et se mit à glisser sur toute la longueur du pont. Les voiles claquaient furieusement, froissant encore et encore l'image d'Ascalon.

Loth restait la joue pressée contre le mât. Ce navire, qui lui avait semblé si dense et robuste pendant qu'ils traversaient l'Abyssie, paraissait maintenant aussi creux qu'une coquille vide. Loth avait survécu à la peste, contemplé la mort dans les yeux d'un coquatrix, mais c'était de toute évidence dans les eaux de l'Est qu'il devait périr.

Les vagues frappèrent la *Rose Éternelle* de toutes parts quand celle-ci retomba, arrosant copieusement l'équipage. Le pont était entièrement recouvert d'eau, et la pluie leur battait le dos. Plume essaya de virer à bâbord, mais le vaisseau semblait mû par sa propre volonté.

Le mât, incapable de résister davantage à la traction du vent, commença à se fendre, et Loth s'élança vers le gaillard d'arrière. Même si le capitaine était en train de perdre le contrôle de son bateau, il se sentirait plus en sécurité auprès de lui. N'avait-il pas affronté un seigneur pirate au beau milieu d'un typhon, écumé toutes les mers du monde ? Lancé en pleine course, Loth n'entendit pas ce que Melaugo lui cria.

La déferlante qui s'abattit sur le bateau, et qu'il n'avait pas vue venir, lui balaya impitoyablement les jambes. Il sentit son nez et sa bouche se

remplir d'eau et se retrouva en train de patauger à quatre pattes. Plume avait beau tourner la barre, la *Rose* se retrouva soudain quasiment sur le flanc, son grand mât effleurant les flots. Loth glissa le long du pont, droit vers la mer, cherchant désespérément une prise de la main ; il trouva finalement le bras noueux du charpentier, qui lui-même se cramponnait tant bien que mal aux enfléchures.

La *Rose* se redressa, et le charpentier lâcha Loth, lui laissant recracher l'eau qu'il venait d'avalier.

« Merci ! » souffla-t-il, politesse que l'autre, pantelant, balaya de la main.

« Terre en vue ! cria une voix. Terre ! »

Harlowe leva la tête. Loth cligna des yeux pour en chasser l'eau de mer et la pluie tandis qu'un nouvel éclair illuminait le ciel. Il vit le capitaine déployer sa lunette de nuit et la presser contre son œil.

« Hafrid, dis-moi c'qu'on a là ! » beugla-t-il.

La cartographe plaça une main sur son front pour abriter son visage.

« Il ne devrait normalement rien y avoir, répondit-elle.

— Et pourtant... » dit Harlowe en repliant sa lunette d'un coup sec.  
« Plume, fais-nous accoster sur c't'île !

— Mais si elle est habitée, on va s'faire massacrer ! cria l'homme en retour.

— Au moins, la *Rose* survivra, et on mourra plus vite qu'en restant ici ! » rétorqua Harlowe, ses pupilles illuminées par un éclair. « Estina, rassemble tout l'monde ! »

La maîtresse d'équipage coinça entre ses dents le petit tube qu'elle portait autour du cou, accroché à une chaîne en cuivre, et un trille aigu retentit au milieu des bourrasques. Loth resta cramponné au plat-bord, des gouttelettes d'eau suspendues aux cils, pendant que Melaugo usait de sa flûte pour distribuer des ordres aux pirates, qui lui obéissaient comme une troupe de danseurs, escaladant les enfléchures et soulevant les cordages

pendant que le bateau gémissait autour d'eux. Loth avait l'impression d'avoir sous les yeux un chaos absolu, et pourtant, l'île fut bientôt en vue, un peu plus proche à chaque seconde. Trop proche, même. En réponse à une nouvelle série de sifflements, les marins affalèrent les basses-voiles.

Mais la *Rose Éternelle* ne ralentit pas pour autant.

Harlowe plissa les paupières. Son bateau continuait à foncer vers l'île, de plus en plus vite.

« C'est pas normal. L'courant d'vrait pas être assez fort pour nous entraîner. » Son visage se tendit. « On va s'échouer. »

Loth essuyait la pluie qui dégoulinait sur son front quand il aperçut un vif éclat sur l'île, comme un miroir renvoyant les rayons du soleil.

« Nomdam, c'tait quoi ? » s'écria Plume, alors que le phénomène se reproduisait. « Cap'taine ! T'as vu ça ? »

— J'ai vu.

— Sûrement un signal », déclara Melaugo, qui se retenait à un cordage dégoulinant. « Cap'taine ? »

Harlowe restait appuyé à la rambarde, le regard fixé sur l'île dont les zébrures de la foudre soulignaient les hauteurs.

« Dix-sept brasses de profondeur, cap'taine ! annonça le sondeur. On est en plein récif ! »

Melaugo se pencha par-dessus bord.

« C'est vrai. Par la D'moiselle, y en a partout ! s'écria-t-elle en retenant son chapeau sur sa tête. Cap'taine, c'comme si not' vieille *Rose* savait c'qu'elle f'sait. Elle les frôle tous sans jamais les toucher. »

Harlowe contemplait obstinément l'île. Loth scruta son visage à la recherche de la moindre lueur d'espoir.

« J'tez les ancres et affalez les voiles, ordonna le capitaine.

— On peut pas s'arrêter ici ! cria Plume.

— On peut essayer. Si la *Rose* s'échoue, c'en est fini d'elle, j'peux pas laisser faire ça.



— On pourrait éviter l'île et braver la tempête...

— Même en arrivant à faire demi-tour dans c'récif, on s'rait emportés encore davantage vers le sud, tout ça pour s'retrouver encalminés ! aboya Harlowe. C'est vraiment ainsi qu'tu veux mourir, Plume ? »

Melaugo échangea un regard agacé avec ce dernier, puis relayà l'ordre au reste de l'équipage. Les cordages furent halés, les voiles abaissées. Des marins cramponnés aux vergues, les bottes sur les marchepieds, hissaient les toises de toile à mains nues. L'un d'eux, balayé par le vent, se fracassa sur le pont, se brisant les os. Son sang se mêla à l'eau de mer. Harlowe, dont le calme contrastait singulièrement avec le chaos ambiant, prit la barre à son maître de manœuvre.

Loth tenait bon. Il ne sentait plus que le goût du sel dans sa bouche, sa brûlure dans ses yeux. La première ancre de la *Rose*, en s'accrochant au fond, secoua tellement le navire qu'il crut bien que ses entrailles allaient se déloger.

L'équipage jeta la deuxième ancre, puis la troisième, et pourtant la *Rose* ne ralentissait toujours pas. Le nombre de brasses que criait le sondeur était chaque fois plus réduit. Faute de mieux, Loth se prépara à l'impact.

Un grand coup de tonnerre accompagna le lâcher de la dernière ancre – mais le sable était trop proche à présent, impossible à éviter. Harlowe continuait à serrer la barre, les doigts crispés.

C'était le récif ou la plage, et Loth sut en voyant le regard du capitaine qu'il n'avait pas l'intention de sacrifier son navire sur les rochers.

Melaugo siffla de toutes ses forces, et tous les membres d'équipage abandonnèrent leur poste pour s'attacher à ce qu'ils pouvaient.

La *Rose* se mit à trembler sous leurs pieds, et Loth serra les dents, persuadé qu'il allait bientôt sentir sa coque voler en éclats. Les secousses semblèrent durer une éternité – jusqu'à ce que, tout à un coup, le navire

devienne aussi immobile qu'une statue. Il n'entendait plus que le crépitement de la pluie sur le pont.

« Six brasses ! » haleta le sondeur.

Les marins se mirent à pousser de grands cris de joie. Loth se releva et, les genoux tremblants, rejoignit Melaugo. En voyant les flots autour d'eux, il comprit que le bateau flottait encore et partit d'un grand éclat de rire, la tête dans les mains. Melaugo le regardait en souriant, les bras croisés.

« Et voilà, m'seigneur. Z'avez survécu à vot' première tempête.

— Mais comment avons-nous fait pour nous arrêter ? s'étonna Loth en regardant les vagues laper la coque du vaisseau. Nous allions si vite !

— Franchement, j'm'en fous. On n'a qu'à dire qu'c'est un miracle, un cadeau d'vot' Saint, si ça vous fait plaisir. »

Harlowe semblait être le seul à ne pas se réjouir. Il observait l'île, un tressautement musculaire dans la mâchoire.

« Qu'y a-t-il, capitaine ? s'inquiéta Melaugo.

— J'navigue depuis bien longtemps, et j'avais jamais vu un bateau s'comporter d'la sorte. Comme si un dieu l'avait arraché à la tempête. »

Melaugo, qui n'avait pas l'air de savoir quoi répondre, se contenta de plaquer son chapeau détrempé sur son crâne.

« Trouve-moi d'la poudre encore sèche et rassemble un groupe d'éclaireurs, ordonna Harlowe. On va avoir b'soin d'aller chercher d'l'eau potable et d'la nourriture, sitôt qu'on aura nettoyé l'corps d'maître Lark. Pendant que j's'rai à terre avec eux, j'veux qu'tous les autres, y compris l'escorte inyssienne, restent à bord pour aider à r'mettre la *Rose* en état.

— J'aimerais vous accompagner, capitaine Harlowe, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, intervint Loth. Vous comprendrez peut-être qu'après cette expérience je ne me sente plus vraiment le pied marin. Je serai plus utile sur la terre ferme. »

Harlowe le considéra longuement.

« V'savez chasser, Lord Ru ?

— Certainement. Je me suis souvent adonné à cette activité, en Inys.

— 'vec la cour, j'imagine. Et un arc.

— Oui, monsieur.

— Z'en trouv'erez pas ici, j'le crains, mais on va vous apprendre à tirer au pistolet. » Il partit en lui donnant une tape sur l'épaule. « J'vais bien finir par faire d'vous un pirate ! »

---

Même immobilisée par ses quatre ancres et toutes ses voiles repliées, la *Rose Éternelle* tanguait encore dangereusement. Loth grimpa dans une barque avec deux chevaliers du corps, qui avaient l'un comme l'autre refusé de prendre des armes à feu, déclarant qu'ils n'avaient besoin que de leur épée pour se battre.

Loth, quant à lui, serrait son propre pistolet d'une main ferme. Melaugo lui avait montré comment l'amorcer et faire feu.

La pluie faisait bouillonner les flots autour de leurs esquifs. Ils passèrent en ramant sous une arche naturelle, en direction d'une plage qui remontait vers des contreforts escarpés. Alors qu'ils approchaient de la rive, Harlowe leva sa lunette.

« Y a des gens sur la plage », annonça-t-il.

Il s'adressa à l'une des canonnières dans une langue que Loth ne connaissait pas. La femme lui prit la lunette et la pressa contre son œil.

« Z'avez vraisemblablement d'avant vous l'île Plume, un lieu sacré où sont conservés les documents les plus précieux d'l'Est », expliqua Harlowe, traduisant ce qu'elle venait de lui dire. « Faut être un érudit pour avoir l'droit d'y poser l'pied, et ceux qui s'y trouvent s'ront pas bien armés.

— Z'en obéissent pas moins aux lois d'l'Est, répondit Melaugo en armant son pistolet. Pour eux, on est pas des corsaires, mais une bande de pirates pestiférés, comme tous ceux qui circulent dans ces eaux.

— Ils peuvent très bien n’avoir que faire de l’embargo. Et puis, d’toute façon, t’as une meilleure idée, Estina ? »

La canonnière fit signe à Melaugo de baisser son arme. Estina fit la moue, mais obéit.

Ils étaient trois à attendre sur le rivage, deux hommes et une femme vêtus d’une robe rouge foncé, et qui les observaient avec circonspection.

Derrière eux gisait ce que Loth prit tout d’abord pour l’épave d’un bateau, avant de comprendre qu’il s’agissait du squelette d’une bête gigantesque.

La carcasse était presque aussi longue que la plage elle-même. La créature qui était venue mourir ici devait, de son vivant, être plus colossale qu’une baleine. Ses os, dépouillés de toute chair, luisaient d’un éclat iridescent sous le clair de lune.

Loth descendit de son canot et aida les autres marins à le traîner sur la plage, secouant la tête pour chasser l’eau qui lui rentrait dans les yeux. Harlowe s’approcha des inconnus, s’inclina, et ceux-ci en firent de même. Il leur parla un moment, puis revint trouver les siens.

« Les érudits d’l’île Plume nous autorisent à nous réfugier ici l’temps qu’la tempête s’calme, et à prendre toute l’eau dont on a besoin. Z’ont d’la place que pour quarante dans une d’leurs maisons, mais proposent qu’le reste d’ent’ nous dorme dans leurs entrepôts vides, cria Harlowe pour couvrir le vent. À condition qu’on n’apporte pas d’armes sur l’île et qu’on touche personne. Ils craignent qu’on ait la peste.

— C’est un peu tard en c’qui concerne les armes, fit remarquer Melaugo.

— Je n’aime pas ça, Harlowe, protesta l’un des chevaliers du corps. Je suggère de retourner sur la *Rose*.

— Et moi j’dis qu’non.

— Mais pourquoi ? »

Harlowe braqua sur l'homme son regard froid et teinté pour l'occasion d'un léger soupçon de mépris. Avec les éléments déchaînés tout autour de lui, il ressemblait à quelque dieu des mers et du chaos.

« J'avais prévu d'nous réapprovisionner à Kawontay, mais maintenant qu'la tempête nous a déviés d'not' route, on va s'retrouver à court d'vivres avant d'pouvoir y arriver, et nos réserves d'eau sont en grande partie imbuables. » Harlowe tira deux couteaux de chasse de leur étui. « Mon équipage arrivera pas à fermer l'œil à bord, avec une mer pareille, et j'ai b'soin qu'ils soient en pleine forme. J'vais bien sûr laisser une équipe de garde sur la *Rose*, et j'empêcherai pas ceux qui auraient envie d'y rester d'le faire. On verra combien d'temps y mettront à s'décider qu'ça vaut pas l'coup d'boire leur propre pisse. »

Harlowe retourna auprès des inconnus et posa ses couteaux puis son mousquet à leurs pieds, dans le sable. Melaugo, avec un claquement de langue contrarié, entreprit de se débarrasser de l'arsenal d'armes blanches qu'elle portait caché sous ses habits. Les chevaliers du corps déposèrent leur glaive avec la délicatesse de parents couchant un nouveau-né, et Loth abandonna ses lames et son pistolet. Les érudits les regardèrent en silence. Une fois les corsaires désarmés, l'un des deux hommes se mit en route, et leur groupe lui emboîta le pas.

L'île Plume les dominait de toute sa taille. La foudre éclairait par intermittence les parois anguleuses et tapissées de verdure de falaises d'une hauteur à couper le souffle. L'érudit les fit passer sous une nouvelle arche, où ils découvrirent des marches taillées dans la roche. La tête levée, Loth regarda l'escalier se perdre vers le ciel.

Il leur fallut longtemps, très longtemps pour monter. Le vent leur fouettait les côtes et la pluie entraînait dans leurs bottes, rendant chaque pas plus périlleux que le précédent. Les jambes de Loth ne le portaient presque plus quand ils arrivèrent enfin au sommet.

L'érudit leur fit encore traverser une étendue d'herbe, puis passer sous des arbres au feuillage détrempé jusqu'à un chemin bordé de lanternes. Une maison les attendait à son extrémité, surélevée sur une plateforme, avec des murs blancs et un toit de tuiles soutenu par des piliers en bois. Loth n'en avait jamais vu de semblable. L'érudit ouvrit la porte et ôta ses chaussures avant d'entrer, et les nouveaux venus en firent de même.

Loth découvrit un intérieur aux murs nus, avec des nattes dégageant une odeur agréable en guise de tapis. Le foyer, creusé dans le sol, était entouré de coussins carrés.

L'érudit s'adressa de nouveau à Harlowe.

« C'est ici qu'on va dormir, traduisit le capitaine. Les réserves sont pas loin. » Il balaya la pièce du regard. « J'irai voir une fois qu'la tempête s'ra un peu calmée si j'peux convaincre les érudits d'me vendre du millet, au moins d'quoi t'nir jusqu'à Kawontay.

— Nous n'avons rien à leur proposer en échange, fit remarquer Loth. Et puis, ils en ont peut-être besoin pour eux.

— C'est pas en pensant d'la sorte qu'vous d'viendrez marin, m'seigneur.

— Je ne veux pas devenir marin !

— Si vous l'dites... »

---

L'obscurité était à son comble, et Tané observait le navire inyssien par la fenêtre ouverte de l'infirmerie.

« Ils seront partis dans quelques jours, murmura Vara aux autres doyens. Cette tempête cessera bientôt.

— Vara, ils vont vider nos réserves ! chuchota avec colère l'honoré Grand Doyen. Ils sont des centaines. Nous pouvons survivre des fruits de cette île pendant un certain temps, mais s'ils nous prennent notre riz et notre millet...

— Ce sont des pirates ! renchérit un autre doyen. Même s'ils n'appartiennent pas à la flotte de l'Œil-de-Tigre, on ne trouve rien d'autre dans ces eaux ! Évidemment qu'ils vont nous prendre notre nourriture, et en faisant usage de la force si nécessaire !

— Ce ne sont pas des pirates, répondit Vara d'un ton rassurant. Leur capitaine dit qu'ils sont sous les ordres de la reine Sabran d'Inys, et qu'ils font route vers l'empire des Douze-Lacs. Je pense, au nom de la paix, que nous devrions faire tout notre possible pour les aider à poursuivre leur périple.

— Quitte à mettre en péril la vie de nos protégés ? siffla le même doyen. Et s'ils étaient porteurs du mal rouge ? »

Tané écoutait leur querelle d'une oreille distraite, concentrée sur les flots malmenés par les bourrasques.

Le joyau bleu se tenait tranquille, bien à l'abri dans sa prison – une petite boîte hermétique, en bois laqué, qu'elle portait accrochée à sa ceinture, toujours à portée de main.

« Vous êtes complètement inconscient ! » aboya le Grand Doyen, ramenant l'attention de Tané vers ce qui se passait dans la pièce. « Vous auriez dû leur refuser l'hospitalité ! C'est une terre sacrée, ici.

— Nous devons faire preuve d'un peu de compassion, doy...

— Allez donc parler de compassion à tous ceux qui ont péri ou perdu leur famille quand le mal rouge a balayé les côtes estriennes ! grogna le doyen. S'il arrive quoi que ce soit, ce sera entièrement votre faute. »

Il quitta la pièce, furieux, adressant au passage un petit signe de tête à Tané. Les autres doyens lui emboîtèrent le pas. Il ne resta bientôt plus que Vara, qui se pinçait le nez, l'air accablé.

« Avons-nous au moins des armes ici, ne serait-ce que quelques-unes ? lui demanda Tané.

— Une poignée, sous le plancher du réfectoire, au cas où l'île serait prise d'assaut. Les doyens seraient alors chargés de protéger les archives,

laissant les plus jeunes se battre.

— Il faut les garder à portée de la main, répondit Tané. La plupart des érudits savent manier l'épée. Nous devons nous tenir prêts, au cas où ces pirates essaieraient de nous piller.

— Je n'ai aucune envie de semer la panique parmi nos élèves, mon enfant. Les étrangers resteront dans le village à flanc de colline. Nous sommes trop haut pour eux, ici. » Il lui sourit. « Tu m'as beaucoup aidé aujourd'hui, mais il se fait très tard, et tu as bien mérité de te reposer.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Ce n'est pas ce que me dit ton visage. »

Il avait raison : son front était couvert d'une sueur glacée et ses yeux étaient cernés de noir. Elle s'inclina et quitta les lieux.

Les couloirs de la maison étaient vides. La majorité des érudits ignoraient tout de l'arrivée des pirates et dormaient à poings fermés. Tané gardait une main sur la hanche, près de sa petite boîte.

Elle n'avait pas mis longtemps à comprendre comment son trésor fonctionnait. Jour après jour, entre le dîner et le recueillement, elle était montée au sommet du volcan endormi, avec son cratère rempli d'eau de pluie, et s'était familiarisée avec les vibrations du joyau. Elle avait découvert, profondément enfouie en elle, un instinct qui lui avait montré comment envoyer ces vibrations vers l'extérieur – comme si elle l'avait déjà fait autrefois, et que son corps s'en souvenait peu à peu.

Elle s'était au début servie du joyau pour former des vaguelettes sur l'eau, puis pour faire voler un papillon en papier huilé. Alors, profitant de la nuit, elle avait commencé à descendre sur la plage.

Il lui avait fallu des jours et des jours avant de réussir à attirer le ressac à elle. Les marées n'aimaient pas qu'on change leurs habitudes.

Tané s'était rappelé avoir vu un jour une femme broder une robe, au Cap-Hisan : l'aiguille qui plongeait puis ressortait, emportant le fil derrière elle, les couleurs qui apparaissaient sur la soie... Inspirée par ce



souvenir, elle avait imaginé que le pouvoir du joyau était une aiguille, l'eau son fil, et qu'elle-même était une couturière de la mer. Lentement, très lentement, les vagues avaient commencé à dériver vers elle pour s'enrouler autour de ses jambes.

Et puis enfin, une nuit, le joyau aussi lumineux qu'un éclair dans sa main, elle avait réussi à faire remonter la mer sur la plage, jusqu'à ce que le sable ait complètement disparu, pour finalement la laisser se retirer, phénomène qui avait grandement intrigué les érudits.

L'effort fourni l'avait laissée presque sans connaissance, mais elle savait à présent ce dont la pierre et elle étaient capables.

En apercevant le navire de l'Ouest malmené par la tempête, elle avait couru droit vers les falaises. Le grand Kwiriki lui avait offert une chance, elle était enfin prête à la saisir.

Cette fois, la mer lui avait volontiers obéi. Même si le bateau avait résisté, elle avait réussi à le guider au milieu du récif corallien, et il se retrouvait à présent dans les hauts-fonds, avec presque personne à bord pour le surveiller.

Il était temps pour elle de s'échapper. Elle avait perdu trop de temps dans cet endroit, et savait exactement où elle allait se rendre : sur l'île du mûrier, vers laquelle faisait route l'Impératrice Dorée, avec Nayimathun dans la cale de son navire.

Tané accrocha sa gourde à sa taille et partit vers le réfectoire. Les armes étaient cachées sous une latte du plancher, comme l'avait dit Vara. Elle glissa les couteaux de jet sous sa ceinture, et y ajouta une épée seiikinoise et une dague.

« Je savais que je te trouverais là. »

Tané se figea.

« J'ai vu dans tes yeux que tu essaierais de partir dès que je t'ai parlé de la flotte de l'Œil-de-Tigre, poursuivit Vara à voix basse. Mais tu ne

peux pas manœuvrer ce navire toute seule, Tané. Il te faudrait un équipage d'une centaine de marins.

— Ou ceci. »

Elle ouvrit sa petite boîte et en tira le joyau, inerte en cet instant.

« Le joyau ascendant de Néporo, murmura-t-il avec révérence. Je n'aurais jamais cru... »

Il n'arriva pas à terminer sa phrase.

« Je l'ai eu en moi toute ma vie, cousu sous ma peau.

— Par la lumière du grand Kwiriki... Pendant des siècles, nous avons veillé ici sur la carte du ciel indiquant l'emplacement de Komoridu, où devait se trouver le joyau ascendant... et voilà qu'il n'y a jamais été.

— Savez-vous où se trouve cette île, doyen Vara ? demanda Tané en se levant. J'avais l'intention de parcourir les mers à la recherche de l'Impératrice Dorée, mais ce sera plus simple pour moi si je sais où elle va.

— Tané, renonce, je t'en prie. Même si tu croisais la route de l'Œil-de-Tigre, rien ne garantit que la grande Nayimathun est toujours en vie – et même si c'était le cas, tu ne serais pas de taille contre une armée de pirates. Tu y laisserais la vie.

— Je me dois d'essayer, comme la Petite Ombre, répondit Tané avec un faible sourire. Son histoire m'a redonné courage, doyen Vara. »

Elle le vit hésiter, réfléchir.

« Je comprends, finit-il par répondre. Miduchi Tané est morte quand on lui a pris son dragon, et tu n'as plus été que son fantôme depuis – un fantôme ivre de vengeance, incapable d'aller de l'avant. »

Tané sentait les larmes lui monter aux yeux.

« Si j'avais été plus jeune ou plus courageux, je t'aurais même accompagnée, poursuivit-il. Moi aussi, j'aurais tenté l'impossible pour mon dragon. »

Elle le regarda, interdite.

« Vous étiez dragonnier ?

— Et mon nom te dira peut-être quelque chose. Il y a bien longtemps, on m'appelait le prince du Bois-Flotté. »

L'un des plus grands dragonniers de l'histoire. Fils d'une courtisane seiikinoise et d'un pirate venu de quelque lointain territoire, il avait été abandonné sur le seuil de la maison Sud, et avait progressivement gravi les échelons de la garde de haute mer. Une nuit, au cours d'une bataille, il était tombé à bas de sa selle, se cassant la jambe, et la flotte de l'Œil-de-Tigre l'avait fait prisonnier.

Les pirates lui avaient tranché la jambe, en guise de trophée. La légende raconte même qu'ils l'avaient ensuite jeté en pâture aux poissons sanglants, mais qu'il avait réussi à survivre jusqu'à l'aube, lorsqu'un navire ami l'avait recueilli.

« Tu sais tout, à présent, dit Vara. Certains dragonniers continuent à monter même après de telles blessures, mais le souvenir de cette nuit m'avait trop marqué. Je ne peux plus voir un navire sans entendre le son de mes os qui se brisent. » Un sourire sincère lui rida le visage. « Mais mon dragon passe parfois par ici, pour me rendre visite. »

Tané sentit son cœur se gonfler d'admiration, comme jamais il ne l'avait fait jusque-là.

« J'apprécie la paix de cet endroit, mais la mer coule dans mes veines, et rien ne peut l'arrêter.

— Cette île n'a jamais été pour toi. » Le sourire de l'homme s'évanouit. « Mais peut-être que Komoridu le sera. »

Il prit dans sa sacoche un morceau de papier, un encrier et un pinceau.

« On peut espérer que le grand Kwiriki se soit montré clément et que l'Impératrice Dorée n'atteigne jamais Komoridu... mais si elle a réussi à réunir toutes les pièces du puzzle, alors elle doit être presque arrivée à l'heure qu'il est. » Il écrivit une série d'instructions. « Tu dois naviguer vers l'est, jusqu'à la constellation de la Pie. Assure-toi qu'à la neuvième

heure de la nuit tu te trouves juste en dessous de l'étoile représentant son œil, et vire alors vers le sud-est. Continue ensuite jusqu'à te retrouver à mi-chemin entre l'Étoile du Sud et l'Étoile rêveuse.

— Pendant combien de temps ? s'enquit Tané en rangeant sa pierre.

— La carte ne le dit pas, mais c'est dans cette direction que tu trouveras Komoridu. Suis toujours ces deux étoiles, quel que soit le trajet qu'elles décrivent dans le ciel. Avec ce joyau, tu pourras peut-être rattraper la *Poursuite*.

— Vous allez me laisser le garder.

— C'est à toi qu'on l'a confié. » Il lui tendit les instructions. « Que feras-tu une fois que tu auras retrouvé la grande Nayimathun ? »

Elle n'y avait pas vraiment réfléchi. Si sa dragonne était encore en vie, elle la libérerait et l'emmènerait dans l'empire des Douze-Lacs... Dans le cas contraire, elle veillerait à ce qu'elle soit vengée.

Et après ? Tané n'en avait aucune idée. Elle savait seulement qu'elle serait enfin en paix.

Vara semblait avoir compris qu'elle ne pouvait pas lui donner de réponse.

« Tu auras ma bénédiction, Tané, si tu me fais une promesse : celle qu'un jour, tu sauras te pardonner. Tu es au printemps de ta vie, mon enfant, et tu as encore tant à apprendre sur ce monde. Ne te prive pas du privilège qu'est l'existence. »

La mâchoire de Tané se mit à trembler.

« Merci, pour tout. » Elle s'inclina profondément. « Ce fut un immense honneur pour moi d'avoir été l'élève du prince du Bois-Flotté. »

Vara la salua à son tour.

« Et moi, je suis honoré d'avoir été ton professeur, Tané. » Il la poussa doucement vers la porte. « À présent, file, avant que quelqu'un ne t'arrête. »

---

La tempête faisait toujours rage au-dessus de l'île, même si le tonnerre avait commencé à s'éloigner. Trempée par la pluie, Tané traversa les ponts de corde et descendit prudemment la série de marches dissimulées dans la paroi.

Il n'y avait pas un bruit dans le village. Elle s'accroupit derrière un tronc d'arbre tombé à terre, guettant le moindre mouvement. La flamme d'une bougie tremblotait dans l'une des vieilles maisons. Un carillon sonnait doucement à l'extérieur.

Elle vit deux sentinelles, trop occupées à grommeler et fumer pour la voir. Elle se glissa le long du bâtiment et courut dans les hautes herbes, droit vers l'escalier taillé à flanc de falaise qui la conduirait à la plage.

Les marches défilèrent sous ses bottes. Elle arriva enfin en bas, et se tourna vers la mer.

Les canots avaient été remontés sur le rivage. Tané savait qu'il y aurait d'autres vigies sur le navire, mais elle était de taille à les affronter, et tant pis si le sang devait couler. Elle avait déjà perdu son honneur, son nom et son dragon. Il ne lui restait plus rien.

Tané lança un dernier regard vers l'île Plume, sa terre d'exil. Un autre foyer qu'elle avait trouvé puis perdu. Elle était sans doute destinée à rester sans racines, telle une graine ballottée par le vent.

Elle courut et plongea sous les vagues. La tempête continuait à secouer les flots, mais elle savait comment survivre à sa fureur.

Son cœur recommençait à battre. Elle s'était, pour supporter son exil, façonné une armure si épaisse qu'elle avait presque oublié comment sentir, et voilà qu'elle savourait la chaude étreinte de l'eau salée, son goût piquant dans sa bouche, l'impression de pouvoir être balayée à chaque instant si elle mettait un pied ou une main de travers.

Elle sortit la tête de l'eau pour reprendre sa respiration, et en profita pour étudier le vaisseau. Les voiles étaient serrées, et un pavillon blanc claquait à la poupe, marqué d'une épée et d'une couronne. Le drapeau de

l'Inys, la plus riche des nations de l'Ouest. Tané inspira profondément et replongea.

Elle se retrouva assez près de la coque pour la toucher, et attendit qu'une vague la soulève pour happer une corde qui pendait sur le côté.

Tané savait comment fonctionnait un bateau. Avec le joyau en guise d'équipage, elle pourrait dompter cette bête.

Elle ne voyait personne sur la plage : Vara ne l'avait pas dénoncée aux autres doyens. Quand le soleil se lèverait sur l'île Plume, il ne subsisterait plus aucune trace du fantôme qu'elle était devenue.

---

Le carillon empêchait Loth de dormir ; il n'avait cessé de tinter de toute la nuit. Et pour ne rien arranger, il avait froid, le sel lui tirait la peau, et il était entouré de pirates sales et ronflants. Harlowe leur avait ordonné à tous de dormir un peu avant de se mettre en quête d'eau douce.

Le capitaine, quant à lui, veillait près du foyer. Loth regarda les flammes danser sur son visage et souligner le tatouage blanc qui courait le long de son avant-bras et le petit médaillon que l'homme contemplait pensivement.

Loth s'assit pour enfiler sa chemise. Harlowe le regarda sortir sans un mot.

Il pleuvait toujours, dehors. Melaugo, qui montait la garde, lui lança un coup d'œil.

« On fait une promenade nocturne ?

— Je n'arrive pas à trouver le sommeil, répondit Loth en boutonnant sa chemise. Je ne serai pas long.

— Z'avez prévenu vos sbires ?

— Non, et je vous saurai gré de les laisser dormir.

— C'est vrai qu'ils doivent être crevés à force de trimballer ces cottes de mailles. Étonnant qu'ils aient pas encore rouillé, marmonna Melaugo. J'imagine mal ces érudits essayer d vous attaquer, mais ouvrez quand

même l'œil – et prenez ceci. » Elle lui lança son sifflet. « On sait pas vraiment c'qu'ils pensent de nous. »

Loth acquiesça en tâchant de glisser ses pieds endoloris dans ses bottes.

Il passa sous les arbres, se laissa guider par les quelques lanternes qui brûlaient encore, et redescendit vers la plage. Ses pieds ne lui avaient jamais paru aussi lourds. Une fois en bas, il trouva un abri dans la roche et s'installa dans le sable, non sans regretter d'avoir oublié son manteau.

Si les orages persistaient ainsi, ils risquaient de se retrouver coincés sur cette fichue île pendant des semaines ; or, il n'en avait pas le temps. Sabran comptait sur lui. Alors que la foudre déchirait une fois de plus la nuit, il se représenta la chute de l'Inys, conséquence inévitable de son échec.

Et c'est alors qu'il la vit.

Elle était en train de traverser la plage. Loth put, quand le ciel s'illumina, apercevoir sa tunique sombre et l'épée recourbée qu'elle portait à la ceinture. En un plongeon fluide, elle se retrouva dans l'eau.

Loth se releva brusquement. Il balaya les vagues du regard pour tenter de l'apercevoir, mais l'éclair suivant tarda à venir.

Il ne voyait que deux raisons pour qu'une érudite de l'île se rende à la nage, de nuit, sur la *Rose Éternelle* : massacrer les intrus, peut-être pour éviter une épidémie de peste... ou voler le navire. Son bon sens lui suggérait de prévenir Harlowe, mais personne n'aurait entendu ses coups de sifflet avec un vent pareil.

Il ignorait ce que cette femme avait en tête, mais il devait l'arrêter.

Loth courut péniblement dans le sable et se jeta dans les vagues. Il était parfaitement inconscient de nager dans une mer aussi déchaînée, mais avait-il vraiment le choix ?

Loth passa sous l'arche. Il se rappelait s'être parfois baigné dans le lac Elsand avec Margret, quand ils étaient petits, mais les nobles n'étaient en

règle générale pas de grands nageurs. En temps normal, il aurait sans doute même eu trop peur pour s’y essayer.

Une vague s’abattit sur son crâne, le poussant vers le fond. Il battit des jambes de toutes ses forces et retrouva la surface en toussant.

Des cris retentirent sur le pont de la *Rose Éternelle*, suivis de coups de sifflet. Ses mains trouvèrent un cordage puis les lattes de bois qui faisaient office d’échelons.

Thim était roulé en boule, à côté du mât. La femme vêtue de soie rouge se tenait sur le gaillard d’arrière, où elle croisait le fer avec le charpentier, le visage fouetté par des cheveux noirs.

Loth vacilla, n’ayant aucune arme à se mettre sous la main. Trois parades, un coup de taille, et le charpentier tituba, sa tunique tachée de sang. D’un coup de pied, la femme le fit basculer par-dessus bord. Un autre marin se jeta sur elle, par-derrière, mais elle l’esquiva en tournant sur elle-même et le projeta par-dessus son épaule. Il rejoignit quelques secondes plus tard le charpentier dans les flots.

« Arrêtez ! » s’écria Loth.

L’inconnue braqua son regard sur lui. En un clin d’œil, elle avait bondi par-dessus la balustrade et se retrouvait devant lui, en position de combat.

Loth tourna les talons et partit en courant. Il savait se servir d’une épée, mais la jeune femme n’avait rien d’une pacifique érudite. Elle se battait comme la tempête qui faisait rage autour d’eux : rapide comme l’éclair, agile comme l’eau.

Martelant de ses bottes les planches du pont, il ramassa une épée abandonnée. Derrière lui, la femme dégaina un couteau. Une fois arrivé à la proue, Loth grimpa sur le plat-bord, les dents serrées, les mains rendues glissantes par la pluie. Il sauterait avant qu’elle puisse l’atteindre.

Loth sentit alors quelque chose lui frapper la nuque et s’écroula sur le pont comme un sac de grain.



Il se retrouva retourné sur le dos, une lame contre la gorge... et vit alors ce que l'inconnue tenait dans son autre main.

La pierre avait exactement la même forme que celle d'Ead et luisait du même éclat étrange, celui d'un clair de lune sur la mer.

« Le deuxième joyau... murmura-t-il en l'effleurant d'un doigt. Comment est-ce possible ? »

La jeune femme plissa les yeux. Elle considéra tour à tour le joyau, puis Loth, et leva finalement la tête en entendant des cris sur la plage. Ses traits se figèrent en un masque décidé.

Ce fut la dernière chose que Loth se rappela. Son visage, et cette cicatrice en forme d'hameçon.



## Est

---

Quelque part dans la mer Infinie, bien plus à l'est que la plupart des navires n'osaient s'aventurer, à la neuvième heure de la nuit, la *Poursuite* flottait sous le groupement d'étoiles que les Seiikinois avaient nommé la Pie.

Padar, leur navigateur, avait tenu parole. Il considérait les corps célestes comme les pièces d'un jeu dont le ciel était le plateau. Peu importe la façon dont elles se déplaçaient, il savait toujours comment les lire. En dépit du gyre, il avait su exactement où se trouverait l'étoile qu'ils cherchaient, et comment la rejoindre. Sur le pont, à côté de lui, Niclays Roos attendait.

*J'y suis presque, Jan.*

Laya Yidagé était là, elle aussi, les bras croisés. Sa capuche ne laissait voir que sa bouche, figée en une moue sévère.

Dans le ciel, l'Étoile du Sud scintillait. L'Impératrice Dorée, sous les yeux de son équipage, tourna la barre et, alors que les voiles se gonflaient, la *Poursuite* commença à changer de cap.

« En avant, toute ! » s'écria-t-elle sous les acclamations de ses troupes. La joie de Niclays était décuplée par rapport à la leur.

En avant, vers là où les cartes s'arrêtaient. Vers le mûrier et des merveilles jamais vues jusqu'alors.



## Est

---

En reprenant ses esprits, Loth fut tout d'abord frappé par le froid implacable, puis par le violet maladif du ciel, couleur de crépuscule, qui plongeait tout dans la pénombre. Il ne se rendit cependant pas tout de suite compte qu'il était attaché.

Son visage était trempé par les embruns. Il avait effroyablement mal au crâne, et ses sens étaient comme embourbés.

Il cligna plusieurs fois des yeux afin de se réveiller pour de bon et distingua, à la faible lueur des lanternes, une silhouette à la barre de la *Rose Éternelle*.

« Capitaine Harlowe ? » appela-t-il.

Pas de réponse. Une fois ses yeux habitués à l'obscurité, il comprit que c'était l'inconnue de l'île Plume.

*Non !*

Ils n'avaient pas le temps de dévier de leur route ! Loth essaya de tirer sur ses liens, mais il avait assez de corde autour de lui pour pendre un géant. Thim était là lui aussi, ligoté au mât.

« Thim ! » chuchota Loth en lui assenant un coup d'épaule.

Le canonnier resta muet. Une ecchymose était en train de se former sur sa tempe. Loth décida d'observer plus attentivement leur ravisseuse. Elle avait une vingtaine d'années, peut-être moins. Une silhouette svelte et des cheveux noirs coupés court qui encadraient un visage hâlé et rougi par le vent.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il, la gorge desséchée par la soif.  
« Pourquoi avez-vous volé ce navire ? »

Toujours rien.

Mais qui que fût cette vagabonde muette, elle détenait l'autre joyau. Le destin l'avait placée sur son chemin.

La jeune femme portait à la ceinture une petite boîte décorée de fleurs peintes à la main. C'était sans doute là qu'elle gardait la pierre.

Loth somnola quelque temps. La soif et l'épuisement le tenaillaient, et une douleur sourde lui martelait le côté du crâne. Il ouvrit les yeux au beau milieu de la nuit et découvrit une gourde pressée contre ses lèvres. Il but sans hésiter.

Thim était réveillé, lui aussi. La jeune femme lui donna de l'eau à son tour et lui parla dans une langue que Loth ne connaissait pas.

« Thim, vous la comprenez ? murmura Loth.

— Oui, m'seigneur », lui répondit son compagnon, le regard voilé.  
« C't'une Seiikinoise. Elle veut savoir comment vous pouvez connaître l'existence d'son joyau. »

Elle restait accroupie devant eux, à les observer. Loth apercevait distinctement la cicatrice sur sa joue, à la lueur de la lanterne qu'elle avait apportée.

« Dites-lui que je sais où se trouve son jumeau. »

Loth regarda la jeune fille droit dans les yeux pendant que Thim traduisait ses paroles, puis qu'elle lui répondait.

« Elle dit qu'si c'est vrai, vous saurez lui dire d'quelle couleur il est.

— Il est blanc. »

Thim avait sitôt fini de répéter qu'elle se pencha vers Loth et le saisit à la gorge.

« Où ? » demanda-t-elle.

Ainsi parlait-elle un peu l'ynysse. Sa voix était aussi froide que l'expression de son visage.

« En Inys. »

Elle pinça les lèvres – des lèvres fines, bien dessinées, et qui n'avaient pas l'air de sourire souvent.

« Vous devez me donner votre joyau pour que je le rapporte à la reine Sabran ! l'implora Loth. Une fois réunies, les deux pierres nous permettront de vaincre le Sans-Nom. Il va bientôt se réveiller et jaillir de l'Abysse, ce n'est plus qu'une question de semaines, à présent. »

Thim répéta le tout en seiikinois, les sourcils froncés. Le visage de la jeune fille se referma encore davantage, et elle repartit sans un mot.

« Attendez ! s'écria Loth. Par l'amour du Saint, vous n'avez pas entendu ce que je viens de dire ?

— On d'vrait pas la provoquer, m'seigneur, le prévint Thim. L'reste de l'équipage risque de s'retrouver bloqué sans navire sur l'île Plume pendant encore plusieurs semaines, p'têt même plusieurs mois. On est maint'nant les seuls à pouvoir présenter la proposition d'la reine Sabran à Sa Majesté Impériale. »

L'homme avait raison. Leur plan tout entier dépendait de cette pirate. Loth se laissa aller contre le mât.

Thim plissa les yeux, la tête sur le côté. Il fallut un instant à Loth pour comprendre qu'il était en train d'observer les étoiles.

« Impossible, murmura le canonier. On n'a pas pu voguer si loin vers l'est en si peu d'temps ! »

Loth étudia la jeune femme. Elle avait une main sur la barre et tenait une pierre sombre de l'autre. Il prit alors pour la première fois conscience du grondement continu de l'eau contre la coque du navire.



Elle se servait du joyau pour propulser la *Rose*.

« M'seigneur, j'crois savoir où on va, lui souffla Thim.

— Dites-moi.

— La rumeur circule en mer qu'l'Impératrice Dorée – la cheffe d'la flotte d'l'Œil-de-Tigre – navigue vers l'est en quête d'l'élixir d'vie éternelle. La *Poursuite*, son bateau-abattoir, a quitté Kawontay y a pas très longtemps pour faire route vers la mer Infinie.

— La flotte de l'Œil-de-Tigre ?

— La plus grande armada d'pirates au monde. Ils enlèvent les dragons et les abattent pour ensuite les dépecer. » Thim lança un regard en direction de la jeune femme. « Si elle est vraiment à la poursuite d'l'Impératrice – et j'vois pas c'qu'elle voudrait faire d'autre, autant à l'est –, vous et moi, on est des hommes morts.

— Elle m'a pourtant l'air d'être une excellente combattante.

— Ça suffira pas contre des centaines de pirates ! Même la *Rose* serait pas de taille contre la *Poursuite*. Ç'une véritable forteresse flottante. » Thim déglutit. « M'seigneur, on a p'têt une chance d'récupérer c'bateau.

— Comment ?

— Quand elle en descendra. Un vaisseau d'guerre comme ça a b'soin d'un gros équipage pour être manœuvré... mais j'imagine qu'on n'a pas l'choix. »

Ils se turent alors un long moment. Loth n'entendait plus que le claquement des vagues contre la coque.

« Puisque nous n'avons rien d'autre à faire qu'attendre, pourquoi ne pas jouer un peu, histoire de passer le temps ? proposa alors Loth avec un sourire désabusé. Vous êtes bon en énigmes, Thim ? »

---

Les étoiles brillaient comme une nuée de bougies. Tané ne les quittait pas des yeux, les mains sur la barre, usant du vent d'ouest et du joyau pour faire avancer le vaisseau.

Le noble d'Inys et le Lacustrin avaient fini par s'assoupir, non sans que le premier ait d'abord passé un bon quart d'heure à essayer de résoudre la plus enfantine des énigmes.

*Je me ferme au matin, je m'ouvre la nuit  
Et quand je suis ouverte, votre œil je réjouis.  
Je suis pâle comme la lune et ne vis plus longtemps  
Car quand le soleil vient, me revoilà partie.*

Au moins, maintenant, Tané n'avait-elle plus à entendre l'homme seriner à quel point cette devinette était astucieuse, et elle pouvait enfin réfléchir. Selon ses calculs, elle devait se retrouver ce soir-là sous la constellation de la Pie.

À force d'user du joyau, son corps tout entier était recouvert d'une fine pellicule de sueur glacée. Elle respirait lentement, profondément. Même s'il ne la fatiguait jamais très longtemps, elle sentait le joyau puiser quelque chose en elle. Elle était une corde et la pierre l'archet ; ensemble seulement pouvaient-elles faire chanter l'océan.

« Loth. »

Tané se retourna brusquement. L'Inyssien était réveillé.

« Loth », répéta-t-il en se tapotant la poitrine.

Sans rien dire, Tané reprit sa contemplation des étoiles.

Elle avait appris dans la maison Sud un peu de toutes les langues du monde connu et parlait plutôt bien l'inyssé, mais préférait que les deux hommes n'en sachent rien et pensent à tort qu'ils pouvaient discuter librement en sa présence.

« Puis-je connaître votre nom ? » lui demanda l'Inyssien.

*S'il te plaît, grand Kwiriki, juste une vague pour envoyer cet imbécile par-dessus bord.*

Mais si irritant fût-il, il connaissait l'existence du joyau déclinant. Une raison suffisante pour le laisser en vie.

« Tané, finit-elle par répondre.

— Tané. »

Il avait répété son nom avec une grande douceur. Elle le contempla plus attentivement.

Même s'il ne devait pas avoir plus de trente ans et qu'en cet instant précis il semblait tout sauf jovial, des rides du sourire avaient déjà commencé à se dessiner autour de ses lèvres charnues. Sa peau était du même marron profond que ses yeux grands et chaleureux. Il avait le nez large, la mâchoire carrée et mal rasée, des cheveux noirs et crépus.

Il avait l'air d'un brave homme.

Tané chassa aussitôt cette pensée. Il venait d'une contrée où l'on crachait sur leurs dieux.

« Je pourrais peut-être vous aider si vous me libériez. Vous allez devoir vous arrêter à un moment, sans doute d'ici un jour ou deux. Pour dormir.

— Vous ignorez combien de temps je peux tenir sans sommeil. »

Loth haussa les sourcils.

« Vous parlez parfaitement l'ynysse.

— Suffisamment, en tout cas. »

L'homme sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais préféra en fin de compte fermer les paupières et se laisser aller contre le canonier.

Elle devrait l'interroger tôt ou tard. À l'en croire, il savait où se trouvait le second joyau ; si tel était bien le cas, ce dernier devait être rendu au peuple dragon. Mais chaque chose en son temps : Tané devait d'abord retrouver Nayimathun.

Loth enfin assoupi, elle scruta les étoiles et tourna la barre. La pierre était glacée dans sa main. Si elle continuait ainsi, elle atteindrait bientôt Komoridu.

Elle but un peu d'eau et cligna plusieurs fois des paupières.  
Il lui suffisait de rester éveillée.

---

Les eaux de la mer Infinie étaient d'un magnifique bleu saphir, qui virait presque au violet quand le soleil se couchait. Il n'y avait pas un seul oiseau dans le ciel. Seulement du vide, jusqu'à perte de vue.

Et c'était bien ce qui préoccupait Niclays. L'île légendaire de Komoridu tardait à se montrer.

Il but une rasade de vin de rose. Les pirates s'étaient montrés généreux, ce soir-là. Leur cheffe leur avait bien fait comprendre que s'ils découvraient le plus grand trésor du monde, ce serait grâce à leur maître des potions.

Ainsi, tout le monde saurait vers qui se tourner s'ils ne trouvaient rien.

La mort ne lui avait jamais véritablement fait peur. Il la considérait comme une vieille amie qui, un jour, reviendrait frapper à sa porte.

S'il avait pendant des années cherché à fabriquer un élixir de jeunesse, c'était uniquement par curiosité et esprit de découverte. Il n'avait jamais eu l'intention de le boire. La mort, après tout, mettrait un terme à son chagrin, ou lui permettrait de retrouver Jannart dans l'au-delà, quelle que soit la forme que prendrait ce dernier à l'arrivée. Chaque jour, chaque pas, chaque seconde égrenée le rapprochait de cette merveilleuse possibilité. Il était si las de n'avoir plus qu'une moitié d'âme.

Mais maintenant que l'ombre de la mort planait au-dessus de lui, Niclays se mettait à la craindre. Il but encore, les mains tremblantes. Il songea un bref instant qu'il était peut-être préférable de garder les idées claires – mais sobre ou pas, il n'était pas de taille à affronter ne serait-ce qu'un seul pirate. Autant s'engourdir l'esprit.

Le navire continuait à fendre les flots. La nuit peignait de noir le ciel. Niclays se retrouva bientôt à court de vin. Il lança sa bouteille à la mer et la regarda danser dans les vagues.

« Niclays ! »

Laya grimpa les marches en courant, son châle serré autour des épaules, et lui prit le bras.

« Les vigies ont aperçu que'que chose ! » s'écria-t-elle, les yeux brillants de peur, ou d'excitation.

« Quoi donc ?

— La terre ! »

Niclays la dévisagea, incrédule. Il la suivit en clopinant jusqu'à la proue du navire, où se trouvaient l'Impératrice Dorée et Padar.

« La chance te sourit, Roos », dit la capitaine en lui tendant sa lunette.

Niclays la pressa contre son œil.

C'était bien une île. Petite, et très certainement inhabitée, mais une île tout de même. Il rendit l'instrument à l'Impératrice en poussant un profond soupir.

« Je suis très heureux de la voir, très honorée impératrice », déclara Niclays, qui ne mentait pas.

La pirate scruta l'île avec le regard que portait un chasseur sur sa proie. Alors qu'elle se tournait vers l'un de ses officiers, Niclays observa les encoches sur son bras de bois.

« Elle indique à la *Colombe Noire* d'faire l'tour d'l'île, lui murmura Laya. La garde de haute mer pourrait être encore sur nos talons, sans compter qu'd'autres bateaux pirates ont p'têt eu vent d'not' quête.

— Je ne vois pas quel capitaine serait assez inconscient pour s'en prendre à un navire pareil.

— L'monde est plein d'inconscients, Niclays, et ils le sont jamais autant qu'quand ils reniflent l'fumet d'la vie éternelle. »

Sabran pouvait en témoigner.

Jannart aussi.

Niclays se mit à tapoter nerveusement le plat-bord du bout des doigts. Il regarda l'île se rapprocher, un goût de cendres dans la bouche.

« Allez viens, Roos, l'appela l'Impératrice Dorée d'une voix plus douce que le velours. Y t'revient d'prendre ta part du butin en premier. Après tout, c'grâce à toi si on est ici. »

Il n'osa protester.

Une fois le vaisseau mis à l'ancre, l'Impératrice Dorée s'adressa à ses pirates. Cette île, leur expliqua-t-elle, recelait un trésor qui réglerait définitivement tous leurs soucis. L'élixir les rendrait tout-puissants. Ils allaient devenir les maîtres des mers. Ses troupes se mirent à rugir et à taper du pied, terrifiant un peu plus Niclays chaque seconde. Ils exultaient pour l'instant, mais il suffirait du premier signe d'échec, du moindre murmure annonçant qu'ils avaient effectué tout ce voyage pour rien, et leur joie se changerait en rage meurtrière.

Un canot fut apprêté pour la troupe de reconnaissance. Laya et Niclays se joignirent à la vingtaine de pirates qui la composaient, et qui comptaient parmi eux l'Impératrice – elle voulait être la première à poser le pied sur cette île – et Ghonra, son héritière. Même si, se dit Niclays, l'Impératrice n'aurait plus jamais besoin de successeur si elle trouvait l'élixir.

La barque quitta l'ombre de la *Poursuite*, et Niclays se rendit bientôt compte que la partie visible de l'île correspondait à ses cimes, le reste ayant été en grande partie englouti par la mer.

Quand ils ne purent plus ramer davantage, ils laissèrent deux pirates à bord du canot et terminèrent la traversée en pataugeant dans le ressac. Une fois arrivé sur la plage, Niclays essora sa chemise.

Et dire que cet endroit serait peut-être son tombeau. Lui qui avait imaginé qu'on l'ensevelirait dans la terre d'Orisima, voilà que ses os allaient reposer sur une île cachée dans l'immensité d'une mer lointaine.

L'ébriété ralentissait ses pas. Ghonra lui lança un regard en coin, et il prit une grande inspiration avant de la suivre sur un monticule de rochers glissants.

Ils se retrouvèrent bientôt dans les ténèbres d'une forêt, avec pour seule trace d'une quelconque civilisation le pont en pierre qu'ils empruntèrent pour traverser un ruisseau. Ils finirent par aboutir devant une série de marches taillées dans la pierre, que l'Impératrice Dorée se mit à gravir sans hésiter.

L'ascension parut durer des heures à Niclays. L'escalier grimpait et grimpait encore, louvoyant inlassablement entre les érables et les sapins.

Il n'y avait pas d'habitations, ici, pas de gardiens du mûrier. Seulement la nature, laissée libre de faire ce qu'elle voulait depuis des siècles. Le bourdonnement des guêpes et le pépiement des oiseaux. Un cerf traversa l'escalier devant eux pour disparaître dans le crépuscule, et la moitié des pirates tirèrent leurs épées, alarmés.

Niclays haletait, sa chemise trempée de sueur. Il tenta vainement d'éponger les gouttes de transpiration qui coulaient sur son front. Cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas dépensé ainsi.

« Ça va, Niclays ? lui demanda Laya à voix basse.

— Absolument pas, répondit-il entre ses dents. Par la grâce de la Damoiselle, je ne vais pas arriver en haut vivant. »

Il ne se rendit compte qu'ils avaient fini par s'arrêter qu'en butant contre Ghonra, qui le repoussa d'un coup de coude dans le ventre. Les jambes tremblantes, Niclays leva la tête et aperçut l'arbre. Un très vieux mûrier, tout noueux, plus grand que tous les arbres qu'il ait jamais vus.

Et il avait été abattu.

Niclays considéra le géant tombé à terre. Toute sensation déserta ses jambes. Ses lèvres se mirent à trembler, et ses yeux lui parurent soudain brûlants.

Il était arrivé au bout de la Voie des Exclus, avec devant lui ce que Jannart avait tant voulu voir, le secret pour lequel il avait péri. Niclays observait son rêve devenu réalité.

Son rêve impie.

Le mûrier n'avait ni fleurs ni fruits. Il avait l'air presque grotesque, avec sa masse colossale, ses proportions démesurées, comme un corps accroché à un chevalet de torture. Son tronc était gros comme le corps d'une baleine. Ses branches mortes étaient levées vers les étoiles, comme si ces dernières allaient tendre des mains argentées et l'aider à se relever.

L'Impératrice Dorée marchait sans rien dire entre les branches. Laya prit le bras de Niclays. La sentant trembler, il pressa sa main sur la sienne.

« Yidagé, Roos, v'nez donc ici », les appela l'Impératrice.

Laya ferma les yeux.

« Ne t'inquiète pas, chuchota Niclays. Elle ne te fera rien, tu lui es trop utile.

— J'veux pas la voir t'faire du mal !

— Mademoiselle Yidagé, je suis très vexé de découvrir le peu de crédit que vous accordez à mes talents de combattant, répondit-il en levant sa canne avec un faible sourire. Tu crois que j'ai besoin d'autre chose pour tous les battre ? »

Elle étouffa un rire.

« Y a une inscription gravée ici, annonça l'Impératrice à Laya quand ils la rejoignirent. Traduis. »

Son visage restait impénétrable. Laya lâcha le bras de Niclays, enjamba une branche et s'accroupit devant le tronc. L'un des pirates lui tendit une torche, qu'elle approcha prudemment de l'arbre. Les flammes éclairèrent une cascade de mots taillés dans le bois.

« Désolée, très honorée impératrice, mais j'peux pas. J'comprends certains mots, mais la plupart m'sont inconnus. J'crains qu'cette tâche dépasse mes compétences.

— Peut-être le puis-je, moi. »

Niclays se retourna. L'érudit seiikinois, celui qui ne se trouvait jamais très loin de l'Impératrice, vint poser une main flétrie sur le tronc de l'arbre, comme s'il s'agissait de la dépouille d'un vieil ami.



« La torche, je vous prie, exigea-t-il. Ça ne prendra pas longtemps. »

---

Il n'y avait cette nuit-là pas de lune pour trahir la présence du vaisseau ouestrien. Perchée sur une vergue, Tané regardait les pirates approcher du rivage.

*La Rose Éternelle* était ancrée là où ils ne pouvaient pas la voir. Après avoir viré vers le sud-est au moment où l'indiquaient les instructions, elle avait navigué tout droit jusqu'à ce que sa longue-vue lui révèle une île.

Le doyen Vara pensait que le joyau ascendant venait de là. Peut-être cet endroit pourrait-il lui apprendre comment il s'était retrouvé cousu sous sa peau – ou peut-être pas, et tant pis. Retrouver Nayimathun était tout ce qui comptait réellement.

Le vent rabattit ses cheveux sur son visage. Tané connaissait ces navires. À la maison Sud, elle avait appris à identifier les vaisseaux les plus redoutés de la flotte de l'Œil-de-Tigre. Ces deux-là arboraient les voiles rouges de bateaux de peste. *La Colombe Noire*, moitié moins longue que la *Poursuite*, était en train de faire le tour de l'île, tous sabords ouverts.

Tané redescendit sur le pont. Elle avait libéré ses deux prisonniers pour qu'ils puissent l'aider.

« Vous, vous garderez le bateau en mon absence, ordonna-t-elle à Thim.

— Où vous allez ? s'enquit le jeune homme.

— Sur la *Poursuite*.

— Z'allez vous faire tailler en pièces !

— Aidez-moi à rester en vie et je veillerai à ce que vous retrouviez l'Empire des Douze-Lacs sain et sauf, répondit Tané. Trahissez-moi, et je vous laisserai mourir ici. À vous de voir.

— Mais vous êtes qui, au juste ? s'enquit Thim en fronçant les sourcils. V'vous battez mieux qu'tous les soldats qu'j'ai connus. On n'a eu

aucune chance cont' vous quand z'êtes montée à bord. V'faisiez quoi avec les érudits, au lieu des Miduchi ? »

Elle lui tendit la lunette.

« S'ils aperçoivent le bateau, tirez un coup de semonce avec l'un des canons », se contenta-t-elle de répondre.

Mais Thim avait compris. Elle le vit au respect qui emplit peu à peu son regard.

« Z'étiez une Miduchi ! Pourquoi z'avez été bannie ?

— Ça ne vous regarde absolument pas. » Elle adressa un signe de tête à Loth. « Vous, vous venez avec moi.

— Comment, dans l'eau ? Mais nous allons mourir de froid !

— Pas si nous nageons sans nous arrêter.

— Qu'est-ce que vous voulez faire sur ce bateau ?

— Libérer une prisonnière. »

Tané prit quelques grandes inspirations avant de descendre le long de la coque du navire, tremblante de froid ; puis elle se laissa tomber.

Elle se retrouva plongée dans les ténèbres, le souffle coupé par le contact de l'eau glacée, un chapelet de bulles s'échappant de ses lèvres.

C'était pire que ce qu'elle avait imaginé. Elle avait pourtant l'habitude de sortir nager tous les jours en Seiiki, quelle que soit la saison, mais la mer de Dansoleil n'avait jamais été si glaciale. Son haleine formait des volutes de fumée blanche quand elle remonta à la surface. Elle entendit Loth, derrière elle, laisser échapper une série de lamentations inarticulées. Il était arrivé au dernier des échelons.

« S-sautez une b-b-bonne fois pour toutes », lui lança-t-elle en grelottant.

Loth serra les paupières – il avait le visage de celui qui s'est résigné à la mort – et plongea. Il refit surface presque aussitôt, haletant.

« Par le Saint, je v-v-vais geler !

— Alors mieux vaut se dépêcher », rétorqua Tané avant de s'éloigner à la nage.

Les lanternes de la *Poursuite* étaient éteintes. Le bateau était si haut que Tané ne s'inquiéta guère des sentinelles. Jamais elles ne verraient deux têtes qui dépassaient de l'eau dans la nuit. Elle était après tout devant un galion à neuf mâts, plus imposant que n'importe quel autre navire au monde – et largement assez pour contenir un dragon.

Tané commençait à avoir du mal à nager, les membres paralysés par le froid. Elle prit sa respiration et plongea de nouveau sous les vagues. Elle refit surface juste à côté de la *Poursuite*. Loth, tout près derrière elle, frissonnait sans pouvoir s'arrêter. Elle avait prévu d'entrer par les sabords, mais ces derniers étaient tous fermés, et elle ne voyait aucun autre moyen de grimper à bord.

Sauf l'ancre. C'était le seul lien entre l'eau et le pont. Elle longea la coque jusqu'à atteindre la poupe.

L'eau salée se mêla à sa sueur tandis qu'elle s'extirpait des flots et commençait à grimper. Elle entendait derrière elle Loth progresser avec effort. Chaque pouce était gagné de haute lutte. Chacun de leurs muscles devait se battre pour recouvrer sa force.

Et soudain, presque arrivée au sommet, elle glissa.

Tout arriva trop vite pour qu'elle puisse reprendre sa respiration, et encore moins crier. Elle était en train de grimper, et tombait la seconde d'après... mais son pied heurta quelque chose. Elle baissa les yeux, et vit Loth, au-dessous d'elle. Sa botte avait atterri sur l'épaule de l'homme.

Elle voyait bien qu'il avait le plus grand mal à supporter leur poids à tous les deux, et pourtant, il lui sourit. Tané détourna le regard et reprit son ascension.

Ses bras tremblaient quand elle atteignit la statue défigurée du grand Dragon Impérial, à la proue du vaisseau. Elle se glissa sur le côté, se hissa

au bastingage et retomba sans un bruit sur le pont. L'Impératrice Dorée était certes sur l'île, mais elle avait forcément laissé des gardes à bord.

Pliée en deux, Tané essora sa tunique. Loth vint s'accroupir auprès d'elle et, ensemble, ils considérèrent un instant les silhouettes des centaines de pirates restés à bord.

La *Poursuite* était une véritable ville flottante sans foi ni loi, et comme tous les bateaux pirates, elle accueillait des gredins venus des quatre coins du monde. Ils pourraient sans doute passer inaperçus dans l'obscurité, tant que personne ne les arrêtait. Il leur suffisait de descendre deux volées de marches pour atteindre le pont le plus bas du navire.

Tané se redressa et quitta leur cachette. Loth la suivit, le regard baissé.

Ils étaient cernés par les pirates. Tané distinguait à peine leurs visages, mais elle entendait des bribes de conversation.

«... on va étripier l'vieux s'il nous a trahis.

— Attends, l'est pas idiot. Pourquoi qu'il...

— C't'un Mentendonien ! Les Seiikinois l'auraient gardé comme un canari en cage à Orisima, coupa une voix de femme. Il a p'têt préféré la mort à une vie d'prisonnier, comme nous. »

Roos.

De quel autre Mentendonien auraient-ils pu parler ?

Tané sentit le bout de ses doigts la démanger, brûlant soudain de se refermer autour du cou d'un certain vieil homme.

Ce n'était certes pas la faute de Roos si on l'avait envoyée sur l'île Plume. Tané ne pouvait s'en prendre qu'à elle. En revanche, il l'avait fait chanter, il avait osé lui demander de faire du mal à Nayimathun, et voilà qu'il aidait maintenant des pirates assassins de dragons – pour tout ceci, il méritait la mort.

Tané s'efforça de contenir cette subite pulsion. Elle ne pouvait pas se laisser distraire.

Ils empruntèrent discrètement l'escalier qui descendait dans les tréfonds du navire. Ils trouvèrent, arrivés en bas, une lanterne qui éclairait d'une lueur tremblotante deux pirates balafrés et armés l'un comme l'autre de pistolets et d'épées. Tané avança droit sur eux.

« Qui va là ? » gronda l'un des deux hommes.

Un seul cri et tous les pirates qui se trouvaient au-dessus accourraient. Elle devait tuer ces deux hommes sans un son.

Mortelle et silencieuse comme l'eau.

Son couteau fendit l'ombre et trouva le cœur du premier garde. L'autre eut la gorge tranchée avant d'avoir pu réagir. Tané n'avait jamais rien vu de comparable au regard qu'il lui lança alors. On y lisait de la surprise, la prise de conscience de sa mortalité, la réduction de son être tout entier à cette plaie, sur son cou. Il émit un son humide, indistinct, et s'écroula à ses pieds.

Elle regarda, un goût de fer dans la bouche, le sang de l'homme s'échapper de son corps, noir à la lumière de la lanterne.

« Tané », lui dit Loth.

Sa peau était aussi glacée que l'épée dans sa main.

« Tané, je vous en prie, répéta-t-il d'une voix rauque. Nous devons nous hâter. »

Elle avait deux cadavres à ses pieds. Son estomac se tordit, et l'obscurité la happa comme une nuée de mouches.

Elle venait de tuer... mais pas comme elle avait tué Susa. Cette fois, elle avait ôté la vie de ses propres mains.

Tané releva la tête, hébétée. Loth décrocha la lanterne suspendue au-dessus des deux corps et la lui tendit. Elle prit l'objet d'une main tremblante et s'avança dans les entrailles du navire.

Le temps viendrait de demander pardon au grand Kwiriki, mais pour l'heure, elle devait trouver Nayimathun.

Elle ne vit au départ que des provisions – barriques d’eau potable, sacs de riz et de millet – et des coffres sans doute remplis du fruit des pillages de la *Poursuite*. Puis elle aperçut soudain un éclat vert et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Nayimathun.

Elle respirait encore. On l’avait entravée avec de lourdes chaînes et elle souffrait d’une plaie purulente sur le flanc, là où une écaille avait été arrachée, mais elle était en vie.

Loth fit un signe de la main devant sa poitrine. Il avait le visage d’un homme qui vient de contempler sa propre mort.

Tané tomba à genoux devant la déesse qui avait autrefois été sa sœur, abandonnant épée et lanterne.

« Nayimathun ! »

Pas de réponse. Tané déglutit pour tenter de faire disparaître la boule dans sa gorge. Les yeux humides, elle contempla les ravages causés par les chaînes.

Une larme coula le long de sa joue. Elle bouillait de rage. Aucune créature douée d’une âme n’aurait pu infliger cela à un autre être vivant, et personne ayant ne serait-ce qu’un soupçon d’honneur n’aurait traité un dieu de cette façon. Les dragons avaient tant sacrifié pour protéger les mortels avec qui ils partageaient ce monde, alors que ceux-ci ne leur offraient que cupidité et méchanceté en retour.

Tané passa une main sur le museau du dragon. Ses écailles étaient plus rugueuses que des os de seiche. Il était d’une cruauté inimaginable de l’avoir laissée hors de l’eau pendant si longtemps.

« Grande Nayimathun, murmura-t-elle. C’est moi, Tané. S’il te plaît, laisse-moi te ramener chez nous. »

Le dragon ouvrit lentement un œil d’un bleu éteint, comme la dernière lueur d’une étoile morte depuis déjà longtemps.

« Tané. »

Elle n'avait jamais vraiment pensé entendre de nouveau cette voix.

« Oui, grande Nayimathun, je suis là, répondit-elle tandis qu'une nouvelle larme roulait sur sa joue.

— Tu n'aurais pas dû venir », dit la dragonne. Elle respirait avec difficulté.

« Au contraire, j'aurais dû venir plus tôt. » Tané baissa la tête.  
« Pardonne-moi de les avoir laissés t'enlever.

— Quelqu'un t'a enlevée en premier. » Il lui manquait une dent du bas.  
« Tu es blessée.

— Ce n'est pas mon sang. »

Tané ouvrit maladroitement la petite boîte à sa ceinture et en sortit la pierre.

« J'ai trouvé l'un des bijoux dont tu m'as parlé. Il était cousu sous ma peau. » Elle le tendit devant l'œil de la créature. « Cet homme de l'Ouest prétend connaître celle qui détient son jumeau. »

Nayimathun contempla longuement la pierre, puis Loth, qui tremblait comme une feuille.

« Nous pourrions parler de tout ceci quand nous serons en lieu sûr, dit-elle. Mais sache qu'en trouvant ces bijoux, tu nous as offert le moyen d'affronter le Sans-Nom, ce dont tous les dragons vivants te sont redevables. » Une légère lueur courut le long de ses écailles. « J'ai encore assez de forces pour traverser cette coque, mais pour ça, je dois être libre. Tu dois aller chercher la clef de mes chaînes.

— Sais-tu qui la détient ? »

La dragonne ferma de nouveau les yeux.

« L'Impératrice Dorée », répondit-elle.





## Est

---

L'érudit était maintenant entouré de torches. Niclays avait l'impression qu'il tournait autour du mûrier depuis des heures, à décrypter chaque inscription à la lueur des flammes. Et pendant tout ce temps, les pirates n'avaient pratiquement pas échangé un mot.

L'homme se redressa enfin, et toutes les têtes se tournèrent vers lui. L'Impératrice Dorée, assise non loin, affûtait son épée d'une main, tout en la maintenant en place avec son bras de bois. À chaque crissement de la pierre à aiguiser Niclays avait l'impression de mourir un peu plus.

« J'ai fini, annonça l'érudit.

— Excellent, répondit l'Impératrice sans daigner lever les yeux. Dis-moi c'que t'as appris. »

Niclays s'efforça de respirer calmement et prit son mouchoir dans sa cape pour s'éponger le front.

« Ces inscriptions sont écrites dans un ancien dialecte seiikinois, expliqua l'érudit. Elles racontent l'histoire d'une femme du nom de Néporo, qui a vécu il y a plus d'un millier d'années à Komoridu, l'île sur laquelle nous nous trouvons en cet instant.

— Et nous sommes tous très pressés de l’entendre », répondit l’Impératrice.

L’érudit leva la tête vers le mûrier. Sans qu’il sache trop pourquoi, l’expression de son visage ne rassura pas Niclays.

« Néporo vivait dans un village de pêcheurs, Ampiki. Elle gagnait maigrement sa pitance en pêchant des perles, mais en dépit de son travail et celui de ses parents, sa famille était si pauvre qu’ils n’avaient certains jours pas d’autres choix que de manger des feuilles et de l’humus à même le sol de la forêt. »

Voilà bien pourquoi Niclays n’avait jamais compris l’obsession de Jannart pour l’histoire. C’était la discipline la plus déprimante qui soit.

« Quand sa petite sœur mourut, Néporo décida que ces souffrances n’avaient que trop duré. Elle irait chercher des perles dorées, les plus rares, dans la mer Infinie, là où les autres pêcheurs n’osaient s’aventurer. L’eau y était bien trop froide... Mais Néporo ne voyait pas d’autre solution. Elle prit sa petite barque et quitta Ampiki pour aller droit vers le large. Mais alors qu’elle plongeait, un grand typhon balaya son canot, la laissant seule, perdue au milieu des vagues redoutables.

» Elle parvint cependant à garder la tête hors de l’eau. Néporo ne savait pas lire les étoiles, et ne put que nager vers celle qui brillait le plus fort – tant et si bien qu’elle finit par échouer sur une île. L’endroit était complètement sauvage, sans la moindre trace de vie humaine, mais elle découvrit au milieu d’une clairière un mûrier d’une taille prodigieuse. Affamée, elle se rejeta de ses fruits. » Le doyen passa le doigt sur un groupe de mots. « Néporo *s’enivra du vin des mille-fleurs*, ce qui était jadis une façon poétique de décrire l’*élixir de longue vie*. »

L’Impératrice Dorée continuait à affûter son épée.

« Néporo parvint finalement à repartir de l’île et à rentrer chez elle, et pendant dix ans, elle essaya de mener une vie normale – elle épousa un peintre, un homme bon, et eut un enfant avec lui. Mais ses amis et voisins

remarquèrent qu'elle ne vieillissait pas et ne tombait jamais malade. Certains décrétèrent qu'elle était une déesse, tandis que d'autres se mirent à la craindre. Elle se résolut à quitter la Seiiki pour retourner à Komoridu, où personne ne risquait de la considérer comme un monstre. Le fardeau de l'immortalité pesait si lourd sur ses épaules qu'elle songea à mettre fin à ses jours, mais elle décida de continuer à vivre pour son fils.

— L'arbre lui avait offert l'immortalité, et pourtant elle pensait pouvoir s'tuer, commenta l'Impératrice en passant la pierre sur sa lame.

— Il ne la préservait que de la vieillesse : elle pouvait toujours être blessée ou tuée par d'autres moyens. » L'érudit lança un nouveau regard vers l'arbre. « Nombreux furent ceux qui, au fil des ans, rejoignirent Néporo sur son île. Les colombes noires et les corbeaux blancs venaient à elle, car elle était devenue la mère de tous les exclus. »

Laya serra plus fort le bras de Niclays, et il en fit de même.

« Partons, lui chuchota-t-elle à l'oreille. L'arbre est mort. Il n'y a pas d'élixir. »

L'Impératrice Dorée paraissait absorbée par sa tâche. Il aurait pu s'éclipser sans qu'on le remarque...

S'il n'avait été comme cloué au sol, captivé par l'histoire de Néporo.

« Pas encore, répondit-il du coin des lèvres.

— À l'époque où le mont Effroi est entré en éruption, reprit l'érudit, Néporo reçut deux cadeaux d'un dragon : les bijoux célestes grâce auxquels, lui dit-il, elle pourrait emprisonner la Bête de la Montagne pour un millier d'années.

— Une p'tite seconde, intervint Padar. Pourquoi qu'un dragon demanderait d'l'aide à un humain ?

— L'arbre ne le dit pas, répondit calmement l'érudit. Néporo était prête à se dresser contre cet ennemi, mais elle ne pouvait contrôler qu'un seul des bijoux, et avait besoin de quelqu'un d'autre pour manier l'autre...

C'est alors qu'un miracle se produisit : une princesse du Sud se présenta sur le rivage de Komoridu. Elle s'appelait Cléolind. »

Niclays échangea un regard stupéfait avec Laya. Les livres de prières ne disaient rien à ce sujet.

« Cléolind possédait elle aussi la vie éternelle. Elle avait déjà vaincu le Sans-Nom, mais pensait que les blessures de celui-ci seraient bientôt guéries. Déterminée à en finir une bonne fois pour toutes, elle s'était mise en quête de combattants pour l'aider dans cette entreprise, et Néporo était son dernier espoir. » L'érudit s'interrompit pour s'humecter les lèvres. « Cléolind, princesse du Lasia, prit le joyau déclinant, et Néporo, reine de Komoridu, son jumeau. Ensemble, elles emprisonnèrent le Sans-Nom dans l'Abyse, l'entravant pour un millier d'années – et pas un jour de plus. »

Niclays se rendit compte qu'il n'arrivait plus à fermer la bouche.

Si cette histoire était vraie, la légende fondatrice de la maison Berethnet n'était qu'un tissu de sornettes. Ce n'était pas une lignée de filles qui maintenait le Sans-Nom enchaîné, mais deux cailloux.

Oh, Sabran n'allait pas *du tout* apprécier...

« Cléolind avait été affaiblie par son premier combat contre le Sans-Nom, et l'affronter une deuxième fois la tua. Néporo rapporta sa dépouille dans le Sud, en même temps que le joyau déclinant.

— Et qu'est-il arrivé à l'autre, l'ascendant ? » s'enquit calmement l'Impératrice Dorée.

L'érudit posa une fois de plus sa main osseuse sur le tronc de l'arbre.

« Il manque une partie de l'histoire », révéla-t-il, et Niclays remarqua alors qu'un morceau d'écorce avait été sauvagement découpé à la hache. « Mais heureusement, la fin subsiste.

— Et ?

— Il semblerait que quelqu'un ait voulu s'approprier le joyau ascendant ; aussi, pour le préserver, un descendant de Néporo cousit-il la pierre sous sa propre peau, dans son flanc, pour qu'on ne la lui prenne

jamais. Il quitta ensuite Komoridu et partit mener une vie humble à Ampiki, dans la même cahute que celle où Néporo avait autrefois vécu. Quand il mourut, le joyau fut prélevé et placé sous la peau d'une de ses filles, et ainsi de suite au fil des générations. Il se trouve en cet instant dans le corps d'un des descendants de Néporo. »

L'Impératrice Dorée leva le nez de son épée. Niclays entendait les battements de son cœur résonner dans ses oreilles.

« L'arbre est mort et y a plus d'joyau ici, résuma-t-elle. Qu'est-ce qu'ça veut dire pour nous ?

— Même s'il était encore en vie, il est écrit ici que l'arbre n'accorda l'immortalité qu'à la première personne qui mangea son fruit, et ne partagea plus jamais son don par la suite, murmura l'érudit. Je suis navré, mais nous arrivons trop tard, à plusieurs siècles près. Il n'y a plus rien sur cette île, à part des fantômes. »

Niclays sentit qu'il allait vomir, ce qui ne s'arrangea pas quand l'Impératrice Dorée se leva, le regard fixé sur lui.

« Très honorée capitaine, bredouilla-t-il d'une voix chevrotante, je vous ai amenée au bon endroit, n'est-ce pas ? »

Elle s'approcha, l'épée à la main. Niclays serra sa canne à s'en faire blanchir les jointures.

« Votre trésor est peut-être perdu, mais Jannart avait d'autres livres, à Mentendon », raisonna-t-il, même si sa voix commençait à se briser. « Pour l'amour du Saint, ce n'est pas moi qui vous ai donné cette satanée carte au départ !

— J'admets, mais c'toi qu'm'as amenée ici, à la poursuite d'un mirage.

— Non, attendez ! Je peux produire votre élixir à partir de l'écaille du dragon, j'en suis sûr ! Laissez-moi vous aider... »

Elle continuait à avancer.

Laya choisit ce moment pour prendre Niclays par le bras et l'entraîner dans la forêt. Il en lâcha sa canne de surprise.

Les pirates, pris de court, ne réagirent pas tout de suite. Ignorant l'escalier, elle fonça dans le sous-bois, traînant Niclays derrière elle. De grands cris furieux retentirent derrière eux, aussi terribles que la sonnerie d'un cor avant le début de la chasse.

« Laya, c'était très héroïque de ta part, mais avec mes genoux je n'arriverai jamais à distancer une meute de pirates assoiffés de sang ! hoqueta-t-il.

— Si t'as des genoux, c'est pour t'en servir, Vieux Rouge », répondit-elle. Il entendait de la panique dans sa voix, mais aussi ce qui ressemblait à une joie sauvage. « On va arriver au canot avant eux.

— Ils ont laissé des gardes ! »

Elle se laissa tomber sur une pente caillouteuse, en contrebas, et tapota la dague qu'elle portait à la ceinture.

« Tu crois vraiment qu'avec tout l'temps qu'j'ai passé sur des bateaux pirates j'ai pas appris à m'battre ? »

Niclays heurta rudement le sol, et Laya l'attira aussitôt contre un arbre.

Ils restèrent accroupis sans bouger dans un creux du tronc. Les genoux de Niclays protestaient avec virulence. Trois pirates les dépassèrent en courant. Sitôt ces derniers disparus dans les fourrés, Laya fut de nouveau debout, l'aidant à se relever.

« Reste avec moi, Vieux Rouge, lui dit-elle en serrant fort sa main. On rentre chez nous. »

Chez lui.

Ils continuèrent à descendre, dérapant là où la boue était friable, courant quand ils le pouvaient, et avant que Niclays puisse se rendre compte du chemin parcouru, la plage fut en vue. Le canot était bien là, avec seulement deux gardes pour le surveiller.

Ils allaient y arriver ! Ils rameraient vers le nord jusqu'à l'empire des Douze-Lacs, et de là quitteraient l'Est à tout jamais.

Laya lâcha la main de Niclays, tira sa dague et courut à toute allure dans le sable, sa cape flottant derrière elle. Mais avant qu'elle puisse porter le premier coup, Niclays sentit une main s'abattre sur son épaule. Ils les avaient rattrapés.

« Laya ! » s'écria-t-il – trop tard. Ils la tenaient elle aussi. Ghonra tordit le bras de Laya dans son dos, lui arrachant un cri.

Padar le força à se mettre à genoux.

« Padar, Ghonra, faites pas ça, implora Laya. Ayez pitié...

— Tu nous connais mieux qu'ça, rétorqua Ghonra en lui arrachant sa dague pour la presser contre sa gorge. C'est moi qui t'ai offert c'te lame, Yidagé. Supplie-moi encore, et j'm'en sers pour t'trancher la langue. »

Laya se tut. Niclays aurait voulu lui dire que ce n'était rien, de détourner le regard, de ne plus parler. Tout pour qu'ils ne la tuent pas elle aussi.

Sa vessie menaçait de le trahir d'une seconde à l'autre. Niclays contracta tous ses muscles et tâcha de dissocier son esprit de sa chair, de flotter hors de lui-même, vers ses souvenirs.

Il sursauta quand l'Impératrice Dorée, parfaitement calme en dépit de leur course poursuite, s'accroupit devant lui. Il se vit devenir une encoche sur son bras.

Et se rendit alors compte de l'impossible.

Il voulait sentir le soleil sur son visage. Lire des livres et se promener dans les rues pavées de Brygstad. Il voulait écouter de la musique, visiter des musées, des galeries d'art, des théâtres, s'émerveiller devant la beauté de la création humaine. Il voulait voyager dans le Sud et le Nord, se gorger de tout ce qu'ils avaient à offrir. Il voulait rire de nouveau.

Il voulait vivre.

« J'ai fait traverser deux mers à mon équipage », lui dit l'Impératrice, si doucement que lui seul pouvait l'entendre, « tout ça pour une p'tite histoire. Y vont avoir b'soin d'un bouc émissaire pour surmonter c'te déception – et j't'assure qu'ce s'ra pas moi, cher maître des potions. Donc, à moins qu'tu veuilles qu'Yidagé paie pour toi, tu vas d'voir t'dévouer. » Elle effleura son menton de la lame de son couteau. « Ils te tueront p'têt pas, même s'tu risques d'les en supplier. »

Le visage de l'Impératrice se brouilla. Juste à côté, Ghonra prit Laya par le cou, prête à lui porter le coup de grâce.

« J'peux m'débrouiller pour qu'tout d'vienne d'sa faute », proposa l'Impératrice en regardant son interprète, qui avait navigué avec elle pendant des dizaines d'années, sans la moindre trace de remords. « Ça coûte rien, un mensonge. »

Niclays avait déjà laissé une jeune musicienne se faire torturer à sa place, l'acte d'un homme qui ne savait plus que se soucier de lui-même. S'il voulait mourir avec un tant soit peu de fierté, il ne pouvait laisser Laya souffrir pour lui plus qu'elle ne l'avait déjà fait.

« C'est parfaitement hors de question », répondit-il.

Laya secoua la tête, le visage creusé par la peine.

« Ram'nez-le à bord d'la *Poursuite* et racontez aux autres c'qu'on a trouvé, ordonna l'Impératrice en se levant. On verra bien c'qu'ils... »

Ne l'entendant pas terminer sa phrase, Niclays leva la tête.

L'Impératrice Dorée lâcha son couteau. Une lame incurvée lui frôlait la gorge... et Tané Miduchi se tenait derrière elle.

Niclays en croyait à peine ses yeux.

« Vous... » souffla-t-il en fixant celle qu'il avait essayé de faire chanter.

Où qu'elle les ait passés, les mois qui les séparaient de leur dernière rencontre n'avaient pas été tendres avec elle. Elle était amaigrie et ses yeux étaient cerclés de noir. Elle avait aussi du sang sur les mains.



« Donnez-moi la clef des chaînes », ordonna-t-elle en lacustrin, sa voix chargée de haine.

Aucun des pirates ne bougea. Leur capitaine se tenait tout aussi immobile, les sourcils haussés.

« Tout de suite, ou votre cheffe meurt. » La main de la dragonnière ne tremblait pas.

« Donnez-lui sa clef », ordonna l'Impératrice Dorée, qui semblait plus agacée qu'autre chose par cette interruption. « Elle veut sa bête ? J'la lui laisse. »

Ghonra avança d'un pas. Elle avait l'occasion de devenir la nouvelle Impératrice Dorée si sa mère adoptive mourait sur cette plage, mais Niclays avait toujours perçu chez elle une authentique loyauté filiale. La jeune femme glissa la main dans son col et en sortit une clef de bronze.

« Celle que je veux est en fer. » Une gouttelette de sang coula sur la lame incurvée. « Prenez-moi encore pour une idiote et elle meurt. »

Ghonra lui adressa un sourire goguenard et lui lança une autre clef.

« Tiens, la dragonneuse, roucoula-t-elle. Et bonne chance pour r'tourner à bord en un seul morceau.

— Laissez-moi en paix, et je n'aurai peut-être pas à me servir de ceci. »

La jeune femme repoussa l'Impératrice Dorée et brandit devant elle une pierre grosse comme une noix, d'un bleu de smalt.

Impossible.

Niclays se mit à rire – un rire hystérique, qui allait crescendo.

« Le joyau ascendant », haleta l'érudit, les yeux ronds. « Vous êtes la descendante de Néporo. »

La dragonnière le contempla sans rien dire.

Tané Miduchi, héritière de la reine de Komoridu. D'un caillou désert et d'un arbre mort. À en croire l'expression de son visage, elle ne comprenait rien à ce que l'homme venait de raconter. Les dragonniers étaient souvent

issus de familles très pauvres. On l'avait sans doute arrachée à ses parents avant que ceux-ci puissent lui révéler qui elle était réellement.

« Emmenez mon amie ! » s'écria-t-il brusquement, les yeux encore humides d'avoir tant ri. Il désigna Laya, dont les lèvres bougeaient en une prière muette. « Je vous en conjure, Tané. Elle n'y est pour rien dans tout ceci.

— Je ne ferai rien pour vous, rétorqua la dragonnière avec le plus grand mépris.

— Et moi ? s'enquit alors l'Impératrice Dorée. Tu voudrais pas m'voir morte ? »

La jeune femme serra les dents, la main crispée sur la poignée de son épée.

« Allez, j'suis vieille et lente. Tu pourrais mettre un terme au massacre des dragons, ici, sur cette île. » L'Impératrice tapota sa propre lame contre la paume de sa main. « Tranche-moi la gorge et lave ton honneur. »

La dragonnière referma le poing sur son joyau en souriant froidement.

« Je ne vous tuerai pas ce soir, bouchère, répondit-elle. Mais sachez que vous avez devant vous un fantôme. Je reviendrai vous hanter au moment où vous vous y attendrez le moins. Je vous traquerai jusqu'au bout du monde, et je vous promets que la prochaine fois que vous me verrez, la mer virera au rouge. »

Elle rengaina son épée et disparut dans la nuit – et avec elle toute chance de s'échapper.

L'un des pirates choisit alors ce moment pour lever son pistolet et lui tirer dessus.

Tané Miduchi se figea. Niclays vit ses doigts se serrer sur sa pierre et sentit la terre frémir légèrement.

Un rugissement assourdissant s'éleva au-dessus de leur tête. Laya poussa un cri. Niclays eut tout juste le temps de lever les yeux pour voir

un mur liquide remonter la plage à toute allure avant de les emporter tous dans ses ténèbres glaciales.

Il se retrouva la tête en bas, les poumons remplis d'une eau salée qui lui brûlait les narines. Aveuglé par la terreur, il lutta contre le raz-de-marée, un torrent de bulles s'échappant de ses lèvres. Il ne voyait plus que ses mains. Il parvint enfin à refaire surface, et constata que ses lunettes avaient disparu.

Du peu qu'il pouvait en voir, les pirates avaient été balayés de droite et de gauche, la barque qui les avait amenés ici était vide, et Tané Miduchi avait disparu.

« Retrouvez-la ! » rugit l'Impératrice Dorée. Niclays recracha de l'eau en toussant. « R'tournez au navire ! J'veux c'joyau ! »

La mer se retira d'un coup, comme aspirée dans le ventre d'un dieu. Niclays se retrouva à quatre pattes dans le sable, les cheveux dans les yeux.

Une épée gisait devant lui. Il s'empressa de s'en saisir. S'il pouvait trouver Laya, ils avaient encore une chance de s'en tirer. Ils pourraient foncer vers le canot en repoussant les pirates et décamper.

Tandis qu'il l'appelait, Niclays sentit une présence, tout près de lui. Il leva son épée, mais l'Impératrice Dorée le désarma.

L'éclat de l'acier, une fois, puis deux.

Du sang sur le sable.

Il laissa échapper un râle humide et tomba à genoux, une main sur la gorge. L'autre avait disparu. Quelque part au milieu du chaos ambiant, Laya criait son nom.

« Mon équipage exige un tribut d'chair », commenta l'Impératrice en ramassant sa main tranchée comme elle l'aurait fait d'un poisson mort. Niclays eut un haut-le-cœur en la voyant, encore habitée par la vie, avec ces taches brunes amassées au cours des ans. « Considère ça comme une faveur d'ma part. J'aurais bien emporté l'reste de ta dépouille, mais ma

cargaison est en danger, et t' transporter nous ralentirait. J'sais que tu comprends, Roos. Tu sais comment marchent les affaires. »

Les ténèbres s'immisçaient en lui, aspirées par la bouche hurlante qu'était devenu son bras. Il n'avait jamais ressenti une douleur pareille. De l'huile brûlante. Un soleil collé contre son moignon. Il ne pourrait plus jamais tenir une plume – c'était sa seule pensée alors même que le sang ruisselait de sa gorge. Laya apparut à côté de lui pour compresser la plaie.

« Tiens bon, Niclays ! » le supplia-t-elle, la voix tremblante. Elle le serra dans ses bras. « J'suis là, et j'reste avec toi. T'auras tout l'temps d'dormir à Mentendon, mais pas ici, j't'en prie. »

Les paroles de Laya étaient noyées par le bourdonnement dans ses oreilles. Juste avant que tout devienne noir, Niclays leva la tête et vit, enfin, la silhouette de la mort.

La mort, découvrit-il, avait des ailes.

---

La *Poursuite* était un navire si colossal que les vagues le faisaient à peine bouger. On pouvait presque imaginer, quand on se trouvait à bord, qu'il n'était même pas sur l'eau. Loth, tapi dans les profondeurs de sa coque, écoutait les bruits venus du pont, cruellement conscient qu'il se trouvait au beau milieu d'un nid de criminels. Il n'osait lâcher sa baselarde, mais avait éteint la lanterne, par précaution. Il était parfaitement miraculeux qu'aucun pirate ne soit encore descendu ici ; Tané était maintenant partie depuis ce qui lui semblait une éternité.

Loth se rendit compte que le wyrm – non, le *dragon* – le fixait de ses yeux bleus et terrifiants. Il baissa la tête.

Il devait bien l'admettre, cette créature ne ressemblait pas aux monstres draconiques de l'Ouest, même si elle était tout aussi imposante. Ses cornes rappelaient un peu celles d'un haut-ouestrien, mais les similitudes s'arrêtaient là. Une crinière semblable à de longues algues courait le long de son échine. Sa gueule était large, avec de grands yeux

ronds comme des bocles. Ses écailles tenaient davantage du poisson que du lézard. Loth n'avait toutefois toujours pas l'intention de se fier à cette créature, ou même de lui parler. Il suffisait de regarder ses dents, blanches et effilées comme des rasoirs, pour comprendre qu'elle était tout aussi capable que Feúdel de le réduire en pièces.

Loth entendit des pas et se glissa derrière une caisse, baselarde au poing.

Il n'avait jamais tué qui que ce soit – pas même le coquatrix. Malgré tout ce qu'il avait traversé, Loth avait réussi par miracle à ne pas rajouter ce péché à sa liste – mais il était prêt à ôter la vie pour survivre, et sauver son pays.

Mais ce fut Tané qui apparut dans l'escalier. La jeune femme avait le souffle court, titubait comme si elle avait bu, et elle était trempée jusqu'aux os. Elle tira sans un mot une clef de sa ceinture et ouvrit le premier des cadenas. Loth l'aida à débarrasser le dragon de ses chaînes.

La créature s'ébroua et laissa échapper un grognement caverneux. Tané recula et fit signe à Loth d'en faire autant alors que le dragon soulevait sa tête et déployait son corps dans toute sa formidable longueur. Loth obtempéra volontiers. Pour la première fois depuis qu'il l'avait rencontrée, la bête semblait en colère. Ses narines se dilataient et ses yeux brûlaient comme des braises. Elle déploya ses griffes, se cala sur ses pattes, et donna un grand coup de queue contre la coque du navire.

La *Poursuite* tout entière tressaillit. Loth manqua tomber à la renverse quand le sol trembla sous ses pieds.

Des cris leur parvinrent des niveaux supérieurs. Le dragon haletait. S'il était trop faible pour trouer la coque, ils mourraient tous ici.

Tané lui cria quelque chose que Loth ne comprit pas, mais qui apparemment fit son effet, car le dragon se redressa et, montrant les dents, fit de nouveau claquer sa queue. Des éclats de bois volèrent dans la cale. Il recommença. Un coffre glissa sur le plancher. Et encore une fois. Les cris

des pirates se rapprochaient, et leurs pas résonnaient dans l'escalier. La bête, avec un grondement féroce, projeta son corps tout entier contre la coque, assorti d'un énorme coup de tête, et enfin, un torrent d'eau se déversa à l'intérieur du navire. Tané courut vers le dragon et bondit sur son dos.

Un péché mortel, ou un trépas assuré ? Le Chevalier du Courage aurait choisi la mort – mais contrairement à Loth, il n'avait pas l'obligation absolue de rejoindre l'empire des Douze-Lacs. Loth renonça donc à tout espoir de rejoindre un jour le Halgalant et pataugea à la suite de la mystérieuse dragonnière. Il essaya désespérément de grimper sur la bête, mais ses écailles glissaient tellement qu'on les aurait crues enduites d'huile.

Tané lui tendit la main. Il s'en saisit, un goût de sel dans la bouche, et elle le hissa sur le corps de la créature. Tout en cherchant une prise à laquelle se cramponner, il tâcha de contenir son épouvante. Il se trouvait sur le dos d'un *wyrm*.

« Attendez ! cria-t-il. Et Thim ? »

Mais le dragon avait commencé à attaquer le mur de sa prison avec ses griffes, et les paroles de Loth se perdirent dans le tumulte. Pris de panique, il se raccrocha à Tané, qui avait baissé la tête et serrait dans ses poings la crinière qui les entourait. Avec une dernière impulsion, le dragon se faufila à travers le trou pratiqué dans la coque de la *Poursuite*. Loth poussa un grand cri quand ils se jetèrent dans la mer.

L'eau qui rugissait à ses oreilles. Du sel sur les lèvres. La gifle d'un vent glacé. Des coups de feu résonnaient sur le pont de la *Poursuite*, les sabords étaient en train de s'ouvrir, et Loth était toujours à califourchon sur un dragon. La créature ondulait à travers les vagues, esquivant tous les projectiles. Tané hoquetait frénétiquement des mots qui échappaient à Loth, agrippant toujours la crinière de toutes ses forces.

Le dragon s'éleva comme une plume soulevée par le vent, des filets d'eau s'écoulant de ses écailles. Les cuisses endolories, Loth serra Tané plus fort et regarda les pirates devenir plus petits que des fourmis.

« Saint, aie pitié de moi ! » Sa voix se brisa. « Bénie Damoiselle, protège ton humble serviteur... »

Il aperçut un flamboiement du coin de l'œil et se tourna vers l'ouest. Les voiles de la *Colombe Noire* étaient en feu et une meute de wyrms tournoyait dans le ciel. L'armée draconique. Loth fouilla la nuit du regard, le cœur battant.

Il y avait toujours un maître.

Le haut-ouestrien annonça sa présence par un grand jet enflammé. Il survola la *Colombe Noire* et fracassa l'un de ses mâts d'un coup de queue.

Valeysa. La Flamme du Désespoir. Harlowe avait dit qu'elle avait été aperçue dans les parages. Ses écailles, rouges comme des charbons ardents, semblaient se repaître du feu qui dévorait la flotte. Tandis que ses sbires s'amassaient au-dessus d'une *Poursuite* gâtant sérieusement, elle poussa un rugissement qui glaça le sang de Loth.

Tané incita son dragon à continuer tout droit. La *Rose Éternelle* était en vue. S'ils se posaient maintenant, Valeysa les prendrait certainement pour cible, mais poursuivre leur échappée signifiait abandonner Thim... Leur monture se laissa alors tomber en un gracieux plongeon, et Loth sentit son estomac faire une cabriole dans son ventre.

Thim était perché sur le nid-de-pie. Il les vit approcher et grimpa encore davantage pour s'accroupir en équilibre précaire au sommet du grand-mât. Le dragon l'attrapa en passant, avec sa queue, et le jeune homme se retrouva à crier, les jambes battant dans le vide.

Le dragon recommença à monter, droit vers un amas de nuages. On eût dit qu'il nageait dans les airs. Thim grimpa péniblement le long de son corps en s'accrochant à ses écailles. Quand il fut à sa portée, Loth lui prit la main et l'aida à monter sur l'échine de la créature.

Il entendit alors un cri strident et sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Une vouivre s'était lancée à leur poursuite et crachait des flammes dans leur direction.

Leur dragon ne sembla pas s'en émouvoir. Le jet de flamme suivant passa si près que Loth sentit l'odeur du soufre dans l'air. Thim arma son pistolet et tira sur la vouivre, et si l'animal glapit, il continua tout de même à les suivre. Loth ferma les yeux. Il allait se retrouver les os brisés après une chute vertigineuse, ou rôti comme une oie.

Mais avant que l'un ou l'autre se produise, une puissante bourrasque, venue de nulle part, manqua tous les renverser. Le vacarme était assourdissant. Loth ouvrit un œil et se rendit compte que le dragon *crachait* du vent, comme les créatures draconiques le faisaient avec le feu. Ses yeux luisaient, bleus comme le firmament, et des nuages s'échappaient de ses narines. Des gouttelettes d'eau filaient sur ses écailles pour se disperser ensuite comme de la pluie.

La vouivre poussa un cri de rage. Son cuir fumait et sa gueule était grande ouverte, mais le torrent d'air lui faisait avaler ses flammes – et finit par la projeter vers la mer, les ailes repliées.

Loth sentait la pluie lui cingler le visage, et il cracha de l'eau. Le dragon pénétra victorieusement dans les nuages, au milieu des éclairs, et continua à grimper, enveloppé de brume.

Tané bascula alors sur le côté. Loth, guidé par un heureux instinct, tendit la main et attrapa le derrière de sa tunique une seconde avant qu'elle bascule dans le vide. Le dragon poussa un grognement. Loth attira Tané à elle avec effort, et Thim passa un bras autour d'eux.

Tané avait perdu connaissance, la tête pendant sur sa poitrine. Loth vérifia que la petite boîte était toujours accrochée à sa ceinture. Si elle tombait maintenant, le joyau serait perdu à tout jamais au fond des mers.

« J'espère que vous savez parler aux dragons ! cria-t-il à Thim. Vous pouvez lui dire où aller ? »



N'obtenant pas de réponse, Loth lança un regard par-dessus son épaule et vit que Thim contemplait le ciel, émerveillé.

« J'chevauche un dieu », déclara le jeune homme, abasourdi. « J'suis pas digne de ça. »

Au moins quelqu'un voyait-il ce cauchemar comme une bénédiction. Loth prit son courage à deux mains et adressa la parole au dragon.

« Bonjour, grand dragon de l'Est ! s'écria-t-il pour couvrir le bruit du vent. J'ignore si vous me comprenez, mais il est absolument capital que je m'entretienne avec l'empereur continuel des Douze-Lacs ! Pourriez-vous nous conduire jusqu'à son palais ? »

Une vibration parcourut le corps de la créature.

« Tiens bon, Tané, lui dit-elle en inysse. Et oui, fils de l'Ouest, je vais vous emmener dans la Cité des Mille Fleurs. »



## Est

---

La première chose que vit Tané en ouvrant les yeux fut une fenêtre, et derrière elle un ciel aussi blanc que de la cendre d'os.

Elle était couchée dans un lit à baldaquin. On l'avait habillée de soie propre, mais sa peau était raidie par le sel. Près d'elle, une vasque remplie de braises jetait des ombres rouges et chatoyantes sur le plafond.

Tout lui revint d'un coup, et elle porta instinctivement la main à sa taille.

Sa ceinture avait disparu. Prise de panique, Tané se mit à fouiller dans les draps, manquant se brûler sur une bassinoire en cuivre, pour finalement retrouver sa boîte sur une petite table de chevet.

Le joyau ascendant était bien à l'intérieur. Tané se laissa retomber sur ses oreillers, la boîte serrée contre la poitrine.

Elle resta un long moment ainsi, prise dans un demi-sommeil, jusqu'à ce qu'une femme, en entrant dans la pièce, achève de la réveiller. L'inconnue était vêtue d'étoffes bleues et blanches, et l'ourlet de sa jupe effleurait le sol.

« Noble dragonnière », salua-t-elle Tané en s'inclinant, les mains jointes. « Mon humble personne est soulagée de vous trouver éveillée. »

Tané avait l'impression que tout tournait autour d'elle.

« Où suis-je ?

— Dans la Cité des Mille Fleurs, plus précisément dans le palais de Son Altesse Impériale l'empereur continu des Douze-Lacs, qui règne sous les astres bienveillants. Il est ravi de vous accueillir sous son toit, répondit la femme avec un sourire. Je vais vous apporter de quoi vous sustenter. Vous avez fait un long voyage.

— Attendez ! s'écria Tané en se redressant. Où est Nayimathun ?

— L'illustre Nayimathun des Neiges profondes se repose. Vos amis sont ici, eux aussi.

— Ne châtiez pas l'Ouestrien pour avoir enfreint l'embargo maritime. Il dispose d'informations dont j'ai besoin.

— Il n'a été fait de mal à aucun de vos compagnons, répondit la femme. Vous êtes en sécurité ici. »

Sur ce, elle quitta la pièce.

Tané embrassa du regard le plafond finement décoré, le mobilier en bois-de-nuit. Elle avait l'impression d'être redevenue une dragonnière.

La Cité des Mille Fleurs. La vénérable capitale de l'empire des Douze-Lacs. Dans son palais vivaient non seulement l'honoré empereur continu et l'honorée grande impératrice douairière, mais également la Dragonne impériale en personne. Là où les dragons de Seiiki avaient coutume de simplement chercher conseil auprès du plus âgé d'entre eux, leurs cousins lacustrins dépendaient de leur propre dirigeant.

Une douleur sourde battait dans sa cuisse. Tané repoussa les draps et découvrit qu'on l'avait bandée.

Elle se rappela alors le Seiikinois vêtu d'une robe rouge tirant sur le noir. Un érudit qui avait fui son destin, lui aussi. Il lui avait dit qu'elle était la descendante de l'honorée de longue date Néporo.

Ce qui était parfaitement ridicule. Néporo était une reine. Comment ses enfants auraient-ils pu se retrouver dans un village de pêcheurs aux

confins de la Seiiki, avec à peine de quoi survivre ?

La servante revint avec un plateau sur lequel Tané découvrit du thé rouge, de la bouillie d'avoine et des œufs durs accompagnés de quelques dés de courge d'hiver.

« Je vais vous faire couler un bain.

— Merci », répondit Tané.

Elle picora sa collation en attendant. L'empereur continuel ne voudrait pas longtemps d'elle dans son palais quand il découvrirait ce qu'elle était réellement. Une fugitive. Une meurtrière.

« Bonjour. »

Thim se tenait dans l'encadrement de la porte, rasé de frais et vêtu à la lacustrine. Il s'assit sur une chaise, à côté du lit.

« La servante m'a dit qu vous étiez réveillée », expliqua-t-il en seiikinois.

Son ton restait froid. Même s'ils s'étaient retrouvés à naviguer ensemble, sur le même bateau, elle n'en avait pas moins dérobé ce dernier à ses compagnons de bord.

« Comme vous pouvez le constater, répondit Tané.

— J'tenais à vous remercier d'm'avoir sauvé la vie, ajouta-t-il avec un petit signe de tête.

— C'est la grande Nayimathun qui vous a sauvé, répondit Tané en posant sa tasse. Savez-vous où est l'Ouestrien, honorable Thim ?

— L'seigneur Arteloth s'trouve en c'moment même dans les jardins du Crépuscule. Il veut vous parler.

— J'irai le trouver une fois habillée. » Elle se tut un instant, puis demanda : « Pourquoi naviguiez-vous avec des gens venus de l'autre côté de l'Abyse ? »

Thim fronça les sourcils.

« Ils ont été élevés non seulement dans la haine des cracheurs de feu, mais aussi de nos dragons, lui rappela-t-elle. Pourquoi, dans ce cas ?

— Vous devriez p'têt vous poser une aut' question, honorée Miduchi : le monde serait-il pas meilleur si on était tous les mêmes ? »

Il sortit en refermant la porte derrière lui, laissant Tané réfléchir à ses paroles et se rendre compte qu'elle n'avait pas de réponse à cette question.

La servante revint peu de temps après pour la conduire à son bain. Elle aida Tané à se lever et à boitiller jusqu'à la pièce voisine.

« Vous trouverez des vêtements dans l'armoire, annonça-t-elle. Avez-vous besoin de mon aide pour vous habiller, noble dragonnière ?

— Non, je vous remercie.

— Parfait. Vous êtes libre de vous promener dans le palais à votre guise, à l'exception de la cour intérieure, dans laquelle vous ne devez en aucun cas pénétrer. Son Altesse Impériale requiert votre présence demain dans la salle de l'Étoile Tombée. »

Sur ce, Tané se retrouva de nouveau seule. Elle resta un petit moment dans l'ombre des baignoires, à écouter les oiseaux chanter.

Sa baignoire était remplie à ras bord d'une eau bien chaude. Tané laissa glisser son peignoir sur ses épaules et défit le bandage qui enveloppait sa cuisse. En tordant le cou, elle pouvait voir les points qui maintenaient fermée la plaie laissée par la balle du pistolet. Elle pourrait s'estimer heureuse si elle s'en sortait sans une grosse fièvre.

Tané s'enfonça dans son bain, les bras recouverts de chair de poule. Elle rinça le sel de ses cheveux et s'allongea dans l'eau, vidée. Elle ne méritait pas qu'on s'adresse à elle comme si elle était une noble dame ni qu'on la fasse dormir dans une jolie chambre.

Cette quiétude ne pouvait pas durer.

Une fois propre, Tané s'habilla d'un maillot de corps et d'une tunique de soie noire, qu'elle assortit d'un pantalon, de chaussettes et d'une paire de bottes en toile rembourrée. Elle compléta le tout par un gilet bleu bordé de fourrure et une nouvelle ceinture pour accrocher sa boîte.

Tané sentait son cœur palpiter à l'idée de devoir affronter le regard de Nayimathun. Son dragon l'avait vue avec du sang sur les mains.

On avait laissé une béquille appuyée contre la porte de sa chambre. Tané la prit et sortit dans un couloir aux fenêtres recouvertes de treillages et aux murs lambrissés de bois luxueux. Des constellations scintillantes étaient peintes au plafond ; le sol était dallé de pierres noires chauffées par en dessous.

Elle découvrit en sortant une cour tellement vaste qu'on aurait pu y loger une troupe de dragons. Une brume couleur de cendre flottait dans l'air, seulement percée par les lueurs des lanternes. Tané parvenait à peine à distinguer la grande salle, dressée sur une plateforme faite de plusieurs couches de marbre, chaque niveau d'un bleu plus foncé que le précédent.

« Soldat, dit-elle en s'adressant à un garde, mon humble personne pourrait-elle savoir comment se rendre dans les jardins du Crépuscule ?

— En allant par là », répondit l'homme en désignant un portail à quelque distance.

Il lui fallut une éternité pour traverser la cour. La salle de l'Étoile Tombée la dominait de toute sa hauteur. Le lendemain, elle serait à l'intérieur, face au chef de la maison Lakseng.

Elle croisa d'autres gardes, qui l'un après l'autre lui indiquèrent le chemin à suivre, et finit par se retrouver devant les bonnes portes. Si dans la cour la neige était soigneusement pelletée, personne n'avait touché à celle qui était tombée ici.

Les jardins du Crépuscule étaient un lieu légendaire au Cap-Hisan. On racontait que la nuit des milliers de lumioles y virevoltaient et que des fleurs s'ouvraient le long de ses chemins ; que des miroirs y renvoyaient les rayons de lune et que les mares y étaient calmes et limpides afin que les étoiles s'y reflètent mieux.

Même de jour, l'endroit ressemblait à un tableau. Elle avança lentement, scrutée par les statues des souverains lacustrins du passé et de

leurs consorts, certains accompagnés de jeunes dragons. Chaque compagne ou compagnon tenait à la main un pot de roses blanc-jaune. Il y avait aussi des arbres des saisons, vêtus de blanc pour l'hiver, et qui lui rappelèrent la Seiiki, son pays.

Tané traversa un pont qui enjambait un ruisseau. Elle distinguait à travers la brume des silhouettes de pins et le pied d'une montagne. Si elle marchait entre ces arbres suffisamment longtemps, elle finirait par atteindre le lac des Longs-Jours.

Elle trouva Nayimathun de l'autre côté du pont, roulée en boule dans la neige, le bout de sa queue plongé dans une mare couverte de lotus. Loth et Thim étaient en grande conversation dans un pavillon voisin. Tané rassembla son courage. En la voyant approcher, Nayimathun souffla par les naseaux deux nuages de vapeur. Tané posa sa béquille par terre et s'inclina.

« Grande Nayimathun. »

Le dragon gronda, et Tané ferma les yeux.

« Lève-toi. Je t'ai déjà demandé de t'adresser à moi comme à une amie.

– Non, grande Nayimathun, car je ne me suis pas comportée comme une amie. » Elle releva la tête, une pierre dans la gorge. « L'honorée gouverneure de Ginura a eu raison de me bannir de Seiiki. Si tu te trouvais sur la plage, cette nuit-là, c'était à cause de moi. Rien ne serait arrivé si tu ne m'avais pas choisie pour sœur. » Sa voix se mit à trembler. « Tu ne devrais pas me parler avec une telle bienveillance. J'ai tué, j'ai menti, et j'ai agi en ne pensant qu'à moi. J'ai fui mon châtement. L'eau qui coule en moi n'a jamais été pure. »

La dragonne inclina la tête. Tané essaya de continuer à la regarder en face, mais une vague de honte la poussa à baisser les yeux.

« Pour être la sœur d'un dragon, tu dois non seulement avoir une âme d'eau, mais aussi le sang de la mer, or la mer n'est jamais pure. Elle est



complexe. Elle recèle des ténèbres, du danger, de la cruauté. Elle peut raser des cités entières sous le coup de la colère. Ses profondeurs sont insondables, et n'ont jamais vu la lumière du soleil. Être une Miduchi, ce n'est pas être pure, Tané. C'est être comme la mer. C'est pour ça que je t'ai choisie. Parce que tu as le cœur d'un dragon. »

*Le cœur d'un dragon.* Il n'existait pas d'honneur plus grand. Tané aurait voulu parler, protester – mais quand Nayimathun pressa son nez contre elle, comme si elle était un dragonnet, elle ne put résister davantage. Les larmes se mirent à rouler sur ses joues et elle serra son amie dans ses bras en tremblant.

« Merci, Nayimathun, murmura-t-elle. Merci. »

Un grognement satisfait lui répondit.

« Renonce à ta culpabilité, dragonnière. Ne gaspille pas ton sel. »

Elles restèrent un long moment ainsi. Tané pressait sa joue contre sa dragonne, secouée par les sanglots. Le poids qui pesait sur ses épaules depuis la mort de Susa n'était subitement plus trop lourd à porter. Quand elle put finalement respirer sans pleurer, elle passa une main là où Nayimathun avait été blessée. Une écaille métallique recouvrait à présent la chair à vif, avec une prière de guérison gravée dessus.

« Qui t'a infligé ça ?

— Ça n'a plus d'importance. Ce qui est arrivé sur ce bateau appartient au passé. » Nayimathun lui donna un petit coup de museau. « Le Sans-Nom va se réveiller, Tané. Tous les dragons de l'Est peuvent le sentir. »

Tané sécha ses larmes et prit sa petite boîte.

« Tiens. C'est à toi. »

Elle tenait le joyau ascendant dans le creux de sa main. Nayimathun avança le nez et renifla délicatement la pierre.

« Tu dis qu'il était en toi, cousu sous ta peau.

— En effet. J'avais toujours eu une bosse ici. » Sa gorge se serra encore. « J'ignore tout de ma famille, et je ne sais pas pourquoi ils

auraient fait une chose pareille, mais sur l'île, l'un des hommes de la *Poursuite* a vu ce joyau et m'a annoncé que j'étais la descendante de... Néporo. »

Nayimathun souffla un nouveau nuage de fumée.

« Néporo... oui, c'était bien son nom. C'est elle qui a détenu ce joyau la première.

— Mais je ne peux pas descendre d'une reine. Ma famille était très pauvre.

— Tu as son joyau, Tané, et c'est sans doute la seule explication. La grande impératrice douairière était une dirigeante calme et mesurée, mais son petit-fils est jeune, impulsif. Il serait préférable que la véritable nature de ce joyau reste entre nous, si tu ne veux pas qu'on te le prenne. » La dragonne tourna la tête vers Loth. « Ce garçon sait où est l'autre, mais il a peur de moi. Peut-être se confiera-t-il davantage à un autre être humain ? »

Loth, voyant qu'elles le contemplaient toutes deux, cessa de parler à Thim.

« Tu devras l'appuyer, demain. Il a l'intention de proposer une alliance entre l'empereur continuel et la reine Sabran d'Inys, expliqua Nayimathun.

— L'honoré empereur continuel n'acceptera jamais ! » répondit Tané, interloquée. « Le simple fait de l'évoquer serait une folie.

— Il pourrait pourtant être tenté. Avec le retour du Sans-Nom, il est primordial que nous fassions front ensemble.

— Ainsi, il est vraiment en train de se réveiller.

— Nous l'avons senti. Notre pouvoir diminue, et le sien s'accroît. Son feu brûle encore plus fort qu'avant. » Nayimathun la poussa doucement. « Allons, va parler à l'émissaire du joyau déclinant. Nous avons besoin de cette pierre. »

Tané rangea le bijou. Quoi que Loth sache de son jumeau, elle le voyait mal accepter de l'abandonner à un dragon, ou même à elle, sans résister.

Elle traversa le pont et rejoignit les deux hommes sous leur pavillon.

« Dites-moi où se trouve le joyau ascendant, demanda-t-elle à Loth. Il doit être rendu aux dragons. »

Loth cligna des yeux, pris de court, puis son visage se ferma.

« C'est parfaitement hors de question. Sa place est en Inys, aux bons soins d'une très chère amie à moi.

— Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Eadaz uq-Nāra. Lady Nurtha. C'est une mage. »

Tané n'avait jamais entendu ce mot.

« J crois qu'il signifie "sorcière", lui expliqua Thim en seiikinois.

— Le joyau n'appartient pas à cette lady Nurtha, mais aux dragons », répondit Tané, irritée.

« Ils choisissent eux-mêmes leurs détenteurs, et seule la mort pourrait rompre le lien qui unit Ead et cette pierre.

— Pourrait-elle venir ici ?

— Elle est gravement malade.

— Va-t-elle s'en remettre ? »

Elle vit une lueur fugace passer dans les yeux de l'homme. Il s'appuya sur la balustrade et se mit à contempler les pins.

« Il existe peut-être un moyen de la guérir, murmura-t-il. On trouve dans le Sud un oranger gardé par des tueuses de wyrms, dont le fruit pourrait contrer les effets du poison qui coule dans ses veines.

— Des tueuses de wyrms ? » répéta Tané, qui n'appréciait guère cette partie de l'histoire. « Votre Eadaz uq-Nāra en est-elle une, elle aussi ?

— Oui. »

Elle se raidit. « Je sais que par-delà l'Abysses nos dragons sont pour vous des créatures maléfiques, aussi cruelles et effrayantes que le Sans-Nom.

— Il y a en effet eu des... malentendus par le passé, mais je suis sûr qu'Ead n'a jamais fait de mal à un dragon estrien. » Il se tourna vers elle.

« J'ai besoin de votre aide pour mener à bien ma mission, Lady Tané.

— Et quelle est-elle ?

— Il y a plusieurs semaines de ça, Ead a trouvé une lettre écrite par une Estrienne nommée Néporo, et qui a jadis possédé votre joyau. »

Encore cette Néporo. Elle était partout, hantant Tané tel un fantôme sans visage.

« Vous connaissez ce nom ? s'enquit Loth en l'observant attentivement.

— Oui. Que disait la lettre ?

— Que le Sans-Nom reviendrait mille ans après avoir été entravé dans l'Abyesse par les deux joyaux. Il a été emprisonné lors de la vingtième année du règne de l'impératrice Mokwo de Seiki, au troisième jour du printemps. »

Tané fit un rapide calcul de tête.

« Donc ce printemps. »

Thim étouffa un juron.

« La reine Sabran veut que nous nous trouvions sur place pour l'affronter quand il quittera l'Abyesse. Nous ne pouvons pas le tuer, pas sans l'épée nommée Ascalon, mais nous pouvons l'emprisonner de nouveau avec les deux joyaux. » Loth marqua un temps d'arrêt. « Nous avons très peu de temps. Je sais que je n'ai pratiquement aucune preuve de ce que j'avance, et que vous ne me croirez peut-être pas... mais accepterez-vous de me faire confiance ? »

Son regard était franc, ouvert.

La décision fut simple à prendre, en fin de compte. Avait-elle réellement le choix ? Elle devait œuvrer à réunir les deux joyaux.

« La grande Nayimathun suggère de ne parler à personne des deux pierres, de peur que quelqu'un essaie de s'en emparer. Si, quand nous rencontrerons Son Altesse Impériale demain, elle accepte l'alliance que vous lui proposerez, je demanderai à me rendre en Inys sur le dos de

Nayimathun pour informer votre reine de sa décision. Nous passerons en chemin par le Sud, où je trouverai l'un des fruits de cet oranger pour le rapporter à Eadaz uq-Nāra. »

Loth sourit, et un soupir s'échappa de ses lèvres en un panache de fumée blanche.

« Merci, Tané.

— J'aime pas cacher des choses à Son Altesse Impériale, intervint Thim. C'est l'élue de la Dragonne impériale. La grande Nayimathun ne lui fait-elle pas confiance ?

— Ce n'est pas à nous de remettre en question les paroles des dieux. »  
Thim pinça les lèvres, mais acquiesça.

« Assurez-vous seulement de vous montrer le plus persuasif possible une fois devant l'honoré empereur continué, Lord Ru, dit-elle à Loth. Et laissez-moi m'occuper du reste. »

---

Les premiers rayons du soleil se déversaient dans le palais comme une coulée d'huile. Loth contempla son reflet dans le miroir. Au lieu de ses hauts-de-chausse et de son pourpoint habituels, il portait une tunique bleue et des bottes à talons plats dans le style de la cour lacustrine. Un médecin était déjà venu l'examiner et avait déclaré qu'il ne présentait aucun symptôme de la peste.

Le plan suggéré par Tané avait des chances de fonctionner. Peut-être était-elle véritablement capable de cueillir une orange si, comme Ead, du sang de mage coulait dans ses veines. Cette perspective lui donnait du courage pour la rencontre qui s'annonçait.

Nayimathun ne ressemblait en rien à Feúdel, si ce n'était de par sa taille. En dépit d'une apparence proprement terrifiante, avec ses dents semblables à une chaîne de montagnes acérée et ses yeux remplis d'éclairs, elle semblait presque douce. Elle avait enlacé Tané avec sa queue comme l'eût fait une mère, et bien sûr sauvé Thim. Voir cette

créature faire montre de compassion envers un être humain le faisait une fois de plus douter des fondements de sa propre religion. À moins que cette année se révèle en fin de compte être une épreuve de foi de la part du Saint, il n'était plus très loin de l'apostasie.

Un serviteur vint le chercher pour le conduire dans la salle de l'Étoile Tombée, où l'empereur continuel avait décidé de recevoir ces visiteurs inopinés. Les autres étaient déjà là, devant les portes. Thim était habillé pratiquement comme lui, tandis que Tané portait un nouveau surcot bordé de fourrure qui, soupçonna Loth, servait également à indiquer son statut. Les dragonniers devaient être tenus en très haute estime, par ici.

« N'oubliez pas : pas un mot au sujet du joyau », lui chuchota-t-elle.

Elle effleura la petite boîte à sa ceinture. Loth leva la tête vers la salle et prit une grande inspiration.

Des gardes armés leur ouvrirent de grandes portes bleues ornées de clous et flanquées de statues de dragon. D'autres gardes les attendaient à l'intérieur, postés de part et d'autre d'un long chemin en bois foncé et soigneusement lustré qui les conduirait jusqu'au milieu de la salle. Loth leva la tête pour embrasser du regard les immenses piliers en pierre de minuit.

L'immense plafond, qui culminait très haut, était composé de tableaux disposés autour d'un dragon taillé dans le bois et représentant chacun une phase de la Lune. On y avait accroché des guirlandes de lanternes pour évoquer une pluie d'étoiles.

Dranghien Lakseng, empereur continuel des Douze-Lacs, était assis sur un trône surélevé qui semblait fait en argent fondu. L'homme avait fière allure. Des cheveux noirs retenus par un chignon serré au sommet de son crâne et ornés de perles et de fleurs en feuille d'argent ; des yeux d'onyx ; d'épais sourcils ; des lèvres aussi finement dessinées que ses pommettes, recourbées en un petit sourire. Il portait une robe noire entièrement

constellée de petites étoiles dorées, et qui lui donnait l'air d'être vêtu de nuit. Et il ne devait pas avoir plus de trente ans.

Voyant Tané et Thim s'agenouiller, Loth en fit de même.

« Levez-vous », leur ordonna une voix claire et mélodieuse.

Ils s'exécutèrent.

« Je ne sais même pas auquel d'entre vous m'adresser en premier, déclara l'empereur après un long silence. Une Seiikinoise, un Ouestrien, et l'un de mes propres sujets ; quelle fascinante association. J'imagine que nous devons converser en inysse puisqu'on m'a dit, Lord Arteloth, que vous ne parlez rien d'autre. Par bonheur, je me suis amusé enfant à apprendre une langue de chacune des quatre parties de notre monde. »

Loth s'éclaircit la gorge.

« Votre inysse est parfait, Votre Altesse Impériale.

— Inutile de me flatter. Mon grand secrétariat le fait déjà bien assez. » L'empereur leur adressa un petit sourire entendu. « Vous êtes le premier Inyssien à poser le pied dans l'empire des Douze-Lacs depuis plusieurs siècles. Mes officiels me disent que vous êtes porteur d'un message de la reine Sabran d'Inys, et pourtant vous arrivez à dos de dragon, et nettement plus débraillé que les ambassadeurs que nous avons l'habitude de rencontrer par ici.

— À ce sujet, veuillez m'excuser pour...

— Si l'humble personne se trouvant sous votre trône a l'autorisation de s'exprimer, Votre Altesse... » le coupa Thim. L'empereur hocha la tête. « Je suis un corsaire au service de la reine Sabran.

— Un marin lacustrin aux ordres d'une reine inyssienne, à présent. Cette journée est décidément riche en surprises. »

Thim déglutit.

« Nous avons été entraînés par une tempête dans les récifs de l'île Plume, où mon capitaine et mes camarades se trouvent encore, poursuivit-il. Notre navire a été capturé par la noble dragonnière de Seiiki, qui a mis

cap vers l'est afin de rattraper la *Poursuite*. Nous avons libéré la vénérable Nayimathun, et celle-ci nous a conduits à vous.

— Je vois. Dites-moi, dame Tané, avez-vous retrouvé la prétendue Impératrice Dorée ?

— Oui, Votre Altesse, mais je lui ai laissé la vie sauve. Je ne voulais que libérer mon estimée amie, la grande Nayimathun des Neiges profondes.

— Votre Altesse. » Thim se remit à genoux. « Mon humble personne vous implore d'envoyer la flotte lacustrine secourir le capitaine Harlowe et l'aider à récupérer son vaisseau, la *Rose*...

— Nous parlerons de votre équipage plus tard », l'interrompit l'empereur avec un geste de la main. Il portait un gros anneau au pouce. « J'aimerais pour l'instant prendre connaissance du message de la reine Sabran. »

Loth, qui sentit un frisson lui remonter l'échine, inspira profondément par le nez. Tout reposait sur ce qu'il s'apprêtait à dire.

« Votre Altesse Impériale, le Sans-Nom, notre ennemi commun, va bientôt revenir. »

L'empereur le regarda sans répondre.

« La reine Sabran en a la preuve : une lettre écrite par Néporo de Komoridu. Il a été entravé grâce aux joyaux célestes, des pierres aux propriétés magiques dont les dragons de l'Est connaissent l'existence, si je ne m'abuse. Ses liens devaient céder mille ans jour pour jour après avoir été posés, autrement dit au troisième jour du prochain printemps.

— Néporo de Komoridu est un personnage de légende, répondit l'empereur. N'essaieriez-vous pas de vous moquer de moi ?

— Non, Votre Altesse. Je vous assure que c'est la vérité.

— Avez-vous cette lettre ?

— Non.



— Ainsi, je dois vous croire sur parole ? » demanda l'empereur. Le coin de sa bouche frémit. « Mettons que le Sans-Nom revienne. Qu'attendez-vous de moi ?

— La reine Sabran souhaite affronter la bête le jour même où elle remontera de l'Abysse, répondit Loth en essayant de ne pas parler trop vite. Mais pour cela, nous aurons besoin d'aide, et d'oublier plusieurs siècles de peur et de méfiance. Si Votre Altesse Impériale accepte d'intercéder en sa faveur auprès des dragons de l'empire des Douze-Lacs, la reine Sabran vous offre la possibilité d'une alliance formelle entre la Vertu et l'Est. Elle vous supplie de bien vouloir songer avant tout à la survie de notre monde, car le Sans-Nom compte tous nous annihiler. »

L'empereur resta silencieux un très long moment. Loth s'efforçait de paraître calme, mais il sentait la sueur s'accumuler sous son col.

« Ce n'est... pas ce à quoi je m'attendais, admit enfin l'empereur en le fixant de ses yeux perçants. La reine Sabran a-t-elle un plan ?

— Sa Majesté propose une attaque sur deux fronts. Premièrement, les dirigeants de l'Ouest, du Nord et du Sud réuniront leurs armées pour reprendre la place forte draconique de Cárscaro. »

Il lui avait suffi de prononcer ce nom pour que le visage de la Donmata Marosa surgisse dans ses pensées.

Survivrait-elle si sa ville était prise d'assaut ?

« Cette offensive devrait attirer l'attention de Feúdel, l'aile droite de la bête. Nous espérons qu'il enverra au moins une partie de l'armée draconique défendre Cárscaro, ce qui rendra le Sans-Nom plus vulnérable.

— Je suppose qu'elle a aussi un plan pour repousser la bête elle-même ?

— En effet.

— La reine Sabran ne manque pas d'audace », commenta l'empereur, un sourcil haussé. « Mais qu'offre-t-elle à mon pays en échange du labour de ses dieux ? »

En croisant le regard de l'empereur, Loth se rappela tout à coup le souffleur de verre de Rauca. Marchander n'avait jamais été son fort, et voilà qu'il devait le faire pour le bien du monde.

« Tout d'abord, la chance d'entrer dans l'histoire, expliqua-t-il. Vous deviendrez l'empereur qui a bâti un pont au-dessus de l'Abyse. Imaginez un monde dans lequel on pourrait de nouveau commercer librement, bénéficier de nos connaissances communes, de...

— *Mes dragons*, le coupa l'empereur, ainsi que ceux de mon frère d'armes seiikinois, j'imagine. Vous me peignez un bien joli tableau, mais le mal rouge est plus que jamais une menace pour nous.

— Si nous vainquons notre ennemi commun et écrasons ses troupes, cette maladie disparaîtra peu à peu.

— On peut toujours l'espérer. Quoi d'autre ? »

Loth énuméra les offres que le conseil des Vertus lui avait permis de présenter. De nouveaux accords commerciaux entre le royaume des Vertus et l'Est. La garantie que l'Inys soutiendrait les Lacustrins à la fois financièrement et militairement dans l'éventualité d'un conflit ou d'une catastrophe naturelle, et ce, tant que durerait leur alliance. Une offrande d'or et de pierres précieuses pour les dragons de l'Est.

« Tout ceci me semble parfaitement raisonnable, mais je note que nous n'avez pas parlé de mariage, lord Arteloth. Sa Majesté me propose-t-elle sa main ? »

Loth s'humecta les lèvres.

« Ma reine aurait été honorée de renforcer cette alliance historique grâce aux liens du mariage... » Il sourit. Margret elle-même avait admis que son sourire pouvait attendrir le plus dur des cœurs. « Mais hélas, elle est très récemment devenue veuve, et préfère que cette alliance reste uniquement d'ordre militaire. Elle peut cependant tout à fait comprendre que les traditions lacustrines n'autorisent pas une telle collaboration entre deux nations sans union.

— Je suis sincèrement désolé pour Sa Majesté et prie pour qu'elle puise de la force dans cette épreuve. » L'empereur s'interrompt. « Il est parfaitement admirable de sa part de penser que nous pourrions dépasser nos différences *sans* un mariage, et l'héritier qui résulterait de celui-ci. C'est même un grand pas vers la modernité. »

Il pianota sur l'accoudoir de son trône en étudiant nonchalamment Loth.

« Je vois bien que vous n'êtes pas un diplomate, Lord Arteloth, mais je trouve vos tentatives de flatterie sympathiques, quoique maladroitement. Et puis, il faut bien admettre que la situation est en elle-même assez unique. Au nom de la modernité... je n'exigerai donc pas qu'un mariage soit une condition *sine qua non* pour notre alliance.

— Vraiment ? bredouilla Loth. Votre Altesse Impériale ! » ajouta-t-il, le rouge aux joues.

« Vous semblez surpris que j'aie accepté.

— Je m'attendais à ce que les tractations soient plus difficiles, admit Loth.

— J'aime à croire que je suis un souverain tourné vers l'avenir. Et puis... je n'ai pas vraiment envie de me marier. » Son visage se ferma brièvement. « Je précise, mon seigneur, que j'accepte seulement de m'allier à la reine Sabran pour vaincre le Sans-Nom. Il nous faudra beaucoup plus de temps pour régler les autres termes de notre accord, comme le commerce, et voir aussi ce qu'il adviendra du mal rouge à l'avenir.

— C'est entendu, Votre Altesse.

— Bien sûr, même si j'ai donné mon accord à *titre personnel* pour envoyer nos troupes en mer, ne criez pas victoire trop vite. Je dois avant toute chose évoquer la question avec mon grand secrétariat, car mes sujets s'attendent à ce qu'une alliance entre nos peuples soit suivie par l'arrivée d'une impératrice, et j'imagine que les plus vieux jeu d'entre eux

trouveront à y redire. Quoi qu'il advienne, nous devons présenter tout ceci avec doigté.

— Bien entendu », répondit Loth, trop soulagé pour s'inquiéter.

« Je dois aussi consulter la Dragonne impériale, ma guide en toute chose. Les dragons de l'empire sont ses sujets, pas les miens, et ne se laisseront convaincre que si l'alliance est à son goût.

— Je comprends, répondit Loth en s'inclinant profondément. Merci, Votre Altesse. » Il se redressa et s'éclaircit la gorge. « Je sais que le risque est grand pour nous tous, mais aucun dirigeant n'est jamais entré dans l'histoire en cherchant à éluder le danger. »

L'empereur continuel se permit alors un infime sourire.

« Tant que nous ne serons pas parvenus à un accord, vous resterez ici, en tant qu'invité d'honneur. Et à moins que mes ministres ne soulèvent de question demandant des discussions plus approfondies, vous aurez votre réponse à l'aube.

— Merci. » Loth hésita. « Votre Altesse, Lady Tané peut-elle aller à dos de dragon annoncer la nouvelle à la reine Sabran ? »

Tané lui lança un regard.

« Dame Tané n'est pas l'un de mes sujets, Lord Arteloth, répondit l'empereur continuel. Vous devrez voir ceci avec elle... mais j'aimerais auparavant qu'elle se joigne à moi pour le petit-déjeuner. »

L'empereur se leva, et tous ses gardes se redressèrent d'un coup. Il s'adressa à Tané dans une langue que Loth ne comprit pas, et elle le suivit avec un petit signe de tête, laissant l'Ouestrien regagner les jardins du Crépuscule avec Thim.

« Peu importe ce que les ministres diront, déclara Thim en faisant ricocher un galet à la surface de l'une des mares.

— Que veux-tu dire ? demanda Loth.

— Son Altesse Impériale n'écoute véritablement qu'une seule personne, outre la Dragonne Impériale : sa grand-mère, la grande

impératrice douairière, répondit Thim en regardant les cercles se dilater dans l'eau. Il la respecte plus que quiconque. Elle doit déjà savoir tout ce qui s'est dit dans la salle du trône. »

Loth lança un regard par-dessus son épaule.

« Si elle lui conseille de renoncer à cette alliance...

— Mais au contraire ! le coupa Thim. Je suis sûr qu'elle l'encouragera, afin qu'il soit digne de son titre. Comment un mortel pourrait-il être éternel, après tout, si ce n'est en accomplissant des actes mémorables et en marquant l'histoire ?

— Dans ce cas, il y a peut-être encore un espoir. » Loth prit une grande inspiration. « Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Thim, mais si nous voulons que cette entreprise fonctionne, je dois aller faire ma part et me retirer pour prier. »

---

Enfant, Tané aimait imaginer le tour que prendrait son avenir. Elle se voyait terrasser des démons cracheurs de feu sur le dos de son dragon, devenir la plus grande dragonnière de Seiiki, plus grande même que la princesse Dumai. Les enfants priaient pour devenir comme elle un jour, son portrait était peint sur les murs de toutes les grandes maisons, et son nom gravé dans l'histoire.

Pourtant, jamais elle n'aurait osé rêver marcher un jour au côté de l'empereur continuel des Douze-Lacs, dans la Cité des Mille Fleurs.

L'empereur portait une cape bordée de fourrure. Il la conduisit le long de chemins qu'on avait fraîchement débarrassés de la neige qui les recouvrait, les gardes derrière eux. Ils finirent par arriver devant un pavillon, à côté d'un lac, et l'empereur continuel lui désigna une chaise.

Tané s'assit, et l'empereur l'imita.

« Je me suis dit qu'il serait agréable de déjeuner avec vous.

— Mon humble personne est honorée, Altesse.

— Savez-vous de quel oiseau il s'agit ? » demanda l'empereur en tendant le doigt.

Tané se retourna. Non loin, un cygne s'employait à faire son nid.

« Bien sûr, c'est un cygne.

— Ah, mais pas n'importe lequel. En lacustrin, on les appelle des *cygnes muets*. La légende raconte que le Sans-Nom leur a brûlé la gorge, et qu'ils ne rechanteront que quand naîtra le souverain capable d'éliminer ce fléau une bonne fois pour toutes. On dit aussi que la nuit où je suis né, ils ont chanté pour la première fois depuis des siècles. » Il sourit. « Et les gens se demandent après pourquoi nous autres dirigeants avons une si haute opinion de nous-mêmes. Ils tentent de nous faire croire que même les oiseaux se soucient de ce que nous pouvons bien faire. »

Tané lui adressa un sourire timide.

« Votre histoire m'intrigue. J'ai cru comprendre que vous aviez naguère été une gardienne des mers prometteuse, mais qu'un malentendu à Ginura vous avait valu d'être exilée sur l'île Plume.

— C'est le cas, Majesté.

— Voyez-vous, j'adore les histoires. Que diriez-vous de me raconter la vôtre ? »

Tané sentit ses mains devenir moites.

« Elle est hélas bien compliquée, et j'ai peur de faire perdre à Son Altesse une bonne partie de sa matinée.

— Peu importe, je n'avais rien d'autre à faire que regarder mes conseillers se tordre les mains en étudiant la proposition du seigneur Arteloth. »

Des serviteurs vinrent leur servir du thé et leur apportèrent des plateaux chargés de nourriture : dattes trempées dans du miel de montagne rouge, poires du soleil, noisettes cuites à la vapeur, montagnes de riz noir... Chaque plat était couvert d'un carré de soie brodé d'étoiles. Tané avait juré de ne jamais parler de son passé, mais le sourire de l'empereur

la mit à l'aise. Tout en mangeant, elle lui raconta comment elle avait contrevenu à la réclusion, vu arriver Sulyard, comment Susa avait payé le prix de ses efforts stupides pour tout dissimuler, et tout ce qui s'était ensuivi.

Sauf ce qui concernait le joyau scellé sous sa peau.

« Ainsi, vous avez bravé votre exil pour libérer votre dragon, sans grand espoir d'y parvenir ? murmura l'empereur. Je ne peux que vous admirer. Et vous semblez aussi avoir trouvé l'île perdue. » Il s'essuya la bouche. « Dites-moi, auriez-vous à tout hasard aperçu un mûrier, une fois sur Komoridu ? »

Tané leva la tête. Les yeux de l'empereur brillaient.

« J'ai vu un arbre mort, tout tordu et recouvert d'inscriptions, mais je n'ai pas eu le temps de les lire.

— On dit que l'esprit de Néporo se trouve à l'intérieur de l'arbre, et que quiconque mange son fruit absorbe son immortalité.

— Il n'y avait pas de fruits sur l'arbre, Majesté. »

Une émotion indescriptible passa sur le visage de l'homme.

« Ça ne fait rien, dit-il en tendant sa tasse pour qu'on la lui remplisse. Maintenant que je connais votre passé, je suis curieux de découvrir votre futur. Que comptez-vous faire ensuite ? »

Tané croisa les doigts sur ses genoux.

« Je veux d'abord aider à vaincre le Sans-Nom, affirma-t-elle. Et ensuite, j'aimerais rentrer en Seiiki. » Elle hésita. « Je serais d'ailleurs reconnaissante à Son Altesse si elle pouvait m'aider à y parvenir.

— Vous aider ? Comment ?

— En écrivant au très honoré seigneur de guerre. Si vous lui expliquez que j'ai retrouvé Nayimathun, un sujet de la Dragonne Impériale, peut-être sera-t-il prêt à m'entendre et me laisser rentrer chez moi. »

L'empereur but une petite gorgée de thé.

« Il est vrai que vous avez tiré un dragon des griffes de la flotte de l'Œil-de-Tigre, ce qui n'est pas un mince exploit. Pour récompenser votre courage, je ferai ce que vous me demandez mais sachez que je ne peux pas vous laisser regagner la Seiiki tant que je n'aurai pas de réponse de la part du seigneur de guerre. Il serait impensable que j'autorise une fugitive à rentrer chez elle sans autorisation.

— Je comprends.

— Excellent. »

Il se leva et s'approcha de la balustrade ; elle le suivit.

« Lord Arteloth veut que vous vous rendiez en Inys pour annoncer que j'ai accepté sa proposition, reprit l'empereur. Souhaitez-vous vous aussi devenir mon ambassadrice ?

— Cela nous permettrait de régler la question au plus vite, Majesté. Si toutefois vous consentiez à prendre, pour l'occasion, une citoyenne seiikinoise pour messagère. »

Le joyau lui sembla soudain très lourd, à sa ceinture. S'il refusait, elle ne pourrait pas se rendre dans le Sud.

« Ce serait très inhabituel, répondit pensivement l'empereur. Vous ne comptez pas parmi mes sujets, et vous êtes en disgrâce... mais il semblerait que le climat soit au changement, ces jours-ci. Et puis, j'aime bien me jouer des convenances, de temps à autre : un souverain qui ne prend pas de risques en reste au même point toute sa vie. C'est aussi un bon moyen de rappeler à mes officiels que j'existe. » Le soleil faisait luire sa chevelure de jais. « Ils ne s'attendent jamais vraiment à ce qu'on se comporte en dirigeants, vous savez, et quand nous le faisons, ils nous traitent de fous.

» Ils nous élèvent pour que nous soyons doux comme la soie et nous distraient avec du luxe et des richesses sans bornes, pour qu'il ne nous vienne pas à l'idée de secouer la barque sur laquelle nous nous trouvons... Ils s'attendent à ce que nous soyons tellement las de notre propre pouvoir



que nous préférions les laisser diriger à notre place... Derrière chaque trône, il y a un serviteur masqué qui n'espère qu'une chose : faire de celui qui est assis dessus sa marionnette. C'est ma très estimée grand-mère qui m'a appris ceci. »

Tané, ne sachant que répondre, préféra attendre.

L'empereur continuel joignit les mains derrière lui et prit une grande inspiration qui lui souleva les épaules.

« Vous avez prouvé que vous étiez capable d'accomplir des missions difficiles, et nous n'avons pas de temps à perdre, résuma-t-il. Puisque c'est l'année pour rompre avec les traditions, je ne vois pas de raison de vous refuser d'être mon ambassadrice à l'Ouest, comme le souhaite le seigneur Arteloth.

— Ce serait un honneur pour moi, Votre Altesse Impériale.

— Je suis ravi de l'entendre. » Il l'étudia longuement. « Vous devez être fourbue après votre voyage. Retournez vous reposer dans vos appartements. Je vous ferai prévenir quand j'aurai une décision à transmettre à Sabran.

— Merci, Votre Altesse Impériale. »

Tané le laissa terminer son petit-déjeuner et regagna le dédale de couloirs du palais. Puisqu'elle n'avait rien d'autre à faire qu'attendre, elle décida de se mettre au lit.

Il faisait nuit noire quand des coups à sa porte la tirèrent du sommeil. Elle ouvrit et laissa entrer Loth et Thim.

« Eh bien ?

— Le très honoré empereur continuel a pris sa décision, lui expliqua Thim en seiikinois. Il accepte la proposition d'alliance. »

Tané referma la porte.

« Excellent », se félicita-t-elle. Loth se laissa tomber sur une chaise. « Pourquoi paraît-il si abattu ? s'étonna-t-elle.

— Parce que l’empereur lui a demandé de rester au palais, expliqua Thim. Et moi aussi, pour aider sa flotte à se rendre là où nous avons laissé la *Rose Éternelle*. »

Tané sentit un petit frisson la parcourir. Pour la première fois de sa vie, elle allait quitter l’Est. Cette pensée l’aurait terrifiée autrefois, mais elle n’était plus seule. Avec Nayimathun à ses côtés, elle pouvait tout faire.

« Tané, irez-vous dans le Sud avant de vous rendre en Inys ? » s’enquit Loth.

Elle devait sauver dame Nurtha. Il leur fallait les deux joyaux contre le Sans-Nom.

« Oui, répondit-elle. Dites-moi seulement comment trouver le repaire des tueuses de dragons. »

Loth le lui expliqua, du mieux qu’il pouvait.

« Faites très attention, ajouta-t-il. Elles s’en prendront à votre dragon si elles le voient.

— Elles ne la toucheront pas, gronda Tané.

— Si j’en crois ce qu’Ead m’a raconté, il ne faut pas se fier à leur Prieure actuelle. Si vous êtes capturée, ne parlez qu’à une seule personne : Chassar uq-Ispad. C’est le mentor d’Ead, et je suis sûr qu’il vous aidera s’il sait que vous avez l’intention de la guérir. » Loth ôta la chaîne qu’il portait autour du cou. « Prenez ceci. »

Tané observa l’objet qu’il lui tendait. Une bague en argent avec un joyau rouge monté dessus, cerclé de diamants.

« Elle appartient à la reine Sabran. Elle saura, si vous la lui donnez, que c’est moi qui vous ai envoyée. » Il lui confia alors une lettre cachetée. « J’aimerais aussi que vous lui remettiez ceci. Pour qu’elle sache que je vais bien. »

Tané glissa la bague dans sa boîte et roula la lettre jusqu’à ce qu’elle soit assez petite pour y loger elle aussi.

« L'honoré grand secrétaire en chef vous remettra demain matin une lettre de Son Altesse Impériale pour la reine Sabran. Vous quitterez la ville après le coucher du soleil, lui expliqua Thim. Nous vous serons tous redevables si vous réussissez, dame Tané. »

Elle regarda par la fenêtre. Un autre voyage.

« Je vais réussir, honorable Thim. N'ayez aucun doute là-dessus. »



## Est

---

Le matin venu, l'honoré grand secrétaire en chef donna à Tané la lettre qu'elle devait remettre à la reine. Pas de détachement diplomatique envoyé de l'autre côté de la mer, pas de pompe, pas de cérémonie. Juste une dragonne et une jeune femme pour annoncer la nouvelle.

On lui rendit ses armes, auxquelles furent ajoutés un pistolet seiikinois et une épée de meilleure facture que la sienne, de même qu'une paire de demi-lunes lacustrines.

Elle avait assez de vivres pour tenir au moins deux semaines à dos de dragon. Quant à Nayimathun, elle se nourrirait de poissons et d'oiseaux.

Quand la nuit commença à tomber sur la Cité des Mille Fleurs, Tané rejoignit Nayimathun dans la cour. On avait installé sur le dos de la dragonne une selle en cuir noir bordée de bois et de laque dorée – même si « selle » était un mot bien trop modeste pour décrire ce qui ressemblait davantage à un palanquin découvert, qui permettait au dragonnier de dormir pendant les longs vols. Leur mission était tellement confidentielle qu'aucun officiel ou courtisan lacustrin n'était là pour les voir partir. Seuls Thim et Loth avaient eu ce privilège.

« Bonsoir Tané, lui dit Nayimathun.

— Tu es sûre que tu as retrouvé assez de forces pour ce voyage ? demanda Tané en lui tapotant le cou.

— Certaine. Et puis, tu sembles avoir une fâcheuse tendance à t’attirer des ennuis quand je ne suis pas là », répondit la dragonne en poussant Tané du museau.

La jeune femme sourit – une sensation agréable, oubliée depuis trop longtemps.

Thim resta là où il était, mais Loth s’approcha d’elle tandis qu’elle s’affairait à vérifier la solidité des sacs qui pendaient de la selle.

« Tané, expliquez à la reine Sabran que je vais bien... et si vous réussissez à réveiller Ead, dites-lui qu’elle m’a manqué, et que nous nous reverrons bientôt. »

Elle se retourna pour le regarder. L’homme avait le visage tendu. Comme elle, il s’efforçait de cacher sa peur.

« Je le lui dirai. Et peut-être même sera-t-elle avec moi quand je reviendrai.

— Je doute fort qu’Ead accepte de monter sur un dragon, même au nom de la paix, répliqua Loth avec un petit rire. Mais force est de reconnaître que j’ai été souvent surpris, cette année. » Son sourire était las, mais sincère. « Au revoir, et bonne chance. » Il hésita. « Et à vous aussi, Nayimathun.

— Au revoir, homme d’Inys », répondit la créature.

La dernière lueur du crépuscule quitta la ville. Tané grimpa en selle, s’assura que son manteau l’enveloppait parfaitement, et Nayimathun décolla. Tané regarda la Cité des Mille Fleurs s’écarter jusqu’à ce que le palais ne soit plus qu’une étincelle au milieu de son labyrinthe blanc. Enveloppées dans les ténèbres de la nouvelle lune, elles laissaient une autre capitale derrière elles.

---

Elles suivirent le cours de la Shim, survolant des lacs nacrés et des pins drapés de blanc. Le froid la tenait éveillée, mais emplissait aussi ses yeux de larmes.

Nayimathun restait au-dessus des nuages pendant la journée et évitait les zones habitées la nuit. Parfois, elles apercevaient une colonne de fumée, au loin, et savaient alors que des cracheurs de feu avaient attaqué un village. Ce spectacle se fit de plus en plus fréquent à mesure qu'elles continuaient vers l'ouest.

Elles atteignirent la mer Inapaisée le deuxième jour, et Nayimathun se posa sur une île pour récupérer. Elles n'auraient nulle part où faire étape quand elles survoleraient l'Abyssie, à moins de dévier vers le nord. Les dragons pouvaient voler longtemps sans manger, mais Tané savait que le voyage serait éprouvant pour Nayimathun, affamée qu'elle avait été par les pirates.

Elles dormirent dans une grotte marine. Nayimathun, une fois réveillée, alla s'immerger dans les hauts-fonds tandis que Tané remplissait ses gourdes dans un ruisseau voisin.

« Si tu as faim, dis-le-moi et je te donnerai de quoi manger, dit-elle à la dragonne. Et si tu as besoin de nager dans l'Abyssie, ne t'en fais pas pour moi. Mes vêtements sécheront au soleil. »

Nayimathun roula paresseusement sur le dos. Elle fit brusquement claquer sa queue dans l'eau, arrosant copieusement Tané et la trempant jusqu'aux os.

Pour la première fois depuis une éternité, Tané se mit à rire. Elle rit jusqu'à en avoir mal au ventre. Nayimathun faisait claquer par jeu ses mâchoires tandis qu'elle se servait du joyau pour l'arroser à son tour, et que le soleil dessinait des arcs-en-ciel dans les embruns.

Tané n'arrivait pas à se rappeler la dernière fois qu'elle avait ri. C'était sans doute avec Susa.

Elles avaient déjà repris les airs quand le soleil se coucha. Tané, cramponnée à sa selle, s'emplit les poumons de vent. Malgré tout ce qui les attendait, elle ne s'était jamais sentie en paix à ce point.

L'Abyssse s'étendait comme une tache noire sur la mer de Dansoleil. Sitôt les eaux vertes derrière elles, Tané sentit l'air se rafraîchir. Elles volaient à présent au-dessus d'un gouffre de ténèbres – le caveau dans lequel Néporo de Komoridu avait jadis emprisonné le Sans-Nom.

Les jours passèrent. Nayimathun restait la plupart du temps au-dessus des nuages. Tané mâchonnait des morceaux de gingembre et faisait de son mieux pour rester éveillée. Le mal des montagnes était chose fréquente chez les dragonniers.

Son cœur cognait en permanence dans sa poitrine. Nayimathun descendait parfois nager, et Tané en profitait pour se soulager ou étirer ses jambes dans l'eau, mais elle ne se détendait vraiment qu'une fois de retour en selle. Elle n'était pas la bienvenue dans cet océan.

« Que sais-tu de l'Inys ? demanda la dragonne.

— La reine Sabran est la descendante d'un guerrier nommé Berethnet et qui a jadis vaincu le Sans-Nom. Chaque reine a une fille, et chaque fille est le portrait craché de sa mère. Elles vivent dans la ville d'Ascalon. » Tané écarta une mèche humide qui lui retombait sur le visage. « Les Inyssiens pensent que les Estriens sont des mécréants et considèrent nos usages comme opposés aux leurs – pour eux, nous sommes le péché, et eux la vertu.

— Et pourtant la reine Sabran a sollicité notre aide, ce qui signifie qu'elle a compris la différence entre le feu et l'eau. N'oublie pas de faire preuve de compassion avant de la juger, Tané. C'est une très jeune femme chargée du bien-être d'une nation entière. »

Les nuits au-dessus de l'Abyssse étaient les plus froides que Tané ait connues. Un vent âpre lui desséchait les lèvres et lui lapidait les joues. Elle s'éveilla une nuit, de la fumée lui sortant de la bouche, et découvrit en



se penchant vers la mer que celle-ci était remplie d'étoiles, reflets de celles qui se trouvaient au-dessus de sa tête.

Le soleil était haut dans le ciel quand elle ouvrit de nouveau les yeux, et une brume dorée courait le long de l'horizon.

« Où sommes-nous ? » demanda-t-elle d'une voix rauque.

Elle prit une gourde et but de quoi s'humecter la langue.

« Nous arrivons dans les Ersyr. La Terre Dorée. Tané, je dois descendre nager avant que nous entrions dans le désert. »

Tané se cramponna à la corne de sa selle et sentit la tête lui tourner quand la dragonne entama sa descente.

La mer, quand elle y plongea, lui picota le visage. L'eau était chaude et limpide comme du cristal. Elle aperçut, éparpillés entre les récifs de corail, des éboulis, des fragments d'épaves... et des scintillements métalliques, dans le sable.

« Ce sont les vestiges de la République sereine de Carmentum, qui a donné son nom à cette mer », expliqua Nayimathun quand elles refirent surface. Ses écailles étincelaient comme des pierres précieuses au soleil. « Une grande partie du pays a été rasée par Feúdel le cracheur de feu. Ses habitants, pour protéger leurs trésors des flammes, les ont jetés à la mer. Les pirates ont depuis pris l'habitude de venir les repêcher pour ensuite les vendre. »

Elle nagea jusqu'à ce que la côte soit toute proche, puis redécolla. Un désert s'étendait sous leurs yeux, immense et désolé, ses contours oscillant dans la chaleur. Tané avait soif rien qu'à le regarder.

Il n'y avait plus de nuages dans lesquels se cacher. Elles devraient voler plus haut que jamais pour éviter les regards qui se seraient attardés vers le ciel.

« Ce désert a pour nom le Burlah, déclara Nayimathun. Nous devons le traverser pour rejoindre le Lasia.

— Nayimathun, tu n'es pas faite pour ce climat. Le soleil va te dessécher les écailles.

— Nous n'avons pas le choix. Si nous ne réveillons pas Lady Nurtha, nous ne trouverons probablement personne capable de se servir du joyau déclinant. »

Les gouttelettes qui perlaient sur ses écailles séchaient presque instantanément. Les dragons pouvaient temporairement produire leur propre eau, mais ce soleil incandescent allait finir par la vider de ses forces. Elle serait plus faible au cours des prochains jours qu'elle ne l'avait jamais été.

Elles volèrent, et volèrent encore. Tané avait ôté son manteau et s'en servait pour recouvrir l'écaille métallique du dragon et l'empêcher de trop chauffer.

La journée sembla durer une éternité. Tané avait mal au crâne ; le soleil lui brûlait le visage et cuisait la raie de ses cheveux. Il était impossible de lui échapper. Quand il disparut enfin derrière l'horizon, Tané tremblait si fort qu'elle s'emmitoufla dans son manteau, même si sa peau était toujours aussi chaude.

« Tu souffres des frissons de soleil, Tané, lui expliqua Nayimathun. Tu dois garder ta cape sur toi, même pendant la journée.

— Nous ne pouvons pas continuer ainsi, répondit Tané en s'épongeant le front. Nous serons mortes toutes les deux avant d'avoir atteint le Lasia.

— Nous n'avons pas le choix, répéta le dragon. Le Minara coule quelque part dans cette contrée. Nous nous reposerons là-bas. »

Tané voulut lui répondre, mais elle retomba dans un sommeil agité avant d'avoir pu ouvrir la bouche.

Le jour suivant, elle s'enveloppa dans son manteau. Elle ruisselait de sueur, mais au moins l'étoffe la protégeait du soleil. Elle ne quitta cet abri que pour s'occuper de Nayimathun et verser de l'eau sur l'écaille métallique, qui se mettait immédiatement à grésiller.

Le désert n'en finissait pas. Ses gourdes étaient toutes vides. Elle s'affala sur sa selle et ne pensa plus à rien.

---

Quand elle rouvrit les yeux, ce fut pour découvrir qu'elle était en train de tomber.

Des branches se prirent dans son manteau, ses cheveux. Elle se retrouva dans l'eau avant d'avoir eu le temps de crier.

Aveuglée, la panique hurlant dans ses veines, elle battit des jambes et parvint à retrouver la surface. Elle aperçut de justesse dans l'obscurité un arbre tombé à terre qui dépassait sur l'eau, presque trop haut pour qu'elle l'atteigne, et se cramponna à une de ses branches quand le courant la précipita vers lui. Le fleuve tirait sur ses jambes. Elle se hissa sur le tronc et s'y allongea, prise de tremblements.

Tané resta un long moment ainsi, trop secouée et meurtrie pour bouger. Une pluie chaude tambourinait sur son crâne. Elle finit par reprendre connaissance et se redressa, le tronc serré entre les jambes, puis entreprit alors d'avancer centimètre par centimètre, l'arbre tremblant à chacun de ses mouvements.

Alors qu'elle luttait pour conserver son calme, elle se rappela le mont Tégo. N'avait-elle pas alors bravé le vent glacial et la neige qui lui arrivait aux genoux, la douleur insupportable dans chacun de ses membres ? Gravi une paroi escarpée à mains nues, en respirant un air trop rare, la moindre erreur menaçant de la précipiter vers la mort ? Et pourtant, elle n'avait pas rebroussé chemin. Les dragonniers étaient censés rester en pleine possession de leurs moyens, même à haute altitude. Ils n'avaient pas le droit de craindre une chute.

Tané s'était tenue au sommet du monde. Elle avait franchi l'Abysses sur le dos d'un dragon.

Elle pouvait y arriver.

Sa peur balayée, elle se mit à progresser plus vite. Elle atteignit le bout du tronc, et ses bottes se retrouvèrent plongées dans la boue.

« Nayimathun ! » appela-t-elle.

Elle ne reçut pour toute réponse que le grondement du courant.

Le joyau était toujours là, à sa ceinture. Elle se trouvait au bord d'un cours d'eau, près de l'endroit où commençait une série de rapides écumantes. Si elle ne s'était pas réveillée à temps, elle aurait sûrement péri dans leurs remous. Tané s'adossa à un arbre et se laissa glisser au sol.

Elle avait été éjectée de sa selle. Nayimathun devait être en train de la chercher, à moins qu'elle n'ait chuté elle aussi – et dans ce cas, elle ne pouvait être loin.

Ce cours d'eau ne pouvait être que le Minara, ce qui signifiait qu'elles avaient atteint le bassin lasian. Tané fouilla dans ses souvenirs en quête des cartes qu'elle avait vues enfant. Si sa mémoire était bonne, l'ouest du pays était recouvert de forêts. C'était là qu'elle trouverait le Prieuré, lui avait expliqué Loth.

Tané se redressa et cligna des paupières pour chasser l'eau de pluie. Pour survivre à cette nouvelle épreuve, elle devait garder les idées claires. Son pistolet ne lui servirait plus à rien maintenant qu'il était mouillé ; quant à son arc et son épée, ils étaient sûrement encore accrochés à sa selle à l'heure qu'il était, mais elle avait encore un couteau et ses demi-lunes.

Quelques-unes de ses possessions étaient tombées avec elle. Tané rampa vers le sac plus proche, l'ouvrit, les doigts endoloris, et poussa un soupir de soulagement en sentant sa boussole dans sa main.

Tané rassembla tout ce qu'elle put. Elle se fabriqua une torche avec un morceau de sa cape, une branche et un peu de sève, et l'alluma en frappant deux pierres ensemble. Peut-être attirerait-elle quelques animaux, mais mieux valait cela que de risquer de marcher sur un serpent ou de se faire surprendre par un chasseur tapi dans l'obscurité.

Les arbres se penchaient sur elle tels des conspirateurs. Il lui suffisait de les regarder pour sentir son courage l'abandonner.

*Tu as le cœur d'un dragon.*

Elle avança dans la forêt, laissant le Minara derrière elle. L'humus dans lequel s'enfonçaient ses bottes avait la même odeur riche, terreuse et réconfortante que la Seiiki après une pluie de prunes.

Son corps était un couteau à demi dégainé. En dépit de ces parfums familiers, ces premiers pas se révélèrent les plus difficiles qu'elle eût jamais eu à faire. Elle avançait avec la légèreté d'une grue. Quand une brindille craqua sous son pied, une myriade d'oiseaux multicolores quittèrent l'abri des arbres pour s'éloigner dans le ciel. Elle découvrit bientôt une trouée dans la canopée : quelque chose de massif était tombé non loin. À quelques pas de là, la lueur de sa torche révéla une mare de sang argenté.

Du sang de dragon.

La forêt semblait déterminée à ralentir son avancée. Des racines cachées lui attrapaient les chevilles. Une branche se désagrégea sous ses pieds, et elle se retrouva plongée jusqu'à la taille dans la boue. Elle ne parvint que de justesse à ne pas lâcher sa torche, et elle passa bien trop longtemps à se dégager.

Elle suivit en boitant les traces argentées, la main tremblante. Pour avoir perdu autant de sang, Nayimathun devait être blessée – mais encore en vie. Ces traînées risquaient cependant d'attirer les prédateurs. À cette idée, Tané se mit à courir. Dans l'Est, les tigres se montraient parfois assez téméraires pour attaquer un dragon... mais l'odeur de Nayimathun paraissait étrange aux animaux de cette forêt. Elle pria pour que cela suffise à les tenir à distance.

Elle entendit soudain des voix et éteignit sa torche. Une langue inconnue. Pas du lasian. Le couteau entre les dents, elle escalada un arbre voisin.

Nayimathun gisait dans une clairière, une flèche plantée dans sa couronne – la partie de son corps qui lui permettait de voler. Six silhouettes étaient rassemblées autour d'elle, toutes vêtues de manteaux écarlates.

Tané se crispa. L'une des inconnues avait son arc à la main et passait le doigt le long d'une de ses branches. C'étaient sûrement les Damoiselles rouges, les guerrières du Prieuré – et elles savaient maintenant qu'une dragonnière était dans les parages.

L'une d'entre elles pouvait très bien, à tout moment, plonger son épée dans le corps de la dragonne. Celle-ci n'était pas en état de se défendre.

Après ce qui parut durer des heures à Tané, les Damoiselles rouges – à l'exception de deux d'entre elles – disparurent dans la forêt. C'était elle la proie, à présent. Leurs pouvoirs leur conféraient peut-être un avantage, mais elles n'en étaient pas toutes-puissantes pour autant.

Tané se laissa tomber de l'arbre sans un bruit. La surprise serait sa meilleure arme, dorénavant. Elle commencerait par emmener Nayimathun en lieu sûr, puis suivrait l'une des Damoiselles rouges jusqu'au Prieuré.

Nayimathun ouvrit un œil, et Tané comprit qu'elle l'avait repérée. La dragonne attendit qu'elle s'approche avant de faire claquer sa queue. Tané profita de cette diversion pour se glisser comme une ombre entre les deux Damoiselles. Elle aperçut des yeux aussi noirs que les siens sous une capuche et, pendant un très étrange instant, sentit comme un rayon de soleil sur son visage.

L'impression se dissipa dès qu'elle se rapprocha. Tané jeta toutes ses forces dans la bataille. Son premier coup de demi-lune laissa une estafilade, mais une lame jaillit pour bloquer le second, lui faisant vibrer le bras jusqu'à l'épaule. Les deux chasseuses l'encerclèrent en un tourbillon de capes, et elle s'efforça de les tenir à distance, une demi-lune dans chaque main. Elles étaient aussi rapides que des poissons fuyant

l'hameçon d'un pêcheur, mais n'avaient manifestement jamais vu ce genre d'arme. Tané s'abandonna complètement au combat.

Mais son calme la déserta bientôt. Tout en esquivant les épées de ses adversaires, Tané se rendit compte qu'elle n'avait jamais pris part à un combat à mort. Les pirates de l'Ouest, brutaux, mais sans aucune discipline, avaient été faciles à battre. Elle s'était bagarrée avec d'autres apprentis, enfant, s'était entraînée avec eux un peu plus vieille, mais ses connaissances en la matière étaient bien plus théoriques que pratiques. Ces mages avaient passé la plus grande partie de leur vie en guerre, et se mouvaient comme un couple de danseurs. Une combattante formée dans une salle de classe, seule et blessée qui plus est, n'était pas de taille contre elles. Elle n'aurait jamais dû les attaquer ainsi, en terrain découvert.

La soif et l'épuisement la ralentissaient. Leurs épées filaient de plus en plus près de sa peau, alors que ses lunes étaient loin de les inquiéter.

Ses pas devenaient lourds et ses épaules la faisaient souffrir. Elle cracha quand une lame lui griffa la peau, puis la joue. Deux nouvelles cicatrices pour sa collection. Le coup suivant répandit une traînée de flammes dans son ventre. Sa tunique s'imbiba de sang. Les deux Damoiselles rouges attaquèrent de concert, et elle leva ses demi-lunes juste à temps pour parer leurs coups.

Elle était en train de perdre.

Une feinte la prit de court. L'acier lui ouvrit la cuisse. Son genou céda, et elle lâcha ses armes.

Ce fut le moment que choisit Nayimathun pour s'en mêler. Elle happa l'une des mages entre ses mâchoires et la projeta à travers la clairière en rugissant.

L'autre femme se retourna immédiatement vers la dragonne, les mains remplies de flammes.

Nayimathun eut un mouvement de recul. La mage avançait vers elle, et la dragonne battait en retraite en faisant claquer ses mâchoires. Tané prit

une inspiration et plongea son couteau dans l'étoffe rouge, entre deux côtes. La femme s'écroula, et Tané la contourna pour rejoindre sa dragonne.

Elle aurait autrefois eu honte que Nayimathun la voie ôter la vie. C'était contraire à tout ce qu'on lui avait inculqué. Mais elles étaient toutes les deux en danger. Elle avait tué pour la déesse, et celle-ci en avait fait autant pour elle. Après tout ce qu'elles avaient traversé ensemble, elle ne regrettait rien.

« Tané. » Nayimathun baissa la tête. « La flèche. »

Le simple spectacle du projectile fiché dans la tête de la créature lui donnait la nausée. Elle attrapa le trait et, aussi délicatement qu'elle le put, l'extirpa de ses chairs. Ses bras tremblèrent sous le coup de l'effort.

Le dragon frémit violemment quand la flèche sortit enfin. Un filet de sang ruissela sur son museau.

« Peux-tu voler ? demanda Tané en posant une main sur sa mâchoire.

— Pas tant que je ne serais pas rétablie, répondit Nayimathun en haletant. Ces femmes venaient du Prieuré. Suis les autres, et trouve le fruit.

— Non ! » protesta Tané, la poitrine serrée. « Je ne t'abandonnerai pas une fois de plus !

— Fais ce que je dis, gronda la dragonne en montrant ses dents tachées de rouge. Je ne vais pas pouvoir t'emmener en Inys. Trouve un autre moyen de t'y rendre. Va porter le message à la reine Sabran.

— En te laissant ici, toute seule ?

— Je suivrai le cours du fleuve jusqu'à la mer, où j'attendrai d'être remise. Quand je pourrai de nouveau voler, je saurai te retrouver. »

À peine réunies depuis quelques jours, voilà qu'elles devaient encore se séparer.

« Tu sauras trouver ta route, lui assura Nayimathun d'un ton plus doux. L'eau y parvient toujours. » Elle pressa délicatement son museau contre



ses côtes. « Nous nous reverrons bientôt. »

Tané se cramponna à sa dragonne aussi longtemps qu'elle le put, le visage contre ses écailles.

« Va maintenant, Nayimathun », murmura-t-elle avant de s'éloigner.

Les autres Damoiselles rouges étaient parties vers le nord. Tané suivit leurs empreintes, ramassée sur elle-même. Elle n'avait pas eu le temps de fabriquer une nouvelle torche, mais ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

Même quand elle perdit leur piste, elle sut quelle direction les femmes avaient empruntée. Elle suivait une intuition, comme si ses proies avaient laissé dans leur sillage une traînée de chaleur à laquelle son propre sang réagissait.

Elle se retrouva dans une autre clairière et s'arrêta pour reprendre son souffle, la main pressée sur sa tunique humide. Il n'y avait rien ici, seulement des arbres, tout autour d'elle.

Ses paupières devinrent très lourdes, et elle se mit à tituber. Une femme vêtue de blanc apparut alors devant elle, un soleil dans les mains.

Et la forêt tout entière disparut.



## Sud

---

Elles lui avaient pris son joyau.

Ce fut la première chose qu'elle sentit en se réveillant : ce vide, cette absence. Elle était couchée dans une pièce aux murs de pierre rose saumon, les mains liées dans le dos.

Une femme au crâne rasé et à la peau brune l'observait depuis l'encadrement de la porte.

« Qui êtes-vous ? »

Elle parlait en ersyrien, une langue que Tané comprenait un peu, même si elle décida de ne pas répondre.

« Vous aviez sur vous une bague appartenant à la reine Sabran d'Inys, et j'aimerais savoir si c'est elle qui vous a envoyée ici. » Tané se contenta de détourner le regard, et le visage de la femme se crispa. « Il y avait aussi un joyau bleu. Où l'avez-vous trouvé ? »

Tané savait comment résister à un interrogatoire. Les pirates avaient coutume de faire subir toute sorte de tortures à leurs prisonniers pour leur arracher leurs secrets, et pour se préparer au pire, tous les apprentis devaient prouver qu'ils étaient capables de se faire rosser par un soldat sans jamais révéler leur nom.

Son tour venu, Tané n'avait pas laissé échapper un son.

Voyant qu'elle ne répondait toujours pas, la femme changea de ton.

« Votre monstre marin et vous avez tué l'une de nos sœurs et blessé une autre. Si vous n'êtes pas capable de justifier vos crimes, nous serons obligés de vous exécuter. Et quand bien même vous n'auriez pas répandu le sang des nôtres, frayer avec un wyrm est passible de mort. »

Elle ne pouvait pas révéler la vérité. Jamais ces gens ne donneraient un fruit de leur arbre sacré à une dragonnière.

« Dites-moi au moins qui vous êtes, insista la femme d'une voix plus douce. Il en va de votre survie, mon enfant.

— Je ne parlerai qu'à Chassar uq-Ispad », répondit Tané.

La femme fronça légèrement les sourcils et disparut.

Tané s'efforça de réfléchir. À en juger par la lumière, le soleil ne tarderait pas à se coucher. Elle luttait pour rester éveillée, mais son corps ne cessait de l'entraîner vers un sommeil qu'elle lui avait trop souvent refusé.

Nayimathun réussirait à s'échapper. Elle allait plus vite à la nage que n'importe quel humain à pied.

Un homme à l'imposante carrure entra dans sa cellule, la réveillant en sursaut. Vêtu d'une robe de brocart pourpre ornée d'argent, il portait un couteau glissé sous sa ceinture cramoisie.

« Je suis Chassar uq-Ispad, annonça-t-il d'une belle voix grave. On m'a dit que vous parliez l'ersyrien. »

Tané le regarda s'asseoir en face d'elle.

« Je suis venue chercher un fruit de l'oranger pour l'apporter à Eadaz uq-Nāra.

— Eadaz ? » Tané lut de la surprise dans le regard de l'homme, puis une grande tristesse. « Mon enfant, j'ignore ce que vous savez d'elle, ou même d'où vous tenez ce nom, mais sachez que le fruit ne peut pas ramener les morts à la vie.

— Eadaz n'est pas morte. On l'a empoisonnée, mais elle vit encore, et avec un fruit, je pourrai la sauver. »

Chassar se figea, comme si elle l'avait frappé.

« Qui vous a parlé de moi ? Du Prieuré ?

— Lord Arteloth Ru. »

L'homme parut soudain très las.

« Je vois, dit-il en se massant les tempes. J'imagine que vous aviez aussi l'intention d'apporter à Eadaz le joyau bleu. C'est la Prieure qui le détient à l'heure qu'il est. Elle a l'intention de vous exécuter.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez tué l'une de nos sœurs, que vous êtes venue ici sur le dos d'un wyrm marin, et pour finir parce que vous tuer lui permettrait de contrôler le joyau ascendant.

— Aidez-moi à m'échapper.

— Eadaz a réussi à prendre le joyau déclinant à Mita Yedanya, la Prieure, mais elle ne laissera jamais la même chose se reproduire avec son jumeau, affirma Chassar d'une voix sombre. Pour le récupérer, il faudrait d'abord la tuer, ce dont je suis incapable. »

Il resta un long moment ainsi, assis sans rien dire.

« Je vous souhaite d'avoir une autre idée, ambassadeur uq-Ispad, car sinon Eadaz va vraiment mourir. Libérez-moi, et elle a des chances de vivre. Le choix vous appartient. »

---

Chassar uq-Ispad ne revint pas. Il avait sûrement préféré la loyauté envers la Prieure à la survie de son amie.

Tout était fini.

Deux femmes vêtues d'une cape claire vinrent la chercher à l'aube. Elle les laissa l'emmener le long de couloirs au sol carrelé qui n'avaient sans doute jamais vu la lumière du soleil. On retrouvait dans chaque niche ou recoin la statue en bronze d'une femme, une sphère à la main.

Tané savait qu'elle aurait dû résister, mais elle se sentait trop faible pour ne serait-ce que tordre un brin d'herbe. Ses gardes la firent passer sous un passage voûté, jusqu'à une étroite saillie en pierre. Une chute d'eau coulait à sa droite en un grand rideau liquide, et vrombissait si fort que Tané n'entendait plus le bruit de ses propres pas.

Au moins mourrait-elle en entendant le bruit de l'eau. Le grondement de l'écume lui rappelait la Seiiki.

« Mes sœurs. »

Tané leva les yeux et vit Chassar uq-Ispad qui marchait dans leur direction.

« La Prieure m'a demandé d'interroger de nouveau cette prisonnière, annonça-t-il en ersyrien. Ce ne sera pas long. »

Les deux femmes échangèrent un regard, mais laissèrent Tané partir. Chassar attendit qu'elles soient hors de vue, puis rebroussa chemin le long de la saillie en la tenant par le bras.

« Nous avons très peu de temps, lui chuchota-t-il à l'oreille. Faites ce que vous avez à faire et partez sans vous retourner. Il n'y a plus rien pour vous ici, à part l'assurance de vous retrouver au bout d'une corde.

— Ne vont-elles pas comprendre que vous m'avez aidée ?

— C'est mon problème », répondit Chassar. Il lui désigna une série de marches taillées dans la pierre. « Cet escalier vous conduira dans la vallée. L'arbre seul peut décider si vous êtes digne d'obtenir son fruit. » Il glissa la main dans sa robe et en sortit la petite boîte laquée. « Tenez, c'est à vous. La bague et la lettre sont toujours à l'intérieur. » Il lui donna ensuite un grand carré de soie. « Vous transporterez le fruit là-dedans. »

Avec son aide, Tané noua le morceau de tissu autour d'elle.

« Comment vais-je pouvoir rejoindre l'Inys ? demanda-t-elle. Je n'ai plus de dragon.

— Suivez le cours du Minara jusqu'à ce qu'il bifurque, et partez à droite. Vous vous retrouverez alors en route vers le nord. Je vous enverrai

de l'aide, mais de votre côté ne vous arrêtez sous aucun prétexte. Les sœurs seront à vos trousses dès qu'elles auront compris que vous avez disparu. » Il lui pressa l'épaule. « Je ferai tout mon possible pour les retarder.

— Je ne peux pas partir sans le joyau ! Il ne répond qu'à moi. »

Chassar se rembrunit.

« Si je parviens à le récupérer, j'enverrai quelqu'un vous le remettre, mais vous ne pouvez pas rester une seconde de plus. »

Il disparut avant qu'elle ait eu le temps de le remercier.

L'escalier n'avait pas de rampe. Pressée contre la paroi à sa gauche, Tané commença à descendre en pesant chacun de ses pas.

Au bout d'un moment les marches suivaient le contour de la falaise vers la gauche ; c'est alors qu'elle l'aperçut.

Quand Loth lui avait parlé d'un oranger, elle avait pensé à ceux qui poussaient en Seiiki, petits et relativement modestes... mais l'arbre qu'elle avait sous les yeux était grand comme un cèdre, et le parfum qui en émanait lui donnait l'eau à la bouche. Impossible de ne pas voir en lui le frère encore debout du mûrier de Komoridu.

Ses branches étaient parsemées de fleurs blanches, et ses feuilles étaient d'un beau vert brillant. Des racines noueuses étaient disposées en éventail tout autour de son tronc et louvoyaient dans l'herbe comme un motif sur de la soie, frôlées par le Minara.

Mais Tané n'eut guère le temps de s'émerveiller. Une ombre la frôla, si proche qu'elle fit voler quelques mèches de ses cheveux. Le dos pressé contre la paroi, Tané balaya le ciel du regard, immobile comme la proie se sachant traquée.

Pendant un long moment, elle n'entendit que le silence... jusqu'à ce qu'un torrent de flammes déchire la nuit.

Son corps réagit avant que son esprit ne comprenne ce qui se passait. Elle s'écarta d'un bond, mais l'escalier était étroit, irrégulier, et elle se

retrouva à rouler, chaque marche lui frappant le dos comme un marteau. Aveuglée par la panique, elle tendit désespérément la main pour attraper quoi que ce soit qui lui permettrait d'arrêter sa chute alors qu'elle filait vers l'à-pic.

Elle se raccrocha au dernier moment à une marche, et se retrouva les pieds dans le vide, le souffle court.

Tané se revit sur le mont Tého. Elle prit une grande inspiration et se retourna pour tâcher de comprendre ce qui venait de se produire.

Les cracheurs de feu étaient partout. Sans essayer de comprendre d'où ils venaient, elle se força à regarder en bas. Elle était plus près du fond de la vallée qu'elle ne l'aurait cru, et le temps pressait. Elle lâcha prise et se laissa glisser contre la paroi pour violemment heurter l'herbe, quelques mètres plus bas.

Les racines étaient assez grosses pour lui servir d'abri. Au moment où elle plongeait dans leur masse, un cracheur de feu s'écrasa dans le fleuve en hurlant, si proche qu'elle sentit une pluie de gouttelettes sur sa peau. La bête avait une flèche ornée de plumes blanches fichée dans la gorge.

La vallée était en proie au chaos. Les arbres qui la bordaient étaient déjà en feu. Tané rampa sur le ventre, sursautant dès qu'un vent chaud soufflait au-dessus d'elle. Elle trouva une trouée entre deux racines et, après avoir regagné l'herbe, tituba jusqu'au pied de l'arbre.

D'instinct, elle sut ce qu'elle devait faire. Elle se mit à genoux, les paumes tournées vers le ciel.

Des cendres flottaient dans l'air comme des flocons de neige et se prenaient dans ses cheveux. Tané crut tout d'abord qu'elle avait échoué... jusqu'à ce qu'elle entende un petit claquement, au-dessus de sa tête, et qu'une sphère dorée tombe des hauteurs de l'arbre. Le fruit lui glissa entre les mains et se mit à rouler au milieu des racines ; Tané se lança à sa poursuite en jurant.



Il filait droit vers les eaux du Minara. Tané plongea en avant et le rattrapa d'une main.

Elle aperçut une forme du coin de l'œil. Un oiseau venait de se poser entre les racines et, sous ses yeux fascinés, devint une femme entièrement nue.

Ses plumes s'étirèrent pour prendre la forme de bras et de jambes. Son bec devint des lèvres rouges. Une chevelure cuivrée se déversa le long de son dos gracieux.

Une changeforme. Il était bien connu en Seiiki que les dragons étaient autrefois capables de se transformer de la sorte, mais personne n'avait assisté à un tel phénomène depuis au moins plusieurs siècles.

Une autre femme approchait, traversant la vallée à grands pas. Une tresse noire retombait sur son épaule ; elle portait un collier en or, et était vêtue d'une robe écarlate, avec de longues manches, plus foncée et plus richement décorée que celles des autres femmes du Prieuré. Un cracheur de feu fondit sur elle, et elle repoussa ses flammes d'un geste de la main, comme elle l'eût fait d'une mouche.

Tané aperçut alors, accroché à une chaîne autour de son cou...

Le joyau ascendant.

« Kalyba, dit la nouvelle venue.

— Mita », répondit sur le même ton la femme rousse.

Elles commencèrent par échanger quelques mots en se tournant autour. Même si Tané avait pu comprendre leur conversation, elle savait que le contenu n'avait finalement que peu d'importance. Seul comptait laquelle d'entre elles triompherait.

La Prieure s'avança vers l'autre femme, le visage déformé par la haine. Le soleil étincela sur la lame de son épée quand celle-ci fendit l'air. Kalyba redevint un faucon et fila au-dessus de sa tête pour aussitôt reprendre forme humaine avec un rire qui glaça le sang de Tané. La

Prieure laissa échapper un cri furieux et jeta une boule de feu écarlate sur son adversaire.

Leur combat les rapprochait de plus en plus des racines. Tané se tapit dans l'ombre.

Les deux femmes s'affrontèrent avec des flammes et du vent, pendant ce qui sembla durer des heures – mais au moment où Tané avait fini par croire qu'aucune d'entre elles n'arriverait jamais à battre l'autre, Kalyba disparut, comme si elle n'avait jamais été là. La Prieure était assez proche pour que Tané l'entende respirer.

Soudain, la sorcière s'éleva de l'herbe sans un bruit. Elle avait sûrement pris la forme d'une créature trop petite pour être vue, un insecte, peut-être. La Prieure se retourna, mais trop tard.

Tané entendit un craquement de coquillage que l'on écrase et la femme tomba à genoux. Kalyba posa une main sur sa tête, comme pour la reconforter, et Mita Yedanya s'effondra dans l'herbe.

Kalyba tenait dans sa main le cœur de son ennemie. Des filets de sang coulaient entre ses doigts. Elle se mit alors à parler dans une langue que Tané n'avait jamais entendue, d'une voix qui résonna dans toute la vallée.

Tané réussit à décoller la main qu'elle gardait pressée sur sa bouche. Le corps de Mita Yedanya n'était qu'à quelques centimètres d'elle. Un dernier risque, et elle pourrait laisser cet enfer derrière elle. Elle se mit à plat ventre et rampa vers la Prieure.

Une flèche fendit l'air, manquant Kalyba de justesse. Tané eut un mouvement de recul. Les joues trempées de sueur, elle tendit la main vers le cadavre, mais ses doigts tremblaient trop. Sans oser respirer, elle se pencha sur le corps avec son trou béant au milieu de la poitrine. Elle tira sur la chaîne, la passa autour de son cou, et glissa le joyau sous sa tunique.

Kalyba se tourna alors vers elle, et toutes deux se figèrent.

« Néporo », murmura la femme en ouvrant de grands yeux.

Les émotions se succédèrent sur son visage, jusqu'à ce qu'elle éclate de rire.

« Après tous ces siècles... tant de fois je me suis demandé si tu avais survécu, ma sœur ! Comment aurais-je pu imaginer que, merveilleux hasard, ce serait ici que j'aurais ma réponse ? » Un sourire magnifique et terrifiant se dessina sur ses lèvres. « Observe mon œuvre ! C'est *toi* la responsable de tout ce chaos. Et puis te voilà, à genoux, en train d'implorer l'oranger ! »

Tané recula, ses bottes glissant dans la boue. Elle n'avait jamais eu peur de se battre, mais cette femme, cette *créature*, faisait tinter son sang comme la lame qu'on sort de son fourreau.

« Tu arrives trop tard. Le Sans-Nom va bientôt se réveiller, et aucune étoile tombée du ciel ne l'affaiblira. Il serait heureux de t'avoir à ses côtés » Kalyba marcha vers elle, son cœur dégoulinant à la main. « Néporo, reine de chair de Komoridu.

— Je ne suis pas Néporo, répondit Tané d'une voix qui lui sembla venue du fin fond d'une grotte. Je m'appelle Tané. »

Kalyba se figea.

Il y avait quelque chose de fondamentalement aberrant chez cette créature, comme un cafard figé dans l'ambre, et qui se serait retrouvé dans une ère qui n'était plus la sienne.

Et pourtant, Tané se sentait irrésistiblement attirée. Son sang voulait se rapprocher de cette femme, alors même que son corps faisait tout pour la fuir.

« J'avais presque oublié qu'elle avait eu un enfant. Comment est-il possible que ses descendants aient survécu aussi longtemps sans que je m'en sois rendu compte, et qu'en outre tu te retrouves ici, le même jour que moi ? » Ce petit caprice du destin semblait l'amuser au plus haut point. « Sache, sang du mûrier, que c'est ton ancêtre qui est responsable de tout ceci. Tu es le fruit d'une mauvaise graine. »

Le bruit du fleuve était plus proche, à présent. Kalyba la regarda s'enfoncer entre les racines.

« Tu lui ressembles tellement, dit la sorcière d'une voix plus douce. On jurerait son fantôme. »

Une flèche traversa alors la clairière et se planta dans l'omoplate de Kalyba, qui se retourna, hors d'elle. Une femme aux yeux dorés venait de surgir des grottes, un second projectile déjà encoché. Elle fixa directement Tané, qui comprit immédiatement le sens de son regard.

*Fuis.*

Elle hésita. L'honneur voulait qu'elle se batte, mais son instinct se révéla plus fort. Elle devait rejoindre l'Inys, et ne surtout pas montrer à Kalyba ce qu'elle y emportait.

Tané se jeta dans le fleuve et celui-ci l'accueillit de nouveau, les bras grands ouverts.

---

Pendant un long moment, elle ne se préoccupa que de garder la tête hors de l'eau. Tandis que le courant l'arrachait à la vallée, elle serra le fruit contre elle et se servit de son autre bras pour nager. Un nuage de fumée l'accompagna jusqu'à l'embranchement du fleuve, où enfin elle s'arracha à l'écume pour se hisser sur la berge, si épuisée et endolorie qu'elle ne put que s'allonger par terre en tremblant.

Le crépuscule céda la place à une nuit sans lune.

Tané se releva, les jambes tremblantes, et se mit en route.

D'instinct, elle tira le joyau de sa boîte et s'en servit pour s'éclairer. Elle aperçut l'étoile qu'elle cherchait dans un trou de la canopée et suivit son scintillement. Elle vit luire les yeux d'une bête qui l'observait, cachée entre les arbres, mais cette dernière garda ses distances – comme tout le reste.

Tané trouva un chemin en terre compacte et vit, à force de le suivre, les bois se faire moins denses autour d'elle. Ce ne fut qu'une fois sortie de la

forêt, sous un ciel dégagé, qu'elle put enfin se laisser tomber.

Elle aurait tout donné en cet instant, alors que ses cheveux lui tenaient lieu d'oreiller et qu'elle tentait de respirer malgré une gorge serrée comme un poing fermé, pour se retrouver en Seiiki, avec ses arbres chargés de fleurs.

Elle fut arrachée à son sommeil par un bruit aussi sourd que tonitruant. Décoiffée par le vent, elle découvrit en ouvrant les yeux un oiseau gigantesque qui la dominait de toute sa taille, blanc comme la lune, avec des ailes de bronze.

---

Le palais d'Ascalon, un cercle de hautes tours lové dans le coude d'un fleuve, scintillait dans les premiers rayons du soleil tandis que Tané s'en approchait en clopinant, croisant en chemin les hommes et les femmes qui venaient de quitter leur lit.

Le grand oiseau blanc avait trouvé une brèche dans les défenses côtières et l'avait déposée dans une forêt au nord d'Ascalon, d'où elle avait suivi une large route jusqu'à ce qu'une cité apparaisse à l'horizon.

Elle chercha à approcher des portes ornées de fleurs du palais, mais un groupe de gardes en armure argentée vint lui barrer la route.

« Halte-là, mademoiselle. » Les gardes pointèrent leurs lances vers elle. « On peut savoir ce qui vous amène ? »

Elle leva la tête pour qu'ils puissent voir son visage, et toutes les armes remontèrent d'un coup.

« Par le Saint ! murmura l'un des gardes. Une Estrienne...

— Qui êtes-vous ? » demanda un autre.

Tané essaya de répondre, mais sa bouche était trop sèche et ses jambes tremblaient.

Le deuxième garde fronça les sourcils et relâcha légèrement sa prise sur le manche de son épée.

« Va tout de suite chercher l'ambassadrice du Mentendon ! » ordonna-t-il à la femme qui se trouvait à côté de lui.

Cette dernière partit en toute hâte dans un cliquetis d'armure. Les autres continuèrent à la tenir en joue.

Il fallut un moment avant qu'une nouvelle femme à la peau brune, vêtue d'un habit noir qui aplatissait sa poitrine et ses hanches et d'une jupe évasée, le cou enserré dans de la dentelle et ses cheveux d'un rouge sombre coiffés en une longue tresse, les rejoigne devant les portes.

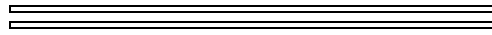
« Qui êtes-vous, honorable étrangère, et que faites-vous à Ascalon ? » demanda-t-elle dans un seiikinois parfait.

Au lieu de lui dire son nom, Tané lui tendit la bague.

« Conduisez-moi auprès de lady Nurtha », souffla-t-elle.

VI

# LES CLEFS DE L'ABYSSE



Car quoi qu'il puisse tomber,  
est avec la marée porté à quelqu'un d'autre :  
Car rien n'est perdu qui ne puisse  
être retrouvé, s'il est recherché.

— Edmund Spencer





## Ouest

---

Son monde était devenu une nuit sans étoiles. C'était du sommeil sans en être ; une obscurité sans limites, peuplée par une seule âme. Elle était restée enchaînée là un millénaire, mais à présent, au moins, elle s'agitait.

Un soleil doré naquit en son sein. Alors que le feu glissait sur sa peau, elle se rappela la morsure de la sœur cruelle. Elle distinguait les contours des visages autour d'elle, mais leurs traits étaient indistincts.

« Ead. »

Elle avait l'impression d'être sculptée dans du marbre. Ses membres étaient soudés au lit, telle une effigie scellée à jamais sur la tombe. Parmi les taches noires qui obscurcissaient sa vision, quelqu'un priait pour son âme.

*Ead, reviens à nous.*

Elle connaissait cette voix, cette odeur de cerfeuil musqué, mais ses lèvres de pierre refusaient de s'ouvrir.

*Ead.*

Un brasier nouveau rugit au fond de ses os, consumant les liens qui l'emprisonnaient. Le calice qui l'entourait se fissura et, finalement, la

chaleur lui ouvrit la gorge.

« Meg, murmura-t-elle. Je crois que c'est la deuxième fois que je te surprends à mon chevet. »

Un rire étranglé. « Alors cesse de me donner des raisons de me porter à ton chevet, pauvre dinde. » Margret la serra dans ses bras. « Oh, Ead, j'ai bien cru que ce fichu fruit ne suffirait pas... » Elle se tourna vers ses domestiques. « Faites immédiatement savoir à Sa Majesté que Lady Nurtha est réveillée. Prévenez aussi le docteur Bourne.

— Sa Majesté est en plein conseil, Lady Margret.

— Je vous garantis qu'elle vous fera tous stériliser si vous lui cachez cela. Filez immédiatement. »

*Fichu fruit.* Ead comprit enfin les paroles de Margret et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Une orange croquée reposait sur la table de nuit. Une douce ébriété perturbait ses sens.

« Meg. » Sa gorge était tellement sèche. « Meg, dis-moi que tu n'es pas allée au Prieuré pour moi.

— Je ne suis pas assez sotte pour me croire capable de me frayer un chemin au milieu d'une maison de tueuses de dragons. » Margret lui embrassa le sommet du crâne. « Tu ne crois peut-être pas au Saint, mais une puissance supérieure doit veiller sur toi, Eadaz uq-Nāra.

— En effet. La toute-puissance de Lady Margret Ru. » Ead lui empoigna la main. « Qui a apporté ce fruit ?

— La réponse est assez extraordinaire. Et je te la dirai dès que tu auras avalé un peu de lait de poule.

— Y a-t-il un seul mal que ce remède affreux ne puisse guérir ?

— Les chancres. Mais c'est à peu près tout. »

Ce fut Tallys qui lui apporta le breuvage au lit. En voyant Ead, la commise fondit en larmes.

« Oh, Mademoiselle Duryan, sanglota-t-elle. Je vous croyais morte, ma dame.

— Pas encore tout à fait, Tallys, en dépit des nombreux efforts faits en ce sens. » Ead sourit. « Comme je suis heureuse de te revoir. »

Tallys enchaîna les révérences avant de prendre congé. Margret referma la porte derrière elle.

« Voilà, déclara alors Ead. Je bois mon lait de poule. Raconte-moi tout.

— Encore trois gorgées, s’il te plaît. »

Ead obtempéra avec une grimace. Quand elle eut avalé, Margret tint parole.

Elle lui expliqua que Loth s’était porté volontaire pour devenir l’ambassadeur inyssien à l’Est, qu’il avait traversé l’Abyesse pour formuler sa proposition à l’empereur continuel. Que des semaines s’étaient écoulées. Que des vouivres avaient incendié les récoltes. Qu’une jeune Seiikinoise avait déboulé au palais, les mains ensanglantées, un fruit doré et la bague de sacre inyssienne dans les mains.

« Et ce n’était pas tout. » Margret se tourna vers la porte. « Ead, elle a l’autre joyau. Le joyau ascendant. »

Ead manqua lâcher sa tasse.

« C’est impossible, commenta-t-elle d’une voix rauque. Il est à l’Est.

— Plus maintenant.

— Montre-le-moi. » Elle essaya de s’asseoir, les bras tremblant sous l’effort. « Montre-moi le bijou.

— Suffit, la rabroua Margret en la forçant à se rallonger. Tu n’as rien avalé d’autre que des gouttes de miel depuis des semaines.

— Décris-moi *précisément* comment elle l’a obtenu.

— Si je le savais... Dès qu’elle m’a transmis le fruit, elle s’est écroulée d’épuisement.

— Qui est au courant de sa présence ici ?

— Moi-même, le docteur Bourne et quelques-uns des chevaliers du corps. Tharian craignait que si quiconque apercevait une Estrienne au palais, la pauvre soit aussitôt jetée sur le bûcher.

— Je comprends sa réticence, admit Ead. Mais, Meg, il faut absolument que je lui parle.

— Tu pourras parler avec qui bon te semble dès que je serai convaincue que tu ne risques pas de t'évanouir en le faisant. »

Ead fit la moue et but une nouvelle gorgée.

« Ma très chère Meg », fit-elle, radoucie, en lui touchant la main. « Ai-je manqué tes épousailles ? »

— Bien sûr que non. Je les ai retardées pour toi. » Margret récupéra la tasse vide. « J'ignorais à quel point cela serait éprouvant. Maman tient à ce que je porte du blanc, désormais. Qui donc s'habille en *blanc* pour son mariage ? »

Ead s'apprêtait à lui signaler que cette couleur lui irait très bien quand la porte s'ouvrit à la volée. Sabran accourut alors dans la pièce, vêtue de soie cramoisie et le souffle court.

Margret se leva.

« Je vais m'assurer que le docteur Bourne a bien reçu mon message également », commenta-t-elle avec une esquisse de sourire.

Elle referma délicatement la porte en sortant.

Pendant une éternité, ni l'une ni l'autre ne parla. Puis Ead tendit la main, et Sabran s'approcha du lit pour l'embrasser, respirant comme si elle venait de courir plusieurs lieues. Ead l'étreignit fermement.

« Sois maudite, Eadaz uq-Nāra. »

Celle-ci laissa échapper un souffle entre le soupir et le rire. « Combien de fois nous sommes-nous maudites mutuellement ? »

— Pas assez, loin de là. »

---

Sabran resta auprès d'elle jusqu'à ce qu'un Tharian Lintley dans tous ses états vienne la chercher pour la ramener dans la salle du conseil. Les Ducs Spirituels étaient absorbés dans la lecture d'une lettre de Loth, et sa présence était requise.

À midi, Margret laissa Aralaq entrer dans la chambre. Il lécha longuement le visage d'Ead, lui déconseilla de se précipiter au-devant de fléchettes empoisonnées à l'avenir (« Oui, Aralaq, j'aurais dû y penser plus tôt ») et passa le reste de la journée blotti contre elle telle une couverture de fourrure.

Sabran avait insisté pour que le médecin royal examine Eadaz avant que celle-ci se lève, mais au coucher du soleil, la convalescente avait hâte de pouvoir se dégourdir les jambes. Lorsque le docteur Bourne se présenta enfin, il jugea judicieusement qu'elle était en suffisamment bonne forme pour se lever. Elle extirpa ses membres de sous Aralaq, qui avait fini par s'assoupir, et l'embrassa entre les oreilles. Sa truffe tressaillit.

Demain, elle irait rendre visite à l'étrangère.

Cette nuit serait pour Sabran.

La plus haute chambre du donjon était occupée par une immense baignoire encastrée. De l'eau était puisée à une fontaine et chauffée dans la cuisine privée afin que la reine puisse prendre des bains chauds tout au long de l'année.

Une chandelle à combustion lente tamisait la pièce de sa lumière. Tout le reste n'était qu'ombres et buée. À travers les larges croisées, Ead pouvait voir les étoiles scintiller au-dessus d'Ascalon.

Sabran était assise au bord de la baignoire, vêtue de son simple jupon, ses cheveux jalonnés de perles. Ead se dépouilla de sa robe et entra dans l'eau fumante. Elle en savoura la chaleur en s'emplissant les mains de graille crémeux pour se laver la tête.

Elle s'immergea ensuite complètement pour rincer la mousse délicate. Elle se laissa alors flotter jusqu'à Sabran pour reposer la tête dans son giron. Des doigts froids démêlèrent ses boucles. La chaleur lui dénouait les membres et lui redonnait vie.

« J'ai vraiment craint que tu m'abandonnes pour de bon, cette fois », lui dit Sabran. Sa voix résonnait entre les murs.

« Le poison qu'on m'a inoculé est extrait du fruit de l'arbre quand il se décompose. C'est un produit mortel. Nairuj doit m'en avoir volontairement injecté une dose diluée. Elle m'a épargnée.

— Et pour couronner le tout, le deuxième joyau nous a été livré. Comme porté par la marée. » Sabran fit nonchalamment courir ses doigts dans l'eau. « Même toi dois considérer cela comme une intervention divine.

— Peut-être. J'irai parler à notre hôte seiikinoise demain matin. » Ead s'allongea et laissa ses cheveux se déployer en corolle à la surface. « Comment va Loth ?

— Bien, apparemment. Il a vécu de nouvelles aventures, cette fois-ci avec des pirates, expliqua Sabran avec humour, mais ça va. L'empereur continuel lui a demandé de rester dans la Cité des Mille Fleurs. Il affirme être sain et sauf. »

Il serait probablement retenu là-bas jusqu'à ce que Sabran ait payé le tribut promis. Un arrangement courant. Il s'en remettrait ; il avait fréquenté des cours bien plus retorses.

« Ainsi, le baroud d'honneur de l'humanité aura lieu des deux côtés du monde, murmura Sabran. Nous ne tiendrons pas longtemps sur l'Abysse. Pas avec des navires en bois. Le lord-amiral m'assure qu'il existe des moyens de protéger nos vaisseaux des flammes, et nous ne manquerons pas d'eau pour éteindre les incendies, mais je n'ose croire que ces méthodes nous feront gagner davantage que quelques poignées de minutes. » Sabran la regarda dans les yeux. « Penses-tu que la sorcière viendra ? »

C'était une quasi-certitude.

« Je parie qu'elle essaiera de t'éliminer avec l'Épée Véritable. L'arme que Galian vénérât tant servira à mettre un terme à sa lignée. À leur lignée, précisa Ead. Elle doit savourer la poésie de l'histoire.

— Comme mon ancêtre est attentionnée, commenta calmement Sabran.

— Tu admetts donc ce que je t'ai dit. » Ead étudia son visage. « Que du sang de mage coule dans tes veines.

— J'ai fini par admettre bien des choses. »

Ead lut sa sincérité dans ses prunelles. Elle y découvrit également une froide détermination jusqu'alors inédite.

L'année avait été chargée en révélations difficiles. Les murailles que les uns et les autres avaient érigées pour protéger leurs croyances s'étaient écroulées devant eux, et Sabran avait vu sa foi vaciller avec elles.

« J'ai passé ma vie à croire que mon sang avait le pouvoir de maintenir un monstre enchaîné. À présent, je dois accepter de considérer les choses autrement. » Elle ferma les paupières. « J'ai peur de ce que demain nous réserve. J'ai peur qu'aucun d'entre nous ne soit là pour voir le premier jour de l'été. »

Ead barbota jusqu'à elle et lui prit la figure entre les mains.

« Nous n'avons rien à craindre, lui assura-t-elle avec davantage de conviction qu'elle n'en éprouvait. Le Sans-Nom a déjà été vaincu par le passé. Il peut l'être à nouveau. »

Sabran acquiesça. « Je prie pour cela. »

Son jupon était détrempé. Ead sentit chacun de ses membres se ramollir quand Sabran la tira du bain en souriant.

Leurs lèvres s'unirent dans la pénombre. Ead attira la reine contre elle, et Sabran embrassa les gouttelettes qui jalonnaient sa peau. Elles avaient été séparées à deux reprises, et Eadaz savait, ainsi qu'elle l'avait toujours su, que cela se produirait de nouveau, que ce soit à cause de la guerre ou du destin.

Elle glissa les mains sous le satin du jupon. Lorsque ses paumes trouvèrent la peau brûlante, elle les retira.

« Sabran, dit-elle, tu es bouillante. »

Elle avait d'abord cru que c'était dû à la chaleur du bain, mais Sabran semblait réellement se consumer.

« Ce n'est rien, Ead, vraiment. » Elle lui caressa la joue du pouce. « Le docteur Bourne affirme que l'inflammation reviendra de temps à autre.

— Dans ce cas, tu dois te reposer.

— Je peux difficilement rester alitée en une période pareille.

— Tu peux rester alitée, ou te reposer dans ta tombe. Le choix te revient. »

Sabran se redressa avec une moue. « Très bien. Mais il est hors de question que tu joues à l'infirmière. » Elle regarda son amante se lever et se sécher. « Tu dois t'entretenir avec l'Estrienne au matin. Tout repose sur notre capacité à coexister pacifiquement. »

Ead enfila sa chemise de nuit.

« Je ne promets rien », déclara-t-elle.

---

Durant ses années d'étude à la maison Sud, Tané n'avait appris que ce que l'on considérait être les faits essentiels concernant le reyaume d'Inys. Elle connaissait le fonctionnement de sa monarchie et sa religion des Six Vertus. Elle savait que sa capitale s'appelait Ascalon, et que sa marine était la plus vaste et la mieux armée du monde. Désormais, elle savait également que les Inyssiens vivaient dans le froid et l'humidité, qu'ils plaçaient des idoles dans leurs chambres à coucher et forçaient leurs malades à avaler une sorte de gruau qui collait aux dents.

Par chance, nul n'avait essayé de lui en faire ingérer ce matin-là. Une domestique lui avait apporté un pichet de bière, lui avait découpé des tranches épaisses de pain sucré ainsi qu'un ragoût de viande brune. Le tout lui avait encombré l'estomac. Elle n'avait jusqu'alors bu qu'une seule fois de la bière, le jour où Susa lui en avait volé une tasse à Orisima, et elle avait trouvé cela infect.



Dans la maison Sud, l'ameublement était réduit à sa portion congrue et la décoration était discrète. Elle avait toujours apprécié cette simplicité ; cela lui laissait la place de réfléchir. Les châteaux étaient bien sûr plus richement décorés, mais les Inyssiens semblaient aimer *l'abondance*. Les *ornements*. Même les rideaux étaient affligeants. Et puis il y avait ce lit, tellement chargé de couvertures qu'il donnait l'impression de l'engloutir.

Malgré tout, c'était agréable d'être au chaud. Après un si long périple, elle n'avait pu que passer une journée à dormir.

L'ambassadrice résidente de Mentendon reparut alors que le soleil était déjà haut.

« Lady Nurtha est là, honorable Tané, dit-elle en seiikinois. Dois-je la laisser entrer ? » Enfin.

« Oui. » Tané repoussa son repas. « Je vais la recevoir. »

Quand elle se retrouva seule, Tané plia les mains sur les couvertures. L'estomac lui tortillait. Elle aurait voulu accueillir Lady Nurtha sur ses deux pieds, mais les Inyssiens l'avaient affublée d'un vêtement couvert de dentelle qui lui conférait un air ridicule. Mieux valait conserver un soupçon de dignité.

Une femme apparut bientôt dans l'embrasure de la porte. Ses bottes de cheval ne produisaient aucun son.

Tané considéra la tueuse. Sa peau était lisse et mordorée ; ses cheveux, bouclés comme des copeaux de bois, retombaient, sombres et épais, sur ses épaules. Il y avait en elle quelque chose de Chassar, l'homme qui l'avait sauvée ; peut-être la forme de la mâchoire et le front. Tané se demanda s'ils étaient apparentés.

« L'ambassadrice résidente m'a dit que vous parliez l'inyssé. » Elle avait des inflexions du Sud. « J'ignorais qu'on l'enseignait en Seiiki.

— Pas à tout le monde, la détrompa Tané. Seulement à ceux qui aspirent à rejoindre la garde de haute mer.

— Je vois. » La tueuse croisa les bras. « Je suis Eadaz uq-Nāra. Vous pouvez m'appeler Ead.

— Tané.

— Vous n'avez pas de patronyme.

— C'était autrefois Miduchi. »

Il y eut un court silence.

« J'ai appris que vous aviez entrepris un périlleux voyage au Prieuré pour me sauver la vie. Soyez-en remerciée. » Ead se dirigea vers la banquette située sous la fenêtre. « Je présume que Lord Arteloth vous a dit qui j'étais ?

— Une tueuse de wyrms.

— Oui. Et vous êtes une adoratrice de wyrms.

— Vous massacriez donc ma dragonne si elle était là.

— Il y a quelques semaines, vous auriez eu raison. Mes sœurs ont autrefois abattu un wyrm estrien ayant jugé malin de survoler le Lasia. » Ead s'exprimait sans remords apparent, et Tané réprima un accès de haine. « Si vous le voulez bien, j'aimerais entendre comment vous avez entrepris ce voyage, Tané. »

Puisque la tueuse avait choisi de se montrer courtoise, Tané allait en faire autant. Elle raconta à Ead comment elle était entrée en possession du joyau ascendant, évoqua son escarmouche avec les pirates et décrivit son bref et violent détour par le Prieuré.

Ce fut à ce moment de l'histoire qu'Ead commença à faire les cent pas. Deux petites rides se formèrent entre ses sourcils.

« Ainsi donc, la Prieure est morte et la sorcière des Inysca a pris le contrôle de l'oranger, résuma-t-elle. Espérons qu'elle ait l'intention de le garder pour elle, et non d'en faire don au Sans-Nom. »

Tané lui accorda un instant de recueillement. « Qui est cette sorcière des Inysca ? » demanda-t-elle enfin, doucement.

Ead ferma les paupières.

« C'est une longue histoire, répondit-elle, mais si vous le souhaitez, je peux vous la raconter. Je vous révélerai tout ce qui m'est arrivé au cours de l'année écoulée. Après avoir effectué un tel périple, vous méritez de connaître la vérité. »

Elle s'exécuta donc, tandis qu'un crachin constellait les vitres de gouttes d'eau. Tané l'écouta sans jamais l'interrompre.

Ead lui narra l'histoire du Prieuré de l'Oranger, parla de la lettre de Néporo trouvée presque par hasard. De la sorcière des Inysca et de la maison Berethnet. Des deux branches de la magie, de la comète et de l'épée Ascalon, du rôle des bijoux dans tout cela. Une domestique leur apporta du vin chaud, mais quand elle eut terminé son récit, les deux tasses étaient encore pleines, mais froides.

« Je comprendrais que vous ayez du mal à y croire, conclut Ead. Tout cela semble ridicule.

— Non. » Tané recommença enfin à respirer, après ce qui lui paraissait des heures passées à retenir son souffle. « Enfin, si, un peu. Mais je vous crois. »

Elle se rendit compte qu'elle grelottait. Ead claqua des doigts, et un feu surgit dans l'âtre.

« Néporo avait un mûrier, déclara Tané en remarquant placidement cette preuve de magie. Je suis peut-être sa descendante. C'est pour cela que je possède le joyau ascendant. »

Ead eut besoin d'un peu de temps pour digérer la nouvelle. « Ce mûrier est-il vivant ?

— Non. »

Ead serra les dents.

« Cléolind et Néporo, dit-elle. Une mage du Sud, l'autre de l'Est. Il semblerait que l'histoire se répète.

— Dans ce cas, je suis comme vous. » Tané contempla la danse des flammes derrière la grille du foyer. « Kalyba avait aussi un arbre, et la

reine Sabran est sa descendante. Est-ce que cela fait de nous des sorcières ?

— Des mages, la corrigea Ead distraitement. Mais avoir du sang de mage ne suffit pas à en être une. Il faut manger le fruit de l'arbre pour se revendiquer ainsi. Et c'est justement pour cela qu'il vous en a cédé un. » Elle s'assit sur la banquette. « Vous dites que mes sœurs ont cloué votre dragon au sol. Je n'ai même pas pensé à vous demander comment vous aviez rejoint l'Inys ?

— Sur le dos d'un grand oiseau. »

Ead la scruta attentivement.

« Parspa, devina-t-elle. Chassar a dû vous l'envoyer.

— Oui.

— Je suis surprise qu'il vous ait fait confiance. Le Prieuré n'apprécie guère les adorateurs de wyrms.

— Vous ne détesteriez pas les dragons estriens si vous en saviez un tant soit peu sur eux. Ils ne ressemblent en rien aux cracheurs de feu. » Tané soutint son regard jusqu'à ce qu'Ead se détourne. « J'abhorre le Sans-Nom. Ses serviteurs ont renversé nos dieux au cours du Grand Chagrin, et j'entends le renverser à son tour pour le châtier. Quoi qu'il en soit, vous n'avez d'autre choix que de me faire confiance.

— Je pourrais vous tuer. Voler le joyau. »

À en juger par la détermination dans ses prunelles, elle en était capable. Un poignard était rangé dans la gaine à son côté.

« Et utiliser vous-même les deux pierres ? répliqua Tané sans se laisser intimider. Je suppose que vous savez comment faire ? » Elle alla chercher sa boîte sous ses oreillers et fit tomber le joyau ascendant dans sa paume. « Je me suis servie du mien pour traverser une mer sans un souffle de vent. Je m'en suis servie pour attirer les vagues sur la plage. Je sais donc à quel point son pouvoir vous éprouve – d'abord lentement, de façon supportable, comme l'élancement d'une dent gâtée. Puis votre sang se met à geler, vos

membres deviennent lourds, et vous n'aspirez qu'à dormir pendant des années. » Elle tendit la pierre. « Ce fardeau doit être partagé. »

Lentement, Ead s'en saisit. De son autre main, elle ôta la chaîne qu'elle portait autour du cou.

Le joyau déclinant. Une petite lune, ronde et laiteuse. L'éclat régulier d'une étoile brillant à l'intérieur, alors que son jumeau scintillait sans arrêt. Ead soupesa un joyau dans chaque main.

« Les clefs de l'Abysses. »

Tané fut parcourue d'un frisson.

Elle peinait à croire qu'elles les aient réunis.

« Un plan est en place pour vaincre le Sans-Nom. Je présume que Loth vous en a parlé ? » Ead lui rendit la pierre bleue. « Vous et moi nous servirons de ces clefs pour l'emprisonner définitivement dans les profondeurs. »

Exactement comme Néporo un millénaire plus tôt, avec l'aide d'une autre mage.

« Je dois vous prévenir que nous ne pourrions le tuer sans Ascalon, reprit Ead. Quelqu'un doit la lui enfoncer dans le cœur avant que nous utilisions les joyaux. Pour éteindre son feu. J'espère que la sorcière des Inysca nous l'apportera et que nous parviendrons à la lui prendre. Dans le cas contraire, il est possible que vos wyr... vos dragons estriens parviennent à l'affaiblir suffisamment pour que nous puissions nous servir des joyaux sans l'épée. Peut-être parviendrons-nous à le mettre hors d'état de nuire pour mille ans de plus. Cette possibilité me déplaît, car cela signifie qu'une autre génération devra reprendre le flambeau.

— Je suis d'accord, acquiesça Tané. Nous devons y mettre un terme.

— Bien. Dans ce cas, nous nous entraînerons ensemble à utiliser nos joyaux. »

Ead piocha dans la giberne à son côté le fruit doré que Tané avait rapporté d'Inys.

« Croquez là-dedans, lui dit-elle. Le siden vous aidera peut-être lors de cette bataille. Surtout si Kalyba s'en mêle. » Tané la regarda poser le fruit sur la table de chevet. « Faites vite. Il mourra dans la journée. »

Après quelques secondes d'hésitation, Tané finit par hocher le chef.

« Affronter le Sans-Nom pourrait causer notre perte à toutes les deux, reprit Ead d'un ton radouci. Êtes-vous prête à courir ce risque ?

— Mourir pour la cause d'un monde meilleur serait le plus grand des honneurs. »

Ead esquissa un sourire. « Je vois que nous nous comprenons. Au moins sur ce dernier point. »

Tané se surprit à lui sourire en retour.

« Venez me rejoindre quand vous aurez recouvré quelques forces, dit Ead. Il y a un lac dans la forêt Coffrée. Nous apprendrons le pouvoir des bijoux. Et verrons combien de temps nous pouvons tenir sans nous entre-tuer. »

Sur ce, elle prit congé. Tané remisa le joyau ascendant, toujours scintillant, dans son écrin.

Le fruit doré luisait. Elle le prit dans ses mains pour l'observer un long moment avant d'en goûter la chair. Sa douceur éclata entre ses dents et lui inonda la langue. Quand elle déglutit, la pulpe était brûlante.

Le fruit tomba au sol, et elle s'embrasa.

---

Dans la grande chambre, la reine d'Inys brûlait de fièvre. Le docteur Bourne avait veillé sur elle toute la journée, mais Ead se trouvait désormais à son chevet, manquant à sa parole.

Sabran était plongée dans un sommeil troublé. Ead s'assit sur le lit pour imbiber un linge d'eau.

La Prieure était morte, le Prieuré aux mains de la sorcière. L'idée de voir le Val de Sang infesté de wyrms amenés là par une mage rongea Ead de l'intérieur.

Au moins Kalyba ne ferait-elle pas de mal à l'oranger. C'était la seule source de ce siden dont elle avait une soif inextinguible.

Ead rafraîchit le front brûlant de la reine. Elle ne pleurait pas Mita Yedanya, mais elle était malheureuse pour ses sœurs, qui avaient perdu leur deuxième matriarche en autant d'années. La Prieure étant morte, elles n'avaient plus qu'à fuir ailleurs et élire une nouvelle dirigeante – sans doute Nairuj – ou à se soumettre à Kalyba pour ne pas s'éloigner de l'arbre. Dans tous les cas, elle espérait que Chassar s'en sortirait.

Sabran cessa de remuer au crépuscule. Ead taillait les mèches des bougies quand le silence se fit.

« Qu'a dit l'Estrienne ? »

Elle se retourna. Sabran la contemplait.

Doucement, pour que nul ne puisse surprendre son récit, Ead lui rapporta sa rencontre avec Tané. Quand elle eut terminé, Sabran observait le baldaquin de ses yeux vitreux.

« Je m'adresserai à mes sujets le jour après demain, décréta-t-elle. Je leur parlerai de l'alliance.

— Tu n'es pas en assez bonne santé. Cela pourrait sans doute attendre un jour ou deux de plus.

— Une reine ne reporte pas ses projets pour une simple fièvre. » Elle soupira quand Ead la couvrit de sa mante. « Je t'avais dit de ne pas jouer à l'infirmière.

— Et je t'avais dit que je n'étais pas ta sujette. »

Sabran maugréa dans son coussin.

Quand elle se fut rendormie, Ead sortit le joyau déclinant. Celui-ci avait perçu l'*autre* magie, s'y était accroché, même si sa nature était opposée à la sienne.

Un coup porté à la porte la fit ranger la pierre en hâte. Elle alla ouvrir, trouvant Margret sur le seuil.

« Ead. » Elle paraissait nerveuse. « Les dirigeants du Sud viennent d'arriver à Portlété. Que crois-tu qu'ils puissent vouloir ? »





## Ouest

---

Une peau humide remuait contre la sienne, une main lui caressait les cheveux. Ce furent les premières choses qu'il remarqua avant que la douleur s'immisce dans son sommeil, aiguë et vengeresse.

L'air lui brûlait la bouche, empestant le soufre. Un gémissement s'échappa de ses lèvres.

« Jan.

— Chut, Niclays. »

Il connaissait cette voix. « Laya », essaya-t-il d'articuler, mais seul un grognement sortit.

« Oh, Niclays, les dieux soient loués. » Elle lui tamponna le front d'un linge quand il geignit de nouveau. « Tu dois rester tranquille. »

Les événements de Komoridu lui revinrent en un éclair. Ignorant les ordres de Laya, il porta la main à sa gorge. Là où une deuxième bouche avait été ouverte, il ne sentait qu'une peau sensible et luisante – la cicatrice du cautère. Il leva le bras et constata que celui-ci s'achevait sur un moignon bouffi, parcouru de fil noir. Des larmes perlèrent aux coins de ses yeux.

Il était anatomiste. Même recousue, il savait que cette blessure le tuerait probablement.

« Chut. » Laya lui caressa la tête. Elle aussi avait les joues mouillées. « Je suis tellement désolée, Niclays. »

Un élancement écœurant lui parcourut le bras. Il se saisit du morceau de cuir qu'elle lui tendait et mordit dedans de toutes ses forces pour s'empêcher de hurler.

Un grincement fatigué capta son attention. Il prit lentement conscience que le balancement qu'il éprouvait n'était pas dû à la douleur, mais au fait que Laya et lui étaient suspendus dans une cage en métal.

S'il avait déjà été en proie à la peur par le passé, celle-ci le rendait désormais complètement fou. Il crut tout d'abord que l'Impératrice Dorée les avait ramenés à terre pour les laisser mourir de faim – puis il se souvint de la dernière chose qu'il avait entendue avant de s'évanouir. Le battement de tambour d'ailes draconiques.

« Où ? » se força-t-il à demander. La nausée menaça d'accompagner ses mots. « Laya. Où ? »

Elle déglutit suffisamment fort pour qu'il voie sa gorge remuer. « Mont Effroi. » Elle le serra contre lui. « Les veines rouges dans la roche. Y a pas d'aut' montagne qu'en a. »

Le lieu de naissance du Sans-Nom. Niclays savait qu'il aurait dû se faire dessus de terreur ; pourtant, la seule pensée qui l'obnubilait était sa proximité avec Brygstad.

Il ravala ses haut-le-cœur. Les barreaux étaient suffisamment espacés pour qu'ils s'y faufilent, mais la chute les tuerait tous deux. Dans la caverne enténébrée, il ne distinguait rien d'autre qu'une masse d'écailles.

Des écailles rouges.

Elles n'appartenaient pas à une bête vivante. Non – elles étaient peintes sur la paroi de la grotte, tel un souvenir. La scène montrait une

femme portant un casque de guerre lasian en train de pourfendre le Sans-Nom d'une épée.

Celle-ci était à n'en pas douter Ascalon. Et la guerrière devait être Cléolind Onjenyu, princesse du Domaine de Lasia.

Tant de mensonges.

Des écailles rouges. Des ailes rouges. L'immensité de la bête recouvrait presque toutes les parois. Fiévreux, Niclays entreprit de compter les écailles tandis que Laya lui tamponnait le front. Tout était bon pour ne plus penser à son martyr. Il les avait recensées à deux reprises avant que le sommeil l'emporte à nouveau ; il rêva d'épées, de sang et d'un cadavre à tête rouge. Lorsque Laya se contracta contre lui, il rouvrit les paupières.

Une femme était apparue dans la cage, tout de blanc vêtue. Ce fut là qu'il comprit qu'il délirait.

« Sabran », hoqueta-t-il.

Une hallucination. Sabran Berethnet était debout devant lui, ses cheveux noirs reposant sur sa peau cireuse. Cette beauté supposée qui lui avait toujours donné le frisson, comme s'il mettait le pied dans la glace chaque fois qu'il la voyait.

Elle se rapprocha. Ces yeux, du vert crémeux du jade...

« Bonjour, Niclays, dit-elle. Je m'appelle Kalyba. »

Il fut cette fois incapable d'articuler un son. Son corps n'était qu'une masse inerte et gelée.

« Je suppose que tu dois être troublé. » Ses lèvres étaient aussi rouges que des pommes. « Je suis navrée de t'avoir emmené si loin, mais tu étais sur le point de mourir. Je déteste voir une vie s'éteindre. » Elle apposa une main glaciale sur son front. « Laisse-moi t'expliquer. Je suis du Premier-Sang, comme Néporo, dont tu as lu l'histoire à Komoridu. J'ai mangé à l'aubépine lorsque l'Inys n'avait pas de reine. »

Même si Niclays avait été capable d'exprimer autre chose que des gémissements, il n'aurait su que dire en présence de cet être. Laya le serra plus fort, toute tremblotante.

« Je suppose que tu sais où tu es. J'imagine que cela te terrifie, mais c'est un endroit sûr. Je l'ai apprêté, vois-tu. Pour le printemps. » Kalyba repoussa une mèche de cheveux qui tombait dans les yeux du blessé. « Le Sans-Nom s'est réfugié ici après que Cléolind l'a blessé. Il m'a chargée de trouver un artiste pour peindre son histoire et lui montrer ce qui s'était passé ce jour-là au Lasia. Afin qu'il s'en souvienne toujours. »

Niclays aurait pu la croire folle, s'il ne pensait pas lui-même avoir perdu la tête. Il ne pouvait s'agir que d'un horrible cauchemar.

« L'immortalité est mon don, chuchota Kalyba. Contrairement à Néporo, j'ai appris à la partager. Et même à ramener les morts à la vie. »

*Jannart.*

Son souffle était la bise cinglante du plein hiver. Niclays était incapable de se détourner, hypnotisé par ses prunelles.

« Je sais que tu es alchimiste. Permits-moi de partager ce don avec toi. De te montrer comment défaire les coutures de l'âge. Je pourrais t'enseigner à reconstruire un homme depuis les cendres de ses os. »

Son visage se mit à se transformer. Le vert de ses yeux s'estompa jusqu'à devenir gris, et ses cheveux devinrent aussi rouges que le sang.

« Je ne te demande en échange qu'un tout petit service », conclut Jannart.

---

C'était la première fois depuis des décennies que la maison Berethnet recevait des dirigeants du Sud. Ead les observait, postée à la droite de Sabran.

Jantar Taumargam, surnommé le Splendide, avait tout autant de prestance que son épithète le suggérait. Il n'était pas physiquement imposant – avec son ossature fine et son apparence fluette, il paraissait

presque fragile au premier regard. Toutefois, ses yeux étaient des donjons. Lorsqu'il vous avait dans sa ligne de mire, il ne vous relâchait plus. Il portait une robe brochée bleu saphir, dotée d'un col haut et fermée à l'aide d'une ceinture dorée. Sa reine, Saiyma, était déjà en route pour Brygstad.

La Grande Souveraine du Lasia se trouvait derrière lui.

Âgée de vingt-cinq ans, Kagudo Onjenyu était la plus jeune monarque du monde connu, mais son port altier faisait sans conteste savoir que ceux qui la prendraient à la légère en paieraient le prix fort. Sa peau était profondément brune. Des cauris lui encerclaient le cou et les poignets, et chacun de ses doigts scintillait d'or. Un châle de soie maritime, tissé à la manière de Kumenga, lui drapait les épaules. Quatre sœurs du Prieuré avaient été chargées de sa protection depuis le jour de sa naissance.

Bien qu'elle n'eût sans doute aucun besoin de protection. À en croire la rumeur, elle était une aussi grande guerrière que Cléolind en son temps.

« Comme vous le savez, disait Sabran, l'armée de terre mentendonienne est petite. Les peaux-de-loup de Hróth nous seront d'une grande aide, tout comme leur flotte se battant à mon côté, mais il nous faut plus de soldats. » Elle marqua une pause, le temps de reprendre son souffle. Combe coula un regard inquiet dans sa direction. « Vos peuples possèdent à la fois des soldats et des armes, et sont suffisamment puissants pour endommager l'armée de Sigoso. »

De profonds cernes noirs soulignaient ses yeux. Elle avait insisté pour venir accueillir en personne les dirigeants sudiens, mais Ead savait que sa peau brûlait encore.

Tané était elle-même clouée au lit par la fièvre. Elle avait croqué le fruit. Sabran avait souhaité la présence de l'Estrienne, mais mieux valait que celle-ci se repose. Elle aurait besoin de toutes ses forces pour la tâche qui l'attendait.

« Les Ersyr désapprouvent le conflit, déclara Jantar. Le Chantaube s'opposait à la guerre. Mais si les rumeurs qui se répandent dans mon pays

sont vraies, il semblerait que nous n'ayons d'autre choix que de prendre les armes. »

Les monarques sudiens étaient arrivés sous couvert de la nuit. Ils iraient ensuite rejoindre Saiyma à Brygstad, pour s'entretenir avec la Grande Princesse Ermuna. Le risque était trop grand de discuter stratégie de façon épistolaire.

Aucun des souverains n'avait coiffé sa couronne. À cette table, ils se parlaient d'égal à égal.

« Cárscaro n'a jamais été prise », commenta Kagudo. Son timbre était si riche que tout le monde se redressa légèrement. « Les Vetalda ne l'ont pas érigée dans les montagnes sans raison. L'approcher par la plaine volcanique serait de la folie.

— Je suis d'accord, abonda Jantar en se penchant pour étudier la carte. Les Fuseaux grouillent de wyrms. » Il tapota du doigt sur la table. « La Yscalin est dotée de défenses naturelles de tous les côtés, sauf un. Sa frontière avec le Lasia. »

Kagudo observa le plan sans changer d'expression.

« Lord Arteloth Ru se trouvait au Palais du Salut cet été, expliqua Sabran. Il a appris que le peuple de Cárscaro ne soutenait pas le Sans-Nom de son plein gré. Si nous parvenions à éliminer le roi Sigoso, la ville tomberait peut-être d'elle-même, sans que nous ayons à faire couler le sang. » Elle désigna la capitale sur la carte. « Un conduit secret court sous le palais. La Donmata Marosa est apparemment notre alliée, et elle pourrait nous aider de l'intérieur. Si un petit groupe de soldats parvenait à emprunter ce chemin pour pénétrer dans le palais avant l'assaut principal, Sigoso pourrait être anéanti.

— Ce qui n'éradiquerait pas les wyrms qui protègent Cárscaro », fit remarquer Kagudo.

Un domestique vint alors leur servir du vin. Ead déclina. Elle devait conserver les idées claires.

« Vous devriez savoir, Sabran, reprit la Grande Souveraine du Lasia, que je n'apposerais pas mon sceau à ce siège s'il n'était pas crucial pour le Lasia. Franchement, l'idée de sacrifier nos soldats pour provoquer une diversion pendant que vous affronterez le Sans-Nom me semble discutable. Vous avez décidé que nous combattrions les chatons et vous le chat, alors que celui-ci pourrait aussi bien fondre sur moi que sur vous.

— La diversion était mon idée, Majesté », intervint Ead.

Kagudo sembla alors la remarquer pour la première fois. Ead sentit un picotement sur sa nuque.

« Lady Nurtha, l'encouragea la Grande Souveraine.

— La reine Sabran a proposé l'assaut sur Cárscaro, mais j'ai suggéré qu'elle attende le Sans-Nom sur l'Abyesse.

— Je vois.

— Naturellement, reprit Ead, vous êtes le sang et l'héritière de la maison Onjenyu, dont le territoire a été menacé par le Sans-Nom avant tout autre. Si vous souhaitez venger cette cruauté faite à votre peuple, laissez l'un de vos généraux superviser le siège de Cárscaro, et accompagnez-nous sur la mer.

— Je serais heureuse d'avoir votre épée, Kagudo, renchérit Sabran. Si vous choisissiez de vous battre sur mon front.

— En effet. » Elle sirota un peu de son vin. « Je suis sûre que vous apprécieriez énormément la compagnie d'une hérétique.

— Nous ne vous définissons plus de la sorte. Ainsi que je vous l'ai promis dans ma lettre, ces jours sont révolus.

— Je constate qu'il n'a fallu à la maison Berethnet qu'un petit millénaire et une crise majeure pour suivre ses propres enseignements concernant la courtoisie. »

Sabran eut la sagesse de la laisser réfléchir. Kagudo considéra Ead un long moment.



« Non, finit-elle par déclarer. Que Raunus vous accompagne. C'est un marin, et mon peuple compte davantage qu'une vieille rancœur. Ils préféreront me savoir sur un champ de bataille plus proche de la maison. De toute façon, Cárscaro menace notre domaine depuis bien assez longtemps. »

Dès lors, on ne parla plus que de stratégie. Ead essaya d'écouter, mais elle avait l'esprit ailleurs. La chambre du conseil semblait l'écraser, et elle finit par lancer : « Si Vos Majestés veulent bien m'excuser. »

Tout le monde se tut.

« Bien sûr, Lady Nurtha », répondit Jantar avec un sourire fugace.

Sabran la regarda s'en aller. Kagudo également.

Dehors, la nuit était tombée. Ead se servit de sa clef pour gagner le jardin royal, où elle se laissa tomber sur un banc de pierre dont elle agrippa le rebord.

Elle dut rester là des heures, perdue dans ses pensées. Pour la première fois, elle sentait le poids des responsabilités l'écraser tel un rocher.

Tout dépendrait à présent de sa capacité à utiliser les bijoux avec Tané. Des milliers de vies et la survie même de l'humanité en dépendaient. Il n'existait pas d'autre plan. Seulement l'espoir que deux fragments d'une légende suffiraient à entraver la Bête de la Montagne. Chaque instant de vie accordé à la créature signifierait la mort de nouveaux soldats sur les contreforts de Cárscaro. Un nouveau navire embrasé.

« Lady Nurtha. »

Ead redressa la tête. Les premières lueurs de l'aube commençaient à poindre, et Kagudo Onjenyu se tenait devant elle.

« Votre Majesté, répondit-elle en se levant.

— Je vous en prie », fit Kagudo. Elle portait à présent un manteau doublé de fourrure et attaché par une broche au niveau de l'épaule. « Je sais que les sœurs du Prieuré ne connaissent d'autre souverain que la Mère. »

Ead lui fit malgré tout ses hommages. Il était vrai que le Prieuré ne répondait à personne d'autre qu'à sa Prieure, mais Kagudo avait du sang Onjenyu, la dynastie de la Mère.

La Grande Souveraine du Lasia la considérait avec un intérêt manifeste. Elle était d'une beauté époustouflante. Ses yeux étaient grands et étroits, remontant légèrement aux extrémités, et profondément enfoncés au-dessus de larges pommettes. Maintenant qu'elle était debout, Ead distinguait le tissu d'écorce orange vif de sa jupe. Elle avait coiffé le casque d'une altesse guerrière.

« Vous semblez bien songeuse, déclara-t-elle.

— J'ai de nombreux soucis en tête, Majesté.

— Comme nous tous. » Kagudo se retourna vers la tour alabastrine.  
« Notre conseil de guerre est provisoirement terminé. Peut-être accepterez-vous de marcher avec moi ? J'ai besoin d'air.

— J'en serais honorée. »

Elles empruntèrent le chemin de gravier qui sinuait dans le jardin. Les gardes de Kagudo, qui portaient des brassards dorés sur le biceps et étaient armés de lances menaçantes, restèrent légèrement en retrait.

« Je sais qui vous êtes, Eadaz uq-Nāra, dit Kagudo en sélinien. Chassar uq-Ispad m'a parlé, il y a bien des années de cela, de la jeune femme chargée de protéger la reine d'Inys. »

Ead espérait que sa surprise ne transparaisait pas trop.

« Je présume que vous savez désormais que la Prieure est morte. Quant au Prieuré, il semble qu'il soit occupé par une sorcière.

— Je priais pour que ce ne soit pas vrai, répondit Ead.

— Nos prières ne sont pas toujours exaucées, relativisa Kagudo. Votre peuple et le mien se comprennent de longue date. Cléolind du Lasia était de ma maison. Comme mes ancêtres, j'ai honoré notre relation avec ses servantes.

— Votre soutien a joué un rôle capital dans notre succès. »

Kagudo s'arrêta pour pivoter face à elle. « Je vais vous parler franchement, dit-elle. Je vous ai demandé de marcher avec moi parce que je voulais faire votre connaissance. Vous rencontrer en personne. Après tout, le temps viendra bientôt pour les Damoiselles rouges de choisir une nouvelle Prieure. »

Ce fut comme un coup à l'estomac. « Je n'aurai pas mon mot à dire à ce sujet. Le Prieuré me considère comme une traîtresse.

— Peut-être bien, mais il se peut que vous soyez sur le point d'affronter son plus ancien ennemi. Et si vous parveniez à terrasser le Sans-Nom... vos crimes vous seraient sans doute pardonnés. » Si seulement. « Contrairement à sa prédécesseure, Mita Yedanya était tournée vers elle-même. De nos jours, un peu d'égoïsme peut s'avérer raisonnable, voire nécessaire – mais à en croire l'allure à laquelle vous avez gravi les échelons à la cour inyssienne, Eadaz, vous devez également regarder vers l'extérieur. Un souverain doit savoir faire les deux. »

Ead laissa ces paroles s'enraciner en elle. Elles ne donneraient peut-être jamais de fruits, mais la graine était semée.

« Avez-vous déjà rêvé de devenir Prieure ? s'enquit Kagudo. Après tout, vous êtes une descendante de Siyāti uq-Nāra. La femme que Cléolind a jugée digne de lui succéder. »

Bien sûr qu'elle en avait rêvé. Toutes les filles du Prieuré voulaient devenir Damoiselles rouges, et chaque Damoiselle rouge espérait un jour pouvoir représenter la Mère.

« Je ne sais pas si me tourner vers l'extérieur m'a fait beaucoup de bien, dit doucement Ead. J'ai été bannie, traitée de sorcière. L'une de mes propres sœurs a été envoyée pour m'éliminer. J'ai donné huit années de ma vie pour protéger la reine Sabran, pensant qu'elle était peut-être le sang de la Mère, tout ça pour découvrir que cela n'avait jamais été le cas. » Kagudo se fendit d'un léger sourire. « Vous n'y avez jamais cru ?

— Oh, pas un instant. Vous et moi savons toutes deux que Cléolind Onjenyu, qui était prête à mourir pour son peuple, ne l'aurait jamais abandonné pour suivre Galian Berethnet. Vous en étiez également convaincue, même si vous n'aviez pas de preuve... mais la vérité trouve toujours un moyen de refaire surface. »

La Grande Souveraine leva le nez vers le ciel. La lune commençait à s'estomper.

« Sabran m'a promis qu'après la bataille, elle s'assurerait de faire savoir au monde entier qui avait réellement vaincu le Sans-Nom il y a mille ans de cela. Elle redonnera à la Mère sa juste importance. »

Cette vérité ferait trembler le socle de la Vertu. Elle retentirait telle une cloche sur tous les continents.

« Vous paraissez aussi surprise que je l'ai été, commenta Kagudo avec un début de sourire. Des siècles de mensonges ne seront naturellement pas effacés en un jour. Les enfants du passé sont morts, convaincus que Galian Berethnet avait manié l'épée et que Cléolind Onjenyu n'était rien qu'une fiancée béate d'admiration. Ce mal ne pourra jamais être défait ni réparé... mais les enfants de demain connaîtront la vérité. »

Ead savait la douleur que cela provoquerait à Sabran. De finalement rompre publiquement les liens qui la reliaient à celle qu'elle appelait la Damselle. La femme dont la vérité n'avait jamais été connue.

Mais elle le ferait. Parce que c'était la bonne – et la seule – chose à faire.

« J'ai foi en le Prieuré. Comme depuis toujours, reprit Kagudo en lui posant une main sur l'épaule. Les dieux vous accompagnent, Eadaz uq-Nāra. J'espère très sincèrement que nous nous reverrons.

— Je l'espère également. »

Ead s'inclina devant le sang des Onjenyu. Elle fut surprise de voir Kagudo en faire autant devant elle.

Leurs chemins se séparèrent aux portes du jardin. Ead s'adossa à la muraille tandis que l'aube faisait blêmir l'horizon. Son esprit était pris dans un tourbillon d'éventualités nouvelles.

Prieure. Si elle parvenait à vaincre le Sans-Nom, la Grande Souveraine soutiendrait sa candidature si elle la déclarait. Ce n'était pas rien. Peu de Prieures dans l'histoire avaient pu se targuer du soutien des Onjenyu.

Elle sursauta en entendant appeler son nom. Margret accourait vers elle aussi vite que ses jupons l'y autorisaient.

« Ead, dit-elle en lui saisissant les mains. Le roi Jantar a reçu ma lettre. Il a ramené Bravoure. »

Ead se força à sourire. « J'en suis fort aise. »

Margret fronça les sourcils. « Est-ce que tu vas bien ?

— Parfaitement bien. »

Elles se tournèrent toutes deux vers les portes du palais, où des courtisans s'agglutinaient pour entendre la reine Sabran prononcer son discours. Margret passa son bras sous celui de son amie.

« J'étais sûre que ce jour ne viendrait jamais, dit-elle alors qu'elles s'en allaient lentement rejoindre le reste de la cour. Le jour où une reine Berethnet aurait à annoncer le début d'une nouvelle guerre contre l'armée draconique. »

Le portail n'était pas encore ouvert. Les gardes de la ville étaient déployés en nombre devant les grilles, les membres de la cour derrière. Seigneurs et paysans se dévisageaient au travers des barreaux.

« Tu m'as interrogée sur mon mariage, reprit Margret. Je comptais épouser Tharian dès ton réveil, mais je peux difficilement le faire maintenant, alors que Loth n'est pas là.

— Alors, quand ?

— Après la bataille.

— Parviendras-tu à attendre si longtemps ? »

Margret lui décocha un coup de coude. « Le Chevalier de la Communion *exige* que j'attende si longtemps. »

Dehors, la foule devenait de plus en plus dense et bruyante, réclamant l'apparition de la reine. Alors que les aiguilles de l'horloge s'approchaient du six, Tané sortit rejoindre tout le monde. Quelqu'un avait démêlé ses cheveux et lui avait fourni chemise et hauts-de-chausse.

Ead retourna son salut d'un hochement de tête. Elle percevait le siden chez l'Estrienne, à présent, aussi vif qu'un charbon ardent.

Les cloches du beffroi résonnèrent. Lorsque la fanfare royale se mit à jouer, la foule finit par se taire. Un bruit de sabots retentit. Sabran s'approcha sur un cheval blanc tout caparaçonné.

Elle portait son armure argentée de l'hiver. Son manteau de velours cramoisi était arrangé de manière à laisser paraître l'épée cérémonielle à son côté. Ses lèvres étaient peintes du rouge d'une rose fraîchement éclos. Ses tresses étaient en cornes de bélier, la coiffure préférée de Glorian III en son temps. Les Ducs Spirituels accompagnaient leur souveraine, chacun portant la bannière familiale. Tané les regarda défiler avec une expression insondable.

Le destrier royal s'arrêta devant le portail. Sabran en agrippa les rênes quand Aralaq bondit de derrière et vint adopter près d'elle une position défensive. Il émit un grondement guttural. La tête haute, la reine d'Inys se confrontait aux regards stupéfaits de ses sujets.

« Peuple bien-aimé de la Vertu, commença-t-elle d'un ton impérieux. L'armée draconique est revenue. »



## Est

---

Voilà des siècles qu'aucune flotte estrienne n'avait plus traversé l'Abyse. Armés jusqu'à la gueule de harpons, de canons pivotants et de balistes, les quarante navires étaient protégés de grandes plaques d'acier. Même leurs voiles étaient partiellement ignifugées à l'aide d'une cire iridescente faite de bile de wyrms seiikinois. L'imposante *Perle Dansante* était à l'avant au côté du *Défi*, qui arborait les couleurs du seigneur de guerre de la Seiiki.

Tout autour d'eux, les dragons nageaient.

Loth observait l'un d'eux depuis les riches salons de la *Perle Dansante*. De temps à autre, sa tête remontait à la surface, afin de laisser respirer la femme juchée sur sa selle. Celle-ci portait un masque et un heaume doté de plaques métalliques visant à lui protéger le cou. Elle aurait pu choisir de rester au sec et au frais sur le bateau, mais avait préféré baigner dans cette eau noire avec son wyrm.

Si les deux parties du monde parvenaient à se réconcilier, cela pourrait bien devenir une scène banale dans toutes les mers.

L'empereur continuel faisait tourner un verre de vin de rose lacustrin. Ils étaient en pleine partie de valets et damoiselles, un jeu que Loth lui



avait enseigné la veille.

« Parlez-moi de votre reine. »

Loth leva les yeux de sa main. « Majesté ?

— Vous vous demandez pourquoi je pose la question. » L'empereur continuel lui sourit. « Je sais fort peu de choses des souverains de par-delà l'Abyse, mon seigneur. Si la reine Sabran doit devenir l'alliée de mon pays, il m'incombe d'en savoir plus que son nom prestigieux. N'êtes-vous point d'accord ?

— Oui, Votre Altesse Impériale. » Loth s'éclaircit la voix. « Que souhaitez-vous savoir ?

— Vous êtes son ami. »

Loth y réfléchit longuement. Comment dépeindre Sabran, qu'il connaissait depuis qu'il avait six ans ? Depuis une époque où leur unique souci était de savoir de combien d'aventures ils allaient pouvoir enrichir leur journée.

« La reine Sabran est fidèle à ceux qui lui sont dévoués. Elle a bon cœur, mais elle le cache bien, afin de se protéger. De paraître invulnérable. C'est ce que son peuple attend de sa reine.

— Ce doit être le cas pour chaque souverain. »

Probablement.

« Parfois, elle est prise d'une profonde mélancolie, poursuit Loth, et elle reste alitée plusieurs jours d'affilée. Elle appelle cela ses heures d'ombre. Sa mère, la reine Rosarian, a été assassinée alors que Sabran avait quatorze ans. Elle était présente. Depuis lors, elle n'a plus jamais été véritablement heureuse.

— Et son père ?

— Wilstan Pynson, ancien Duc de la Tempérance, est décédé également. »

L'empereur continuel soupira. « Je crains d'être aussi orphelin qu'elle. Mes parents ont succombé à la variole quand j'avais huit ans, mais ma

grand-mère s'est empressée de m'emmener dans notre loge de chasse, plus au nord, pendant leur maladie. J'étais contrarié de ne pas avoir pu leur dire adieu. À présent, je comprends qu'il s'agissait d'une bénédiction. » Il but une gorgée. « Quel âge avait Sa Majesté à son couronnement ?

— Quatorze ans. »

Son sacre avait eu lieu au sanctuaire de Notre-Dame, par une sombre matinée neigeuse. Contrairement à sa mère, qui avait été couronnée sur une barge, Sabran avait traversé la ville dans son carrosse, acclamée par deux cent mille de ses futurs sujets, qui avaient effectué le déplacement depuis toute l'Inys pour voir leur princesse devenir une jeune reine.

« Je suppose qu'il y a eu un régent ? devina l'empereur continuel.

— Son père fut nommé Lord Protecteur, avec le renfort de Lady Igrain Crest, Duchesse de la Justice. Plus tard, nous avons découvert que Crest avait joué un rôle dans l'assassinat de la reine Rosarian. Entre autres... atrocités. »

L'empereur continuel haussa les sourcils. « Encore une chose que nous avons en commun. Après mon intronisation, nous avons connu près de neuf années de régence. Et l'un des régents et devenu trop assoiffé de pouvoir pour demeurer à la cour. » Il reposa son verre. « Quoi d'autre ?

— Elle aime chasser et jouer de la musique. Quand elle était enfant, elle adorait danser. Chaque matin, elle enchaînait six gaillardes. » Sa poitrine se serra quand il repensa à cette époque. « Après la mort de sa mère, elle ne l'a plus fait pendant des années. »

L'empereur continuel scrutait ses réactions. À la lumière de la lanterne de bronze posée sur la table, ses yeux semblaient d'une profondeur insondable.

« À présent, reprit-il, dites-moi si elle a un amant.

— Majesté », répondit Loth, ne sachant plus comment se dépatouiller de la situation.

« Du calme. Je crains que vous ne puissiez faire un bon monarque, avec un visage aussi lisible que le vôtre. » L'empereur continuel secoua la tête. « Je me suis posé la question. En apprenant qu'elle retenait sa main. Je ne peux pas lui en vouloir. » Il but à nouveau. « Sa Majesté est peut-être plus courageuse que je ne l'ai été, puisqu'elle essaie de faire évoluer la tradition. »

Loth le regarda remplir son verre.

« Voyez-vous, je suis jadis tombé amoureux moi-même. J'avais vingt ans lorsque je l'ai rencontrée au palais. Je pourrais vous vanter sa grande beauté, Lord Arteloth, mais je doute que le meilleur poète au monde puisse lui rendre hommage, et hélas, je n'ai jamais eu beaucoup de talent pour l'écriture. Je puis toutefois vous dire que j'étais capable de discuter avec elle pendant des heures, comme je ne le faisais avec personne d'autre.

— Comment s'appelait-elle ? »

L'empereur continuel ferma les yeux un instant. Loth vit sa gorge se serrer.

« Appelons-la simplement... la Fille de l'Eau. »

Loth attendit qu'il poursuive.

« Naturellement, nous n'étions pas les seuls à parler. Le grand secrétariat eut bientôt vent de notre relation. Ils n'étaient pas ravis, étant donné sa basse extraction et le fait que je n'aie pas encore trouvé une épouse convenable, mais je connaissais l'étendue de mon pouvoir. J'ai déclaré que je ferais ce que bon me semblerait. » Il souffla brusquement par le nez. « Quelle arrogance. Je détenais effectivement un grand pouvoir, mais je le devais à la Dragonne impériale, mon étoile guide. Je l'ai implorée, mais en dépit de ma douleur, elle a refusé d'approuver cette union. Elle affirmait qu'il y avait dans mon amoureuse une ombre incontrôlable. Elle disait que le pouvoir la déchaînerait. Pour le bien de tous, je devais renoncer.

» J'ai commencé par résister. J'ai vécu dans le déni, incapable d'interrompre ma liaison. Je n'arrêtais pas de l'emmener nager dans les lacs sacrés, chaque fois qu'elle me le demandait, ou de la couvrir de présents dans mes palais. Mais la stabilité de mon territoire reposait sur l'alliance entre un humain et une dragonne. Je ne pouvais davantage la briser qu'interrompre la course d'une comète... et je craignais que, si j'épousais la femme que j'aimais, le grand secrétariat trouve le moyen de la faire disparaître. À moins de la traiter comme une prisonnière en l'entourant de gardes du corps, je n'avais d'autre choix que de me soumettre. »

Loth songea à la manière dont le conseil des Vertus avait banni Ead. Tout ça pour un crime d'amour.

« Je lui ai demandé de me quitter. Elle a refusé. Finalement, je lui ai dit que je ne l'avais jamais désirée, qu'elle ne deviendrait jamais mon impératrice. Cette fois, j'ai vu sa douleur. Et sa rage. Elle m'a répondu qu'elle érigerait son propre empire pour se venger de moi, et qu'un jour elle plongerait sa lame dans mon cœur, ainsi que je l'avais fait avec elle. » Ses mâchoires se contractèrent. « Je ne l'ai jamais revue. »

Loth se servit à boire à son tour.

Toute sa vie, il avait eu l'intention de trouver une compagne. À présent, il se demandait s'il n'avait pas eu énormément de chance de ne pas tomber amoureux.

L'empereur continuel s'allongea sur son lit, la tête sur le bras, et contempla le plafond, les paupières lourdes.

« Dans l'empire des Douze-Lacs vit un oiseau aux plumes pourpres. » L'alcool s'entendait désormais dans sa voix. « Si vous le voyiez voler, vous penseriez à un joyau ailé. Ils sont nombreux à avoir essayé de le chasser... mais attrapez-le, et les mains vous brûleront. Ses plumes, si précieuses soient-elles, sont du poison. » Il ferma les yeux. « Remerciez vos Chevaliers, Lord Arteloth, de ne pas être né pour régner. »



## Ouest

---

Loin de là, par-delà l’Abyse, les côtes de la Seiiki l’appelaient. Elle rêvait depuis des jours de ses pluies de prunes, de son sable noir, du baiser déposé sur sa peau par la mer chauffée au soleil. L’odeur de l’encens se consumant lui manquait également, ainsi que le brouillard qui coiffait les montagnes. Ou que les promenades parmi les cèdres dans les profondeurs de l’hiver. Et plus que tout, ses dieux lui manquaient.

C’était le deuxième jour du printemps, et Nayimathun n’était pas venue. Tané savait qu’il lui faudrait du temps avant de voler de nouveau, mais si elle avait atteint la mer, l’eau aurait aidé à ressouder la plaie. Subsistait donc la possibilité qu’elle n’y soit pas parvenue. Que les mages l’aient traquée pour la massacrer.

*Renonce à ta culpabilité, dragonnière.*

Elle voulait lui obéir, mais son esprit s’y refusait. Il tirait ses vieilles blessures pour les rouvrir.

Un coup frappé à la porte interrompit sa réflexion. Ead l’attendait dehors, les cheveux scintillants de gouttes de pluie.

À l’intérieur de la cabine, Tané alluma ce qu’il subsistait d’une chandelle. « Comment vous sentez-vous ? lui demanda sa visiteuse en

refermant derrière elle.

— Plus forte.

— Tant mieux. Votre siden s'est déposé. » Ead soutint son regard. « Je voulais simplement m'assurer que tout allait bien.

— Ça va.

— Vous n'en avez pas l'air. »

Tané s'assit sur sa couchette. Elle aurait voulu faire mine du contraire, mais elle avait l'impression de pouvoir se confier librement en présence d'Ead.

« Et si nous échouons ? s'enquit-elle. Si nous ne parvenons pas à utiliser les bijoux comme l'ont fait Cléolind et Néporo ?

— Vous avez pour vous le sang de Néporo, et des semaines d'entraînement. » Son sourire fut fugace. « Quoi qu'il advienne, je pense que nous récupérerons Ascalon, Tané. Et je crois que nous parviendrons à l'éliminer pour de bon.

— Pourquoi ?

— Parce que l'astren appelle l'astren. Quand nous nous servons des bijoux, ils appelleront Kalyba. Je présume qu'ils n'ont cessé de l'appeler depuis le début de notre entraînement. » Son expression était déterminée. « Elle viendra.

— J'espère que vous ne vous trompez pas. » Tané joua avec une boucle de ses cheveux. « Et comment la vaincrons-nous ?

— Elle est extrêmement puissante. Dans l'idéal, nous devons l'une et l'autre éviter de l'affronter en combat singulier. Toutefois, si nous devons en arriver là, j'ai une théorie : Kalyba puise sa capacité à changer de forme dans la pourriture stellaire, et ses réserves doivent être presque taries. Adopter une apparence qui n'est pas la sienne puise dans son énergie, et je soupçonne que plus la métamorphose est grande, plus la ponction est importante. La contraindre à se transformer de nombreuses fois pourrait l'affaiblir. La piéger dans une seule forme.

— Vous n'en êtes pas sûre.

— Non, admit Ead. Mais je n'ai rien de mieux à proposer.

— Comme c'est réconfortant. »

Souriant de nouveau, Ead s'assit sur le coffre au pied du lit.

« L'une de nous doit brandir Ascalon. L'enfoncer dans le Sans-Nom. Vous êtes exposée à l'astren du joyau ascendant depuis des années. L'épée vous obéira peut-être plus volontiers. »

Tané mit un instant à comprendre. Ead proposait d'offrir un artefact qu'elle avait souffert pour récupérer, une pierre angulaire de sa religion, à une dragonnière. Une presque inconnue qu'elle aurait dû encore, de fait, considérer comme une ennemie.

« La princesse Cléolind a été la première à s'en servir, répondit Tané après une courte hésitation. L'une de ses servantes devrait l'avoir, à présent.

— Ne nous disputons pas pour cela. Il doit mourir demain, ou il nous détruira tous. »

Tané contempla ses mains. Souillées par le sang de sa plus proche amie. Indigne d'Ascalon.

« Si j'aperçois la moindre occasion, je m'en saisirai, promit-elle.

— Très bien. » Ead esquissa encore un sourire. « Bonne nuit, dragonnière.

— Bonne nuit, tueuse. »

La porte se referma sur une bourrasque glaciale.

Dehors, les étoiles scintillaient puissamment au-dessus de l'Abyse. Les yeux de dragons déchus ou à venir. Tané leur demandait à présent une nouvelle faveur. *Permettez-moi d'accomplir ma tâche, pria-t-elle, puis épargnez-moi d'avoir à vous solliciter de nouveau.*

---

La *Réconciliation* était un bâtiment de guerre colossal. En dehors de la *Rose Éternelle*, depuis longtemps perdue à l'Est, il s'agissait du navire le



plus imposant et le mieux armé de la flotte inyssienne.

Dans les cabines royales, Ead reposait sous une pile de couvertures en fourrure. Sabran somnolait auprès d'elle. Pour la première fois depuis des jours, elle avait l'air paisible.

Ead était pelotonnée sur la couche. La sœur cruelle avait laissé une empreinte quelque part en elle, qui la glaçait jusqu'à l'os.

Le lendemain soir, les autres vaisseaux seraient en vue. La perspective de revoir Loth ne suffisait pas tout à fait à interrompre la douleur qui naissait dans sa poitrine chaque fois qu'elle pensait à la sœur de celui-ci. Margret devait se trouver à Nzene, à présent.

Avant de quitter Ascalon, les souverains du Sud avaient demandé à Sabran d'envoyer aux Fuseaux des Inyssiens sachant soigner leurs pairs. Bien que dame de la chambre, Margret avait aussitôt demandé à sa reine la permission de se porter volontaire. *Je ne servirai à rien, sur le bateau,* avait-elle argué. *Je ne sais pas tenir une épée, mais je peux guérir les blessures qu'elle inflige.*

Ead avait cru que Sabran s'opposerait à cette requête, mais la reine avait fini par serrer Margret contre son cœur en lui intimant de rester prudente et de lui revenir vivante. Quitte à enfreindre le protocole, elle avait également ordonné à sire Tharian Lintley d'escorter sa promise et de commander les soldats inyssiens. Même le capitaine des chevaliers du corps ne pourrait pas préserver sa reine des assauts du Sans-Nom. Lintley n'était pas parti de son plein gré, mais il avait été contraint d'obtempérer.

Sabran s'éveilla. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule quand Ead déposa un baiser sur celle-ci.

« Tu m'as dit un jour que tu m'emmènerais, lui rappela doucement Sabran. Quelque part. »

Ead parcourut du doigt la saillie de sa pommette. Sabran se retourna pour lui faire face.

« J'ai envie que tu le fasses, poursuivit-elle. Un jour. »

Sabran glissa une jambe sur celles de son amante. Ead l'attira contre elle pour partager sa chaleur.

« Nous disions que nos devoirs seraient remplis, murmura Ead, mais nous savions l'une comme l'autre que ce n'était qu'un vœu pieux. » Elle sonda son regard. « Tu es une reine aimée, Sabran. Une reine dont l'Inys a besoin. Tu ne peux pas renoncer à ton trône demain, que le Sans-Nom tombe ou pas. Et je ne peux pas abandonner le Prieuré.

— Je le sais, répondit Sabran et se rapprochant encore. Même quand nous nous le sommes chuchoté dans la neige, je le savais. Nous sommes toutes deux mariées à notre vocation.

— Nous trouverons un moyen, lui promit Ead. D'une manière ou d'une autre.

— Ne pensons pas à l'avenir cette nuit, décida doucement Sabran. L'aube n'est pas encore née. » Elle posa les mains sur les joues d'Ead et esquissa un sourire. « Il est encore l'heure des vœux pieux. »

Ead posa le front contre le sien. « Voilà que c'est toi qui joues les belles parleuses. »

C'était une distraction, mais Ead la trouva bienvenue. Alors que la chandelle s'éteignait, elle glissa les doigts entre leurs corps, et Sabran l'embrassa tour à tour avec abandon et tendresse.

Bientôt, elles affronteraient le Sans-Nom. Dans la griserie de leur union, entre les bras de Sabran et sa peau brûlante de désir, Ead s'autorisa à l'oublier. La courbure de son dos les rapprocha. Bien plus encore que ce *quelque part* indéfinissable. Elle trembla sous les caresses délicates, incapable de les voir dans l'obscurité, et savoura les frissons qui parcoururent Sabran lorsqu'elle les lui rendit.

Puis elles restèrent immobiles longuement, dans les bras l'une de l'autre.

« Tu peux allumer une autre chandelle, lui dit Ead. La lumière ne m'empêche pas de dormir.

— Je n'en ai pas besoin. » Sabran remonta la main jusqu'à la nuque d'Ead. « Pas en ta présence. »

Ead glissa la tête sous le menton de la reine et écouta son cœur battre. Elle pria pour que ce bruit ne s'interrompe jamais.

Il faisait encore nuit noire quand elle se réveilla dans la même position. On venait de frapper à la porte de leur cabine.

« Votre Majesté. »

Sabran enfila sa chemise de nuit. Une fois sur le seuil, elle conversa à voix basse avec un chevalier du corps.

« L'équipage a secouru une personne de l'eau, informa-t-elle Ead en revenant vers le lit.

— Comment quelqu'un a-t-il pu nager si loin dans l'Abysse ?

— Il était à bord d'un canot. » Elle alluma une bougie. « Vas-tu m'accompagner ? »

Ead acquiesça et se leva pour s'habiller.

Six chevaliers du corps les escortèrent jusqu'à la cabine du capitaine de la *Réconciliation*. Celle-ci était à présent occupée par un homme.

Quelqu'un l'avait enveloppé d'une couverture. Il était blême et trempé, portait une tunique lacustrine souillée par le voyage et était coiffé d'une tignasse grise collée par l'eau de mer. Son bras gauche avait été sectionné en dessous de l'épaule. À en juger par l'odeur, l'amputation était récente.

Il leva vers elles des yeux injectés de sang. Ead le reconnut aussitôt, mais ce fut Sabran qui parla la première.

« Docteur Roos », dit-elle d'une voix glaciale.

---

Sabran IX. Trente-sixième reine de la maison Berethnet. Près d'une décennie à l'avoir détestée de loin, et voilà qu'elle était là.

Près d'elle se trouvait la personne qu'on l'avait envoyé tuer.

Durant son séjour à la cour, elle se faisait appeler Ead Duryan. Une Erysiennienne occupant une position relativement mineure au sein de la royale maisonnée. Elle avait manifestement pris du galon. Il se rappelait ses yeux, noirs et perçants, et son port toujours fier.

« Docteur Roos », dit Sabran.

On eût pu croire qu'elle s'adressait à un rat.

« Votre *Majesté* », répondit Niclays d'une voix dégoulinante de dédain. Il se fendit d'une profonde révérence. « Quel immense plaisir de vous revoir. »

La reine d'Inys s'assit de l'autre côté de la table.

« Je suis sûre que vous vous souvenez de Mademoiselle Ead Duryan, dit-elle. Elle s'appelle désormais dame Eadaz uq-Nāra, vicomtesse de Nurtha.

— Lady Nurtha », la salua Niclays en inclinant la tête. Il n'arrivait pas à imaginer ce que cette jeune femme de chambre avait pu accomplir pour mériter de tels titres.

Ead demeura debout, les bras croisés. « Docteur Roos. »

Son expression ne trahissait rien de ses sentiments à son égard, mais il soupçonnait, à sa posture presque défensive auprès de Sabran, qu'ils n'étaient pas très chaleureux.

Niclays s'efforça de ne pas croiser son regard. Il parvenait assez bien à masquer ses intentions, mais une lueur dans les prunelles de la jeune femme portait à croire qu'elle pourrait percer son âme à jour.

La lame était froide à l'intérieur de sa paume. Kalyba l'avait prévenu qu'Ead Duryan était bien plus rapide qu'une femme ordinaire, mais elle ne pouvait pas se douter qu'il était armé pour lui faire mal. Il allait devoir frapper vite et fort. Et de sa mauvaise main.

Sabran posa les siennes sur la table, la pointe des doigts jointe. « Comment êtes-vous arrivé si loin dans l'Abyssé ?

— J’essayais, madame, d’échapper à cet exil que vous m’avez imposé, mentit-il.

— Vous vous pensiez capable de traverser l’Abyesse sur un simple canot ?

— Un homme au désespoir peut se résoudre à commettre des folies.

— Ou une femme. Ce qui explique peut-être que je vous aie engagé pour vos services il y a tant d’années. »

Il arqua un coin de sa bouche. « Votre Majesté, vous m’impressionnez, avoua-t-il. Je ne pensais pas qu’un cœur pouvait contenir une telle rancœur.

— J’ai la mémoire longue », rétorqua Sabran.

La haine le dévorait. Sept années d’emprisonnement sur Orisima ne comptaient pas pour elle. Elle lui interdirait encore de rentrer à Mentendon, sous prétexte qu’il l’avait embarrassée. Parce qu’il avait ridiculisé une reine. Il le lisait dans son regard implacable.

Kalyba pourrait la faire pleurer. La sorcière avait promis que la mort d’Ead Duryan briserait Sabran Berethnet, et que Kalyba pourrait ensuite la livrer au Sans-Nom. Tandis qu’il la dévisageait, il ne désirait rien davantage. Il voulait la voir souffrir. Regretter. Il suffisait pour cela d’assassiner sa dame d’honneur et de lui dérober ce joyau blanc qu’elle possédait.

Kalyba le ressusciterait si les gardes le pourfendaient. Il pourrait rentrer chez lui, pas seulement avec les poches pleines, mais en compagnie de Jannart. Elle lui rendrait son Jannart.

S’il ne s’exécutait pas, en revanche, Laya mourrait.

« Je tiens à ce que vous sachiez une chose, Sabran Berethnet », chuchota Niclays. La douleur dans son bras lui faisait monter les larmes aux yeux. « Je vous hais. Je hais chacun de vos cils, chacun de vos doigts, chacune de vos dents. Je vous abhorre jusqu’à la moelle. »

Sabran soutint son regard sans sourciller.

« Vous ne pouvez imaginer la profondeur de l'inimitié que j'éprouve à votre encontre. J'ai maudit votre nom à chaque lever de soleil. La perspective de parvenir un jour à créer cet élixir de jouvence, puis à vous le refuser, a été mon moteur. Je n'aspirais qu'à contrarier vos ambitions.

— Je ne vous laisserai pas vous adresser à Sa Majesté de cette manière, s'interposa l'un des chevaliers en armure rutilante.

— Je m'adresserai à Sa Majesté comme bon me semblera. Si elle souhaite me faire taire, qu'elle s'en charge elle-même, répliqua-t-il sèchement, au lieu de laisser un homoncule en conserve s'en charger. »

Sabran demeura muette. Le chevalier en question se tourna vers elle avant de se désister, lèvres pincées.

« J'ai passé des années sur cette île, reprit Niclays sans desserrer les dents. Des années sur ce petit bout de terre accroché au Cap-Hisan, à être épié et méprisé. Des années à arpenter les mêmes rues, nostalgique de ma patrie. Tout cela parce que je vous ai promis un présent qui n'avait jamais été offert, et que vous, la reine d'Inys, avez eu la naïveté d'y croire. Oui, je méritais un châtiment. Oui, je me suis comporté comme un rustre, et une ou deux années de bannissement m'auraient sans doute fait du bien. Mais *sept ans...* par le Saint, Madame, me faire périr sur le bûcher aurait été plus clément. »

Il serra si fort les doigts autour de sa lame que ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau.

« Je pourrais vous pardonner d'avoir volé mon argent, murmura la reine. Je pourrais vous pardonner vos mensonges. Mais vous avez profité de ma faiblesse, Roos. J'étais jeune et terrifiée, et je vous ai confié ma plus grande crainte. Une peur que je cachais même à mes dames de la chambre.

— Ce qui justifiait sept années d'exil.

— Cela justifiait quelque chose. Je m'excuserai peut-être auprès de vous quand vous consentirez au moins à essayer de réparer vos

mensonges.

— Je vous ai écrit en me jetant *plus bas que terre*, après qu'Aubrecht Lievelyn m'a refusé de rentrer, cracha Niclays. Il désirait tant votre con sacré qu'il... »

Sabran se leva, exsangue, et toutes les pertuisanes de la pièce se braquèrent sur la poitrine de l'alchimiste.

« Vous n'évoquerez plus jamais Aubrecht Lievelyn, déclara-t-elle avec une douceur assassine, ou je vous ferai jeter à l'eau en morceaux. »

Il était allé trop loin. Les chevaliers du corps ne portant pas de visière à l'intérieur, il put lire leur stupeur sur leurs traits, un dégoût bien plus profond que celui qu'aurait pu inspirer une insulte grossière.

« Il est mort, en déduisit Niclays. N'est-ce pas ? »

Leur silence confirma son hypothèse.

« Je n'ai reçu aucune lettre, reprit Sabran à voix basse. Pourquoi ne pas me faire part maintenant de son contenu ? »

Il partit d'un rire sans joie. « Oh, Sabran. Sept années ne vous ont pas changée. Dois-je vous révéler pourquoi je suis ici réellement ? »

La lame semblait glacée sur sa paume brûlante. Derrière la reine, Ead Duryan ne se doutait de rien. En se fendant, il parviendrait peut-être bien à la lui enfoncer dans la gorge, finalement. Il entendrait Sabran hurler. Verrait son masque tomber.

La porte s'ouvrit à cet instant, et ce fut Tané Miduchi qui apparut.

Il en resta bouche bée. Les chevaliers du corps l'empêchèrent aussitôt d'avancer en croisant leurs pertuisanes devant elle, mais elle les bouscula, prête à lui arracher le cœur à mains nues.

« Vous ne pouvez pas vous fier à cet homme, aboya-t-elle à l'intention de la reine. C'est un maître chanteur, un *monstre*... »

— Ah, dame Tané, la salua flegmatiquement Niclays. Nous nous retrouvons encore. Les ficelles de nos destins semblent intimement entremêlées. »

En vérité, il était surpris de la voir. Il la croyait noyée, ou pourchassée par l'Impératrice Dorée. Il n'arrivait pas à comprendre quelle raison pouvait la pousser à frayer avec la reine d'Inys.

« Je vous ai laissé vivre sur Komoridu, siffla-t-elle, mais pas cette fois. Vous revenez sans cesse. Comme une mauvaise herbe. » Elle lutta contre les chevaliers du corps. « Je vous étriperais de ma propre lame, espèce de...

— Attendez, dit Ead en l'attrapant par l'épaule. Docteur Roos, vous vous apprêtiez à nous dire ce que vous faisiez *réellement* ici. Je vous recommande de le faire sans tarder, avant que les graines de la destruction que vous avez semées finissent par vous rattraper.

— Il est ici pour nous faire du mal et en tirer profit, devina Miduchi en le lorgnant. Comme d'habitude.

— Dans ce cas, qu'il l'avoue. »

Tané la repoussa d'un haussement d'épaules, mais cessa de se débattre contre les gardes. Elle se voûta.

Niclays se rencogna dans sa chaise. Son bras était empli de feu. Sa tête palpitait.

« La Miduchi a raison, admit-il entre deux inspirations saccadées. J'ai été envoyé ici par une espèce de... sorcière, de changeforme. Kalyba. »

Ead pivota brusquement pour lui faire face. « Quoi ?

— J'ignorais qu'une telle chose existait, mais plus rien ne devrait me surprendre, à présent. » Une flèche de douleur dans son moignon. « En vous révélant cela, je condamne une amie chère à mort. » Sa mâchoire se mit à trembler. « Mais... je pense que c'est ce que cette amie voudrait que je fasse. »

Il retira le tesson de métal et le posa sur la table. L'un des chevaliers du corps approcha pour s'en emparer, mais Ead l'en dissuada d'un geste de la main.

« Kalyba m'a donné ceci. C'est elle qui... qui m'a laissé dans ce radeau. Elle m'a chargé de me diriger vers ce navire pour me rapprocher



de vous, Lady Nurtha. Pour v-vous enfoncer cette lame dans le cœur.

— Une lame d’astren, constata Ead en l’étudiant. Comme Ascalon. Pas suffisamment large pour être utilisée contre le Sans-Nom, mais bien assez pour transpercer *ma* peau. » Elle releva les yeux. « Je présume qu’elle me craint plus que précédemment. Peut-être a-t-elle entendu l’appel des bijoux.

— Les bijoux ? s’étonna Niclays en haussant les sourcils. Vous les avez tous les deux ? »

Ead acquiesça avant d’aller s’asseoir auprès de Sabran.

« La sorcière des Inysca peut se montrer persuasive, poursuivit-elle. Elle a dû vous promettre une montagne d’or. Pourquoi avouer ?

— Oh, elle m’a offert bien plus que de l’or, Lady Nurtha. Une chose pour laquelle je serais prêt à sacrifier ma maigre fortune, précisa Niclays avec un sourire amer. Elle m’a montré le visage de mon seul amour. Et elle m’a promis de me le ramener.

— Et pourtant, vous n’accomplissez pas son œuvre.

— Jadis, je l’aurais fait. Si elle n’avait pas adopté ses traits – si elle s’était contentée de me promettre que je le reverrais –, j’aurais peut-être accepté de me mettre à son service. Mais le fait de le voir... cela m’a répugné. Parce que Jannart... » Ce nom se bloqua dans sa gorge. « Jannart est mort. Il a choisi comment mourir, et en le ressuscitant de la sorte, Kalyba a déshonoré sa mémoire. »

Ead l’observa.

« Je suis alchimiste. Toute ma vie, j’ai pensé que le but ultime de mon art était la transformation glorieuse de l’imperfection en pureté. Le plomb en or, la maladie en bien-être, la putréfaction en vie éternelle. Mais aujourd’hui, je comprends. Je vois. Je me suis fourvoyé. »

Sa professeure avait eu raison, comme toujours. Elle lui avait souvent répété que la véritable alchimie était le travail lui-même, pas son

achèvement. Niclays avait pensé que c'était sa façon de reconforter ceux qui n'effectuaient jamais le moindre progrès.

« Je sais que ça peut paraître idiot, reprit-il, les délires d'un dément... mais c'est ce que Jannart a toujours su, et ce que j'ai échoué à voir. La recherche du mûrier de l'Est était son grand œuvre. Il possédait la pièce ultime, mais pas le reste.

— Jannart utt Zeedeur », comprit enfin Ead.

Il la considéra de ses yeux flamboyants. « Jannart était mon soleil de minuit, avoua-t-il d'une voix râpeuse. Ma lumière et mon guide. Le chagrin m'a poussé vers l'Inys, ce qui m'a précipité vers l'Est. Là, j'ai essayé d'accomplir son œuvre dans l'espoir de me rapprocher de lui. Ce faisant, j'ai achevé malgré moi la première étape de l'alchimie, de *ma propre* œuvre. La putréfaction de mon âme. À sa mort, mon travail a commencé. J'ai affronté les ombres à l'intérieur de moi. »

Nul n'osait bouger ni parler. Ead l'étudiait avec une expression étrange. Une sorte de pitié, mais pas tout à fait. Niclays insista, s'efforçant d'oublier la brûlure à son front. Il se consumait, de corps et d'esprit.

« Ainsi, voyez-vous, le travail est en moi. Je suis tombé dans l'ombre, et je dois me relever pour devenir un homme meilleur.

— Cela risque de prendre longtemps, commenta la dragonnière.

— Oh, certainement », admit Niclays, tant enfiévré par l'excitation que par sa blessure, « mais c'est justement l'intérêt. Ne voyez-vous pas ?

— Je vois que vous êtes fou à lier.

— Non, non. J'approche la prochaine étape de la transmutation. Le soleil blanc. La purification des impuretés, l'illumination de l'esprit ! N'importe quel imbécile pourrait dire que rien ne saurait ramener Jannart à la vie, je vais donc *résister* à Kalyba. Elle symbolise mes impuretés passées, celles qui viennent gâcher mes progrès et me renvoyer à mes vieux instincts. Pour mériter le soleil blanc, je vais vous livrer la clef pour détruire toute obscurité.

— C'est-à-dire ? s'enquit Ead.

— Le savoir », conclut-il, triomphant. « Le Sans-Nom a une faiblesse. La vingtième écaille de son poitrail est celle que Cléolind Onjenyu a endommagée il y a toutes ces années. Elle a échoué à le terrasser, mais elle a peut-être ouvert une brèche. Une porte dans son armure. »

Ead étudia son visage en plissant les paupières.

« Vous ne pouvez pas lui faire confiance, insista Tané. Il vendrait son âme contre une poignée d'argent.

— Je n'ai plus d'âme à vendre, honorée Miduchi. Mais je peux peut-être encore m'en racheter une. » Par le Saint, qu'il avait chaud. « Voyez-vous, Jan a laissé quelqu'un derrière lui, une personne à laquelle je tiens encore beaucoup. Truyde utt Zeedeur, sa petite-fille. Je voudrais le remplacer auprès d'elle, et pour ce faire, je dois m'améliorer. Je dois devenir *bon*. Et c'est la seule manière d'y parvenir. »

Il acheva son discours et regarda autour de lui, les yeux tout ronds d'excitation, mais personne ne bougeait. Sabran baissa le front, Ead ferma un instant les paupières.

« Elle est toujours en Inys. Une demoiselle d'honneur. » Alors que Niclays les considérait tour à tour, son sourire s'étiola. « Non ?

— Laissez-nous, ordonna Sabran aux chevaliers du corps. S'il vous plaît. »

Ils obéirent à leur reine.

« Non », murmura Niclays, tout tremblant. « Non. » Sa voix se brisa. « Que lui avez-vous fait ?

— C'était Igrain Crest, répondit Ead. Truyde a comploté avec son compagnon, Triam Sulyard, pour réunir l'Est et l'Ouest. Elle a mis en scène un attentat contre la reine Sabran, que Crest a détourné pour éliminer Aubrecht Livelyn. »

Niclays tenta de comprendre. Truyde n'avait jamais fait montre de fortes convictions politiques, mais la dernière fois qu'il l'avait vue, elle

n'avait guère plus que dix ans.

En écoutant le récit des événements, il sentit la torpeur l'envahir. Ses oreilles se mirent à bourdonner. Tout s'assombrit, et une chaîne s'enroula autour de sa gorge, lui coupant la respiration. Quand Ead eut achevé son histoire, il ne ressentait plus rien que l'élancement sourd au bout de son bras.

Les feux qui le consumaient s'étaient subitement éteints. Les ombres étaient revenues.

« Vous l'avez laissée dans la tour obscure, cracha-t-il. Elle aurait dû être envoyée à Brygstad, pour y être jugée équitablement. Mais non. Vous avez laissé traîner les choses, comme avec moi. » Une larme roula jusqu'au coin de sa bouche. « Ses os reposent à une extrémité du monde, et ceux de Triam Sulyard à l'autre. Combien de souffrances auraient pu être épargnées s'ils s'étaient sentis suffisamment à l'aise pour vous faire part de leurs hypothèses, Sabran, au lieu de prendre eux-mêmes les choses en main ? »

Sabran ne se déroba pas.

« Vous n'êtes pas le seul à chercher un soleil blanc », déclara-t-elle.

Niclays se leva lentement. De la sueur perlait sur son front. La douleur dans son bras était désormais si forte qu'il n'y voyait plus guère.

« Crest est-elle morte ?

— Oui, confirma Sabran. Son règne dans l'ombre du trône a touché à sa fin. »

Cela aurait dû le reconforter. Peut-être un jour. Mais dans tous les cas, cela ne la ramènerait pas.

Il visualisa Truyde, la petite-fille qu'il n'avait jamais eue et qu'il n'aurait jamais. Elle avait hérité de sa mère ses yeux et ses taches de rousseur, mais sa chevelure rouge émanait de son grand-père. Tout était disparu. Il se rappela comme son visage s'était illuminé quand il était allé la voir dans la salle de soie, comme elle était accourue vers lui, des livres

plein les bras, pour le supplier de l'aider à apprendre. *Tout*, lui avait-elle dit. *Je veux tout savoir*. C'était par-dessus tout son esprit brillant, perpétuellement curieux, qui la faisait tant ressembler à Jannart.

« La Grande Princesse Ermuna vous a envoyé une invitation pour retourner chez vous, déclara posément Sabran. Elle n'a pas sollicité l'accord de l'Inys, mais même si elle l'avait fait, je n'y verrais plus d'objection. »

C'était tout ce qu'il avait voulu entendre depuis sept ans. Jamais la victoire n'avait autant eu un goût de cendres.

« Rentrer. Oui. » Un rire sans joie lui échappa. « Acceptez mon don de savoir. Détruisez le Sans-Nom, ou d'autres enfants perdront peut-être la vie en essayant de changer le monde. Puis je vous en conjure, Majesté, laissez-moi à mes ombres. J'ai peur qu'elles soient tout ce qu'il me reste. »

## Abyesse

---

**L**a *Réconciliation* ressemblait à un vaisseau fantôme voguant au loin. Loth regarda d'autres navires sortir de la brume, derrière lui.

Le deuxième jour du printemps touchait à sa fin, et ils se trouvaient au-dessus de la fosse de l'Ossuaire, la partie la plus profonde de l'Abyesse. À Cárscaro, un groupe de mercenaires se fraierait bientôt un chemin à travers le défilé pour aller tuer le roi Sigoso et asseoir la Donmata Marosa sur le trône.

À condition qu'elle soit toujours en vie. Si le roi de chair était déjà mort, sa fille était peut-être devenue une marionnette à son tour.

Les pavillons de tous les pays – à une exception près – flottaient aux mâts des navires. L'empereur continuait d'observer le spectacle, les mains dans le dos. Il portait une cuirasse d'écaille par-dessus une robe sombre, le tout surmonté d'un épais surcot, et avait sur la tête un casque en fer orné de lunes et d'étoiles.

« Nous y voilà, dit-il. Je vous remercie, Lord Arteloth, de m'avoir tenu compagnie.

— Tout le plaisir fut pour moi, Altesse. »

Il fallut un temps certain pour attacher les deux bateaux ensemble, mais Sabran finit par les rejoindre à bord de la *Perle Dansante*, flanquée de Lady Nelda Eaucalme et de Lord Lemand Pynson, et suivie par la plupart de ses chevaliers du corps et de toute une troupe d'officiers de marine et de soldats inyssiens.

Sa tenue, comme la situation l'exigeait, parvenait à être à la fois majestueuse et pratique. Sa robe dépourvue d'armature et s'arrêtant au-dessus des chevilles était plus proche du manteau, et laissait deviner une paire de bottes de cheval. Elle était coiffée d'une couronne ornée de douze étoiles et parsemée de perles dansantes ; ses cheveux étaient tressés. Sabran n'avait rien d'une guerrière, mais portait tout de même à la ceinture l'Épée de la Vertu, la doublure d'Ascalon.

Quand il aperçut Ead dans l'escorte de la reine, emmitouflée dans un manteau au col bordé de fourrure, Loth se sentit respirer librement pour la première fois depuis plusieurs jours. Elle était en vie. Tané avait tenu parole.

Cette dernière était là elle aussi, quoique Loth ne vît sa dragonne nulle part. Leurs regards se croisèrent, et la jeune fille lui adressa un petit signe de tête, qu'il lui retourna.

L'empereur continuel s'arrêta à quelques pas de Sabran et s'inclina, tandis que la reine le saluait d'une révérence.

« Majesté, lui dit l'empereur.

— Votre Altesse Impériale », répondit Sabran, le visage de marbre.

Pendant un instant, ces deux souverains aux missions irréconciliables, et qui avaient vécu leurs existences dans l'ombre de géants, restèrent à se mesurer du regard.

« Veuillez nous excuser de ne pas parler votre langue, finit par dire Sabran. J'ai cru en revanche comprendre que votre inysse était excellent.

— Si c'est le cas, je dois cependant admettre que mes connaissances concernant votre pays s'arrêtent là. Les langues étaient l'une de mes

passions, enfant. » L'empereur la gratifia d'un gracieux sourire. « Mais je vois que vous semblez avoir, de votre côté, un certain goût pour l'un des trésors de mon monde : les perles dansantes.

— Nous les apprécions beaucoup. Cette couronne a été façonnée avant le Chagrin des Siècles, à l'époque où l'Inys commerçait encore avec la Seiiki.

— Elles sont magnifiques. Nous en avons de fort jolies nous aussi, dans l'empire des Douze-Lacs. Des perles d'eau douce.

— Nous serions ravies de les voir, répondit Sabran. Nous tenons à remercier Son Altesse Impériale et le très honoré seigneur de guerre d'avoir si promptement accepté de nous prêter assistance.

— Mon frère d'armes et moi-même aurions été bien en peine de refuser, au vu de la situation – et du plaidoyer passionné dont nous a gratifiés Lord Arteloth.

— Nous n'en attendions pas moins de lui. » Loth croisa le regard de Sabran, qui lui retourna un discret sourire. « Pouvons-nous savoir si les dragons de l'Est vont bientôt arriver ? Nous pensions les voir, pour tout vous dire. Mais peut-être sont-ils moins grands que ce à quoi nous nous attendions ? »

L'assemblée fut parcourue de quelques rires nerveux.

« La légende dit qu'ils pouvaient jadis se faire plus petits qu'une prune, mais pour l'instant, ils sont aussi imposants que vous l'imaginiez », répondit l'empereur. Le coin de sa bouche tressauta fugacement. « Ils sont en ce moment même quelque part sous l'eau, Votre Majesté, à prendre des forces. J'espère que vous aurez l'occasion de rencontrer la Dragonne impériale, l'étoile qui me guide, après cette bataille. »

Sabran parvint à rester impassible.

« Ce serait un honneur. Votre Altesse Impériale a-t-elle pour coutume de monter sur le dos de cet... être ? » Sa voix tremblait légèrement.



« En effet, lors de mes voyages officiels, et peut-être ce soir. » L'empereur se pencha très légèrement vers elle. « Je dois toutefois vous avouer que je souffre très légèrement de vertige. Ma vertueuse grand-mère m'affirme que l'on n'a jamais vu ça au sein de la maison Lakseng.

— Ce qui est peut-être un bon présage. Après tout, l'heure est à l'invention de nouvelles traditions. »

L'empereur sourit.

« En effet. »

Un nouveau tapage marqua l'arrivée du seigneur de guerre sur le pont. Pitosu Nadama avait les cheveux gris, une fine moustache, et la carrure d'un ancien guerrier qui n'avait pas eu l'occasion de prendre les armes depuis bien longtemps. Il portait un gilet doré par-dessus son armure, et était accompagné de trente dragonniers seiikinois, qui tous s'inclinèrent devant les souverains.

Loth reconnut parmi eux la dragonnière qu'il avait vue dans l'eau. Elle avait ôté son casque et son masque, dévoilant un visage brûlé par le soleil et des cheveux rassemblés en chignon. Elle lança un regard à Tané, qui la fixa à son tour sans ciller.

Nadama salua l'empereur dans sa propre langue avant de se tourner vers Sabran.

« Majesté. » Sa voix elle-même, sèche et rythmée, transpirait le militaire. « Mes camarades dragonniers sont prêts à combattre à vos côtés, en dépit de nos différences. » Il se retourna vers l'empereur. « Nous allons cette fois nous assurer que le Sans-Nom ne reviendra plus jamais nous gâcher l'existence.

— Sachez que l'Inys est votre alliée, aujourd'hui et à jamais, très honoré seigneur de guerre », répondit Sabran, un nuage de vapeur s'échappant de ses lèvres.

Nadama hocha la tête.

Une sonnerie de trompette annonça alors l'arrivée du roi Raunus de la maison Hraustr. C'était un véritable géant, à la peau très pâle et aux cheveux dorés, avec des yeux gris acier et de grands muscles noueux. Il embrassa Sabran sans ménagement avant de saluer avec une certaine brusquerie les deux souverains de l'Est, la main jamais très loin de la rapière dorée qu'il portait à la ceinture.

En dépit de ces présentations cordiales, une indéniable tension couvait entre les quatre dirigeants, et il aurait suffi d'un coup de vent pour que les esprits s'embrasent. Il n'était donc pas étonnant de les voir se considérer avec appréhension, supposa Loth.

Après avoir conversé un long moment à voix basse, les chefs d'État se retirèrent chacun sur son vaisseau. Dès qu'elle vit les dragonniers emboîter le pas au seigneur de guerre, Tané fit demi-tour et partit dans l'autre direction.

Ead suivit Sabran dans sa cabine, mais fit signe à Loth de les rejoindre. Il attendit que le pont se vide pour franchir le barrage des chevaliers du corps et entrer à son tour. Sitôt la porte refermée, il prit Ead dans ses bras et la souleva de terre.

« Tu sais qu'il est épuisant d'être ton ami ? » lui murmura-t-il en la sentant sourire contre sa joue. De son autre bras, il attira Sabran à eux. « Ce qui vaut pour toi aussi.

— Dit celui qui s'est rendu dans l'Est à bord d'un bateau de pirates », rétorqua la reine.

Il reposa Ead en riant et remarqua que ses lèvres avaient repris leur couleur normale, même si elle semblait fatiguée.

« Je vais bien, le rassura-t-elle. Grâce à Tané. Et à toi.

— Tu es encore si froide, dit-il en lui prenant les mains.

— Ça passera. »

Il se retourna vers Sabran et redressa sa couronne, que leur étreinte avait légèrement déplacée.

« Je me rappelle quand ta mère la portait. Elle aurait été fière de cette alliance, Sab.

— Je l’espère, répondit-elle avec un léger sourire.

— Il ne nous reste plus qu’une heure avant la naissance du troisième jour du printemps. Je ferais bien d’aller voir Meg.

— Elle n’est pas là », annonça Ead.

Loth se figea.

« Pardon ? »

Elle lui raconta tout ce qui s’était passé depuis qu’elle avait été tirée de son sommeil de mort. Tané qui avait mangé le fruit. Les dirigeants du Sud qui étaient venus négocier une alliance. Puis elle lui révéla où se trouvait exactement sa sœur en cet instant.

« Vous l’avez laissée partir pour Cárscaro, dit-il aux deux jeunes femmes. Prendre part à un siège.

— Loth, c’était sa décision, répondit Ead.

— Elle était déterminée à jouer un rôle dans cette guerre, et je n’ai vu aucune raison de l’en empêcher, expliqua Sabran. Le capitaine Lintley est avec elle. »

Il visualisa sa sœur, recroquevillée dans un hôpital de campagne, au milieu d’une plaine aride, baignant dans le sang et les immondices. Il l’imagina avec le feu du sang et commença à se sentir mal.

« Je dois aller m’adresser aux marins inyssiens, déclara Sabran. Je prie pour que nous puissions voir l’aube. »

Loth déglutit pour tenter de ravalier la boule de peur logée dans sa gorge.

« Puisse Cléolind veiller sur nous tous. »

---

Tané s’était jointe aux soldats et archers rassemblés sur le pont de la *Perle Dansante* pour y attendre l’heure fatidique.

Elle aperçut l'empereur continuel sur le pont supérieur, et derrière lui la silhouette colossale de la Dragonne impériale. Elle avait les écailles couleur de bronze, des yeux bleus comme des glaciers, et ses barbillons étaient du même blanc que ses cornes. Trois des Anciens seiikinois étaient allongés à la proue du navire. Tané avait rencontré son content de dragons au cours de son existence, mais jamais elle n'en avait vu d'aussi gros.

Tout près d'eux, le seigneur de guerre de Seiiki surveillait les flots en compagnie du général de mer. Son ancien commandant savait parfaitement qu'elle était là, elle aussi. Chaque fois qu'elle regardait ailleurs, Tané le sentait qui l'observait.

Onren et Kanperu faisaient partie du groupe des dragonniers. Le jeune homme arborait maintenant une grande cicatrice au visage qui lui barrait l'œil. Leurs dragons patientaient derrière le *Défi*.

Une main lui effleura le bras, et Tané se retourna. Une silhouette encapuchonnée se détacha des ombres, derrière elle.

Ead.

« Où est Roos ? s'enquit Tané à voix basse.

— Sa fièvre a empiré. Il se battra lui aussi aujourd'hui, mais pour ne pas y succomber, répondit Ead sans la quitter des yeux. Votre dragon est-il là ? » Tané secoua la tête. « Pouvez-vous en monter un autre ?

— Je ne suis plus dragonnière.

— Certes, mais peut-être qu'auj...

— Vous ne comprenez pas, l'interrompit Tané. J'ai été disgraciée. Ils refuseront même de me parler. »

Ead hocha la tête.

« Gardez le joyau à portée de main », se contenta-t-elle de répondre alors, avant de repartir dans la nuit.

Tané tâcha de se concentrer. Une brise lui caressa l'échine et la décoiffa avant de remonter gonfler les voiles de la *Perle Dansante*.

Quelque chose bougea, au plus profond de l'Abysses. Une infime secousse. Rien de plus que le battement d'ailes d'un papillon ou le mouvement d'un enfant dans le ventre de sa mère.

« Il arrive », annonça la Dragonne impériale en un grondement qui fit trembler les coques de tous les navires.

Tané posa la main sur sa boîte. Le joyau était si froid qu'elle pouvait le sentir à travers le bois.

Le vent se mit à hurler contre les voiles. Le moment était venu. Des nuages s'amoncelèrent au-dessus des navires. La Dragonne impériale appela les siens dans leur langue, et tous les dragons seiikinois joignirent leurs voix à la sienne. Des bulles se mirent à bouillonner sur leurs écailles. Le brouillard s'épaissit tandis qu'ils appelaient la tempête dans laquelle ils puiseraient leurs forces. Ils s'élevèrent dans les airs, le corps dégoulinant, arrosant copieusement au passage les humains qui se trouvaient en dessous.

Tout arriva si vite. Le silence régnait, on n'entendait que le crépitement de la pluie...

Puis soudain, le chaos.

Tané crut tout d'abord que le soleil venait de se lever, tant la lumière venue du nord était vive. Arriva ensuite une onde de chaleur qui lui coupa le souffle. De grandes flammes jaillirent du *Chrysanthème*, un cuirassé seiikinois, quelques secondes avant qu'une deuxième éruption balaie la flotte du roi nordien et qu'un rugissement assourdissant annonce l'arrivée de l'ennemi.

Les battements d'ailes d'un haut-ouestrien éteignirent les lanternes de tous les bateaux. « Feúdel ! » beugla une voix.

La puanteur brûlante qui émanait des écailles de la bête l'asphyxiait. Partout, des cris retentissaient. À la lueur des flammes, Tané vit Loth conduire en courant la reine Sabran auprès de ses chevaliers du corps et la

garde impériale se rassembler autour de l'empereur continuel, avant qu'un coup d'épaule la jette à terre.

Une conque de guerre sonna dans la nuit. Les dragonniers et leurs montures disparurent dans les flots. Même au milieu de cet enfer, elle sentit son cœur se serrer d'envie en les voyant.

Le haut-ouestrien noir décrivait des cercles autour de la flotte, tandis que ses serviteurs fusaient au-dessus des navires pour se jeter sur les dragons de l'Est. Une multitude d'ailes agglutinées comme des chauves-souris. Des queues qui claquaient comme des éclairs.

Une vouivre se jeta contre le grand mât de la *Réconciliation*, et son sommet tomba sur le pont, emportant la plus haute voile avec lui et écrasant un marin qui se trouvait dessous.

Les voiles du *Chrysanthème* furent englouties par les flammes. Tané courut avec les autres, son pistolet au poing. Le pouvoir qui coulait dans ses veines – son siden – battait comme un deuxième pouls.

Un cracheur de feu se posa devant elle, plus gros qu'un cheval. Deux pattes, et une langue écarlate qui claquait entre ses crocs.

Une vouivre.

Tané s'était préparée toute sa vie pour ce moment. Elle était née pour ça.

Elle brandit le joyau ascendant. Une grande lumière blanche jaillit de la pierre, et la créature poussa un cri de rage en s'abritant derrière ses ailes. Tané la repoussa pas à pas, l'éloignant des archers.

Une autre vouivre atterrit avec fracas derrière elle, les yeux rouges comme des braises. Prise entre deux monstres, Tané remit le joyau dans sa boîte et tira son épée inyssienne. Déséquilibrée par le poids de l'arme, elle manqua son premier assaut, mais le second porta. Un sang écarlate jaillit tandis que la lame fendait écailles, chair et os. La vouivre s'écroula sur le pont, décapitée, son corps se débattant encore.

Pendant une seconde, elle vit Susa dans cette flaque de sang, une tête aux cheveux bruns qui roulait dans un fossé, et se figea, pétrifiée. La première vouivre profita de ce répit pour cracher un jet de flammes dans son dos.

Tané virevolta juste à temps. Sa main se leva d'elle-même et une lumière dorée jaillit de sa paume. Le feu glissa sur elle, brûlant sa chemise à l'épaule et laissant des cloques sur sa peau, mais épargnant le reste de sa personne pour se perdre derrière elle.

La vouivre pencha la tête, les yeux plissés, et vomit un nouveau déluge de flammes teintées de bleu. Tané recula, l'épée levée. Il lui fallait une lame seiikinoise. Impossible de se mouvoir comme l'eau avec ce poids mort à la main.

Son adversaire continuait à cracher des salves enflammées, le dos martelé par la pluie. Tané évita un coup de dent et fit filer sa lame vers les pattes de la créature. Trop lente, elle ne put esquiver la queue qui la frappa alors en plein ventre – ses pointes la manquant de peu – et l'envoya voler à travers le pont.

Son épée lui échappa juste avant qu'elle ne heurte l'un des mâts et se cogne la tête en retombant. La violence de l'impact la cloua au sol. Elle avait au moins une côte fêlée, et son dos lui semblait lacéré. La vouivre qui avançait vers elle, les narines fumantes, ne vit pas le soldat seiikinois qui plongea son épée dans son flanc. L'homme contourna la créature et visa la tête, cette fois, mais la vouivre, plus rapide, referma ses mâchoires sur sa jambe et frappa le soldat contre le pont, encore et encore, comme elle l'aurait fait d'un morceau de viande à attendrir. Tané entendit les os du malheureux se briser et ses cris devenir de plus en plus humides. Une fois qu'elle en eut fini avec lui, la vouivre jeta par-dessus bord ce qui restait de sa dépouille.

Le corps calciné d'un soldat gisait non loin de Tané, ceint d'une armure bleu et argent. Elle ramassa un bouclier aux couleurs du royaume

de Hróth et l'accrocha à son bras gauche. Puis, serrant les dents, elle leva son épée ensanglantée.

Le pont était devenu une vraie fournaise, et elle était trempée de sueur. La poignée de son épée glissait dans sa main.

Tané ne prêtait plus attention aux autres cracheurs de feu qui virevoltaient au-dessus des bateaux, lacérant les voiles et vomissant de grands nuages enflammés, ni aux soldats qui se battaient autour d'elle. Elle ne voyait plus que la vouivre, et la vouivre ne voyait plus qu'elle.

La bête se jeta sur elle, et Tané l'esquiva d'une roulade avant de sauter par-dessus la queue qui filait vers ses genoux. Cette créature était faite pour fondre sur sa proie et la happer, comme un rapace, mais son absence de membres antérieurs la gênait considérablement dès qu'il s'agissait d'affronter en combat rapproché un adversaire aussi petit et rapide qu'un humain. Tané élargit d'un coup de taille la blessure que le soldat lui avait déjà infligée et leva son écu pour bloquer un nouveau jet de flammes. Profitant de ce que la vouivre lui arrachait son bouclier, Tané lança son épée vers le haut. Sa lame traversa la mâchoire de la bête pour se fiché dans son palais, et ce fut d'un cadavre aux yeux éteints que Tané s'éloigna à reculons.

Son siden lui redonna des forces avant qu'elle ait le temps de vraiment prendre conscience de son épuisement. Rien ne pouvait l'atteindre, pas même la mort. Elle vit, à quelque distance de là, le haut-ouestrien noir abattre le mât de la *Mère de l'Eau*, et ramassa une lance abandonnée sur le pont.

Elle avait mal aux yeux. Les cracheurs de feu ressemblaient à des particules de poussière prises dans un rayon de soleil. Elle lança le bras et la lance fondit vers un monstre à tête d'oiseau, plaquant son aile contre son corps. La créature tomba comme une pierre et disparut dans les vagues.



La *Réconciliation*, le *Défi* et le *Chrysanthème* s'étaient écartés de la *Perle Dansante*, et les canons des quatre navires étaient désormais pointés vers le haut. Tané entendit le claquement d'un pierrier, une seconde avant que la *Réconciliation* fasse feu. Des boulets chaînés filèrent vers le ciel, entravant ailes et queues. Les détonations se succédaient. Des carreaux d'arbalète jaillirent des bateaux lacustrins telle une pluie d'éclats de bronze. Tané entendait des capitaines aboyer des ordres, des coups de feu venus du pont du *Défi*, et partout le claquement des arcs.

Le vacarme était assourdissant. La tête lui tournait. Tané était ivre de siden, et la bataille tout entière lui apparaissait comme une vision.

Elle avait besoin d'une autre arme, et trouverait sûrement son bonheur sur le *Défi* – si elle parvenait à l'atteindre. Elle grimpa sur le plat-bord et se laissa tomber dans l'eau.

Le calme qui régnait sous la surface apaisa le feu qui brûlait en elle. Elle sortit la tête de l'eau et nagea de toutes ses forces en direction du bâtiment. Un bateau ersyrien tout proche, dévoré par les flammes, perdait son équipage par tous les côtés.

Le navire avait sûrement de la poudre à canon à bord. Beaucoup de poudre. Elle prit une grande inspiration et plongea aussi profondément qu'elle le put.

Tané sentit l'onde de choc de l'explosion réchauffer l'eau, tout autour d'elle. Une lueur orange et malsaine teinta les profondeurs. La force de la déflagration la fit dévier de sa route et elle lutta contre le courant, aveuglée par ses propres cheveux. Lorsqu'elle s'estima suffisamment près du *Défi*, elle refit surface.

Une épaisse fumée noire s'élevait de la carcasse du navire ersyrien. Pendant un long moment, Tané ne put que contempler le désastre.

Le haut-ouestrien noir vint s'installer sur l'épave comme s'il avait décidé d'en faire son trône. C'était une véritable montagne de muscles,

d'une taille monstrueuse. Les pics qui saillaient de sa queue devaient bien mesurer dix pieds de long.

Feúdel.

« Sabran Berethnet ! » Sa voix suintait de haine. « Mon maître est enfin là pour s'occuper de toi. Où est-elle, cette enfant censée le tenir en respect ? »

Tandis qu'il raillait ainsi la reine d'Inys, un vénérable dragon seiikinois jaillit des vagues et bondit au-dessus de la *Perle Dansante* pour happer une vouivre dans sa gueule. Des éclairs étincelaient entre ses mâchoires, et ses yeux luisaient d'un éclat bleu électrique. La vouivre s'embrasa, dévorée par des flammes blanches, avant que le dragon retourne sous l'eau, emportant sa prise avec lui. Feúdel observa la scène en exhibant ses dents.

« Dranghien Lakseng ! Ne te montreras-tu pas ? »

Tané continuait à nager. Les canons du *Défi* claquaient avec un bruit de tonnerre. Elle trouva une série d'échelons et se mit à grimper.

« Mais qui voilà ? Raunus de Hróth, qui aime tant se terrer dans la neige ! » gronda Feúdel. Les canons de l'*Ours Gardien* claquèrent en réponse à sa raillerie. « Et le seigneur de guerre de Seiiki, qui prône l'harmonie entre les hommes et les limaces de mer. Nous allons écraser tes troupes et les disperser comme un troupeau de moutons apeurés, ainsi que nous l'avons déjà fait il y a plusieurs siècles ! Nous ne laisserons que du sable noirci d'une rive à l'autre ! »

Tané se hissa sur le pont du *Défi* et trouva des soldats seiikinois armés d'arcs et de pistolets. Une flèche ricocha sur une vouivre. Tané prit l'épée d'une femme qui gisait à terre. Quelque part, dans la nuit, un dragon entonnait une mélodie funèbre.

« Il est loin, le temps des héros, lança Feúdel. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, votre monde va brûler. »

Tané tira le joyau de sa boîte. Si Kalyba était ici, elle serait attirée par son pouvoir.

L'astren traversa les vagues comme une aiguille plongeant dans la soie et les rassembla tel un suaire autour de Feúdel. La bête s'élança dans les airs en grondant, une pluie de gouttelettes coulant le long de ses ailes, faisant fumer ses écailles.

« Des voiles noires, ouest-sud-ouest ! » cria une voix.

Tané les aperçut aussi, au loin, à travers la fumée.

« Le pavillon yscalin ! s'écria le capitaine de la *Réconciliation*. C'est la flotte draconique ! » Tané compta vingt navires.

Une nouvelle vouivre fondit sur le *Défi*, et Tané, d'une roulade, partit se réfugier derrière un mât. Une ligne entière d'archers fut balayée par la queue de la créature. Un soldat réussit à planter sa hallebarde dans son arrière-train.

Un archer était penché sur le plat-bord, tous les os brisés. Tané rangea le joyau et lui prit son arc et son carquois. Il restait quatre flèches.

« Cracheur de feu à bâbord ! cria la vigie. Bâbord ! »

Les archers encore debout s'apprêtèrent à tirer tandis que les soldats rechargeaient leurs armes. Tané encocha elle aussi une flèche.

Un deuxième haut-ouestrien, blanc comme une grue, apparut dans la nuit. Tané regarda ses ailes se replier, ses écailles se changer en peau, ses yeux verts se border de blanc et une chevelure noire remplacer ses cornes. Le wyrm, quand il se posa sur le pont du *Défi*, était devenu la femme que Tané avait vue au Lasia. Les derniers vestiges d'une langue fourchue émergèrent entre ses lèvres rouges.

« Donne-moi le joyau, mon enfant », dit Kalyba en inysse.

Quelque chose en Tané la poussait à obéir.

« Ce n'est pas une arme, c'est le déséquilibre. » La sorcière avança vers elle. « *Donne-le-moi.* »

Tané banda son arc et s'efforça de ne pas regarder ce que Kalyba tenait à la main. Une épée à la lame argentée, luisante comme une étoile.

*Ascalon.*

« Un arc ? Ma pauvre, Eadaz aurait dû te prévenir qu'on ne peut pas tuer une sorcière avec un morceau de bois. Ou du feu. » Kalyba continuait à approcher, nue, le regard dément. « J'aurais dû m'attendre à ce genre d'attitude de la part d'une fille de Néporo. »

Si elle continuait à reculer ainsi, Tané serait bientôt à court de pont sur lequel battre en retraite. Son arc ne lui servirait à rien – Kalyba pouvait se transformer en un clin d'œil pour échapper à ses flèches –, et manifestement l'épée changeait de forme avec elle. Quand la femme l'avait à la main, elle était comme le prolongement de son bras.

« Je me demande si tu pourrais me battre. Tu es le Premier-Sang, après tout. » Kalyba sourit. « Allez, sang du mûrier. Voyons qui est la plus grande sorcière. »

Tané posa son arc et, les pieds écartés, laissa son siden s'élever entre ses mains tel le soleil.

## Abyesse

---

À bord de la *Réconciliation*, Loth montait la garde auprès de sa reine dans l'ombre du gaillard d'arrière. Douze chevaliers du corps étaient déployés autour d'eux.

L'un des huniers était en flammes. Des corps jonchaient les ponts. Les canons crachaient boulets chaînés et boulets ramés aux cris du maître d'équipage, tandis que les engins de siège venus de Perchette déployaient des grappins s'enroulant autour des pattes et des ailes.

Les canonniers ne pouvaient guère faire mieux pour s'assurer de ne pas atteindre les dragons estriens. Certains de ceux-ci étaient en vol, étranglant les créatures de feu à la manière de serpents constricteurs, mais d'autres avaient adopté une technique différente : ils plongeaient dans les vagues, puis remontaient avec toute leur puissance et fendaient la surface. D'un claquement de mâchoires, ils pouvaient entraîner leur proie par le fond.

L'eau ruisselait sur leurs écailles tandis qu'ils survolaient la *Réconciliation*. Des flammes crachotaient en dessous.

Sabran gardait une main sur l'Épée de la Vertu. Ils virent le wyrm pâle se transformer en femme et atterrir sur le *Défi*.

Kalyba.

La sorcière des Inysca.

« Ead va s'occuper d'elle, lui cria Sabran pour couvrir le vacarme ambiant. Quelqu'un doit distraire la sorcière pour qu'elle puisse attaquer. »

La flotte draconique se rapprochait à chaque instant. Un navire gréé en carré et doté de voiles rouges fondait sur la *Réconciliation*.

« À bâbord toute, beugla le capitaine. Canons, oubliez les ordres précédents. Feu sur ce vaisseau ! »

Un hurlement déchirant de bois et de métal. Le navire heurta par l'étrave la *Reine-Merrow* voisine.

« Allez, s'exclama Loth à l'intention de Sabran. Au *Défi*. »

Les chevaliers du corps s'étaient déjà mis en branle. Faisant rempart autour de leur reine, ils s'élançèrent à travers le pont, se délestant du plus lourd de leur armure. Plastrons, jambières et épaulières tombèrent avec fracas dans leur sillage. Les canons déchirèrent le bâtiment ennemi.

« À vos épées ! lança le capitaine en dégainant son sabre. Amenez Sa Majesté sur le bateau !

— Il est trop tard ! » s'écria Loth en retour.

Le capitaine serra les dents, les cheveux plaqués sur le visage. « Dans ce cas, Lord Arteloth, emmenez-la, et ne vous retournez pas. Vite ! »

Sabran enjamba le bastingage. Loth l'imita, et elle lui saisit la main.

Les vagues les engloutirent tous.

---

Tané jetait du feu sur Kalyba au travers du *Défi*. Les flammes dansaient le long du pont, embrasant des flaques de sang draconique. Lorsque la sorcière contra l'assaut de ses propres flammes empourprées, si chaudes qu'elles asséchaient l'air, Tané empoigna le joyau ascendant. Une lame s'abattit sur le navire, qui gîta sous leurs pieds, et les feux furent étouffés.

Chaque soldat et archer avaient fui le duel. Le bâtiment était leur terrain de jeu réservé.

Kalyba passait allègrement de femme à oiseau, aussi vive que l'éclair. Tané hurla de rage lorsqu'un bec lui entailla la joue et qu'une serre manqua lui emporter l'œil. Chaque fois que la sorcière se métamorphosait, Ascalon se transformait avec elle. Sous sa forme humaine, elle porta un coup d'estoc, et quand Tané para et que leurs fers se croisèrent, le joyau ascendant chanta en réaction.

« Je l'entends, souffla Kalyba. Donne-le-moi. »

Talé lui décocha un coup de tête et la frappa à l'aide d'un couteau dissimulé, l'atteignant sous la pommette. Kalyba chancela, les yeux écarquillés, le visage maculé de vermillon. Puis des bois lui poussèrent sur le crâne et elle se changea en un cerf blanc blessé, effrayant et colossal, et l'épée disparut encore.

Tané se servit du joyau pour repousser un coquatrix. Le siden lui affûtait les sens, rendait ses membres plus vifs qu'elle ne l'aurait cru possible. Le cervidé se mit à charger sur le pont. Elle avisa la pointe argentée de sa ramure quand il baissa la tête pour l'embrocher, et elle leva l'épée pour la sectionner.

Kalyba retomba sur le pont sous sa forme humaine. Du sang perlait à son épaule, où un morceau de chair avait été ôté. Ascalon reposait un peu plus loin, sanguinolente. Tané se rua dessus, mais la sorcière avait déjà des flammes dans les mains.

Tané se jeta derrière le grand mât. Un feu rouge aussi chaud que du fer fondu lui embrasa la cuisse. Elle poussa un cri déchirant. Les yeux pleins de larmes, elle surmonta sa douleur et s'élança de nouveau. Elle avait presque atteint la poupe quand elle s'arrêta net.

La reine Sabran se trouvait sur le *Défi*. Loth l'accompagnait, le glaive au clair, et une douzaine de gardes du corps étaient déployés en éventail autour d'eux. Tous dégoulaient.

« Sabran », souffla Kalyba.

La reine toisa son ancêtre. Leurs visages étaient identiques.

« Votre Majesté », bredouilla l'un des gardes. Tous observaient tour à tour leur reine et son double. « C'est de la sorcellerie.

— Reculez, ordonna Sabran à ses gardes.

— Oui, faites, chevaliers galants. Obéissez à ma descendante. » Kalyba enroula les doigts autour des flammes de sa paume. « Ne voyez-vous pas que je suis votre Damoiselle, la mère de l'Inys ? »

Les hommes ne bougèrent pas. Leur reine non plus. Sa main gauche étranguait la poignée d'une épée.

« Tu n'es qu'une pâle imitation de moi-même », cracha Kalyba, venimeuse. « Comme ton épée n'est qu'un ersatz de la mienne. »

Elle brandit Ascalon. Sabran tressaillit.

« Je ne voulais pas croire Ead, mais je constate que ma parenté avec vous ne peut être niée. » Elle fit un pas vers Kalyba. « Vous m'avez enlevé mon enfant, sorcière des Inysca. Dites-moi, après vous être donné tant de mal pour fonder la maison Berethnet, pourquoi vouloir la détruire ? »

Kalyba serra le poing, mouchant sa flamme.

« L'un des inconvénients de l'immortalité, répondit-elle, est que tout ce que l'on peut bâtir nous paraît trop petit, trop éphémère. Une peinture, une chanson, un livre – tous finissent par se décomposer. Mais un chef-d'œuvre, patiemment façonné pendant de nombreuses années, de nombreux siècles... Je ne saurais exprimer le contentement que cela procure. Voir ses actes, sa vie, transformés en héritage. » Elle agita l'Épée Véritable. « Galian a convoité Cléolind Onjenyu dès l'instant où il a posé les yeux sur elle. Même si je l'avais nourri de mon sein, même si je lui avais offert l'épée résultant de la somme de tous mes exploits, même si j'étais magnifique, il la désirait plus que tout. Plus que moi.

— C'est donc une simple histoire d'amour non partagé, résuma Sabran. Ou s'agissait-il de jalousie ?



— Un peu des deux, sans doute. J'étais alors plus jeune. J'avais encore le cœur tendre. »

Tané aperçut un éclat dans les ombres.

Sabran se décala légèrement sur sa gauche. Kalyba pivota en même temps. Là, sur cette étendue de bateau, elles étaient comme dans l'œil d'un cyclone. Aucun wyrm ne crachait son feu près de la sorcière.

« J'ai vu l'Inys devenir une grande nation. D'abord, cela m'a suffi, confessa Kalyba. De voir mes filles prospérer.

— Ce pourrait encore être le cas, lui répondit doucement Sabran. Je n'ai plus de mère, à présent, Kalyba. Vous pourriez la remplacer. »

La sorcière marqua un temps d'arrêt. Pendant un instant, son visage se retrouva aussi nu que le reste de sa personne.

« Non, ma *jumelle*, répliqua-t-elle tout aussi doucement. J'aspire à être reine, comme je l'ai été jadis. Je m'assiérai sur ce trône que tu ne peux plus tenir. » Elle s'avança vers Sabran. Les chevaliers du corps la menacèrent de leurs épées. « J'ai regardé mes filles régner sur un pays pendant un millénaire. Je vous ai vues prêcher contre le Sans-Nom. Ce qu'aucune d'entre vous n'a compris, c'est que le seul moyen d'avancer est de s'unir à lui.

» Quand je serai reine, l'Inys ne brûlera plus. Ce sera une terre draconique, protégée. Ton peuple ne saura jamais que tu n'es plus. Au contraire, il se réjouira de savoir que Sabran IX, ayant aplani ses différends avec le Sans-Nom, a été bénie de son immortalité. Qu'elle régnera pour l'éternité. »

Sabran raffermi sa prise sur son épée.

Elle attendait quelque chose, comprit Tané. Elle coula un regard discret en direction de la proue.

« Je ne crois pas à vos grands discours, rétorqua la reine d'un ton méprisant. Je pense que vous cherchez simplement à assouvir votre

vengeance. Votre désir d'éliminer toute trace de Galian Berethnet. » Son sourire était plein de morgue. « Vous êtes tout aussi éprise que jamais. »

Soudain, Kalyba se dressait juste devant elle. Les chevaliers du corps s'élançèrent, mais elle était déjà trop proche, suffisamment pour tuer leur reine s'ils s'en prenaient à elle maintenant. Sabran demeura parfaitement immobile tandis que la sorcière repoussait une mèche de cheveux humides plaquée sur sa figure.

« Cela me fera souffrir de te faire souffrir, chuchota la sorcière. Tu es à moi... mais le Sans-Nom apportera de grandes choses dans ce monde. Des choses plus grandes que tu n'en pourrais offrir. » Elle lui embrassa le front. « Quand je t'offrirai à lui, il saura, enfin, que je le chéris plus que tout. »

Sabran enroula soudain les bras autour de la sorcière. Tané se crispa, stupéfaite.

« Pardonnez-moi », dit la reine.

Kalyba s'arracha à son étreinte, le regard flamboyant. Aussi vive qu'un scorpion, elle se retourna, rallumant le feu dans sa main.

Une lame étroite la pourfendait. La lame d'astren.

Un fragment de comète.

Kalyba prit une brusque inspiration. Alors qu'elle considérait le tesson métallique dans sa poitrine, sa tueuse encapuchonnée révéla son visage.

« Je le fais pour toi. » Ead fit pivoter la lame pour l'enfoncer plus profondément. Il n'y avait aucune malice dans son expression. « Je t'emmènerai à l'aubépine, Kalyba. Qu'elle t'apporte la paix que tu n'as jamais trouvée ici. »

Un feu de vie obscur s'écoula de la sorcière, le long de son buste et de son nombril. Même les immortels pouvaient saigner.

« Eadaz uq-Nāra. » Elle prononça ce nom comme une imprécation. « Tu ressembles tellement à Cléolind, tu sais ? » Du sang mouchetait ses

lèvres. « Après tout ce temps, je perçois son esprit. D'une manière ou d'une autre... elle m'a survécu. »

Alors qu'elle se repliait autour de sa blessure mortelle, la sorcière des Inysca poussa un hurlement. Celui-ci résonna sur la mer, loin vers l'Abyse. Ascalon lui échappa, et Sabran s'en empara. Kalyba l'empoigna alors à la gorge.

« Ta maison, chuchota-t-elle à la reine, est bâtie sur une terre stérile. » Sabran se débattait pour échapper à l'étranglement, mais elle était prise dans un étau. « Je perçois le chaos, Sabran IX. Méfie-toi de l'eau trop douce. »

Ead arracha sa lame, et un nouveau geyser de sang gicla de Kalyba, tel du vin s'écoulant d'une outre. Le temps qu'elle s'écroule sur le pont, ses yeux étaient aussi froids et morts que des émeraudes.

Sabran contempla silencieusement le corps nu de son ancêtre. Elle tenait sa gorge d'une main, à l'endroit où les doigts avaient déjà laissé leur empreinte. Ead retira son manteau et en recouvrit la sorcière, tandis que Tané ramassait une autre épée.

Une cloche issue de la flotte inyssienne tinta. Les voiles du *Défi* remuèrent. Tané vit le même vent faire claquer le pavillon seiikinois. Même le feu des canons sembla radouci, tandis que le silence surnaturel s'imposait.

« Ça y est, déclara Ead d'une voix posée. Il arrive. »

Dans le ciel, les cracheurs de feu se déplacèrent telle une nuée d'étourneaux, dans un grand nuage d'ailes. Une danse de bienvenue.

Au loin, la mer explosa vers le ciel.

Les eaux de l'Abyse se convulsèrent. Des hurlements paniqués fendirent la nuit, tandis que des lames douchaient les navires. Tané, incapable de détacher son regard de l'horizon, percuta le plat-bord quand le *Défi* tangua.

L'éruption d'eau s'éleva jusqu'à oblitérer les étoiles. Au milieu de ce chaos, une silhouette prit forme.

Elle avait entendu des légendes sur la bête. Chaque enfant avait grandi en apprenant l'histoire de cette chose cauchemardesque vomie par la montagne pour ravager le monde. Elle en avait vu des images, richement décorées de feuilles d'or et de laque rouge, avec des taches d'encre noire à l'endroit où les yeux étaient censés se trouver.

Aucun artiste n'avait su rendre l'ampleur de l'ennemi, ni la manière dont le feu couvait à l'intérieur de lui. Ils ne l'avaient jamais vu de leurs yeux. L'envergure de ses ailes était grande comme deux galions lacustrins. Ses dents étaient aussi noires que ses prunelles. Les vagues s'abattaient furieusement et le tonnerre grondait.

On se mit à prier dans toutes les langues. Des dragons s'envolèrent de la mer pour aller affronter l'ennemi en poussant des hurlements obsédants. Les soldats à bord du *Défi* brandirent leurs armes, et sur le *Seigneur de Tonnerre*, des archers troquèrent leurs flèches contre d'autres, plus longues, empennées de plumes pourpres. Des traits empoisonnés pouvaient avoir raison d'une vouivre ou d'un coquatrix, mais rien n'aurait pu transpercer ces écailles. Rien, sauf une épée.

Ead s'empara d'Ascalon.

« Tané, s'écria-t-elle, prenez-la ! »

Tané empoigna l'arme de ses mains moites. Elle s'attendait à la trouver lourde, mais elle paraissait presque creuse.

L'épée capable de terrasser le véritable ennemi de l'Est. L'épée qui pouvait lui permettre de racheter son honneur.

« Allez-y. » Ead l'encouragea d'une poussée dans le dos. « Allez-y ! »

Tané rassembla toute sa terreur et l'écrasa pour l'entreposer dans un recoin sombre de son être. Elle s'assura de bien accrocher son épée d'emprunt à son côté. Puis, Ascalon en main, elle se dirigea vers la voile

la plus proche. Elle en gravit les lattes, luttant contre les éléments, jusqu'à en atteindre le sommet.

« Tané ! »

Elle se retourna. Un dragon seiikinois aux écailles argentées prenait son essor depuis les vagues.

« Tané. » Sa dragonnière lui fit signe de la rejoindre. « Saute ! »

Tané ne prit pas le temps de la réflexion. Elle se jeta dans le vide depuis le hauban.

Une main gantée la saisit par le bras pour la hisser en selle. Ascalon faillit lui échapper, mais elle la bloqua du coude.

« Cela faisait longtemps », lui lança Onren.

La selle était juste assez grande pour deux, mais le deuxième n'avait nulle part où s'accrocher. « Onren, commença Tané, si l'honoré général de mer te surprend à me laisser partager...

— Tu es une dragonnière, Tané. » Sa voix était étouffée par son masque. « Et ce n'est pas le moment de se soucier des règles. »

Tané enfonça Ascalon dans le fourreau de la selle et l'y attacha. Ses doigts humides et gelés peinaient à tenir la poignée. La gaine n'était pas destinée à accueillir une lame aussi longue, mais elle la retiendrait toujours mieux qu'elle. La voyant peiner, Onren fouilla dans l'une des sacoches et en tira une paire de gants à crispin, que Tané enfila aussitôt.

« Je suppose que tu as trouvé le moyen de tuer le Sans-Nom au cours de tes voyages ? demanda Onren.

— Une écaille de son armure est flottante. » Tané devait crier pour se faire entendre malgré le fracas des armes et les rugissements des wyrms et du feu. « Nous devons l'arracher avant de transpercer sa chair à l'aide de cette épée.

— Je crois qu'on peut y arriver. » Onren agrippa le pommeau de la selle. « Pas toi, Norumo ? »

Son dragon siffla son assentiment. Des nuages s'envolèrent de ses naseaux. Tané s'accrochait à Onren, aveuglée par ses cheveux.

Les dragons seiikinois se rassemblaient. La plupart de leurs dragonniers étaient équipés d'arbalètes ou de pistolets. Dans le même temps, les cracheurs de feu faisaient bloc pour protéger leur maître, formant un essaim terrifiant devant lui. Tané sentit Onren se tétaniser. Malgré tout ce qu'elles avaient appris, tous les sacrifices qu'elles avaient consentis, rien dans leur enseignement ne les avait préparées à cette guerre.

Elles étaient proches de l'avant de leur formation, juste derrière les Anciens. La grande Tukupa l'Argentée menait la charge, le général de haute mer accroché sur sa selle. La Dragonne impériale volait près d'elle, dirigeant ses pairs lacustrins. Tané s'abrita les yeux de la pluie pour essayer d'y voir clair. L'empereur continuel paraissait minuscule sur le dos de sa codirigeante.

Tané s'arma de courage, enroulant les bras autour de son amie. Avec un grondement, le grand Norumo baissa la tête.

Quand ils percutèrent l'essaim, le choc manqua démonter Tané. Elle s'agrippa à Onren, qui frappait ailes et queues de son épée, tandis que Norumo enfonçait les cornes dans tout ce qui se trouvait sur son passage. Tout n'était que rugissement et tonnerre, hurlement et mort, pluie et destruction. Elle eut la fugace sensation de vivre un cauchemar éveillé.

Un éclair l'aveugla malgré ses paupières closes. Quand elle leva la tête, elle croisa le regard du Sans-Nom. Il sondait son âme. Et quand il ouvrit la gueule, elle y vit une condamnation.

De la fumée et des flammes jaillirent de ses mâchoires.

Comme si un volcan était entré en éruption dans la nuit. Les Anciens se dispersèrent autour du Sans-Nom et lui cinglèrent les flancs, mais à l'instar de sa dragonnière, Norumo aimait s'affranchir de certaines règles.

Il plongea sous le brasier et se retourna. Tané raffermi son étreinte autour d'Onren tandis que le monde se retrouvait sens dessus dessous. Une dragonne essaya d'éviter cette gueule caverneuse, mais le Sans-Nom la croqua en deux. Les écailles dispersées par ses crocs scintillèrent telle une poignée de pièces jetées en l'air. Tané observa, écœurée, les deux moitiés de la créature retomber vers la mer.

Elle avait de la fumée plein les yeux et les poumons. Le sang lui descendait à la tête. Ils volaient sous le Sans-Nom, suffisamment près de lui pour que la chaleur de son ventre lui écorche la peau et achève de lui couper le souffle. Quand Norumo tournoya sur lui-même, Onren porta un coup d'estoc. La lame étincela sur les écailles rouges, sans laisser la moindre éraflure. Norumo louvoyait entre les pointes d'une queue infinie – puis ils s'envolèrent encore plus haut, au-dessus du monstre, pour replonger vers l'essaim.

*Je te vois, dragonnière.*

Tané contempla le Sans-Nom. Ses yeux étaient rivés sur elle.

*Tu portes une lame que je connais bien. Sa voix résonnait dans chaque recoin de son esprit. Elle était il y a peu en la possession du Wyrms blanc. L'as-tu tuée pour t'en emparer, comme tu espères à présent me tuer ?*

Elle porta inconsciemment la main à sa tempe. Elle sentait la rage de la bête jusqu'au fond de ses os, jusqu'aux cavités de son crâne.

« On doit se rapprocher », haleta Onren.

Norumo se remettait en formation, mais son souffle était tout aussi saccadé que celui de sa dragonnière. La chaleur avait dépouillé ses écailles de toute leur humidité.

*Je sens le feu gronder en toi, fille de l'Est. Bientôt tes cendres reposeront dans la mer. Je suppose que cela sied à ceux qui nagent avec les limaces de mer.*

Les larmes lui ruisselaient sur les joues. Sa tête allait exploser.

« Tané, qu'y a-t-il ?

— Onren, hoqueta-t-elle, tu entends sa voix ?

— La voix de qui ? »

*Elle ne peut pas m'entendre. Seuls ceux qui se sont nourris à l'arbre de la connaissance le peuvent,* expliqua le Sans-Nom. Tané sanglota de douleur. *Je suis né du feu caché, forgé dans cette fournaise vitale qui ne t'a gratifiée que d'une simple étincelle. Tant que tu vivras, je vivrai à l'intérieur de toi, j'habiterai chacune de tes pensées, chacun de tes souvenirs.*

L'un des dragons seiikinois séparé du reste du groupe vint assaillir le cou du Sans-Nom. L'étau qui comprimait le cerveau de Tané s'ouvrit. Elle s'affaissa en frissonnant contre Onren.

« Tané ! »

La volée tout entière semblait désormais s'en prendre à Norumo. La Dragonne impériale, presque aussi colossale que le monstre, se fraya un chemin parmi l'essaim en poussant un rugissement formidable et laboura le Sans-Nom de ses serres. Des étincelles dorées jaillirent de sa cuirasse et, pour la première fois, des sillons apparurent dans cette armure ancestrale. Le Sans-Nom tourna la tête, dents déployées, mais la Dragonne impériale était déjà hors de sa portée.

Onren donna un coup de poing dans le vide. « Pour la Seiiki ! » s'écria-t-elle. D'autres dragonniers lui firent écho.

Tané hurla le même encouragement jusqu'à s'en écorcher la gorge.

Le général de mer souffla dans sa conque, rassemblant ses troupes pour une nouvelle incursion. Cette fois, la nuée en face d'eux était encore plus impressionnante, formant une véritable muraille d'ailes. Les cracheurs de feu abandonnaient les escarmouches contre les bateaux pour voler à la rescousse de leur maître. Leurs rangs se resserrèrent autour du Sans-Nom, qui se rapprocha encore de la flotte.

« On ne pourra jamais franchir cet obstacle, prédit Onren en s'agrippant à sa selle. Norumo, emmène-nous devant. »



Le dragon poussa un rugissement sourd et remonta à hauteur des Anciens. Tané se crispa quand le général de haute mer se tourna vers elle. Onren déploya un éventail et lui fit signe d'abandonner la charge.

Il répondit d'un autre signe d'éventail. Il voulait les approcher par au-dessus. D'autres dragonniers firent passer le message.

Ils volèrent donc en direction de la lune. Lorsqu'ils plongèrent, dans un parfait unisson, Tané plissa les paupières. Le vent lui repoussait les cheveux. Elle tendit la main vers Ascalon et la dégaina.

Cette fois, elle frapperait. À un instant donné, les cracheurs de feu montèrent à leur rencontre. Le moment suivant, elle était prise dans les ténèbres.

Norumo poussa un rugissement. Une lueur bleue apparut entre ses écailles avant que la foudre jaillisse de sa gueule. Tous les poils de Tané se hérissèrent. Alors que Norumo encornait un amphiptère, un autre éclair fendit la mêlée. Il manqua Onren de peu, se réfléchit sur son armure et atteignit Tané au bras.

Elle sentit son cœur s'arrêter de battre.

La foudre toucha ensuite une vouivre, mais les vêtements de la jeune femme étaient déjà en feu. Onren cria son nom juste avant que Tané soit précipitée à bas du dos du dragon et tombe dans le tumulte de la nuit.

Le vent suffit à éteindre les flammes qui consumaient sa chemise, mais pas la brûlure blanche qui perdurait sous sa peau. Pendant un instant, elle se sentit légère. Elle n'entendait plus rien, ne voyait plus rien.

Quand elle reprit connaissance, les cracheurs de feu étaient loin au-dessus d'elle, et la mer noire se rapprochait à vive allure. Ascalon s'arracha à son poignet. Un éclat argenté, et l'épée disparut.

Elle avait échoué. Elle avait perdu Ascalon. Seule la mort les attendait au bout du combat.

Il n'y avait plus d'espoir, pourtant son corps refusait de capituler. Quelque instinct profondément enfoui lui rappela son entraînement. Tous

les élèves des maisons d'apprentissage avaient été formés à maximiser leurs chances de survie s'ils venaient à tomber de leur monture. Elle fit face à l'Abysse et ouvrit grand les bras, comme pour l'étreindre.

Une bannière de brume verte cingla alors l'air derrière elle. Elle fut rattrapée par la boucle d'une queue.

« Je te tiens, petite sœur. » Nayimathun la hissa sur son dos.  
« Cramponne-toi. »

Elle déploya les doigts sur les écailles humides.

« Nayimathun », hoqueta Tané.

Des branches violacées s'étaient répandues depuis son épaule et le long de son bras droit, ainsi que sur son encolure.

« Nayimathun », reprit-elle, pantelante. « J'ai perdu Ascalon.

— Non, la détrompa la dragonne. Ce n'est pas terminé. Elle est tombée sur le pont de la *Perle Dansante*. »

Tané baissa les yeux sur les navires. Il paraissait impossible que l'épée ait échappé aux eaux noires insondables.

Un autre bâtiment fut réduit en pièces quand sa poudre noire s'embrasa. Ensanglanté, l'aile blessée, Feúdel rejeta la tête en arrière et poussa un long hurlement formé au fond de son être. Même Tané comprit de quoi il s'agissait. Un cri de ralliement.

La nuée au-dessus de sa tête en fut d'abord désorientée. Sous les yeux de Tané, la moitié des cracheurs de feu décrocha du Sans-Nom pour rejoindre Feúdel.

« Maintenant, cria Tané. Maintenant, Nayimathun ! »

Sa dragonne n'hésita pas. Elle fonça vers l'ennemi.

« Vise son poitrail. » Tané dégaina l'épée à son côté. La pluie lui cinglait la figure. « Il faut qu'on brise ses écailles. »

Nayimathun montra les crocs. Elle éperonna ce qui restait de l'avant-garde. Les autres dragons l'appelaient, mais elle ne les écoutait pas. Alors qu'un feu rugissant venait à leur rencontre, elle vogua par-dessus le Sans-

Nom et s'enroula autour de son corps de manière à ce que sa tête se retrouve sous celle de l'ennemi, hors de portée de ses crocs et de ses flammes. Tané entendit grésiller les écailles de sa sœur.

« Vas-y, Tané », l'encouragea celle-ci.

Oubliant sa terreur, Tané sauta du dos de sa dragonne et s'accrocha à une écaille du Sans-Nom. La chaleur la brûla en dépit de ses gants à crispin, mais elle continua d'escalader le monstre, passant d'une plaque d'armure à l'autre, se servant de leurs bords affûtés comme des rasoirs comme d'autant de prises, comptant les écailles depuis le sommet de sa gorge. Quand elle atteignit la vingtième, elle repéra l'imperfection, l'endroit qui ne recouvrait plus exactement la cicatrice en dessous. S'accrochant d'une main, elle enfonça sa lame sous la faille, planta ses bottes sur l'écaille du dessous et tira de toute sa force sur la poignée.

Le Sans-Nom ouvrit les mâchoires pour cracher son brasier, mais même si le feu l'inonda de sueur et l'empêcha de respirer, Tané ne s'arrêta pas de forcer. Criant sous l'effort, elle mit tout son poids pour faire levier.

La lame de son épée finit par casser net. Tané tomba d'une dizaine de pieds, avant de se rattraper de justesse à une autre écaille.

Ses bras tremblaient. Elle allait glisser et sombrer.

Puis, avec un cri de guerre qui résonna dans tout son squelette, Nayimathun se cabra pour attraper la poignée entre ses dents. D'un brusque mouvement de tête, elle parvint à faire sauter l'écaille défaillante.

De la vapeur s'éleva de la chair du Sans-Nom. Tané lâcha prise pour ne pas être ébouillantée et dégringola.

Ses doigts agrippèrent une crinière d'algues. Elle se hissa sur le dos de Nayimathun. Aussitôt, sa dragonne se déroula, les écailles asséchées, et plongea vers l'océan. Tané étouffait à cause de la puanteur du métal chaud. Le Sans-Nom se lança à leurs trousses, ses mâchoires ouvertes révélant l'étincelle au fond de sa gorge. Nayimathun entonna une mélodie funèbre quand des crocs tranchants claquèrent sur sa queue.

Ce son résonna dans Tané tout entière. Elle empoigna son couteau, pivota le buste et planta sa lame dans les profondeurs d'un œil noir. Le monstre lâcha prise, non sans emporter chair et écailles. Nayimathun s'éloigna en culbutant vers l'Abyse, du sang giclant de sa plaie.

« Nayimathun... » dit Tané, étranglée par l'émotion.  
« Nayimathun ! »

La pluie devint argentée.

« Trouve l'épée », déclara simplement la dragonne. Sa voix s'étiolait.  
« Il faut en finir ici. Et maintenant. »

---

Le soldat chercha à porter un coup de pertuisane à Ead, manquant sa joue de très peu. Il avait le visage moite, il s'était pissé dessus, et il tremblait si fort que ses dents claquaient ostensiblement. « Arrête le combat, espèce d'imbécile, lui cria Ead. Lâche ton arme, ou tu ne me laisseras pas le choix. »

Il portait une cotte de mailles et un heaume à lamelles. Ses yeux étaient injectés de sang tant il était au bord de l'épuisement, mais il semblait avoir complètement perdu la raison. Quand il frappa à nouveau, du haut vers le bas, Ead lui passa sous le bras et remonta son épée, le pourfendant de l'abdomen à l'épaule.

L'homme était issu de la marine draconique. Les membres de celle-ci paraissaient comme possédés, et peut-être était-ce le cas. Possédés par la peur de ce qu'il adviendrait de leurs familles à Cárscaro s'ils perdaient ce combat.

Le Sans-Nom tournoyait au-dessus des navires. Elle le vit se débattre, faisant choir un ruban vert pâle. Le bruit de la langue draconique se propagea sur les vagues.

« L'épée, mugit Feúdel. Trouvez l'épée ! »

La moitié des soldats yscalins s'empressèrent de lui obéir, les autres se jetèrent à la mer. Le sang se répandait sur l'eau, en même temps que la

cire qui avait protégé les vaisseaux.

Une vouivre les survola et embrasa un sillage de débris. Des hurlements s'élevèrent quand soldats et marins grillèrent vifs.

Ead referma sa main ensanglantée autour du joyau déclinant. Un léger vrombissement retentissait à l'intérieur. Un infime battement de cœur.

*Trouve l'épée.*

Le joyau s'appelait lui-même. Il cherchait les étoiles.

Elle enjamba un autre cadavre pour gagner la proue. Le vrombissement cessa. Quand elle retourna vers la poupe, il reprit de plus belle. La *Perle Dansante* était le navire le plus proche, juste devant elle. Il flottait encore.

Elle plongea sans hésiter. Son corps fendit l'onde. Une flambée soudaine illumina son chemin tandis qu'un nouveau baril de poudre prenait feu.

*Fille de Zāla.*

Elle reconnut la voix dans sa tête. Elle était trop claire, trop douce, comme si son interlocuteur était suffisamment proche pour qu'elle en sente l'haleine – mais lorsqu'elle était sous l'eau, la voix semblait émaner de l'Abysses elle-même.

La voix du Sans-Nom.

*Je connais ton nom, Eadaz uq-Nāra. Mes serviteurs l'ont murmuré avec effroi. Ils évoquent la racine d'un oranger, une racine capable de plonger dans les profondeurs du monde, mais qui persiste à briller plus fort que le soleil.*

*Je suis la servante de Cléolind, serpent. D'une manière ou d'une autre, elle savait comment s'adresser à lui. Cette nuit, j'achèverai son travail.*

*Sans moi, vous n'aurez plus rien pour vous réunir. Vous sombrerez dans des guerres de richesse et de religion. Vous vous dresserez les uns contre les autres. Comme vous l'avez toujours fait. Et vous mettrez fin à votre espèce.*

Ead continuait de nager. Le joyau blanc bourdonnait contre sa peau.

*Inutile de donner ta vie.* Elle refit surface, et poursuivit sa progression. *Un autre feu brûle dans ton cœur. Deviens plutôt ma servante, et j'épargnerai Sabran Berethnet. Dans le cas contraire, je la briserai.*

*Tu devras d'abord me briser, moi. Et j'ai pu démontrer que ça n'était pas si facile.*

Elle atteignit le bateau et grimpa.

*Ainsi soit-il.*

Et le Sans-Nom, le fléau de la nation, plongea vers le navire.

Tous les feux de l'Abyse s'éteignirent. Ead n'entendait plus que les hurlements de terreur alors que la mort fondait sur eux sous l'apparence d'une ombre. Seul le scintillement des étoiles perçait les ténèbres, mais Ascalon reflétait cette lumière.

Elle traversa la *Perle Dansante* à grandes enjambées. Son monde se limitait désormais aux battements de son cœur et à l'épée. Elle pria la Mère de lui conférer la force dont elle-même avait été emplie ce jour-là, au Lasia.

Un métal mystérieux, qui paraissait vivant au toucher. Le Sans-Nom ouvrit la gueule, et un soleil blanc se leva dans sa gorge. Ead repéra l'endroit où son armure avait été arrachée. Elle leva l'épée que Kalyba avait façonnée, que Cléolind avait brandie, qui avait survécu dans la légende pendant un millénaire.

Et elle l'enfouit dans la chair jusqu'à la garde.

Ascalon se mit à briller d'un éclat aveuglant. Pendant une fraction de seconde, elle vit la peau de ses mains frémir sous l'effet de la chaleur – une fraction de seconde ou une éternité, ou quelque part entre les deux – avant que l'épée leur soit arrachée. Elle fut précipitée vers l'autre côté du pont, par-dessus le plat-bord, directement dans l'Abyse. Des écailles s'écrasèrent sur la *Perle Dansante*, la sectionnant en fasce.

Sa force l'abandonna aussi vite qu'elle l'avait envahie.

Elle lui avait enfoncé la lame dans le cœur, ce que la Mère n'avait pas réussi à faire, mais cela ne suffisait pas. Il devait être entravé dans l'Abysse et y mourir. Et elle possédait la clef qui le permettrait.

Le joyau flottait devant elle. L'étoile à l'intérieur illuminait l'obscurité. Comme elle avait envie de dormir pour l'éternité...

Une deuxième lumière scintilla dans la nuit. Un éclat, se reflétant dans une paire d'yeux immense.

Tané et sa dragonne. Une main fendit la surface dans sa direction, et Ead s'en saisit.

Elles s'élevèrent hors de l'océan en direction des étoiles. Tané tenait le joyau bleu dans une main. Le Sans-Nom se débattait dans l'Abysse, la tête rejetée en arrière, du feu giclant de sa gueule telle la lave du manteau de la terre, Ascalon émergeant encore de son poitrail.

Tané ferma sa main droite sur celle d'Ead, glissant les doigts entre les phalanges de celle-ci de manière à ce qu'elles tiennent toutes deux le joyau déclinant. La pierre palpait contre les battements faiblissants de son cœur.

« Ensemble, murmura Tané. Pour Néporo. Et pour Cléolind. »

Lentement, Ead leva l'autre main, et leurs doigts s'entrelacèrent autour du joyau ascendant.

Ses pensées s'engourdissaient à chaque inspiration, mais son sang savait quoi faire. Elle agit par pur instinct, un instinct profondément enraciné en elle et aussi ancien que l'arbre.

L'océan s'éleva à leur commandement. Elles jouèrent cette dernière partition tour à tour, sans jamais se lâcher l'une l'autre.

Elles l'enveloppèrent dans un cocon, deux couturières siamoises tissant les vagues. L'air se retrouva empli de vapeur tandis qu'elles tricotaient le Sans-Nom dans la mer et que les ténèbres éteignaient le charbon ardent de son cœur.

Il contempla Ead une dernière fois, et elle soutint son regard. Un éclair de lumière né de l'endroit où Ascalon était enfoncée l'aveugla. La Bête de la Montagne laissa échapper un hurlement avant de disparaître.

Ead savait qu'elle entendrait ce bruit aussi longtemps qu'elle respirerait. Qu'il résonnerait parmi ses rêves tourmentés, tel un chant dans le désert. Les dragons de l'Est plongèrent à sa suite, pour l'accompagner jusqu'à son tombeau. La mer se referma sur eux.

Et l'Abysses se figea.





## Ouest

---

Valeysa gisait, morte, dans les contreforts des Fuseaux, abattue par un harpon, entourée de dépouilles de wyrms et d'humains.

Feúdel n'était pas resté pour défendre son territoire. Il avait préféré se fier à son frère et sa sœur pour mettre en déroute les armées rassemblées du Nord, du Sud et de l'Ouest – mais ils avaient échoué. Feúdel, pour sa part, avait pris la fuite dès que le Sans-Nom avait disparu sous les flots, et ses sbires s'étaient une fois de plus dispersés.

Le soleil se levait sur la Yscalin et éclairait de ses rayons le sang, les cendres, le feu et les os. Une Seiikinoise dénommée Onren avait amené Loth ici à dos de dragon afin qu'il puisse retrouver Margret, et c'était depuis cette plaine désolée qu'il contemplait à présent Cárscaro.

De grandes colonnes de fumée s'élevaient de la jadis superbe cité. Personne n'avait pu lui dire si la Donmata Marosa avait survécu à cette nuit. On savait en revanche que le roi Sigoso, le tueur de reines, était mort. Son corps ravagé était en cet instant pendu à la porte de Niunda. Ses soldats, en le voyant, avaient tous immédiatement déserté.

Loth priait pour que la princesse soit encore en vie. Qu'elle soit là-haut, quelque part, prête à être couronnée.

L'hôpital de campagne se trouvait à une lieue de l'endroit où avaient commencé les affrontements. Un groupe de tentes avaient été dressées près d'un ruisseau de montagne, entourées de drapeaux de tous les pays.

Les blessés hurlaient de douleur. Certains étaient gravement brûlés, d'autres tellement couverts de sang qu'il était impossible de distinguer leur visage. Loth reconnut le roi Jantar des Ersyr parmi les plus grièvement blessés, soigné de tous les côtés. Une femme, dont la jambe avait été broyée, mordait un morceau de cuir tandis que les barbiers chirurgiens sciaient le membre ravagé juste au-dessous du genou. Des guérisseurs apportaient des seaux remplis d'eau.

Il trouva Margret dans une tente pour blessés inyssiens, dont les rabats avaient été laissés ouverts afin de dissiper un tant soit peu l'odeur de vinaigre.

Elle portait un tablier taché de sang par-dessus ses jupes, et était agenouillée au chevet de Tharian Lintley, couché sur une paille. Une profonde estafilade courait de la bouche à la tempe de l'homme. La blessure avait été recousue avec soin, mais il garderait une balafre à vie.

Margret leva les yeux vers Loth et resta un instant interdite, comme si elle avait oublié qui il était.

« Loth. »

Il s'accroupit près d'elle. Margret se laissa aller contre lui, et il la serra dans ses bras, le menton appuyé sur sa tête.

« Je crois qu'il va s'en sortir », dit-elle. Elle sentait la fumée. « C'est un soldat qui lui a fait ça, pas un wyrm. »

Elle se pressa encore davantage contre sa poitrine.

« Il est mort, dit-il en déposant un baiser sur son front. C'est fini. »

Le visage de Margret était couvert de cendres. Les yeux pleins de larmes, elle porta une main tremblante à sa bouche.

Dehors, un trait de lumière perça l'horizon, rose comme une fleur sauvage. Alors qu'une nouvelle aube de printemps pointait derrière les

Fuseaux, ils s'éteignirent et la regardèrent teindre le ciel d'or.



## Ouest

---

**B**rygstad. Capitale de l'État libre de Mentendon, fleuron de la connaissance dans l'Ouest. Il avait si souvent rêvé de la revoir pendant toutes ces années.

Revoir ces hautes maisons à pignons, étroites, ces toits blanchis par la neige, ou encore la flèche aux crochets saillants du sanctuaire du Saint, qui s'élevait au cœur de la ville.

Niclays Roos était installé dans un carrosse chauffé, emmitouflé dans un manteau doublé de fourrure. La Grande Princesse Ermuna lui avait écrit, pendant sa convalescence à Ascalon, pour requérir sa présence à la cour. Ses connaissances de l'Est, lui disait-elle dans sa lettre, apporteraient beaucoup aux relations entre Mentendon et la Seiiki. Il lui serait peut-être même demandé d'aider à négocier de nouveaux accords commerciaux avec l'empire des Douze-Lacs.

Il ne voulait pas en entendre parler. Cette cour était hantée, et il n'y trouverait rien d'autre que les fantômes de son passé.

Mais il devait pourtant s'y montrer. Une invitation royale ne se déclinait pas, surtout si l'on cherchait à éviter de se faire bannir de nouveau.

Le carrosse passa sur le pont du Soleil, et Niclays regarda par la fenêtre le Bugen gelé et les toits enneigés de la ville qu'il avait perdue. Il se rappelait avoir traversé le pont à pied, quand il était venu à la cour pour la première fois, après avoir fait la route depuis Rozentun sur une charrette de foin. Il n'avait alors pas les moyens de se payer un voyage en carrosse. Sa mère lui avait refusé son héritage, déclarant que ce dernier équivalait au prix que lui avait coûté son diplôme, ce qui n'était pas entièrement faux. Niclays ne possédait alors comme seuls biens qu'une langue acérée et les habits qu'il avait sur le dos.

Et c'était tout ce qu'il avait fallu à Jannart.

Son bras gauche s'arrêtait maintenant juste au-dessous du coude. Il l'élançait parfois, mais la douleur était somme toute facile à ignorer.

Les lèvres de la mort avaient effleuré sa joue sur la *Perle Dansante*.

Les médecins inyssiens lui avaient assuré que le pire était passé, et que ce qui restait de son bras finirait par guérir. Niclays s'était toujours méfié de ces gens, qu'il considérait comme un ramassis de charlatans, mais il avait été bien obligé de faire confiance à ceux-là. Eadaz uq-Nāra avait mortellement blessé le Sans-Nom avec l'Épée Véritable avant – comme si ça ne suffisait pas déjà pour une seule nuit ! – de l'achever avec l'aide de Tané Miduchi et des deux joyaux. Le genre d'exploit qu'on ne trouvait d'ordinaire que dans les légendes, et qui ne manquerait pas d'être immortalisé dans mille chansons – et Niclays avait tout raté, plongé qu'il était dans un profond sommeil. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Jannart aurait savouré l'ironie de la chose.

Il entendit des cloches sonner dans la ville. Quelqu'un se mariait ce jour-là.

Le carrosse passa devant le théâtre de l'État-Libre. Il arrivait à Edvart de se déguiser en petit seigneur pour y assister à des opéras ou des pièces en compagnie de Jannart et de Niclays. Ils allaient toujours boire ensuite dans le Vieux Quartier, pour qu'Edvart oublie ne serait-ce qu'un instant

ses préoccupations. Niclays ferma les yeux, la tête remplie des rires d'amis morts depuis longtemps.

Même s'il lui en restait aussi qui avaient réussi à rester en vie. Après le siège de Cárscaro, un détachement avait été envoyé à la recherche de Laya. Alors qu'il était alité à bord de la *Perle Dansante*, délirant de fièvre, il s'était souvenu de certains détails de la caverne dans laquelle ils avaient été détenus – notamment les veines rouges qui couraient le long de ses parois.

Ils avaient retrouvé Laya dans le mont Effroi, presque morte de soif. Après quelques jours passés dans un hôpital de campagne, le temps de se remettre d'aplomb, elle avait regagné Nzene à bord du navire personnel de la Grande Souveraine Kagudo, que celle-ci lui avait envoyé. Laya était enfin rentrée chez elle, après plusieurs dizaines d'années d'exil, et lui avait déjà écrit pour l'inviter.

Et il avait bien l'intention d'accepter – une fois qu'il se serait assez repu de Mentendon pour être sûr qu'il ne rêvait pas, que tout ce qu'il voyait était vrai.

Le carrosse s'arrêta devant les portes du palais de Brygstad – une bâtisse austère, dont les murs en grès dissimulaient un intérieur fait de marbre blanc et de dorures. Un valet de pied lui ouvrit la porte.

« Docteur Roos. Son Altesse Royale la Grande Princesse Ermuna vous souhaite un bon retour à la cour. »

Niclays sentit les larmes lui monter aux yeux. Il leva la tête pour contempler la lucarne en verre teinté de la plus haute pièce du palais.

« Pas tout de suite », répondit-il.

Le laquais se figea.

« Mais docteur, Son Altesse Royale vous attend à midi !

— Exactement, mon garçon, et nous n'y sommes pas encore. Veuillez vous occuper de mes bagages, je vous prie, je dois me rendre dans le Vieux Quartier. »



Le valet appela à contrecœur des serviteurs pour qu'ils se chargent de cette besogne.

Le carrosse se fraya un chemin dans la partie nord de la ville, avec ses librairies, ses musées, ses guildes et ses boulangeries, tandis que Niclays dévorait ce tableau, le nez pressé contre la vitre. Des parfums venus du marché, et dont il avait si souvent rêvé à Orisima, vinrent lui chatouiller les narines : gingembre et coings confits, tourtes dont on brisait la croûte avec le plat de son couteau pour dévoiler un tourbillon de poires, de fromage et de morceaux d'œufs durs à l'intérieur, crêpes arrosées d'eau-de-vie sucrée, et ces tartelettes aux pommes qu'il aimait tant déguster au cours de ses promenades le long du fleuve.

Et partout, des éventaires où l'on vendait opuscules et pamphlets. Niclays songea à Purumé et Eizaru, ses amis de l'autre bout du monde. Peut-être viendraient-ils se promener dans ces rues avec lui, une fois que l'embargo maritime serait levé.

Le carrosse s'arrêta devant une auberge miteuse, dans une rue qui donnait sur la place Brunna. Son enseigne était tout écaillée, mais l'intérieur du *Soleil resplendissant* n'avait pas changé.

Niclays avait encore une chose à faire avant d'affronter la cour : trouver ses fantômes avant qu'ils ne le trouvent.

---

La tradition voulait que les habitants de Mentendon soient à leur mort enterrés là où ils étaient nés, règle qui n'admettait que de rares exceptions.

Jannart était de celles-ci. Il aurait dû être inhumé à Zeedeur, mais Edvart, terrassé par le chagrin, avait fait l'honneur à son très cher ami de lui offrir une tombe dans le cimetière d'Argent, où reposaient les membres de la maison Lievelyn. Edvart l'y avait rejoint peu après, emporté par la suée en même temps que sa fille encore bébé.

Le cimetière n'était qu'à quelques minutes de marche du Vieux Quartier. Tout était recouvert d'une épaisse couche de neige dans son

enceinte.

Niclays n'était jamais venu voir le mausolée, préférant fuir en Inys, dévoré par le déni. N'ayant jamais cru à une vie après la mort, il ne voyait pas l'intérêt de s'adresser à un bloc de pierre.

La température était glaciale à l'intérieur du mausolée. La tombe de Jannart était surmontée d'une effigie en albâtre, allongée sur la pierre.

Niclays inspira profondément. Celui qui avait réalisé cet ouvrage avait dû connaître Jannart au début de sa quarantaine. La statue portait un bouclier sur la poitrine – symbole de la protection qu'offrait le Saint même au-delà de la mort –, sur lequel était écrit :

JANNART UTT ZEEDEUR  
NE CHERCHE PAS LE SOLEIL DE MINUIT SUR TERRE,  
CAR IL EST EN TOI

Niclays passa la main sur l'inscription.

« Tes os gisent derrière moi, et plus rien ne m'attend. Tu es mort, et moi, je suis devenu un vieil homme, murmura-t-il. Je t'en ai tellement voulu, Jannart. J'étais sûr que je mourrais avant toi ! J'ai peut-être même essayé de forcer le destin à aller dans ce sens. Je t'ai détesté – toi, ton souvenir – pour être parti le premier, et m'avoir abandonné. »

Il se retourna, une boule dans la gorge, et tomba à genoux, dos à la tombe.

« J'ai échoué, Jan », chuchota-t-il, presque inaudible. « En me perdant, j'ai aussi perdu Truyde. Je n'étais pas là pour la protéger quand les loups se sont amassés autour d'elle.

» J'ai songé... j'ai songé à mourir. Quand ils m'ont fait sortir sur le pont de la *Perle Dansante*, j'ai contemplé la mer en flammes, la lumière au milieu des ténèbres, le feu et les étoiles. J'ai regardé l'Abyesse, et j'ai failli m'y jeter. » Il laissa échapper un petit rire sans joie. « Et puis j'ai

reculé. Trop malheureux pour vivre, mais trop lâche pour mourir. J'ai alors compris que tu m'avais embarqué dans ce périple pour une raison. Le seul moyen que j'avais d'honorer ta mémoire, c'était de continuer à vivre.

» Tu m'aimais, inconditionnellement. Tu voyais celui que je pouvais être – et c'est l'homme que je vais devenir, Jannart. Je vais endurer cela, mon soleil de minuit. » Il effleura le visage de pierre, ces lèvres si semblables à celles de l'homme qu'il avait connu. « Je vais apprendre à mon cœur à battre de nouveau. »

Son âme saignait à l'idée de le laisser ainsi, dans le noir, mais c'est pourtant ce qu'il fit. Ces ossements ne le retenaient plus depuis longtemps.

La neige tombait un peu moins dru dehors, mais l'air était toujours aussi froid. Alors qu'il retournait vers les portes du cimetière, des larmes glacées sur les joues, il vit entrer une femme au manteau doublé de zibeline. Elle l'aperçut et ouvrit la bouche de surprise. Niclays se figea.

Il la connaissait bien.

Aleidine Teldan se tenait devant lui, entre les tombes.

« Niclays, murmura-t-elle.

— Aleidine », répondit-il, sidéré.

C'était une femme encore séduisante, à l'automne de sa vie. Ses cheveux brun-roux, toujours aussi épais, étaient striés de gris et relevés sur sa tête. Elle portait toujours son lacs d'amour, mais plus à l'index, comme c'était l'usage normalement, même si aucune autre bague ne l'y avait remplacé.

Ils restèrent un long moment à s'observer. Aleidine surmonta sa surprise la première.

« Ainsi, tu es vraiment de retour. » Elle laissa échapper un petit bruit, presque un rire. « J'avais entendu des rumeurs, mais je n'osais y croire.

— C'est pourtant bien le cas, après quelques tribulations. » Niclays essaya de se donner une contenance, mais sa gorge lui semblait avoir

rétréci. « Je, euh... donc tu vis ici, maintenant ? Je veux dire à Brygstad, pas dans le cimetière.

— Non, toujours dans la salle de soie. Mais Oscarde, oui. J'étais venue lui rendre visite... et j'ai eu envie d'en faire de même avec Jannart.

— Je comprends. » Un nouveau silence.

« Asseyons-nous ensemble un instant, Niclays, dit-elle avec un bref sourire. S'il te plaît. »

Niclays se demanda tout d'abord si c'était une bonne idée, mais la suivit tout de même jusqu'à un banc en pierre, près du mur du cimetière. Aleidine balaya la neige d'une main avant de s'asseoir. Il se rappela qu'elle insistait constamment pour faire elle-même ce dont les serviteurs se chargeaient d'ordinaire, comme lustrer les marqueteries et épousseter les portraits que Jannart accrochait dans toute la maison.

Ils regardèrent tomber la neige sans parler. Niclays s'était pendant des années demandé ce qu'il pourrait bien dire à Aleidine s'il avait la chance de la revoir, et maintenant les mots lui manquaient.

« Niclays, ton bras ! »

Son manteau s'était ouvert, dévoilant son moignon.

« Crois-le ou non, ce sont des pirates qui m'ont fait ça, répondit-il en s'obligeant à sourire.

— Je te crois. Les gens parlent ici, tu sais. Tu t'es forgé une belle réputation d'aventurier. » Aleidine sourit à son tour, ce qui accentua les quelques rides qu'elle avait autour des yeux. « Niclays, je sais que nous n'avons jamais vraiment parlé après la mort de Jannart, mais il faut dire que tu es parti si vite pour l'Inys...

— Arrête, la coupa-t-il d'une voix rauque. Je sais que tu as dû comprendre. Toutes ces années...

— Je ne veux pas te réprimander. J'avais énormément d'affection pour Jannart, mais je n'avais aucun droit sur son cœur. Comme tu le sais, nos familles avaient arrangé notre mariage. » Des flocons se prirent dans ses

cils. « C'était un homme extraordinaire, et je ne voulais que son bonheur – or c'est ce que tu as été, Niclays. Je ne t'en veux pas. Au contraire, je t'en remercie.

— Mais Jannart a juré dans un sanctuaire, devant témoins, de n'accorder ses faveurs à personne d'autre qu'à toi, et tu as toujours été une femme pieuse, Ally.

— Je l'étais, et je le suis encore. C'est la raison pour laquelle, même si Jannart avait brisé son serment, j'ai refusé d'en faire autant. J'avais juré, avant toute chose, de l'aimer et de le défendre. » Elle posa une main délicate sur celle de Niclays. « Il avait besoin de ton amour, et la meilleure façon pour moi d'honorer la promesse que je lui avais faite était de le laisser en profiter en paix, et t'aimer en retour. »

Elle pensait chacune de ses paroles. Sa conviction était gravée sur son visage. Il tenta de répondre, mais ses mots restèrent coincés dans sa gorge, aussi il se contenta de serrer sa main.

« Et Truyde ? demanda-t-il enfin. Où a-t-elle été enterrée ? »

La douleur qu'il lut dans ses yeux était insupportable.

« La reine Sabran m'a fait parvenir sa dépouille. Elle repose dans le caveau familial, à Zeedeur. »

Niclays sentit ses doigts se refermer autour de ceux d'Aleidine.

« Tu lui manquais terriblement, Niclays, dit-elle. Elle ressemblait tellement à Jannart. Je le retrouvais dans son sourire, ses cheveux, son esprit si vif... J'aurais tant voulu que tu voies la femme qu'elle était devenue. »

Quelque chose poussait contre sa poitrine et rendait sa respiration difficile. Sa mâchoire tremblait sous le coup de l'effort fourni pour retenir cette sensation.

« Que comptes-tu faire à présent, Niclays ? »

Il ravala le goût du chagrin.

« Notre jeune princesse veut m'offrir une place à sa cour, mais je préférerais largement qu'on me confie une chaire de professeur, même si je ne vois pas qui ferait une chose pareille.

— Demande-le-lui. Je suis sûre que l'université de Brygstad t'accueillerait à bras ouverts.

— Un ancien exilé qui s'adonne à l'alchimie et a passé plusieurs semaines au service de pirates ? Oui, ça doit être exactement le genre de personne qu'ils recherchent pour former les jeunes esprits...

— Ce que les autres ont écrit sur le monde, tu l'as vu de tes yeux ! Imagine la perspective que tu pourrais apporter, Niclays. Tu pourrais secouer la poussière qui recouvre les lutrins, apporter un peu de vie dans les manuels. »

L'idée lui plaisait. Il n'y avait pas réfléchi jusqu'ici, mais peut-être, en effet, demanderait-il à Ermuna si elle pouvait intercéder auprès de l'université en sa faveur.

Aleidine lança un regard en direction du mausolée. Son soupir forma un petit panache blanc dans le froid.

« Niclays, je comprendrais que tu préfères vivre une nouvelle vie ici, celle d'un tout autre homme, mais si tu pouvais me rendre visite de temps en temps...

— Bien sûr, répondit-il en lui tapotant la main.

— J'en serais tellement heureuse. Et naturellement, je pourrais te présenter une nouvelle fois à la bonne société d'ici. J'ai un excellent ami à l'université qui a à peu près notre âge et serait ravi de faire ta connaissance. Alariks. Il enseigne l'astronomie. » Les yeux d'Aleidine se mirent à pétiller. « Je suis sûre que tu vas l'adorer !

— Eh bien, il m'a tout l'air...

— Oh, et Oscarde ! Oscarde va être fou de joie de te revoir. Et bien entendu, tu es le bienvenu chez moi, où tu pourras rester aussi longtemps que tu le souhaiteras.

— Allons, je ne voudrais pas déranger...

— Niclays, tu fais partie de la famille. Tu ne dérangeras jamais.

— C'est très bon de ta part. »

Ils se regardèrent un instant, un peu essoufflés par cet étalage de politesses ; puis Niclays sourit, et Aleidine en fit autant.

« J'ai cru comprendre que tu avais été convoqué par notre Grande Princesse. Ne devrais-tu pas te préparer ?

— Je le devrais... mais j'ai une petite faveur à te demander, avant.

— Je t'en prie.

— Pourrais-tu, en... » Il consulta sa montre gousset. «... deux heures me raconter tout ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté Ostendeur ? J'ai plusieurs années d'événements et de politique à rattraper, et je ne voudrais pas passer pour un idiot devant notre nouvelle princesse. Je sais bien que c'était Jannart, l'historien, mais toi, tu étais toujours au courant du moindre ragot. »

Aleidine éclata de rire.

« Ce sera avec plaisir. Viens, nous n'avons qu'à marcher le long du Bugen. Et tu pourras aussi me raconter ton aventure.

— Ah, ma chère, si tu savais ! Il y aurait de quoi remplir tout un livre. »





## Ouest

---

À Château-Serin, Lord Arteloth Ru travaillait dans son étude, une pile de lettres et de cahiers reliés de cuir à son côté. Ses parents étaient partis pour la semaine, désespérément en quête d'un changement de décor, mais Loth savait que sa mère essayait de le préparer pour l'avenir. Son avenir de comte de Bouleaudor, avec un siège au conseil des Vertus et la responsabilité de la plus vaste province inyssienne.

Il avait espéré que, les années passant, il aurait un déclic, qu'il serait subitement prêt à tenir ce rôle. Et pourtant, la cour lui manquait.

L'un de ses plus chers amis était mort. Quant à Ead, il savait qu'elle ne resterait pas éternellement en Inys. Tout le monde savait désormais qu'elle avait terrassé le Sans-Nom, et elle ne voulait rien de la renommée qui accompagnait cet événement. Tôt ou tard, elle reprendrait la route du Sud.

La cour ne serait plus jamais la même, sans eux. Et pourtant, c'était là qu'il s'épanouissait. Là que Sabran régnerait pour de nombreuses années encore. Et il voulait se trouver près d'elle, au cœur de la nation, pour l'aider à instaurer un nouvel âge d'or pour l'Inys.

« Bonsoir. »

Margret entra dans le bureau.

« Je croyais qu'on frappait avant d'entrer quelque part ? » rumina-t-il en réprimant un bâillement.

— Je l'ai fait, mon cher frère. Plusieurs fois. » Elle posa la main sur son épaule. « Tiens. Du vin chaud.

— Merci. » Il en but volontiers une gorgée. « Quelle heure est-il ?

— Largement l'heure d'aller se coucher. » Margret se frotta les yeux. « Cela fait bizarre de se retrouver seuls. Sans les parents. Qu'est-ce que tu as fabriqué ici, pendant tout ce temps ?

— Des tas de choses. »

Il sentit son regard scrutateur tandis qu'il refermait son carnet. Celui-ci recensait toutes les dépenses de la maison.

« Tu serais mieux au palais », déclara affectueusement Margret.

Elle le connaissait trop bien. Loth se contenta de boire son vin, laissant sa chaleur lui emplir le corps.

« J'ai toujours adoré Château-Serin. Et tu as toujours préféré la cour. Toutefois, je suis née en second, et toi en premier, il t'incombe donc de devenir comte de Bouleaudor. » Margret soupira. « Je suppose que Maman se disait que tu méritais de passer ton enfance loin d'ici, puisque tu y resterais coincé en vieillissant. En fait, elle a juste réussi à nous faire chacun tomber amoureux du mauvais endroit.

Oui. » L'absurdité de la situation le fit sourire. « Eh bien. Il n'y a rien que nous puissions y faire.

— Je ne sais pas. L'Inys est en train de changer », répondit Margret, le regard pétillant. « Les quelques années à venir seront difficiles, mais elles façonneront un nouveau visage pour ce pays. Nous devrions nous autoriser à élargir nos horizons. »

Loth la considéra, les sourcils froncés. « Tu tiens un discours bien étrange, ma sœur.

— Les gens les plus sages sont rarement appréciés de leur vivant. » Elle lui pressa l'épaule avant de déposer une lettre devant lui. « C'est

arrivé ce matin. Essaie de dormir un peu, grand frère. »

Elle le laissa seul. Loth retourna la lettre pour en découvrir le sceau de cire. Celui-ci était frappé de la poire de la maison Vetalda.

Son cœur se serra. Il décacheta le pli pour lire l'élégante écriture cursive.

Une brise s'immisça alors par la fenêtre ouverte. Elle embaumait l'herbe fraîchement coupée, le foin, et toute cette vie qui lui avait manqué quand il était loin de là. Les odeurs de Bouleaudor.

Désormais, quelque chose avait changé. D'autres senteurs envahissaient ses rêves. Le sel, le goudron et le vent froid de la mer. Le vin d'épices, rehaussé de gingembre et de muscade. La lavande. Cette fleur qui parfumait ses rêves de Yscalin.

Il saisit sa plume et commença à écrire.

---

Le feu brûlait bas dans la chambre royale de la Maison des Ronces. Le givre ornait chaque fenêtre de dentelle. Dans la pénombre, Sabran était allongée sur un banc à haut dossier, légèrement ivre, sur le point de tomber de sommeil. Près de l'âtre, ayant depuis longtemps dépassé le stade de l'épuisement, Ead la dévorait des yeux.

Parfois, quand elle observait Sabran, elle la prenait presque pour le Roi-Mélancolie, chassant un mirage dans les dunes. Puis la reine l'embrassait délicatement, ou venait à son chevet au clair de lune, et elle savait que tout ceci était réel.

« J'ai quelque chose à t'annoncer. »

Sabran se tourna vers elle.

« Sarsun est venu me voir il y a quelques jours, murmura Ead. Avec une lettre de Chassar. »

L'aigle des sables avait traversé le palais d'Ascalon pour se percher sur son bras, un message attaché à la patte. Ead avait mis longtemps à trouver

le courage de le lire, et encore plus à faire le clair dans ses sentiments après l'avoir fait.

*Ma chérie,*

*Je n'ai pas les mots pour exprimer la fierté éprouvée après avoir eu vent de tes exploits sur l'Abyssie, ou le soulagement de te savoir saine et sauve. Quand la Prieure a envoyé ta sœur t'éliminer, je n'ai rien pu y faire. Lâche que je suis, je t'ai fait défaut, manquant à la promesse que j'avais faite à Zāla.*

*Et voilà que l'on me rappelle – comme si souvent par le passé – que tu n'as pas besoin de ma protection. Tu es ton propre bouclier.*

*Je t'écris pour t'annoncer des nouvelles attendues de longue date. Les Dames rouges souhaitent ton retour au Lasia pour te voir endosser le manteau de la Prieure. Si tu acceptes, je te retrouverai à Kumenga au premier jour de l'hiver. Ta main ferme et ta pondération leur seraient fort utiles. Et ton cœur encore plus.*

*J'espère que tu sauras me pardonner. Dans tous les cas, l'oranger t'attend.*

« La nouvelle de l'élimination du Sans-Nom s'est propagée, expliqua-t-elle. C'est le plus grand honneur qu'elles puissent me faire. »

Lentement, Sabran se redressa.

« Je suis heureuse pour toi. » Elle lui prit la main. « Tu as terrassé le Sans-Nom. Et c'était ton rêve. » Elles se regardèrent dans les yeux. « Vas-tu accepter ?

— Si j'y vais, répondit Ead, je pourrai modeler l'avenir du Prieuré. » Elle entrelaça leurs doigts. « Quatre des hauts-ouestriens sont morts. Ce qui signifie que leurs vouivres et toute leur progéniture ont perdu leur feu – mais même sans cela, elles représentent un danger pour le monde. Elles

doivent être traquées et abattues, où qu'elles se tapissent. Et bien entendu... un grand ennemi reste en vie.

— Feúdel. »

Ead acquiesça. « Il doit être retrouvé. Mais en tant que Prieure, je pourrai également m'assurer que les Dames rouges œuvrent à préserver la stabilité du monde. Un monde sur lequel ne plane plus l'ombre du Sans-Nom. »

Sabran leur servit une tasse de poiré à chacune.

« Tu vivrais au Lasia, devina-t-elle d'un ton circonspect.

— Oui. »

La tension se fit soudain palpable.

Ead n'avait jamais eu la naïveté de croire qu'elles pourraient faire leur vie ensemble en Inys. En tant que vicomtesse, elle était désormais digne d'épouser une reine, mais elle ne pouvait pas être princesse consort. Elle avait suffisamment de titres et d'honneurs, et ne convoitait pas une place auprès du trône de marbre. Épouser une reine signifiait jurer fidélité à son seul royaume, et Ead n'était dévouée qu'à la Mère.

Et pourtant, ce qui existait entre elles était indéniable. C'était Sabran Berethnet qui chantait à son âme.

« Je viendrai te rendre visite, poursuivit Ead. Mais... pas très souvent, comme tu peux le comprendre. La Prieure appartient au Sud. Mais je trouverai le moyen de venir. » Elle se saisit d'une tasse. « Je sais que je te l'ai déjà dit, Sabran, mais je ne t'en voudrais pas si tu refusais de vivre ainsi.

— Je vivrais seule cinquante années pour passer ne serait-ce qu'une journée avec toi. »

Ead se déplaça pour se rapprocher d'elle. Sabran se redressa, et elles s'assirent l'une près de l'autre, les jambes entremêlées.

« J'ai moi aussi quelque chose à te dire, déclara la reine. D'ici une décennie peut-être, je compte renoncer au trône. Je profiterai de cette

période pour assurer une transition sans heurts de la maison Berethnet à une autre. »

Ead haussa les sourcils.

« Ton peuple croit en la divinité de ta maison, répondit-elle. Comment vas-tu justifier cela auprès de tes sujets ?

— Je leur dirai que maintenant que le Sans-Nom n'est plus, le serment ancestral de la maison Berethnet – de l'empêcher de revenir – est accompli. Puis j'honorerai la promesse faite à Kagudo, ajouta-t-elle. Je révélerai la vérité à mon peuple. Au sujet de Galian. Et de Cléolind. Il y aura une Grande Réforme de la Vertu. » Elle poussa un long soupir. « Tout ceci sera très difficile. Il y aura des années de déni, de colère... mais c'est indispensable. »

Ead voyait la détermination dans son regard d'acier. « Ainsi soit-il. » Elle posa la tête sur l'épaule de Sabran. « Mais qui régnera après toi ? »

La reine posa la joue sur le front de son amante. « Je crois que le pouvoir reviendra d'abord à la prochaine génération de Ducs Spirituels. Les gens auront moins de mal à accepter un nouveau souverain issu de la noblesse. Mais en vérité... je ne trouve pas juste que l'avenir d'un pays repose sur le fait d'avoir des enfants. Une femme n'est pas qu'un utérus à ensemer. J'irai plus loin dans cette Grande Réforme. Peut-être jusqu'à ébranler les fondations mêmes de la succession.

— Je suis sûre que tu y parviendras. » Ead lui caressa la clavicule. « Tu sais te montrer très convaincante.

— Je dois tenir ce don de mon ancêtre. »

Ead savait à quel point Kalyba la hantait. Kalyba et la prophétie qu'elle avait formulée. Souvent, Sabran se réveillait la nuit en se rappelant cette sorcière dont le visage était le reflet du sien.

Une fois guérie, Ead avait rapporté la dépouille de Kalyba sur Nurtha. Trouver un passeur acceptant de la transporter sur l'île n'avait pas été

chose facile, mais quand elle avait reconnu la vicomtesse de Nurtha, une jeune femme s'était chargée de la traversée de la Petite Mer.

Les rares habitants de Nurtha ne parlaient que le morguien et suspendaient des couronnes d'aubépine à leur porte. Nul ne s'était adressé à elle tandis qu'elle se frayait un chemin à travers bois.

L'aubépine était tombée, mais n'avait pas pourri. Ead avait deviné qu'elle avait jadis été aussi majestueuse que son frère du Sud. Elle s'était tenue parmi ses branches et avait imaginé une jeune Inyssienne cueillant une baie rouge qui changerait sa vie pour toujours.

Elle avait enseveli la sorcière des Inysca en dessous. Le seul Premier-Sang restant vivait désormais en Sabran, et en Tané.

Pendant de longues minutes, seuls les craquements du feu venaient parfois interrompre le règne du silence. Finalement, Sabran alla s'asseoir sur le repose-pied devant Ead pour se trouver en face d'elle et lui prendre la main.

« Ne te moque pas de moi.

— Tu t'apprêtes à dire quelque chose d'idiot ?

— Possiblement. » Sabran hésita un instant, comme pour rassembler son courage. « Avant le règne de la Vertu, les habitants des Inysca pouvaient se fiancer à celui ou celle qu'ils aimaient. Promettre de fonder un jour un foyer ensemble. » Elle soutint son regard. « Tu dois accomplir ton devoir de Prieure, et moi celui de reine d'Inys. Pendant un temps, nous serons séparées... mais d'ici dix ans, nous nous rejoindrons sur le sable de Perchette. Et nous trouverons notre quelque part. »

Ead contempla leurs mains jointes.

Dix années sans être près d'elle au quotidien. Dix années de séparation. Cette pensée la torturait.

Mais elle avait l'habitude de rêver d'un territoire lointain. Elle savait l'endurer.

Sabran scrutait son expression. Finalement, Ead se pencha pour l'embrasser.

« Dix ans, répondit-elle, et pas un jour de plus. »





## Est

---

Le palais impérial n'avait pas changé depuis la dernière fois que l'honorée Tané du clan Miduchi y avait mis les pieds. Alors que le soleil se couchait, elle s'éloigna de la salle de l'Étoile Tombée, passant devant des domestiques qui déneigeaient les sentiers. Elle souffla dans ses mains pour les réchauffer.

Pendant qu'elle recouvrait des forces en attendant sa réintégration officielle au sein de la garde de haute mer, elle s'était comportée telle une ambassadrice officieuse entre la Seiiki et l'empire des Douze-Lacs. L'empereur continuel s'était comme à son habitude montré courtois. Il lui avait confié une lettre à rapporter à Ginura, comme souvent, et ils avaient devisé un moment de ce qui se passait sur les autres continents.

Tout paraissait paisible dans le monde ; pourtant, Tané se sentait l'âme agitée. Un événement d'un lointain passé la rappelait sans cesse.

Nayimathun l'attendait dans la grande cour, entourée de courtisans lacustrins particulièrement bien vêtus, qui touchaient précautionneusement ses écailles pour s'attirer sa bénédiction. Tané monta en selle et enfila ses gants à crispin.

« As-tu la lettre ? lui demanda la dragonne.

— Oui. » Tané lui tapota le cou. « Tu es prête, Nayimathun ?

— Toujours. »

Elle prit son essor et, bientôt, elles survolaient la mer de Dansoleil. Les pirates en écumaient encore les eaux. Même si des tractations avec l'Inys étaient en cours, le mal rouge n'était pas encore éradiqué et, pour l'heure, le Grand Édité était toujours en application. Tané devinait qu'il ne serait pas révoqué de sitôt.

L'Impératrice Dorée était là, quelque part. Elle vivrait tant que l'embargo maritime tiendrait, et tant qu'elle respirerait, la contrebande de chair de dragon perdurerait. Tané entendait tenir la promesse qu'elle lui avait faite à Komoridu, dans l'ombre du mûrier. Dès qu'elle s'était remise de ses blessures, elle avait entrepris de recouvrer la forme avec l'aide d'Onren et de Dumusa. Bientôt, elle serait prête à retourner dans les vagues.

Le seigneur de guerre de la Seiiki l'avait récompensée pour sa bravoure sur l'Abyesse. Il lui avait offert une demeure à Nanta et rendu son ancienne vie.

À l'exception de Susa. Cette plaie ne cicatriserait jamais, trop profonde pour être guérie. Chaque jour, elle s'attendait à voir un nouveau spectre aquatique sortir de l'eau. Un fantôme sans tête.

Nayimathun la ramena à Ginura, où elle porta sa lettre et retourna au château Fleur-de-Sel. Tout en se peignant, elle jeta un coup d'œil dans le miroir de bronze et fit courir son doigt sur la cicatrice qui lui barrait la pommette. Celle qui l'avait mise sur la route de l'Abyesse.

Elle se dépouilla de ses vêtements de voyage pour enfiler son manteau. Au crépuscule, elle marcha jusqu'à la baie de Ginura, où Nayimathun se baignait devant la plage où elle avait été capturée. Tané pénétra dans les bas-fonds.

« Nayimathun, déclara-t-elle en apposant la main sur ses écailles. J'aimerais partir, maintenant. Si tu veux bien m'emmener. »

Le regard indomptable de la déesse soutint le sien.

« Oui, répondit la dragonne. À Komoridu. »

---

Peu avant cela, Tané était retournée au village d'Ampiki pour la première fois depuis ses jeunes années, en quête de la moindre trace de Néporo de Komoridu. La bourgade n'avait jamais été rebâtie après l'incendie. Les seules personnes qu'elle avait trouvées là étaient les jeunes hommes et femmes qui ramassaient des algues sur la côte.

Elle était aussi retournée sur l'île Plume pour s'entretenir avec le doyen Vara, qui l'avait accueillie à bras ouverts. Il lui avait révélé tout ce qu'il savait de Néporo, même si cela était fort peu. Il subsistait quelques archives de son mariage avec un peintre, quelques autres lettres en lien avec l'essor d'une nouvelle souveraine à l'Est, ainsi que d'élégantes représentations de la reine de Komoridu.

Au bout du compte, il n'était plus resté qu'un endroit où chercher.

La lumière battait en Nayimathun tandis qu'elle volait. Lorsque Komoridu leur apparut – simple tache d'encre à la surface de la mer –, elle descendit se poser sur le sable, et Tané se laissa glisser à bas de la selle.

« Je vais attendre ici », décida Nayimathun.

Tané lui tapota le flanc en retour. Elle alluma sa lanterne et s'avança entre les arbres.

Ceci était son héritage. L'île des exclus.

Par un jour fatidique, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant d'Ampiki, Tané avait suivi un papillon jusqu'à la mer. Le doyen Vara lui avait expliqué que, dans certaines histoires, les papillons incarnaient l'esprit des morts, envoyé par le grand Kwiriki. À l'instar des dragons, les lépidoptères pouvaient changer de forme, et dans sa grande sagesse Kwiriki avait choisi de faire d'eux ses messagers depuis le plan céleste. Sans ce papillon, Tané aurait péri en même temps que ses parents, et le joyau aurait sans doute été perdu à jamais.

Elle marcha des heures dans cette forêt silencieuse. Elle eut çà et là des aperçus de ce à quoi devaient ressembler les lieux mille ans plus tôt. Les fondations de maisons depuis longtemps écroulées ; des tessons de poterie à la corde ; la lame d'une hache. Elle se demanda si, sous la surface, la terre pouvait regorger d'ossements. Ne sachant trop ce qu'elle cherchait, ni pourquoi, elle erra jusqu'à découvrir une grotte. À l'intérieur, la statue d'une femme avait été sculptée au couteau dans la roche ; son visage était érodé, mais entier.

Tané le reconnut aussitôt. C'était le sien.

Elle posa sa lanterne et s'agenouilla devant le Premier-Sang. Elle avait déjà réfléchi à tout ce qu'elle aimerait lui dire, mais à présent qu'elle se trouvait là, elle n'avait plus qu'un mot.

« Merci. »

Néporo soutint son regard sans sourciller.

Tané l'observa avec l'impression d'être dans un rêve. Elle resta jusqu'à ce que sa lanterne s'éteigne. Dans l'obscurité, elle emprunta alors l'escalier qu'elle avait suivi un jour et grimpa jusqu'au mûrier abattu, mort sous les étoiles. Tané s'allongea contre lui et s'endormit.

Au matin, un papillon blanc était logé dans le creux de sa main, et son flanc était poisseux de sang.



## Ouest

---

**L**a *Rose Éternelle* longeait la côte occidentale de la Yscalin. Depuis la disparition de Feúdel, la population du pays avait commencé à réparer les dégâts causés par les années draconiques. Maisons de prières et sanctuaires s'élevaient déjà des décombres. Des pieds de lavandes furent replantés dans les champs qui avaient brûlé. Et, bientôt, des poires rouges reviendraient adoucir les rues de Cárscaro.

Les marsouins bondissaient gaiement dans les vagues, multipliant les éclaboussures. Le crépuscule était tombé, mais Ead ne s'était jamais sentie plus éveillée. Le vent iodé dansait dans ses cheveux tandis qu'elle s'en emplissait les poumons.

Prieure. Celle qui marchait dans les pas de la Mère. La gardienne de l'oranger.

Elle avait passé sa vie à servir les autres. Elle ignorait ce que c'était que régner. Elle avait en outre passé suffisamment de temps en compagnie de Sabran pour apprendre qu'une couronne était un bien lourd fardeau à porter – mais le Prieuré de l'Oranger ne possédait pas de couronne. Elle ne serait ni impératrice ni reine, simplement un manteau parmi d'autres.

Elle découvrirait où Feúdel s'était réfugié, et elle le terrasserait ainsi qu'elle avait terrassé son maître. Elle ne trouverait le repos que lorsque le dernier feu ascendant serait celui de l'oranger et des mages qui en croquaient le fruit. Et quand l'Étoile-à-la-longue-chevelure reviendrait, l'équilibre serait restauré.

Gian Harlowe vint la rejoindre en poupe, sa pipe en terre à la main. Il l'alluma à l'aide d'une bougie fine, aspira profondément, et recracha un ruban de fumée bleutée. Ead le regarda s'éloigner en flottant.

« Paraît qu'la reine Marosa invit'ra les souv'raains étrangers à sa cour l'printemps prochain, dit-il. Pour rouvrir la Yscalin au monde. »

Ead acquiesça. « Espérons que la paix perdure.

— Ouais. »

Ils se laissèrent un moment bercer par le seul bruit des vagues.

« Capitaine, reprit Ead. Certaines rumeurs murmurées dans le plus grand secret courent à votre sujet, à la cour inyssienne. Des rumeurs selon lesquelles vous auriez courti la reine Rosarian. » Elle vit son expression s'assombrir. « On prétend même que vous comptiez l'emmener au lagon Lacté.

— L'lagon Lacté est une fable, rétorqua-t-il d'un ton cassant. Une légende racontée aux enfants et aux amoureux désespérés.

— Une jeune femme sage m'a un jour affirmé que toutes les légendes naissaient d'une graine de vérité.

— C'est vous, ou la reine d'Inys, qui désirez savoir la vérité ? »

Ead patienta, scrutant son visage. Son regard était perdu dans un lointain passé.

« Elle a jamais beaucoup r'semblé à Rose », déclara-t-il, radouci. « Elle est née d'nuit, v'savez ? Paraît qu'ça rend un enfant morose... mais Rose est v'nue au monde au chant du coq. »

Il tira à nouveau sur sa pipe.



« Certaines vérités valent mieux d'être enfouies, reprit-il. Certains châteaux sont mieux gardés au ciel. Les légendes regorgent de promesses non t'nues. Elles le sont au royaume des ombres, que peu connaissent. » Il se tourna vers elle. « Z'êtes bien placée pour l'savoir, Eadaz uq-Nāra, vous dont les s'crets s'ront bientôt chantés. »

Avec une esquisse de sourire, Ead leva le regard vers les étoiles.

« Un jour, peut-être, admit-elle. Mais pas aujourd'hui. »

# Personnages de la légende

---

*Les personnages estriens sont classés  
par patronyme.*

*Les personnages ouestriens, nordiens  
ou sudiens sont classés par prénom.*

\*

## LES NARRATEURS

❖ **Arteloth « Loth » Ru** : Héritier présomptif de la riche province nordienne des Prés, en Inys, et du domaine de Bouleaudor. Fils aîné de Lord Clarent et Lady Annes Ru, frère de Margret Ru et plus proche ami de Sabran IX d’Inys.

❖ **Eadaz du Zāla uq-Nāra** (*alias* Ead Duryan) : Initiée du Prieuré de l’Oranger, se fait actuellement passer pour une simple femme de chambre au sein de la royale maisonnée de Sabran IX d’Inys. Descendante de Siyāti uq-Nāra, qui était la plus proche amie de Cléolind Onjenyu.

❖ **Niclays Roos** : Anatomiste et alchimiste de l’État libre de Mentendon, ancien ami d’Edvart II. Sabran IX d’Inys l’a banni à Orisima, le dernier comptoir de commerce ouestrien ouvert en Seiiki.

❖ **Tané** : Orpheline seiikinoise incorporée, enfant, dans une maison d’apprentissage, afin de suivre la formation nécessaire à intégrer la garde de haute mer. Principale apprentie de la maison Sud.

## L'EST

❖ **Capitaine** : Officier responsable de la sécurité du comptoir commercial mentendonien d'Orisima.

❖ **Doyen Vara** : Guérisseur et archiviste de la salle de la Barbe, sur l'île Plume.

❖ **Dranghien VI** : Empereur continuel des Douze-Lacs, actuellement à la tête de la maison Lakseng. Comme toute sa lignée, il prétend descendre de Portelumière, que les Lacustrins considèrent être le premier humain à s'être lié d'amitié avec un dragon quand celui-ci est tombé des cieux.

❖ **Dumusa** : Principale apprentie de la maison Ouest, descendante de Miduchi. Son grand-père paternel était un explorateur sudien, exécuté pour avoir bravé le Grand Édit.

❖ **Général de mer** : Commandant de la garde de haute mer de la Seiiki. Chef du clan Miduchi. Dragonnier actuel de Tukupa l'Argentée.

❖ **Ghonra** : Héritière de la flotte de l'Œil-de-Tigre, fille adoptive de l'Impératrice Dorée et capitaine du *Corbeau Blanc*. Elle s'autoproclame

« princesse de la mer de Dansoleil ».

❖ **Gouverneur du Cap-Hisan** : Fonctionnaire chargé d'administrer la région seiikinoise du Cap-Hisan. Il s'assure notamment que les colons lacustrins et mentendoniens respectent la loi seiikinoise.

❖ **Gouverneure de Ginura** : Fonctionnaire chargée d'administrer Ginura, capitale seiikinoise. Première magistrate de la Seiiki. Traditionnellement, cette fonction est toujours occupée par un membre de la maison Nadama.

❖ **Grande impératrice douairière** : A intégré la maison Lakseng par le biais du mariage. Était la régente officielle durant la minorité de son petit-fils, l'empereur continuel des Douze-Lacs.

❖ **Impératrice Dorée** : Chef de la flotte de l'Œil-de-Tigre – la plus redoutable armada de pirates, forte de quarante mille âmes – et capitaine de son plus gros bâtiment, la *Poursuite*. Elle est à la tête du commerce illégal de chair de dragon.

❖ **Ishari** : Apprentie de la maison Sud qui partageait la chambre de Tané.

❖ **Kanperu** : Apprenti de la maison Ouest.

❖ **Laya Yidagé** : Interprète de l'Impératrice Dorée. Capturée par la flotte de l'Œil-de-Tigre après avoir tenté de suivre son père aventureux en Seiiki.

❖ **Moyaka Eizaru** : Physicien de Ginura. Père de Purumé. Ami et ancien élève de Niclays Roos.

❖ **Moyaka Purumé** : Anatomiste et botaniste de Ginura. Fille d'Eizaru. Amie et ancienne élève de Niclays Roos.

❖ **Muste** : Assistant de Niclays Roos à Orisima. Compagnon de Panaya.

❖ **Nadama Pitosu** : Seigneur de guerre de la Seiiki et chef actuel de la maison Nadama. Descendant du premier seigneur de guerre, qui a pris les armes pour venger la maison Noziken déchue.

❖ **Onren** : Principale apprentie de la maison Est.

❖ **Padar** : Navigateur à bord de la *Poursuite*.

❖ **Panaya** : Résidente du Cap-Hisan servant d'interprète aux colons d'Orisima. Compagne de Muste.

❖ **Susa** : Résidente du Cap-Hisan et amie d'enfance de Tané. Gamine des rues jusqu'à son adoption par une aubergiste.

❖ **Turosa** : Principal apprenti de la maison Nord, descendant de Miduchi, réputé pour son agilité à l'épée. Rival de longue date de Tané.

❖ **Vice-reine d'Orisima** : Fonctionnaire mentendonienne chargée de superviser le comptoir commercial d'Orisima.

## PERSONNAGES HISTORIQUES ET DÉCÉDÉS DE L'EST

❖ **Celle-qui-marche-dans-la-neige** : Personnage semi-léger. Elle a soigné Kwiriki lorsque celui-ci, blessé, avait pris l'apparence d'un oiseau. Pour la remercier, Kwiriki a sculpté le trône Arc-en-ciel et l'a fait régner sur la Seiiki. Fondatrice de la maison Noziken et première impératrice de Seiiki.

❖ **Néporo** : Reine autoproclamée de Komoridu. On ne sait presque rien d'elle.

❖ **Noziken Mokwo** : Ancienne impératrice seiikinoise. Chef de la maison Noziken au cours de son règne.

❖ **Petite Ombre** : Personnage de légende. Jeune paysanne ayant sacrifié sa vie pour rendre à la Dragonne du Printemps la perle qui lui avait été dérobée.



## LE SUD

❖ **Chassar uq-Ispad** : Mage du Prieuré de l'Oranger et principal relais avec le monde extérieur. Se fait passer pour l'ambassadeur du roi Jantar et de la reine Saiyma des Ersyr pour se voir autoriser l'accès aux cours étrangères. A aidé à élever Eadaz uq-Nāra après la mort soudaine de sa génitrice. Chassar a le don d'appivoiser les oiseaux et se sert souvent de Sarsun et Parspa pour mener à bien ses projets.

❖ **Jantar Ier** (le Splendide) : Roi des Ersyr et actuel chef de la maison Taumargam. Époux de la reine Saiyma et allié du Prieuré de l'Oranger.

❖ **Jondu du Ishruka uq-Nāra** : Amie d'enfance et mentor d'Eadaz uq-Nāra. A été envoyée en Inys pour retrouver Ascalon. Comme Eadaz, c'est une descendante de Siyāti uq-Nāra.

❖ **Kagudo Onjenyu** : Grande Souveraine du Domaine de Lasia et actuelle cheffe de la maison Onjenyu. Descendante de Sélinu le Gardeur de Serment par son fils, le demi-frère de Cléolind Onjenyu. Kagudo est une alliée du Prieuré de l'Oranger et est protégée par les Dames rouges depuis le jour de sa naissance.

❖ **Mita Yedanya** : Prieure de l'Oranger. Ancienne *munguna*, héritière présomptive.

❖ **Nairuj Yedanya** : Dameselle rouge du Prieuré de l'Oranger et *munguna* supposée.

❖ **Saiyma Taumargam** : Reine consort des Ersyr et épouse de Jantar Ier.

## PERSONNAGES HISTORIQUES ET DÉCÉDÉS DU SUD

❖ **Chantaube** : Prophète des Ersyr antiques. Il a notamment prédit que le soleil se lèverait du mont Effroi et balayerait Gulthaga, embourbée dans une guerre féroce contre son peuple.

❖ **Cléolind Onjenyu** (la Mère *ou* la Damaisselle) : Princesse couronnée du Domaine de Lasia et fille de Sélinu le Gardeur de Serment. Fondatrice du Prieuré de l'Oranger. La religion des Vertus de la Chevalerie prétend qu'elle a épousé sire Galian Berethnet pour devenir reine consort d'Inys après qu'il eut vaincu le Sans-Nom pour la sauver. Les membres du Prieuré pensent que c'est Cléolind qui a vaincu la bête, et la plupart estiment qu'elle n'est pas partie avec Galian. Cléolind est morte après avoir quitté le Prieuré pour une raison inconnue, peu après sa fondation.

❖ **Reine-Papillon** : Personnage semi-légendaire. Reine consort bien-aimée des Ersyr, elle est morte jeune, plongeant son roi dans un chagrin éternel.

❖ **Roi-Mélancolie** : Personnage semi-légendaire, prétendument l'un des premiers rois de la maison Taumargam. Il s'en est allé dans le désert, suivant le mirage de sa femme, la Reine-Papillon, où il est mort de soif.

Les Ersyriens racontent son histoire édifiante, souvent pour mettre en garde contre l'amour aveugle.

❖ **Sélinu le Gardeur de Serment** : Grand Souverain du Lasia et chef de la maison Onjenyu à l'époque où le Sans-Nom s'est installé à Yikala. A organisé un tirage au sort pour apaiser la bête, jusqu'au jour où sa propre fille, Cléolind, a été désignée pour être sacrifiée.

❖ **Siyāti uq-Nāra** : Très proche amie et servante de Cléolind Onjenyu. Est devenue Prieure de l'Oranger à la mort de Cléolind. Nombre de frères et de sœurs du Prieuré descendent de Siyāti, par le biais de ses sept enfants.

❖ **Zāla du Agriya uq-Nāra** : Sœur du Prieuré de l'Oranger et génitrice d'Eadaz du Zāla uq-Nāra. Empoisonnée lorsque Eadaz avait six ans.

## LA VERTU

❖ **Aleidine Teldan utt Kantmarkt** : Membre de la riche famille Teldan, a été anoblie en épousant Lord Jannart utt Zeedeur, le futur duc de Zeedeur. Désormais connue comme la duchesse douairière de Zeedeur. Grand-mère de Truyde.

❖ **Annes Ru** (lady de Bouleaudor) : Fille du baron et de la baronne de Grandherbage. Comtesse de Bouleaudor par suite de son mariage avec Lord Clarent Ru. Mère d'Arteloth et Margret. Ancienne dame de la chambre de Rosarian IV d'Inys.

❖ **Arbella « Bella » Valon** (vicomtesse de Suth) : L'une des trois dames de la chambre de Sabran IX d'Inys et gardienne des bijoux de la reine. Également dame de la chambre, nourrice et demoiselle d'atour de feu Rosarian IV. Depuis la mort de celle-ci, n'a plus jamais parlé.

❖ **Aubrecht II** (le Prince rouge) : Grand Prince de l'État libre de Mentendon, archiduc de Brygstad, actuel chef de la maison Livelyn. Petit-neveu de feu le prince Léovart et neveu de feu le prince Edvart. Frère d'Ermuna, Bédona et Bétriese. Il est l'aîné de la fratrie.

❖ **Bédona Lievelyn** : Princesse de l'État libre de Mentendon. Sœur d'Aubrecht, Ermuna et Bétriese.

❖ **Bétriese Lievelyn** : Princesse de l'État libre de Mentendon. Sœur d'Aubrecht, Ermuna et Bédona. Elle est la plus jeune de la fratrie, née juste après Bédona, sa vraie jumelle.

❖ **Calidor Eaucalme** : Deuxième fils de Nelda Eaucalme, la Duchesse du Courage. Compagnon de Lady Roslain Crest et père de Lady Elain Crest.

❖ **Chef d'Askrdal** : Noble de plus haut rang de l'ancien duché d'Askrdal, dans le Hróth. Ami de Lady Igrain Crest. Clarent Ru (Lord Bouleaudor) : Comte de Bouleaudor et Gardien des Prés. Compagnon de Lady Annes Ru. Père d'Arteloth et Margret.

❖ **Elain Crest** : Fille de Lady Roslain Crest et Lord Calidor Eaucalme. Devrait devenir Duchesse de la Justice après sa mère, la prochaine héritière.

❖ **Ermuna Lievelyn** : Princesse héritière de l'État libre de Mentendon et archiduchesse d'Ostendeur. Sœur d'Aubrecht, Bédona et Bétriese.

❖ **Estina Melaugo** : Maîtresse d'équipage sur la *Rose Éternelle*.

❖ **Gautfred Plume** : Maître de manœuvre sur la *Rose Éternelle*.

❖ **Gian Harlowe** : Corsaire inyssien et capitaine de la *Rose Éternelle*. On lui prête une liaison avec Rosarian IV d'Inys, qui lui a offert son navire.

- ❖ **Grance Lambren** : Membre des chevaliers du corps.
- ❖ **Gueules Lande** : Plus vieux membre des chevaliers du corps en activité.
- ❖ **Hallan Bourne** : Médecin royal de Sabran IX d'Inys.
- ❖ **Helchen Roos** : Mère de Niclays Roos. Brouillée avec son fils depuis des décennies.
- ❖ **Igrain Crest** : Duchesse de la Justice, Grande Trésorière d'Inys et actuelle cheffe de la famille Crest. A officieusement servi de régente durant la minorité de Sabran IX d'Inys et reste sa fidèle conseillère au conseil des Vertus.
- ❖ **Jillet Lidden** : Demoiselle d'honneur de la royale maisonnée de Sabran IX d'Inys. Chante souvent à la cour.
- ❖ **Joan Dale** : Membre des chevaliers du corps, commandante en second après sire Tharian Lintley. Lointaine parente de sire Antor Duval.
- ❖ **Kalyba** (la Dame des Bois *ou* la sorcière des Inysca) : Personnage mystérieux de l'histoire inyssienne. Créatrice d'Ascalon. Elle aurait vécu dans les bois maudits au nord de l'Inys, où elle aurait enlevé et assassiné des enfants.
- ❖ **Katryen « Kate » d'Osier** : Demoiselle d'atour et l'une des trois dames de la chambre de Sabran IX d'Inys. Nièce préférée de Lord Bartal d'Osier, le Duc de la Communion.
- ❖ **Kitston Sommière** : Poète à la cour de Sabran IX d'Inys et ami de Lord Arteloth Ru. Unique héritier du comte et de la comtesse de

Ruissemiel. Héritier présomptif de la province des Dunes.

❖ **Lemand Pynson** : Duc de la Tempérance par intérim et lord-amiral d'Inys en lieu et place de son oncle porté disparu, Lord Wilstan Pynson, qu'il remplace au sein du conseil des Vertus. Chef par intérim de la maison Pynson.

❖ **Linora Payance** : Fille du comte et de la comtesse de Mont-Payance. Femme de chambre ordinaire au sein de la royale maisonnée de Sabran IX d'Inys.

❖ **Margret « Meg » Ru** : Fille et dernière-née de Lord Clarent et Lady Annes Ru. Femme de chambre ordinaire au sein de la royale maisonnée de Sabran IX d'Inys et Gardienne de la bibliothèque privée. Sœur d'Arteloth Ru.

❖ **Marke Bouleaunay** : Membre des chevaliers du corps.

❖ **Marosa Vetalda** : Donmata de Yscalin. Fille de Sigoso III et de sa défunte compagne, la reine Sahar.

❖ **Nelda Eaucalme** : Duchesse du Courage et chancelière du Trésor d'Inys. Chef de la famille Eaucalme.

❖ **Oliva Marchyn** : Mère des Demoiselles, c'est elle qui supervise les demoiselles d'honneur.

❖ **Oscarde utt Zeedeur** : Duc de Zeedeur et ambassadeur mentendonien auprès du royaume d'Inys. Fils de Lord Jannart utt Zeedeur et Lady Aleidine Teldan utt Kantmarkt.

❖ **Priessa Yelarigas** : Première dame de la chambre de la Donmata Marosa de Yscalin.



❖ **Ranulf Lande le Jeune** : Comte de Déorn et Gardien des Lacs. Son père, Ranulf Lande le Vieux, était le prince consort de Jillian VI d'Inys, grand-mère de Sabran IX.

❖ **Raunus III** : Roi de Hróth et chef actuel de la maison Hraustr.

❖ **Ritshard Eller** : Duc de la Générosité et actuel chef de la maison Eller. Membre des Ducs Spirituels.

❖ **Roslain Crest** : Dame en chef de la chambre de la reine Sabran IX d'Inys et héritière présomptive du Duché de la Justice. Sa mère, Lady Helain Crest, occupait la même fonction au sein de la maisonnée de Rosarian IV. Roslain est la compagne de Lord Calidor Eaucalme, mère de Lady Elain Crest et petite-fille de Lady Igrain Crest.

❖ **Sabran IX** (la Magnifique) : Trente-sixième reine d'Inys et actuelle cheffe de la maison Berethnet. Fille de Rosarian IV. Comme tous les membres de sa dynastie, elle prétend descendre de sire Galian Berethnet et de la princesse Cléolind du Lasia.

❖ **Seyton Combe** (le Faucon-de-Nuit) : Duc de la Courtoisie, secrétaire principal et maître-espion de Sabran IX d'Inys.

❖ **Sigoso III** : Roi de Yscalin et actuel chef de la maison Vetalda, se fait à présent appeler *roi de chair*. Autrefois fidèle à la Vertu, il a renoncé aux Vertus de la Chevalerie et prêté allégeance au Sans-Nom. Père de Marosa Vetalda, qu'il a eue avec Sahar Taumargam.

❖ **Tallys** : Commise de cuisine au sein de la basse maisonnée de Sabran IX d'Inys.

❖ **Tharian Lintley** : Capitaine des chevaliers du corps, la garde personnelle de Sabran IX d'Inys. Roturier de naissance, il est devenu membre du conseil des Vertus à son adoubement.

❖ **Thim** : Déserteur de la *Colombe Noire* devenu canonnier sur la *Rose Éternelle*.

❖ **Triam Sulyard** : Ancien page de la basse maisonnée de Sabran IX d'Inys, devenu écuyer de sire Marke Bouleaunay. A secrètement épousé Lady Truyde utt Zeedeur.

❖ **Truyde utt Zeedeur** : Héritière présomptive du duché de Zeedeur. Fille d'Oscarde utt Zeedeur et de sa défunte compagne. Actuellement demoiselle d'honneur au sein de la royale maisonnée de Sabran IX d'Inys.

❖ **Wilstan Pynson** : Duc de la Tempérance, lord-amiral d'Inys et prince consort de feu Rosarian IV d'Inys. Est devenu ambassadeur résident de l'Inys auprès du royaume de Yscalin après la mort de celle-ci. Son neveu, Lord Lemand Pynson, siège en son absence au conseil des Vertus.

## PERSONNAGES HISTORIQUES ET DÉCÉDÉS DE LA VERTU

❖ **Antor Duval** : Chevalier ayant épousé Rosarian Ire d'Inys après l'avoir publiquement courtisée. Le père de celle-ci, Isalarico IV de Yscalin, délivra une autorisation spéciale pour permettre au mariage d'avoir lieu, puisque son peuple le soutenait. Sire Antor incarne les idéaux de la chevalerie.

❖ **Brilda Sommière** : Dame en chef de la chambre auprès de Sabran VII d'Inys, qui a fini par devenir sa compagne.

❖ **Carnélian Ire** (la Fleur d'Ascalon) : Quatrième reine de la maison Berethnet.

❖ **Carnélian III** : Vingt-cinquième reine de la maison Berethnet. A provoqué un certain émoi en refusant de recruter une nourrice pour sa fille, la princesse Marian. Est tombée amoureuse de lord Rothurt Ru, mais n'a pu l'épouser.

❖ **Carnélian V** (la Colombe endeuillée) : Trente-troisième reine de la maison Berethnet, célébrée pour sa voix magnifique et ses périodes de tristesse. Arrière-grand-mère de Sabran IX d'Inys.

❖ **Edrig d'Arondine** : Ami de confiance de sire Galian Berethnet, qu'il a servi en tant que chevalier. Lorsque Galian a été couronné roi d'Inys, Edrig a été nommé Gardien des Prés et a reçu le patronyme de *Ru*.

❖ **Edvart II** : Grand Prince de l'État libre de Mentendon. Edvart et sa fille nouveau-née sont morts peu après Jannart utt Zeedeur durant la Terreur de Brygstad, lorsque la moitié de la cour mentendonienne a succombé à la suée. Son oncle Léovart lui a succédé.

❖ **Galian Berethnet** (le Saint *ou* Galian l'Imposteur) : Le premier roi d'Inys. Galian est né dans le village inyssien de Bouleaudor, avant de devenir écuyer d'Edrig d'Arondine. La religion des Vertus de la Chevalerie, que Galian a fondée selon les principes du code de la chevalerie, prétend qu'il a vaincu le Sans-Nom au Lasia, avant d'épouser la princesse Cléolind de la maison Onjenyu, avec laquelle il aurait fondé la maison Berethnet. Vénéré dans la Vertu, honni dans de nombreuses parties du Sud, Galian régnerait, selon ses disciples, sur le Halgalant, la cour céleste, où il attendrait les justes à sa grande table.

❖ **Glorian II** (Glorian Fléaucerf) : Dixième reine de la maison Berethnet. Chasseuse talentueuse. Son mariage avec Isalarico IV de Yscalin fit entrer le pays de ce dernier dans la Vertu.

❖ **Glorian III** (Glorian Cœurdécu) : Vingtième reine de la maison Berethnet, sans doute la monarque la plus célèbre et la plus appréciée. Elle dirigeait l'Inys durant le Chagrin des Siècles et est connue pour avoir mené Sabran VII, sa fille tout juste née, sur le champ de bataille. Cet acte a poussé ses soldats à se battre jusqu'au bout.

❖ **Haynrick Vatten** : Intendant prospectif de Mentendon durant le Chagrin des Siècles. A été promis à la future Sabran VII d'Inys dès ses

quatre ans. Les Vatten, qui ont dirigé Mentendon pendant des siècles pour le compte de la maison Hraustr, ont finalement été renversés et exilés à Hróth, mais leurs descendants ont malgré tout exercé le pouvoir à Mentendon.

❖ **Isalarico IV** (le Bienveillant) : Roi de Yscalin et prince consort d'Inys. Il a promis son pays à la Vertu en épousant Glorian II d'Inys.

❖ **Jannart utt Zeedeur** : Feu le duc de Zeedeur, anciennement marquis de Zeedeur. Proche ami d'Edvart II de Mentendon, secret amant de Niclays Roos et compagnon de Lady Aleidine Teldan utt Kantmarkt. Jannart était un historien passionné.

❖ **Jillian VI** : Trente-quatrième reine de la maison Berethnet. Grand-mère maternelle de Sabran IX d'Inys. Jillian était une musicienne talentueuse, une croyante tolérante et militait pour un renforcement des liens entre la Vertu et le reste du monde.

❖ **Léovart Ier** : Grand Prince de l'État libre de Mentendon. N'était pas censé s'asseoir sur le trône, mais a convaincu le conseil restreint de le laisser siéger pour le compte de son petit-neveu, Aubrecht, que Léovart estimait trop tendre et inexpérimenté pour régner. Célèbre pour avoir demandé en mariage de nombreuses femmes nobles ou couronnées.

❖ **Lorain Crest** : L'une des six membres de la Sainte Escorte, amie de sire Galian Berethnet, dame Lorain est connue en Inys pour être la Chevaleresse de la Justice.

❖ **Reine de Jamais** : Sobriquet de la princesse Sabran d'Inys, fille de Marian IV. Elle était la vingt-quatrième femme royale de la maison

Berethnet, mais est morte en donnant vie à la future Rosarian II, avant d'avoir pu être couronnée.

❖ **Rosarian Ire** (la Prunelle de tous les yeux) : Onzième reine de la maison Berethnet. Son règne populaire intégrait un certain nombre de traditions venues de Yscalin – le royaume de son père, Isalarico IV.

❖ **Rosarian II** (l'Architecte d'Inys) : Vingt-quatrième reine de la maison Berethnet. Architecte douée qui a beaucoup voyagé durant sa jeunesse, lorsqu'elle était encore princesse. Rosarian a personnellement dessiné de nombreux bâtiments en Inys, y compris le beffroi de marbre du palais d'Ascalon.

❖ **Rosarian IV** (la Reine-Merrow) : Trente-cinquième reine de la maison Berethnet, mère de Sabran IX d'Inys. A été assassinée à l'aide d'une robe empoisonnée.

❖ **Rothurt Ru** : Comte de Bouleaudor. Carnélian III d'Inys s'est éprise de lui, mais il était déjà marié.

❖ **Sabran V** : Seizième reine de la maison Berethnet. Son règne a marqué le début du Siècle du Mécontentement, durant lequel trois reines impopulaires se sont succédé. Célèbre pour sa cruauté et son mode de vie extravagant.

❖ **Sabran VI** (l'Ambitieuse) : Dix-neuvième reine de la maison Berethnet. Surtout célèbre pour avoir fait entrer Hróth dans la Vertu par le biais de son mariage d'amour avec Bardholt Hraustr. Son couronnement a mis fin au Siècle du Mécontentement. Sabran et Bardholt ont été tués par Feúdel, laissant leur fille, Glorian III, essuyer le Chagrin des Siècles.

❖ **Sabran VII** : Vingt et unième reine de la maison Berethnet. Fille de Glorian III d'Inys. Promise à Haynrick Vatten, intendant prospectif de Mentendon, dès le jour de sa naissance. Après la mort de ce dernier et sa propre abdication, Sabran a épousé sa principale dame de la chambre, Lady Brilda Sommière.

❖ **Sahar Taumargam** : Princesse des Ersyr devenue reine consort de Yscalin en épousant Sigoso III. Sœur de Jantar Ier des Ersyr. Morte dans des circonstances suspectes.

❖ **Wulf Valon** : Ami et garde du corps de Glorian III d'Inys. L'un des plus célèbres chevaliers de l'histoire inyssienne, parangon de courage et de galanterie. Ancêtre de Lady Arbella Valon.

## PERSONNAGES NON HUMAINS

❖ **Aralaq** : Ichneumon, élevé dans le Prieuré de l'Oranger par Eadaz et Jondu uq-Nāra.

❖ **Dragon impérial** : Chef de tous les dragons lacustrins, élu selon des méthodes obscures. L'actuel Dragon impérial est une femelle ayant éclos dans le lac des Feuilles-d'Or en 209 EA. Le Dragon impérial conseille habituellement la famille royale humaine de l'empire des Douze-Lacs et choisit auquel de ses héritiers reviendra le trône.

❖ **Feúdel** : Meneur de l'armée draconique, fidèle du Sans-Nom dont il est connu comme *l'aile droite*. Il a dirigé une campagne impitoyable contre l'humanité en 511 EA. D'aucuns affirment qu'il aurait émergé du mont Effroi en même temps que le Sans-Nom, mais d'autres pensent qu'il en est sorti en même temps que le reste de sa fratrie, durant la Deuxième Grande Éruption.

❖ **Kwiriki** : Considéré par les Seiikinois comme étant le premier dragon à avoir accepté un cavalier humain, vénéré telle une divinité. Il a sculpté le trône Arc-en-ciel – désormais détruit – dans sa corne. Les Seiikinois pensent que Kwiriki est parti rejoindre le plan céleste et qu'il a



envoyé la comète ayant mis un terme au Grand Chagrin. Les papillons sont ses messagers.

❖ **Nayimathun des Neiges profondes** : Dragonne lacustrine ayant combattu durant le Grand Chagrin. De nature vagabonde, elle fait désormais partie de la garde de haute mer de la Seiiki.

❖ **Norumo** : Dragon seiikinois faisant partie de la garde de haute mer de la Seiiki.

❖ **Orsul** : L'un des cinq hauts-ouestriens ayant mené l'armée draconique durant le Chagrin des Siècles.

❖ **Parspa** : Dernière *hawiz* – espèce d'oiseau herbivore géant endémique du Sud – connue. N'obéit qu'à Chassar uq-Ispad, qui l'a apprivoisée.

❖ **Sans-Nom** : Gigantesque wyrm rouge, conçu par une prolifération de *siden* dans le cœur du monde. Aurait été la première créature à avoir émergé du mont Effroi. Suzerain de l'armée draconique, créée pour lui par Feúdel. On ne sait pas grand-chose du Sans-Nom, mais l'on présume que son but ultime était de répandre le chaos et de soumettre la race humaine. Son affrontement avec Cléolind Onjenyu et Galian Berethnet au Lasia, en 2 AEA est devenu la base de religions et une légende dans le monde entier.

❖ **Sarsun** : Aigle des sables. Ami de Chassar uq-Ispad et messenger du Prieuré de l'Oranger.

❖ **Tukupu** (l'Argentée) : Vieille dragonne seiikinoise, descendante de Kwiriki. Traditionnellement, le général de mer de la Seiiki est son dragonnier, mais il lui arrive aussi de transporter le seigneur de guerre de la Seiiki et des membres de sa famille.

✦ **Valeysa** : L'une des cinq hauts-ouestriens ayant mené l'armée draconique durant le Chagrin des Siècles.

# Glossaire

---

**Astren** : Autre nom pour la magie stellaire. Issu de l'Étoile-à-la-longue-chevelure sous la forme d'une substance nommée « pourriture stellaire ».

**Attifet** : Coiffe portée par les femmes dans les provinces du nord d'Inys. Elle plonge légèrement au milieu, lui conférant une forme de cœur.

**Baldaquin** : Dais ornementé se dressant au-dessus d'un lit, ou de l'*ombon* d'un *sanctuaire*.

**Bois maudits** : Forêt primitive du nord de l'Inys, qui sépare les provinces des Prés et des Lacs. Associés à la légende de la Dame des Bois.

**Brûlot** : Navire mentendonien se servant d'un mécanisme à rouages pour allumer une amorce et provoquer une importante explosion.

**Caparaçon** : Armure de cheval.

**Carcanet** : Chaîne ou collier serti de bijoux.

**Céphalogravité** : Terme inyssien pour désigner la dépression ou un profond abattement. Affection fréquente dans la lignée Berethnet.

**Chalemie** : Instrument à vent.

**Charnier** : Lieu où les os étaient enterrés, généralement adjacent à un *sanctuaire*.

**Dipsas** : Petit serpent endémique des Ersyr.

**Dot** : Transfert d'argent réalisé lors d'un mariage.

**Dragées** : Graines de fenouil enrobées de sucre.

**Écuyer** : Domestique au service d'un chevalier ou d'un chevalier errant, généralement âgé de quatorze à vingt ans.

**Éria** : Immense désert de sel situé par-delà la porte d'Ungulus. Aucun être vivant connu ne l'a jamais traversé.

**Fasce** : Figure horizontale en héraldique.

**Futaine** : Lourde couverture en tissu sergé.

**Graille** : Fleur inyssienne. La sève qu'elle produit est une matière première très prisée – mélangée avec de l'eau, elle donne une crème épaisse permettant de nettoyer et parfumer les cheveux. Lorsqu'elle est correctement préparée, sa racine provoque le sommeil.

**Halgalant** : Vie après la mort dans la religion des Vertus de la Chevalerie. Aurait été bâti aux cieux par sire Galian Berethnet après son trépas. Magnifique château érigé sur une terre abondante et d'où le roi Galian tient sa cour à la Grande Table des justes.

**Hallebarde** : Arme d'hast seiikinoise dotée d'une large lame incurvée.

**Héliolite** : Cristal incolore extrait des mines de Hróth, utilisé par les marins de l’Ancien Monde pour repérer le soleil quand le ciel est couvert. L’héliolite est traditionnellement taillée en forme de fleur d’oranger et montée sur les bagues données aux Dames rouges du Prieuré de l’Oranger. Il symbolise l’attraction entre une Dame rouge et la lumière de l’arbre, et sa faculté à toujours le retrouver.

**Hérigaut** : Vêtement porté par les sanctariens d’Inys, généralement conçu en tissu vert et blanc. D’aucuns supposent que les couleurs symbolisent les feuilles et les fleurs de l’aubépine.

**Itchie** : Vache de mer.

**Mangonneau** : Espèce de catapulte. Autrefois utilisé comme engin de siège, a été réemployé pour combattre l’armée draconique durant le Chagrin des Siècles.

**Marsouin** : Espèce voisine du dauphin.

**Massepain** : Gâteau de pâte d’amandes.

**Matrice de Feu** : Le cœur du monde. Source du *siden* et lieu de naissance du Sans-Nom et de ses serviteurs, les hauts-ouestriens. Le *siden* est puisé naturellement dans la Matrice de Feu par le biais d’arbres à *siden* dans le cadre de l’équilibre universel, mais ses engeances draconiques – conséquences du déséquilibre – sont sorties par le mont Effroi.

**Merrow** : Ancien terme morguien désignant un peuple maritime de légende.

**Morguien** : Langue originaire de l’île inyssienne de Morga.

**Munguna** : Héritière présomptive du Prieuré de l'Oranger.

Nomdam : Juron anodin en Inys. Contraction de « Par le nom de la Damoiselle ».

**Ombon** : Bosse centrale d'un bouclier. En Inys, ce mot désigne également la plateforme au cœur d'un *sanctuaire*, depuis laquelle le sanctarien fait son prêche et où les cérémonies ont lieu.

**Oraisons** : Prières.

**Page** : Serviteur dans un palais royal d'Inys, généralement âgé de six à douze ans. Chargé de transmettre des messages et de porter des ordres de mission aux membres de la noblesse.

**Palanquin** : Litière fermée.

**Pargh** : Tissu enroulé autour du visage et de la tête pour protéger les yeux du sable, surtout utilisé dans les Ersyr.

**Pertuisane** : Espèce de lance inyssienne.

**Pigeon biset** : Pigeon voyageur, utile pour transporter des lettres.

**Pleureur** : Oiseau noir de la Seiiki dont les cris évoquent ceux d'un bébé pleurnichard. Selon la légende, une impératrice de Seiiki serait devenue folle à force de l'entendre. D'aucuns prétendent que les pleureurs sont possédés par les esprits d'enfants mort-nés, alors que d'autres pensent que leur chant peut provoquer des fausses couches. En conséquence, ils ont été sporadiquement chassés durant l'histoire seiikinoise.

**Poiré** : Cidre de poire. La ville de Córvgar, en Yscalin, produisait un célèbre poiré rouge, qui inspira la boisson inyssienne.

**Pourpoint** : Veste ajustée dotée de longues manches et d'un col haut.

**Prieuré** : Bâtiment où les chevaliers des îles Inysca se réunissaient dans l'ancien temps. Disparurent au profit des *sanctuaires*.

**Quarl** : Méduse.

**Rhume des roses** : Rhume des foins.

**Samit** : Tissu lourd et cher utilisé pour l'habillement ou les tentures.

**Sanctuaire** : Bâtiment religieux inyssien, où les croyants des Six Vertus de la Chevalerie peuvent prier et écouter les enseignements. Les sanctuaires ont succédé aux *prieurés*, où les chevaliers cherchaient conseil et réconfort. La salle principale d'un sanctuaire est ronde, comme un bouclier, et son centre s'appelle l'*ombon*. Généralement flanqué d'un *charnier*.

**Sang de bivalve** : Teinture bleutée extraite d'escargots de mer dans la mer de Dansoleil. Utilisé pour la peinture et les cosmétiques seiikinois.

**Sélinien** : Ancienne langue du Sud, peut-être issue de l'autre bout de l'*Éria*. Finalement incorporée aux divers dialectes du Lasia, mais toujours parlée dans sa forme originelle par les membres de la maison Onjenyu et les servantes du Prieuré de l'Oranger.

**Siden** : Autre nom de la magie terrestre. Issu de la *Matrice de Feu* et canalisé par les arbres à siden. Le siden est contrecarré par l'*astren*.

**Smalt** : Verre de cobalt d'une couleur bleue riche et profonde.

**Soleil de minuit** : Dans la forme d'alchimie enseignée à Niclays Roos, le soleil de minuit (aussi appelé soleil rouge ou Soleil de Rosarian) représente la dernière étape du grand œuvre. Le soleil blanc, qui précède le rouge, est un symbole de purification succédant à la première étape, la putréfaction.

**Soleils** : Principale monnaie des Ersyr.

**Sortilèges** : Magie protectrice créée à partir de *siden*. Les sortilèges peuvent être de deux sortes : de terre ou de vent. Un sortilège de terre peut-être appliqué à la terre, le bois ou la pierre, et sert à prévenir un mage lorsque quelqu'un approche. Un sortilège de vent, qui nécessite plus de *siden*, constitue une barrière contre le feu draconique.

**Verger des divinités** : La vie après la mort dans la religion polythéiste dominante du Lasia.

**Vertugadin** : Jupou renforcé par une baleine et porté sous les robes en Inys et en Yscalin pour leur conférer leur forme de cloche caractéristique.

**Vignebois** : Glycine. Ses fleurs poussent abondamment durant l'été.

**Vouivre** : Créature draconique ailée et dotée de deux pattes. À l'instar des hauts-ouestriens, les vouivres proviennent du mont Effroi. Feúdel les a croisées avec nombre d'animaux pour créer les soldats de son armée draconique, comme le coquatrix. Chaque vouivre est liée à un haut-ouestrien. Si celui-ci vient à mourir, la flamme de ses vouivres s'éteint, de même que celle de toutes les créatures issues de ces dernières.

**Vouivrette** : Jeune ou petite *vouivre*.



# Chronologie

---

## AVANT L'ÈRE ACTUELLE (AEA)

**2 AEA :** Première grande éruption du mont Effroi. Le Sans-Nom émerge de la Matrice de Feu et s'installe dans la cité lasiane d'Yikala, apportant la peste draconique

Le Sans-Nom est vaincu et disparaît

Le Prieuré de l'Oranger est fondé

## L'ÈRE ACTUELLE (EA)

**1 EA :** Fondation d'Ascalon

**279 EA :** La cotte de mailles de la Vertu est formée lorsque Isalarico IV d'Yscalin épouse Glorian II d'Inys

**509 EA :** La deuxième grande éruption du mont Effroi donne vie aux hauts-ouestriens et à leurs vouivres

Feúdel donne naissance à l'armée draconique

**511 EA :** Le Chagrin des Siècles, ou Grand Chagrin, commence, la peste draconique reparaît

**512 EA :** Chute de la maison Noziken. Le Chagrin des Siècles, ou Grand Chagrin, se termine avec l'arrivée de l'Étoile-à-la-longue-chevelure

**960 EA :** Niclays Roos arrive à la cour d'Edvart II de Mentendon et rencontre Jannart utt Zeedeur

**974 EA :** La princesse Rosarian est couronnée reine d'Inys

**991 EA :** Mort de la reine Rosarian IV. Sa fille, la princesse Sabran, est couronnée reine pendant sa minorité. Tané commence officiellement sa formation pour intégrer la garde de haute mer

**993 EA :** Jannart utt Zeedeur meurt, endeuillant sa compagne, Aleidine Teldan utt Kantmarkt. Edvart II de Mentendon et sa fille meurent de la suée quelques mois plus tard. Léovart, l'oncle d'Edvart, lui succède sur le trône

**994 EA :** La reine Sahar de Yscalin meurt, faisant de la princesse Marosa Vetalda l'unique héritière du roi Sigoso

**995 EA :** Fin de la minorité de la reine Sabran. Niclays Roos devient alchimiste de la cour

**997 EA :** Arrivée d'Ead Duryan à la cour. Tané rencontre Susa.

**998 EA :** Niclays Roos est exilé au comptoir commercial mentendonien d'Orisima, au Cap-Hisan

**1000 EA :** Commémoration des mille ans de règne de la dynastie Berethnet

**1003 EA :** Truycde utt Zeedeur arrive à la cour inyssienne. Feúdel s'éveille sous le mont Fruma et prend le contrôle de Cárscaro. Sous ses ordres, la Yscalin prête allégeance au Sans-Nom

**1005 EA :** Début du *Prieuré de l'Oranger*. Tané a dix-neuf ans, Ead vingt-six, Loth trente et Niclays soixante-quatre

# Remerciements

---

*Le Prieuré de l'Oranger* est le plus long livre que j'aie jamais publié. Il m'a fallu plus de trois ans pour l'écrire. J'en ai couché les premiers mots en avril 2015 et y ai apporté la touche finale en juin 2018. Lorsqu'on se lance dans une quête pareille, il nous faut une armée pour en atteindre le bout.

Merci à vous, mes lecteurs, d'avoir accepté de pénétrer dans ce monde avec moi. Sans vous, je ne serais qu'une fille au crâne bourré d'idées étranges. Souvenez-vous que, qui que vous soyez et où que vous soyez, le royaume de l'aventure ne vous sera jamais inaccessible. Vous êtes votre propre bouclier.

À mon agent, David Godwin, qui a cru au *Prieuré* autant qu'à *Bone Season*, et qui est toujours là pour me rassurer et me soutenir. À Heather Godwin, Kirsty McLachlan, Lisette Verhagen, Philippa Sitters et l'équipe de DGA pour être toujours aussi fantastiques.

À ma Sainte Escorte d'éditeurs : Alexa von Hirschberg, Callum Kenny, Genevieve Herr et Marigold Atkey. Vous avez tous été extraordinaires pour puiser le meilleur dans le *Prieuré*. Merci infiniment de votre patience, de votre sagesse et de votre engagement. Merci aussi d'avoir compris tout ce que j'avais voulu accomplir avec cette histoire.

À l'équipe mondiale de Bloomsbury : Alexandra Pringle, Amanda Shipp, Ben Turner, Carrie Hsieh, Cesca Hopwood, Cindy Loh, Cristina Gilbert, Francesca Sturiale, Genevieve Nelsson, Hermione Davis, Imogen Denny, Jack Birch, Janet Aspey, Jasmine Horsey, Josh Moorby, Kathleen Farrar, Laura Keefe, Laura Phillips, Lea Beresford, Marie Coolman, Meenakshi Singh, Nancy Miller, Sarah Knight, Phil Beresford, Nicole Jarvis, Philippa Cotton, Sara Mercurio, Trâm-Anh Doan et tous les autres – merci de continuer à publier les effusions de mon imagination particulière. Cela reste un rêve et un privilège de travailler avec vous.

À David Mann et Ivan Belikov, les talents à l'origine de cette magnifique couverture. Merci de votre attention au détail, d'avoir su si bien capter l'essence de l'histoire et d'avoir si volontiers écouté mes suggestions.

À Lin Vasey, Sarah-Jane Forder et Veronica Lyons, qui sont allées chercher des perles dans la mer de ce livre pour traquer toutes les choses qui ont pu m'échapper.

À Emily Faccini pour les cartes et les illustrations qui ont fait du *Prieuré* une telle œuvre d'art.

À Katherine Webber, Lisa Lueddecke et Melinda Salisbury – je me souviens parfaitement du jour où vous m'avez dit de me dépêcher de vous *montrer* ce livre de dragons sur lequel je n'arrêtais pas de faire des commentaires énigmatiques. Vos encouragements appuyés et votre enthousiasme incessant au sujet du *Prieuré* m'ont donné l'énergie pour m'acharner pendant des mois, puis des années. Il m'aurait fallu bien plus longtemps pour terminer si je ne vous avais pas vues en train d'attendre la partie suivante. Merci. Je vous adore.

À Alwyn Hamilton, Laure Eve et Nina Douglas, mon gang de l'ouest de Londres. Merci à vous pour les cafés, les rires et la ~~procrastination~~ les journées d'écriture, et pour m'avoir donné la volonté de gravir sur mon portable la montagne incessante des révisions structurelles.

Aux personnes merveilleuses – parmi lesquelles Dhonielle Clayton, Kevin Tsang, Molly Night, Natasha Pulley et Tammi Gill – qui m’ont fait part de leurs réactions et offert leur aide sur divers aspects du *Prieuré*. Merci pour votre clairvoyance et votre générosité.

À Claire Donnelly, Ilana Fernandes-Lassman, John Moore, Kiran Millwood Hargrave, Krystal Sutherland, Laini Taylor, Leiana Leatutufu, Victoria Aveyard, Richard Smith et Vickie Morrish, qui se sont tous révélés être des amis et des soutiens incroyables.

Au docteur Siân Grønlie, qui m’a fait découvrir le vieil anglais et a éveillé mon intérêt pour l’étymologie.

À tous les fans de la série *Bone Season*, y compris ses plus ardents défenseurs – merci de vous être montrés aussi patients pendant que j’étais occupée ailleurs, et pour m’avoir accompagnée dans ce nouveau voyage.

Aux libraires, bibliothécaires, chroniqueurs et blogueurs sur tout support, aux auteurs, et aux dévoreurs de livres en général. Je suis tellement fière et heureuse de faire partie de cette grande et généreuse communauté.

Le *Prieuré* conteste, incorpore, réimagine et/ou a été inspiré par des éléments de nombreux mythes, légendes et œuvres fictionnelles historiques, parmi lesquels la légende d’Hoori racontée dans le *Kojiki* et le *Nihongi*, *La Reine des fées* d’Edmund Spenser et diverses versions de Saint Georges et le Dragon, y compris celles incluses dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, *The Renowned History of the Seven Champions of Christendom* de Richard Johnson et le *Codex Angelicus*.

Je me suis énormément inspirée d’événements réels et de situations historiques. Je suis profondément reconnaissante envers les historiens et linguistes, dont les publications m’ont aidée à décider comment intégrer ces éléments dans le *Prieuré*, comment construire cet univers, comment nommer au mieux ses lieux et ses personnages. La bibliothèque nationale de Grande-Bretagne m’a autorisé l’accès à nombre de textes qui m’ont été

utiles au cours de mes recherches. Nous ne devons jamais sous-estimer la valeur des bibliothèques, ni le besoin impératif de les protéger, dans un monde qui semble si souvent oublier l'importance des histoires.

J'adresserai mon dernier remerciement à ma formidable famille, et notamment à ma mère, Amanda Jones – ma meilleure amie –, qui m'a inspirée pour bâtir un monde aussi haut qu'il est vaste.



# Note sur l'auteure

---

**Samantha Shannon** est une auteure figurant sur les listes best-sellers du New York Times et du Sunday Times. En 2013, elle a publié *The Bone Season*, premier tome d'une série qui en comptera sept. Le deuxième, *The Mime Order*, est paru en 2015, et le troisième, *The Song Rising*, en 2017. Cette série est un best-seller international, traduit dans vingt-six langues et aura le droit à une version française publiée par De Saxus en 2020. Une série TV est également en cours de développement. *Le Prieuré de l'Oranger* est son quatrième roman et s'impose déjà comme une référence fantasy. Les critiques placent **Samantha Shannon** dans la même catégorie que Tolkien, Robin Hobb et George R.R. Martin.

[samanthashannon.co.uk](http://samanthashannon.co.uk) / [@say\\_shannon](https://twitter.com/say_shannon)

# TABLE DES MATIÈRES

---

Titre

Copyright

I - Légendes d'antan

1 - Est

2 - Ouest

3 - Est

4 - Ouest

5 - Est

6 - Ouest

7 - Ouest

8 - Est

9 - Ouest

10 - Est

11 - Ouest

12 - Est

13 - Est

14 - Ouest

15 - Ouest

16 - Est

17 - Ouest

18 - Est

19 - Ouest

20 - Est

21 - Ouest

22 - Ouest

II - Me déclarer je n'ose

23 - Sud

24 - Ouest

25 - Est

26 - Ouest

27 - Est

28 - Sud

29 - Est

30 - Ouest

31 - Est

32 - Sud

33 - Est

34 - Ouest

35 - Est

36 - Ouest

37 - Ouest

### III - Un désir de sorcière

38 - Est

39 - Sud

40 - Est

41 - Sud

42 - Est

43 - Sud

44 - Sud

45 - Est

46 - Sud

47 - Sud

48 - Est

### IV - Car c'est à elle qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire.

49 - Ouest

50 - Ouest

51 - Est

52 - Ouest

53 - Ouest

54 - Est

55 - Ouest

56 - Ouest

57 - Ouest

#### V - Ici sont des dragons

58 - Ouest

59 - Est

60 - Est

61 - Est

62 - Est

63 - Est

64 - Est

65 - Sud

#### VI - Les Clefs de l'Abyse

66 - Ouest

67 - Ouest

68 - Est

69 - Ouest

70 - Abyse

71 - Abyse

72 - Ouest

73 - Ouest

74 - Ouest

75 - Est

76 - Ouest

Personnages de la légende

Glossaire

Chronologie

Remerciements

Note sur l'auteur